

Pour le triomphe du Christ-Roi
par Marie
Reine du Ciel et Reine de France

REGNE

CLUB DU LIVRE CIVIQUE

31, rue Rennequin, 75017 Paris

DÉLÉGATION APOSTOLIQUE
DE DAKAR

Dakar, le 24 mars 1959.

Chers Messieurs,

Il n'est plus nécessaire que je manifeste mes encouragements et ma sympathie à l'égard de votre association. Depuis que j'ai eu la satisfaction de connaître son but, ses désirs, ses réalisations, je les ai pleinement approuvés.

Je sais bien que des critiques sont faites à votre endroit : elles atteignent quelques détails d'expression, quelques personnes que l'on craint à cause de leur soi-disant attachement à certaines formes de politique; et à ces objections vous ne devez tenir compte que pour parfaire votre œuvre. Mais si ces jugements veulent atteindre les bases même de votre pensée, de votre orientation, alors ils équivalent à des procès d'intention et à de pures calomnies.

Votre ouvrage « Pour qu'il règne », répondra à ces derniers par son souci d'être fidèle interprète de la pensée et des messages des Souverains Pontifes. Vous redites avec tous les Papes et après Notre Seigneur lui-même « que Votre règne arrive », vous voulez, avant tout, purifier les esprits de tout ce qui en eux et autour d'eux s'oppose à ce Règne.

Suivant les objectifs désignés par les Successeurs de Pierre, vous vous efforcez de mieux connaître les graves erreurs qu'ils dénoncent, afin de les détruire; et le moyen que vous préconisez est parmi les plus efficaces : travailler à faire la lumière dans les esprits par petits groupes, en indiquant d'une manière précise la Vérité à comprendre et à affirmer; et l'erreur à combattre.

« Redigere intellectum in obsequium Christi », dit saint Paul. C'est le premier travail; le second, c'est-à-dire l'action, en fonction de cette soumission, se fera d'elle-même. Notre Seigneur régnera dans la Cité, lorsque quelques milliers de disciples assidus de Notre Seigneur et de l'Eglise seront convaincus par la grâce et par leur effort intellectuel de la Vérité

qui leur est transmise et que cette Vérité est une force divine capable de tout transformer.

Aujourd'hui, c'est la vraie philosophie qui fait le plus défaut. Si, suivant les conseils de tous les Papes du dernier siècle, les clercs et les laïcs eux-mêmes s'efforçaient de connaître la vraie philosophie thomiste, les vrais principes de l'éthique et de la sociologie, on ne ferait plus appel, dans les Constitutions, aux sacro-saints principes de 89, qui ruinent les notions fondamentales du droit, de la justice, méconnaissant la loi divine qui détermine le bien et le mal.

C'est pourquoi votre désir est excellent de remettre toutes ces notions salutaires dans les esprits afin que le Christ règne.

Je souhaite que vous puissiez bientôt préparer un livre résumant les principales pensées de celui-ci et adaptées au point de vue didactique à vos groupes d'Africains qui sont avides de vérité et de vérité religieuse. Les graves responsabilités qu'ils ont aujourd'hui demandent qu'ils aient des principes d'action exacts et cohérents, principes que seule la religion catholique détient.

Que le Christ-Roi et Marie, Reine du Monde, bénissent vos efforts afin que les gouvernants soumettent leurs esprits et les cœurs à Leur Règne d'Amour.

Marcel L e f e b v r e ,
Archevêque de Dakar et Délégué Apostolique
pour l'Afrique Française.

TABLE LOGIQUE

Les rubriques de cette TABLE LOGIQUE ne correspondent pas forcément aux sous-titres de l'ouvrage. On retrouvera la nomenclature de ceux-ci dans la TABLE DES MATIÈRES. Le but de cette TABLE LOGIQUE est moins d'indiquer les divisions de l'ouvrage que de montrer l'enchaînement des idées.

PREMIÈRE PARTIE

LE CHRIST-ROI

Ch. I — L'ALPHA ET L'OMEGA	11
Le Christ-Roi : auteur et fin de la création	11
Le Christ est Roi	13
Le Christ est Roi universel	14
Le Christ est Roi tout-puissant	15
Le Christ est Roi des nations	16
Ch. II — ROYAUTE, NON « DE CE MONDE », MAIS SUR CE MONDE	19
Interprétation habituelle de l'affirmation de N.S.J.C. : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Cette royauté serait exclusivement spirituelle	19
Le Dieu-homme : Roi des rois. Il l'affirme devant Pilate.....	21
Son règne est le règne de la Vérité.....	23
Son irréductible ennemi : le libéralisme (n'a que faire de la vérité)	25
L'erreur libérale : Hérode (libéralisme de la débauche) et Pilate (libéralisme des gens « honnêtes »)	26
Leçons à tirer : faire la volonté de Dieu ici-bas, dans la société	28
Cohérence de l'enseignement de l'Eglise sur la Royauté sociale de N.S.J.C.....	29
Ch. III — LES DEUX GLAIVES	31
« M'est avis que c'est tout un de notre Seigneur et de l'Eglise » (Jeanne d'Arc). L'Eglise doit dominer le monde par sa doctrine de vérité	31
L'Eglise professe une doctrine sociale et politique.....	32
Distinction du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. L'Eglise a un pouvoir direct sur les âmes et indirect sur le temporel	33
Séparation ou confusion : diverses formes d'un laïcisme inconscient ou inavoué	37
Le rétablissement de l'ordre social chrétien, devoir de tout catholique	39

La déchristianisation des nations, conséquence du laïcisme ..	41
Les devoirs politique du chrétien. Importance des institutions pour le salut d'un grand nombre	
Ch. IV — CLERCS ET LAICS	45
Equivoque de la formule : « L'Eglise ne fait pas de politique »	45
Les vérités de foi... et les autres.....	46
L'Eglise enseigne les vérités naturelles, et donc les vérités politiques.....	47
L'Eglise n'enseigne pas les techniques politiques contingentes	49
Le combat civique catholique revient au laïcat.....	51
Les laïcs sont d'Eglise	53
Nécessité de la formation doctrinale pour les laïcs.....	55
Laïcs, vrais fils de l'Eglise, défenseurs de l'ordre social chrétien	57
Ch. V — FIN ET MOYENS, THEORIE ET PRATIQUE, TOUT EST DANS LE CHRIST	59
Notre seul devoir: être catholique en tout.....	59
Notre devoir de bon citoyen	60
Naturel et surnaturel. Le surnaturel doit imprégner le naturel	61
Les principes et leur application «pratique».....	63
Harmonie entre théorie et pratique, spéculation et action, thèse et hypothèse	64
Toujours voir la fin à atteindre.....	67
La doctrine catholique est-elle inapplicable ? Fausse prudence	69
Le salut est dans la doctrine sociale de l'Eglise.....	72
Jésus-Christ est à la fois fin et moyen, le but et la «voie»....	74
Vanité des formules «social d'abord» ou «Dieu d'abord»....	75
Jésus-Christ dans tous nos actes.....	76

DEUXIÈME PARTIE

LES OPPOSITIONS FAITES A LA ROYAUTÉ SOCIALE
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Ch.	LE NATURALISME	81
	Deux obstacles à la thèse :	
	— l'erreur intellectuelle	81
	— la perversité des hommes	81
	L'erreur et ceux qui la diffusent	81
	Le naturalisme :	
	— erreur moderne par son extension générale.....	86
	— erreur antique par son origine : c'est le péché de Satan	89
	Le péché originel est un péché de naturalisme.....	91
	Les naturalistes de la première catégorie :	
	— nient l'existence du surnaturel : athéisme, matérialisme, panthéisme	94
	— acceptent Dieu, nient Jésus-Christ : déisme, philosophisme, rationalisme	
	— considèrent le surnaturel comme inaccessible à la société moderne : laïcisme de fait	
	— prônent l'Etat sans esprit ni métaphysique, au-dessus de toutes les croyances personnelles : laïcisme de principe	101
	Les naturalistes de la deuxième catégorie :	
	— admettent le surnaturel	102
	— acceptent que certains s'en dispensent :	
	— la religion nécessaire au peuple	103
	— la philosophie suffisante pour l'élite.....	103
	— dissolvent le surnaturel dans le naturel :	
	— Dieu serait la créature de l'intelligence humaine..	104
	— seule une élite lettrée peut le comprendre : doctrines ésotériques	105.....
	— le catholicisme, doctrine exotérique, suffit à la faiblesse d'esprit de la « masse ».....	105

Les naturalistes de la troisième catégorie :	
— admettent le surnaturel	106
— admettent le surnaturel comme vraiment divin	106
— considèrent l'ordre surnaturel comme « matière à option au nom de la liberté humaine ».....	106
— veulent garder un « juste milieu » entre le naturalisme et l'affirmation pure et simple de la thèse, se conten- tentent de la nature	107
Caractère particulièrement pervers de cette position qui :	
— refuse l'adoption divine de tous les hommes.....	108
— refuse à l'incarnation et à la Rédemption sa fin univer- selle	109
— détourne, en fait, l'homme de sa fin véritable.....	111
— admet le refus de la grâce nécessaire au salut.....	112
Les déficiences manifestes de la « sagesse antique », preuves de la nécessité de la Foi et de la Grâce pour opérer la synthèse de la « métaphysique naturelle de l'intelligence humaine ».....	112
Les vertus et les lumières naturelles ne conduisent pas l'homme à la fin dernière :	
— le dogme est indispensable	113
La réfutation du naturalisme permet de saisir la plénitude de la doctrine catholique : naturel et surnaturel, raison et foi. Pas de rupture dans l'ordre divin.....	115
— Jésus-Christ n'est pas facultatif.....	117
Ch. II — LA RÉVOLUTION	110
Diverses définitions du terme Révolution.....	119
Unanimité de ces définitions. Partisans et adversaires s'accordent	119
Satan, premier révolutionnaire	124
Démasquer ses mobiles et ses méthodes de combat :	
— haine de l'homme privilégié de l'Amour divin.....	124
— haine du prêtre et de la messe.....	125
— haine du salut des âmes.....	128
— haine de la Très Sainte Vierge Marie.....	132
— haine de Dieu et de Jésus Christ, Dieu-homme.....	133
— haine de l'Eglise romaine.....	134
— de ses prêtres et religieux	140
— haine de l'humanité	144
— corruption morale	144
— corruption intellectuelle	152
— destruction de l'ordre social.....	156
— tueries et supplices : moyens habituels de la Révolution	162
— constitution d'une véritable contre-Eglise divisée et pour- tant unie contre l'ordre chrétien.....	172
Ch. III — LA RÉVOLUTION. SES TROUPES RÉGULIÈRES	
La Révolution n'est pas un simple accident historique. Ses origines lointaines	175

Rappel sommaire de quelques notions sur l'histoire des sectes dont elle est la résultante	177
La gnose. Le manichéisme et ses diverses résurgences au cours des siècles :	
— albigéisme ou catharisme	178
— contamination des corporations de maçons et des Templiers	181
« La grande pitié » des XIV* et XV* siècles :	
— décadence doctrinale, grand schisme, progrès des forces occultes qui aboutit à la Réforme.....	185
— La renaissance de la cabale.....	188
— La naissance des Rose-croix	189
— Les sectes et la Renaissance	192
— La charte de Cologne, acte de naissance de la Franc-Maçonnerie, fédération des sectes polluant de tous côtés	194
Premières victoires des sectes	197
La Réforme. Les conséquences de la Réforme.....	202
Le XVIII* siècle, philosophe, franc-maçon.....	203
L'Encyclopédie : ses buts précis d'après Voltaire.....	206
Le pourrissement de la France par la tête.....	208
La révolution de 1789 : l'explosion	216
Les principaux révolutionnaires sont francs-maçons	218
L'empire « organise la victoire » de la Révolution.....	226
La Restauration consacre ses victoires	229
L'agitation en Europe au XIX' siècle :	
— le carbonarisme	232
— la coalition mondiale contre la papauté.....	235
1848 : nouveau pas en avant.....	237
Le second Empire : nouveau sauvetage de la Révolution.....	241
La troisième République achève l'œuvre de la Révolution en France : installation progressive du laïcisme.....	243
Le rôle actuel: — de la Franc-Maçonnerie.....	246
— de l'élément juif	249
« C'est l'heure de la puissance des ténèbres ».....	256

Ch. IV — LA REVOLUTION. SA CINQUIÈME COLONNE

Définition : Il s'agit ici de naturalistes du second degré.....	257
Preuves de son existence :	
— témoignage des papes et des évêques.....	259
— l'aveu des révolutionnaires	260
Jésus-Christ trahi par le pouvoir spirituel.....	266
— par les hérésies se refusant à quitter l'Eglise : jansénisme - quiétisme - gallicanisme.....	268
Conséquences sociales de ces trahisons :.....	271
— depuis les philosophes du XVIII' siècle révolutionnaire jusqu'à Lamennais et aux catholiques libéraux.....	274
Notre temps, règne de la séduction :.....	280
Lamennais	281
— Connivences de certains catholiques avec la Révolution	283

— Bilan des destructions dans les intelligences chrétiennes « rapprochements blasphématoires » de l'Eglise et de la Révolution	290
— au XIX' siècle, catholicisme-libéral	290
— au XX* siècle, « Sillon »	291
— Incohérence des catholiques-libéraux	292
— Ravages dans l'ordre de la foi	297
— indifférentisme	298
— Ravages dans l'ordre intellectuel :	
— plus d'affirmation	299
— tyrannie de l'opinion	303
— Ravages dans l'ordre de l'action	307
— Responsabilités du catholicisme libéral	309
— Métamorphoses du catholicisme libéral :	310
— américanisme	310
— modernisme	313
— « Sillon »	316
— « Chrétienté nouvelle »	320
— Progressisme	321
— Fécondité de ces attitudes pour la Révolution.....	322

Ch. V — LA RÉVOLUTION. NOS PROPRES ABANDONS ET COMPLI-
CITES

Silences, respect humain (naturalistes du 3' degré). Combattre sur le plan de l'adversaire : gage de défaite.....	325.....
Car la vraie contre-Révolution est catholique.....	326
Nos complicités	327
— la foi muette	328
— les expressions équivoques: les forces morales, «la» reli- gion, l'esprit, etc.....	329.....
Quelques attitudes caractéristiques :	
— Dieu, mais pas Jésus-Christ :	331.....
— fragilité de la coalition déiste	333.....
a-t-il existé hors de l'Eglise une théologie naturelle vraiment satisfaisante ?	337.....
la « métaphysique naturelle de l'intelligence humai- ne » est une synthèse chrétienne.....	338
— la pensée grecque ne parvint pas à la connaissance du Dieu unique	340
— Apport de la «Genèse» pour la découverte philoso- phique	344
— « Tout restaurer dans le Christ'	349
— Jésus-Christ, mais pas l'Eglise :	
— opposition prétendue de l'Evangile et de l'Eglise	350
— A Tirer le libéralisme, R.A.M., etc , g s agir en chrétien, mais non en tant que chrétien.	355
- le C-M - morales	360
	364

— Union sur les seules valeurs nationales	365
— Difficulté de cette union sans un principe doctrinal	867
— Danger d'un nationalisme doctrinaire	368
— Insuffisance de l'accord sur la seule « physique sociale »	
— Nationalisme jacobin et refus du fait social.....	
— L'action commune avec les incroyants	
Les exigences doctrinales du combat contre-révolutionnaire..	

Ch. VI — SOUS LE SIGNE DE LA BÊTE

Le triomphe actuel et universel de la Révolution :	
— témoignages des Papes et des Evêques.....	
Nos devoirs face à la Révolution triomphante.....	
Pas de « timides » et d'« embusqués ».....	
Les exigences de l'heure présente face à la Révolution triomphante. Cri d'alarme de Pie XII	393
Nécessité de la contre-attaque	394
Inefficacité de la politique de conciliation	396
Nécessité d'une profession intelligente et totale du catholicisme, d'une formation sociale plus intense	401
Les attitudes d'un « naturalisme honnête » :	
— dissimulent la vérité par « tactique ».....	
— escamotent la « charité » au bénéfice de tout révolutionnaire	405
— en refusent le bénéfice à tout « contre-révolutionnaire »	
Quelques objections d'un usage courant :	
— « les erreurs de l'ancienne France »	407
— ces erreurs n'étaient pas dans les lois	408
— « l'évolution du monde moderne » :	408
— ses tenants suivent le rythme de la Révolution, mais celle-ci ne s'est pas faite tout seule. Elle a été voulue, préparée. Elle continue d'être étendue dans le monde par ceux qui y travaillent. Nul fatalisme.....	409
— « L'inutilité de l'action » : Sans combat, pas de salut pour les individus comme pour les nations.....	
— « la politique du pire » : l'histoire n'a jamais vérifié l'utilité de cette attitude	
— « Vous voulez donc la guerre sainte, le retour au fanatisme ! » Non ! Si les conditions du combat sont respectées : foi, désintéressement, humilité, prudence, fermeté, patience, amour, charité authentique	411
— la véritable tolérance chrétienne	414
— haine de l'erreur.....	416
— amour de la vérité	416
— vraie charité au service de la vérité.....	417
— La charité chrétienne face à l'intolérance et à la cruauté de la Révolution	417

CONCLUSION

— La thèse catholique n'est pas une « matière à option » ; elle est « obligatoire »	419
— Il faut savoir tendre à la vérité : c'est la vertu de prudence	421
— Unir les règles de la prudence à l'affirmation de la thèse	423
— Sans la doctrine romaine, et malgré les fausses habiletés, la société court à sa perte	424

TROISIÈME PARTIE

NOS RAISONS DE CROIRE AU TRIOMPHE
DE LA ROYAUTÉ SOCIALE DE NOTRE-SEIGNEUR
JÉSUS-CHRIST

Ch. I — « O CRUX AVE, SPES UNICA ».....	431
Notre « moral » : ni esprit chagrin, ni optimisme inconsistant	432
Nécessité de l'espérance, fondée, raisonnée, surnaturellement exigeante et sévère	433
Arguments surnaturels de notre espérance : « Dieu régnera malgré ses ennemis ».....	434
La « psychologie divine » : l'homme doit éprouver les conséquences de son apostasie sociale; retrouver Dieu l'Etre nécessaire	43S
Point de force sans espérance	440
Arguments naturels : l'Eglise a triomphé malgré les persécutions. Le petit nombre peut vaincre s'il lutte avec courage....	441
Espérance ferme mais sans illusions.....	443
« Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire »	445
Ch. II — « ECCE HOMO».....	447
Le christianisme, seul humanisme véritable	44S
Mensonge de l'humanisme athée	449
Le drame de l'humanisme athée est celui de la Révolution (n. 2)	44S
Echec de l'humanisme athée, désespoir contemporain :	
Témoignage de Saint-Exupéry : « l'homme n'a plus de sens »; « désert de l'homme »; « ils auraient tant besoin d'un Dieu »	449
Pas de véritable humanisme sans christianisme.....	455
Les leçons du triomphe de l'humanisme athée. Faisons un monde plus chrétien, il sera plus humain	456
L'omniprésence du Christ : universalisme chrétien, gage d'espérance	457
Le Christ assume la totalité de l'ordre humain	458
Témoignage de l'apostat Renan	460

Le Christ assure cet ordre :	
a) dans le temps	461
d'où la perpétuelle jeunesse de l'Eglise	462
b) dans l'espace	463
c) dans l'universalité de ses aspects.....	464
c'est la civilisation	465
Primauté du surnaturel, mais défense du naturel	467
Le Christ, Maître de la vie et de la mort.....	470
Maître de la joie et de la douleur.....	472
Le Christ est, à Lui seul, le seul Humaniste: pouvoir de «cet homme qu'on appelle le Christ	476
 Ch. III — « REGNUM CHRISTI, QUOD EST ECCLESIA » :	481
L'Eglise réalise et organise le règne du Christ.....	481
L'Eglise salut de la société contemporaine.....	483
La véritable puissance de l'Eglise est son unité.....	485
La force de l'Eglise : inventaire	487
Force de Marie, Force de l'Eglise	488
Le Pape : aspect humain de l'Eglise : le chef visible, la « pierre fondamentale »	490
Une doctrine certaine : le dogme de l'infaillibilité pontificale	494
Une doctrine éprouvée : doctrine toujours opportune.....	497
— la clairvoyance des papes vérifiée par les événements	499
— l'Eglise seule dépositaire de la Vérité : puissance de ceux qui professent sa doctrine	503
Puissance matérielle de l'Eglise, espoir du monde. Elle sait et peut tout animer	506
Exemples dans l'Histoire	508
— Les « Exercices Spirituels » de saint Ignace	508
— Résistance vendéenne à la Révolution	510
— La Légion de Marie dans la persécution chinoise (résistance au communisme)	513
— L'œuvre de Coopération Paroissiale du Christ-Roi dans la persécution espagnole; et ferment de rénovation de la société	513
 Qi IV — « BEATI »	517
Le Chrétien est soldat de la contre-Révolution par « devoir d'état ». Les vertus de ce combat sont les vertus évangéliques	519
Le devoir de « charité politique », partie intégrante de la sainteté. Lutter contre la paganisation de la société, perte des âmes	520
La sainteté n'est pas réservée à des êtres exceptionnels.....	522
Ascèse de l'intelligence. Relus du laïcisme. Nécessité de la formation doctrinale : premiers devoirs contre-révolutionnaires	523
Ascèse de l'action se dépouiller - se placer dans les meilleures conditions d'efficacité	50g

— courage de la profession publique de la Foi.....	527
— refus de l'apostasie générale. « L'impossible est divisible en un certain nombre de possibles »	528
Les vertus des Béatitudes sont les vertus nécessaires au contre- révolutionnaire	528
« Bienheureux les pauvres en esprit »	529
— Pauvreté réelle : la contre-Révolution ne sera jamais riche	529
— Humilité d'esprit, principe de l'action féconde. Stérilité de ceux qui ne cherchent qu'à briller	531
« Bienheureux les doux, les misérables et non les «mou»	534
Patience et douceur, armes toutes-puissantes pour extirper le mal. « Avoir l'esprit dur et le cœur doux ». Etre bon avec tous	535
« Bienheureux ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de justice »	536
Douleur devant le triomphe du mal, obsession de la vérité. « Soif de la Justice» qui est de rendre à Dieu, tout ce qui Lui est dû. Avoir faim et soif de l'ordre social, du règne de Jésus-Christ	537
« Bienheureux les cœurs purs »	534
— défense de la virginité de l'intelligence : pureté et inté- grité de la Foi	539
— maîtriser ses passions pour avoir une volonté sereine..	539
« Bienheureux les pacifiques, les persécutés pour la justice »	539
Calme au combat et dans la persécution. Uni à celui du Christ le sacrifice des martyrs sauve la société... ..	540

Quelques citations en guise d'introduction

Veritas liberabit vos » (1). — La Vérité vous délivrera.

« La majeure partie des maux du monde provient du manque de connaissance de Dieu et de Sa Vérité » (2).

** On a essayé de tout; l'heure ne serait-elle pas venue d'essayer de la Vérité ?*

- (1) Evangile selon saint Jean, VII, 32.
- (2) Saint Pie X.
- (3) Cardinal Pic.»

f Il y a deux sortes de forces spirituelles : les unes positives, qui nous poussent, les autres négatives, qui nous retiennent. La première des forces positives est l'amour de la Vérité. » (4)

« Quiconque aime la vérité déteste l'erreur et cette détestation de l'erreur est la pierre de touche à laquelle se reconnaît l'amour de la vérité.

« Si vous n'aimez pas la vérité, vous pouvez dire que vous l'aimez et même le faire croire; mais soyez sûr qu'en ce cas, vous manquerez d'horreur pour ce qui est faux, et, à ce signe, on reconnaîtra que vous n'aimez pas la vérité. » (5)

« Pensez-vous qu'on ne voie pas ce qui se passe en ce moment chez les hommes ? Ils voudraient se sauver sans Dieu. Ils ont mis là leur point d'honneur. Or, Dieu leur laissera prendre à leur aise toute la leçon que les événements contiennent. » (6)

« Le monde presque tout entier est, à l'heure actuelle, violemment agité et angoissé par des troubles, des controverses, des erreurs et des théories nouvelles, qui semblent donner à notre époque un caractère d'une importance historique exceptionnelle. Même la DOCTRINE et la vie chrétienne sont en péril en de nombreuses parties du monde; des idées douteuses ou nettement dangereuses, que l'on agissait, il y a quelques années, à mi-voix et seulement dans certains petits cercles avides de nouveautés, sont prêchées maintenant sur les toits et se traduisent ouvertement en action. » f)

(4) IIP. François de l'aulr Vallet, fondateur des Coopérateurs Paroissiaux du Chrb t-Woi.

(5) Ernest Hello.

(6) Blanc <lc Saint-Bonnet.

(*) Pic XI, Sollemnia Jubilaria.

** Non, il faut le rappeler énergiquement dans ces temps d'anarchie sociale et intellectuelle où chacun se pose en docteur et en législateur... on ne bâtira pas la cité autrement que Dieu ne l'a bâtie, on n'édifiera pas la société si l'Eglise n'en jette les bases et n'en dirige les travaux; non, la civilisation n'est plus à inventer, ni la cité nouvelle à bâtir dans les nuées. Elle a été, elle est; c'est la civilisation chrétienne, c'est LA CITÉ CATHOLIQUE. Il ne s'agit que de l'instaurer et la restaurer sur ses fondements naturels et divins contre les attaques toujours renaissantes de l'utopie malsaine, de la révolte et de l'impiété: OMNIA INSTAURARE IN CHRISTO. » (8)*

« L'erreur dominante, le crime capital de ce siècle, c'est la prétention de soustraire la société publique au gouvernement et à la loi de Dieu...

« Le principe posé à la base de tout le moderne édifice social, c'est l'athéisme de la loi et des institutions. Qu'on le déguise sous les noms d'abstention, de neutralité, d'incompétence ou même d'égale protection, qu'on aille jusqu'à le contredire par quelques dispositions législatives de détail ou par des actes accidentels et secondaires: le principe d'émancipation de la société humaine par rapport à l'ordre religieux reste au fond des choses; il est l'essence de ce qu'on appelle les temps nouveaux. » (9)

« Toutes les fois que, par < laïcité », on entend un sentiment ou une intention contraire ou ETRANGERE à Dieu et à la religion, nous réprouvons entièrement cette < laïcité » et nous déclarons hautement qu'elle doit être réprouvée. » (10)

(8) Saint Pic X, *Lettre sur le Sillon*.

(9) Card. Pic, *Œuvres*, T. VII, p. 3 et 100.

(10) Pic XI, *Maximam gravissimamque*.

« L'objet contre lequel l'adversaire dirige, aujourd'hui, ses assauts, ouverts ou dissimulés, n'est plus, comme ordinairement dans le passé, l'un ou l'autre point particulier de la doctrine ou de la discipline de l'Eglise, mais l'ensemble de la doctrine et de la morale chrétiennes jusqu'à leurs dernières conséquences. En d'autres termes, il s'agit d'un assaut total. Il s'agit d'un oui absolu ou d'un non absolu. Dans ces conditions, le vrai catholique doit rester d'autant plus ferme et inébranlable sur le terrain de sa foi catholique et le montrer dans sa conduite. Dans la chaleur de la lutte, un christianisme purement extérieur et de pure forme fond comme la cire au soleil. » (n)

« Et voici que vous paraissez au dehors, que vous descendez dans l'arène pour prendre part à la lutte; vous ne l'avez ni cherchée ni provoquée; vaillamment, vous l'acceptez, non en victimes résignées ou seulement dans une résistance vigoureuse encore purement défensive; vous entendez bien passer à la contre-attaque pour la conquête...

« Avant tout, foi fière, alerte, intrépide, ferme et vive, à la vérité, au triomphe de la doctrine catholique. Les forces intellectuelles et politiques plus ou moins imprégnées d'athéisme s'appliquent à extirper la civilisation chrétienne. En face d'elles, nous apercevons la classe nombreuse de ceux pour qui les fondements spécifiquement religieux de cette civilisation chrétienne, depuis longtemps périmée, sont désormais sans valeur objective, mais qui voudraient, néanmoins, en conserver le rayonnement extérieur pour maintenir debout un ordre civique qui ne saurait s'en passer. Corps sans vie, frappés de paralysie, ils sont eux-mêmes incapables de rien opposer aux forces subversives de l'athéisme.

« Nous appelons foi ferme, une foi absolue, sans réserves et sans réticences, une foi qui ne bronche pas devant les ultimes conséquences de la vérité, qui ne recule pas devant ses plus rigoureuses applications. Ne vous laissez pas duper, comme tant d'autres après mille expériences désastreuses, par le songe creux de gagner à vous l'adversaire à force de marcher à sa remorque et de vous modeler sur lui. » (12)

(11) Pic XII, Alloc. à lu J.C. italienne (20-1-16).

(12) Pie XII. Discours à l'Union Internationale des Ligues Féminines Catholiques

** De toutes manières, l'heure présente exige des croyants qu'avec toutes leurs énergies, ils fassent rendre à la doctrine de l'Eglise son maximum d'efficienc e et son maximum de réalisations. C'est se faire illusion de croire, comme certains, qu'on pourrait désarmer l'anticléricalisme et la passion anti-catholique en restreignant les principes du catholicisme au domaine de la vie privée. Cette « attitude minimiste » ne ferait, au contraire, que fournir aux adversaires de l'Eglise de nouveaux prétextes. Les catholiques maintiendront et amélioreront leurs positions selon la mesure du courage qu'ils mettront à faire passer en actes leurs convictions intimes dans le domaine entier de la vie, publique autant que privée.*

« Réserver l'action pour l'avenir serait une faute; réserver la vérité en serait une plus grande encore. Car, si l'on croit devoir surseoir aux principes, écarter les doctrines, les actes seront, une fois de plus, ce qu'ils ont été et ce que nous les avons vus : de mauvais expédients du quart d'heure, des évolutions dans la Révolution, phases nouvelles du désordre religieux et moral que quelque courte durée d'ordre matériel fait envisager, à leurs commencements, comme une ère de restauration sociale. Cela peut satisfaire les hommes qui ont encore devant eux quelques années d'existence, durant laquelle ils veulent être ou redevenir quelque chose; cela ne satisfait ni les droits de Dieu, ni les intérêts des peuples. » (u)

« Quand on parle du Vicaire de Jésus-Christ, ce n'est pas le lieu d'examiner, mais d'obéir. Il ne faut pas mesurer l'étendue de l'ordre donné afin de restreindre l'obéissance qu'on lui accorde; il ne faut pas chicaner sur la plus claire parole du Pape pour en travestir le sens; il ne faut pas interpréter la volonté du Pape selon ses préjugés en détruisant la substance évidente; il ne faut pas opposer des droits au droit qu'a le Pape d'enseigner et de commander; il ne faut pas peser les jugements, discuter

(13) Pie XII, *Lettre aux Semaines Sociales* (18 juillet 1947).

(14) Cardinal Pic, *Œuvres*, t. VII, pp. 110 et 111.

les ordres, si l'on ne veut pas faire une injure directe à Jésus-Christ Lui-même... La société est malade; toutes les parties ici-bas de son corps sont touchées, les sources de la vie sont atteintes. L'unique refuge, l'unique remède, c'est le Pape. » (15)

« Ne mettons pas le pied dans le camp adverse, parce que nous donnerions ainsi à l'ennemi une preuve de notre faiblesse, qu'il essaierait d'interpréter comme un signe et une marque de complicité. » (16)

« Il n'y a pas de temps à perdre. Le temps de la réflexion et des projets est passé; c'est l'heure de l'action. Etes-vous prêts ? Les fronts opposés dans le domaine religieux et moral se délimitent toujours plus clairement : c'est l'heure de l'épreuve. La dure course dont parle saint Paul est engagée : c'est l'heure de l'effort intense. Quelques instants seulement peuvent décider de la victoire. » (17)

« Honneur à ceux qui, ainsi provoqués au combat, descendent dans l'arène avec la ferme persuasion que la force de l'injustice aura un terme et qu'elle sera un jour vaincue par la sainteté du droit et de la religion. » (18)

« Retourner aux principes chrétiens et y conformer en tout la vie, les moeurs et les institutions des peuples est une nécessité qui, de jour en jour, devient plus évidente. » (19)

(15) Saini Pic X.

(16) Saint Pic X.

(17) Pic XII (7 septembre 1947).

(18) Léon XIII, *Sapientiae christianae*

(19) Léon XIII, *Ibid.*

** Il en est qui pensent qu'il n'est pas opportun de résister de front à l'iniquité puissante et dominante, de peur, disent-ils que la lutte n'exaspère davantage les méchants. De tels hommes sont-ils pour ou contre l'Eglise ? On ne saurait le dire. Car, d'une part, ils se donnent pour professer la doctrine catholique, mais, en même temps, ils voudraient que l'Eglise laissât libre cours à certaines théories qui lui sont contraires. Ils gémissent de la perte de la foi et de la perversion des mœurs, mais, à de tels maux ils n'ont souci d'apporter aucun remède et même il n'est pas rare qu'ils en augmentent l'intensité, soit par une indulgence excessive, soit par une pernicieuse dissimulation. Ils ne permettent à personne d'élever des doutes sur leur dévouement au Siège Apostolique : mais ils ont toujours quelques reproches à formuler contre le Pontife romain. Rien n'est plus impropre à diminuer les maux qu'une semblable prudence... Ceux qui aiment « la prudence de la chair » (saint Paul) et qui font semblant d'ignorer que tout chrétien doit être un vaillant soldat du Christ, ceux qui prétendent obtenir les récompenses promises aux vainqueurs en vivant comme des lâches et en s'abstenant de prendre part au combat, ceux-là, non seulement ne sont pas capables d'arrêter l'invasion de l'armée des méchants, mais ils secondent ses progrès. » (20)*

« ne peut y avoir de paix extérieure si elle n'est pas l'image reflétant la paix intérieure et si elle n'est pas régie par celle-ci, sans laquelle tout vacille et menace de s'écrouler.

Par conséquent, seule la religion peut l'alimenter, la renforcer, la consolider.

Que se rappellent cette vérité ceux qui repoussent le nom de Dieu, qui violent ses droits sacrés, qui s'efforcent enfin, avec un acharnement téméraire, à éteindre dans le cœur des hommes le sentiment de la piété... » (21)

(20) Léon XIII, *Ibid.*

(21) S.S. Jean XXIII, 1^{er} Radio-message au monde, 29 octobre 1958.

◁ *La cause et pour ainsi dire la racine de tous les maux qui s'attaquent tel un poison aux individus, aux peuples et aux nations et qui bien souvent bouleversent les esprits est l'ignorance de la vérité... De là proviennent toutes sortes d'erreurs qui, pénétrant les esprits et s'infiltrant dans les structures sociales, menacent de tout bouleverser au grand dam des individus ET DE LA SOCIÉTÉ TOUT ENTIÈRE* ▷. (22)

PREMIÈRE PARTIE

LE CHRIST-ROI

** Plus les réunions internationales et les assemblées nationales accablent d'un indigne silence le nom très doux de notre Rédempteur, plus il faut l'accclamer et faire connaître les droits de la dignité et de la puissance du Christ. »*

PIE XI, Quas Primas.

L'Alpha et l'Oméga

LE CHRIST-ROI, AUTEUR ET FIN DE LA CREATION

« Au commencement, était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par Lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui »(1)

Mais, s'il est principe de l'univers, le Verbe en est aussi la Fin.

« A cela rien d'étonnant, écrit Dom Delatte (2). La première cause efficiente est aussi la dernière cause finale; l'harmonie des choses veut que l'Alpha soit l'Oméga, principium et finis, et que tout se termine et se ramène finalement à son principe premier. Comment ne serait-il pas l'héritier et le terme des siècles celui par qui les siècles ont commencé ? »

Dès le deuxième verset de son Epître aux Hébreux, saint Paul enseigne vigoureusement la chose. « Les termes sont d'une précision rigoureuse; on n'a jamais parlé de cette manière : c'est le même Fils de Dieu qui a fait les siècles et à qui se terminent les siècles comme à l'héritier de leur œuvre commune : Ils ont vraiment travaillé et travaillent pour

(1) Début de l'Evangile selon saint Jean.

(2) Dom Paul Delatte, *Les épîtres de saint Paul* t. II, p. 288.

« lui... » (8) « Et que toutes choses s'achèvent en lui, qu'elles trouvent
« en lui leur terme et leur consommation, cela vient de ce que le Père
« l'a établi héritier de toutes choses et de tous. Filiation et hérédité
« vont ensemble : l'une est la conséquence de l'autre. Mais cette concep-
« tion de l'hérédité ne veut pas dire seulement que les âmes et les peuples
« sont à lui; elle signifie également que toute l'histoire s'oriente vers lui,
« qu'il est le terme de la création, mais aussi de l'histoire, que les événe-
« ments s'acheminent vers lui, qu'il est l'héritier du long effort des siècles,
« et que tous ont travaillé pour lui.

« Est-ce que Socrate, Platon et Aristote n'ont pas pensé pour lui ?
« Est-ce que l'Eglise n'est pas venue, à son heure, pour recueillir comme
« son bien, comme une richesse préparée de Dieu pour elle, tout le fruit
« de l'intelligence antique ? N'est-ce pas pour l'Eglise que la loi et les
« prophètes ont parlé, que la religion juive s'est développée, que les écoles
« socratiques ont discuté, que l'école d'Alexandrie a balbutié son « logos »,
« que les peuples se sont mêlés, que les Juifs ont été successivement mis
« en contact avec toutes les grandes monarchies, que l'Empire romain
« a acquis sa puissante structure ?

« Le Seigneur est l'héritier de tout; c'est à lui, le premier dans la
« pensée de Dieu, que sont ordonnées toutes les œuvres de Dieu. » (§)

Cela est normal, cela est sage.

Parce qu'un vouloir parfaitement ordonné veut, d'abord, la FIN (5).

L'ordre consiste donc à ce que tout l'univers gravite vers le Verbe
comme vers son terme.

Et le Verbe, c'est Jésus-Christ, notre Seigneur.

Dieu veut d'abord Sa gloire.

« Dieu veut créer parce qu'il veut Sa glorification hors de Lui-même.
« Et, voulant Sa glorification extérieure, Il veut, d'abord et principale-

(3) Dom Paul Dclatle, idem, p. 287.

(4) *Ibid.* p. 287-8.

(5) ...veut, d'abord, la fin, dans l'ordre de l'intention. Le malade veut, d'abord, guérir; telle est son intention. Pour cela, il prendra le remède... Cf : « *Finis primum in intentione, ultimum in executione* ». « La fin, première dans l'ordre de l'intention, est dernière dans l'ordre de la réalisation ».

« ment, ce qui, dans l'histoire actuelle de l'humanité est le premier et
 « universel moyen de la procurer : l'incarnation Rédemptrice, oeuvre
 « du Christ, accomplie avec la coopération de Sa Mère. Ainsi Jésus et
 « Marie sont principalement voulus de Dieu comme ceux de qui dépendent
 « tous scs autres ouvrages... Ils ont, sur la Création entière, la préémi-
 « nence et une véritable royauté... (e).

« On représente souvent le Créateur dans l'oeuvre des six jours tra-
 « vaillant en vue de l'homme... Tout cela est vrai. Mais le premier homme
 « et la première femme pour lesquels il prépare ces merveilles, ce n'est
 « pas Adam et Eve, c'est Jésus-Christ et Marie.

« Dans l'histoire du monde, Adam et Eve sont sous la dépendance de
 « Jésus et de Marie, par qui, eux-mêmes et leurs descendants ont recouvré
 « la Grâce. Jésus et Marie sont, en fait et dans l'ordre actuel des choses, les
 « premiers dans l'intention divine et les chefs véritables de l'humanité. » Q

LE CHRIST EST ROI

Jésus-Christ est donc roi.

« Il n'est pas, écrit Mgr Pie, un des prophètes, pas un des évangé-
 « listes et des apôtres qui ne lui assure sa qualité et ses attributions de
 « roi. »

« *Un enfant nous est né et un fils nous a été donné* », note Isaïe dans
 sa vision prophétique. « *L'empire a été posé sur ses épaules...* »

Daniel est plus explicite encore : « *Je regardais dans les visions de la*
 * *nuit et voici que, sur les nuées, vint comme un Fils d'homme : il s'avan-*
 * *ça jusqu'au vieillard et on l'amena devant lui. Et celui-ci lui donna*
 « *puissance, gloire et règne, et tous les peuples, nations et langues le ser-*
 < *virent. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point*
 < *et son royaume ne sera jamais détruit...* »

Mais c'est toute la Sainte Ecriture qu'on pourrait ici invoquer, toute
 la Tradition. L'unanimité est absolue.

(6) Saint François de Sales...: Dieu « fil choix de créer les hommes et les Anges
 a comme pour tenir compagnie à son Fils, participer à ses grâces et à sa gloire* et
 « l'adorer et louer éternellement. » (*Traité de VAmour* <M Dieu, i. 2, chap. IV, t. IV,
 p. 100).

(7) René Marie de la Broise. *Etudes des Pères Jésuites*, t. LXXIX, 301.

POUR QU'IL RÈGNE

« *Prince des rois de la terre* », tel l'appelle saint Jean dans l'Apocalypse, et, sur son vêtement comme sur Lui-même, il a pu lire : « *Roi des rois et Seigneur des seigneurs*. »

LE CHRIST EST ROI UNIVERSEL

Jésus-Christ est donc roi.

Roi par droit de naissance éternelle, puisqu'il est Dieu...

Roi par droit de conquête, de rédemption, de rachat.

Et cette royauté, on le conçoit, est universelle. Rien, en effet, ne peut être plus universel, plus absolu que cette royauté, puisque le Christ est Lui-même principe et fin de toute la Création.

Cependant, pour qu'il n'y ait aucun doute, notre Seigneur a tenu à le préciser : « *Omnia potestas data est mihi in coelo et in terra*. » « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. »

Au ciel et sur la terre... autant dire : dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel.

« Là est, en effet, écrit Mgr Pie, le nœud de la question... N'oublions pas et ne laissons pas oublier ce que nous enseigne le grand apôtre : « que Jésus-Christ, après être descendu des cieux, y est remonté, afin de remplir toutes choses : *ut impleret omnia*. Il ne s'agit pas de sa présence comme Dieu, puisque cette présence a toujours été, mais de sa présence comme Dieu et homme tout à la fois. Au fait, Jésus-Christ est, désormais, présent à tout, sur la terre aussi bien qu'au Ciel; Il remplit le monde de son nom, de sa loi, de sa lumière, de sa grâce. Rien n'est placé hors de sa sphère d'attraction ou de répulsion; aucune chose ni aucune personne ne peuvent lui demeurer totalement étrangères et indifférentes; on est pour ou contre Lui; Il a été posé comme la pierre angulaire : pierre d'édification pour les uns, pierre d'achoppement et de scandale pour les autres, pierre de touche pour tous. L'histoire de l'humanité, l'histoire des nations, l'histoire de la paix et de la guerre, l'histoire de l'Eglise surtout n'est que l'histoire de Jésus remplissant toutes choses : *ut impleret omnia*. » (8)

(8) *Op. cil.* T. V, p. 166.

« Ni dans sa personne, ni dans l'exercice de ses droits, Jésus-Christ
 « ne peut être divisé, dissous, fractionné; en Lui, la distinction des natu-
 « res et des opérations ne peut jamais être la séparation, l'opposition; le
 « divine peut être antipathique à l'humain, ni l'humain au divin.
 « Au contraire, Il est la paix, le rapprochement, la réconciliation; Il
 « est le trait d'union qui fait les deux choses une... C'est pourquoi saint
 « Jean nous dit : « *Tout esprit qui dissout Jésus-Christ n'est pas de*
 « *Dieu et c'est proprement lui qui est cet antéchrist dont vous avez*
 « *entendu dire qu'il vient et qu'il est déjà dans le monde...* » Lors donc
 « que j'entends, conclut Mgr Pie, certains bruits qui montent, certains
 « aphorismes qui prévalent de jour en jour et qui introduisent, au cœur
 « des sociétés, le dissolvant sous l'action duquel doit périr le monde, je
 « jette ce cri d'alarme : prenez garde à l'antéchrist. » (®)

LE CHRIST EST ROI TOUT-POUISSANT

Oui, tout pouvoir a été donné au Christ au ciel et sur la terre.

Cette vérité est au principe même du catholicisme.

Nous la trouvons dans les épîtres et les discours de saint Pierre. Nous la retrouvons sous-jacente à tout l'enseignement de saint Paul. Sa formule « *non est potestas nisi a Deo* » ne fait, au fond, qu'exprimer la même idée d'une façon plus particulière.

Jésus-Christ a demandé et son Père Lui a donné. Tout, dès lors, Lui a été livré. Il est à la tête et le chef de tout, de tout sans exception.
 « *En Lui et rachetés par son sang* », écrivait saint Paul aux Colossiens (10),
 * *nous avons reçu la rémission des péchés; il est l'image du Dieu invisible,*
 « *le premier-né de toutes les créatures; car, en Lui, toutes choses ont été*
 * *créées dans le Ciel et sur la Terre, les visibles et les invisibles. Et les*
 < *Trônes et les Dominations, et les Principautés et les Puissances, tout*
 « *a été créé par Lui et pour Lui. Il est avant tout et tout subsiste en Lui,*
 * *et c'est Lui qui est la tête de l'Eglise, son corps. Il est le principe. Il*
 « *est le premier né d'entre les morts; de sorte qu'en tout, c'est Lui qui*

(9) Card. Pic, *Œuvres*. T. IV, p. 588 (cit. St Jean: *Joann*, IV, 3).

(10) *Epître de Saint Paul aux Colossiens*, I, 12-20... *Epître pour la Fête du Christ-Roi*.

POUR QU'IL RÈGNE

« tient la primauté, parce qu'il a plu au Père que toute plénitude résidât en Lui; et c'est par Lui et en Lui qu'il s'est réconcilié toutes choses, pacifiant par le sang de la Croix et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les Cieux, dans le Christ Jésus notre Seigneur ». Tel est l'enseignement de l'Apôtre.

« N'établissez donc point d'exception là où Dieu n'a pas laissé de place à l'exception, s'écrit Mgr Pie. L'homme individuel et le chef de famille, le simple citoyen et l'homme public, les particuliers et les peuples, en un mot, tous les éléments quelconques de ce monde terrestre doivent la soumission et l'hommage au nom de Jésus. »

LE CHRIST EST ROI DES NATIONS

Jésus-Christ roi universel... et, donc, roi des rois, roi des nations, roi des peuples, roi des institutions, roi des sociétés, roi de l'ordre politique comme de l'ordre privé.

Après ce qui vient d'être dit, comment pourrait-on concevoir qu'il en puisse être autrement ?

Si Jésus-Christ est roi universel, comment cette royauté ne serait-elle pas aussi une royauté sur les institutions, sur l'Etat : une royauté sociale ? Comment pourrait-elle être dite universelle sans cela ?

Si les querelles sont si vives en cet endroit, c'est que nous atteignons le domaine de celui que l'Ecriture appelle, précisément, « le prince de ce monde ». Voici que nous poursuivons le dragon dans son retranchement, que nous le forçons dans ce dont il prétend faire son repaire... Quoi d'étonnant à ce qu'il redouble de violence, crachant flammes et fumées pour essayer de nous aveugler ?

Combien se laissent abuser !

« Il est des hommes de ce temps, notait déjà Mgr Pie, qui n'acceptent pas et d'autres qui n'acceptent qu'avec peine les jugements et les décisions de l'Eglise... Comment donner la valeur d'un dogme (disent-ils ou pensent-ils) à des enseignements qui datent du « Syllabus » ou des préambules de la première constitution du Vatican ?

« Tranquillisez-vous, répond l'Evêque de Poitiers, les doctrines du « Syllabus » et du Vatican sont vieilles comme la doctrine des apô-

« très, comme la doctrine des Ecritures... A ceux, par exemple, qui s'obs-
 « tinent à nier l'autorité sociale du christianisme, voici la réponse que
 « nous donne saint Grégoire le Grand. (11) Il commence ce chapitre de
 « l'Evangile où est racontée l'Adoration des Mages... Expliquant le mys-
 « tère des dons offerts à Jésus par ces représentants de la gentilité, le
 « saint docteur s'exprime en ces termes :

« Les Mages, dit-il, reconnaissent en Jésus la triple qualité de Dieu,
 « d'homme et de roi. Ils offrent au roi l'or, au Dieu l'encens, à l'homme
 « la myrrhe. Or, poursuit-il, il y a d'aucuns hérétiques : *sunt vero non-*
 « *nulli hæretici*, qui croient que Jésus est Dieu, qui croient également
 « que Jésus est homme, mais qui se refusent absolument à croire que
 « son règne s'étende partout : *sunt vero nonnulli hæretici, qui hunc Deum*
 « *credunt, sed ubique regnare nequaquam credunt.*

« Mon frère, reprend donc Mgr Pie, vous avez la conscience en paix,
 « dites-vous, et, tout en acceptant le programme du catholicisme libéral,
 « vous entendez demeurer orthodoxe, attendu que vous croyez fermement
 « à la divinité et à l'humanité de Jésus-Christ, ce qui suffit à constituer
 « un christianisme inattaquable. Détrompez-vous. Dès le temps de saint
 « Grégoire, il y avait « d'aucuns hérétiques » qui croyaient ces deux
 « points comme vous; et leur hérésie consistait à ne vouloir point recon-
 « naître au Dieu fait homme une royauté qui s'étendît à tout... Non,
 « vous n'êtes pas irréprochable dans votre foi, et le pape saint Grégoire,
 « plus énergique que le « Syllabus », vous inflige la note d'hérésie si
 « vous êtes de ceux qui, se faisant un devoir d'offrir à Jésus l'encens, ne
 « veulent point y ajouter l'or... » (12) c'est-à-dire reconnaître et pro-
 clamer Sa royauté sociale.

Et, de nos jours, Pie XI, avec une insistance marquée, a tenu à rappeler au monde la même doctrine, dans deux encycliques, écrites sur ce sujet : *Ubi Arcano Dei* et *Quas Primas*.

Tel est donc bien l'enseignement constant de l'Eglise, et non telle prescription de détail limitée à une époque. Au début de l'ère chrétienne,

(11) Excellente occasion de montrer combien ce passage illustre parfaitement l'enseignement de Pie XII dans *Humani Generis* « Il ne faut pas estimer non plus que ce qui est proposé dans les Encycliques ne demande pas, de soi, l'assentiment « puisque les Papes n'y exercent pas le pouvoir suprême de leur magistère. r\ ce qui est enseigné par le ministère ordinaire, s'applique aussi la parole: « *Qui vous écoute, m'écoute* » et, la plupart du temps, ce qui est exposé dans les encycliques « appartient déjà, d'autre part, à la doctrine catholique...»

(12) Op. cit., t. VIII, p. 62 et 63.

POUR QU'IL RÈGNE

comme plus tard, la question de conduite a pu venir se combiner avec la question de principe. « Mais le droit, note Mgr Pie (13), le principe « de l'état chrétien, du prince chrétien, de la loi chrétienne, je ne sache « pas qu'il ait jamais été contesté jusqu'à ces derniers temps, ni qu'au- « cune école catholique ait jamais pu entrevoir, dans sa destruction, un « progrès et un perfectionnement de la société humaine... », comme on l'entend répéter maintes fois aujourd'hui.

(13) Op. cit., t. v, p. 179-180.

Chapitre II

Royauté, non “de ce monde” mais sur ce monde

LA LEÇON DE L'EVANGILE

En vérité, il ne nous semble pas inutile de consacrer un chapitre entier à l'étude de la parole de notre Seigneur : < *Mon royaume n'est pas de ce monde* ». Non que la détermination exacte de son sens apparaisse difficile. Une seule phrase du Cardinal Pie, voire une élémentaire connaissance du latin, suffiraient largement à établir l'essentiel.

« Son royaume assurément, commente l'Evêque de Poitiers, n'est pas « de ce monde, c'est-à-dire ne provient pas de ce monde : *non est de hoc mundo, non est hoc mundo*; et c'est parce qu'il vient d'en haut et non d'en bas : *regnum meum non est hinc*, qu'aucune main terrestre ne pourra le lui arracher. »

Autrement dit, la formule « de ce monde » ne signifie nullement que Jésus refuse de reconnaître à Sa Souveraineté un caractère de royauté sociale. Le « de ce monde ». « *de hoc mundo* », exprime ici l'origine et jamais latiniste ne l'a nié (').

(1) Cf. notamment: *Synopse des Quatre Evangiles, en français, d'après la synopse grecque du IL P. Lagrange*, par le B. P. Laverne (LerofTre-Gabalda, édit). Pour dissiper toute équivoque en cet endroit, il a été fait usage de crochets et on y lit: « la royauté (qui est) la mienne n'est pas (originale) de ce monde».

POUR QU'IL RÈGNE

Ma royauté n'est pas de ce monde; c'est-à-dire : ma royauté n'est pas une royauté selon ce monde, mon royaume n'est pas un royaume comme ceux de la terre, qui sont bornés, sujets à mille traverses.... Ma royauté est beaucoup plus que cela. Mon royaume ne connaît pas de frontières. Il est infini, éternel; il ne dépend ni d'un plébiscite, ni du suffrage universel. Le bon ou le mauvais vouloir des hommes ne peut rien contre lui.

Ma royauté n'est pas une royauté qui passe. Mon trône n'est pas un trône qui a besoin de soldats pour se maintenir et qu'une révolution peut renverser.

Ni dépassement, ni idées nouvelles ne peuvent troubler ce royaume de l'ordre éternel.

Je ne suis pas un roi de ce monde, car les rois de ce monde peuvent tromper et être trompés; on peut leur échapper; on peut fuir leur justice.. Rien de tout cela n'est possible à mon égard. Je ne suis par un roi de ce monde, parce que les rois de ce monde, les chefs politiques de ce monde peuvent être cruels, méchants, insensés, tyranniques, hautains, autant que lointains, inabordables. Tout au contraire, Ma souveraineté est le règne de l'Amour, le règne de Mon Sacré Cœur; Mon gouvernement est celui de la Sagesse Eternelle; Mon royaume est celui d'une Miséricorde toujours prête à s'épancher en torrents de grâce.

Tel est le sens de la formule évangélique.

Jésus traite ici la question d'origine et non celle de terrain et de compétence. Rien qui signifie que Son royaume ne soit pas *en* ce monde ou *sur* ce monde. « Il ne résulte aucunement de ces paroles, a pu écrire « le P. Théotime de Saint-Just, que Jésus-Christ ne doive pas régner « socialement, c'est-à-dire imposer ses lois aux souverains et aux « nations. » (2)

Si donc, en dépit de ces explications rapides, mais qui pourraient suffire, nous tenons quand même à nous apesantir en cet endroit, c'est que nous connaissons par expérience l'entêtement libéral.

(2) La royauté *sociale* de N. S. Jésus-Christ (Vitte, édit), 3^e édit., p. 85 (en note): « Novateurs'. C'est bien le nom que méritent ceux qui se servent de ces paroles pour « nier la royauté sociale de Jésus-Christ. Pour s'en convaincre, lire la *Catena Aurea* « de Saint Thomas sur ce texte. Tous les Pères repoussent l'interprétation libérale. « Elle est appelée hérétique par Saint Jean Chrysostôme. »

La preuve en est qu'il n'est pas de fête du Christ-Roi où l'on ne trouve, dans quelque feuille une allusion à ces paroles de notre Seigneur, mais toujours dans un sens restrictif et comme pour laisser croire que cette royauté est une royauté exclusivement spirituelle, royauté sur les âmes, et non une royauté sur les peuples, les nations et les gouvernements.

Frapper un bon coup, ne suffit donc pas. Il faut « pilonner » la position, poursuivre l'erreur dans ses moindres replis.

Et, démontrer d'abord qu'il est impossible que « *mon royaume n'est pas de ce monde* » puisse signifier ce que le plus grand nombre voudrait entendre par là. S'il en était ainsi, ce serait placer l'absurde au coeur même d'un des plus importants chapitres de la théologie, voire semer la contradiction dans la Sainte Ecriture.

Disons qu'il y va de ce qu'on pourrait appeler la cohérence de l'Esprit-Saint.

Si « *mon royaume n'est pas de ce monde* » signifie, en effet, que la royauté de notre Seigneur ne dépasse pas l'ordre de la vie intérieure des âmes, il faut dire que cette autre parole de Jésus < *tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre* » n'est qu'une aimable vantardise. Il faut dire que maints autres passages de l'Ancien et du Nouveau Testament sont formules creuses et sans valeur. Il faut dire surtout que l'Eglise n'a cessé depuis vingt siècles de se tromper sur ce point.

LE DIEU-HOMME: ROI DES ROIS

Au surplus, reprenons la synopse des évangiles, au chapitre de l'interrogatoire de Pilate...

Un simple coup d'œil nous permet de constater l'unanimité des quatre textes.

A la question : « *Es-tu le roi des juifs ?* » du gouverneur, le Christ a répondu immédiatement par l'affirmation : « *Tu le dis* ».

Extrêmement bref dans saint Luc, saint Marc et saint Mathieu, le récit est plus long dans saint Jean.

A une première question de Pilate : « *Es-tu le roi des Juifs ?* », il nous apprend que Jésus a d'abord répondu : < *Dis-tu cela de toi-même ou d'au-*

très te l'ont-ils dit de moi ? ». Et Pilate de s'écrier, en romain orgueilleux qui affecte d'ignorer les disputes intestines de ce peuple qu'il méprise :
« *Est-ce que je suis Juif moi ? Ta nation et les grands prêtres t'ont livré*
• *à moi. Qu'as-tu fait ?* » *

Par cette question, Pilate montre qu'il ne pense qu'à un éventuel complot, à une simple agitation du type politique le plus sordide. C'est donc pour le rassurer que Jésus répond alors : < *Mon royaume n'est pas de ce monde* ». Et, pour en donner un argument particulièrement net : « *Si mon royaume était de ce monde, mes fidèles auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs* »... < *Nunc autem regnum meum non est hinc...* ». « *Nunc autem* »... Autrement dit, vous le voyez bien maintenant, après ce que je viens de vous dire et par le fait même qu'il n'y a pas eu émeute, complot, bagarres politiques... ¶ *Nunc autem...* ». Mon royaume n'est point de ceux qu'on voit ici-bas.

Pilate n'en est que plus surpris (3). Dans sa pauvre cervelle de romain positiviste et pragmatique, il n'arrive pas à comprendre que, dans ces conditions, on puisse persister à vouloir se dire roi. Et il repose la question : « *Ergo rex es tu ?...* » * *Ergo* », c'est-à-dire : Et donc, quand même, malgré cela..., tu es roi ?... tu te dis roi ?

Alors Jésus, devant cette âme qui s'intéresse et qui cherche, va répondre en allant droit à l'essentiel avec une fierté souveraine : « *Tu le dis, je suis roi. Ego in hoc natus sum et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati. Omnis qui est ex veritate, audit vocem* » < *meum. Dicit ei Pilatus : Quid est veritas ? Et cum hoc dixisset, iterum*
• *exivit...* »

< *Tu le dis, je suis roi* », Jésus refuse de se servir d'un autre terme.
< *Je suis né pour cela et, pour cela, je suis venu dans le monde, pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix.* »

(3) Et comment s'en étonner ? Les juifs eux-mêmes n'attendaient-ils pas un royaume messianique de forme temporelle, lié à une domination mondiale de leur nation ? « Jésus, écrit l'Abbé Meyer, devra rectifier et transcender cette conception, « dissocier la cause du Royaume de la cause juive, de sa loi, de ses coutumes, séparer < le Royaume de Dieu de tout royaume temporel. Le royaume de Dieu ne sera lié « à aucune race, à aucune nation, à aucun régime. Il sera indépendant des pouvoirs « temporels régissant les peuples ». Et c'est là une nouveauté extraordinaire à une époque « où toute religion est essentiellement nationale. C'est en même temps une exigence « difficile, car l'histoire montrera cette tentation perpétuelle des églises et des chefs « temporels de confondre les pouvoirs. En fait, dès qu'une église sortira de l'Eglise « Catholique, ce sera pour tomber sous la domination d'un régime temporel... » Abbé Meyer, *Le Royaume de Dieu* (L'Union, mai-juin 1951, 31, rue de Flacurus, Paris VP)

ROYAUTÉ, NON « DE CE MONDE », MAIS SUR CE MONDE

« *Je suis né pour cela* »... Il est né pour cela !... Ce que Jésus réclame ici, ce n'est plus tant le droit de souveraineté divine de la deuxième personne de la Sainte Trinité; c'est le droit souverain que Daniel, dans sa vision, vit remettre à ce Fils d'homme par le Vieillard mystérieux.

« *"Natus sum..."* » C'est pour cela qu'il est né. Et bien loin de nous trouver en contradiction avec le moindre passage de l'Écriture ou de l'Enseignement de l'Eglise, c'est là l'enseignement unanime des Pères, admirablement condensé par les deux grands docteurs scolastiques. « *Natus sum...* » « C'est en tant qu'homme, écrit saint Bonaventure, que le Sauveur a été magnifié au-dessus de tous les rois de la terre à cause de « l'assomption de son Humanité dans l'unité d'une personne divine... » (4) Et saint Thomas d'Aquin : « L'âme du Christ est une âme de roi, elle « régit tous les êtres, parce que l'union hypostatique la place au-dessus « de toute créature. »

RÈGNE DE LA VÉRITÉ

Mais que signifie donc « *rendre témoignage à la vérité* », sinon la rétablir ? Ne dit-on pas, dans un procès, du témoin véridique, qu'il a, par sa déposition, rétabli la vérité ?

Jésus est donc né pour cela. Et Sa royauté consiste en cela : le rétablissement de la Vérité. Rétablissement dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel. Sa royauté est, par essence, la royauté de la Vérité... Royauté universelle d'une doctrine, d'un enseignement. Royauté universelle de la doctrine catholique. Royauté universelle de l'enseignement de l'Eglise. Doctrine et enseignement qui ont leurs incidences sociales et politiques.

Tout cela est compris dans l'explication de Jésus à Pilate.

« *Mon royaume n'est pas de ce monde.* » Et par là, Jésus s'est efforcé de rassurer le fonctionnaire qu'il avait devant lui. Il sait de quelle crainte fut envahi Hérode quand les Mages vinrent lui demander où était né le

(4) Serm. *I in dom. Palm.* IX. 243a.

POUR QU'IL RÈGNE

* *roi des juifs* *. Hérode en avait conclu que s'en serait fait bientôt de sa couronne. Et cela, parce qu'Hérode avait pensé que la royauté de ce « *roi des juifs* » ne pouvait qu'être une royauté comme la sienne, une royauté « *de ce monde* ».

« *Crudelis Herodes, Cruel Hérode* », chante l'Eglise en la fête de l'Epiphanie, « *pourquoi crains-tu l'avènement d'un Dieu-Roi ? // ne ravit pas les trônes mortels celui qui donne le royaume céleste.* »

C'est une crainte semblable à celle d'Hérode que Jésus a voulu épargner à Pilate. Il n'a pu lui taire, pourtant, Sa royauté, Royauté, non de ce monde, mais sur ce monde, voire sur les nations et les princes, par leur soumission à la Vérité que Lui, Jésus, est venu rétablir. Royauté sur les nations et les princes par la soumission de ces derniers à la doctrine de Son Eglise.

RÈGNE DE VÉRITÉ, RÈGNE DOCTRINAL

L'ordre, le seul ordre qui soit, l'ordre véritable, l'ordre bienfaisant, l'ordre divin, c'est le règne de Jésus-Christ sur les Etats comme sur les individus. « Ce n'est pas pour autre chose, écrit Mgr Pie, qu'il est venu « sur la terre. Il doit y régner en inspirant les lois, en sanctifiant les « mœurs, en éclairant l'enseignement, en dirigeant les conseils, en réglant « les actions des gouvernements comme des gouvernés. Partout où Jésus-« Christ n'exerce pas ce règne, il y a désordre et décadence. »

Et Pie XI, dans *Ubi Arcano Dei* : « Lorsque les cités et les républiques « auront tenu à suivre les enseignements et les préceptes de Jésus-Christ « dans leurs affaires intérieures et étrangères, alors, enfin, elles auront dans « leur sein la vraie paix... La paix digne de ce nom, c'est-à-dire la dési-« rable paix du Christ, n'existera jamais si les doctrines, les préceptes et « les exemples du Christ ne sont gardés par tous, dans la vie publique « et dans la vie privée, et si l'Eglise, dans une société ainsi ordonnée, « n'exerce, enfin, sa divine fonction, protégeant tous les droits de Dieu « sur les individus et sur les peuples. C'est en cela que consiste ce que • nous appelons d'un mot : le règne du Christ. »

Oui. C'est bien cela. Car c'est bien cela que Jésus a exprimé devant Pilate. C'est bien pour cela qu'il est né, pour établir ce règne de la Vérité.

Et quiconque procède de la Vérité, comme il l'a ajouté Lui-même, écoute Sa Voix.

Autant dire : quiconque aime la vérité, quiconque la recherche réellement, dans un élan généreux, dans un abandon de tout lui-même, dans une soumission totale du « sujet » à l'« objet », quiconque « veut la vérité

ROYAUTÉ, NON « DE CE MONDE », MAIS SUR CE MONDE

avec violence », comme disait Psichari, écoute la voix de Jésus-Christ ou ne tarde pas à l'entendre.

L'ENNEMI IRREDUCTIBLE: LE LIBERALISME

Dès lors, il est bien évident que, dans les perspectives de ce règne doctrinal, de ce règne de vérité, de ce règne de l'enseignement de l'Eglise, le grand, l'irréductible ennemi est le libéralisme, puisque c'est là une erreur qui s'en prend à la notion même de vérité et qui, en quelque sorte, la dissout...

Qu'est-ce que la vérité, pour un libéral ? « *Quid est Veritas ?* » On le voit, c'est spontanément que la formule de Pilate monte aux lèvres dès que l'on évoque le libéral.

Et, avec l'orgueil bien connu de cette ignorance qui se prend pour une certitude, Pilate n'attendra même pas la réponse de Jésus.

« *Dicit ei Pilatus : Quid est veritas ? Et cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judaeos* ». « *Et Pilate de s'écrier: Qu'est-ce que la vérité ? Et, disant cela, il sortit de nouveau vers les Juifs...* »

Jésus, dès lors, gardera le silence. La vérité, en effet, ne se manifeste pas à ceux qui, par principe, refusent de croire même à sa possibilité. Elle exige ce minimum d'humilité que devrait impliquer la conscience de l'ignorance.

Aussi, quand, plus tard, Pilate reviendra vers Jésus, saint Jean nous dit qu'il ne lui sera fait aucune réponse.

« *Quid est veritas ?...* » Depuis vingt siècles, la formule n'a pas changé.

* *Quid est veritas ?...* » Ce qui signifie : Encore un qui y croit ! Encore un illuminé, un pauvre fou !

Un pauvre fou. Tout à l'heure, en effet, c'est la robe blanche des fous qu'Hérode fera jeter sur Jésus. Hérode et Pilate se réconcilieront là-dessus... Ils se rencontrèrent en cet endroit... Tous deux sont libéraux.

Hérode, c'est le libéralisme crapulard de la débauche; Pilate, c'est le libéralisme des gens corrects et qui aiment « se laver les mains » : respecter les formes. Pilate, c'est le libéralisme des gens réputés honnêtes. Pilate, c'est le chrétien-libéral qui, au fond, cherche à sauver Jésus, mais qui commence par le faire flageller avant de l'envoyer à la mort, devant le tumulte croissant que sa démagogie autant que son manque de caractère n'auront pas su arrêter.

En fait et jusqu'à la fin des temps, Jésus continue à être torturé, ridiculisé, mis à mort, de Pilate en Hérode et d'Hérode en Pilate.

« *Quid est veritas ?...* » Encore un illuminé ! Encore un de ces maniaques du rappel de la « thèse », de la doctrine, aux moments les plus inopportuns !

• *Et, ce disant, Pilate sortit de nouveau vers les Juifs. Iterum exivit ad Judaeos* ». On le conçoit, Pilate est un homme « engagé » ! En plein dans l'action ! Et qui a tout autre chose à faire que d'écouter un doctinaire !

« *Iterum exivit* »... « *Iterum* » : de nouveau. Car, il y était déjà, bien sûr ! Il s'est lancé depuis longtemps ! Avant d'agir, il n'a pas perdu son temps à réfléchir aux responsabilités, pourtant redoutables, de sa fonction. Voyons ! On ne refuse pas semblable situation !

« *Iterum exivit ad Judaeos.* » Autant dire : Pilate se retourne de nouveau, « *iterum* », vers le problème concret du moment, « *ad Judaeos* ». Vers ces Juifs qui sont là, sous le balcon, et qui crient... Voilà ce qui est autrement important que les propos de ce Jésus. Voilà ce qui prime tout.

« *Exivit ad Judaeos. Pilate s'en revint vers les Juifs* ». Mais, et c'est là son péché, sans avoir pris la peine d'attendre et d'entendre la réponse et les directives du Seigneur.

Autrement dit, Pilate se replonge dans l'« hypothèse ». Seule chose qui l'intéresse. Mais cela sans avoir attendu la réponse de la doctrine, les lumières de la * thèse » et de la vérité.

Cette vérité, cependant, Dieu fera en sorte qu'elle soit dite jusqu'à son dernier terme.

Un peu plus tard, lorsque, dans son délire, la foule réclamera la mort de Jésus, le dernier argument, qui est aussi l'explication suprême, sera lancé à Pilate : « *quia Filium Dei se fecit... parce qu'il s'est fait Fils de Dieu...* »

Fils de Dieu ! Voilà la clef de toutes ces énigmes sur lesquelles Pilate bute depuis un long moment.

Fils de Dieu ! Voilà qui explique tout et ce que, dans Sa miséricorde, notre Seigneur a voulu que Pilate entende au moins une fois.

On conçoit l'affolement du romain. Depuis qu'il a ce * *roi des juifs* » devant lui, il va d'étonnements en étonnements. Toutes ses conceptions de pragmatique retors sont bousculées, renversées...

Jésus frappe désespérément à la porte de cette âme par tous les moyens qui peuvent être mis en œuvre... jusqu'aux rêves de sa femme... Ce libéral comprendra-t-il enfin ?

Non ! Il est seulement effrayé... pris de panique.

« *Cum ergo audisset Pilatus hunc sermonem, magis timuit* ». « *Lorsque Pilate entendit cette parole, il eut encore plus peur.* »

Cette fois, il veut savoir : * *D'où es-tu ?...* » Autrement dit : Qui est-tu ? Mais d'où viens-tu, homme extraordinaire ? Dis-moi quel est ton mystère afin que je comprenne, enfin.

Jésus garde le silence. Après tout ce qu'il a dit, après cette flagellation que Pilate vient d'ordonner, la Vérité n'a pas à répondre à de telles injonctions.

Devant le silence de ce prisonnier inouï, la crainte de Pilate décuple. Il a peur, comme tous les faibles. Et, comme tous les faibles qui ont peur, il va non, certes, faire sentir sa puissance à cette foule hurlante en donnant l'ordre aux soldats de la disperser. Non ! Il va « crâner » devant cet homme enchaîné et apparemment impuissant. Il va menacer le Juste au nom de ce qu'il croit être « son autorité » (5).

« *Tu ne me parles pas ? Ne sais-tu pas que j'ai pouvoir de te crucifier et pouvoir de te relâcher ?* »

Et Jésus de répondre : « *Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut.* »

« *Tu n'aurais...* » toi..., Pilate... C'est-à-dire : toi, homme politique quelconque investi d'une parcelle d'autorité..., qui que tu sois : simple fonctionnaire, juge, député, ministre, gouverneur, prince ou roi..., tu n'aurais aucun pouvoir si tu ne l'avais reçu d'en haut, c'est-à-dire : de Dieu, c'est-à-dire de Moi.

(5) Celle fois, JcsuB va répondre et, précisément, par respect pour cette a autorité » de Pilate, qui est l'autorité même du pouvoir civil. Jésus va répondre comme il a répondu au Grand Prêtre invoquant le « *nom du Dieu vivant* ». Pouvoir spirituel et pouvoir temporel: notre Seigneur a voulu nous laisser cet exemple de parfaite soumission aux deux pouvoirs institués par Dieu.

Et, puisque ton pouvoir est un pouvoir politique, Juridique, social, le seul fait que Je vienne d'affirmer que ce pouvoir vient de Moi prouve, sans contestation possible, que la royauté que Je revendique, bien que n'étant pas de ce monde, s'exerce quand même sur lui, sur les individus comme sur les nations. Et cela parce que Je me dis * *Fils de Dieu* ».

Désormais, la leçon est complète qu'à travers Pilate, Jésus a voulu adresser aux politiques de tous les temps. Explication suprême qui couronne et confirme tout ce qui a été dit.

Prenons soin d'observer l'admirable progression de cette leçon divine.

D'abord et par charité, Jésus s'applique à dissiper l'équivoque fondamentale qui pourrait effrayer et, par là-même, fermer le cœur en même temps qu'enténébrer l'esprit : < *Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, etc.* »

C'est là comme un préambule, un peu négatif... L'explication positive vient en second lieu : < *Tu le dis, je suis roi. Je suis né pour cela, rétablir la Vérité.* »

Par cette seconde réponse, Jésus explique la nature de cette royauté. Royauté, non comme les autres, mais règne spirituel, règne doctrinal, règne de la vérité dans tous les ordres.

D'où la troisième partie qui donne la clef de l'énigme. C'est parce qu'il est Fils de Dieu, Principe de l'ordre universel, que Son règne peut être cette chose humainement inouïe : un règne de la vérité..., rétablissement de l'ordre fondamental.

En quatrième lieu, la dernière réponse de Jésus apporte la confirmation concrète : < *Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir si tu ne l'avais reçu d'en haut.* »

Désormais, le doute n'est plus possible, la royauté du Fils de Dieu n'est pas seulement une royauté sur les âmes, elle est aussi une royauté sociale, puisqu'elle est au principe même du pouvoir de Pilate. Preuve certaine, que le pouvoir civil n'échappe aucunement à son empire.

De son propre aveu, Jésus est donc roi dans ce domaine comme dans tous les autres. Son royaume ne connaît pas de limites. Il remplit l'univers.

ROYAUTÉ, NON «DE CE MONDE., MAIS SUR CE MONDE

ROYAUTE SOCIALE DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST

Telle est la leçon de l'Évangile.

Seule, une lecture superficielle accompagnée de beaucoup d'ignorance, peut laisser croire qu'en cet endroit, Jésus refuse à sa souveraineté le caractère de royauté sociale.

Aucun doute n'est possible. La doctrine est d'une cohérence parfaite. Et l'enseignement du *Pater* est identique ?

Comme dans les réponses à Pilate, on y distingue, d'abord, l'affirmation du règne : « *Que votre Règne arrive* »... Ensuite la soumission à sa volonté, à son enseignement : « *Que votre volonté soit faite...* ». Car c'est en cela que consiste votre Règne social, dans le fait que, sur la terre, votre volonté soit respectée, observée comme elle l'est dans le Ciel.

Et, aux approches de l'Ascension, à la veille du jour où, en tant qu'homme, notre Seigneur va prendre possession de son royaume de gloire, l'affirmation sera plus explicite encore (e).

« *Tout pouvoir m'a été donné au Ciel et sur la terre. Allez donc enseigner toutes les nations...* »

Même rapport toujours ! Le « pouvoir » affirmé d'un côté, l'« enseignement » de l'autre.

Autrement dit, commente admirablement le R.P. Félix... * En vertu « de cette puissance qui vous envoie, allez, enseignez toutes les nations... » « Que tous acceptent et subissent le légitime empire de ma doctrine. » *Docete*. Apprenez-leur à observer tous les préceptes que je vous ai « donnés; car les lois que je vous ai confiées, c'est la législation que j'im-

(6) Au sujet de cette évidente relation entre la fête de l'Ascension et la royauté sociale de N.S., cf.: Allocution de M. l'Abbe Henry (13 mai 45): *Jeanne d'Arc, héraut de Jésus-Christ, Roi de France.*: « (C'est à l'Ascension 1124 que Jeannette entend ses voix pour la première fois; c'est à l'Ascension 1128 qu'elle se présente au sire de Beaudricourt; c'est la veille de l'Ascension 1429 qu'elle frappe son premier coup « à Orléans et emporte la bastille Saint-Loup; c'est la veille de l'Ascension 1430 qu'elle « est faite prisonnière à Compiègne; c'est la veille de l'Ascension 1131 qu'elle est « menacée de la torture si elle ne désavoue pas sa mission divine et c'est alors qu'elle « l'affirme avec plus de force que jamais... Et. quand la Messagère du Christ-Roi « s'envola au royaume du Ciel, il était midi, l'heure de l'Ascension du Seigneur; et « le bûcher fumait encore lorsque les cloches de Rouen sonnèrent, en ce 30 mai 1431, « les premières Vêpres de la Fête-Dieu, celle fête dont l'office de Matines commence « par ces mots: a *Adorons le Christ-Roi qui domine sur les peuples...* » *

POUR QU'IL RÈGNE

« pose à tous. Allez donc partout. Allez imposer mes lois à toutes les nations. Toutes me doivent obéir et relever de ma royauté. » (7).

Est-il besoin d'ajouter que, par ces paroles, Jésus laissait entendre que c'était par son Église, par son enseignement, par sa doctrine qu'il entendait exercer son Règne pratiquement.

La royauté sociale de notre Seigneur Jésus-Christ n'est pas autre chose que l'application de la doctrine sociale de l'Église.

Serrons-nous donc plus que jamais près de l'Église. Elle a non seulement les promesses de la vie éternelle, mais sa doctrine sociale a les promesses de la Paix du Christ dans le Règne du Christ.

Nous apprenons à nos dépens ce qu'il en coûte de vouloir rejeter cette souveraineté. « Le monde, disait Mgr Pie, pardonnerait à Dieu son existence pourvu qu'il veuille bien laisser son œuvre se passer de Lui; et ce monde ce n'est pas seulement le monde impie, mais un certain monde politique chrétien. Pour nous, appliquons-nous à mieux sentir, à mieux accentuer que jamais les trois premières demandes du Pater. Et, tant que le monde présent durera, ne prenons point notre parti de confiner le règne de Dieu au Ciel ou même à l'intérieur des âmes : « *sicut in Ccelo et in terra* ». Le détronement de Dieu est un crime; ne nous y résignons jamais ».

(7) *La royauté de Jésus* Christ* p. 11-13.

Chapitre III

Les deux glaives

** M'est avis que c'est tout un de notre-Seigneur
et de l'Eglise. »*

sainte Jeanne d'Arc

POUVOIR DIRECT ET POUVOIR INDIRECT DE L'EGLISE

Tout le mystère de l'Eglise, a pu écrire le R.P. Clérissac (*), gît dans l'équation et la convertibilité de ces deux thèmes : le Christ et l'Eglise ». Car l'Eglise, a dit Bossuet, c'est « Jésus-Christ, répandu et communiqué ».

« Ayant tout de commun avec Lui », nous enseigne saint Pie X (2), « riche de Ses biens, dépositaire de la Vérité..., l'Eglise Catholique, maîtresse des âmes, reine des cœurs, domine le monde parce qu'elle est l'épouse de Jésus-Christ. »

Elle doit dominer le monde, parce qu'étant l'épouse de Jésus-Christ, elle a pour mission d'enfanter les hommes à la Vie Surnaturelle: que c'est la fin dernière de tout l'univers; que c'est là ce pourquoi tout a été fait; qu'il n'est donc rien qui puisse échapper à l'admirable unité de ce plan; que tout, absolument tout, doit être subordonné à cette raison suprême.

(1) Dans son admirable et très précieux ouvrage *Le mystère de l'Eglise* (Le Cerf).
(2) *Discours pour la béatification de Jeanne d'Arc* (Avril 1909).

four qu'il règne

Mais, si l'Eglise domine et doit dominer le monde, elle le domine comme Jésus-Christ. Son royaume à elle, n'est pas davantage « *de ce monde* », selon ce monde. Entendez qu'à l'exemple de Jésus-Christ, elle ne cherchera pas à se substituer aux rois de la terre, elle ne cherchera pas à gouverner pratiquement et directement les nations. Mais, comme son divin Fondateur, elle aura, d'abord, pour mission de « *rendre témoignage à la vérité* », de la rétablir, de l'enseigner. Comme Jésus-Christ et en Lui et par Lui, elle régnera par la vérité, par le magistère de sa doctrine et, plus particulièrement, en ce qui nous occupe, par le magistère de sa doctrine sociale.

Il y aura donc l'Eglise et il y aura donc l'Etat, comme il y avait, comme il pouvait y avoir, comme il peut toujours y avoir Jésus en même temps que les rois ou les gouverneurs « *de ce monde* ».

L'Eglise est donc directement souveraine en tout ce qui a trait directement au salut spirituel du genre humain.

Elle est indirectement souveraine en tout ce qui n'a qu'indirectement trait à ce salut.

Ainsi, soit directement, soit indirectement, il n'est rien qui, au moins par un certain aspect, ne tombe sous la souveraine autorité de l'Eglise, parce qu'il n'est rien, ici-bas, qui, directement ou indirectement, ne puisse, par un certain aspect ou en certaines circonstances, avoir une relation avec le salut des âmes (3).

Que l'Eglise ait donc le droit, disons plus, le devoir de s'intéresser à l'ordre politique et de professer hautement une doctrine sociale, rien n'est plus sage, plus raisonnable, plus conforme à la mission divine qu'elle a reçue. C'est là une conséquence directe de son magistère souverain au chapitre de la morale.

Il est curieux de voir combien l'on prête généralement peu d'attention à ce point. C'est que nous n'avons pas été sans subir l'influence de cette famille d'idées qui peuvent être désignées comme protestantes, sub-

(3) Cf.: *Exercices de Saint Ignace, Prêtre et Fondement*, à Les choses qui « ont sur la terre sont créées à cause de l'homme et pour l'aider dans la poursuite de la fin que Dieu lui a marquée en le créant. Là où il suit qu'il doit en faire usage autant qu'elle le conduisent vers sa fin et qu'il doit s'en dégager autant qu'elles l'en détournent. »

jectivistes, romantiques, libérales, kantienne, selon lesquelles la morale relèverait surtout, pour ne pas dire exclusivement, des suggestions de la conscience ou des impulsions du moi. Il était fatal, dès lors, que la morale apparaisse comme quelque chose d'intime, de privé, bref, comme une chose à laquelle on ne pense pas au chapitre de ces problèmes sociaux et collectifs qui constituent la politique.

Est-il nécessaire de rappeler l'erreur d'une telle opinion ?

S'il est vrai que, dans de nombreux cas, pour une bonne part, la valeur morale d'un acte humain peut varier selon l'intention, la conscience de celui qui l'accomplit, il n'en reste pas moins que nos actes ont, par eux-mêmes, une valeur propre et peuvent être, au moins en gros, appréciés objectivement.

Il nous faut donc revenir à un sens plus juste de la morale.

Tout acte humain a, par là-même, un aspect moral, une valeur morale, relève, sous un certain angle, de la morale. C'est par cet aspect, au nom de cette valeur et sous cet angle que l'Eglise se trouve ainsi avoir le droit, le devoir et la charge de tout surveiller et, plus particulièrement, cette activité humaine (donc cette activité d'aspect moral) qui est, par excellence, la politique (4).

« Vouloir que l'Eglise de Jésus-Christ, disait Mgr Pie, se démette
« du droit et du devoir de juger en dernier ressort de la moralité des
« actes d'un agent moral quelconque, particulier ou collectif, père, maître,
« magistrat, législateur, même roi ou empereur, c'est vouloir qu'elle se
« nie elle-même, qu'elle abdique son essence, qu'elle déchire son acte d'origine et les titres de son histoire, enfin, qu'elle outrage et mutilé Celui
« dont elle tient la place sur la terre... »

(I) Cf.: Pic XI: *Lettre à la 14^e semaine sociale de Strasbourg*, 10 juillet 1922.

■ Les faits sociaux... sont soumis à la morale éternelle, et, en dehors de la morale éternelle dont le Pape est l'interprète et le gardien, il est vain de rêver à un ordre social qui devrait jaillir spontanément de la multiplicité si mobile des relations «humaines...» · Cf.; Léon XIII, *Sapientiae Christianae*. «Si la nature elle-même a institué la société tant domestique que civile, ce n'a pas été pour qu'elle fût la fin dernière de l'homme, mais pour qu'il trouvât, en elle et par elle, des secours qui le rendissent capable d'atteindre à sa perfection... » « Dès lors, ceux qui rédigent des constitutions et font des lois doivent tenir compte de la nature morale et religieuse de l'homme, et l'aider à se perfectionner, mais avec ordre et droiture, n'ordonnant ni ne prohibant rien sans avoir égard à la fin propre de chacune des sociétés civile et religieuse. L'Eglise ne saurait donc être indifférente à ce
« QUE TELLES OU TELLES LOIS RÉGISSENT LES ETATS... »

POUR QU'IL RÈGNE

SOUVERAINETE DE L'ÉGLISE ET SOUVERAINETE DE L'ÉTAT

« Dieu, lisons-nous dans *Immortale Dei*, a réparti, entre le pouvoir
« ecclésiastique et le pouvoir civil, le soin de pourvoir au bien du genre
« humain. I a préposé le premier aux choses divines et le second aux
« choses humaines. Chacun d'eux, dans son genre est souverain, chacun
« d'eux est renfermé dans des limites parfaitement déterminées et tra-
« cées EN CONFORMITÉ EXACTE AVEC SA NATURE ET SON PRINCIPE; chacun
« est, donc, circonscrit dans une sphère où il peut se mouvoir et agir
« en vertu des droits qui lui sont propres. Toutefois, leur autorité s'exer-
* çant sur les mêmes personnes, il peut arriver qu'une même chose, quoi-
« que à des points de vue différents, ressortisse au tribunal et au juge-
« ment des deux pouvoirs... Il est, donc, nécessaire qu'il y ait, entre
« les deux, un système bien ordonné de relations, non sans analogie avec
« celui qui, dans l'homme, constitue l'union de l'âme et du corps... Ainsi,
« tout ce qui, dans les affaires humaines, à un titre ou à un autre, concerne
« la religion, tout ce qui touche au salut des âmes et au service de
« Dieu, soit par son essence, soit par ses rapports avec les principes
« d'où il dépend, tout cela est du ressort de l'autorité de l'Eglise. Quant
« aux autres choses qui constituent le domaine civil et politique, il est
« dans l'ordre qu'elles soient soumises à l'autorité civile, puisque Jésus-
« Christ a ordonné de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce
« qui est à Dieu... »

Commentant ce passage dans un des chapitres de son admirable ouvrage sur « Le Gouvernement de l'Eglise », le P. G. Neyron s. j. (5) ne manque pas d'ajouter :

« Il n'y a rien, dans ce langage, qui puisse faire songer à une usur-
« pation sur le pouvoir temporel... Les hommes d'Eglise avaient, d'ailleurs,
« toujours parlé ainsi. Le Cardinal Pie, qu'on n'a jamais accusé de tié-
« deur dans la revendication des droits de l'Eglise, sait, cependant, y
« apporter les mêmes tempéraments : « L'Eglise n'absorbera point la puis-
« sance de l'Etat; elle ne violera point l'indépendance dont il jouit dans
« l'ordre civil et temporel; elle n'interviendra, au contraire, que pour faire
• triompher plus efficacement son autorité et ses droits légitimes...
« L'Eglise ne prétend aucunement se substituer aux puissances de la terre,
« qu'elle-même regarde comme ordonnées a Dieu et nécessaires au monde...

ô i P. 50 (Bcau«-h«”*n<\ rdil.)

« Elle ne s'ingère pas à la légère et à tout propos dans l'examen des
« questions intérieures du gouvernement public.... Les matières les plus
« graves de la législation, du commerce, des finances, de l'administration,
« de la diplomatie se traitent et se résolvent presque toujours sous ses
« yeux sans qu'elle articule la moindre observation » (®).

Retenons bien ceci : l'Eglise, en revendiquant sa pleine indépendance vis-à-vis de l'Etat, n'entend point « violer l'indépendance dont jouit celui-ci dans l'ordre civil et temporel ».

Sans doute, elle souhaite voir tous les Etats se soumettre à son autorité morale et religieuse. Tel est l'ordre, telle est la « thèse », tel est l'idéal que, dans son langage vigoureux, un saint Bernard a pu formuler ainsi : « Les deux glaives appartiennent à Pierre. L'un est dans sa main, l'autre
« à ses ordres toutes les fois qu'il sera nécessaire de le tirer ». Reste que, même dans cet état de civilisation totalement chrétienne, les Etats avaient, dans leur sphère propre, leur autonomie.

« On peut donc dire, poursuit le R.P. Neyron, que l'Eglise enseigne
« la prééminence du spirituel sur le temporel, mais, en aucune façon,
« l'absorption de l'un dans l'autre. Il y a un abîme entre cette doctrine
« essentiellement dualistique, respectueuse de tous les droits, et celle de
« l'Etat-Dieu, source de tous les droits, absorbant tout en lui, se char-
* géant de tout et ne laissant aucune force se développer indépendamment
« de lui. »

« Mais on insiste : « Les théologiens catholiques n'admettent-ils pas
« le pouvoir indirect du spirituel sur le temporel ? Que devient, alors,
« pratiquement, la distinction de l'un et de l'autre ? » Qu'on se tran-
« quiliisc: le pouvoir indirect, par cela seul qu'il n'est qu'indirect, tout en
« poussant jusqu'à ses dernières conséquences le principe de l'indépen-
« dance de l'Eglise, respecte parfaitement la légitime autonomie de l'Etat.
« Ecoutons là-dessus le défenseur le plus illustre de cette thèse, Bellar-
« min. Le pouvoir spirituel, nous dit-il, n'a pas à s'immiscer dans les
« affaires temporelles et doit laisser le pouvoir civil exercer son autorité,
« comme il le faisait avant l'union des deux sociétés en un Etat Chré-
« tien; un seul cas est excepté : celui où tels actes du pouvoir civil nui-
« sent à la fin spirituelle que se propose l'Eglise, où tels autres actes
* de ce pouvoir sont nécessaires à l'obtention de cette fin; dans ce cas,

(6) Cardinal Pic. *Lettre à M. le Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes* (*Œuvres* t. IV, p. 247).

« le pouvoir spirituel a le droit de contraindre le temporel par tels
« moyens et dans telle mesure qui lui semblent nécessaires. » (7)

« On le voit, ce droit d'intervention se trouve limité aux cas, nor-
« malement très rares, où les actes, la politique de l'autorité civile peu-
« vent nuire gravement au bien des âmes.

« Je le demande maintenant : où se trouvait donc la confusion des
« deux pouvoirs : chez les princes protestants qui, comme Jacques Ier d'An-
« gleterre, grand adversaire du pouvoir indirect, s'établissaient, par la
« force, réformateurs et maîtres absolus de la religion ou chez les théo-
« logiens qui revendiquaient, pour l'Eglise, le droit de repousser ces
« usurpations sacrilèges et de se défendre contre leurs auteurs ?

« Ajoutons, enfin, que les Papes du Moyen-Age eux-mêmes n'avaient
« guère dépassé, d'ordinaire, les limites de cette juste défense; c'est le
« jugement, digne d'attention, qu'en porte Auguste Comte : « Quand on
« examine, aujourd'hui, avec une impartialité vraiment philosophique,
« l'ensemble de ces grandes contestations, si fréquentes au Moyen-Age,
« entre les deux puissances, on ne tarde pas à reconnaître qu'elles furent
« presque toujours essentiellement défensives de la part du pouvoir spi-
« rituel qui, lors même qu'il recourait à ses armes les plus redoutables,
« ne faisait, le plus souvent, que lutter noblement pour le maintien de
« la juste indépendance qu'exigeait, en lui, l'accomplissement réel de sa
« principale mission, et sans pouvoir, en la plupart des cas, y parvenir,
« enfin, suffisamment... Dans ces combats si mal jugés, le clergé n'avait
« alors, d'autre but que de garantir de toute usurpation temporelle le
« libre choix normal de ses propres fonctionnaires, ce qui, certes, devrait
« sembler, maintenant, la prétention la plus légitime et même la plus
« modeste... La puissance catholique, bien loin de devoir être, le plus
« souvent, accusée d'usurpation grave sur les autorités temporelles, n'a
« pu, au contraire, ordinairement, obtenir d'elles, à beaucoup près, toute
« la plénitude de libre exercice qu'eût exigée le suffisant développement
« journalier de son noble office, aux temps mêmes de sa plus grande
« splendeur politique, depuis le milieu du XI^e siècle jusque vers la fin
« du XIII^e... Ainsi, je crois pouvoir assurer que, de nos jours,
« LES PHILOSOPHES CATHOLIQUES, A LEUR INSU, TROP AFFECTÉS EUX-MEMES
« DE NOS PRÉJUGÉS REVOLUTIONNAIRES QUI DISPOSENT A JUSTIFIER, d'a VAN-
« CE, TOUTES LES MESURES QUELCONQUES DU POUVOIR TEMPOREL CONTRE
« LE POUVOIR SPIRITUEL, ONT ÉTÉ, EN GÉNÉRAL, BEAUCOUP TROP TIMI-

(7) *Dp Romano Pontifice*. Lib. V, cap. VI.

« DES... DANS LEURS JUSTES DÉFENSES HISTORIQUES D'UNE TELLE INSTITUTION... » (8).

L'ÉGLISE «FORME L'HOMME COMPLET»: PRIVÉ ET PUBLIC

Ces quelques développements étant posés, qui avaient pour but d'interdire maintes équivoques classiques en cet endroit, nous nous sentons plus libres pour revenir à notre sujet et enseigner qu'aujourd'hui comme hier, l'Eglise proclame son droit « d'informer la vie » (9) tout entière de l'homme. Car il serait absurde, il serait inconséquent, il serait contraire à l'ordre divin que l'Eglise « s'enferme, inerte, dans le secret de ses « temples » et qu'elle déserte, « ainsi, la mission que lui a confiée la Providence de former l'homme complet, et par là, de collaborer, sans cesse à établir le fondement solide de la société. Cette mission, insiste bien Pie XII, lui est essentielle. Considérée de ce point de vue, on peut dire que l'Eglise est la société de ceux qui, sous l'influence surnaturelle de la grâce, dans la perfection de leur dignité personnelle de fils de Dieu, et dans le développement harmonieux de toutes les inclinations et énergies humaines, édifient la puissante armature de la communauté humaine. » (10)

Comme cette doctrine est méconnue !

« Il est des catholiques, écrit S. Exc. Monseigneur Chappoulie (11), qui, plus ou moins explicitement, refusent à l'Eglise toute compétence en ce qui dépasse leurs obligations personnelles dans le domaine du

(8) (*Cours de philosophie positive*, T. V, p. 234 (éd. Littré).

(9) Pie XII. *Humani Generis*.

(K1) *Discours aux nouveaux Cardinaux* (20 février 1946). Cf.: également, ce passage du discours de Pie XII au *Premier Congrès de l'Apostolat des laïcs*: « Nous vous félicitons de votre résistance à cette tendance néfaste qui règne, même chez les catholiques, et qui voudrait confiner l'Eglise dans les questions dites purement religieuses. Ce n'est pas qu'on se mette en peine de savoir au juste ce qu'on entend par là; pourvu qu'elle se tienne dans le sanctuaire et dans la sacristie, et qu'elle laisse, paresseusement, l'humanité se débattre au dehors dans sa détresse et ses nécessités, on ne lui demande pas davantage. Il n'est que trop vrai: en certains pays, elle est contrainte de se cloîtrer ainsi: même en ce cas, entre les quatre murs du temple, elle doit, encore, faire de son mieux le peu qui lui reste possible. Elle ne s'y retire pas spontanément ni volontairement... »

(11) S. Exc. Monseigneur Chappoulie, Evêque d'Angers. *Lettre Pastorale* (1951).

« culte et des sacrements, ou dans l'observation individuelle des comman-
« dements de la morale chrétienne. A peine l'Eglise serait-elle qualifiée
• pour les conseiller dans leurs responsabilités familiales. Mais son immix-
« tion dans tout ce qui touche à la vie professionnelle et aux responsabi-
« lités sociales est déplacée et son intervention dangereuse pour le bon
« ordre des institutions et des lois économiques.

« Disons-le hautement, rien n'est plus contraire à la nature et à la
« mission divine de l'Eglise que cette disposition malheureusement trop
« fréquente. »

Entre l'ordre spirituel et l'ordre politique, entre l'Eglise et l'Etat, la simple et traditionnelle distinction serait devenue insuffisante. Au degré où en est le monde moderne, le salut ne pourrait être que dans un « dualisme antinomique ». Quelle pitié !

Au moins n'est-il pas nécessaire de s'aller perdre en subtiles déductions. Il suffit d'évoquer l'influence énorme qu'exerce le climat social en tout ce qui a trait à la direction intellectuelle, spirituelle et morale du plus grand nombre. A lui seul, cet argument permettrait de soutenir la thèse entière.

« Combien, a dit Pie XII (12), intoxiqués par une atmosphère de
- laïcisme ou d'hostilité envers l'Eglise, ont perdu la fraîcheur et la
* sérénité qui avait été, jusque là, le soutien et la lumière de leur vie... »

Tout le problème est là !

Et cette atmosphère intoxicatrice, où l'on perd le soutien et la lumière de la vie, on voudrait que l'Eglise s'en désintéresse, voire, qu'elle prenne son parti de la laisser continuer à intoxiquer ! C'est folie ! (13).

On voudrait que l'Eglise abandonne le combat en cet endroit sans qu'on puisse crier à la désertion. Mais, pour pouvoir soutenir ainsi que

(12) Message de Noël, 1948.

(13) Cf.: Léon XIII, *Libertas*: « L'absurdité de ces opinions se comprend sans
« peine. Il faut, la nature même le crie, il faut que la société donne aux citoyens
« les moyens et la facilité de passer leur vie selon l'honnêteté, c'est-à-dire selon les
« lois de Dieu, puisque Dieu est le principe de toute honnêteté et de toute justice.
« Il répugnait donc absolument que l'Etat pût se désintéresser de ces mêmes lois...
« De plus, ceux qui gouvernent les peuples doivent, certainement, à la chose publique,
« de lui procurer, par la sagesse de leurs lois, non seulement les avantages et les
« biens du dehors, mais aussi et surtout les biens de l'âme. Or, pour accroître ces
« biens, on ne saurait rien imaginer de plus efficace que les lois dont Dieu est
« l'auteur; et c'est pour cela que ceux qui veulent, dans les gouvernements des Etats,
« ne tenir aucun compte des lois divines, détournent vraiment la puissance politique
« de son institution et de l'ordre prescrit par la nature. »

l'Eglise peut se désintéresser de l'organisation sociale et des assises mêmes de la civilisation, il faudrait qu'elle en vienne à se désintéresser du salut du plus grand nombre. Il faudrait que l'Eglise, qui est une mère, en vienne à rester indifférente à la perte du plus grand nombre de ses enfants.

Car, ou l'Eglise donne son sens à la société, ou cette société s'ordonnera contre elle. La neutralité, ici, est impossible, parce qu'il serait scandaleux qu'on puisse rester neutre quand il s'agit du salut éternel du genre humain et de la fin dernière de l'univers. Aucune âme lucidement chrétienne ne peut envisager sans frémir semblable perspective.

La neutralité est impossible, venons-nous de dire. En fait, elle n'existe pas. Il est dans l'ordre que le glaive temporel soit soumis au glaive spirituel... La chose a toujours été et sera toujours. Autrement dit, il EST IMPOSSIBLE QU'UNE DOCTRINE NE REGNE PAS SUR L'ÉTAT. QUAND CE n'est pas la doctrine de vérité, c'est une doctrine d'erreur. Ainsi le veut l'ordre des choses. Il veut que la force obéisse à l'esprit, et, de fait, elle obéit toujours à un esprit : esprit de vérité ou esprit de démente.

A ceux, donc, qui, aujourd'hui, s'en vont, levant les bras et hochant la tête quand on leur rappelle cette doctrine des « deux glaives », refusant d'y croire, en la prétendant « dépassée », nous avons pris l'habitude de répondre : « Démontrez-nous qu'aucune force spirituelle ne règne « plus sur l'Etat et nous vous croirons aussitôt. Démontrez-nous que la « Maçonnerie ne règne pas à la place de l'Eglise, et de telle sorte que le « magistère de celle-ci n'était qu'enfantillage au regard de la pression « de celle-là. Ah ! vous ne voulez pas que la Sainte Eglise de Dieu règne « sur le gouvernement des nations ! Qu'à cela ne tienne; les nations « passeront sous la puissance des sectes. Votre Etat, « libéré » de l'Eglise, « ne cessera pas d'obéir à un glaive spirituel, glaive spirituel des forces « occultes, autant dire de ces idées de laïcisme, de naturalisme que ces « forces font pénétrer partout et en se moquant bien de nos scrupuleuses distinctions sur les domaines respectifs du pouvoir spirituel et du « pouvoir temporel. »

IMPORTANCE DU POLITIQUE POUR LE SALUT DES AMES

Puisque nous n'avons pas le choix ou, mieux, puisque nous n'avons que le choix entre la vérité et l'erreur, il faut que la Vérité, il faut que

Dieu, il faut que Jésus-Christ et Son Eglise, par la doctrine sociale de celle-ci, régner sur l'Etat, parce que l'Etat est une de ces positions clefs dont l'importance est telle qu'on ne la peut abandonner sans ruines.

« Chose étrange ! notait le Bienheureux Pierre-Julien Eymard, les faux
« prophètes, les fondateurs des fausses religions sont l'âme des lois civi-
« les de ces peuples : ainsi, Confucius pour les Chinois, Mahomet pour
« les Musulmans, Luther pour les réformés. Jésus-Christ seul, le fondateur
« de toutes les sociétés chrétiennes, le souverain législateur, le Sauveur
« du genre humain, le Dieu fait homme, n'a plus un mot dans le code
« de la plupart des nations même chrétiennes. Dans certains pays Son
« nom est une sentence de vie ou de mort. » (14)

« De la forme donnée à la Société, conforme ou non aux lois divines,
« écrivait Pie XII (15), dépend et découle le bien ou le mal des âmes,
« c'est-à-dire le fait que les hommes, appelés tous à être vivifiés par la
« grâce du Christ, respirent, dans les contingences terrestres du cours
« de la vie, l'air sain et vivifiant de la vérité et des vertus morales ou,
« au contraire, le microbe morbide et souvent mortel de l'erreur et de
« la dépravation. » (16)

En conséquence, coopérer au rétablissement de l'ordre social, « n'est-
« ce pas là, poursuit Pie XII, un devoir sacré pour tout chrétien ?
« Ne vous laissez pas, chers fils, déconcerter par les difficultés exté-
« rieures, ni décourager par les obstacles qui naissent du paganisme crois-
« sant de la vie publique. Ne vous laissez pas induire en erreur par les
« fabricants de théories fausses et malsaines, tristes courants qui mènent,
« non à l'accroissement, mais à la dégradation et à la corruption de la
« vie religieuse; théories qui prétendent que, la Rédemption appartenant
« à l'ordre de la Grâce surnaturelle et étant, par suite, œuvre exclusive de
« Dieu, elle n'a pas besoin de notre coopération sur cette terre. Ah !

(14) *La Sainte Eucharistie : La Présence Réelle. I.* (Edit. 1950)

(15) (1^{er} juin 1941) Cinquantième anniversaire de *Rerum Novarum*.

(16) Gardons-nous, au surplus, d'oublier la relation, si bien mise en lumière par Mgr Pic, savoir que « la mauvaise politique n'est pas autre chose que la mauvaise « philosophie érigeant ses principes en maximes de droit public »... Il serait absurde de reconnaître à l'Eglise le droit (et l'autorité) d'enseigner la vraie philosophie et de combattre la fausse, mais de lui refuser celui d'indiquer les justes applications sociales de la première et de stigmatiser les conséquences néfastes de la seconde... On connaît la valeur des conseils selon lesquels il faudrait ne pas faire de politique... a Quiconque s'épuise, disait toujours Mgr Pic, à vous dire qu'il n'a pas d'opinion a politique et que le mieux est de n'en pas avoir termine rarement son discours sans < vous démontrer qu'il en a une mauvaise et qu'il veut vous la faire partager, »

« déplorable inintelligence de l'œuvre de Dieu ! » *Se disant sages, ils*
« *sont devenus fous.* » Comme si le premier effet de la grâce n'était pas
« de soutenir nos sincères efforts pour remplir, chaque jour, les comman-
« dements de Dieu, et comme individu, et comme membre de la Société !
« Comme si depuis deux mille ans, ne vivait pas et ne persévérerait pas,
« dans l'âme de l'Eglise, le sentiment de la responsabilité collective de
* tous pour tous, ce sentiment qui a poussé et pousse encore les âmes
« jusqu'à l'héroïsme charitable des moines agriculteurs, des libérateurs
« d'esclaves, des guérisseurs de malades, des messagers de foi, de civili-
« sation, de science, à toutes les générations et à tous les peuples, en
« VUE DE CRÉER DES CONDITIONS SOCIALES CAPABLES DE RENDRE A TOUS
« POSSIBLE ET AISÉE UNE VIE DIGNE DE L'HOMME ET DU CHRÉTIEN. VOUS,
« conscients et convaincus de cette responsabilité sacrée, ne vous contentez
« pas, au fond de votre âme, d'une médiocrité générale des conditions
« publiques, dans laquelle la masse des hommes ne puisse, sinon par des
« actes de vertu héroïque, observer les divins commandements inviolables
« toujours et dans tous les cas...

« Devant de telles considérations, serait-il permis à l'Eglise, Mère si
* aimante, si soucieuse du bien de ses fils, de rester indifférente à la vue
* de leurs dangers et de se taire, ou de faire comme si elle ne voyait pas,
« ne comprenait pas des conditions sociales qui, volontairement ou non,
« rendent ardue et pratiquement impossible une conduite chrétienne
« conforme aux commandements du Souverain Législateur. »

Une formule, naguère, fit quelque bruit : « France, pays de mission ? »

Par quels sentiers, par quels enchaînements de fait, par l'action de
quel mal, la Fille aînée de l'Eglise en est-elle arrivée au point qu'une
telle question puisse se poser ?

Si nos pères avaient été de misérables sauvages, tout adonnés au culte
des idoles, il n'y aurait pas lieu de s'étonner.

Mais la France !...

Faut-il que le venin soit perfide, qui a pu, ainsi, provoquer la ruine
d'un organisme jadis si beau et si sain !

Qu'on y regarde de près, et l'on verra que c'est la diffusion de doctri-
nes sociales perverses, par l'action, tantôt violente et tantôt sourde, incons-

POUR QU'IL RÈGNE

ciente même parfois de gouvernements qui professèrent tous ce natura

Et l'on voudrait, que l'Eglise se désintéresse des questions politiques !
Joseph Vassal écrivait en janvier 1931 : (17)

« Dire que la Société serait chrétienne si les individus qui la compo-
« sent étaient de vrais chrétiens est une vérité de La Palisse. Il resterait
« à prouver, et ce serait plus difficile, qu'on peut avoir de vrais chré-
« tiens, en grand nombre, dans un pays où les quatre cinquièmes des
« enfants reçoivent une éducation sans Dieu, où les neuf dixièmes de la
« presse sont mauvais, où la famille est dissociée par la loi du divorce,
« où l'immoralité règne en maîtresse dans les usines et les ateliers, et se
« propage partout par cette apothéose de la chair qu'est le cinéma.

« Que peut devenir un enfant dont les parents sont séparés et rema-
« riés ? Que peut-on espérer d'une génération élevée par des maîtres
* dont la grande préoccupation est de la rendre impie ? Comment escomp-
« ter sérieusement le retour à la foi de populations qu'aucune propagande
« catholique n'atteint et dont les idées sont à peu près complètement
« païennes ?...

« Nous pallions le mal, nous en atténuons certains effets, nous ne
« l'atteignons pas dans sa source profonde : lois de laïcité qui démoralis-
« sent les jeunes générations, loi du divorce qui dissocie les familles, loi
« contre les congrégations qui enlève à l'apostolat catholique d'inappré-
« ciables ressources, par-dessus tout, diffusion universelle et presque sans
« contre-partie de la littérature malsaine et du film corrupteur... »

Voilà ce que l'Eglise ne pourra jamais accepter. Voilà ce qu'elle a pour devoir de combattre. Voilà qui explique son droit de régner sur les institutions comme sur les individus.

Ce ne sont plus, dès lors, de froids théoriciens, spécialistes passionnés de questions politiques, qui se sont appliqués à rappeler semblable doctrine ? Ce sont des saints. Et cela, parce qu'étant saints, ils étaient, plus ardemment que d'autres, épris du salut des âmes.

« Nous nous tuons, Madame, écrivait saint Jean Eudes à la reine
« Anne d'Autriche, à force de crier contre quantité de désordres qui sont
« dans la France et Dieu nous fait la grâce de remédier à quelques-uns.

(17) *Le Messager du Cœur de Jésus*, cité par *Apostolat et milieu social*, janvier 1931, p. 48.

Mais je suis certain, Madame, que, si Votre Majesté voulait employer
« le pouvoir que Dieu lui a donné, elle pourrait plus faire, à elle seule,
« pour la destruction de la tyrannie du diable et pour l'établissement du
règne de Jésus-Christ, que tous les missionnaires et prédicateurs ensem-
« ble. » (18)

Et saint Alphonse de Liguori, docteur de l'Eglise : « Si je parviens
« à gagner un roi, j'aurai plus fait, pour la cause de Dieu, que si j'avais
« prêché des centaines et des milliers de missions. Ce qu'un souverain,
« touché par la grâce de Dieu, peut faire, dans l'intérêt de l'Eglise et
« des âmes, mille missions ne le feront jamais. »

Car, à côté d'un nombre restreint de catholiques qui croient ferme-
ment, savent exactement à quoi ils croient et pratiquent ce qu'ils croient,
il y en a un grand nombre qui ne croient qu'à moitié, ne savent qu'à
moitié à quoi ils croient et ne le pratiquent qu'à moitié. Comme ils man-
quent de vie religieuse personnelle, leur foi et leur pratique sont trop exclu-
sivement liées au milieu où ils vivent et, si des usages non chrétiens,
des institutions non chrétiennes viennent à s'implanter dans leur milieu,
leur foi n'y résiste pas.

(18) Lettre cités dans *La Vie Spirituelle*. 1925, p. 235.

Clercs et Laïcs

« Les laïcs, que leur vocation spécifique place au cœur du monde et à la tête des tâches temporelles les plus variées, doivent exercer par là même une forme singulière d'évangélisation.

Leur tâche première et immédiate n'est pas l'institution et le développement de la communauté ecclésiale — c'est là le rôle spécifique des Pasteurs —, mais c'est la mise en œuvre de toutes les possibilités chrétiennes et évangéliques cachées, mais déjà présentes et actives dans les choses du monde. Le champ propre de leur activité évangélisatrice, c'est le monde vaste et compliqué de la politique, du social, de l'économie, mais également de la culture, des sciences et des arts, de la vie internationale, des mass media ainsi que certaines autres réalités ouvertes à l'évangélisation comme sont l'amour, la famille, l'éducation des enfants et des adolescents, le travail professionnel, la souffrance. Plus il y aura de laïcs imprégnés d'évangile responsables de ces réalités et clairement engagés en elles, compétents pour les promouvoir et conscients qu'il faut déployer leur pleine capacité chrétienne souvent enfouie et asphyxiée, plus ces réalités, sans rien perdre ou sacrifier de leur coefficient humain, mais manifestant une dimension transcendante souvent méconnue, se trouveront au service de l'édification du Règne de Dieu et donc du salut en Jésus-Christ. »

Paul VI - · Evangelii nuntiandi ·. 8 décembre 1975.

POUR QU'IL RÈGNE

« Que les laïcs soient non seulement considérés, mais traités en «adultes; aurait dit Mgr D'Souza, au cours d'une séance conciliaire.
« L'Eglise n'est pas un Etat totalitaire... Il faut abdiquer le cléricalisme...
« Donnons pleinement aux laïcs ce qui leur appartient ».

QUELLE PROMOTION DU LAICAT ?

Mais qu'est-ce qui leur appartient ?

Il est tant de façons de concevoir leur rôle. Tant de façons de concevoir le cléricalisme et l'anti-cléricalisme !

Cléricalisme pour beaucoup : la prétention du Magistère d'enseigner la Vérité.

Cléricalisme pour certains : la volonté de l'Eglise d'animer toute la vie, publique et privée.

Cléricalisme pour d'autres : la seule intervention des clercs hors des limites de leur pouvoir.

Et en ce qui concerne le laïcat, équivoques analogues.

Peu de thèmes sont plus répandus que celui de sa promotion.

Mais promotion à quoi ? Promotion à cause de quoi ?

Bien' peu le savent.

Pour plaire, il suffit qu'on en dise la formule nouvelle et propre à notre temps.

- Ce qui n'éclaire guère mais laisse deviner que cette promotion ne doit pas être confondue avec la participation des laïcs à l'apostolat hiérarchique (dénommée : Action Catholique), attendu que cette participation n'a, quant à l'essentiel, rien de nouveau.

« Déjà louée dans les Saints Livres, écrit Pie XI (ce que nous appelons) l'Action Catholique a été, en fait recommandée, dès les débuts

« du christianisme, et à toutes les époques, elle se distingua pour la «propagation de la foi (1) (...). Dans son épître aux Philippiens, saint Paul fait mention de ses « collaborateurs » et de son désir de voir « aidées « celles qui ont combattu pour l'Evangile » avec lui » (2).

Voici donc une promotion, si promotion il y a, qui n'a rien de nouveau et, quant au fond, rien de particulier à notre temps.

On pourrait dire que, dans cette participation des laïcs aux travaux de l'apostolat strictement entendu, les performances appartiennent au passé plus qu'au présent.

Entre le laïc et le prêtre, la hiérarchie des ordres sacrés n'était pas jadis qu'une échelle franchie, en deux ou trois fois, par les seuls appelés au sacerdoce. Nombreux étaient ceux qui occupaient ces divers degrés ; assurant ainsi un lien beaucoup plus étroit, entre ce que nous tendons à dialectiser à l'excès : le clergé et le laïcat.

Quelle promotion eût pu souhaiter un François d'Assise ? Puisque son état de laïc ne l'empêcha pas de fonder les « Frères Mineurs » ?

Et saint Ignace prit-il soin d'attendre d'être prêtre pour rédiger et « donner » ses Exercices Spirituels ? Prit-il soin d'attendre d'être prêtre pour poser à Montmartre, avec ses premiers compagnons, les fondements de la « Compagnie de Jésus » ?

Voire !... en fait de promotion du laïcat féminin, notre époque offre-t-elle plus bel exemple que celui de cette simple femme d'Argentine, Maria Antonia de la Paz qui, au XVIII^e siècle, et pendant quarante ans, prêcha les Exercices et les prêchait si bien que l'Evêque de Mendoza en vint à exiger de tous ses ordinants qu'ils aient d'abord fait retraite avec elle.

On comprend, dès lors, qu'en son discours au premier Congrès de l'Apostolat des Laïcs (3), Pie XII n'ait pas manqué de trouver «déplaisante » l'expression : « émancipation des laïcs ». Expression qu'en toute rigueur il pouvait dénoncer comme « historiquement inexacte ».

(1) Lettre: « Observantissimas litteras». 14 février 1934.

(2) Lettre: ■ Quae Nobis Haud ita». 13 novembre 1928.

(3) 14 octobre 1951.

POUR QU'IL RÈGNE

Preuve qu'en ce domaine de l'apostolat strictement entendu, la promotion du laïcat est réalisée depuis toujours. Et quelle ne saurait être dite : nouvelle et propre à notre temps...

Ou'est-elle donc ?

Une fois de plus, Pie XII va nous éclairer en cette recherche.

PROMOTION... AUX PREMIERES LIGNES

« Aujourd'hui, écrit Pie XII, la responsabilité des hommes catholiques paraît plus grande et plus urgente, étant donné l'organisation plus poussée de la société et le rôle que chacun est appelé à y jouer (...). Autour de nous, les forces du mal sont puissamment organisées : elles travaillent sans répit (4) ».

« Sous cet aspect, les fidèles, et plus précisément les laïcs, se trouvent aux premières lignes de la vie de l'Eglise... » (5).

« Aux premières lignes... ».

Formule décisive, et qui désigne bien cette fois un caractère nouveau, particulier à notre temps.

Promotion incontestable. Non par le grade. Non par ce qu'elle ferait du laïc l'égal du clerc. Promotion dans l'ordre d'un certain combat devenu plus urgent.

Promotion qui, du modeste serviteur d'hier, peut faire le sauveur aujourd'hui. Promotion qui tient à ce que dans les conflits actuels, la place de ce serviteur est devenue un de ces points forts d'où peut jaillir l'attaque victorieuse.

Promotion qui, dans l'histoire des siècles chrétiens, constitue ce qu'on pourrait appeler : la minute de vérité du laïcat. Parce qu'elle est la minute de son combat spécifique.

(4) Message aux hommes d'A.C. du Portugal. 10 décembre 1950.

(5) Discours aux nouveaux cardinaux. 20 février 1946.

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, le fait est que le citoyen de nos démocraties modernes, beaucoup plus que le sujet des rois de jadis, ne peut se désintéresser, sans dommages graves des choses de la Cité.

Et ce devoir qui lui incombe, de présence, de vigilance, de sauvegarde, d'action, est d'autant plus impérieux que l'attaque actuelle ne cherche plus aussi directement qu'autrefois à s'en prendre au Dogme même (par l'énoncé de propositions contraires) qu'à constituer un milieu social tel que la vie chrétienne y soit progressivement détruite ou misérablement dégradée.

Car il est une forme d'athéisme plus radicale, plus complète que l'énoncé des pires thèses anti-déïstes... et c'est la réalisation d'une société où le climat, le train des gens, l'ordre des choses, soient tels qu'il n'y vient même plus à l'esprit des athées de nier Dieu, de combattre la religion. Car, dans cette société, Dieu est devenu le grand oublié, le grand absent, celui dont la seule pensée ne gêne plus personne. Celui qui, (au contraire de sa définition classique « d'Etre universellement nécessaire ») est considéré partout comme simple objet d'option libre, quasi inutile, superflue.

Ce qui fait mieux comprendre que le laïc, aujourd'hui, soit, en un sens, plus que le clerc, « aux premières lignes ». Parce qu'aujourd'hui l'hérésie est moins de l'ordre de ce qui se dit, de ce qui se professe, de ce qui se dogmatise, que de l'ordre de ce qui se fait, de ce qui se pratique, de ce qui se vit.

L'HERESIE EST SOCIALE

L'hérésie n'est plus tant dogmatique, n'est plus tant doctorale. Elle est pragmatique. Elle est sociale.

Elle se dissimule sous une certaine orientation de la vie civique, politique, et se confond avec elle.

Réalisation de ce que préconisaient les chefs de la Haute Vente italienne au siècle dernier: «Il ne faut plus combattre l'Eglise avec des phrases, ce serait la propager. Il faut la tuer avec des faits ».

POUR QU'IL RÈGNE

Et Lénine de son côté: «La propagande de l'athéisme peut être « inutile et nuisible, non du point de vue banal : pour ne pas effaroucher (...) mais au point de vue du progrès réel de la lutte des classes, «qui (...) amènera cent fois mieux les ouvriers chrétiens au communisme et à l'athéisme qu'un sermon athée tout court » (6).

D'où cette observation du cardinal Saliège : « C'est par l'action, « beaucoup plus que par des raisonnements, qu'on fait du chrétien un « communiste athée ».

Et c'est à cause de ce caractère pratique, de ce caractère plus spécifiquement social de l'action anti-religieuse que la défense de la vie chrétienne relève moins, désormais, de la réfutation magistrale du clerc que du combat social et politique du laïc.

Ce qui justifie pleinement l'expression de « premières lignes », employée par Pie XII.

Expression ne désignant plus un renversement hiérarchique qui placerait le laïc au-dessus du clerc. Mais expression désignant un changement de front, une orientation différente de l'attaque ennemie. Le secteur tenu par le laïcat étant désormais l'objectif numéro un de l'adversaire.

Jadis, au contraire, la lutte était plus doctrinale, plus explicitement philosophique, théologique ! A ce titre, il était normal que soient mobilisés « en toute première ligne », ceux à qui incombe spécialement la garde du spirituel. Autant dire : les clercs.

D'où la prééminence de ces derniers en pareille lutte — Prééminence non seulement hiérarchique, mais tactique. Soit dans le lancement des hérésies (que les clercs pendant des siècles furent seuls à pouvoir élaborer...). Soit dans l'écrasement de ces mêmes hérésies (que les clercs pendant le même temps furent seuls à savoir réfuter et à pouvoir combattre victorieusement).

Ce qui n'apparaît plus tel aujourd'hui.

(6) · Parti ouvrier et religion ». Pages choisies ; T H, p. 315.

Parce que notre génération a perdu sens et goût de la doctrine : parce qu'elle est obsédée de puissance temporelle, la saison semble passée de ces conflits explicitement dogmatiques que pouvaient seules trancher l'intervention, autant que l'autorité doctrinale, du clerc.

Ce qui fait que, sans être devenu ni plus malin, ni plus digne, ni finalement plus adulte que le fidèle de jadis (il suffit, pour s'en convaincre, de voir la qualité de la doctrine qu'on lui propose et de ce qu'on prétend réaliser pour être « à sa portée »), le laïc chrétien est devenu, pour des raisons parfaitement étrangères à toute idée de mérite, un élément beaucoup plus important, pour ne pas dire décisif, dans la défense de l'ordre chrétien.

Mais...

... cette promotion « aux premières lignes », cette importance plus grande du laïc dans la défense de l'ordre chrétien, que changent-elles, que peuvent-elles changer au rapport que la tradition catholique avait établi jusqu'ici entre le laïc et le clerc ?

Autrement dit : le fait d'être promu « aux premières lignes », donnerait-il quelques droits nouveaux aux laïcs, ou ferait-il perdre aux clercs quelques-uns de leurs droits anciens ?

Absolument pas...

Cette promotion « aux premières lignes », la conscience du rôle plus important qu'il est appelé à jouer ne peuvent apporter au laïc qu'un sens plus aigu de devoirs devenus plus lourds.

Et qui a jamais pensé que le fait, pour une troupe, de « monter en ligne » puisse devenir pour cette troupe un argument d'indiscipline ou d'insoumission ?

CE QUE LE LAÏC ATTEND DU CLERC

Autrement dit : le fait pour le laïc d'être plus engagé, plus intéressé que le clerc en ce genre de lutte ne le dispense pas de son devoir de soumission envers les maîtres du spirituel, les maîtres du Dogme, les maîtres de la morale publique autant que privée.

FOUR QU'IL RÈGNE

« On ne pourrait accuser les clercs que de trop de condescendance
« envers nous, écrivait Blanc de Saint-Bonnet. Car la charité les conduit
« dans toutes les régions qui pourraient se soustraire à leur lumière...
« Tant ils abhorrent ce qui nous éloigne de Dieu.

« Etudiant, depuis deux siècles, les idées de notre esprit afin d'y
« pénétrer, empruntant, pour nous parier, le langage qui attirait l'admi-
« ration des hommes, les clercs se sont trouvés à notre point de vue
« du monde... Dès ce moment se prépara la grande catastrophe, car
« on passa de tous côtés du point de vue divin au point de vue de
« l'homme ».

Se sachant plus complaisamment écoutés, plus intelligemment compris en ce qu'ils doivent nous apporter, ils craindront moins d'être, près de nous ce qu'ils doivent être : représentants de Dieu; témoins de l'absolu, gardiens de la Foi, de la doctrine, de la morale, ... autant dire de tout ce qu'il importe de soustraire aux tiraillements des querelles humaines, des ambitions du monde.

A qui s'engage, en effet, dans les affaires du siècle, les impératifs doctrinaux risquent de paraître gênants. Et le désir y est toujours insidieux d'infléchir la doctrine au gré de l'action envisagée.

Pour que les clercs, donc, quelles que soient les circonstances, puissent rappeler, avec la force et le désintéressement requis, les règles souveraines que l'Etat lui-même doit respecter, il est normal qu'ils évitent de s'engager dans ce combat du temporel où ils ne peuvent que perdre, avec ce qu'il leur appartient d'être dans le monde, ce qui fait que nous leur devons soumission et respect.

« Qu'est-ce que les laïcs attendent de nous, se demandait un jour
« le P. Lagrange ? La réponse est claire. — S'ils ont recours à nous,
« c'est pour que nous leur transmettions la science des saints, du moins
« la science qui fait les chrétiens, la vérité catholique enseignée dans
« l'Eglise.

« Exigera-t-on de nous une compétence surnuméraire... en ces pro-
« blèmes dont les spécialistes cherchent encore la solution ? Non ! Ce
« n'est pas ce que le monde veut savoir de nous. On cherche la sympa-
« thie, on ne recueille que la dérision. A un industriel qui a soif de la
« parole de Dieu, vous parlez de ses métiers ou de ses hauts fourneaux.

« Vous pensez qu'un littérateur sera heureusement surpris que vous
« ayez lu le dernier roman ? Non ! Lui et tant d'autres jugeront que
« vous avez dévoyé.

« ... Sachez tout ce qu'on peut savoir, personne ne s'y oppose. Mais
« subordonnons tout à la science sacrée qu'on réclame de nous ».

On comprend dès lors l'importance qu'il y a, pour le laïc, comme
pour le clerc, à ne jamais perdre le sens de leur domaine plus parti-
culier. Le SPIRITUEL (où doit s'exercer souveraine l'autorité du clerc).
Le TEMPOREL (dont le gouvernement, l'organisation, la défense appar-
tiennent au laïc).

DISTINCTION DU SPIRITUEL ET DU TEMPOREL

Distinction du spirituel et du temporel, du pouvoir religieux et
du pouvoir civil. Tel est un des principes les plus caractéristiques de
l'ordre chrétien.

« Quand elle eut surmonté les longues difficultés de ses premiers
« siècles : barbares, puis arabes, puis turcs, l'Eglise a-t-on dit (7), partit
« à la conquête du monde et connut, en moins de cinq siècles, une
« extension et une prospérité incomparables. C'est que le temporel, tout
« imprégné qu'il fût de spirituel et subordonné à lui, pouvait obéir à
« ses nécessités propres, préservé qu'il était en même temps, par ses
« principes, d'excès trop généralisés.

« Or pareil succès ne peut advenir à une civilisation qui ne fait pas
« ainsi le départ entre le spirituel et le temporel. Car dans ce cas tout
« prend une valeur égale. La partie purement matérielle, peut au même
« titre et tout aussi directement se réclamer de son origine divine. Et
« l'on n'y saurait plus toucher sans commettre un sacrilège ..

(7) Bulletin de l'Association Guillaume Budé, p. 584.

POUR QU'IL RÈGNE

Nous sommes ici aux sources mêmes du totalitarisme, qu'il soit d'hier, de bien avant hier ou d'aujourd'hui.

La civilisation coranique fut et demeure significative à cet égard. Le zèle de tant de clercs se voulant engagés dans la construction du socialisme ne l'est pas moins.

Ce que vingt siècles d'expérience chrétienne auraient dû rendre aussi évident qu'incontestable se trouve en fait plus méprisé que jamais. L'observation n'en est donc que plus précieuse à relever sous la plume d'André Malraux quand il écrit : « la chrétienté elle-même n'était pas totalitaire. Les Etats modernes sont nés de la volonté de trouver une totalité sans religion ; et la chrétienté, elle, avait au moins connu le pape et l'empereur, mais elle avait été un tout » (8).

Un TOUT donc, non totalitaire.

UN TOUT, NON TOTALITAIRE

TOUT qui normalement est le TOUT de l'Eglise. Car selon Saint Ambroise: «L'empereur est dans l'Eglise. Il est fils de l'Eglise. Ce n'est pas lui faire injure, mais honneur que de le lui rappeler. »

Bien que la distinction des deux pouvoirs puisse favoriser, en effet, la coexistence de l'Eglise avec un régime politico-social non chrétien, ce n'est pas là d'abord son point principal et comme essentiel d'application.

Une église catholique remplissant sa mission spirituelle dans une société laïciste, musulmane, etc. ne saurait être présentée comme formant un TOUT avec cette société. Et, a fortiori, un TOUT appelé « chrétienté ».

Mais que dans une société animée du seul esprit de l'Eglise s'impose quand même la distinction de deux pouvoirs, spirituel-temporel, voilà ce que le catholicisme a été et demeure seul à soutenir.

(8) · Les voix du silence ».

Un TOUT.

Car cette distinction n'est pas synonyme d'opposition, de rupture entre le spirituel et le temporel. Au contraire.

Elle détermine, sans doute, des plans différents d'activité, des zones de juridiction respectives. Mais sans détruire leur hiérarchie, sans méconnaître l'importance du seul et même esprit qui les doit animer.

Esprit qui s'impose aux deux pouvoirs et les commande l'un l'autre. Non sans procéder, comme c'est normal, du spirituel vers le temporel. Ce dernier se trouvant, par là, inférieur, donc subordonné au spirituel.

Mais subordonné au spirituel en tant que ce dernier est tel. Gardien des principes, maître de la doctrine, de la morale, de la foi ; magistère suprême en tout ce qui est substance, orthodoxie de l'enseignement (9). Et nullement un spirituel érigé en recteur, organisateur, gouverneur, défenseur DIRECT du temporel.

Ce qui fait que le pouvoir temporel est tenu de recevoir, d'accueillir sincèrement ce que le pouvoir spirituel a mission de lui donner : toutes directives concernant la doctrine, la morale, la foi, la vie de l'esprit et de l'âme. Mais, ce devoir rempli, le temporel reste maître de penser, de régler ses affaires comme il estime devoir le faire.

Si cette réserve n'existait pas, autant dire si le spirituel pouvait légitimement commander, régir directement le temporel, la distinction de ces deux pouvoirs n'aurait plus aucun sens.

Le rapport d'autorité spirituelle du premier sur le second est donc tout aussi évident que le rapport d'indépendance (dans son ordre) du second à l'égard du premier.

Et c'est pour cela qu'on peut parler d'une distinction spirituel-temporel sans que cette distinction empêche d'appeler : « un TOUT » l'unité harmonieuse de leurs rapports.

Rien d'une distinction qui tendrait à refouler l'Eglise dans son sanctuaire pour laisser au pouvoir de quelque « non-Eglise » la maîtrise du temporel.

(9) Doù le rappel de Pie XII (31 mai 1954) contre une « Théologie laïque ». Entendez : une théologie qui manifesterait l'autonomie d'une sorte de « pouvoir spirituel » propre au laïc. Pouvoir spirituel laïc qui serait, dès lors, non seulement distinct mais indépendant du pouvoir spirituel ecclésiastique.

POUR QU'IL REGNE

Pie XII l'a proclamé avec force: «l'Eglise ne peut pas s'enfermer «inerte dans le secret de ses temples et désertier ainsi la mission que « lui a confiée la Providence divine, de former l'homme complet, et par «là de collaborer sans cesse à établir le fondement solide de la société. « Cette mission lui est essentielle. Considérée de ce point de vue, on «peut dire que l'Eglise est la société de ceux qui, sous l'influence sur-« naturelle de la grâce, dans la perfection de leur dignité personnelle « de fils de Dieu et dans le développement harmonieux de toutes les « inclinaisons et énergies humaines, édifient la puissante armature de « la communauté des hommes » (10).

Tel est l'ordre chrétien.

• Théologiens laïques, dit Pie XII, qui se déclarent autonomes... qui • distinguent leur magistère du magistère public de l'Eglise et l'opposent en quelque manière au sien. Il faut cependant retenir en sens opposé qu'il n'y eût jamais, qu'il n'y a pas, qu'il n'y aura jamais, dans l'Eglise, de magistère légitime des laïcs soustrait par Dieu à l'autorité, à la conduite, à la vigilance du Magistère sacré...»

Ce qui ne veut pas dire que l'Eglise interdit aux laïcs la profession (comme en écho, pour application ou diffusion plus grande) de la seule et vraie doctrine : celle du Magistère sacré.

Un tel comportement, loin d'opposer au Magistère spirituel ecclésiastique un magistère spirituel qui, lui, serait laïc..., un tel comportement est, au contraire, signe de la subordination qui doit exister entre le pouvoir temporel du laïcat et le pouvoir spirituel des clercs.

L'Eglise n'aura jamais trop de laïcs théologiquement formés pour faire pénétrer dans les tréfonds du temporel le ferment de la doctrine élaborée par la Hiérarchie ecclésiastique.

Ce que Pie XII réprouve c'est la thèse qui tendrait à rendre le laïcat autonome du pouvoir spirituel en ce que ce pouvoir a de spirituel, de doctrinal, à lui apporter

Comme l'a dit Leon XIII: « De droit divin la charge de prêcher, c'est-à-dire d'enseigner, appartient aux docteurs, c'est-dire aux évêques que l'Esprit Saint a établi pour l'Eglise de Dieu. Elle appartient, par-dessus tout au Pontife Romain. Vicaire de Jésus-Christ, prépose avec une puissance souveraine à l'Eglise universelle et Maître de la foi et des mœurs. Toutefois on doit bien se garder de croire qu'il soit interdit aux particuliers de coopérer, d'une certaine manière, à cet apostolat. Toutes les fois que la nécessité l'exige, ceux-là peuvent aisément, non certes s'arroger la mission des docteurs, mais communiquer aux autres ce qu'ils ont eux-mêmes reçu et être, pour ainsi dire, l'écho de l'enseignement des maîtres. » (Sapientiae christianae...)

(10) Pie XII · Discours du 20 février 1946

Devoir de parler, devoir de faire sien tout ce qui est à l'Eglise, telle est la véritable mission du laïc chrétien. Cette identification est indispensable au plein épanouissement du règne social de notre Seigneur.

Dieu merci ! L'ordre divin est si bien fait que ces devoirs du laïc se trouvent, en réalité, comme sous-tendus par un intérêt plus direct, dont le clerc peut ne pas éprouver la même salutaire impulsion.

Mgr Pie le pressentait déjà quand il s'écriait : « Un jour viendra où la société, la famille, la propriété repousseront plus énergiquement que nous-mêmes, certains axiomes de sécularisation exclusive et systématique qui leur auront été plus funestes qu'à l'Eglise. » (20)

Le laïc, dans un certain sens, est plus directement intéressé au développement de la royauté sociale de notre Seigneur Jésus-Christ et cela, dans la mesure même où il se trouve, plus que le clerc, engagé dans l'ordre temporel, l'ordre civil, l'ordre séculier, plus engagé dans les choses sociales, plus directement intéressé en matière politique...

Il peut y avoir une part d'égoïsme en tout cela. Reste que ce réflexe de simple intérêt peut être, comme la crainte du Seigneur, principe de sagesse.

A la limite, en effet, il peut arriver que, par un sens un peu étroit de la vie contemplative et du royaume de Dieu, certains clercs trouvent plus confortable de se trouver comme réduits au sanctuaire. Ainsi, nous a-t-il été donné d'entendre, assez souvent, des exclamations comme celles-ci : « Nous sommes bien plus tranquilles maintenant que l'Eglise est séparée de l'Etat... » Comme si cette tranquillité pouvait être un idéal d'Eglise militante !

C'est, donc une grâce faite au laïcat que de ne pouvoir se reposer, ainsi, dans un tel abandon et d'être plus directement secoué par l'ébranlement de cet ordre civil qui est son domaine plus particulier.

Et, donc le Cardinal Pie avait raison : « Un jour viendra... » Et nous considérons que ce jour est venu où les laïcs tendront à repousser, plus énergiquement peut-être que certains clercs, ces axiomes de sécularisation, de laïcisme, de libéralisme, de socialisme, qui sont comme le chancre de la société moderne.

Et ce sursaut n'exprime, en aucune façon, une initiative téméraire, voire anarchique du laïcat. Bien au contraire, ce sont les malheurs de

(20) *Opus cil.*, t. II, p. 135-136.

notre désobéissance aux enseignements de l'Eglise, fruits qui nous poussent, aujourd'hui, nous laïcs, à revenir dans son ordre et à sa Vérité. Enfants prodigues, sans doute, peu fiers des catastrophes que notre refus d'écouter les enseignements des Souverains Pontifes ont valu au monde depuis plus de deux siècles; mais enfants prodigues pleins de confiance et sans inquiétude sur l'accueil qu'ils savent leur être réservé. Confiance qui s'appuie, aussi bien, sur le principe d'un droit fondamental; car il est juste, en effet, dans l'ordre moral, qu'à tout devoir, corresponde un droit. Nous sommes des laïcs. Notre devoir est l'obéissance. Mais, par une immédiate contrepartie, nous avons un droit. Et c'est le droit à cette maternité de l'Eglise à laquelle nous devons soumission comme fils. Droit à la vérité, à l'intégrale Vérité qu'elle détient. Droit à la pleine doctrine catholique, sociale aussi bien que privée.

Droit à ce que l'Eglise soit notre Reine, puisque nous avons le devoir d'être ses sujets.

Chapitre V

Fin et moyens, théorie et pratique, tout est dans le Christ

Nous sommes catholiques.

Comme les « clercs », nous sommes d'Eglise, totalement (1). Mais, comme les « clercs », et pas moins qu'eux, les « laïcs » doivent être fils de l'Eglise, dans toutes leurs pensées, leurs paroles et leurs actions.

« Toutes les actions du catholique, a écrit saint Pie X, en tant que
« moralement bonnes ou mauvaises, c'est-à-dire en accord ou en désaccord
* avec le droit naturel et divin, tombent sous le jugement et la juridic-
• tion de l'Eglise... » (2).

Etre catholique ! C'est là, au fond, notre seul devoir, comme cela peut être notre seul titre, car, dans ce seul devoir et ce seul titre, adéquatement compris, tous les autres ont leur place et sont inclus. Devoirs envers Dieu, devoirs envers la patrie, devoirs envers le prochain, devoirs envers nous-mêmes, multiples devoirs d'état..., rien qui ne tombe sous l'universelle ordonnance de l'esprit catholique. « Car l'Empereur lui-

(1) Au chapitre précédent, nous avons cité longuement le Discours de Pie XII au *II^e Congrès mondial de l'Apostolat des laïcs*. Nous avons vu quelle place le Saint-Père veut, pour le laïcat, dans l'Eglise.

(2) Encyclique *Singulari quondam caritate* (24 septembre 1912).

POUR QU'IL RÈGNE

« même, disait saint Ambroise, est dans l'Eglise; il est fils de l'Eglise.
« Et ce n'est pas lui faire injure, mais honneur, que de le lui rappeler. * (3).

NATUREL ET SURNATUREL

Nos devoirs de Français ? (4)

Nos devoirs de Français, le catholicisme les dicte, en nous rappelant que les nations appartiennent à un ordre voulu par Dieu. Et, non seulement le catholicisme dicte ces devoirs, mais il apprend de quelle façon, dans quelles limites, quel esprit ils doivent être remplis. Beaucoup plus que dans les élans, trop souvent sentimentaux, d'un patriotisme passionnel, aux crimes innombrables, l'Eglise enseigne à servir la « Cité charnelle » avec autant de sagesse que d'héroïsme, si l'héroïsme devient nécessaire, en effet.

« Vous serez davantage de votre pays, n'hésitait pas à dire Mgr Pie, à mesure que vous serez plus chrétien. » Et saint Ambroise encore... :
« *Qui se a Christo separat, exui est patriae.* » « Celui-là s'exile de sa patrie qui se sépare du Christ. *

Les deux formules se complètent.

Impossible de se dire pleinement chrétien si l'on refuse de rendre à la patrie les devoirs qui lui sont dus (5). Mais, également, tout service de la patrie est menteur lorsqu'il s'éloigne ou qu'il se sépare foncièrement de Jésus-Christ.

Comme a pu l'écrire Dom Vonier, « Notre civisme céleste est aussi vaste que la royauté du Christ. Dans la mesure où le Christ est le

(3) Serm. contra /luxent.

(I) ...et ces devoirs* dans leur généralité, sont aussi ceux des Suisses, des Belges, de* Espagnols, et des citoyens de tous les pays...

(5) Cf Pic XII: *Allocution à la colonie des Marches à Rome* (23 mars 1958).

a On rencontre parfois aujourd'hui des citoyens pris d'une sorte de crainte de se
« montrer particulièrement dévoués à la patrie. Comme si l'amour envers son pays
« pouvait signifier nécessairement le mépris envers les autres pays, comme si le désir
naturel de voir sa patrie belle, prospère à l'intérieur, estimée et respectée à l'étran-
• ger. devait être inévitablement une cause d'aversion à l'égard des autres peuples,
i Il en est même qui évitent de prononcer jusqu'au mot de «patrie» et essaient
de le remplacer par d'autres noms plus adaptés, croit-on, à notre temps.»

« vrai roi des Etats terrestres, nous sommes aussi les citoyens de ces
« Etats. » (e)

Tout tient à l'union du naturel et du surnaturel f7). Cette union est bien mal comprise, de nos jours, tant la société est imbue de laïcisme. Certains croient volontiers que la simple juxtaposition de ces deux termes

(6) *Christianus*, p. 180.

(7) Est-il nécessaire de rappeler ce que Ton entend par ces deux termes ? Comme le mot l'indique, est naturel ce qui est de soi en connexion avec la nature, soit parce qu'il la constitue, soit parce qu'il en provient, soit, enfin, parce qu'elle est d'elle-même destinée à l'atteindre. Ce lien nécessaire entre nature et naturel établit entre eux une proportion ou unité d'ordre, et, en ce sens, le naturel appartient à l'ordre de la nature. Exemple: que l'homme soit un animal raisonnable ou qu'il invente la bombe atomique, ce sont là, pour lui, des faits d'ordre naturel; quiconque possède une nature humaine est animal raisonnable et détient le pouvoir radical de réaliser n'importe quelle découverte scientifique.

Dans l'Univers créé, un ordre naturel (qui, en fait, n'a jamais existé à l'état pur) serait celui d'une création où Dieu n'aurait ajouté, aux perfections naturelles de ses éléments, aucune finalité supérieure, ni aucun don transcendant et gratuit par rapport à n'importe quelle nature créée ou créable. De là, dans un tel univers, un certain déterminisme, certaines lois nécessaires à sa cohérence intime, certaines limitations (telle l'impossibilité d'atteindre, par ses propres forces, une béatitude parfaite que Dieu seul possède par nature cl à laquelle aucune nature créée n'est d'elle-même effectivement destinée).

Supérieur à cet ordre naturel de la création, le surnaturel est d'ordre divin. C'est un privilège de Dieu qui ne peut être accordé à la créature — même spirituelle — qu'en vertu d'une initiative gratuite de l'Amour divin. Et puisque la création elle-même est, déjà, une initiative toute gratuite de cet Amour, le don surnaturel sera doublement gratuit ou, mieux, il constituera un second étage de gratuité qu'en aucun cas, le premier don gratuit de création n'aura rendu nécessaire. Voilà comment l'ordre surnaturel est, essentiellement, un ordre de grâce, mieux, l'ordre de la grâce par excellence, c'est-à-dire l'ordre de l'amour pleinement gratuit. Nous n'avons pas, ici, à en détailler les insondables richesses (grâce, vertus théologiques, dons du Saint-Esprit, multiples degrés de connaissances surnaturelles jusqu'à la vision béatifique, sans parler du domaine encore supérieur de l'ordre hypostatique propre au Verbe Incarné).

Par contre, la transcendance et la gratuité du surnaturel ne supposent pas, dans la nature, une parfaite indifférence à son égard. Ce serait de l'« extrincécisme » qui conduirait au surnaturel plaqué ». Le don surnaturel est, au contraire, le plus grand bien qui puisse être fait à la nature. Saint Thomas n'hésite pas à dire que la créature spirituelle est naturellement capable » de recevoir la grâce et les autres dons surnaturels. Une telle capacité de la nature est même, nécessairement, prérequis pour que Dieu puisse, s'il le veut, destiner cette nature et l'ordonner, en fait, à une fin surnaturelle; mais on ne peut admettre que cette capacité constitue déjà, d'elle-même, une ordonnance ou destination. L'ordonnance actuelle de la créature spirituelle à la béatitude parfaite n'est le résultat que d'une vocation gratuite de Dieu qui, alors

POUR QU'IL RÈGNE

suffît à assurer l'orthodoxie. Et *ce* sont, dès lors, toutes ces formes de naturalisme que nous étudierons dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Mais d'autres, au contraire, se figurent que l'entrée dans les voies *de Dieu* impose l'abandon des plus ordinaires maximes de prudence, le refus d'admettre les leçons les mieux établies de l'expérience et de l'histoire.

Pour être opposées, ces deux erreurs sont semblables. Dans l'une comme dans l'autre, méconnaissance de ce fait que c'est, précisément sur la raison et la nature que Dieu, selon le mot de Mgr Pie, « entend implanter la Foi et la Grâce ».

Erreur, donc, de tout ce qui pourrait laisser croire que le surnaturel doit être d'un côté et le naturel de l'autre. C'est au cœur même de la nature, au sein même de nos activités les plus journalières, les plus temporelles, que Jésus-Christ entend planter son étendard et nous prêter main forte. La Grâce se greffe sur la nature et, si le mot « sur » risquait, encore, de donner une idée de simple juxtaposition, nous n'hésiterions pas à dire que la Grâce se greffe « dans » la nature, sans la détruire et sans en dispenser (8).

La nature, en effet, n'est pas détruite par la Grâce. Le surnaturel ne supprime pas le naturel; il l'élève, au contraire, à un maximum de possibilité. Aucun domaine, dès lors, aucune action, aucune entreprise sainement humaine, qui ne puisse se placer sous le signe de la Croix, et être régénéré par son universelle bénédiction.

S'imaginer qu'il puisse y avoir des domaines « neutres », c'est-à-dire des domaines où l'action des hommes n'aurait pas à être ordonnée à

seulement, se doit de donner à sa créature les moyens surnaturels nécessaires pour atteindre la fin supérieure qu'il lui assigne. Il va de soi que cet appel gratuit a pu se faire dès le premier instant de la création et nous savons qu'en fait, il en a été ainsi. Si Ton tient compte, en outre, du mystère de l'incarnation, il est clair que l'Amour divin a librement voulu combler la capacité de sa créature jusqu'au maximum absolu des possibilités; mais rien, ni en Dieu lui-même, ni en son acte créateur, ni encore moins en la créature, ne rendait nécessaire cette splendide et suprême éventualité.

(8) Mais « compénétration » n'est pas « confusion ». Confondre, c'est, essentiellement, prendre telle chose pour telle autre. Prendre des valeurs naturelles pour des valeurs surnaturelles ou réciproquement, voilà le péché. Fausse piété, fausse mystique, en sont des manifestations très ordinaires. Que de fois sont pris pour élans surnaturels les frissons purement sentimentaux d'un piétisme quasi organique ? Tout au contraire, que de biens surnaturels sont méconnus et méprisés, parce que nous n'y voulons voir que les manifestations d'un « tempérament », quand ce n'est pas d'une « névrose », etc.! En littérature, les romantiques sont peints de cette confusion: humain divinisé et surnaturel naturalisé.

la Gloire Divine, revient tout simplement à nier Dieu ou, si l'on préfère, à n'admettre que l'existence d'un dieu qui n'est pas Dieu. Cela revient à prétendre que Dieu n'est plus le maître du monde, qu'il n'est plus le principe et la fin de toutes choses, mais seulement principe et fin d'une partie. Un tel être, dès lors, ne serait pas Dieu, puisqu'il s'agirait d'un dieu qui ne répondrait même pas à la plus élémentaire de ses définitions, d'un dieu qui ne serait plus principe et fin de l'univers entier, d'un dieu qui ne serait qu'en partie nécessaire, d'un dieu qui ne serait même plus un absolu.

Au reste et du seul point de vue de la raison, l'homme n'aurait-il qu'une fin naturelle..., tout devrait être quand même (bien que de façon naturelle) ordonné à la Gloire de Dieu. C'est là une vérité qu'un peu de réflexion permet d'atteindre. N'aurait-on pas la Foi que la seule raison pourrait encore le démontrer. Rien de nécessairement surnaturel dans cette proposition; il suffit d'être sain d'esprit et de cœur pour la comprendre et l'admettre. Les païens eux-mêmes avaient compris et admis ce sens divin qu'il importe de donner à toutes choses, qui avaient cru bien faire de placer chacun des actes de leur vie sous le signe d'une pauvre idole.

A ce titre, il est rigoureusement exact que le laïcisme contemporain, fruit de la Révolution de 89, est plus monstrueux que le paganisme lui-même. La société païenne était religieuse. Ce que le monde avait ignoré à tous les âges, c'est nous qui l'avons inventé; une société qui prétend se passer de Dieu. Quelle honte pour nous qu'un Epictète puisse nous rappeler, aujourd'hui, que « Dieu n'est pas un hors-d'œuvre dans l'univers ! »

Les erreurs sur les rapports entre le naturel et le surnaturel sont à l'origine de deux attitudes dangereuses. Tantôt on isole le surnaturel jusqu'à mépriser les enseignements de la raison et les règles de la prudence. Tantôt on s'autorise de ce que la situation ne favorise guère le règne des principes pour biaiser avec ceux-ci.

L'une et l'autre attitude méprisent l'ordre voulu par Dieu.

Aux chapitres précédents, nous avons vu l'objectif à atteindre «*Omnia instaurare in Christo*», «tout instaurer dans le Christ», notre

Roi et Seigneur. Avant de montrer dans la seconde partie de cet ouvrage, quel ennemi nous point, il n'est pas inutile d'insister sur ce qu'on ne devra jamais perdre de vue dans la mêlée.

Il ne faut point... « transformer en idéal politique une situation contingente que l'Eglise est amenée à tolérer », disait le Cardinal Mercier (9).

Il est donc de première importance que soient bien fixés les rapports entre la doctrine et son application aux situations concrètes du monde contemporain.

THÉORIE ET PRATIQUE, PRINCIPES ET APPLICATIONS, THÈSE ET HYPOTHÈSE (10), SPÉCULATION ET ACTION

Pourquoi ces termes assemblés ?

Que signifient ces dualismes ?

Ils voudraient rappeler que la théorie n'est rien si elle n'est pas la théorie d'une pratique. Et tout aussi bien l'expérience démontre qu'une pratique non ordonnée, au moins confusément et implicitement par une « théorie », ou bien n'existe pas, ou bien n'est qu'agitation pure, sans lendemain.

Mais est-il besoin de dire que l'application des principes immuables à une situation de fait, à un ensemble de circonstances temporelles et locales, toujours fluctuantes, ne va pas sans difficultés ?

Or, ce n'est pas sans peine qu'on fait fructifier le capital de doctrine que l'Eglise nous offre.

Dans la méditation des Deux Etendards (u), saint Ignace présente le camp de Jésus-Christ et celui de Satan mêlés dans le monde comme le bon grain et l'ivraie.

Il y a la thèse: ce que l'Eglise nous enseigne, ce que Dieu veut de toute éternité : la plénitude de l'ordre chrétien.

(9) *Œuvres pastorales*, t. III, p. 152. A propos du « Discours de Malines » de Montalcornbert.

(10) Ce mot n'étant pas pris dans le sens scientifique (ci. *infra*).

(11) *Exercices Spirituels*, 3^e semaine.

Mais il y a l'hypothèse — ce qui est « sous la thèse » — (u). Elle est, si l'on peut ainsi parler, une * sous-thèse », une thèse réduite, tronquée, inférieure. Ceci, à cause des circonstances, sous la pression des faits, parce que l'état des esprits ou des choses ne permet pas l'application intégrale de la « thèse » proprement dite.

Les principes, l'« idéologie », la doctrine spéculative, une fois connus, il faut tenir compte de la situation. « Vouloir dans le temps ce que Dieu « veut de toute éternité ». Il y a, d'une part, comme le remarque Don Sarda y Salvany (13) « ...le devoir simple et absolu pour toute société « et tout Etat de vivre conformément à la loi de Dieu, selon la révélation de son Fils Jésus-Christ, confiée au magistère de l'Eglise;»... Et, d'autre part, le cas « d'un peuple ou d'un Etat dans lequel, pour des « raisons d'impossibilité morale ou matérielle, on ne peut franchement « établir la Thèse, c'est-à-dire le règne exclusif de Dieu, et où les catholiques doivent, dès lors, se contenter de ce que cette situation hypothétique peut donner par elle-même, et s'estimer très heureux s'ils « parviennent à éviter la persécution matérielle ou à vivre sur un pied « d'égalité avec les ennemis de leur foi...

« La Thèse (14) se rapporte donc au caractère absolu de la vérité : « l'Hypothèse aux conditions plus ou moins dures auxquelles la vérité

(12) Le sens de « thèse » et « hypothèse » diffère, ici, de celui où Ton prend ces termes dans le langage courant, voire dans le langage scientifique. Dans le langage courant, en effet, le sens du mot « hypothèse » ne dépasse guère celui de « supposition » et, dans le langage scientifique, celui d'un ensemble de principes et de notions, au moins temporairement admis et utilise tant qu'il reste vérifié par un certain nombre d'expériences. Il se produit, en effet, assez fréquemment, que telle hypothèse universellement admise, jusque-là, par les savants se trouve mise en échec par les progrès mêmes de recherches expérimentales qui, du jour au lendemain, obligent à constater que le réel est beaucoup plus complexe qu'on ne l'avait pensé dès l'abord et qu'on ne peut plus se contenter, par conséquent, d'« hypothèses » désormais « dépassées » par l'expérience. A noter encore, que, par confusion avec le sens mathématique de l'« hypothèse », les libéraux prétendent que la « thèse » n'a pas, par elle-même, une valeur intégrale, mais qu'elle n'existe qu'en fonction d'une « hypothèse », qui est la conjoncture. Pour eux, l'« hypothèse » est, simultanément: « la conjoncture et... un élément de la « thèse » (essentiellement mouvante), ce qui enlève à la doctrine son caractère absolu et permanent. Il faut préciser, au contraire, que l'« hypothèse » n'est pas de même nature que la « thèse »: la première est « programme », dépendant essentiellement de la seconde, qui est « doctrine » et, accessoirement, de la conjoncture. Cf., dans *Au commencement...*, p. 38 et 39, la distinction entre doctrine et programme. « Hypo » est la forme française de la préposition grecque « hupo », en-dessous.

↑13) *Le libéralisme est un péché*, p. 240. Téqui, édit., Paris.

↑14) ...ou la théorie, la doctrine spéculative, l'idéologie... tous ces termes pouvant être considérés comme synonymes. (Note de *La Cité Catholique*.)

POUR QU'IL RÈGNE

« doit s'assujettir, quelquefois dans la pratique, étant données les conditions hypothétiques de chaque nation. »

Il y a donc bien un problème de l'application des principes, problème essentiel à toute action, puisque l'action n'est pas autre chose que la réalisation concrète de vérités connues, spéculativement, par l'intelligence.

Ce problème de la pratique n'est autre que celui des relations qui doivent unir les binômes énumérés plus haut : théorie et pratique, thèse et hypothèse, doctrine spéculative et doctrine de l'action.

La nature humaine est telle que saint Thomas doit distinguer « l'intellect spéculatif » qui contemple le Vrai, et « l'intellect pratique » qui ordonne la Vérité à l'action par la vertu de prudence.

Et si l'on songe aux perturbations que le péché apporte à l'ordre voulu par Dieu, on comprend qu'il faudra une ingéniosité particulière, et une véritable science de l'action, pour faire passer « en actes » ces virtualités que sont encore les principes, dans notre esprit.

Mais chez saint Thomas et les scolastiques, l'intellect pratique est soumis à l'intellect spéculatif, l'action à la connaissance des principes, le choix des moyens à la fin poursuivie.

Il y a union entre ces deux aspects de la doctrine, entre l'« idéologie » et l'« action idéologique ».

Les philosophes dits « modernes » ont bouleversé cet ordre et c'est pourquoi la confusion et les contradictions règnent où devraient s'établir union et harmonie.

Depuis Kant et Bergson, jusqu'à Lénine ou Sartre, le divorce est partout.

Pour avoir décrété que la raison spéculative ne pouvait atteindre la vérité, les voici qui réduisent l'intelligence à un rôle purement pratique.

L'ordre divin est méprisé. Et ce sont toutes ces « morales de situation » dont on parle beaucoup, pas seulement chez les marxistes.

Les événements infléchiraient les principes qui, de ce fait, cesseraient d'être des principes !

La conséquence en est le triomphe brutal du fait, la loi du plus fort, le règne de l'arbitraire. La tentation de sacrifier les principes à l'événement, la vérité aux contingences, la doctrine immuable aux circonstances fluantes, ne nous guette-t-elle pas ?

N'invoque-t-on pas, trop souvent, les difficultés de l'action pour consommer de lâches abandons ? Au lieu de mieux peser les chances de succès d'un vouloir tendu vers la réalisation d'une cité chrétienne, on invoque presque toujours « l'hypothèse », la « conjoncture présente », l'obligation « de ne pas se couper des masses » ou « de son milieu », le « sens de l'histoire », « l'insertion dans l'événement », etc...

Tout ceci pour laisser les catholiques dans la perplexité, dans l'inefficacité, l'acceptation pure et simple d'un athéisme social de plus en plus profond.

Il faudrait, il est vrai, faire quelques efforts pour connaître simultanément la théorie et la doctrine de l'action, pour penser juste en gardant le sens pratique.

Or, cet effort est pénible. Bien peu s'y astreignent.

Les uns ont une telle démangeaison d'agir que toute action se borne pour eux, à être l'exutoire de leur frénésie.

Les autres ont si peu envie d'agir qu'ils s'enlisent dans l'humaine consolation d'avoir raison.

Concupiscence dans l'étude pour l'étude, ou dans l'action pour l'action, tels sont les vices qui empêchent la doctrine catholique d'être connue et aimée et d'apporter les bienfaits sociaux qu'elle seule peut procurer aux nations. On reconnaît, à l'occasion, l'excellence théorique de la Thèse, mais comme de loin.

Mais, en fait, l'action qui ne devrait avoir qu'une valeur d'étape dans une hypothèse donnée devient une forme d'abandon où l'on se complaît.

On a pris son parti de la défaite et on la dogmatise.

La juste primauté de rang que les pouvoirs temporels reconnaissaient et garantissaient à l'Eglise n'a plus qu'une valeur de souvenir historique. Valable à une époque de chrétienté « sacrale », elle serait aujourd'hui « dépassée ».

Combien de fois nous a-t-on reproché de manquer de réalisme ? « Vous fabriquez des spéculatifs », nous lançait-on. Peut-être, mais non par amour de la spéculation pure ! Nous voulons que l'on connaisse bien

les principes catholiques pour être sûrs qu'on ne s'enlisera pas dans le marécage d'une hypothèse laïciste qui n'est pas un lieu de repos souhaitable.

Ce qui nous paraît inquiétant, c'est que le simple rappel de la doctrine, de la fin vers laquelle nous devons tendre, a la vertu d'exaspérer ces tacticiens de l'heure présente. On sent très bien qu'ils n'évoquent l'« adaptation » aux circonstances que pour se dispenser de revenir aux principes.

Sans volonté, sans amour sincère de l'ordre chrétien, ce qu'on appellera « prudence » sera paralysie, abandon, prétexte d'apostasie sociale. Prudence de la chair et non prudence des enfants de Dieu.

Si Paris est le but, qu'importe d'être seulement à Limoges, pourvu qu'on progresse hardiment, patiemment et avec méthode dans la bonne direction. Cela vaudrait mieux, en un sens, que d'être à Orléans, de s'y plaire et de refuser d'avancer.

Un grand danger pour l'Eglise, c'est la tergiversation, l'indécision et la mollesse de trop de catholiques dans des situations moins graves que la persécution d'un ennemi notoire.

« On s'habitue tellement à respirer cette atmosphère d'inaction et « parfois de découragement au point de vue social, écrivait le R.P. Philippe... qu'on ne s'aperçoit pas du venin qu'elle comporte et qu'indistinctement on absorbe... Non seulement les âmes ne se sanctifient pas, mais elles s'engourdissent et finissent dans l'indifférence pratique. »

La Vérité catholique demeure-t-elle le but aimé par-dessus tout, celui vers lequel doivent converger toutes nos « options » ? Dans les organisations où nous sommes entrés, avons-nous toujours soin de veiller à la défense, au maintien de l'orthodoxie ?

Si cette organisation est interconfessionnelle, y agissons-nous de telle sorte que le seul objet de nos désirs et de notre amour soit de voir la doctrine catholique plus réalisée, plus approchée, plus servie par les progrès même du groupement auquel nous avons adhéré ?

N'allons-nous pas au contraire, si nous sommes mûs par l'académisme de la neutralité ou le « fair-play » d'une laïcité pratique, servir de caution à une activité qui, finalement, desservira l'Eglise ?

Nous sommes entrés dans tel groupement de parents, dans tel syndicat, tel mouvement politique... pour y ménager une bonne influence des catholiques et c'est très louable.

Mais avons-nous vraiment cette influence ?

Ou, si nous en avons une, est-elle assez catholique ? Est-ce nous qui avons fait progresser le principe d'une cité catholique, dans ce groupement ? ou le groupement nous a-t-il assimilés jusqu'à nous faire oublier le but initial de notre entrée ?

N'appartenons-nous pas à cette catégorie de gens désignés par Pie XII : « qui mettent une cloison entre leur vie religieuse et leur vie civile » et qui, « victimes de cette séparation entre la vie et la religion, entre le monde « et l'Eglise, vivent une existence double, toute en contrastes, flottante « entre Dieu et son ennemi, le monde: triste résultat du laïcisme dans « la vie sociale ?... Y a-t-il jamais eu, conclut Pie XII, quelque chose « de plus contraire à l'esprit chrétien que cette scission de la vie ? » (15)

Que penser, dès lors, du caractère de certains aveux : « La Thèse est évidente(! ?)... On ne peut comprendre que cela prête à discussion... » Mais « nulle part, les catholiques n'y prétendent; nulle part, les incroyants ne la craignent, on ne voit plus d'application possible de la thèse... »

Autrement dit, pour la plupart de nos contemporains, la théorie d'une science chrétienne est admirable..., évidente. On ne peut comprendre que cela puisse même prêter à discussion. Elle apparaît, donc, bien comme l'ordre et, sans doute (?), le remède. Mais voilà : pas d'application possible, paraît-il ! Bien plus : nulle part les catholiques ne prétendent à l'instauration de cet ordre, qui, sans doute, doit être l'ordre vrai..., à moins que le Dieu des chrétiens ne soit plus, vraiment, la fin par rapport à laquelle tout, absolument tout, doit être ordonné, sur la terre comme au ciel !

Ainsi, il se produirait, au chapitre de la doctrine sociale chrétienne, un phénomène vraiment insolite, et dont on peut dire qu'il est unique dans l'histoire d'une quelconque activité rationnelle, à savoir qu'un but, présenté cependant comme bel et bon, un but s'imposant comme indiscutable, est pratiquement dénoncé, non pas seulement comme un idéal dont la réalisation parfaite et intégrale ne sera, peut-être, jamais pleinement obtenue en ce bas monde, mais comme dénué de valeur pratique et de toute application, vers lequel il n'y aurait plus à tendre et qui serait, en fait, abandonné par ceux-là même qui ont le devoir de travailler à sa victoire...

(15) *Allocution aux Prédicateurs de Carême* (1943).

Phénomène vraiment unique, avons-nous dit, car, pour impossible que soit, en tout chapitre, une réalisation parfaite de la théorie, la recherche, la poursuite d'une telle réalisation n'en demeure pas moins, partout, le but vers lequel il est sage, vers lequel il est prudent de tendre et vers lequel on s'efforce de tendre effectivement. C'est là le principe même du progrès. C'est la loi même de la vie ou, mieux encore, de la santé. En médecine, notamment, le plus pessimiste thérapeute a beau prétendre, avec « Knoch », que tout homme bien portant est un malade qui s'ignore; au moins, s'applique-t-il à le soigner quand même. Autrement dit, et pour mauvais que soit le cas, il essaie de faire progresser l'état du patient vers cet idéal de la santé, dont il affirme, pourtant, que bien peu la possèdent intégralement. Que penserait-on, sinon qu'il est un sinistre farceur, d'un médecin qui refuserait de travailler à guérir ses malades, autant dire, de travailler à les ramener vers cet idéal, cette Thèse de la santé sous prétexte qu'un tel état, pour excellent qu'il soit « indiscutablement », ne se rencontre, en fait, que chez un tout petit nombre de personnes ?

Où, quand, dans quel domaine, a-t-on vu l'expérience autant que la raison préconiser semblable méthode ? Où, quand, dans quel domaine, a-t-on vu une discipline quelconque progresser vraiment par l'abandon délibéré de la poursuite de la fin qui la spécifie ? De deux choses l'une : ou la Thèse (la doctrine, le but) est vraiment juste, vraiment raisonnable, comme on le prétend, en effet, et il faut l'appliquer ou, tout au moins, chercher à l'appliquer, car son application ne peut pas ne pas être désirable, ou elle n'est vraiment pas applicable et il faut dire, alors, que cette Thèse est une pure vue de l'esprit, une spéculation inutile et qui ne mérite, en aucune façon, d'être dite, évidente et indiscutable, comme on l'a d'abord affirmé !

Sans doute, diront certains; aussi exagérez-vous en ayant l'air de croire que la Thèse a été dite inapplicable comme par essence et définitivement. Cette impossibilité d'application, tout au contraire, se borne et tient uniquement à la situation actuelle... Mais, s'il en est ainsi, comment trouver normal et quasi légitime que les catholiques, nulle part, ne prétendent sortir d'une telle situation ? Car, ne l'oublions pas, ce qui retient nos réalisations pratiques en deçà des promesses de la théorie (quand cette théorie est vraiment juste) dépend, presque toujours, des circonstances, des contingences. Or, le propre des contingences, c'est d'être contingent, autant dire essentiellement instable, variable, mouvant... Il se peut, donc, que, dans un très petit laps de temps, ce qui semblait impossible ou seulement téméraire devienne réalisable. Et cela aura d'autant plus de chances de se produire qu'on s'appliquera davantage à y travailler.

Ce raisonnement apparaîtra plus sage encore si l'on refuse d'oublier que la Thèse dont il est question ici n'est pas le fruit d'une quelconque intelligence humaine, mais qu'elle est la Thèse par excellence, la thèse catholique, autant dire le but fixé à toute société par l'Eglise de Jésus-Christ.

Comment se pourrait-il qu'une théorie soit inapplicable ou qu'on puisse légitimement se dispenser de travailler à l'appliquer quand elle exprime ce pourquoi tout a été créé, savoir la Gloire de Dieu ? Comment se pourrait-il que des principes soient inapplicables qui expriment ce qu'il y a de plus fondamental dans l'univers, savoir la volonté de son Créateur ?

Se peut-il que, dans cet univers qui est Son œuvre et que, de seconde en seconde, Elle ne cesse de maintenir dans l'Etre en lui gardant ses lois, la Volonté du Verbe, par qui tout a été fait et sans Lequel rien n'a été fait, autant dire la Volonté de Jésus-Christ, notre Seigneur, soit seule dite inapplicable (et par des chrétiens encore !), alors que, partout, aujourd'hui, nous voyons le moindre « phraseur », le moindre politicien, le moindre philosophe ou théoricien ouvrir école, faire part de son plan de rénovation mondiale et recruter des adeptes qui, sans plus attendre, se lanceront pleins d'enthousiasme à la conquête du pouvoir ? Les plus misérables rétheurs ont su trouver et trouvent encore des milliers d'hommes prêts à se faire tuer pour l'application d'utopies sociales lamentables, sinon sanguinaires. Seul le plan social de Jésus-Christ, seul le plan social de Son Eglise reste en panne ?... Et nous aurons, encore, à subir sans broncher l'aveu, explicitement lancé par des catholiques, que, nulle part, ils ne prétendent le promouvoir, que, nulle part, ils ne sauraient voir d'application possible de la Thèse !

Il est inconcevable que, dans un univers qui a été fait pour Sa Gloire, la seule Volonté de Dieu aujourd'hui, se trouve mise en échec sur le plan social, pendant que les plus sinistres farceurs s'y donnent carrière. Car... « dire que Jésus-Christ est le Dieu des individus et des « familles, pouvons-nous préciser avec le Cardinal Pie, mais n'est pas le « Dieu des peuples et des sociétés, c'est dire qu'il n'est pas Dieu. Dire « que le christianisme est la loi de l'homme individuel et n'est pas la loi * de l'homme collectif, c'est dire que le christianisme n'est pas divin. « Dire que l'Eglise est juge de la morale privée et qu'elle n'a rien à « voir à la morale publique, c'est dire que l'Eglise n'est pas divine. » (ie)

(16) *Œuvres*[^] t. VI, p. 434.

POUR QU'IL RÈGNE

« Nous ne sortirons pas de ces dilemmes, a-t-on pu dire encore : ou < l'Eglise est le salut des nations, ou sa doctrine leur est inapplicable; ou « les encycliques des Papes, affirmant, non seulement pour les individus, « mais pour les Etats, l'obligation du culte public rendu au Christ-Roi, « sont des chartes à appliquer ou elles ne sont que des sermons en « l'air... » (17).

Pour mieux comprendre ce qu'une telle attitude a d'insensé, imaginons-la, non plus à l'échelon collectif et social, mais à l'échelon de notre conduite personnelle. A ce degré aussi il existe une Thèse et dont le Décalogue indique plus directement les grandes lignes. Or, que penserait-on de l'individu qui s'en irait dire : « L'excellence de ces commandements est évidente ! Ils sont vraiment indiscutables... Mais, convenez-en, tout cela est bien pénible et difficile à observer. Pour moi, je ne vois pas d'application possible de cette Thèse... Je m'en tiens donc à l'Hypothèse, autant dire que je bois sec et passe allègrement de la brune à la blonde. »

Hélas ! Combien, aujourd'hui, raisonnent d'une façon strictement analogue et qui ne se doutent même pas, semble-t-il, de la criminelle misère d'un tel comportement. « De même que la foi sans les œuvres ne « sauve pas le chrétien, écrivait Garcia Moreno, de même les thèses sociales « catholiques ne sauveront pas le monde de l'anarchie si on ne tente « pas même de les appliquer. »

JÉSUS-CHRIST, ALPHA ET OMEGA

Au fond, derrière tout cela, il y a, d'abord, un grand manque de foi. Si l'on croyait vraiment que tendre vers la Thèse est l'unique remède, si l'on croyait vraiment que la doctrine catholique est bien la santé, l'ordre, la paix, on se mettrait à l'œuvre coûte que coûte.

Mais, en réalité, on ne le croit pas. On ne croit pas, on ne croit plus (réellement) à la vérité de l'Enseignement de l'Eglise et, surtout, de son enseignement social. On y croit « en principe », ce qui est devenu une excellente façon de n'y pas croire en fait... On y croit, mais on croit

(17) R. Vallcry-Radot. *Univers*, 1019. p. 339.

aussi, peu ou prou, à ce qui s'y oppose (18). On croit à tout, ce qui revient à ne plus croire à rien. Et c'est bien parce qu'on ne croit pas, qu'on est si peu pressé de travailler sérieusement à l'instauration d'un ordre social chrétien.

Hélas ! Il n'a été promis qu'à ceux qui ont la foi (19) de soulever des montagnes. Quoi d'étonnant, dès lors, à ce que nous restions comme paralysés.

On ne croit plus qu'en Jésus-Christ puissent être la Fin et les moyens.

On admet théoriquement qu'il soit la Vérité. Mais on ne veut plus admettre qu'il soit d'abord la Voie pour aller à la Vérité.

On se trace sa voie personnelle. Cédant à la « prudence du siècle », on calcule la dose de Vérité que notre époque pourrait assimiler. On se fie à ses propres forces et on ne voit pas ce que Jésus-Christ attend de nous.

Il n'attend souvent que notre effort persévérant, contre vents et marées, les yeux fixés sur le but que l'Eglise nous propose. Et quand nous ne voyons point d'issue, quand la situation nous semble totalement inapte à l'application des principes, c'est l'heure que le Seigneur attend pour changer en notre faveur les circonstances qui nous étaient contraires. L'histoire est remplie de ces brusques changements. Celui qui est le Verbe de Dieu, le Tout-Puissant ne trompera pas notre espérance.

Encore faut-il que nous réalisions tout ce qu'il est en notre pouvoir de réaliser (20).

(18) Cf. S. Exc. Monseigneur Lefebvre, Archevêque de Bourges. *Rapport doctrinal* présenté à l'Assemblée de l'Episcopat français. Avril 1957. « Sans professer un vrai « laïcisme doctrinal, ils semblent pourtant s'arranger assez bien d'une laïcisation de « fait dont l'extension à tous les domaines leur apparaît fatale. Constatant qu'il n'y a plus de chrétiens, ils en concluent, un peu vite, que tel est le processus irréversible « de l'histoire. »

(19) La vraie foi. Non ce « sens religieux aveugle surgissant des profondeurs ténébreuses de la subconscience, informée sous la pression du cœur de l'impulsion de « la volonté », dénoncé par le serment antinon-déisme ; mais cette vraie foi qui est assentiment de l'intelligence à la vérité acquise du dehors, par l'enseignement reçu *ex auditu*, assentiment par lequel nous croyons vrai, à cause de l'autorité de Dieu dont la véracité est absolue, tout ce qui a été dit, attesté et révélé par Dieu personnel, notre Créateur et notre Maître ».

(20) Cf. Saint Thomas d'Aquin. Extraits de la *Somme Théologique* sur la « Prudence » dans *Verbe* n° 95. *Les Saints et l'Action*.

POUR QU'IL RÈGNE

Combien l'oublie : tout se retrouve en Lui. De même qu'il est pleinement Dieu et pleinement homme, en Lui tout se concentre, s'ordonne et s'unifie : naturel et surnaturel.

Moyens et fin, rien n'échappe à l'Empire du Dieu fait homme.

Et, qu'on le remarque bien, le Christ n'est pas seulement but universel : IL EST AUSSI MOYEN.

L'observation est capitale.

Autrement dit, le Christ n'est pas comme un de ces buts, qu'on peut atteindre par des moyens distincts ou différents de ces buts mêmes.

Jésus-Christ est, tout à la fois, but et moyen.

« *Sans Moi vous ne pouvez rien faire.* »

Aussi a-t-Il tenu à se dire la Voie, avant même de se dire la Vérité et la Vie.

Il y a, dans l'ordonnance de cette parole, une grande leçon. Combien se sont étonnés d'un tel enchaînement ? N'eût-il pas été plus rationnel, pensent-ils, que, d'abord, le Christ se soit dit Vérité, laquelle aurait été la Voie pour conduire à la Vie ? Mais le Christ n'a pas dit cela. Il est, d'abord, la Voie et toute l'histoire de la pensée humaine est là pour illustrer cette affirmation. Combien se sont perdus ou n'ont pas atteint la lumière, qui auraient bien voulu, cependant, aller au Christ, mais par leurs propres voies, par leurs moyens à eux, à la lumière d'une critique systématiquement abstraite et jugée d'autant plus souveraine qu'elle était plus fermée à tout « préjugé » théologique ?

Non ! Il n'est possible d'aller au Christ que par Lui et, notamment, il est impossible de promouvoir Son Règne social, s'il ne règne, déjà, sur les moyens que l'on met en œuvre pour cela.

Vanité donc, insuffisance mensongère et danger de ces méthodes, si en faveur aujourd'hui, selon lesquelles, sous prétexte de travailler plus efficacement à l'avancement du Royaume de Dieu, on se bornerait à ne mettre en œuvre que des moyens qui n'en relèvent pas. Comme s'il était donné au naturel, non fécondé par la Grâce, d'enfanter du surnaturel !

« Tout au contraire, disait Dom Paul Delatte, commençons par mettre ♦ Dieu avec nous; sans cela nos œuvres ne seront que naturalisme « déguisé. »

La distinction entre les « d'abord » et les « ensuite » n'a pas de sens au degré où nous sommes; car il n'y a pas de « d'abord » et « d'ensuite »

à l'endroit de l'Etre universellement nécessaire. Mais il y a, d'abord, Lui, pour L'avoir ensuite, pour L'avoir encore, pour L'avoir après et toujours.

Certes, l'heure viendra où, dans le combat pour la cité catholique il faudra savoir ordonner chacun de nos actes, connaître ceux qui commandent les autres et opèrent comme de gigantesques leviers, placer ceux-ci « d'abord » et les autres « ensuite », mais tous sous la bénédiction de Dieu.

Nous avons assez insisté (21) sur l'importance des institutions et, donc, de leur réforme quand elles sont mauvaises pour qu'il ne soit pas nécessaire de faire ici de longs développements.

Qu'il y ait, donc, dans l'ordre tactique, dans l'ordre de l'efficacité naturelle, nécessité de savoir ordonner des objectifs successifs, c'est évident. « Et, tout d'abord, lisons-nous dans *Quadragesimo Anno*, il faut « s'efforcer de réaliser... que, dans la société, le régime économique et « SOCIAL SOIT CONSTITUÉ DE FAÇON QUE... », CtC.

« Social d'abord » ou même « politique d'abord », crieront certains à la lecture de ce passage. Et non sans raison. Le tout est de bien savoir dans quelles limites, dans quel ordre on prétend circonscrire l'usage de ces formules.

N'est-il pas évident que le salut de la nation par la restauration de l'institution d'Etat apparaît comme une grande leçon de la mission de sainte Jeanne d'Arc ? Ainsi qu'on l'a fait observer, il y eut, en un sens, * politique d'abord ». Mais ce qu'il importe de noter encore, c'est que tout fut explicitement ordonné et réalisé pour la Gloire, sous le signe, autant que sous la grâce du roi Jésus. « Politique d'abord », réalisée « en nom Dieu », par une sainte, en collaboration avec le Ciel, tout animé de Foi et de prières, illuminé de formes angéliques.

Certes, une âme surnaturelle peut seule percevoir semblables valeurs.

Qui oserait dire, pourtant, que l'essentiel autant que l'important fût ailleurs ? Une fois bien admis que les soldats ont, de toutes façons, le devoir de combattre, qui oserait sous-estimer le fait que Dieu seul donne la victoire ?

Il est donc insensé de croire, ainsi qu'on le fait trop souvent, en certains milieux catholiques, que « social d'abord », par exemple, ou « humanisons d'abord » ou « naturel d'abord », puissent signifier que Dieu sera la fin d'un moyen qui ne Le contient pas, d'un moyen dans

(21) Cf. *Verbe* n° 7, p. 11, et noire *Introduction à la politique*.

lequel Sa Puissance n'aura jamais été reconnue et invoquée, d'un moyen volontairement placé à l'écart de toute profession surnaturelle, pour tout dire, d'un moyen « neutre », laïc », « naturaliste », de fait, par la volonté ou la couardise de ceux qui le mettent en œuvre.

A son tour, la formule « Dieu d'abord », bien que d'allure pieuse, n'est pas sans danger. Combien s'en servent, en réalité, pour justifier un angélisme inacceptable, argument majeur d'un « absentéisme » social dont l'effet principal a été d'abandonner aux méchants tous les postes clefs dans l'ordre politique. En un sens, la formule « Dieu d'abord » conduit aux mêmes défauts que les formules qu'elle prétend combattre, car elle ne fait qu'entretenir cette idée rigoureusement semblable, savoir que Dieu pourrait être seulement quelque part et non partout (22).

Ceci dit, on le conçoit, pour faire comprendre que, depuis leur principe jusqu'à leurs conséquences, tous nos actes doivent être pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ. Tout est à Lui, Son Empire est universel et le devoir de l'homme est de tout ordonner, moyens et fins, sous sa bénédiction.

« Le Christ avec moi; le Christ derrière moi.

« Le Christ au-dedans de moi; le Christ au-dessous de moi; le Christ au-dessus de moi.

« Le Christ à ma droite; le Christ à ma gauche.

« Le Christ dans la forteresse; le Christ sur le siège du char; le Christ sur la poupe du navire.

« Le Christ dans le cœur de tout homme qui pense à moi.

« Le Christ dans la bouche de tout homme qui parle de moi.

« Le Christ dans tout homme qui me voit.

« Le Christ dans toute oreille qui m'entend. »

Telle est la prière de saint Patrice (M). Et, Pie XII, encore aujourd'hui, n'enseigne pas autre chose :

« Dieu est à sa place, écrivait-il récemment, non seulement dans les « églises, mais aussi dans les cœurs, dans les esprits, dans les familles,

(22) Cf. Leon XIII (8 dec. 1882): a II en est qui ont coutume non seulement de distinguer la politique et la religion... Ceux-là, en vérité, ne diffèrent pas beaucoup de ceux qui souhaitent que l'Etat soit constitué et administré en dehors de Dieu, « créateur et maître de toutes choses... »

(23) Cf. R. P. de Grandmaison, *Jésus-Christ*, t. H, p. 640.

FIN ET MOYENS. THÉORIE ET PRATIQUE, TOUT EST DANS LE CHRIST

« sur les lieux de travail, dans les rues, sur les places, dans les partis,
« dans les syndicats, dans les municipalités, dans les Parlements. Tout
« vient de Lui. Tout Lui appartient sans limite de temps, de lieu, ni
« de circonstance. C'est pourquoi lorsqu'un homme ou un certain nombre
« d'hommes, faisant un mauvais usage du libre arbitre, considèrent ou
« traitent Dieu comme un étranger dans un domaine quelconque de la
« *vie publique* ou *privée*, voilà le désordre, voilà les conditions préalables
« pour détruire la paix. » (24).

1) *Dmrnurs aux fonctionnaires du ministère de la Défense italienne.*

DEUXIEME PARTIE

LES OPPOSITIONS FAITES A LA ROYAUTE SOCIALE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

◁ Pourquoi les nations ont-elles frémi et les peuples ont-ils formé de vains desseins ?

« Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre Son Christ...

« Celui qui habite dans les deux se rira d'eux et le Seigneur se moquera d'eux. Il leur parlera dans Sa colère et Il les épouvantera dans Sa fureur... »

Ps. II.

Chapitre I

Naturalisme

L'ERREUR ET SON ARMÉE

Examiner, étudier, peser ce qui, aujourd'hui, s'oppose au plein triomphe de la Royauté sociale de notre Seigneur Jésus-Christ, tel sera, donc, notre travail dans les divers chapitres de cette seconde partie.

Ces obstacles et ces oppositions ne seront pas (car ils ne peuvent pas l'être) fondés rationnellement ou, si l'on préfère, naturellement. Il ne se peut pas, en effet, qu'il y ait des oppositions, des obstacles, vraiment légitimes contre l'ordre divin. L'erreur, sinon la perversité des hommes, peuvent seules réaliser un état de fait qui rende difficile le triomphe de la vérité.

L'erreur, sinon la perversité des hommes, avons-nous dit, tel est le seul obstacle qui puisse s'opposer vraiment au triomphe de la vérité.

L'erreur... et la perversité des hommes...; entendez : l'erreur et ceux qui la colportent.

Impossible, en effet, de séparer les deux.

Comme l'a noté Don Sarda y Salvany (*), les idées ne se soutiennent, en aucun cas, par elles-mêmes; elles ne se répandent ni ne se propagent

(1) *Opus cit.f* p. 115.

POUR QU'IL RÈGNE

de leur seul fait; elles ne pourraient, réduites à elles-mêmes, produire tout le mal dont souffre la société. Elles sont semblables aux flèches et aux balles, qui ne causeraient de blessure à personne si quelqu'un ne les lançait avec l'arc ou le fusil...

L'erreur, en effet, livrée à elle-même, abandonnée aux seuls maléfices de son mirage intellectuel, serait dangereuse, sans doute, mais n'irait pas loin et ne perdrait qu'un nombre relativement restreint de personnes.

Tant que les pires conceptions mentales ne trouvent pas une armée, elles ne font pas de grands ravages.

Comme l'a dit, avec son habituelle clarté, le Cardinal Pie (2), « le naturalisme contemporain n'est si effrayant et si pernicieux pour les sociétés que parce qu'il tend, de toutes ses forces, à sortir du domaine des spéculations intellectuelles pour s'emparer de la direction des affaires humaines. »

Or, il est facile de l'imaginer : pour aboutir, une telle opération exige beaucoup plus que la seule vertu logique de quelques arguments intellectuels abandonnés, pour ainsi dire, à leur seule force. Il y faut une armée.

« L'organisation du rationalisme (qui est le but premier de la Révolution) est le fait le plus important et le plus formidable de notre époque, écrivait encore le Cardinal Pie. Une ligue s'est formée, association universelle, dans le but avoué de composer un corps d'armée qui puisse résister glorieusement aux doctrines qu'on veut imposer à l'esprit humain de par la Révélation... Les corps savants, l'histoire, la politique, la littérature, le théâtre, la chanson, le roman, les journaux, les revues, que sais-je ? tout est entré dans cette immense conspiration contre l'ordre surnaturel. » (3).

Donc, à côté de l'erreur, nécessité du combat contre les agents, les suppôts de l'erreur.

« Sans doute, notait le Cardinal Pie, la tranquille exposition de la vérité est, en soi, préférable à la discussion; nos illustres devanciers l'ont souvent déclaré. Toutefois, la nécessité des temps les précipita eux-mêmes, le plus souvent, dans la controverse. Quand on lit leurs ouvrages, on reconnaît que la polémique y figure pour la plus grande part...

« J'ajoute que la théorie du silence est, généralement parlant, une théorie trop commode pour n'être pas suspecte, et je constate qu'elle n'a

(2) *Œuvres*, t. V, p. 170. *Œuvres Episcopales du Cardinal Pie*, Oudin, Poitiers.

(3) *Opus cil.*, t. III, p. 256.

« en sa faveur, dans le passé, ni l'autorité, ni l'exemple, ni le succès. Et, « comme on insiste sur la difficulté d'observer la charité dans les discussions, je réponds que les grands docteurs nous fournissent encore, à cet « égard, et des règles et des modèles. Dans une foule de textes, dont la « connaissance est élémentaire et qui ne sont nouveaux que pour ceux « qui ne savent rien, ils recommandent la mesure, la modération, l'indulgence envers les ennemis de Dieu et de la vérité. Ce qui n'empêche « pas que, sans contredire leurs propres principes, ils n'emploient eux-mêmes, à tout instant, l'arme de l'indignation, quelquefois celle du « ridicule, avec une vivacité et une liberté de langage qui effaroucheraient notre délicatesse moderne. La charité, en effet, implique, avant « tout, l'amour de Dieu et de la vérité; elle ne craint, donc, pas de tirer « le glaive du fourreau pour l'intérêt de la cause divine, sachant que plus « d'un ennemi ne peut être renversé ou guéri que par des coups hardis « et des incisions salutaires. » (4).

« Si supporter les injures qui n'atteignent que nous-même, enseigne « saint Thomas, est un acte vertueux, supporter celles qui atteignent « Dieu est le comble de l'impiété. » (5)

« Le principe moderne et révolutionnaire de la respectabilité des « personnes en toute hypothèse, de la tolérance à outrance à l'égard des « personnes, est une grosse hérésie sociale qui a fait beaucoup de mal « et en fera plus encore à mesure que cette idée ira se vulgarisant davantage, à savoir que la personne humaine est toujours aimable, toujours « sacrée, toujours digne de respect, quelles que soient les erreurs théoriques ou pratiques qu'elle porte avec elle à travers le monde.

« A ceux de nos penseurs et littérateurs actuels qui trouvent surannée « notre doctrine sur les dangers de la tolérance illimitée des personnes, « demandez donc pourquoi la société civile appréhende et met en prison « les anarchistes de la plume et de l'action, les criminels de tout acabit ? « Pourquoi ne pas se contenter de stigmatiser les erreurs théoriques et « pratiques ? Pourquoi cette intolérance personnelle ? Une seule réponse « est possible : on supprime les personnes parce que les personnes constituent un danger public. » (e).

« Il est donc permis, en certains cas, tient à préciser Don Sarda, d'enlever toute autorité et tout crédit à la personne qui diffuse systématiquement

(4) *Ibid.*, t. V, p. 52.

(5) Som. *Théo.*, lia, Ilae, Ques. 136, art. 4, ad. 3.

(6) *Ami du Clergé* (30 avril 1903).

* *quement* l'erreur. » (7). Les Pères fournissent la preuve de cette thèse.
« Les titres memes *de leurs* ouvrages disent hautement que, dans leurs luttes
« avec les hérésies, leurs premiers coups furent dirigés contre les hérésiar-

(7) Cf. également, en cette grave matière, les considérants du jugement porté, naguère, contre l'Abbé Lemire par le tribunal de la Sainte Rote Romaine (*Semaine Religieuse* de Cambrai, 27 janvier 1914): «...Tous ceux qui, dans la constitution
« actuelle des Etats, influent par leurs suffrages sur le gouvernement, tous ceux qui
« choisissent leurs députés, tous les électeurs, doivent connaître sérieusement la valeur
« des hommes qui réclament le grave honneur de les représenter. S'inspirant de cette
« vérité, les juges ont dit que les directeurs des périodiques avaient non seulement le
« droit, mais le devoir d'exposer soigneusement les faits qui mettent en relief l'inten-
« tion, le dessein, les qualités, la valeur des députés... Cependant, ont ajouté les
« juges, les directeurs des périodiques ne peuvent calomnier, c'est-à-dire inventer, par
« imprudence ou légèreté, de véritables faussetés. Il suit de là que l'intérêt de l'Etat
« exige que les hommes publics soient justiciables de l'opinion; donc le publiciste
« qui expose, dans les éphémérides, des faits nuisibles à la réputation des hommes
« publics, ne doit pas être traité comme un vulgaire diffamateur. Au contraire, il
« y a lieu de présumer que ce publiciste n'a pas voulu nuire au prochain, mais
« qu'il a voulu s'acquitter de son devoir et travailler au bien général, en éloignant
« des fonctions publiques des hommes réellement dangereux pour lui-même, pour
« les autres et pour l'Etat tout entier. Personne n'ignore que cette règle est admise
« ouvertement par le droit judiciaire et enseignée dans toutes les écoles de toutes
« les nations civilisées. En ce qui concerne le for ecclésiastique, il suffit de noter
« l'observation de Raynaldus: selon cet auteur, quand les Saints Pères ont été
« contraints de blâmer des doctrines fausses et dangereuses, ils se sont servis de termes
« très violents et d'invectives non voilées pour dénoncer les ruses des hommes qui
« propageaient l'erreur chez les peuples chrétiens. Malgré cette véhémence, nul n'a
« osé les accuser d'avoir violé les lois de la justice et de la charité. La tactique des
« Saints Pères, l'histoire le prouve, a préservé les peuples de l'influence subtile des
« hérésies et des hérétiques... »

«Mgr Delassus n'a pas craint d'écrire contre M. Lemire: a Quant à son honneur
« sacerdotal, il y a longtemps que M. Lemire en a fait litière, » Une pareille appré-
« ciation ne pouvait être portée sur un simple particulier, dont les actes, quoique
« très mauvais, restent confinés entre les murailles de sa maison ou, du moins, ne
« franchissent pas les limites de son domicile... Par contre s'il s'agit d'un homme
« exerçant une fonction publique, d'un homme dont la conduite doit être jugée par
« les électeurs, il convient, bien plus, il importe à l'Etat que la conduite de cet
« homme soit discutée. Donc, l'appréciation que Mgr Delassus a portée sur le prêtre
« Lemire n'implique nullement une nouvelle diffamation. En effet, personne n'ignore
« l'attitude du prêtre Lemire à l'époque où fut volée la néfaste loi de la « Séparation »...
« La faveur dont jouit en France M. Lemire est tellement opposée à la dignité
« sacerdotale, elle seconde tellement les projets des auteurs de la loi de « Séparation »
« que M. Lemire a été appelé par plaisanterie et non sans finesse « l'aumônier du
« Bloc ». Cette appellation est comme passée en proverbe dans bon nombre de
« milieux: elle célèbre parfaitement les louanges du prêtre qui a bien mérité des
« ennemis de l'Eglise. C'est pourquoi, en disant que M. Lemire avait déchiré de ses
« propres mains et foulé aux pieds sa dignité sacerdotale, le rédacteur de la revue
« catholique (Mar Datamus) a exprimé une vérité que bien des gens pensent et
« sentent, une vérité qui n'échappa pas à nos adversaires, convaincus, eux, qu'un
« prêtre comme M. Lemire sert parfaitement leur cause... En conséquence... »

« ques. Les œuvres de saint Augustin portent, presque toutes, en tête,
« le nom de l'auteur de l'hérésie qu'elles combattent. De telle sorte que
« la majeure partie de la polémique du grand Docteur fut personnelle,
« agressive, biographique, pour ainsi dire, autant que doctrinale, luttant
« corps à corps avec l'hérétique non moins qu'avec l'hérésie... » (8)

Tel est le point de doctrine qu'il n'était pas inutile de rappeler, si l'on ne veut pas voir les catholiques de plus en plus dupés dans le combat politique où ils se trouvent tous appelés du fait de nos modernes régimes représentatifs.

Il serait vraiment trop bête et, surtout, malfaisant de laisser entendre, comme on le constate trop souvent, que la charité exige de ne pas publier les turpitudes des canailles qui, si souvent, viennent quémander nos suffrages.

Au surplus, il était impossible, en ce début de chapitre, de laisser nier ou ignorer, non seulement qu'il existe très concrètement une armée du naturalisme, mais que, cette armée, un catholique ne peut pas ne pas avoir à la combattre et à la vaincre, si Dieu le permet ou le veut.

Autrement dit, il n'y a pas que la malfaisance des idées fausses; il y a aussi et, en un certain sens, il y a surtout le mauvais vouloir des hommes; comme il n'y a pas que le péril d'un certain nombre d'obus et de grenades que quelqu'un aurait pu abandonner en vrac ici ou là, mais il y a, encore et surtout, le fait qu'obus et grenades sont lancés par des artilleurs et des grenadiers.

Prétendre guerroyer seulement contre les idées et les systèmes pervers, sans tenir compte de ceux qui les colportent, diffusent et appliquent systématiquement, serait folie, sinon complicité manifeste avec l'ennemi (9).

(8) *Opus cit.f* chap. XXII et XXIII, Cf., notamment, pp. 116 et 117.

(9) Empressons-nous, après le rappel de ce point de doctrine un peu sévère, d'ajouter que nous saurons parler, nous aussi, d'une juste tolérance envers les personnes. Tout le dernier chapitre de cette deuxième partie sera consacré à ce problème. /Vu surplus, est-il besoin de faire observer qu'en rappelant cette nécessité de combattre les personnes en certaines occasions, nous n'avons pas cherché à nous justifier nous-mêmes ? Notre travail se tient assez éloigné de toute polémique. Nous n'en étions que plus à raise pour rappeler ce qui vient d'être dit.

POUR QU'IL RÈGNE

NATURALISME ET REVOLUTION

Quelle est donc l'erreur ? Mais quelle est aussi son armée ? Voilà ce qu'il importe de bien distinguer dès l'abord.

Or, deux termes suffisent, pensons-nous, à les étiqueter l'une et l'autre. Ce sont ceux de naturalisme et de révolution.

Dans l'ordre des idées : le naturalisme.

Dans l'ordre des effectifs et des forces humaines : la Révolution.

D'aucuns penseront, il est vrai, que le réel est certainement plus complexe, et que nous péchons par outrancière simplification. Nous ne le croyons pas.

Sans doute, maints développements restent à faire, maintes distinctions à formuler. Quelles que soient, pourtant, les variantes, quelles que soient même certaines oppositions de détail, il n'est nullement excessif de prétendre que le seul mot de naturalisme, dans l'ordre des idées, des théories ou des systèmes, explique, de façon plus ou moins directe, l'ensemble des erreurs qui ravagent présentement le monde (10).

Mgr Pie n'a pas craint de l'affirmer : « Si l'on cherche le premier
« et le dernier mot de l'erreur contemporaine, on reconnaît avec évidence
« que ce qu'on nomme l'esprit moderne, c'est la revendication du droit
« acquis ou inné de vivre dans la pure sphère de l'ordre naturel : droit
« moral tellement absolu, tellement inhérent aux entrailles de l'humanité,
« qu'elle ne peut, sans signer sa propre déchéance, sans souscrire à sa
« honte et à sa ruine, le faire céder devant aucune intervention quelcon-
« que d'une raison et d'une volonté supérieures à la raison et à la volonté
« humaine, devant aucune révélation ni aucune autorité émanant direc-
« tement de Dieu... » (u).

D'autre part, quels que soient, dans l'ordre des forces humaines, les rivalités ou les heurts, parfois sanglants, des partis ou des « groupes »,

(10) Cf. la déclaration, au début de ce siècle, d'un Concile provincial espagnol (provincia de Burgos): « Les dangers que court, en ce temps, la foi du peuple chrétien sont nombreux, mais, disons-le, ils sont tous renfermés dans un seul qui est leur grand dénominateur commun: le naturalisme... Qu'il s'intitule rationalisme, socialisme, révolution ou libéralisme, par sa manière d'être et son essence même, il sera toujours la négation franche ou artificieuse, mais radicale, de la foi chrétienne et, par conséquent, il importe de lutter avec empressement et soin, autant qu'il importe de sauver les âmes. »

(11) *Œuvres complètes*, t. V, p. 41.

des peuples, des ligues ou des sectes, c'est toujours de la Révolution que se réclament ou s'inspirent les troupes de l'erreur.

naturalisme et révolution, tels sont, donc, les deux termes qui permettent de désigner, dès l'abord, les redoutables obstacles de l'« hypothèse » présente.

Bien qu'il soit difficile de les étudier séparément, tant leurs rapports sont étroits, nous consacrerons le présent chapitre au naturalisme, autrement dit à la description de l'erreur considérée d'une façon plus particulièrement théorique et doctrinale, le chapitre suivant, au contraire, devant traiter de la révolution.

Tenant à faire beaucoup plus œuvre utile qu'œuvre originale, nous nous sommes faits un devoir de puiser dans les œuvres du Cardinal Pie. Ses « Synodales » ne sont-elles pas comme un véritable traité de la question ? (12).

LE PÊCHE DE NATURALISME

Que le naturalisme soit, par excellence, l'erreur moderne, ou, pour mieux dire, le caractère spécifique de toutes les erreurs modernes, il n'est, pour l'affirmer avec certitude, que de se reporter à la première Constitution du Concile du Vatican.

Son préambule ne se rapporte pas seulement à la constitution particulière en tête de laquelle il est placé. « C'est bien plutôt, écrit le Cardinal

(12) Cf. l'éloge du Cardinal Pie par Pie IX: «Non seulement vous avez toujours enseigné la bonne doctrine, mais, avec votre talent et l'éloquence qui vous distingue, vous avez touché avec tant de finesse et de sûreté les points qu'il était nécessaire ou opportun d'éclairer selon le besoin de chaque jour, que, pour juger sainement des questions et savoir adapter sa conduite, il suffirait à chacun de vous avoir lu... » *Lettre de Pie IX au Cardinal Pie*, en 1875, à l'occasion de la publication de ses œuvres.

POUR QU'IL RÉGNE

« Pie, une introduction générale, où nous est révélée la pensée mère de
« l'ouvrage entier. Pour qui sait comprendre, il y a là le programme de
« tout le Concile. Déjà, le mot propre y est dit sur notre temps, sur
« notre société, sur notre siècle : le mot vrai, le mot lumineux, le mot
« décisif, le mot divin.

« La pente actuelle des esprits et des cœurs, le trait principal des
« caractères, l'habitude des individus, la coutume des sociétés, la loi qui
« les régit et l'esprit politique qui les gouverne, le mouvement de la
« science, et, par suite, la direction des études et de toute l'éducation,
« l'état général qui en résulte, enfin, le signe propre de notre temps,
« c'est ce que le concile déclare tout d'abord et nomme de son vrai
* nom, qui est le naturalisme. » (13).

Qu'est-ce que le naturalisme ?

Comme son nom l'indique, il est, essentiellement, une attitude indé-
pendante et répulsive de la nature à l'égard de l'ordre surnaturel et
révélé.

« ...Possédant en elle-même toutes les lumières, les forces et les res-
« sources nécessaires pour régler toutes choses ici-bas, tracer la conduite
« de chacun, protéger les intérêts de tous et parvenir au terme final de
« sa destinée, qui est le bonheur..., la nature devient, dans ce système,
« une sorte d'enceinte fortifiée et de camp retranché, où la créature s'en-
* ferme comme dans son domaine propre tout à fait inaliénable. » (M).

« En somme, on se suffit et, possédant en soi son principe, sa loi et
« sa fin, on est son monde et on devient, à peu près, son Dieu. Et s'il
« est par trop manifeste que l'individu, pris comme tel, est indigent sur
« beaucoup de points et insuffisant pour beaucoup de choses, néanmoins,
« pour se compléter, il n'a pas à sortir de son ordre; il trouve dans l'hu-
« manité, dans la collectivité, ce qui lui manque personnellement... » (15).

« Le naturalisme est, donc, ce qu'il y a de plus opposé au christia-
« nisme. Le christianisme, dans son essence, est tout surnaturel ou, plu-
« tôt, c'est le surnaturel même en substance et en acte. Dieu surnaturelle-
« ment révélé et connu, Dieu surnaturellement aimé et servi, surnatu-
« tellement donné, possédé et goûté: c'est tout le dogme, toute la morale,
« tout le culte et tout l'ordre sacramentel chrétien. La nature y est indis-
« pensablement supposée à la base de tout; mais elle y est, partout, dépas-

(13) *Œuvres*, t. VII, p. 183.

(14) *Ibid.*, t. VII, p. 191.

(15) *Ibid.*, t. VII, p. 192.

« sée. Le christianisme est l'élévation, l'extase, la déification de la nature
« créée. Or, le naturalisme nie, avant tout, ce surnaturel. Les plus modè-
le rés... le nient comme nécessaire et obligatoire; la plupart le nient comme
« existant et même comme possible...

« Le naturalisme, fils de l'hérésie, est, donc, bien plus qu'une hérésie;
« il est le pur antichristianisme. L'hérésie nie un ou plusieurs dogmes;
« le naturalisme nie qu'il y ait des dogmes et qu'il puisse y en avoir.
« L'hérésie altère plus ou moins les révélations divines; le naturalisme
« nie que Dieu soit révélateur. L'hérésie renvoie Dieu de telle ou telle
« portion de son royaume; le naturalisme l'élimine du monde et de la
« création. C'est pourquoi le concile dit de cette odieuse erreur « qu'elle
« est de tout point en opposition à la religion chrétienne. » (ie).

Entreprise satanique, en vérité et cette épithète n'est pas ici, agré-
ment de style ou formule de rhétorique.

Mgr Pie n'a pas manqué d'y insister:

« Pour assigner à ce naturalisme impie et antichrétien son origine
« première et son premier auteur, écrit-il dans sa troisième Instruction
« Synodale (176), il faudrait pénétrer jusque dans les mystérieuses profon-
« deurs du ciel des anges. Celui que Lucifer, constitué dans l'état d'épreu-
« ve, n'a pas voulu adorer, n'a pas voulu servir, celui auquel il a pré-
« tendu s'égaliser, il serait difficile de croire que ce fut le Dieu du ciel. Une
« nature si éclairée, un esprit originellement si droit et si bon, ne semble
« pas susceptible d'une révolte si gratuite et si insensée. Quelle fut, donc,
« la pierre d'achoppement pour Satan et pour ses anges? David, com-
« menté par saint Paul, l'Écriture interprétée par les plus illustres doc-
« teurs, versent d'admirables lumières sur ce fait primordial d'où décou-
« lent tant de conséquences.

« La foi nous enseigne que le Dieu créateur, par un acte libre et
« souverainement gratuit de sa volonté, ayant résolu de descendre per-
« sonnellement dans sa création, n'emprunta, pour l'unir hypostatique-
« ment à son Verbe, ni la substance purement spirituelle de l'ange, ni la
« substance simplement matérielle de l'être inintelligent. Le Fils unique
« de Dieu se fit homme; il prit un corps et une âme; il se posa ainsi au
« centre de l'univers créé, occupant le milieu entre les sphères supérieures
« et les sphères inférieures, communiquant sa vie et son influence divine
« au monde visible et au monde invisible, médiateur, sauveur, illumina-

(16) *Ibid.*, t. VII, pp. 193-194.

(17) *Ibid.*, t. V, p. 11.

POUR QU'IL RÈGNE

« teur de tout ce qui était, par nature, au-dessus et au-dessous de son
« humanité sacrée...

« Ce prodige et, vraiment, cet excès de l'amour divin, ce fut, au sen-
• timent d'un grand nombre de Pères et de théologiens, le principe et la
« ruine de Satan... Croire au Fils de Dieu fait homme, espérer en Lui,
« L'aimer, Le servir, L'adorer, telle fut la condition du salut. Les deux
« testaments nous disent que ce précepte s'adressa aux anges comme aux
* hommes; il est écrit dans l'un et dans l'autre : « *Et adorent eum omnes*
« *angeli ejus.* »

« Satan frémit à l'idée de se prosterner devant une nature inférieure
« à la sienne, à l'idée, surtout, de recevoir lui-même de cette nature si
« étrangement privilégiée un surcroît actuel de lumière, de science, de
« mérite et une augmentation éternelle de gloire et de béatitude. Se jugeant
« blessé dans la dignité de sa condition native, il se retrancha dans le
« droit et dans l'exigence de l'ordre naturel; il ne voulut ni adorer dans
« un homme la majesté divine, ni accueillir, en lui-même, un surplus de
« splendeur et de félicité dérivant de cette humanité déifiée. Au mystère
« de l'incarnation, il objecta la création; à l'acte libre de Dieu, il
« opposa un droit personnel; enfin, contre l'étendard de la Grâce, il
« LEVA LE DRAPEAU DE LA NATURE. »

* Du reste, en dehors de toute opinion concernant ce caractère spé-
« cial du péché des mauvais anges, il est certain, ainsi que l'enseigne saint
« Thomas, que « le crime du démon a été ou bien de mettre sa fin dernière
« dans ce qu'il pouvait obtenir par les seules forces de la nature, ou
« bien de vouloir parvenir à la béatitude glorieuse par ses facultés natu-
« relies sans le secours de la grâce... » (18).

« C'est ainsi que tout le travail de l'enfer se traduit fatalement par
« la haine du Christ (et de Son Eglise), par la négation de tout l'ordre
« (surnaturel) de la grâce et de la gloire; c'est ainsi que l'hérésie des
« derniers temps a dû être et s'appeler le naturalisme, parce que le natu-
« ralisme est l'antichristianisme par excellence.

« Le point d'où Satan est tombé, c'est celui d'où il veut précipiter
« les autres... » (19).

Et, cela, dès le commencement.

(18) *Som. Théol.*, Ia, IIae, q. 63, art. 3, conclus.

(19) Cardinal Pic *Œuvres*, t. V, p. 45.

Le péché originel, premier péché de l'homme, fut aussi (et toujours sous l'inspiration de Satan) un péché de naturalisme.

« Le premier homme, enseigne saint Thomas d'Aquin, pécha de deux
« manières : il pécha, principalement, en désirant la ressemblance avec
* Dieu quant à la science du bien et du mal, afin de pouvoir, en vertu
« de sa propre nature, déterminer lui-même ce qu'il est bon ou
« ce qu'il est mal de faire; et il pécha secondairement, en désirant la
* ressemblance avec Dieu quant au pouvoir d'agir, afin de conquérir par
« la vertu de sa propre nature, la béatitude. En un mot, il désira, comme
« les anges, s'égaliser à Dieu, en ne s'appuyant que sur lui-même, en mépri-
« sant l'ordre (surnaturel) et la règle établie par Dieu. » (20).

Ainsi, « par le refus d'une destinée supérieure à la nature, écrit M. Jean
* Daujat, par la volonté de la nature de vivre sa vie propre (« vivre
« sa vie », selon le mot si fréquent aujourd'hui) et d'y trouver toute sa
« satisfaction, le naturalisme est l'erreur première, l'erreur sur l'option
« fondamentale où toute la destinée humaine s'engage. Il ne faut, donc,
* pas s'étonner qu'historiquement, le naturalisme ait inauguré toute la
« chaîne des erreurs modernes. » (21).

Naturalisme, donc : péché fondamental et, si l'on peut dire, plus spécifiquement satanique que tout autre.

(20) *Som. Théol.*, Ha, Ilac, q. 163, art. 2. « Telle est la doctrine de Saint Thomas, « beaucoup plus rationnelle que celle qui attribue la chute d'Adam, à l'amour excessif de son épouse. Etant donné le parfait équilibre de ses facultés, le désordre ne « pouvait être introduit en lui par le désir d'un bien sensible, mais seulement par la complaisance en lui-même et le désir d'un bien intellectuel ou spirituel au-dessus « de sa portée... Autrement, on ne s'expliquerait pas la terrible ironie dont Dieu « le poursuit après sa chute: « Voici qu'Adam est devenu comme l'un de nous. » Pour lui aussi, le premier péché est tout intérieur, exempt d'erreur et de passion, pleinement volontaire; le reste n'est plus qu'accessoire: qu'Éve ait été, pour lui, une « occasion de scandale, qu'il ait accepté le fruit défendu par complaisance pour « elle, peu importe. Il avait, déjà, péché dans son cœur... Volontairement, Adam « rejeta Dieu comme un maître importun et se mit à la place du Créateur, se choisissant comme l'unique centre de tout, comme l'unique fin en soi... » Cf. Mgr Prunel, *Cours de religion*, t. IV, pp. 33, 34, 35 (Bcauchesnc).

(21) « Il ne faut pas s'étonner, non plus, que, pour porter remède au mal « contemporain en l'attaquant dans cette source première, la Providence ait choisi, « de nos jours, comme source du renouveau chrétien et voie de salut pour l'humanité d'aujourd'hui, une influence de plus en plus grande de Marie, de Celle qui, une « fois pour toutes, a frappé le naturalisme à la tête et sorti l'humanité de cette voie « mortelle par le « oui » total, sans retour sur elle-même, dans une livraison totale « à l'œuvre de Dieu en elle, qu'elle a prononcé en acceptant de donner au Christ « sa nature humaine et, par là, en acceptant, au nom de toute l'humanité, la venue de « Dieu dans cette même humanité. Que celle qui a prononcé le « oui » total qu'avaient

POUR QU'IL REGNE

S'en tenir à la nature, refuser l'ordre divin de la grâce, autrement dit : séparer le naturel du surnaturel ou, si l'on préfère, selon l'énergique formule de Saint Jean ("), « dissoudre Jésus-Christ » (car c'est bien à cela, précisément, qu'aboutit cette séparation de la nature et de la surnature), voilà le péché initial et comme fastidieusement renouvelé, le péché-clef; en fait, le seul et grand drame du monde.

Saint Léon l'observait déjà dans son huitième discours sur la Nativité (M) : « Nous ne connaissons, depuis la venue de Jésus-Christ, pres-
« que aucun égarement de la pensée humaine en matière religieuse qui,

a refusé Lucifer et Adam, et, par là, ridiculisé à jamais leur a non », règne de
« plus en plus, c'est le seul espoir de résurrection pour un monde qui a exalté la
< négation jusqu'au délire. La Salette, Lourdes, Pontmain, Fatima, sont les étapes du
a salut. »

Aussi, pour être complet, tout ouvrage sur la Royauté Sociale de notre Seigneur Jésus-Christ doit-il, au moins, indiquer comme un inévitable prolongement de cette première souveraineté le Règne Social de Marie... *L'ordre social chrétien par le règne social de Marie*, tel est le titre d'une plaquette du R. P. Gabriel-Marie Jacques, des Frères de Saint-Vincent-de-Paul (Editions du règne social de Marie, 29, rue de Lourmel, Paris 15*).

Cf. également les exposés du Congrès de *La Cité Catholique* à Angers (1951). *Verbe* n° 64 et supp. n° 7.

(22) *Première Epître* de saint Jean, IV, 3. Les trois premiers versets de ce chapitre IV ne sont pas inutiles à citer en cet endroit. L'Apôtre de l'amour, en effet, y met en garde chacun de nous: a *Carissimi... Mes bien aimés*, écrit-il, *ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu; car beaucoup de faux prophètes sont venus dans le monde. Voici à quoi vous reconnaîtrez l'esprit de Dieu; tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair est de Dieu; et tout esprit qui dissout Jésus; * qui solvit Jesum (séparation du naturel et du surnaturel) n'est pas de Dieu; et c'est là l'antéchrist, dont tous avez entendu dire qu'il vient; et maintenant déjà, il est dans le monde...* »

(23) Mgr Pie, commentant ce passage, fait observer que le saint Pape et Docteur justifiait cette assertion par une revue complète des hérésies qui s'étaient succédées jusqu'à son temps. « Énumération curieuse, poursuit l'Evêque de Poitiers, après laquelle, comme l'observe le docte Thomassin, il ne reste, à aucun des systèmes éclos depuis ce grand pape, ni le mérite de l'invention, ni l'intérêt de la nouveauté, σ Les sophistes du XIX^e siècle, aussi bien que les sectaires du XVI^e, viennent tout simplement se ranger à la queue d'une longue suite d'aïeux, dans l'une ou l'autre des catégories assignées, de vieille date, aux négateurs de l'incarnation. Ceci est pour nous le principe d'une force et nous donne, parfois, l'apparence d'un dédain qui étonne. Nos contemporains surtout, très peu familiers avec l'histoire religieuse du passé, se scandalisent aisément du peu de portée que nous accordons à des écrits où leur appréciation incompétente avait cru apercevoir des points de vue nouveaux et tout à fait embarrassants pour les défenseurs de l'orthodoxie. Nous ne saurions partager leur étonnement naïf... Il est permis, sans manquer à la modestie, d'avoir quelque conscience de sa force, lorsqu'on est en droit de dire à ceux qui se posent

« d'une façon ou d'une autre, n'ait été une attaque à cette vérité des deux
* natures réunies dans la personne unique du Verbe. » (**),

« *Unde cecidit, inde deficit.* » Où Satan est tombé lui-même, il est clair qu'il continue à vouloir faire tomber les autres. Il y met son génie, toute sa subtilité, toute sa duplicité; d'où la variété de ses pièges et de ses artifices; d'où l'extrême multiplicité des divers modes de naturalisme.

Violent et agressif chez les uns, plus calme, quoique fort explicite chez d'autres, il sait encore devenir imperceptible et comme inavoué, implicite, seulement pratique... Voire, il se défendra même d'être naturalisme tout en l'étant réellement. C'est dans ces broussailles qu'il faut donc le poursuivre, si on veut le combattre efficacement, puisque c'est par là qu'il fait un plus grand nombre de victimes.

TROIS SORTES DE NATURALISMES

Pour procéder avec ordre et clarté, il nous paraît utile de préciser quel plan sera le nôtre dans l'exposition, qui va suivre, des différentes formes et des principaux arguments du naturalisme.

Nous commencerons par ce qu'on peut appeler le naturalisme agressif ou nettement affiché, celui qui nie jusqu'à l'existence du surnaturel, qui l'exclut ouvertement, le taxant de folie, d'absurdité, sinon d'inconnaissable. Athéisme, rationalisme, panthéisme, matérialisme, sensualisme, positivisme, agnosticisme, laïcisme en sont les aspects ordinaires.

En second lieu, nous aborderons cette espèce de naturalisme, qui ne nie pas, à proprement parler, le surnaturel, mais qui refuse de lui accorder la prééminence. A l'en croire, la raison et la foi seraient deux sœurs jumelles, susceptibles d'assurer, l'une comme l'autre, notre plein et total épanouissement. En bref, raison et foi, naturel et surnaturel, sont mis ici sur un pied d'égalité. D'aucuns même vont jusqu'à les confondre, présentant les deux ordres comme n'en formant qu'un.

«en novateurs: « Je vous connais; il y a des siècles que vous vous nommez Simon, « Carpocras, Corinthe, Ehioui, Bnsilide, Marcion, Mânes, Priscillien, l'alentin, Sabellius, « Hermogene, Arius, Apollinaire, Théodore de Mopsueste, Celse, Porphyre, Julien, « Nestorius, Pelage, Faityghes, Cyrus d'Alexandrie, Félix d'Urgel, etc., enfin, dans « des temps plus rapprochés, Michel Servet, Fauste, Socin, etc. » (Cardinal Pie, opus rit., t. V, p. 121).

(24) « Ces hommes détruisent, disait Pie IX dans *Quanta Cura*, parlant des « naturalistes, ces hommes détruisent absolument la cohésion nécessaire qui, par la volonté de Dieu, unit l'ordre naturel et l'ordre surnaturel.* »

POUR QU'IL RÈGSE

Nous étudierons, enfin, cette sorte de naturalisme (plus dilué encore, mais non moins pervers, parce que beaucoup plus répandu) qui, contrairement au premier, accepte de reconnaître l'existence du surnaturel et, contrairement au second, admet sa prééminence toute divine, mais qui, cependant, le considère (ou présente) comme une « matière à option », dont on peut se dispenser.

Naturalistes de la première catégorie.

Il est évident qu'entrent d'emblée dans cette catégorie tous ceux qui refusent d'admettre jusqu'à l'existence de Dieu. Le naturalisme est inhérent, ici, à la position même. Athées, matérialistes, panthéistes, ne peuvent pas ne pas être naturalistes. Refusant d'admettre Dieu, comment pourraient-ils admettre le surnaturel ? Il n'y a même plus ici de problème. C'est par réfuter athéisme, matérialisme, panthéisme, qu'il faudrait commencer. Or, tel n'est pas notre but.

Plus insidieuse et, donc, plus dangereuse en un sens, l'erreur de ceux qui, tout en professant, peut-être, l'existence de Dieu, le prétendent « coupé » du monde, refusant par là de croire à la vraisemblance et jusqu'à la possibilité de l'incarnation, et donc à toute alliance du naturel et du surnaturel. Croire en un Dieu, peut-être, mais refuser d'admettre un Dieu fait homme.

« Parmi les ennemis de l'Eglise, écrit encore l'Evêque de Poitiers, « ceux-là lui font la plus pernicieuse de toutes les guerres, qui, parés du « manteau de la philosophie, se composant un visage bénin et n'employant * qu'un langage poli, affichent un certain zèle pour la cause de Dieu. » (25) (mais pour la cause d'un Dieu défendue et définie par une religion naturelle...)

LE RATIONALISME

Ce Dieu « rationnel », bien loin de se présenter à nous « comme un « ouvrier malhabile et incertain, qui change d'avis et raccommode son

(25) *Œuvres*, t. III, p. 218.

« œuvre, ou comme un père faible, tantôt irrité, plus souvent attendri,
 « qui s'abandonne à la colère, en rougit et s'efforce de la faire oublier
 « par sa tendresse, un tel Dieu n'est pas l'idéal qui resplendit au fond
 « de la nature humaine, et dont la science nous montre la glorieuse et
 « féconde immutabilité. Le vrai Dieu n'a rien de l'homme... » (2e).

Rapportant ces paroles de Jules Simon, Mgr Pie ne pouvait taire son émotion. « Je m'arrête, Messieurs, s'écriait-il, la parole se glace sur
 « mes lèvres. Ou tout ce que je viens de dire est un non-sens, ou cela
 « signifie que le Dieu, qui s'est révélé à nous par les Saintes Ecritures,
 « le Dieu irrité par le péché, calmé par le châtement et touché par le
 « repentir, le Dieu apaisé et attendri par la Rédemption, est un Dieu
 « rapetissé et imparfait, mais, surtout, que le gage suprême de l'amour
 « de Dieu, le dernier effort de sa tendresse, le mystère suréminent de
 « sa miséricorde, en un mot, que l'incarnation de son Fils, c'est le rava-
 « lement, c'est la dégradation de la divinité ! Le Dieu de la religion
 « naturelle est plus grand, nous dit-on, parce qu'il n'est pas un Dieu
 « humain; il est le vrai Dieu, parce qu'il n'a rien de l'homme... » (2')

Le vrai Dieu, mais qui n'ait rien de l'homme, tel est le Dieu qu'aurait accepté de servir Lucifer. Mais le Dieu tait homme, voilà ce qu'il refusa d'admettre et Celui que ses suppôts continuent à refuser de servir de génération en génération...

Tous les arguments leur semblent bons qui permettent d'escamoter, sinon de taire Jésus-Christ.

Philosophisme, rationalisme, sont comme l'âme de tous leurs discours.

Pour le catholique, donc, la question se réduit à ceci : « Etant sup-
 « posé que Dieu se mette directement en rapport avec l'homme pour l'ins-
 « truire de vérités plus hautes que celles qui sont accessibles à la raison
 « naturelle, pour le guider par des préceptes positifs et des secours gra-
 « tuits vers une destinée supérieure à sa destinée naturelle, peut-on dire
 « vraiment que ce soit faire acte de raison et de saine philosophie que
 « de dire à Dieu : « Votre parole révélée, votre loi positive ne me regar-
 « dent pas. Je cesserais d'être philosophe si je vous écoutais, si je vous
 « obéissais... Ma raison est une puissance qui ne relève que d'elle-même
 « et qui ne peut accepter d'aucune puissance supérieure ni lumières, ni
 « commandements quelconques... » ?

(26) *La religion- naturelle*, par Jules Simon, p. 418.

(27) *Œuvres*, t. III, u. 220.

POUR QU'IL RÈGNE

« Non, un tel langage n'est pas, ne peut pas être rationnel. Evidem-
« ment, quand la philosophie parle ainsi, elle pose en axiome ce qui
« est en question. » (28)

« Nous dirons donc à la philosophie, qui récuse ainsi toute étude,
« tout examen, toute acceptation de la vérité révélée, que son premier
« tort est d'être antiphilosophique. Vous voulez que votre philosophie
« ne relève que de la raison et plutôt à Dieu qu'elle en relevât tou-
« jours... ! » (29)

« Par exemple, s'il est philosophique d'avoir un maître ici-bas, com-
« ment serait-il anti-philosophique d'accepter un maître là-haut et en quoi
« peut-il être rationnel de renvoyer ce maître dans les profondeurs de
« sa demeure céleste, s'il daigne en descendre pour nous instruire ? Tous
« les jours, un homme de génie, par sa parole, par ses leçons, élève une
« intelligence au-dessus de son niveau naturel, lui imprime un élan, lui
« donne un essor que cette intelligence abandonnée à elle-même n'aurait
* jamais su prendre. S'avise-t-on de regarder comme un outrage à la
« raison indépendante du disciple, ce profit qu'elle tire des lumières et
« de l'expérience du maître ? N'a-t-on pas toujours considéré, au contraire,
« comme un juste sujet de gloire d'avoir été à l'école d'un Socrate, d'un
« Platon ou des autres philosophes célèbres ?

« Or, en quoi le maître divin qui daigne nous communiquer surna-
« turellement une partie de sa science divine et inaccessible, porte-t-il
« une atteinte plus sérieuse à la dignité de nos facultés personnelles que
« le maître humain dont l'enseignement nous ôte, pourtant, le mérite de
« découvrir, par nous-même, des vérités auxquelles notre intelligence
« aurait rigoureusement pu parvenir par ses propres efforts ?

« Et ce n'est pas seulement envers le maître qui enseigne, c'est encore
« envers le maître qui commande que la voix de la raison nous ordonne
« la docilité et la soumission. Il n'est pas un livre sérieux de philosophie
« et de morale naturelle qui n'enseigne le principe nécessaire de l'obéis-
« sance et de la subordination de l'homme envers l'homme, par exemple
« du fils envers le père, du sujet envers le prince, du serviteur envers
« le maître... Or, si la dignité de la nature humaine n'est pas offensée par
« cette soumission de l'homme aux volontés libres d'un autre homme,
« en quoi la raison peut-elle protester contre la glorieuse sujétion de
« l'homme aux libres volontés de Dieu, volontés toujours justes en elles-

(28) *Ibid.*, t. III, pp. 153-154.

(29) *Ibid.*, t. III, p. 151.

« même et toujours avantageuses à ceux auxquels elles sont imposées ?
 « En un mot, s'il est philosophique d'aller à l'école et d'obéir aux ordres
 « d'un homme, comment établir qu'il n'est pas philosophique d'aller à
 « l'école et d'obéir aux ordres d'un Dieu ?...

« Or, voici que le philosophe rationaliste se fait, précisément, un
 « point d'honneur de demeurer dans son ignorance et dans son erreur, plu-
 « tôt que de prêter l'oreille à la parole directe de Dieu. Voici que le
 « naturalisme revendique, pour la raison, le droit de rester abandonnée
 « à sa faiblesse native et qu'il défend opiniâtrement, comme un apa-
 « nage inaliénable de l'humanité (30), la faculté d'ignorer et de se
 « tromper. »

C'est être exigeant, disent-ils, que de demander à la philosophie de
 tout savoir et d'être infaillible. La philosophie doit se contenter modes-
 tement de la dose de science et de vérité qui est à sa portée. « Oui, sans
 « doute, mais à la condition que la philosophie considérera comme étant
 « à la portée de l'homme toute science et toute sagesse qu'il plaira à
 « Dieu de lui rendre accessibles à un titre ou à un autre, et qu'elle ne for-
 « mulera pas une proposition aussi insensée que le serait celle-ci : Plu-
 « tôt les ténèbres et l'erreur sans l'intervention surnaturelle de Dieu, que
 « la lumière et la vérité au moyen de cette intervention. » Car, alors,
 « il faudrait dire au philosophe qu'il porte un nom menteur et que, tout
 « en se proclamant homme de progrès, c'est lui-même qui emprisonne
 « l'esprit humain dans un cercle infranchissable. Eh quoi ? vous ne voulez
 « pas que la raison soit limitée par la foi et vous limitez la raison par
 « elle-même ! La foi, loin de restreindre le territoire et de resserrer les
 « limites de l'ordre rationnel, recule les frontières de cet ordre, ou, plu-

**(30) Pour savoir jusqu'où peut aller le cynisme d'un tel refus, on peut lire ce
 texte de Jaurès: « Ce qu'il faut sauvegarder avant tout, ce qui est le bien inestimable
 e conquis par l'homme à travers tous les préjugés, toutes les souffrances et tous les
 a combats, c'est cette idée qu'il n'y a pas de vérité sacrée, c'est-à-dire interdite à la
 « pleine investigation de l'homme, c'est que ce qu'il y a de plus grand dans le monde,
 « c'est la liberté souveraine de l'esprit..., c'est que toute la vérité qui ne vient pas
 a de nous est un mensonge, c'est que, jusque dans les adhésions que nous donnons,
 « notre sens critique doit rester toujours en éveil et qu'une r.EVOLTE secrète doit se
 « .MÊLER A TOUTES NOS AFFIRMATIONS ET A TOUTES NOS PENSÉES, c'est que, 81 l'idéal
 « même de Dieu se faisait visible, si Dieu lui-même se dressait devant les mul-
 a TITUDES SOUS UNE FORME PALPABLE, LE PREMIER DEVOIR DE L'HOMME SERAIT DE REFUSER
 « L'OBÉISSANCE ET LE CONSIDÉRER COMME L'ÉCAL AVEC QUI L'ON DISCUTE, NON COMME LE
 « maître qu'il faut subir... » (Cité par Roussel in *Libéralisme et catholicisme*, p. 30)...
 Paroles impies, sans doute, au premier chef; mais, au fond, quelle sottise! Est-ce
 bien cela que nos prophètes modernes considèrent comme l'authentique « esprit
 philosophique » ?**

POUR QU'IL RÉGNE

« tôt, en maintenant les limites et les frontières naturelles de la raison,
« elle confère le privilège de les franchir et de s'exercer dans la seconde
« sphère où elle l'introduit. Et la philosophie est d'autant moins admise
« à considérer cette extension merveilleuse du domaine de la raison
« comme une dérogation à sa dignité qu'elle est bien forcée de reconnaî-
« tre que la raison individuelle de l'homme n'est pas la source première
« et l'instrument unique de toutes ses connaissances, même purement
« naturelles. » (31)

« N'oublions pas qu'il est un autre axiome familier à la philosophie;
« c'est que le philosophe ne peut pas et ne doit pas négliger les faits (32),
« attendu que « l'histoire est le flambeau de la philosophie... » Or, cela
« étant, comment peut-il être philosophique d'interdire à la raison du phi-
« losophe d'aborder ces grandes questions historiques qui touchent à tous
« les points culminants des affaires humaines : « L'homme a-t-il été laissé,
« a-t-il même été créé dans l'état de pure nature ? Dieu a-t-il parlé aux
« hommes ? Dieu est-il venu sur la terre ? Dieu a-t-il fondé, ici-bas, une
« société surnaturelle ? Quand le Très-Haut a parlé par des envoyés,
« quand il est venu en personne, a-t-il prouvé par des signes décisifs
« la divinité de sa parole, la divinité de sa personne ? Dans la société sur-
« naturelle qu'il a fondée au sein de l'humanité, a-t-il laissé des marques
« manifestes de son assistance continue ? » On comprend l'importance
« immense de ces questions...

« Eh bien ! non. Le philosophe fera un tour agile sur lui-même et il
« en sera quitte pour vous dire : « Nous sommes philosophes, nous ne
« sommes pas théologiens. » Et la philosophie persistera opiniâtement à
« ne pas même aborder comme une hypothèse ce que la voix du genre
« humain tout entier et de tous les siècles lui présente, non seulement
« comme une possibilité, mais comme un fait certain, je veux dire la révé-
« lation surnaturelle...

« Permis à l'écrivain philosophe de se railler, plus ou moins agréa-
« blement, de cette sentence de l'auteur de l'« Imitation » : A quoi sert
« de savoir des choses sur lesquelles nous ne serons point examinés au
« jour du Jugement ? » Mais je ne sache pas que ce soit non plus un rôle
« très glorieux pour la philosophie de nous mettre en rapport avec toutes
« choses, excepté celles sur lesquelles se joue effectivement notre destinée...

(31) Cardinal Pie. *Œuvres*, t. III, p. 156.

(32) Il n'est pas sans intérêt, ici, de rappeler, au contraire, la phrase de Rousseau:
« Ecartons tous les faits, car ils ne touchent pas à la question ». Bd exemple, en
vérité, d'une méthode vraiment raisonnable, sinon rationnelle.

« Sans doute, la philosophie et la théologie sont des sciences distinctes; mais autre chose est la distinction, autre chose est la séparation, l'opposition, l'incompatibilité. La philosophie diffère de la théologie comme la raison diffère de la foi, comme la nature diffère de la grâce. De même que la foi ne s'impose pas partout à la raison et qu'il y a un certain exercice possible et réel des facultés naturelles sans l'intervention de la grâce, de même, il y a un certain ordre de sciences humaines qui peuvent exister et se développer sans le secours direct de la doctrine révélée. Ce principe n'a rien d'étonnant et il doit être accepté de tout le monde. Mais d'imaginer et de construire un système général, un cours complet de philosophie qui se tienne si exclusivement dans la sphère de la nature et si rigoureusement en dehors de toute relation avec l'ordre surnaturel qu'il ne soit pas même un acheminement vers les doctrines plus hautes d'une religion divine, qu'il ne laisse pas même soupçonner que Dieu a pu converser avec les hommes et que, réellement, le Verbe fait chair a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité, ce procédé, quel qu'il soit et quelques autres qualifications qu'on doive lui donner, non seulement n'est pas chrétien, n'est pas religieux, mais il n'est même pas philosophique, parce qu'il n'est pas conforme à la raison même naturelle de l'homme. Saint Thomas d'Aquin l'a dit avec un à-propos merveilleux (33)4 « La foi, il est vrai, n'est pas un apanage de la nature humaine; mais il est dans la nature humaine que l'homme ne répugne pas à l'action intérieure de la grâce, ni à la prédication extérieure de la vérité; c'est pourquoi, sous ce rapport, l'infidélité est contre nature. » (31).

« Qu'est-ce à dire, au surplus, « le philosophe est indépendant sur le terrain de la raison et de la nature » ?... Ce partage est purement et simplement impossible; car l'homme croyant ne peut exister sans l'homme raisonnable et l'ordre surnaturel cesse d'être un fait si on lui soutire la nature sur laquelle il demande à s'ajouter. La foi n'est pas un être subsistant en lui-même; c'est un accident divin qui se produit dans un être capable de le recevoir; or, si vous commencez par adjuger à la philosophie le monopole de la raison de l'homme, vous ne présentez plus à l'élément révélé qu'une matière aveugle sur laquelle il n'a pas de prise avec laquelle il ne peut s'assimiler ni se combiner. C'est dans l'homme tout entier et, par conséquent, c'est avant tout, dans la raison, qui est la première et la plus indispensable des facultés

(33) *Som. Théo.*, Ha, lac, q. 10. art. I, ad. 1.

(34) Cardinal Pie, *Œuvres*, t. III, pp. 157 à 161.

POUR QU'IL RÈGNE

< constitutives de l'homme que la foi veut et doit pousser ses racines. La
* religion surnaturelle ne sera qu'un pont jeté en l'air et perdu dans les
« nuages, si l'une des piles n'est pas solidement assise dans notre nature
« raisonnable; c'est un navire lancé du ciel qui flotte dans l'espace et
« à qui tout abordage vers nos rives est impossible, parce qu'il n'a aucun
« moyen de jeter l'ancre sur la terre ferme de l'humanité. Ne dirait-on
« pas que les philosophes de ces derniers temps, profitant de leurs accoin-
« tances avec les politiques, ont inventé de faire le vide autour de Jésus-
« Christ ? On ne l'attaquera pas, on ne contestera pas son droit de com-
« mander; mais toutes les forces vives de la nature humaine seront tenues
« tellement à l'écart et en dehors de lui qu'il sera, sur la terre, un roi
« sans ministres ou, plutôt, sans sujets. » f35)

LE LAÏCISME

Nous venons de voir démasquer l'erreur du philosophisme rationaliste et démonter ses plus insidieux arguments. Tout proche d'elle et comme analogue : le péché de laïcisme.

Même argumentation ou presque : « Nous sommes des laïcs, nous ne
« sommes pas évêques ni prêtres; nous vivons dans un pays et sous des
« institutions libres, non sous l'ancien régime. Nous sommes hommes
« publics et, l'Etat ne professant aucun culte, les fonctionnaires qui ensei-
« gnent en son nom ne peuvent et ne doivent professer que les principes
« généraux de la morale naturelle commune à toutes les religions...
« Aujourd'hui, l'Etat est laïque, le législateur est laïque, la morale est
< laïque, l'enseignement est laïque... Convenez-en; aujourd'hui, la question
« d'une religion positive est devenue, en fait sinon en principe, affaire de
« choix et de goût... Dans un but de concorde sociale, l'Etat se doit, donc,
♦ tout en assurant aux citoyens la liberté de suivre leur culte respectif,
« d'exercer comme un sacerdoce de l'ordre seulement naturel et de poser,
« par là-même, l'éducation nationale, l'enseignement des lettres, de l'his-
« toire, de la philosophie, de la morale, en un mot toute la législation et
« toute l'organisation sociale, sur un fondement neutre ou, plutôt, sur

(35) *Ibid.*, t. III, pp. 166 et 167.

« un fondement commun, et résoudre ainsi, en dehors de tout élément
« révélé, le problème de la vie humaine et du gouvernement public... » (M)

Autre argument du laïcisme et qui offre cet intérêt d'être plus récent. Nous le trouvons formulé dans «un manifeste relatif à l'affaire Finaly» (36) signé par quelques-unes des personnalités les plus caractéristiques du laïcisme contemporain, groupées sous la houlette du très représentatif Albert Bayet. Professeurs à la Sorbonne ou au Collège de France y sont dans une forte proportion. Il n'est donc pas excessif de croire que ce doit être là un texte de qualité, où ne peuvent pas ne pas être rassemblés les arguments les plus solides, ceux qui forcent, pour ainsi dire, la conviction.

Considérant, donc, prétendent les soussignés, « que la loi, expression
« de la volonté générale dans un domaine commun à tous et ouvert aux
« lumières de tous, ne saurait être subordonnée, en aucun cas, à un dogme
« religieux ou à un système philosophique particulier »... « se déclarent
« fermement attachés aux principes selon lesquels l'Etat, garantissant à
« toutes les églises ou écoles philosophiques leur liberté d'expression et
« de développement dans l'ordre spirituel, n'adhère à aucune d'elles et
« demeure, ainsi, seul juge souverain dans son domaine.. »

Ainsi, parce qu'elle est (ou qu'on la prétend) « expression de la volonté
« générale dans un domaine commun à tous et ouvert aux lumières de
« tous », « la loi ne saurait être subordonnée, en aucun cas, à un dogme
« religieux ou à un système philosophique particulier. »

Ainsi, la loi ne doit être subordonnée, inspirée, ni par un dogme religieux, ni par un système philosophique particulier ? Mais, dès lors, que devient-elle ? Qu'est-elle ? Que peut-elle être ? Que défend-elle ? Que commande-t-elle ? Que prescrit-elle ? Que favorise-t-elle ? Impossible, en effet, de répondre à chacune de ces questions sans être condamné à recevoir une étiquette philosophique, sinon religieuse. Il n'y a que les imbéciles, les animaux, les plantes et les pierres dont le comportement échappe à semblable étiquetage. L'ignorerait-on du côté de chez M. Bayet ?

(36) Nous passerons d'autant plus brièvement sur ces oppositions que nous leux avons pour ainsi dire répondu par avance dans la première partie de cet ouvrage. L'exposé de la Thèse et des arguments qui la fondent est la plus sûre des réfutations du laïcisme. Or, toute la première partie de cet ouvrage n'est autre que l'exposé de cette Thèse de la Royauté, universelle et donc sociale, de Jésus-Christ. Il suffit de s'y reporter. Cf., notamment, les chapitres I, II et IV de cette première partie.

(37) Le *Figaro*, 15 avril 1953.

POUR QU'IL RÈGNE

Osons le dire : une telle définition de la loi la condamnerait à ne plus exister. Et pour ce qui est de notre législation, nul n'ignore que l'esprit général en est maçonnique et authentiquement révolutionnaire. Voilà pour le dogme et la particulière philosophie !

Et non seulement une telle définition de la loi la rendrait impossible, mais il est évident que semblables lois n'ont jamais existé au cours de l'histoire. Rome avait une certaine philosophie de l'Etat et Athènes aussi ' Et prétendre qu'on n'a pas de philosophie de l'Etat, ce serait encore en avoir une et, par là-même, faire profession d'un système philosophique particulier.

En réalité, rien de plus menteur que les affirmations de ce manifeste. La solennité doctorale dans laquelle il s'enveloppe n'est pas sans en accentuer l'effet divertissant. En réalité, ce refus de tout dogme religieux et de tout système philosophique particulier a de nombreux titres dans l'ordre des idées, qui sont : libéralisme, syncrétisme, éclectisme, sinon agnosticisme et scepticisme. Beau résultat, on en conviendra, pour des gens qui se piquent d'échapper à toute désignation philosophique ! Rien de plus « particulier », donc, que ce système qui prétend ne pas en être un.

René Groos l'a fort bien dit : « Le libéralisme a pour principe un respect égal de toutes les opinions; c'est condamner l'idée de choix » et, du même coup, condamner toute opinion, hormis la libérale. »

L'Etat qu'on nous propose ici ne prend rien, n'« adhère » à rien, pour demeurer ainsi, affirme-t-on, « le seul juge souverain dans son domaine ».

Mais comment serait-il juge cet Etat sans principes et sans normes, puisqu'il laisse à chacun son système philosophique propre et qu'il n'en a lui-même aucun ?

Naturalistes de la deuxième catégorie.

Leur naturalisme ne consistera plus tant à refuser (ou à laisser à l'écart) le surnaturel qu'à mettre comme sur un même pied d'égalité nature et surnature, ce qui ne peut qu'inciter à les confondre.

Ainsi, ne refusera-t-on plus explicitement de reconnaître ou d'admettre seulement le surnaturel, mais on présentera la foi et la raison comme deux routes parallèles que l'homme peut choisir indifféremment, « attendu

« que la voie exclusivement philosophique aboutit, tout aussi bien que la
« voie chrétienne, au terme final de la destinée humaine. »

Quelques bons apôtres, plus subtils encore, sauront mieux présenter leurs arguments : « Reconnaissons, diront-ils, que les vérités découvertes
« par le philosophe ne sauraient suffire à l'homme, ni pour sa sanctifica-
« tion, ni même, peut-être, pour sa consolation. Plus exactement, elles ne
« peuvent suffire qu'aux âmes d'élite, qui savent aimer et penser, mais
* le reste de l'humanité a d'autres besoins. En bref, la religion, les cultes
« sont pour la foule, la philosophie, pour une élite. Sans la religion, la
« philosophie, réduite à ce qu'elle peut tirer laborieusement de la raison
« naturelle et perfectionnée, s'adresse à un très petit nombre et court
« le risque de rester sans une grande efficacité sur les mœurs et sur la
« vie... Autrement dit, la religion est nécessaire, mais pour le peuple seu-
« lenient. La philosophie, au reste, ne croit point s'humilier en avançant
« qu'elle est faite pour quelques-uns et ne suffit pas au genre humain,
« tout le monde ne pouvant être philosophe. *

On voit le ton.

« On veut bien, disait Mgr Pie f38), que le chrétien, uni à Jésus-Christ
« par la foi et la grâce, produise des fruits plus nombreux et. peut-être,
« plus délicats; mais on prétend que la branche détachée du tronc, la
« nature privée de la grâce, peut donner des fruits. A tout le moins,
« convenables et suffisants. Or, jamais le naturalisme ne pourra prouver
* cette thèse... Ne pas demeurer en Jésus-Christ, ne pas produire de
« fruits en Jésus-Christ, c'est se condamner soi-même A être amputé et
* jeté au feu... »

Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi tant s'acharner contre cette sorte de naturalisme ? Déficient, sans doute, il n'en demeure pas moins favorable au christianisme. Il sait, à l'occasion, parler de Jésus-Christ en termes émouvants. Qu'il soit insuffisant, cela n'est pas douteux. Mais pourquoi s'en faire un ennemi, alors qu'il serait plus habile de faire servir ses aveux à des fins apologétiques ?

Il est facile de répondre comme le fit saint Hilaire à tel moment de sa lutte contre l'arianisme : « La stratégie de l'heure, disait-il, consiste

(38) *Œuvres*, t. II, p. 256.

« à s'abriter sous le voile spécieux de l'orthodoxie évangélique, de telle
« sorte que Jésus-Christ semble être annoncé alors même qu'il est nié. »

De cette manière, ils ont réussi à tromper les simples, qui pensent
que les mots renferment les croyances qu'ils expriment « et qui ne décou-
« vrent pas la ruse de ces écritures composées en style d'antéchrist. »

« Ainsi en est-il bien souvent, à cette heure, continue le Cardinal
« Pie (39). La religion chrétienne, on la proclame incomparablement la
« plus parfaite et la plus sainte de toutes les religions; mais on n'a garde
« de la proclamer la seule vraie; on se glorifie, au contraire, d'être en
« communion avec toutes les grandes philosophies et avec les religions
« qui couvrent la terre, comme si la religion chrétienne, qui condamne
« toutes les sectes dissidentes et qui se déclare divine, n'était pas réputée
« fausse par cela seul que d'autres religions peuvent revendiquer, même
« à un moindre degré, la perfection et la sainteté.... »

Confusion du naturel et du surnaturel, et que Mgr Pie dénonçait dans
tel passage de Victor Cousin (40). « Vous éprouvez un tressaillement de
« joie, disait-il, parce que votre œil vient de découvrir, sous la plume de
« l'écrivain, un des mots les plus saints de l'idiome chrétien : la folie
* de la croix; mais quel n'est pas notre mécompte en apprenant, aussitôt,
« que cette folie-là, comme celle qui réside dans tout homme supérieur,
« c'est la partie divine de la raison, et en l'entendant comparer soit à
« cette puissance mystérieuse que Socrate appelait son démon, soit à ce
« que Voltaire appelait le diable au corps, sans lequel une comédienne
« même ne saurait être une comédienne de génie ? »

On voit le tour ! Toute notre littérature en est pleine. La délicatesse
des formules peut varier selon les écrivains. D'une insigne muflerie chez
quelques-uns, le procédé apparaîtra, chez d'autres, presque délicat. L'es-
prit, cependant, est le même : c'est un esprit qui dissout Jésus-Christ.

Il corrompt, en un mot, la notion surnaturelle de l'incarnation ou,
mieux encore, il confond naturel et surnaturel, il fait se perdre le surna-
turel dans le naturel.

« Ils disent que le Verbe fait chair, c'est la raison suprême en tant
« qu'elle est communiquée à tout homme venant en ce monde; ils ne voient
« dans le Christ et par le Christ que la nature humaine plus richement
« dotée de la raison divine; Jésus-Christ est un homme qui a fait faire

(39) //h//, t. II. p.

(10) \ h lnr (*Du irai. du beau et du bien.* 2^e edit., 1854* p. 1. l.

* un grand pas à l'humanité (41), qui a déterminé un des progrès de
 « sa marche toujours ascendante, qui a rassemblé, sous forme de religion,
 « les meilleures traditions de la philosophie spiritualiste qui l'a précédé
 « et qui devait se perfectionner encore après lui. Et, ainsi, la raison orgueil-
 « leuse se fait un trophée de ce qui est le plus grand, le plus impénétrable
 mystère de la grâce. Et, ainsi, la fausse sagesse réduit à des proportions
 « humaines l'incommensurable chef-d'œuvre de la toute-puissance et de
 « la charité divines. » (42).

Et nous n'aurions que l'embarras du choix, si nous voulions citer ici les passages les plus significatifs de la littérature contemporaine qui contiennent, en réalité, cet aveu. Dans ces doctrines, l'homme apparaît véritablement comme le créateur de toute religion, voire le créateur de Dieu, d'un Dieu qui, d'ailleurs, se fait, se précise sans cesse, car Dieu ne serait pas autre chose que la bonté et la beauté que l'humanité trouve en elle-même, qu'elle idéalise et qu'elle adore. « Il n'y a de Divin, dans le personnage historique de Jésus-Christ, que ce que l'humanité y a mis. Il faut laisser au peuple sa croyance en un Dieu substantiel et déterminé, en une religion établie, mais c'est le privilège des classes lettrées, c'est le culte des parfaits de savoir que Dieu n'est, en réalité, que tout ce qui sort de nos profondeurs de notre être, et que Jésus-Christ n'est qu'un des noms sublimes que l'humanité a choisis pour se rappeler ce qu'elle est et s'enivrer de sa propre image. » rj.

« Culte des parfaits », vient-il d'être dit, « privilège des classes lettrées », arguments préférés de l'ésotérisme ! Aussi bien appartient-il à cette catégorie de naturalisme. On en connaît l'idée mère : Le catholicisme catholique et la théologie officielle de l'Eglise romaine représentent cette part de vérité qui peut être présentée à la foule : c'est la doctrine exotérique. De tout temps, on a reconnu la nécessité d'adapter l'enseignement des hauts principes à la faiblesse d'esprit des humbles ; mais, de tout temps aussi, les sages ont cherché la forme parfaite de la vérité et l'ont transmise aux initiés ; c'est la doctrine ésotérique. L'ésotérisme n'a guère varié ; le christianisme en est la dernière expression, identique, quant au fond, à l'ésotérisme des Mages de la Perse, à celui de Pythagore, à celui de Bouddha, à la Kabale judaïque. Pour établir

(41) Il serait impossible et il n'est pas, d'ailleurs, dans nos intentions de citer en détails tous les passages d'œuvres contemporaines où le Christ est, en fait, présenté de cette façon. Mais comment ne pas faire allusion ici à telles pages de Bergson (*Deux sources*) à telles pages de Leconte du Nouy (*L'homme et sa destinée*) !

(42) Cardinal Pic, *Œuvres*, t. 11, p. 372.

(43) N'est-ce point là tout l'esprit de Renan, dans sa *Vie de Jésus* ?

POUR QU'IL RÈGNE

« cette thèse risquée, on aura recours à un moyen qui manque rarement
« son effet sur le vulgaire; il accumule les mots empruntés au vocabulaire
« des religions orientales et s'ingénie à multiplier les rapprochements.
« Qu'est-ce que le repos (requies) souhaité par l'Eglise à ses morts ? C'est
« le « nirvana » bouddhique. Qu'est-ce que le « Karma » des Hindous ?
« C'est le péché originel. Qu'est-ce que le « Kama-Loka » ? C'est notre
« purgatoire. Leur « devackhan » ? Notre paradis. La « mansvatara » ?
« Notre éternité..., etc. Il va sans dire que, pour établir l'identité entre
« tous ces termes, il faut, souvent, fausser le sens des expressions théo-
« logiques. On ne s'en fera pas faute... » (44).

Ainsi, le surnaturel disparaît totalement dans ce système, défiguré qu'il est (pratiquement), « naturalisé » par le contact même des conceptions très naturelles auxquelles on l'oppose ou auxquelles on le compare.

Naturalistes de la troisième catégorie.

Nous avons dit de cette troisième espèce de naturalisme qu'il est, en quelque sorte, plus dilué, mais non moins pervers, parce que beaucoup plus insidieux et donc beaucoup plus répandu. Contrairement au premier, celui-ci accepte de reconnaître l'existence du surnaturel. Contrairement au second, il l'admet pour ce qu'il est : surnaturel, vraiment divin, Mais ceci étant concédé, on le présentera comme une « matière à option » dont on peut légitimement se dispenser. Voire, si cet aveu lui-même n'est pas aussi nettement formulé, on agira, on s'exprimera, on se comportera, on pensera, on écrira comme si l'on était, effectivement, libre à l'endroit du surnaturel en n'en parlant jamais ou bien en n'en parlant pas quand il faut, comme il faut et autant qu'il faut.

A ce degré, nous fait observer le Cardinal Pie, le naturalisme insiste sur le côté le plus spécieux de son objection.

« Je professe hautement des doctrines spiritualistes; je veux de toute
« l'énergie de ma volonté vivre de la vie de l'esprit et observer les lois

(41) Mgr d'Hulst.

« exactes du devoir. Mais vous nous parlez d'une vie supérieure et surnaturelle, vous développez tout un ordre surhumain, basé principalement sur le fait de l'incarnation d'une personne divine; vous nous promettez, pour l'éternité, une gloire infinie, la vue de Dieu face à face, la connaissance et la possession de Dieu tel qu'il se connaît et qu'il se possède Lui-même; comme moyens proportionnés à cette fin, vous nous indiquez les éléments divers qui forment, en quelque sorte, l'appareil de la vie surnaturelle: foi en Jésus-Christ, préceptes et conseils évangéliques, vertus infuses et théologiques, grâces actuelles, grâce sanctifiante, dons de l'Esprit-Saint, sacrifice, sacrements, obéissance à l'Eglise. J'admire cette hauteur de vues et de spéculations. Mais, si je rougis de tout ce qui m'abaisserait au-dessous de ma nature, je n'ai non plus aucun attrait pour ce qui tend à m'élever au-dessus. Ni si bas, ni si haut. Je ne veux faire ni la bête, ni l'ange; je veux rester homme. D'ailleurs, j'estime grandement ma nature... Je la trouve suffisante. Je n'ai pas la prétention d'arriver, après cette vie, à une félicité si ineffable, à une gloire si transcendante, si supérieure à toutes les données de ma raison et, surtout, je n'ai pas le courage de me soumettre, ici-bas, à tout cet ensemble d'obligations et de vertus surhumaines. Je serai, donc, reconnaissant envers Dieu de ses généreuses intentions, mais je n'accepterai pas ce bienfait, qui serait pour moi un fardeau. Il est de l'essence de tout privilège de pouvoir être refusé. Et puisque tout cet ordre surnaturel, tout cet ensemble de la révélation est un don de Dieu gratuitement surajouté par sa libéralité et sa bonté aux lois et aux destinées de ma nature, je m'en tiendrai à ma condition première, je vivrai selon les lois de ma conscience, selon les règles de la raison et de la religion naturelle, et Dieu ne me refusera pas, après une vie honnête, vertueuse, le seul bonheur éternel auquel j'aspire: la récompense naturelle de vertus - naturelles. » (45).

«JESUS-CHRIST N'EST PAS FACULTATIF»

« Voilà bien le plus spécieux argument du naturalisme ? Mais, tout comme les autres, ce raisonnement porte à faux, « il est de tout point inadmissible, puisqu'il méconnaît, à la fois, et le souverain domaine

(45) Cardinal Pic. *Œuvres*, t. II, p. 382.

« de Dieu sur sa créature, et les conséquences nécessaires de la venue
« de Jésus-Christ sur la terre, et le véritable état de la nature humaine
« dans sa condition actuelle (46).

« L'enfant qui naît en ce monde n'a pas demandé la vie à ses auteurs;
« cependant cette vie reçue l'oblige moralement. Il est tenu de se la
« conserver et il ne se l'ôterait pas sans crime. De plus, il reste soumis à
« toutes sortes de devoirs envers ses parents, bien qu'il n'ait pas choisi
« spontanément tels parents plutôt que tels autres, et ses intérêts sont régis
« par la loi du pays où il est né, quoiqu'il n'ait pas fait élection de telle
« ou telle patrie natale... Les choses de la vie temporelle se passent ainsi
« et aucun philosophe n'en murmure, aucun n'y voit un attentat contre
« la raison et la liberté de l'homme. Et si le jeune homme, parvenu à
* l'âge de discrétion ou de majorité, allait s'aviser de dire: « Je suis
« blessé dans tous mes droits, violenté dans toutes mes aspirations; j'ai
« reçu l'être sans l'avoir demandé; le nom honorable qui m'est transmis
« me commande une retenue et des devoirs qui me déplaisent; la fortune
« qui m'est remise et qui peut me procurer tant de jouissances m'impose
« aussi des charges qui me contrarient; la société a outrepassé son pouvoir
« en préjugant ainsi mes intentions et mes volontés; il m'aurait plu, à
« moi, d'être obscur, d'être pauvre; pourquoi m'avoir infligé la rude tâche
* de porter un nom illustre et de gouverner de grandes richesses? Mais,
* plutôt, pourquoi m'avoir infligé la vie ? Elle me pèse et, à mes yeux,
« elle ne vaut pas le néant... » En vérité, si le jeune homme des intérêts
« duquel la société a pris un soin tout maternel jusqu'au jour de son
« émancipation, allait se livrer à ces plaintes insensées, à ces récrimina-
« tions impies, ces plaintes et ces récriminations trouveraient-elles écho
« chez un seul homme raisonnable ? Le genre humain tout entier ne serait-
« il pas d'accord pour lui crier qu'il blasphème contre Dieu et contre
« la société, que la vie, que la noblesse, que la fortune, sont autant de
« bienfaits dont il ne tient qu'à lui de bien user et que, si, désormais,
« abandonne dans la main de son propre conseil, il fait un criminel emploi
« de tous ces avantages qui lui ont été soigneusement acquis ou conservés,
« il n'aura à se plaindre que de lui-même et il portera devant Dieu et
« devant les hommes la honte de sa félonie et de son crime. » (<7).

On a déjà compris combien est facile la transposition d'un tel discours sur le plan surnaturel. En nier l'évidente conclusion, ce serait méconnaître le souverain domaine de Dieu sur sa créature.⁴⁶

(46) *Ibid.*, t. H, p. 382.

(17) *Ibid.*, t. III, pp. 174-175.

En effet, on ne prouvera jamais que Dieu après avoir tiré l'homme du néant, après l'avoir doté d'une nature excellente, n'ait pas conservé
« le droit de perfectionner son ouvrage, de l'élever à une destinée plus
« excellente encore et plus noble que celle qui était inhérente à sa condition
« native... En nous assignant une vocation surnaturelle, Dieu a fait acte
« d'amour, mais il a fait aussi acte d'autorité. Il a donné, mais en don-
« nant, il veut qu'on accepte. Son bienfait nous devient un devoir. Le
« Souverain Maître n'entend pas être refusé....

« Le souverain domaine que Dieu peut exercer sur vous à son gré,
« vous trouvez mauvais qu'il l'exerce par la bonté. Phénomène monstrueux
« de l'ordre moral, vous êtes indocile au bienfait, révolté contre l'amour.
< Eh bien ! Le domaine imprescriptible de Dieu s'exercera sur vous par
« la Justice ! Malheureux mendiant du chemin, le Roi vous avait invité
« aux noces de son Fils, au banquet éternel de la gloire; c'était à vous
« de vous acheminer et de revêtir la robe nuptiale; vous vous êtes pré-
« senté sans cet ornement prescrit; il n'y aura pas de place pour vous,
< même dans un coin de la salle, même à la seconde table; vous serez
« chassé dehors, jeté dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des
« pleurs et des désespoirs. Le même Dieu qui, dans l'ordre de la nature,
« par une suite de transformations physiques, fait passer incessamment
« les êtres inférieurs d'un règne plus infime à un règne plus élevé, avait
« voulu, par une transformation surnaturelle, vous faire monter jusqu'à
« la participation, jusqu'à l'assimilation de votre être créé à sa nature
« infinie. Substance ingrate, vous vous êtes refusé à cette affinité glorieuse;
« vous serez relégué parmi les rebuts et les déjections du monde de la
« gloire; portion résistante du métal placé dans le creuset, vous ne vous
« êtes pas laissé convertir en l'or pur des élus; vous serez jeté parmi les
« scories et les résidus impurs...

« Du reste, supposer que Dieu n'a pu et n'a voulu faire de l'ordre
« surnaturel, c'est-à-dire du christianisme, qu'une institution libre et facul-
« tative, ce n'est pas seulement méconnaître le droit et la volonté du
« Père, c'est outrager son Fils, notre Seigneur Jésus-Christ. En effet, la
« seconde naissance de l'homme, sa régénération surnaturelle, son adop-
« tion divine ont coûté cher au Dieu Sauveur... Celui qui était éternelle-
« ment dans le sein du Père s'est incarné, celui qui était Dieu s'est fait
« homme afin de nous élever jusqu'à des hauteurs divines. Pour acheter
« nos âmes ou, plutôt, pour les racheter, pour leur ouvrir les portes
« du Ciel, Jésus-Christ a donné sa vie; pour les éclairer, il a laissé une
« doctrine, un symbole; pour les guider, il a dicté des préceptes; pour

POUR QU'IL RÈGNE

« les sanctifier, il a institué un sacrifice, des sacrements, un sacerdoce;
 « pour les régir, il a établi une Eglise, une hiérarchie. Trente-trois années
 - ont été consacrées à ce grand œuvre, qui ne s'est achevé que sur l'arbre
 « douloureux de la croix. Or, quel est le thème du naturalisme ? C'est
 « qu'il est permis à chacun d'accepter ou de refuser sa part dans la lumière
 « de l'Evangile et dans les mérites de la croix. Pour lui, Jésus-Christ n'a
 * été ni un révélateur divin qu'on est tenu de croire, ni un législateur
 « sérieux auquel on est tenu d'obéir, ni un rédempteur nécessaire sans
 « lequel il n'y a pas de régénération et de salut. L'Evangile devient une
 « théorie dont on peut faire impunément abstraction; la croix est l'en-
 « soigne d'une école à laquelle on peut s'affilier ou se soustraire à son
 « gré. Or, que le Fils de Dieu ait été envoyé sur la terre et que, dans
 « la pratique de la vie, il puisse être considéré comme non venu par
 « ceux qu'il avait mission d'éclairer et de sauver, c'est là une supposition
 « pleine d'injure pour la divinité, une assertion contre laquelle le bon
 « sens réclame, une assertion que toutes les paroles de Jésus-Christ com-
 « battent, que toute la tradition chrétienne renverse...

" Philosophe, vous voulez n'être jugé que par le Père, par celui que
 « vous appelez l'auteur de la nature, et l'Evangile vous répond que « le
 « Père ne juge personne, mais qu'il a donné tout jugement au Fils, afin
 « que tous honorent le Fils aussi bien que le Père, car celui qui n'honore
 * pas le Fils outrage le Père qui l'a envoyé. » Vous permettez à quelques-
 « uns de fléchir le genou au nom de Jésus-Christ et vous stipulez pour
 « d'autres le droit de rester debout, et « Dieu a exalté son Fils et lui
 « a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, tout
 « genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue
 « confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. »
 « Vous voulez qu'en dehors et en face de la science chrétienne, puisse
 « s'élever une autre science totalement indépendante, et Dieu « nous a
 « donné des armes puissantes pour détruire cette forteresse philosophi-
 « que où vous vous retranchez, pour renverser toute hauteur qui s'élève
 « contre la science de Dieu, et pour captiver toute intelligence sous le
 « joug de Jésus-Christ ». Vous voulez un Christ restreint, limité, et « il
 « a plu à Dieu de restaurer, de récapituler, toutes choses en Jésus-Christ
 « et de lui soumettre tellement la nature entière que rien n'échappe à son
 « empire. » Non, encore un coup, vous ne ferez pas un Christ qu'on
 « puisse accepter ou refuser à sa guise, un christianisme abandonné au
 « libre choix et au caprice personnel de chacun. « Cette pierre que vous
 « voudriez pouvoir répudier, c'est la pierre angulaire, hors de laquelle
 • il n'y a pas de salut; car il n'y a pas, sous le ciel, d'autre nom donné

« *aux hommes dans lequel ils puissent être sauvés, si ce n'est le nom de Jésus.* * (18).

Au reste, « le droit inné de l'homme à demeurer dans son état et dans sa fin propres étant supposé aussi certain que le prétend le naturalisme, il lui resterait à prouver que c'est changer d'état et de fin que d'être constitué dans un état et dans une fin qui, en respectant tous les attributs, toutes les facultés, toutes les aspirations de la nature, ouvrent à celle-ci une sphère plus vaste, un horizon plus large et l'élèvent à une destinée plus haute. En Jésus-Christ, l'humanité n'est point absorbée ou dénaturée parce que, à défaut de la personnalité humaine, elle est régie par une personnalité supérieure. L'état et la fin de l'homme ne sont pas davantage altérés et dénaturés par la subrogation d'un état plus parfait et d'une fin plus heureuse et plus glorieuse...

« Le naturalisme part de ce faux supposé que l'homme aurait été constitué, d'abord, dans un état d'intégrité purement naturelle, avec une fin purement naturelle, et des facultés et puissances naturelles capables d'atteindre cette fin. En cela, le naturalisme confond ce qui aurait pu être avec ce qui a été et il prend l'hypothèse pour l'histoire. Assurément, quand Dieu ne nous aurait honorés du privilège insigne de l'adoption que par un acte subséquent, par un décret postérieur à la mise en possession et à l'exercice plus ou moins prolongé de nos facultés naturelles, sa grâce devrait encore être acceptée comme une obligation, en même temps que comme un bienfait. Mais la vérité est, nous l'avons vu, que le décret de notre exaltation est antérieur à notre apparition, que la bénédiction spirituelle en Jésus-Christ nous a été octroyée avant la constitution du monde, que nous avons été créés en lui (48) comme nous avons été rachetés par lui, que toutes choses ont été faites en lui, comme elles ont été restaurées en lui (50), que, non seulement la justice originelle, mais l'intégrité même naturelle, nous a été conférée par sa grâce. La nature, donc, si elle est dépouillée des dons gratuits, est, par là-même, blessée dans ce qui lui est propre (51).

« ...Comme elle avait été prédestinée à l'adoption déifique, elle est, désormais, défectueuse, parce qu'elle manque d'un ordre de perfection, de beauté, de mérite auquel étaient attachés la grâce et le salut. De là, la parole énergique de l'apôtre qui déclare que nous « sommes,

(48) *Ibid.*, t. II, de la page 385 à la page 387.

(49) Cf. Saint Paul, *Ephés.*, II, 10.

(50) *Ibid.*, *Coloss.*, 1, 15, 16.

(51) a *Spoliati gratuitis et in suis naturalibus vulnerati**, *Epist.*, *Gregorii IX ad Magistros Theolog. Parisienses*.

« par nature, enfants de colère * < *natura filii ira* » (52). Non pas en ce
« sens que la nature soit mauvaise et criminelle de son propre chef, et
« que tout ce qu'elle fait par elle-même soit péché, ce qui serait contre
« la foi aussi bien que contre la raison (51); mais en ce sens que s'étant
« librement détournée de la fin unique et surnaturelle que Dieu lui avait
« assignée, elle est constituée en dehors de la volonté divine et qu'ainsi,
« continuant d'être bonne dans son essence, ce qui est vrai de la nature
« même des démons (M), elle est mauvaise par son état.

« Cet état de séparation avec Dieu (55) et d'opposition à sa propre
« fin, loin d'être en harmonie avec l'essence de la créature, lui est étran-
« gère et hostile, de telle sorte que le naturalisme est vraiment meurtrier
« de la nature. La grâce, au contraire, est, pour la nature, une auxiliaire
« pleine de libéralité, une amie généreuse, une libératrice désirée, une res-
« tauratrice nécessaire. Séparée et dépouillée du Christ, la nature humaine
« constitue ce que les Saintes Ecritures appellent « le monde »; ce monde
« dont Jésus-Christ n'est pas, pour lequel Il ne prie pas, auquel Il a dit
« malheur; ce monde dont le diable est le prince, et dont la sagesse est
« à ce point l'ennemie de Dieu que vouloir être ami de ce siècle, c'est
« être l'adversaire de Dieu; ce monde qui, parce qu'il ignore le Christ
« sauveur sera ignoré du Christ rémunérateur et recueillera la terrible
« sentence : « *Nescio vos* » * *Je ne vous connais pas* ».

« Cela demeure, donc, établi : il n'y a pas de refuge pour la nature
« en dehors de Jésus-Christ. > (5e).

Il n'y a pas de salut possible à l'homme, sans la grâce.

Aussi bien, n'est-il pas nécessaire de remonter aux origines du monde.
Cette nature, dont on nous parle tant comme pouvant vivre de sa vie
propre et sans surnaturel, où la voyons-nous s'épanouir vraiment et telle
qu'on puisse dire que son point d'équilibre a été atteint, et que, dans l'ordre
de la connaissance comme dans l'ordre de l'agir, il ne demeure plus de
lacune grave ?

(52) *Ibid.*, *Ephès.*, II, 3.

(53) Cf. Bulle de Léon X, *Exsurge Domine*, contre Luther.

(54) Cf. Saint Thomas d'Aquin, Som. *Théo.*, I^a, II^a, Quest., LXIII, a, 4.

(55) ...qui est, précisément, ce en quoi consiste le péché de naturalisme.

(56) Cardinal Pic, Œuvres, t. V, de la page 150 à la page 155.

Dans l'ordre de la connaissance comme dans celui de l'agir, où les trouve-t-on ces hommes qui savent atteindre, sans le secours de la grâce, cet épanouissement naturel qui permettrait de les désigner, ainsi qu'on nous l'a prétendu, comme des orthodoxes de la seule nature ?

Et, qu'on le remarque bien, nous ne parlons, ici, que du seul aspect « qualitatif ». Autrement dit, il n'est pas, il ne saurait être question de s'en aller reprocher aux naturalistes de ne pas tout connaître et tout savoir. Le catholique non plus ne sait pas tout ce qu'il serait humainement possible de connaître. Nous voulons parler uniquement de la qualité, autant dire de l'ordre, de la cohérence dans le « savoir » et dans l'« agir », de cet ensemble philosophique de notions qui permettent de comprendre vraiment l'« essentiel ». Nous voulons parler de la connaissance des premiers principes et des réflexions qui en découlent immédiatement. Nous voulons parler de cette unité dans la pensée que peut seule réaliser une saine métaphysique, autant dire l'unique, celle qu'un Bergson lui-même a été contraint de désigner comme étant « la métaphysique naturelle de l'intelligence humaine. »

Or, précisément, cette « métaphysique naturelle de l'intelligence humaine », si elle se trouve, en fait, contenir de nombreux éléments transmis par la sagesse antique, on ne peut pas dire, pour autant, que son unité harmonieuse ait été, en fait, réalisée indépendamment de toute influence surnaturelle. Ce sont des têtes chrétiennes, des intelligences éclairées par la foi, qui ont, en fait, réalisé la synthèse sans laquelle il n'avait existé jusqu'alors que des éléments encore mêlés à des apparences contradictoires. En bref, cette « métaphysique naturelle de l'intelligence humaine », ce ne sont pas des naturalistes qui l'ont formulée, ni qui l'ont amenée à ce degré de perfection où nous la voyons aujourd'hui... Cette « métaphysique naturelle de l'intelligence humaine » a été mise au point, unifiée, systématisée, non par des « philosophes » ou, du moins, des hommes se disant tels, mais par des saints, des docteurs, des Pères de l'Eglise de Jésus-Christ, de telle sorte qu'il n'y aurait aucun abus à prétendre que la véritable philosophie n'a atteint sa maturité qu'en se mettant au service de la préoccupation théologique durant les treize premiers siècles chrétiens.

Que si des penseurs non chrétiens, voire des athées, ont pu découvrir, à la seule lumière de la raison, maintes précieuses vérités, encore importe-t-il d'indiquer combien ces trouvailles restent, en fait, le plus souvent, misérablement fragmentaires, prisonnières de perspectives tronquées, sinon enrobées dans des systèmes vicieux, insuffisantes pour s'unifier dans cette synthèse intellectuelle totale sans laquelle toute connaissance est condamnée à décevoir.

Et nous pensons à de très beaux esprits : Socrate, Platon, Aristote.

Pour grands qu'ils soient, qui oserait les dire parvenus à ce degré d'épanouissement naturel, auquel rien ne saurait être reproché, sinon la seule absence des lumières de la Foi et de la Grâce ?

Non ! Ni Socrate, ni Platon, ni Aristote, n'ont été pleinement affranchis de l'erreur, même du seul point de vue naturel et rationnel. Pour géniale que fût, au chapitre de ce qu'on peut appeler, par exemple, une métaphysique du « mouvement », la pensée d'un Aristote, quelles carences et sur des points importants, quelles antinomies demeurées sans solution dans l'œuvre du grand philosophe ! Et pour ce qui est du cher Platon, quelles utopies, sinon quelles mœurs !

Quant à ces philosophes contemporains, dont les œuvres seraient pleines d'une « orthodoxie naturelle » tout en restant privées des rayons de la Foi, avant même de leur reprocher ce manque de surnaturel, il est facile d'indiquer, dans leurs écrits, des carences graves, sinon de grossières erreurs du seul point de vue de la raison et, donc, de la nature.

A vous, donc, qui n'avez pas la Foi et qui, même, la trouvez inutile au plein épanouissement humain, ce n'est pas seulement ce naturalisme de principe qui peut être reproché, ce sont des déviations graves dans l'ordre rationnel. Pour précieuses que soient les vérités que vous avez pu découvrir, il se trouve que vous êtes, par ailleurs : idéalistes, sinon positivistes, agnostiques, victimes de l'un ou l'autre monisme (57). Ainsi, avant même qu'on puisse vous accuser d'ignorer ou de refuser la théologie, c'est votre métaphysique qui est bancale, sinon absente, et vous ne connaissez rien, trop souvent, de la plus élémentaire et très naturelle théodicée. Et donc, vous qui pensiez être à l'abri, en vous limitant au seul naturel, c'est dans cet ordre et au nom de cet ordre que vous prêtez le flanc à de légitimes accusations d'insuffisance, sinon d'erreur et de péché.

L'histoire de la philosophie, depuis plusieurs siècles, n'est-elle pas éloquente en cet endroit ?

Contre l'Eglise qui, seule, continue à défendre les droits de la Raison et les droits de la Foi, aucun système philosophique qui, « séparé » du surnaturel, n'ait, depuis trois siècles, abouti à une ruine de l'intelligence par le refus de reconnaître l'objectivité, sinon la réalité, de sa connaissance. Tant il est vrai que naturel et surnaturel vont de pair, et que le naturalisme est aussi anti-naturel qu'anti-surnaturel.

(57) Cf. notre *Introduction à la Politique*, Verbe n° 10., 108, 109.

NATUREL ET SURNATUREL, RAISON ET FOI

Naturel et surnaturel, donc, telle est la loi, tel est l'ordre, parce que telle est, dans son unité rigoureuse, la simplicité du vouloir divin.

Nous l'avons dit : Dieu veut créer, parce qu'il veut sa glorification hors de lui-même (58). Or, cette glorification, pour être vraiment digne de Lui, ne peut pas ne pas être une communication de lui-même dans ce but de glorification externe.

Sans doute, cette communication de Dieu à ses créatures aurait pu ne pas dépasser les proportions d'une connaissance naturelle. Mais, comme l'a fort bien noté Mgr D'Hulst (59), Dieu se suffisant à lui-même, sa vie propre se développe en un cycle fermé d'où rien normalement ne transpire au dehors. Autant dire « que les processions (M) divines n'ont rien à voir « avec la production des Etres contingents, que toute opération dont « le terme est extérieur à Dieu doit être commune à la Trinité tout entière... De là, cette conséquence capitale que le Dieu qui se manifeste dans * ses œuvres est le Dieu un et indivisible, le Créateur unique, l'Etre par- « fait et nécessaire, que la créature intelligente ne pourra jamais, par « l'effet propre de sa pensée, découvrir en lui autre chose... »

Communication toute extérieure, en quelque sorte, qui aurait pu suffire, mais dont on comprend que Celui qui est l'amour et la bonté même ait librement voulu franchir les limites, pour associer sa créature intelligente au mystère propre de sa vie divine.

Et c'est bien ce que nous enseigne Mgr D'Hulst. Ce Dieu, « qui est amour, ne s'est pas arrêté à cette forme imparfaite du don de Lui-même « que l'étude de sa création communique seulement et naturellement; il « a conçu le dessein de révéler l'inconnaissable, de communiquer l'incom- « municable; il a trouvé dans les trésors de sa puissance, guidée par la « sagesse, inspirée par la bonté, le secret d'épancher sur la créature raisonnable quelque chose de sa vie intime et cachée. Voilà le don royal « qui élève celui qui le reçoit jusqu'à une ressemblance plus étroite avec « son Créateur, jusqu'à une filiation adoptive qui l'admet au partage de « la félicité même de Dieu... Ainsi prend naissance l'économie surnatu-

(58) Cf. *supra*, I^{re} partie, chap. 1.

(59) ...à propos d'un ouvrage sur a l'esotérisme » et pour en bien faire saisir le naturalisme (en 1890).

(60) Processions divines: Le fait que des personnes divines «procèdent)» l'une de l'autre. Le Fils « procède» du Père. Le Saint-Esprit a procède» du Père et du Fils.

« relie... » où notre intelligence voit comme un surcroît à un état initial qui aurait pu suffire. En réalité, au regard de Dieu, nos misérables distinctions s'estompent. En fait, il est question de la plénitude de cette gloire externe qu'il tient à promouvoir dans sa bonté. On comprend, dès lors, que le naturalisme apparaisse comme le grand coup de hache lancé au milieu de ce plan si simple, si logique et si un.

Naturel et surnaturel ! L'ensemble forme bloc. Il signifie : plus grande gloire de Dieu, seule fin effective de l'univers, par une communication plus grande, plus intime de Dieu à ses créatures.

Naturel et surnaturel ! La raison et la foi ! Perspective unique... Pas de rupture, pas d'opposition possible. Si le manque de Foi est péché, péché également toute offense (61) à la droite raison !

* Non ! Mille fois non ! pouvait, donc, s'écrier Mgr Pie. Vous n'en-
« seignerez jamais que les vertus naturelles sont de fausses vertus, que
« la lumière naturelle est une fausse lumière. Non ! Vous n'emploierez
« point d'argumentation rigoureuse contre la raison pour lui prouver, par
« des raisons péremptoires, qu'elle ne peut rien sans la foi. Si nous avons
« le malheur d'enseigner de pareilles propositions, nous tomberions sous
« le coup des censures de l'Eglise dépositaire de toute vérité, et qui n'est

(61) Volontaire et consciente bien sûr. a De ce point de vue, l'Eglise a condamné
« comme scandaleuse et téméraire l'opinion de ceux qui soutenaient qu'il peut y
« avoir un péché purement philosophique qui serait une faute contre la droite raison
« sans être une offense à Dieu. » (Üenzinger, 1290.) Cf. cet extrait d'un article de
Mgr Pietro Parente, paru dans le numéro spécial de la revue pontificale *Euntes Docete*
(1951, fasc. 1-2, p. 36): « ...L'anti-intellectualisme et, par conséquent, l'anti-thomisme,
« se manifeste aujourd'hui également, dans la tendance à secouer le concept de vérité
a objective pour le remplacer par celui de vérité subjective et vitale, vérité non
a pas faite et fixe, mais vérité qui se fait et suit le rythme de la vie. Un autre SIGNE
a DE L'ANTI-INTELLFXTUALISME RÉSIDE DANS LA MANIÈRE D'ACCENTUER L'ASPECT SURNATUREL
« AU POINT D'AFFAIBLIR, SINON MÊME DE MER UN ORDRE NATUREL THÉORIQUE ET PRATIQUE.
« De la sorte, on rejette, comme nous l'avons déjà vu, une crédibilité perçue à la
« lumière de la raison cl préparatoire à l'acte de foi véritable et propre, une démon-
« stration certaine de l'existence de Dieu et une activité éthique bonne sous la grâce.
« Une foi* rejeté le caractère permanent cl absolu de la vérité, vérité que Ton
< contraint à s'insérer dans le flux continu de la vie pour en suivre les phases, on
« comprend bien pourquoi les novateurs donnent à chaque philosophie, y compris
« celle de saint Thomas, une simple valeur historique ou la qualifient d'expérience
« subjective qui marque l'approche des efforts de l'intelligence humaine pour saisir
« la réalité JAMAIS ATTEINTE (?) dans son intégrité. C'est pourquoi les novateurs sou-
< tiennent que les systèmes idéologiques les plus opposés concourent tous à l'expres-
« sion de la même vérité naturelle ou surnaturelle, expression, toutefois, qui reste
« toujours provisoire. »

pas moins attentive à maintenir les attributs certains de la nature et de la raison qu'à venger les droits de la foi et de la grâce.

« L'argumentation rigoureuse contre la raison pour lui prouver péremptoirement qu'elle ne peut rien sans la foi, elle s'est trouvée, en ce siècle, sous la plume d'un prêtre célèbre et de quelques-uns de ses disciples. Les encycliques romaines sont venues leur apprendre qu'en démolissant la raison, il détruisaient le sujet auquel la foi s'adresse et sans la libre adhésion duquel l'acte de foi n'existe pas, qu'en niant tout principe humain de certitude, ils supprimaient les motifs de crédibilité qui sont les préliminaires nécessaires de toute révélation Et, pour ce qui est des vertus naturelles, Baïus, ayant osé soutenir que les vertus des philosophes sont des vices, et que toute distinction entre la rectitude naturelle d'un acte humain et sa valeur surnaturelle et méritoire du royaume céleste n'est qu'une chimère, ce novateur a été formellement condamné par le Pape saint Pie V.

< Vous enseignerez, donc, que la raison humaine a sa puissance propre et ses attributions essentielles; vous enseignerez que la vertu philosophique possède une bonté morale et intrinsèque que Dieu ne dédaigne pas de rémunérer, dans les individus et dans les peuples, par certaines récompenses naturelles et temporelles, quelquefois même par des faveurs plus hautes. Mais vous enseignerez aussi et vous prouverez, par des arguments inséparables de l'essence même du christianisme, que les vertus naturelles, que les lumières naturelles, ne peuvent conduire l'homme à sa fin dernière qui est la gloire céleste.

« Vous enseignerez que le dogme est indispensable, que l'ordre surnaturel dans lequel l'auteur même de notre nature nous a constitués, par un acte formel de sa volonté et de son amour, est obligatoire et inévitable; VOUS ENSEIGNEREZ QUE JÉSUS-CHRIST N'EST PAS FACULTATIF ET QU'EN DEHORS DE SA LOI RÉVÉLÉE, IL N'EXISTE PAS, IL N'EXISTERA JAMAIS, DE juste milieu philosophique et paisible où qui que ce soit, âme d'élite ou âme vulgaire, puisse trouver le repos de sa conscience et la règle de sa vie.

« Vous enseignerez qu'il n'importe pas seulement que l'homme fasse le bien, mais qu'il importe qu'il le fasse au nom de la foi, par un mouvement surnaturel, sans quoi ses actes n'atteindront pas le but final que Dieu lui a marqué, c'est-à-dire le bonheur éternel des cieux... » (62).

« La vraie foi, lisons-nous dans le symbole de saint Athanase, demande «•que nous croyions et professions que notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils

(62) Cardinal Pie. *Œuvres* t. III pp. 380-381.

FOUR QU'IL RÈGNE

" de Dieu, est Dieu et homme. Il est Dieu de la substance de son Père
• avant les siècles; il est homme de la substance de sa Mère dans le temps;
- Dieu parfait et, aussi, homme parfait, puisqu'il se compose d'une âme
" raisonnable et d'une chair humaine; égal au Père selon la Divinité, moin-
" dre que le Père selon l'humanité; quoiqu'il soit Dieu et homme, il est
« un seul Christ et non pas deux; il est un, non par la conversion de
« la divinité dans la chair, mais par l'assomption de l'humanité en Dieu;
* un, non par la confusion de substances, mais par l'unité de la personne...
« Telle est la foi catholique; quiconque n'y croit pas fidèlement et ferme-
« ment ne pourra être sauvé. » (®3).

(63) *Symbol. Primae*. Inséré par l'Eglisc dans «a liturgie dominicale.

Chapitre H

La Révolution

QU'EST-CE QUE LA RÉVOLUTION ?

La Révolution ! Ainsi présenté avec article défini et R majuscule, le terme est, pour tous, sans équivoque.

Relisons les discours, les œuvres, des hommes politiques du siècle dernier ou de celui-ci, qu'ils soient libéraux, radicaux, socialistes ou communistes, c'est de la Révolution qu'ils se réclament, comme c'est la Révolution qu'ont prétendu combattre la plupart des maîtres catholiques, clercs ou laïcs, papes, évêques, religieux, prêtres ou simples écrivains, depuis plus de cent cinquante ans.

Soit l'aveu des révolutionnaires eux-mêmes.

Pour bien marquer le caractère universel du courant qui commençait à faire craquer ses digues, Barère annonçait aux membres des Etats Généraux : « Vous êtes appelés à recommencer l'histoire ». Et Thuriot à la

Législative fl) : « La Révolution n'est pas seulement pour la France; nous
« en sommes comptables à l'humanité ».

« Depuis que la pensée s'est libérée, écrit encore Léon Bourgeois, depuis
« que l'esprit de la Réforme, de la Philosophie (2) et de la Révolution
« est entré dans les institutions de la France, le cléricalisme (3) est
« l'ennemi. »

Et dans tel numéro du « Journal des Débats » de 1852 : « Nous som-
« mes révolutionnaires; mais nous sommes les fils de la Renaissance et
« de la Philosophie avant d'être les fils de la Révolution. »

« On veut détruire la Révolution, s'écrie encore Bonaparte, dans l'His-
« toire de Thiers (4). Mais je la défendrai, car je suis la Révolution, moi. »

Et Jules Ferry : « Nous vous convions à soutenir avec nous le combat
« de tous ceux qui procèdent de la Révolution, de tous ceux qui ont recueilli
« son héritage (5). Et Viviani : « Nous sommes chargés de préserver
« de toute atteinte le patrimoine de la Révolution. » (6)

Enfin, dans le Journal « La Révolution Française » (7), sous la signature d'« un socialiste » : « Le monde moderne est placé dans l'alternative :
« ou l'achèvement de la Révolution, ou un retour pur et simple au christianisme. »

Mais écoutons maintenant les ennemis de la Révolution.

« Elle ne ressemble à rien de ce qu'on a vu dans le passé », note Blanc de Saint Bonnet (8).

« Longtemps nous l'avons prise pour un événement, précise Joseph
« de Maistre (9); nous étions dans l'erreur; c'est une époque. » Et, dans
« une lettre écrite, en 1806, à M. de Rossi : « La Révolution est une des
« plus grandes époques de l'univers... Nous en avons, peut-être, pour
« deux siècles... Quand je songe à tout ce qui doit arriver en Europe et
« dans le monde, il me semble que la Révolution commence. » (10) « S'il

1) *Discours* du 17 août 1792.

2) Entendez: du philosophisme.

3) Entendez: la religion... et, surtout, la religion catholique.

(4) *Histoire du Consulat et de l'Empire*. t. V, p. 14. Thiers prétend que Bonaparte a tenu ces propos au soir de l'assassinat du Duc d'Enghien.

5) *Discours* du 5 septembre 1880.

6) *Discours* du 15 janvier 1901.

(7) Numéro de juin 1879.

(8) Dans *La Restauration Française*,

(9) Œuvres, t. VIII, p. 273.

(10) *Idem*. L XI, p. 284.

« y a quelque chose d'évident, c'est l'immense base de la Révolution qui
 « n'a d'autres bornes que le monde. » (n). Et, en 1819, autant dire en
 « pleine Restauration, il écrivait toujours : « La Révolution est debout,
 « et non seulement elle est debout, mais elle marche, elle court, elle
 « rue. » (12). ...Rien n'en fait présager la fin. Elle a déjà produit de grands
 « malheurs; elle en annonce de plus grands encore. » (13).

Ainsi parlait Joseph de Maistre. Et, tout aussi bien, soixante dix
 ans plus tard, pour le centenaire de 89, Mgr Freppel ne manqua pas
 de dire : « Il serait téméraire de prétendre que la Révolution est arrivée
 « à ses dernières conséquences et qu'elle a parcouru un cycle désormais
 « fermé; il serait plus juste de penser que, loin d'avoir atteint son terme,
 « elle poursuit sa marche, allant d'une étape à l'autre... Si tout s'était
 « borné, en 1789 et en 1793, à renverser une dynastie, à substituer une
 « forme de gouvernement à une autre, il n'y aurait eu là qu'une de ces
 « catastrophes dont l'histoire nous offre maint exemple. Mais la Révo-
 « lution a un tout autre caractère : elle est une doctrine ou, si l'on aime
 « mieux, un ensemble de doctrines, en matières religieuse, philosophique,
 « politique, sociale. Voilà ce qui lui donne sa véritable portée et c'est
 « à ces divers points de vue qu'il convient de se placer pour la juger,
 « en elle-même et dans son influence sur les doctrines de la nation fran-
 « çaise, comme aussi sur la marche générale de la civilisation. » (14)

La Révolution continuait, donc, du temps de Mgr Freppel.

« Nous voudrions que l'Etat, écrivait Blanc de Saint-Bonnet (15)16
 « se proclamât ouvertement athée, qu'il en fût l'objet d'une loi. Voilà
 « ce que nous attendons de la Révolution... La France se donne, aujour-
 « d'hui, tout entière à la Révolution. » « Pourquoi, ô ma nation, as-tu
 « banni le Dieu qui t'avait faite si grande, et accordé ta foi à la Révolu-
 « tion ? Pas de milieu ! Ou voir régner l'Eglise dans nos moeurs ou voir
 « régner la Révolution. » (16)

« Il est (donc) inutile de se le dissimuler, pouvait encore écrire le
 Père d'Alzon (1876); la guerre est entre la Révolution et l'Eglise. L'Eglise
 « a eu d'autres ennemis...; elle les a tous vaincus. Aujourd'hui, elle a
 « affaire à la Révolution. »

(11) *Idem*, *Mémoire adressé, en 1809, à Victor-Emmanuel II*.

(12) *Idem*, t. XIV, p. 156.

(13) *Idem*, t. I, p. 406.

(14) *La Révolution Française*, p. 1 (Roger et Chernoviz, édit[^] 1889).

(15) *La Restauration Française*.

(16) *La Légitimité*.

Aussi, saint Pie X, dans sa Lettre sur le *Sillon*, ne manquera pas de le lui reprocher : « ...Le souffle de la Révolution a passé par là... Ils osent
« traiter notre Seigneur Jésus-Christ avec une familiarité souverainement
* irrespectueuse et..., leur idéal étant apparenté à celui de la Révolution,
« ils ne craignent pas de faire, entre l'Évangile et la Révolution, des rap-
« prochements blasphématoires. »

Mgr Gaume l'a définie ainsi : « Si, arrachant son masque, vous lui
• demandez : qui es-tu ? elle vous dira :

« Je ne suis pas ce que l'on croit. Beaucoup parlent de moi et bien
« peu me connaissent. Je ne suis ni le carbonarisme... ni l'émeute... ni le
« changement de la monarchie en république, ni la substitution d'une
« dynastie à une autre, ni le trouble momentané de l'ordre public. Je
« ne suis ni les hurlements des Jacobins, ni les fureurs de la Montagne,
« ni le combat des barricades, ni le pillage, ni l'incendie, ni la loi agraire,
« ni la guillotine, ni les noyades. Je ne suis ni Marat, ni Robespierre, ni
« Baboeuf, ni Mazzini, ni Kossuth. Ces hommes sont mes fils, ils ne
« sont pas moi. Ces choses sont mes œuvres, elles ne sont pas moi. Ces
« hommes et ces choses sont des faits passagers et moi je suis un état
« permanent.

« Je suis la haine de tout ordre que l'homme n'a pas établi et dans
« lequel il n'est pas roi et Dieu tout ensemble. Je suis la proclamation
« des droits de l'homme sans souci des droits de Dieu. Je suis la fonda-
« tion de l'état religieux et social sur la volonté de l'homme au lieu
« de la volonté de Dieu. Je suis Dieu détrôné et l'homme à sa place
« (l'homme devenant à lui-même sa fin). Voilà pourquoi je m'appelle
« Révolution, c'est-à-dire renversement... » (n)

Et, plus près de nous, le Pape Benoît XV : « C'est sous l'effet de
« la folle philosophie issue de l'hérésie des Novateurs et de leur trahi-
- son que, les esprits déraisonnant en masse, éclata la Révolution dont
« l'extension fut telle qu'elle ébranla les bases chrétiennes de la société,
« non seulement en France, mais peu à peu dans toutes les nations. » (187

Le Pape Pie XI : « Effrayante et regrettable sédition, total renverse-
« ment du régime social qui, à la fin du XVIII^e siècle, sévit en France
- et persécuta haineusement les choses divines et humaines...

(17) Mgr Gaume, *La Révolution, Recherche historique*, t. I, p. 1g, Lille. Secrétariat Société Saint-Paul, 1877.

(18) Benoît XV. *A.À.S.* 7 mars 1917.

« En ce temps-là des hommes ignobles s'emparèrent hardiment du
« pouvoir, masquant la haine qui les agitait à l'endroit de la religion catho-
« lique sous le fallacieux prétexte de philosophie, tendant de toutes leurs
« forces à abolir le nom chrétien. » (19).

Et Pie XII : « Qui pourrait s'étonner que les adversaires de l'Eglise,
« inconscients des vrais intérêts de la France, aient cherché à provoquer
« la fissure qui, dans leurs plans, devait petit à petit s'élargir et s'appro-
« fondir ? Faute de principes doctrinaux, précis et fermes, le monde
« intellectuel, surtout depuis la fin du XVIII^e siècle, était mal préparé
« à découvrir les infiltrations dangereuses, à réagir contre leur pénétra-
« tion insensiblement progressive. » (20)

Bornons là nos citations.

Elles suffisent à justifier ce que nous avons dit sur le sens et l'usage
de cette formule : la Révolution. Amis et adversaires sont d'accord.

Connaître l'erreur, connaître le naturalisme, pour en réfuter les
sophismes, ne suffit pas. Il faut connaître aussi l'appareil humain de l'er-
reur. Il faut connaître la Révolution.

Dans son ouvrage : « La Royauté du Christ et le Naturalisme orga-
nisé », le R.P. Denis Fahey, c.s.s., l'indique pertinemment : « Les catho-
* liques succombent sous les machinations des ennemis de notre Seigneur,
* parce qu'ils ne sont pas formés au vrai combat de ce monde. Ils quittent
« l'école sans une connaissance adéquate de l'opposition organisée qu'ils
« devront rencontrer et n'ayant que des notions très brumeuses sur les
* points d'organisation sociale qu'ils doivent défendre parce qu'ils sont,
* effectivement, attaqués. Ils ne réalisent pas que le but suprême de l'op-
« position est le bouleversement de l'ordre chrétien. Ils ne sont pas habi-
« tués à penser qu'ils doivent s'unir, avant tout, avec d'autres catholiques

(19) Pic XI. *Actes*. Bonne Presse, t. 12, p. 132.

(20) Discours du 26 mars 1951 à l'Union des Professeurs et Instituteurs Catholiques
de VUniversité de France.

POUR QU'IL RÈGNE

« pour promouvoir la cause de notre Seigneur... Ils manifestent ainsi un
« manque de cohésion lamentable, un enthousiasme d'une faiblesse pitoya-
« ble pour les intérêts de Jésus-Christ, de telle sorte que les catholiques
« qui militent réellement pour une chrétienté véritable sont toujours sûrs
« de trouver d'autres catholiques dans le camp opposé. »

LA REVOLUTION EST SATANIQUE

« Satan est le premier révolutionnaire » a dit Proudhon, et le Père Ramière, dans son admirable ouvrage « Le règne social du Cœur de Jésus », parlant des ennemis de ce règne, ne craint pas d'écrire à son tour : « le premier ennemi ou Satan ».

Ainsi, l'éminent Jésuite et le révolutionnaire sont d'accord sur la place qu'il faut donner à l'inférieur personnage.

Ainsi apparaît l'étroite relation qui unit l'ordre des idées à celui des forces concrètes.

La référence à Lucifer est indispensable en ce chapitre de l'action des forces ennemies, comme elle l'était dans la description toute théorique du naturalisme.

Non, certes, que nous tenions à jouer les diableries à peu de frais; nous savons trop combien la maladresse de certaines attaques, bien loin d'ébranler ce qu'on prétend démolir, tourne à son avantage, par le ridicule même dont se couvre l'assaillant inconsidéré ou excessif.

HAINE DE SATAN CONTRE JESUS-CHRIST ET SON EGLISE

« Satan combat partout, écrit encore le R.P. Fahey, et partout il
« essaie d'éliminer le surnaturel.

« L'être entier de ce pur esprit, toute cette inlassable énergie, dont
« nous, pauvres créatures de muscles et de nerfs, ne pouvons nous faire
« une idée adéquate, est, toujours et partout, dirigée contre la soumission

« surnaturellement amoureuse à la Sainte Trinité. Nous changeons d'avis
 « et nous avons besoin de repos et de sommeil. Il n'en est pas ainsi pour
 « Satan. Toute son épouvantable énergie est dirigée, sans cesse, avec le
 « plus inlassable acharnement, contre l'œuvre de salut et de restauration
 * du Verbe incarné. »

Nous avons vu que le résultat d'une telle révolte était, sur le plan des idées, le naturalisme.

Sur le terrain où nous nous situons maintenant, celui d'un combat plus concret, nous remarquons que les attaques de l'Enfer .auront, d'abord, pour but l'humanité en général, en tant que privilégiée de l'Amour divin, l'ordre chrétien, ensuite, plus strictement envisagé, l'Eglise Catholique, enfin, plus directement vulnérable en ses membres, laïcs ou prêtres. Les prêtres surtout, seront l'objet de la haine infernale, non seulement parce qu'ils sont, par excellence, des chrétiens, mais parce qu'ils sont les hommes de la Messe.

La Messe est, en effet, le renouvellement de ce sacrifice du Calvaire par lequel, l'humanité étant réconciliée avec Dieu, l'ordre initial se trouve rétabli ainsi par une union nouvelle, en quelque sorte, du naturel et du surnaturel : union qu'avaient détruite et comme refusée nos premiers parents.

« L'oubli de ces vérités fondamentales, écrit le R.P. Fahey, rend diffi-
 * cile aux gens qui ne lisent que les journaux et fréquentent le cinéma de
 « comprendre la haine de la Messe et du sacerdoce montrée par la Révo-
 « lution, maçonnique ou communiste, en Espagne, au Mexique ou ailleurs.
 « La formation donnée par Moscou ne suffit pas à la justifier... »

Aussi bien, n'est-il pas inutile de savoir distinguer ce que Satan avait en vue par la crucifixion de notre Seigneur et le but qu'il poursuit, maintenant, en provoquant et dirigeant les attaques contre ceux qui célèbrent la Messe et ceux qui y assistent.

« Satan poussa les chefs du peuple juif à se débarrasser de notre
 « Seigneur, car il avait conscience de la présence, en l'homme Jésus-Christ,
 « d'une exceptionnelle intensité de cette vie surnaturelle qu'il déteste;
 « mais, certes, il ne voulait pas et ne pensait pas entrer dans l'ordre du
 « plan divin de la Rédemption. Son orgueil l'empêcha de comprendre
 « le mystère d'un Amour allant jusqu'à la divine folie d'une immolation
 sur la Croix. Les démons ne savaient pas, en effet, que l'acte de sou-
 < mission du Calvaire signifiait le retour à l'ordre divin par la restau-

« ration de la Vie Surnaturelle de la Grâce pour le genre humain. » (21)

Saint Paul insiste pour dire que si (les démons) « *l'avait su, ils* » « *naîtraient jamais crucifié le Seigneur de la Gloire.* » (22). Et saint Thomas : « Si les démons avaient été absolument sûrs que notre » Seigneur était le Fils de Dieu et s'ils avaient su d'avance les effets de . Sa Passion et de Sa Mort, ils n'auraient jamais fait crucifier le Seigneur » « de la Gloire. »

« Mais, si les démons ne comprirent que trop tard le sacrifice du » Calvaire, ils sont, par contre, parfaitement avertis de la signification » de la Messe. Dès lors, on devine leur rage. Tous leurs efforts sont dirigés » en vue d'empêcher sa célébration. Mais, ne pouvant en finir totalement » avec cet acte unique d'adoration convenable, Satan essaiera de le limiter » aux esprits et aux cœurs d'aussi peu d'individus que possible.. »

Et cette lutte durera jusqu'à la fin des temps.

Aussi comprend-on les pressantes recommandations des apôtres et des saints pour nous mettre en garde contre Satan et ses démons. On connaît la formule de saint Pierre sur le lion rugissant cherchant qui dévorer. Saint Paul, de son côté, ne craignait pas d'écrire aux Ephésiens (23) : « B. cvctez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embû- » ches du Diable. Car nous n'avons pas à lutter seulement contre la chair » et le sang, mais contre les princes, les puissances, les dominateurs de » ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans l'air. » C'est pourquoi prenez l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister au » jour mauvais et, après avoir tout surmonté, rester debout. »

Quand on a compris le sens et l'ampleur de cette lutte, quand on connaît le plan d'universelle restauration réalisée par Jésus-Christ et son Eglise, il apparaît inévitable que Lucifer et tout l'Enfer avec lui s'achar- nent à faire échec à ce plan et qu'à la catholicité (entendez: à l'universa- lité) du salut opéré par l'action surnaturelle de la Grâce, Satan cherche à opposer la dénégalation d'un universalisme purement naturel, d'où le

(21) Comme l'observe saint .Augustin, a le Christ n*u rtr nmnti <|r* Urinons » qu autant qu'il l'a voulu. Quand Il crut bon de se cacher un pm plum pi«»Î«»iiflrinent, » le prince des ténèbres douta de Lui et Le tenta même pour savoir *Il riml vraiment a le Christ, le Fils de Dieu » (*Cite de Dieu*, IX, 21). Cf. Suarez (trr. *puri*, «lin. *T'khiuip*, Q. XII, art. 1, co. III): a C'est surtout pour savoir s'il était le l iU dr Dirn que le σ démon s'approcha de Jésus pour le tenter ». Sa première piirnlnr innnifcsta sa pensée: «Si tu es le Fils de Dieu... n.

(22) I Cor, II, 8.

(23) VI, 10, 12.

Seigneur de la Gloire serait chassé et dans lequel l'œuvre rédemptrice serait neutralisée, annulée.

Mais... « *ab ortu solis usque ad occasum... in omni loco sacrificatur et offertur Nomini Meo oblatio munda... — Du levant au couchant, en tout lieu, voici qu'on sacrifie et qu'on offre à Mon Nom une oblation pure...* »

Cette phrase du prophète Malachie indique tout au contraire l'ordre divin.

Que la Messe soit dite et bien dite (entendez : selon la Volonté même de Dieu formulée par les Saints Canons de l'Eglise). Qu'elle puisse être dite du levant au couchant, en tous lieux... Qu'il puisse y avoir, pour la dire, de nombreux prêtres, saints et doctes dans la science de Dieu... Que tout soit ordonné, ici-bas, pour que les mérites de la Messe puissent se répandre le plus abondamment, le plus totalement sur le plus grand nombre possible, et, pour cela, faire en sorte que tout soit mis en œuvre, directement ou indirectement, surnaturellement et naturellement, afin que le plus grand nombre possible soit mieux préparé à cueillir, goûter, rechercher ces fruits de salut éternel plus universellement dispensés..., n'est-ce pas là, en vérité, les raisons suprêmes de l'ordre universel et, donc, la première justice ? (2<) But de tous les efforts de l'Eglise en tant qu'Elle est directement chargée du magistère et du ministère spécifiquement religieux et surnaturel. But très réel, quoique indirectement recherché, du pouvoir civil lui-même et des institutions. But réel de ce minimum, au moins souhaitable, de bien-être, d'épanouissement matériel, intellectuel et moral dont saint Thomas nous a appris qu'il était indispensable, communément, à la pratique de la vertu. But réel de cette défense des bonnes mœurs qui est un des premiers devoirs du Principar. But réel, enfin, de cette paix, de cette communauté, de cette communion entre les individus, les classes ou les nations, dont il est assez clair que le monde est affreusement éloigné, comme il est affreusement éloigné de Dieu.

Voilà, dans sa magnifique unité, le plan naturel et surnaturel de l'universalisme chrétien ou catholicisme. On sait que saint Ignace en a fait le « Principe et le fondement * de ses « Exercices ».

grave, tenté de leur enlever la possibilité ou même le désir de la célébration quotidienne de la messe. On peut noter encore certains courants d'idées qui se répandent ici ou là et selon lesquels les prêtres se contenteraient (au cours de congrès, par exemple) d'assister à la seule messe de l'un d'entre eux et d'y communier comme de simples fidèles, plutôt que de lire la messe de leur côté.

« L'homme est créé pour louer, honorer et servir Dieu, notre Sei-
« gneur, et, par ce moyen, sauver son âme. Et les autres choses qui sont
« sur la terre sont créées à cause de l'homme et pour l'aider dans la pour-
« suite de la fin que Dieu lui a marquée en le créant. D'où il suit qu'il
« doit en faire usage autant qu'elles le conduisent vers sa fin et qu'il
« doit s'en dégager autant qu'elles l'en détournent. »

Voilà ce que Satan ne peut manquer de combattre.

Par la persécution ouverte, sinon par la pression habile d'un ensemble d'institutions sophistiquées, interdire de louer, honorer, servir Dieu, notre Seigneur et, par là, enrayer le salut des âmes, voilà qui ne peut pas ne pas être la préoccupation majeure de l'Enfer.

Que toutes les choses qui sont sur la terre soient disposées, présentées ou considérées de telle sorte que, bien loin d'aider l'homme dans la poursuite de la fin que Dieu lui a marquée en le créant, elles l'en détournent ou la fassent oublier; tout animer, tout ordonner, les institutions, le pouvoir, les modes, l'enseignement, les spectacles, la presse, la littérature, la radio, la science elle-même et les arts, l'atmosphère de la rue, le travail et les loisirs, le manger et le boire, l'amour et le mariage, les divertissements ou les chagrins, la religion même (en corrompant sa doctrine), la vie tout entière, sans oublier la mort et la façon de mourir, tout animer, tout ordonner, de telle sorte qu'on ne puisse penser à Dieu, sinon le plus difficilement possible, telle est, telle ne peut pas ne pas être l'ambition suprême de Satan.

Tout ce qui peut tendre à pareil résultat, tout ce qui peut aider à s'en rapprocher, même partiellement, ne peut laisser l'Enfer indifférent et le trouvera prêt à pousser à la roue.

Hélas ! Comment refuser de voir à quel point la description que nous venons de faire du plan satanique coïncide avec celle de notre actuelle civilisation ?

Satan. Tel est, donc bien, le premier ennemi, le premier révolutionnaire à dénoncer.

Est-il nécessaire, au surplus, de faire observer qu'il ne s'agit point tant de parler, ici, de ces phénomènes sensibles, extraordinaires et relativement rares, par lesquels Dieu autorise, parfois, la manifestation plus matériellement évidente de l'action satanique ? Non que nous refusions d'y croire. Il serait impossible de le faire sans s'inscrire en faux contre l'Evangile et un très grand nombre de faits rigoureusement sûrs de l'histoire de l'Eglise. Rien de nécessairement prodigieux, rien de nécessairement

extraordinaire dans ce que nous voulons désigner, mais, au contraire, l'action très ordinaire et, pour tout dire, continue de l'Enfer au milieu de nous. Satanisme authentique, mais sans odeur de roussi ou apparitions de diables cornus.

A n'envisager les choses que de cette façon, à la lumière de la foi, l'existence d'une « contre-Eglise » (25), bien loin d'apparaître comme le fruit d'imaginations détraquées, se présente comme une chose normale. L'étonnant serait qu'elle n'existât pas. Son action est trop indispensable aux desseins de l'Enfer pour qu'on puisse douter qu'il n'ait tout mis en œuvre pour la constituer. A lui seul, cet argument suffirait ! Le tout est d'éviter, comme on le dira plus loin, de sombrer dans l'illusion de quelques descriptions simplistes et par trop enfantines.

(25) Qu'il existe une « contre-Eglise », c'est là une réalité que le très positif Marquès-Rivière a dû reconnaître. Cf. son ouvrage *La trahison spirituelle de la F.* p. 242: « Il existe une contre-église avec ses écritures, ses dogmes, ses prêtres, et la Franc-Maçonnerie en est un des aspects visibles... » ...On connaît l'expression parfaite de Tertullien: « Satan est le singe de Dieu ». Or, cette infernale singerie n'apparaît nulle part plus évidente que dans la doctrine, les plans ou la constitution même des forces occultes. « Où la Franc-Maçonnerie a-t-elle pris le plan du temple ? » se demande Dom Paul Benoît dans *La Cité Anti-chrétienne*. IIP partie, t. I, p. 154. « On ne saurait en douter, répond-il; dans l'Eglise catholique elle-même: la société « rêvée par la franc-maçonnerie n'est qu'une contrefaçon satanique de la communion catholique ». Il suffirait, pour s'en convaincre, de souligner l'importance des textes maçonniques ayant explicitement trait à Jésus-Christ ou à Son Eglise. De tels textes, on peut le dire, ne sont intelligibles qu'en fonction du christianisme et supposent, en quelque sorte, sa connaissance et, donc, son existence. Cf., par exemple, ce texte de l'initiation au grade d'Epopte de la secte des Illuminés de Bavière: « Notre doctrine « est cette doctrine divine telle que Jésus l'enseignait à ses disciples, celle dont il « leur développait le vrai sens dans ses discours secrets. Notre grand et à jamais « célèbre maître, Jésus-Christ de Nazareth, ...vint enseigner la doctrine de la raison... « Pour la rendre plus efficace, il érigea cette doctrine en religion et se servit des « traditions reçues par les Juifs... », etc. Cf., également, ces passages d'une lettre d'un chef des « Illuminés », Knigge: « Nous disons que Jésus n'a point établi une « nouvelle religion, mais qu'il a simplement voulu rétablir dans ses droits la religion « naturelle... que son intention était de nous apprendre à nous gouverner nous-même « et de rétablir... la liberté, l'égalité parmi les hommes. Il ne s'agissait (pour que « les Illuminés parviennent à faire admettre cela) que de citer divers passages de « l'Ecriture et de donner des explications, vraies ou fausses, n'importe (sic), pourvu « que chacun trouve un sens d'accord avec la raison dans la doctrine de Jésus. Nous « ajoutons que cette religion si simple fut, ensuite, dénaturée, mais qu'elle se maintint « et qu'elle nous a été transmise par la franc-maçonnerie... Nos gens voyant ainsi que « nous avons le vrai christianisme, il ne nous reste plus qu'à ajouter quelques mots « contre le clergé et les princes... (Mais), dans nos derniers mystères, nous avons. « d'abord, à dévoiler aux adeptes cette pieuse fraude, ensuite, à démontrer par les « écrits l'origine de tous les mensonges religieux. » (*Lettre de Knigge à Zuach. Ecrits orig.* tome II. Abbé Barruel, *Mémoire pour servir à l'histoire du Jacobinisme*. t. III). Pour la secte des Illuminés de Bavière, voir plus loin.

Le Diable, en effet, ne parviendrait pas à régner sur le monde sans la complicité de la malice des hommes. Mais, cette complicité de notre malice étant admise, il lui est facile d'animer et coordonner la révolte des méchants pour en décupler la puissance.

Quand on étudie, en effet, les manifestations du mal et de l'erreur tout au long des siècles, on est surpris par l'étonnante unité, l'extraordinaire constante, la patiente persévérance de cette marée de maux et de forces subversives. Or, précisément, ce spectacle est étrange. Normalement, l'erreur et le mal, par le fait même qu'ils sont « manque d'être » et désordre, ne devraient pas avoir ce caractère d'incontestable unité dans leur évolution et de force ordonnée dans leur progression. Or, en dépit des conflits aigus, des guerres sauvages, des sanglantes rivalités, qui font s'entredétruire constamment les troupes de l'erreur, on ne peut pas ne pas être frappé de l'extraordinaire persistance et continuité de ce que tant d'anarchie semblerait vouer, au contraire, à la plus rapide disparition, sinon à la plus dérisoire des impuissances.

Que le mal et l'erreur soient sans cesse renaissants, rien de plus normal. Notre nature viciée originellement suffit à l'expliquer, mais que l'erreur et le mal arrivent à se manifester en un courant de puissance organisée, universelle et telle qu'il parvienne à s'opposer victorieusement à l'énergie autant qu'à la ténacité des meilleurs, voilà ce que la seule nature humaine ne saurait expliquer, au moins à ce degré. Derrière l'anarchie des mensonges et de tant d'entreprises impies au cours de l'histoire, on est frappé par l'action d'une puissance qui, si l'on peut ainsi parler, organiserait, disciplinerait ce chaos, assurant, en quelque sorte, sa transmission et sa démultiplication.

M. Marquès-Rivière lui-même, au terme de sa très naturaliste « Histoire des Doctrines Esotériques » (2e), s'est vu embarrassé par cette énigme. Et lui aussi vient à se demander comment expliquer cette permanence et cette universalité. Il écarte, il est vrai, « la théorie facile d'un Satan inspireur officiel et quasi-automatique de toutes les hérésies à travers le « temps et l'espace... » Mais pour proposer quoi ? Une interrogation... Seulement ? Mais où il est question « d'une source d'inspiration incessante dans les plans subtils de l'être qu'elle a justement la prétention « de pénétrer et de dominer ! »

La chute en est fort belle...

Pourtant la formule nous suffit.

(26) Payot. edit., p. 356.

M. Marquès-Rivière a bien constaté la nature de l'opération. Restait à déterminer l'organe qui l'exerce. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, l'historien naturaliste s'y est refusé. Mais un catholique, lui, ne manquera pas d'admirer une formule dont les termes contribuent, malgré tout, à donner une description assez exacte de l'action que l'Enfer ne peut manquer d'exercer en ce genre d'affaires... « Source d'inspiration incessante »... ayant « la prétention de pénétrer et de dominer »... et qui s'exerce « dans les plans les plus subtils de notre être... » Pour du naturalisme, ce n'est pas mal.

« Si j'étais le diable, notait Alban Stolz, en 1845, et que le peuple me choisît pour son député au Parlement, j'y ferais une motion, une seule, qui procurerait à l'Enfer le plus de clients possible; je proposerais de séparer complètement l'école de l'Eglise. »

En vérité voilà qui peut donner une très juste idée de l'action satanique qui nous intéresse le plus en ce chapitre.

Si l'intelligence d'un homme peut concevoir telle mesure plus susceptible de servir la cause de l'Enfer, on peut être assuré que Satan n'a pas manqué d'y penser lui aussi. Si une telle mesure a été prise, il serait puéril de croire que les diables s'en désintéressaient et s'en étaient allés baguenauder ailleurs pendant qu'on la prenait.

Si par-dessus tout, l'histoire nous révèle un ensemble gigantesque et pratiquement universel d'organisations, opérations, transformations sociales, dont le moins qu'on puisse dire est que cet ensemble apparaît comme la plus effroyable entreprise qu'on ait jamais vue pour saper la foi dans les âmes et arracher le christianisme de la vie des nations comme de la vie des individus, il est évident que tout l'Enfer est certainement déchaîné pour cette affaire.

Et donc, c'est très raisonnablement qu'une telle entreprise peut être dite satanique (27).

Le parallélisme est, d'ailleurs, éloquent, qui consiste à rappeler d'une part ce que l'Enfer désire, ce qu'il cherche à réaliser, quelles sont les marques ordinaires de ses opérations et, d'autre part, ce que désire, ce que cherche à réaliser la Révolution, quelles sont les marques ordinaires de ses opérations.

(27) « Le démon est le chef de tous les hommes iniques, enseignait déjà le Pape saint Grégoire, et tous les hommes impies sont les membres de ce chef. » (*Sermon pour le premier dimanche de Carême.*)

POUR QU'IL RÈGNE

Nous avons déjà dit les raisons de la haine de Lucifer contre le Dieu fait homme. Que la Sainte Vierge Marie se trouve comme englobée dans cette détestation, la chose va sans dire. Satan ne pardonnera jamais à une créature humaine d'avoir pu être élevée jusqu'à ce rang d'incompréhensible dignité de « Mère de Dieu ».

Dans la logique de cette haine se trouvent aussi : la détestation de l'Eglise, Corps Mystique du Christ, la détestation des chrétiens, qui sont Ses membres, la détestation, enfin, de l'humanité comme telle, en tant qu'objet de la prédilection divine.

Avilir cette humanité, corrompre systématiquement les hommes, les voir sombrer dans les pires désordres et, finalement, dans cette « animalité » à laquelle ils participent par leurs corps, telle est l'ambition, très compréhensible en un sens, de ces purs esprits dévoyés qui ne nourrissent que mépris pour ces créatures de chair et de sang appelées à prendre leur place dans le ciel.

Pour atteindre ce but, anéantissement de ce qui peut aider ou soutenir la personnalité : cadres, corps ou moyens naturels d'éducation, ordre social, famille, propriété, etc. Anéantissement des élites par la suppression des corps intermédiaires. Réduction de l'humanité à l'état d'une « masse » amorphe et grégaire par l'anéantissement des nations..., sous l'autorité d'un pouvoir tout puissant et qui serait athée.

Pillages, attentats, révolutions, meurtres, exécutions sommaires, terreur, guerres de plus en plus atroces, telles sont les manifestations très caractéristiques de celui dont nous savons qu'il fut homicide dès le commencement.

Homicide, père du mensonge et prince des ténèbres ! D'où son horreur pour la vérité, pour la lumière, la clarté, la netteté. Persécuter, spolier, abattre la Sainte Eglise. Tout lui préférer, et d'abord les fausses religions, le schisme et l'hérésie.

Ruiner, saper, diminuer, sous-estimer l'autorité du pape. Combattre, chasser, massacrer les prêtres et les religieux. Corrompre ceux qu'on pourra séduire. Tout mettre en œuvre pour neutraliser l'enseignement de la bonne doctrine. Enrayer, sinon freiner les vocations, etc.

Telle est, à n'en pouvoir douter, la frénétique volonté et l'action persévérante de l'Enfer.

Or, il est enfantin de démontrer que telle est aussi la non moins frénétique volonté et l'action non moins persévérante de la Révolution.

HAINE DE LA RÉVOLUTION CONTRE DIEU, JÉSUS-CHRIST L'ÉGLISE ET L'ORDRE CHRÉTIEN

Soit d'abord la haine de Dieu et, plus particulièrement, celle de Dieu fait homme : Jésus-Christ, haine de Son Eglise, haine de l'ordre chrétien.

Haine typiquement satanique, avons-nous dit : mais encore, haine typiquement révolutionnaire.

Il est vrai qu'aveuglés, comme ils le sont, par le naturalisme généralisé parce qu'institutionnalisé, nos contemporains ont, à peu près, perdu le sens religieux du monde et des événements. Il leur semble, donc, que la Révolution est politique par essence et religieuse, seulement, par contre-coup, alors que, tout au contraire, elle sut et sait encore s'accommoder de tous les régimes, le catholicisme seul demeurant l'objet de son inlassable hostilité.

« Suivant les circonstances, faisait observer, naguère, Charles Perrin (28), elle incline d'un côté ou de l'autre, mais elle reste toujours la même quant à sa prétention fondamentale qui est la sécularisation de la vie sociale à tous les degrés et sous toutes ses formes. »

Telle était l'opinion d'un Léon Bourgeois. « Depuis que la pensée française, disait-il, s'est libérée, depuis que l'esprit de la Réforme, du Philosophisme et de la Révolution est entré dans les institutions de la France, le cléricalisme est l'ennemi. » (29)

Aussi bien, avons-nous là-dessus l'avis de Gambetta lui-même en un texte malheureusement peu connu. Recevant, le 1er juin 1877, une délégation de la jeunesse, il tint à lui dire ceci : « Nous avons l'air de combattre pour la forme du gouvernement, pour l'intégrité de la constitution. La lutte est plus profonde : la lutte est contre tout ce qui reste du vieux monde, entre les agents de la théocratie romaine et les fils de 89. »

Et, cette haine de l'Eglise Romaine, Rousseau et Voltaire la professaient déjà.

(28) *Le modernisme dans l'Eglise*, d'après les lettres inédites de Lamennais.

(29) D'aucuns diront, peut-être, que le mot « cléricalisme » est équivoque. Le F. Courdavcaux, qui fut professeur à la Faculté des Lettres de Douai, prit soin d'en préciser le sens dans une conférence faite à la loge L'Etoile du Nord, vers la fin du siècle dernier. « La distinction entre le catholicisme et le cléricalisme est, purement officielle, subtile, pour les besoins de la tribune, explique-t-il; mais, ici, en loge, disons-le hautement pour la vérité: le catholicisme et le cléricalisme ne font qu'un... » (Cité par Copin-Albancelli. *La Franc-Maçonnerie et la Question Religieuse*. Perrin, édit., p. 28).

« Au point de vue politique, lisons-nous dans « le Contrat Social » (3°),
« toutes les religions ont leurs défauts; mais le christianisme romain est
« une religion si évidemment mauvaise que c'est perdre le temps de s'amu-
« ser à le démontrer. »

« La religion chrétienne est une religion infâme, écrira Voltaire de
« son côté (30), une hydre abominable, un monstre qu'il faut que cent mains
« invisibles percent... Il faut que les philosophes courent les rues pour
« la détruire, comme les missionnaires courent la terre et les mers pour
« la propager. Ils doivent tout oser, tout risquer, jusqu'à se faire brûler
« pour la détruire. Ecrasons, écrasez l'infâme.

« Les chrétiens de toutes les professions sont des êtres nuisibles, des
« fanatiques, des fripons, des dupes, des imposteurs qui en ont menti avec
« leurs évangiles, des ennemis du genre humain.

« La religion chrétienne est évidemment mauvaise. La religion chré-
« tienne est une secte que tout homme de bien doit avoir en horreur...
« Il faut rendre l'infâme ridicule et ses fauteurs aussi... »

Et cette formule, « Ecrasez l'infâme », deviendra comme le leit-motiv
de la correspondance de Voltaire (32)(33)

« Encore vingt ans et Dieu aura beau jeu », écrivait-il le 25 février
1758 ! Et, comme le lieutenant de police Hérault lui disait : « Vous avez
« beau faire, vous ne viendrez jamais à bout de détruire la religion chré-
« tienne. » — « C'est ce que nous verrons », répondit Voltaire — « Je
« suis las de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour éta-
« blir le christianisme et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un
« pour le détruire. » (M)

(30) L. IV, ch. VIII.

(31) Lettre célèbre à Damilaville et dont Copin-Alliaud prétend *{opus cit.}*
p. 27) qu'elle « est frénétiquement applaudie chaque fois qu'elle est citée dans les
ateliers maçonniques ».

(32) Voici quelque passages extraits de lettres à d'Alembert, Damilaville, Thériot
ou Saurin: a Ce qui m'intéresse, c'est l'avilissement de l'infâme», a Engagez tous les
« frères à poursuivre l'infâme de vive voix et par écrit sans lui donner un moment
« de relâche. » — « Faites, tant que vous pourrez, les plus sages efforts pour écraser
« l'infâme. » « On oublie que la principale occupation doit être d'écraser l'infâme. »
— « Ecrasez l'infâme, vous dis-je! » De Voltaire encore, cet extrait de lettre cité
par Rohrbach: « J'aime passionnément mes frères* en Belzébuth! ».

(33) Condillac, *Kiè de Voltaire*.

Nous ne saurions trop recommander à ceux qui voudraient mieux connaître
ces questions la lecture de l'ouvrage de Mgr Delassus: *La Conjuration Anti-chrétienne...*
(Désolé de Brouwer), véritable «somme» de la Contre-Révolution catholique.

Si de tels propos ne sont pas démoniaques, quels le seront ?

Or, il serait aisé d'en trouver de semblables et de pires, tout au long du courant révolutionnaire.

En désaccord sur mille points, l'unanimité des agents de la Révolution ne s'établit qu'aux dépens de la religion de Jésus-Christ.

Ne pouvant tout citer, contentons-nous de quelques exemples plus significatifs.

Soit Weishaupt, le chef des Illuminés de Bavière (34) et, si l'on en croit Louis Blanc, « le plus profond conspirateur qui ait jamais paru ». Dans son esprit, il n'y eut jamais le moindre changement sur ce qui devait être la fin de l'illuminisme : plus de religion, plus de société, plus de lois civiles, plus de propriété (35)(36)

L'anticatholicisme de la Révolution française proprement dite étant assez connu, il nous paraît superflu d'insister.

Les blasphèmes des socialistes (3e), par contre (Fourier (37) et Proudhon par exemple), sont plus oubliés, mais non moins odieux. On connaît l'in-

(34) La secte des Illuminés de Bavière a été créée en 1776 à Ingolstadt, en Bavière, par Adam Weishaupt, ancien élève des Jésuites. Il recruta ses adeptes dans les loges maçonniques allemandes où il se fit le fourrier de la révolution universelle. L'ordre des Illuminés s'était donné pour objectifs principaux: le contrôle maçonnique de l'instruction Publique, de l'Eglise, de la presse. Sa tactique fut, toujours, l'hypocrisie érigée en méthode d'action, l'hypocrisie systématique, concertée, calculée, perverse, diabolique en un mot. Les institutions à abattre n'étaient jamais combattues de front, mais polluées, corrompues, rongées par l'intérieur. Les Illuminés prenaient des noms d'hommes célèbres de l'Antiquité: Spartacus (Weishaupt), Philon, Caton, Socrate... Mirabeau aurait fait partie de la secte. L'apogée de l'illuminisme se place en 1783, lorsqu'il organisa le très important Congrès maçonnique universel de Wilhelmsbad. L'ordre des Illuminés y diffusa dans toute la F. M. européenne son idéal révolutionnaire. Il fut aboli par un édit du roi de Bavière en 1785. A-t-il secrètement survécu ? On n'en sait rien. Les historiens sont divisés sur cette difficile question.

(35) Voici le portrait que l'abbé Barruel nous a laissé de Weishaupt: « Athée « sans remords, hypocrite profond, sans aucun de ces talents supérieurs qui donnent « à la vérité des défenseurs célèbres; mais tous ces vices et toute cette ardeur qui « donnent à l'impiété, à l'anarchie, de grands conspirateurs. Ce désastreux sophiste « ne sera connu dans l'histoire que, comme le démon, par le mal qu'il a fait et par « celui qu'il projetait de faire... l'n seul trait échappe aux ténèbres dont il s'environne, « et ce trait est celui de la dépravation, de la scélératesse consommée (inceste et « infanticide avoués dans ses propres écrits). »

(36) Dostoïevski, dans *Les Frères Karamazov*: « Le socialisme, ce n'est pas seulement la question ouvrière ou celle du quatrième Etat; c'est, avant tout, la question « de l'athéisme, de son incarnation contemporaine; c'est la question de la Tour de

female invocation de Proudhon (M) : « Viens, Satan. Viens, le calomnié
« des prêtres et des rois. Que je t'embrasse, que je te serre sur ma poi-
« trine ! Il y a longtemps que je te connais, et tu me connais aussi. Tes
« œuvres, ô le béni de mon cœur, ne sont pas toujours ni belles, ni bonnes;
« mais elles seules donnent un sens à l'univers en l'empêchant d'être absur-
* de. Que serait, sans toi, la justice? Un instinct. La raison? Une routine,
« L'homme ? Une bête. Toi seul animes et fécondes le travail. Tu ennoblis

« Babel, qui se construit sans Dieu, non pour atteindre les cieux depuis la terre, mais
« pour abaisser les cieux jusqu'à la terre. »

(37) Fourier, le père du Phalanstère, nie toute providence et toute religion positive: a Que nous parle-t-on des cieux qui racontent la gloire de Dieu ? Nos souf-
« francos proclament bien mieux la malice et l'impéritie de Dieu... Que nous sert
« ce vilain étalage de puissance divine, ces astres qui brillent au firmament ? Nous
u demandons à Dieu le bien-être avant le spectacle. Osons, enfin, aborder la question
« des devoirs (sic!) de Dieu... Le grand nombre des civilisés a le droit de répondre
« à David, en rétorquant son verset: « Les désordres de la terre proclament l'insou-
u ciance de Dieu et les horreurs de la civilisation attestent la nullité de sa providence. »
(*La Phalange*, 16^e année, t. V, mars 1847.)

(38) Pareilles invocations, explicitement sataniques, n'ont pas été rares au XIX^e
siècle. H n'est pas jusqu'au très bourgeois et très universitaire *Journal des Débats* qui,
dans le numéro du 25 avril 1855, n'ait publié cette réhabilitation de Lucifer: « De
« tous lrs êtres maudits que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème,
« Satan est, sans contredit, celui qui a le plus gagné au progrès des lumières et de
u l'universelle civilisation. Le Moyen Age, qui n'entendait rien à la tolérance, le fit
« à plaisir méchant, laid, torturé... L n -ième aussi fécond (pic le nôtre en rehabili-
« tations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolution-
« naire malheureux que le besoin d'action jeta dans les entreprises hasardeuses... Si
« nous sommes devenus indulgents pour Satan, c'est que Satan a dépouillé une
« partie de *a méchanceté et n'est plus ce génie funeste, objet de tant de haines cl
« de terreur. le mal est, évidemment, de nos jours, moins fort qu'il n'était autrefois.
« Permis au Moyen-Age, qui vivait continuellement en présence d'un mal fort, armé,
a crénelé, de lui porter cette haine implacable... Nous, qui respectons l'étincelle
« divine (sic) partout où elle reluit, nous hésitons à prononcer des arrêt- exclusifs,
« de peur d'envelopper, dans notre condamnation, quelque atome de beauté... » Cf., sur
ces mêmes questions, Mgr Delassus (*opus cit.*, chap. XLIX): « Un sait l'affreux salut
« adressé à Satan par Proudhon et celui, non moins odieux, de Renan. Schilling a,
« aussi, célébré l'ange déchu et l'a déclaré Dieu... Michelet a prophétisé son triomphe
« et Quinet voulait étouffer le christianisme dans la boue, afin de le remplacer par
« la religion de Satan. En Italie. Giosue Carducci lui a consacré sa prose et ses vers.
« L'hymne qu'il a composé en son honneur fut applaudi au théâtre de Turin. Un
u autre franc-maçon, Rapisardi, de Calane, publia un poème intitulé *Lucifer*, où il
« célèbre son triomphe sur Dieu et insulte Jésus-Christ et Sa Mère. Les étudiants de
« Païenne lui firent une ovation, détachèrent les chevaux de sa voiture à son entrée
« dan* leur ville cl *) attelèrent. A Rome, même, Mannarelli fit le panégyrique de
« Satan, et sa bannière noire fut portée à Bologne. Naples, Milan. A Gênes. Maccagi
« termina l'une des processions par cette apostrophe: « Bannière noire, il n'est pas
« loin le jour où tu es destinée à te déployer à Rome sur la coupole de Michel-Ange »...
« Léon XIII. lui-même, dan* le consistoire du 30 juin 1889. se vit obligé de protester

« la richesse. Tu sers d'excuse à l'autorité. Tu mets le sceau à la vertu,
« Espère encore, proscrit. Je n'ai à ton service qu'une plume, mais elle
« vaut des millions de bulletins.. »

La liste serait longue que nous pourrions faire de pareilles citations. Celle-ci encore du franc-maçon hermétiste Oswald Wirth (39) : « Le ser-
« pent, inspirateur de désobéissance, d'insubordination et de révolte, fut
« maudit par les anciens théocrates, alors qu'il était en honneur parmi
« les initiés... Rendre semblable à la divinité, tel était l'objet des anciens
« mystères; de nos jours, le programme de l'initiation n'a pas changé.

«contre l'exhibition publique du drapeau de Satan dans la Ville Sainte, à l'occasion
« de l'inauguration de la statue d'un moine apostat, perdu de mœurs, Giordano Bruno.
k Quand Léon XIII eut parlé, la *Revue de la Maçonnerie Italienne* (T. XVI, p. 356)
«écrivit: « *Vexilla regis prodeunt inferni* », a dit le Pape. Et bien, oui! Les drapeaux
« du roi des enfers s'avancent. » ...La même revue avait proclamé quelque temps avant
(T. X. p. 265): «Saluez le génie rénovateur, vous tous qui souffrez, levez haut les
« front car il arrive, lui, Satan-le-Grand. »

«Ce n'est pas la première fois, insiste Mgr Delassus (*opus cit.*, p. 723) qu'il se
« fait une invasion de satanisme dans la chrétienté. Au XVI^e siècle, la Réforme fut
« précédée d'un extraordinaire développement de la magie. Le protestantisme la
« favorisa partout et amena le débordement de sorcellerie qui, pendant le XVII^e,
« pesa comme un cauchemar sur l'Allemagne, l'Angleterre et l'Ecosse... A son tour,
« la Révolution a été précédée d'une fièvre de satanisme; partout se montrèrent les
« magnétiseurs, les nécromanciens, comme on disait alors... » « Une vague d'occultisme.
« écrit de son côté M. L. de Poncins (*La Franc-Maçonnerie. d'après ses documents secrets.*
« p. 40) a précédé et accompagné les deux grands mouvements révolutionnaires de 1789
« et de 1917. Les Théosophes et Illuminés du XVIII^e, Jacques Bochme, Emmanuel
« ~~Swedenborg~~, ~~Martins de Pasqualis~~, ~~Cagliostro~~, le ~~comte de Saint-Germain~~, etc.,
« ont leur contre partie dans les nombreuses sectes russes, et dans les mages et
« occultistes de la cour impériale de Russie, Philippe. Papus, le Thibétain Badmaieff,
k cl. surtout. Raspoutine, dont l'extraordinaire influence a contribué directement au
« déchaînement de la Révolution. René Fulop-Miller a montré les affinités qui unis-
« saient le bolchevisme au spiritisme et, surtout, aux nombreuses sectes russes qui
« fleurissaient en marge de l'Eglise... Actuellement (en 1941). en Occident même,
« l'occultisme est beaucoup plus répandu qu'on ne pourrait le croire. C'est ainsi
« qu'à la suite de certains scandales retentissants qui eurent lieu simultanément en
« Finlande et en Angleterre (voir entre autres *La Liberté* du 14 octobre 1931),
« M. H. Price, directeur du Laboratoire national de Recherches Psychiques, à Londres,
a put écrire dans un article du *Morning Post* (numéros des 16 et 19 janvier 1931): a La
« magie et la sorcellerie sont pratiquées aujourd'hui, à Londres, sur une échelle et
« avec une liberté inconnues au Moyen Age... L'occultisme se développe par bonds
« et je peux affirmer que les « arts noirs » comptent, aujourd'hui, plus de fidèles, à
« Londres, qu'il n'y en a jamais eu au Moyen Age. » L'Angleterre n'est pas seule
« dans ce cas et, à des degrés divers, on pourrait en dire autant de bien des pays,
« entre autres de la France. Paris, Lyon, la Côte d'Azur sont des centres d'occultisme,
« comme l'est Florence en Italie. »

(39) *Le livre du compagnon.* p* 74.

Ce satanisme proclamé est, peut-être devenu plus rare. Mais, pour être moins cynique et bruyante, la haine de l'ennemi ne s'est pas apaisée.

« Mon but est d'organiser l'humanité sans Dieu », lancera Jules Ferry.

Et Clemenceau : « Depuis la Révolution, nous sommes en révolte contre l'autorité divine et humaine. » — « Rien ne sera fait dans ce pays, disait encore ce dernier, tant qu'on n'aura pas changé l'état d'esprit qu'y a introduit l'autorité catholique. » (40).

« Il est absurde, confessa Aulard (41), de continuer à dire : Nous ne voulons pas détruire la religion, quand nous sommes obligés d'avouer, d'autre part, que cette destruction est indispensable pour fonder rationnellement la cité nouvelle, politique et sociale. Ne disons donc plus : nous ne voulons pas détruire la religion; disons, au contraire : nous voulons détruire la religion, afin de pouvoir établir en ses lieu et place, la cité nouvelle. » (42)

« Nous ne sommes pas seulement en présence des congrégations, s'écriera Viviani, nous sommes en face de l'Eglise Catholique, pour la combattre, pour lui livrer une guerre d'extermination. » (43)

Et qui ne connaît, du même, la fameuse tirade, souvent citée, mais toujours utile à rappeler : « La III^e République a appelé autour d'elle les enfants des paysans, les enfants des ouvriers et, dans ces cerveaux obscurs, dans ces consciences enténébrées, elle a versé, peu à peu, le germe révolutionnaire de l'instruction. Cela n'a pas suffi. Tous ensemble, nous nous sommes attachés, dans le passé, à une œuvre d'anticléricalisme, à une œuvre d'irréligion. Nous avons arraché les consciences à la croyance. Lorsqu'un misérable, fatigué du poids du jour, ployait le genou, nous l'avons relevé, nous lui avons dit que, derrière les nuages, il n'y avait que des chimères. Ensemble et d'un geste magnifique, nous avons éteint, dans le ciel, des étoiles qu'on ne rallumera plus... Voilà notre œuvre, notre œuvre révolutionnaire. » (44)

(40) Le 12 juillet 1909.

(41) Pourtant, c'est ce même Aulard qui feindra de trouver outrageant le décret contre le modernisme, interdisant aux jeunes clercs la fréquentation des émirs de l'Université laïque. A l'en croire, en effet, et malgré les propos qu'on va lire, ses propres cours, surtout, n'offraient aucun danger pour la foi de ses auditeurs. Et c'était par méchanceté pure, à n'en pas douter, que Pie X et son secrétaire, le Cardinal Merry del Val, mettaient en garde fidèles et pasteurs contre renseignement d'une Sorbonne strictement naturaliste.

↑(42) Cité par Mgr Dclussus, *opus cil.*, p. 541.

↑(43) *Ibid.*, p. 82.

(44) Cité par J. d'Arnoux dans *L'Heure des Héron*, p. 42.

« Il faut oser penser, oser croire, oser affirmer, lisons-nous, encore
« dans le bulletin de la Grande Loge de France (45), que ce qui nous unit,
« en Maçonnerie, est bien une religion intégrale, totale, universelle et que
« celle-ci est et doit être au-dessus de toute quelconque religion... *

Et, dans le bulletin du Grand Orient (46), on avait, déjà, pu lire :
« Dans ces édifices (les Eglises) élevés, de toutes parts, aux superstitions,
« nous seront appelés, à notre tour, à prêcher nos doctrines et, au lieu
« des psalmodies cléricales qui y résonnent encore, ce seront les maillets,
« les batteries et les acclamations de notre ordre qui en feront retentir
« les larges voûtes et les larges piliers. »

Ainsi, la tradition anticatholique apparaîtrait-elle cyniquement avouée, sinon proclamée d'une façon ininterrompue tout au long du courant révolutionnaire (47).

Resterait, il est vrai, le communisme, dont nous n'avons pas parlé. Le souvenir des persécutions du Mexique, d'Espagne, les précisions qui nous parviennent, tous les jours, sur le martyre de nos frères derrière les rideaux de fer ou de bambou, dispensent, croyons-nous, de tout développement en cet endroit.

Contentons-nous de rappeler ces quelques lignes de Lénine :

« Le marxisme est le Matérialisme (48). A ce titre, il est aussi implacablement hostile à la religion que le matérialisme de Feuerbach... Nous devons combattre la religion; c'est l'A.B.C. de tout matérialisme et, partant, du marxisme. Mais le marxisme n'est pas un matérialisme qui s'en

(45) Numéro du 1^{er} avril 1933.

(46) 1883, p. 645.

(47) A ceux qui penseraient que cet anti-catholicisme s'est atténué et apparaîtrait, aujourd'hui, « dépassé », nous recommandons la lecture du très récent numéro de la *Documentation Catholique* du 14 juin 1953; ils y pourront voir « comment le Grand Orient » entend continuer la lutte pour une France complètement laïcisée »... par l'abrogation, notamment, des lois Marie et Barange, de la loi Falloux, l'application stricte des lois laïques de séparation de l'Eglise et de l'Etat dans les départements de l'Est, les territoires de l'Union Française et d'outre-mer, et, pour finir, l'expulsion des congrégations. Si Ton a quelque doute à ce sujet, qu'on lise *l'Action Laïque*, *l'Ecole libératrice* ou *E.N. de France*, pour ne pas parler des feuilles de la « Libre Pensée ».

(48) Qu'on le remarque bien. Lénine ne dit pas : « Le marxisme est matérialiste ». Il dit : « Le marxisme est le matérialisme ». Cela est bien différent et singulièrement plus fort. Voilà qui devrait éclairer ceux qui s'en viennent dire, à l'occasion, que, seul, est condamné le communisme athée, comme s'il pouvait ne pas l'être nécessairement. Lénine, lui, a pris soin de nous avertir : « Le marxisme c'est le matérialisme ».

POUR QU'IL RÉGNE

« tient à l'A.B.C. Le marxisme va plus loin. Il dit : il faut savoir lutter
« contre la religion. »

HAINE DE LA REVOLUTION CONTRE LES PRÊTRES ET LES RELIGIEUX

Après la haine contre Dieu, contre Jésus-Christ, contre Son Eglise, contre l'ordre chrétien, haine contre les prêtres, avons-nous dit, haine contre les religieux.

Haine spécifiquement satanique...

...Mais, tout aussi bien, haine spécifiquement révolutionnaire.

Et cela, dès les premières manifestations de cet esprit dont la Révolution devait sortir.

On sait quel fut le sort, au XVI^e siècle, des communautés religieuses dans les pays où triompha la Réforme (49).

Les Encyclopédistes, à leur tour, eurent les mêmes sentiments que les réformateurs, à l'égard des religieux.

Le 24 mars 1767, Frédéric II, roi de Prusse, écrivait à Voltaire :
« J'ai remarqué, et d'autres comme moi, que les endroits où il y a plus
« de couvents de moines sont ceux où le peuple est le plus souvent aveu-
« glément attaché à la superstition (50). Il n'est pas douteux que, si l'on

(49) Les « Humanistes » ne furent pas moins hostiles aux religieux. « Au XVI^e siècle comme aujourd'hui, a pu noter Jean Guiraud, les moines furent attaqués « par les humanistes de la Renaissance, parce qu'ils représentaient l'idéal chrétien « du renoncement. Les humanistes poussaient l'individualisme jusqu'à l'égoïsme; par « le vœu d'obéissance et de stabilité, les moines le combattaient et le supprimaient, « Les humanistes exaltaient l'orgueil de l'esprit; les moines faisaient vœu de pau- « vreté. Les humanistes, enfin, légitimaient le plaisir sensuel; les moines mortifiaient « leur chair par la pénitence et la chasteté. La Renaissance païenne sentit si bien « cette opposition, qu'elle s'acharna contre les ordres religieux avec autant de haine « que nos sectaires modernes. Plus une observance religieuse était rigoureuse, plus « elle excitait les colères de l'humanisme.* — *L'Eglise et les Origines de la Renais- sance*, p. 305.

(50) En bon français: au christianisme. — Cf. cette autre lettre de Frédéric II, sur le même sujet, à Voltaire (13-8-1775): « Si l'on veut diminuer le fanatisme, il « ne faut pas toucher aux évêques, mais si l'on parvient à diminuer les moines, « surtout les ordres mendiants, le peuple se refroidira et, moins superstitieux, il « permettra aux puissances de disposer (sic!) les évêques à ce qui convient au bien « des Etats. C'est la «cuir marche à suivre. »

« parvient à détruire ces asiles du fanatisme, le peuple ne devienne un peu indifférent et tiède sur ces objets, qui sont actuellement ceux de sa vénération. Il s'agirait de détruire les cloîtres, au moins de commencer à en diminuer le nombre. »

La Révolution de 1789 se chargea de réaliser méthodiquement ce beau programme du roi de Prusse.

La mort ou l'exil pour beaucoup de prêtres et religieux (51). La persécution pour tous, sauf, bien entendu, pour ceux qui trahirent. Leur nombre, il est vrai, fut petit, si on le compare à celui de ceux qui surent demeurer fidèles; il n'en fut pas moins déplorablement élevé.

Car, telle est la tactique de la Révolution : persécutant les prêtres qu'elle ne peut corrompre, elle exalte les apostats et se charge de faire leur fortune. Jusqu'à Renan, à Loisy et à tels membres de l'institut ou du Collège de France, on peut dire qu'une véritable tradition s'établira.

Rien ne lui plaît tant que de dévoyer les hommes du sanctuaire,

« Rendez le prêtre patriote... » (52), recommandera Vindice (53). Car, précisera Piccolo Tigre (54), « La Révolution dans l'Eglise, c'est la Révolution en permanence, c'est le renversement obligé des trônes et des dynasties. »

(51) Si l'on pense ordinairement aux victimes de la guillotine, combien sont oubliées, aujourd'hui, celles de la déportation à Cayenne et des pontons de Rochefort: prisons flottantes sur deux vaisseaux hors d'usage, le « Bonhomme Richard » et le « Borée », auxquels on ajouta deux autres bateaux qui avaient servi à la traite des noirs: le « Washington » et « Les Deux Associés ». On entassa 400 hommes dans les entreponts, où il n'y avait guère place que pour 40. Dans l'espace de trois mois, 112 prêtres succombèrent à bord du seul navire « Les Deux Associés »... Quant aux prêtres déportés à la Guyane, si l'on en croit Victor Pierre, sur 155 qu'aurait amenés « La Décade », 99 moururent; sur 109 transportés sur « La Rayonnais », 63 décédèrent à Cayenne... Cf. l'émouvant récit de leur martyre par S. Exc. Mgr Lion. Evêque de Poitiers (*Bulletin religieux de La Rochelle et Saintes*, 17-74958).

(52) En clair: gagnez le prêtre à la cause révolutionnaire.

(53) Nom de guerre d'un des agents de la Haute Vente. Voir, à ce sujet, les textes cités par Crétineau-Joly dans l'ouvrage que Pie IX lui-même lui demanda: *L'Eglise Romaine face, à la Révolution*.

(54) Nom de guerre d'un autre agent de la Haute Vente (lettre du 18 janvier 1822, citée par Crétineau-Joly, *opus cit.*, t. II, p. 124). Précisons que « Haute Vente » désigne la loge majeure dans le Carbonarisme italien du XIX^e siècle. Elle était une sorte de Conseil Suprême siégeant à Naples. Les loges ordinaires s'appelaient des « Ventes », les adeptes ayant des pseudonymes. Le Carbonarisme était une société secrète politique révolutionnaire.

Aussi bien, la tactique avait-elle déjà été appliquée avant 89. Cas de ces monastères qui servirent de pépinières aux sociétés secrètes et dont certains se constituèrent en loges maçonniques (55).

Misérable cas de ce clergé, perdu de jansénisme et de gallicanisme, dont le cœur, depuis longtemps, était détaché de Rome.

Misérable cas de ces prêtres, religieux ou prélats, qui, de Mgr de Brienne (56) à Talleyrand, et de l'abbé Grégoire aux Gavazzi, aux Gioberti. etc., ont dû leur célébrité à leur trahison plus ou moins consciente, sinon à la plus scandaleuse des apostasies.

Cas de ces prêtres félons qu'on trouve aux côtés du diabolique Weishaupt, chef des «Illuminés de Bavière» (57). Cas de ces prêtres francs-maçons, puisque l'aumônier même de Louis XVI en était (58).

Cas de ces prêtres ou religieux un moment gagnés au libéralisme, comme le Pcre Ventura qui, sous l'effet d'un caractère impétueux se laissèrent aller à des excès contrastant avec une vie par ailleurs édifiante (59).

A son tour, Bonaparte, en bon « exécuteur testamentaire » de la Révolution, s'efforcera de tenir la main à la formation, sinon à l'ordina-

(55) Cf. Deschamps, *Les Sociétés Secrètes et la Société*, t. III, p. 43. Ainsi la loge « La Triple Unité » est fondée à Fecamp, en 1778, par vingt personnes, parmi lesquelles il y a neuf religieux, trois chantres et sept frères de l'Abbaye, plus un firetre. V Guise, en 1774, c'est dans le couvent même des Minimes qu'est établie la loge « La Franchise », etc.

Une loge fut même, un temps, instaurée à l'Abbaye (Je (Jairvaux, d'après le « Bulletin du Centre de Documentation du Grand-Orient de France », n° 13, 1958.

(56) C'est Mgr de Brienne, archevêque de Toulouse, qui fit nommer Mgr de Conzie archevêque de Tours. Il l'avait employé, en 1778, à « la commission des réguliers », chargée de séculariser les monastères, sous prétexte de les réformer. « Dans plusieurs lettres adressées à Mgr de Brienne, on voit que, parmi les Cordeliers, il y avait un certain nombre de francs-maçons. Mgr de Conzie recherchait ceux-là de préférence pour les mettre à la tête des couvents qu'il réunissait les uns aux autres. » Ces lettres ont été publiées par M. Gérin dans la Revue des *Questions Historiques*, t. XVIII, p. 112, 113, 1875, Revenu de ses égarements, comme tant d'autres, Mgr de Conzie mourut chrétiennement, émigré à La Haye, en 1795.

(57) Weishaupt avait auprès de lui un prêtre apostat nommé Lanz, qui mourut frappé de la foudre au moment où il venait de recevoir les instructions de Weishaupt pour porter ses complots en Silésie. c'est cet accident qui permit à la police de saisir les papiers de Lanz et de découvrir la secte entière, archives comprimées. Dans la liste établie par l'abbé Barruel, on trouve: un évêque, un curé, quatre ecclésiastiques, un professeur «de théologie...

(58) L'abbé de Vennondans est, en 1787, porté comme Officier du G.O.F. .

(59) Le Père Gavazzi, l'abbé Gioberti, l'abbé Spola et le Père Ventura lui-même allèrent jusqu'à se faire les acolytes du sanglant Mazzini lorsque la Révolution chassa Pie IX de Rome. Pour le Père Ventura, promoteur du vote familial et remarquable à bien des points de vue, il semble qu'il ait été « trop Sicilien » et que cela l'ait conduit à des positions inacceptables.

tion des prêtres. Les évêques se verront obligés d'envoyer à Paris la liste de ceux auxquels ils veulent conférer les saints ordres. « Napoléon l'écour-
« tait selon son bon plaisir, écrit Mgr Delassus (60). Et c'est ainsi que
« Mgr de Montault, évêque d'Agen, et Mgr Simon, évêque de Grenoble,
« ne purent, le premier en sept ans, le second en huit, ordonner chacun
« que dix-huit prêtres. »

Même intervention abusive dans l'enseignement des séminaristes (61).

Avec le triomphe des idées révolutionnaires et l'avènement du libéralisme, la lutte redeviendra plus brutale (62), jusqu'au jour où un Castagnari, par exemple, dont Paul Bert fit un directeur des cultes, pourra s'écrier : « Non ! Non ! Le prêtre n'est pas et ne saurait être un citoyen.
« Lui donner cette qualité, ce serait restreindre la liberté de tous, mettre
« en péril la société. » (63).

Viviani, comme toujours, aura la franchise du cynisme. « Les congrégations ne nous menacent pas seulement par leurs agissements, s'écrie-t-il (64), mais par la propagation de la foi ». Satan lui-même ne saurait être d'un autre avis.

Pour ce qui est du communisme, on sait assez quels massacres de prêtres ou de religieux, il organise dès qu'il est au pouvoir (65).

(60) *Opus cit.*⁹ p. 204.

(61) Napoléon veut surveiller et diriger l'enseignement des séminaires: « Il ne faut pas, dit-il, abandonner à l'ignorance et au fanatisme le soin de former les jeunes prêtres... On a trois ou quatre mille curés ou vicaires, enfants de l'ignorance et dangereux par leur fanatisme et leurs passions. Il faut leur préparer des successeurs plus éclairés, en instituant, sous le nom de séminaires, des écoles spéciales qui seront sous la main de l'autorité. On placera à leur tête des professeurs instruits, dévoués au gouvernement et amis de la tolérance (sic). Ils ne se borneront pas à enseigner la théologie. Ils y joindront une sorte de philosophie et une honnête mondanité » (in Thibaudcau, t. II, p. 485). C'est ainsi qu'un décret impérial condamnera la théologie de Bailly comme trop ultramontaine.

(62) Cf. Mgr Delassus, *opus cit.*⁹ p. 342, en note: « La Semaine Religieuse de Madrid eut connaissance d'un manuel distribué aux Francs-Maçons d'Espagne et en rendit compte, en novembre 1885. Il y était dit, entre autres: « L'action de la maçonnerie doit s'attacher principalement à discréditer les prêtres et à diminuer l'influence qu'ils ont sur le peuple et dans les familles. Pour cela, employer les livres et les journaux, établir des centres d'action pour alimenter l'hostilité contre les prêtres. »

(63) Cf. également, Waldceck-Rousseau: « La loi (sur les congrégations) est, à nos yeux, le point de départ de la plus grande et de la plus libre évolution sociale, et aussi la garantie indispensable des prérogatives les plus nécessaires de la société moderne. »

(64) A la tribune, le 15 janvier 1901.

(65) Cf. le bel ouvrage du Colonel Remy, *Pourpre des Martyrs* (Fayard, édit.), sur la persécution des catholiques en Chine. Pour mémoire aussi, quelques chiffres, toujours suggestifs, sur les massacres de la Révolution en Espagne: « Cinq

POUR QU'IL RÈGNE

HAINE DE LA REVOLUTION CONTRE L'HUMANITE

Haine contre Dieu, Son Christ et Son Eglise; haine contre les prêtres; les caractères sataniques de la Révolution, pourtant, ne s'arrêtent pas là.

Nous l'avons dit : avilir, corrompre, anéantir cette humanité jusqu'où le Fils de Dieu voulut descendre, tel est la frénésie démoniaque. D'où un incoercible besoin de détruire et de corrompre. Destruction morale, destruction intellectuelle, destruction politique et sociale, destruction physique pure et simple de la vie corporelle elle-même.

Encore une fois, caractère satanique, mais n'est-ce pas là le caractère même de la Révolution ?

LA REVOLUTION PROVOQUE LA CORRUPTION MORALE...

Et, non seulement corruption qui découle nécessairement de l'irréligion révolutionnaire, mais corruption volontaire et quasi-systématique, se reconnaissant pour telle en des aveux multipliés.

« Pèche fortement et crois davantage ». Nous ne référons pas une querelle à Luther pour ce propos. Il fut, pourtant, le signal des débauches qui souillèrent les débuts du protestantisme. Ce qu'une telle formule auto-

Un cent mille Espagnols massacrés uniquement en haine de la foi et dans des tortures que, ni fauves, ni cannibales, ne sauraient imaginer. En quelques mois », du 19 juillet 1936 jusqu'en février 1937, a furent massacrés en Espagne seize mille sept cent cinquante prêtres et onze évêques, Cf., également, la déposition de F. Dupont à la tribune de la Chambre, en décembre 1936: a Messieurs, j'apporte sur cette tribune des documents... Vous verrez, dans ces documents (je cite au hasard) que tous les franciscains de Valence et d'Alcala ont été assassinés; que 32 Frères des Ecoles Chrétiennes de Barcelone ont été fusillés; que 25 Frères des Ecoles Chrétiennes de Tarragone ont été fusillés; que tous ceux du noviciat de Grignon, près de Madrid, ont été fusillés; que tous ceux de la province de Velasquez ont été fusillés; que tous les Mariâtes de Tolède ont été fusillés; que tous les Carmes de Barcelone ont été assassinés à coups de hache; que les 21 Frères de Saint-Jean-de-Dieu de Galafell ont été assassinés; qu'à Siguënza, l'évêque, 20 prêtres, 19 séminaristes ont été assassinés le même jour; qu'au monastère de Montserrat, 28 abbés ont été assassinés; que les religieuses des Ecoles Pies, rue d'Aragon, à Barcelone, ont été pendues à la Conception, l'église qui se trouvait en face de leur couvent; que le cimetière des Visitandines a été profané... Une infirmière française à Madrid a entendu un milicien lui raconter comment il avait assassiné lui-même 58 prêtres...» (cité par Jacques d'Arnoux, *L'Heure des Héros*, p. 155, 156.)

LA RÉVOLUTION

risait, le jansénisme, à son tour (c'est un fait), le provoquera. Et le jansénisme, c'est presque la Révolution. Alliance des pires débauchés avec les hérétiques les plus austères apparemment, il fallait cette coalition pour ébranler ce qu'on voulait abattre.

Apologie inconditionnelle du plaisir et rejet de toute morale, telle sera la leçon très explicite des Encyclopédistes. Nul n'ignore, au surplus, que, sous la plume des prétendus « philosophes » français ou anglais du XVIII^e siècle, fourmilleront les maximes de l'immoralisme le plus provocant.

L'idéal sans cesse proposé du « bon sauvage », idéal imaginaire, plus soucieux de la propagande pour les « idées nouvelles » que d'une exacte observation des peuples qualifiés de « sauvages », cet idéal (66) offrait, on en conviendra, des ressources nombreuses aux amateurs de ce qu'on n'appelait

(66) On ne saurait trop recommander ici la lecture et l'étude du maître-livre de Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne* (Boivin, édit.). CL, p. 13: « Comme les cartographes anciens dessinaient, sur les continents, des plantes, des animaux et des hommes, sur la carte intellectuelle du monde (à cette époque: 1680-1715) marquons la place et l'importance du Bon Sauvage. Non pas que le personnage soit nouveau, mais c'est vers le temps que nous étudions, entre l'un et l'autre siècle, qu'il prend définitivement sa forme et qu'il devient agressif... » On aurait tort de sous-estimer l'influence de cet engouement. Mais, comme a pu l'écrire Blanc de S. Bonnet, « Prendre le sauvage pour l'homme primitif, conséquemment s'imaginer que l'état sauvage est pour l'homme un état naturel ou un commencement et non un débris de civilisation, et par suite conclure que les peuples se sont tous élevés à par eux-mêmes à l'état social, telles sont les bêtises de ce siècle... » (*Préliminaires du livre de la Chute*). A n'en pouvoir douter, c'était proposer une hiérarchie des valeurs tendant à renverser l'ordre même des choses et proposer la déchéance morale comme l'idéal. « Nous ne multiplierons pas les textes pour le prouver. En vingt peut-être en cent endroits de ses ouvrages, Rousseau préfère l'état des peuples sauvages à celui des nations civilisées, parce qu'il est plus conforme à l'état de nature. Weishaupt proclame plusieurs fois que les sauvages sont, au suprême degré, les plus éclairés des hommes et peut-être aussi les seuls libres. » Kropotkine déclare que les « principes de la vraie morale ne se rencontrent plus que chez les tribus refoulées sur les confins du monde policé— » La plupart des auteurs franc-maçons exaltent les sauvages par des éloges singuliers, encore que la plupart de ceux qu'ils qualifient ainsi respectent au moins la loi naturelle. Mais l'éloignement et l'imagination permettent de « réaliser » chez des « sauvages » parfois théoriques, la pire licence des mœurs dont on rêve. Entre tous, les nomades plaisent spécialement aux membres des sectes. Mais ceux qui sont les plus admirés sont ceux qui se distinguent par une grande liberté de mœurs: « Dans le Malabar et à Madagascar, si toutes les femmes sont vraies (?), c'est qu'elles satisfont sans scandale à toutes leurs fantaisies et ont mille galants. Au royaume de Baltimore, toute femme, de quelque condition qu'elle soit, est même forcée par la loi et sous peine de la vie, à céder à l'amour de quiconque le désire. Un refus est pour elle un arrêt de mort. » (Helvetius, *De l'esprit*, Disc. II.) La tribu des Moïs a peut-être gardé plus pleinement encore la liberté de nature: « Chez certaines tribus, disait une feuille maçonnique, « *La Pensée Nouvelle* (29-12-1867), la famille n'est qu'un cercle fort élastique d'où

pas encore l'union libre. On sait jusqu'où les choses devaient aller, sous la Révolution, après l'autorisation du divorce.

Corruption morale caractéristique (67), peut-on dire, et, par certains, proposée systématiquement, comme le prouvent tels documents communi-

« le mari et la femme sortent à volonté. La méthode matrimoniale des Moïs, peu-
 < plades de la Cochinchine, est parfaitement simple et conforme à la nature; elle
 < diffère peu de la conduite ordinaire des animaux... » Les animaux proposés comme
 idéal à l'homme! Pour inouï qu'un tel excès paraisse, les citations ne manqueraient
 pas dont on pourrait l'illustrer. « Les animaux ont naturellement, au-dessous de nous,
 « a dit Voltaire, l'avantage de l'indépendance. » « Dans cet état naturel dont jouissent
 « tous les quadrupèdes non domptés, les oiseaux et les reptiles, dit-il encore, l'homme
 « serait aussi heureux qu'eux.)) Et Brissot, dans ses *Recherches sur le droit de pro-
 priété et sur le vol*: « L'animal est ton semblable, ô homme! Peut-être est-il ton
 « supérieur: il l'est, s'il est vrai que les heureux soient les sages. » (Cf. *La Cité Anti-
 chrétienne* de Dom Paul Benoît, 1^{re} partie, t. I, pp. 88 à 94). Qui osera trouver
 excessif, après cela, le jugement de Taine sur la Révolution: « Le renversement est
 « complet, écrit-il, soumise au gouvernement révolutionnaire, la France ressemble
 « à une créature humaine que l'on forcerait à marcher sur sa tête et à penser avec
 « ses pieds. » (La *Revolution*, t. III, p. 160.) Aussi bien, les pédagogues eux-mêmes
 s'en mélangent-ils, comme semble le prouver le titre d'un ouvrage, recommandé par
 Le *Moniteur* du 17 novembre 1794, pour l'éducation de l'enfance et de la jeunesse:
 « Instructions tirées des exemples des animaux sur les devoirs de la jeunesse, à
 « l'usage des écoles primaires, suivies d'observations sur les avantages de la république. »

(67) Certes l'immoralité n'est pas seulement du côté des révolutionnaires et il
 est bien certain que trop de catholiques ont donné et donnent encore d'assez tristes
 exemples. Mais telle n'est pas la bonne présentation du problème. On ne doit comparer
 que les comparables. Il est absurde, par conséquent, de s'en aller mettre en balance
 tel mauvais catholique avec tel révolutionnaire, par ailleurs débonnaire et sympathique.
 Prendre le mauvais chez l'un et le meilleur chez l'autre, n'autorise aucun jugement.
 Si l'on tient à juger réellement, il faut mettre en avant ce qui, des deux côtés, est
 comparable: les hommes qui apparaissent, de part et d'autre, comme les personnages
 représentatifs, les meilleurs, les héros, les grands hommes. Du côté de l'Eglise, on
 sait quels ils sont. Ce sont les saints; héros chrétiens par excellence et que l'Eglise
 reconnaît officiellement comme tels. Du côté de la Révolution, le doute n'est pas
 davantage possible. Les plaques de nos rues sont trop souvent souillées de noms dont
 le souvenir mérite bien peu d'être perpétué. Il suffit de comparer. Or, il n'est pas
 possible à un esprit à peu près sain d'hésiter sur l'équivalence éventuelle et l'ana-
 logue valeur morale d'un Staline et d'un saint Louis, d'un Lénine et d'un saint
 Ignace, d'un Robespierre et d'un saint Vincent de Paul, d'un Ferdinand Buisson et
 d'un « aint Pic X, d'un Mazzini et d'un Pie IX, etc. Et que dire de toutes les autres,
 qui n'en restent pas moins proposés, cependant, à l'admiration populaire à titre de
 « grands ancêtres»! Mirabeau vendit à la cour son influence pour une pension de
 40.000 livres par semaine et un ministère ou une ambassade de son choix. Danton
 contracta des engagements semblables pour 100.000 écus. Un mois avant la mort de
 Louis XVI, il promettait de travailler à sauver le prince si on lui donnait un million.
 Brissot demandait 12 millions en espèces, sur papiers à l'étranger, avec un passeport,
 pour empêcher l'insurrection du 10 août. Sieyès offrit deux fois de se livrer à la
 cour, la première fois pour une abbaye de 12.000 livres de rentes, la seconde pour
 une abbaye de 24.000. Isnard, Vergniaud. Guadet, Fouché consentaient, en 1791, à

qués par le Vatican à Crétineau-Joly qui les publia à la demande de Grégoire XVI (68) et de Pie IX.

« Pour propager la lumière, écrit Piccolo-Tigre, dans une lettre du
 « 18 janvier 1822 à une vente piémontaise, il a été jugé bon et utile
 « de donner le branle à tout ce qui aspire à remuer. L'essentiel est d'isoler
 « l'homme de sa famille, de lui en faire perdre les mœurs. Il est assez
 « disposé par la pente de son caractère à fuir les soins du ménage, à
 « courir après des plaisirs faciles et des joies défendues. Il aime les lon-
 « gués causeries du café, l'oisiveté des spectacles. Entraînez-le, soutenez-le,
 « donnez-lui une importance quelconque, apprenez-lui directement à s'en-
 « nuyer de ses travaux journaliers et, par ce manège, après l'avoir séparé
 « de sa femme et de ses enfants et lui avoir montré combien sont pénibles
 tous les devoirs, vous lui inculquez le désir d'une autre existence. Quand
 « vous aurez insinué dans quelques âmes le dégoût de la famille et de
 « la religion (l'un va presque toujours à la suite de l'autre), laissez tomber
 « certains mots qui provoqueront le désir d'être affilié à la loge la plus
 « voisine. Cette vanité du citadin ou du bourgeois de s'inféoder à la
 « franc-maçonnerie a quelque chose de si universel que je suis toujours
 « en extase devant la stupidité humaine. »

Dans le deuxième volume de son ouvrage « L'Eglise Romaine en face de la Révolution », Crétineau-Joly publie une autre lettre d'un membre de la Haute Vente (69) : « Le catholicisme, y peut-on lire, n'a pas plus peur

vendre leurs voix et leur influence, chacun pour une pension de 0.000 livres par mots. La Révolution, au témoignage de Taine (*La Révolution*. t. III, p. 397) « mit la main
 « sur les trois cinquièmes des biens fonciers de France, arracha aux communautés
 « et aux particuliers 10 à 12 milliards de valeurs mobilières et immobilières, porta
 « la dette publique, qui n'était pas de 4 milliards en 1789. à plus de 50 milliards »
 (<f. Dom Paul Benoît, *opus cit.* 2^e partie, t. II, p. 33).

(68) Cf. Mgr Dclassus, *opus cit.*, p. 325: « Sur la fin de son pontificat, le pape
 « Grégoire XVI, effrayé du redoublement d'activité qu'il remarquait dans les sociétés
 « secrètes, voulut, peu de jours avant sa mort, les dévoiler à toute l'Europe. Pour cela,
 « il jeta les yeux sur Crétineau-Joly. Le 20 mai 1846, il lui fit écrire par le cardinal
 « Lambruschini de venir à Rome... Il lui fit remettre, pour ce travail, par le cardinal
 « Bernrtli, ancien secrétaire d'Etat, les documents en sa possession, et il l'accrédita
 « auprès des cours de Vienne et de Naples pour qu'il obtînt d'elles communication
 « d'autres documents déposés dans leurs archives secrètes. » Mille pressions s'exercèrent
 aussitôt sur Crétineau-Joly pour le contraindre au silence. Pie IX lui-même, effrayé
 par les dangers que courait l'historien, le lui conseilla. Ce n'est qu'en 1849, pendant
 que le Pape était à Gaète, que le Cardinal Fornari, nonce à Paris, engagea l'historien
 à reprendre son travail. Après bien des vicissitudes, la plupart des documents virent
 le jour dans *L'Histoire du Sonderbund* et dans *L'Eglise Romaine en face de la Révolution*.

(69) \ indice à Ntibius (deux pseudonymes), de Castellamarc. le 9 août 1838. Cf. Crétineau-Joly. *opus cit.*. t. II. p. 148.

« d'un stylet bien acéré que les monarchies; mais ces deux bases de l'ordre
« social peuvent crouler sous la corruption : ne nous laissons donc jamais
« de corrompre. Tertullien disait, avec raison, que le sang des martyrs
« enfantait des chrétiens. Il est décidé dans nos conseils que nous ne
« voulons plus de chrétiens; ne faisons donc pas de martyrs, mais popu-
« larisons le vice dans les multitudes. Qu'elles le respirent par les cinq
« sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent; et cette terre, où l'Aretin
« a semé, est toujours disposée à recevoir de lubriques enseignements. Fai-
« tes des cœurs vicieux et vous n'aurez plus de catholiques. Eloignez le
« prêtre du travail de l'autel et de la vertu; cherchez adroitement à occu-
« per ailleurs ses pensées et ses heures; rendez-le oisif, gourmand et
« patriote : il deviendra ambitieux, intrigant et pervers. Vous aurez ainsi
« mille fois mieux accompli votre tâche que si vous eussiez émoussé la
« pointe de vos stylets sur les os de quelques pauvres hères...

« C'est la corruption en grand que nous avons entreprise, la corrup-
" tion du peuple par le clergé et du clergé par nous, la corruption qui
" doit nous conduire à mettre un jour l'Eglise au tombeau. J'entendais
« dernièrement un de nos amis rire d'une manière philosophique de nos
' projets et nous dire : « Pour abattre le catholicisme, il faut commen-
« cer par supprimer la femme. » Le mot est vrai dans un sens, mais,
« puisque nous ne pouvons supprimer la femme, corrompons-la avec
« l'Eglise. *Corruptio optimi pessima*. Le but est assez beau pour tenter
« des hommes tels que nous. Ne nous en écartons pas pour quelques
« misérables satisfactions de vengeance personnelle. Le meilleur poignard
« pour frapper l'Eglise, c'est* la corruption. »

Comment ne pas être accablé par tant de perfidie : Peut-être quelque
suspçon viendra-t-il à l'esprit ? Certes, il serait légitime si les plus sûres
garanties ne nous étaient données (70). Bien plus, il y a le recul de l'histoire.

(70) Certains ont voulu mettre en doute, en effet, l'authenticité des lettres publiées
par Crétincau-joly, mais on peut répondre avec Mgr Dclassus (*opus cit.*, p. 328) que
« la déclaration du secrétaire des *Lettres latines* et le bref de Pic IX, imprimés en
u tête de l'ouvrage, en plein règne du saint Pontife, nous sont une garantie de
a rentière fidélité des documents insérés. Ce n'est donc point sans raison que M. Claudio-
« Jannct a dit, dans son introduction à l'ouvrage du P. Deschamps, *Les Sociétés*
« *Secrètes et la Société*: « Aucun document historique n'offre plus de garanties d'au-
« thcuticite. » S'il était besoin d'une nouvelle preuve de sincérité, on la trouverait dans
« l'emploi que la *Civiltà callolica* fit de ces documents sous les yeux du Pape, en
« 1879. On peut ajouter que L. Blanc (lui-même!) fit entrer dans son *Histoire de dix*
« *ans* «les lettres d'un des membres de la Haute-Vente, Ménotti, lettres adressées, le
« 29 décembre 1330 et le 12 juillet 1831, à l'un de ses frères en conjuration, Misley,
• et publiées par Crétincau-joly. π

Depuis que ces textes ont été publiés pour la première fois, l'entreprise de corruption s'est implacablement développée et c'est moins dans la lettre de documents extraits de quelques archives secrètes qu'on la peut découvrir que bien étalée, victorieuse, au regard de tous. Pourquoi mettre en doute le projet criminel quand le crime est manifeste ? Les preuves, au surplus, ne manquent pas. Dans l'impossibilité où nous sommes de les mentionner toutes, nous nous contenterons de quelques-unes.

Corruption de la femme, vient-il d'être dit. Or, ne pouvait-on lire dans le journal «L'Emeute» de Lyon (du 7-12-1883): « Il est temps
« de renforcer nos bataillons avec tous les éléments qui épouseront nos
« haines... Les filles seront de puissants auxiliaires; elles iront chercher les
« fils de famille jusque dans le giron de leur mère pour les pousser au
« vice, au crime même; elles se feront les servantes des filles des bourgeois
« pour pouvoir leur inculquer les passions honteuses... Telle pourra être
« l'œuvre des femmes attachées à la Révolution. »

Le premier auteur de la loi qui a créé les lycées de filles, le juif Camille Sée, a déclaré que l'œuvre de déchristianisation de la France n'obtiendrait son plein succès que lorsque toutes les femmes auraient reçu l'éducation laïque. « Tant que l'éducation des femmes, a-t-il dit dans son
« rapport à la Chambre, en 1880, finira avec l'instruction primaire, il sera
« presque impossible de vaincre les préjugés, la superstition, la routine » (entendons : les traditions catholiques, le dogme, la morale).

En janvier 1906, le renégat Charbonnel eut un entretien avec le ministre de l'instruction Publique, le F.*. Bienvenu Martin. « La Raison » en rendit compte : « Je voyage beaucoup, dit le ministre, pour une cause que
« j'ai profondément à cœur, l'éducation des jeunes filles. Je suis allé
« inaugurer nombre de lycées et de collèges à leur usage. Nous arrache-
« rons la femme au couvent et à l'Eglise. L'homme fait la loi, la femme
« fait les mœurs. En entendant ces paroles, dit M. Charbonnel, je ne
« me sentis pas de joie. »

Or, ici, l'initiative avait été prise par les loges.

Le 6 septembre 1900, le Convent du Grand-Orient de France renvoya
« à l'étude des loges la recherche des moyens les plus efficaces pour éta-
« blir l'influence des idées maçonniques sur les femmes, tenter de les arra-
« cher à l'influence des prêtres et créer telles institutions aptes à atteindre
« ce but. » (71).

(71) Compte rendu du Convent de 1900, p. 166.

En exécution de ce vœu et d'autres semblables, le conseil de l'Ordre adressa à toutes les loges une circulaire (n° 13), datée du 15 décembre 1902, leur disant : « La puissance du cléricalisme a été développée et consolidée « grâce à la femme et c'est même grâce à elle que cette puissance malfai-
« santé se maintient et s'exerce. Il faut donc opposer, à la femme nourrie
« d'idées fausses et de superstitions ridicules, la femme forte, la femme
« maçonnique. * (72)

On sait ce que cela signifie.

Qu'il s'agisse de l'apologie de l'union libre, de l'introduction et du développement du néomalthusianisme en France (73) et dans le monde, du développement des modes immodestes, de l'envahissement de la littérature pornographique, de la prétendue éducation sexuelle, etc., on sait quelle fut l'action déterminante sinon la complicité des Loges. Oui! Œuvre systématique et continue de corruption morale. De Fidéal proposé par Helvetius (74) à l'ouvrage réédité par Léon Blum au moment où, en une heure typiquement révolutionnaire, il était le chef du gouvernement français, il

(72) Cité par Mgr Delaasus, *La Conjuración Anti-Chrétienne*, p. 399. — Cf.: « Pour « tuer l'Eglise, il n'y a qu'à prendre l'enfant et à corrompre la femme » (Heine). — « Celui qui tient la femme tient tout, d'abord parce qu'il tient l'enfant, ensuite « parce qu'il tient le mari, » (Jules Ferry). - « Les communistes désirent que la « femme se libère le plus tôt possible de son foyer, qu'elle ne subisse la maternité « que d'une façon consciente et raisonnée » (P. Semard. *L'Hamanite* du 8-11-24). — Au Congrès maçonnico-féministe de 1900, on put entendre: « Il nous faut la cocdu-
« cation des sexes. Nous voulons l'union libre dans l'amour jeune et sain. Le mariage
« pourra être supprimé sans inconvénient. Liberté absolue de l'avortement... etc. » — « Il faut détruire (dans la femme) le sentiment instinctif et égoïste de l'amour mater-
« nel... La femme n'est qu'une chienne, une femelle, si elle aime des enfants. » (Congrès communiste du 16-11-22). — Voir aussi *La femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie*, par M. de la Rive (1895).

(73) Les fascicules des 14 et 16 avril 1909 de la *Réforme Sociale* publièrent un mémoire de M. Pierrct, intitulé *L'Œuvre maçonnique de la dépopulation en France*, dans lequel il était établi de façon péremptoire que le mouvement néomalthusien était voulu par la Maçonnerie, « M. Pierrct prouve, écrit Mgr Delassus, que, sous « le haut patronage de ccllc-ai. avec le concours avoué des personnages les plus « éminents du parti maçonnique, des associations se sont fondées qui tendent à ce « but. Le F. . Robin y est encadré par tout un groupe de politiciens dont les noms « sont tristement connus: Aulard, Henry Bérenger, Seailles, Lucipia, Merlon, Fernand « Grégh, Trouillot, Jaurès, etc. Et M. Pierrct explique comment il prit contact avec « ce mouvement dans une réunion de « *Jeunesse laïque* » présidée par M. Havct, de « l'institut, et dont les principaux orateurs n'étaient rien moins que M. Anatole France, « de l'Académie Française. M. le député Sembat et le non moins député Ferdinand « Buisson, qui a présidé longtemps aux destinées de notre enseignement officiel. » (*Opus cil.*, pp. 394. 395.)

(74) Cf. *supra*, note 66.

LA RÉVOLUTION

est impossible de ne pas constater une volonté de corruption vraiment trop stable pour qu'on ne la puisse dire « essentielle » à la Révolution (75).

Encore nous sommes-nous gardés de toute référence communiste. La matière serait trop abondante. Au moins, connaît-on le refus de Lénine rejetant toute morale qui pourrait rappeler, de près ou de loin, le Décalogue (7e). En fait et en dépit de l'opposition que lui et les siens prétendent marquer avec les vices de la société bourgeoise, ce sont les mêmes turpitudes qu'on y découvre, celles que la morale chrétienne interdit aussi bien aux bourgeois qu'aux prolétaires, la sainteté et la vertu n'ayant jamais été considérées, par l'Eglise, comme le monopole d'une classe (π).

On ne voit donc rien qui interdise de souscrire à ce qu'un secrétaire de Mazzini, Scipion Pertrucci, eut la franchise de dire à Paul Ripari,

(75) Ou nous fera peut-être observer qu'un tel cynisme dans l'immoralité n'est pas le fait de tous les partisans du courant révolutionnaire. Cela est bien évident. Aussi n'est-il pas question, ici, de laisser entendre que tous les révolutionnaires ont été corrompus et corrupteurs à ce degré. Nous nous sommes appliqués seulement à signaler quelques « constantes » dans renseignement et l'action de maîtres incontestés. Et de même qu'on peut dire que l'Eglise est « sainte » (cc qui ne signifie nullement que tous les catholiques le soient), de même nous ne craignons pas d'affirmer que la Révolution est corruptrice (cc qui ne signifie nullement que tous les révolutionnaires en soient à cet ultime degré de corruption qu'implique la logique du système). Mais si tous n'en sont pas là, on ne saurait nier que tel est bien, cependant, l'enseignement des maîtres et des chefs de la Révolution.

(76) a Dans quel sens nions-nous la morale, l'éthique ? Mais dans le sens que « prêche la bourgeoisie, qui déduit la moralité des Commandements de Dieu. Nous « disons que nous ne croyons pas en Dieu et nous savons bien que le clergé, les «propriétaires fonciers, la bourgeoisie invoquent la Divinité pour défendre leurs « intérêts d'exploiteurs. Ou bien, au lieu de déduire la moralité des commandements « de l'éthique, des commandements de Dieu, ils la déduisent de phrases idéalistes « ou semi-idéalistes, qui, en fin de compte, ont toujours également la plus grande « ressemblance avec les commandements de Dieu. Nous disons que notre moralité «est entièrement subordonnée aux intérêts de la lutte de classe du prolétariat.» En clair: Le mensonge n'est plus, comme tel, un péché. Il l'est s'il menace les intérêts de la lutte de classe du prolétariat. Il est vertueux, au contraire, s'il sert ces intérêts. Est bien, dès lors, cc qui sert la Révolution; est mal, ce qui s'y oppose ou y fait obstacle... Nous disons, nous, qu'une telle « morale » est la négation même de la morale et la pire corruption.

(77) Autre exemple marquant bien la permanence du même idéal depuis Helvétius jusqu'à nos modernes inoscutaires. celui de ce professeur de philosophie des Hautes-Pyrénées dénoncé, il y a quelques années, par Mgr Théas dans le *Bulletin religieux du diocèse de Tarbes et Lourdes*, « Le lundi 24 octobre, y lisons-nous, un «professeur de philosophie des Hautes-Pyrénées décrivait devant ses élèves les «charmes du régime soviétique, dont il faut prévoir l'avènement en France. Ce sera «l'égalité parfaite: pour tous, même logement, même nourriture, même costume, même «culture. Le maître poursuit: Les femmes seront communes. On dira à un homme: « Ce soir, tu coucheras avec Adélaïde », et il le fera. « Et si l'homme ne veut pas ? »

POUR QU'IL RÈGNE

le 2 avril 1849 : « Il nostro è un gran partito porco; questo in famiglia < lo possiamo dire » (Nous sommes un grand parti de porcs. Ça, on « peut le dire en famille.) »

...LA CORRUPTION INTELLECTUELLE

Corruption morale, avons-nous dit.

Mais, pour y parvenir, corruption des esprits, aveuglement des intelligences.

Il serait trop long d'entrer dans le détail.

Mais qu'on prenne un par un tous les systèmes philosophiques qui se sont succédés depuis le XVIII^e siècle, on verra qu'ils aboutissent tous, plus ou moins, au scepticisme, à l'agnosticisme, au mépris de l'intelligence véritable. Dogmatisme du doute, du refus d'affirmer, sinon de la négation nihiliste. Dogmatisme de l'absurde avec Hegel. Beau résultat, en vérité, pour une ère qui se prétend celle des lumières et qui voudrait faire croire que l'école est son temple (78).

«objecte un élève. — «S'il ne veut pas, on le fusille!...)) Et Mgr Théas de faire observer un peu plus loin: « A l'école, il est défendu de tenir un langage chrétien, « mais il est permis de donner un enseignement positivement athée. A l'école, on « ne peut vivifier les âmes, mais on a le droit de les tuer, » Telle est bien l'œuvre révolutionnaire: essentiellement corruptrice.

(78) Quand on étudie sérieusement la Révolution et les œuvres de ceux qui la préparèrent ou développèrent, on ne peut s'empêcher d'être étonné par tant d'ignorance et de légèreté. Qu'à certaines époques, la pensée chrétienne ait péché par excès de subtilité, c'est ce qu'on peut concéder en partie. Mais, au regard des rigoureux travaux de « l'Ecole » que sont les œuvres philosophiques des « maîtres » de la Révolution ? Beaucoup de talent sans doute, au moins pour quelques-uns; la manifestation d'intelligence* brillantes; quelques réflexions pertinentes et originales...; mais aucune armature, aucune formation de base sérieuse. Il est ahurissant, par surcroît, que ces derniers venus aient pu se pencher sur tant de problèmes dont on peut dire qu'ils « sont vieux comme le monde », sans paraître même s'inquiéter de ce qui avait été dit avant eux sur ces mêmes sujets. Quand saint Thomas, au contraire, étudiait une « question », au moins avait-il l'honnêteté et la pudeur de faire part des oppositions qui, précédemment, semblaient avoir été faites à sa thèse; et ce n'est qu'après avoir réduit pièce à pièce les sophismes de ses devanciers que le Docteur Commun faisait avancer ses propres démonstrations. Qu'on daigne comparer cette méthode et celle de nos modernes, et l'on nous dira de quel côté se trouvent rigueur et conscience scientifique, sûreté et certitude.

On se propose moins d'éclairer l'intelligence du peuple (79) que de maîtriser l'opinion et d'anéantir en elle toute idée chrétienne (80).

Encore si ces prétendus hommes de science et de lumières étaient des spécialistes de la réfutation rigoureuse et de la polémique loyale ! Si, dans leur dessein d'abattre le catholicisme, ils en avaient discuté sérieusement les arguments, examiné les raisons !

L'Eglise n'a pas craint de sauver les œuvres de la pensée païenne, jusqu'au nom de maints esprits faux dont les théories seraient depuis longtemps ignorées si les Docteurs Chrétiens ne les avaient mises en lumière avant de les réfuter.

Comme l'a dit Hurter, l'Eglise conquiert les plus savants de ses fils en les invitant sans cesse au travail, qu'il s'agisse de préciser ce qu'elle enseigne ou de réfuter ce qu'elle nie. La Révolution, elle, s'est surtout spécialisée dans le sarcasme, la calomnie, sinon l'incohérence de la critique (81).

(79) Qui ne connaît l'aveu de Voltaire sur le dessein d'éclairer le peuple. « Je crois que nous ne nous entendons pas sur l'article peuple que vous croyez digne d'être instruit, écrivait-il à Damilaville (14-1766). J'entends par peuple la populace qui n'a que ses bras pour vivre (sic). Je doute que cet ordre de citoyens ait jamais le temps ni la capacité (!) de s'instruire. Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants, »

(80) Cf. M. H. Webster, *Secret Societies and subversive movements*: « Le but final de la Révolution n'est pas le socialisme, ni même le communisme: ce n'est pas un changement dans le système économique actuel: ce n'est pas la destruction de la civilisation dans un sens matériel. La révolution désirée par les chefs est morale et spirituelle, c'est une anarchie d'idées dans laquelle toutes les bases admises depuis dix-neuf siècles seront renversées, où seront piétinées toutes les traditions jusqu'alors honorées, et où, par-dessus tout, l'idée chrétienne sera finalement oblitérée. »

(81) A ceux qui trouveraient peut-être que nous exagérons, nous conseillons le spectacle fort divertissant, en vérité, de la démolition réciproque que firent de leurs thèses respectives sur l'authenticité des Evangiles les pseudo-exégètes Strauss, Renan, Loisy, Guignebert et Couehoud. Cf. notamment l'ouvrage de Marins Lepin, *Le problème de Jésus* (Grasset, édit.), surtout le dernier chapitre: « Conclusions ». Dans le même ordre d'idées, mais sur le problème plus vaste des religions comparées, il y a des pages savoureuses et vengeresses, pas assez connues, dans *La Religion des Primitifs* de Mgr Leroy (Beauchesne, édit.), surtout dans le premier chapitre, rempli de citations qui montrent la « méthode » de ces « messieurs ». Cf., toujours sur le même sujet, dans l'ouvrage de Mgr Grouard, *Soixante ans d'apostolat dans l'Athabasca-Mackenzie* (Ville, édit., p. 158-159), la belle histoire du Congrès de Nancy (1875) où un professeur de Paris, M. de Rosny, était en train de démontrer (!), dans une conférence, que l'Amérique avait été peuplée par des hommes dont l'origine était entièrement différente de celle des Européens. Malheureusement pour lui et heureusement pour les auditeurs, il y avait dans la salle le P. Petitot, missionnaire du Grand Nord venu à Paris pour éditer son dictionnaire indien-français et le P. Grouard. Ce fut un beau tumulte.

Bien loin de poursuivre loyalement son adversaire pied à pied, s'appliquant à le vaincre par la connaissance même des erreurs qu'elle aurait scrupuleusement démasquées, elle a inventé la « conspiration du silence » (82) et sa réfutation prétendue de la doctrine catholique consiste d'abord à l'ignorer, à tout faire ensuite pour qu'elle soit ignorée aussi universellement que possible. Comme le prouve assez l'étude de nos programmes officiels, son éclectisme accepte tout. Nos jeunes bacheliers pourront avoir des lumières plus que suffisantes sur les sophismes de Kant, Spencer, Hume, Descartes, Stuart Mill ou Bergson, mais, Thomas d'Aquin, pour eux, le plus souvent, n'évoquera rien de précis, sinon le formalisme d'une « scolastique » proclamée périmée (83).

Peur de la vérité et de la lumière.

(82) Suprême habileté du dogmatisme de l'erreur qui pèse sur le monde moderne. Les Souverains Pontifes ont protesté contre elle à plusieurs reprises (Cf. Pie XI, *Divini Redemptoris...* et Pie XII. dans un récent discours aux journalistes). L'historien Webster relate ainsi son expérience: « A l'époque où je commençais d'écrire sur la Révolution, un éditeur très connu de Londres me dit: « N'oubliez pas que. si vous adoptez une attitude anti-révolutionnaire, vous aurez contre vous le monde littéraire tout entier. Ceci me parut incroyable. Si j'avais tort, soit dans mes conductions, soit dans mes faits, j'acceptais d'avance toutes les attaques qu'on pourrait diriger contre eux. Est-ce que des années de laborieuses recherches historiques ne méritaient pas d'être reconnues et ne pouvaient pas, au moins, prétendre à une réfutation raisonnée ? Or, il arriva que, malgré des articles de presse très élogieux, mon livre provoqua des critiques prenant une forme que je n'aurais jamais pu prévoir. Pas une seule fois on n'essaya honnêtement de réfuter soit ma *Révolution Française*, soit ma *Révolution mondiale*, par les méthodes habituelles de la controverse. Des assertions fondées sur des documents ne rencontraient qu'une contradiction pure et simple, sans aucune preuve à l'appui. En général, le plan adopté était le suivant: on ne cherchait même pas à réfuter, mais bien plutôt à jeter le discrédit sur mes ouvrages. Les intellectuels comprenant intentionnellement de travers, en m'attribuant des vues que je n'avais jamais eues ou en m'attaquant personnellement. On sera obligé d'admettre que cette méthode d'attaque est sans équivalent dans n'importe quelle autre sphère de controverse littéraire. Il est intéressant de noter que cette même tactique fut adoptée, il y a cent ans, contre le professeur Robinson et l'abbé Barruel dont les travaux sur les causes secrètes de la Révolution firent sensation à leur époque, » (*Secret Societies and subversive movements*. Edit. Boswell, Londres, Préface.)

(83) Ce n'est pas l'Eglise, mais Julien l'Apostat qui a écrit que « tous ceux qui font profession d'enseigner devront désormais avoir l'âme imbue des seules doctrines conformes à l'esprit public » (Ep. 42). Ce sectarisme de l'opinion, qui tend à exclure non ce qui est faux, mais ce qui n'est pas conforme à l'esprit public ou, plus exactement, à l'esprit de ceux qui le façonnent, n'est-ce pas celui qui règne aujourd'hui ? L'Eglise, en pourchassant l'hérésie, la démontait, la critiquait et, pour cela même, la tirait, comme Hercule fit de Cerbère, en pleine lumière (à ce point que beaucoup d'hérésies ne nous sont connues que par la réfutation vigoureuse mais loyale que les Saints Pères en ont faite).

Bric-à-brac de mots pipés et de formules équivoques, tel apparaît surtout le fameux monument des « immortels principes », qui sont comme l'âme et le dogme de notre actuelle civilisation. L'esprit s'y trouve comme emprisonné et tout y semble disposé pour rendre vain l'effort de ceux-là même qui, par réflexion personnelle, seraient disposés à sortir de ce cercle infernal (81).

« Ce qu'il y a de plus funeste pour les peuples, après la Révolution, « écrit Blanc de Saint-Bonnet, c'est la langue qu'elle a créée. Ce qu'il « y a de plus redoutable après les révolutionnaires, ce sont les hommes « qui emploient cette langue dont les mots sont autant de semences pour « la Révolution... Ne jetons plus aux foules des termes dont on ne leur « explique point le sens théologique et vrai. Ils ne cessent d'engendrer « les idées qui tiennent les masses en ébullition et les arrachent au devoir « de la vie. » (85)

Tous les maîtres chrétiens qui ont traité du discernement des esprits se sont plus à désigner comme piège très ordinaire de l'ennemi infernal le style fumeux, les expressions vagues, le flou, le mal défini et le ténébreux dans la rédaction et la pensée.

Tout au contraire, disait Pie IX, « il faut rendre aux mots leur vraie « signification ». Et Mgr Pie : « Il n'y a rien à espérer de ces paroles « vagues et creuses, de ces banalités sonores, dont on a chargé et endormi, « dans leur berceau ou à leur lit de mort, tous les régimes disparus. »

« Manque de clarté, de logique et de vérité », et, par là-même, ne « relevant pas du génie catholique et français », voilà ce que, dès le premier paragraphe de sa Lettre, Pie X reprochera au « Sillon ».

Comment s'étonner, dès lors, que Rappoport ait exprimé une préférence contraire ?

« La philosophie de Hegel, écrit-il (86), doit une grande partie de « son succès à sa phraséologie obscure. Pour en comprendre la significa-

(84) Il est bien évident que c'est le marxisme qui a poussé jusqu'à la perfection cette formule d'emprisonnement intellectuel et d'envoûtement spirituel. Quand on a bien compris ce qu'il est, et qu'on a eu l'occasion de rencontrer de vrais marxistes, on comprend alors, et alors seulement, combien l'expression banale d'une conversation de sourds n peut être exacte dans certains dialogues cathoïco-marxistes. Les mots, vraiment, n'ont plus le même sens, et, plus encore, ce qu'on pourrait appeler la dialectique intellectuelle. Cf. à ce sujet nos études sur le Marxisme dans *Verbe*, n° 00 et 'H.

(85) *la Légitimité*, p. 281 à 284 (ouvrage honoré d'un Bref personnel de Pie IX).

(86) *Pioneers of the Russian Revolution*.

POUR QU'IL RÈGNE

« tion, celui qui étudiait son système devait tâtonner dans l'ombre avec
« l'inévitable résultat que chacun y trouvait ce qui lui convenait le mieux
« et y adoptait la signification qui était la plus conforme à sa personna-
* lité et à ses désirs... C'est là le secret du succès de maintes doctrines
* obscures et contradictoires; elles s'accordent à tous les goûts et à tous
« les palais; une nouvelle doctrine qui est claire, logique, sans mysti-
« cisme et sans contradiction attire rarement la forte majorité. »

...ET LA DESTRUCTION DE L'ORDRE SOCIAL

Après la haine de Dieu, de Son Christ, de Son Eglise, de Ses prêtres, de Scs fidèles, après la corruption morale et la corruption intellectuelle, on peut ajouter, comme autre caractère satanique de la Révolution, la destruction systématique de tout ordre politique et social. Plus exactement destruction des cadres, des fondements naturels de tout ordre social et politique digne de ce nom, autant dire vraiment conforme à la fin naturelle et surnaturelle de l'épanouissement humain qu'ils ont mission de promouvoir, d'assurer ou de favoriser.

En vérité, l'œuvre révolutionnaire n'est-elle pas assez évidente en cet endroit ? On n'a que l'embarras du choix.

Contentons-nous de quelques citations, pour illustrer d'ailleurs ce que tout le monde sait.

Comme l'a dit Findel, il ne s'agissait et « il ne s'agit de rien moins
« que d'une réédification de la société sur des bases entièrement nouvelles,
l d'une réforme du droit, d'un renouvellement complet du principe de
« l'existence, notamment du principe de la communauté et des relations
« réciproques entre l'homme et ses semblables. »

Quand on sait avec quelle prudence, quelle patience, quel sens hautement politique le catholicisme, en ce qu'il avait même de plus opposé au paganisme, s'est développé, on ne peut manquer de reconnaître dans la Révolution un esprit radicalement contraire (57).

L'aveu en est particulièrement précieux à recueillir sous la plume de Tocqueville : « Les Français ont fait en 1789 le plus grand effort auquel

(8. ' n Ri volutiun vient «l«- *revoiten*-, qui signifie mettre sens dessus dessous. » (Rivarol.)

sc soit jamais livré aucun peuple, afin de couper, pour ainsi dire, en
« deux leur destinée et de séparer, par un abîme, ce qu'ils avaient été
« jusque-là de ce qu'ils voulaient être désormais. Dans ce but, ils ont pris
« routes sortes de précautions pour ne rien emporter du passé dans leur
« condition nouvelle; ils se sont imposé toutes sortes de contraintes pour
« sc façonner autrement que leurs pères; ils n'ont rien oublié enfin pour
« sc rendre méconnaissables. » (88)

« Révolution qui est venue tout renverser parce qu'elle n'a rien su
« comprendre. » (89).

Aussi bien, Proudhon s'écriera-t-il : « Notre principe à nous, c'est
« la négation de tout dogme; notre donnée, le néant. Nier, toujours nier,
« c'est là notre méthode; elle nous a conduits à poser comme principes :
« en religion, l'athéisme; en politique, l'anarchie; en économie politique,
« la non propriété. » (90).

Et Rabaut-Saint Etienne, à la Constituante : « Pour rendre le peuple
« heureux, il faut le renouveler, changer ses idées, changer ses lois, changer
« ses mœurs, changer les choses, tout détruire, oui, tout détruire, puisque
« tout est à recréer. »

Frénésie satanique, goût du néant, de la table rase, du refus de l'être,
du refus de la stabilité, du refus de la paix sociale. Goût de l'action pour
l'action, de la révolution pour la révolution; volonté de la révolution
permanente.

(88) *L'ancien régime et la Révolution* (Avant-Propos). — Une telle coupure est
vraiment unique dans l'Histoire. Certes, les révolutions politiques et sociales furent
nombreuses avant 89; mais on remarque, dans celles mêmes qui furent les plus
graves, comme une volonté d'atténuer, au moins en apparence, la faille sociale ou
politique qu'elles se trouvaient provoquer en réalité. C'est ainsi, par exemple, pour
nous borner à la France, qu'un (Jovis s'efforcera de paraître continuer l'Empire
Romain, que les Carolingiens affectèrent d'être les successeurs quasi légitimes des
Mérovingiens, et de même pour les Capétiens. L'esprit de rupture, la volonté
consciente et cyniquement avouée de Révolution fut, en réalité, assez rare dans l'his-
toire des idéaux politiques, plus rare encore dans les faits. Nul doute donc qu'à ce
titre, la Révolution française ait bien mérité de s'appeler la Révolution ». D'où
la très sage, parce que très fondée, condamnation de Mgr Freppel: « La Révolution
«française a créé parmi nous des divisions durables et profondes; clic a séparé la
« France en plusieurs camps absolument hostiles les uns aux autres. Voilà pourquoi
«je la considère comme l'événement le plus funeste de notre histoire nationale.»
(*Révolution Française*, p. 139.)

(89) L'observation est de Blanc de Saint-Bonnet dans *La Légitimité*.

(90) Cité par Doni Paul Benoît, *La Cité AntLChrétienne*, deuxième partie, tome I,
p. 17.

Idéal que le marxisme poussera explicitement à sa perfection.

Non la grève pour l'amélioration réelle du sort de l'ouvrier qu'elle permettrait, peut-être, d'obtenir, non la grève pour un « kopeck », disait dédaigneusement Lénine, non la réforme pour le bien qu'elle apporte; mais la grève pour ce qu'elle a précisément de navrant, la grève pour le conflit social, la réforme comme moyen révolutionnaire, la réforme pour la réforme, la réforme comme système de bouleversement continu, sans autre fin que la Révolution (91).

Volonté systématique de rupture avec le passé, avec la tradition... Volonté à ce point farouche et absurde qu'un Jaurès, certain jour, se vit amené à protester contre l'embarras où elle risquait de placer les révolutionnaires eux-mêmes (92).

(91) Là où, par exemple, un Proudhon même parle de « l'amélioration du sort de l'ouvrier », Marx répond: « Médiocre conception de petit bourgeois démocrate... ». Cf. Lénine: « Le mouvement ouvrier, dit-on, est redevable de sa vitalité au fait que l'ouvrier lui-même se charge enfin de son sort... Mais en fait cette vitalité consistait à faire machine arrière... Il est extrêmement caractéristique que les partisans du mouvement ouvrier pur... soient obligés, pour défendre leur position, de recourir aux arguments de purs trade-unionists bourgeois (Entendez: non révolutionnaires). En fait, seul l'ouvrier arriéré s'en tient à la lutte économique (Entendez: non systématiquement révolutionnaire); l'ouvrier révolutionnaire repoussera avec indignation tous les raisonnements sur la lutte pour les revendications promettant des résultats tangibles sic), car il comprendra que ce ne sont que des variations sur la vieille «chanson du kopeck d'augmentation par rouble.» (*Œuvres complètes*, t. I, p. 443. Cité dans *Le Parti Communiste démasqué*, du L. P. Filière, S. M. Edit. Homme Nouveau.) — Cf. aussi ce passage de Staline, non moins suggestif et qui met bien en relief ce même désir de la révolution pour la révolution: « Pour le réformiste, la réforme est tout; le travail révolutionnaire, lui, n'est là que pour la forme, que pour en parler, que pour jeter de la poudre aux yeux. Pour le révolutionnaire, au contraire, le principal, c'est le travail révolutionnaire et non la réforme: pour lui, la réforme n'est que le produit accessoire de la révolution. C'est pourquoi, avec la tactique révolutionnaire, dans les conditions d'existence du pouvoir bourgeois, une réforme devient naturellement un instrument de désagrégation de ce pouvoir. un instrument de renforcement de la révolution, un point d'appui pour le développement continu du mouvement révolutionnaire. Le révolutionnaire accepte la réforme afin de l'utiliser comme une amorce pour allier l'action légale à l'action illégale, afin de s'en servir comme d'un abri pour renforcer le travail illégal en vue de la préparation révolutionnaire des masses au renversement de la bourgeoisie. » (*Doctrine de l'État*).

(92) *Intervention sur les manuels d'histoire en usage dans les écoles de l'Etat* (Séance du 24 janvier 1910): «Il y a dans quelques-uns de nos manuels une sorte d'admiration un peu complaisante et béate pour les choses d'aujourd'hui, qui est injurieuse pour le passé et stérilisante pour l'avenir. Je vous l'avoue, quand je lis dans nos manuels, à la charge des siècles passés, à la charge de la monarchie, qu'alors les riches vivaient dans des palais splendides et que les pauvres végétaient dans des taudis, j'ai peur précisément qu'un des fils du peuple, venu à l'école

« Branle de démolition donné par la Révolution, a dit Barbusse (93), « gloire splendide et ineffaçable de notre pays... » et qui « se continue » !

« Branle de démolition » (94). La formule est exacte.

Famille, corps intermédiaires, nations : cadres naturels offerts au plus facile et plus général épanouissement des personnes humaines, tout cela menacé, ébranlé, en certains points anéanti, non par l'accidentelle et malheureuse recontre de quelques événements, mais par principe et systématiquement.

Mystère d'iniquité, mystère si lourd qu'il réveille irrésistiblement dans nos mémoires le souvenir des admirables commentaires de Dom Delatte sur ce passage de la « Seconde aux Thessaloniens » où saint Paul consacre quelques lignes à la manifestation de l'Antéchrist avant le dernier Avènement.

On se souvient de l'idée exprimée par l'Apôtre. « Le mystère du Christ et son règne se répandront sur toute la terre, puis viendra une heure d'apostasie, où les peuples s'éloigneront de Lui. C'est alors que l'Antéchrist, qui n'a jusqu'ici (époque de saint Paul), que des précurseurs, se révélera tout entier, lorsque le lui permettra l'effacement d'un

« par le détour de nos riches avenues et suriant de ces pauvres taudis où sont accumulées tant de familles ouvrières, j'ai peur que cette tête ne se relève anxieuse et interrogative, et que reniant ne se dise tout bas ce qu'il n'ose pas dire tout haut: « Eh bien! Et aujourd'hui? ». J'ai peur que nos écrivains ne soient pas justes lorsqu'ils condamnent toute une époque par le seul trait des famines qui l'ont désolée, oubliant (car ce n'est pas la seule faute de l'organisation politique et sociale d'alors, mais d'une insuffisance des moyens de production, et je trouve douloureux que nous reprochions ainsi aux siècles passés les famines, qui venaient de pauvreté, de misère, quand, dans l'abondance et dans la puissance des moyens de production d'aujourd'hui, nous ne pouvons pas toujours, non* nous ne savons pas ou ne voulons pas épargner toujours aux hommes ces dures épreuves. Famine de l'Inde, famine d'Irlande, « en plein xix^e siècle! Oh! Messieurs, glorifions le présent, mais avec mesure, avec sobriété! » — Reproche semblable relevé par Jean Guiraud sur les lèvres d'un directeur de l'enseignement primaire, M. Gasquet lui-même: « Il semble, dit-il, que, pour beaucoup, la Révolution ait marqué une ligne de démarcation absolue entre deux époques, qu'avant cette date fatidique, la France ait végété en une ère d'ignorance et de ténèbres, en un abîme de souffrance et de misère où l'aube de 1789 commence à laisser filtrer le premier rayon d'espoir et de salut! C'est là une conception simpliste et fautive. Elle est injurieuse pour nos ancêtres, coupables d'avoir supporté longtemps ce joug d'iniquité. Elle est impossible à concilier avec les chefs-d'œuvre de civilisation réalisés dans ce passé avec la collaboration de tous. Cet ancien régime a connu des siècles de splendeur et de prospérité » (cité dans *Histoire partielle, Histoire vraie*, t. 1. p. 6).

(93) *Paroles d'un Combattant*.

(94) Ne pouvant tout dire en cet endroit, comment ne pas faire allusion, cependant, au « vandalisme » révolutionnaire. B0u< la Révolution française, en Espagne, etc. ?

« pouvoir qui, pour un temps, le limite et le contient. De ce pouvoir, de
« ce frein, quel qu'il soit pour nous, l'Apôtre a parlé à Thessalonique et
« l'a nommément désigné. Dès que le frein se sera retiré, rien n'arrêtera
« plus la manifestation de l'Antéchrist... » Certes, Dom Delatte ne man-
que pas de souligner combien tout cela est obscur pour nous. « Nous som-
« mes réduits, écrit-il, à des conjectures. Pourtant, nous devons quelque
« chose au texte de saint Paul.

« Le mal ne se manifeste, insiste l'illustre bénédictin, que dans la
« mesure des issues qui lui sont créées. Le travail satanique, qui tend à
« la destruction de l'ordre et de la vie, est réduit dans son effort par
« une part de bien, d'ordre, d'harmonie, qui existe encore dans les choses,
« qui est fixée dans les institutions et endigue le mal... Oui, il y a une
« force sociale qui limite le mal et l'empêche d'aboutir au désordre et
« au néant, il existe une armature stable, des lignes hiérarchiques qui
« contiennent et réduisent l'effort du méchant... Il est évident que le jour
« où cette puissance d'ordre et de paix, qui, des mains de Rome païenne,
« a passé à la Rome chrétienne, après avoir été lentement minée par les
« légistes, secouée par la prétendue Réforme et par la Révolution, aura
« été définitivement ruinée par l'assaut du mal déchaîné, les routes seront
« ouvertes et les issues libres pour le mal. Rien ne le retiendra plus.

« Contre cette puissance d'ordre, de paix et d'harmonie qui, non seu-
« lement a pour mission d'assurer, dans le sein de Dieu, le bonheur éter-
« nel de tous les membres de la famille humaine qui auront voulu s'atta-
« cher à elle, mais qui est, répétons-le, de par Dieu, la seule condition
« de l'ordre dans l'homme, dans la famille, dans la société, dans la nation,
« dans toute l'humanité, contre cette puissance, tout s'étant coalisé, et
« les passions populaires qui sapent l'ordre et les pouvoirs politiques eux-
« même ardents à leur propre ruine... (alors) rien n'empêchera plus l'avè-
« nement de l'ennemi du Christ... Il aura tous les droits, toute l'autorité;
« il s'appellera l'Etat et courbera tout devant lui. »

« Il s'appellera l'Etat » ? Oui, sans doute. Il semble pourtant, après
ce qui se manifeste chaque jour un peu plus, qu'on puisse préciser davan-
tage et dire : Il s'appellera, il risque fort de s'appeler le Super-Etat, pou-
voir occulte universel enfin manifesté et vraisemblablement incarné en une
personne ou en un petit groupe de personnes, visibles ou invisibles, connues
de tous ou masquées aux yeux des foules par le silence, le mystère et
l'anonymat : pouvoir mondial de la Révolution triomphante, réalisation
du vieux rêve millénaire et brûlant de la Promesse interprété imprudem-
ment comme certitude d'empire planétaire. Pouvoir terrible qui, courbant
tout sous sa loi régnera par toutes les ressources de contrainte; force

habile, force brutale; puissance inouïe de suggestion publicitaire ou éducative, pression sur les intelligences, disposition violente des corps, espionnage, corruption policière, terreur, tortures, cures prétendues de désintoxication et formules d'aveux spontanés du type U.R.S.S., etc.

L'Etat tout court, en effet, pour monstrueux qu'il puisse être à son degré, parce qu'il est au moins national, ne laisse pas de conserver entre ses griffes quelques débris d'un ordre naturel, qui, par destination divine, est, malgré tout, principe et cadre d'épanouissement personnel.

Or, précisément, depuis Rousseau, le théoricien le plus explicite du système, jusqu'à l'heure qui court en ce moment, tout a été, tout est mis en œuvre pour opérer ce que nous avons déjà appelé un « déboisement social » : destruction méthodique des corps intermédiaires et des nations elles-mêmes.

Jacques Valdour l'a fort bien dit : « Les idées révolutionnaires auraient
« par elles-mêmes une efficacité insuffisante... Mais notre société leur op-
« pose d'autant moins de résistance qu'elle est, depuis plus d'un siècle,
« a proie de l'individualisme. Aussi présente-t-elle une perméabilité
« redoutable à toutes les doctrines dissolvantes. Elle ne possède plus de
« cadres naturels, plus de forme définie; c'est une masse fluctuante que
« peuvent traverser tous les courants d'opinion, tous les flux de passion
« ou d'idées. » Plus de corps sociaux vraiment animés par les lois de la
vie qui devrait être la leur. Beaucoup plus que le jeu de la défense des intérêts qui paraissent les rassembler, c'est l'idéologie qui, le plus souvent, dirige en maîtresse syndicats ou autres associations. Or, dans cet ordre idéologique, c'est la Révolution qui règne.

En vérité, il est peu de points où l'action révolutionnaire apparaisse aussi bien ordonnée, aussi sataniquement persévérante que dans cette course au Super-Etat, écraseur de toute réelle vie sociale et nationale.

La loi Le Chapelier ayant donné le signal de la course, jamais le train ne s'est ralenti depuis (95). Entreprise, tour à tour, au nom de la

(95) Cf. cette citation de Lénine susceptible de bien illustrer ce passage:
« Anéantir les classes ne consiste pas seulement à chasser les propriétaires fonciers
« et les capitalistes, ce qui nous a été relativement facile, mais aussi à anéantir les
« petits producteurs... Il est mille fois plus facile de triompher de la grande bout-
« geoisie centralisée que de vaincre » des millions de petits patrons dont l'activité
« corruptrice de tous les jours, invisible, insaisissable, réalise les résultats mêmes
« qui sont nécessaires à la bourgeoisie, qui restaurent la bourgeoisie, » (*Maladie infan-
tile du Communisme.*) A la lumière de ces craintes exprimées par Lénine, qui refuserait
de reconnaître que tout, actuellement, semble travailler pour la Révolution: destruc-
tion de ces classes moyennes, de ces corps intermédiaires qui, selon Lénine même,
étaient le plps grand obstacle au triomphe de la cause qu'il servait.

POUR QU'IL RÈGNE

liberté des peuples, au nom du « principe des nationalités », au nom de l'« internationale », de l'union des démocraties, la dévastation n'a jamais cessé dans la tutélaire forêt des corps sociaux ou nationaux (96). Aussi bien, le cri de victoire n'a-t-il pas déjà été lancé ? Recueillons-en l'avant-note sous la plume de Gustave Naquet (97) : « Sur les décombres des patries « nivelées, se fondera la République des Etats-Unis de la Civilisation « dont la France ne sera qu'un canton; de sorte que, deux mille ans après « l'infructueux (!) essai du Christ (!!) pour réaliser la Paix universelle, « l'avènement définitif (!!!) du Messie-Humanité marquera le triomphe « de l'ancien rêve judaïque. »

Idéal d'un « Super-Etat », fondé sur les décombres des patries nivelées, caricature satanique et diabolique singerie de la chrétienté. Mais la chrétienté, elle, était une famille de nations vivantes, non écrasées par l'étatisme, aux hiérarchies sociales prospères, riches en « peuples » et non en « masses » (98), famille de nations ayant leur génie propre et leur souveraineté, mais réunies dans la Foi, le service et l'obéissance de l'Eglise.

TUERIES ET SUPPLICES

Il reste un dernier point que nous voudrions mettre en lumière dans cette frénésie d'anéantissement de la Révolution : réalisation la plus fidèle que le monde ait jamais connue depuis l'ère chrétienne, de ce rêve de Lucifer : la tuerie, le supplice des hommes.

(96) Cf. l'article 11 de la Convention du 19-11-1792: « La Convention nationale « déclare qu'il y a un ordre de secours et fraternité à tous les peuples qui voudront « mouvoir leur liberté et elle charge le pouvoir exécutif de donner des ordres aux « généraux des armées françaises pour recourir les citoyens qui auraient été ou qui « seraient vexés » pour la cause de la liberté. La Convention nationale ordonne aux « généraux des armées françaises de faire imprimer et afficher le présent décret dans « tous les lieux où ils porteront les armes de la République. » — Cf. encore le discours de Milhaud, député du Cantal, aux Jacobins (novembre 1792): « Ah ! s'il était vrai « que le réveil des peuples fût arrivé..., que chaque région, devenue libre, forme « alors un gouvernement conforme à l'étendue plus ou moins grande que la nature « lui aura fixée; et que, de toutes ces conventions nationales, un certain nombre de « députés extraordinaires forment, au centre du globe, une Convention universelle « qui veille sans cesse au maintien des droits de l'homme, à la liberté générale du « commerce et à la paix du genre humain! ». Agréments de styles mis à part, l'idée est bien la même que celle exprimée par Naquet quelques lignes plus loin.

(97) Cf. son ouvrage, *L'humanité et la patrie*.

(98) Cf. la distinction de Pie XII, dans son message de Noël 1941 sur la Démocratie.

Certes, une objection courante consiste à faire observer que l'histoire des peuples chrétiens contient, elle aussi, d'assez tristes pages, scandaleusement tachées de sang. Ainsi, la Saint-Barthélemy.

Pourtant, l'objection ne tient pas contre ce que nous proposons de dire en cet endroit et c'est très sereinement que nous tenons à affirmer qu'il est impossible d'opposer aux crimes de la Révolution ceux de l'histoire des âges chrétiens.

Et cela parce qu'il y a, d'abord, disproportion gigantesque quant au chiffre même de ces crimes (").

(99) Cf., par exemple, ce que Jean Guiraud a écrit, au début du premier volt ne de son *Histoire partielle, histoire vraie* (t. I, P. 50), sur la comparaison entre les crimes de la Terreur (1793) et ceux qui furent commis en certains lieux au début de la Restauration: « Environ deux cents personnes furent victimes de ce mouvement « de réaction. Loin de nous, la pensée de justifier de pareils meurtres, qu'ils aient « été ordonnés par la loi ou qu'ils aient été l'œuvre de la populace. Jamais, cependant, nous n'aurions pensé à établir un parallèle quelconque entre les excès de la Restauration et ceux de la Convention, à comparer Louis XVIII à Robespierre, à le comte d'Artois à Marat, assimiler les exécutions de 1815 à celles qui, vingt-deux « ans auparavant, avaient fait mille fois plus de victimes. » — Mêmes observations sont possibles à propos de l'inquisition. L'Inquisition espagnole elle-même, si souvent attaquée, ne saurait être comparée, même de loin, au moindre tribunal révolutionnaire. Et cela est tellement vrai que le fameux prêtre apostat Llorcntc ne peut citer que 27 condamnations à mort sur 3.337 personnes qui furent jugées dans l'espace de trois cents ans par un des plus célèbres tribunaux de l'inquisition, celui de Séville, que Torquemada présida pendant quelque temps. C'est M. Lca, historien protestant, libre-penseur et révélé en France par Salomon Reinach, son traducteur, qui a été contraint d'écrire que « le bûcher (de l'inquisition) n'a fait comparativement que « peu de victimes » (*Histoire de l'inquisition*, 1, p. 489). Au moment même de la répression de l'albigéisme et de ses séquelles, véritable péril social et national, « la « proportion des condamnations, écrit Vacandard, était, dans le tribunal de Pamiers, « de une pour treize, dans le tribunal de Toulouse, de une pour vingt-deux ou vingt-trois... Cette statistique est loin des fantômes qu'évoque volontiers la plume grossière « santé des pamphlétaires mal informés. » (*L'Inquisition*, p. 236.) — Au reste, toutes les condamnations n'étaient pas condamnations à la peine capitale. « Sur neuf sessions « tenues par le tribunal de Pamiers (1318-1321) et portant condamnation de soixante-trois personnes, cinq hérétiques seulement ont été livrés au bras séculier. » Soit une moyenne de un par an. « Si le tribunal révolutionnaire, écrit J. Guiraud à ce « sujet, n'avait fait que deux victimes, une en 1793 et l'autre en 1794, en parlerait-on « seulement ? » Enfin, dernier point qu'il importe de ne pas oublier quand on parle des « victimes » de l'inquisition, c'est que ces prétendues « victimes » étaient, à quelques rares exceptions près, de véritables ennemis de l'ordre public, contre lesquels la société pouvait légitimement se défendre. Il est mensonger de croire que quiconque se trouvait en désaccord avec l'Eglise sur une question dogmatique pouvait être normalement condamné à mort. C'était surtout des violations de la loi naturelle qui provoquaient les plus sévères condamnations. N'oublions pas, en effet, que Cathares et Albigeois, par exemple, condamnaient le mariage légitime; qu'un Dolcino, chef des hérétiques appelés « bizocchi », professait le communisme, rayait la luxure de la

Et, s'il y a, précisément, disproportion gigantesque quant au chiffre de ces crimes, c'est que le meurtre, l'atteinte à la simple intégrité physique du prochain ne sont pas et ne furent jamais, de notre côté, recherchés ou considérés comme un moyen d'action normal, sinon légitime, alors qu'ils le furent et le sont enore de l'autre côté. Aucun doute n'est possible sur ce point : faits et textes abondent, sans oublier maints aveux fort cyniques.

D'un côté, dans l'histoire des âges chrétiens, on trouve, certes, des assassinats et des assassins, au moins y sont-ils considérés comme tels.

Les criminels, chez nous, n'apparaissent pas comme nos grands hommes, ni comme les pionniers, les fondateurs, les héros de l'ordre chrétien. Or, rien de tel précisément du côté de la Révolution : impossible d'y nier que les personnages décisifs pour le succès de la cause sont ceux qui ont le plus de sang sur les mains. Les archives de l'histoire révolutionnaire sont pleines de crimes, de massacres prémédités, bien à froid, dans les loges ou autres officines plus secrètes. Le poignard, le poison, la pique, la guillotine, aujourd'hui la mitrailleuse ou le coup de pistolet dans la nuque, les sabotages criminels, l'exécution sommaire, l'émeute sanglante, les tribunaux dits populaires, les tortures, les camps de concentration (10°), la terreur, apparaissent comme les instruments réguliers, sinon les accessoires constants des progrès de la Révolution dans le monde. Elle fut, elle reste rigoureusement tributaire des assassins qui la servirent, qui la servent et dont elle s'est servie et se sert, les exaltant comme d'austères serviteurs, quoique un peu trop farouches à l'occasion. Ses doctrines excellent à pré-

liste des péchés capitaux et enseignait à ses disciples l'usage indifférent de leurs femmes et de celles d'autrui, etc. Et qu'on ne prétende pas avec Michelet que ces doctrines étaient inoffensives parce qu'elles étaient spéculations de rêveurs sans action sur la société. C'est le contraire qui est vrai : leurs prédications avaient pour conséquences presque immédiates des troubles, politiques et sociaux. En Italie, les Cathares réinsèrent à prendre le pouvoir dans certaines villes. A Brescia, en 1225, ils incendièrent quelques églises et lancèrent des torches sur les maisons des fidèles. Lorsque les « fraticelli » de Dolcino voulurent fonder leur cité communiste, ils s'armèrent, ravagèrent les environs de Novare, semant partout la terreur. En Angleterre, les Lollards suscitérent des révoltes formidables, saccageant les Comtés d'Essex, de Kent, de Suffolk et de Norfolk, massacrant les gens et, notamment, l'Archevêque de Cantorbéry et le Grand Prieur de Saint-Jean de Jérusalem.

(100) Il est bien évident que nous n'hésitons pas à rattacher au courant révolutionnaire le « nazisme » de Hitler. Pour violente qu'ait pu être son opposition aux « démocrates » (?), tout esprit sensé ne peut s'empêcher de constater les mêmes racines idéologiques entre ces « frères ennemis ». On a déjà fait observer combien étaient nombreux les points de rencontre entre communisme et nazisme ; au fond, l'idéologie fondamentale est bien fille de 89 : étatisme, socialisme, etc. Il serait facile d'indiquer tous les titres d'une parenté rigoureuse.

senter ce ramassis de canailles comme d'authentiques et purs justiciers. Par les ressources d'une dialectique inouïe, on présentera comme des héros les pires tueurs. Il est trop facile, enfin, de faire observer que la plupart des grands hommes de la Révolution, non seulement ont du sang sur les doigts, mais ont excellé dans l'art d'en faire verser sans même l'ombre d'un regret et parfois même en s'en vantant (101).

« Pour établir solidement la République, il faut réduire la population « de moitié » conseillera Jean Bon Saint-André, en 93; et l'infâme Carrier, le bourreau de Nantes : « Nous ferons un cimetière de la France, plutôt « que de ne pas la régénérer à notre manière. »

Or, précisément, on connaît la manière. Le très positiviste Taine en a relevé la recette, assez fréquemment reprise depuis : « D'un côté hors « du droit commun, en exil, en prison, sous les piques, sur l'échafaud, « l'élite de la France, presque tous les gens de race, de sang, de fortune, « de mérite, les notables de l'intelligence et de la culture, du talent et « de la vertu; de l'autre côté, au-dessus du droit commun, dans les dignités « et dans l'omnipotence, dans la dictature irresponsable, dans les pro- « consulats arbitraires, dans la souveraineté judiciaire, un ramassis de « déclassés de toutes classes, les parvenus de l'infatuation, du charlata- « nisme, de la brutalité et du crime. » (102).

Et ce spectacle donné par la « Révolution dite française » (103) s'est pratiquement reproduit partout et se reproduit encore partout où la Révolution triomphe ou fait de nouveaux progrès (104).

(101) Cf. l'atroce mot de Napoléon à Metternich: « J'ai cent mille hommes de rente ».

(102) *La Révolution*, t. III, p. 456.

(103) L'expression n'est pas de nous, mais de Pie XII (Lettre érigeant N.D. des Tables à Montpellier en basilique mineure). Or, il semble que les traductions françaises, en cet endroit, offrent une lacune. Là où elle font dire au Pape: « la révolution française », on lit dans le texte latin: « ...*postquam eversores Gallicae, quam vocant, Revolutionis pristinum sanctuarium diruerunt...* ». Ce qui signifie: « après la destruction, par les démolisseurs de la Révolution dite française, de l'ancien sanctuaire... ».

(104) Contentons-nous de rappeler quelques détails moins connus ou trop oubliés; les crimes maçonniques, par exemple: Chevalier de Lescure, mort empoisonné pour avoir voulu renoncer à la célèbre loge d'Ermenonville: « Je meurs victime de cette « infâme horde des Illuminés » (Cf. Barruel, t. V, ch. XI). (On sait assez combien Mazzini et ses agents avaient une prédilection toute particulière pour le poignard. Qu'on pense encore au meurtre de Garcia Moreno, à celui de Léopold II, empereur d'Allemagne, à celui de Gustave III de Suède... Cf. ce qui eut lieu à Lyon, à Toulon, en Vendée: à Lyon, après s'être rendus maîtres de la ville, les révolutionnaires réunirent les habitants et se mirent à les mitrailler jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un debout. Alors, comme ils promettaient d'épargner ceux qui, couchés par terre.

Date historique de cette séance de l'O.N.U., en décembre 1948, où fut dénoncé ce crime jusqu'alors inconnu, le crime de « génocide », le crime d'anéantissement d'une race, et où il fut publié, selon des statistiques officielles, que, sur 34 millions de Polonais, 10 millions avaient été exterminés au cours des quatre années de guerre, tant par les Nazis que par les Soviets (los).

mais encore vivants, se relèveraient, la fusillade recommença jusqu'à l'extermination complète. 31.000 citoyens périrent et 1.700 maisons furent détruites pour en faire la « Ville affranchie ». Massacres analogues à Toulon (14.625 habitants massacres). Même férocité en Vendée. Rappelons pour mémoire cet « Oradour » avant la lettre que furent les Lucs-sur-Boulogne, où, le 28 février 1794, les « Colonnes Infernales » faisaient 563 victimes. Beaucoup furent massacrés dans l'église du Petit-Luc en récitant leur chapelet. En 1863, on découvrit leurs ossements encore enlacés de leurs scapulaires et de leurs rosaires. Parmi les morts, nous avons la liste des 110 enfants de 7 ans et au-dessous, dont il est question de commencer le procès de béatification. Carrier, à Nantes, fit périr pendant une dictature de quelques mois 32.924 citoyens innocents, un grand nombre avec des raffinements de barbarie inouïs. On trouvera dans l'ouvrage de Taine sur la Révolution quelques chiffres saisissants: 10.000 personnes « tuées sans jugement en Anjou... » a 500.000 morts dans les onze départements « de l'Ouest ». — Le 2 février 1796, Hoche écrira au ministre de l'Intérieur: « Il ne reste qu'un homme sur vingt de la population de 1789. » Il y a eu jusqu'à 400.000 détenus à la fois dans les prisons. « Plus de 1.200.000 particuliers, conclut Taine, ont « pâli dans leurs personnes. » (*Opus cit.*, p. 397.) — Mais trop longue serait la liste qui voudrait tout citer: exécutions ou déportations du Directoire, victimes de 48, exécutions de la Commune, crimes d'une « libération » dont un ministre n'a pas craint de dire qu'aupres de lui, les Danton et les Robespierre étaient des enfants. Et cela en France seulement. Or, à l'étranger, mêmes tueries: en Italie, en Allemagne, au Portugal, au Mexique, en Hongrie, en Russie, en Chine, en Espagne, etc. Il est impossible de faire sommairement le bilan des victimes de la Révolution en ces toutes dernières années. Contentons-nous de rappeler quelques détails et quelques chiffres déjà anciens. Cf. *L'énigme communiste*, de L. de Poncins, p. 31, etc.: « Quelques exemples pris au hasard. En janvier 1918, à Tadjik, 50 officiers jetés, vivants et enchaînés, dans les hauts fourneaux, des blessés arrachés de leur lit d'hôpital et achevés sur place. Des infirmières bolchevistes saisirent par les pieds* un instituteur également blessé et lui frappèrent la tête contre le mur jusqu'à ce* que le crâne éclatât. A l'Évros, en Crimée, petite ville de quelques milliers d'habitants. 800 individus furent exécutés: les condamnés embarqués sur le « Rouvor » furent successivement dépouillés de leurs vêtements, puis on leur coupa les oreilles, le nez, les lèvres*, les parties sexuelles, souvent aussi les pieds et les mains, et on jetait à la mer leurs troncs ensanglantés. A Rostov, en 1918, on fusilla tous les « enfants de 11 à 15 ans qui avaient été employés par l'Armée Blanche, eh* ». Léon de Poncins conclut ce chapitre impossible à citer: « Le* chiffre des victimes de la Tcheka et du Guépéou se monte certainement à plusieurs millions. » D'après M. Kenneth Royal, secrétaire américain à la guerre, et selon des renseignements de source entièrement sûre, treize millions de personnes étaient détenues dans les camps* de concentration en Russie en décembre 48. En Russie seulement, non en zone soviétique!

(105) Cf. *L'Heure des Héros*, de J. Arnoux, préface, p. 10. en note.

Et quant aux supplices, à la torture, leur sadisme empêche le plus souvent de les rapporter ou dégoûte de le faire.

Pour bien marquer, cependant, la permanence, dans l'atroce et l'odieux, de l'esprit révolutionnaire, contentons-nous de rappeler à la hâte l'étroite relation qui permet de rattacher à une lettre du 23 novembre 1825 de Nubius, le chef de la Haute Vente, le système de ces procès au caractère très significatif dont celui du Cardinal Mindszenty offre le modèle.

À plus de cent ans d'intervalle, en effet, nous voyons se réaliser sous nos yeux les résolutions que Nubius proposait à Vindice après l'exécution de Targhini et de Montanari (106).

« J'ai assisté avec la ville entière, écrit-il, à l'exécution...

« Ils sont tombés avec courage et ce spectacle fructifiera. Crier à
« tue-tête, sur la place du Peuple à Rome, dans la cité mère du catho-
« licisme, en face du bourreau qui vous tient et du peuple qui vous regarde,
« que l'on meurt innocent (107), franc-maçon et impénitent, c'est admi-
« rable... Nous avons donc des martyrs. Afin de faire pièce à la police
« de Bernetti (108), je fais déposer des fleurs, beaucoup de fleurs, sur le
« fossé où le bourreau a caché leurs restes... Ces fleurs jetées pendant
« la nuit aux deux cadavres proscrits feront germer l'enthousiasme de
« l'Europe révolutionnaire...

« C'est bien, pourtant, une fort mauvaise œuvre que de faire ainsi
« des héros et des martyrs. La foule est impressionnable...; elle se prend
« si vite à admirer ceux qui affrontent avec audace le suprême instant
« que, depuis ce spectacle, je me sens moi-même tout bouleversé et prêt
« à faire comme la multitude. Cette impression... m'a conduit à des
« réflexions philosophiques, médicales et peu chrétiennes, qu'il faudra
peut-être utiliser un jour.

« Un jour, si nous triomphons et si, pour éterniser notre triomphe,
« il est besoin de quelques gouttes de sang, il ne faut pas accorder aux
victimes désignées le droit de mourir avec dignité et fermeté. De pareil-

(106) Targhini et Montanari, membres de la secte des Carbonari, assassins d'Alexandre Corsi (en 1819), condamnés à mort par les tribunaux des Etats Pontificaux sous le règne de Léon XII. Les deux assassins moururent l'insulte et le blasphème à la bouche.

(107) Le crime, cependant, était parfaitement prouvé. La lettre de Nubius elle-même en fait foi.

(108) Le Cardinal Thomas Bernetti, gouverneur de Rome, admirable figure de l'Église de la Papauté, infatigable lutteur contre-révolutionnaire.

« les morts ne sont bonnes qu'à entretenir l'esprit d'opposition et à donner
« au peuple des martyrs, dont il aime toujours à voir le sang-froid. C'est
« un mauvais exemple; nous en profitons aujourd'hui; mais je crois utile
« de faire mes réserves pour les cas ultérieurs. Si Targhini et Montanari,
« par un moyen ou par un autre (la chimie a tant de merveilleuses recettes)
« étaient montés sur l'échafaud abattus, pantelants et découragés,
« le peuple n'en aurait pas eu pitié. Ils ont été intrépides, le même peuple
« leur gardera un précieux souvenir. Ce jour-là sera une date pour lui.
« Fût-il innocent, l'homme qu'on porte sur l'échafaud n'est plus dange-
« reux. Qu'il y monte de pied ferme, qu'il contemple le trépas d'un front
« impassible : quoique criminel, il aura la faveur des multitudes...

« Est-ce que vous croyez qu'en présence des chrétiens primitifs, les
« Césars n'auraient pas mieux fait d'affaiblir, d'atténuer, de confisquer
« au profit du paganisme toutes les héroïques démangeaisons du ciel, que
« de laisser provoquer la ferveur du peuple par une belle fin ? N'aurait-
« il pas mieux valu médicamenter la force d'âme, en abrutissant
« le corps ? Une drogue bien préparée, encore mieux administrée et
« qui débiliterait le patient jusqu'à la prostration, serait, selon moi,
« d'un salutaire effet. Si les Césars eussent employé les Locustes de
« leur temps à ce commerce, je suis persuadé que notre vieux Jupiter
« Olympien et tous ses petits dieux de second ordre n'auraient pas suc-
« combé si misérablement... Apôtres, prêtres, vierges, mus par un senti-
« ment de foi, d'imitation, de prosélytisme ou d'enthousiasme, mouraient
« sans pâlir et en chantant des hymnes de victoire. C'était à donner envie
« de s'immoler ainsi... Si ces pauvres Césars eussent eu l'honneur de faire
« partie de la Haute Vente, je leur aurais tout simplement demandé de
« faire prendre aux plus hardis des néophytes une potion selon l'ordon-
« nance, et on n'aurait plus compté de nouvelles conversions, parce qu'il
« ne se serait plus trouvé de martyrs. Il n'y a pas, en effet, d'émules par
« copie ou par attraction, dès qu'on traîne sur l'échafaud un corps sans
« mouvement, une volonté inerte et des yeux qui pleurent sans attendrir.
« Les chrétiens ont été promptement populaires parce que le peuple aime
« tout ce qui le frappe. Il aurait vu de la faiblesse, de la peur, sous une
« enveloppe tremblante et ayant la fièvre, il se serait pris à siffler et le
« christianisme était fini au troisième acte de la tragi-comédie...

« La Révolution française, qui a eu tant de bon, s'est trompée sur
« ce point. Louis XVI, Marie-Antoinette et la plupart des victimes des
« hétéroclites révolutionnaires sont sublimes de résignation et de grandeur
« d'âme. On se souviendra toujours (et ma vieille grand'mère m'a plus
« d'une fois fait pleurer en me le racontant) de ces dames défilant devant

« la princesse Elisabeth, au pied de la guillotine, et lui faisant leur pro-
« fonde révérence, comme au cercle de la Cour de Versailles. Ce n'est
« pas ce qu'il nous faut. Dans une circonstance donnée, arrangeons-nous
« pour qu'un Pape et deux ou trois Cardinaux meurent comme de vieilles
« femmes, avec toutes les transes de l'agonie et vous paralysez les
« dévouements d'imitation... »

Cette inspiration diabolique, cette action infernale de la Révolution, sont très importantes à reconnaître et à faire admettre.

Si, dans les maux dont le monde est, à cette heure, torturé, il apparaît que l'Enfer et ses anges ont un rôle et que toutes leurs forces y sont engagées, quelle folie est la nôtre si nous prétendons sortir victorieux d'un tel combat par la seule mise en ligne des forces naturelles dont nous pouvons disposer !

S'il existe, au bénéfice des efforts de l'ennemi, un multiplicateur satanique, la sagesse ne nous crie-t-elle pas qu'il serait au moins prudent de ne pas oublier, sinon mépriser, le multiplicateur de la Grâce qui est la Force même de Celui qui, seul, a pu vaincre le monde.

La Puissance Divine est là et nous prétendons nous en passer ! Nous prétendons lutter sur le plan de la seule nature comme si le combat où nous sommes engagés se limitait à ce degré, comme si nos adversaires eux-mêmes ne se trouvaient que sur ce plan, comme si, derrière eux et pour eux, ne militaient pas toutes les forces de l'Enfer. Comme si Satan lui-même n'était leur appui ! (109).

Si le mot de « contre-église » mérite d'être employé, la Révolution, avec toutes ses ramifications ou séquelles doctrinales et tactiques, est, à cette heure, la « Contre-Eglise ».

Le mot, il est vrai, fait sourire. Beaucoup hésitent à l'employer, parce qu'il suppose le complot et que, dans leur candeur, ils refusent d'y croire. Léon XIII, dans la seule lettre pontificale que les révolutionnaires aiment à invoquer, sans la connaître et en la détournant de son sens, parle précisément du « vaste complot que certains hommes ont formé d'anéantir le

(109) Cf. *Satan dans la Cité*, le bel ouvrage de M. de la Bigne de Villeneuve (Edit, du Cèdre), p. 125.

« christianisme » (uo), l'idée même de ce complot et de la contre-attaque plus ou moins combattive qu'il suppose, ne devrait pas étonner un membre de l'Eglise militante.

L'important est d'éviter toute erreur, toute illusion, dans l'idée que nous devons nous faire de l'appareil de ce complot: la « Contre-Eglise ».

Les excès d'une imagination puérile, le manque de rigueur dans la critique ou l'accusation non seulement seront inefficaces par le fait même, mais seront nuisibles, car l'adversaire ne manquera pas d'en profiter et, au nom des quelques sottises que nous aurons commises, saura présenter comme également ridicules tous les autres griefs qui lui seront faits.

La première recommandation à faire pour éviter toute minimisation, c'est d'étudier les choses par leur principe le plus élevé. Ainsi, le problème de la Contre-Eglise n'apparaîtra plus comme une affaire de boutique dont il importe de repérer le gérant mystérieux, mais comme le problème de la résistance que le naturalisme oppose à l'état surnaturel que Dieu a daigné offrir à ses créatures intelligentes. « Ainsi, le problème embrasse tous les « temps. Il s'est posé à la création des anges au paradis terrestre, au « désert où le Christ a voulu se soumettre à la tentation; il restera posé, « pour la chrétienté et pour chacun de nous, jusqu'à la fin du monde ». (1U)

Placés dans une telle perspective, les détails d'ordre pratique peuvent être l'objet d'une étude moins périlleuse, car leur importance risque moins d'y être surestimée.

Mais cette étude est indispensable et il serait criminel d'en mépriser l'intérêt.

Ce complot existe (112) et jamais la puissance des conjurés n'a été si grande !

(110) *Au milieu des sollicitudes*, paragraphe 2.

(111) Mgr DclaSSUS, *La Conjuración Antichrétienna*. Préface.

(112) Cf. Mgr Dclassus, *ibidem*, p. 83: « Le 15 janvier 1881, le *Journal de Genève* a publié une conversation de son correspondant à Paris avec l'un des chefs de la « majorité franc-maçonne qui dominait alors comme aujourd'hui la Chambre des U Députés. Il disait: « Au fon<l de tout cela, il y a une inspiration dominante, un « plan arrêté et méthodique qui se déroule avec plus ou moins d'ordre, de retard, « mais avec une logique invincible. Ce que nous faisons, c'est le siège en règle du « catholicisme romain, en prenant notre point d'appui dans le Concordat. Nous vou- « Ions le faire capituler ou le briser. Nous savons où sont ses forces vives, et c'est « là quo nous voulons l'atteindre. » — « En 1886, dans le numéro du 23 janvier do « la *Semaine religieuse de Cambrai*, nous rapportons ces autres paroles qui avaient « été dites à Lille: a Nous poursuivrons sans merci le clergé et tout ce qui touche

Dans une Lettre Pastorale écrite en 1878, Mgr Martin, évêque de Natchitoches, aux Etats-Unis, a pu fort bien dire :

« En présence de cette persécution d'une universalité jusqu'ici inouïe, de la simultanéité de ses actes, de la similarité des moyens qu'elle emploie, nous sommes fortement amenés à conclure à l'existence d'une direction donnée, d'un plan d'ensemble, d'une forte organisation qui exécute un but arrêté vers lequel tout tend.

« Oui, elle existe, cette organisation, avec son but, son plan et la direction occulte à laquelle elle obéit; société compacte malgré sa dissémination sur le globe; société mêlée à toutes les sociétés sans relever d'aucune société, d'une puissance au-dessus de toute puissance, celle de Dieu exceptée; société terrible, qui est, pour la société religieuse comme pour les sociétés civiles, pour la civilisation du monde, non pas seulement un danger, mais le plus redoutable des dangers. » (113)

a à la religion. Nous emploierons contre le catholicisme des moyens dont il ne se doute même pas. Nous ferons des efforts de génie pour qu'il disparaisse de ce monde. S'il advenait maigre tout qu'il résistât à cette guerre scientifique, je serais le premier à déclarer qu'il est d'essence divine. » — El M. G. de Pascal, en mars 1908: « Il y a de longues années, le cardinal Mermillod me conta un trait qui peint bien la situation, quand il était à Genève: l'illustre prélat voyait de temps à autre le prince Jérôme Bonaparte. Le prince révolutionnaire goûtait fort la conversation du spirituel évêque. Un jour il lui dit: «Je ne suis pas un ami de l'Eglise catholique, je ne crois pas à son origine divine, mais, connaissant ce qui se trame contre elle, les efforts admirablement exécutés contre son existence, si elle résiste à cet assaut, je serai bien obligé d'avouer qu'il y a là quelque chose qui dépasse l'humain. » En juin 1903, *La Vérité Française* rapportait que M. Ribot, dans une conversation intime, avait parlé de même: «Je sais ce qui se prépare; je connais par le menu les mailles du vaste filet qui est tendu. Eh bien, si l'Eglise Romaine s'en échappe cette fois-ci en France, ce sera un miracle, miracle si éclatant à mes yeux que je me ferai catholique avec vous, »

Est-il besoin enfin de rappeler la déclaration du Cardinal Saliège ? « Tout se passe comme s'il y avait une action orchestrée par une certaine presse plus ou moins périodique, par certaines réunions plus ou moins secrètes, tendant à préparer au sein du catholicisme un mouvement d'accueil au communisme. Il y a les meneurs, qui savent. Il y a les suiveurs, qui sont inconscient? et qui marchent. » (*Conférence aux retraites ecclésiastiques*, 1953.)

(113) Cf. ce que J. de Maistre écrivait à son souverain, en 1811, de Saint-Pétersbourg: « Votre Majesté ne doit pas douter un instant de l'existence d'une grande et formidable secte qui a juré depuis longtemps le renversement de tous les trônes; et c'est des princes mêmes dont elle se sert avec une habileté infernale, pour les renverser... Je vois ici tout ce que nous avons vu ailleurs, c'est-à-dire une force cachée qui trompe la souveraineté et la force de s'égorger de ses propres mains... L'action est incontestable, quoique l'agent ne soit pas entièrement connu. Le talent de cette secte pour enchanter les gouvernements est un des plus terribles et des plus extraordinaires phénomènes qu'on ait vus dans le monde. » (*Œuvres Complètes*, t. XII. p. 42.)

POUR QU'IL RÈGNE

Spectacle étrange que cette armée du désordre pourtant hiérarchique ! Comment se peut-il faire que les fauteurs de la révolte pratiquent l'obéissance, que les adversaires de toute inégalité forment des hiérarchies et que les ennemis de l'état social soient eux-mêmes constitués en société ? Etonnante contradiction d'une réalité pourtant indiscutable.

LA CONTRE-ÉGLISE ET LES SECTES

Sans doute la Contre-Eglise est une, en un certain sens, et de Maistre n'avait pas tort de parler de « La Secte » avec une majuscule et au singulier. Et cependant il faut éviter de se faire une idée trop simpliste, qui finalement tourne au profit des sectes, sur une inexacte unité de leur entente et de leur action. Car, si la Contre-Eglise est une, elle est aussi multiple et terriblement divisée. « Beaucoup de ces sectes se vouent mutuellement « une haine féroce », a pu écrire Marcel Lallemand (114). On s'y déchire, on s'y dévore, on s'y tue; on y suscite des guerres dont les nations font les frais.

Rien d'étonnant donc à ce qu'un Rousseau ait été en lutte contre un Voltaire et à ce que les hommes de « la Gironde » aient été raccourcis par les Jacobins, à ce que les libéraux aient été vaincus par les radicaux, ceux-ci écartés par les socialistes et ces derniers par les partisans de Moscou.

Nouveau caractère satanique. En enfer aussi les damnés s'entredéchirent, bien que leur haine soit commune. Satan est un maître dur et qui torture ceux-là mêmes qui le servent : de même la Révolution.

Robespierre aura la tête de Danton et les thermidoriens celle de Robespierre. M. Thiers écrasera les communards ; et, quant au régime soviétique, on sait par quelles purges épuratives il se soigne périodiquement.

Ces querelles sont bien réelles, et il serait puéril d'en sous-estimer la gravité. Tout cela pourtant n'atteint pas, en un sens, l'unité de la Révolution, car, bien que ses membres s'entredévorent, ils contribuent tous consciemment ou inconsciemment au triomphe de l'anarchie.

(114) *Notes sur l'occultisme*, p. 100.

Evitons pourtant, en nous attachant à préciser l'importance de la Révolution en tant que force universelle et Contre-Eglise de nous trouver hypnotisé et de ne plus rien savoir distinguer que son influence dans les événements.

Sans doute, cette influence est immense, surtout depuis deux siècles, et maints faits historique, la victoire de Valmy (115) par exemple, sont impossibles à expliquer sans référence à l'action occulte. Cette action, pourtant, n'est pas, ne saurait être la raison dernière de l'Histoire, conteneue qu'elle est dans le cadre de l'ordre naturel dont les lois s'imposent à elle malgré tout. Les relations de cause à effet, notamment, jouent pour la maçonnerie comme pour le reste du genre humain et, pour puissante qu'elle soit, la Révolution n'est pas encore parvenue à arrêter le mécanisme du bon vieil ordre naturel.

Il est assez évident, au surplus, que des esprits, fort mal instruits pourtant de l'agissement des sectes, surent reconnaître parfaitement à quelles conséquences, voire à quels événements la logique révolutionnaire entraînerait tôt ou tard.

Comme toujours, il importe donc de bien garder à l'esprit ce sens aigu de la nature des choses qui sert de théâtre au chrétien tout aussi bien qu'au franc-maçon.

Une mer infestée de pirates, tel apparaît le monde aujourd'hui. Si l'on peut savoir où ils s'abritent et quelle est leur tactique, la chose est importante, assurément. Mais quant à croire, par obsession du corsaire, que l'armement du navire et les lois ordinaires de la navigation n'ont plus l'importance qu'on leur accordait jadis, c'est se condamner infailliblement à aller par le fond avant même d'avoir eu à se défendre contre le premier pavillon noir.

(115) Cf., notamment. *Les Société Secrètes et la Société*, par Deschamps, t. II, p. 164: a Le duc de Brunswick, grand maître de tout l'ordre maçonnique, élu à « Wilhelmsbad, avait été précisément choisi pour généralissime de la coalition. Or, il « refusa systématiquement de subordonner son action à celle de l'armée des princes». « Il entra en négociations secrètes avec les hommes de la Commune de Paris et « Dumouriez, franc-maçon avancé lui-même, qui commandait en chef l'armée Iran-t çaise. Ces négociations aboutirent à la retraite de Valmy. » Kellermann n'avait avec lui que 25.000 hommes, alors que Brunswick en avait 50.000, que pouvaient renforcer 30.000 Autrichiens, sans compter les 150.000 hommes du roi de Prusse. En dépit de cette supériorité écrasante, les ennemis, pratiquement, ne livrèrent pas bataille. Brunswick, déclarant la position des Français inattaquable, alors qu'ils étaient dans l'impossibilité de se déployer, ordonna la retraite. (Voir les détails dans l'ouvrage.)

Chapitre III

La Révolution Ses troupes régulières

« D'autre part, l'Eglise doit tenir compte des puissances obscures qui ont toujours été à l'oeuvre dans l'histoire. »

PIE XII

Discours à *Pax Christi* (13-9-52)

Nous avons montré, par l'examen de ses caractères les plus évidents, le satanisme du courant révolutionnaire. Si nous tenons à bien juger de l'« hypothèse » et à n'être dupes d'aucune illusion, il faut connaître également la profondeur et les sources lointaines de ce courant. Il faut constater, notamment, que la Révolution n'est pas un simple accident historique, en dépit de la brusquerie de ses manifestations les plus spectaculaires, mais qu'elle est l'aboutissement d'un travail lent, véritable « mystère d'iniquité », qui, depuis les origines de l'ère chrétienne s'est obscurément développé : triomphe de toutes les séquelles d'hérésies accumulées au cours des siècles.

Sans doute, doit-on se garder ici encore de toute puérilité. La Maçonnerie telle que nous la connaissons aujourd'hui prétend remonter aux plus lointaines époques de l'histoire. Naïf qui le croirait. A considérer objectivement les choses, il est à peu près certain que son organisation ne dépasse pas le XVIII^e siècle. Ce qu'on peut dire, par contre, c'est qu'elle est bien l'héritière d'une série ininterrompue de sectes dont elle poursuit l'effort subversif et dont elle reprend les thèses dissolvantes, sans trop chercher,

d'ailleurs, à éviter les contradictions et inconséquences que, sur le plan idéologique, une telle récupération doctrinale devait entraîner fatalement.

« La Franc-Maçonnerie, dirons-nous avec Lessing et Findel, existe de
« temps immémorial; mais l'ordre maçonnique, dans son organisation et
« quant à sa forme, ne date que du XVIII^e. » (*)

On simplifierait trop la question à vouloir reconnaître une survivance des sectes gnostiques contemporaines de saint Paul dans celles de notre époque. On y retrouve, pourtant, tout le bric-à-brac idéologique (et maintes thèses, notamment, du vieux panthéisme gnostique) que l'Enfer n'a point honte de faire resservir depuis le commencement du monde pour l'affolement des intelligences, la perversion des mœurs et la ruine des nations. Des parallèles assurément troublants (1) établissent la résurgence des principaux enseignements qu'aux temps apostoliques professaient Simoniens, Nicolaïtes, Cérinthiens, Ebionites, etc.

Y a-t-il « transmission » ou « reprise », pour employer les termes de M. Marquès-Rivière, dans sa très énigmatique et dangereuse « Histoire des Doctrines Esotériques » (3)? La question « nous paraît insoluble, car
« il ne reste aucune trace écrite du mode de cette transmission. »

S'il nous « paraît hasardeux, écrit-il encore (4), d'affirmer une filiation directe, prévue, suivie, du Temple (par exemple) dans la Franc-Maçonnerie..., nous reconnaissons bien volontiers que les systèmes philosophiques et ésotériques des Templiers, des Cathares, des anciens
« « Sages » du XIV^e siècle sont demeurés vivants, multiformes, et peuvent se retrouver, portés par les sociétés, les groupes rosicruciens, dans
« l'Ordre maçonnique. Ce charriage mystique (?) s'est accompagné de
* nombreux déchets; des éléments impurs, des apports grossiers, des naïvetés extraordinaires, se sont mêlés aux grands courants souterrains qui
« n'ont cessé de couler sous les terres d'Occident. Le fait est que ceux-ci
« ne se sont jamais taris.

« Une étude impartiale — mais est-elle possible? — des mouvements de la pensée contemporaine permettrait de découvrir les ésotérismes antiques toujours aussi vivants et agissants; il serait même curieux
« de retrouver des points d'émergence demeurés inchangés. »

(1) Findel (F. . M. .): *Les principes de la Franc-maçonnerie dans la vie des peuples*, p. 3.

(2) Cf., notamment, Dom Paul Benoît: *La Cité Antichrétienne*, II^e partie, tome second, pp. 98 à 141. (Le mot « gnose » vient du grec *gnôsis*: connaissance.)

(3) p. 351 (Payot édit.). Esotérisme: doctrine secrète pratiquée par les seuls « initiés » (le contraire est l'exotérisme).

(4) *Ibid.*, p. 353.

Pour nous, en cet endroit, il apparaît suffisant de bien mettre en lumière ces deux nouveaux aspects typiquement sataniques de la Révolution :

— Elle est le triomphe de l'effort de toutes les puissances ténébreuses qui se sont succédées au cours des siècles.

— Elle est, par là-même, la « résultante » ou, si l'on préfère, le couronnement de l'inlassable action que l'Enfer n'a cessé de mener contre l'ordre divin de génération en génération.

Il n'est pas dans notre intention, et il serait absolument inutile à notre travail de faire ici comme un résumé, même très sommaire, de l'histoire des sectes. Il en existait bien avant le Christ, et toutes les sociétés antiques ont eu leurs groupes d'« initiés ». Même, il existait déjà un ésotérisme juif. A quelques rares exceptions près, ces associations arrivaient à vivre entre elles dans un état de tolérance relative. Le catholicisme, par l'ampleur même de son développement et plus encore par sa proclamation d'une vérité exclusive, réalisa pratiquement le front des sectes contre lui.

Leur combat ne changera plus.

Il dure encore.

PREMIÈRES SECTES HÉRÉTIQUES

La gnose; tel fut le premier grand courant contre lequel l'Eglise naissante eut à combattre. « Un des ésotérismes les plus complexes que l'on « puisse aborder », écrit M. Marquès-Rivière (5), car il n'y a pas eu une « gnose, mais des gnoses..., mouvements intellectuels et mystiques divers, « de valeur très différente » et qui drainèrent pêle-mêle, sans en paraître inquiets, les notions les plus contradictoires.

« Le gnosticisme a été, si l'on peut dire, le grand courant ésotérique « méditerranéen; né dans l'Asie proconsulaire, charriant les cultes des

(5) *Ibid.*, p. 162.

« mystères grecs, asiatiques, romains et égyptiens dans une synthèse (?)
« tumultueuse (!), il a été un concurrent redoutable, pendant plusieurs
« siècles, pour le christianisme... Les auteurs chrétiens le combattirent
« farouchement; pendant les quatre et même, peut-on écrire, pendant les
« huit premiers siècles de l'ère chrétienne, pas un seul parmi les Pères
« de l'Eglise ne fit une histoire des hérésies sans résumer et exposer
« tout au long les erreurs gnostiques. » (e)

Or, ces « courants gnostiques ne s'éteignirent jamais... Ils furent
« mêlés étroitement aux doctrines de Manès qui eurent toujours de pro-
« fondes affinités avec les enseignements gnostiques. Vers 330, Marc
« l'Egyptien avait répandu en Espagne les enseignements gnostiques et
« manichéens; grâce à l'influence d'un de ses disciples, Priscillien, l'école
« compta bientôt un grand nombre d'adhérents, dont deux évêques, Ins-
« tantius et Salvanius. Il resta toujours en Espagne, malgré les conciles,
« un noyau important de priscillianistes. » f6).

Pauliciens... Patarins... Cathares... Sous ces divers noms, ce seront en fait, les mêmes doctrines manichéennes que l'on verra circuler.

« Ces groupes avaient une activité missionnaire intense; leurs envoyés
* parcouraient l'Orient et l'Occident, créant des groupes, établissant des
" fraternités que le secret unissait. Cette propagande fut longtemps sou-
« terraine; elle éclata au grand jour, dans tout l'Occident chrétien, au
* cours du XII^e siècle, et provoqua des luttes politiques, des soulèvements
* populaires qui furent parfois dangereux pour l'ordre public et pour
« l'Eglise. C'est ainsi que, vers 1100, un certain Tanquelin ou Tanchelm
* parcourait les Pays-Bas, la Flandre et l'Allemagne rhénane où il éta-
- blissait des assemblées secrètes. Citons également, vers la même époque,
« un ancien religieux, Henri, et son maître, Pierre de Bruys, qui voyagè-
« rent dans plusieurs régions de France et d'Allemagne, formant de nom-
* breux adeptes, les groupant, les unissant au point que l'abbé de Cluny,
" Pierre le Vénérable, déclarait qu'il fallait des expéditions armées pour
- les refouler. Albi sembla être le centre de la propagande et cette cité
- donna son nom » à l'hérésie. « Avec Jean Guiraud, on peut distinguer,
" vers cette époque : 1° un courant manichéen et gnostique; 2° un cou-
- rant de pauvreté volontaire doublé d'anticléricalisme, dressé contre la
- puissance temporelle de l'Eglise et qui fournira la base de la future

(6) *Ibid*, j. 163. Simon le Magicien est le nom qu'il importe de citer ici, avec
'• lui de son diM-ipIc Ménandre. Simon le Magicien fut le grand adversaire des com-
munités '•hn-timne'.

(7) *Ibid*.. p. 214.

LA RÉVOLUTION, SES TROUPES RÉGULIÈRES

« Réforme; 3° un courant d'évangélisme protestant avant la lettre; et
 « 4° un courant de judéo-christianisme, précurseur des « maranes » espa-
 « gnols du XV^e siècle et qui apportera un judaïsme cabalistique mêlé au
 christianisme. » (8)

Nous avons tenu à citer ces lignes d'autant plus significatives qu'elles sont de M. Marquès-Rivière. Elles sont susceptibles, en effet, de bien faire saisir l'extraordinaire densité de l'ascension et du développement dans la chrétienté, dès le haut Moyen Age (et annonçant déjà les larges bases d'assaut révolutionnaires des siècles suivants), de ce qui composera finalement le caravansérail des principales références idéologiques de la Maçonnerie. Le moins qu'on puisse dire de celle-ci est que ses manuels, recueils, rituels, etc., sont encombrés : 1° de réminiscences manichéennes et gnostiques; 2° d'un anticléricalisme farouchement dressé contre l'influence sociale de l'Eglise romaine; 3° d'un évangélisme authentiquement protestant; 4° d'un ensemble de notions juives et cabalistiques.

Tel était déjà, peut-on dire, l'ensemble des courants subversifs, il y a un millénaire; tel nous le découvrons aujourd'hui. Beaucoup plus un, sans doute, et plus organisé; mais toujours le même quant à ses caractères idéologiques essentiels : la théosophie s'appliquant par exemple, à rajeunir une sorte de gnose toujours panthéiste, sinon manichéenne; un laïcisme anticlérical toujours vivace; un certain évangélisme authentiquement protestant assez manifeste lui aussi pour que la Hiérarchie en dénonce le péril immédiat (9); certains éléments juifs, enfin, cherchant à se mêler au christianisme et qui ne constituent pas le moindre aspect de l'effort révolutionnaire actuel.

MANICHÉISME, TEMPLIERS, PAGANISME DE LA RENAISSANCE, ROSE-CROIX

Quoi qu'il en soit, dès le VI^e siècle, le pape saint Léon le Grand, s'en prenant plus spécialement au manichéisme, ne craignait pas de dénoncer le péril. « Le démon domine sur toutes les sectes, s'écriait-il, comme sur les provinces de son empire; mais il a fait du manichéisme sa capitale. « Là, comme en une vaste cour, il étale avec pompe les magnificences de

(8) *Opus cit.*⁹ p. 215

(9) Cf. les déclarations de S. E. le Cardinal Saliège.

< son règne : car il y a réuni tous les genres d'impostures et d'impiétés.
« Tout ce qu'il y a de corruption dans le paganisme et d'aveuglement
« parmi les juifs charnels, tout ce qu'il y a d'infamie dans les secrets de
« la magie, tout ce qu'il y a jamais eu de sacrilèges et de blasphèmes
« dans toutes les hérésies, s'est réuni dans cette secte abominable comme
« dans l'égout universel de toutes les souillures. » (10)

Sans développement notoire en France pendant plusieurs siècles dans les royaumes issus de l'Empire de Charlemagne, le manichéisme commença à faire parler sérieusement de lui à Orléans, au début du XI^e siècle, sous le règne de Robert le Pieux. Réprimé avec sévérité, il reparut plusieurs fois, mais sans grands progrès. Il en fut tout autrement au siècle suivant. Les partisans en devinrent innombrables; toutes les provinces du midi de la France, du nord de l'Espagne et de l'Italie s'en montrent infestées (11). En certaines contrées, le plus grand nombre était manichéen; en beaucoup d'autres, une forte minorité se laissa séduire. Les prédicateurs de l'hérésie se répandaient partout, jusque dans les Flandres et l'Allemagne.

Nous n'avons pas ici à retracer l'histoire des campagnes de prédication cisterciennes et dominicaines (12), ni celle de la « croisade » contre les Albigeois, ni celle de l'institution si calomniée aujourd'hui, mais alors si bienfaisante de l'inquisition. Vaincu par les croisés, déconsidéré par la prédication et l'exemple des saints, surveillé par les inquisiteurs, le manichéisme, avec cette obstination de propagande qui l'a toujours rendu si redoutable, reprit et poursuivit en secret (13) l'œuvre qu'il ne pouvait plus accomplir au grand jour.

Comment s'effectua ce passage à la clandestinité ? C'est ce qu'il est difficile de préciser. Est-ce alors que le manichéisme parvint à prendre pied

(10) Serm. K. *De Jejun.*

(11) C'est bien à tort, en effet, qu'on se figure l'ésotérisme cathare borné au Languedoc. Tout au contraire, ce qu'on a appelé l'« albigéisme » comptait de nombreux adeptes en Lombardie, dans le Milanais, la Toscane..., à Florence., voire dans la Bosnie, la Bulgarie et jusqu'à Constantinople. Ce qui rendit le péril plus grave dans le sud de la France, ce fut la passivité et souvent même la complicité des seigneurs méridionaux et notamment des Comtes de Toulouse.

(12) Campagnes auxquelles participèrent saint Bernard, saint Dominique, saint Antoine de Padoue, etc.

(13) Cf. Murquès-Bivière, opus cit. p. 243: « L'ésotérisme cathare se complétait « de certaines paroles et certains signes par lesquels les adeptes se reconnaissaient « entre eux; il leur fut nécessaire d'en user quand ils furent poursuivis par l'Inquisition. »

dans l'ordre du Temple et dans les corporations de maçons ? (u). Les auteurs maçonniques eux-mêmes sont divisés sur ce point. Certains pensent que le manichéisme ne pénétra dans les corporations de maçons qu'après la suppression de l'ordre du Temple, et que ce seraient les Templiers, en se réfugiant dans ces associations, qui y auraient introduit leurs doctrines et leurs pratiques, spécialement la haine de l'Eglise et de la royauté, auteurs de leur disgrâce. D'autres, il est vrai, prétendent que les manichéens pénétrèrent chez les maçons en même temps que chez les Templiers, mais en assez petit nombre pour ne pas éveiller l'attention (ls)

(14) Le Moyen-Age comptait un nombre considérable d'associations qui, pour assurer à leurs membres la possession des secrets de leur métier, avaient tout un côté mystérieux. Les corporations de maçons, notamment, étaient particulièrement jalouses de garder pour clics seules les formules savantes qui avaient permis de réaliser ces merveilles de l'art architectural: les cathédrales. Les corporations de maçons étaient lres nombreuses et couvraient l'Europe. Partout, leur- membres pouvaient trouver des frères prêts à les accueillir et à les aider. Comme elles rendaient de grands services, elles étaient favorisées de nombreux privilèges, exemptions et franchises; de là. le titre de francs-maçons.

Les maçons, comme la plupart des ouvriers du Moyen-Age, étaient, suivant leur habileté dans leur art, distingués en apprentis, en compagnons cl en maîtres. Les droits variaient avec le grade. Comme les ouvriers des autres corporations, les maçons avaient des signes de passe et de reconnaissance qui leur permettaient de se reconnaître entre eux dans toutes les parties du monde. Bien plus, chaque classe avait ses signes propres: les maîtres, par exemple, pouvant se reconnaître à des signes inconnus des apprentis et des compagnons.

Pendant longtemps, nul ne put entrer dans une corporation sans en exercer la profession. Mais vint un moment où elles furent insensiblement envahies par des hommes étrangers au métier qui s'y exerçait. Dès lors, beaucoup entrèrent dans les corporations des maçons, tout en ignorant les premiers principes de Part des constructions et sans avoir l'intention de les apprendre, ni de les pratiquer, en vue seulement des exemptions et des privilèges, pour recueillir certains honneurs, trouver des moyens <le communication au loin, etc. On comprend que, quelque honnêtes que fussent les corporations de francs-maçons, clics pouvaient être facilement transformées en sociétés secrètes, surtout quand elles s'ouvrirent à des hommes étrangers au metier. Ainsi, les doctrines anti-chrétiennes et anti-sociales purent-elles pénétrer peu à peu dans leur sein. Signes, ornements et instruments reçurent des sens nom eaux. Les membres se donnèrent comme les ouvriers d'un temple mystérieux... Les emblèmes et les cérémonies des sectes manichéennes s'introduisirent et vinrent se mêler aux signes et aux outils des maçons. Quelques nouveaux symboles furent inventes. Les grades anciens ne furent plus la récompense d'une habileté croissante dans l'art dc< constructions; ils correspondirent aux progrès des adeptes dans k doctrines manieheennes. (Cf. Dont Paul Bcnoît, *opus cit* II^e partie, tome II pp. 90-92.) Ainsi, peu à peu. dirons-nous avec l'historien maçonnique Findel: « La confrérie des maçon*. qui « n'attachait elle-même plus de prix aux derniers vestiges des secrets de la corpo- « ration grâce au souffle nouveau qu'elle reçut du dehors, devint le berceau des a mystères de l'humanité. » (*Les principes de la franc-maçonnerie.*)

(15) «On voit, en 1155. dit (Javel, les loges des francs-maçons anglui> administrées par l'Ordre du Temple. » « L'assertion des auteurs maçonnique* Thot*. Mnr<

et que, si plus tard les chevaliers du Temple purent s'y introduire en masse, c'est grâce à la complicité des manichéens qui se trouvaient déjà dans la maçonnerie. Ne vit-on pas, en effet, des plaintes et même des dénonciations contre les francs-maçons dès les temps du Concile de Vienne (1311)? Voire, des églises qui appartenaient aux Templiers étaient effectivement appelées églises des francs-maçons.

Dès le XIII^e siècle donc, le manichéisme semble bien s'être introduit dans les associations de la maçonnerie. C'est tout ce qu'on peut dire.

Quant à la corruption de l'ordre du Temple, c'est un autre problème. On sait que certains historiens sont résolument hostiles à cette thèse.

A quel moment précis les premiers Templiers auraient-ils été initiés aux doctrines et aux pratiques de Manès ? Nul n'a su le dire. Le furent-ils en Asie ou en Europe ? Beaucoup ont pensé que ce dut être en Asie. Quoi qu'il en soit, la corruption n'aurait cessé d'envahir le grand Ordre durant tout le XIII^e siècle. Au commencement du XIV^e, un grand nombre de Templiers, la moitié ou les deux tiers, suivant plusieurs auteurs, auraient été manichéens.

En tous cas, il y eut une sorte de stupeur en France quand on y prit conscience de la déchéance d'un Ordre jusque-là si brillant.

Philippe le Bel ordonna aussitôt de procéder contre les Templiers.

Le Pape Clément V, par contre, qui ne pouvait croire à la perversion d'un si grand Ordre religieux et qui soupçonnait le roi de France d'agir par des vues intéressées, au lieu de favoriser les procédures commencées, les déclara nulles et suspendit les pouvoirs de tous ceux qui y avaient pris part, archevêques, évêques, prélats, inquisiteurs quelconques. Mais, après l'interrogatoire à Poitiers de soixante-douze chevaliers des plus notables, non comme un juge qui cherche des coupables, mais comme un père intéressé à trouver des enfants innocents, il fut obligé d'avouer que les accusations étaient justifiées et il permit dès lors à la justice de suivre son cours.

Les procédures s'ouvrirent par toute l'Europe, en présence des cardinaux, des archevêques, des évêques et des personnages les plus recommandables pour leurs lumières et leur sainteté. En France, les Templiers

a doff, Kloss et autres, à savoir que, dès l'année 1155, les loges de maçons furent « placées, en Angleterre et en Ecosse, sous le patronage de l'Ordre du Temple, n'a « rien que de très vraisemblable. » Claudio-Jannet, *Les Sociétés Secrètes et la Société*, tome I, p. 316.

avouent que les doctrines et les pratiques qui leur sont reprochées sont générales parmi eux. En Angleterre, l'enquête poursuivie pendant deux ans établit la culpabilité, sinon de la plupart des chevaliers, au moins d'un très grand nombre. Il en fut de même en Sicile, à Naples, à Florence, dans les États de l'Eglise. Au contraire, en Irlande, en Ecosse et dans plusieurs endroits de l'Italie, les Templiers furent absous. Certains auteurs ont accusé les évêques et les inquisiteurs de ces régions de s'être montrés d'une bienveillance excessive. Nous préférons croire que beaucoup de Templiers ne connaissaient pas les désordres commis dans l'Ordre. Peut-être même un certain nombre de maisons étaient-elles restées intactes.

Selon Michelet lui-même : « Quelque opinion qu'on adopte sur la « règle des Templiers et l'innocence primitive de l'Ordre, il n'est pas difficile d'arrêter un jugement sur les désordres de son dernier âge. * Ou, selon un des interprètes officiels de la franc-maçonnerie, le frère Clavel : « La plupart des faits allégués étaient de la plus grande exactitude; il « est démontré aujourd'hui que les Templiers étaient une branche de gnosticisme. » (16)

L'Ordre du Temple fut donc supprimé par Clément V.

Des trente ou quarante mille chevaliers (17) qui s'avouèrent coupables, le Grand-Maître, Jacques Molay, et un très petit nombre d'autres seulement furent mis à mort; beaucoup abjurèrent leurs erreurs; les plus acharnés se seraient réfugiés dans les corporations des francs-maçons de la même manière qu'aujourd'hui les maçons proscrits pourraient porter leurs mystères dans les sociétés littéraires, artistiques ou autres, qui, en fait, dépendent d'eux, soit parce qu'ils les ont fondées, soit parce qu'ils s'en sont rendus maîtres. (18)

(16) Cite par Dom Paul Benoît, *opus cit.*, p. 115. — Cf. Marquès-Rivière, *opus cit.*, p. 278: « Nous avons l'intime conviction, après lecture de ce singulier dossier. « qu'il y a eu un ésotérisme templier, car l'époque, les coutumes religieuses d'alors a admettaient parfaitement le secret: qu'il y ait eu influence des philosophes arabes « sur les rudes soldats du Temple, c'est certain... Le grand courant gnostique et manichéen demeurait vivant en Orient; il travaillait profondément les diverses écoles « musulmanes... Une telle activité mystique, les restes encore vivants des églises « d'Asie, tout cela dut provoquer un appel mystique sur les chevaliers du Temple. « Qu'ils aient songé à une synthèse, a la fois temporelle et spirituelle, de l'Occident « et de l'Orient, qu'ils aient utilisé des moyens « rituels », des formes de confréries selon le monde musulman, rien (Bétonnant à cela...

tf Mais le rêve d'unification, d'union spirituelle, d'unité dominatrice et conquérante se heurta à la volonté pontificale et à la volonté royale; l'une voulait demeurer « maîtresse de l'Eglise, l'autre du Royaume qu'elle édifiait. »

(17) Dès le début du xiii^e siècle, les Templiers possédaient neuf mille maisons.

(18) Certes, bien des points restent obscurs dans cette affaire des Templiers. Nous n'ignorons pas qu'on les présente un peu partout comme les victimes de la rapacité

Dès lors, le manichéisme envahit plus profondément ces corporations (19).

« L'universalité du Temple, écrit encore M. Marquès-Rivière, fit sa faiblesse; sa richesse provoqua sa ruine; sa doctrine, son ésotérisme, son « secret » servirent à sa destruction. Mais son esprit demeura, repris par les fraternités médiévales, par les groupes rosicruciens, par les sociétés de pensée, par les sociétés secrètes de nos jours; l'idéal du Temple, l'ésotérisme de son but demeurent vivants. Peu importe que la succession matérielle ne soit pas assurée par des investitures rituéliques; l'esprit demeure et l'idée templière appartient incontestablement aux grands

d'un Philippe le Bel, alors en difficulté financière. Mais si un tel argument peut, à la rigueur, expliquer les poursuites dont l'Ordre fut l'objet en France, cela n'explique pas pourquoi les Templiers furent poursuivis... et reconnus coupables à peu près partout ailleurs. Nul n'ignore, au surplus, que les biens du Temple ne furent pas octroyés, au moins officiellement, à Philippe le Bel. D'aucuns, il est vrai, entendent avancer que les seigneurs ou le roi n'auraient pas attendu la décision des juges pour se servir d'eux. On aimerait avoir des précisions. Au reste, l'argument d'une éventuelle rapacité royale ne saurait être, à la limite, qu'un argument indirect, impuissant comme tel à trancher le débat; car rien n'empêcherait de croire, tout à la fois, et à la rapacité de Philippe le Bel, et à la culpabilité des Templiers. Nous confessons, quant à nous, trouver extrêmement forts ces arguments de Deschamps (*Les Sociétés Secrètes et la Société*, tome I, p. 310): «Faut-il ajouter, pour répondre aux calomnies contre Philippe le Bel sa prétendue cupidité, que, dès 1307, dans une lettre du 24 décembre, il avait déclaré au Pape qu'il s'était saisi des biens des Templiers et qu'il les faisait garder pour être employés totalement au secours de la Terre Sainte, selon leur première destination; qu'il renouvelle cette déclaration dans une autre lettre de mai 1311; qu'enfin, comme le demandait le roi dans cette lettre même, ces biens furent donnés aux chevaliers de Rhodes, aujourd'hui de Malte, sans qu'il entra rien dans le domaine du roi? Faut-il dire, enfin, que, si le Grand Maître et le frère du dauphin d'Auvergne, après avoir été condamnés à être brûlés, scion la loi, pour s'être rétractés au moment où ils devaient, sur le parvis de Notre-Dame, confesser leurs crimes et en demander pardon devant l'assemblée des fidèles, 30 à 40 mille autres chevaliers, condamnés pour ces mêmes crimes, qu'ils avaient avoués, à des peines canoniques (jeûnes, prières et quelques temps de prison) survécurent au roi Philippe le Bel et au pape Clément V, et que, libres dans les différentes parties du monde, après la mort des prétendus persécuteurs, aucun autre, nulle part, ne s'est rétracté et n'a entrepris de justifier son Ordre, appuyé qu'il aurait été par la noblesse de tous les pays d'où ils étaient sortis, s'il y avait eu doute quelconque dans l'opinion publique contemporaine sur la vérité et la justice de la condamnation? Quoi? tant de témoins auraient faussement témoigné contre leur conscience et contre l'ordre entier; ils auraient été la cause de sa ruine, et d'un immense et effroyable scandale, et ils auraient vécu longtemps, et ils seraient morts sans aucune rétractation, et cela au XIV^e siècle? Quelle impossibilité morale, à laquelle on n'a pas assez réfléchi! »

(19) A ce point qu'en Angleterre, en plein XV^e siècle, un édit sera porté contre elles, en 1425, par le Parlement, à l'instigation de l'évêque de Winchester, tuteur de Henri IV, alors mineur. (Cf. Clavel, *Histoire pittoresque*, p. 92.)

« courants de pensée qui secouent encore parfois le monde moderne... (M). Nier le secret transmis, l'organisation occulte continuant les idéaux du Temple, l'ésotérisme d'un enseignement donné à certains Frères, est incompatible avec les faits de l'Histoire. » (20)

« Le moment vint, écrit Ragon (22), où les maçons de pratique furent presque entièrement expulsés par les ouvriers de l'intelligence (?) Le voile reste, mais le but change. L'Eglise comprend ce changement et les prélats n'acceptent pas les hautes dignités du nouvel Ordre. »

Mais, devenus francs-maçons, les templiers seraient restés chevaliers. L'épée et tout l'appareil militaire se mêlèrent désormais à la truelle, à l'équerre et aux instruments de travail ordinaire des maçons. De nouvelles cérémonies furent inventées. « Or, les symboles anciens et nouveaux, écrit Dom Paul Benoît, comme les cérémonies, exprimèrent le même ordre d'idées, la transformation manichéenne des peuples, par la destruction du pouvoir ecclésiastique et du pouvoir civil, par la ruine de la religion, de la famille et de la propriété. » (23)

« Pour ce qui concerne l'origine ou la source d'où l'influence ésotérique de la Maçonnerie s'est répandue en Europe, n'a pas craint d'écrire Schlegel (24), quelque motif ou quelque intérêt qu'on ait à le nier ou à le contester, il résulte à peu près évidemment du seul examen des faits que l'Ordre des Templiers a été le pont sur lequel tout cet ensemble de mystères a passé en Occident. »

Une erreur pourtant est à éviter.

Pour grande, en effet, que soit, dans l'histoire des origines lointaines de la Révolution Universelle, l'importance des Templiers et à ne considérer que les thèses les plus hostiles à leur égard, il serait excessif de les

(20) Cf. *opus cit*[^] p. 278.

(21) *Ibid.*, p. 277.

(22) *Orthodoxie maçonnique*, p. 36

(23) Pour tout ce qui précède, voir Boni Paul Benoît, *ibid.*, des pages 90 à 150. Nous tenons à prévenir nos amis qu'extrêmement sûr en bien des points, Dom Paul Benoît s'est néanmoins laissé surprendre sur l'authenticité de certains ouvrages. Donc, à n'utiliser qu'avec précaution.

(24) *Philosophie de l'Histoire*. Traduc, franç., 18^e leçon, pp. 362, etc. La plupart des écrivains modernes avertis de ces questions sont unanimes à reconnaître que la Franc-Maçonnerie a pour origine, au moins médiale, l'Ordre du Temple.

présenter comme les seuls agents de la corruption religieuse et sociale à cette époque. Les sectes proliférèrent de toutes parts sans qu'on puisse dire quelles furent leurs relations entre elles.

Nous sommes au XIV^e siècle : siècle méconnu s'il en est.

De lui demeurent seuls, dans l'esprit du plus grand nombre, les souvenirs de la guerre de Cent Ans. Ainsi Azincourt et Poitiers, Jean le Bon et du Guesdin ont un peu trop tendance à faire oublier que ce siècle et la première moitié du suivant virent le grand ébranlement de la Chrétienté. Époque qui, avant d'être celle du long conflit de la France et de l'Angleterre, fut celle de Guillaume d'Occam, le nominaliste, celle encore de Marsile de Padoue, le laïciste (25) (26) Époque des légistes, qui, s'ils ne furent pas aussi consciemment et effectivement pervers qu'on l'a dit, ne furent pas inoffensifs pour autant.

Époque où peuvent se relever les premiers signes nets de la décadence doctrinale, où la Sorbonne elle-même finira par tomber jusqu'à la honte de sa participation au procès de Jeanne d'Arc. Période du grand Schisme : deux papes à la fois, et même trois à un certain moment. Période d'affaiblissement des clercs, de simonie et du mariage d'un trop grand nombre de prêtres. Période d'influence de la pensée juive et, notamment, de la cabale sur maints esprits distingués... etc. (28)

On le voit, « la grande pitié » n'était pas seulement au royaume de France, mais partout en Occident.

On a coutume de faire remonter à la Réforme les origines du grand assaut contemporain contre l'autorité civile et religieuse; en réalité, le XIV^e siècle apparaît, à cet égard, beaucoup plus important. Le XV^e est, si l'on veut, plus spectaculaire, puisqu'il vit l'erreur, contrainte jusque-là de se cacher, trouver en Allemagne et en Angleterre, avec l'appui d'institutions politiques et sociales, la stabilité de patries où elle pourrait

(25) Marsile de Padoue, en 1327, eut cinq propositions condamnées par le Pape Jean XXII, celui-là même qui mit saint Thomas d'Aquin au rang des saints. La troisième proposition reprochée à Marsile portait: « Il appartient à l'empereur de < faire, défaire, corriger et punir le pape. » Et la cinquième: « L'Eglise, fût-elle réunie « tout entière, ne peut exercer contre personne de punition coercitive, sinon par concession de l'empereur. » (Cf. Denzinger, 497 et 499.)

(26) Cf. Bernard Lazare, *L'Antisémitisme*, t. I, p. 222. « Pendant les années qui « annoncent la Réforme, le juif arrive à être l'éducateur et celui qui enseigne l'hébreu « aux savants, les initie aux mystères de la Cabale, après leur avoir ouvert les portes « de la philosophie arabe; il les équipe, contre le catholicisme, de la terrible exégèse « que les rabbins ont cultivée et fortifiée durant des siècles; cette exégèse dont se « servit le Protestantisme et, plus tard, le Rationalisme. »

s'affirmer désormais et se développer sans crainte, en même temps que préparer plus puissamment de nouvelles conquêtes. Si l'on nous permettait cette image, nous dirions que l'assaut fut, en réalité, organisé et lancé au XIV^e siècle, que la Réforme fut la première position conquise d'où il fut plus facile de poursuivre, tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, le combat qui, finalement, aboutit à l'effondrement, cette fois décisif, de 1789.

Taine lui-même, tout aveugle qu'il ait été en ces matières, ne s'y est pas trompé. « La réforme, écrit-il (27) n'a été qu'un mouvement partiel dans une révolution (sic) qui commença avant elle. Le XIV^e siècle ouvre la marche et, depuis, chaque siècle n'est occupé qu'à préparer, dans l'ordre des idées, de nouvelles conceptions, et, dans l'ordre pratique, de nouvelles institutions. »

Quelle fut la part des sectes dans cet ébranlement général ? C'est ce qu'il est impossible de préciser. Il faut se contenter de noter, çà et là, quelques indices, sans pouvoir indiquer le lien qui, peut-être, les unit.

Ce qui permet de croire sans trop d'imprudence à leur existence, c'est la multiplication des personnages énigmatiques à cette époque, leurs relations et leur influence.

« Si l'on se cantonne dans le domaine de l'Histoire, fait observer « Papus (28), on se rend compte que les premiers centres d'études maçonniques élevées ont été créés en France par les alchimistes, des mystiques, des adeptes des sciences occultes... * Or, précisément, la période que nous étudions maintenant a été, si Ton peut dire, l'âge d'or de ce genre d'individus : hermétistes, cabalistes, chercheurs de quintessence, astrologues, alchimistes surtout... La crainte d'être poursuivis comme sorciers, les obligeant de toutes façons à la prudence (29), il est par là-même très difficile de savoir quels d'entre eux furent les subversifs volontaires et conscients, et quels autres furent les simples curieux de sciences naturelles.

Il y eut parmi eux, cela est incontestable, d'authentiques chrétiens, puisque le bienheureux Raymond Lulle (30) par exemple, et saint Thomas

(27) *Etudes sur les Barbares et le Moyen-Age*, pp. 374-375.

(28) **Papus**. (D' Encausse): *Ce que doit savoir un Maître Maçon*, p. 10.

(29) Les alchimistes furent interdits, au XIV^e siècle et au début du XV^e, par le Pape Jean XXII en Avignon, par Charles V en France, par Henri IV en Angleterre, et le Conseil de Venise.

(30) Né à Palma de Majorque en 1235, martyrisé à Boujic en 1315.

More (31), surent aller jusqu'au martyre. Leur œuvre pourtant ne s'en trouve pas purifiée et, bien que Thomas More soit aujourd'hui canonisé pour le témoignage sanglant de sa fidélité à l'Eglise, son fameux ouvrage « L'Utopie », n'en reste pas moins un monument de la pensée prérévolutionnaire.

On devine, à ces deux exemples, combien est difficile le partage des bons et des méchants. Une liste des alchimistes, notamment, contiendrait, à côté de celui de faux savants et d'abominables filous, des noms illustres et respectables.

Plus significatif serait peut-être le test de la cabale. Il est peu d'époques, en effet, où elle ait hypnotisé tant d'esprits (32). Aussi des personnages comme Reuchlin (82), Aggripa Von Nettesheim (34), Paracelse («) et ses disciples, Henrich Khunrath (36), Jacob Boehme (37), J.-B. Helmont (38), apparaissent-ils beaucoup plus énigmatiques.

« L'étude des œuvres de ces philosophes, écrit encore Marquès-Rivière, « l'utilisation alchimique et ésotérique des symboles communs, tels que « la rose et la croix, l'enseignement sinon uniforme, du moins parallèle

(31) Ou Morus (1485-1535). Grand Chancelier d'Henri VIII, roi d'Angleterre, il fut décapité par ordre de ce dernier pour sa fidélité à l'Eglise au moment du schisme anglican.

(32) Cf. Deschamps, opus *cit.*, t. I, p. 326: « La kabbale, d'origine judaïque, était aussi à cette époque comme une autre branche, ou dérivée ou affluente de la secte, « et très active pour le mal. »

(33) Reuchlin (1455-1522) introduisit la cabale en Allemagne. Attaqué, il se défendit en publiant son *De Arte Cabalistica*, où il présente la cabale comme « la doctrine « centrale à toutes les doctrines ». Oncle, par surcroît, du célèbre compagnon de Luther, Mélanchton, dont la signature est au bas de cette Charte de Cologne (1535) que d'aucuns considèrent comme le premier document maçonnique moderne.

(34) Né à Cologne en 1486, mort à Grenoble en 1535. Obtint une chaire de théologie à Dole et prit pour texte de ses leçons l'ouvrage de Reuchlin destiné à exalter la cabale, « Il fut, par ses talents et ses aventures, un des hommes les plus influents « de son temps. Il étudia la magie et forma des sociétés secrètes. La société fondée « par lui à Paris et répandue par ses soins en Allemagne, en Angleterre, en France « et en Italie, pour la pratique des arts secrets, et qui devint le modèle de beaucoup « d'autres, lui valut une place dans le *Freimaurer Lexikon* de Gocdike. » (*Allgemeine Enzyklopädie der Wissenschaften und Künste*, par Ersch et Gruber.)

(35) Philippe-Aurèle Bombast de Hohenheim, plus connu sous le nom de Theophraste Paracelse (1493-1541). Cabaliste, hennétiste, alchimiste, il fut initié à la magie par Johann Trithemius. Auteur d'ouvrages nombreux. Le personnage peut-être le plus typique de ce courant à cette époque.

(36) (1560-1605). Auteur d'un *Amphitheatrum Sapientiae Aeternae*. Considéré comme Rose-Croix.

(37) (1574-1624). Connu également sous le nom de «Philosophe Teutonique», Réputé «mystique»; en fait, halluciné. Panthéiste forcené. Il eut des adeptes en Allemagne et même en France.

(38) (1577-1641). Inquiété par l'inquisition à Bruxelles, en 1632.

« de ces adeptes, qui, certainement, se connaissaient entre eux, permettent
« d'affirmer qu'un lien initiatique liait beaucoup d'entre eux... L'incer-
« titude de ces rapports provient justement du fait que ceux-ci étaient
« irréguliers, sans trace, sans témoins; errant en Europe, ces maîtres com-
« muniquaient entre eux par eux-même ou par de fidèles disciples; ils
« échangeaient leurs expériences, leurs enseignements et s'enrichissaient
mutuellement. Quelques-uns étaient en relations suivies avec les juifs...
et d'autres avec les musulmans. » (39)

Il vient d'être question de rose et de croix. Est-ce à dire qu'il faille admettre l'existence de la fameuse confrérie dès cette époque ? Il est bien difficile de le dire. Mais si l'on ne peut affirmer en toute certitude que les personnages dont il vient d'être question furent d'authentiques Rose-Croix, il est absolument sûr que c'est dans leur sillage que les premières fraternités rosicruciennes apparaîtront presque aussitôt.

Certes, nous n'ignorons pas que Valentin Andreae (40), considéré par certains comme leur fondateur, a lui-même crié à la mystification. Mais il semble bien que ce soit un peu trop devant l'émoi que la publication de ses premières œuvres sur les Rose-Croix avait provoqué dans le clergé catholique aussi bien que protestant. Andreae, alors retiré à Strasbourg, fit imprimer un livre dans lequel il protestait contre l'existence des Rose-Croix, qui, à l'en croire, seraient nés du zèle de quelques-uns à mettre ses fictions en pratique.

Quoi qu'il en soit, et à juger sommairement la chose, elle prouve au moins que les Rose-Croix devaient être jugés assez nombreux en 1619, date de la publication du dit ouvrage d'Andreae. Il est trop clair, par surcroît, que la manœuvre d'Andreae aurait été la même s'il avait seulement voulu faire en sorte qu'on ne prenne pas au sérieux le développement certain des Rose-Croix (41)

Au même moment, en effet, Michel Mayer (1558-1622), médecin et professeur de l'Empereur Rodolphe, célèbre ces derniers (42). Robert

(39) *Opus cil.*, p. 333.

(40) Johannes Valentinus Andreae (1586-1654), écrivain wurtembourgeois, admirateur lui aussi de Paracelse, petit-fils d'un compagnon de Luther. Toujours par voies et par chemins, il alluma l'Europe. Ses écrits traitent de la façon de mettre fin à la misère des hommes. Sa *République Chrétienne Universelle*, comme *L'Utopie* de More ou *La Cité du Soleil* de Campanella, appartient à ce qu'on appelle la pensée pré-révolutionnaire.

(41) Cf., sur ce développement des Rose-Croix à cette époque, Deschai ips, *opus cil.*, t. I, p. 331.

(42) Dans son ouvrage: *La vraie découverte ou la bienfaisante merveille trouvée en Allemagne et communiquée à tout l'univers*.

Fludd C13) en prendra ouvertement la défense en 1617. Dès lors, il est impossible de nier leur développement. Seuls les historiens pourront encore se demander si la rose dont s'ornaient les ouvrages de Paracelse signifiait son appartenance à la Rose-Croix et donc l'existence de celle-ci à son époque. Même problème pour Khunrath, dont l'« Amphitheatrum » présente, à sa cinquième planche, une rose lumineuse portant au milieu une forme humaine les bras en croix..., etc.

Signalons encore la similitude de l'idéologie rosi-crucienne avec les théories de Spinoza (43). Est-ce pour cela que son sceau représentait une rose et qu'il prit, d'abord, pour pseudonyme, le nom même de Khunrath ?

Quant à Francis Bacon (1560-1626), sa personnalité est trop connue pour s'y arrêter longuement. Nul ne met en doute l'importance de son influence dans les origines de la Maçonnerie. Il resterait à préciser seulement la signification de certains symboles rosi-cruciens dans les descriptions de sa « Nouvelle Atlantide ».

Descartes même ne fut-il pas accusé d'appartenir à la Rose-Croix ? Il le nia, bien sûr; ce qui, en ces matières, ne prouve rien. Certes, on ne peut fournir aucune preuve certaine de cette appartenance. Mais le fait est qu'il parle curieusement de ces adeptes dans son « Etude sur le bon sens ». Il est au moins notable qu'il chercha à rencontrer les Rose-Croix au cours de ses voyages aux Pays-Bas et en Allemagne. « Je ne veux tran-

(43) Anglais, né à Milgato (Kent) en 1574, mort à Londres en 1637. Personnalité curieuse et qui [ait songer à Paracelse. D'abord militaire, il abandonna le métier des armes pour les sciences, les lettres, l'alchimie... Après avoir parcouru l'Europe, il revint à Londres où il devint médecin. Ses ouvrages eurent un succès considérable. Des sociétés de Rose-Croix se fondèrent sous son influence et l'on peut dire que ses théories autant que celles de Bacon furent adoptées par des nombreux philosophes lors de la réformation décisive de 1717.

(H) Baruch ou Benedict Spinoza (1623-1677), fils d'un Juif portugais, fut converti au protestantisme, mais infiltra dans tout le xvii^e siècle un panthéisme puisé dans certaines écoles rabbiniques. « Son influence, fait observer Deschamps, a été hors de toute proportion avec son origine, sa situation et sa valeur littéraire. On remarque « que ses doctrines philosophiques et politiques sont à la fois celles que les loges ont propagées dans le siècle suivant... Spinoza fut-il membre de quelque association « secrète? Nous n'avons pu en trouver jusqu'à présent la preuve directe; mais les « appuis qu'il rencontra dans toutes les circonstances de sa vie, la protection que « l'Électeur palatin, Charles-Louis, lui assura en lui confiant une chaire de philosophie « à Heidelberg malgré son athéisme notoire, le zèle avec lequel ses amis firent circuler « son *Tractatus Theologico-Politicus*, malgré la prohibition des États-Généraux de « Hollande, et le répandirent sous de faux titres en Angleterre, en France, en Allemagne, en Suisse, tout cela constitue un ensemble de faits assez extraordinaires et « donne à penser, comme le dit l'auteur, « que d'autres forces étaient en jeu » et « travaillaient avec lui. » (l'auteur, Mille pages <?r l'*reenumerri*, p. 177 à 189.) Cf. Deschamps, *opus cit.*, t. II p. 329.

« cher la question ni dans un sens ni dans l'autre, a écrit Milliet (45), mais
 « j'avoue que, lorsque je compare les écrits de Descartes aux projets et
 « aux programmes tracés par Andreae, surtout lorsque je réfléchis à sa
 « conduite, prudente et soumise envers l'Eglise, je suis tenté de croire
 « qu'il faisait partie de la mystérieuse confrérie, dont le but principal
 « était bien d'opérer l'union de la Science et de la Religion ».

A croire, enfin, le rapport d'un historien belge (46) à la réunion des
 Rose-Croix Francs-Maçons qui eut lieu, en 1888, à Bruxelles, un Chapitre
 rosi-crucien se serait réuni à Cassel, en 1615, sous l'égide du Comte
 Maurice de Hesse-Cassel. Ce Chapitre, fondé primitivement en 1601,
 groupait des nobles comme le primat Frédéric-Henri, le futur Stadhouder
 des Pays-Bas, le landgrave Louis de Hesse-Darmstadt, le marquis Jean-
 Georges de Brandebourg, l'Electeur Frédéric III et le prince Chrétien
 d'Anhalt. Ce Chapitre aurait compris également Andreae et Michel Mayer,
 le savant Raphaël Eglinus, le théologien Antoine Thys et le professeur
 Jongmann. On comprend que les esprits cultivés de l'Europe, conclut
 M. Marquès-Rivière, se réunissaient ainsi dans des sociétés de pensée (47).

Les Rose-Croix, semble-t-il, se développèrent en Italie, en Angleterre,
 en Allemagne et surtout en Hollande. Sorbière (1615-1670), qui y séjourna
 longtemps et recherchait partout les Rose-Croix, écrit qu'« il n'y a pas
 « de pays au monde plus commode que la Hollande aux Frères de la Rose-
 « Croix et où ceux qui ont le secret du grand œuvre soient plus en liber-
 « té. » Or, chacun sait précisément quel rôle primordial la Hollande
 jouera dans la diffusion des idées révolutionnaires en Europe, tout au
 long du XVII^e et même du XVIII^e siècle.

En France, les Rose-Croix semblent avoir moins bien progressé. La
 perspicacité de Richelieu n'y fut peut-être pas étrangère. On lit, en effet,
 dans ses « Mémoires » : « J'aime mieux m'en remettre au Père Gauthier
 « et plusieurs autres qui ont écrit des opinions de la Compagnie des Rose-
 « Croix et des Invisibles que de parler de leurs pertinences... » Hélas !
 tant de sagesse ne se retrouvera plus chez un Louis XV ou une Marie-
 Antoinette, autour desquels apparaîtra le Rose-Croix dit « Comte de Saint-
 Germain ». Finalement, « ce sera par les loges maçonniques, constate
 « Marquès-Rivière, que les idées rosi-cruciennes pourront germer en France
 « et susciter l'explosion des idées du XVIII^e siècle.. » (48)

(45) *Histoire de Descartes avant 1637.*

(46) Ch. Rahlenbeck: *Reclurches sur l'origine et le caractère des Rose-Croix.*

(47) *Opus., cil., p. 346.*

(48) *Opus, cit., p. 360.*

« Avec P. Vuillaud, note Marquès-Rivière, nous n'hésitons pas à
« écrire que le but de la Rose-Croix était la destruction de la Rome catho-
« lique. Non point dans un but révolutionnaire (!?), mais pour une réfor-
« me spirituelle profonde (!?)... Le mouvement de la Rose-Croix avait
« donc l'intention d'apporter une gnose (!!) (49) qui manquait (!) aux
« enseignements religieux d'alors; les mystiques, les réformateurs, les
« magiciens, les hermétistes, les alchimistes de cette époque avaient une
« révélation (!?), un ésotérisme, qu'ils voulurent naturellement prêcher.
« Persuadés de l'excellence de leurs doctrines, ils employèrent tous les
« moyens pour influencer les milieux dirigeants de leurs temps. » (50)

Admirable instrument, on l'admettra, pour séduire et dévoyer cette catégorie de catholiques, toujours si nombreux, qui, n'ayant de comparable à sa ferveur que son manque de doctrine, est toujours hypnotisée par ces vagues mystiques qui prétendent réaliser, au-dessus des dogmes et surtout de la théologie, l'union des âmes religieuses. Idéal même de l'actuel « Réarmement Moral », qui, lui aussi d'ailleurs, essaie d'employer « tous les moyens pour influencer les milieux dirigeants ».

L'activité des Rose-Croix sera internationale, leurs chefs toujours en voyage. Barnaud (1535-1601) avouera que, depuis 1559, « il voyage par
« tous les pays d'Europe pour rechercher les amateurs de chimie et leur
« communiquer ses idées politiques. » (51).

De tels personnages, savants hermétistes, occultistes et (détail non moins significatif), pour la plupart, cabalistes, pulluleront du **XIV^e** au **XV^e** siècle, agents d'un véritable cosmopolitisme philosophique qui fait penser à celui qui déferlera au **XVIII^e**, voyageurs inlassables et citoyens du monde avant la lettre.

Mais sera-t-il jamais possible de savoir s'il y eut coordination, entente ou simple simultanéité entre la fermentation subversive que nous venons d'entrevoir dans le nord de l'Europe et l'action de ces « humanistes abrégiateurs de la chancellerie romaine », qui, sur l'ordre de Paul II (1464-

(19) la gnose, toujours la gnose! (comme c'est encore la goose qui se trouvait en cause dans la Franc-Maçonnerie Johannique dont un ouvrage d'initiation a été récemment condamné par le Saint-Office, (cf. *Doc. Calh.* 7-2-54, col. 151.)

(50) *Opus cit.* p. 337.

(51) Cf. Wittemans. *Histoire des Rose-Croix*. Paris, 1925.

1471), furent expulsés de leur collège et remplacés par d'autres plus sûrs au point de vue doctrinal ? « Pendant vingt nuits, ils assiégèrent les portes du palais pontifical sans parvenir à se faire admettre. L'un d'eux, Platin, écrivit alors au Pape pour le menacer d'aller trouver les rois et les princes, et les inviter à convoquer un concile devant lequel Paul II aurait à se disculper de sa conduite envers eux. Cette insolence le fit arrêter et conduire au Château Saint-Ange.

« Le reste de la troupe se réunit chez l'un d'entre eux : Pomponius Letus, mécréant notoire. Ainsi naquit l'Académie Romaine dont Valarterranus a dit qu'elle était bien « le début d'un mouvement devant aboutir à l'abolition de la religion. » (52). De son côté, l'historien Gregorius ne craint pas de la désigner comme « une loge de francs-maçons classiques ». Toujours est-il qu'aux derniers jours de février 1468, la police pontificale découvrit un complot contre le Pape et que de nombreuses arrestations durent être opérées parmi les membres de l'Académie. Le projet était d'assassiner Paul II et de proclamer la république. « On ne dissipera sans doute jamais entièrement, écrit Pastor (53), l'obscurité qui plane sur cette conjuration. »

Or, l'Académie Romaine ne fut pas un cas isolé en Italie. Moins d'un siècle plus tard, la République de Venise aura à combattre une autre secte. Au reste, n'est-ce pas Adriano Lemmi, ancien grand maître du Grand-Orient d'Italie, qui présenta sa patrie comme « le véritable berceau de la Franc-Maçonnerie » et Lelio Sozzini comme son véritable père ? (54). Pour excessive qu'elle soit, la prétention ne manque pas d'arguments.

Sozzini (ou Socinus, ou Socin) (55) semble bien être en effet, le fondateur, à Vicence, en 1545. d'une société qui avait pour objet la destruction du christianisme qu'elle voulait remplacer par un pur rationalisme. En

(52) Arriva-t-il un moment où ils ne se crurent plus en sûreté chez Pomponius ? Toujours est-il que leurs noms se trouvent dans les catacombes, que Pomponius y fut qualifié de « Pontifex Maximus » et Pantagathus de « prêtre ». (Cf. de Rossi, *Rome Souterraine*, t. I r, p. 3, cto.) « Ainsi marquait-elle bien, fait observer Mgr Delasus, qu'elle n'était pas une société littéraire, mais une sorte d'Eglisc en opposition avec l'Eglisc Catholique, une religion, la religion de l'humanité, la religion de la «nature.» (*Opus cit.*, p. 105, etc.)

(53) Docteur Louis Pastor, auteur d'une *Histoire des Papes depuis la fin du moyen-âge*, « d'après un grand nombre de souvenirs inédits extraits des archives du « Vatican ».

(54) Adriano Lemmi, *Lettre encyclique écrite au lendemain de son élection* (29 septembre 1893). Cf. Cowan, *The X Rays*.

(55) Né à Sienne en 1525, mort à Zurich le 16 mai 1562.

1546, elle organisa une fameuse conférence où vinrent des délégués de toute l'Europe. Si tous les assistants n'avaient pas les mêmes croyances, au moins étaient-ils tous unis par leur haine du catholicisme et même du christianisme, puisque Sozzini parvint à se faire détester des réformés eux-mêmes. « Au cours de cette conférence, écrit Feller (56), l'on convint « des moyens de détruire la religion de Jésus-Christ, en formant une « société » (secrète). Le fameux apostat Ochin, ancien général de l'Ordre des Capucins, époux d'une fille de Lucques, s'y trouvait également. La conférence de Vicence, il est vrai, fut assez connue pour que le Pape Paul III adressât des lettres à la République de Venise pour lui signaler ce dangereux foyer de corruption (56). Des mesures furent prises sur le champ. On arrêta Jules Trevisan et François de Lugo qui furent exécutés. Les autres, et parmi eux Ochin et Lelio Sozzini, purent s'enfuir. Ils devinrent en Europe les propagateurs bien moins du protestantisme que de cette négation radicale du christianisme qui est aujourd'hui l'essence de la Maçonnerie (58). « L'ambition de Sozzini, écrit le très peu surnaturel Gustave Bord (59), était de construire sur les ruines de l'Eglise un « temple qui aurait accepté toutes les croyances, depuis la libre pensée « jusqu'au culte de Lucifer. » Après la mort de Lelio, son neveu, Fausto Sozzini (1539-1604) fut son continuateur zélé.

Mentionnons encore, pour cette période de transition entre le Moyen-Age et les temps modernes, cette Charte de Cologne de 1535 (60), dont l'authenticité n'est pas nécessairement ébranlée par le fait que certains ont refusé d'y croire. L'original s'en trouverait dans les archives de la mère loge d'Amsterdam, qui conserverait également l'acte de sa propre constitution (document plus ancien que la Charte elle-même, puisqu'il daterait, lui, de 1519).

(56) *Biographie universelle*; le *Journal historique et littéraire* du 1^{er} juin 1792; *Le voile levé ou le secret de la Révolution Française* (Lefranc, 1791, p. 33).

(57) Baronius. *Annales ecclesiastici*. Ann. 1546, n° 157.

(58) Cf. Deschamps, *opus rit.*, t. I, p. 326.

(59) *La Franc-maçonnerie en France*, t. I, pp. 21-22.

(60) On en trouve le texte intégral dans Deschamps, *opus cit.*, t. I, p. 318. Son authenticité a été contestée à cause de l'étrangeté des faits qu'elle révèle; mais la critique la plus sérieuse a été obligée de la reconnaître. Cf., notamment. C. J. Breit-schneider, l'éditeur de Melancton, dans son *Corpus Reformatorum*, t. II. pp. 11a 14. Cf., également. Pachtler et Janssen.

Tout est remarquable dans ce document, les faits, les idées, les noms des signataires. Il nous révèle l'existence et l'activité, depuis plus d'un siècle au moins, d'une ou plusieurs organisations secrètes existant en Europe, ayant pour but de conserver une doctrine mystérieuse supérieure à toutes les décisions de l'Eglise, formant un christianisme plus simple, voire indépendant de toute adhésion à la divinité de Jésus-Christ, puisque ouvert aux hommes de toute croyance. Quant à l'Eglise Catholique, elle est mise au rang des sectes et hypocritement chargée de la responsabilité de toutes les dissensions.

« N'obéissant à aucune puissance du monde, disent les signataires, et
« soumis seulement aux supérieurs élus de notre association répandue sur
« la terre entière, nous exécutons leurs commissions occultes et leurs ordres
« clandestins par un commerce de lettres secrètes et par leurs mandataires
« chargés de commissions expresses. »

Et Deschamps de faire observer que « tous ceux des signataires dont
« l'histoire a conservé le nom furent des ennemis acharnés de l'Eglise » :
Herman de Wic (61), Nicolas Van Noot, Jacobus d'Anvers, Coligny,
Mélanchton (62)

Est-il étonnant, dès lors, que les villes où des loges sont mentionnées
soient celles où le protestantisme trouva ses premiers adhérents ?

« De ces faits, conclut Mgr Delassus (63), nous voyons sortir une
« probabilité sérieuse que ces sectes (aïeules de notre Franc-Maçonnerie)
« eurent une part très grande dans le mouvement d'idées qui se manifesta
« à la Renaissance et qui voulut s'imposer à la société chrétienne par
« la Réforme, soit qu'elles existassent auparavant, soit qu'elles aient dû leur
« existence à certains humanistes qui les auraient créées pour incarner leur
« conception naturaliste de la vie et de la société; car c'est bien cette
« conception naturaliste de la vie et de la société, autrement dit cet idéal
« de « sécularisation », de laïcisation universelles que la Révolution a
« voulu et veut encore réaliser par la destruction, sinon la neutralisation
« de l'Eglise Catholique. »

Ce qu'il nous reste à dire en ce chapitre n'offre d'ailleurs plus de
difficultés.

(61) Archevêque Electeur de Cologne, mis au ban de l'Empire pour sa connhence avec les protestants.

**(62) a II recevait dans son intimité, note par ailleurs Breitschneider, des étrangers
« qu'il n'avait jamais vus auparavant et qu'il recommandait chaleureusement partout
« où ils allaient, en subvenant à leurs besoins... »**

(63) *Opus cil.*, p. 109.

POUR QU'IL RÈGNE

La filiation Réforme-Révolution est tellement évidente qu'elle est pratiquement reconnue par tous, amis ou ennemis de la Révolution. Désormais, il sera de plus en plus facile d'y voir clair. Si un certain secret demeure, où continuent à se complaire les affiliés des sectes, l'existence de celles-ci ne fait plus aucun doute. Leur action est manifeste et, avant même la réorganisation spectaculaire de 1717 (64), le complot permanent que les nations protestantes entretiennent en Europe et surtout en France est un fait démontré.

LA RÉFORME PRÉPARE DÉJÀ LA REVOLUTION

« C'est de la Réforme, écrit Léon XIII (65), que naquirent, au siècle
« dernier, et la fausse philosophie, et ce qu'on appelle le droit moderne,
« et la souveraineté du peuple, et cette licence sans frein en dehors de
« laquelle beaucoup ne savent plus voir de vraie liberté. »

Doctrinalement, la Réforme appartient donc bien au cycle révolutionnaire (66). Parenté doctrinale qui se double d'une remarquable collaboration historique. « C'est-à-dire, précise M. le chanoine Roui (67), que non

(64) « Cette année-là, écrit l'historien maçonnique Ragon, la corporation des
< anciens ne compte plus à Londres que quatre sociétés, dites a Loges », possédant
« les registres et anciens titres de la confraternité, et opérant sous le chef d'Ordre
« d'York. Elles se réunissent en février, adoptent les trois rituels rédigés par Ashmole,
< elles secouent le joug d'York et se déclarent indépendantes et gouvernement de la
d confraternité sous le titre de Grande Loge de Londres. » A partir de cette époque,
la propagande sera conduite avec une énergie telle qu'en sept années (de 1723 à
1730), les émissaires de la Grande Loge d'Angleterre fonderont des loges dans toute
l'Europe.

(65) *Diuturnum* (29 juin 1881).

(66) Cf. Cardinal Pie, Œuvres, t. VII, pp. 190-191: « Les hérésies proscrites par
« le Concile de Trente étaient d'accord sur deux points: rejeter le magistère divin
« de l'Eglise et soumettre toutes les questions religieuses au jugement de chaque
« particulier... Mais, étant donné un pareil point de départ, il est arrivé ce qui devait
« arriver: les hérésies ne tardèrent pas à se fractionner en une infinité de sectes,
< parmi lesquelles éclatèrent de nouvelles dissensions et de nouveaux conflits... Les
< pères avaient nié que Dieu fût dans l'Eglise; les fils nièrent à leur tour que Dieu
« fût dans l'Ecriture, et du sein même de ce protestantisme sortirent des voix qui
« nièrent, dès la fin du XVI^e et surtout dans le cours du XVII^e siècle, que Dieu fût
« en Jésus-Christ, en attendant qu'une race plus descendue et plus perdue, mais
< que les premiers révoltés n'avaient pas le droit de déclarer illégitime, eût l'audace
« d'affirmer que Dieu n'est nulle part. »

(67) Dans son admirable ouvrage: *L'Eglise et le Droit Commun*, p. 161 (Casterman).

« seulement la Réforme et les Réformés virent triompher leur doctrine dans
« la Révolution, mais qu'ils coopérèrent activement à ce triomphe, et
« à sa préparation, et à son développement, à tel point qu'on a pu
« écrire que « la Révolution (en France) ne fut qu'une revanche de la
« Réforme. » (68)

Ils y coopérèrent indirectement par l'intermédiaire des philosophes
et des sociétés de pensée qu'ils avaient préalablement pervertis et qui se
chargèrent à leur tour de porter partout la confusion. Que l'on pense
au seul Rousseau et à l'influence qu'il exerça sur la Révolution et les
révolutionnaires. Or, dans tous les sens du mot, « Rousseau arrivait de
Genève. »

« Les initiateurs de la démocratie au XVII^e siècle en Angleterre, a-t-on
« écrit (69), furent les anabaptistes, les indépendants et finalement les qua-
« kers. Et ceci, non pas simplement du fait qu'ils s'étaient attachés plus
« littéralement et qu'ils avaient accordé plus d'importance à la doctrine
« du sacerdoce de tous les croyants, mais parce qu'ils avaient insisté sur
« le principe que leurs congrégations devraient se gouverner elles-mêmes...
« La démocratie fut donc pour eux une institution religieuse. » f70)

Faut-il mentionner encore, dans le sens de cette coopération indi-
recte de la Réforme à la Révolution, l'action de ce « sous-produit » du
luthéranisme que fut le jansénisme ? Élément décisif s'il en fut dans la
préparation de 89.

Coopération indirecte, mais aussi coopération directe :

« Il y avait bien longtemps, dira Pie VI (71), que îtes Calvinistes
« projetaient et préparaient la ruine de la religion romaine en France.
« Il avait fallu, d'abord, préparer les esprits, faire pénétrer dans le peuple

(68) La formule est de La Tour du Pin.

(69) A. D. Lindsay, *The Churches and Democracy*, p. 24.

(70) Cf. également Mgr Delassus, *opus cit.*, p. 47: « L'intention des protestants
« était de substituer à la monarchie chrétienne un gouvernement et un genre de vie
« modelés sur ceux de Genève », c'est-à-dire la république. « Les Huguenots, dit
« Tavannes, sont en train de fonder une démocratie. » Le plan en avait été tracé
« dans le Béarn, et les Etats du Languedoc en réclamaient l'exécution en 1573.
« Le juriste protestant François Hatman exerça sur les esprits, dans le sens demo-
« cratique, une grande influence par son livre, *Franco-Gallia*, 1573. Il met au service
« des théories républicaines une histoire de sa façon pour ramener, à grand renfort
« de textes et d'affirmations, les Français à « leur constitution primitive ». « La souve-
« raine et principale administration du royaume, disait-il, appartenait à la générale
« et solennelle assemblée des trois Etats. » ...La *Franco-Gallia* eut un retentissement
« énorme. Les pamphlétaires huguenots la pillèrent à qui mieux mieux. Le système
« exposé dans ce livre est la démocratie telle qu'elle est comprise aujourd'hui. »

(71) *Allocution* du 13 juin 1793 *sur la mort de Louis XVI*.

« les doctrines impies: on ne cessa, dès lors, de répandre partout des libelles
« débordant de perfidie et d'esprit de sédition... L'Assemblée générale du
« clergé de France, en 1745, dénonça ces très dangereuses et criminelles
« entreprises. »

Le rôle, les fonctions, les discours d'un Rabaut Saint-Etienne ou d'un Barnave seront, d'ailleurs, significatifs (72).

« Ainsi, écrit encore M. le chanoine Roui, les hommes et l'esprit de la
« Réforme guidaient et animaient les premiers pas de la Révolution : il n'a
* pas cessé d'en être ainsi depuis que la Révolution dure. »

Quelques noms, quelques paroles, quelques faits suffiraient à démontrer l'évidente et perpétuelle collusion (73). Contentons-nous de cet extrait d'une préface par Edgar Quinet, en 1857, pour la réimpression des œuvres du protestant Marnix de Sainte Aldegonde :

« Pour en finir avec toute religion, voici les deux voies qui s'ouvrent
« devant vous. Vous pouvez attaquer, en même temps que le catholicisme,
« toutes les religions de la terre et spécialement les sectes chrétiennes;
« dans ce cas, vous avez contre vous l'univers entier. Au contraire, vous
« pouvez vous armer de tout ce qui est opposé au catholicisme, spéciale-
« ment toutes les sectes chrétiennes qui lui font la guerre; en y ajoutant
« la force d'impulsion de la révolution française, vous mettrez le catho-
« licisme dans le plus grand danger qu'il ait jamais connu. Voilà pourquoi
« je m'adresse à toutes les croyances, à toutes les religions qui ont com-
« battu Rome; elles sont toutes, qu'elles le veuillent ou non, dans nos
« rangs, puisqu'au fond leur existence est aussi inconciliable que la nôtre
« avec la domination de Rome. Ce n'est pas seulement Rousseau, Voltaire,
« Kant, qui sont avec nous contre l'éternelle oppression; c'est aussi Luther,
« Calvin, Zwingle, Marnix, Herder, Channing, toutes la légion des esprits
« qui combattent avec leur temps, avec leurs peuples, contre le même
« ennemi qui nous ferme en ce moment la route. Qu'y a-t-il de plus logi-
« que au monde que de faire un seul faisceau des révolutions qui ont

(72) Deux protestants particulièrement influents. Le pasteur Rabaut Saint-Etienne deviendra président de la Constituante. Cf. également le rôle décisif de Barnave dans le vote et surtout l'application de la Constitution Civile du Clergé. Rappelons enfin que c'est le pasteur luthérien Rulh qui écrasera la Sainte Ampoule de Reims ou était conservée l'huile qui, depuis le miracle de saint Remi, servait au *mut c* des rois de France.

(73) « Le meilleur moyen de déchristianiser l'Europe, c'est de la protestantiser. » (Eugène Sue.) « Les sectes protestantes *nnt lrs mille portes ouvertes pour sortir du « christianisme. » (Ed. Quinct.) « Le protestantisme est la moitié de la maçonnerie. » (Revue maçonnique *Latonia*, t. II, p. 164.)

« paru dans le monde depuis trois siècles et de les réunir dans une même
 « lutte pour achever la victoire sur la religion du moyen âge... ? Si le
 « XVI^e a arraché la moitié de l'Europe aux chaînes de la Papauté, est-ce
 trop exiger du XIX^e siècle qu'il achève l'oeuvre à moitié consom-
 « mée ? »

(74) Cité par E. Tavernier, dans *Cinquante ans de politique républicaine*. Cf. également l'abbé Roui, *opus cit.* p. 166: « Le premier ministère républicain que u connut la III^e République, le ministère Dufaure (décembre 1877) comprit quatre « protestants: Waddington, Bardoux, Léon Say et de Freycinet, lin publiciste protes-
 « tant, Clamagran, plus tard sénateur inamovible, ne se gêna pas pour écrire que
 « la présence de quatre de scs coreligionnaires au sein du ministère était significative,
 a Il ajouta même ceci: «C'est l'esprit protestant qui a dirigé la marche des choses
 « et emporté la victoire. » Quand Jules Ferry prit le pouvoir, en 1880, sous le cou-
 « vert de Waddington, son premier soin fut de renouveler le personnel supérieur du
 « ministère de l'instruction publique, dont il détenait le portefeuille. Comment il
 « s'y prit, M. F. Auburtin nous l'expose dans une page qu'il faut citer: «Il appela
 « pour le seconder M. Ferdinand Buisson qui, vers la fin de l'Empire, avait acquis
 a quelque notoriété par des conférences philosophico-religieuses, faites en Suisse,
 « sous le patronage d'Edgar Quinct, alors fixé au bord du lac Léman. M. F. Buisson
 « s'était adjoint pour sa propagande deux autres jeunes hommes qui, après avoir
 « commencé par être pasteurs calvinistes, évoluaient vers un protestantisme de plus
 < en plus libéral: Jules Steeg et Félix Pécaut. Tous les trois, « ils voulaient dégager
 « du christianisme éternel, une sorte d'évangile, fait de la moelle du vieil évangile,
 « une religion laïque de l'idéal moral, sans dogmes, sans miracles, sans prêtres.»
 (Paroles de F. Buisson aux funérailles de Steeg, 1898.) Ferry comprit immédiatement
 tout le parti qu'il pouvait tirer de leur collaboration. Il répartit ainsi la tâche entre
 les membres du triumvirat: il confia la direction de l'Enseignement primaire à
 M. Ferdinand Buisson, qui s'y maintint jusqu'en 1896 sous vingt-sept ministres
 successifs, l'inspection générale de l'instruction publique à Steeg, et l'Ecole de Fontem-
 miy. pépinière du professorat féminin, à Pécaut. Ces trois huguenots — ils aimaient
 « s'appeler ainsi — furent les pères nourriciers de l'École laïque. « Trois calvinistes,
 « forts d'une foi commune et de leur amitié, sont à la source, sont la source même,
 « écrit M. Daniel Halévy. Ils suivent leur génie, ils fondent une milice, un Ordre, uni
 « dans son organisation, son esprit, comme un ordre romain, mais dressé contre
 « Rome... Les maîtres forment les 150.000 instituteurs et institutrices appelés à réformer
 « la Franco, « combattre les influences catholiques, à en effacer jusqu'aux traces
 « et an souvenir. Tel fut le plan. Quels sont les résultats ? Quant aux idées, peu de
 « choses; niais, dans les faits, une trace puissante est restée: cette corporation
 « spirituelle, qui a gardé de ses fondateurs ce qu'il y avait en eux d'obscur et de
 « passionné. leur antipathie contre toute autorité traditionnelle tournée en haine,
 « leur foi dans les forces morales de l'homme tournée en mysticisme révolutionnaire. »
 « (1). Halévy: *De Ko Gallica, Revue de Genève*, mars 1925.) MM. Buisson, Pécaut,
 « Steeg et certains protestants avec eux se flattaient de convertir notre pays à une
 « sorte de libre-pensée teintée de calvinisme.»

Voici un autre trait bien curieux et caractéristique: Gambetta donna un jour
 un grand dîner officiel, et l'ordre des préséances assit à sa droite Durfort de Sivrac,
 un des chefs de la droite catholique. Au cours du repas, le député de l'Anjou
 remarqua le verre singulier dont se servait son amphitryon et lui fit part de son
 étonnement. « En effet, répondit Gambetta, c'est le verre de Luther, qui était conservé

« Nous voulons, disait de son côté Léon Bourgeois, substituer à l'esprit de l'Eglise l'esprit de la Réforme, l'esprit de la Révolution, l'esprit de la Raison. »

C'est donc un fait, non une hypothèse, que la Révolution plonge ses racines dans l'hérésie et s'en trouve toute imprégnée.

Quand on a bien compris cela et comme la Réforme est une pièce maîtresse de l'appareil révolutionnaire (75), on ne s'étonne plus de ce que certains prennent pour une contradiction. Antireligieuse en pays catholique, la Révolution peut fort bien ne pas l'être en pays protestant, et cela pour plusieurs raisons (76), dont l'une est que la Révolution apparaît tout

« en Allemagne depuis trois siècles et demi comme une relique et que les sociétés franc-maçonnes d'outre-Rhin m'ont fait l'honneur insigne de m'offrir en témoignage de sympathie. » Cf. Delassus, *opus cit.* p. 279.)

Donc, pouvons-nous dire, après Joseph de Maistre: « Depuis l'époque de la Réforme, et même depuis celle de Wiclef, il a existé en Europe un certain esprit terrible et invariable qui a travaillé sans relâche à renverser le christianisme... Sur cet esprit destructeur sont venus se greffer tous les systèmes antisociaux et antichrétiens qui ont paru de nos jours... Tout cela ne fait qu'un et ne doit être considéré que comme une seule secte qui a juré la destruction du christianisme et celle de tous les trônes chrétiens, mais surtout et avant tout celle de la Maison de Bourbon et du Siècle de Rome. » (Œuvres, t. VIII, p. 312.)

(75) Cf. Joseph de Maistre, *Correspondance* (26 juin 1810): « Le calvinisme, fils aîné de l'orgueil, a déclaré la guerre à toute souveraineté, et toutes les sectes en un sens sont filles du calvinisme... Toutes n'ont qu'un dogme: c'est de n'avoir plus de dogmes. Il n'y a rien de si connu que la réponse de Bayle au cardinal de Polignac: « Je suis protestant dans la force du terme, car je proteste contre toutes les vérités. » Voilà le dogme qui est devenu universel. Il fallait seulement ajouter: et contre toute autorité. L'illuminisme d'Allemagne n'est pas autre chose que le calvinisme conséquent, c'est-à-dire débarrassé des dogmes qu'il avait conservés par caprice. En un sens, il n'y a qu'une secte. C'est ce qu'aucun homme d'Etat ne doit ignorer ni oublier. »

(76) Cf. Deschamps, *opus cit.*, t. III, p. 4: « Dans les pays protestants, la Révolution est actuellement regardée comme ayant perdu, en grande partie, son caractère antireligieux et antisocial. Les institutions y présentent une stabilité qui fait leur force. D'où la conviction de certains qui concluent de ce contraste que seules les prétentions du catholicisme sont la source des conflits politiques et sociaux. Ils sont ainsi portés, au mépris des enseignements de l'Eglise, à admettre que la tranquillité ne pourra être atteinte tant que l'on refusera de suivre le mouvement de 1789. Mais, quand on étudie la suite de l'action révolutionnaire, ce contraste s'explique facilement. La Révolution poursuit presque exclusivement la destruction du christianisme. Or, le christianisme ne se trouve à l'état intégral, vivant et expansif, que dans l'Eglise Catholique. Le protestantisme, malgré toutes les vertus naturelles et surnaturelles même que peuvent avoir bon nombre de protestants baptisés et de bonne foi, n'est qu'un christianisme en décomposition. De lui-même, en vertu du principe du libre examen, il se désagrège peu à peu. Deux siècles après les « avertissements » de Bossuet, un grand nombre de pasteurs

comme la contre-Eglise (77), plus religieuse en un sens et anticatholique que politique et antimonarchique, ainsi que certains le pensent si souvent. D'où la parfaite tranquillité dont continuent à jouir, malgré le triomphe mondial de la Révolution, les diverses monarchies protestantes. Voire, la Révolution n'a-t-elle pas consenti à servir les monarchies réputées catholiques chaque fois qu'elles purent être en conflit avec la Papauté ?

« L'Eglise Catholique, est-il écrit dans tel ancien numéro d'un journal américain (78), a cela de commun avec son divin fondateur qu'elle attire l'amour ou la haine... Sa mission surnaturelle est d'enseigner la vérité, dévoiler l'erreur, combattre le mal et, par la pratique de la vertu, de conduire à la récompense et au bonheur du ciel. Aussi le catholique élevé en milieu réellement catholique ne peut-il comprendre la religion en dehors du catholicisme. Lorsqu'il s'en détourne, il abandonne ordinairement toute espèce de religion; puis, bien souvent, afin de s'étourdir, il parle contre l'idée religieuse et finit par attaquer l'Eglise elle-même, sachant bien qu'elle représente la seule vraie idée religieuse.

« Dans les pays protestants, la même lutte ne peut exister, puisqu'il est facile de compter cent classes d'opinions différentes sous le rapport religieux. Un homme qui se dit protestant ne fait pas connaître par cette profession de foi quelle est sa croyance, ni quelles sont les vérités qu'il admet, ni à quelles obligations il se soumet. On peut être protestant de tant de façons !... Le protestantisme conduit donc logiquement à l'indifférence religieuse. Aussi le sceptique et l'incrédule ne prennent-ils pas la peine d'attaquer le Protestantisme. Il ne les gêne nullement. »

« protestants ne croient même plus à la divinité de Jésus-Christ. Bien plus, la haine contre la Papauté, allumée par les Réformateurs », fait qu'un grand nombre de protestants se font de bonne foi les complices de toutes les attaques dirigées contre l'Eglise Catholique. » On ne voit pas, des lors, ce qui, dans le protestantisme, pourrait provoquer la fureur des révolutionnaires. Ceux-là même qui ne nourrissent à son endroit aucune sympathie peuvent toujours s'exprimer comme le fit, en 1874, le f.°. Conrard dans la *Bauhiitte* de Leipzig: « Quant au protestantisme, qui est resté lamentablement enfermé dans le marécage de la servitude à la lettre d'un livre et qui, privé d'une discipline vivante poussant en avant le travail de l'esprit, s'est brisé et morcelé en partis confessionnels sans force, il n'y a plus à en tenir compte que comme d'une rubrique statistique. Seule l'organisation si fortement cohérente du catholicisme est encore un facteur actif, capable d'arrêter la formation des hommes en route vers l'émancipation du genre humain. Voilà ce que l'on ne saurait oublier... Dans le sens de l'infailibilité de l'Eglise Catholique Papale, Romaine, un franc-maçon ne peut absolument pas être chrétien. Cette Eglise est un défi jeté, non seulement à la société franc-maçonnique, mais encore à toute société civilisée... »

(77) C'est la revue maçonnique *l'Acacia* (oct. 1902), qui, dans un article très remarqué, a appelé la maçonnerie: « La Contre Eglise ».

(78) *Le Propagateur Catholique de la Nouvelle-Orléans* (23 août 1879).

On conçoit dès lors combien fut décisif le passage à la Réforme d'une moitié de l'Europe.

Désormais, l'organisation du naturalisme pourra se développer méthodiquement. La Révolution aura ses ateliers, ses refuges, ses arsenaux, toutes bases de départ solides et bien défendues.

Ce que fut au catholicisme l'avènement de Constantin, la Réforme le réalisera au bénéfice de l'insoumission. « Employez votre pouvoir à soutenir et à faire triompher ma révolte contre l'Eglise et je vous livre l'autorité religieuse. » Cet appel de Luther, certains princes et certains rois ne manquèrent pas de l'entendre. Mains glaives temporels, si l'on nous permet cette image, se mirent au service de ce glaive spirituel dévoyé. Et les effets d'une telle alliance ne tardèrent pas à se manifester.

Sur le plan religieux, Luther, ayant, selon le joli mot de Bainvel, « anéanti la nature en théorie (79) pour l'adorer en pratique », Descartes, lui, écartera le surnaturel de la philosophie. Les deux actions par là seront complémentaires. Tout le naturalisme moderne en découlera plus ou moins directement. Et pendant que Jansénisme (?°), Quiétisme et Gallicanisme se développeront, désagrégeant l'Eglise par l'intérieur, l'esprit d'irreligion, avec l'action des libertins (81), se répandra partout, préparant,

(79) Cf. plus particulièrement les thèses de Luther « contre la Théologie Scolastique » (1517). Descartes, lui, est le père de la « philosophie séparée », autant dire systématiquement coupée de renseignement de l'Eglise.

(80) « ...La Révolution a une cause d'un ordre plus élevé: c'est l'oubli de l'amour que Dieu nous porte. La Société périclité parce que le Christianisme est méconnu... Sur ce point, le jansénisme a tout compromis. Il a effacé la Miséricorde, anéanti la confiance, paralysé les cœurs, rendu la Foi inabordable et révolté les esprits. Les âmes n'ont pu atteindre l'espérance; leur Foi s'est épuisée devant une toute puissance qui revêtait on ne sait quoi de fatal. La religion défigurée, méconnaissable, est devenue un épouvantail pour les masses auxquelles on fit tout accepter, tant elles étaient dans la crainte d'un Dieu qui réprouvait sa création. Alors pénétrèrent dans le monde les idées qui amenèrent la Révolution... Personne assurément n'en ignore les causes; mais elles remontent toutes à ce double fait: l'abandon de la Foi, l'aspiration vers d'autres espérances. Les philosophes eussent en vain disserté sur l'état de nature, si déjà les esprits n'avaient été détachés de la Foi par les idées sous lesquelles le Jansénisme la compromettait... Certainement, Luther avait transmis la formule de la révolte, mais il ne prenait à la Foi que les âmes désireuses de la quitter. Le Jansénisme vint enlever à la Foi les âmes qui voulaient lui appartenir... L'esprit du Jansénisme diminua tout, hormis l'envie et l'égoïsme. Comme ce fut en France que cette hérésie exerça sa plus grande influence, ce fut aussi dans notre pays que la Révolution exerça d'abord son plus grand empire. L'incrédulité y fut portée au point de scandaliser les nations protestantes... » (Blanc «le Saint-Bonnet, l'Amour et la Chute, p. 19, etc.)

(81) - Les libertins se recrutaient d'abord parmi les viveurs qui, tristes des Barreaux et l'auquelin des Yvetot, se réuniraient dans les cabarets et y daubaient sur les mœurs de la religion. Ils trouvèrent ensuite des fidèles dans le grand

dès le XVII^e siècle, cette inconsistance intellectuelle qui favorisera au XVIII^e l'essor décisif de sectes innombrables.

Symptôme extrêmement grave dès les débuts : ce sont les classes dirigeantes qui seront les plus atteintes. Autrement dit, c'est par aveugler les gardiens-nés de l'ordre social que la Révolution commencera sa dernière étape avant la date fatidique de 89, et c'est parce qu'elle y sera parvenue que son triomphe sera possible.

Certes, la main puissante et le beau génie de Louis XIV sauront maintenir la prééminence des principes d'ordre et de la religion. C'est pourtant vers la fin de son règne, de 1680 à 1715, que Paul Hazard a pu placer ce qu'il appelle « la crise de la conscience européenne » : autant dire, avant la mort même du grand roi, le flux symptomatique d'« à peu près toutes les attitudes mentales dont l'ensemble aboutira à la Révolution ».

« Le pacte social, observe-t-il, la délégation du pouvoir, le droit de révolte des sujets contre le prince : vieilles histoires, vers 1760. Il y a trois quarts de siècle et plus qu'on les discutait au grand jour.

LE GRAND COMLOT» DU XVIII^e SIÈCLE

Louis XIV mort, le mouvement se développera avec une virulence telle qu'il n'y a presque plus à le décrire tant son évidence même a empê-

«monde: Gaston d'Orléans se glorifiait de tenir dans son hôtel «un conseil de vauriennerie ». Paul de Gondy, futur cardinal de Retz, se définissait lui-même: « l'âme la moins ecclésiastique qui soit », et, bien loin de maquiller son scepticisme, «il l'a étalé cyniquement dans ses *Mémoires*. Naude, l'organisateur de la *Mazarine*, dressa un réquisitoire véhément contre les miracles, les prophéties, les vœux monastiques et proclama que toutes les religions, même la chrétienne, n'étaient que des institutions humaines fondées par les chefs d'Etat pour asservir les consciences de leurs sujets. Théophile de Viau nia l'existence d'un Dieu personnel... Vanini, a carme défroqué, apporta de Padoue les idées les plus subversives contre les dogmes chrétiens... Mais c'est La Mothe Le Vayer qui fut le théoricien de l'irréligion. Conseiller d'Etat, et, plus tard, précepteur du duc d'Anjou, du duc d'Orléans et de Louis XIV lui-même. Sous le manteau d'une souriante bonhomie, il fit la plus impitoyable critique de l'idée religieuse... Il eut pour disciples: Gassendi, Furctiere. Cyrano de Bergerac qui, à leur tour, firent école d'athéisme... Le père Mersenne, homme sage et mesuré, nous apprend que, de son temps, Paris comptait 50.000 athées. Pour les combattre, les catholiques organisèrent une véritable croisade... A la fin du siècle, cependant, ils devinrent si entreprenants que La Bruyère fut contraint, pour être complet, de leur consacrer un des plus longs chapitres de ses *Caractères*. » (Cf. Combes: *Le Retour Offensif du Paganisme · Les libertins du XVII^e*, p. 8.)

(82) Paul Hazard, *opus cit.*, p. 471.

ché qu'on l'ignore. Il n'est pas d'historien un peu sérieux qui n'ait été contraint de mentionner l'action de ces sociétés plus ou moins secrètes qui surgirent alors de toutes parts à l'assaut de l'ordre chrétien.

Ni l'opposition de leurs origines, ni leurs divergences idéologiques, ni la contradiction de leurs intérêts, ni leurs rivalités personnelles ne parvinrent à détruire la coalition des sectaires. En conflit sur mille points, leur haine de l'Eglise et des monarchies catholiques fut plus forte et empêcha leur action de s'évanouir.

La connivence des Huguenots, des Jansénistes et des philosophes réfugiés en Hollande portait ses fruits. O Fénélon déjà l'avait signalé (M) : « Je vois un grand nombre d'impies, qui, méprisant toute religion, se passionnent néanmoins en faveur du jansénisme. Il ne faut pas s'en étonner... Tous ces impies favorisent le jansénisme par animosité contre la religion. » (85)

Le gallicanisme, à son tour, ne tarda pas à renforcer la conjuration et à jouer un rôle d'autant plus décisif qu'il reposait sur la plus odieuse des équivoques (86). Ainsi attaqués du dehors et du dedans, l'Eglise et l'ordre chrétien étaient-ils condamnés au plus grand péril.

(83) Après avoir créé des imprimeries dans plusieurs villes des Provinces Unies, ils inondaient l'Europe de livres obscènes, de pamphlets irréligieux ou d'histoires savamment falsifiées. (Cf. Crétincau-Joly, *opus cit.*⁹ t. I, p. 65.)

(84) Lettre 263, *Correspondance*, t. III (1835).

(85) Un peu comme on voit aujourd'hui M. Bayet et ses frères « laïques » de la grande presse s'émouvoir soudain en faveur de l'Eglise de France pour le seul plaisir de partir en guerre contre le Saint-Siège.

(86) Il faut savoir distinguer, en effet, chaque fois qu'on aborde ce grave problème du gallicanisme, trois choses bien différentes: 1° Ce qu'on pourrait appeler le gallicanisme personnel de Louis XIV; 2° Le gallicanisme orthodoxe et nullement schismatique de la plus noble et saine partie du clergé; 3° Le gallicanisme nettement subversif et antiromain des Parlements et des « robins », suivis, en même temps que soutenus, par la partie janséniste du clergé. Du gallicanisme personnel de Louis XIV, nous dirions qu'il fut le titre assez irréfléchi d'un royal mouvement d'humeur à l'heure d'un certain désaccord avec le Souverain Pontife. Vite mûri par l'expérience, en même temps qu'inspiré par son antijansénisme profond, le roi, nous dit Crétincau-Joly, « ne tarda pas à revenir à des sentiments plus équitables. Il aurait même effacé toute trace de ses divisions avec le Siège apostolique si des germes de révolte n'eussent été déjà déposés dans les cœurs. » Quant à ce gallicanisme nullement schismatique de la partie saine du clergé, il suffit de rappeler comment l'ultramontain Cardinal Pie en parlera, un siècle et demi plus tard, pour que son orthodoxie apparaisse au-dessus de tout soupçon. Si quelques équivoques purent avoir lieu à l'origine, bien vite la séparation, voire l'opposition, se produisirent entre ce gallicanisme et celui des parlementaires. Bossuet l'a écrit lui-même au Cardinal d'Estrées: « Dans mon sermon sur l'unité de l'Eglise, prononcé à l'ouverture de l'Assemblée de 1682, je fus indispensablement obligé de parler des libertés de l'Eglise gallicane et je me proposai deux choses: l'une, de le faire sans aucune diminution de la véri-

En quelques années, les sectes ou les sociétés antichrétiennes vont se répandre et tout envahir. Multiples et d'une extrême variété, elles graviteront autour des associations maçonniques proprement dites, ces dernières étant également multiples et diverses.

Du cénacle apparemment insignifiant jusqu'à ces pseudo-sanctuaires plus ténébreux que les loges elles-même dont un Louis Blanc a dû constater l'existence dans son « Histoire de la Révolution », un immense réseau de sociétés, cercles ou cellules sera tendu qui permettra de s'emparer d'une foule immense. Depuis le catholique sincère, mais peu surnaturel et comme tel toujours à l'affût d'un idéal d'union supra-confessionnelle, jusqu'au libertin cynique et résolument criminel, se retrouveront toutes les variétés du naturalisme : francs-maçons communs (87), pouvons-nous dire, mais encore illuminés de toutes obédiences, martinistes, rose-croix, perfectibilistes, voyants, swedenborgiens..., etc.

Introduite en France d'une façon quasi officielle, dès 1721, par l'institution, à Dunkerque, le 13 octobre, de la loge « Amitié et Fraternité », la Franc-Maçonnerie se développera à ce point qu'un Gustave Bord, par exemple, pourra dresser une liste de 154 loges parisiennes, 322 loges provinciales et 21 loges de régiment. Encore ces listes sont-elles incomplètes (M).

«table grandeur du Saint-Siège; l'autre, de les expliquer de la manière que les « entendent nos évêques, et non pas de la manière que les entendent nos magistrats. » (Bossuet, Œuvres, 1778, t. IX, p. 275.) Beaucoup plus tard, en 1804, Mgr Bernier, évêque d'Orléans, dira tout aussi nettement à Napoléon: « On mêle avec nos libertés « beaucoup trop de maximes des anciens parlements. On les donne pour le palladium « de l'Eglise gallicane, tandis qu'elles ne sont que les prétentions de quelques prési- « dents et avocats jansénistes qui voulaient fronder l'autorité de l'Eglise et du monar- « que par des maximes nouvelles. C'est à ces maximes outrées que nous devons et « les murmures de Rome et les mécontentements de l'intérieur en matière ecclesias- « tique. » En vérité, cette dernière forme de gallicanisme fut seule révolutionnaire, subversive et finalement schismatique.

(87) La Franc-Maçonnerie, note Marquès-Rivière, est en quelque sorte le noviciat, « le lieu où les diverses sectes puisent leurs éléments. C'est pour elles une « école préparatoire, un filtre, une discipline. » « A la veille de la Révolution, écrit « L. Blanc, la Franc-Maçonnerie se trouvait avoir pris un développement immense; « répandue dans l'Europe entière, elle présentait partout l'image d'une société fondée « sur des principes contraires à ceux de la société civile. » « La Franc-Maçonnerie, «dit Henri Martin, a été le laboratoire de la Révolution.» (*Histoire de France*, t. XVI, p. 535). Ainsi, a pu écrire, de son côté, G. Martin, la Franc-Maçonnerie « s'avère-t-elle «comme la grande propagandiste du tout moderne évangile.» (*La France Française et la préparation de la Révolution*^ 1926. Ouvrage honoré du prix maçonnique Arthur Mille.)

(88) Après la fondation, en 1772, du Grand-Orient de France, qui fut une concentration des troupes maçonniques françaises jusque-là dispersées, la Franc-Maçonnerie

Voltaire fut reçu franc-maçon lors de son premier voyage en Angleterre (1725-1728), et, de retour à Paris vers 1730, il ne fit point mystère de son projet d'anéantir le Christianisme (89). La publication de l'« Encyclopédie » fut le premier moyen pour atteindre ce but. Les conjurés en firent le dépôt de toutes les erreurs, de tous les sophismes, de toutes les calomnies inventées jusque-là contre la religion. Mais il était convenu qu'elle ne verserait le poison que de façon insensible. Un art admirable fut employé pour arriver à ce résultat. « Sans doute, écrivait d'Alembert à Voltaire, nous avons de mauvais articles (entendez orthodoxes) de théologie et de métaphysique. Avec des censeurs théologiens et un privilège, je vous défie de les faire meilleurs. Il y a des articles moins au jour où tout est réparé. » (90). On savait profiter des occasions pour glisser ces articles réparateurs. « Pendant la guerre des Parlements et des Evêques, avait écrit Voltaire à d'Alembert, l'année précédente (13.XL 1756), vous aurez le loisir de farcir l'Encyclopédie de vérités qu'on n'aurait pas osé dire il y a vingt ans. » Et à Damilaville : « Je mets toutes mes espérances dans l'Encyclopédie. » (91)

Dans leur correspondance, les conjurés se félicitent sur les succès qu'ils obtiennent en Suisse, en Allemagne, en Russie, en Espagne, en Italie. Ce qui montre bien que, dans leur pensée, le complot avoué d'anéantir le

« prit tout son développement, si bien qu'en 1789, elle ne comptait pas moins de 700 loges en France et dans ses colonies, sans compter un grand nombre de Chapitres et d'Aréopages. » (*Rapport lu à la tenue plénière des Respectables Loges Paix et Union et La Libre Conscience à l'Orient de Nantes*, le lundi 23 avril 1883). En 1787, on comptera, affirme Deschamps, d'après des sources historiques fort sûres, 703 loges en France, 627 en Allemagne, 525 en Angleterre, 284 en Ecosse, 227 en Irlande, 192 en Danemark, 79 en Hollande, 72 en Suisse, 69 en Suède, 145 en Russie, 9 en Turquie, 85 dans l'Amérique du Nord, 120 dans les possessions d'outre-mer des Etats européens.

(89) Dans son ouvrage. *Le Livre de l'Apprenti* (p. 64), Oswald Wirth relate la réception de Voltaire par la fameuse loge des Neuf Sœurs. Passage typique par la réunion même de ceux dont les noms devinrent tristement célèbres. Voltaire fut présenté par Franklin et Court de Gebelin. Ce fut un triomphe pour la Maçonnerie. La séance était présidée par Lalande, qui avait groupé autour de lui les maçons les plus distingués de l'époque. Parmi ceux dont les noms sont restés célèbres, il convient de citer: Helvetius, Bailly, Mirabeau, Garat. Brissot, Camille Desmoulins, Condorcet, puis Chamfort, Danton, Dom Gerle, Rabaud-Saint-Etienne, Petion et le Genevois Pingre, membre de l'Académie des Sciences. »

(90) Lettre du 24 juillet 1757.

(91) Lettre du 23 mai 1764. « L'Encyclopédie fut tirée à 4.200 exemplaires, en 35 volumes in-folio. L'acte de la diffusion fut montée avec tout le soin et tout le succès possible. Les libraires y gagneront 500 %. C'était une sorte de revue dont la publication dura vingt ans. » (Délassas, *opus cit.*, pp. 124-125.)

Christianisme n'était point limité à la France. Brunetière l'a fait remarquer : « L'Encyclopédie était une œuvre internationale. »

Là où ils ne pouvaient répandre les écrits ouvertement impies ou licencieux, les sectaires en publiaient d'autres ayant pour but de mettre en vogue les grands mots de « tolérance », « raison », « humanité », dont la secte n'a point cessé de faire usage.

Bertin, chargé de l'administration de la cassette du roi, comprit le danger de cette propagande et porta attention sur les colporteurs. Il vit quels livres ils répandaient dans les campagnes. Interrogés par lui, ils dirent que ces livres ne leur coûtaient rien, qu'ils en recevaient des ballots sans savoir d'où cela leur venait, avertis seulement de les placer dans leurs courses au prix le plus modique. Les instituteurs en étaient également gratifiés. A des jours et heures marqués, ils réunissaient les ouvriers et les paysans, et l'un d'eux faisait à haute voix lecture du livre qui avait servi à le corrompre lui-même. C'est ainsi que les voies de la Révolution étaient préparées jusque dans les classes infimes de la société.

Les recherches que fit Bertin pour remonter à la source de cette propagande le conduisirent à un bureau d'instituteurs, créé et dirigé par d'Alembert.

Mais il serait trop long de tout dire (92). Au reste, notre dessein n'est pas de faire un traité sur les forces occultes. Nous n'en aurions pas la compétence (93) et ce n'est pas l'endroit. Il importe seulement au but de

(92) Car, nous dit toujours Mgr Dclassus (*opus cit.*⁹ p. 128), on eut recours à d'autres moyens. Barruel signale particulièrement celui employé par ceux qui se faisaient appeler « Economistes », parce qu'ils se donnaient comme amis du peuple, soucieux de ses intérêts, désireux de soulager la misère et de faire observer plus d'ordre et d'économie dans l'administration. « Leurs ouvrages, précise Barruel, sont « remplis de ces traits qui annoncent la résolution de faire succéder une Religion « purement naturelle à la Religion révélée. » Ces « économistes » avaient persuadé Louis XV que le peuple des campagnes et les artisans des villes croupissaient dans une ignorance fatale à eux-mêmes et à l'Etat, et qu'il était nécessaire de créer des écoles professionnelles. Louis XV, qui aimait le peuple, saisit ce projet avec empressement et se montra disposé à prendre sur ses revenus propres pour fonder ces écoles. Bertin l'en détourna. « Il y avait longtemps, dit-il, que j'observais les diverses « sectes de nos philosophes. Je compris qu'il s'agissait bien moins de donner aux « enfants du laboureur et de Partisan des leçons d'agriculture que de les empêcher « de recevoir les leçons habituelles de leur catéchisme et de la religion. Je n'hésitai « pas à déclarer au Roi que les intentions des philosophes étaient bien différentes « des siennes. » Pour achever de l'éclairer, Berlin lui dévoila le sens de ces demi-mots : « Ecr. l'inf. » par lesquels Voltaire terminait un si grand nombre de ses lettres.

(93) Ce chapitre, en effet, n'est que le condensé très sommaire d'ouvrages devenus classiques de Barruel, Crétineau-Joly, Deschamps, Copin-Albancelli, Bord, Mgr Dclamis, de Poncins, etc.

cet ouvrage de noter sommairement quelques traits susceptibles de rappeler à un monde qui tend à l'ignorer de plus en plus les effets de l'inspiration satanique tout au long de l'histoire.

« Pour arriver au grand but de leur conjuration, fait encore observer
« Mgr Delassus, les sectaires crurent qu'il ne suffisait point d'employer
« les moyens généraux de la propagande. Ils s'attribuèrent chacun une
« besogne particulière à laquelle ils se consacrèrent plus spécialement.

« Voltaire s'était chargé des ministres, des ducs, des princes et des
« rois. Quand il ne pouvait approcher le prince lui-même, il le circonve-
« naît. Il avait placé près de Louis XV un médecin, Quesnay, qui sut
« si bien s'emparer de la direction des idées du roi que celui-ci l'appelait
« son « penseur ».

« D'Alembert se chargea de recruter de jeunes adeptes. Jamais mission
« ne fut remplie avec plus d'adresse, de zèle et d'activité. D'Alembert
« s'établit le protecteur de tous les jeunes gens qui vinrent à Paris avec
« quelque talent et quelque fortune. Il se les attachait par les couronnes,
« les prix, les fauteuils académiques dont il disposait à peu près souve-
« rainement, soit comme secrétaire perpétuel, soit par ses intrigues. Son
« influence et ses manœuvres s'étendaient bien au-delà de Paris. « Je viens,
« écrivait-il à Voltaire, de faire entrer à l'académie de Berlin, Helvétius
« et le chevalier de Jaucourt. » Il excellait à faire nommer en bonne place
« professeurs et précepteurs. Il eut ainsi des agents dans toute l'Europe,
« qui le tenaient au courant de leur action. « Voilà, mon cher philosophe,
« écrivait-il à Voltaire, ce qui a été prononcé à Cassel le 8 avril (1772),
« en présence de Mgr le Landgrave de Hesse-Cassel, de six princes de
« l'Empire et de la plus nombreuse assemblée, par un professeur d'his-
« toire que j'ai donné à Mgr le Landgrave. » La pièce envoyée était un
« discours plein d'invectives contre l'Eglise et le clergé. »

Mais c'est surtout dans les cours et auprès des jeunes princes destinés à gouverner les peuples qu'il importait aux conjurés de placer leurs gens. Barruel consacre les chapitres XII à XVI de son premier volume à faire connaître les conquêtes qu'ils firent parmi les têtes couronnées, les princes et les princesses, les ministres, les grands seigneurs, les magistrats, les écrivains et enfin, hélas ! dans le clergé (w).

(94) Louis XV, sans être impie et sans pouvoir être compte au nombre de leurs adeptes, en fut littéralement entouré. L'Impératrice Marie-Thérèse elle-même ne put pas empêcher les Jansénistes de pénétrer jusqu'auprès de scs enfants et, notamment, auprès du futur et tristement célèbre Joseph II. Trait significatif: l'époux de Marie-Thérèse fut lui-même franc-maçon.

En vérité, ces quelques rappels sont bien sommaires. Ils suffisent pourtant à faire comprendre la vérité profonde du célèbre passage de Joseph de Maistre (95).

« Quoi qu'il y ait eu toujours des impies, jamais il n'y avait eu, avant
« le XVII^e siècle et au sein du christianisme, une insurrection contre
« Dieu, jamais surtout on n'avait vu une conjuration sacrilège de tous les
« talents contre leur auteur; or, c'est ce que nous avons vu. Le vaudeville
« a blasphémé comme la tragédie, et le roman comme l'histoire et la
« physique. Les hommes de ce siècle ont prostitué le génie à l'irréligion
« et, suivant l'expression admirable de saint Louis mourant, ils ont guer-
« royé Dieu et ses dons... (96)

« Ce ne fut donc que dans la première moitié du XVIII^e siècle que
« l'impiété devint réellement une puissance. On la vit s'étendre de toutes
« parts avec une activité inconcevable. Du palais à la cabane, elle se
« glisse partout, elle infeste tout; elle a des chemins invisibles, une action
« cachée mais infaillible, telle que l'observateur le plus attentif, témoin
« de l'effet, ne sait pas toujours découvrir les moyens. Par un prestige
« inconcevable, elle se fait aimer de ceux-mêmes dont elle est la plus
« mortelle ennemie et l'autorité qu'elle est sur le point d'immoler l'em-
« brasse stupidement avant de recevoir le coup. Bientôt, un simple système
« devient une association formelle qui, par une gradation rapide, se change
« en complot et, enfin, en une grande conjuration qui couvre l'Europe.

« Alors se montre pour la première fois ce caractère de l'impiété qui
« n'appartient qu'au XVIII^e siècle. Ce n'est plus le ton froid de l'indiffé-
« rence ou tout au plus l'ironie maligne du scepticisme; c'est une haine

(95) *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, p. 307.

(96) Qu'on songe, en effet, aux saletés écrites par Voltaire, notamment contre l'admirable visage de Jeanne d'Arc. Qu'on songe à Rousseau, reconnaissant lui-même la carence des philosophes. « Quand ils seraient en état de découvrir la vérité, écrit-il, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle ? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain ? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer ? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus ? L'essentiel est de penser autrement que les autres. » Ce jugement sévère coïncide avec la confession que fit Montesquieu mourant, pour expliquer ce qui l'avait porté à hasarder dans ses ouvrages des idées qui répandaient sur sa foi de légitimes soupçons: le goût du neuf et du singulier, le désir de passer pour un génie supérieur aux préjugés et aux maximes communes...

Quand de tels aveux dépeignent incontestablement ce qu'une génération a compté le plus influent, faut-il s'étonner des châtiments qui punirent une telle perversion ?

« mortelle; c'est le ton de la colère et souvent de la rage. Les écrivains
« de cette époque, du moins les plus marquants, ne traitent plus le Chris-
« tianisme comme une erreur humaine; ils le poursuivent comme un enne-
« mi capital; ils le combattent à outrance; c'est une guerre à mort, et, ce
« qui paraîtrait incroyable si nous n'en avions pas les tristes preuves sous
« les yeux, c'est que plusieurs de ces hommes qui s'appelaient philoso-
« phes s'élevèrent de la haine du Christianisme jusqu'à la haine person-
« nelle contre son divin Auteur. Ils le haïrent personnellement comme
« on peut haïr un ennemi vivant... (97).

(97) Cf. Job, XXI, 14. « *Dixerunt Deo: Recede a nobis! Scientiam viarum tuarum nolumus.* — *Ils ont dit à Dieu: Retirez-vous de nous. Nous ne voulons point connaître vos voies.* » Et le fait est qu'il est peu d'époques où Ton ait vu le surnaturel plus radicalement chassé de partout. Il ne fut question que de « nature » et de « raison », ces deux termes étant pris comme opposés à l'ordre de la grâce et de la foi. Aussi bien, Léon XIII n'a-t-il pas manqué, dans *Humanum Genus*, de présenter la Franc-Maçonnerie comme l'école et l'armée du naturalisme. « Exagérant la puissance et « l'excellence de la nature, écrit-il, les francs-maçons mettent uniquement en elle le « principe et la règle de la justice. » Selon le mot de Mgr Scotti: « Le grand arcane « des sociétés secrètes, c'est le naturalisme. » a Les ouvrages de cette époque, a bien « dit Barruel, sont remplis de ces traits qui annoncent la résolution de faire succéder « une religion purement naturelle à la religion révélée. » Cf. Morelly, dans son *Code de la Nature* (1755): « A mesure que, la raison commençant à se développer chez « les enfants, quelqu'un d'eux viendra à comprendre qu'il est une divinité, on leur « dira tout sûrement que l'Auteur de l'Univers ne peut être autrement connu que par « ces ouvrages.. On fera connaître aux jeunes gens que les sentiments de sociabilité « qui sont dans l'homme sont les seuls oracles des intentions de la Divinité... Il n'y « aura absolument point d'autre philosophie morale que sur le plan et le système « des Lois... Toute métaphysique se réduira à ce qui a été précédemment dit de la « Divinité... » Comment ne pas deviner à ces accents le futur totalitarisme marxiste ? Il n'est pas jusqu'à l'idéal concentrationnaire qui ne trouve ses principes posés dans cet ouvrage de Morelly. On peut lire, en effet, dans ses « *Lois pénales* » : a I. Tout « citoyen... qui aurait tenté, par cabale ou autrement, d'abolir les Lois sacrées, pour « introduire la détestable propriété, après avoir été convaincu et jugé par le Sénat « suprême, sera enfermé pour toute sa vie, comme fol furieux et ennemi de l'Humani- « té, dans une caverne bâtie dans le lieu des sépultures publiques: son nom sera « pour toujours effacé du dénombrement des citoyens. » Cf. également dans Volney, un familier d'Holbach et de M^el Helvetius, député à l'Assemblée Nationale de 1789, ces quelques lignes aussi ridicules par les illusions qu'elles manifestent que scélérates par les conclusions qu'elles proposent: « Pour établir l'unité d'opinion, il faut donc « préalablement bien établir la certitude, bien constater que les tableaux que se peint « l'esprit sont exactement ressemblants à leurs modèles, qu'il réfléchit les objets « correctement. Or, cet effet ne peut s'obtenir qu'autant que ces objets peuvent être « rapportés au témoignage des sens... D'où il faut conclure que pour vivre en concorde « et en paix, il faut... tracer une ligne de démarcation entre les objets vérifiables « et ceux qui ne peuvent être vérifiés, et séparer d'une manière inviolable le monde « des êtres fantastiques (sic) du monde des réalités (entendez: le seul monde sensible), « c'est-à-dire qu'il faut ôter tout effet civil aux opinions théologiques et religieuses. » (*Les ruines, ou méditations sur les révolutions des empires*, pp. 303, 304.)

« Cependant, l'Europe entière ayant été civilisée par le Christianisme, et les ministres de cette religion ayant obtenu dans tous les pays une grande existence politique, les institutions civiles et religieuses s'étaient mêlées et comme amalgamées d'une manière surprenante... Il était donc inévitable que la philosophie du siècle ne tardât pas de haïr les institutions sociales dont il ne lui était pas possible de séparer le principe religieux. C'est ce qui arriva: tous les gouvernements, tous les établissements de l'Europe lui déplurent parce qu'ils étaient chrétiens...

« Comment Dieu a-t-il puni cet exécrable délire ? Il l'a puni comme il créa la lumière, par une seule parole. Il a dit : « Faites ». Et le monde politique a croulé. Preuve manifeste, conclut Joseph de Maistre, et qui peut frapper les yeux les moins clairvoyants : d'un côté, le principe religieux préside à toutes les créations politiques et, de l'autre, tout disparaît dès qu'il se retire. »

« Tout disparaît dès qu'il se retire » !

Il serait trop long, et ce n'est pas l'endroit, de démontrer en détail l'exactitude de cette constatation. Rappelons seulement qu'en un sens, la chute fut immédiate et que 89 fut beaucoup plus la sanction institutionnelle d'un écroulement déjà réalisé que le principe même de cet écroulement.

Blanc de Saint-Bonnet l'a dit avec son éloquence ordinaire : « Je ne viens pas défendre l'Ancien Régime, le roi et la noblesse : Je viens plutôt les accuser... Averti par le temps, nous pouvons dire que la Société est frappée et s'en va à cause des erreurs et des vices qu'ils ont laissé pénétrer dans son sein... Si la royauté fut toujours restée royale, la Révolution ne l'eût pas renversée... Le peuple ici n'a jamais tort. Ses crimes sont nos châtiments. Les peuples ne sont que les derniers coupables, puisque les rois ont été laits pour les défendre et les conduire. »

Or, précisément, il est peu d'époques où l'on ait pu constater, dans les élites et jusqu'au sommet de la hiérarchie sociale, une aussi complète ignorance des arguments et des raisons que la doctrine chrétienne n'a jamais cessé de proposer pour expliquer autant que pour maintenir l'ordre social. Beaucoup, certes, restaient attachés du fond de l'âme au Christianisme, mais quelle ignorance doctrinale et quelle incapacité à penser les problèmes du monde et de la société à la lumière de l'enseignement de l'Eglise ! On était chrétien de cœur; mais, par la tête, on était protestant, autant dire disciple de Rousseau, sinon déiste ou athée à la façon des Encyclopédistes.

On s'explique alors l'ampleur des ruines ! Leçon analogue, dégagée par S. Exc. Monseigneur de Castro-Mayer du succès de la Réforme dans

tant de pays. « En lisant l'histoire, écrit-il (98) On ne comprend pas comment... la Suède, la Norvège et le Danemark, au XVI^e siècle, purent « glisser, d'un moment à l'autre, de la profession entière et tranquille de « la Foi catholique à un hérésie ouverte et formelle, et cela presque imperceptiblement. Quelle est la raison d'un aussi grand désastre ? Quand « la Foi vint à sombrer dans ces pays, elle ne dépassait déjà plus, dans « l'ensemble des âmes, les formules extérieures répétées sans amour et sans « conviction. C'est ainsi qu'un simple caprice royal suffit à abattre l'arbre « touffu et séculaire. La sève ne circulait déjà plus, depuis longtemps dans « les feuilles ni dans le tronc. L'esprit de Foi n'existait déjà plus dans « ces régions. »

Ce qui eut lieu, en France, au XVII^e siècle n'est pas sans analogies.

L'esprit de Foi existait, certes, au fond d'un grand nombre d'âmes; mais il n'inspirait plus la vie sociale et politique. Dès lors, faut-il s'étonner de la confusion intellectuelle manifestée en ce chapitre. Ayant perdu le sens chrétien de l'ordre, ceux-là même qui auraient dû être ses mainteneurs, n'en venaient-ils pas à douter de la légitimité de leur devoir d'autorité? Exemple significatif de ce sacre de Louis XVI qui faillit ne pas avoir lieu et fut profané, en quelque sorte, par la harangue d'un prédicateur chargé d'expliquer au peuple, pendant la cérémonie, que ce sacre n'était ni obligatoire ni essentiel à la charge royale ("). Exemple de ce souverain par ailleurs si vertueux, mais dont on se demande encore s'il apprit jamais le sens chrétien de sa fonction, étant bien entendu que, si Dieu fait les rois, c'est pour qu'ils gouvernent, pour qu'ils exercent un pouvoir, pour qu'ils tiennent la balance et le glaive (10°).

Dès 1738, pourtant, l'Eglise, par la bouche du Souverain Pontife, avait indiqué le péril et démasqué le complot ! Le 28 avril, Clément XII avait condamné, pour la première fois, la Franc-Maçonnerie. Le 18 mai 1751, Benoît XIV, dans sa constitution *Providas* l'avait condamnée de nouveau (101).

(98) *Lettre Pastorale* (1953) de S. Exc. Mgr de Castro-Mayer, évêque de Campos (Brésil). PP- 5 et 6 de la traduction de *La Cité Catholique* (Verbe, n° 58).

(99) Cf. explications plus détaillées au chapitre suivant.

(100) Cf. saint Paul: « *Aon enim sine rausa gladium portat; vindex in irum et qui malam agit.* » (Roni.. XIII, 4) « *Ce nest pas en vain qu'il porte le glaive, dit l'Apôtre parlant de l'Etat, il est ministre de Dieu et l'instrument de sa colère contre ceux qui agissent mal.* »

(101) Rappelons, qu' « avant la Révolution, après les bulles de Clément XII et de Benoît XIV, Clément XIII condamna, le 31 janvier 1759, *L'Esprit* d'Helvétius comme « un ouvrage subversif, non seulement de la doctrine chrétienne, mais

LA RÉVOLUTION, SES TROUPES RÉGULIÈRES

« Plût à Dieu, dira plus tard Léon XII (102), plût à Dieu que les chefs des Etats eussent alors fait autant de cas des constitution; pontificales que le demandait le salut de l'Eglise et de la société civile ! Plût à Dieu qu'ils eussent été persuadés qu'ils devaient voir dans les Pontifes romains, successeurs de saint Pierre non seulement les pasteurs et les docteurs de l'Eglise catholique, mais encore les plus fermes appuis des gouvernements et les sentinelles les plus vigilantes pour découvrir et signaler les périls qui menacent la société. Plût à Dieu qu'ils eussent employé leur puissance à combattre et à détruire ces sectes dont les Pontifes romains leur dénonçaient les pernicioeux desseins. Ils auraient sans doute réussi alors à en débarrasser la terre.

« encore de la loi et de l'honnêteté naturelles ». Le 3 septembre 1759. Sa Sainteté « condamnait de même *l'Encyclopédie*, « œuvre néfaste, corruptrice et impie ». Le 26 octobre 1763, Sa Sainteté Clément XIII approuve par écrit les maîtres de la Sorbonne d'avoir condamné *L'Emile* et, le 26 novembre 1766, il dénonce, dans une Encyclique à tous les évêques du monde catholique, les publications des prétendus philosophes. Le 12 décembre 1769, Clément XIV, dans sa Bulle pour le Jubilé, prescrit aux évêques de détourner leurs ouailles de nouvelles doctrines si pernicioeuses aux âmes. Enfin, Pie VI, le 25 décembre 1775, met le peuple fidèle en garde, dans sa première Encyclique, contre les philosophes qui nient les dogmes de notre foi et introduisent des sectes de perdition. De 1738 à 1789, la Papauté a donc persévérément démasqué et condamné la maçonnerie. Si nous ajoutons les avertissements de Clément XIII, de Clément XIV et de Pie VI aux Encycliques dont nous venons de parler, on peut dire que, dès la première heure et bien avant l'éclatement de la Révolution, les évêques et les fidèles du monde entier étaient avertis du péril maçonnique pour l'Eglise et la société civile, du point de vue de la foi, de la morale et de la sécurité des Etats.

« Lorsque la Révolution éclata, qui donc était en défaut ? Les gouvernements, d'abord, qui protégèrent la Maçonnerie ou ne surent pas maintenir les mesures d'interdiction qu'ils avaient prises au premier moment. En second lieu, les évêques. trop négligents ou trop craintifs pour entreprendre la lutte sur un terrain inexploré et presque inexplorable. Ce qui nous engage à signaler l'objet d'une étude de haut intérêt sur l'inertie du clergé depuis la Bulle de 1738 vis-à-vis de la Judéo-maçonnerie. Dût-on s'arrêter à 1789, ce serait une des pages les plus impressionnantes de l'histoire de l'Eglise; car cette surdité par rapport aux instructions précises du Suprême Pontificat, ce mutisme d'accord avec le Parlement, cet aveuglement en présence de faits révélateurs, rendirent possible la constitution civile du clergé et furent cause du massacre de milliers de prêtres, guillotisés ou morts sur les pontons. » (Mgr Jouin, A./5-S., 1-12-29.)

(102) Qui condamna à son tour la Franc-Maçonnerie dans la constitution apostolique *Quo praviora* (13 mars 1826). Entre la condamnation de Benoît XVIII et celle de Léon XII, ne pas oublier celle de Pie VII, par la Bulle *Ecclesiam a Jesu-Christo* (13 septembre 1821). Après celle de Léon XII, ne pas oublier également la condamnation de Pie VIII par l'Encyclique *Traditi* (24 mai 1829), celle de Grégoire XVI par l'Encyclique *Mirari vos* (15 août 1832), celle de Pie IX par l'Encyclique *Qui pluribus* (9 novembre 1846) et plusieurs autres, celle enfin de Léon XIII par l'Encyclique *Humanum genus* (20 avril 1884).

« Mais, hélas, trompés par l'hypocrisie des sectaires, cédant aux
« conseils imprudents de quelques-uns de leurs ministres, ils (103)* mirent
« beaucoup de négligence ou du moins s'abstinrent de déployer une grande
« vigueur dans cette affaire; et, bientôt, les premières sectes maçonniques
« donnèrent naissance à un grand nombre d'autres, plus perverses et plus
« audacieuses encore. » (1M)

Mais, si la Papauté sut voir le péril et le condamner, les Princes, eux, pensèrent plus habile de laisser faire, voire de prêter la main. « Ils crurent, a fort bien dit Crétineau-Joly (105)106qu'en sacrifiant Rome aux
* idées modernes, ils faisaient ainsi une large part au feu. Mais les rêveurs
« qui leur inspiraient une telle confiance furent les premiers à arborer
* l'étendard de la rébellion. »

Dès lors, quelle affreuse ironie se dégage à la lecture de lettres comme celle-ci, de l'infortunée reine Marie-Antoinette à sa sœur, la reine Marie-Christine (du 26 février 1781) : « Je crois que vous vous frappez beaucoup trop de la Franc-Maçonnerie.. Ici tout le monde en est,,. Ces jours
« derniers, la princesse de Lamballe a été nommée Grande Maîtresse dans
* une loge; elle m'a raconté toutes les jolies choses qu'on lui a dites. »

« ICI TOUT LE MONDE EN EST ! »

Eh oui ! A commencer par le cousin du roi, le futur régicide Philippe-Egalité, lequel sera, d'ailleurs, guillotiné à son tour ; le même qui s'appliqua à « maçonniser » l'armée et d'abord les « gardes françaises ». Or, on sait, écri. Mgr Delassus, que « la Révolution ne fut possible que grâce
« à la soudaine dissolution de l'armée royale... A lire attentivement la
« composition des Loges de régiment, on se persuade facilement que, dès
« 1771, rien n'était plus probable que cette dissolution. » (loe)

(103) Les chefs d'Etat.

(10!) I/on XII, *Quo graviora* (13 mars 1826).

(105) *Opus cil.*, t. I, p. 368.

(106) Soit encore l'aveu de l'historien maçonnique G. Martin: a La Franc-Maçonnerie aurait eu pourtant, peut-être, davantage de peine à faire triompher ses doctrines dans la pratique, si elle n'avait eu, au cours des dernières années du siècle, l'appui d'une grande partie de Larnite. Irs historiens qui ont rendu compte de ce fait u semblent n'en avoir qu'imparfaitement saïi la cause profonde qui est la plus grande « diffusion des loge* dans les milieux militaires... L'ancien régime s'est écroulé en « partie parce que l'armée française et *es cadres subalternes n'ont rien tente pour « le secourir Là encore, la propagande maçonnique a eu des conséquences qui ont « fort dépassé les prévision* de scs promoteur* militaires. Par les secours apportés « à la dévolution commençante, la Maçonnerie militaire a été un élément essentiel « du tr.omphe des idées nouvelles: il est permis de supposer que, sans elle, la « grand»* oeuvre aurait été sérieusement compromise, n (G. Martin, *opus cit.*)

L'exemple de Malesherbes n'est pas moins significatif. Il avait l'intendance de la librairie; autant dire que son devoir d'état était de combattre l'invasion des mauvais livres. Or, tout au contraire, il était d'intelligence avec d'Alembert pour sa propagande, montrant une partialité odieuse en faveur des Encyclopédistes, rayant, par exemple, des articles de Fréron, ce qui aurait pu gêner leur action, abritant chez lui les ouvrages qu'il aurait dû détruire, etc. On sait que cet homme fut guillotiné à 70 ans après avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour propager les idées dont il devait mourir, et pour combattre celles qui auraient pu sauver la société.

Exemples symptomatiques de ce qui avait lieu en France et dans toute l'Europe. Nous avons, en effet, un peu trop tendance à oublier quel rôle de précurseur révolutionnaire fut joué par le Joséphisme à cette époque. Influent à Versailles et à Paris, les Jansénistes régnaient encore à Vienne. Or, l'exemple de Joseph II était contagieux. « En Bavière, nous
« dit Crétineau-Joly, le prince-électeur Maximilien-Joseph l'imite avec un
« fol enthousiasme. La Révolution, qui ne venait pas assez vite par les
« sophistes, était précipitée dans sa marche tantôt par les rois, tantôt par
« leurs ministres. Il y avait des Pombal à chaque cour; on trouve un dimi-
« nutif de Kaunitz auprès de chaque trône. Naples avait son Tanucci;
« Parme son Felino; Madrid son Campomanès; Munich eut son Montgelas.
« Ces hommes d'Etat ont soif d'innovation, ils aspirent hautement à ren-
« verser l'Eglise romaine afin de proclamer sur ses débris l'avènement d'un
« esprit nouveau. C'est tout au plus si ces aveugles courtisans d'une éphé-
« mère popularité croyaient en Dieu, leur foi se réservant pour tous les
« rêves de l'illuminisme. Le comte de Montgelas fut un des plus fervents
« de cette école. Il faisait la guerre aux moines, mais couvrait de sa
« protection toute société secrète. »

Les sectes encore, apparemment, laissaient aux rois ou à leurs ministres la permission de combattre la religion, car les Illuminés d'Allemagne comme les Philosophes de France étaient bien persuadés que, l'Eglise romaine une fois avilie, il n'y aurait rien de plus facile pour eux que de renverser l'ordre social.

Le cardinal Caprara remplissait alors les fonctions de nonce apostolique à Vienne. Or, dès octobre 1787, effrayé du débordement de perversité dont il était le témoin obligé, il faisait part de son inquiétude dans une note secrète adressée au cardinal-neveu Braschionesti. Cette note ne décrivait pas seulement l'état des choses et des esprits en Autriche à ce moment, mais le mal autant que le péché de l'Europe entière.

« ...Ici, nous continuons à errer, écrivait-il, sans boussole et gouver-
« nail sur une mer hérissée d'écueils, et le pilote ne s'aperçoit pas plus des

POUR QU'IL RÈGNE

« dangers auxquels il nous expose que ceux qu'il court lui-même.... Le
« gouvernement lui-même se sent emporté par une force secrète. La pre-
« mière génération qu'il a façonnée entre maintenant dans le monde et (je
« frémis en m'arrêtant à cette pensée odieuse), cette génération a plus
« de vices que d'instruction... Ce qui me semble irréparable et ce qui le
« sera inévitablement, c'est l'action morbide répandue dans toute l'Alle-
« magne par les diverses sectes qui s'y multiplient.

« Comme c'était mon devoir, j'ai, en plus d'une occasion, essayé d'in-
« diquer à l'Empereur le péril qui menace les monarchies si, un jour, des
« événements inattendus ou une crise sociale donnaient un corps et un
« drapeau à toutes ces affiliations ténébreuses. Sa Majesté Impériale m'a
« répondu, d'un ton découragé et plein de craintes, qu'elle voyait bien
« aussi le danger, mais qu'il paraissait imoossible de le conjurer. Ainsi,
« après s'être livré aux mains de l'incrédule, le trône impérial peut être
« englouti par des illuminés dont le crime capital est le mépris de Dieu.
« On parle d'horribles initiations, et un certain Adam Weishaupt, cano-
« niste et jurisconsulte bavarois, assez renommé dans les Universités nou-
« velles, jouit auprès de la jeunesse et même dans le monde d'une célébrité
« qui épouvante en vue de l'avenir...

« Au fond de ces agrégations ou de ces sectes, il n'y a pas, que je
« sache, rien que des songe-creux. Il se forme une école plus pratique, plus
« dévorée d'activité, et qui ne s'arrêtera point dans cet Eden de jouis-
« sances hyperboliquement sensualistes et de déceptions trop réelles. Cette
« école avait pris notre sainte mère l'Eglise pour point de mire; de l'Eglise
« elle passe aux trônes et (si je suis bien renseigné, comme j'ai quelques
« motifs de le croire), elle ne présume pas trop de ses forces en osant pré-
« parer son peuple d'adeptes à une révolution politique... Les visionnai-
« res ont leur temps, la Révolution qu'ils présagent aura le sien. Quand
« le jour de ténèbres arrivera, je suis bien convaincu d'avance que la bar-
« que mystique résistera et surnagera... Je n'ai rien à conseiller, rien
« surtout à apprendre au représentant de Celui qui est le salut et la
« vie; je me contente (comme c'est mon devoir) d'exposer la vérité des
« faits et la douleur de mes pressentiments. »

LA MAÇONNERIE SOUS LA REVOLUTION

Les temps sont arrivés où le corps des nations ne supporte ni les maux
ni les remèdes. Mais jamais pays n'avait porté plus loin que la France le

coupable dédain de ses grandeurs historiques et le mépris de l'expérience des siècles chrétiens.

Trop de richesses divines et humaines étaient depuis trop longtemps méconnues par ceux-là mêmes qui en étaient comblés pour que Dieu puisse permettre davantage l'insulte de ses dons.

A peine l'anarchie, le despotisme du nombre et du tumulte avaient-ils porté la main sur tout ce qui était noble ou sacré qu'il fut impossible à tout esprit vraiment clairvoyant de s'illusionner sur l'ampleur de la catastrophe. Un Anglais lui-même ne s'y trompa pas et, en quelques lignes d'une exactitude rigoureuse, sut indiquer ce que la chute de la France sous les coups de la Révolution représentait de ruines définitives, non seulement pour notre patrie, mais pour le genre humain tout entier.

« Le siècle de la chevalerie est passé, écrivit Burke (107). Celui des
« sophistes, des économistes et des calculateurs lui a succédé, et
« la gloire de l'Europe est éteinte à jamais. Jamais, non, jamais
« nous ne reverrons cette généreuse loyauté envers le rang et envers le
« sexe, cette soumission fière, cette obéissance, cette subordination du
« cœur, qui, dans la servitude même, conservaient l'esprit d'une liberté
« exaltée ! L'ornement naturel de la vie, la défense peu coûteuse des
« nations, cette pépinière de tous les sentiments courageux et des entre-
« prises héroïques..., tout est perdu. Elle est perdue cette sensibilité des
« principes, cette chasteté de l'honneur pour laquelle une tache était une
« blessure, qui inspirait le courage en adoucissant la férocité, qui enno-
« blissait tout ce qu'elle touchait et qui, dans le vice lui-même, perdait
« de son danger en lui faisant perdre sa grossièreté. » *

Cette période de l'histoire est assez connue pour qu'il soit inutile d'insister.

On sait comment, dès les débuts, les choses furent menées par les sectes et, notamment, la rédaction des cahiers de doléances adressés aux Etats Généraux. « On les croirait rédigés sur le même canevas, écrit Mgr Delas-
« sus, et par le même pamphlétaire philosophe. » (108)

(107) *Révolution de France*, par Edmond Burke (publiciste anglais et protestant), p. 133.

(108) Rappelons que c'est après l'étude faite par Cochin et Charpentier sur la campagne qui a précédé les élections de 1789 en Bourgogne, que l'inspiration maçonnique de ces cahiers est apparue évidente. Aussi bien est-elle reconnue par les historiens maçonniques, *a* L'identité des rédactions a frappé les esprits les moins critiques, «écrit G. Martin (*opus cit.*); on a donc été amené à chercher si les cahiers- n'avaient
« pas eu quelques modèles qui eussent circulé de baillage en baillage. »

« En subventionnant des feuilles, en éditant des placards, en finançant
« des résistances, nous dit encore le lauréat des Loges G. Martin, la Maçon-
« nerie a apporté une aide secrète mais efficace à la campagne électorale
« qui conduisit à la convocation des Etats Généraux... Et là encore son
« rôle sera prépondérant. »

Un passage du fameux abbé Grégoire permet de se faire une idée de cette action des sectes sur les débats et les décisions des diverses assemblées révolutionnaires. « Pour forcer la main à l'Assemblée Nationale, explique-t-il (109), notre tactique était simple. On convenait que l'un de nous saisisrait l'occasion opportune de lancer sa proposition dans une séance de l'Assemblée. Il était sûr d'y être applaudi par un très petit nombre et hué par la majorité. N'importe; il demandait et l'on accordait le renvoi à un comité où les opposants espéraient inhumer la question. Les Jacobins de Paris s'en emparaient. Sur invitation circulaire ou d'après leur journal, elle était discutée dans trois ou quatre cents sociétés affiliées, et, trois semaines après, des adresses pleuvaient à l'Assemblée pour demander un décret dont elle avait d'abord rejeté le projet et qu'elle admettait ensuite à une grande majorité, parce que la discussion avait mûri l'opinion publique. »

N'a-t-on pas estimé à plus de la moitié le nombre des députés francs-maçons de 1789 ? Augustin Cochin, notamment, n'a-t-il pas établi que, sur 53 personnes qui composaient les délégations bretonnes de la noblesse, du clergé et du tiers, 31 appartenaient aux loges ? Il en fut à peu près de même dans toute la France. Le plus grand nombre des fonctionnaires publics de la Révolution seront francs-maçons. On connaît les noms de 477 députés à la Constituante qui l'étaient, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas eu davantage (no).

Philippe-Egalité, Mirabeau, Dumouriez, La Fayette. Custine, les frères Lameth, Dubois-Crancé, Roederer, Lepelletier de Saint-Fargeau, appartenaient à la loge La Candeur.

Babeuf, Hébert, Lebon, Marat, Saint-just à celle des Amis réunis.

Bailly, Barère, le fameux docteur Guillotin, Danton, Garat, Lacépède, Brissot, Camille Desmoulins, Pétion, Collot d'Herbois, Dorn Gerle, Rabaud Saint-Etienne, étaient à la loge des Neuf Sœurs, à laquelle avaient appartenu Voltaire, d'Alembert, Diderot et Helvetius.

(101) Mémoires. I, p. 3»7 (cité par Taine).

(110) Cf., dans *Kiinrnl*, l'article de Jean Pleyber, réfutant la thèse de Roger Prionrot : *la Franc-Maçonnerie tous les Lys*.

L'abbé Siéyès faisait partie de celle des Vingt-Deux.

Robespierre était Rose-Croix du Chapitre d'Arras.

Chabot, Barnave étaient également francs-maçons.

Dietrich, le maire de Strasbourg, chez lequel « La Marseillaise » fut chantée pour la première fois, appartenait aux Illuminés, la pire secte apparemment, comme d'ailleurs Mirabeau, Talleyrand et ce Savalette de Lange, chargé de la Garde du Trésor royal, autant dire honoré de toute la confiance qu'aurait pu mériter le sujet le plus fidèle et qui, le moment venu, se révélera subitement terroriste (m).

Mais il faut abréger. On ne saurait tout dire. Nous n'avons voulu citer que quelques noms plus connus. Quelle dut être dans l'ombre l'action des maçons dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir ? On le devine sans peine (112).

(111) Il est vrai qu'il ne fit en cela qu'observer Tune des prescriptions maîtresses du code illuministe: a Le frère illuministe pourra avoir l'air de remplir quelque « fonction publique en faveur de ces memes puissances dont la destruction est son « unique objet... »

(112) Dans une petite plaquette intitulée: *La Franc-Maçonnerie et la Révolution Française* (Perrin, édit., 1904), Maurice Talmeyr a su fort bien mettre en lumière l'importance décisive de cette incontestable action occulte. Quatre exemples lui paraissent particulièrement significatifs: le 14 Juillet, la grande peur, les massacres et la mort du roi: a Le 14 juillet, raconte Louis Blanc, un inconnu, à la pointe du « jour, se présentait au baron de Bescnval. a Monsieur le baron, lui dit-il, aujourd'hui « les barrières seront brûlées... N'essayez pas de l'empêcher. Vous sacrifieriez des « hommes sans éteindre un flambeau... » Et tout se passa, en effet, comme avait dit « l'inconnu. Brusquement, toutes les barrières flambent, des bandes sortent de divers « côtés, toutes avec la même cocarde, lrs soldats quittent en masse leurs garnisons et « tout le monde crie: a A la Bastille». En même temps, Paris, soudainement dépavé, « couvert de barricades, entouré d'une ceinture d'incendies, et la Bastille est prise, « ses défenseurs massacrés, son gouverneur assassiné, à la stupéfaction du public, dont « l'immense majorité ne comprit absolument rien à cette foudroyante surprise. » Après l'exemple du 14 juillet, celui de la a grande peur», qui se produisit simultanément d'un bout du royaume à l'autre, dans des localités séparées les unes des autres par cent cinquante et deux cents lieues, a Une rumeur effrayante, raconte Funck- < Brentano, se répandit: « Les brigands, disait-on, arrivent, ils pillent les demeures, « incendient les récoltes, égorgent femmes et enfants... Dans certaines provinces, « celles de l'Ourst, que baigne la mer, ce ne fut pas l'arrivée des brigands qui fut « annoncée, mais une invasion anglaise... En Dauphiné, on parla d'une invasion des « Savoyards; en Lorraine et en Champagne, c'étaient des rcîtres et des lansquenets « d'Allemagne. » A Angoulême, on annonce l'arrivée de quinze mille bandits. A Saint-Etienne, on en annonce quatre mille, etc., etc. Et pas une contrée, pas une ville, pas une localité n'échappe à ce cri subit, poussé dans les trente-six heures sur tous les points du territoire. Partout, au même moment, la France est tout entière affolée, terrifiée par un cri qui part comme d'une seule bouche... Cette terreur panique fit

Dans ses « Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme », l'abbé Barruel écrit : « Dans la Révolution Française, tout, jusqu'à ses forfaits « les plus épouvantables, tout a été prévu, médité, combiné, résolu, « statué. » (U3)

Louis XVI, à son retour de Varennes, confessa également : « Que « n'ai-je cru, il y a onze ans ? Tout ce que je vois aujourd'hui, on me « l'avait annoncé. » (1H) Encore tout pour lui n'était-il pas accompli. Allait venir son emprisonnement dans la vieille tour du Temple qui servit de prison aux Templiers, incarcération dans laquelle Marquès-Rivière lui-même avoue qu'il faut reconnaître plus qu'une coïnci-

que les citoyens s'armèrent. La garde nationale se forma. En moins de quinze jours, trois milliers d'hommes furent enrégimentés et parés des couleurs nationales. Ainsi, Marcel Bruneau n'a-t-il pas craint d'écrire: « La grande peur devint, par ses conséquences, un des plus grands événements de la Révolution. » Et M. Aulard: « Cette « grande peur de Juillet et Août 1789 qui est, peut-être, l'événement le plus important « de la Révolution... » Soit encore l'assassinat de Foulon il était à la campagne près de Fontainebleau et avait donné l'ordre qu'on lui envoyât ses lettres. En fait, on courut les porter au syndic du village. Aussitôt le tocsin sonne, les paysans accourent. Foulon est arrêté. Or, même en 89, pour qu'on arrête ainsi, résolument, avec autant de méthode, de décision, de calme et de diligence, un homme contre qui aucune espèce de mandat n'est lancée, il faut un peu plus qu'une haine vague, il faut un ordre occulte. Foulon, qui a 74 ans, est attaché derrière une charrette et conduit à Paris. Vers six heures, il est à l'Hôtel de Ville. Mais, par un phénomène à noter, l'arrestation de Foulon est déjà connue de tout Paris. La place de Grève ne tarde pas à se couvrir de groupes qui veulent le voir. Puis quelqu'un lance: « Qu'on l'amène et qu'il soit jugé ». Et, au même instant, une bande de furieux pénètre dans l'Hôtel de Ville, les sentinelles sont culbutées, la salle du Comité envahie, et Foulon martyrisé, puis pendu, puis dépecé... Il en fut de même pour Berlier, arrêté sans mandat, supplicié et massacré le même jour.

(113) Augustin Barruel, né le 2 octobre 1741 à Villeneuve-de-Berg (Vivarais) où il mourut le 8 octobre 1820, entra dans la Compagnie de Jésus, séjourna en Autriche, Bohême, Moravie, Italie, Rome, etc. Il revint en France à la dissolution de son Ordre et se consacra tout entier aux travaux philosophiques et historiques. Plus les jours devinrent mauvais, plus l'abbé Barruel déploya de zèle et de vigilance. Traqué et poursuivi, il dut se réfugier en Angleterre. Il y publia une *Histoire du Clergé pendant la Révolution*. C'est là aussi qu'il conçut et commença à publier son grand ouvrage: *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme* (1796). Il faut lire cet ouvrage tout entier si l'on veut connaître la Révolution dans son fond. Noble et beau visage, esprit rigoureux puissamment éclairé par la Foi. Barruel a eu les révélations directes de plusieurs personnages de l'époque et trouvé, en Allemagne surtout, des documents de premier ordre. Pendant l'Empire, il se tint à l'écart. Napoléon le soupçonna d'avoir propagé le Bref de Pie VII et le fit emprisonner à l'âge de 70 ans. Il fut inquiété de nouveau sous les Cent Jours. Sur lui, pèse, bien entendu, la conspiration du silence qui poursuit tous ceux qui se sont attachés un peu sérieusement à démasquer les agissements de la Secte.

(114) Louis Blanc: *Histoire de la Révolution Française*, t. II, p. 74 à 81.

dence (n5). Il y aura surtout la mort même du roi dont il est certain qu'elle fut décidée par la Secte bien avant la Révolution (lie).

Oui, vraiment, comme Benoît XV n'a pas craint de l'écrire : « Depuis
« les trois premiers siècles, pendant lesquels la terre a regorgé du sang

(115) Opuj *cil.*, p. 258. **a**il faut reconnaître plus qu'une coïncidence dans cet
a emprisonnement : la Municipalité, par les influences des sociétés secrètes qui la
< dominaient, jouait sciemment le rôle justicier que ces sociétés s'étaient attribué
« à titre de successeurs de Tordre du Temple et terminait ainsi le drame commencé
«en octobre 1307.» Détails complémentaires et significatifs: Contrairement à ce
que Ton croit, ce n'est pas l'Assemblée qui a voté l'emprisonnement du Roi au
Temple. Elle a décidé, au contraire, qu'il logerait au Luxembourg. Mais la Commune
insurrectionnelle déclare que le Luxembourg est difficile à garder, et propose le
palais du Temple. Ce palais est, en effet, un séjour princier. La proposition de la
Commune est acceptée. Le roi est pourtant enfermé dans la vieille tour dès son
arrivée au Temple, a Ainsi, fait observer Talmeyr, l'Assemblée a cru voter le palais,
< mais un pouvoir occulte plus fort qu'elle se moque de son vote et, contrairement
« à cc vote, met le Roi dans la prison et dans la prison même des anciens Templiers. »

(116) Est-il exact, comme certains l'ont prétendu, que la mort du roi ait été
arretée au grand congrès de la Maçonnerie Universelle tenu à Wilhemsbad en 1781 ?
On peut affirmer, en tous cas, que, trois ans plus tard, la mort du roi de Suède
Gustave III et celle de Louis XVI éatient décidées à Francfort, lors de l'assemblée
générale des Illuminés a Eclectiques ». Les témoignages abondent, écrit Mgr Delassus
(*opus cil.*, p. 175, etc.). D'abord celui du Comte de Haugwitz, ministre de Prusse, au
congrès de Vérone, où il accompagna son souverain en 1822. Il y lut un mémoire qu'il
aurait pu intituler a *Ma Confession* ». Il dit que, non seulement il avait été franc-
maçon, mais qu'il fut chargé de la direction supérieure des réunions maçonniques en
divers pays, a C'est en 1777 que je me chargeai de la direction des Loges de Prusse.
« de Pologne et de Russie. J'ai acquis la ferme conviction que tout ce qui est arrivé
< en France, depuis 1788, la Révolution française, enfin, y compris l'assassinat du
« Roi avec toutes ses horreurs, non seulement avait été décidé dans ce temps, mais
« que tout avait été préparé par des réunions, des instructions, des serments et des
« signaux qui ne laissent aucun doute sur l'intelligence qui a tout préparé et tout
« conduit. » De son côté, le 7 avril 1875, le Cardinal Mathieu, archevêque de Besançon,
écrivit à un de scs amis une lettre qui fut communiquée à M. Léon Pages et publiée
par celui-ci. On y lit: « Il y eut à Francfort, en 1785, une assemblée de Francs-
« Maçons où furent convoqués deux hommes considérables de Besançon. M. de Rcy-
< mond, inspecteur des postes et M. Maire de Boulipncy, président du Parlement.
« Dans cette réunion, le meurtre du roi de Suède et celui de Louis XVI furent
« résolus... Le dernier survivant des deux l'a dit à M. Bourgon (président de Chambre
« honoraire à la Cour) qui a laissé une grande réputation de piohité, de droiture et
«de fermeté parmi nous. Je l'ai beaucoup connu cl pendant bien. longtemps, car
«je suis à Besançon depuis quarante-deux ans et il est mort assez, récemment. Il a
< raconté souvent le fait à moi et à d'autres. » Mgr Besson, alors vicaire général du
Cardinal Mathieu, et, depuis, évêque de Nîmes, compléta cette révélation en ces
termes: e Je puis confirmer la lettre du Cardinal par des détails qui ne sont pas
n sans intérêt et qui m'ont été racontés souvent à Besançon, non seulement par
« M. le président Bourgon, mais par M. Weiss, bibliothécaire de la ville, membre
« de l'institut et le principal auteur de la *Biographie universelle* publiée sous le nom

« des chrétiens, on peut dire que jamais l'Eglise ne traversa une crise
< aussi grave que celle dans laquelle elle est entrée à la fin du XVIII*

« Effrayante et regrettable sédition, écrira, à son tour, Pie XI (118),
« total renversement du régime social qui, à la fin du XVIII^e siècle, sévit
« en France et persécuta haineusement les choses divines et humaines,
« le roi et les nobles, et tout spécialement l'Eglise du Christ et ses minis-
« très... En ce temps-la, des hommes ignobles s'emparèrent hardiment du
« pouvoir, masquant la haine qui les agitait à l'endroit de la religion catho-

< de Michaud. M. Bourgon et M. Weiss étaient des hommes de bien dans toute la force
« du mot... M. de Reymond vécut jusqu'en 1839. Ce fut lui qui leur révéla le secret
« des loges sur la condamnation de Louis XVI à un âge où Ton ne doit plus au
« monde que la vérité. M. Weiss et M. Bourgon citaient encore sur ce sujet les aveux
« du baron Jean Dcbry, préfet du Doubs, Franc-Maçon, conventionnel et régicide; ce
« personnage, que les événements avaient éclairé, joua à Besançon un rôle honorable
a dans les douze années qu'il y passa, de 1801 à 1814. » — Mais voici, poursuit
Mgr Delassus, qui achèvera de convaincre. Dans les premiers jours de mars 1898,
le R. P. Abel, Jésuite de grande renommée en Autriche, dans l'une de ses confé-
rences pour hommes données à Vienne à l'occasion du Carême, dit: « En 1784, il y
« eut à Francfort une réunion extraordinaire de la Grande Loge Eclectique. Un des
« membres mit aux voix la condamnation à mort de Louis XVI et de Gustave III.
« Cet homme s'appelait Abel. C'était mon grand-père. » Un journal juif, *La Nouvelle*
Presse libre, ayant reproché à l'orateur d'avoir ainsi déconsidéré sa famille, le P. Abel
dit à la conférence suivante: « Mon père (d'abord franc-maçon) m'a marqué en
« mourant, comme sa dernière volonté, que je m'appliquerais à réparer le mal que
« lui et nos parents avaient fait. Si je n'avais pas eu à exécuter celle prescription
« du testament de mon père, daté du 31 juillet 1870, je ne parlerais point comme
« je le fais, a

(117) /L/1.S., 7 mars 1917. La citation se poursuit ainsi; « C'est sous l'effet de
« la folle philosophie issue de l'hérésie des Novateurs et de leur trahison que, les
< esprits déraisonnant en masse, éclata la Révolution, dont l'extension fut telle qu'elle
« ébranla les hases chrétiennes de la société, non seulement en France, mais peu à
« peu dans toutes les nations. Car, une fois l'autorité de l'Eglise rejetée officiellement,
« en renonçant à tenir la religion pour la gardienne et la protectrice du droit, du
« devoir et de l'ordre dans la Cité, on émit alors l'avis que le pouvoir prenait sa
« source dans le peuple et non en Dieu; que les hommes étaient tous égaux entre eux,
« par nature comme en droit: qu'il était laissé à chacun liberté d'agir comme il l'enten-
< dait, à condition que la loi ne l'interdît pas; que rien n'avait force de loi que le
« peuple n'ait ordonné; surtout que la liberté de penser en matière religieuse on de
« diffuser tout ce que chacun voulait n'était limitée par rien tant que cela ne portait
« tort à personne. Voilà généralement sur quoi, pour tout principe, s'appuie la poli-
« tique depuis ce temps; que ces memes principes, assurément, puissent représenter
« un danger pour la société, lorsque c'est pour leur défense que les passions aveugles
« et l'ardeur des partis ont armé la foule, cela n'est jamais apparu plus clairement
« que du jour meme de leur Déclaration. »

(118) *Actes* (Bonne Presse, t. XII, p. 132). Lettres Apostoliques proclamant bien-
heureux Pierre-René Rogue.

« lique sous le fallacieux prétexte de philosophie, tendant de toute leur
« force à abolir le nom chrétien. Dans ce but, des édifices religieux sont
« renversés; contre les ministres de la religion, évêques et prêtres, même
« contre de simples et fidèles chrétiens réprouvant les lois iniques de la
« Révolution et professant la foi catholique, s'arme et s'enflamme une
« fureur impie; l'ère antique des persécutions semble renaître et l'Eglise,
« cette épouse sans tache du Christ, paraît devoir bientôt s'orner de nou-
« velles et glorieuses couronnes de martyrs. »

La vérité exprimée par les Souverains Pontifes est tellement objective que les révolutionnaires eux-mêmes la formuleront pareillement :

« Depuis la Révolution, diva Clemenceau, nous sommes en révolte
« contre l'autorité divine et humaine. »

Quel scandale pour un pays comme la France qui devait tout à l'Eglise ! Combien le changement fut radical et l'effet désastreux !

« Une nation rompant brusquement avec tout son passé, écrira de son
« côté Mgr Freppel (119), faisant à un moment donné table rase de son
« gouvernement, de ses lois, de ses institutions, pour rebâtir à neuf l'édi-
« fice social depuis la base jusqu'au sommet sans tenir compte d'aucun
« droit ni d'aucune tradition; une nation réputée la première de toutes
« et venant déclarer, à la face du monde entier, qu'elle a fait fausse route
« depuis douze siècles, qu'elle s'est trompée constamment sur son génie,
« sur sa mission, sur ses devoirs, qu'il n'y a rien de juste ni de légitime
« dans ce qui a fait sa grandeur et sa gloire, que tout est à recommencer
« et qu'elle n'aura ni trêve ni repos tant qu'il restera debout un vestige
« de son histoire : non jamais un spectacle aussi étrange ne s'était offert
« aux regards des hommes. »

Mais la critique de l'illustre évêque d'Angers ne s'en tient pas là. « La
« Révolution, poursuit-il, est l'application du rationalisme (naturalisme)
« à l'ordre civil, politique et social : voilà son caractère doctrinal, le trait
« qui la distingue de tous les autres changements survenus dans l'histoire
« des Etats... Son principe, comme son but, c'est d'en éliminer le christia-
« nisme tout entier, la révélation divine et l'ordre surnaturel, pour s'en
« tenir uniquement à ce que ses théoriciens appellent les données de la
« nature et de la raison.

(119) *La Révolution Française*, pp. 8 et °. 20 et 21. etc. (Fayard, édit.. 1923).

« Lisez la « Déclaration des Droits de l'Homme », soit de 89, soit
« de 93; voyez quelle idée l'on se forme à ce moment-là des pouvoirs
« publics, de la famille, du mariage, de l'enseignement, de la justice et
« des lois : à lire tous ces documents, à voir toutes ces institutions nou-
« velles, on dirait que, pour cette nation chrétienne depuis quatorze siè-
« < clés, le christianisme n'a jamais existé et qu'il n'y a pas lieu d'en tenir
* compte... C'est le règne social de Jésus-Christ qu'il s'agit de détruire et
« d'effacer jusqu'au moindre vestige, la révolution, c'est la société
« déchristianisée; c'est le Christ refoulé au fond de la conscience
« individuelle, banni de tout ce qui est public, de tout ce qui est social;
« banni de l'Etat, qui ne cherche plus dans Son autorité la consé-
« cration de la sienne propre; banni des lois, dont Sa loi n'est plus
« la règle souveraine; banni de la famille, constituée en dehors de Sa béné-
« diction; banni de l'école où Son enseignement n'est plus l'âme de l'édu-
« cation; banni de la science, où Il n'obtient plus pour tout hommage
« qu'une sorte de neutralité non moins injurieuse que la contradiction;
* banni de partout, si ce n'est peut-être d'un coin de l'âme où l'on consent
« à Lui laisser un reste de domicile. La Révolution, c'est la nation chré-
« tienne débaptisée, répudiant sa foi historique, traditionnelle, et cher-
« chant à se reconstruire, en dehors de l'Evangile, sur les bases de la raison
« pure, devenue la source unique du droit et la seule règle du devoir.
« Une société n'ayant plus d'autre guide que les lumières naturelles de
« l'intelligence, isolées de la Révélation, ni d'autre fin que le bien-être
« de l'homme en ce monde, abstraction faite de ses fins supérieures, divi-
« nés, voilà, dans son idée essentielle, fondamentale, la doctrine de la
« Révolution.

« Or, qu'est-ce que cela, sinon le rationalisme appliqué à l'ordre social,
« rationalisme déiste ou athée ? Car, depuis son origine jusqu'à nos jours,
« la Révolution n'a cessé d'osciller entre ces deux termes, allant du déis-
« me de Voltaire et de Rousseau à l'athéisme de Diderot et d'Helvetius,
« mais toujours constante dans son dessein de déchristianiser un ordre
« social où le Christ avait régné pendant quatorze siècles. La haine du
« surnaturel restera son trait caractéristique. Au début, elle semble, il est
« vrai, vouloir respecter certaines vérités...

« C'est en présence de l'Etre suprême que les Constituants de 1789
« font leur déclaration de principe. Fort bien ! Mais cette mention de
« Dieu en tête de leur profession de foi est-elle autre chose qu'un hors-
« d'œuvre ? A-t-elle la moindre influence sur l'ensemble de leurs doctri-
« nés politiques et sociales ? Est-ce en Dieu qu'ils cherchent le principe
« et la source de l'autorité ? Nullement : c'est dans l'homme et dans

l'homme seul. La loi est-elle pour eux l'expression de la raison et de
* la volonté divines, déterminant et ordonnant ce qu'il faut faire et ce
« que l'on doit éviter ? Pas le moins du monde, La loi est pour eux l'ex-
« pression de la volonté générale, d'une collectivité d'hommes qui déci-
« dent en dernier ressort et sans recours possible à aucune autre autorité
« de ce qui est juste ou injuste. Existe-t-il, à leurs yeux, des vérités sou-
« veraines, des droits antérieurs et supérieurs à toute convention positive,
« de telle sorte que tout ce qui se ferait à l'encontre serait nul de plein
« droit et non avenu ? Ils n'ont même pas l'air de soupçonner l'existence
* de ce principe en dehors duquel tout est livré à l'arbitraire et au caprice
« d'une majorité.

« Si le peuple est souverain, y a-t-il au moins des limites à cette sou-
« veraineté dans des lois que Dieu, législateur suprême, impose à toute
« société ? Pas un mot indiquant qu'une déclaration des droits de l'homme
« implique nécessairement une déclaration corrélatrice de ses devoirs.

« Dans le système philosophique des Constituants de 1789 qui est
« la vraie doctrine de la Révolution, tout part de l'homme et revient
« à l'homme, sans aucun égard à une loi divine quelconque. La nature
« et la raison humaine sont l'unique source et la seule mesure du pouvoir,
« du droit et de la justice. C'est par suite et en vertu d'un contrat d'in-
« térêts que les hommes se réunissent en société, font des lois, s'obligent
« envers eux-mêmes, sans chercher en dehors, ni au-dessus d'eux, le prin-
« cipe de l'autorité et le lien de l'obligation. Plus de droit divin d'aucune
* sorte; la justice est humaine, toute humaine, rien qu'humaine. Peu
« importe, par conséquent, qu'on laisse le nom de l'Etre suprême au fron-
« tispice de l'œuvre comme un décor ou un trompe-l'œil; en réalité,
« l'homme a pris la place de Dieu et la conscience logique de tout le sys-
« tème est l'athéisme politique et social.

« Il ne s'agira donc plus seulement pour la Révolution de détruire
« l'Etat chrétien, la famille chrétienne, le mariage chrétien, la justice chré-
« tienne, l'enseignement chrétien. Non ! Ce qu'elle se verra conduite à
« vouloir établir par la logique de son principe, c'est l'Etat sans Dieu, la
« famille sans Dieu, le mariage sans Dieu, l'école sans Dieu, le prétoire
« sans Dieu, l'armée sans Dieu, c'est-à-dire l'idée même de Dieu bannie
« de toutes les lois et de toutes les institutions.

« Est-ce que j'exagère le moins du monde ? Est-ce que nous ne retrou-
« vons pas de nos jours les mêmes formules dans la bouche et sous la
« plume de tous ceux qui se réclament des principes de la Révolution ?...
« On s'étonne parfois que des hommes de gouvernement cherchent à les

POUR QU'IL RÈGNE

« appliquer avec tant d'opiniâtreté, au risque de nuire à leurs propres inté-
« rets... Mais c'est qu'il est très difficile de se soustraire aux conséquences
* tant qu'on retient le principe. Substituer l'homme à Dieu comme prin-
« cipe de la souveraineté, c'était proclamer l'athéisme légal; dès lors, par
« une suite toute naturelle, cet athéisme officiel ne pouvait manquer d'im-
« primer sa marque à toutes les manifestations de la vie publique. C'est
« le triste spectacle que nous avons sous les yeux; et, pour en être surpris,
« il faudrait ne pas se rendre un compte exact de ce qu'il y a au fond
« du mouvement révolutionnaire de 1789. »

Et qu'on le remarque bien : « Ce n'est pas dans les excès ni dans les
« crimes de 1793 que nous cherchons le caractère doctrinal de la Révolu-
« tion... C'est en 1789 qu'en renonçant à la notion de peuple chrétien pour
« appliquer à l'ordre social le rationalisme, ses représentants ont donné au
* monde le lamentable spectacle d'une apostasie nationale jusqu'alors sans
« exemple dans les pays catholiques. C'est en 1789, conclut Mgr Freppel,
« qu'a été accompli dans l'ordre social un véritable déicide. »

...SOUS L'EMPIRE...,

On sait par ailleurs comment, de la fraternité universelle, on en vint, en quelques mois, aux massacres, à la proscription systématique et à la guerre générale. Contrairement à une opinion trop répandue, la chute de Robespierre ne fut pas une victoire sur la Révolution. « Lorsque les Con-
« ventionnels sortirent des Tuileries, le 10 Thermidor au matin, fait obser-
« ver fort justement Pierre Gaxotte (120), les acclamations populaires leur
« apprirent qu'ils venaient de mettre fin à la Terreur. Ils en furent fort
« étonnés, car ils n'avaient point tué Robespierre pour changer de régime,
« mais pour n'être point tués eux-mêmes... Rassurés sur leur propre sort,
« les bourreaux d'hier ne demandaient qu'à être les bourreaux de demain.
« Ils en furent empêchés par une poussée irrésistible de la Nation qui,
• comme l'a très bien écrit M. Madelin, les < obligea à saluer dans leur
< révolution de sérail la victoire de l'humanité. »

La guillotine cessa d'être l'instrument ordinaire de l'exercice du pou-
voir, mais de là à croire à un changement d'esprit, l'erreur serait complète.
Les Thermidoriens restent d'authentiques révolutionnaires : anciens giron-
dins, anciens dantonistes, tous idéologues déistes ou athées à la façon des

(120) *La Révolution française*. p. 3R5.

Encyclopédistes. La Révolution continue, et à la première occasion saura redevenir cruelle persécutrice (U1) : Collot d'Herbois, Boissy d'Anglas, Siéyès, Dubois-Crancé, Cambacérès, Fouché, Billaud-Varenne, tels sont quelques personnages de l'heure. Leurs noms suffisent à indiquer quel était l'esprit qui animait le gouvernement : esprit d'anarchie, esprit d'immoralité scandaleuse, esprit d'irréligion et de haine de l'Eglise. Si la masse est toujours fidèle à sa foi, les classes élevées affichent plus que jamais leur incrédulité. A l'institut, Volney, Cabanis, Lalande professent le matérialisme. La guerre au Saint-Siège, l'occupation de Rome et la proclamation d'une « république romaine », l'arrestation de Pie VI, sa déportation et sa mort à Valence, indiquent assez éloquemment le sens des événements à cette époque.

Le Concordat lui-même, pour précieux qu'aient été ses effets, ne signifiera pas un retour à l'ordre chrétien et comme la conversion du gouvernement. Ce n'est pas un pacte d'alliance entre deux pouvoirs amis, mais un véritable traité conclu, nous dit le Cardinal Baudrillart (122), « entre l'Eglise Romaine, considérée comme une puissance rivale, presque « étrangère, et l'Etat sécularisé. » Bonaparte n'en restera pas moins entouré de membres des sectes et l'on ne pourra jamais dire qu'il ait été lui-même catholique au sens suffisant du mot. Même, précisera G. Martin (123), « dans « l'ensemble, la Maçonnerie impériale s'avéra plus anticléricale que la « Maçonnerie d'Ancien Régime, et ce mouvement d'hostilité au catho- « licisme n'y cessera plus guère. »

Mais, se demandera-t-on, si Napoléon était dans ces pensées, pourquoi rétablir le culte catholique en France ? Il est sur ce sujet d'étranges lignes dans le « Mémorial de Sainte-Hélène » (124).

(121) C'est trop souvent qu'on tend à oublier, en effet, la «seconde Terreur» (après Fructidor: 1797-1799): «Les élections de l'an V donnèrent la majorité aux «royalistes et aux partisans de la liberté religieuse; effrayé, le Directoire résolut « de faire un coup d'Etat. Le 18 fructidor an V (4 sept. 1797) nombre de députés «furent arrêtés et bientôt déportés à la Guyane; le pouvoir retomba aux mains des «Jacobins... 1° Toutes les lois persécutrices de 1792 et 1793 furent rétablies: en consé- « quence, les prêtres durent reprendre la route de l'exil; ceux qui osèrent revenir «furent passibles de mort. 2e On exigea du clergé un nouveau serment, celui de « haine à la royauté et à l'anarchie », d'attachement à la République et à la Consti- « tution de l'an III. 3° Enfin, l'article 24 investit le Directoire du pouvoir de déporter « par des arrêtés individuels les prêtres qui troubleraient la tranquillité publique. En « conséquence, de nombreux prêtres furent envoyés à Cayenne ou subirent, à Roche- « fort et dans les îles de Ré et d'Oléron, un internement atroce; la plupart périrent.» (Dom Poulet, *Histoire de l'Eglise*, t. II, p. 404.)

(122) *Quatre Cents ans de Concordat*, pp. 18 et 21.

(123) *Manuel d'Histoire de la Franc-Maçonnerie française*, p. 4L

(124) T. V, pp. 384 a 401.

« Quand je relèverai les autels, quand je protégerai les ministres de
« la religion comme ils méritent d'être traités en tout pays, le Pape fera
« ce que je lui demanderai : il calmera les esprits, les réunira dans sa
« main et les placera dans la mienne... Au dehors, le catholicisme me con-
« servait le Pape, et, avec une influence et mes forces en Italie, je ne déses-
« pérais pas, tôt ou tard, par un moyen ou par un autre, de finir par
« avoir à moi la direction de ce Pape, et, dès lors, quelle influence, quel
« levier d'opinion sur le reste du monde !... J'avais mon but, et il ne le
« connaissait pas... Toutes mes grandes vues s'étaient accomplies sous le
« déguisement et le mystère. J'allais relever le Pape outre mesure, l'en-
« tourer de pompes et d'hommages, j'en aurais fait une idole; il fût demeu-
« ré près de moi, Paris fût devenu la capitale du monde chrétien, et
« j'aurais dirigé le monde religieux ainsi que le monde politique. *

Le Concordat, suivi des articles organiques, et l'emprisonnement de Pie VII à Savone et à Fontainebleau sont les fruits concordants de cette même pensée. La doctrine révolutionnaire ne proclame-t-elle pas l'omnipotence de l'Etat, refusant d'admettre l'existence d'un pouvoir spirituel indépendant et supérieur ? Pour diriger le monde religieux vers la « régénération du siècle », Napoléon voulut aussi supprimer la presse catholique pour la réorganiser à sa façon. C'est enfin dans le même état d'esprit qu'il institua l'Université et lui donna le monopole de l'enseignement. Le grand-maître en sera le franc-maçon Fontanes. « Il faut, dira ce dernier, dans
« l'enseignement comme en toutes choses, l'unité de vue et de gouverne-
« ment. La France a besoin d'une seule Université et l'Université d'un
« seul chef. » En conséquence, le franc-maçon Fourcroy apportera au Corps Législatif un projet de loi dont l'article premier sera le suivant : « Il
« sera formé, sous le nom d'Université impériale, un corps chargé exclu-
« sivement de l'enseignement et de l'éducation publics dans tout l'Em-
« pire. » Ainsi se trouvait affirmé dès l'origine l'idéal d'école unique auquel la Révolution ne cessera plus de s'attacher.

Or, précisément, dans son ouvrage < L'Instruction publique et la Révolution », Victor Duruy louera Napoléon d'avoir sauvé ainsi la Révolution et l'esprit révolutionnaire : « Quelle merveilleuse conception, s'écrie-
« t-il, que cette Université de France... ! Quel trait de génie d'avoir com-
« pris qu'il n'était qu'une grande corporation laïque pour disputer les
« jeunes générations aux débris des vieilles corporations enseignantes et
« surtout à leur esprit (sic) ! Avant le 18 Brumaire, on pouvait déjà pré-
« voir le moment où la réaction aurait regagné, dans le domaine de l'en-
« seignement, tout le terrain perdu depuis 1789. Grave danger et qui
« ne tendait à rien moins qu'à remettre en question dans un très prochain

« avenir les principes de tolérance et d'égalité dont la conquête avait été
 « le but de tant d'efforts et qui sont demeurés l'excuse de tant d'excès (!!)...
 Après avoir rivé le présent à la Révolution par le Code Civil et le
 Concordat, il lui assurait l'avenir par l'éducation. De tous les services
 « que Napoléon a rendus, je n'en sache pas de plus mémorable que d'avoir
 arraché l'enseignement aux pires ennemis du nouveau régime pour le
 « confier à un corps profondément imbu des idées modernes. »

Rien de plus perspicace que ce jugement sur l'oeuvre napoléonienne.
 A Sainte-Hélène, l'empereur lui-même répétera à satiété qu'il a été le
 défenseur des idées de 89. Or, a pu écrire Philippe Gonnart, « que disait-
 il qui ne fût exact quand il rappelait qu'en Vendémiaire, en Fructidor,
 < en 1815, il s'était opposé à la réaction et qu'il avait sauvé « les grandes
 vérités de notre civilisation ? » Il disait vrai encore quand il procla-
 mait : « J'ai consacré la Révolution, je l'ai insufflé dans les lois. » Il
 disait vrai quand il se nommait lui-même « le Messie » de la Révolu-
 tion. »

Napoléon III ne trahira donc ni la vérité, ni la pensée de son oncle
 quand il écrira dans « Les Idées Napoléoniennes » (125) : « La Révolution
 « mourante, mais non vaincue, avait légué à Napoléon ses dernières volon-
 tés. Eclaire les nations, dut-elle lui dire, affermis sur des bases solides
 les principaux résultats de nos efforts. Exécute en étendue ce que j'ai
 « dû faire en profondeur. Sois pour l'Europe ce que j'ai été pour la France.
 « Cette grande mission, Napoléon l'accomplit jusqu'au bout. »

« De fait, écrit Mgr Dclassus, partout où Napoléon porta ses armes,
 il y faisait ce qui avait été fait en France, établissant l'égalité des cultes,
 expulsant les religieux, vendant les biens ecclésiastiques, imposant le
 « partage forcé, abolissant les corporations, détruisant les libertés locales,
 « renversant les dynasties nationales, anéantissant, en un mot, l'ancien
 ordre des choses et s'efforçant de substituer à la civilisation chrétienne
 une civilisation dont les dogmes révolutionnaires auraient été le fonde-
 « ment et le principe. »

ET SOUS LA RESTAURATION

L'Empire écroulé, selon les propres termes du Maréchal Ney, « pour
 « éviter à la patrie les maux affreux d'une guerre civile, il ne restait

(125) T. I. pp. 28-29.

« plus aux Français qua embrasser entièrement la cause de leurs anciens
« rois. »

Trait significatif et qui prouve surabondamment que la Révolution (religieuse avant d'être politique) était prête à accepter la monarchie elle-même, à condition qu'elle ne fût pas catholique : Après Waterloo, les francs-maçons, qui devaient tant reprocher aux Bourbons d'être revenus dans les « fourgons de l'étranger », adresseront une ambassade aux généraux de l'armée coalisée. « Ces plénipotentiaires étaient, nous dit Crétineau-Joly (126), Lafayette, Sébastiani, Pontecoulant, Delaforest, d'Argenson et Benjamin Constant. Au nom de la Révolution, ils offraient le droit d'imposer à la France le souverain qu'il plairait aux alliés de lui donner. Ils ne mettaient que deux conditions à ce choix : le futur souverain devait être étranger (sic) et non catholique. L'audacieuse démarche échoua; mais bientôt les régicides et les proscrits organisèrent à Bruxelles, en faveur du prince d'Orange, la sourde conspiration que l'empereur Alexandre fit avorter en 1821.

«Enfin, au moment du Congrès d'Aix-la-Chapelle, l'avocat Teste, qui sera plus tard ministre de Louis-Philippe et flétri comme concussionnaire par la Cour des Pairs, se présentera pour renouveler ce vœu. Sous les inspirations de Carnot et Siéyès, il avait rédigé un mémoire par lequel on proposait aux quatre puissances de substituer à la dynastie française et catholique des Bourbons la tige étrangère et protestante des Nassau. »

Une fois de plus, la démarche fut sans succès.

Impuissante, dès lors, à empêcher le retour sur le trône de France d'un petit-fils de saint Louis, la Révolution revint à la tactique qui lui avait si bien réussi avant 89. Elle parvint à placer auprès du souverain un certain nombre d'hommes dont le moins qu'on puisse dire est qu'il eût été surprenant qu'ils se fissent les promoteurs d'un juste retour à l'ordre chrétien. Equipe de prêtres dévoyés : Talleyrand, de Pradt, Louis, de Montesquieu (*27). « Ce fut à ces quatre ecclésiastiques que Louis XVIII confia le soin du gouvernement sous la première Restauration. Celui de la

(126) *Opus cit.*, t. II, pp. 8 et 9.

(127) « On pouvait toujours, écrit Crétineau-Joly en parlant de chacun d'eux, leur appliquer la sentence que Brantôme portait sur un évêque de son temps: « Aulcuns a le disent un peu léger en créance et guère pour la balance de Monsieur Saint-Michel, où il pèse les chrétiens au jour du jugement. » Talleyrand est assez tristement connu pour qu'on n'insiste pas. De Pradt, lui, avait abandonné son diocèse de Poitiers. L'heureux Louis pouvait bien devenir Ministre des Finances: il n'entra jamais dans la pensée de faire un bon prêtre. Seul, l'abbé-duc de Montesquiou, qui, à l'Assemblée

« seconde rentra de plein droit dans les attributions de l'oratorien Fouché, « régicide, improvisé duc d'Otrante. » Avec Fouché, maître de la police, la Maçonnerie put se réorganiser librement (128). Quand il se retira, il laissa la place à un autre maçon, Decazes (129), dont Louis Blanc a dit qu'il était un « Fouché amoindri ». Si l'on veut bien se rappeler enfin que Talleyrand et Dallery appartenaient à l'illuminisme, on comprendra la contradiction fondamentale de la Restauration.

Certes, elle sut favoriser le catholicisme en même temps que promouvoir la belle renaissance nationale que l'on connaît. Pourtant c'est la Révolution qui sortira la plus avantagée de l'expérience. Ce que les Jacobins de la Convention ou du Directoire n'avaient pu arriver à fonder un jeu solidement, c'est, en effet, à la Restauration que, par une ironie cruelle, a France le devra, savoir : l'institution du parlementarisme. D'où l'aveu pertinent du secrétaire du Grand-Orient, Bazot : « Louis XVIII nous a « donné la Charte. C'est le gouvernement constitutionnel. Ce principe « nous protège. » Et Thiers, à son tour, dans un discours prononcé devant le Corps législatif, en 1873 : « La constitution de 1814 est sortie des « entrailles mêmes de la Révolution. »

Bien peu surent voir alors ce que le baron de Frenelly, dans ses Mémoires, appellera un contresens : « Contresens de restaurer la légitimité des personnes sans restaurer la légitimité des choses ! »

Rome, une fois de plus, ayant vu clair, s'empressa d'avertir. Dans une lettre du 29 avril 1814, Pie VII fit par de sa « grande douleur » à l'évêque de Tours, Mgr de Boulogne. Critique qu'un esprit aussi différent que celui de Charles Maurras exprimera bien plus tard à sa manière :

Le tort de la Restauration... n'a pas été, comme l'avait cru Chateaubriand, de respecter et de consacrer les propriétés et le personnel jacobins : ç'a été de faire des concessions et des abandons de vues générales, ce qui laissait l'Etat sans défense profonde quand il a été attaqué. Il fallait s'accommoder de la Révolution-fait. Il fallait se dépêtrer de la Révolution-idée » I l'élas ! C'est presque le contraire qui eut lieu.

Niilimiilr, «Irvrloppii une sage intrépidité, supplée au mérite de la vocation par le desintéioscillent connue par la dignité de sa vie. (Cf. Crétineau-Joly, *opus cit.*⁹ t. II

p. 2 I^l (128) l'nurlté fut imposé par la Maçonnerie. Cf. Louis Blanc, *Histoire de dix ans* (Introduction).

(120) « C.ommamleur du suprême conseil du 33' degré de l'Ecosisme. » Cf. Mgr Dclassns, *opus vit.*, p. 226.

(130) *Dictionnaire Politique et Critique*, t. V, p. 14. Cf. également la fameuse réponse du Cardinal Pic à Napoléon III : « Ni la Restauration, ni vous, Sire, n'avez

Louis XVIII, personnellement, était fort loin d'être un catholique de première trempe, ayant plus que largement bu à la coupe de son siècle. Charles X, bien que fort dévot, n'aura pas davantage cette formation doctrinale catholique profonde qui eût été plus que jamais nécessaire à une heure où la Révolution après un certain nombre d'avatars, décidait d'être plus habile que jamais.

« Dans la lutte maintenant engagée entre le despotisme sacerdotal
« ou monarchique et le principe de liberté, lisons-nous dans un document
« émané de la Secte à la date du 20 octobre 1821, il y a des conséquences
« qu'il faut subir, des principes qu'avant tout il importe de faire triom-
« pher. Un échec était dans les événements prévus; nous ne devons pas
« nous en attrister plus que de mesure; mais si cet échec ne décourage per-
« sonne, il devra, dans un temps donné, nous faciliter les moyens pour
« attaquer le fanatisme (131) avec plus de fruit... Nous ne pouvons plus
« marcher à l'ennemi avec l'audace de nos pères de 1793... mais avec le
« temps il nous sera permis, peut-être, d'atteindre le but qu'ils ont man-
« qué. Nos pères mirent trop de précipitation à tout et ils ont perdu la
« partie. Nous la gagnerons si, en contenant les témérités, nous parve-
« nons à fortifier les faiblesses. C'est d'insuccès en insuccès qu'on arrive
« à la victoire. Ayez donc l'œil toujours ouvert sur ce qui se passe à
« Rome. Dépopularisez la prêtaile par toute espèce de moyens... »

« C'est l'heure où, de toutes parts, les loges se reforment. C'est l'heure
« de l'essor du carbonarime. C'est l'heure des conspirations militaires de
« Belfort, Saumur, La Rochelle... On se croirait vraiment un demi-siècle
« plus tôt. Et cela d'autant plus que c'est encore l'heure de la réédition
« et de la diffusion intense des principales œuvres impies du XVIII.
« Voltaire ressuscite avec Jean-Jacques, et d'Holbach, et Diderot, Helvé-
« tius, Crébillon fils et tous les autres pour pénétrer, cette fois, jusqu'où
« ils n'étaient jamais parvenus à se faire entendre de leur vivant. Il y
« eut un Voltaire pour les chaumières, comme il y avait une Guerre des
« Dieux pour les salons et un Pigault-Lebrun pour les mansardes... Ayant
« senti que ses ouvriers de la première heure n'avaient pas assez corrompu,
« puisque toute foi n'était pas éteinte dans le peuple, la Révolution se

« fait pour Dieu ce qu'il fallait faire, parce que, ni l'un ni l'autre, vous n'avez renié
« les principes de la Révolution, dont vous combattez cependant les conséquences
« pratiques, parce que l'Evangile social dont s'inspire l'Etat est encore la Déclaration
« des Droits de l'homme, laquelle n'est autre chose, Sire, que la négation formelle
« des Droits de Dieu. »

(131) a Fanatisme », au sens maçonnique, signifie la religion, et plus spécialement le catholicisme.

« remit à l'œuvre avec plus d'acharnement qu'au temps de d'Alembert.
 « Elle prodigua d'immenses sacrifices pécuniaires afin d'acclimater sous
 « toutes les formes le cynisme en romans, en dissertations, en histoires et
 « en chansons... La loi que les législateurs proclamaient athée se trouva
 « sans vigueur contre de pareil excès. La justice sembla les encourager.
 « Il y avait partout des avocats gallicans pour protéger de leur éloquence
 « les écrivains et les éditeurs. Il ne manqua pas de vieux magistrats jansé-
 « nistes qui, sur leurs sièges fleurdelisés, sourirent encore, après la tempête,
 « aux éclairs présageant de nouveaux orages. » (132)

Monseigneur de Boulogne en 1821, Pie VIII en 1829, auront beau s'élever contre la systématisation évidente d'une entreprise aussi perverse, le mal continuera. « Avec la liberté de ne rien croire et de tout dire que
 « la Charte de Louis XVIII octroyait à tout venant, les cerveaux malades
 « ne s'occupaient qu'à déplacer l'axe du monde social... La Révolution
 « s'ingéniait à corrompre la jeunesse. On voyait d'éloquents tribuns, d'in-
 « trépides généraux, de graves professeurs, d'inamovibles magistrats s'im-
 « proviser les adulateurs en titre des étudiants... Le mal a jeté de si
 « profondes racines dans les âmes que l'expérience même de 1793 est
 « dédaignée. Il se trouve des esprits puissants et de hautes intelligences
 « qui, comme Lainé, Camille Jordan, Royer-Collard, Maine de Biran,
 « Cousin, Guizot, Villemain, Barante, J.-B. Say, Thierry, Rémusat et
 « Duchatel mettent une incontestable probité au service de la Révolu-
 « tion.»

Pourtant, avouera le révolutionnaire Stendhal lui-même: « Il fau-
 « dra peut-être des siècles à la plupart des peuples de l'Europe pour attein-
 « dre au degré de bonheur dont la France jouit sous le règne de
 « Charles X. » (133)

En vérité, il s'agit bien de cela dans l'esprit des sectaires !

Profitant du même état d'esprit qui la servit si bien aux jours de Louis XVI, profitant de la même corruption des élites et de la même indigence du pouvoir, la Révolution se prépare une victoire plus complète que celle de 89. Il n'est pas jusqu'à une lettre du Cardinal Consalvi qui ne puisse être citée, rigoureusement comparable à celle du Cardinal Capra-ra retranscrite plus haut. L'illustre Secrétaire d'Etat, le 4 janvier 1818, mandait au prince de Metternich :

« Les choses ne vont bien nulle part et je trouve, cher Prince, que
 « nous nous croyons beaucoup trop dispensés de la plus simple précau-

(132) Crétineau-Jolyt *opus cit.*, t. II, p. 18.

(133) *Promenades dans Rome*, 1^{re} série, page 27 (1853).

« tion. Ici, j'entretiens chaque jour les ambassadeurs de l'Europe des
* dangers futurs que les Sociétés secrètes préparent à l'ordre à peine
* reconstitué et je m'aperçois qu'on ne me répond que par la plus belle
« de toutes les indifférences...

« Par tout ce que je recueille de divers côtés et par tout ce que
« j'entrevois dans l'avenir, je crois (et vous verrez plus tard si j'ai tort)
« que la Révolution a changé de marche et de tactique. Elle n'attaque
« plus à main armée les trônes et les autels; elle se contente de les miner...
« Puis, un jour, les monarchies les plus séculaires, abandonnées de leurs
« défenseurs, se trouveront à la merci de quelques intrigants de bas-étage
« auxquels personne ne daigne accorder un regard d'attention préventive
« aujourd'hui. Vous semblez penser que, dans ces craintes manifestées
« par moi (mais toujours d'ordre verbal du Saint-Père), il y a un système
« préconçu et des idées qui ne peuvent naître qu'à Rome. Je jure à Votre
« Altesse qu'en lui écrivant et qu'en m'adressant aux hautes Puissances, je
« me dépouille complètement de tout intérêt personnel et que c'est d'un
« point beaucoup plus élevé que j'envisage la question. Ne pas s'y arrêter
« maintenant parce qu'elle n'est pas encore entrée, pour ainsi dire, dans
« le domaine public, c'est se condamner à de tardifs regrets... »

Ce langage ne fut pas compris, ces avertissements furent dédaignés (1M). L'Empereur de Russie répondit qu'il était trop loin; le Roi de Prusse donna à entendre qu'il était protestant; et le Roi de France, qu'il avait le bonheur d'être le père légitime de la Charte...

Mais c'est surtout après l'avènement de Louis-Philippe que le sauvetage de la Révolution sous une étiquette monarchique apparut évident.
« Les orateurs et les journaux, seule plaie dont Moïse n'osa point frapper
« l'Egypte », vont devenir rapidement les maîtres de la situation.

Le nouveau roi, qui, selon le mot de Crétineau-Joly, « fut sans contre-
nt dit le meilleur de tous les hommes méchants », ne tarda pas à constater que les décisions qu'il eût fallu prendre étaient celles auxquelles les conditions même de son avènement lui interdisaient de recourir. Entouré, dès les premières heures, par tous les pontifes de la Maçonnerie : Decazes, La Fayette, Dupont de l'Eure, Talleyrand, Teste, etc., il se vantait d'être

(134) Ceux de Leon XII ne furent pas écoutés davantage; il s'écriait dans son style imagé: « Nous avons averti les Princes, et les Princes dorment encore! Et nous e avon* averti leurs ministres, et leurs ministres n'ont pas veillé! Et nous avons « annonce aux peuples les calamités futures, et lrs peuples ont fermé les yeux et a les oreilles! »

le dernier voltairien de son siècle. La Révolution ne lui en tint pas compte longtemps.

A l'intérieur, un des premiers actes du gouvernement fut de placer le judaïsme au rang des communions chrétiennes. Et, contrairement à l'article VII de la Charte de 1830 elle-même, les rabbins furent, dès l'année suivante, inscrits au budget. Ainsi se trouvait renforcé par ce nouvel exemple de l'Etat l'interconfessionalisme et le climat d'indifférence religieuse, qui, signes authentiques du libéralisme universel avant d'être son châtiment, fut le péché mortel de ce régime.

Réconciliée pour un moment avec le Trône, la Révolution n'en fut que plus libre pour accentuer sa guerre contre l'Eglise.

L'agitation des sectes redouble en Italie et dans les Etats pontificaux. Dès l'année suivante, l'insurrection gronde à Rome. Les rois jugent alors le moment opportun pour demander au Saint-Siège les réformes dont le Carbonarisme va proclamant partout l'urgente nécessité. Les souverains, avant 89, n'avaient-ils pas déjà abandonné le Pape en croyant faire ainsi la part du feu ? Les leçons d'un demi-siècle de malheurs n'ayant pas été comprises, l'histoire recommence.

L'Autriche est d'avis que le Pape doit accepter cette intervention d'étrangers dans le gouvernement de ses propres Etats. Le gouvernement de Juillet prend sur lui d'inviter l'Angleterre, et le ministre qui en arrivera n'aura même pas de lettres de créances pour le Saint-Siège. Vienne, de son côté, appelle des plénipotentiaires de Russie et de Prusse.

Malgré tant d'insolence, Grégoire XVI, dans l'état des esprits, crut mieux faire de ne pas invoquer son droit souverain : et c'est ainsi qu'il fut donné de voir les ministres de monarques aveugles se réunir pour éclairer sur ses devoirs politiques la seule Autorité qui, depuis un siècle, n'avait cessé d'indiquer les voies de salut aux nations.

La conférence s'ouvrit en avril 1831. L'Angleterre y tint avec d'autant plus de sérieux son rôle subversif habituel qu'elle était animée par sa haine bien connue pour le Saint-Siège.

On alla plus loin : le Pape fut presque mis en demeure d'accepter un projet de véritable amnistie permanente pour tous les rebelles que la Révolution se plairait à entretenir chez lui. Ainsi, après avoir ostensiblement épousé la querelle des révoltés et formé, à Rome même, une confé-

rence où l'insurrection a presque voix délibérative, la Révolution, par l'organe des cinq grandes Cours, dicte au Pape un Memorandum. Louis-Philippe lui offre même sa « garantie », à la condition que les réformes proposées soient promulguées comme lois. A ce prix-là, la Révolution s'engageait à protéger le Saint-Siège : « Oh ! s'écria le Pape, la barque de Pierre « a subi de plus rudes épreuves. Nous braverons certainement la tempête; « que le roi Philippe d'Orléans tienne en réserve, pour lui-même, la « bonaccia » qu'il voudrait nous vendre au prix de l'honneur. Son trône « croulera; mais celui-ci, non. »

Le cardinal Bernetti traduisit, en style de chancellerie, ces paroles de prophétique prévoyance. Par amour de la paix, toutefois, il assura qu'un certain compte serait tenu des suggestions du Memorandum. La conférence étant dissoute, ses membres continuèrent néanmoins de résider dans la capitale du monde chrétien comme pour offrir à la Révolution un gage constant de leur bon vouloir.

Tout semblera juste qui permettra de faire pression sur le Saint-Siège et de lui créer des difficultés en agitant le peuple ou par tout autre moyen. « Le 23 février 1832, la France orléaniste, se faisant corsaire, « s'emparera d'Ancône dans la nuit. « Non, s'écriera le cardinal Bernetti « devant le Corps Diplomatique. Non ! Depuis les Sarrazins, rien de « semblable n'avait été tenté contre le Saint-Père. »

Rien ne parvint cependant à déjouer la prudence et la sainte habileté du Pontife. Voire, quand la mesure fut pleine, l'Angleterre elle-même, qui avait cherché à imposer régime parlementaire, liberté illimitée de la presse et garde nationale, se vit répondre fort salutairement « que le « Saint-Père prenait en très grande considération les demandes du cabi- « net anglais, mais qu'il regardait les institutions parlementaires et la « liberté illimitée de la presse moins comme un danger pour l'Eglise que « comme une impossibilité pour toute espèce de gouvernement sérieux. La « Révolution a seule intérêt à faire prévaloir de pareilles utopies qu'elle « se hâte de supprimer aussitôt qu'elle triomphe. Quant à la garde natio- « nale, ajoutait Bernetti, Sa Sainteté n'est pas encore complètement édi- « fiée sur les avantages ou les inconvénients qu'offre cette institution « civico-militaire. Lorsque le gouvernement anglais en aura fait lui-même « l'expérience à Londres, pendant 15 ou 20 années, le Saint-Père, alors, « pourra adopter une mesure que la Grande-Bretagne propose toujours « aux autres et ne semble jamais vouloir accepter pour elle-même. »

La Révolution, dès lors, ne se contiendra plus et préparera plus résolument l'embrasement de l'Europe. Les secrets redoubleront d'activité :

révoltes et émeutes vont se multiplier. Triste série de vexations et d'attentats sacrilèges qui conduiront, après que la Maison de Savoie en aura fait comme une affaire personnelle, au détrônement du Roi-Pontife et à l'usurpation de ses Etats.

« Il faut avouer, écrira un peu plus tard Armand de Melun (1M), que
« le Saint-Père n'a pas trop à se louer des princes. Excepté la reine d'Es-
« pagne, pas un royaume catholique ne lui est resté fidèle. Il n'a pour
« lui que les exilés et, dans son royaume, le peuple l'acclame, mais l'aris-
« tocratie se tait et fait des vœux contre lui. »

C'est en vain que, du haut de la chaire apostolique, Grégoire XVI suppliera une fois de plus ceux qui le persécutent ou l'abandonnent d'être moins aveugles sur leur propre intérêt. Frappés de cécité volontaire, les princes sont moins favorables à l'Eglise qu'indulgents à la Révolution. Ainsi auront été accomplies les mêmes fautes qu'au XVIII^e siècle, génératrices des mêmes châtiments.

En 1847, se réunissait à Strasbourg un grand convent, dont Eckert désigne tous les membres. Y assistaient : Crémieux, Cavaignac, Caussidière, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Proudhon, Marrast, Marie, Pyat, etc. En clair tout le futur gouvernement provisoire.

Et le 24 février suivant, Paris donnera le signal de l'insurrection. A quelques jours près, en effet, l'émeute éclatera non seulement en France, mais dans toute l'Europe avec une simultanéité inexplicable si l'on refuse de tenir compte de l'action occulte. A Vienne, à Berlin, à Milan, dans toute l'Italie, à Rome même « la Révolution, dit Eckert, agita partout
« son poignard et sa torche. »

Fait remarquable, c'est de cette révolution que date l'émancipation des Juifs dans un grand nombre d'états.

**(135) Lettre à Alexis Chevalier (21 juillet 1868) (Lettre obligeamment communiquée par M. le vicomte Benoît de Mareuil). Deux ans plus tôt, le 4 juillet 1866, le Prince Napoléon n'avait-il pas écrit à l'Empereur: « On aurait dû franchement
« s'allier à la Prusse et à l'Italie depuis un an... L'Autriche représente la forme fédéra-
« tive opposée au principe de nationalité; c'est le repaire du catholicisme, de la féo-
« dalité; il faut donc l'abattre et l'écraser. L'œuvre a été commencée en 1859; elle
« doit être achevée aujourd'hui. La France impériale doit donc rester l'ennemie de
« l'Autriche. Elle doit être l'amie et le soutien de la Prusse, la patrie du grand
« Luther! Elle doit soutenir l'Italie, qui est le centre de la Révolution du monde,
« en attendant que la France le devienne, et qui a pour mission de renverser le
« catholicisme à Rome comme la Prusse a pour mission de le détruire à Vienne. »**

POUR QU'IL RÉGNE

« Le 6 mars 1848, le gouvernement reçut une députation officielle
« des Loges. Les délégués portant leurs insignes furent reçus par Crémieux
« et Garnier-Pagès revêtus eux aussi de leurs insignes maçonniques : ils
« saluèrent le triomphe de leurs principes et s'applaudirent de pouvoir
« dire que la patrie tout entière a reçu par les membres du gouvernement
« la consécration maçonnique. » (136)

Quatre jours après, le Suprême Conseil du rite Ecossais alla aussi
féliciter les membres du gouvernement provisoire de leur succès. Lamartine
lui-même leur répondit : « Je suis convaincu que c'est du fond de vos
« loges que sont émanés, d'abord dans l'ombre, puis dans le demi-jour,
« et enfin en pleine lumière, les sentiments qui ont fini par faire la sublime
« explosion dont nous avons été témoins en 1789 et dont le peuple de
« Paris vient de donner au monde la seconde et, j'espère, la dernière repré-
« sentation. » (137)

Bornons-là notre récit.

En 1848, en effet, la Révolution a comme donné tous les échantillons
de son savoir-faire. Non que nous voulions dire par là qu'elle ne progressera
plus désormais. Tout au contraire; elle part dès lors à la conquête du
monde.

Il suffirait aux hommes de jeter les yeux sur le cycle des cent années
dont 1848 fut le terme pour être pleinement édifiés sur les ressources, ten-
dances, méthodes, refrains idéologiques et procédés divers de la subver-
sion organisée.

LA REVOLUTION A LA CONQUETE DU MONDE

Au départ, simple idéal d'un moralisme vague mais nettement inter-
confessionnel..., libéralisme, socialisme, étatisme, totalitarisme, centralisa-
tion à outrance, communisme à la Babeuf en attendant Marx et Lénine,

(136) *Le Moniteur* du 7 mars 1848.

(137) Cité par Mgr Dclassus. Op. cit., p. 241.

D'après le *Bulletin* (N° 13, 1958) du *Centre de Documentation du Grand-Orient de France*, le discours continue ainsi:

« wJe vous remercie au nom de ce grand peuple qui a rendu la France et le
< monde témoins des vertus, du courage, de la modération et de l'humanité qu'il a
« puisés dans vos principes deve>us <evx ie la République Française.»

anarchie et jusqu'à la scandaleuse nullité d'un éventuel Directoire, banqueroute et assignats, confiscations des biens d'Eglise, mise en place d'une police politique (138), inquisition civique et fiscale, etc. : il faut le reconnaître, la Révolution s'est appliquée à donner rapidement une juste idée de ce qu'elle promettait et à réaliser plus complètement ensuite ce qu'elle avait si bien promis.

Du régime des assemblées typiquement révolutionnaires à la dictature personnelle d'un Robespierre ou d'un Bonaparte, de la monarchie plébiscitaire à forme impériale au refuge cherché près d'une royauté de type traditionnel, mais préalablement investie par les sectes, sans oublier le recours à la complicité d'une monarchie maçonnisée, il faut avouer que la diversité des régimes n'est pas un obstacle majeur pour la Révolution et qu'un simple changement de gouvernement ne suffit pas nécessairement à l'arrêter.

Hérésie et schisme par appui systématiquement donné à tout ce qui est anti-catholique romain, prédilection marquée pour une église nationale aux clercs assermentés, idéal de l'école unique allant de pair avec un maçonnique monopole universitaire, conscription générale, course aux armements, guerres d'enfer, préludes à nos guerres totales, guerre occulte, messianisme humanitaire destructeur des nations, planifications continentales (139), complots, terreur, proscriptions, massacres, camps de concentration avant la lettre (à l'île de Ré ou sur les pontons de Rochefort), répression sauvage de toute opposition, conquêtes faites au nom de la liberté, exploitation systématique du vaincu, tel est l'échantillonnage que la Révolution offre aux yeux les moins prévenus, et cela dès son premier demi-siècle d'existence officielle.

Encore une fois, rien d'essentiellement nouveau depuis ! Elle progresse toujours, assurant chaque fois plus profondément ses conquêtes, mais sans cesser d'être ce qu'elle fut dès ses premiers instants. Rien donc ne devrait être plus facile que de savoir démasquer ses moindres démarches. On s'étonne qu'elle puisse continuer à faire tant de dupes !

Faisant allusion aux seules productions mystico-philosophiques, de ses séides, Crétineau-Joly écrivait dès 1860 : « Catherine Théos commença < par une religion imaginaire; Saint-Martin, le théosophe, en rêva une » autre toute mystique où l'Homme-Esprit devait se manifester. La Con-

(138) Les Comités de Salut Public furent, à cet égard, les premiers modèles du genre.

(139) Cf. Napoléon, *Mémorial*: « On compte en Europe 30 millions de Français. « 15 millions d'Espagnols, 15 millions d'Italiens, 30 millions d'Allemands. J'eusse « voulu faire de ces peuples* un seul et même corps de nation. »

POUR QU'IL RÈGNE

« vention se fit athée avant la loi; Robespierre se créa un Etre Suprême
« en concurrence avec la déesse de la Raison : La Réveillière-Lepaux se
« constitua le missionnaire dictatorial de la Théophilanthropie; Cabanis
« prêcha le « caput mortuum », cherchant sans la trouver une trace de
« Dieu sous le scalpel et dans l'alambic des savants de l'institut. Dupuis
« professe une religion astronomique; Volney adopte celle des ruines;
« Camus, Benjamin Constant et Thiers manipulent un culte d'Etat. Vin-
« tras et Digonnet saluent l'ère des Miséricordes; Lamartine celle d'un
« néochristianisme dont il est le seul sectateur et le plus incompréhensible
« mystère; Chatel a sa religion française, Ganneau son culte du Positi-
« visme, et Auguste Comte celui de l'Humanité. Jean Reynaud réhabilite
« la chair; Ernest Renan proclame le panthéisme humanitaire... » (H0), etc.

Et l'anarchie n'est pas la moindre si, du plan religieux (?), on passe à la sociologie.

De Rousseau à Babeuf et à Saint-Simon, la filiation est directe. Mais quels noms trouve-t-on dans le sillage de ce dernier ? Auguste Comte, Enfantin, Bazard, Augustin Thierry, Carnot, Pierre Leroux, Emile et Isaac Pereire, pour ne citer que les moins oubliés. Or, après Saint-Simon et le saint-simonisme, il faudrait encore citer Charles Fourier et les fouriéristes, autres détraqués (140) mais toujours de la même famille.

Après Fourier, Proudhon..., Marx, Engels... La liste serait trop longue. Branches cadettes, branches bâtardes, enfants reconnus ou rejetés, la descendance révolutionnaire est infinie. Du libéral racé, du parti des ducs

(140) *Opus cil.*⁹ t. H, p. 524.

(141) Il est, au fond, très regrettable qu'on tende à oublier ce que ces gens-là ont pu écrire. Le plus souvent nous n'en conservons qu'un souvenir très infidèle. Parce que trop épuré, il nous abuse sur l'équilibre présumé de ces intelligences. Tout au contraire, il serait bon de rappeler de temps en temps à quelles « loufoqueries » sont arrivés ces gens que d'aucuns aujourd'hui voudraient nous présenter comme les maîtres d'un « socialisme authentique et valable » sous prétexte qu'il serait possible de l'opposer au marxisme. Qu'on en juge plutôt d'après l'amalgame des âges et des sexes proposé par Fourier dans sa *Phalange* >: « Bambins et bambines, chérubins « et chérubines, séraphins et séraphines, lycéens et lycéennes, gymnasiens et gymnasiennes, jouvenceaux et jouvencelles, adolescents et adolescentes, formés et formées, « athlétiques et athlétiques, mûrissants et mûrissantes... », etc., sans oublier la « petite horde » qui, elle, se divise en chenapans et chenapanes, en sacripans et sacripans ». On fabriquera à son usage un argot de convention; elle sera dotée d'un style poissard... Les planètes, d'après Fourier, sont des êtres animés et intelligents, possèdent deux âmes, sont en conjugaison amoureuse et se fécondent les uns les autres avec volupté. A l'en croire, le soleil a l'arôme fleur d'orange; la terre, violette et jasmin; Saturne, tulipe et lys... Vénus engendre la mûre et la framboise; Mercure, la fraise, la rose et la pêche, etc.

au tortionnaire pillard des « brigades internationales », du franc-maçon sclérosé, type « sous-préfecture », à l'initié des hautes sectes apparemment soucieux de réforme morale, voire du SS nazi vomé par les démocraties aux terroristes de l'Irgoun ou du F.L.N., quel arbre généalogique prodigieux on pourrait dresser, qui établirait sans équivoque l'étroite parenté de ces authentiques révolutionnaires !

Libéraux, radicaux, radicaux-socialistes, socialistes divers, communistes, autant de fils de la Révolution, agents plus ou moins directs de la subversion universelle.

N'ayant pu se maintenir sous forme républicaine, la Révolution eut de nouveau recours à l'Empire en la personne d'un carbonaro (142) en attendant que, pour la seconde fois, des royalistes lui mettent au point un régime parlementaire durable.

Son habileté, dès lors, et son application prudente seront dignes d'éloge. « Nous voulons aller lentement mais sûrement », dira Spuller, le 26 mars 1876, à la tribune. Et le fait est que la besogne fut bien menée.

Les sectaires ne dissimulèrent pas leurs intentions; tout au contraire, leur volonté de sécularisation totale ne cessera pas de s'exprimer en des aveux multipliés. « Nous voulons organiser une humanité sans Dieu », dira Jules Ferry. Et Clemenceau : « La Révolution est un bloc dont

(142) Officiellement reconnue par le ministre de l'intérieur de Napoléon III, le duc de Persigny, la Franc-Maçonnerie a alors pour Grand-Maître le Prince Murat. « L'avenir de la Maçonnerie n'est plus douteux, dira ce dernier, inaugurant ses fonctions. L'ère nouvelle lui sera prospère; nous reprenons notre œuvre sous d'heureux «auspices.» Cf. également Mgr Delassus (*opus cil.*, p. 288) sur un événement très significatif: « Un prélat qui passait alors pour dévoué à la dynastie, Mgr Thibault, évêque de Montpellier, fut mandé à Paris. Le ministre des cultes commença par à chambrer le pauvre évêque et lui reprocha l'hostilité des Pie, des Gerbet, des Salinis, des Plantier, des Dupanloup, contre la politique du gouvernement français. Puis Napoléon III le reçut en audience privée. Le souverain expliqua qu'il s'agissait de sauver l'Eglise de France et d'opposer une digue aux progrès de l'irréligion (sic), Le prélat promit de se consacrer à l'œuvre qu'on attendait de lui. Mais, à peine « était-il sorti des Tuileries, que sa conscience lui reprocha l'acquiescement criminel qu'il venait de donner à ce qui n'était rien moins qu'un projet de schisme. Sur-le-champ, il se rendit chez l'Archevêque de Paris, le Cardinal Morlot: «Eminence, lui dit-il, je suis bien coupable. Je viens d'accepter de l'Empereur la mission de favoriser la rupture de l'Eglise de France avec le Saint-Siège... » Sur ces paroles. Mgr Thibault blêmit et s'affaissa sur le sol. Il était mort. »

« on ne peut rien distraire... (Bien plus elle) dure encore, parce que ce
« sont toujours les mêmes hommes qui se trouvent en face des mêmes
« ennemis. Oui, vous êtes demeurés les mêmes et nous n'avons pas changé.
< Voilà pourquoi la lutte durera jusqu'à ce qu'un des deux partis soit
« victorieux. » (143)

En dépit du cynisme de ces aveux, la lutte fut bien menée parce que la Révolution sut s'imposer alors ce minimum de discipline et d'unité dans la tactique qui rend si puissante toute opération un peu suivie contre un adversaire sans cohésion et sans doctrine.

Cette fin du XIX^e siècle restera dans l'histoire de la maçonnerie en général et de la maçonnerie française en particulier comme une période de puissance évidente et d'une homogénéité dans l'action quasi parfaite.

C'est en vain que Léon XIII par *Humanum Genus* essaiera d'arrêter l'élan de cet assaut en le dénonçant aux catholiques. (144) C'est l'heure où Disraeli a pu dire : « Les gouvernements de ce siècle n'ont pas affaire
« seulement aux gouvernements, aux empereurs, aux rois, et aux ministres,
« mais encore aux sociétés secrètes... qui, jusqu'au dernier moment, peu-
« vent mettre à néant tous les arrangements, qui ont des agents partout,
« des agents sans scrupules qui poussent à l'assassinat et peuvent, s'il le
« faut, amener un massacre. » (144 bis). Heure où un autre Anglais, le Car-
« dinal Manning, écrira prophétiquement (145): « Ce ne sont ni les empe-
« reurs, ni les rois, ni les princes qui dirigent le cours des événements... Il y
« a quelque chose au-dessus d'eux et derrière eux, et ce quelque chose, plus
« puissant qu'eux tous, se fera sentir quand l'heure sera venue, le jour

(143) A la Chambre, le 29 janvier 1897. L'adhésion de Clemenceau à la Maçonnerie est contestée par certains (cf. un numéro spécial du *Crapouillot* sur la F.. M..).

(144) « Il existe dans le monde, disait notamment Léon XIII, un certain nombre
< de sectes qui, bien qu'elle diffèrent par le nom, les rites, la forme, l'origine, se
« ressemblent et sont unies entre elles par l'analogie du but et des principes essentiels...
« Employant à la fois l'audace et la ruse, elles ont envahi tous les rangs de la hiérar-
« chie sociale et commencent à prendre au sein des Etats modernes une puissance QUI
« Équivaut PRESQUE à LA SOUVERAINETÉ. De cette rapide et formidable extension,
« sont précisément résultés pour l'Eglise, pour l'autorité des Princes, pour le salut
« public, les maux que nos prédécesseurs avaient depuis longtemps prévus... » — A
la publication de *Humanum Genus*, le bulletin de la Grande-Loge Symbolique Ecossaise
répondit par les termes suivants: a La Franc-Maçonnerie ne peut moins faire que de
< remercier le Souverain Pontife de sa dernière Encyclique. Léon XIII, avec une
« autorité incontestable et un grand luxe de preuves, vient de démontrer une fois
« de plus qu'il existe un abîme infranchissable entre l'Eglise dont il est le représentant
« et la Révolution dont la Franc-Maçonnerie est le bras droit. »

(144 bis) 20 septembre 1876.

< Q45) 1^{er} octobre 1877.

LA RÉVOLUTION, SES TROUPES RÉGULIÈRES

- où toutes les armées de l'Europe seront engagées dans un immense
- conflit; alors, ce jour-là, la Révolution, qui jusqu'à présent travaille
sous terre secrètement, aura trouvé l'heure favorable pour se montrer
au grand jour. »

En attendant, l'investissement de la place se poursuit méthodiquement.

« En fait, note Alexandre Zévaès, sauf quelques rares exceptions, le
- plus grand nombre des hommes d'Etat, des militants, des journalistes de
- la 111^e République appartiendront à la Franc-Maçonnerie : Gambetta,
- Jules Ferry, Etienne Arago, Floquet, Rochefort, Clemenceau, Méline,
- Sarrien, Henri Brisson, Ranc, Alfred Naquet, Jules Claretie, Antonin
- Dubost, Fallières, Paul Bert, Eugène Pelletan, Camille Pelletan, Tony
- Révillon, Lockroy, Yves Guyot, Constans, Etienne, Félix Faure, Léon
- Bourgeois, Stephen Pichon, Millerand, Gaston Doumergue, Paul Dou-
- mer, Henri Bérenger, Camille Chautemps, etc.

« Parmi les socialistes : Benoît Malon, Jules Vallès, Eugène Pottier,
(l'auteur de « l'internationale »), Lissagaray, Marcel Sembat, René
« Viviani, Arthur Groussier, Chauvière, etc.

* Quelques anarchistes même : Sébastien Faure et Laurent Tail-
'< hade... » (H6)

On comprend que Mgr Goutte-Soulard, l'archevêque d'Aix-en-Pro-
vence ait pu s'écrier alors : « Nous ne sommes pas en République, mais
« en Franc-Maçonnerie. »

Avec un sens aigu de l'importance des objectifs, la Révolution s'ap-
pliquera d'abord à mettre la main sur l'école, clef des intelligences et
porche de l'avenir.

Dès 1867, fondation par Jean Macé de la « Ligue française de l'Ensei-
gnement » : institution fondamentale.

« Quelque lecteur pensera peut-être, écrit fort justement M. Daniel
« Halévy (147), que nous faisons intervenir ici un bien petit homme et
« une bien petite institution. Ce lecteur se trompera... La « Ligue de l'En-
« seignement » a été l'inspiratrice et la matrice de notre école publique

(116) *Histoire de six ans*: 1928-1934 (N. R. C., Paris)t p. 184.

(147) *Histoire d'une Histoire* (Grasset, edit.), p. 59.

« dont l'enseignement sommaire et péremptoire a fait de la Révolution,
« pour l'ensemble du peuple français...., une institution de pensée.

« Nous accusons ici l'Université, poursuit M. Daniel Halévy. Elle est
« le seul corps de la société française qui doive son existence à la Révo-
« lution et elle ne l'oublie pas... Assurément, elle distribue le savoir et
« il n'est pas question de nier ses mérites. Mais dès qu'on entre dans
« le domaine des sciences historiques et morales..., l'Université, fille de
« la Révolution, enseigne la Révolution. » (us)

Commencée par l'école, l'œuvre de déchristianisation se poursuivra
de proche en proche, méthodiquement, dans tout l'ordre institutionnel.

« La foi en Dieu, dira Buisson, n'est pas une de ces obligations que
« la société puisse inscrire dans ses lois. Nos lois, nos institutions ne sont
« pas fondées sur les Droits de Dieu, mais bien sur les Droits de l'Homme...
« Elles n'agissent et ne parlent plus au nom de Dieu ou par la grâce
« de Dieu, mais au nom de la nation et avec une autorité purement humai-
« ne. La laïcité est le corollaire de la souveraineté populaire. »

Déjà, à la fin de 1876, Arago, sénateur, avouait ouvertement:
« L'Eglise et la religion doivent être détruites. » Reprenant la trop fameuse

(148) « A tous les degrés, précise M. Daniel Halévy, cet enseignement existe.
« Du primaire au secondaire ou au supérieur, les modalités seules diffèrent... Dès sa
« quatorzième année, reniant voit poindre la menace du baccalauréat; il y pense;
« les aînés lui en communiquent la crainte, l'habituent à savoir qu'il y a des sujets
« opportun* et des réponses qui plaisent. Dès lors, commence une courbure de l'esprit
« et du caractère qui ne cessera que pour très peu. Heureux ceux qui sortent de
« l'engrenage à vingt-cinq ans. Après le baccalauréat, viennent les licences, l'agrèga-
« lion, la grande école. Il y faut des années d'application pendant lesquelles le
« grand livre, le livre redouté pour l'enfant et le jeune homme, ce sera le manuel. Le
« supérieur a les siens comme le primaire... Au fond, c'est toujours le même confor-
« misme. La Révolution est reine: voilà le fait premier, ensuite logiquement déve-
« loppé de page en page. Dans tous les pays d'Europe, le Roi succède au Roi, c'est-à-
« dire le fils au père. La France, exception unique, est le pays où la Révolution succède
« à la Révolution. Juillet 1830 produit Février 1818, qui produit Septembre 1870,
« et ainsi de suite, à travers les secousses atténuées de la III* République jusqu'à la
« Révolution de 1936... L'étudiant soucieux de se tenir en forme d'examen évitera
« de lire Taine. Disons mieux: l'idée ne lui en viendra même pas. Aulard. Matthiez.
« voilà des maîtres! Le premier d'entre eux a clairement prévenu que Taine était
« un auteur condamné: «A la Sorbonne, écrit-il *{Taine. historien de la Révolution.*
« p. VII), un candidat au diplôme d'études historiques ou au doctorat se disquali-
« fierait s'il alléguait Taine comme une autorité dans une question d'histoire. » Quand
« l'étudiant aura obtenu ses diplômes, le temps de lire aura passé. L'exigeant métier
« sera là et ce métier sera peut-être une fonction publique... Or, il y faut, à défaut
« de l'orthodoxie, la prudence... La vraie liberté vient avec la retraite, c'est-à-dire
« trop tard... »

apostrophe voltairienne, il ajoutait : « Va-t-en, crucifix, qui, depuis dix-huit cents ans, tiens le monde sous ton joug. Plus de Dieu ! Plus d'Eglise ! Nous devons écraser l'infâme ; or, l'infâme, ce n'est pas le cléricalisme, c'est Dieu. Nous devons éliminer de la France toute influence religieuse, sous quelque forme qu'elle se manifeste. » (149)

En foi de quoi, la Fille Aînée de l'Eglise vit Jésus-Christ notre Seigneur, systématiquement expulsé de toute la vie sociale. L'opération dure encore. Rappelons-en au moins les premières phases.

- 1879: Exclusion du clergé des commissions administratives des hôpitaux et des bureaux de bienfaisance.
- 1880 : Suppression des aumôniers militaires. Interdiction aux magistrats d'assister en corps aux processions de la Fête-Dieu. Suppression de l'enseignement religieux dans les examens.
- 1881 : Suppression de l'enseignement religieux dans les écoles maternelles. Sécularisation des cimetières.
- 1882 : Crucifix enlevé des écoles. Suppression des aumôniers de Lycées. Enseignement religieux interdit aux écoles primaires.
- 1883 : Interdiction aux troupes de paraître en corps aux cérémonies religieuses.
- 1884 : Suppression des prières à la rentrée du Parlement. Suppression des aumôniers dans les hôpitaux et de l'immunité des clercs par rapport au service militaire.
- 1886 : Exclusion des congréganistes de l'enseignement public. Organisation de l'école laïque.
- De 1901 à 1904 : Dissolution et spoliation des ordres religieux. Suppression des cérémonies religieuses à bord des navires de guerre. Exclusion des religieuses des hôpitaux de la Marine. Suppression du crucifix dans les tribunaux. Suppression aux congréganistes de tout droit d'enseigner.
- Le 9 décembre 1905 : Séparation de l'Eglise et de l'Etat.
- 1907 : Suppression des aumôniers de la Marine et de la formule : «Dieu protège la France», inscrite jusque-là sur les monnaies...

(149) Cité par Hary Mitchell, *Pie X et la France*, p. 62, Edit, du Cèdre, 13, rue Mazarine, Paris (VT).

Désormais, l'appareil est en place. Il suffira de le laisser fonctionner pour que les institutions, selon le mot bien connu de Paul-Boncour (5% tendent à développer toutes leurs conséquences et qu'ainsi la déchristianisation du pays soit aussi progressive qu'automatique.

Les révolutionnaires peuvent être satisfaits et mettre une sourdine à leurs proclamations anti-religieuses. Le désir d'un vainqueur habile n'est-il pas d'arriver à faire accepter sa défaite au vaincu, voire, de parvenir à le persuader d'en être satisfait ?

Tel est le cas. Non que les sectaires aient disparu ou se soient adoucis dans l'euphorie de leur triomphe même. Tout au contraire, la lutte continuera plus méthodique, plus satanique que jamais, mais, en un sens, moins tonitruante, moins riche en proclamations cyniques (150) Que le vaincu ait quelques soubresauts et manifeste seulement le désir de travailler à desserrer l'étreinte, l'alerte est immédiatement donnée dans les Loges et l'épouvantail du « cléricalisme » ressorti sur-le-champ; la haine des révolutionnaires contre la religion n'a pas changé. Ils ne consentent à se reposer que dans la mesure où le catholicisme leur paraît mourir de lui-même, ou plutôt par le seul effet des institutions laïques en vigueur.

Mais que, dans un pays comme la France où les catholiques n'étaient pas, surtout dans les débuts, le plus petit nombre, semblable entreprise de paganisation ait pu être ainsi menée victorieusement par une poignée de scélérats, voilà quelle sera la plus grande honte de ce temps. Beaucoup plus que les sectes, les véritables agents de l'apostasie nationale sont notre veulerie, notre platitude devant les menaces de la démagogie, nos divisions surtout, dues à notre nullité doctrinale qui ont laissé le champ libre à l'ennemi.

« De nos jours plus que jamais, la force principale des mauvais, se
« plaignait saint Pie X, c'est la lâcheté et la faiblesse des bons, et tout
« le nerf du règne de Satan réside dans la mollesse des chrétiens. »

(150) « Dès lors qu'une institution existe. elle tend à développer toutes ses
« conséquences. »

(151) Nous aurons l'occasion, au chapitre suivant, d'indiquer d'autres raisons à ce changement (partiel) d'attitude. Nous disons bien partiel. Gardons-nous d'oublier, en effet, certaines périodes où l'on eût pu se croire revenu à l'anticléricalisme spectaculaire des heureux jours de Viviani Pt de Combes. Soit, par exemple, celle du « bloc des gauches » et du ministère Herriot qui provoqua la fameuse et si belle déclaration des Cardinaux et Archevêques, en 1925. Soit, sans aller plus loin, la période actuelle de sursaut « laïque » après le succès bien modeste pourtant, remporté par renseignement libre avec la loi Barangé.

Le régime des lois laïques étant solidement établi, les révolutionnaires n'ignorent pas combien est difficile désormais la lutte contre un pouvoir qui a fait de l'école un instrument politique et qui peut ainsi intoxiquer à son gré, l'une après l'autre, les générations : pouvoir qui mettra progressivement la main sur la presse, la radio, le cinéma, la télévision, pour parachever sur l'adulte l'intoxication commencée sur l'enfant.

« Car, selon Mgr Nègre, le docte Archevêque de Tours, laïciser, ce n'est pas ouvrir une école théorique de laïcisme; c'est introduire dans la vie pratique le fait de la laïcité en excluant des esprits la connaissance de Dieu, de ses droits et de nos devoirs envers lui, en menant peu à peu les âmes à l'abandon total ou partiel de la religion... Diverses causes concourent à cette œuvre de déchristianisation, telles que les conversations scandaleuses, les mauvaises lectures, les conférences anti-religieuses, l'emportement des passions; mais ces causes partielles ne produisent que des effets relativement restreints; elles gâtent une âme, un groupe d'âmes, quelques familles; c'est un grand malheur sans doute, mais peu étendu. La cause la plus terrible qui déchristianise en masse une population, tout un pays, c'est la loi impie, immorale, faite dans le but de déchristianiser la multitude. Telles sont les lois de laïcité. »

A supposer que, par l'assoupissement des personnes, toute animosité s'estompe à l'égard du catholicisme — et en sommes-nous là ? — si la loi laïque, le régime laïque, l'ordre social laïcisé restent en place, en dépit de la bienveillance même des individus, la déchristianisation du pays continuera.

Le Cardinal Billot l'a dit avec sa clarté ordinaire : « Le mal est dans les principes de la Révolution, désormais consacrés par la législation, continuant de régner sur l'esprit public, de s'établir dans l'opinion de pénétrer de plus en plus dans les masses... » (152)

Combien naïfs, dès lors, ceux qui croient terminée l'ère du laïcisme sous prétexte que les invectives contre Dieu, Son Eglise et Ses prêtres sont devenues moins fréquentes au Palais Bourbon !

Oui ou non, les lois laïques sont-elles supprimées ? Est-il seulement question de le faire ? Les Constitutions des IV^e et V^e Républiques reconnaissent-elles au moins Dieu pour Principe Souverain de nos droits comme de son autorité ? A chaque législature, voyons-nous arriver un nombre toujours plus grand de députés, résolus à faire prévaloir la doctrine sociale des encycliques, persuadés que le « *Syllabus* », notamment, est bien, selon

Il!
B I
I h
||
J |
h

jd
'|||
1 1
jf
i
l
h
||
jjjl
j
;
<||

ill
||
91
RI
!

'Il
H
||

'I
11
|

||
I
H

·
I

(152) *Eloge du Cardinal Pie*, prononcé à Rome en 1915, pp. 12, 13 et 20.

POUR QU'IL RÈGNE

le mot de Garcia Moreno, la charte de salut des nations modernes ? Les Francs-Maçons, de leur côté, (et au moins ceux qui « dialoguèrent » avec les R.R. P.P. Gruber, Macé, Bonsirven, Rosa ou Berteloot), ont-ils renoncé à leur entreprise de sécularisation de la vie publique ? Sont-ils prêts à accepter que Dieu soit à sa place dans la société ? Même si la perspective ne les enchante guère, pouvons-nous compter sur leur indulgente neutralité ?

— Ils n'en est pas question, diront les plus candides ! Et conçoit-on vraiment pareille exigence ?

Des organisations terroristes coupables d'innombrables crimes au « Rotary », par exemple, ou au « Réarmement Moral », qui oserait parler d'une même famille ? Quelques lignes pourtant de M. André Siegfried sur le « Rotary » suffisent à indiquer la source commune (153). « Il y a « du 1848, écrit-il, dans cette conception qui fait confiance à l'humanité, « qui lui demande de travailler elle-même à son salut, sans se mettre « entre les mains d'aucune hiérarchie, temporelle ou spirituelle (sic). Derrière ce XIX* siècle, transparaît un XVIII* siècle de base (resic), toujours « vivant (!) de l'autre côté de l'Atlantique, d'où il nous est retourné « avec le « Rotary ». »

Ainsi la Révolution se renouvelle-t-elle en continuant et en se développant. Au-dessus des nations qu'on dépouille du peu qu'elles conservent encore, comment ne pas voir dans les organismes internationaux et « planifiants » qui les meuvent de plus en plus au mépris de l'ordre naturel incontestable, non, certes, un retour à la « chrétienté », mais l'acheminement sataniquement opéré vers ce Super-Etat, « gouvernement mondial », dont nous savons qu'il est l'ambition suprême des sectes et de la Révolution universelle ?

Après la « Société des Nations », l'O.N.U. n'apparaît pas moins riche en signes inquiétants. Au seul degré de l'U.N.E.S.C.O., maints aveux, sans compter l'esprit général de l'organisation elle-même, sont évocateurs. N'est-ce pas M. Julian Huxley, son premier directeur, qui se plut à justifier ainsi le code moral de cette organisation ? * Nous n'avons plus besoin « de recourir à une révélation théologique ou à un absolu métaphysique ; < Freud et Darwin suffisent, à eux deux, à nous donner notre vision < philosophique du monde. » Et « les dangers ne sont pas moins réels, « écrit Louis Crozier, en ce qui concerne l'O.M.S., largement influencé « par l'esprit matérialiste athée des pays anglo-saxons. Son action risque

(153) *Figaro*, 25 mai 1953.

< d'encourager un vaste mouvement de rationalisation de la population qui se dessine un peu partout, soit pour développer la natalité (fécondation artificielle), soit pour enrayer la natalité (stérilisation des anormaux, avortement thérapeutique, méthodes anti-conceptionnelles)... Son « Directeur général lui-même professe personnellement l'athéisme. » (154)

Gardons-nous donc de l'oublier : ce que le XVIII^e siècle a vu se dérouler à l'échelon France, la Révolution le réalise aujourd'hui à l'échelle du monde.

Dès lors, on comprend le prix de la mise en garde de S.E. le Cardinal Feltin, quand il nous demande de ne pas oublier « que les ennemis de l'Eglise sont toujours debout, même s'ils font momentanément silence, « que la Franc-Maçonnerie travaille et se prépare à lancer contre l'Eglise « de nouvelles et violentes offensives. Lisez, en particulier, les comptes rendus du Grand-Orient de France pour les années 1951 et 1952, précise-t-il (155), et vous verrez quelle fut la rage des Maçons à la suite « de la légère modification apportée aux lois laïques concernant l'enseignement libre. Ils ne se proposent rien moins que de consacrer toutes leurs forces et d'employer tous ceux sur qui ils peuvent faire quelque pression pour obtenir l'expulsion totale des religieux, non seulement « du domaine de l'éducation, mais aussi de la charité, et la suppression « de toute forme d'enseignement libre. Des déclarations identiques se « retrouvent dans les comptes-rendus des Congrès maçonniques d'Italie, d'Espagne et de l'Amérique du Sud. »

Autrement dit : nécessité de tenir compte avec l'Eglise et, comme nous le rappelait Pie XII dans le petit texte de notre épigraphe, nécessité, pour bien juger de l'hypothèse, d'être au moins prévenus et de savoir tenir compte de l'existence de ces * puissances obscures qui ont « toujours été à l'œuvre dans l'histoire. »

LES JUIFS ET LA RÉVOLUTION MONDIALE

Puissance obscure des différentes sectes au cours des siècles. Puissance obscure de la Maçonnerie actuelle. Puissance obscure de cet élément juif

(154) Cf. *La France Catholique* (.septembre 1952): *L'U.N.E.S.C.O. et l'OMS. dans nos missions.*

(155) Cf. *Documentation Catholique* (juin 1952 et juin 1953).

dont il est évident qu'on le retrouve à toutes les pages décisives de l'histoire révolutionnaire (15e). Puissance, dont un article de « La Croix », publié en juin 1948, signé N, donnait une idée fort exacte à propos du seul « imbroglio palestinien ».

« La puissance des juifs, y était-il dit, est incontestablement extraordinaire. Les journaux dans tous les pays, même chrétiens, ne parlent du conflit qu'avec de prudentes réserves, sans prendre ouvertement parti pour l'un ou l'autre adversaire. La Grande-Bretagne, qui a fait tant d'efforts et sacrifié tant de ses ressources nationales pour abattre l'ennemi déclaré du judaïsme, Hitler, est attaquée violemment par ceux-là même qu'elle a, en si grand nombre, sauvés... et les hommes d'Etat britanniques, comme la presse, osent à peine élever la voix.

« Personne n'ignore ou du moins ne devrait ignorer le rôle extrêmement considérable des révolutionnaires juifs dans le drame politi-

(156) Il ne saurait être question de traiter ici le problème juif, la question juive. C'est un trop vaste sujet et bien trop difficile. Rappelons donc le but de ce chapitre: il n'y est question que de rappeler quels obstacles s'opposent aujourd'hui à un retour à l'ordre social chrétien; et de même que nous ne prétendons nullement avoir traité le problème de la Maçonnerie, de même nous ne prétendons pas traiter ici la question juive. Nous avons signalé l'ampleur de l'effort maçonnique et quelques-uns de ses caractères. Nous voulons, de même et seulement, rappeler l'existence évidente de l'effort juif et l'opposition essentielle de son esprit avec l'esprit chrétien. Que cet effort existe, qu'il ait été révolutionnaire, ce n'est pas calomnier Israël que de le dire, puisque c'est, au contraire, le chant de gloire des personnalités les plus représentatives du peuple juif et de son esprit. Cf. notamment, l'aveu du fameux Rabbineur Isaac Wise: « La maçonnerie est une institution juive dont l'histoire, les degrés, les charges, les mots de passe et les explications sont juifs du commencement jusqu'à la fin. » (*The Israelite of America*, 3 août 1866.) — « Ce que l'idéalisme juif et le mécontentement juif ont si puissamment contribué à accomplir en Russie, à les mêmes qualités historiques de l'esprit et du cœur juifs tendent à le promouvoir dans d'autres pays. » (*The American Hebrew*, 10 sept. 1920.) — « La maçonnerie est basée sur le judaïsme. Éliminez du rituel maçonnique les enseignements du judaïsme; qu'en restera-t-il? » (*The Jewish Tribune*, New-York, 28 oct. 1927.) — « À la tête de toutes les sociétés secrètes qui forment des gouvernements provisoires se trouvent des hommes de race juive. » (Disraeli, in *The life of sir George Bentinck*.) — « Cette puissante révolution, qui, actuellement même, se prépare et se brasse en Allemagne, où elle sera, de fait, une seconde Réforme plus considérable que la première, et dont l'Angleterre sait encore si peu de choses, se développe tout entière sous les auspices du juif. » (Disraeli, *Coningsby*, Londres, 1844.) — « M. Jules Lemaître fait semblant de croire que la franc-maçonnerie est d'origine juive; il n'a point tort. Il y a bien des choses plus difficiles à prouver que celle-là. » (*Archives Israélites*, 3 mars 1901, pp. 70, 71.) — « Les loges martinistes furent mystiques, tandis que les autres ordres de la franc-maçonnerie étaient plutôt rationalistes; ce qui peut permettre de dire que les Sociétés secrètes présentèrent les deux côtés de l'esprit juif: le rationalisme pratique et le panthéisme. » (Bernard Lazare, *L'Antisémitisme*. Chailley, édit, 1894.)

« que de l'U.R.S.S... »; mais, détail plus récent, fait observer « La Croix », bien que l'U.R.S.S. ait les yeux fixés sur l'Iran et les nations musulmanes de l'Est et du Sud, « les délégués de Staline, au Conseil de sécurité, ont vigoureusement soutenu les ambitions juives en Palestine », ambitions dont tout le monde sait qu'elles s'opposent d'abord aux pays arabes.

Et de même pour les Etats-Unis dont on connaît les visées commerciales dans le Moyen-Orient, qui ont conclu des accords avec les gouvernements arabes des terrains pétrolifères et qui possèdent des centaines de kilomètres de pipe-line à ciel ouvert, exposés au moindre mouvement d'humeur des nomades hostiles aux juifs. « Or, fait encore observer « La Croix », voici textuellement comment s'exprimait, ces derniers jours, dans une lettre aux Anglais, un journaliste américain qui est chargé de présenter à ses compatriotes le point de vue anglais à la radio : < Il est bon de rappeler qu'attaquer les juifs, c'est attaquer les Etats-Unis »... Ni plus, ni moins, souligne « La Croix ».

Problème difficile et douloureux.

Difficile parce qu'on est souvent mal compris quand on en « Vous êtes raciste, nous dit-on. Vous êtes partisan des camps de mort et du massacre des Juifs. »

Nous répondrions volontiers que s'il est des racistes, les Juifs le sont, et de leur propre aveu. L'un d'eux, M. Arthur Koestler le dit sans ambages (157) :

« La religion juive n'est pas seulement un système de foi et de culte, elle implique l'appartenance à une race et à une nation en puissance... Pour être bon catholique ou bon protestant, il suffit d'accepter pour vrais certains dogmes et certaines valeurs morales qui transcendent les frontières et les nations; pour être bon juif (au sens religieux), il faut professer que l'on appartient à la Race Elue. »

Mais nous refusons, quant à nous, parce que nous sommes catholiques, d'aborder la question dans une optique raciste. Pie XI nous a rappelé dans l'Encyclique *Mit Brennender Sorge* combien ce point de vue était contraire aux desseins de la Providence et à l'enseignement constant de l'Eglise.

Problème difficile que celui de cette nation éparse dans tous les pays du monde et pourtant une dans son messianisme.

(157) *Analyse d'un miracle*. Calninnn-Lévy, édit.

Aussi ne retiendrons-nous que l'aspect révolutionnaire de la puissance juive, fidèles à notre inventaire des « troupes régulières » de la Révolution ».

Problème douloureux : comment un cœur chrétien ne serait-il pas angoissé devant les projets, froidement étalés par certains auteurs juifs, de détruire la religion catholique ?

Henri Heine n'avouait-il pas à un ami que son judaïsme était moins une croyance qu'un moyen de combattre le christianisme ? Ce même poète juif écrivait, au moment des persécutions du Japon contre l'Eglise, « Je * voudrais être Japonais... Je hais la croix. »

Problème douloureux aussi parce que les pires accusations contre cette nation lui viennent de ses propres fils ou de philosémites notoires.

Pourquoi ce dont une plume chrétienne aurait scrupule à faire grief à ce peuple tragique se retrouve-t-il présenté par lui de la façon la plus complaisante en des pages d'anarchie consciente et satisfaite qui ne peuvent pas ne pas scandaliser les plus débonnaires d'entre nous ? (158)

(158) Nous y insistons: c'est *uniquement* à des auteurs juifs que nous nous repor, tons pour définir le périlleux problème que nous sommes contraints d'effleurer au passage. Les textes que nous citons ci-après — et auxquels nous n'ajoutons aucun commentaire personnel — sont tous dus à des plumes juives. Ces textes sont connus. Aucun ne saurait être ni récusé ni même contesté: ils sont dans les bibliothèques, à la libre disposition de tous ceux qui désirent les consulter, les vérifier, les explorer dans tout leur contexte et s'instruire de leur lecture. Ceci dit, voici quelques-uns de ces textes — pris entre mille:

Karl Marx (juif): « Le juif s'est émancipé à la façon juive, non seulement en se « rendant maître du marché financier, mais parce que, grâce à lui, et par lui, l'argent « est devenu une puissance mondiale, et, l'esprit pratique juif, l'esprit pratique des < peuples chrétiens. Les juifs se sont émancipés dans la mesure où les chrétiens sont « devenus juifs, » (*Œuvres philosophiques.*)

Hébreu Brainine (juif): «L'intellectuel juif cherche, fouille, scrute... et ne « trouve rien. A peine a-t-il fini de construire qu'il s'applique à démolir l'œuvre de « ses mains. Il détruit sans pitié, uniquement pour le plaisir de détruire, sans y être < poussé par aucun besoin. De sa main droite, il n'a pas encore fini de planter que, « déjà, de Vautre, il arrache la plante avec ses racines... Il erre sur toutes les routes « du monde sans arriver à trouver son chemin... Il erre dévoyé, changeant ses dieux < comme on change de gants.⁹

Darmcsteter (juif): «Le juif est le docteur de l'incrédule. Tous les révoltés de « l'esprit viennent à lui dans l'ombre ou à ciel ouvert. Il est à l'œuvre dans l'immense « atelier de blasphèmes du grand empereur Frédéric et des princes de Souab ou < d'Aragon. C'est lui qui forge tout cet arsenal meurtrier de raisonnements et d'ironie « qu'il léguera aux sceptiques de la Renaissance, aux libertins du Grand Siècle. Tel < sarcasme de Voltaire n'est que le dernier et retentissant écho du mot murmuré six « siècles auparavant dans l'ombre du Ghetto. »

« Depuis le banquier, l'homme d'affaires impassible, jusqu'au mercanti, à l'usurier, « jusqu'à Gobseck et jusqu'à Shylock, ils comprennent toute la tourbe des ctres au

Ainsi, dans le « Jewis World » de février 1883, « La dispersion des juifs, lisons-nous, a fait d'eux un peuple cosmopolite. Ils sont le peuple vraiment cosmopolite de race ou de nationalité... Le grand idéal du judaïsme n'est pas que les juifs se rassemblent un jour dans quelque coin de la terre pour des buts séparatistes, mais que le monde entier soit imbu de l'enseignement juif et que, dans la fraternité universelle des nations (un plus grand judaïsme, en fait), toutes les races et religions séparées disparaissent.

« En tant que peuple cosmopolite, les juifs font plus. Par leur activité dans la littérature et dans la science, par leur position dominante dans toutes les branches de l'activité publique, ils sont en train de couler graduellement les pensées et les systèmes non juifs dans des moules juifs. »

Soit encore le témoignage, beaucoup plus récent, d'un écrivain de grand talent, Elie Faure, dans son livre intitulé « L'âme juive », édité à la gloire et à la défense des Israélites. (159)

« cœur sec, à la main crochue, qui jouent et spéculent sur la misère, tantôt des per-
« sonnes, tantôt des nations. » (Kadmi Cohen, dans *Nomades*, Paris, Alcan, 1928, page 129. Auteur juif, attachant s'il en fut, mort en déportation en Allemagne.)

a La conception que les juifs se firent de la vie et de la mort fournit le dernier
« clément à leur esprit révolutionnaire. Partant de cette idée que le bien, c'est-à-dire
a le juste, devait se réaliser non pas outre-tombe, puisque outre-tombe il y a le som-
« meil jusqu'au jour de la résurrection du corps, mais pendant la vie, ils cherchèrent
« la justice et, ne la trouvant jamais, perpétuellement insatisfaits, ils s'agitèrent pour
« l'avoir... Ils furent toujours des mécontents... Les causes qui firent naître cette
« agitation, qui l'entretenaient et la perpétuèrent dans l'âme de quelques juifs modernes,
« ne sont pas des causes extérieures, telle que la tyrannie effective d'un prince, d'un
a peuple ou d'un code farouche; ce sont des causes internes, c'est-à-dire qui tiennent
« à l'essence même de l'esprit hébraïque... il est hors de doute que, par leur or, leur
a énergie, leur talent, ils soutinrent et secondèrent la révolution européenne...
a Durant ces années, leurs banquiers, leurs industriels, leurs poètes, leurs écrivains,
« leurs tribuns, mus par des idées bien différentes d'ailleurs, concourent au même
a but... On les trouve mêlés au mouvement de la Jeune Allemagne; ils furent en
a nombre dans les sociétés secrètes qui formèrent l'armée combattante révolution-
« naire, dans les loges maçonniques, dans les groupes de la charbonnerie, dans la
« Haute-Vente romaine, partout en France, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne,
n en Autriche, en Italie. » (Bernard Lazare (juif), *L'Antisémitisme*.)

force de faire de l'argent le principal objet de leurs occupations et préoccu-
« pations, les juifs ont pris de plus en plus l'habitude d'envisager le monde, non
a point au point de vue naturel ou qualitatif, mais au point de vue abstrait et quanti-
« tatif. Mais ils ont, en revanche, mis en pleine lumière tous les mystères qui étaient
« cachés dans l'argent, ils ont découvert toutes ses forces miraculeuses. Il sont devenus
« les maîtres de l'argent et, par l'argent qu'ils ont ainsi réussi à soumettre à leur
a domination, ils sont devenus les maîtres du monde... » (Werner Sombart (juif), *Les
juifs et la vie économique*, p. 152, Payot, édit., 1923.)

(159) Lipschütz, édit., 4, place de l'Odéon, Paris, 1934.

POUR QU'IL RÈGNE

« Seul entre tous, un peuple a traversé les temps. Et, par une contradiction singulière qui impose au miracle le caractère paradoxal d'une destinée extérieure aux lois de l'histoire, c'est le seul qui soit sans patrie...

« Envieux des richesses accumulées autour d'eux, jaloux de ceux qui * les possèdent, haïssant ceux qui les défendent, loups maigres errant sous les remparts qui ferment de partout les étendues torrides où ils sont repoussés sans cesse, un orgueil sauvage pointe en eux... Une éternelle angoisse les habite, qui fait d'eux des étrangers chez tous les peuples de la Terre dont ils bousculent les routines, dévastent les sentiers battus, disloquent les édifices moraux séculaires...

« Leur angoisse, traduite au dehors par un mécontentement constant, une récrimination obstinée, un besoin de convaincre qui les ronge comme un prurit et qui leur était seul permis quand ils ne pouvaient prétendre à la domination politique, une inquiétude intellectuelle les portant à tout critiquer, à tout juger, à médire de tout, a dressé automatiquement contre eux la double tyrannie de la persécution et de l'exil...

« Disons le mot : ils ont embêté tout le monde... Pilate leur a livré le Christ pour se débarrasser d'eux... Par le verbe ou l'amour, il faut qu'ils aient raison tôt ou tard envers et contre tous les hommes. Tard, s'il le faut, et dans l'ombre et le silence, pourvu que le triomphe, un triomphe insatiable, soit au bout. Tard. N'importe. A la fin extrême des temps...

« L'au-delà n'existe pas pour lui... Le pacte d'alliance est un contrat synallagmatique, obstinément précis et positif. Si le juif obéit, il aura l'emprise du monde. On reconnaît là sa manière. Il prête à gros intérêt. Israël est un réaliste farouche. C'est ici-bas qu'il veut la récompense... La « loi d'airain », la « conception matérialiste de l'histoire », sont dans la tradition inexorable d'Israël... (leo)

« Il semble que cet esprit de doute, teinté d'amertume, grelottant de fièvre, hanté d'allucinations, fasse, avant même le prophétisme, le fonds du caractère juif... La ruée vers les voluptés immédiates, la luxure la plus ignoble, bavante et reniflante, la gloutonnerie et son prurigineux cortège, la passion sordide de l'or, l'usure, la rapacité, les affreuses tares physiques de suintement et de recroquevillement que tous ces

(160) Cf. la lettre de Baruch Lévi à Karl Marx cl le rôle de l'école rabbinique matérialiste dans la constitution et le développement du marxisme. Voir *Verbe* n° 93. *La In Internationale et les Sectes*.

« vices entraînent et aussi ce ricanement sarcastique (Heine, Offenbach) à l'égard de tout ce qui n'est pas juif, tous éléments de dissolution forcenée qui font des régions basses comme des régions hautes d'Israël le ferment à la fois le plus puant et le plus noble des sociétés occidentales. Il a fallu que, dès son premier contact avec les villes, le juif amassât des vices bien abjetés et qu'il les étalât avec bien du cynisme pour que surgît, dans l'âme des prophètes, un dieu aussi inexorable, dieu des armées, dieu du déluge et du tonnerre, dieu jaloux qui savait son œuvre bonne et s'irritait de voir son peuple s'acharner à l'avilir. Cet appel continu du prophète à l'obéissance suppose, dans l'espèce, une aptitude éminente à désobéir, déterminée par un mélange singulièrement louche d'esprit critique et de passions...

« De Maimonide à Charlie Chaplin, la trace est facile à suivre, bien que la circulation de l'esprit juif ait été, pour ainsi dire, impondérable et qu'on ne se soit aperçu qu'après son passage de sa puissance de désagrégation... Freud, Einstein, Marcel Proust, Charlie Chaplin ont ouvert en nous, en tous sens, de prodigieuses avenues qui renversent les cloisons de l'édifice classique, gréco-latin et catholique, au sein duquel le doute ardent de l'âme juive guettait, depuis cinq ou six siècles, les occasions de l'ébranler... en attendant que, de cette négation même, s'ébauchât peu à peu un nouvel édifice profondément marqué d'une INTELLIGENCE ACHARNÉE À ÉCARTER TOUJOURS LE SURNATUREL DE L'HORIZON DE L'HOMME. »

Bornons là ces citations qu'il serait pourtant facile de multiplier. (161)
Elles sont trop douloureuses.

(161) Citons au moins comme antidote quelques extraits de la noble préface écrite par le Dr Oscar Lévy, pour l'ouvrage «le l'auteur anglais George Pitt-Rivers, *La signification mondiale de la Révolution russe* (IL Blackwell, édit., Oxford, 1920):
« Il ne s'est guère passé un événement dans l'Europe moderne dont on ne puisse suivre la trace jusqu'aux juifs... Il ne fait aucun doute que leur influence aujourd'hui justifie une très soignée enquête, car il n'est pas possible d'envisager cette influence sans sérieuses alarmes. Nous nous sommes trompés, nous aussi, nous nous sommes très gravement trompés... Nous avons posé aux sauveurs du monde...; nous ne sommes plus que les séducteurs du monde, ses destructeurs, ses incendiaires, ses exécuteurs. Nous avons promis de vous conduire dans un paradis nouveau et en fin de compte, nous vous avons conduits vers un enfer nouveau. Il n'y a pas eu de progrès, au moins de progrès moral. Et c'est seulement notre moralité qui a empêché tout progrès réel et, ce qui est pire, qui obstrue la voie de toute reconstruction future et naturelle dans notre monde ruiné. Je regarde ce monde et je "frémis à la vue de son horreur; j'en frémis d'autant plus que je connais les auteurs spirituels de toute cette horreur. »

ruun yb il.

« *Hora et potestas tenebrarum.* » * *C'est l'heure et la puissance des ténèbres* ».

Telle est l'« hypothèse ». Tel est un des aspects de la situation de fait créée par la Révolution.

On conviendra sans doute que nous n'avons pas tendance à en sous-estimer les difficultés et que nous pensons, tout au contraire, à maints obstacles ignorés par la plupart.

Bien loin de présenter comme superficiel et fortuit le triomphe de la Révolution, nous avons tenu à insister sur la gravité de sa très lointaine préparation en même temps que sur l'étendue de ses conquêtes.

Ses troupes, assurément, occupent la planète entière.

Pour tout dire cependant, leur triomphe n'est pas plus insolent que ne l'était Goliath au moment même où le caillou ramassé par David dans le torrent vint le frapper au front et l'étendre raide.

Chapitre IV

La Révolution Sa cinquième colonne

*« La laïcité subversive de la religion, de la morale et de la société est un niai si grave qu'aucune circonstance, aucune hypothèse ne peut dispenser de le combattre, et Nous le combattons, puisque c'est le devoir de tous les vrais catholiques et de tous les vrais patriotes; Nous le combattons au risque de contrarier les calculs et d'encourir les blâmes de certains libéraux, catholiques dans leur vie privée, mais toujours prêts « pactiser avec les pires ennemis de l'Etat et de la France dans leur vie publique. » **

Cardinal Andrieu.

Après un chapitre sur l'action des « troupes régulières » de la Révolution et pour nous faire toujours une idée plus exacte des obstacles qui, dans l'hypothèse actuelle, paraissent interdire le triomphe prochain du règne social de notre Seigneur Jésus-Christ, il importe de consacrer une autre étude à l'action de ce que nous ne craignons pas d'appeler la « cinquième colonne » de la Révolution.

Après ceux qui se proclament cyniquement adversaires du christianisme qui agissent en ennemis déclarés de l'ordre chrétien, il ne faut pas oublier ceux qui, dans la place même, se comportent perfidement en agents très efficaces de la cause ennemie, d'autant plus redoutables

qu'ils sont plus difficiles à démasquer et continuent à se dire catholiques.

Agents plus ou moins conscients — dont il n'est pas question de préciser le degré de responsabilité, victimes, très souvent, des idées fausses qui obscurcissent plus que jamais l'atmosphère intellectuelle du monde entier et que nous voudrions ici beaucoup plus éclairer que combattre, afin de les ramener au seul service du Christ-Roi, — agents non moins réels, cependant, de la Révolution universelle qui toujours eut soin de favoriser au sein du peuple chrétien tous les éléments possibles de désagrégation.

Entreprise de corruption interne dont, certes, il n'est pas agréable de parler, à laquelle beaucoup refusent de croire parce qu'ils ignorent et oublient tout du drame qui remplit et remplira l'histoire jusqu'à son dernier jour : la lutte de l'Enfer contre le Christ et son Eglise.

Tout au contraire, dans une magnifique lettre pastorale (9, S.E. Monseigneur de Castro-Mayer nous enseigne que, « jusqu'à la consommation
« des siècles, l'Eglise sera exposée à ces jaillissements internes de l'esprit
« d'hérésie, et qu'il n'y a pas de progrès qui, pour ainsi dire, immunise
« définitivement contre ce mal. Que le démon soit engagé dans la pro-
« duction de telles crises, c'est ce qu'il est superflu de démontrer. L'allié
« qu'il parvient à introduire dans les armées fidèles est son plus précieux
« instrument de combat. L'expérience actuelle montre qu'une cinquième
« colonne surpasse en efficacité les plus terribles armements. La tumeur
« étant formée dans les milieux catholiques, les forces se divisent, les
« énergies qui devraient être utilisées entièrement dans la lutte contre
« l'ennemi extérieur s'épuisent en discussions entre frères, Et si, pour
« éviter de telles discussions, les bons font cesser l'opposition, plus grand
« encore est le triomphe de l'enfer qui peut, à l'intérieur même de la
« Cité de Dieu, planter son étendard et développer rapidement et facile-
« ment ses conquêtes. Si, à une certaine époque, l'enfer cessait de tenter
« une manœuvre aussi lucrative, on pourrait dire que, pendant cette
« époque, le démon a cessé d'exister... Ces causes sont perpétuelles et
« perpétuel aussi sera leur effet. En d'autres termes, l'Eglise aura toujours
« à souffrir de l'investissement intérieur par l'esprit des ténèbres. »

Que la Révolution ait pris soin de ne pas négliger pareille tactique, rien de plus normal.

Au reste, ici encore, une complète unanimité force l'assentiment.

(1) 1983.

En cet endroit, les adversaires sont d'accord une fois de plus; Ce qui se trouve dénoncé du côté de l'Eglise est, en fait, avoué, annoncé, recommandé, du côté de la Révolution. L'histoire, à son tour, ne laisse pas de montrer l'inquiétante persistance de la manœuvre.

Voici, d'abord, du côté de l'Eglise, l'observation de son Eminence le Cardinal Saliège (2) : « tout se passe comme s'il y avait une action orches-
« crée par une certaine presse plus ou moins périodique, par certaines
« réunions plus ou moins secrètes, tendant à préparer, au sein du catiio-
* licisme un mouvement d'accueil au communiste. Il y a les meneurs
« qui savent. Il y a les suiveurs qui sont inconscients et qui marchent. »

Puis S. Exc. Monseigneur Fulton Sheen, Evêque auxiliaire de New-York, dans un discours à Sainte-Suzanne de Rome, qui révéla qu'en 1936, les communistes américains reçurent des consignes secrètes pour s'infiltrer dans tous les postes de commande de l'opinion publique. « Ce fut égale-
« ment le début, précisa-t-il, de l'implantation des forces communistes
« au sein des communautés religieuses pour les détruire de l'intérieur. Un
« appel fut lancé à des volontaires pour entrer dans les ordres et faire
« des études, au prix de grands sacrifices, dans les séminaires, Monseigneur
! déclara également qu'un agent révolutionnaire avait essayé de s'installer
« dans ses bureaux. » (3)

« Selon Radio-Vatican, pouvait-on lire encore dans les journaux, une
« des sections spécialisées du Kominform inonde actuellement l'Europe
« occidentale de faux prêtres chargés de semer la discorde parmi les catho-
« liques exilés de l'Europe orientale. Munis de faux passeports et d'un
« curriculum vitae encore plus faux, précise Radio-Vatican, ces faux
« prêtres se prétendent évadés des pays satellites et tentent de démora-
* iser les émigrés authentiques. Agissant pour le Kominform, ces faux
« prêtres ont appris à dire la messe et sont capables de soutenir des dis-
« eussions théologiques d'un niveau élevé, ayant été soumis à une intense
* préparation dans des établissements spéciaux fonctionnant à cet effet
« en Union Soviétique. Le nombre de ces prêtres actuellement en Occi-
« dent serait d'un millier. » (4)

(2) *Conférence aux retraites ecclésiastiques de 1953.*

(3) Cf. *L'ancre des jeunes*. N° 9 (49, rue de Verneuil, Paris VIT).

(4) Cité dans *Paternité*,

A la lueur de ces diverses déclarations, on s'étonne moins de la défection du père jésuite Tondi, professeur à l'Université Grégorienne de Rome, qui, dans deux organes révolutionnaires, « L'Unita » et « El Paese », déclara avoir adhéré depuis longtemps au communisme. On apprit alors seulement qu'il avait eu des contacts fréquents avec Togliati (5).

Mais écoutons l'aveu des révolutionnaires.

Dès 1720, le déiste anglais Toland, dans son *Pantheisticon*, écrivait que « beaucoup de membres des solidarités socratiques se trouvent à Paris, « d'autres à Vienne, dans toutes les villes hollandaises, principalement « à Amsterdam, et même, dût-on s'en étonner, dans la Cour de Rome. »

« Miner sourdement et sans bruit l'édifice, écrira plus tard Frédéric II « à Voltaire (6), c'est l'obliger à tomber de lui-même ».

« Vous devez sans cesse former de nouveaux plans, précisera Weis-
« haupt (7), afin de voir comment on peut, dans vos provinces, s'emparer
« de l'éducation publique, du gouvernement ecclésiastique, des chaires d'en-
« seignement et de prédication. »

Car, « la Révolution dans l'Eglise, c'est la Révolution en perma-
« nence », lancera Piccolo Tigre, membre de la Haute Vente italienne, qui

(5) Pourtant, de toutes les dénonciations de la manœuvre occulte, il en est peu de plus bouleversante que celle dont l'infortuné Monseigneur Thibault, évêque de Montpellier, fut à la fois l'agent et la victime. Napoléon III étant parvenu à lui arracher la promesse de travailler à une résurrection du schisme gallican, on sait que, bouleversé par cet acquiescement criminel, il s'en fut, sur-le-champ, confesser sa faiblesse et son repentir aux pieds du Cardinal Morlot, archevêque de Paris, et que la mort vint l'y frapper dans la minute qui suivit son aveu.

En février 1894, un certain Don André Gomez Somorrostro ne fit-il pas, dans la cathédrale de Ségovie, son abjuration solennelle de la Maçonnerie ? Pendant trente ans président de la loge de cette ville, il était en même temps archiprêtre et confesseur de la reine Isabelle.

Mystère d'iniquité, mais que Pie IX déjà et saint Pie X dénoncèrent — le dernier surtout, — au moment de la crise moderniste. Cf. notamment dans l'encyclique *Pascendi*, paragr. 2: « Les artisans d'erreur, il n'y a pas à les chercher aujourd'hui « parmi les ennemis déclarés. Ils se cachent, et c'est un sujet d'appréhension et d'an-
« goisses très vives, dans le sein même et au cœur de l'Eglise, ennemis d'autant plus
« redoutables qu'ils le sont moins ouvertement... » et paragraphe 82: « Ils vont leur
« route, réprimandés et condamnés: ils vont toujours dissimulant, sous des dehors
« menteurs de soumission, une audace sans bornes... Ils poursuivent plus audacieusement
« que jamais le plan tracé... Il leur importe de rester au sein de l'Eglise pour y
« travailler et y modifier peu à peu la conscience commune. »

(6) Lettre du 29 juillet 1775.

(7) Code des *Illuminés de Bavière* (1777). Cf. Barruel. *Opus cit.*, t. II. p. 243 (édition de 1819).

se trouve ainsi l'auteur de la formule que Trotsky reprendra (8) quelque cent dix ans plus tard pour exprimer son idéal marxisme de la Révolution. On sait que, plus directement aux prises avec l'Eglise Romaine, la Haute Vente se fit comme une spécialité de chercher à l'abattre en la corrompant de l'intérieur. « L'Italie est couverte de confréries religieuses et de pénitents de diverses couleurs, notait Piccolo Tigre. Ne craignez pas de glisser quelques-uns des nôtres au milieu de ces troupeaux guidés par une dévotion stupide; qu'ils étudient avec soin le personnel de ces confréries et ils verront que, peu à peu, il n'y manque pas de récoltes à faire... Réunissez dans un lieu ou dans un autre, dans les sacristies même ou dans les chapelles, vos tribus encore ignorantes; mettez-les sous la houlette d'un prêtre vertueux, bien noté, mais < crédule et facile à tromper; infiltrez le venin dans les cœurs choisis, infiltrez-le à petites doses et comme par hasard; puis à la réflexion, vous serez étonnés vous-mêmes de votre succès (9). »

Les directives de l'instruction permanente de la Vente Suprême inviteront même à viser plus haut. Folie d'un projet insensé que peut seul expliquer l'aveuglement d'une haine satanique contre l'Eglise. « Notre but final, y peut-on lire, est celui de Voltaire et de la Révolution française : l'anéantissement à tout jamais du catholicisme, et même de l'idée chrétienne. Le pape, quel qu'il soit, ne viendra jamais aux sociétés secrètes; c'est aux sociétés secrètes à faire le premier pas vers l'Eglise, dans le but de les vaincre tous deux. Le travail que nous allons entreprendre n'est l'œuvre ni d'un jour, ni d'un mois, ni d'un an; il peut durer plusieurs années, un siècle peut-être; mais dans nos rangs le soldat < meurt et le combat continue.

« Nous n'entendons pas gagner les papes à notre cause, en faire des néophytes de nos principes, des propagateurs de nos idées. Ce serait un rêve ridicule... Ce que nous devons demander, ce que nous devons chercher et attendre, comme les Juifs attendent le Messie, c'est un pape selon nos besoins. Alexandre VI, avec tous ses crimes, ne nous conviendrait pas, car il n'a jamais erré dans les matières religieuses, Un Clément XIV, au contraire, serait notre fait des pieds à la tête...

« Nous ne doutons pas d'arriver à ce terme suprême de nos efforts; mais quand ? mais comment ? L'inconnue ne se dégage pas encore...

(8) *La Révolution permanente* (Rieder Paris, 1932).

(9) Lettre de Piccolo Tigre aux membres de la vente de Turin (18 janvier 1822)

citée par Crétincau-joly, *opus cit.*, t. II, p. 120.

« Or, donc, pour nous assurer un pape dans les dispositions exigées,
« il s'agit d'abord de lui façonner, à ce pape, une génération digne du
« rêve que nous rêvons. Laissez de côté la vieillesse et l'âge mûr; allez
« à la jeunesse, et, si c'est possible, jusqu'à l'enfance. N'ayez jamais pour
« elle un mot d'impiété ou d'impureté... Vous devez vous présenter avec
« toutes les apparences de l'homme grave et moral. Une fois votre répu-
« tation établie dans les collèges, dans les gymnases, dans les universités
« et dans les séminaires, une fois que vous aurez capté la confiance des
« professeurs et des étudiants, faites que ceux qui, principalement, s'en-
« gagent dans la milice cléricale aiment à rechercher vos entretiens...
« Dans quelques années, ce jeune clergé aura, par la force des choses,
« envahi toutes les fonctions; il gouvernera, il administrera, il jugera,
« il formera le conseil du souverain... Que le clergé marche sous votre
« étendard en croyant toujours marcher sous la bannière des Chefs Apos-
« toliques. Vous voulez faire disparaître le dernier vestige des tyrans et
« des oppresseurs; tendez vos filets comme Simon Barjona (10); tendez-
« les au fond des sacristies, des séminaires et des couvents plutôt qu'au
« fond de la mer : et, si vous agissez sans précipitation, nous vous pro-
« mettons une pêche plus miraculeuse que la sienne. Le pêcheur de pois-
« sons devint pêcheur d'hommes; vous, vous amènerez des amis autour
« de la Chaire apostolique. Vous aurez pêché une révolution en tiare et
« en chape, marchant avec la croix et la bannière, une révolution qui
« n'aura besoin que d'être un tout petit peu aiguillonnée pour mettre
« le feu aux quatre coins du monde. »

Pour folle qu'elle soit ou qu'on la puisse dire, le fait est qu'une inten-
tion est là, proposée comme tactique, qui pourra servir au moins partiellement. Certaines habiletés de la persécution en Chine ou derrière le « rideau de fer » s'appliquent trop à réaliser manœuvre semblable pour qu'on refuse de les considérer comme filles authentiques de ces inspirations de la Haute Vente. Le principe peut toujours en être ramené à cette idée que l'Eglise romaine, que le catholicisme, sont des blocs trop solides pour pouvoir être démolis par de simples coups extérieurs.

Dans l'esprit de l'instruction permanente de la Vente Suprême, un passage de telle lettre de Charles Dollfus à la Comtesse d'Agouit (u) indique fort clairement le plan suivi par les sectaires : « Il n'y a que le catho-
« licisme qui puisse dévorer le catholicisme; une fois la tête frappée, les

(10) C'est-à-dire Simon, fils de Jean: saint Pierre.

(11) Du 11 août 1857, citée par Jacques Vier, in *Daniel Stern: Lettres républicaines du Second Empire. Documenta inédits* (Editions du Cèdre, 13, rue Mazarine, Paris).

« membres se disperseront,...; le monstre se disjoindra pour s'engloutir
« lui-même. Sachons attendre et ne chantons pas victoire avant l'heure;
« elle viendra... »

Et, cette espérance dans une action sourde qui parviendrait à changer peu à peu l'esprit de l'Eglise comme de l'intérieur, il serait possible d'en relever maintes traces dans mille écrits au XIX^e siècle. Un ministre protestant de Genève, le professeur Bouvier, n'expliquait-il pas fort clairement dans « L'Eglise Libre », journal « réformé » de Nice, en janvier 1870: « Dans notre lutte contre le catholicisme, le catholicisme libéral
« intervient, armé à la fois du prestige de l'antiquité des doctrines et
« de la nouveauté de l'esprit... Le catholicisme libéral peut seul faire
« l'œuvre de réforme, d'édification vivante qu'il a entreprise dans le
* milieu où il est né. Le pur Evangile (sic) lorsqu'il est apporté aux masses
« catholiques par des mains protestantes, est, par cela même, compromis;
« on le suspecte. Le catholicisme libéral, lui, a chance de trouver un meilleur accès et de pénétrer, un jour, plus vite et plus droit, au cœur même
* de la place. »

On le voit : c'est toujours la même idée. Rêve aussi normal qu'insensé de tous ceux qui ignorent au fond sur quelles assises repose la Sainte Eglise de Dieu. Illusion dont les libéraux furent tout à la fois les agents et les dupes au début du pontificat de Pie IX et dont certaines lettres de Gambetta semblent encore porter la marque lors de l'avènement de Léon XIII (12) : Illusion qui, plus tard, provoquera les sarcasmes d'Anatole France, en même temps que les insultes rageuses du défroqué Charbonnel (13).

(12) Cf. *Le cœur de Gambetta*, p. 244. *Lettres à Mlle Léonie Léon*, 20 février 1878: « Aujourd'hui sera un grand jour. La paix venue de Berlin et peut-être la conciliation < faite avec le Vatican. On a nommé le nouveau pape. C'est cet élégant et raffiné < cardinal Pacci, évêque de Pérouse, à qui Pie IX avait essayé d'enlever la tiare < en le nommant camerlingue. Cet Italien, encore plus diplomate que prêtre, est
« passé au travers de toutes les intrigues des Jésuites et des clergés exotiques. Il est < pape, et le nom de Léon XIII qu'il a pris me semble du meilleur augure. Je salue
• cet événement plein de promesse. Il ne rompra pas ouvertement avec les traditions < et les déclarations de son prédécesseur; mais sa conduite, ses actes, ses relations,
< vaudront mieux que des discours, et s'il ne meurt pas trop tôt, nous pouvons
« espérer un mariage de raison avec l'Eglise >. ...Deux jours plus tard. Gambetta écrivait de nouveau: « Je sais un gré infini à ce nouveau pape du nom qu'il a osé
< prendre; c'est un opportuniste sacré. Pourrons-nous traiter? Chi lo sa? comme
« disent les Italiens. » ...Il est à noter que ces lettres sont de la même année que le fameux discours de Romans, dans lequel Gambetta déclarait la guerre au cléricalisme ».

(13) « La désillusion est venue, multiple et tristement cruelle. Léon XIII a
« réprouvé le néo-catholicisme. Léon XIII a réprouvé le Congrès des religions. Léon

L'intention de détruire l'Eglise par l'intérieur ne sera pas abandonnée pour autant. La célèbre revue maçonnique « L'Acacia », dans son numéro de mars 1908, page 235, en publiera l'aveu sous une forme aussi manifeste qu'inattendue. « Pourquoi, y peut-on lire, quand « La Croix » aura « le monopole incontesté de la direction des catholiques, ne nous en emparions-nous pas, avec le concours des juifs, des protestants et du gouvernement, en achetant les actions ? On balayerait alors toute la rédaction cléricale pour en substituer une de libres-penseurs malins, qui conserveraient d'abord le ton de la maison, puis le changeraient peu à peu. Faire évoluer un journal sans que les lecteurs s'en doutent, comme un fabricant de chocolat change son cacao, c'est l'enfance de l'art. »

En fait, il semble bien que pareilles conceptions ne soient pas toujours restées seulement platoniques, comme paraît le démontrer cette fameuse affaire de « La France Catholique », dans les premières années de notre siècle, rapportée par Copin-Albancelli (14), où l'on vit un prêtre publiant le journal qui portait alors ce titre avec l'argent que lui fournissait le président du Conseil, Clemenceau. « Quel était le but de celui-ci ? Tromper « les catholiques, essayer de s'emparer de la direction de leur politique « en créant, lors de l'affaire des Cultuelles, un courant qui avait à sa « tête, en apparence, les hommes les plus honorables, les catholiques les « plus qualifiés, des académiciens, un vice-président de « L'Action Libérale ». En réalité, les dépositions faites par l'abbé Toiton devant un « tribunal ont prouvé que ce mouvement était machiné et ordonné, non « par le Chef de l'Eglise, comme on essayait de le faire croire, mais par « le Pouvoir occulte qui agissait là, comme nous le voyons faire en toutes « circonstances, par l'intermédiaire d'influences individuelles soigneusement dissimulées. « Ne les perdez pas ! disait Clemenceau en remettant « les premiers dix mille francs à l'abbé Toiton, ça ferait un fameux fait « divers ! » Nous n'avons pas eu le fait divers, conclut Copin-Albancelli, mais, à sa place, nous avons, ce qui vaut mieux, la vision, en « raccourci, de toute l'action maçonnique et du procédé-type des forces « occultes. »

Comment le communisme, qui apparaît aujourd'hui comme la vague d'assaut de l'immense armée révolutionnaire, ne s'appliquerait-il pas à

« XIII a réprouvé la Démocratie chrétienne (celle de l'abbé Dacns en Belgique) et réduit a l'autre (celle de l'abbé Garnier) à n'être qu'une tartuferie de démocratie. Léon XIII « a réprouvé l'américanisme sans réserve. Léon XIII, « pape liberal », est le Souverain « Pontife des anathèmes. Jamais nul pape n'a autant anathématisé en sa vie. »

(14) *La conjuration juive contre le monde chrétien*, p. 169 (Vitte, Lyon).

ce travail de désagrégation interne ? D'autant que semblables procédés lui sont en quelque sorte essentiels et relèvent directement de ce qu'on pourrait appeler l'esprit de l'action marxiste. M. Jean Daujat l'a fort bien dit : parce qu'il est un athéisme pratique et non pas tant doctrinal, « le < marxisme ne fera de la propagande antireligieuse que si cela est utile « à l'action révolutionnaire »... Or, « la véritable action antireligieuse du < marxisme ne consiste pas du tout à combattre la religion du dehors par « une propagande contraire, elle consiste à supprimer la religion du « dedans, à vider les hommes de toute vie religieuse et de toute concep- « tion religieuse en les prenant et en les entraînant tout entiers dans « l'action purement matérialiste. Il y aura donc bien des cas où, pour « entraîner les chrétiens dans cette action purement matérialiste et, par « là, les vider par l'intérieur de tout leur christianisme, il faudra leur « « tendre la main » et leur offrir leur collaboration. » (15)

« Il ne faut pas, dit Galperine, vous présenter à la jeunesse chrétienne « avec des propositions de lutte antireligieuse; ce serait une grosse erreur « psychologique (ie).

A la limite donc il ne faudra pas être trop étonné de ce qu'on pouvait lire, par exemple, dans « Le Monde », des 1er et 2 novembre 1953, sous le titre « Deux espions vont être jugés à Lucerne » : « Deux Suisses, « Xavier Schieper (56 ans) et Rudolf Roessler (43 ans), arrêtés en mars « 1953 pour avoir transmis des informations militaires à la Tchécoslo- « vaquie... comparaîtront lundi 2 novembre, devant le tribunal de « Lucerne... L'un des accusés a déjà été emprisonné en 1944 pour avoir « travaillé au profit d'un réseau d'espionnage soviétique pendant la < guerre. Il a ensuite dirigé la maison d'édition « Vita Nova », qui « publiait des livres et des pamphlets anti-communistes (! ?) et des œuvres « culturelles chrétiennes. L'autre est membre du parti communiste suisse « et représentait à Prague l'institution catholique « Caritas ».

Tels sont quelques exemples pris entre mille possibles et que nous avons choisis aux différentes époques de l'ère révolutionnaire pour mieux marquer la constance, la permanence de l'opération.

(15) *Connaître le communisme*, p. 37 (Editions La Colombe).

(16) « Mais, poursuit Galperine, il est facile de l'entraîner pour quelque chose, « pour la conquête du pain quotidien, pour la liberté, pour la paix, pour la société « idéale... Dans la mesure où nous attirerons les jeunes chrétiens dans cette lutte

Parler du travail éventuel d'une cinquième colonne au sein de la masse chrétienne ne saurait donc être pris comme le signe d'un esprit chagrin, victime d'une imagination ténébreuse.

Quand on a compris le sens du combat apocalyptique qui est celui de l'Histoire, bien loin de s'étonner, on trouve normal que la Révolution cherche à détruire l'Eglise et l'ordre chrétien par le dedans autant, si ce n'est plus, que par l'extérieur.

Au reste, il est dans l'Evangile, à la fin du dialogue de Notre-Seigneur avec Pilate, une phrase avant laquelle nous nous sommes arrêtés, quand nous avons étudié cette scène de la Passion (17).

« *Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut* », venait de répondre Jésus au Gouverneur, représentant du pouvoir civil. Mais le Sauveur d'ajouter : « *C'est pourquoi celui qui m'a livré à toi est coupable d'un plus grand péché* ».(18)

Plus coupable donc le Sanhédrin, plus coupables les scribes, les docteurs de la loi, les princes des prêtres, puisque ce sont eux qui livrèrent effectivement le Seigneur au pouvoir politique, autant dire à César, à l'Etat. Plus coupable Judas, qui, lui, appartenait au collège apostolique. Comment nier qu'il y avait là un grand mystère ?

Certes, Jésus a été livré au pouvoir civil à tel moment précis de l'histoire du monde, et cela par les représentants d'un pouvoir spirituel dévoyé. Mais le fait est que Jésus, dans son Eglise, Jésus, pierre d'angle de tout l'ordre chrétien, devait continuer, tout au long des siècles, à être parfois livré de la même façon à la persécution des différents César, des différents régimes, par la trahison spirituelle, intellectuelle, d'une certaine troupe de scribes, prétendus docteurs de la loi, clercs passés à l'hérésie. Comme si Dieu voulait montrer par là que rien ne pourrait ébranler la chrétienté si elle n'était, d'abord, trahie par certains de ceux qui auraient dû être ses défenseurs plus doctrinalement compétents.

« pour des objectifs précis, nous les arracherons à l'Eglise. » A vrai dire semblable méthode était déjà celle que recommandait la Haute-Vente quand elle disait: « Il ne faut pas la combattre (la religion) avec des phrases, ce serait la propager, mais il faut la tuer avec des faits, »

(17) Cf. *supra*, 1^{re} partie, chap. 2.

(18) Cf. saint Jean, XIX, 10-13.

Ce sont toujours les hérésiarques, en effet, qui ont livré Jésus aux persécutions des différents Pilate. C'est toujours dans le sillage des hérésies que la société chrétienne fut le plus ébranlée, l'Eglise persécutée, la royauté sociale de Jésus-Christ méconnue. Presque partout, l'hérésie ouvre la marche, fournissant à l'orgueil ou à la cupidité du pouvoir politique le semblant de doctrine susceptible de donner une apparence de raison à ses attaques contre l'Eglise. Or, l'hérésie comme telle fut presque toujours une désagrégation par l'intérieur, une trahison de Jésus par certains des siens. « Bien plus, ne craint pas d'écrire Don Sarda y Salvany (19), il « est historiquement certain qu'en aucun siècle les hérésies n'ont pu, ni « faire quelque bruit, ni se développer, si, dès le début, elles n'ont point « eu de prêtres à leur service. Le prêtre apostat est le premier facteur « que recherche le diable pour réaliser son œuvre de rébellion. Il a « besoin de la présenter aux regards des gens avec quelque apparence < d'autorité; or, rien ne le sert autant sous ce rapport, que le contre-seing « d'un ministre de l'Eglise. »

Et le fait est que, de Novation en Arius, de Luther en Jansénius, autant dire des princes barbares aux seigneurs allemands révoltés à la voix du moine réformateur, sans oublier le joséphisme, il serait facile de montrer l'ordre social chrétien démantelé par la trahison préalable d'un certain nombre de représentants de l'autorité intellectuelle ou spirituelle.

Trahison de certains clercs au temps où ces derniers avaient comme le monopole de la pensée. Trahison d'un plus grand nombre de laïcs depuis que, sous l'impulsion de la « philosophie séparée », la vie intellectuelle du monde n'a cessé de se couper chaque jour davantage des enseignements de l'Eglise.

Leçon de l'Evangile comme de l'Histoire.

C'est par la trahison des maîtres de la pensée que Jésus fut livré à ses ennemis. C'est presque toujours une clique de faux docteurs, de faux maîtres, scribes et intellectuels pervers, qui souffle au pouvoir politique les arguments plus susceptibles de l'émouvoir, de l'affoler et de le pousser ainsi à crucifier le Seigneur.

Tant que règne la Vérité, tant que l'authentique doctrine de l'Eglise demeure clairement aperçue et fidèlement diffusée, au moins par les classes dirigeantes, tant qu'elle est enseignée sans atténuations, comment l'Etat pourrait-il prendre ombrage d'une unanimité intellectuelle qui, bien loin

(19) *Le libéralisme est un péché*, p. 149.

POUR QU'IL RÈGNE

de le menacer, favorise sa tâche, augmente son pouvoir, auréole son autorité ?

Mais que le sophisme, que l'erreur vienne briser l'unité de la pensée chrétienne, l'Etat ne tarde pas à subir la tentation de théories mensongères tendant, comme presque toutes les hérésies, à séparer, sinon à opposer, naturel et surnaturel, pouvoir civil et pouvoir spirituel...

QUIÉTISTES, JANSÉNISTES, GALLICANS

Travail ordinaire des cinquièmes colonnes qui se sont succédées depuis l'ère chrétienne.

Travail plus magistralement exécuté dès la fin du XVIII^e siècle et tout au long du XIX^e, par les forces qui préparèrent la Révolution. Jamais, en effet, celle-ci n'aurait pu triompher si ses pionniers n'avaient trouvé la criminelle complicité d'une génération chrétienne désaxée, sans doctrine, mal éclairée par un clergé trop souvent détourné de Rome.

Voilà ce qui fut, en un sens, plus néfaste que les blasphèmes d'un Voltaire et le libertinage effronté des mondains. La France était trop catholique, les impies auraient inévitablement succombé dans la lutte engagée si, au fond du sanctuaire comme aux pieds des trônes, ils n'eussent rencontré des auxiliaires moins impatients qu'eux.

Les Encyclopédistes auraient abouti à un échec, si, dans le même siècle, le jansénisme et le quiétisme, faisant alliance tacite ou patente avec le gallicanisme laïque, n'eussent prêté à la philosophie un formidable levier de subversion. Là où l'anti-catholicisme affiché n'aurait jamais pénétré, régnait, en fait, le jansénisme et, chez ceux que le jansénisme n'avait pu atteindre, sévissait l'énervante influence des doctrines de Fénelon et de ses amis.

S'il était nécessaire d'indiquer un signe de l'affaissement de la pensée chrétienne à cette époque et de la part que les meilleurs eux-mêmes eurent dans ce qui fut une authentique trahison doctrinale, nous soulignerions que, là où un Bossuet, appelé à diriger l'éducation d'un prince, avait écrit

un traité de politique tiré des enseignements de l'Écriture Sainte, un Fénelon, lui, répond par cette fadaise inconsistante et dangereuse : « Télémaque ». Livre qui, on ne l'a pas assez remarqué, s'insère rigoureusement par les procédés de sa composition comme par le tour général des idées... dans la longue série de ces ouvrages du type « voyage en Utopie », où s'est tant complue la pensée pré-révolutionnaire de Thomas More en Campanella, de Campanella en Bacon, etc...

Or, si le bon sens foncier de Louis XV sut interdire à son fils aîné la lecture des inventions de Monseigneur de Cambrai, le futur Louis XVI devait en être saturé, comme, hélas, une bonne partie de la noblesse et de l'élite de ce temps. Et, quand on songe que cette partie de la noblesse et de l'élite aurait dû être, par ses connaissances, ses devoirs, ses incontestables vertus, l'armée de l'ordre vrai et de la religion, on ne peut pas ne pas être effrayé des ravages que les billevesées féneloniennes causeront dans les rangs de cette troupe qui, certes, saura mourir en noble victime, mais sans s'être battue comme cela aurait été pourtant son devoir.

Quand on sait comment la maçonnerie procède * par influences individuelles soigneusement dissimulées », on peut, sans mettre en doute l'authentique bonne foi de Fénelon, ne pas être surpris de trouver parmi ses amis, le fils de ce boulanger d'Edimbourg qui se faisait appeler « chevalier Ramsay » et qui fut un des plus habiles artisans des progrès de la maçonnerie auprès de ceux que leurs scrupules religieux auraient dû défendre contre l'idéologie nouvelle.

Or, précisément, quand on connaît les manœuvres, le ton général des discours ou écrits du dit chevalier, on est obligé de reconnaître une troublante similitude entre l'idéal maçonnique prêché par Ramsay et l'idéal social de Fénelon. On ne s'étonne plus que les œuvres posthumes de ce dernier aient été éditées par les soins de l'Écossais. Nul doute que son admiration pour Madame Guyon dut être une des raisons de ce commerce déplaisant entre un prince de l'Église et un authentique agent de la subversion (20). Il y aurait, d'ailleurs, beaucoup à dire sur les ramifica-

(20) Nous n'ignorons pas que, pour essayer de blanchir le personnage, certains l'ont présenté comme un franc-maçon en marge du courant principalement subversif et converti, d'ailleurs, au catholicisme par Fénelon lui-même. Il est seulement regrettable pour cette thèse que Ramsay ait été un ami du fameux Désaguliers, le réformateur de la Maçonnerie au xviii^e siècle, le père de la Maçonnerie moderne et le satanique animateur de son essor dans le monde à cette époque. Ne l'oublions pas; dans cet ordre et ce genre d'action, bien que plus célèbre, un Voltaire lui-même n'est qu'un mince comparée au regard de Désaguliers. Ramsay n'était-il pas, d'ailleurs, un fidèle de ce « Club de l'Entresol » où il pouvait rencontrer d'autres sectaires, et, notam-

tions qu'eut, à ce moment, dans toute l'Europe, ce courant d'illuminisme avant la lettre que l'Eglise a frappé sous le nom de « quiétisme ».

Ayant déjà dit (21) quelles responsabilités écrasantes jansénisme et gallicanisme eurent dans la préparation de la Révolution, il est inutile d'y revenir longuement. Mais le fait est que, si l'idée d'une cinquième colonne mérite d'être employée, c'est bien à leur endroit.

On l'a fait observer; le jansénisme fut la première hérésie dont les tenants refusèrent toujours de quitter l'Eglise; et l'on peut dire que, désormais, jusqu'au modernisme et à ses séquelles, un tel exemple ne manquera pas d'être suivi.

Doctrines d'un Luther de moindre envergure, mais d'un Luther n'apostasiant pas pour mieux tromper les simples, le jansénisme, transfuge de l'Eglise, en conserva l'uniforme sacerdotal (22).

S'il advint parfois à l'abbé de Saint-Cyran de laisser percer quelques vagues désirs de rénovation sociale, il faut avouer que les premiers sectaires du jansénisme s'étaient montrés assez circonspects sur ce point. Il appartient à l'oratorien Quesnel de dissiper toute équivoque et de développer logiquement les conséquences des principes posés par la secte. Discu-

ment, les chefs de file: Bolingbroke et Walpole, etc.? Après sa mort, on eut la preuve que, tout en jouant les francs-tireurs, Ramsay avait bien fait le jeu de la « Maçonnerie Bleue », qui fut la plus directement hostile au catholicisme.

(21) Cf. le chapitre précédent.

(22) *Opus cil.*⁹ t. I, p. 19. Cf. ce passage de Joseph de Maistre: « Quoique, dans la Révolution, la secte janséniste semble n'avoir servi qu'en second, comme le valet de l'exécuteur, elle est peut-être, dans le principe, plus coupable que les ignobles ouvriers qui achevèrent l'œuvre, car ce fut le jansénisme qui porta les premiers coups à la pierre angulaire de l'édifice par ses criminelles innovations. Et, dans ces sortes de cas..., celui qui argumente est plus coupable que celui qui assassine... Qu'on relise les discours prononcés dans la séance de la Convention nationale, où l'on discuta la question de savoir si le roi pouvait être jugé, séance qui fut, pour le royal martyr, l'escalier de l'échafaud; on y verra de quelle manière le jansénisme opina. Quelques jours après seulement (le 13 février 1793, vers les onze heures du matin), je l'entendis, dans la chaire d'une cathédrale étrangère, expliquer à ses auditeurs, qu'il appelait citoyens, les bases de la nouvelle organisation ecclésiastique: Vous êtes alarmés, leur disait-il, de voir les élections données au peuple, mais songez donc que, tout à l'heure, elles appartenaient au roi, qui n'était, après tout, qu'un commis de la nation, dont nous sommes débarrassés. » (*De l'Eglise Gallicane*).

tant le pouvoir attaché au Siège romain, « c'est l'Eglise, écrit-il, qui a
 « le droit d'excommunier, pour l'exercer par les premiers pasteurs, du
 * consentement au moins présumé de tout le corps ». Autrement dit, pré-
 cisera un de ses disciples, l'abbé Legros (23) : « Les évêques, en recevant
 « de Jésus-Christ le pouvoir de gouverner, le reçoivent comme ministres
 « de l'Eglise pour exercer en son nom ce pouvoir dont la propriété réside
 « dans tout le corps. » Et, à cet égard, « il en est de l'autorité spirituelle
 < comme de la juridiction temporelle, qui est dans une république ». Ainsi,
 Luther se trouvait-il rejoint, qui avait écrit : « Les évêques et
 « autres pasteurs n'ont par-dessus les autres chrétiens que le seul minis-
 « tère qui leur a été commis du consentement du peuple. Qu'ils sachent
 « donc qu'ils n'ont aucun droit de nous faire des commandements, si
 < ce n'est qu'autant que nous voulons bien y consentir. » (24)

Fausse conception, du pouvoir ecclésiastique autant que du pouvoir civil, que l'on retrouvera désormais sous-jacente à toutes les doctrines des diverses cinquièmes colonnes que nous aurons à mentionner.

On comprend sur quel fond d'idéologie allait se faire l'union de tous ces pré-révolutionnaires : protestants, jansénistes, non trop éloignés, somme toute, du démocratisme aristocratique des disciples de Fénelon.

On comprend surtout l'accueil que semblables théories devaient trouver dans une gent parlementaire dont la puissance tendait, non seulement à s'opposer de plus en plus au pouvoir royal, mais à se prendre pour l'expression de la nation et le rempart des libertés gallicanes. Désormais le front sera commun.

Les arguments sont significatifs qui circulèrent à l'avènement de Louis XVI, et qu'un auteur anonyme devait stigmatiser quelque vingt ans plus tard dans un ouvrage, publié à Francfort, intitulé: « Le système
 « gallican atteint et convaincu d'avoir été la première et principale cause
 « de la Révolution. » On y peut voir que, dès cette époque, il existait déjà bon nombre de docteurs pour affirmer que l'Etat, comme tel, doit être laïque et pour prétendre « dépassée » toute conception « sacrée » de la société.

« Suivant les gallicans, est-il écrit dans cet opuscule, le trône des
 « rois très chrétiens ne fut plus fondé sur le trône de Jésus-Christ. Il
 « n'eut plus d'autre fondement que la religion naturelle, le déisme, d'au-
 « tre soutien que l'enthousiasme, que l'opinion nationale, et le peuple

(23) Dans son ouvrage: *a Renversement des Libertés gallicanes* ».

(24) *De Captivitate Babylonis*, t. II, p. 282.

« français ne dut plus voir et ne vit plus dans son roi le successeur des
 « Clovis, des Charlemagne, des saint Louis et le représentant de Jésus-
 « Christ, mais le successeur des Pharamond, des Clodion, et le représen-
 « tant du Dieu de la nature. Ainsi, les rois très chrétiens furent dispensés
 « de faire hommage à Jésus-Christ de leur sceptre, de leur couronne,
 « de tous leurs droits; leur sacre ne fut plus qu'une cérémonie inutile,
 « qui ne signifiait plus rien et les serments qu'ils y prêtaient comme sujets
 « de Jésus-Christ, comme dépositaires de son autorité royale qu'une vaine
 « formule qui n'obligeait plus à rien f20). Et, non seulement ils ne durent
 « plus rien, comme rois, ni à son Eglise, ni à la religion; mais ils ne
 * furent plus tenus, même comme particuliers, ni de reconnaître l'une,
 « ni de professer l'autre ». Autrement dit, et contrairement à ce qui s'était
 passé lors de l'avènement d'Henry IV, l'appartenance au catholicisme du
 Chef de la France n'apparaissait plus comme la première sûreté que le
 « prince » devait offrir pour le gouvernement de la nation. Il est vrai
 qu'aujourd'hui, chacun trouve normal de voir la Fille Aînée de l'Eglise
 gouvernée par des protestants, des Juifs ou des francs-maçons. Si quel-
 qu'un, toutefois, s'en allait dire que le gallicisme n'est pas mort, on devine
 quels sarcasmes accueilleraient semblables propos. Pour être convaincu de
 cette survie, il suffirait de lire cependant le premier des fameux « qua-
 tre articles » de la trop célèbre « déclaration » du 19 mars 1683.

Qui osera prétendre qu'il ne nous est plus donné d'entendre l'écho
 de ce qu'il exprime ? Que dit-on ? Et que dit-il ? « Que saint Pierre
 « et ses successeurs..., que toute l'Eglise même, n'ont reçu de puissance
 « de Dieu que sur les choses spirituelles et qui concernent le salut, et
 « non point sur les choses temporelles et civiles, Jésus-Christ nous appre-
 « nant lui-même que son royaume n'est pas de ce monde; et, en un autre
 * endroit, qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce
 « qui est à Dieu, et qu'ainsi, ce précepte de l'apôtre saint Paul ne peut
 « en rien être altéré ou ébranlé. « *Q«e toute personne soit soumise aux*
 * *puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de*
 « *Dieu, et c'est lui-même qui ordonne celles qui sont sur la terre; celui*25

(25) «Aussi, lorsqu'à l'avènement de Louis XVI. il fut question de la cérémonie
 « du sacre, on délibéra dans son Conseil si cette cérémonie aurait lieu, tant clic était
 « regardée généralement comme inutile et superflue, d'après les gallicans. Cependant
 « on décida pour l'affirmative, et Louis XVI fut sacré; mais le prédicateur eut
 « soin, pendant la cérémonie, de prévenir les conséquences frappantes qu'on en pou-
 « vait tirer en faveur de la royauté temporelle de Jésus-Christ. et de la dépendance
 « de nos rois à l'égard de cette royauté, en annonçant hautement, en présence du
 « peuple étonné et conformément à la doctrine gallicane, que cette cérémonie n'était
 « point obligatoire pour le roi. ni essentielle à sa charge. » (Note de l'auteur anonyme)

donc qui s'oppose aux puissances résiste à l'ordre de Dieu ». Nous déclarons en conséquence que les rois et les souverains ne sont soumis à « aucune puissance ecclésiastique par l'ordre de Dieu dans les choses temporelles; qu'ils ne peuvent être déposés directement ou indirectement par l'autorité des chefs de l'Eglise; que leurs sujets ne peuvent être dispensés de la soumission et de l'obéissance qu'ils leur doivent < ou absous du serment de fidélité; et que cette doctrine, nécessaire pour la tranquillité publique et non moins nécessaire à l'Eglise qu'à l'Etat, doit être inviolablement suivie comme conforme à la parole de Dieu, à la tradition des saints Pères et aux exemples des saints... »

Certes, la terminologie date un peu et l'on n'entend plus guère parler autour de soi des princes déposés par le pape, ni de sujets relevés de leur serment de fidélité ! A ces formules près cependant, il faut admettre que l'argumentation n'a guère changé et que le texte fort équivoque de ce premier article gallican pourrait, après quelques retouches, servir de profession de foi à maints catholiques libéraux, modernistes, siFonistes ou progressistes, rencontrés journellement.

« *Mon royaume n'est pas de ce monde... Il faut rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* » Formules qui servent plus que jamais à couper la parole à qui s'efforce de rappeler la doctrine, pourtant classique, des devoirs de l'Etat envers Dieu. Or, combien ignorent que c'est avec la même fausse interprétation des mêmes maximes qu'jansénistes et gallicans travaillèrent à saper l'ordre chrétien dès le milieu du XVII^e siècle.

On sait ce qu'il en advint à la fin du XVIII^e siècle, et nous n'avons pas à revenir (26) sur les abus qui furent les fruits évidents de cette arborescence de doctrines déjà dites modernes. « On vit, fait observer Claudio Jannet, dans presque toutes les loges établies à cette époque, des curés, des chanoines. Ce fait ne s'était pas produit lors de la fondation des loges au milieu du siècle. Les prêtres gallicans en étaient-ils arrivés à ignorer les censures si graves portées par les Souverains Pontifes, ou bien faut-il voir dans leur présence au sein des loges une preuve de la corruption qui, à cette époque, avait gagné une partie du premier ordre de l'Etat et qui devait amener tant de défections lors de la constitution civile du clergé ? Les deux explications sont vraies, l'une et l'autre suivant les personnes...

(26) Nous avons eu l'occasion d'aborder ce sujet dans un chapitre précédent. Cf. *La Révolution*, chap, précédent.

POUR QU'IL RÈGNE

« Ce sont là des détails douloureux à rappeler : mais l'histoire a ses
« droits et ses leçons. Quelque faute toujours précéda les grands crimes:
« les chanoines et les religieux francs-maçons sont l'explication des prê-
« très assermentés et apostats. » (27)28

LE «CHRIST RÉVOLUTIONNAIRE» ET LA JÉRUSALEM NOUVELLE» DES LIBÉRAUX

Au moins, ces pénibles rappels expliquent-ils, non seulement la présence d'un trop grand nombre de clercs parmi les révolutionnaires mais l'emploi par ces derniers de formules à caractère évangélique.

Rousseau, il est vrai, avait indiqué le chemin. Et, à sa suite, comme à son exemple, « sans-culottes » et jacobins se gardèrent de sous-estimer la puissance redoutable d'équivoques aussi propices à abuser les simples. » (M)

« Rapprochements blasphématoires entre l'Evangile et la Révolution », s'écriera saint Pie X, cent vingt ans plus tard. Mais le fait est que le blasphème de tels rapprochements eut lieu dès le début. Avant de devenir, en effet, le leitmotiv de Lamennais et de ses descendants jusqu'à nos modernistes, sillonistes et progressistes, cette façon de présenter les choses fut celle des Weishaupt, des Camille Desmoulins, des Marat, des Babeuf..., des carbonari, etc.

« Personne n'a frayé à la Liberté des voies aussi sûres que notre « grand maître Jésus de Nazareth », avait déjà écrit Weishaupt, le satanique fondateur des Illuminés de Bavière. « Jésus..., premier sans-culotte », dira Camille Desmoulins; Gracchus Babeuf le revendiquera comme

(27) Cf. *Les Sociétés secrètes et la Société*, t. III. p. 43 à 47. On pourra voir, d'ailleurs, dans ce même volume que, si le mal fut profond à cette époque, il y eut un certain nombre de prélats pour le combattre hardiment et malgré les persécutions dont ils furent victimes assez souvent. Citons entre autres Mgr Biord, évêque savoyard, qui sut faire une guerre implacable aux francs-maçons et, plus particulièrement, aux clercs entrés dans les « loges ». Citons encore Mgr Concn de Saint-Luc, évêque de Quimper.

(28) Cf. Mgr Dclassus, *opus cit.* p. 519: « Donner au peuple cette conviction que la doctrine démocratique est la doctrine même de l'Evangile, la pure doctrine de « Jésus-Christ et surtout arriver à lui faire donner cette conviction par des prêtres, « c'était, assurément, le moyen de plus ingénieux et le plus infailible de faire arriver à et d'asseoir à tout jamais la Revolution... »

un maître des « partageux ». Marat, plus explicite, ne craindra pas d'affirmer que « la Révolution est tout entière sortie de l'Evangile... Jésus-Christ est notre maître à tous. » Proudhon parlera du « divin socialiste », faisant écho en cela au « nouveau christianisme » de Saint-Simon. Pie VIII, de son côté, dans la Bulle *Ecclesiam a Jesu-Christo* notera que « les carbonari affectent un singulier respect et un zèle merveilleux pour la religion catholique, et pour la doctrine et la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'ils ont parfois l'audace de nommer leur grand maître et le chef de leur société. »

« Le Christianisme, disait Edgar Quinet, reste enfermé dans les tombeaux jusqu'à l'heure de la Révolution française, où l'on peut dire qu'il ressuscite, qu'il prend corps, qu'il se fait pour la première fois toucher, palper, par la main des incrédules, dans les institutions et dans le droit. L'Eglise était devenue la pierre qui enfermait l'esprit dans le sépulcre. Il fallait que cette pierre fût ôtée... »

Et, jusqu'à nos jours, l'énumération pourrait s'étendre. On y trouverait Edouard Herriot, affirmant aux obsèques de Marc Sangnier que « s'il y a des socialismes plus savants, il n'y en a pas de plus persuasif que celui de l'Evangile... »

On voit le ton.

Dans ce courant d'éloges adressés par des non catholiques à un Evangile ou à un Christ présentés comme révolutionnaires, tel passage de Bûchez, écrit en 1836, semble bien contenir l'essentiel: « La Révolution française, affirmait-il, est la conséquence dernière et la plus avancée de la civilisation moderne; et la civilisation moderne est tout entière sortie de l'Evangile. C'est un fait irrécusable quand on étudie l'histoire, particulièrement celle de notre pays et que l'on en analyse les événements et leurs idées motrices. Tous les principes inscrits par la Révolution sur ses drapeaux et dans ses codes, ainsi que les mots d'Egalité et de Fraternité mis à la tête de tous ses actes, et avec lesquels elle justifia toutes ses œuvres, deviennent un fait incontestable si on les examine et les compare avec la doctrine de Jésus-Christ. »

Comment tant d'assurance ne forcerait-elle pas l'attention ?

Si l'on en comprend le sens du refus exprimé par la dernière proposition (29) du *Syllabus*, on ne peut pas ne pas être étonné par l'ampleur et la gravité d'une telle opposition :

(29) *Proposition. 50 (condamnée)* : « Le Pontife Romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne » (Alloc. *Jamdudum cernimus*, 18 mars 1861).

— D'une part, le Vicaire *de Jésus-Christ* condamnant jusqu'à l'espérance d'une réconciliation entre le catholicisme et la civilisation moderne issue de la Révolution...

— D'autre part, les hommes de la Révolution se réclamant de l'Évangile, et prétendant que la civilisation moderne en est issue... !

Imagine-t-on contradiction plus complète ? (30)

Elle n'est pas la plus étonnante !

Que certains révolutionnaires entrent en conflit avec l'Eglise au sujet de quelques références à l'Évangile, la chose, au fond, n'est pas extraordinaire et l'on peut dire qu'ennemies irréductibles par ailleurs, l'Eglise et la Révolution s'opposent encore là-dessus.

Mais que des hommes réputés catholiques et s'affirmant tels puissent tenir à la lettre propos semblables à ceux que nous venons de retranscrire, que ces hommes proclament à leur tour, comme les adversaires les plus évidents de leur foi et malgré les observations et condamnations de la hiérarchie ecclésiastique, les prétendues origines chrétiennes de la Révolution, voilà qui devrait étonner beaucoup plus.

Et qu'on ne vienne pas dire que, dans cet immense et très complexe phénomène de la Révolution, ces chrétiens admirent, en réalité, tout autre chose que ce qui provoque, d'autre part, l'enthousiasme des révolutionnaires ! Non, ce n'est point pour quelques avantages accidentels, comme par exemple, l'unification du système métrique, que la Révolution sera louée. Elle le sera pour ce qu'elle a d'essentiel, pour son esprit même, pour sa doctrine fondamentale, pour ce qui, en elle, exalte les sectaires, et les impies : sa volonté de sécularisation de la vie sociale, son exclusion systématique de ce que ses agents appellent le « principe théocratique » ; en fait, Jésus-Christ et son Eglise chassés de partout.

Oui, c'est sur cela et non sur autre chose que se produit l'accord des révolutionnaires et de ceux que l'on peut appeler du terme général : catholiques-libéraux.

(30) Et qu'on n'aille pas incriminer, comme certains osent le faire, la prétendue intempestivité de Pie IX ! Saint Pie X, tout aussi bien, condamna le blasphème (sic) de ces rapprochements entre l'Évangile et la Révolution. Léon XIII lui-même, que d'aucuns n'ont pas craint de présenter comme un pape « libéral », a été, en ce chapitre, aussi sévère que Pie IX l'avait été et que saint Pie X devait l'être : « Que chacun « évite toute liaison, écrivait-il le 8 décembre 1892, avec ceux qui se déguisent sous « le masque de la tolérance universelle, du respect pour toutes les religions, de la « manie de concilier les maximes de l'Évangile avec celles de la Révolution, le Christ a avec Bélial, l'Eglise de Dieu avec l'Etat sans Dieu. »

Les formules de propagande seront différentes. D'un côté, l'impiété étant manifeste, on comprend que, de l'autre, il n'en puisse être question.

Les deux courants, pourtant, tendent au même but. Les catholiques-libéraux, bien sûr, n'exigeront pas la sécularisation des institutions et de la vie sociale par haine explicite de la religion. Ils la proposeront et la présenteront comme voulue par l'« évolution » de l'histoire.

La formule traditionnelle de l'ordre social (autrement dit, ce qui fut toujours désigné par l'Eglise comme la norme des relations entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel)..., une telle formule sera présentée comme ayant eu, jadis, peut-être, sa raison d'être, quand les peuples étaient encore enfants. Mais aujourd'hui que ces peuples ont grandi, « pris conscience » d'eux-même, le rôle que l'Eglise avait jusque là assuré à leur profit; rôle de mère — sinon de nourrice et de gouvernante — perd toute légitimité. Et non seulement elle doit cesser de remplir ces fonctions, mais elle doit comprendre qu'il ne lui faut plus chercher à les remplir. Bien loin de résister au courant révolutionnaire qui l'écarte de partout, tendant à la confiner dans un sanctuaire autour duquel on fait le vide, elle doit se retirer, s'effacer d'elle-même.

A croire ces nouveaux docteurs qui continuent à se dire ses fils et sont parfois ses prêtres, l'Eglise doit collaborer à sa propre expulsion en reconnaissant notamment que ce rôle d'institutrice des nations fut exceptionnel, en dehors de ses attributions normales, que, la loi naturelle autant que la loi surnaturelle ne justifiant pas cela, il aurait suffi, comme il suffit aujourd'hui à l'équilibre de l'ordre temporel, d'un climat de fraternité dans le cadre d'une cité « interconfessionnaliste », à tolérance morale et dogmatique pratiquement illimitée.

Nul doute, enseigneront encore ces mêmes docteurs, qu'en diffusant par le monde cet amour inconditionné de la tolérance pour tous et pour tout, la Révolution, malgré quelques excès impies sans importance parce que dus à des mouvements de réaction occasionnels beaucoup plus qu'à un esprit d'irréligion profonde... nul doute que la Révolution n'ait fait accomplir un pas nouveau à l'humanité, non plus, certes, dans le sens de cette chrétienté « sacrale » du Moyen-Age, laquelle était « pharisaïque » parce que tout extérieure, comme nous le comprenons désormais, mais dans le sens de la véritable chrétienté, de cette * chrétienté nouvelle », où tout sera tellement épuré que les différences de religion y seront en fait comptées pour rien et que cette société sera dite chrétienne sans qu'il lui soit nécessaire de croire même à Jésus-Christ.

Et, ce monde dont le Seigneur et Sauveur aura été pratiquement chassé, on aura l'audace de nous le présenter comme une Jérusalem nou-

velle, chef-d'œuvre politique et social de l'élaboration historique des siècles chrétiens, triomphe de l'action secrète, mais décisive, paraît-il, du ferment évangélique dans les couches profondes d'une humanité qui se trouvera ainsi sauvée sans même l'avoir su ni voulu.

A quelques nuances près, qui tiennent aux ressources de l'expression et de l'imagination beaucoup plus qu'au fond de la pensée, tel fut, tel est, ce qu'on peut appeler la dialectique de base de tout le catholicisme-libéral. Selon les milieux et les circonstances, considérations et images seront modifiées, quelques développements personnels pourront y être joints. Il y aura surtout la grande différence entre ce qui se dit et ce qui s'écrit. Les plus habiles, sentant combien cela heurte l'authentique doctrine de l'Eglise, sauront éviter tout dogmatisme en cet endroit et n'avanceront leurs propositions que comme formules d'hypothèse. Les moins habiles, eux, qui sont surtout les plus intempestifs, sinon les plus francs, confesseront leur attachement profond à une façon de voir qu'ils estiment être la « vérité » enfin découverte après les honteux errements politiques et sociaux qui, jusqu'à l'aurore de 89, ont, à les en croire, obscurci l'histoire de l'occident chrétien.

Pour nous, qui n'avons à sonder ni les reins ni les cœurs, il nous suffit de constater que, quelles que fussent ou soient les intentions de ceux qui défendirent ou défendent encore pareilles conceptions ou tactiques, l'opération consiste en réalité à laisser le passage à la Révolution et à la Révolution dans ce qu'elle a..., dans ce qu'elle devrait avoir de plus exécration pour une âme chrétienne ou simplement religieuse : le laïcisme, le naturalisme politique, l'athéisme social, l'humanité se prenant elle-même pour sa propre fin, les « Droits de l'Homme » sans contre-partie d'aucun devoir et surtout sans contre-partie de devoirs envers Dieu.

Scandale de ces chrétiens qui, en fait, travaillent à livrer ce que l'ennemi ne serait jamais parvenu à arracher s'il n'avait trouvé à l'intérieur de la place une pareille complicité. Complicité dont l'assaillant lui-même tint à reconnaître l'efficacité décisive au cours d'une mémorable séance après le vote de la « loi de séparation ».

— Je dis, messieurs, s'écria Briand, en adressant ces félicitations cin-
« glantes à ses collègues catholiques du centre et de droite..., je dis, mes-
« sieurs que, quand une loi a été faite avec votre collaboration...

— Non, interrompit M. Grousseau.

— Monsieur Grousseau, répartit Briand, il n'est pas niable que, si
« les adversaires de la Séparation, qui étaient très nombreux dans la
« commission, nous avaient dit, dès le début : « Vous posez une question

« que nous n'avons même pas, nous catholiques, le droit de discuter, vous
« allez légiférer sur une matière que nous ne sommes pas compétents pour
« apprécier, nous nous retirons », c'était l'impossibilité pour nous d'éla-
« borer notre projet de loi. »

Et ce courant de complicité évidente, plus ou moins consciente sans doute, mais d'une efficacité certaine, que, pour des commodités de rédaction nous n'avons jusqu'ici appelé que du seul nom de « catholicisme-libéral », il faut dire maintenant, dans une description plus minutieuse, combien il fut, combien il demeure multiple et persistant, malgré les nombreuses condamnations dont les Souverains Pontifes l'accablèrent.

A l'exemple du jansénisme, son aïeul, il excelle à se soustraire aux coups dont on le frappe et à se redresser alors qu'on le pouvait croire anéanti.

Les jansénistes du XVIII^e siècle, s'ils contribuèrent puissamment au triomphe de la Révolution, avaient, au moins, l'excuse de nourrir beaucoup d'illusions sur ce que devait être celle-ci et d'ignorer de quelles abominations elle deviendrait la source.

Rien de semblable au bénéfice des catholiques-libéraux ! Pour eux, comme pour tous désormais, existe la leçon de 89 et de 93. La Révolution a eu lieu et ses enseignements sont éclatants. Et non seulement la Révolution a eu lieu, mais elle se développe, se poursuit dans le monde, déversant partout le flot de ses conséquences inexorables de laïcisme et de sécularisation méthodique, voire de persécution sanglante ou larvée...

Les catholiques-libéraux n'en restent pas moins inébranlables dans leurs convictions. Ni les encycliques, ni l'évidence de ce qu'ils sont bien obligés d'appeler comme les autres la déchristianisation générale de la société, ne sont parvenus à les éclairer.

Leur flux victorieux avance comme la mer aux cris insolents et moqueurs d'un triomphe incontestable (31). Spectacle qui constitue la plus effroyable, la plus insidieuse des tentations pour quiconque manquerait de foi et tendrait à douter, ne serait-ce qu'un instant, de la cohérence,

(31) Cf. CCS quelques lignes du *Figaro Littéraire* (14 août 1954). Article de M. A. Billy: « On me dit que des catholiques ont introduit en cour de Rome une demande de réhabilitation de Lamennais. Je ne crois pas que ce soit sérieux... » Certes, les tendances de *L'Avenir* ne seraient plus condamnées de nos jours; elles sont même devenues les tendances officielles de l'Eglise; Lamennais, aujourd'hui, si du moins il en était resté, sur des questions de foi, au point où il en était en 1832, serait peut-être cardinal... »

POUR QU'IL RÈGNE

de la permanence, de la vérité de l'enseignement romain sur ces questions depuis plus d'un siècle.

Leur progression n'a pas cessé et même les excès les plus impies d'une Révolution toujours plus envahissante ne leur ont fait abandonner en rien leur volonté de s'unir à elle. Toujours prêts à accabler de jugements sévères les plus saines démarches de leurs frères dans le Christ, sinon la conduite plus générale de l'Eglise dans le passé, ils possèdent des trésors d'indulgences et mille raisons péremptoires pour excuser les incendiaires des Eglises d'Espagne ou d'ailleurs, les déterreurs de carmélites et les bourreaux de millions de martyrs.

Depuis Lamennais et « L'Avenir », condamnés par Grégoire XVI dès 1831, ils ont été recondamnés inlassablement par Pie IX, sous le nom de « catholiques-libéraux », par Léon XIII sous celui de l'« américanisme », par saint Pie X sous le couvert du « modernisme » et du « Sillon », par Pie XI sous l'aspect de ce *cpi'Ubi Arcano Dei* appelle « modernisme juridique et social », et de nos jours, enfin, sous l'étiquette du « progressisme ».

UN COURANT QUI PREPARE LES VOIES A LA RÉVOLUTION : LE « CATHOLICISME-LIBÉRAL »

Depuis plus d'un siècle, donc, on peut dire qu'il existe au sein même de l'Eglise un courant continu et de plus en plus fort qui prépare les voies à la Révolution. Comment s'étonner, dès lors, des progrès de celle-ci dans le monde ?

« Il existe un mal pire et plus meurtrier que la persécution, a dit * saint Cyprien, c'est l'empoisonnement perfide de la mentalité ». Et Bossuet, commentant *l'Apocalypse*, remarquait dans l'Eglise deux sortes de persécutions : « La première a son commencement sous l'empire romain, « où la violence devait prévaloir, la seconde à la fin des siècles où sera « le règne de la séduction. »

Or, quelle séduction plus dangereuse que celle de catholiques s'en allant dire, comme les pires ennemis de l'ordre chrétien, que la Révolution est fille du Christ ? Erreur abominable, écrivait Blanc de Saint-Bonnet, que celle d'attribuer à Dieu le fruit de la perversion des hommes et, à des hommes pervers, les fruits que nous tenons de Dieu. « Ce sera la pierre

« d'achoppement de l'époque, poursuivait l'auteur de « La Légitimité ».
« Et le mirage est tel que beaucoup parmi les plus sages ne savent pas
« encore où fixer leur esprit. »

LAMENNAIS

C'est à Lamennais qu'après les crises aiguës de la persécution révolutionnaire, revint le triste honneur de donner à ce courant détestable une impulsion décisive. Comme saint Pie X en fera plus tard le reproche aux animateurs du « Sillon », il manqua, lui aussi, de formation doctrinale. « Insuffisamment armé de science historique, de saine philosophie et de « forte théologie pour affronter sans péril les difficiles problèmes sociaux « vers lesquels il était entraîné », il avait, en outre, trop admiré Rousseau dans sa jeunesse pour qu'on refuse d'admettre, en parlant de lui, ce mot de Lacordaire : « C'était un homme en l'air de tous les côtés. » (32)

Il s'était d'abord présenté pour combattre les principes subversifs. Il devint évident que jamais l'Eglise ne pourrait consentir à être défendue au prix de tels dommages. Lamennais fut, à vrai dire, beaucoup plus anti-gallican qu'authentiquement ultramontain.

En ses débuts, certes, en le voyant confondre sous un même anathème les sophistes, le protestantisme et la Révolution, les intelligences ou plutôt les cœurs, prompts à se laisser séduire, acceptèrent l'écrivain comme un vengeur prédestiné de l'Eglise et du nom chrétien. On applaudissait à son énergie, on exaltait son talent, on se trouvait très disposé à accuser d'ingratitude, d'injustice, de jalousie peut-être, les quelques sages qui, sans se laisser emporter au torrent des admirations, mesuraient d'un œil investigateur les tendances pernicieuses encore contenues dans l'œuf... Ces sages,

(32) « Sa vie avait été mal préparée: point d'éducation régulière, point d'études « conduites par une autorité hiérarchique; une chambre, des livres, une lecture « assidue de tout ce qui lui tombait sous la main, l'abandon précoce à son propre « esprit, quelques semaines de séminaire, tout au plus. A la lettre, il ignorait en « théologie des choses très vulgaires: telles, par exemple, que les fondements de la « distinction entre la nature et la grâce. Ce défaut premier de sa formation intellec- « tuelle avait laissé en lui des lacunes qui ne se comblèrent jamais... Son intelligence. « vicieuse en elle-même, par défaut de souplesse, n'avait donc pas trouvé dans sa « vie des points d'appui capables de la soutenir. C'était un homme en l'air de tous « les côtés. » (Lacordaire.)

en effet, n'avaient pas grand mal à faire observer l'indigence de l'argumentation lamennaisienne, même dans ses meilleurs desseins. Sa doctrine de la suprématie pontificale était aussi tapageuse que peu fondée sur ses véritables arguments et le gallicanisme ecclésiastique lui-même, le plus inoffensif sinon le plus légitime, n'apparaissait sous sa plume qu'à l'état d'hérésie ou de stupidité. Pour tout dire, ce n'était que par son côté destructeur qu'il excellait.

Les plus sombres pressentiments étaient dès lors permis.

Bien avant la condamnation de « L'Avenir » (33), Léon XII manifesta des craintes véritablement inspirées et dont le Cardinal Bernetti transmit l'écho au duc de Laval-Montmorency dans une lettre du 30 août 1824.

« Nous avons à Rome l'abbé de Lamennais, écrivait l'illustre Secrétaire d'Etat, et je trouve qu'il ne répond pas en tout point à son immense réputation... Il a dans sa physionomie et dans son maintien quelque chose d'étriqué ou d'embarrassé qui fait mal... A une de mes premières audiences, le Saint-Père m'a demandé si je l'avais vu et ce que j'en pensais. Ne voulant pas m'avancer sur ce terrain et ayant entendu dire que le Pape se montrait bien disposé pour lui. j'ai fait une réponse dilatoire. Bientôt je suis resté tout stupéfait, lorsque le Saint-Père, d'une voix calme et presque triste m'a dit : « Eh bien ! Nous l'aurons mieux jugé que pas un. Quand nous l'avons reçu et entretenu, nous avons été frappé d'effroi. Depuis ce jour, nous avons sans cesse devant les yeux sa face de damné... » Le Saint-Père me disait cela si sérieusement que je n'ai pu m'empêcher de sourire. « Oui, ajouta-t-il en me regardant, oui, ce prêtre a une face de damné. Il y a de l'hérésie sur son front... » Je n'ai jamais pu faire revenir le Pape sur une pareille idée... »

Ainsi, dès 1824, Léon XII faisait part au cardinal Bernetti des plus sombres pressentiments sur celui qui n'était pas encore le père du catholicisme-libéral. D'aucuns s'étonneront peut-être de la rigueur du jugement; mais, comme on l'a déjà fait observer, à trois années de là et quand les choses en étaient encore dans le même état, un simple laïc, Villemain, confirmait à sa façon la sentence du Souverain Pontife en se tenant pourtant au seul point de vue littéraire.

Dans son « Cours de Littérature française » (34), parlant de l'influence de Rousseau sur les plus grands esprits du XIX^e siècle : « Elle se retrouve,

(33) ...par Grégoire XVI (15 août 1832).

(34) *Tableau du XVIII^e siècle*, t. II, p. 523 (Edit. 1827).

. écrivait-t-il, dans l'un des plus véhéments contradicteurs que ses écrits
• aient rencontrés dans nos jours. Le célèbre auteur de « l'indifférence »,
* dans sa logique hardie et tranchante, dans son style impétueux et tra-
. vaillé, offre plus d'un trait de ressemblance avec le peintre d'« Emile »,
. dont il a peut-être trop vanté l'élocution enchanteresse...

« Quant au fond même des opinions, si le prêtre du XIX^e siècle réfute,
« avec une grande hauteur, les contradictions et l'insuffisance du théisme
. de Rousseau, on démêle pourtant je ne sais quelle prédilection dans
« l'hostilité même. On reconnaît la leçon oratoire du maître dans les rudes
« coups que lui porte l'élève et on retrouve même sa leçon philosophi-
« que dans quelques opinions hardies, indociles, que garde cet élève pro-
« rerné dans la foi. On sent que l'éloquent apôtre de l'autorité a été assidu
« lecteur du « Contrat social » et que cet ardent esprit pourrait passer
- encore d'un extrême à l'autre. »

Ainsi, le démon de la Révolution parvint-il à reprendre celui dont
il avait d'abord vicié l'intelligence.

Nous n'avons à redire ici ni l'histoire, ni la condamnation de « L'Ave-
nir », ni l'apostasie, ni la fin pitoyable de Lamennais.

On a dit de lui qu'il fut « monarchiste comme Bonald, papiste comme
• De Maistre, bourbonien comme Chateaubriand, ligueur comme les
« Guise ». Mais, vivante image d'ange déchu, il apparut dépouillé de
tout ce qui avait fait sa grandeur. Le docteur, le théologien, l'apologiste,
disparurent. Il ne subsista qu'un révolutionnaire, apôtre du diabolique
évangile de la faim communiste.

Si son apostasie rompit le charme par lequel tant de jeunes avaient
été séduits, le mal n'en demeura pas moins d'un désordre jeté à profusion
dans les esprits.

Combien, dès cette époque, durent penser ce qu'exprimait, semble-t-il,
M. André Billy dans un récent numéro du * Figaro Littéraire » (35) : « Si,
« du moins, Lamennais en était resté, sur les questions de foi, au point
« où il en était en 1832 ! » année pourtant de sa condamnation. Devant
l'excès de sa révolte, ses amis eux-mêmes l'abandonnèrent d'autant plus

(35) N° du 14 août 1954.

qu'elle parut justifier une réprobation qui l'avait pourtant précédée et qui, dans ses arguments fondamentaux, serait restée valable, même si Lamennais s'était soumis et amendé le plus humblement du monde.

Ses disciples s'écartèrent de lui. Cependant, fait encore observer Crétineau-Joly (3e), « la blessure qu'ils en avaient reçue ne se cicatrisa pas si vite. Dans ses œuvres, Lamennais, avait glissé des doctrines si contradictoires et des principes si opposés que l'effusion du repentir ne suffisait pas seule à apaiser tant de tumultes intérieurs. Ses disciples de l'Eglise et du monde, évêques ou prêtres, orateurs ou écrivains, avaient échappé à la flamme; ils n'en sentiront pas moins toujours la fumée : l'influence du maître se propagera par eux et malgré eux. Ils restreignirent à quelques points jugés sans gravité la controverse que le chef de secte avait étendue des sommets de la hiérarchie aux questions les plus élémentaires. » Le ton fut moins violent, les formules plus habiles. Beaucoup estimèrent qu'il n'en fallait pas davantage pour rentrer dans l'orthodoxie.

En réalité, la grande illusion et donc la grande erreur d'une Révolution présentée comme évangélique par essence, d'une Révolution non essentiellement irréconciliable avec le catholicisme, devait rester vivace dans la plupart des esprits.

En enseignant que « la Révolution donna au catholicisme une seconde naissance », Lamennais avait fait sien désormais et fait adopter à ses disciples l'argument le plus insidieux lancé par l'ennemi. Le désarroi des esprits à cette époque, leur manque de formation doctrinale, allaient permettre à l'exécrable sophisme, dès lors qu'il fut repris par des catholiques, de réaliser une des plus insignes catastrophes intellectuelles dont l'histoire offre le spectacle.

Excellent à se dissimuler sous des formules pies ou des propositions généreuses propices à exalter les imaginations, mais ne résistant pas à un examen sérieux de la raison et de la foi, « le mouvement suscité par les hommes de « L'Avenir » », dirons-nous pour parler comme M. François Mauriac (37), devait inaugurer cette série de slogans équivoques sous le signe desquels s'est réalisée, en fait, depuis plus d'un siècle la sécularisation de la société et l'apostasie des nations.

136] *Opus tit.*, t. II, P. 348.

(37) Cf. *Le Figaro* du 3 octobre 1945. « *Les origines d'un Mouvement* η: «A l'intérieur même du christianisme, le mouvement suscité par les hommes de « L'Avenir » n'a jamais cessé de se manifester... Il aura donc fallu plus d'un siècle pour qu'il s'épanouisse enfin. »

RAVAGES DU «CATHOLICISME-LIBERAL»

Dès les débuts, le mal et le malaise apparurent, et d'autant mieux qu'une certaine habitude n'avait pas encore assoupi l'attention comme elle l'a fait aujourd'hui. Symptôme net de gravité, le clergé lui-même fut douloureusement atteint.

Le 4 août 1845, le Cardinal Bernetti ne craignait pas d'écrire à un de ses amis : « Notre jeune clergé est imbu de doctrines libérales... Les « études sérieuses sont abandonnées... Les jeunes s'inquiètent fort peu de « devenir de savants théologiens... Ils sont prêtres, mais aspirent à devenir « « hommes », et c'est inouï tout ce qu'ils mélangent sous ce titre d'homme, « qu'ils préconisent avec une amphase burlesque... Mais cette perversion « « humaine » de la jeunesse n'est pas ce qui préoccupe et tourmente le « plus ici. La partie du clergé qui, après, nous arrive naturellement aux « affaires est mille fois plus entachée du vice libéral. »

On sent vraiment qu'un peu partout, la Haute-Vente est à l'œuvre dans sa tâche plus particulière de gagner les clercs à la Révolution. « Elle « nedisposait, observe Crétineau-Joly f38), que de la partie la plus minime « du clergé; mais cette partie était la plus active ». Rares sont les foyers d'agitation où des prêtres n'apparaissent pas à l'avant-plan, en Italie surtout. « Au milieu de tous ces partis, écrivait un agent des sectes, il y a « une autre division. Je veux parler du clergé, pour lequel Gioberti est « ce qu'est Mazzini pour le parti italien. Gioberti, prêtre, parle aux prêtres leur langage, et je vous disais que nous apprenons de tous côtés « que, dans les rangs du clergé séculier et régulier, les doctrines de liberté, « et le pape à la tête de cette liberté et de l'indépendance italienne sont « une pensée qui en séduit plusieurs, à tel point qu'ils se persuadent que « le catholicisme est une doctrine essentiellement démocratique. Ce parti « grandit chaque jour davantage parmi le clergé. » (39)

Et le mal n'était pas seulement au-delà des Alpes.

« Les églises de France, d'Allemagne et de Belgique s'en trouvaient * infectées. Des jeunes prêtres nourris d'orgueil à l'école de Lamennais

(38) *Opus cit.*, t. II, p. 367.

(39) Cité par Crétineau-Joly, *opus cit.*, t. II, p. 393. C'est vers cette époque que la bienheureuse Anne-Marie Taïgi notait cette vision: « Je vois que l'on ruine et « que l'on étouffe la religion si habilement qu'il reste à peine une centaine de a prêtres qui ne soient pas séduits... »

POUR QU'IL REGNE

« ou de Saint-Simon, aspiraient à régenter le monde du haut de leur
« humilité... et torturaient les Saintes Ecritures pour en extraire des for-
« mules de révolution. » (40)

LES «CATHOLIQUES-LIBERAUX» CONTRE LE PAPE

Au début du pontificat de Pie IX, on vit à quelle détestable confusion tant de folie devait conduire.

On sait qu'à son arrivée sur le trône de saint Pierre et comme pour convaincre les sectaires de mensonge, le pape du *Syllabus* (qu'il nous sera peut-être donné de voir bientôt sur les autels) voulut, dans un effort suprême, réaliser tout le possible pour qu'aux yeux des humbles, les calomnies de la Révolution contre l'Eglise et le gouvernement du Roi-Pontife apparaissent au moins sans objet, et qu'ainsi, on ne puisse plus dire qu'en des heures si graves, la plus haute puissance spirituelle de la terre obéissait, d'abord, à des ambitions temporelles ou à quelque idéologie spécifiquement politique.

Ce fut la période dite « libérale » de ce pontificat. Pie IX, comme César, au témoignage de Pline, s'y montra tout simplement « clément
« jusqu'à être obligé de s'en repentir. »

Une large amnistie inaugura son règne et, bientôt, le nouveau pape autorisa diverses réformes gouvernementales, qui furent jugées révolutionnaires, bien qu'elles n'eussent pour but que l'apaisement des esprits par l'octroi de ce qu'une prudence politique incontestable avait fait concéder aux passions du jour par les vieilles monarchies elles-mêmes.

Le peuple s'en réjouit, mais la Révolution s'empara de ces manifestations pour les tourner contre l'Eglise. Ce fut, selon le mot plaisant de Crétineau-Joly, « l'insurrection des arcs de triomphe », car les louanges même adressées au Pontife le furent de telle sorte et dans des termes tels qu'elles constituaient la plus basse insulte à Pie IX.

Les sectes ne rêvaient-elles pas d'une révolution « en chape et en
« tiare » ? Elles pensèrent, sans doute, forcer la main au Vicaire de Jésus-Christ en agissant et en faisant agir comme si la chose était effectivement en voie de se réaliser, cherchant à faire Pie IX prisonnier de leurs accla-

(40) *Ibid.*, t. II, p. 372.

mations. Tout ce qu'il faisait ou ordonnait était aussitôt commenté et exalté « révolutionnairement ». Au mot d'ordre lancé par les loges une tempête d'hosannas surgit au même instant de tous les points du globe. Par un étrange mépris des traditions sacrées, on prétendit faire de Pie IX une sorte de pontife isolé, de pape sans prédécesseur... Le tout aux cris scandés de : « Viva Pio Nono, solo ! »

On comprend quelle fut sa douleur. Elle envahit son âme. « C'est « le dimanche des Rameaux qui précède la Passion », répétait-il. Ses prétendus admirateurs ne s'en allaient-ils pas à tout venant réclamant des prêtres et du pape la sécularisation (!) de l'Eglise et leur délivrance du joug sacerdotal ?

Pie IX patienta, multiplia instructions et avertissements. Peine perdue!

Déjà, le 11 février 1848, au moment où une foule, enivrée de révolution, l'acclamait à son balcon du Quirinal, un cri, véritable ultimatum, ayant été lancé : « Plus de prêtres au gouvernement ! », le pape avait répondu au vol par ces paroles d'autorité souveraine : « Non posso ! Non debbio ! Non voglio ! »

Trois mots qui retentirent comme un serment.

Pie IX sut le tenir, sans bravade, mais sans crainte, le 29 avril suivant, à l'occasion de la réunion du Sacré-Collège en Consistoire secret. Dans une allocution admirable, le pape libéra son âme et confondit ses détestables acclamateurs.

« Plus d'une fois, s'écria-t-il, vénérables frères, Nous Nous sommes « élevé parmi vous contre l'audace de quelques hommes qui n'ont pas « eu honte de faire, à Nous et au Saint-Siège, l'injure de dire que Nous « Nous serions écarté non seulement des très saintes institutions de nos « prédécesseurs, mais encore (blasphème horrible !) de plus d'un point « capital de l'Eglise. Aujourd'hui encore, il se trouve des gens qui parlent « de Nous comme si Nous étions le principal auteur des commotions « publiques qui, dans ces derniers temps, ont troublé plusieurs pays de « l'Europe et particulièrement l'Italie... Nous croyons donc qu'il est de « notre devoir de prévenir le scandale que des hommes inconsidérés et « trop simples pourraient en recevoir, et de repousser la calomnie qui « n'atteint pas seulement notre humble personne ,mais dont l'outrage « remonte jusqu'au suprême apostolat dont Nous sommes investi et « retombe sur ce siège apostolique. Nos détracteurs, ne pouvant produire « aucune preuve des machinations qu'ils Nous imputent, s'efforcent de « répandre des soupçons sur les actes de l'administration temporelle de « nos Etats. C'est pour leur enlever jusqu'à ce prétexte de calomnie contre

* Nous que Nous voulons, aujourd'hui, exposer clairement et hautement
« devant vous l'origine et l'ensemble de tous ces faits... »

Acte spontané mais nécessaire du Roi-Pontife, cette allocution déchira tous les voiles, démasquant la perversité des méchants autant que les dangereux engouements des sots. Les menées des révolutionnaires étant déjouées, on devine leur fureur. En attendant les pantomimes grotesques de l'abbé Gioberti, un moine devenu communiste : le père Gavazzi, un tribun d'estaminet, Ciceruacchio, rugissent de féroces appels aux armes. Et, de même qu'il avait suffi d'un mot d'ordre des loges pour mobiliser l'étranger pour une campagne d'acclamations à l'adresse d'un pape proclamé « libéral », de même l'étranger, mobilisé une seconde fois, mais pour l'insulte, fit écho, du jour au lendemain, aux vociférations romaines. Ainsi, dans notre «Constitutionnel» du 13 mai pouvait-on lire:

« Ce qui a profondément ému, indigné tout le monde, c'est cette profession de foi illibérale et, je dirai presque, anti-chrétienne... (sic) Vous dire l'indignation, la fureur soulevée par cette allocution fanatique (!?), dont Grégoire XVI lui-même aurait hésité, peut-être, à prendre la responsabilité en un pareil moment, serait chose impossible... Le clergé (? !), la garde nationale, les moines (? !), tous les Romains, en un mot, ont donné au monde le magnifique spectacle de l'accord le plus parfait, de la résistance la plus compacte et la plus unanime. Cet homme qui, naguère, était l'idole de son peuple, pour lequel tous les Italiens auraient bravé le martyre, a perdu en quelques secondes, toute sa popularité... « Il nous a trompés », s'écriaient avec indignation les prêtres qui venaient de prêcher la croisade. « Il nous a trahis », répétait Ciceruacchio, les larmes aux yeux. »

Telle fut, on peut le dire, la « brillante ouverture » et la douloureuse entrée du « catholicisme libéral » dans les annales du XIX^e siècle !

Criminel et odieux dans son contexte historique et humain, il semble qu'après de pareils déboires et une expérience aussi sévère, tout projet de mariage entre l'Eglise et la Révolution aurait dû au moins provoquer une certaine défiance. Il n'en fut rien. C'est, au contraire, sous le pontificat de Pie IX que les catholiques-libéraux virent grossir leurs rangs.

Beaucoup le furent, il est vrai, de façon confuse et sans trop s'en douter. Certains le furent à peine et de telle sorte que les formules libérales dont nous avons pu garder le souvenir furent plutôt chez eux maladresse de langage dans l'expression d'une très louable volonté de conquête décidée à vaincre tout ce qui ne pourrait tenir qu'à la lettre des mots. D'autres se convertirent sur le tard ou après l'éclatante leçon du

Syllabus, et un Lamoricière fut de ce nombre. D'autres furent désabusés par le cours des événements, et tel fut le cas de l'admirable Ozanam longtemps séduit par les sophismes « quarante-huitards ».

Disons que le plus grand nombre fut surtout victime de son ignorance doctrinale et de ce qu'il ne comprit jamais clairement quel piège se cachait sous la fausse habileté de formules jugées d'abord plus propices au triomphe du catholicisme dans le monde moderne.

Loin de nous donc l'intention de dresser ici un palmarès des responsabilités, voire des culpabilités, et d'autant plus que maints passages, identiques dans leur lettre, peuvent fort bien relever d'intentions complètement opposées.

L'essentiel n'est pas de stigmatiser ici les personnes, mais de constater qu'elles ont, en fait, et quelles qu'aient pu être leurs intentions, contribué à l'établissement d'un courant, d'un état d'esprit, d'une mentalité authentiquement « minimiste » dont il faut avoir le courage de dire qu'ils ont créé au sein des masses catholiques comme un climat de moindre résistance, sinon d'accueil à la Révolution et à ses sortilèges idéologiques.

Pour nous, qui, après un siècle, sommes en mesure d'apprécier les résultats, il est permis de ne pas être tendre envers ce qui, paraît-il, devait placer définitivement le monde moderne dans la lumière et sous le sceptre de Jésus-Christ et qui a abouti, en réalité, à l'athéisme institutionnel, au laïcisme de plus en plus envahissant, à l'apostasie des nations, à la sécularisation universelle de la vie, à la déchristianisation et au dépeuplement des séminaires.

Quelle ironie, dès lors, accable celui qui relit aujourd'hui ces prophéties béates et sentencieuses annonçant que les développements de la Révolution étaient le signe d'un authentique essor de l'esprit chrétien !

A défaut de lumières personnelles, il aurait été facile aux intéressés de s'en remettre et de s'abandonner filialement aux directions des encycliques pontificales et aux avertissements de la hiérarchie. Mais les têtes étaient trop enivrées de ce que l'on appelait « les idées nouvelles » pour que le plus grand nombre n'eût pas tendance à considérer comme entachés de « passéisme » le pape et les évêques d'alors. Une phrase du « Testament » de Lacordaire, est, à cet égard, fort significative : « J'étais demeuré « libéral en devenant catholique et je n'avais pas su dissimuler tout ce « qui me séparait, sous ce rapport, du clergé et des chrétiens de mon « temps... » (41)

(41) Douniol, édit., Paris 1879, p. 18.

«RAPPROCHEMENTS BLASPHEMATOIRES» ENTRE L'EGLISE ET LA RÉVOLUTION

« On tremble devant le libéralisme, catholicisez-le et la société renaîtra ». Ce mot de Lamennais (42) aura pour écho des millions d'autres jusqu'à nos jours.

« Au lieu de choisir entre les principes de 89 et les dogmes de la religion catholique, purifions les principes par les dogmes et faisons-les marcher de concert... »} écrira Albert de Broglie dans un numéro du « Correspondant » de 1856.

« Car, entre la Révolution et l'Eglise, estimera Emile Ollivier, il y a des passions, des malentendus, mais pas de dissentiment fondamental. »

Les idées de 89 ne sont-elles pas « sorties de l'Evangile comme autant de fruits exquis », écrira l'abbé Bougaud dans « Le Christianisme et les temps présents ». Et l'abbé Constant, dans sa « Bible de la Liberté » : « L'Evangile est révolutionnaire, Jésus-Christ est mort pour la démocratie de l'univers. »

Plus aveugle sans doute, sinon plus insolent, le Père Maumus qui dans son « Eglise et la France moderne » ne craindra pas d'attribuer à « la direction suprême du grand Léon XIII » la réalisation de ce qu'il appelle cyniquement « le rêve des rédacteurs de « L'Avenir ». Et, également abusé, l'abbé Dabry affirmera, vers la même époque : « L'Eglise reprend aujourd'hui le vrai programme, le véritable esprit de la Révolution... »

« Baptiser la Révolution », ou la « christianiser » paraîtra facile également à Etienne Lamy et à l'abbé Naudet, lequel fut directeur du « Monde » vers 1895. « La Révolution a commencé une ère nouvelle, s'écriera-t-il, cinq ans plus tard à Pau. D'aucuns disent, — et je suis de ceux-là, — que son aube s'est levée il y a près de deux mille ans. »

Paul Bureau ira plus loin encore : « L'idéal de la vertu communiste, prétendra-t-il (43), ne fait-il pas partie de la tradition profonde du christianisme et spécialement du catholicisme ?... Semblablement, comment ne pas reconnaître l'impulsion supra-terrestre chez ces hommes qui, en 1848, après avoir acclamé la Révolution et l'émancipation des travailleurs, assistaient à la bénédiction des arbres de la liberté... »

Symptôme d'un même mal : les campagnes d'articles quasi périodiques qui, d'une façon plus ou moins habile, annoncent, laissent attendre, ou

(42) Lettre du 30 janvier 1829.

(43) *La crise morale*, p. 396.

entretiennent l'idée d'une réconciliation de l'Eglise avec la Franc-Maçonnerie.

Symptôme d'un même mal : les propos « étonnants » qu'à l'occasion, tiennent autour de nous certains contemporains... Telles ces quelques lignes, extraites d'un discours de M. Maurice Schumann, en décembre 1945 :
 « Nous sommes le fruit d'une longue tradition et d'une interminable patience (! ?)... Dans le pays de France, la tradition chrétienne ne peut pas être dissociée de la pensée révolutionnaire (!); elles se complètent l'une l'autre (?) et se nourrissent l'une l'autre. » (!)

Telle encore cette ambition de « réconcilier la vision d'un Joseph de Maistre et celle d'un Lamennais dans l'unité supérieure de la grande sagesse dont saint Thomas est le héraut »..., ambition dont M. Jacques Maritain ose nous parler sans rire dans son ouvrage « Du régime temporel de la liberté » (p. 147).

« Quand, à la fin du XVIII^e siècle, écrit ailleurs ce même auteur, les Droits de l'Homme ont été proclamés en Amérique et en France, et les peuples conviés à l'idéal de liberté, d'égalité et de fraternité, c'est le grand défi du peuple, des hommes de rien, de l'esprit d'enfance (!!!) et de foi (!), et tout ensemble un idéal de générosité universelle qui passait dans l'ordre politique lui-même à l'égard des puissants de ce monde et de leur scepticisme expérimenté. La poussée évangélique (!) qui faisait ainsi irruption portait la marque d'un christianisme laïcisé (! !) (44)

Et encore : « La nation ne sera vraiment unie que lorsqu'un idéal assez puissant l'entraînera vers une grande œuvre commune où les deux traditions de la France de Jeanne d'Arc et de la France des Droits de l'Homme seront réconciliées... » (45). Ou bien : « Ce n'est pas un fait sans signification que la France ait deux fêtes nationales, la fête du 14 juillet et la fête de Jeanne d'Arc, deux fêtes qui se compénètrent et ne font qu'une seule et même promesse. » (46)

Propos d'autant plus douloureux que leur auteur écrivait naguère :
 F Depuis le déclin du Moyen-Age, l'histoire moderne est-elle autre chose
 « que l'histoire de l'agonie et de la mort de la chrétienté ? Saint Vincent
 * Ferrier, au couchant du XIV^e siècle, annonçait la fin du monde et res-

(! I) *Christianisme et Démocratie*, p. 49 (Edition de la Maison Française. New-York. 1945).

(1>) / *Unité d'un peuple libre*. (Le Figaro du 7 décembre 1944).

(IA) *Pour la Justice. Articles et discours*, 1940 à 1945. (Edition de la Maison française. New-York, 1915).

POUR QU'IL RÈGNE

« suscitait des morts en confirmation de sa parole. N'est-ce pas plus
« précisément la fin du monde chrétien qu'il annonçait ? Jeanne d'Arc,
« si elle a réussi à délivrer la France, a échoué dans sa mission de rappeler
« la terre au respect du Droit chrétien. Désormais, l'animal raisonnable
« va s'appuyer sur lui-même; la pierre d'angle ne sera plus le Christ.
« L'esprit d'indépendance absolue qui, en définitive, porte l'homme à
« revendiquer pour lui-même l'« aséité », et qu'on peut appeler l'esprit
« de la Révolution anti-chrétienne, s'introduit victorieusement en Europe
« avec la Renaissance et la Réforme; il soustrait à l'ordre chrétien : ici,
« la sensibilité esthétique et toutes les curiosités de l'esprit, là, la spiritua-
« lité religieuse et la volonté, et vise à remplacer partout le culte des trois
« Personnes divines par le culte du Moi humain. Réprimé au XVII^e siècle,
« lancé au XVIII^e et au XIX^e siècle à la conquête de l'univers, servi
« avec persévérance et habileté par la contre-église maçonnique, il réus-
« sit à écarter Dieu de tout ce qui est centre de pouvoir ou d'autorité
« dans les peuples. » (47)

INCOHÉRENCE DES «CATHOLIQUES-LIBÉRAUX

Les révolutionnaires, dès lors qu'ils oublient l'intérêt qui les pousse à applaudir ceux qui servent si bien leur cause parmi nous, n'ont pas manqué de souligner l'absurdité profonde, et la contradiction fondamentale d'une telle position.

« Imaginez, écrivait Michelet, un centre de réseaux de chemin de fer
« d'où part le Nord pour Lille, le Midi pour Bordeaux. Quel est le sot
« qui croit que ces chemins se rencontreront. Ils se tournent le dos. Plus
« ils vont, plus ils sont étrangers l'un à l'autre. Regardez donc avant de
« monter. Choisissez bien votre wagon. Les démocrates-chrétiens ne ten-
« tent-ils pas de monter dans les deux trains à la fois en unissant les
« principes de la Révolution et ceux du Catholicisme. » (4B)

Et l'apostat Renan ne sera pas plus tendre. Après avoir noté, dans ses « Souvenirs d'enfance et de jeunesse » (19), qu'une « des pires malhon-

47) J. Maritain, *Antimodeme*, pp. 174 et 175.

48) Cité dans *Mon curé à sa place*. Cavalier et de Cheyssac, Boeard, édit.

49) Nelson, édit., p. 21.

« nêtetés intellectuelles est de jouer sur les mots », il s'en prend à ce qu'il appelle « l'illusion des catholiques laïques qui se disent libéraux. . Ne sachant ni théologie ni exégèse, ils font de l'accession au christianisme une simple adhésion à une coterie. Ils en prennent et ils en laissent... « Quelqu'un qui a fait de la théologie n'est plus capable d'une telle « inconséquence... Le catholicisme que j'ai appris n'est pas ce fade com- « promis, bon pour des laïques (! !), qui a produit de nos jours tant < de malentendus... »

Si tel fut le verdict de non-catholiques déclarés, on admettra, sans doute, la sévérité du cardinal Billot écrivant dans son célèbre traité *De Ecclesia* : « Que le libéralisme de ceux qu'on appelle « catholiques libé- « raux » est rebelle à toute classification et ne possède qu'une seule note « distinctive et caractéristique : celle de la plus parfaite et de la plus « absolue incohérence. »

« La vérité de cette proposition ressort facilement, poursuit l'illustre « théologien, de la seule considération des termes réunis dans la déno- « mination de « catholique-libéral ».

« Le catholique, en effet, est celui qui professe les enseignements de « la foi chrétienne, et, avant tout, cette vérité fondamentale contenue « dans le catéchisme : « L'homme a été créé pour louer Dieu, son Sei- « gneur, le révéler, le servir de la manière voulue par le bon plaisir « divin, et finalement, sauver son âme. »

« Passons maintenant à la profession de foi libérale.

« Il n'est pas douteux que le libéral, suivant l'acception actuelle du « mot, est celui qui professe, célèbre, approuve et cherche à promouvoir « ce qu'on appelle « les immortels principes de 1789 ».

« Nous allons donc voir ce que contiennent ces principes.

* Laissons d'abord de côté ce qui, dans ces principes, ne leur appar- « tient pas en propre, mais est tiré du vieux fond commun du droit « naturel, de l'équité naturelle et dont il n'est pas question ici.

* Ces principes, dis-je, réduits à leur plus simple expression et sui- « vant leur plus exacte compréhension, proclament l'indépendance des « choses humaines vis-à-vis des choses divines, la soustraction des insti- « tutions civiles à la loi religieuse, la séparation du régime temporel « d'avec celui qui poursuit la fin dernière et suprême, enfin, en un mot, • le transfert de la cité dans une sphère réservée où cesse la juridiction « divine, où finit, pour l'homme, l'obligation de reconnaître Dieu et « de lui rendre un culte...

« Voilà le contenu de ces immortels principes, et, cela, selon l'inter-
« prétation la plus favorable; car, dans l'esprit des ancêtres de la Révolu-
« tion et ce qui est, d'ailleurs, parfaitement conforme à la logique des
« choses, ils comportent également la laïcisation absolue et complète, c'est-
« à-dire l'expulsion du principe théocratique du monde et la rupture défi-
« nitive de toute société humaine d'avec l'Eglise, Jésus-Christ, Dieu...

« Même si on ne les accepte que sous une forme mitigée, comment
« ne pas voir que ces principes sont à ce point irréductibles aux prin-
« cipes fondamentaux du christianisme que toute tentative de concilia-
« tion ne peut aboutir, nécessairement, qu'à la plus parfaite incohérence?...

« Cette incohérence apparaît, tout d'abord, à ce qu'ils distinguent
« entre les principes abstraits et leur application, reconnaissant pour vrai
« tout ce que nous avons dit sur la nécessité de l'union et de la subor-
« dination des pouvoirs, en tant que vérité purement spéculative...

« Mais, pour eux, autre chose l'objet de la spéculation et autre chose
« ce qui se passe dans l'ordre concret, en désaccord sur nombre de points
« avec les conditions de la théorie. Et ils pensent ainsi avoir satisfait
« à la vérité, en la reléguant dans les régions de l'abstraction.

« Qu'ils nous permettent pourtant une question : Ces principes qu'ils
« traitent d'abstrait font-ils partie, oui ou non, du chapitre de la morale ?
« Fournissent-ils, oui ou non, une norme aux actes humains, une règle qui
« domine notre action, action qui, dans la société humaine, doit être diri-
« gée dans le sens qu'exige la fin à atteindre ?

« Et, si ces principes sont autant de commandements pratiques,
« comme il est évident, comment ne pas taxer d'incohérence celui qui
« les admettrait et, en même temps, ne voudrait pas qu'on les fît passer
« dans la pratique ?

« Car, du fait que l'ordre concret des choses diffère des conditions
« idéales de la théorie, il s'ensuit que les choses concrètes n'auront jamais
« la perfection de l'idéal; mais il ne s'ensuit rien de plus.

« Avec cette manière d'argumenter, je pourrais prouver que les pré-
« ceptes portant sur les vertus doivent être, eux aussi, relégués dans le
« champ de la spéculation, parce que les conditions humaines ne souffrent
« pas une telle élévation de justice. Je démontrerais également que les
« sciences mathématiques ne peuvent ou ne doivent pas s'appliquer aux
« arts, sous prétexte que le triangle idéal, exact, géométrique, ne se ren-
« contre pas dans le concret, ou parce que l'effet expérimental contredit
« toujours la rigueur du calcul.

« La même incohérence se retrouve dans la distinction que font les catholiques libéraux entre le droit et le fait, entre ce qui devrait être le droit et ce qui est, de fait, utile à l'Eglise. « En fait, disent-ils, le régime d'union avec l'Etat a toujours été pernicieux pour l'Eglise. Celle-ci, en fait, n'a jamais souffert de plus grands maux que de la part de ces évêques du « for externe », les princes protecteurs, comme l'attestent les luttes incessantes avec les Empereurs de Byzance, les Césars germaniques, les Rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, etc... L'Eglise, hélas, périt par le fait des soutiens temporels qu'elle s'est imprudemment ménagés. Conclusion : Il n'y a qu'un seul moyen de salut, la Liberté. C'est la Liberté qui mettra au front auguste de l'Eglise sa couronne perdue. On se fiera en la Liberté comme en une amie fidèle, et il ne faudra pas s'en séparer au nom de principes a priori, qu'il convient de laisser religieusement dans leur région idéale, avec tout le respect qui leur est dû. »

« Voilà ce qu'ils prétendent (50).

« Mais ce qu'ils prétendent est incohérent :

« premièrement, parce que, si des principes a priori énoncent un ordre institué et voulu par Dieu, il est impossible que leur rejet tourne au plus grand profit de l'Eglise;

« deuxièmement, parce que les faits invoqués par les catholiques libéraux prouvent seulement que l'homme, dans sa perversité, corrompt souvent les institutions divines, mais ne prouvent pas que, pour cette raison, ce que Dieu a réglé et ordonné doive être révoqué, ou en partie répudié;

« troisièmement, parce que l'argument historique apporté par les catholiques libéraux pêche par une énumération incomplète, mentionnant uniquement les maux causés par le régime d'union, dissimulant et omettant les biens immenses qui en résultèrent; biens si abondants, — cela est manifeste, — que, si la protection des princes a pu quelquefois dégénérer en oppression, elle fut, la plupart du temps, pour l'Eglise, un grand secours et une aide puissante (51).

(50) Cf.: « La pire condition du christianisme est atteinte quand les chrétiens détiennent le pouvoir politique ». F. Mauriac, cité par M. Th. Le Moïgu-Klipfel, dans *Ecclesia* (juin 1952).

(51) Cf., sur ce point, ces paroles de Pie XII (*Discours au Congrès mondial de l'Apostolat des Laïcs*, oct. 1951): « Il ne faudrait pas, non plus, laisser passer inaperçue, ni sans en reconnaître la bienfaisante influence, l'union qui, jusqu'à la révolution française, mettait en relations mutuelles, dans le monde catholique, les

« quatrième ment, parce que le défaut de cette énumération
« incomplète est aggravé du fait que l'on s'abstient de comparer les maux
« dus au régime d'union avec ceux qui naissent inévitablement du régime
« de séparation, et alors que ces derniers l'emportent infiniment sur les
« premiers, comme le prouve l'expérience que nous en faisons actuelle-
« ment;

« cinquième ment, parce que rien n'est plus caractéristique, en
« fait d'argumentation illogique et informe, que ce recours à la Liberté
« en guise de conclusion. Car la liberté a une pente vers le mal. Et c'est
« elle que l'on veut instituer comme remède !

« Oui ! Mais, disent-ils, l'union et la subordination des pouvoirs,
quelque souhaitable qu'elle puisse être en elle-même, est aujourd'hui irréa-
lisable. L'esprit moderne y répugne et, contre cet esprit, il est impossible
de lutter. La prudence ordonne donc d'accepter le nouvel état de choses,
soit pour empêcher qu'il ne devienne pire, soit pour en tirer le meilleur
parti possible. »

* Et ils s'en tiennent là, à défaut d'autres arguments.

« Or, en disant cela, et comme l'observe judicieusement Liberatore,
« ils tombent dans une incohérence pire que la première, car ils sortent
« de la question.

« En effet, il ne s'agit pas du tout de savoir si, étant donné la per-
« versité du siècle, il faut souffrir patiemment ce que nous ne pouvons
« empêcher, tout en luttant d'arrache-pied pour éviter de plus grands
« maux et en procurant le bien qui reste possible (52). La question est
« de savoir s'il convient de célébrer les principes qui sont la base de cet
« ordre de choses et de les promouvoir par sa parole, son enseignement et
« son action, comme font ceux qui, tout en s'attribuant le nom de catho-
« liques, se targuent aussi de celui de libéraux.

« Ce sont ces gens qui, précisément, n'aboutiront à rien, parce qu'ils
« boitent des deux pieds et, dans leur vain effort de conciliation, ne sont

a deux autorités établies par Dieu: TEglise et l'Etat. L'intimité de leurs rapports
< (sans empiètements réciproques) sur le terrain commun de la vie publique créait,
e en général, comme une atmosphère d'esprit chrétien qui dispensait, en bonne
a part, du travail délicat auquel doivent aujourd'hui s'atteler les prêtres et les laïcs
a pour procurer la sauvegarde et la valeur pratique de la foi... b

(52) Cf. Pie XII: «Il pourra arriver que, d'ici ou là, sur un point ou sut
a un autre, on se voie dans la nécessité de céder devant la supériorité des forces
a politiques. Mais, dans ce cas, on ne capitule pas, on patiente. Encore faut-il, en
« pareil cas, que la doctrine reste sauve, que tous les moyens efficaces soient mis en
a œuvre pour acheminer progressivement vers la fin à laquelle on ne renonce pas.>
(Discours du 18 septembre 1951 aux Pères de Famille Français.)

« *pas* reconnus comme de vrais frères par les fils de Dieu, ni comme des
« partisans sincères par les fils de la Révolution. » (M)

L'incohérence, tel est donc le caractère fondamental de l'attitude des catholiques libéraux.

On en devine les conséquences désastreuses dans l'ordre intellectuel et spirituel, comme dans l'ordre pratique...

Et d'abord, il est clair qu'une telle habitude dans la conciliation des inconciliables conduit directement à l'indifférence dogmatique : « Sorte
« de christianisme vague et non défini, dira plus tard saint Pie X dans
« *Singulari quadam*, que l'on appelle interconfessionnel. »

Or, on sait combien les progrès d'une telle tendance sont redoutables pour la foi du plus grand nombre, autant dire la foi de ceux qu'une formation dogmatique insuffisante ne défend pas contre les élans généreux d'un sentiment religieux non éduqué.

N'est-ce point le péril entrevu par saint Grégoire-le-Grand, quand, dans son « Commentaire du Livre de Job » il parle de ces chrétiens qui, vers la fin des temps, « obéissant à une fausse politique, seraient lâches
« et timides dans la défense de la vérité, et, par une coupable tolérance,
« se tairaient devant les violations des lois divines et humaines. Ils prê-
« cheront la sagesse et la politique mondaine, et ils pervertiront, par leurs
« sophismes et leur faconde, l'esprit des simples. »

Or, le fait est qu'à jouer pareil jeu et « croyant porter la foi au
« sein des idées libérales, un certain nombre y ont perdu la leur. » (M)

(53) CL, entre autres, ce passage d'un discours de Jules Ferry (Assemblée Nationale, 11 et 12 juin 1875): «Je crois, messieurs, qu'au fond de cette doctrine (celle
ides catholiques), il y a tout autre chose qu'une thèse libérale, et je vais vous dire
«très franchement et très respectueusement ce que j'y aperçois. J'y vois la revendi-
« cation pour l'Eglise catholique du monopole de l'enseignement... Il est bien entendu
«que le mot « liberté d'enseignement» signifie, dans leur langage, tout autre chose
«que ce qu'il signifie dans le nôtre. (Approbation à gauche. Exclamations à droite).
«Au point de vue libéral, leur thèse ne se tient pas. En effet, cette proposition que
«quiconque a le droit d'enseigner doit avoir le droit de conférer des grades, cette pro-
« position est, en elle-même, contradictoire, car elle aboutit purement et simplement
« à la négation absolue du grade lui-même. »

(54) Blanc de Saint-Bonnet.

C'est ainsi qu'on a pu présenter les catholiques libéraux comme plus dangereux que les athées notoires, auxquels, précisément, l'athéisme sert de repoussoir. Quel

Comme l'a encore fort bien noté le cardinal Pie : « Par suite d'un
« voisinage et d'un commerce continu (entre le catholicisme et la Révo-
« lution), il est arrivé que le naturalisme politique a déteint sur un chris-
« tianisme qui s'est qualifié « libéral »... Par un effet de ces mirages trom-
« peurs, le divin, là même où l'on y croyait, a perdu de son prestige,
« et partant de son empire. Le surnaturel, même pour ceux qui l'accep-
« taient et en vivaient, a paru plus restreint dans son étendue, plus limité
« surtout dans la sphère de son action légitime, qu'on ne l'avait pensé
« durant tout le cours des siècles précédents. Le christianisme, tenu tou-
« jours pour religion céleste et devant garder ici-bas une place des plus
* honorables et véritablement sacrée, n'a plus été considéré comme le
« principe, la loi suprême et la fin dernière de toutes les choses humaines
« et temporelles. Jésus-Christ, reconnu roi des âmes et législateur suprême
« des consciences, a vu plus que contester sa royauté sur les nations et
« sur la création entière. Et l'on est sorti par là, comme dit le Concile
« du Vatican, des voies de la vraie piété : de la piété envers le père
« qui est Dieu, de la piété également commandée, également nécessaire,
« envers la mère qui est la Sainte Eglise. Si l'on était encore soumis,
« on avait cessé d'être filial, parfois même d'être respectueux. En obtem-
« pérant aux ordres, on refusait sa sympathie et même son approbation
« aux conduites.

« Et jusqu'où n'a pas été l'entraînement de quelques-uns ? Ce qu'on
* refusait aux vraies et pures doctrines, on l'accordait à toutes sortes
* de doctrines nouvelles et étrangères, et l'on tentait des amalgames
« pitoyables, des alliances impossibles entre les uns et les autres... La
« voie une fois ouverte, on ne s'est point arrêté; on a pareillement huma-
« nisé les dogmes et les mystères, humanisé la morale et le culte. Ayant
« naturalisé les préceptes, on a pris à parti les conseils comme autant
* d'exagérations, plus propres à faire des fanatiques qu'à former de véri-
« tables hommes et surtout de vrais citoyens.

« On a rêvé je ne sais quels progrès, je ne sais quelles conditions
« d'existence sociale, en dehors de la foi, en dehors de l'Eglise et du
* Christ, en dehors de tout principe surnaturel (55) ou même de tout prin-

**péril plus subtil que celui de la fréquentation de ces gens « qui s'affirment et se
< croient sincèrement religieux, voire catholiques intègres, et n'en distillent pas
« moins des doctrines dissolvantes pour la foi » ? Croit-on vraiment que, si Luther
et les réformateurs avaient professé un athéisme brutal et donc une erreur plus
a grosse » que leur christianisme individualiste, ils eussent entraîné plus de fidèles
à leur suite ?**

**(55) Cela ne paraît-il pas convenir fort bien à tel idéal de « chrétienté non
sacrée » fort à la mode aujourd'hui ? Tout au contraire, « la consecratio mundi est**

« cipe métaphysique. On a systématiquement écarté, supprimé, aboli, la
« question divine, prétendant supprimer par là ce qui divise les hommes
« et rejetant ainsi de l'édifice la pierre fondamentale, sous prétexte
« qu'elle est une pierre d'achoppement et de contradiction.

« Bref, là où la rupture n'a pas été consommée avec le christianisme,
« le sens orthodoxe des dogmes catholiques a été dénaturé, l'intégrité
« et la pureté de la foi ont été mises en péril.

« Et, l'affaiblissement ou la falsification des doctrines réagissant néces-
« sairement sur tout le reste, la génération moderne, dans ses pensées,
« dans ses œuvres, dans son caractère, dans sa vie, est devenue hésitante,
« pusillanime, médiocre, tolérante pour le mal plus encore que pour les
« méchants, insouciante de l'erreur et parfois pleine de bienveillance pour
« elle, par-dessus tout impuissante et inhabile pour le bien, incapable de
« pourvoir à sa propre stabilité et de conjurer sa ruine même maté-
« rielle. » (5e)

LEUR IMPUISSANCE

Désastreux dans l'ordre de la foi et de la piété, le catholicisme-libéral ne l'est pas moins dans l'ordre strictement intellectuel.

Absurde par essence, sa volonté de concilier les inconciliables énerve fatalement ce qui est, ce qui doit être élémentaire, à toute vie intelligente : la haine de l'erreur et l'amour de la vérité. (57) « L'affirmation se tue, disait « Monseigneur Pie, si elle laisse indifféremment la négation se poser à « côté d'elle ». En prétendant unir la négation et l'affirmation, autant dire la Révolution et l'Eglise, le catholicisme libéral ne pouvait pas ne pas conduire à un affaissement déplorable du sens de la vérité, partant, de son amour. « Ce concordisme universel, écrivait naguère le T.R.P.

pour l'essentiel l'œuvre des laïcs eux-mêmes...», écrit Pie XII (*Discours au 2^e Congrès de l'Apostolat des Laïcs*, 1957). Cette «consécration» du monde, but des «relations entre l'Eglise et le monde», implique la notion de « sacré ». On ne peut parler de « consécration » dans une société « non-sacrale ».

(56) **Cardinal Pic**, *Instruction synodale sur la première constitution du Concile du Vatican. Œuvres complètes*, t. VII, p. 198, etc.

(57) **Cf. la Sainte Ecriture**: « *Qui diligitis Dominum, odite malum - Vous qui aimez le Seigneur, haïssez le mal* » (Ps. 96-10).

« Cordovani f58), conduit naturellement à l'indifférence..., c'est un étendard anti-catholique, parce que, en laissant de côté toute autre considération, il nie la primauté absolue que l'on doit donner à la vérité dans tous les domaines...

« Cette tendance moderne, manifeste chez certains qui mettraient volontiers le catholicisme en harmonie avec toutes les idéologies et avec tous les mouvements sociaux, avec toutes les marches en avant et toutes les volte-face, n'est-elle pas de marque hérétique, même inconsciemment, chez beaucoup ?... Ces binômes forcés de « catholiques-révolutionnaires », « catholiques-communistes », « catholiques-maçons », etc., sont une moquerie... Que ceux qui vivent hors de l'Eglise de Dieu ne s'en rendent pas compte, c'est déjà grave; mais, si nous ne nous en rendons pas compte nous-mêmes, nous sommes inexcusables. C'est la vérité qui libère, la vérité connue et aimée, non les compromis, les hybridismes, qui déshonorent la raison avant d'être une offense pour notre foi. »

« A la faveur de telles équivoques, venir poser un masque à toutes nos erreurs, les installer l'une après l'autre en donnant à chacune le nom d'une vérité, c'est la calamité suprême, disait Blanc de Saint-Bonnet. C'est avoir trouvé le moyen d'aveugler définitivement les hommes... * (Aussi) celui qui, aujourd'hui, écarte la vérité fait moins de mal que celui qui la proclame à moitié. On possède assez de bon sens en France pour voir la première erreur, pas assez de philosophie pour voir la seconde. »

Résultat ruineux, dans l'ordre spirituel et intellectuel.

Il faut ajouter : résultats ruineux dans l'ordre de l'action et des résultats pratiques.

Blanc de Saint-Bonnet semble avoir bien vu le mécanisme de l'opération :

« L'aspect de vérité dont se revêt le catholicisme-libéral, d'un côté lui attire de nouvelles recrues, de l'autre maintient la société dans l'impuissance de lutter contre l'erreur... Puis, quand le mal a jeté de profondes racines, les libéraux, démontrant aux honnêtes gens l'impossibilité de vaincre la Révolution, déclarent qu'il n'y a rien de mieux à faire que de se replier prudemment. Après s'être emparé des masses par l'erreur, conquérir de la sorte les autres classes par la peur, c'est amener la société à la dernière capitulation... »

(58) Article du T.R.P. Cordovani, O.P., Maître du Sacré-Palais. (*Osservatore Romano*, 18 mars 1950.)

Optimisme béat, sinon criminel dans la première phase, pour aboutir, dans la seconde, à un abandon total, telle est l'opération en deux temps dont les catholiques libéraux ont donné et donnent encore le spectacle.

Ils commencent par dire qu'entre l'Eglise et la Révolution, il n'existe que des malentendus, vaines querelles de mots; qu'il suffirait aux catholiques d'être conciliants pour que l'ennemi laisse tomber ses armes. Mais, en réalité, une fois ces concessions faites, comme le tumulte va croissant, l'abdication est présentée comme seule possible.

Il est vrai que leur ambition n'est plus de faire triompher les droits de Dieu et de Son Eglise sur la société. Sous Pie IX, ils prétendaient y parvenir, mais par des méthodes plus habiles que celles des « ultramontains » d'alors. A les en croire, en effet, ils ne s'opposaient qu'à l'intransigeance maladroite de ces derniers, leur but étant le même et tel qu'il ressortait du *Syllabus*. Aujourd'hui, leur discours est un peu différent; et ce qu'ils appellent leur victoire consiste surtout dans le fait que le nombre n'a cessé de croître de ceux qui, parmi nous, hélas ! refusent d'admettre la légitimité, sinon le bienfait de ce triomphe du Droit Chrétien sur les nations et leur gouvernement. Ainsi, après avoir trompé Pie IX, au lendemain de *Quanta Cura*, par un trop célèbre « escamotage » et tout en lui reprochant encore de nos jours « d'avoir tout perdu pour n'avoir rien voulu céder », il semble que leur intention, désormais, soit de nous faire croire qu'en cédant tout, comme ils l'ont fait et continuent à le faire, rien n'a pourtant été perdu. Curieux soldats, en vérité, qui voudraient être pris pour des conquérants, alors qu'ils n'ont jamais préconisé qu'abandons, replis, concessions et retraites. Curieux soldats qui, à chaque progrès de l'ennemi, excellent à démontrer la légitimité de leurs pertes. S'agissait-il, hier, du triomphe des lois laïques ? A les en croire et quelques réserves étant faites sur les excès d'un sectarisme * regrettable », rien d'essentiel n'était atteint, le propre du pouvoir temporel étant d'être distinct du pouvoir spirituel. A les écouter, c'est la société chrétienne du Moyen-Age qui offrirait tous les signes d'une « pénible » confusion, alors que la nôtre, par la vertu des Combes et Ferry, donnerait, enfin, l'exemple de ce qui a toujours été l'esprit du christianisme.

On comprendra qu'à ce prix et avec de pareils arguments, il ne soit pas très difficile aux catholiques-libéraux de garder le contact et de ne pas « interrompre le dialogue » avec l'adversaire : chose dont ils se vantent comme si c'était là un but suprême proposé par l'Evangile à tout chrétien. Beau succès, en vérité, d'être d'accord sur l'emploi de certains mots aussi sonores que perfides lorsqu'on est séparé par un abîme quant au sens de ces mots.

Aussi, l'histoire s'est-elle chargée de confirmer l'exactitude de l'apostrophe du cardinal Pie : « Vous avez semé beaucoup et vous avez peu < recueilli. Jamais mouvement plus vaste n'a abouti à si petit et si doux > résultat. »

L'aventure de ce que l'on a appelé le « ralliement » est, à ce sujet, fort significative. Il en est peu où l'habileté dans le mensonge, et ce qu'on peut appeler le succès dans la capitulation, aient été poussés aussi loin par les catholiques libéraux. Qui s'est réclamé davantage de l'enseignement de Léon XIII, et, notamment de sa Lettre « Au milieu des sollicitudes » ? Or, qu'en ont-ils fait ? Qu'ont-ils fait ?

Quand on sait ce contre quoi Léon XIII demandait de faire front dans cette lettre fameuse, ce pourquoi il suppliait de s'unir « comme un seul homme », et que l'on connaît ce que l'étiquette du « ralliement » a été chargée de couvrir et de faire passer, il est impossible au plus aveugle de ne pas voir que c'est le contraire précisément de ce qui était réclamé dans « Au milieu des sollicitudes » qui a été réalisé en s'en réclamant. Ce « ralliement » qui, par la trahison évidente des « catholiques libéraux » a tourné à l'acceptation pure et simple des conquêtes de la Révolution était et devait être, dans la pensée de Léon XIII, comme une mobilisation générale de toutes les forces catholiques. Bien loin d'inviter à une acceptation du laïcisme menaçant, c'est à un combat pour une cité catholique que le Souverain Pontife conviait les chrétiens de France par son appel du 16 février 1892 (59).

(59) Cf. Tels passages de la Lettre *Au milieu des sollicitudes*: « Tous les citoyens « sont tenus de s'allier pour maintenir dans la nation le sentiment religieux vrai « et pour le défendre au besoin, si jamais une école athée, en dépit des protestations « de la nature et de l'histoire, s'efforçait de chasser Dieu de la société, sûre par « là, d'anéantir le sens moral au fond même de la conscience humaine. Sur ce point, « entre hommes qui n'ont pas perdu la notion de l'honnête, aucune dissidence ne « saurait subsister... Pauvre France! Dieu seul peut mesurer l'abîme de maux où « elle s'enfoncerait, si cette législation, loin de s'améliorer, s'obstinait dans une « telle déviation, qui aboutirait à arracher de l'esprit et du cœur des Français la « religion qui les a faits si grands. Et voilà, précisément, le terrain sur lequel, tout « dissentiment politique mis à part, les gens de bien doivent s'unir comme un seul « homme, pour combattre, par tous les moyens légaux et honnêtes, ces abus progressifs « de la législation... Jamais on ne peut approuver des points de législation qui « soient hostiles à la religion et à Dieu, c'est, au contraire, un devoir de les réprouver... Les catholiques, en conséquence, ne sauraient trop se garder de soutenir « une telle séparation (de l'Eglise et de l'Etat). En effet, vouloir que l'Etat se sépare « de l'Eglise, ce serait vouloir, par une conséquence logique, que l'Eglise fut réduite « à la liberté de vivre selon le droit commun à tous les citoyens, (telle situation. « il est vrai, se produit dans certains pays... Mais, en France, nation catholique par « ses traditions et par la foi présente de la grande majorité de ses Français. L'Eglise ne

Sous prétexte de libérer la religion de la politique, on libéra la politique de la religion, ce qui est bien différent, le laïcisme n'étant pas autre chose (60).

Mais, comme l'avait déjà fort bien observé Montalembert, * Certains « prêtres qualifient notre Seigneur Jésus-Christ de divin républicain. C'est toujours le même esprit d'adoration servile de la force laïque et du pouvoir vainqueur (61).

En réalité, combien continuent à gloser facilement sur les courtisans et les « abbés de cour » de l'Ancien Régime qui ne se rendent pas compte d'une égale platitude et d'une analogue servilité devant le souverain du jour, qui n'est plus, certes, le roi très chrétien, mais la « masse », l'opinion et, par-dessus tout, la Révolution. Et cette platitude prend toutes les formes : souci d'apparaître « moderne », crainte d'être dit clérical, réactionnaire, papiste (62). Secret de l'impuissance libérale et finalement de sa trahison.

On connaît la preuve indirecte qu'en a donnée, dans un aveu célèbre le communiste Florimond Bonte (à Lille, le 10 avril 1927) : « Quant à

«doit pas être mise clans la situation .précaire qu'elle subit chez d'autres peuples... »

A la lumière de ces textes, que penser, des lors, d'un passage comme celui-ci, extrait d'un article de Jean Bouvard, paru dans *La Côte-d'Or Catholique* du vendredi 23 janvier 1953, où il est dit, à propos du «Ralliement»: « La solennelle exhortation «du pape Leon XIII» invitant «toutes les familles spirituelles françaises» à s'unir a autour de la République est un fait que Ton doit rappeler tant que les dénigreur « du régime ne l'auront pas remplace en mieux, même s'ils tirent à eux la couverture turc... théologique ou prétendue telle... » ?

Présenter le « Ralliement » comme une solennelle exhortation du pape Léon XIII adressée à toutes « les familles spirituelles françaises » pour les inviter seulement à s'unir autour de la République!... Il faut être vraiment certain de l'ignorance crasse du plus grand nombre des lecteurs sur cette question, pour qu'un écrivain ose écrire et confier à l'impression d'aussi grossières contre-vérités. Un document de plus à ajouter au dossier de ce que l'abbé Meinvielle a plaisamment appelé « la déformation singulière, consciente ou suggérée, mais méthodique et constante, des enseignements pontificaux de Léon XIII ».

(60) Cf. Léon XIII (8 déc. 1882): ail en est qui ont coutume non seulement de « distinguer la politique et la religion, mais de les désunir complètement et de les séparer... Ceux-là, en vérité, ne diffèrent pas beaucoup de ceux qui souhaitent « que l'Etat soit constitué et administré en dehors de Dieu, créateur et maître de toutes choses. »

(61) Lettre de Montalembert à Dom Guéranger.

(62) Cf., tout au contraire, la leçon de saint Pie X: «Les catholiques libéraux «sont des loups couverts de la toison des agneaux; c'est pourquoi le prêtre doit « dévoiler au peuple confié à ses soins leurs pièges dangereux et leurs mauvais desseins. Vous serez appelés papistes, cléricaux, rétrogrades, intransigeants. Vantez-vous en ! »

« vous, démocrates chrétiens, nous ne vous combattons pas. Vous nous êtes
« trop utiles. Si vous voulez savoir quelle besogne vous accomplissez,
« regardez-moi. Je sors de chez vous. Avant la guerre, j'étais l'un des
« vôtres. Depuis, je suis allé jusqu'à la conclusion logique des principes
« que vous m'avez enseignés. Grâce à vous, le communisme pénètre où
« vous ne laisseriez pas entrer ses hommes : dans vos écoles, vos patro-
« nages, vos cercles d'études et vos syndicats. Donnez-vous beaucoup de
« peine. Tout ce que vous ferez pour vous, démocrates chrétiens, c'est pour
« la Révolution communiste que vous le ferez... »

On comprend, dès lors, l'extrême sévérité des jugements de l'Eglise à son endroit.

Le R.P. Ramière, l'illustre promoteur de « l'Apostolat de la Prière » et un de ceux qui ont contribué le plus à la consécration du genre humain au Sacré-Cœur par Léon XIII, ne craint pas d'écrire, pour désigner le catholicisme-libéral : « L'ennemi le plus dangereux de la royauté sociale de Jésus-Christ ». (63)

« Il existait sur la terre, explique-t-il, une armée dont l'histoire,
« dix-huit fois séculaire, était une série non interrompue de désastres appa-
« rents et de réels triomphes. Toujours en lutte avec des ennemis cent
« fois plus nombreux, elle les avait tous vaincus, quoique tous se fussent
« flattés de l'avoir anéantie. Gardienne d'une citadelle dont Dieu s'est
« constitué le protecteur, elle se riait des assauts que lui livraient les
« puissances de la terre...

« Mais voilà que l'ennemi, désespérant de la vaincre par la force,
« a eu recours à un infernal stratagème. Il s'est adressé aux défenseurs
« de la citadelle et c'est à eux qu'il a confié le soin d'en démolir les forti-
« fications et d'en ouvrir les portes. Toutefois, pour obtenir d'eux ce
« concours, il s'est gardé de leur proposer ouvertement une trahison que
« leur loyauté aurait repoussée. Il s'y est pris plus habilement.

« Il a fait appel à leur générosité; il leur a persuadé que, s'ils avaient
« le désir de défendre la citadelle, leurs adversaires avaient un droit égal
« à l'attaquer et que la justice exigeait qu'au lieu d'employer toutes leurs
« forces à repousser ces attaques, ils prissent la défense du droit des assail-
« lants. L'intrigue n'a eu que trop de succès : au sein de cette armée que
« son union avait rendue invincible, il s'est formé un parti nombreux,
« qui a pris pour cri de guerre la liberté de l'attaque; et ceux qui n'ont

(63) Titre du chapitre IX de la deuxième partie de son ouvrage: *Le règne social du Cœur de Jésus*.

« pas voulu s'enrôler dans ce parti se sont vus, plus d'une fois, en butte,
« de la part de leurs frères d'armes, à une hostilité plus acrimonieuse que
« les ennemis eux-mêmes.

« Il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait percé le voile transparent
« de cette allégorie et qui n'y voie l'image des dangers que le libéralisme
« catholique fait courir à l'armée de Jésus-Christ. Voilà bien, en effet,
« la zizanie semée par l'homme ennemi dans le champ du père de famille;
« voilà le piège auquel de nobles cœurs se sont laissés prendre; voilà le
« stratagème auquel l'immortel Adversaire de la vérité doit des avantages
« que la violence n'avait jamais pu lui procurer (M).

(64) « Qu'est-ce donc que le libéralisme catholique, poursuit le P. Ramière ?
« C'est une forme mitigée du libéralisme absolu, autrement dit de la libre-pensée...
« Le libéralisme catholique ne va pas, à beaucoup près, aussi loin que cette dernière;
« mais il fait à cette monstrueuse erreur des concessions qui suffisent à détruire
« l'intégrité de la foi chrétienne. Il ne nie pas qu'il y ait une vérité absolue. Il ne
« conteste pas la divinité de Jésus-Christ et l'autorité de l'Eglise. Mais il s'accorde
« avec la libre-pensée à renfermer la foi à ces vérités dans la sphère de la conscience
« individuelle. Vis-à-vis de la société et du pouvoir qui la gouverne, la vérité n'aurait
« pas, selon lui, d'autres droits que l'erreur. Dans l'une comme dans l'autre, le
« pouvoir public ne devrait voir que des opinions, dont il serait tenu de protéger
« la liberté, aussi longtemps qu'elles n'auraient pas recours à la violence pour
« entraver la liberté des opinions contraires. Ainsi, aux yeux des libéraux, soit
« catholiques, soit anti-chrétiens, la loi doit être athée, c'est-à-dire qu'elle ne doit
« pas plus s'occuper de Dieu que s'il n'existait pas. Ses préceptes sont pour elle
« comme non avenue: son autorité est nulle, sa révélation sans valeur. Dans son for
« intérieur, comme chrétien et comme homme privé, le magistrat peut croire à
« toutes ces choses; mais, comme magistrat et dans l'exercice de son autorité, il
« doit se comporter absolument comme s'il n'en croyait rien. La théorie libérale
« exige donc que tous les chrétiens qui participent aux fonctions publiques aient
« deux consciences: une conscience individuelle, d'après laquelle ils conformeront à
« la loi de Dieu toutes leurs actions privées, et une conscience publique qui leur
« permettra de ne tenir aucun compte de cette loi, dans l'accomplissement de leurs
« fonctions. Comme chrétiens, ils iront à la Messe et, comme magistrats, ils prési-
« deront au divorce. Si nous étions encore au temps du paganisme, ils accompagne-
« raient César au temple des idoles... — Mais, disent les catholiques-libéraux, si nous
« refusons à l'opinion publique cette satisfaction, nous l'irritons contre nous et nous
« nous mettons hors d'état d'exercer sur elle aucune influence. Oui! absolument
« comme les chrétiens des premiers siècles ne pouvaient confesser l'unité de Dieu
« et la divinité de Jésus-Christ sans soulever contre eux l'opinion publique de leur
« temps. C'est toujours le même combat... Mais ce serait nous bercer d'un espoir
« insensé que de prétendre faciliter le salut du monde en sacrifiant les droits du
« Sauveur... Jésus-Christ, en effet, ne serait plus le Sauveur véritable s'il n'était plus
« le Sauveur nécessaire... Au reste, ce ne sont pas les attaques de ses ennemis qui
« affaiblissent la vérité; ces attaques, au contraire, n'ont pour résultat que de la
« faire resplendir davantage. Il est dans son essence d'être combattue par l'erreur,
« comme il est dans l'essence de la lumière d'être contraire aux ténèbres. » (*Le repne
social du Cœur de Jésus*, pages 94 à 102.)

POUR QU'IL RÈGNE

Pie IX, il est vrai, n'avait pas été moins sévère, qui soutint, lui aussi, la thèse du plus grand péril représenté par l'action de ces catholiques en flirt avec la Révolution.

« Il y en a qui ont l'air de vouloir marcher d'accord avec nos ennemis, écrivait-il au président du Cercle Saint-Ambroise de Milan (65), et qui s'efforcent d'établir une alliance entre la lumière et les ténèbres, un accord entre la justice et l'iniquité, au moyen de ces doctrines qu'on appelle catholiques-libérales, lesquelles, s'appuyant sur les principes les plus pernicioseux, flattent le pouvoir laïque quand il envahit les choses spirituelles et poussent les esprits au respect ou, tout au moins, à la tolérance des lois les plus iniques, absolument comme s'il n'était pas écrit que : *« personne ne peut servir deux maîtres »*.

(65) Bref de Pie IX au Cercle de la jeunesse catholique de Milan (6 mars 1873).

De même, s'adressant à la « Fédération des Cercles catholiques » de Belgique, Pie IX reviendra sur la même idée... « Ce que nous louons le plus dans (votre) religieuse entreprise, c'est que vous êtes, dit-on, remplis d'aversion pour les principes catholiques-libéraux que vous tâchez d'effacer des intelligences autant qu'il est en votre pouvoir. Ceux qui sont imbus de ces principes font profession, il est vrai, d'amour et de respect pour l'Eglise et semblent consacrer à sa défense leurs talents et leurs travaux; mais ils n'en travaillent pas moins à pervertir son esprit et sa doctrine, et chacun d'eux, suivant la tournure particulière de son esprit, s'incline à se mettre au service, ou de César, ou de ceux qui inventent des droits en faveur de la fausse liberté.

« Cette insidieuse erreur est PLUS DANGEREUSE qu'une inimitié ouverte, parce qu'elle se couvre du voile spécieux du zèle et de la charité, et c'est assurément en vous efforçant de la combattre et en mettant un soin assidu à en éloigner les simples que vous extirperez la racine fatale des discordes et que vous travaillerez efficacement à produire et à entretenir l'union étroite des âmes... »

Cf. également le bref: *Gaudemus, dilecti filii*, au « Comité catholique » d'Orléans (9 juin 1873): « ...Bien que vous ayez à soutenir la lutte contre l'impiété, cependant vous avez moins à redouter de ce côté, peut-être, que de la part d'un groupe ami, composé d'hommes imbus de cette doctrine équivoque, laquelle, tout en repoussant les conséquences extrêmes des erreurs, en retient et en nourrit obstinément le premier germe, et qui, ne voulant pas embrasser la vérité tout entière, n'osant pas non plus la rejeter tout entière, s'efforce d'interpréter les enseignements de l'Eglise de manière à les faire concorder à peu près avec ses propres sentiments, Car, aujourd'hui encore, il en est qui adhèrent aux vérités récemment définies par un pur effort de volonté, et cela pour éviter l'accusation de schisme et pour abuser leur propre conscience. Si de telles opinions s'étaient glissées secrètement dans votre esprit et y dominaient, vous n'auriez certainement point à espérer cette fermeté et cette force que peut seule vous apporter une parfaite adhésion à l'esprit et aux doctrines de la Chaire de Pierre et, pour cette raison, non seulement vous ne seriez pas en état de soutenir utilement la lutte que vous entreprenez, mais vous causeriez peut-être un plus grand dommage à la cause que vous voulez défendre, Soyez donc en garde contre cet ennemi caché, repoussez ses dangereuses suggestions... »

« Or, ceux-ci sont plus dangereux assurément et plus funestes que des
« ennemis déclarés, et parce qu'ils secondent leurs efforts sans être remar-
« qués, peut-être même sans s'en douter, et parce que, se maintenant sur
« l'extrême limite des opinions formellement condamnées, ils se donnent
« une certaine apparence d'intégrité et de doctrine irréprochable, allé-
« chant ainsi les imprudents amateurs de conciliation et trompant les gens
« honnêtes, lesquels se révolteraient contre une erreur déclarée. De la
« sorte, ils divisent les esprits et affaiblissent les forces qu'il faudrait
« réunir pour les tourner toutes ensemble contre l'ennemi. »

A la lumière de ces textes, il n'est plus nécessaire d'insister pour faire admettre la profonde vérité de cette réflexion du cardinal Pie : « Enten-
« due, la voix du Souverain Pontife pouvait sauver les sociétés, les pou-
« voirs, les dynasties; méprisée, elle expliquera et justifiera leur chute et
« leur ruine. »

Encore une fois, il ne nous appartient pas de dire ici quelle fut la responsabilité ou le degré de culpabilité de ceux qui « escamotèrent » le *Syllabus*.

Il suffit de savoir qu'il fut, en fait, escamoté. Il suffit de savoir qu'il le fut pour atteindre un but que sa rigueur, prétendait-on, interdisait d'approcher. Il suffit surtout de voir à quel beau résultat la société s'est trouvée conduite par les détours de cette haute stratégie.

Au lendemain de la guerre de 1870, l'Assemblée Nationale nous en a vraiment laissé un exemple type. « Elle fut composée en grande partie,
« note Samuel Denis (66), de libéraux qui étaient, par surcroît, des chré-
« tiens fervents et convaincus (?!!) ».

Or, « composée, observe fort bien le chanoine Roux (67), de royalistes,
« l'Assemblée Nationale ne sut pas rendre à la France son roi. Composée
« en majorité de catholiques, elle ne sut pas rendre la France à son
« Dieu.

« Un tel fait est, à première vue, inexplicable. Il cesse de l'être quand
« on considère à quel point cette Assemblée fut asservie au libéralisme.

(66) *Histoire contemporaine*, t. IV, p. 647.

(67) ...dans cet admirable ouvrage dont nous ne saurions trop recommander la lecture: *L'Eglise catholique et le droit commun*. (Castelnann, édit., Paris.)

« Le libéralisme fut, à cette époque plus peut-être qu'à aucune autre,
« le mauvais génie de la France.

« Ainsi s'explique encore la politique religieuse de l'Assemblée Natio-
« nale. Elle s'était dessinée à la campagne électorale. N'avait-on pas vu,
« alors, d'éminents catholiques comme Thureau-Dangin, Augustin Cochin
« et d'autres, recommander la candidature de révolutionnaires impies, tels
« que Victor Hugo, Louis Blanc, Quinet etc., accepter l'alliance avec des
« noms infâmes ?... « Vous étiez placés par la Providence, écrivit l'abbé
« d'Hulst à Augustin Cochin et à ses amis, en position d'attirer tout ce
« qui est honnête autour d'un centre chrétien, qui était vous-même. Vous
« avez eu peur de passer pour réactionnaires; vous êtes devenus les hom-
« mes d'un parti qui doit se trouver étonné de votre zèle; vous déconcer-
* tez vos amis d'hier; et je doute que vous inspiriez confiance à vos amis
« de demain. Ma peine est profonde, ajoutait le futur recteur des Facultés
« Catholiques, de me voir si loin de vous » (68).

«... Voici l'Assemblée réunie à Bordeaux. Le 13 février 1871, elle
« inaugure ses séances. Composée comme elle l'est, devant la tâche écri-
« sant qu'elle assume, on croirait que son premier mouvement va être
« de se tourner vers Dieu, dont elle a tant besoin, de s'agenouiller, de
« prier. Erreur... Pas de prière officielle; pas même une cérémonie privée...
« Encore la peur de passer pour réactionnaires.

« Le 16 mai cependant, sous l'ardente poussée de foi qui soulève la
« France, l'Assemblée paraît secouer sa pusillanimité. « Profondément
« émue des malheurs de la patrie », elle décrète que « des prières publi-
« ques seront demandées par toute la France pour supplier Dieu d'apaiser
« nos discordes civiles et mettre un terme aux maux qui nous affligent ».
« Mais il fallait que le libéralisme gâtât jusqu'à ce geste salutaire : à ces
« prières publiques, les cultes dissidents furent conviés en même temps
« que l'Eglise catholique et sur le même rang...

« L'année suivante, M. Brunet, député de la Seine, invitait l'Assem-
« blée à reconnaître que la France avait été grande dans le passé par sa
« fidélité à Dieu, que ses épreuves présentes étaient le juste châtimement
« d'infidélités déjà longues, qu'en conséquence, pour racheter la France,
« il fallait la ramener à sa première vocation de soldat du Christ. La
« proposition de M. Brunet fut écartée sans plus; et Louis Veuillot de
« s'écrier à bon droit : « Donc, pour le muiucui, il n'y a pas lieu de
« prendre en considération la proposition de se tourner vers Dieu. Pour

(68) *Fie de Mfir d'Hulst*, par Mgr Raudrillart, t. I, p. 205.

.. le moment, dans cette France où Dieu est nié par l'athéisme et insulté
 « par la sottise, il n'y a pas lieu de déclarer que Jésus-Christ est Dieu,
 « et cela même dérangerait tout l'ordre philosophique et politique... Pour
 « le moment, en face de M. Tolain, de M. Littré, et de M. Calmon, dans
 * le voisinage de M. de Bismarck, qui est encore notre hôte (69), et grâce
 « à la belle union des esprits et des cœurs que nous manifeste l'Assemblée
 « Nationale, il n'y a peu lieu de se rattacher à un principe divin; nous
 « n'avons pas besoin de cela; il ne peut être question de cela !... O Seigneur
 « qui entendez ces folies abominables du fond de vos tabernacles, dites
 « toujours : *Non sciunt !* ne dites pas : *Amen !* »

Dans «L'Univers» du 22 février 1876, Louis Veuillot pourra donc
 tirer la leçon de cette expérience d'une Assemblée Nationale composée
 pratiquement de catholiques libéraux : « Tout le mal qu'ils pouvaient
 « redouter a grandi; tout le bien qu'ils pouvaient garder et qu'ils devaient
 x entretenir a péri. Leurs intentions ont pu être excellentes; mais ils
 « ont bien fait le mal et mal ♦ -'t le bien. » (71)

(69) Peut-être n'est-il pas sans intérêt de rappeler cette Instruction de Bismarck
 au comte Von Arnim, ambassadeur à Paris, le 16 novembre 1871, instruction citée
 par Gaudin de Vilaine, au Sénat, le 6 avril 1911 (*Journal Officiel* du 7 avril 1911):
 ...« Nous devons enfin désirer le maintien de la République en France pour une
 «deuxième raison qui est majeure: la France monarchique était et sera toujours
 «catholique; sa politique lui donnait une grande influence en Europe, en Orient
 «et jusqu'en Extrême-Orient. Un moyen de contrecarrer son influence au profit de
 «la nôtre, c'est d*ABUSSER LE CATHOLICISME ET LA PAPAUTÉ qui en est la tête. Si
 « nous pouvons atteindre ce but, la France est à jamais annihilée. La monarchie nous
 « entraverait dans ces tentatives. La République nous aidera... J'entreprends contre
 «l'Eglise catholique une guerre qui sera longue et. peut-être, terrible! On m'accusera
 « de persécution et j'y serai peut-être conduit, mais il le faut pour achever d'abaisser
 a la France et établir notre suprématie religieuse et diplomatique, comme notre suprê-
 « matic militaire. Eh bien! je le répète: ici encore lrs républicains m'aideront; ils
 «joueront notre jeu; cc que j'attaque par politique, ils l'attaquent par formalisme
 « anti-religieux. Leur concours est assuré. Entretenez dans les feuilles radicales fran-
 « çaises à notre dévotion la peur de l'épouvantail clerical, en faisant propager les
 «calomnies ou les préjugés qui font naître relie prur... Faites aussi parler, dans
 « ces feuilles, des dangers de la réaction..., des crimes de l'absolutisme, des empiète-
 « menls du clergé. Ces balivernes ne manquent jamais leur effet sur la masse
 « ignorante. Oui! Mettez tous vos soins à entretenir cet échange de services mutuels
 « entre les républicains et la Prusse! C'est la France qui paiera les frais!...»

(70) /. 'Univers, 12 mars 1872.

(71) CL, notamment, la déclaration lrs explicite de Mgr Dupanloup lors de
 la discussion générale 5tir la liberté de l'enseignement supérieur: « ...Quand nous
 « demandons la liberté, quand l'Eglise la réclame, ainsi que les catholiques, ce n'est
 «pas pour eux seuls! Ils ne veulent ici aucun monopole. Ils demandent simplement
 « le droit commun, la liberté commune. Ils n'ont jamais voulu autre chose... Nous
 «avons toujours réclamé la liberte dans le droit commun: liberté pour tous, laïcs

POUR QU'IL RÈGNE

LES METAMORPHOSES DES CATHOLIQUES-LIBERAUX

Parvenu à ce qu'on a appelé « l'épreuve du pouvoir », le catholicisme-libéral n'en demeurerait pas moins condamné par l'Eglise et contraint, par là-même, à certaines précautions.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que le catholicisme-libéral, condamné bien que victorieux, ait toujours recherché des formules nouvelles susceptibles d'échapper aux censures romaines. Beaucoup de ses fidèles ne pensaient-ils pas que tous leurs ennuis doctrinaux avaient tenu à l'emploi de formules imprudentes, à des expressions malheureuses, à la lettre des mots beaucoup plus qu'au péché d'un certain esprit ? D'où leur tendance à dire la même chose, mais différemment, toujours à la recherche de l'impossible formule de conciliation de l'inconciliable.

Au début, le trouble et les couleurs d'une langue romantique avaient été l'argument principal et l'élément d'une force incontestable. Au fil des années, les formules, pour essayer d'être plus habiles, deviendront plus confuses, plus obscures, plus compliquées et travaillées.

Ainsi, l'américanisme fut-il une des « sous-marques » les plus caractéristiques du catholicisme-libéral. Et Auguste Sabatier, alors doyen de la Faculté de Théologie Protestante de Paris, ne s'est guère trompé en affirmant que « l'américanisme est fils du libéralisme ».

Quelle qu'ait été, d'ailleurs, la sincérité de ceux qui le professaient, il faut convenir que leurs nouvelles thèses représentaient un progrès net sur la maladresse des prétentions du catholicisme libéral.

Plus question d'affirmer que la Révolution sortait de l'Evangile et qu'il fallait travailler à la réconciliation de l'Eglise avec la subversion.

Plus question même de Révolution. On emploiera plutôt le terme de « civilisation moderne ».

net ecclésiastiques, sans exceptions ni privilèges pour personne...» (mai 1875). Tout au contraire, Léon XIII, dans sa Lettre dite *sur le ralliement*, demandera aux Français de s'unir pour éviter que, dans leur pays surtout, « l'Eglise fût réduite à la liberté de vivre selon le droit commun à tous les citoyens... Cette situation, il est « vrai, observera Léon XIII, se produit en certains pays... Mais, en France, nation « catholique par ses traditions et par la foi présente de la grande majorité de ses < fils, l'Eglise ne doit pas être mise dans la situation précaire qu'elle subit chez < d'autres peuples. »

« La pensée dominante, écrivait Auguste Sabatier, est d'unir le siècle
« et l'Eglise, de chercher une conciliation entre la tradition de l'Eglise
« et les aspirations du siècle, de faire cesser le conflit entre la théologie
« des séminaires et les sciences modernes... »

Beaucoup plus clairement, Léon XIII écrira, dans sa Lettre au Cardinal Gibbons : « Le principe des opinions nouvelles peut se formuler
« à peu près en ces termes : Pour ramener plus facilement les dissidents
« à la vérité catholique, il faut que l'Eglise s'adapte davantage à la civilisation d'un monde parvenu à l'âge adulte et que, se relâchant de
« son ancienne rigueur, elle se montre favorable aux aspirations et aux
« théories des peuples modernes. Or. ce principe, beaucoup l'étendent
« non seulement à la discipline, mais encore aux doctrines qui constituent
« le dépôt de la foi. Ils soutiennent, en effet, qu'il est opportun pour
« gagner les égarés, de taire certains points de la doctrine, comme étant
« de moindre importance ou de les atténuer au point de ne plus leur
« laisser le sens auquel l'Eglise s'est toujours tenue... »

Trait significatif : l'attitude des « américanistes » devant la condamnation de Léon XIII ne fut pas sans rappeler celle des jansénistes. Ils se soumièrent et approuvèrent hautement l'enseignement du pape dans sa Lettre *Testem benevolentiae*, mais s'en allèrent proclamant partout qu'une telle hérésie n'avait jamais existé et qu'en la condamnant, on ne s'en était pris qu'au vent ou à la bise (72).

(72) Le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore. S. E. Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, Mgr Kcane, recteur de l'Université Catholique de Washington, furent plus suspects d'américanisme. C'est à eux que fait vraisemblablement allusion tel passage d'un article de *La Vie Intellectuelle* (juin 1950), où chacun peut lire : « ...Les évêques nièrent que ces erreurs eussent jamais été soutenues en Amérique et se soumièrent... » En réalité, il semble qu'on ait oublié ici que quatre autres évêques américains tinrent à écrire, au contraire, à Léon XIII pour affirmer que l'américanisme n'était pas une « hérésie fantôme » : « Puisque plusieurs paraissent abuser de notre silence et de notre abstention, précisaient-ils. nous avons jugé que nous ne devions pas différer plus longtemps notre réponse, et exprimer à Votre Sainteté la plus profonde gratitude pour la Lettre vraiment apostolique par laquelle Elle a réprimé, avec tant de fermeté, quoique avec clémence, les erreurs dont certains de nos concitoyens ne sont pas exempts... Et, en même temps, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer notre douleur et notre juste indignation, en voyant un bon nombre de citoyens, et surtout un grand nombre de journalistes catholiques, affirmer qu'ils réprouvent et rejettent ces erreurs, et cependant ne pas hésiter à proclamer en toute occasion, à la façon des jansénistes, que presque aucun américain n'a soutenu ces fausses opinions erronées et que le Saint-Siège, trompé par de faux rapports, a frappé dans le vide et poursuivi un fantôme... » ...A la lumière de ces derniers mots, comment ne pas être surpris que l'abbé Klein, dont le nom fut singulièrement mêlé à cette affaire, ait choisi pour titre à son quatrième livre de «souvenirs» : *Une hérésie fantôme: l'Américanisme* (publié en 1948).

Il est regrettable pour cette thèse que les adversaires déclarés de l'Eglise aient tout au contraire, donné un relief saisissant à la réalité du péril dénoncé par Léon XIII.

« Les vaincus, écrira dans « Le Siècle » Raoul Ollier (73), ce sont
« les hommes qui pouvaient avoir leur étroitesse, mais qui rêvaient un
« commencement de réconciliation entre leur foi religieuse et leur amour
« de la liberté. Les vainqueurs, ce sont les plus farouches apologistes du
« fanatisme, ce sont les inspireurs et les rédacteurs de ces feuilles qui
« voudraient nous ramener au temps des guerres de religion. »

« Le Temps » (74), cet organe du protestantisme, était moins pessimiste : « Ceux qui, dans le clergé comme chez les laïques, y lisait-on, cher-
« chent un renouveau, une action sociale plus profonde, une entente
« plus cordiale avec la société moderne, n'ont aucune raison de se décou-
« rager... »

Et le très protestant Sabatier de préciser comment les américanistes pouvaient « triompher de toutes les résistances »... « En redoublant, affir-
« mait-il, leurs protestations de soumission au Saint-Siège, en abritant tout
* cela sous la souveraineté du Pape, en protestant d'une pleine obéissance
* à ses directions. » (75) 6

Et, toujours sous couverture protestante, dans « La Revue Chrétienne » (7e), un des protagonistes du mouvement, l'abbé Charbonnel, défroqué, ne craignait pas d'écrire : « ...C'est précisément ce qui arrivera,
« c'est de cette sorte que se fera l'avenir le plus redoutable pour l'Eglise
« catholique. M. l'abbé X. et les défenseurs de l'américanisme s'enferme-
* ront de parti pris dans leurs promesses d'obéissance et de fidélité, et
« ils répandront les idées actives qui réveilleront l'indépendance person-
« nelle, la vitalité libre des consciences. Tant mieux ! Nous n'aurons qu'à
< regarder leur oeuvre peu à peu s'accomplir. »

Danger, dès lors, d'une tactique courageusement mise en lumière par le R.P. Charles Maignen dans « Nouveau catholicisme et nouveau cler-
« gé » (77) : « Non seulement les modernes novateurs ne prétendent point
« rompre avec Rome, ni s'insurger ouvertement contre l'autorité ponti-
« ficale, mais ils ont hautement avoué le dessein d'accaparer, en quelque

(73) N° du 12 mars 1899.

(74) N° du 24 mars 1899.

* b

(75) Cf. deux articles parus dans *l.r Journal* <r (innove. le 20 octobre 1898 cl le 19 mars 1899.

(76) N° du 1^{er} octobre 1899.

» * nt

(77) Pages 435-436.

« sorte, l'influence de cette autorité même et de la faire servir à l'avè-
 « nement de leur parti. Dans le domaine de la théorie, il ne s'agit plus,
 « pour les novateurs, de nier un dogme, mais de donner, selon l'occasion,
 « à tous les dogmes, un sens nouveau. Dans le domaine des faits, il n'est
 « pas question de résister au pape, mais de faire croire à l'opinion que
 « les meneurs du parti sont les seuls fidèles interprètes de la pensée du
 « pape. Pour parvenir à leurs fins, les novateurs disposent de deux
 « moyens puissants : l'un, — qui est de tous les temps — l'intrigue, par
 « laquelle ils s'efforcent de pousser leurs partisans dans l'Eglise et dans
 « l'Etat; l'autre, très moderne, et très redoutable, la presse, qu'ils savent
 « faire manœuvrer habilement de façon à créer des sympathies populai-
 « res (78), ces courants d'opinions d'autant plus perniciox à la vie de
 « l'Eglise qu'ils paraissent plus inoffensifs et plus spontanés. »

Ainsi fut-il normal de voir la vague moderniste déferler peu après cet américanisme qui n'aurait jamais existé. Or, avec le modernisme, ce sera plus que jamais le triomphe de cette tactique de l'hérésie refusant de quitter l'Eglise pour agir secrètement sur elle.

L'encyclique *Pascendi* elle-même, si elle devait démasquer l'erreur, n'a pas fait abandonner à ses séides « leur dessein de troubler la paix de l'Eglise », lisons-nous dans le *Motu Proprio Sacrorum Antistitum* f79) de saint Pie X. « Ils ne cessent, en effet, poursuit l'illustre pontife, d'attirer
 « et de s'agréger en des assemblées secrètes de nouveaux adhérents et,
 « par leur moyen, d'inoculer dans les veines de la société chrétienne le
 « venin de leurs opinions en publiant des livres et des revues dont ils
 « cachent ou déguisent les noms des rédacteurs... »

Or, qu'était le modernisme sinon une nouvelle tentative, la plus insidieuse, la plus habile, la plus universelle de toutes, pour essayer de réaliser l'impossible rêve des catholiques libéraux et des américanistes ? (80).

(78) Il n'y a pas si longtemps que nous avons pu voir une parfaite illustration de cette tactique, à une heure où S.E. Monseigneur Chappoulie put fort pertinemment dénoncer ce qu'il appela un « gallicanisme de presse ».

(79) 1^{er} septembre 1910. *Actes de saint Pie X*. Bonne Presse, t. V, p. 141.

(80) Dans *Pascendi*, en effet, saint Pie X parle des modernistes « qui font leurs » les principes des « américanistes » : et l'encyclique de réprover, une fois encore, la préférence accordée aux vertus dites « actives » au détriment des vertus évangéliques qualifiées de « passives ».

« Envelopper dans les formes traditionnelles de la foi populaire ce
* christianisme sans dogmes que rêvent les novateurs, écrivait, en 1902,
« le R.P. Charles Maignen, c'est une entreprise que l'ignorance religieuse
« des foules et le libéralisme du nouveau clergé rendraient plus facile
« aujourd'hui qu'à aucune autre époque de l'histoire. »

Plus que jamais, remarque Mgr Cauly (81), « l'ennemi a compris qu'au
« lieu de lutter de front avec le catholicisme, il fallait pour en triom-
« pher, se créer dans son sein des alliés travaillant à le transformer et
< à le détruire. Pour atteindre ce but, le libéralisme essaie, sous le nom
« de modernisme, de pénétrer au cœur même de l'Eglise et d'entraîner
« non seulement les laïcs, mais jusqu'aux prêtres chargés de les instruire.
« Les novateurs, qui professent les opinions les plus contradictoires, sont
« d'accord pour demander que, dans l'Eglise comme dans la société civile,
« le peuple soit souverain et que les vérités successivement formulées,
« transformées et rajeunies par la conscience universelle, prennent place
« dans l'enseignement donné dans le clergé... »

« Chimère d'un libéralisme dont l'hérésie moderne n'est que l'auda-
« cieuse systématisation », écrira « L'Unita Cattolica » (82)

Libéralisme et modernisme se donnaient la main.

« Malgré tous les efforts récents faits pour rajeunir le caractère du
« libéralisme, écrivait le R.P. Weiss (83), il n'en reste pas moins le même.
« Et ce caractère consiste essentiellement en un mélange de modernisme
« et de tradition. Tandis que le vieil esprit radical et révolutionnaire reje-
« tait et détruisait complètement toute tradition, en même temps qu'il tra-
« vaillait aveuglément à l'édification d'un monde nouveau, le libéralisme,
« lui, veut unir les avantages de la tradition et de l'histoire avec toutes
« les nouveautés... Ce caractère de compromission se manifeste particu-
« lièrement dans le mot d'ordre au moyen duquel le « libéralisme catho-
« lique » veut désormais fasciner les esprits, et qui est celui-ci : « Il faut
« à tout prix établir un compromis entre le catholicisme et le monde

(81) *Libéralisme et Modernisme* (de Gigord, 1911), p. 89. Le 28 juillet 1906, dans son encyclique *Pieni l'animo*, saint Pie X écrivait (*Actes*, B.P., t. II, p. 207): « Il faut pareillement réprouver dans les publications catholiques tout langage qui, animé d'un esprit de nouveauté malsaine, tourne en dérision la piété des fidèles et où il est question de nouvelles orientations de la vie chrétienne », de nouvelles directions de l'Eglise », de « nouvelles aspirations de l'âme moderne », d'une nouvelle vocation sociale du clergé », d'une « nouvelle civilisation chrétienne » et d'autres choses semblables ».

(82) N° du 1^{er} novembre 1908.

(83) R. P. Weiss, *Péril religieux* (Lethielleux, Paris).

« moderne en les réconciliant tous les deux ». Ce compromis eût été le
* modernisme. De ce compromis, l'Eglise n'en peut vouloir, car il fau-
« drait y mettre son dogme, sa morale, son histoire, sa vie, et, avec cela,
« le salut et la vie de la société elle-même : elle ne le peut ni ne le
< doit. »

Qu'advint-il du modernisme ?

Une revue qui défendait la cause de l'Eglise, la « *Correspondenza Romana* » a pu dire : « Le modernisme a été vaincu par saint Pie X ;
« mais c'est le modernisme organisé, doctrinal. Reste l'état d'âme moder-
« niste... »

Serait-ce, d'ailleurs, juger témérement que de ne pas trop sous-
estimer l'importance de certains aveux ?

Soit, par exemple, celui du modernisme allemand Schell, après sa mise
à l'index : « On pensait par là nous discréditer dans l'esprit de nos par-
« tisans; bien plus, à me forcer par un refus de soumission, à me séparer
* de l'Eglise... C'eût été le triomphe de mes adversaires. Mes nombreux
« partisans ne veulent pas se séparer de l'Eglise. Malgré toutes les mesu-
« res que peut prendre la réaction, ils veulent introduire en elle ces ten-
« dances. » (s4)

« Les modernistes restent dans le catholicisme, devait écrire à son
« tour un moderniste anglais, dans le « *Journal de Genève* » (κ), parce
« que c'est pour eux l'unique moyen d'être encore quelque chose. Le
« jour où l'on en serait séparé, on cesserait de s'occuper d'eux, et de
« leur système. Ce n'est pas très loyal, mais c'est très intelligent et très
« habile de leur part. »

Et, toujours comme les jansénistes, dans leur trop célèbre « répon-
se » (88) à l'encyclique de saint Pie X les modernistes iront proclamant :
« Nous avons conscience d'être les plus méritants parmi les promoteurs
« du règne du Christ dans le monde..., les fils les plus dévoués et les
« plus actifs de l'Eglise, les représentants des plus pures traditions chré-
« tiennes..., les plus ardemment sincères..., les plus profondément religieux
« et évangéliques. »

(84) Extraits de la correspondance de Schell, cités par Mgr Cauly, *opus cit.*, p. 152.

(85) Cité par Mgr Cauly, *opus cit.*, p. 142

(86) *i.e* programme des modernistes. Réplique à l'encyclique de Pie X (Nourry, éditeur, Paris).

Après, sinon presque en même temps que le modernisme : le « Sillon ».

Saint Pie X dira, en le condamnant :

« C'était au lendemain de la mémorable encyclique de Notre pré-
« décesseur d'heureuse mémoire, Léon XIII, sur la condition des ouvriers.
« L'Eglise, par la bouche de son Chef suprême, avait déversé sur les
« humbles et les petits toutes les tendresses de son cœur maternel, et
« semblait appeler de ses vœux des champions toujours plus nombreux
« de la restauration de l'ordre et de la justice dans notre société trou-
« blée... Et, de fait, le « Sillon » éleva parmi les classes ouvrières l'éten-
« dard de Jésus-Christ, le signe du salut pour les individus et les nations,
« alimentant son activité sociale aux sources de la grâce, imposant le
« respect de la religion aux milieux les moins favorables, habituant les
« ignorants et les impies à entendre parler de Dieu, et, souvent, dans
« des conférences contradictoires, en face d'un auditoire hostile, surgis-
« sant, éveillé par une question ou un sarcasme, pour crier hautement
* et fièrement sa foi. C'étaient les beaux temps du « Sillon »; c'est son
« beau côté, qui explique les encouragements et les approbations que ne
« lui ont pas ménagés l'épiscopat et le Saint-Siège tant que cette ferveur
« religieuse a pu voiler le vrai caractère du mouvement silloniste...

« Un jour vint, (en effet), où le « Sillon » accusa, pour les yeux clair-
« voyants, des tendances inquiétantes. Le « Sillon » s'égarait. Pouvait-il
« en être autrement ? Ses fondateurs, jeunes, enthousiastes et pleins de
« confiance en eux-mêmes, n'étaient pas suffisamment armés de science
« historique, de saine philosophie et de forte théologie pour affronter sans
« péril les difficiles problèmes sociaux vers lesquels ils étaient entraînés
* par leur activité et leur cœur, et pour se prémunir, sur le terrain de
* la doctrine et de l'obéissance, contre les infiltrations libérales et pro-
« testantes. »

Toujours miséricordieuse et lente à frapper, l'Eglise attendit.

Les symptômes du mal, pourtant, se multipliaient.

Dès le 21 octobre 1901, on pouvait lire dans « Le Sillon » : « Vrais
« chrétiens, Victor Hugo, Combes, Courbeyrac : car tous ceux qui
* admettent cet idéal de beauté, de justice, de bonté, même s'ils furent
« injustes (!) et haineux pour le catholicisme (! !), sont avec nous. »

Par contre, chacun put voir le « Sillon » s'adjoindre aux insulteurs
de Jeanne d'Arc. S'il est un nom susceptible pourtant d'exprimer « un
idéal de beauté, de justice et de bonté », n'est-ce point celui-là ?

Le * Sillon * faisait alliance avec les protestants et même avec les . Unions Chrétiennes » dont le but avoué était d'entraîner la jeunesse de tous les pays dans une religiosité débarrassée de tout dogme.

En 1905, dans « L'Univers », au sujet de Gorki, quelques lignes de Marc Sangnier apparaissent caractéristiques. Elles indiquent ce qu'on pourrait appeler brutalement son « flair » révolutionnaire, devinant, en cette année des premiers signes de la subversion moscovite, l'approche de ce nouvel « islam » que le fondateur du « Sillon » traitera avec tant d'indulgence quand le communisme sera parvenu au pouvoir. « Ces anarchistes, écrivait-il, à l'âme mystique et profonde, aux songes troublants et « doux (?), que la Sainte Russie enferme pieusement (?) dans son vaste sein comme des germes inquiétants de révolte et d'étrange séduction..., « découvrons-leur le vrai (!?) christianisme et ils s'y jetteront éperdument, « follement (?), comme au terme douloureux de leurs inquiètes recherches. » En vérité, quelle affreuse confusion sous le romantisme morbide de ce vocabulaire ! Mysticisme d'anarchie dont les traces apparaissent toujours à la veille des grandes crises.

Quoi d'étonnant, dès lors, à ce qu'on ait pu lire, deux ans plus tard, dans « Le Sillon » (87) : « La Révolution de 1793 ne fut pas anti-religieuse. « Un Robespierre, un Danton, un Desmoulins étaient profondément religieux (!)... leur philosophie religieuse, la substance même du christianisme (!) dont vivait la France (!!). »

On comprend la sainte indignation de saint Pie X devant ces « rapprochements blasphématoires »... ! «Evangile interprété à leur manière». « Un Christ défiguré et diminué. »

Le cardinal Billot, lui, sera plus précis : « Le christianisme du « Sillon », écrira-t-il, est toujours fonction de son démocratism et ce démocratism chrétien est une déformation de l'Evangile dans l'idéologie « révolutionnaire. »

Toujours le même péché du vieux catholicisme-libéral.

Devant l'ampleur des ravages (ss), l'Eglise ne pouvait plus se taire. Le «Sillon » fut condamné le 25 août 1910.

(87) 25 avril 1907.

(88) Pour donner une idée lres exacte de ces derniers à cette époque, d suffira, nensons-nous. de citer un passage de Georges Goyau, extrait de son ouvrage *Autour du catholicisme social* (p. 10). ouvrage édité précisément l'année même de la condamnation du «Sillon». Pour que l'admirable Georges Goyau ait pu en arriver a ecnre rc qui va suivre, fallait-il que la contagion fut redoutable. « Entre les tendances de

« Le souffle de la Révolution a passé par là », écrivait saint Pie X, après avoir rappelé l'essentiel des théories du « Sillon » « et nous pouvons conclure, poursuivait-il, que, si (ses) doctrines sont erronées, son esprit est dangereux et son éducation funeste.

« Nous nous demandons, vénérables Frères, ce qu'est devenu le catholicisme du « Sillon ». Hélas ! Lui qui donnait autrefois de si belles espérances ! Ce fleuve limpide et impétueux a été capté dans sa marche par les ennemis modernes de l'Eglise et ne forme plus, dorénavant, qu'un misérable affluent du grand mouvement d'apostasie organisé dans tous les pays pour l'établissement d'une église universelle qui n'aurait ni dogmes, ni hiérarchie, ni règle d'esprit, ni frein pour les passions, et qui, sous prétexte de liberté et de dignité humaine, ramènerait dans le monde, si elle pouvait triompher, le règne légal de la ruse et de la force, et l'oppression des faibles, de ceux qui souffrent et qui travaillent... »

Condamnation sévère, mais combien fondée ! Très explicite, et si motivée qu'il est bien difficile à qui a lu, ne serait-ce qu'une fois, la Lettre sur le « Sillon », de ne pas accuser de supercherie ceux qui, aujourd'hui, vont affirmant que saint Pie X s'en prit uniquement à la maladresse de quelques formules et non à la doctrine de Marc Sangnier et ses amis.

Nul n'ignore que le chef du «Sillon» « se soumit humblement». Et il n'est pas douteux qu'un premier élan tend à faire admirer semblable attitude en des heures si humiliantes.

Nous avons, pourtant, le regret de dire que Marc Sangnier n'en a pas moins continué, sa vie durant, à propager les mêmes idées et à servir le même idéal.

Nous ne jugeons pas et n'avons pas à juger. Il suffit d'enregistrer !

« Lamennais et celles des chrétiens sociaux actuels existent peu de différences, affirme-t-il crûment. Et peut-être aucune: de part et d'autre, vous percevez ce généreux et apostolique désir de faire régner Dieu dans les masses et de ne pas souffrir que les travailleurs chrétiens, par l'effet des circonstances économiques, soient rabaisés au-dessous de la dignité d'hommes... Sous le pontificat de Léon XIII, les idées chrétiennes sociales que Ton exposait ou insinuait dans *L'Avenir* ont retrouvé leur patrie. Comme des éclairs dont on peut suivre le cours et dont on ne peut connaître l'origine et la portée, elles sillonnaient le journal de Lamennais. Aujourd'hui, elles resplendissent, sûres d'elles-mêmes (!?), d'un éclat continu parce qu'elles ont dans les docteurs de l'Eglise une paternité authentique et vénérable (!?). Elles ont cessé de se sentir audacieuses; elles se sentent toujours plus vraies (!!). Ayant de nouveau découvert le droit de cité dans le dogme, elles sont entrées avec arrogance (!!) dans les esprits, demandant, non plus comme en 1830, d'être tolérées, mais de régner, »

Le 18 janvier 1920, dans « La Démocratie », Marc Sangnier n'écrivait-il pas, inconsciemment peut-être : « Avons-nous jamais eu de plus fortes * raisons d'espérer ? Je ne le crois pas. Les idées pour lesquelles, depuis « vingt ans nos amis ont lutté avec une si méritoire ténacité (!?), dans « la bonne comme dans la mauvaise fortune, triomphent maintenant par- « tout en France. »

Or, précisément, voilà qui éclaire singulièrement la chose, car un seul regard jeté sur le texte de la Lettre de saint Pie X suffit pour constater que les idées qui ont triomphé un peu partout en France vers cette époque ressemblent étrangement à celles du «Sillon», comme il est facile de constater qu'elles continuèrent à être diffusées par Marc Sangnier et ses amis.

En collusion constante avec toutes les activités maçonniques, pacifistes et socialisantes, il ne craindra pas de prendre la parole jusque dans les sections de la « Ligue des Droits de l'Homme » ou d'intervenir dans tels ou tels meetings « laïcistes » et « internationalistes ».

Champion du « pacifisme », il sera un des témoins à décharge habituels dans les procès intentés aux « objecteurs de conscience », et, dans les journaux : « Le Volontaire », « La Jeune République », * L'Eveil des Peuples », articles ou dessins propageront, soutiendront, encourageront cette révolte des lâchetés individuelles contre le service de la patrie.

MM. Bougie, Albert Bayet, César Chambrun, Pierre Cot, entre autres, seront ses collaborateurs.

A travers la France, Sangnier promènera son « musée : Guerre ou Paix ? » destiné à inspirer l'horreur du devoir militaire grâce à d'odieuses reconstitutions de champs de bataille; propagande fondée sur d'infâmes équivoques (90) car sous prétexte d'incliner les âmes à un généreux amour de la paix chrétienne, elle tarissait, en réalité, les sources du patriotisme, faisait des recrues à la guerre civile et préparait cet affaissement de l'esprit national dont la France sera la première victime en 40.

Vigilate ! Tel sera le cri lancé du haut de la chaire de notre-Dame de Paris par le futur Pie XII (91). « Ce n'est pas aux seuls insoucians

(89) En 1920, cela signifiait donc: depuis le début même du siècle, soit dix ans avant la condamnation.

(90) Dans un diorama, on voyait un soldat français embrochant un soldat allemand à côté d'un apache assassinant un passant. « Celui-là est un héros, disait la légende, mais celui-ci est un assassin. »

(91) Le 13 juillet 1937.

« que cet appel s'adresse, précisera-t-il. Il s'adresse aussi à ces esprits
« ardents, à ces cœurs généreux et sincères, mais dont le zèle ne s'éclaire
« pas aux lumières de la prudence et de la sagesse chrétiennes. Dans
« l'impétueuse fougue de leurs préoccupations sociales, ils risquent de
« méconnaître les frontières au-delà desquelles la vérité cède à l'erreur,
« le zèle devient fanatisme et la réforme opportune passe à la révolution...
« Malheur à qui prétendrait faire pactiser la justice et l'iniquité, conci-
« lier les ténèbres avec la lumière... »

« Faire pactiser la justice avec l'iniquité, concilier les ténèbres avec
« la lumière », on peut le dire : tentation permanente depuis deux siècles
et qui nous a valu, après Lamennais et son école, le catholicisme-libéral,
l'américanisme, le modernisme, le « Sillon »...

Pie XI, dès le début de son pontificat, dénonçait ce qu'il appelait dans
Ubi arcano Dei, « un modernisme juridique et social » (92). Erreur toujours
pareille.

Nos années de « front populaire » ne verront-elles pas les « rouges-
chrétiens », malgré tels passages bien nets de l'encyclique *Divini Redemp-
toris* prendre parti pour les bourreaux de la catholique Espagne ?

N'en sommes-nous pas à tel idéal de « chrétienté nouvelle » où les ca-
tholiques peu attachés aux principes de leur foi risquent fort d'être incar-

(92) « Combien sont-ils, en effet, ceux qui, d'une part, admettent la doctrine
a catholique sur l'autorité civile et le devoir de lui obéir, le droit de propriété, les
« droits et devoirs des ouvriers de la terre et de l'industrie, les relations réciproques
a des Etats, les rapports entre ouvriers et patrons, les relations du pouvoir religieux
a avec le pouvoir civil, les droits du Saint-Siège et du Pontife Romain, les privilèges
« des évêques, enfin, les droits du Christ Créateur, Rédempteur et Maître sur tous
« les hommes et tous les peuples, mais qui, d'autre part, dans leurs discours, leurs
a écrits et tout l'ensemble de leur vie, agissent exactement comme si les enseigne-
a ments et les ordres promulgués à tant de reprises par les Souverains Pontifes,
« notamment par Léon XIII. Pie X et Benoît XV, avaient perdu leur valeur première
« ou même n'avaient plus du tout à être pris en considération ?

a Ce fait révèle comme une sorte de modernisme moral, juridique et social; Nous
a le condamnons aussi formellement que le modernisme dogmatique.

« Il les faut donc remettre en vigueur, ces enseignements et ces prescriptions;
a il faut réveiller dans toutes les âmes cette flamme de la foi et de la charité
« divine, indispensables pour la pleine intelligence de ces doctrines et l'observation
a de ces ordres.

« Ce renouveau, c'est principalement dans la formation de la jeunesse chrétienne
e que Nous voulons le voir s'opérer, chez celle surtout qui a le bonheur de se
a destiner au sacerdoce; évitons que cette jeunesse, ballottée dans ce bouleversement
a social et cette perturbation de toutes les idées, se laisse emporter, selon le mot de
e l'Apôtre, à tout vent de doctrine, à la merci de la malice des hommes et des astuces
e enveloppantes de l'erreur. » (*Ubi arcano Dei*, parag. 83 à 86.)

cérés comme « trublions » (93) d'une paix sociale toute faite d'indifférence religieuse. « Chrétienté nouvelle » que nous voyons de plus en plus opposée à la conception traditionnelle d'une unité sociale réalisée dans la foi au Christ et à sa véritable Eglise (94).

Nul n'ignore, enfin, l'envahissement d'un « progressisme » plus ou moins mitigé, type même de la cinquième colonne que la Révolution ne peut pas ne pas désirer entretenir parmi nous.

« Comment dépister les projets de l'ennemi » ? Sous ce titre, dans « L'Homme nouveau », M. Paul Morin a noté quelques observations très pertinentes :

« Le récit des persécutions soviétiques, de leurs lointaines préparations, de l'enchaînement des faits, doit servir de leçon aux catholiques • de France.

« Le parti communiste sait que l'Eglise romaine ne se laissera pas domestiquer. Son caractère universel et l'intransigeance de sa doctrine en font un adversaire irréductible du matérialisme athée. C'est pourquoi • le parti stalinien a juré de la faire disparaître.

(93) *Les fondements de la démocratie* (article publié dans le journal *El Pueblo* du 13 mai 1945). « Ici, si nous voulons être complets dans notre pensée et n'avoir pas peur des mots, nous devons remarquer que, là où il y a foi divine ou humaine. • là aussi se rencontrent des hérétiques qui menacent l'unité de la communauté soit religieuse, soit civile. Dans la société sacrale, l'hérétique était celui qui brisait la limite religieuse. Dans une société laïque d'hommes libres, l'hérétique est celui qui brise les « communes croyances et pratiques démocratiques », le totalitaire, celui qui nie la liberté, — la liberté de son voisin. — et la dignité de la personne humaine et le pouvoir moral de la loi. Nous ne désirons pas qu'il soit brûlé, ou expulsé de la cité, ou mis hors la loi, ou jeté dans un camp de concentration. « Mais la communauté démocratique doit se défendre contre lui, qu'il soit matérialiste, idéaliste, agnostique, chrétien ou juif, musulman ou bouddhiste, en le tenant à l'écart de son gouvernement par la puissance d'une opinion publique forte et bien informée, et même en le livrant à la justice si son activité est un danger pour la sécurité de l'Etat. » Ainsi, dans la « nouvelle chrétienté », le délit passible de l'excommunication fulminante serait la négation de la liberté de la personne humaine, et le catholique qui soutiendrait le droit public chrétien d'*Immortale Dei* de Léon XIII et de *Quas Primas* de Pie XI devrait être livré à la justice comme un violateur du nouveau droit public chrétien.

(94) « Nous avons été bien lents à nous apercevoir que l'union qui existait au Moyen-Age entre l'Eglise et l'Etat constituait une anomalie (!) plus qu'une norme « chrétienne. » (!!!) R-P. Victor White. O.P. (dans la grande revue *The Commonweal* du 4 septembre 1953).

« Comment ce projet s'amorce-t-il en France ? Il est facile de le repé-
« rer par analogie avec ce qui se passe dans les pays d'expérimentation.
« Il s'agit de préparer par tous les moyens une éventuelle séparation de
« Rome.

« — Sélection de quelques membres du clergé discrètement et dan-
« destinement inscrits au parti, et préparés au rôle de meneurs dans l'hy-
« pothèse d'une république populaire.

« — Dissociation des tendances complémentaires qui maintiennent
« traditionnellement en France un équilibre vivant. Cette dissociation a
« atteint une telle importance qu'on ne voit plus guère, en certains cas,
« la possibilité d'une action commune et fraternelle entre les représen-
« tants de ces différents courants. A qui servent ces antagonismes, il est
« facile de s'en rendre compte.

« — Dénigrement systématique des formes traditionnelles de la piété
« et de la vie catholique.'

« — Mea-culpisme ou manie d'auto-accusation à l'égard de l'Eglise
« catholique.

« — Conjuraison du silence à l'égard de ce qui vient de Rome, sur-
« tout à l'égard des documents qui maintiennent les valeurs traditionnelles.

« — Désaffection à l'égard du dogme et surtout de la théologie clas-
« sique.

« — Engouement pour une liturgie en langue française.

« — Réduction du christianisme à la « charité », mot qui couvre
« tous les abandons, toutes les compromissions, et énerve, chez les chré-
« tiens, l'instinct de défense.

« — Libéralisme à l'égard des doctrines condamnées par les encycli-
« ques des papes et, surtout, à l'égard du protestantisme, à qui semble être
« dévolu chez nous le rôle joué par l'orthodoxie en Roumanie.

« — Mystique de l'adaptation réaliste qui semble préparer éventuelle-
« ment l'accord de l'Eglise avec des formes politiques jugées inconcilia-
« blés avec la foi par les rétrogrades.

« — Mystique du « social d'abord »...

Comment l'ennemi ne serait-il pas satisfait ?

« Nous connaissons des exemples de sociétés où, petit à petit, on a
« suggéré aux profanes que l'abandon de l'égoïsme traditionnel est plus

avantageux à tous points de vue, que l'intérêt particulier est solidaire de l'intérêt général et que rien ne vaut une loyale coopération, — même avec des sacrifices et renoncements. Ces sociétés, quoique composées d'éléments réactionnaires, arrivent, maintenant, à faire de la maçonnerie sans le savoir » (95).

Faire de la maçonnerie sans le savoir !

Marcel Déat n'avait-il pas déjà dit dans son « rapport général », au quarante-septième Congrès de la « Ligue française de l'Enseignement »

« Je dois dire que, cette attitude d'esprit, elle est féconde et elle est rendue, en effet, plus efficace, à bien des égards, par l'attitude d'un grand nombre de catholiques français, dont, pour le malheur de l'Eglise et pour notre joie, nous pouvons bien dire qu'ils sont quelquefois anti-cléricaux, souvent pas « bigots » du tout, et ne sont, après tout, que des catholiques d'observance extérieure, qui n'ont aucun souci de se conformer aux indications pourtant bien caractéristiques, que le pape leur donne dans ses encycliques successives ».

(95) Extrait du compte rendu du *Convent du Grand Orient de France* (10,31). page 10B.

La Révolution

Nos propres abandons et complicités

« Le faux, même répandu à des doses légères, sera toujours un mauvais expédient pour arriver à la vraie liberté, à celle que Dieu aime et veut pour son Eglise. »

Cardinal Pie.

Au naturalisme déclaré et agressif du premier degré (1) correspond ce que nous avons appelé « les troupes régulières » (2) de la Révolution.

Au naturalisme du second degré (3) — qui tend à confondre la nature et la grâce — correspond (à peu près) ce que nous venons d'étudier sous le titre de « cinquième colonne » (4).

Au naturalisme du troisième degré (5), correspondent, enfin, nos propres abandons, nos silences complices, nos craintes coupables, notre lâche respect humain.

Autrement dit : il reste à rappeler, en ce chapitre, combien les meilleurs d'entre nous, malgré leur foi, malgré leur croyance incontestable en la primauté du surnaturel, sont, en fait, victimes et, trop souvent, compli-

(1) Cf. *supra*, II^e partie, chapitre I.

(2) Cf. *Ibid.*, chapitre III.

(3) Cf. *Ibid.*, chapitre I.

(4) Cf. *Ibid.*, chapitre IV.

(5) Cf. *Ibid.*, chapitre I.

ces, à leur insu, du naturalisme général. Et cela, par paresse, parce qu'ils n'ont pas le courage de rappeler suffisamment l'impérieuse nécessité du surnaturel dans l'ordre social comme dans l'ordre privé, parce qu'ils n'en parlent jamais ou pas assez, ni quand il faut, ni comme il faut.

Ah ! certes, il n'est pas question de nier leur désir de combattre. Ils détestent la Révolution, cherchent à l'accabler, se voulant résolument adversaires de ses agents plus ou moins avoués : libéraux, radicaux, socialistes, communistes ou marxistes, catholiques libéraux, sillonistes ou progressistes. A les écouter, cependant, comme à les voir agir, il est facile de constater combien ces ennemis de la Révolution sont, en réalité, ses tributaires, parce que victimes, eux aussi, de son naturalisme congénital, de sa perfide phraséologie, voire des habitudes de pensée qu'elle a créées.

LA CONTRE-RÉVOLUTION LAÏCISÉE OU LE NATURALISME PXR OMISSION

Ainsi n'est-il plus question de s'en prendre à des gens plus ou moins éloignés de nous.

C'est en lui que chacun peut et doit rechercher les traces de l'influence insidieuse de l'ennemi « car il arrive souvent, disait le vénéré cardinal « Suhard, qu'en s'opposant à une doctrine, on en garde le principe caché. « On lutte contre l'adversaire; mais on a accepté le terrain de rencontre « et les armes qu'il a choisies. »

C'est à démasquer le danger d'erreurs semblables que nous voudrions consacrer ce chapitre.

Qui oserait soutenir que la nonchalance, l'ignorance, le sommeil de la sentinelle, sont moins dangereux à la citadelle que les troupes ennemies qui, de l'extérieur, cherchent à gravir ses remparts ?

Le Père Desurmont l'a noté : « Chaque époque a eu son nom dans « l'histoire. Celle-ci est celle du ravage des loups et du mutisme des « chiens. »

Nul doute que nous touchions ici au point le plus douloureux de la crise actuelle.

« Ce qui a fait la force du fluide révolutionnaire, notait Joseph de « Maistre, c'est qu'il a trouvé des conducteurs partout où il aurait dû « rencontrer des obstacles... »

« Notre ignorance est si grande, ira jusqu'à dire Blanc de Saint-Bonnet (6), que c'est avec la Révolution elle-même que l'on croit combattre la Révolution... Que de cris, que de railleries, si l'on déclarait (à de nombreux catholiques) que nous ne pouvons être sauvés qu'en rétablissant le règne de Dieu. Que de clameurs s'ils entendaient dire que la vérité consiste à tout constituer socialement au point de vue de la Foi, tandis que l'erreur au contraire, veut tout constituer au point de vue de l'homme ou de ce qu'il nomme sa souveraineté. »

Combien, même parmi ceux qui se disent contre-Révolutionnaires, comprennent, aujourd'hui, ce langage ?

Nous devons le reconnaître : la contre-Révolution est elle-même, de nos jours, « laïcisée », — autant dire « révolutionnarisée », — et par là-même, relativement gagnée à ce qu'elle prétend combattre.

Et, qu'on le remarque bien, nous ne parlons pas ici des non-catholiques, — non croyants ou non pratiquants — qu'une rectitude intellectuelle a su dresser contre ce que la Révolution a de plus grossièrement absurde et de manifestement ruineux sur le plan social. Quand nous disons que la contre-Révolution est, de nos jours, « laïcisée », nous pensons qu'elle l'est dans l'esprit des catholiques, et même des catholiques édifiants se disant contre-révolutionnaires, puisque l'idée qu'ils se font, tout au plus, de la contre-Révolution se borne à quelques diagnostics sur les mérites comparés des régimes monarchiques ou démocratiques. Vues pertinentes, peut-être, mais très insuffisantes, les monarchies elles-mêmes pouvant tort bien être gagnées à la Révolution.

On se fait ainsi une conception « minimiste » de la contre-Révolution. Conception qui n'a même pas l'avantage d'atteindre l'essentiel, puisqu'elle n'exprime pas ce qui est diamétralement contraire à l'essence même de la Révolution : courant universel de l'apostasie organisée.

Quand les meilleurs se décideront-ils à « comprendre que la création serait manquée si les hommes pouvaient se mettre parfaitement en société en dehors de la loi religieuse, s'ils trouvaient une paix fertile au moyen d'une loi athée, sans qu'une pareille combinaison nous laissât dans la pourriture... »

(6) *L'amour et la chute*, p. 311 (Xitte et Lceoffrc édit.).

« Ce monde n'est organisé, notait encore Blanc de Saint-Bonnet, que
« pour conduire les âmes à leur fin, et la société humaine, faite pour les
« mûrir et les guider, doit crouler dès que les lois divines disparaissent...

« Ceux qu'on nomme, aujourd'hui, les honnêtes gens, les hommes
« qui demandent l'ordre, seraient encore tout disposés à établir cette tran-
« quillité dans laquelle les fortunes continueraient à s'entasser, la police
« à se faire, l'enseignement à se donner, la justice à se rendre, mais le tout,
« sans songer à Dieu.

« Or, c'est précisément ce que Dieu ne veut pas. Il ne veut pas que
« tous les biens qu'il a mis sur la terre, dans le but de former les âmes
« et de les conduire à sa gloire, soient mis en œuvre pour les aveugler.

Croire et ne point parler de Dieu est devenu, chez les meilleurs, un
symptôme ordinaire d'incohérence mentale.

« *Vae tacentibus de te !* » — Malheur à ceux qui se taisent de Vous !
— s'écriait saint Augustin(7).

« C'est là, proprement, le malheur de ce temps. Le fidèle lui-même,
« celui qui croit à Dieu, se tait de Dieu. La grande hérésie de notre âge,
« c'est l'hérésie pratique contre le premier commandement du Décalogue...

« (La Révolution a) tant parlé de l'homme et de ses droits que nous
« avons perdu de vue les droits de Dieu. En mille choses, la créature
« se donne, présentement, au regard de son Créateur, une attitude incon-
« ciliable avec la vertu de religion. »

Il est bien dit : « une attitude ».

C'est que l'erreur est ici moins « formulée » que « vécue ».

Pratiquement, le vide est fait autour de Jésus-Christ. « On ne l'atta-
« que pas; on ne contestera pas l'affirmation de Ses droits; mais toutes
« les forces vives de la nature humaine seront tellement tenues à l'écart
« et en dehors de lui qu'il sera, sur la terre, un roi sans ministres ou,
« plutôt, sans sujets. »

Ce n'est plus un naturalisme par affirmation, un naturalisme expli-
cite. C'est un naturalisme par omission ou prétérition, un naturalisme
implicite, un naturalisme de fait.

(7) *Œuvres complètes*, t. V, p. 87.

On admet, en théorie, l'existence d'un problème qui domine tout, un problème en fonction duquel tous les autres s'ordonnent et doivent s'ordonner; mais, en fait, on se comporte comme si ce problème, proclamé le plus important était sans intérêt pratique.

Combien d'écrivains, combien d'hommes politiques, combien de militaires ou de magistrats dont les intimes connaissent les convictions catholiques et leur haine de la Révolution, mais dont les discours, les écrits ou les actes un peu solennels ne contiennent jamais la moindre trace d'une affirmation chrétienne ! L'y découvre-t-on ? C'est pour la voir immédiatement obscurcie et neutralisée par quelques formules équivoques, ayant pour but de camoufler ce que le trait précédent pouvait avoir de vif. Ainsi, même quand l'enseignement de l'Eglise se trouve invoqué, est-ce comme de l'extérieur.

Aux références exactes qu'exigent la raison et la foi, on préférera l'usage de somptueuses abstractions, qui, pour n'être point d'or ou d'argent, n'en deviennent pas moins de véritables idoles. Divinités redoutables et devant lesquelles il devient de plus en plus périlleux de ne point plier le genou.

Certes, les meilleurs savent écarter les plus grossières formules de cette moderne mythologie : « Progrès », « Liberté », « Humanité ». Sont-ils aussi bien prévenus des périls offerts par l'usage analogue de certains autres mots, qui ne méritent pas davantage ce caractère d'absolu par lequel tout devient idole, excepté Dieu lui-même ?

Ainsi, parlons-nous trop souvent d'« ordre social », de « civilisation », comme s'il était possible d'en comprendre les exigences, l'harmonie, sans s'inquiéter de la fin qui leur donne un sens.

Ainsi parlera-t-on des « forces morales », mais comme si elles pouvaient, sans référence à Dieu, n'être point sujettes à toutes les variations de l'opinion, à toutes les pressions du Pouvoir.

Ainsi, parlera-t-on de « religion » mais laissant croire que toutes se valent.

Ainsi, parlera—on de l'« Esprit » avec un grand E, mais comme si le fait d'avoir à « discerner les esprits » n'indiquait pas qu'on peut être abusé par ce mot comme par les autres.

On parlera même de Dieu et même du Dieu unique, mais sans dire sous quel visage et sous quel nom ce Dieu a voulu se révéler aux hommes. On affectera de croire, surtout, que c'est bien le même Être qu'adorent, sous l'identité de ce mot, chrétiens, musulmans et théistes divers.

Etc.

Ceux qui, parmi nous, tiennent, il est vrai, pareils discours, prétendent qu'ils ne s'expriment ainsi que pour éviter de choquer nos contemporains; et, à n'en pas douter, il peut y avoir là un motif de juste prudence.

Trop nous paraissent pris à ce jeu, cependant, pour croire sans dangers une apologétique aussi rudimentaire. Nous avons vu trop de chrétiens employer des formules pareilles et en défendre l'usage avec trop d'ardeur pour ne pas les juger victimes de ces « trompe-l'œil » par lesquels ils s'efforcent d'attirer les autres.

On prétend lutter contre la Révolution, mais sans se rendre compte qu'on lui concède ce qu'elle veut essentiellement; on écarte le catholicisme, on tait le seul Nom (8) par lequel nous puissions être sauvés.

Certes ! Nous admettons qu'on puisse au cours d'une discussion délicate, éviter un surcroît de difficulté et parler, par exemple, de « forces morales » ou de « religion » sans préciser davantage.

Ce que nous refusons, c'est cette idée, trop répandue, que les « trompe-l'œil » ne sont pas décevants, que les demi-vérités ont plus de force pour convaincre que la splendeur du vrai exprimé dans sa plénitude, que le « moins », autrement dit, est plus efficace que le « plus » et que les formules équivoques ou vaines sont préférables aux véritables raisons.

Ce que nous voudrions montrer, c'est l'infirmité de ces succédanés, qui peuvent bien briller au détour d'une phrase ou au centre d'un discours, mais à condition de n'être l'objet d'aucun examen sérieux.

Combinaisons verbales qui sont sur toutes les lèvres...

- Dieu, mais par Jésus-Christ.
- Jésus-Christ, mais pas l'Eglise.
- L'Eglise, mais « désincarnée », sans Pape, sans évêques, sans prêtres..., sans dogme, aussi, et sans directions trop précises.
- Agir en chrétien et non pas en tant que chrétien.
- Parler seulement des « forces spirituelles » ou « morales », de « l'Esprit », sans autre précision.

(8) Cf. *Actes des Apôtres*, IV, 12: « Ce Jésus est la pierre rejetée par vous de l'édifice et qui est devenue la pierre angulaire. Et le salut n'est en aucun autre, car « il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes, par lequel et nous devons être sauvés, »

- Prétendre s'en tenir à l'« ordre national » ou à la « tradition nationale », pris comme valeur absolue dans l'ordre de l'action comme dans celui de la doctrine.

DIEU. MAIS PAS JESUS-CHRIST »

Dieu, mais pas Jésus-Christ.

Ce qui signifie : « Parlons de Dieu. En ces temps d'incrédulité générale et d'athéisme organisé, ce serait beaucoup si nous parvenions à opérer un retour à Dieu sans préciser davantage. Dieu n'est-il point, selon la doctrine catholique elle-même, objet d'une connaissance naturelle ou philosophique avant d'être objet de foi ? Dieu, donc, en tant qu'il est au moins connu par la raison, pourrait et devrait être atteint par tous, sans que le problème toujours mystérieux de la grâce et de la foi surnaturelles ait à être abordé.

« Attachons-nous à bien assurer ce début, sans chercher à compliquer un travail déjà difficile, en faisant intervenir ce nom de Jésus-Christ, qui ne peut manquer de soulever le problème d'options beaucoup plus précises autour desquelles il serait vain de prétendre réaliser l'union (9). Donc, parlons de Dieu. Cherchons à lui ramener le monde. Mais, pour éviter de froisser les fidèles des autres « religions positives » (!), gardons-nous de proposer Jésus-Christ ! Ah ! certes, de toute notre âme, souhaitons

(9) « ...M. Gustave Thibon, dans la plaquette fort intéressante, relatant les journées de Waasinunster, affirme avec raison que la solution doit être cherchée « dans la perspective d'un humanisme total » lequel doit se définir aussi par rapport au bien total. Nous sommes d'accord. Mais comment définir ce bien total ? M. Thibon dit simplement: Est bien ce qui unit; est mal ce qui sépare. Ainsi Dieu est traité par prétention. Certes, M. Thibon le sous-entend. Pour lui c'est pour beaucoup de catholiques qui s'occupent avec ferveur de questions sociales et tiennent des congrès de tous côtés. Dieu entre dans la définition du bien total de l'homme, du bien commun. Mais ils ne se rendent pas compte que » s'ils négligent de le déclarer nettement. ce n'est pas parce que la chose va de soi, va sans dire. C'est justement parce qu'elle ne va pas de soi et qu'on craint de repousser une partie de son public qu'on voudrait entraîner vers des conceptions saines et respectueuses au moins de l'ordre naturel... Si vous faites entrer Dieu dans la définition du bien commun, il faut le déclarer ouvertement. Il faut prendre position contre l'athéisme... Car cinder la question, c'est aller dans le sens de l'allier... c'est faire changer le sens -a toutes les valeurs naturelles... » (Abbé Richard. *L'Homme nouveau*. 14 septembre 1952. p. 4).

que nos arrières-neveux puissent voir, quelque jour, proclamer de nouveau Sa royauté sociale ! Pour nous, il n'y faut point songer ! Contentons-nous de ramener à Dieu notre génération. Rendre le monde à Jésus-Christ ne peut qu'être l'objet d'une seconde étape, impossible à accomplir au point où nous voyons présentement la société. »

L'argumentation est d'autant plus dangereuse qu'elle repose sur une vérité partielle qu'on ne saurait négliger en nos temps où l'Eglise est persécutée. On évoquera volontiers l'exemple des musulmans chinois luttant, comme les catholiques, contre l'athéisme marxiste. Et l'on ne manquera pas de signaler la réception de chefs religieux de l'Islam par Pie XII, voici quelques années.

« Front unique de tous les croyants contre l'athéisme », tel pourrait être le slogan. Il s'agirait d'une mobilisation très large des catholiques, protestants, musulmans, juifs ou théistes divers contre le laïcisme.

Et puisque le Pape Pie XI n'hésitait pas, dans l'Encyclique « *Divini Redemptoris* » à lancer un appel à tous les hommes de bonne volonté, appel que Pie XII a repris maintes fois dans ses messages de Noël, pourquoi ne fonderait-on pas une formule d'unité sur la croyance en Dieu ?

Qu'on observe, pourtant, les textes pontificaux en ces matières, et l'on ne tardera pas à constater le caractère très différent de leurs appels aux croyants de toutes confessions. C'est pour protester contre des monstruosités plus récentes ou plus évidentes que les papes prennent soin de faire observer que la simple réaction d'une honnêteté élémentaire devrait suffire à créer un courant d'unanime réprobation. Jamais ils n'ont laissé entendre que le salut des nations et la restauration de l'ordre social pouvaient être attendus de ces rassemblements dont la neutralité religieuse serait présentée comme plus efficace autant que plus habile. Il ne saurait être question de trouver sous leur plume quelque formule qui permettrait de croire qu'aujourd'hui « le salut du monde avec toutes ses structures et des hommes avec tous leurs problèmes » puisse avoir lieu sans explicite référence à Jésus-Christ (10).

(10) Tout au contraire, écoutons Pie XII, s'adressant, le 15 avril 1953, aux *Comités Civiques Italiens*: « Notez-le bien, depuis que l'humanité a réalisé sa progressive apostasie loin de Jésus, beaucoup de « maîtres » ont prétendu se substituer « à Lui pour l'instruire et la guider, beaucoup de « constructeurs » ont essayé de « lui fournir les structures nécessaires, beaucoup de « médecins » ont entrepris de la « guérir de ses maladies et de ses plaies. Mais tous, pour finir, se sont trouvés devant une humanité désorientée, découragée, sans force. Il faut donc, avec d'autant plus « d'empressement, amener les hommes à se persuader finalement que « *magister unrii*

Rien qui inciterait les catholiques à lâcher ce qui les spécifie : « *Miles Christi* », * *Soldats du Christ* ».

Prétendre réaliser une action contre-révolutionnaire sérieuse — nous voulons dire assez complète pour assurer, non le simple maintien de quelque position importante, mais le renversement du courant qui emporte le monde — prétendre réaliser cela, donc, par l'union de tous ceux qui croiraient en Dieu sans autre spécification religieuse, c'est être dupe de l'ignorance la plus caractérisée.

Pour s'en convaincre, il suffit de se demander si ce laïcisme révolutionnaire, si cette Révolution elle-même qu'on se propose de combattre avec tous les théistes et, d'abord, les protestants et les juifs ne seraient pas issus du très logique développement d'un ensemble d'idées, sinon de doctrines, qui se trouvent professées très consciencieusement par ces marnes protestants et ces juifs.

Et quant à dire que tous les protestants ou tous les juifs ne sont pas des révolutionnaires conscients ou volontaires, cela ne suffit pas, il faudrait pouvoir être sûr que la volonté contre-révolutionnaire et l'amour du seul concept de Dieu des susdits protestants et juifs seront assez puissants pour leur faire désavouer ces idées qu'ils peuvent professer et dont, une fois de plus, la logique interne, à leur insu même et contre leur gré, conduit à cet idéal de rupture du temporel et du spirituel dont nous savons qu'il est l'âme de la Révolution.

Quant aux musulmans, dont le cas n'est pas traité dans ce qui précède, croit-on que l'idée même qu'ils se font de l'Unique et. plus encore, l'attitude qui leur est commandée par leur religion à l'égard de ceux qui ne professent point le mahométisme ne risquent pas d'être une source de déboires perpétuels dans cette coalition où l'accord aura bien lieu, peut-être, sur un mot, mais à l'exclusion du moindre commentaire ou du plus petit ensemble d'idées que chacun pensera pouvoir dégager ?

Reste, il est vrai, le cas des théistes, sans autre étiquette religieuse. Leur problème serait plus facile et l'accord avec eux moins décevant... au moins en théorie, et en admettant qu'ils professent sans de trop graves déviations ce que la saine philosophie nous apprend de Dieu au seul plan naturel. En théorie, avons-nous dit, car la différence risque d'être immense en cet endroit entre la théorie et la pratique... Combien rares sont, aujour-

^a *est Christus* » (que le Christ est le maître unique) et qu'en Lui seul, peut se trouver « le salut du monde avec toutes ses structures et des hommes avec tous leurs problèmes: *a Aron est in alio aliquo salus* » (// *n'est de salut en aucun autre*).})

POUR QU'IL RÈGNE

d'hui, ceux qui n'ont pas la foi et qui professeraient, dit-on, ce qu'une droite raison se doit de découvrir et professer.

Pour divers et opposés qu'aient été, en effet, les, systèmes philosophiques depuis plus de deux siècles, n'est-il point évident qu'ils ont contribué à énerver l'intelligence, à nier ou à obscurcir le juste pouvoir de la raison en refusant de croire, notamment, à l'objectivité de la connaissance métaphysique ? (11).

De quelque nom qu'on les ait désignées : empirisme (12), sensualisme (13), matérialisme, positivisme (14), idéalisme (15), phénémonisme (16), pragmatisme (17), voire traditionalisme (18), et philosophies diverses dites

(11) Paradoxe effarant, si Ton veut bien y prendre garde, que de voir ainsi l'intelligence se nier elle-même: car ce n'est qu'en ayant recours à elle que les philosophes parviennent à donner un semblant d'argument à la négation de cela même qui leur permet d'avancer ce qu'ils disent. Quoi de plus absurde, en vérité, et de plus contraire au bon sens le plus élémentaire que cette faculté de la connaissance venant conclure qu'elle n'est pas faite pour connaître les vérités de son ordre ?

(12) Les partisans de l'empirisme veulent s'en tenir à une méthode exclusivement expérimentale, qui conduit, par là même, à une méconnaissance grave de la valeur des données métaphysiques, science suprême, en quelque sorte, des justes possibilités naturelles de notre intelligence.

(13) Le sensualisme est un système empirique qui consiste à regarder les sens comme le principe suffisant de nos idées, confondant ainsi l'intelligence avec la sensibilité.

(14) Le positivisme consiste dans le rejet de toute métaphysique.

(15) L'idéalisme est un terme servant à désigner des systèmes fort divers. Bien qu'on ne puisse dire qu'ils soient comme tels, négateurs de l'intelligence et de la métaphysique, ils n'en aboutissent pas moins à ce résultat par la fausse idée qu'ils se font de la vie intellectuelle et du problème de la connaissance. Cf., notamment, l'idéalisme transcendantal de Kant, l'idéalisme subjectif de Fichte et, par-dessus tout, l'idéalisme absolu de Hegel, fondé sur l'identité des contradictoires, c'est-à-dire sur la ruine de la notion d'être, objet même de l'intelligence

(16) Les phénéménistes n'admettent pas que nous puissions connaître autre chose que les phénomènes (apparences) Ainsi sont-ils voisins du positivisme et de l'ultra-sensisme (Cf. Berkeley, Hume, Kant, Renouvier, Cfc)

(17) Le pragmatisme, quand il s'érige en système, a pour but de réduire à néant toute vérité objective, et de substituer à la recherche de la vérité la recherche du succès. Il se confond avec l'ultra-sensisme et a pour effet de ruiner la valeur des données métaphysiques. Il est la conséquence d'une déplorable méconnaissance du juste pouvoir de l'intelligence humaine.

(18) Le traditionalisme est un système qui se fonde sur l'autorité de l'Église, et qui pense que la raison est impuissante à arriver à la vérité. Il n'a pas su se défendre contre cette erreur, d'ailleurs, par l'Église.

du «devenir» (19) ou de l'« action » (20), etc., il faut avouer que ces multiples écoles ne se sont guère entendues que sur un nombre infime de points, au nombre desquels, précisément, se trouve le mépris de l'intelligence humaine en tant que conceptuelle et discursive, le refus de reconnaître le juste domaine de son pouvoir.

Curieuse unanimité! L'étonnement cesse, pourtant, dès que l'on a compris que, la notion d'« être » étant l'objet premier de l'intelligence, l'effet plus ou moins direct d'une telle coalition est de reléguer Dieu hors du connaissable ou, tout au moins, hors de ce connaissable sérieusement pensé et rigoureusement objectif.

Et c'est bien pour cela, — plutôt contre cela — pour réduire au silence cette armée de la négation agnostique que le concile du Vatican tint à rappeler que « Si quelqu'un dit que le seul vrai Dieu notre Créateur et Seigneur, ne peut pas être connu certainement par la lumière de la raison au moyen des choses qu'il a faites, qu'il soit anathème. » (21)

Tel est l'esprit autant que la lettre de l'enseignement conciliaire.

On peut, certes, en conclure que le progrès serait grand si tous, aujourd'hui, avaient le sens de Dieu.

Ce n'est pas sans abus, cependant, que ce rappel des véritables droits, devoirs et pouvoirs de la raison et de l'intelligence, lancé, tel un soufflet, à l'agnosticisme moderne par les Pères du Vatican, peut être présenté comme une invitation à servir de Dieu pour taire Jésus-Christ.

On se figure qu'au degré collectif du grand rassemblement dont on rêve, il suffira d'invoquer les arguments simples et de péremptoire bon sens sur lesquels repose si souvent, dans le secret de chaque conscience, une conviction profonde de l'existence de Dieu. C'est que, dans le silence du cœur et à la seule lumière d'un esprit simple et droit, chacun sait refuser de se laisser troubler par tous les arguments de l'impiété contemporaine. Au tréfonds de son être, le plus savant ne tarde pas à faire siennes et à trouver parfaitement suffisantes les raisons les plus humbles, qui se ramènent toutes, peu ou prou, à quelques belles et bonnes évidences de cet ordre : — Ce qui n'a pas en lui-même sa raison d'être la tient obligatoirement d'ailleurs. — Une montre est inconcevable sans horloger.

(19) Le devenir y étant, en quelque sorte, défini et exalte au détriment de la notion d'être, objet même de l'intelligence. .

(20) En cfict, considérées sous un certain angle, les conséquences de ces philosophies* sont analogues à celles des philosophies du « devenir ».

(21) *De Revelatione*, can. 1.

— Un ordre (et, notamment, l'ordre que nous voyons dans la nature) est inconcevable sans intelligence ordonnatrice, etc. Telle est la forte simplicité des arguments par lesquels chacun, au fond de lui-même, parvient, d'ordinaire, à la connaissance de Dieu.

Mais tout autre apparaît le problème dès que l'on quitte ce plan de l'intimité individuelle et que l'on aborde celui de ce véritable apostolat collectif où ne peut pas ne pas s'organiser le rassemblement contre-Révolutionnaire qu'il est question de promouvoir.

Non que les raisons évoquées tout à l'heure au plan individuel soient sans valeur à ce degré. Elles y demeurent ce qu'elles sont, aussi sages, aussi fondées. Mais, ce qui diffère, c'est l'atmosphère du débat où elles sont condamnées à servir. Dans le silence et la pureté d'une âme droite, leur force pouvait s'exercer à plein et comme sans obstacle (22). Dans la mêlée des querelles publiques, leur vertu risque fort d'être neutralisée par le fracas, le prestige menteur des arguments impies.

Impossible d'envisager l'organisation un peu sérieuse de cette coalition des « déistes » sans songer à la nécessité qu'il y aura de répondre, au moins sommairement, aux attaques des athées.

Il faudra, selon toute évidence, faire campagne et campagne intellectuelle, si l'on se soucie de rassembler autre chose qu'un troupeau sans force ni décision. Il le faudra, ne serait-ce que pour donner confiance aux simples qui accepteront de suivre, mais qui pourraient être troublés au cours du combat par les fausses raisons de la propagande ennemie.

En bref, nécessité de prévoir l'union autour d'un corps de doctrine suffisant, d'une authentique théologie naturelle.

Et nous sommes bien d'accord, s'écrieront les partisans de cette formule. Cette théologie naturelle existe. L'athéisme peut mettre en avant les noms de ses plus célèbres docteurs : nous lui opposerons ceux de tant de personnages et philosophes qui, eux, crurent en Dieu.

C'est sur la faiblesse de cet argument que nous voulons pourtant fonder notre refus de croire qu'il soit réellement plus facile de se grouper autour de Dieu qu'autour de Jésus-Christ.

(22) Du moins sans obstacle absolument insurmontable. N'oublions pas que, depuis le péché originel, chaque âme trouve en elle certains obstacles qui rendent ordinairement longue et difficile une saine connaissance de Dieu. Voilà pourquoi la foi et la ré/élation sont normalement nécessaires pour que chacun puisse facilement, rapidement et sans erreur connaître Dieu.

LA THEOLOGIE NATURELLE

Il suffira, pensons-nous, d'un très petit nombre de questions pour préciser ce que nous voulons dire.

On parle de théologie naturelle. Elle existe en effet.

Mais veut-on dire par là que cette théologie naturelle est pratiquement reconnue par ceux qui croient en Dieu ?

Pense-t-on, notamment, que les philosophes déistes en ont fait comme le dénominateur commun de leurs systèmes ? Et, si tous ne sont point d'accord sur ce chapitre, peut-on dire que leur idée de Dieu s'inscrit sans trop de contradictions dans les limites autant que dans l'ordre de cette théologie naturelle ?

En bref, les philosophes déistes sont-ils d'accord sur Dieu ? Au moins, ne sont-ils point trop diamétralement opposés sur l'idée qu'ils s'en font ?

Force nous est de constater qu'ils offrent, en ce chapitre comme en tant d'autres, le spectacle d'un surprenant chaos d'opinions inconciliables, et telles qu'elles tendent beaucoup plus à diviser et troubler les esprits qu'à les fortifier et à les unir.

Et donc, peut-on compter sur l'action conquérante d'une coalition hétéroclite dont tels membres professeront que Dieu est l'Etre même, l'Etre infini, sans changement ni mouvement, pendant que d'autres soutiendront qu'il ne cesse de se faire, feu d'artifice en perpétuel devenir, à moins que d'autres ne le confondent avec les mille formes de vie partout jaillissantes dans l'univers ? Est-ce là l'unité qu'on se propose d'atteindre et qu'on entend opposer aux troupes de l'athéisme universel ?

Quelle inconscience ! Fuir le Christ pour s'en aller réclamer à la poussière des philosophes une claire notion de Dieu ! Comme si le Verbe éternel, précisément, ne s'était pas incarné pour réapprendre aux hommes à connaître le vrai Dieu un peu plus sérieusement qu'au travers des élucubrations des philosophes ! S'en aller réclamer l'unité, sinon l'union, à des penseurs qui, pour l'ordinaire, furent en désaccord sur tout, quelle folie !

Et pourtant, nous croyons, nous aussi, avec notre mère l'Eglise, à l'existence d'une théologie naturelle, rigoureusement inscrite dans la sphère des seules démarches de la raison. Mais, cette théologie naturelle, nous

savons qu'il ne faut point en demander un enseignement harmonieux et suffisant à la troupe confuse des philosophes déistes, surtout non catholiques. Autrement dit, nous savons que cette théologie naturelle n'a été, et n'est toujours pleinement et fermement professée que dans et par la seule véritable Eglise de Jésus-Christ.

Donc, de deux choses l'une : ou l'on dira que cette théologie naturelle ne s'est élaborée historiquement et ne se découvre en fait, aujourd'hui, que dans le sillage catholique, ou on ne le dira pas.

Si on le dit, nous pensons que c'est revenir à ce caractère confessionnel qu'on se proposait d'éviter et faire perdre à la coalition sa prétendue raison d'être.

Si on ne le dit pas, nous estimons que l'opération prend toutes les couleurs d'une supercherie frauduleuse, véritable plagiat doctrinal.

Et n'est-ce point ce qui se produit le plus souvent ? On prend la doctrine de l'Eglise, mais après l'avoir naturalisée, laïcisée, coupée du surnaturel, expurgée du nom de Jésus ? Ainsi parle-t-on de Dieu et de théologie naturelle, mais comme en laissant croire que cette parfaite orthodoxie rationnelle a toujours été professée par l'humanité, et que c'est sur ce fonds, commun à tous les peuples et à tous les siècles, que le Christ et l'Eglise sont venus poser leurs développements surnaturels. Alors qu'il n'est rien de plus faux ! Alors qu'il serait même très important de montrer combien, au seul plan des vérités naturelles et rationnelles, nous devons à Jésus-Christ, à son Eglise, les synthèses philosophiques majeures ! Et l'on voudrait que nous nous en servions pour taire ce même Jésus-Christ ? Est-il possible de trouver illustration plus précise à la formule de saint Louis, parlant de ceux qui « guerroyent Dieu avec ses dons » ?

Non ! Il n'est pas inutile à l'intelligence du présent débat de comprendre qu'on ne peut plus parler sérieusement de Dieu, au seul plan naturel, sans être, bon gré mal gré, tributaire de l'Eglise. Dès lors, pourquoi ne pas le reconnaître et refuser surtout d'en tirer la leçon ?

Car, ce qu'un Bergson a été contraint de désigner comme « la métaphysique naturelle de l'intelligence humaine », il importerait de ne point trop en ignorer l'histoire.

Si cette métaphysique se trouve contenir de nombreux éléments transmis par la sagesse antique, ce sont des têtes chrétiennes, des intelligences éclairées par la foi, qui ont, en fait, réalisé la synthèse avant laquelle il n'existait que des fragments mêlés aux plus contradictoires apparences. Cette métaphysique, cette théologie naturelle, ce n'est point la

L,

confuse des philosophes de toutes les écoles qui les a amenées à ce degré de perfection où nous les voyons. Elles ont été, en fait, mises au point, unifiées, systématisées, non pas même par des philosophes ou, du moins, des hommes s'affirmant tels, mais par des saints, des docteurs, des Pères de l'Eglise de ce Jésus-Christ qu'il est question, précisément, d'escamoter au nom d'une théologie naturelle qui ne s'est élaborée, en réalité, que sous les lumières de Sa grâce et dans les flammes de Son amour.

L'ARRIVEE, PAR DES VOIES NON PHILOSOPHIQUES, DE VÉRITÉS PHILOSOPHIQUES »

Quand les meilleurs reprendront-ils conscience de l'importance vraiment considérable pour les progrès de la pensée humaine de ce qu'un Gilson a si heureusement appelé : « L'arrivée par des voies non philosophiques de vérités philosophiques » ? Vérités découvertes en fait, dans la Révélation et qui furent fondamentales au point de pouvoir être désignées comme les notions clefs de toute cette « métaphysique naturelle de l'intelligence humaine » désignée par Bergson.

Il est, d'ailleurs, en cet endroit, un aveu précieux à retenir et que la mauvaise humeur renforce. Il est de Condorcet, dans son « Tableau historique des progrès de l'esprit humain » (23) :

« Nous devons aux scolastiques, écrit-il, des notions plus précises
« sur les idées qu'on peut se former de l'Etre suprême et de ses attributs,
« sur la distinction entre la cause première et l'univers qu'elle est supposée
« gouverner, sur celle de l'esprit et de la matière, sur les différents sens
« que l'on peut attacher au mot « liberté », sur ce qu'on entend par la
« création, sur la manière de distinguer entre elles les diverses opérations
« de l'esprit humain et de classer les idées qu'il se forme des objets
« réels et de leurs propriétés... »

Rien n'y manque, en vérité, et le passage mérite d'être relu avec attention pour qu'on puisse juger exactement de la prodigieuse ampleur de ce que Condorcet lui-même reconnaissait que nous devions à cette « Ecole » qui fut et reste l'Ecole même de l'Eglise.

(23) Paris, G. Steinheil, 1900, p. 87.

« En somme, mauvaise humeur à part, fait observer Gilson à propos
« du même texte, Condorcet reconnaît que les scolastiques ont précisé
« toutes les notions essentielles de la métaphysique et de l'épistémologie;
« c'est un assez bel hommage et qu'il serait facile de transformer en
« une apologie décidée. » (24)

Mais, puisque le sujet du présent débat est plus directement ordonné
à ce problème, contentons-nous d'examiner ce que la pensée chrétienne
a fait de l'idée de Dieu, clef de voûte de toute métaphysique.

« En employant l'expression, d'ailleurs imprécise, d'Etre suprême,
« note Gilson (25), Condorcet ne fait que parler la langue de son temps;
« mais cette langue elle-même ne fait que condenser en deux mots un tra-
« vail séculaire de réflexions sur l'enseignement du christianisme. (Car)...
« parler d'un être suprême au sens propre des termes c'est, d'abord, admet-
« tre qu'il n'y a qu'un seul être qui mérite véritablement le nom de
« Dieu et c'est, en outre, que le nom propre de ce Dieu est l'Etre, de
« sorte que ce nom appartienne à cet être unique, en un sens qui ne
« convient qu'à lui. »

Or, à s'en tenir à ce seul point, peut-on dire que le monothéisme,
— puisque c'est de lui qu'il s'agit, — ait été transmis aux penseurs chré-
tiens par la tradition hellénique ? Beaucoup le pensent, qui ne sont pas
les moins cultivés.

En réalité, écrit M. Gilson en quelques pages magnifiques que nous
allons nous faire un devoir de citer, « il n'est pas très facile de savoir
« jusqu'où les Grecs se sont avancés dans cette direction... Pourtant, on
« peut d'abord observer que là où le monothéisme a été franchement
« reconnu, c'est-à-dire dans le monde chrétien, il a immédiatement occupé
« une place centrale et s'est imposé comme le principe des principes...
« Or, on ne voit aucun système philosophique grec qui ait réservé le
« nom *de Dieu* à un être unique et ait suspendu à l'idée de ce Dieu le
« système *entiers de l'univers*...

« *Xenophane enseigne qu'il est un Dieu très grand; mais cela signifie*
« *seulement qu'il est suprême entre les dieux et les hommes; ni Empé-*

(24) *L'esprit de la philosophie médiévale* (Varin, édit., Paris, p. 39).

(25) *Ibid.* Cf. également le discours de Pic XII au 12^e Congrès international de
Philosophie (22 septembre 1958).

. dode, ni Philolaos ne vont au-delà; et, quant à Plutarque, on sait assez
 . que la pluralité des dieux est un de ses dogmes. Jamais, semble-t-il,
 . la pensée grecque n'a réussi à dépasser ce niveau, car elle n'y a même
 « pas réussi dans les théologies naturelles de Platon et d'Aristote...

« La question n'est pas, en effet, de savoir si la doctrine de Platon
 « n'a pas transmis à la spéculation chrétienne des éléments importants et
 . nombreux qui ont aidé, plus tard, à élucider la notion philosophique de
 , Dieu; c'est ce qui est arrivé, notamment, avec l'idée du Bien, telle qu'elle
 . est décrite dans « La République », mais le problème est autre, car il
 « s'agit seulement de savoir ce que Platon pense de Dieu et s'il admet
 • ou non la pluralité des dieux. Or, il s'en faut de beaucoup que la
 « notion de Dieu corresponde chez lui au type supérieur et parfait de
 • l'existence, et c'est pourquoi la divinité appartient à une classe d'êtres
 « multiples, peut-être même à tout être, quel qu'il soit, dans la mesure
 « exacte où il est. « Le Timée » représente un effort considérable pour
 • s'élever à la notion d'un dieu qui soit cause et père de l'univers; mais,
 « ce dieu lui-même, si grand soit-il, n'est pas seulement en concurrence
 « avec l'ordre intelligible des Idées; il est, en outre, comparable à tous
 « les membres de la vaste famille des dieux platoniciens. Il n'élimine pas
 • les dieux sidéraux dont il est l'auteur, ni même le caractère divin du
 « monde qu'il façonne; premier entre ces dieux, il demeure l'un d'entre
 « eux.

« Il en va de même en ce qui concerne Aristote... Ici encore, —
 « qu'on veuille bien le remarquer, — la question n'est pas de savoir s'il
 « n'a pas contribué pour une large part à préparer la notion philosophi-
 • que de Dieu. Ce qui est surprenant, au contraire, c'est qu'étant allé si
 « loin sur la bonne voie, il ne l'ait pas suivie jusqu'au bout, mais c'est un
 « fait, — et que je constate comme tel, — qu'il s'est arrêté en chemin.

« Lorsqu'on parle du dieu d'Aristote pour le comparer au Dieu chré-
 « tien, on entend parler du moteur immobile, séparé, acte pur, pensée
 • de la pensée, qu'il a décrit dans un texte célèbre de « La Physique »...
 « (Mais) ce premier moteur immobile est bien loin d'occuper, dans le
 - monde d'Aristote, la place unique réservée au Dieu de la Bible dans
 « le monde Judéo-Chrétien... » Quelques phrases plus loin, ne voit-on pas,
 en effet, le philosophe « commencer des calculs pour établir par des
 « raisons astronomiques qu'il doit y avoir, sous ce premier moteur, qua-
 « rante-neuf ou, peut-être même, cinquante-cinq moteurs, qui sont tous
 « séparés, éternels et immobiles ? Ainsi, bien que le premier moteur immo-
 • bile soit seul à être premier, il n'est pas seul à être un moteur immobile,
 « c'est-à-dire une divinité. N'y en eût-il que deux, c'en serait assez pour

« prouver que « malgré la suprématie de la Pensée première, le polythéisme imprègne encore profondément l'esprit du philosophe. » (26)

« D'un mot, même considérée chez ses représentants les plus éminents, la pensée grecque n'a pas atteint cette essentielle vérité que livre, d'un seul coup et sans ombre de preuve (27), la parole de la Bible: « *Audi Israël, Dominus Deus noster, Dominus unus est* » (Deut., VI - 4) — *Ecoute Israel, le Seigneur, notre Dieu, est le Dieu unique.*

« Or, ce *Credo in unum Deum* des chrétiens, article premier de leur foi, est apparu, du même coup, comme une évidence rationnelle irrefutable. Que, s'il y a un Dieu, ce Dieu est unique, voilà ce qu'à partir du XVII^e siècle, on ne prendra même plus la peine de démontrer, comme s'il s'agissait là d'un principe immédiatement évident. Pourtant, les Grecs n'y ont pas pensé. Ce que les Pères n'ont jamais cessé d'affirmer comme une croyance fondamentale, parce que Dieu même le leur a dit, est une de ces vérités rationnelles, — et la première de toutes en importance, — qui ne soit pas entrée dans la philosophie par le canal de la raison. » (28)

« Si les philosophes grecs, poursuit encore Gilson, en des pages sous l'autorité desquelles il nous plaît de nous placer, si les philosophes grecs

(26) N.D. Roland-Gosselin: *Aristote*, Paris, p. 97.

(27) Est-il nécessaire d'insister, en effet, pour faire admettre que la Révélation n'avait pas à cire un cours complet de philosophie ? Pic IX l'a dit dans l'encyclique *Singulari quidem*: « Il ne convenait pas que Dieu, parlant à l'homme, se servît d'arguments pour appuyer ses assertions, comme si Ton n'avait pas foi à sa parole; mais il s'est exprimé comme il a dû, c'est-à-dire comme le souverain arbitre de toutes choses, à qui il appartient d'affirmer, non de disputer... » Nous sera-t-il permis de faire observer, à la lumière de ces précisions, combien apparaît souveraine l'action de Dieu sur les déroulements de l'histoire ? En principe, la raison aurait pu parvenir par ses seules lumières à l'élaboration d'une saine théologie naturelle; mais c'est un fait qu'elle n'y est pas arrivée. Or, — coïncidence significative, — c'est un autre fait que Dieu a confié la garde du monothéisme à un peuple élu, et que ce n'est que par ce canal que le monothéisme a été professé et s'est, finalement, répandu dans le monde. Preuve significative et très historique de la sagesse autant que de la prescience divine! N'aurait-il pas été ridicule, en effet, de voir Dieu se réserver une nation pour garder le dépôt du monothéisme si, d'autre part, les peuples païens, par les seuls travaux de leurs philosophes, y étaient également parvenus ? En réalité, c'est tout le problème des conséquences de la Chute qui se trouve posé ici..., et, pour le résoudre, il faut bien avouer qu'il n'y a que l'enseignement catholique. En principe, les philosophes auraient pu parvenir à ce qui nous paraît aujourd'hui si évidemment rationnel... En fait, ils n'y parvinrent pas. Et ce n'est qu'en Jésus-Christ, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, que tout fut effectivement restauré, non seulement dans l'ordre surnaturel, mais aussi dans l'ordre naturel.

(28) Gilson, *opus cil.* pp. 40 à 44.

« ne savent jamais, au juste, combien il y a de dieux, c'est qu'ils n'ont
« pas de Dieu cette idée précise qui rend impossible d'en admettre plus
« d'un...

« Il est vrai que... d'excellents hellénistes... ont soutenu avec force
« que le platonisme s'est élevé à une idée de Dieu pratiquement indiscer-
« nable de celle du christianisme. Selon le plus ferme défenseur de cette
« thèse, la vraie pensée de Platon est que : l'être le plus divin est donc
« l'être le plus être; or l'être le plus être, c'est l'Etre universel ou le
« Tout de l'être... »

« (Sans doute; mais outre que) Platon ne nous dit pas que son Etre
« universel soit Dieu..., il suffit de rapprocher les deux pensées que l'on
« compare pour voir éclater une divergence profonde de sens sous la com-
« munauté des formules. Selon Platon « le degré de divinité est proportion-
« nel au degré d'être »; (or, précisément) il n'y a pas de degré de divinité
« pour un chrétien, car Dieu seul la possède. Pour Platon, ajoute-t-on,
« « l'être le plus divin est l'être le plus être »; mais pour un chrétien,
« il ne peut y avoir d'êtres plus ou moins divins que par analogie ou
« métaphore; à proprement parler, il n'y a qu'un Dieu, qui est l'Etre, et
« des êtres qui ne sont pas Dieu. Ce qui sépare radicalement les deux
« traditions c'est qu'on ne trouve pas chez Platon de sens du mot être
« qui soit réservé en propre et exclusivement à Dieu. C'est pourquoi
« la divinité n'est en lui qu'en son degré suprême, mais non point comme
« un privilège unique; le divin est partout où est l'être, parce qu'il n'y
« a pas d'être qui revendique la plénitude et le privilège de la divinité (29).»

Et de même, pour Aristote, si « on ne peut plus dire chez lui, comme
« chez Platon, que tout ce qui est est divin..., jamais on ne fera que sa
« théologie naturelle n'ait pas pour objet propre une pluralité d'êtres di-
« vins; et cela suffirait à la distinguer radicalement de la théologie natu-
« relle chrétienne. Chez lui, l'être nécessaire est toujours un collectif; chez
« les chrétiens, toujours un singulier. Allons plus loin; quand bien même
« on accorderait, contre tous les textes, que l'être, en tant qu'être, d'Aris-
« tote est un être unique, il resterait que cet être ne serait rien d'autre
« que l'acte pur de la pensée qui se pense. Il serait tout cela, mais rien
« que cela, et c'est d'ailleurs pourquoi les attributs du Dieu d'Aristote
« se limitent strictement à ceux de la pensée. En bonne doctrine aristo-
« télicienne, le premier nom de Dieu est pensée et l'être pur se réduit
« à la pensée pure; en bonne doctrine chrétienne, le premier nom de Dieu
« est l'Etre, et c'est parce qu'on ne peut refuser à l'Etre ni la pensée,

(29) *Opus cit.*, p. 45, 46.

« ni la volonté, ni la puissance que les attributs du Dieu chrétien débordent en tous sens ceux du Dieu d'Aristote. » (30)

En présence de ces laborieux tâtonnements de la pensée philosophique, combien semble directe dans sa méthode et surprenante, dans ses résultats la voie suivie par la Révélation !

Pour savoir ce qu'est Dieu et connaître son nom, c'est à Dieu que Moïse s'adresse. < *Ego sum qui sum* »; telle est la réponse : * *Je suis celui qui suis* ». Et Jésus à son tour : < *Avant qu'Abraham fut, je suis* ».

Ici encore, pas un mot de métaphysique : mais Dieu a parlé, la cause est entendue, et c'est l'« Exode » qui pose le principe auquel... sera désormais suspendue la « métaphysique naturelle de l'intelligence humaine ». « A partir de ce moment, il est entendu, une fois pour toutes, écrit M. Gilson, que l'être est le nom propre de Dieu et que, selon la parole de saint Ephrem, reprise plus tard par saint Bonaventure, ce nom désigne son essence même. Or, dire que le mot être désigne l'essence de Dieu et que Dieu est le seul dont ce mot désigne l'essence, c'est dire qu'en Dieu, l'essence est identique à l'existence et qu'il est le seul qui l'essence et l'existence soient identiques... Principe d'une fécondité métaphysique inépuisable et dont toutes les études qui suivront ne feront que considérer les suites. Il n'y a qu'un Dieu et ce Dieu est l'être. Telle est la pierre d'angle de toute la philosophie chrétienne, et ce n'est pas Platon, ce n'est même pas Aristote, c'est Moïse qui l'a posée. » (31)

Encore n'est-ce point tout...

Au « *Credo in unum Deum* », premier article de notre foi, à l'« *Ego sum qui sum* » de l'« Exode », correspond exactement cette autre parole de la Bible : * *Ego Dominus et non mutor*. » — *C'est moi qui suis le Seigneur et je ne change pas*. » Je ne suis l'objet d'aucune évolution. Je suis l'être impassible.

« Et, en effet, note toujours Gilson, tous les êtres connus de nous sont soumis au devenir, c'est-à-dire au changement; ce ne sont donc pas des êtres parfaits et immuables comme l'est nécessairement l'Etre même. En ce sens, il n'y a pas de fait ni de problème plus important que celui du mouvement, et c'est parce que la philosophie d'Aristote est essentiellement une analyse du devenir et de ses conditions métaphysi-

(30) *Opus cil.*, p. 49, 50.

(31) *Opus cit.* p. 50, 51.

« ques, qu'elle est elle-même devenue et restera toujours partie intégrante de la métaphysique chrétienne...

« (Mais)..., chose digne de remarque, c'est aussi l'un des points où l'on voit le mieux comment la pensée chrétienne a dépassé la pensée grecque en approfondissant les notions mêmes qui leur sont communes. En lisant, dans la Bible, l'identité de l'essence et de l'existence en Dieu, les philosophes chrétiens ne pouvaient pas ne pas voir que l'existence n'est identique à l'essence en rien d'autre que Dieu. Or, à partir de ce moment, le mouvement cessait de signifier seulement la contingence des modes d'être ou même la contingence de la substantialité des êtres qui se font et se défont selon leurs participations changeantes à l'intelligible de la forme ou de l'idée; il signifiait la contingence radicale de l'existence même des êtres en devenir... (Autrement dit) non seulement il reste vrai de dire que, Dieu mis à part, tout ce qui est pourrait ne pas être ce qu'il est; mais il devient vrai de dire que, hormis Dieu, tout ce qui est pourrait fort bien ne pas exister.

« Cette contingence radicale imprime au monde qu'elle frappe un caractère de nouveauté métaphysique très important et dont la nature apparaît à plein lorsqu'on pose le problème de son origine.

« Rien de plus connu que le premier verset de la Bible : « *Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre*. »

« Ici encore, pas trace de philosophie. Dieu ne justifie pas plus par la voie métaphysique l'affirmation de ce qu'il fait que la définition de ce qu'il est. Pourtant, quel accord métaphysique profond, nécessaire, entre ces deux affirmations sans preuves !

« Si Dieu est l'Etre et le seul Etre, tout ce qui n'est pas Dieu ne peut tenir que de lui seul son existence.

« Par une sorte de bond soudain, voilà toute la contingence grecque dépassée et rejointe, sans philosophie (et pourtant) à sa racine métaphysique ultime. En livrant dans cette formule si simple le secret de son action créatrice, il semble que Dieu donne aux hommes un de ces mots d'énigme longtemps cherchés, dont on est sûr d'avance qu'ils existent, qu'on ne les trouvera jamais à moins qu'on ne nous les donne et dont l'évidence s'impose pourtant avec une force invincible aussitôt qu'on nous les a donnés... (32)

Quoi de plus élémentaire, désormais, que cette idée de création ? Mais si les hommes connaissent, aujourd'hui, ce qu'ont ignoré si longtemps

(32) *Opus rit.*, p. 64. 65. 66, 67 et 68.

les philosophes, ils le doivent à la première ligne *de la* Genèse. « Ni Pla-
 * ton, ni Aristote ne l'ont lue, et toute l'histoire de la philosophie en a,
 « peut-être, été changée, Assurément, on peut à loisir accumuler les textes
 « où Platon pose l'Un à l'origine du multiple et, Aristote, le nécessaire
 « à l'origine du contingent. Mais, en aucun cas, la contingence méta-
 « physique dont ils parlent ne saurait excéder l'unité et l'être auxquels
 « ils pensent... Produire l'être purement et simplement, c'est l'action pro-
 « pre *de l'Etre* lui-même. On ne saurait atteindre la notion de création
 « ni la distinction *réelle de l'essence et de l'existence dans ce* qui n'est
 « pas Dieu tant que l'on admet quarante-quatre êtres en tant qu'êtres.
 « Ce qui manque à Platon comme à Aristote, c'est J'Ægo *sum qui sum*.

« Cette conquête métaphysique marquait, évidemment, un progrès
 « considérable pour la notion de Dieu, mais *elle* modifiait, corrélativement
 * et *de* manière non moins profonde, la notion de l'univers tel qu'on
 « l'avait conçu jusque là.

« A partir du moment où le monde est considéré comme le résultat
 « *d'un* acte créateur qui, non seulement lui a donné l'existence, mais la
 « lui conserve en chacun des moments successifs de sa durée, il se trouve
 « dans une dépendance telle qu'elle *le* frappe de contingence jusque dans
 « la racine de son être. Au lieu d'être suspendu à la nécessité d'une pen-
 « sée qui se pense, l'univers est suspendu à la liberté d'une volonté qui
 « le veut. Cette vision métaphysique nous est, aujourd'hui, familière
 « ...nous ne nous rendons plus compte que difficilement du changement de
 « perspective qu'elle suppose par rapport à la conception grecque de la
 « nature. Pourtant, il est impossible d'y songer sérieusement sans en éprou-
 « ver une sorte d'effroi. Cet univers créé, dont saint Augustin disait que,
 « de lui-même, il penche sans cesse vers le néant, n'est à chaque instant,
 « sauvé du non être que par le don permanent d'un être qu'il ne peut
 « ni se donner ni se conserver.

« Il n'y a rien qui soit, rien qui se fasse, rien qui fasse sans que
 « son existence, son devenir et son efficence ne soient empruntés à la sub-
 « sistence immobile de l'Etre infini. Le monde chrétien ne raconte pas
 « seulement la gloire de Dieu par le spectacle *de sa* magnificence; il l'at-
 † teste du fait même qu'il existe : « J'ai dit à toutes les choses qui entou-
 * rent mes sens : Parlez-moi de mon Dieu, vous qui ne l'êtes pas, dites
 « m'en quelque chose. Et toutes de s'écrier d'une voix forte : C'est Lui
 * qui nous a faites ! » (33)

(33) Saint Augustin, *Confessions*, livre X, chap. VI, paragr. 9.

Le Dieu de la philosophie chrétienne « est un Dieu qui aime; celui
« d'Aristote est un Dieu qui se laisse aimer; l'amour qui meut le ciel et
. les astres, chez Aristote, est l'amour du ciel et des astres pour Dieu;
- au lieu que celui qui les meut (dans la philosophie chrétienne) est
« l'amour de Dieu pour le monde; entre les deux causes motrices, il y a
- toute la différence qui sépare la cause finale de la cause efficiente. (M) »

Telle est la vérité, qu'on ignore un peu trop quand on s'en vient
parler de théologie naturelle dans l'espoir d'éviter Jésus-Christ.

On oublie seulement que cette théologie naturelle, pour peu qu'on la
veille cohérente et harmonieuse, est fille de l'Eglise. Or, disait Jeanne
d'Arc, « m'est avis que c'est tout un de Notre-Seigneur et de l'Eglise. »

Il est clair que ce serait aller contre l'honnêteté la plus élémentaire
que d'invoquer la pleine et juste et seule théologie naturelle pour taire
Jésus-Christ, puisque l'élaboration de cette théologie, autant que son his-
toire, sont inséparables de la vie et de la pensée de l'Eglise depuis vingt
siècles. Nombreux furent et sont, il est vrai, ceux qui l'utilisèrent et l'uti-
lisent en l'expurgeant de toute référence. Nous avons du mal à croire que
la systématisation d'une telle impertinence puisse honnêtement servir de
ralliement à une coalition de gens crovant sincèrement en Dieu et soucieux,
par là-même, d'une certaine moralité.

Ainsi apparaît-il fort objectivement qu'il n'est point donné à l'homme,
sans criante injustice et flagrante mauvaise foi, de séparer ce que Dieu
a uni. Car Dieu, précisément, n'a point voulu, Dieu n'a point permis,
Dieu ne pouvait permettre qu'après avoir tout créé pour la gloire de
son Fils, ce soit au nom d'une théologie naturelle que, par une sorte
d'ironie satanique, les exigences de cette gloire puissent être tournées.

n'aurait-on point la foi et refuserait-on à Jésus-Christ le ti-
tre DE DIEU qu'on NE POURRAIT QUAND MÊME SE DISPENSER DE SE RÉFÉRER
A LUI ET A SON ÉGLISE, COMME AUX SEULS GRANDS MAÎTRES DE LA THÉO-
LOGIE NATURELLE.

Ce n'est donc point sans un grand mystère que l'humanité, aujour-
d'hui, ne peut connaître Dieu, même au seul plan de la raison, sans être
au moins implicitement, tributaire de Jésus-Christ. Dès lors, croit-on que

(34) Gilson, *opus cit.*, pp. 72 à 76.

l'enthousiasme et l'amour pour le Dieu des philosophes, pour le Dieu de la nature, soient plus faciles à susciter que l'amour et l'enthousiasme pour Jésus-Christ ?

Quel nom, quelle gloire, quel rayonnement comparables à ceux de « cet homme qu'on appelle le Christ » ? (35)

Un homme dont la lumière et dont l'amour n'ont cessé de briller et de croître, se s'étendre et de conquérir; un homme dont l'amour n'est arrêté par aucune frontière, aucune différence de race, aucune hostilité de parti, aucune lutte de classes; un homme dont le nom a été porté jusqu'aux extrémités de la terre, attirant tout à lui : les enfants, les adolescents, comme les adultes et les vieillards, les plus grands génies comme les plus ignares, les comblés de la naissance et de la fortune comme les parias et les gueux et les infirmes, et les malades, et les boiteux, et les lépreux, et les criminels mêmes dans leurs remords.

Si l'on voulait bien pardonner à ce paradoxe, nous pourrions dire qu'à opposer Dieu et Jésus-Christ, le dernier ne serait pas le plus petit personnage (36). Car jamais on n'a vu réalisé autour de Dieu abstraitement conçu ce que, d'ores et déjà, le monde entier a fait pour Jésus-Christ.

Où Dieu doit être, et veut être adoré et servi, là doivent être aussi les effets de son action sainte. Or, donc, où sont les saints, où est la grande et émouvante armée des docteurs, confesseurs, vierges et martyrs suscités par l'amour de ce Dieu exclusivement philosophique ? Qu'avons-nous à faire, dès lors, de ce Dieu sous le nom duquel il est tellement évident que le vrai Dieu ne veut être ni servi ni adoré ? Qu'avons-nous à faire d'un Dieu dont on cherche en vain la troupe de ses saints ?

Et l'on nous proposerait d'aller bouleverser le monde avec le seul concept d'un Dieu abstrait quand tout, autour de nous, même au seul plan naturel, prouve que le nom de Jésus est bien un nom qui a été placé au-dessus de tout nom !

Et c'est pourtant ce nom que « la société moderne » refuse d'adorer, que l'Etat moderne refuse de reconnaître, se déclarant incompétent à ce chapitre (37).

(35) Cf. le beau livre de Chesterton, *L'homme qu'on appelle le Christ* (Nouvelles Éditions Latines, Paris).

(36) Trait significatif: dans une réunion générale de la Commune, à PHotel-de-Ville de Paris, Courbet ayant proposé de proclamer solennellement l'athéisme, Jules Vallès lui répondit par cet odieux, mais instructif blasphème: « Je ne voterai pas a la proposition. Dieu ne me gêne pas. Ce qui me gêne, c'est le Christ. »

(37) Cf. Jacques d'Arnoux, *L'Heure des Héros*, p. 61: « Au printemps 1939, dans a un catéchisme de grande ville, on pouvait ouïr cet effrayant dialogue: «Mes

Aussi, quelle ironie y a-t-il à voir l'Etat moderne, qui prétend tout connaître, tout savoir, s'occuper de tout, des allumettes comme du prix du vin, du tabac comme des vaccins obligatoires, des programmes universitaires comme du gaz et de l'électricité, des houillères comme des banques !... Quelle ironie de voir un tel Etat, si éclairé sur tant de choses étrangères à son domaine, osant se dire incompetent sur le problème dont dépend tout cet ordre humain à la garde duquel il est pourtant préposé ! Un Etat qui ose juger dignes des honneurs de son Panthéon un Jaurès, un Voltaire, un Rousseau, mais qui affirme ne pouvoir rester que neutre devant Jésus-Christ ! Quel signe plus net de la perversité de cette génération apostate ?

« Tout restaurer dans le Christ. » La formule, on le sait, fut la devise de saint Pie X. Il n'aurait pas pris celle de tout restaurer en Dieu (38) : « Tout restaurer dans le Christ, écrivait-il, et ramener les hommes à l'obéissance divine sont une seule et même chose. Et c'est pourquoi le but vers lequel doivent converger tous nos efforts, c'est de ramener le genre humain à l'empire du Christ. Cela fait, l'homme se trouvera, par là-même, ramené à Dieu. Non pas, voulons-nous dire, à Dieu inerte et insoucieux des choses humaines, comme les matérialistes l'ont forgé dans leurs folles rêveries, mais à Dieu vivant et vrai, en trois Personnes dans l'unité de nature, auteur du monde, étendant à toute chose son infinie providence, enfin, législateur très juste qui punit les coupables et assure aux vertus leurs récompenses. » f39)

«enfants, qu'est-ce qu'un homme célèbre ? Monsieur, les hommes dont on parle. — Connaissez-vous des hommes célèbres ? Oui, Monsieur. — Lesquels ? — Hitler. < Mussolini, le Pape, Weidman... — Mais. Notre Seigneur Jésus-Christ est-il célèbre ? — «Non. Monsieur. — Pourtant, je vous parle de lui: Monsieur l'abbé vous en parle: «votre catéchisme vous en parle. — Oui, Monsieur, mais les gens. eux. n'en causent «jamais, les journaux non plus, ni le cinéma, ni la radio: les livres d'école non «plus »! Et voilà! L'assassin Weidman est un homme célèbre: mais l'Homme-Dieu. «le Dieu vivant, qui a fait toutes choses de rien. Celui qui, dans la nuit des âges. «a ouvert Père chrétienne. Celui qu'avec des millions de vivants et des milliards de «morts, j'ai l'honneur d'appeler Notre Seigneur Jésus-Christ, n'est plus pour les «enfants de France un homme célèbre!»

(38) 4 octobre 1903.

(39) Qu'il évite de croire surtout, en cette fin de paragraphe, que nous refusons d'admettre la possibilité d'accords politiques ou sociaux avec des non catholiques ou des non croyants. Ces accords sont possibles, mais ne sauraient être cherchés sans dommage, sur le plan doctrinal de ce que l'on pourrait appeler une « thèse » à-confessionnelle. Nous reviendrons sur ce problème un peu plus loin et nous verrons comment on peut espérer résoudre cette difficulté sans préjudices pour la foi et sans incohérences pour la raison.

POUR QU'IL RÈGNE

«JÉSUS-CHRIST MAIS PAS L'ÉGLISE»

« Jésus-Christ, mais pas l'Eglise. »

A l'énoncer ainsi brutalement, la formule est manifestement révolutionnaire. Weishaupt, Camille Desmoulins, Marat, Babeuf, Quinet, les carbonari, Bûchez et maints de leurs disciples l'utilisèrent et l'utilisent encore.

Ainsi retrouve-t-on l'attitude des origines protestantes de la Révolution : opposition de l'Evangile et de l'Eglise.

Les catholiques qui adoptent cette attitude se montrent moins brutalement affirmatifs. Il est rare qu'ils énoncent explicitement la formule : « Jésus-Christ, mais pas l'Eglise ». Mais, si elle n'est pas dans le discours, elle inspire parfois l'argumentation.

Et cela toujours pour la même raison : essayer d'unir un plus grand nombre, écarter ce qui divise, faire le front des catholiques et des protestants, voire de tous ceux qui, bon gré mal gré et à quelque religion qu'ils appartiennent, sont bien forcés d'admettre l'éminente supériorité de cet « homme qu'on appelle le Christ ».

Ainsi, la référence à l'Eglise apparaîtra secondaire pourvu que l'on croie, que l'on admire et que l'on aime Jésus-Christ. C'est l'essentiel, affirme-t-on, l'incorporation à l'Eglise n'étant plus qu'une formalité bureaucratique, très au-dessous de cette transcendance spirituelle où doit se tenir, estime-t-on, toute référence religieuse.

L'Eglise, c'est l'appareil humain, l'organisation administrative. Cela est indispensable, bien sûr, et décisif même pour décupler les forces de l'apostolat. Mais c'est au-dessus qu'est la Religion avec un grand R, au-deesus qu'est l'Evangile. Sachons éviter toute étroitesse et n'allons point confondre les plans, en prenant l'âme pour le corps.

Idées plus communes qu'on ne pense, même chez les meilleurs.

Mais, comme l'a dit un grand converti de l'anglicanisme, Monseigneur Vernon-Johnson (40) : « Ce n'est pas (l'Evangile) qui prouve la vérité * citée de l'Eglise Catholique. Elle existe par son propre droit, proclamant « ses titres à la face du monde. Elle existait avant que fût écrit (l'Evangile). Notre Seigneur n'a point promis l'infaillibilité à un livre, mais

(40) Dans l'admirable ouvrage où il relate lui-même sa conversion: *Un Seigneur, une foi*. (Edit. Le Pélican, Paris.)

« il l'a promise à l'Eglise dans son enseignement. Le Nouveau Testa-
« ment nous est garanti par l'Eglise qui l'a produit, et, dans ce livre
« qu'elle a écrit, elle a relaté les origines de sa propre histoire... La sainte
« de Lisieux (n) m'avait dirigé vers l'Eglise Catholique. L'Eglise Catho-
- lique me conduisit à l'étude de la Sainte Ecriture et la Sainte Ecriture
« me renvoya à l'Eglise Catholique. Et tel sera toujours le processus
« nécessaire. »

Au reste, que fait l'Eglise depuis vingt siècles, sinon de continuer à nous donner l'Evangile ? Qu'ont fait les saints, qu'ont fait les Pères, qu'ont fait les Docteurs, que font les papes, si ce n'est d'évangéliser ? A écouter certains, ne dirait-on pas qu'en étudiant ce que l'Eglise a écrit et continue d'écrire, on risque fort de s'éloigner de l'Evangile, quand, tout au contraire, Apologues, Pères, Docteurs, maîtres de l'Ecole, mystiques, grands prédicateurs, encycliques pontificales, n'eurent point et n'ont toujours point d'autre but que de nous présenter cet Evangile d'une façon plus détaillée, plus accessible à nos intelligences de mondains enténébrés par les passions, par les fausses conceptions du siècle, l'ignorance religieuse ?

« Retour à la simplicité de l'Evangile. Retour à une religion plus simple. » A les prendre sous un certain aspect, on sait combien ces formules ont servi d'argument à tous les hérétiques. Retour à la simplicité ? Si l'on y réfléchit bien, cela signifie surtout : retour à une religion vague, à prédominance sensible, aux prescriptions élastiques, aux croyances mal définies. Religion du flou, sinon de l'obscur, certainement pas de la lumière.

Chesterton l'a écrit avec son humour habituel : « Certains voudraient
« qu'il ne demeurât du christianisme que l'esprit. Ils veulent dire par
« là, au sens très littéral, qu'ils souhaiteraient n'en plus voir que le fan-
« tome. » (42)

On reproche à l'Eglise de trop préciser, de trop formuler, de trop dogmatiser. Mais, que devient-on du côté où on se garde de formuler, définir ou dogmatiser ? A en croire ces critiques, l'Eglise catholique aurait dû succomber sous ces excès, depuis le temps que les hérétiques les dénoncent. En fait, elle seule continue à rester elle-même, pendant que les sectes confinent au ridicule ou à l'odieux. « Sa doctrine qui ne ressemble à nulle
« autre, écrit encore Chesterton, demeure ferme et sensée dans sa subs-
« tance. Elle reste la pondératrice de toutes les maladies mentales, pro-

(41) C'est à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, en effet, que Monseigneur Vernon-Johnson déclare devoir sa conversion.

(42) Cf. *L'Homme qu'on appelle le Christ*, p. 173. (Nouvelles Éditions Latines, Paris.)

POUR QU'IL RÈGNE

« tégeant la raison contre les pragmatismes, comme elle a sauvé le rire
« de l'assaut puritain... (On l'a accusée de folie); mais cette folie, si l'on
« peut dire, a gardé son bon sens, alors qu'autour d'elle tout perdait la
« tête. »

Ah ! qu'il connaissait bien notre nature et nos vrais besoins Celui
qui a voulu pour nous les garanties si matériellement évidentes de l'unité
de ses fidèles dans l'espace comme dans le temps ! « En établissant son
« Eglise et en lui donnant un Chef unique, Jésus-Christ a créé l'unité des
« intelligences et des cœurs dans toutes les choses essentielles; il nous
« a mis d'accord sur toutes les grandes questions qui regardent notre des-
« tinée; il a mis à l'abri du choc des intérêts contraires et des rivalités
« nos relations avec Dieu et avec nos semblables.

« Sur toutes ces grandes questions, en effet, écrit le R.P. Ramière (n),
« l'Eglise, personnifiée dans son Chef, instruit les hommes depuis dix-
« huit cents ans avec une autorité infaillible; sa voix se fait entendre
« jusqu'aux extrémités du monde; elle porte avec elle les garanties les
« plus manifestes de certitude; elle est écoutée de tous ceux qui aiment
« la vérité, et, en la suivant, ils se trouvent parfaitement d'accord entre
« eux et avec leur Créateur... Le Souverain Pontife est donc, pour l'hu-
« manité entière, le lien extérieur de l'unité divine, de la seule unité
« vraiment désirable, de celle qui unit les esprits dans la possession
« de la vraie lumière et les cœurs dans l'amour du vrai bien...

« Prétendre appartenir à Jésus-Christ sans partager le vœu suprême
« qu'il nous laisse comme le testament de son amour, craindre les excès
« de l'unité, alors qu'on fait profession de croire en Celui qui a voulu
« pousser notre unité au-delà de toutes les limites..., c'est se tromper soi-
« même ou vouloir tromper les autres. »

Ainsi pouvons-nous résumer le débat qui nous occupe par cette déclara-
tion formelle du cardinal Pie (43) : « Dieu s'étant incarné dans le Christ
« et le Christ continuant de vivre, d'enseigner et d'agir dans toute l'Eglise,
« tout ce qui dépend de Dieu dans l'ordre des choses spirituelles, religieuses
* et morales dépend conséquemment de Jésus-Christ et de l'Eglise. »

« Le règne visible de Dieu sur la terre est donc le règne de son Fils
« incarné et, le règne visible du Dieu incarné, c'est le règne permanent
« de son Eglise (45) ». Et, en des pages qu'on ne peut pas ne pas citer,

(43) *Le Règne Social du Cœur de Jésus*, pp. 342-343.

(44) *Œuvres*, t. IV, p. 249.

(45) *Ibid.*, t. III, p. 501.

l'illustre évêque de Poitiers précisait : « Le dogme catholique consiste
« tout entier dans l'enchaînement de ces trois vérités : un Dieu qui réside
« au ciel; Jésus-Christ, le Fils de Dieu envoyé vers les hommes; l'Eglise,
« organe et interprète permanent de Jésus-Christ sur la terre. Or, ces
« trois vérités liées l'une à l'autre sont le triple faisceau qu'il est impos-
« sible de rompre. Mais ne touchez pas à une seule de ces vérités; bientôt
« il ne resterait plus rien des deux autres.

« Il est au ciel un Dieu, un Dieu bon, mais juste, un Dieu qui com-
« mande la vertu et qui défend le vice... Voilà, sans doute, la raison
« première de la morale, voilà la racine de toute obligation. Mais je
« m'aperçois qu'à elle seule, cette vérité est impuissante à régler ma vie,
« à comprimer mes penchants. Je sens que mon intelligence, maîtrisée par
« mes passions, va se figurer cet être suprême selon ses caprices... Si Dieu
« ne s'exprime pas plus clairement qu'il ne l'a fait par notre raison affai-
« blie, à coup sûr Dieu sera bientôt tout ce que notre propre intérêt
« voudra qu'il soit. Trente siècles d'idolâtrie sont là pour nous le prouver.

« Dieu, cela suffit assurément; mais, au moins, que ce Dieu parle,
« qu'il s'exprime d'une façon claire et positive ! En effet, nous dit le
« dogme chrétien, ce Dieu est descendu sur la terre; il s'est incarné; il
« a habité parmi nous; il nous a laissé le code de sa morale, le livre
« de sa doctrine, l'expression de ses volontés. — Jésus-Christ et son Evan-
« * gile, sans doute, voilà le régulateur de notre vie, voilà le guide de toutes
« nos actions. — Mais je prends cet Evangile et je ne tarde pas à m'aper-
« cevoir que, s'il est abandonné entre mes mains, bientôt toute la substance
« de ce livre céleste va se dissiper et se réduire à néant. L'Evangile n'est
« qu'une lettre morte : le caprice et l'intérêt de chacun en feront l'inter-
« prétation et le commentaire. Tous les mauvais penchants feront parler
« l'Evangile selon leur plaisir : les incroyables attentats de l'hérésie contre
« l'Evangile sont là pour nous le prouver.

« Si Dieu est venu sur la terre et s'il a laissé aux hommes l'Evangile,
« que lui-même se charge d'en fixer le sens, d'en expliquer la pensée :
« autrement, il y aura autant d'Evangiles différents que de différentes
« passions qui le liront... Et, en effet, nous dit le dogme catholique, Jésus-
« Christ a établi sur la terre une autorité infaillible, un tribunal suprême,
« chargé, jusqu'à la fin des siècles, d'interpréter l'Evangile. Il a remis
« son code aux mains de l'Eglise et il l'assiste de sa grâce pour qu'elle
« en exprime toujours le véritable sens. A elle le soin de diriger les discus-
« sions, de trancher les doutes, de prononcer les jugements. Ah ! voilà,
« cette fois, la raison dernière et sans réplique du devoir, voilà le fonde-

« ment inébranlable de la morale; c'est le roc immobile du dogme catho-
« lique. Devant ces trois autorités jointes ensemble, toutes mes objections
« tombent d'elles-mêmes; je n'ai qu'à m'incliner et à obéir.

« Retranchez pour moi l'autorité de Dieu et la sanction éternelle du
« ciel et de l'enfer, ou bien retranchez Jésus-Christ et son Evangile, ou
« bien seulement l'Eglise et son interprétation qui ne trompe pas : alors,
« je ne croirai plus rien que ce qu'il me plaira de croire et, par consé-
« quent, je ne ferai plus rien que ce qu'il me plaira de faire.

« Retranchez l'Eglise et je ne croirai plus à l'Evangile : car je com-
« prends et j'adopte la logique du grand Augustin. Impossible que Dieu
« ait voulu jeter aux hommes un éternel brandon de discorde; si Dieu
« n'a pas établi sur terre un interprète de sa parole, il faut dire que
« Dieu n'a jamais parlé; s'il n'existe pas d'Eglise, il n'existe pas d'Evan-
« gile... Retranchez l'Evangile et j'arriverai aisément à douter de Dieu...
« Doutant de toute vérité, je douterai de toute vertu et de tout bien, hor-
« mis mon intérêt. » (46)

Ailleurs, le cardinal Pie a expliqué pourquoi il en coûte toujours peu de parler de Dieu, mais beaucoup plus de parler de Jésus-Christ et surtout de l'Eglise.

« Il est des hommes, observait-il, qui parlent emphatiquement de
* Dieu, de l'Etre suprême : cela coûte peu. Après tout, Dieu, c'est une
« sorte d'abstraction; tant qu'il reste dans son ciel, il n'est pas à crain-
« dre et puis notre raison lui donne les couleurs que nous voulons qu'il
« ait. Mais Jésus-Christ, c'est-à-dire Dieu fait homme, Dieu au milieu de
« nous, Dieu parlant, commandant, menaçant... Ah ! voilà qui est beau-
« coup trop sérieux ! Que Dieu règne sur nous du haut du ciel, à la bonne
« heure ! Mais celui-ci, *hune*, nous n'en voulons point. *Nolumus hunc*
« *regnare super nos !*

« D'autres admettent encore Jésus-Christ et son Evangile. Jésus-
« Christ a prouvé sa divinité; il faut bien y croire. Il nous a donné l'Èvan-
« gile; il faut bien le recevoir. D'ailleurs l'Evangile renferme de grandes
« beautés. Certains hommes protègent l'Evangile. Passe donc pour l'Evan-
« gile ! Mais l'Eglise Catholique avec son tribunal suprême, son interpré-
« tation sévère et inflexible des Ecritures... Ah ! voilà qui est beaucoup
« trop précis ! Il n'y a pas même un petit raisonnement à glisser entre
« la vérité et nous. L'Evangile, à la bonne heure ! Mais cette Eglise, ce

(46) *Œuvres sacerdotales*, t. I, p. 317, etc.

- corps enseignant, ce Pape : *hunc*, nous n'en voulons point. *Nolumus hunc regnare super nos!*

« Il est encore d'autres hommes qui acceptent la religion telle qu'elle est; ils aiment la religion; elle est nécessaire; elle a été avant nous; elle sera après. Mais les prêtres, c'est-à-dire les instruments immédiats par lesquels la religion sortant de la généralité, puisse s'appliquer à l'individu, à l'homme... Ah ! c'est autre chose. La religion, c'est une sorte d'abstraction encore qui ne gêne pas beaucoup. La religion, par exemple, dit bien qu'il faut se confesser ! Mais s'il n'y avait qu'elle ! Elle ne confesse pas, la religion... Mais le prêtre, l'homme de la religion, l'homme de la confession. Ah ! voilà qui nous touche de trop près. La religion, oui; mais le prêtre, celui-ci, *hunc*, nous n'en voulons pas. *Nolumus hunc regnare super nos.* » (47)

Quelle sainte sagesse sous cette ironie sacrée, et combien l'on s'étonne, de ce que tant de catholiques puissent être encore séduits par les inconsistances intellectuelles et morales d'un « Rotary » ou d'un « Réarmement Moral » ! Péril toujours actuel de cet esprit de libéralisme en religion (48) qui est comme l'âme de la Maçonnerie et qui, sous cet aspect, parvient à multiplier ses victimes jusque dans les rangs de ceux qui, par ailleurs, se veulent ennemis de la Secte.

On l'a dit, l'œuvre essentielle de la Révolution a consisté à tout désunir, à tout opposer, partout où son influence a été possible : opposition de la raison et de la foi, de l'intelligence et des sens, de la réalité et de ses apparences, de la raison et de l'art, du peuple et de ses chefs, de la liberté et de l'autorité, de la nation et des divers corps dont elle se compose, du passé et de l'avenir, du capital et du travail, du patron et des ouvriers, et des nations entre elles, etc. Mais, soyons-en persuadés, tout cela n'a été possible que parce qu'au-dessus et comme au principe de tout, Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, n'apparaissaient déjà plus dans l'unité où l'ordre exige qu'on les voie.

(47) *Ibid.*, t. I, pp. 143-144.

(48) Newmann, répondant au biglietto papal le faisant cardinal: « Durant 30, 40, 50 ans, j'ai résisté de tout mon pouvoir à l'esprit du libéralisme en religion. Jamais le Saint-Siège n'a eu plus besoin que maintenant de champion contre lui, car c'est là une erreur qui s'étend comme un piège sur toute la terre. D'après cette doctrine, il n'y a pas en religion de vérité positive et un credo en vaut un autre. La religion révélée n'est pas vérité, mais affaire de sentiment et de goût. La dévotion n'est pas nécessairement fondée sur la Foi. Les gens peuvent aller à l'Eglise protestante et à la catholique, se bien trouver des deux et n'appartenir à aucune. Ils peuvent fraterniser au point de vue spirituel, dans leurs pensées et leurs sentiments, sans avoir une doctrine commune et sans en sentir le besoin, s

« Nous vivons, lisons-nous dans une lettre pastorale de S. Em. le Cardinal Gerlier (49) à une époque où certains se permettent d'opposer
« le Christ et l'Eglise, l'Evangile et l'enseignement de la Hiérarchie. Cela
« ne veut pas toujours dire, sans doute, qu'ils entendent se séparer de
« l'Eglise ou s'établir dans une attitude de révolte vis-à-vis de la Hiérar-
« chie. Mais il y a dans les esprits une véritable ignorance en ce qui
« concerne les rapports intimes qui unissent le Christ et l'Eglise, l'Evan-
« gile et l'enseignement de la Hiérarchie... Certains feraient volontiers
« une distinction entre l'Eglise visible, avec son organisation hiérarchique,
« ses dogmes et son droit, et l'Eglise invisible « corps mystique du Logos
« éternel », sans qu'il soit jamais question, d'ailleurs, d'une autorité con-
« fiée par Jésus-Christ... (Mais), Pie XII le rappelait encore dans l'ency-
« clique *Mystici Corporis* : « C'est s'éloigner de la vérité divine que
« d'imaginer une Eglise qu'on ne pourrait ni voir ni toucher, qui ne
« serait que spirituelle (*pneumaticum*), dans laquelle les nombreuses com-
« munautés chrétiennes, bien que divisées entre elles par la foi, seraient
« pourtant réunies par un lien invisible. »

Ce qui précède n'est-il point suffisant ? Et comment la Révolution pourra-t-elle abuser ceux qui professent semblable doctrine ? On peut répondre qu'elle n'essaiera plus, certes, de les faire tomber explicitement, mais qu'elle s'efforcera de les surprendre par quelque formule équivoque, sinon par quelque habitude d'un langage mondain, voire par la générosité d'un patriotisme insuffisamment contrôlé.

« AGIR EN CHRETIEN, MAIS NON EN TANT QUE CHRETIEN »

— Agir en chrétien, mais non en tant que chrétien.

Autre formule qui excelle à suggérer, dès lors qu'on aborde les problèmes sociaux et politiques, la nécessité de mettre une sourdine aux professions de foi et à toute référence explicitement catholique.

(49) Lettre pastorale de S. Em. le Cardinal Gerlier, pour le Carême 1955, sur *L'Eglise, maîtresse de la Vérité*.

On affirme, il est vrai, que c'est pour éviter ce péché de pharisaïsme par lequel tant de catholiques risqueraient de se prendre pour les porte-parole agréés de la Hiérarchie, engageant ainsi l'Eglise indûment...

Semblable justification nous paraît boiteuse, car, de deux choses l'une: ou les chrétiens font et disent ce que l'Eglise leur ordonne de dire ou de faire; ou ils ne le font pas, ne le disent pas, le font mal ou le disent mal.

S'ils le disent et le font, sans défaut comme sans excès, sans substituer leurs idées propres à l'enseignement du Magistère, pourquoi l'Eglise ne serait-elle pas considérée comme responsable de ce qu'elle inspire, anime, dirige ou ordonne ? Cela est normal. Cela est inévitable. Et l'Eglise elle-même n'a jamais redouté semblable responsabilité. Elle n'a jamais rougi de ce qu'elle enseigne et n'a jamais déploré qu'on lui obéisse strictement.

Si les chrétiens, au contraire, ne font pas, ne disent pas, font mal ou disent mal ce que l'Eglise leur demande de dire ou de faire, c'est alors que l'Eglise risque de se trouver engagée indûment. Car, il est bien vrai qu'en un sens, le chrétien engage l'Eglise toujours un peu. C'est là toute l'histoire de ces mauvais patrons qui, parce qu'on les voit à la messe, prêtent à dire aux imbéciles que l'Eglise est pour les mauvais patrons. Tout cela risque fort de durer longtemps.

Mais comprenons que le seul vrai danger pour l'Eglise est dans le comportement, les discours des chrétiens de mœurs scandaleuses ou de mauvaise doctrine. L'Eglise ne s'est jamais plainte d'avoir été compromise par les saints. Or, Dieu sait, pourtant, si ces derniers y vont à fond dans leur référence explicite à l'Eglise et leur profession de foi !

Le danger serait, donc, que des gens, passant pour chrétiens exemplaires ou mis en avant dans les milieux catholiques, aient un comportement répréhensible, une doctrine mensongère. En ce sens, l'Eglise ne redoute vraiment que les hérétiques, cherchant à les démasquer sans cesse pour les écarter de son sein. Voilà bien ceux qui risquent de l'engager indûment (50).

A-t-on jamais entendu reprocher à un soldat d'avoir compromis son général dans la mesure où il a exécuté ses ordres fidèlement, sans défaut comme sans excès...

(50) Il va sans dire que nous considérons comme répréhensibles ceux qui tendent à substituer leurs idées personnelles à la doctrine même de l'Eglise. ceux aussi qui voudraient présenter comme doctrine obligatoire des opinions parfaitement libres, etc. Le tout, donc, est de bien savoir si ce que l'on affirme comme doctrine catholique l'est bien effectivement. L'Eglise n'a jamais eu à rougir de son enseignement authentique. Elle ne craint que ce qu'on lui fait dire sans qu'elle l'ait jamais affirmé.

Mais on insiste : Le mot chrétien a deux sens, selon qu'il concerne le spirituel chrétien ou le temporel chrétien. Sur le premier plan, le chrétien agit en tant que chrétien; sur le second, non en tant que chrétien, mais en chrétien et en tant que citoyen.

Nous avouons distinguer assez mal l'intérêt de cette distinction craignant que, dans la mesure où l'on doit agir en chrétien et en tant que citoyen, le mieux soit de taire toute référence à l'Eglise et de remettre à plus tard les professions de foi.

Soyons un peu moins abstraits et, avec le bon peuple, osons dire: Qu'est-ce que cela donne pratiquement... dans la lutte contre le laïcisme, par exemple ? A ce degré, quelle différence entre le fait d'agir en chrétien ou en tant que chrétien ? Le devoir, dans les deux cas, ne consisterait-il pas dans le rappel des droits de Dieu, de Jésus-Christ et de son Eglise sur les nations, les peuples et les sociétés ? Quelles raisons plus fortes que celles-là peut-on trouver contre le laïcisme ? Et comment serait-il possible de le combattre sérieusement sans les invoquer ?

Soit, un autre exemple : celui de l'organisation économique.

En chrétien signifie-t-il qu'il faut être pour l'ordre corporatif, mais sans le dire ou, tout au moins, sans dire pourquoi ? En tant que chrétien, au contraire, impliquerait-il l'explicite référence à la doctrine de l'Eglise et, notamment, à cette « partie principale de l'Encyclique *Quadragesimo Anno* qui renferme, en réalité, ce programme, c'est-à-dire l'idée de l'ordre corporatif professionnel de l'ensemble de l'économie » ? (51)

Comment ne pas voir qu'ici encore, notre devoir... en chrétien comme en tant que chrétien, ne peut pas ne pas être de nous référer à la doctrine de l'Eglise, de tout mettre en œuvre pour la diffuser et, donc, commencer par l'affirmer ?

Ainsi, les fils ou arrière-petits-neveux du catholicisme-libéral pourraient se réclamer tout à leur aise de Lamennais; les radicaux de M. Mendès-France; les socialistes, de Proudhon, Fourier, sinon de Léon Blum: les communistes, de Karl Marx, Engels, Lénine; tous pourraient se former systématiquement, préciser leurs formules théoriques ou tactiques à la lumière de la « pensée » de ces « maîtres »; tous pourraient exalter leur mémoire, proposer leur nom à l'admiration de l'univers...; et nous laïcs catholiques, bien décidés à ne vouloir que ce que l'Eglise veut, nous

(51) Pic XII (Allocution du 31 janvier 1952 à l'Union Chrétienne des chefs d'en-

serions les seuls à apparaître comme un * troupeau sans pasteur », une armée sans chefs..., sans maîtres à invoquer ou à citer ! De qui se moque-t-on ?

Ainsi, nous aurions le devoir de tout mettre en œuvre, bien sûr, pour le complet triomphe de l'ordre social chrétien dans notre patrie, mais sans en arriver, pourtant, à cet excès qui consisterait à dire, au cœur même de la mêlée que c'est précisément pour le Christ, par amour autant que par obéissance pour son Eglise, que nous nous battons !... Ainsi, nous aurions, tout à la fois, le devoir d'agir et le devoir de ne pas dire les vraies raisons autant que les vrais mobiles de notre action ! En chrétiens, voire en tant que chrétiens, comment ne pas être persuadés que, si nous nous sentons effectivement poussés à un certain combat civique, c'est parce que nous en avons trouvé l'argument autant que l'ordre dans les enseignements de l'Eglise ? Nous inciter à taire ce qui anime notre vouloir et susciter notre enthousiasme, c'est vouloir nous contraindre à passer délibérément pour des imbéciles !

Encore une fois, il n'y a pas une organisation, pas une armée au monde, qui n'aient d'abord, comme premières lignes de forces, avec l'admiration explicite de leurs chefs, un enthousiasme non moins explicite pour leur « idéal », sinon pour leur doctrine. Et l'on voudrait que nous, catholiques français, las de voir sombrer notre patrie dans un naturalisme politique et social de plus en plus complet, nous ramenions la France à son Seigneur par le seul effet d'une attitude « implicitement » chrétienne, autrement dit sans qu'il nous soit nécessaire d'opposer aux sottises de la Révolution les claires vérités de l'enseignement pontifical méthodiquement proclamé, sans qu'il nous soit nécessaire de dire, à tous ceux pour qui la neutralité religieuse de l'Etat est devenue un dogme, que nous ne sommes pas d'accord et cela, précisément, parce que nous sommes catholiques !

On connaît cette façon d'agir. Le résultat en est un silence à peu près complet sur les principes les plus sacrés de l'ordre catholique. Seules surnagent une vague philanthropie, une tolérance inconditionnelle, une « bonasserie » qu'on nomme « charité », une exégèse, enfin, qui permet de saluer les usurpations de l'Etat moderne comme autant de retours à l'ordre véritable.

Ainsi l'athéisme du Pouvoir Civil, le Monopole Universitaire et, bientôt, l'Ecole Unique sont-ils présentés comme d'authentiques expressions de l'ordre naturel !

Est-il étonnant, dès lors, que l'ennemi lui-même ait tendance à croire le fruit mûr.

POUR QU'IL RÈGNE

* L'Eglise a été détrônée, s'écriait, au Convent de 1936, le F.. Auber-
« tin, les peuples n'y croient plus. Elle ne parle plus religion à ses fidèles,
« mais morale et sociologie. »

« Perspective de l'universel, sens de l'évolution et du progrès, mais
« aussi caractère dominateur et irrésistible de cette morale laïque qui a
« fait reculer devant elle toutes les attitudes du conformisme conservateur
« et toutes les morales confessionnelles... » Ainsi s'exprimait encore
M. Bru, vice-président de la « Ligue française de l'Enseignement », lors
de son dernier Congrès. « Je tiens à souligner devant vous ce fait,
* poursuivait-il, que les porte-parole (?) de la morale catholique ne s'ex-
« priment plus, aujourd'hui, comme autrefois... (Sans doute) les premiers
« catholiques qui ont osé, comme Lamennais, comme Marc Sangnier, faire
« entendre dans leurs écrits 'e souffle vivifiant de la morale ouverte
« ont été désavoués par la Papauté..., (mais) regardons de plus près :
« Y a-t-il aujourd'hui, une question de politique sociale qui se discute
« en d'autres termes qu'en termes de morale profane, c'est-à-dire laïque f
« Nos jugements sont à peu près adoptés par tous, semble-t-il, et i est
« curieux de voir qu'un parti comme le M.R.P., dans ses déclarations
« solennelles, ne cite jamais en référence les textes pontificaux... Ce n'est
« plus, aujourd'hui, la morale chrétienne qui inspire la morale laïque;
« c'est la morale laïque qui, par son dynamisme conquérant, sa puis-
« sance de renouvellement, son universalité, s'impose à la majorité des
« croyants comme des non croyants et rend vaines ou anachroniques les
« doctrines dépassées. »

LES FORCES SPIRITUELLES , LES «FORCES MORALES». L'« ESPRIT

Un tel discours est significatif et devrait éclairer ceux qui, parmi nous, estiment suffisant d'invoquer les forces morales, les forces spirituelles...

Comme l'a bien observé Mgr Bressolles (52) : « L'expression « forces
« morales », c'est avant tout, la périphrase pudique et commode dont se
« servent, pour désigner le catholicisme, tous ceux qui se décident à lui
« demander une collaboration sans cependant vouloir lui rendre un expli-
« cite hommage... »

(52) *Racisme et Christianisme*, p. 203.

Dieu, peut-on dire, leur fait savoir par M. Bru ce qu'il faut penser de l'heureux succès de l'opération.

Folie toujours tenace de ceux qui, plus ou moins confusément, • seraient bien disposés, comme le notait Blanc de Saint-Bonnet, à éta-
« blir cette tranquillité dans laquelle les fortunes continueraient à s'entas-
• ser, la police à se faire, l'enseignement à se donner, la justice elle-même
« à se rendre, mais le tout sans songer à Dieu. » (53)

Tout sera bon dès lors qui peut donner le change; et pour n'avoir pas à parler de Dieu, on ne rougira pas d'employer les formules les plus inconsistantes, jusqu'à ce désopilant « supplément d'âme » dont on nous assourdit depuis Bergson.

On se fera des idoles de tout un caravansérail d'abstractions, où les mots de morale, d'esprit, d'ordre, de justice, de religion même, n'auront d'autre but que de pouvoir taire Celui dont tout bon esprit, dont tout ordre vrai, dont toute justice, dont toute morale et toute religion procèdent.

Sottise analogue à celle que Proudhon lui-même se plut à désigner un jour quand il fit observer « qu'il est aussi absurde de rapporter le systè-
« me du monde à des lois physiques, sans tenir compte du Dieu ordon-
« nateur, que d'attribuer la victoire de Marengo à des combinaisons stra-
- tégiques sans tenir compte de Napoléon, premier consul. »

Bêtises dont il faut être, au moins, reconnaissant à M. Sartre de les avoir bien mises en lumière dans telle apostrophe d'un de ses ouvrages (54).
« Lorsque, vers 1880, écrit-il, des professeurs français essayèrent de cons-
« tituer une morale laïque, ils dirent à peu près ceci : « Dieu est une
• hypothèse inutile et coûteuse; nous la supprimerons; mais il est néces-
« saire cependant qu'il y ait une morale, une société, un monde policé, que
• certaines valeurs soient prises au sérieux et considérées comme existant
« « a priori »; il faut qu'il soit obligatoire « a priori » d'être honnête,
« de ne pas mentir, de ne pas battre sa femme, d'avoir des enfants, etc.
« Nous allons donc faire un petit travail qui permettra de montrer que
» ces valeurs existent tout de même, inscrites dans un ciel intelligible, bien
« que, par ailleurs, Dieu n'existe pas. » Nous pensons, au contraire, qu'il
« est très gênant que Dieu n'existe pas, car avec Lui disparaît toute

(53) « Les bons se servent du monde, écrivait saint Augustin, pour jouir de Dieu, « et les méchants, au contraire, veulent se servir de Dieu pour jouir du monde. »

La Cité de Dieu, XV, 7.

(54) *Âge de raison*, p. 34 (Lire par le K.r. Komagnan, dans *Marchons*, novembre 1954).

« possibilité de trouver des valeurs dans un ciel intelligible. Il ne peut
« y avoir de bien « a priori » puisqu'il n'y a plus de conscience infinie
« et parfaite pour le penser... Dostoiewsky avait écrit : « Si Dieu n'exis-
« tait pas, tout serait permis. »

Dieu ou rien ! Telle est l'alternative fondamentale (55).

Elle fait bien apparaître la vanité de ces forces morales ou spirituelles que tant des nôtres, aujourd'hui, présentent comme des absolus (56). Et l'on s'étonne, et l'on se plaint de ce que l'effort des meilleurs soit frappé de stérilité ! Comme si Dieu pouvait prêter sa force à ce qui le bafoue

(55) Et qu'on ne vienne point parler de la nature cl du droit naturel! La nature et le droit naturel ne peuvent davantage dispenser d'une référence à Dieu. — Le sûr théologien que fut l'ancien évêque de Tours, S. Ex. Mgr Nègre, écrit: a Pas de morale « obligatoire sans Dieu... Sans doute, l'ordre naturel nous demande de nous perfec-
te tionner et de travailler au bien de la société... Mais cette nécessité, considérée en « elle-même, abstraction faite d'une volonté supérieure et souveraine, qui ail droit « au respect de la loi morale et l'ordonne à l'homme d'une manière absolue et inéluc-
« table, ne constitue pas une obligation rigoureuse proprement dite. En effet, s'il «est indépendant de cette volonté supérieure, l'homme pourra dire: «Il me plaît, « à moi, d'être mauvais. Qui donc imposera le contraire à ma volonté ? » Celle néces-
« sité de faire le bien pour mener une vie honnête, vertueuse et procurer l'ordre « social n'est donc pas la raison suprême de l'obligation morale... Considérée en « elle-même, à l'exclusion de la volonté de Dieu, cette nécessité ne constitue pas à « elle seule une obligation morale, n'oblige pas rigoureusement la volonté humaine a et ne suffit pas à la rendre responsable devant l'autorité suprême. Elle est apte, « néanmoins, à nous incliner vers le bien et honore ceux qui la suivent; c'est ce qui « a fait dire qu'elle est une obligation imparfaite... Mais il est question ici d'obliga-
« lion parfaite..., de savoir que nous sommes tenus de faire le bien et d'éviter le « mal, que celle obligation vient de Dieu et de la religion, que, sans Dieu, il n'y a « point d'obligation ni de responsabilité, point de morale... — Vous me dites que je a suis obligé d'observer les lois morales, pourrait-on répondre, en effet. Mais si je a suis à moi-même mon maître, si ma volonté est indépendante de toute puissance « suprême..., si nul ne peut me dire: — Par la violation des lois morales, tu déranges « un ordre dont je suis l'auteur... un ordre que j'ai fondé seul, indépendamment de « tout autre, cl qui, par suite, m'appartient à moi seul, si personne ne peut me dire « cela, dans ce cas, en transgressant ce que l'on appelle les règles de la morale, je « ne prive personne de son droit..., il n'est personne devant qui je serai responsable « de mes actes. Car Dieu n'existant pas, aucun homme sur terre n'est propriétaire de « l'ordre, et ne peut dire que je lèse son droit quand je viole un ordre dont il n'est « pas l'auteur et qui ne lui appartient pas. Aux yeux de certains, je serai mauvais « et méchant, je le veux bien; mais s'il me plaît d'être ainsi ?... » (*Leçons fondamen-
tales sur la Religion*, Marne, édit., p. 119, etc.)

(56) N'est-il pas significatif que des révolutionnaires notoires, pour acharnés qu'ils aient été à expulser tout « principe théocralique » de l'ordre civil, aient dû convenir de cette indispensable référence à Dieu en des aveux multipliés: « La ques-
« tion religieuse résume et domine toutes les autres, disait Mazzini; les questions « politiques y sont nécessairement subordonnées. » — « La théologie est au fond de a toutes les questions contemporaines », ont dit, de leur côté, Leroux et Proudhon.

si directement ! Il ne nous a pas mis sur la terre pour que nous nous lancions à la poursuite d'un idéal abstrait, dénommé vertu, morale, etc. Dieu nous a créés pour Lui, pour Le connaître, Lui, pour L'aimer, Lui, pour Le servir, Lui.

Voilà qui est autrement vivant et exaltant, autrement riche en développements spirituels, moraux et vertueux que le seul culte de la vertu pour la vertu, de la morale pour la morale et d'un Esprit qu'une majuscule chercherait vainement à rendre respectable malgré son indétermination.

Gardons-nous, donc, comme nous le demandait Pie XII (s') de laisser oublier l'essentielle insuffisance et fragilité de toute règle de vie sociale qui reposerait sur un fondement exclusivement humain, s'inspirerait de motifs exclusivement terrestres et placerait sa force dans la sanction « d'une autorité simplement externe. »

Comme M. Etienne Gilson l'a fort bien dit (58), « ce qui caractérise notre époque..., c'est l'effondrement de la morale elle-même... Au sujet « des lois morales, des raisons par lesquelles il y a bien ou mal, l'Etat « libéral, précisément en tant que libéral, ne sait absolument rien... (Il) est « strictement incompétent... De tous les types de société politique, l'Etat « libéral est le moins qualifié pour susciter les forces spirituelles qui le * maintiendraient en vie... Après avoir décidé que la religion serait bannie * de ses écoles, l'Etat a affaire à de nouvelles générations de parents « qui ne peuvent éduquer, parce qu'eux-mêmes ont perdu la conscience * des bases religieuses sur lesquelles fut établie leur propre éducation. Le « fait brutal est que, même où la religion survit, l'éducation au foyer « n'est plus capable de résister à la formidable pression de démoralisa-
« tion à laquelle nos enfants sont soumis... Notre choix n'est pas entre « la religion et pas de religion, mais entre la vraie et la fausse religion... « L'effondrement de la morale est question de vie ou de mort pour l'Etat « libéral. Après avoir gaspillé l'héritage chrétien sur lequel il a vécu « si longtemps (59), le jour vient où l'Etat doit faire un choix... Puisqu'il

(57) 20 octobre 1939.

(58) Dans une de ses conférences de Toronto (Canada).

(59) Les adversaires du catholicisme ont eux-mêmes avoué bien souvent cette faillite de la morale laïque: «Sans Dieu, nous n'avons pas encore su concevoir de « morale efficace, écrivait déjà Dehcrmc. Nous nous trouvons, aujourd'hui, avec des « cœurs vidés par la critique philosophique. Tout ce qu'on a pu nous présenter « encore comme morale indépendante, scientifique, rationnelle ou positiviste n'est « qu'une parodie, une déformation de la morale religieuse. » — « Les hommes qui «devraient éclairer la route n'éclairent rien; ils sont eux-mêmes désespérés. Rien « de si curieux que de causer morale avec des hommes instruits de 35 à 50 ans. Ils

< reconnaît lui-même qu'il n'est ni la vérité, ni la voie, ni la vie, le moins
« que l'Etat libéral puisse faire est de ne pas isoler ses futurs citoyens
« de Celui qui est la Vérité, la Voie et la Vie. »

Mais on invoque le prétendu patrimoine commun « aux religions
« positives ».

Mgr Pie avait déjà démasqué le sophisme. « Les principes de morale
« et de religion communs à tous les peuples, s'écriait-il (60), c'est bien vite
« dit; la pratique est un peu plus difficile qu'on ne pense. Voici une
« école de philosophie fréquentée par des élèves de toutes les nations, de
« toutes les religions, de toutes les sectes. Le programme consiste à n'oi-
« fenser personne dans ses convictions, à ne détourner personne de son
« culte. Mais, en matière de religion naturelle, que direz-vous de la poly-
« garnie? En matière de morale naturelle, que direz-vous de l'idolâtrie?...
« — Les idolâtres, les infidèles, les musulmans, sont rares parmi nous, me
« dites-vous : il n'y a pas lieu d'en tenir compte. — Toujours est-il que
« voici des centaines de millions d'individus forcément exclus de votre
« enseignement ou forcément blessés par lui, bien qu'il prétende s'accom-
« moder à toutes les religions.

« Toutefois, consentons à ne parler que des chrétiens. Qu'enseignerez-
« vous sur le fatalisme, si clairement professé par Luther et Calvin, sur
« le libre arbitre, audacieusement nié par ceux-ci, sur l'inutilité des bonnes
« œuvres professée par ceux-là ?... Ou vous allez offenser des croyances,
« ou vous allez laisser vivre des erreurs aussi contraires à la raison natu-
« relie et à la tradition historique du genre humain qu'opposées à la
« révélation... »

« out abandonne le < îillndicismc, mais il ne faut qu'une heure <l horloge pour saper-
« ccvoir qu'ils ne l'ont pus remplacé cl que leur vie ne va plus que dirigée par
« les habitudes de sentir cl de penser d .mlrefois ; plus de cocher; ce sont le^
« a chevaux qui mènent la voiture... Dans le secondaire, que nous a-t-on enseigné ? le
« kantisme, c'est-à-dirc une morale ihéobigiqiic dont on a supprimé Dieu... quitte à
« ale rétablir par un tour dr pas^c-passe. le devoir! ça ne vient ni de la terre ni
« a du ciel, mais c'est bien commode parce, que cela permet de réintégrer Dieu cl Poi-
« a mortalité, chassés par la raison. Comment voulez-vous que des générations élevées
« sous ce régime de profonde insincérité puissent prendre la direction d'une régéné-
« a ration morale ? Aussi n'y a-t-il pus un livre de morale écrit depuis un quart de
« siècle dont la lecture soit supportable. » (Payot.)

(60) Œuvres, t. III, p. 210.,

« L'accord existe sur le contenu de la loi morale », affirment les entêtés. Mais non ! Il n'existe pas plus sur le contenu que sur le fondement. C'est se leurrer que de le soutenir. Sans invoquer les cas, pourtant classiques, de l'adultère et de la séduction, qui conduisent aux unions libres, et qui sont pratiquement tolérés par tous les moralistes laïques, que penser des très graves et des actuelles oppositions sur ces questions de vie ou de mort que sont, par exemple, les problèmes de l'euthanasie, de l'avortement thérapeutique, sur celui très grave encore, de la stérilisation féminine préventive ? A-t-on oublié les protestations que firent entendre, il y a quelques années, certaines personnalités anglicanes quand Pie XII tint à rappeler le jugement de l'Eglise sur toutes ces questions ?

Non ! Point d'unité en dehors de la véritable Eglise.

En réalité, ce qu'on nous présente, aujourd'hui, comme formules d'union mérite surtout l'étiquette de « confusion » : rassemblements dans le vague, dans l'imprécision, d'un moralisme inconsistant dont on peut dire que le « Réarmement Moral » offre l'exemple-type.

Déviations décrites par le Révérend Père Garrigou-Lagrange : « une sorte de syncrétisme religieux d'allure édifiante, qui se présente aux fidèles de toutes les religions comme une super-religion promise à l'humanité renouvelée. En ce syncrétisme, qui est, apparemment, d'une grande élévation morale, le catholicisme n'est pas combattu. Il est, au contraire, honoré, mais finalement annexé... Il n'est qu'une partie admirable d'un tout plus admirable encore. On l'intègre en place d'honneur dans un fédéralisme des religions qui doit constituer la Religion universelle des temps nouveaux. En revanche, il n'est plus question de la divinité de - Jésus, ni de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu... »

L'ORDRE NATIONAL ERIGE EN ABSOLU

Mais à ce qui précède, on a souvent répondu : — Nous sommes d'accord ! Rien ne tient doctrinalement de ce qui voudrait éviter ou tourner le catholicisme. Une chose s'impose à nous, cependant : la gravité des destructions réalisées par la Révolution dans les intelligences. Vous avez beau réfuter péremptoirement ses sophismes, le fait est qu'ils continuent à être admis. Vous n'en viendrez pas à bout. On ne peut attendre le salut d'une action qui exige un si constant effort de dialectique intellec-

tuelle. Sachons prendre notre parti de ces irréductibles oppositions doctrinales. Le temps des guerres de religion est terminé. Qui oserait s'en plaindre? On ne saurait s'entretuer pour des divergences d'idées qui n'intéressent personne. Le plus grand nombre n'y comprend rien ou les ignore, trop occupé qu'il est par les exigences d'un combat pour la vie de plus en plus implacable. Jusqu'ici, les formules que vous avez écartées ont été surtout doctrinales. Pourquoi s'en tenir à ce degré où bien peu sont capables d'accéder? Ne pensez-vous pas qu'en envisageant les choses d'une façon moins intellectuelle, on pourrait trouver une formule d'union, qui, pour n'être pas si rigoureusement logique et raisonnable, serait quand même suffisante? Vaille que vaille, les conditions de la vie en société ne nous imposent-elles pas de nous entendre et de nous unir? La patrie, la nation, sont les cadres fondamentaux d'un accord social pratiquement imposé par la nature des choses. Nous sommes en présence, ici, de réalités extrêmement fortes et vivaces, susceptibles de s'imposer, tout à la fois, à l'adhésion consciente de l'intellectuel comme à l'affection toute sentimentale des plus humbles dans la hiérarchie sociale. N'est-ce point l'idéal? Laissons donc là ces débats métaphysiques ou religieux, pratiquement inutiles puisque inefficaces, et contentons-nous du plan patriotique et national. Autrement dit, parlons de la France. Prenons-la comme valeur clef, pierre de touche, argument d'union. Rien d'illégitime à cela. L'Eglise elle-même ne recommande-t-elle pas, sous le signe du IV^e commandement, l'amour et le service de la patrie? Les catholiques, donc, pourront être fort à leur aise à ce degré et s'y entendre avec ceux qui, bien que ne partageant pas leur foi, sont animés pourtant, comme eux, d'un même amour pour la France. Voilà où doit être cherchée cette formule d'union entre gens venus d'horizons idéologiques opposés, formule d'union dont tout ce que vous avez dit démontre assez qu'elle est impossible au ciel doctrinal de la métaphysique et de la religion.

Tel est le discours entendu bien des fois.

Qui oserait dire qu'il n'est pas celui d'un grand nombre?

Nous nous sommes appliqués à reproduire leurs arguments le plus fidèlement possible, sans les caricaturer pour éviter de les affaiblir a priori, sans les schématiser à l'excès pour garder à l'ensemble un développement nuancé, sans les priver surtout d'un certain ton de conviction qui rend, pour l'ordinaire, si sympathiques les partisans de cette formule.

Tout n'est point faux, d'ailleurs dans cet exposé. Nous dirons plus loin ce qui peut être gardé, dans quelles limites et à quelles conditions. A considérer, pourtant, la chose comme on la présente, c'est-à-dire comme

susceptible de réaliser une union vraie sans accord préalable sur le plan religieux et doctrinal, nous osons affirmer qu'une telle formule a une efficacité plus apparente que réelle, qu'elle est surtout impuissante contre les divisions idéologiques qu'on se propose de combattre.

Mais, puisqu'il est dans l'esprit de cette formule d'écarter les débats de doctrine, gardons-nous d'en commencer la critique sous cet angle. C'est sur ses résultats qu'elle veut être jugée. Examinons-les donc et voyons s'ils sont aussi décisifs qu'on l'affirme.

L'union normale et durable (61) sur les seules (62) valeurs de patrie et de nation est si difficile à réaliser qu'on n'a cessé de voir, tout au contraire, des patries et des nations ébranlées, déchirées, ruinées, par les dissensions idéologiques et religieuses de leurs membres.

— Voilà bien le malheur, nous dira-t-on, et ce qu'il faut éviter ! Si nous préconisons l'alliance sur la patrie et la nation, c'est pour empêcher de telles ruines.

— Nous l'avions bien compris. Nous nous permettons seulement de faire observer ce qu'on ne semble pas voir au moment même où l'on en parle : Il faut, pour assurer ne serait-ce qu'un début de succès à cette sorte d'union, que l'idée de patrie et de nation ne soit pas seulement mise en avant, mais qu'elle prévale, si l'on peut dire, qu'elle fasse taire, qu'elle réduise ou neutralise, au moins pour un temps, l'affirmation de toutes considérations contradictoires sur le plan doctrinal. Et cela commence par soulever des difficultés qui n'étaient pas prévues dans le discours-programme qu'on vient de nous faire.

Autrement dit : ou la patrie et la nation sont et seront ébranlées par les dissensions idéologiques et religieuses; ou bien, pour assurer l'union patriotique et nationale, il faut et il faudra que patrie et nation prennent

(61) Cela seul importe, en effet, le cas d'une « union sacrée » réalisée en temps de crise se trouve, par là-même, écarté du présent débat. « Tous unis comme au front »... C'est là, certes, un souhait que tout cœur bien né ne peut s'empêcher de faire. L'expérience démontre, hélas ! que, passée l'évidence du péril imminent, chacun retourne aux querelles qui sont normalement provoquées par ses convictions, ses opinions ou ses humeurs.

(62) ...C'est-à-dire sans accord préalable (au moins implicite) sur le plan doctrinal de la métaphysique et de la religion.

plus d'importance que les questions d'idées, de métaphysique et de religion, considérées comme sources de dissensions.

Osons dire tout net qu'il y a là un péril redoutable et la tentation d'un effroyable renversement de valeurs.

Et cela n'est pas vu seulement du point de vue de Sirius. C'est toute l'Histoire qui le démontre et le crie.

Non ! si elle n'est pas éclairée, guidée, contenue plus ou moins EXPLICITEMENT, MAIS TRES RÉELLEMENT, PAR UNE DOCTRINE OU PLUTOT par la seule vraie doctrine, il est fatal qu'une telle formule tende, «à développer toutes ses conséquences » et arrive à faire, de la nation et de la patrie, des absolus devant lesquels, pratiquement, tout se trouve invité à plier.

On croyait éviter l'indispensable recours aux discriminations doctrinales. Nous commençons à comprendre qu'elles seront plus nécessaires que jamais.

Dans un fort bel article, paru en un moment où le mérite de l'écrire se doublait du courage de l'affirmer, le Révérend Père Dom Guillou l'a clairement noté : « Quant au nationalisme exagéré (car c'est de lui qu'il « s'agit), il vaut mieux qu'il se dise et se montre. Car il est partout à « l'heure actuelle. Un bénédictin, Dom Vonier a très bien dit : « Les développements prodigieux du sentiment national, qui sont un phénomène « psychologique si remarquable de notre époque, peuvent rendre difficile, « même aux catholiques fervents, d'accepter que le grand Roi, le Christ, « soit en guerre contre les nations de la terre, qu'il soit continuellement « appliqué à briser leur orgueil, qu'il n'y ait pas une seule nation qui « ne soit, dans sa politique habituelle, un obstacle à la souveraineté de « l'Agneau » (63). La vérité c'est que « la civilisation que nous connaissons et dans laquelle nous existons est profondément hostile au Christ. « Aucune nation, aujourd'hui, ne remuerait le petit doigt et ne dépenserait « un sou pour la cause du Christ si on lui demandait de le faire.. » (64). « Nous pouvons poser ici un principe universel : Aucun chrétien digne « de ce nom ne peut se jeter lui-même à corps perdu dans le civisme national comme si cette loyauté était une fin ultime, une espèce d'absolu « divin. Dans une société laïcisée, dans une constitution qui n'admet « pas Dieu, ce danger est permanent. Si l'Etat ne se place pas sous le « rayonnement et dans la dépendance d'un Absolu qui le domine et le

(63) *Christianus*, p. 174.

(64) *Ibidem*, p. 175.

« gouverne, la royauté de Celui qui « *sceptra mundi temperat* », l'homme, < qui est fait pour l'absolu, est pris au piège d'un Patriotisme excessif < ou d'un loyalisme désordonné, et l'Etat, que tout porte à se faire centre et providence universelle, semblable à la grenouille qui s'essaye à « devenir aussi grosse que le bœuf, s'enfle plus que de raison et crève ! < Au contraire, selon la belle formule de Dom Vonier « dans la mesure, où le Christ est Roi des Etats terrestres, nous sommes les citoyens de < ces Etats... Là où il n'est pas Roi, nous nous sentons étrangers, nous « sommes mal à l'aise. »

Mais poussons plus avant.

Le premier danger de la formule qu'on propose est qu'elle risque d'opérer un véritable renversement des valeurs et de la légitime hiérarchie des affections.

Mais, à ce prix, au moins, l'union promise est-elle réalisée, demeure-t-elle possible ?

Même pas !

La raison et l'histoire prouvent assez que les dissensions ont été, sont toujours très nombreuses entre patriotes ou nationalistes convaincus.

Car, parler d'union autour des seules valeurs de patrie et nation, cela est vite dit. La chose est un peu plus difficile à penser, et combien plus à réaliser ! Au moins, faudrait-il avoir une même idée de la grandeur, sinon de la vie authentiquement nationale. Ne vouloir servir et aimer que patrie et nation cela suppose, cela devrait supposer, un accord quasi fatal sur les exigences de ce service et le bonheur de cet amour. Or, combien, dont la bonne foi, le zèle patriotique, la générosité, l'héroïsme même, furent incontestables, finirent par s'entretuer parce qu'ils ne furent point d'accord sur les conditions de cet amour et service de la patrie ? Qu'on se souvienne de l'« occupation », de la « libération » et l'on nous dira s'il suffit d'invoquer les seules valeurs françaises pour que l'union se fasse incontinent.

Seconde occasion, par conséquent, de rappeler combien ce rêve d'union patriotique sans référence doctrinale risque de virer au cauchemar.

On nous répondra qu'il est un amour vrai et un amour faux de la patrie, et que, bien entendu, le premier seul mérite qu'on s'y donne. Nous ferons observer que, pour distinguer précisément cet amour vrai de cet

amour faux, il faudra recourir, bon gré mal gré, à un ensemble de principes qui ressemblera fort à une doctrine, même si on lui refuse ce nom. Voudrait-on s'en tenir au pragmatisme le plus grossier ? Ce serait confirmer ce que nous venons de dire, car le pragmatisme même est une doctrine, pour illégitime qu'elle soit.

Au reste, si un Maurras, lui-même, a pu dire que « la vraie tradition est critique », cela ne signifie-t-il pas que ce qu'on pourrait appeler le « donné » national, bien loin d'apparaître comme un absolu, ne doit être accepté qu'après inventaire ? Les éléments contradictoires y sont, en effet, trop nombreux. Il faut faire un tri, ordonner et choisir, essayer, tout au moins, de composer ou concilier. Or, comment y parvenir sans référence à une idée préalable de ce qu'on appellera la vérité, le beau et le bien ?

D'aucuns croiront habile d'invoquer le succès. Mais, outre que cela nous ramène au pragmatisme déjà dénoncé, une telle formule est loin d'avoir la vertu que l'on pense, car on ne sera point d'accord sur cette notion de succès.

Rien de plus relatif, en effet. Sans compter qu'il est des choses déplorables qui réussissent pendant que d'autres échouent et qu'il eût fallu sauver ; combien de démarches sont couronnées de succès le jour même, qui font fiasco le lendemain ? Combien d'autres portent des fruits nombreux qui végètent lamentablement au départ ? Nous faudrait-il subir la Révolution sous prétexte qu'elle a su conquérir le monde ?

Réussir est d'ailleurs peu de chose si l'on ne parvient pas même à assurer la durée de cette réussite.

Au reste, quand on parle de s'en remettre au succès, sait-on ce qu'on veut dire ? Cela signifie-t-il qu'on doit attendre le dit succès pour voir l'union s'établir ? La bonne farce, en vérité ! On oserait nous soutenir que c'est là le secret de la sagesse politique, à nous surtout, Français, qui n'avons pas encore été capables de nous mettre d'accord sur saint Louis, François Ier, Louis XIV, Napoléon et tant d'autres ! Combien de siècles faudra-t-il pour nous unir sur les éventuels succès d'aujourd'hui, puisque nous sommes toujours loin d'être d'accord sur ce qui fut bien ou mal au temps des Croisades ou de Pépin le Bref ? Si « gouverner c'est prévoir », on doit avouer que cette idée d'une politique « a posteriori », mérite un franc succès d'hilarité.

N'est-il point évident que cette loi qui voudrait faire du succès immédiat le signe du droit et de la légitimité fut celle de tous ces dictateurs qui, prisonniers de leurs victoires, précisément se virent condamnés à ne jamais fléchir sous peine de tomber, à conquérir le monde sous peine de

tout perdre. Napoléon, Hitler, Mussolini, et combien d'autres; autant d'exemples de prétendus succès voués à la catastrophe.

Et donc qu'on nous laisse en paix avec cette fable d'une entente véritable au degré national sans accord doctrinal préalable...

À ceux qui, tout à l'heure, cherchaient à nous convaincre par l'évidence des résultats « pratiques » de leur formule, nous pouvons répondre qu'il suffit effectivement de la considérer sous cet angle pour être frappé de sa nocivité.

Reste à l'examiner doctrinalement.

« Un véritable ordre humain, enseigne Pie XII (65), ne peut être
« parfait ni perfectible s'il ne s'oriente vers l'au-delà. C'est là une idée
« essentielle de *Rerum Novarum* : « Il n'est pas possible, y lit-on, de com-
prendre et d'évaluer comme il convient les choses terrestres si l'esprit
« ne s'élève à la contemplation d'une autre vie, c'est-à-dire de l'éternelle,
« sans laquelle la vraie notion du bien moral se dissipe obligatoirement. »
• Ils se trompent donc ces catholiques promoteurs d'un nouvel ordre social
• qui soutiennent, tout d'abord, la réforme sociale; puis on s'occupera
« de la vie religieuse et morale des individus et de la société. On ne peut,
« en réalité, séparer la première chose de la seconde, parce qu'on ne peut
• désunir ce monde de l'autre, ni diviser en deux parties l'homme, qui est
« un tout vivant. »

Dès lors, il est évident qu'on ne saurait s'en tenir au seul accord sur ce qu'on a pu appeler une technique, sinon une physique politico-nationale. Pie XII en a montré l'insuffisance par une image décisive : « Un capitaine,
« nous dit-il, peut fort bien savoir donner des instructions précises sur
- la façon de manœuvrer les machines ou de disposer les voiles pour
■ la navigation; mais, s'il ne connaît pas le but et s'il ne sait pas demander
• à ses instruments ou aux étoiles qui resplendissent au-dessus de sa tête
« la position et la route de son navire, où donc le conduira sa folle
« course ? »

Les nations qui ont ainsi perdu le sens de l'étoile polaire ne tendent que trop à se considérer comme étant à elles-mêmes leur propre fin, alors qu'elles ne sont qu'un moyen, particulièrement efficace et précieux, il est

(65) *Ascension* 1953.

vrai, pour aider, indirectement, leurs membres à la poursuite de la seule fin qui soit.

On comprend, dès lors, combien Pie XI pouvait déclarer l'Eglise « totalement hostile à toute conception politique qui voit dans le pays ou l'Etat une fin ultime et se suffisant à elle-même » (66) Et encore : « Il semble qu'on popularise de nouveau cette notion de la Cité et de l'Etat qui est en contradiction formelle avec la doctrine catholique : une Cité ou un Etat qui est à lui-même sa dernière fin, un citoyen qui n'est ordonné qu'à la Cité, une Cité à laquelle tout doit se rapporter et qui doit tout absorber. » (67).

Monstruosité de la conception jacobine de la nation !

Perversion dont Pie XII nous rappelait, récemment, qu'elle commença dès que l'« Etat dominateur et centralisateur fit de la nationalité la base de sa force d'expansion. On eut alors l'Etat nationaliste, germe de rivalités et source de discordes... » (68).

On connaît aussi le mot de Joseph de Maistre devant l'ampleur du désastre provoqué par le choc de ces nations exaspérées et se prenant chacune pour un absolu : « Je meurs avec l'Europe »... Le fait est, peut-on dire avec Charles Maurras, dont le témoignage apparaîtra très significatif en cet endroit, le fait est que « le genre humain est moins unifié que du temps de saint Louis, où toutes les couronnes chrétiennes étaient fédérées sous la tiare. La Réforme du XVI^e siècle et, en conséquence, la Guerre de Trente ans, ont constitué les nationalités comme autant de schismes... » (69)

« La société des nations n'appartient ni au présent ni à l'avenir. C'est une survivance des formulaires du passé. On ne la trouve pas en avant, mais en arrière. Nous n'y allons pas; nous en venons. Il y eut une Europe. Où est-elle ? Cette unité européenne elle-même était le reliquat moral et matériel de l'unité du monde chrétien : celle-ci a été rompue à la Réforme, qui fit succéder à la communauté religieuse et morale du Moyen-Age un émiettement gros de compétitions et de rivalités... » (70)

- Divinisés et sacrés, supposés égaux et identiques pour tous les peuples, les patriotismes voudront apparaître de plus en plus irréductibles.

(66) 14 décembre 1925.

(67) 20 décembre 1926.

(68) Message de Noël 1954.

(69) *Kiel et Tanger*, p. 328, cité par le *Bulletin des Croisés de Notre-Dame*, n° XW (1954) « la Source, Paris »

(70) Ch. Maurras, *Le Pape, la guerre et la paix (Ibidem)*.

Ils seront estimés plus purs à proportion qu'ils se montreront plus farouches... On verra s'aggraver ce qu'a vu la planète depuis la Révolution : imbus des mêmes droits, les peuples courront aux mêmes buts, afficheront les mêmes visées et, des mêmes mirages, se rueront aux mêmes tueries. » (71)

« Nous y avons souvent rêvé; il existe un pouvoir international solide et ancien. Pourquoi les internationalistes n'en ont-ils jamais parlé que pour le combattre ? Il existe une institution dont l'influence va aussi loin que les conflits de l'humanité. Comment les humanitaires... n'ont-ils jamais souci de l'institution humaine (72) par excellence, la seule qui puisse se prévaloir d'être à peu près adéquate à l'humanité ? » (73)

« Tandis que, dans l'internationale scientifique, littéraire, socialiste, capitaliste, chaque groupe national a suivi, pendant la guerre, le sort de la nation à laquelle il est attaché, le catholicisme conserve une existence distincte et une loi indépendante. Toutes les organisations européennes, subissant la loi de la guerre, ont disparu devant l'Etat dont elles sont citoyennes; seule, l'organisation catholique a donné un signe de vitalité autonome. » (74)

Telle est la vérité dont l'évidence s'est imposée à ceux-là même qui, presque jusqu'à la fin, se dirent incroyants.

Est-il nécessaire de faire observer que ce bel hommage n'a de valeur et n'a de sens que parce qu'il reconnaît cette vertu d'une doctrine, d'un enseignement, supérieurs aux patries, aux nations, et susceptibles, comme tels, d'éclairer, d'ordonner, de corriger, de garantir, les unions légitimes qui peuvent s'établir à ce degré ?

Nous ne connaissons pas de réponse plus « pratique » à opposer à ceux qui s'en vont prétendant que, pour unir « pratiquement » des gens de croyances diverses, il ne faut parler que de patrie et de nation, à l'exclusion de toutes considérations doctrinales, métaphysiques ou religieuses.

Mais reste à aborder, maintenant, le cas de ce nationalisme qui, plus ou moins confusément, tendrait à se prendre pour une doctrine et à se considérer comme une légitime source de pouvoir.

(71) Ch. Maurras, *Le Pape, la guerre et la paix*, préface, p. XIII (*ibidem*).

(72) « L'expression est ici insuffisante: l'Eglise, institution divine, est parfaitement adéquate à l'humanité » (note du *Bulletin des Croisés de Notre-Dame*).

(73) *Action Française* du 9 février 1916 (*ibidem*).

(74) *Action Française* du 2 février 1915 (*ibidem*).

« Il faut être stupide comme un pot et plus borné encore, laisserons-nous dire, une fois de plus, à Charles Maurras, dont le témoignage est trop précieux en pareille matière, pour se figurer que la puissance publique crée les pouvoirs qu'elle confère. Elle en use et elle est bien heureuse de les trouver ! Faire remonter à l'Etat, qu'il soit républicain ou monarchique, l'origine de ces mystérieux pouvoirs qui font que les hommes écoutent d'autres hommes et subissent leur ascendant est une idée digne d'un gobe-mouches et gobe-constitution, âgé de six ans, dont nous avons fait admirer en mille occasions diverses l'invariable et morne stupidité. » (75)

Mais, si l'Etat, la Nation, ne créent ni le Droit, ni la Morale, ni l'Autorité, comment agir, comment espérer contraindre ^{l'égit imement} des gens à obéir sans remonter, une fois de plus, par la métaphysique au moins et la théologie, à Celui sans Lequel Autorité, Droit, Morale apparaissent sans fondements sérieux ?

Les besoins, les exigences personnels sont, en effet, beaucoup plus présents à l'individu, beaucoup plus impérieux, que le souci de la communauté. Avant de penser aux autres, son instinct, non pas confus cette fois, mais précis et inéluctable, le fait s'occuper de lui.

Un conflit survient-il entre ses intérêts et ceux de la société, peu lui chaut cette humanité, cette nation, qui passent, dont il n'est qu'un moment et qui n'aura cure de son sacrifice. Se sacrifier à la société, à la nation, à l'humanité ! Quelle inconséquence, si tout, vraiment, se borne là ! Se sacrifier pour que son nom demeure inscrit sur quelque plaque, voire sur quelque manuel scolaire, quelle folie !

Il est beau d'avoir toujours à la bouche la *défense de* l'ordre social ou national et de les exalter à l'exclusion *de* tout le reste. Il est *facile d'en appeler* même aux lois naturelles et de proclamer, après Nodier, que cet instinct, propre à l'espèce, qui a fondé la société universelle, saura toujours retrouver ses droits en cas de désordre momentané, que, d'ailleurs, entre les intérêts de la patrie et du moi, il y a coïncidence... Mais, que cela s'impose à moi, quels titres invoquer ?

Car, s'il est des esprits que subjugué l'ordre social, il en est d'autres que fascinent et maîtrisent les besoins individuels. Egoïstes ? Soit. Mais prouvez-leur réellement qu'ils ont tort ! Pourquoi respecteraient-ils une solidarité qui les gêne ? George Sand s'est faite leur porte-parole à tous en écrivant : « J'ai des raisons puisées dans mes propres entrailles pour

(75) *Action Française* du 14 août 1915.

« ne pas accepter le fait social comme une vérité bonne et durable, et « pour protester contre ce fait jusqu'à ma dernière heure » (76). Et Victor Hugo : « Le fait social est absurde, l'homme a rarement tort et l'ordre * social toujours. » La conscience a beau s'insurger ; si vous la laissez sans raison péremptoire pour se justifier, comment pourra-t-elle ne pas rendre les armes ?

Mais alors, direz-vous, c'est l'insurrection de l'individu contre l'espèce ! — Admirable formule, s'écriera l'anarchiste, et à laquelle je m'arrête : moi, être intelligent et libre, je me distingue, précisément, des animaux sans raison par cette évasion qui m'est permise de liens qui me rendaient esclave. Et, ainsi, je me développe selon ma vraie nature par l'affirmation d'une indépendance typiquement humaine.

Qu'on se souvienne un peu de cet affreux dialogue de Leporinus et de Ganeo dans la pièce de Renan « Le prêtre de Nemi * (??) : Leporinus est venu demander à l'oracle de Diane si, dans la guerre entre Rome et Albe, il allait être tué. Et Ganeo, prêtre de la déesse, athée parfait, d'intervenir : « Réfléchis, mon cher. A moins de conserver l'immortalité de « l'âme aux seuls militaires, l'essentiel, dans une bataille, est de se sauver... (Les généraux) ne sont occupés qu'à imaginer des manières d'engager les pauvres gens de façon qu'ils ne puissent plus reculer... Puis, « quand on s'est fait assommer pour leur plaire, ce sont eux qui se pavament et qui passent pour des héros. Tiens-tu, Leporinus, à fonder la « réputation d'un grand général au prix de ta peau ?... » Et, comme « Leporinus ne vise pas si haut : « A la bonne heure, reprend Ganeo ! « Jouissons, mon pauvre ami, du monde tel qu'il est fait : ce n'est pas « une œuvre sérieuse. C'est une farce. Mais, pour cela, il faut éviter la « mort. La mort est la faute irréparable. Celui qui se fait tuer pour quoi « que ce soit est le nigaud par excellence. »

Discours odieux, criera-t-on, et nous en tomberons d'accord.

Mais, précisément, ce ne sera qu'un cri, mouvement spontané d'une intelligence qui a gardé sa droiture native et comme le sens inné du vrai. Le fait n'en demeure pas moins que, tant qu'on n'aura pas démontré sérieusement que Ganeo a tort dans l'absolu (78) et que la volonté doit

(76) *Histoire de ma Vie*, t. III, p. 173.

(77) Acte III, scène II.

(78) Cf Pie XII (16 mai 1954) : « Soyez toujours conscients que tout effort de l'homme doit aboutir en définitive, à la vérité absolue, qui est valable sans réserve.

« la relativité de toutes les connaissances, même des lois fondamentales de la pensée et de l'être est aussi contraire à la nature qu'à la foi chrétienne. D'une part, ces

se conformer au verdict de la raison, il n'est pas d'ordre social, d'ordre national, d'ordre français, qui tiennent et qu'on puisse invoquer rigoureusement. Seuls demeurent ces arguments sentimentaux dont on voit mal comment ils ne méritent pas de tomber sous les coups des sarcasmes anarchistes qui leur reprochent, précisément, d'être de fausses raisons. Comment s'étonner que le recours à la force brutale apparaisse comme la seule issue ?

Oui ! voilà où il faut accepter d'aboutir logiquement dès lors qu'on prétend ne pas demander à la métaphysique et à la religion ce qui ne peut être l'unique fondement de l'ordre social et national.

Le P. Descoqs l'a fort bien dit : Ainsi coupé de ce qui est le seul fondement à tout ce qui aspire au titre de raisonnable, le civisme incroyant, malgré son infirmité, n'en veut pas moins imposer son système. « Il agit comme s'il tenait la vérité et, ses lois, il nous les présente comme rigoureuses et preignantes. Il fait seulement dépendre leur observation d'une condition : « Si l'on veut que la patrie vive et prospère »... Mais, si on ne veut pas, il n'y a plus rien à dire, sinon de recourir à la force en la mettant au service de ce qu'on regarde, malgré tout, comme un droit sans pouvoir en produire les titres... En bref, seul ce qui revêt un caractère de nécessité et se fonde sur l'absolu (9) peut être imposé et a droit à la soumission générale. Alors, de deux choses l'une : ou bien le nationalisme attribue à ses solutions un caractère de nécessité, ou il ne les leur attribue pas. Dans cette seconde hypothèse, toute sa propagande, ses méthodes, son existence même perdent leur raison d'être. (Autrement dit) tant qu'il n'admet pas pour base et soutien de l'ordre social et national un principe absolu, réel et non abstrait, principe d'où toute vérité émane, qui la réalise par son être seul, qui lui-même soit la Vérité..., » un civisme national est impossible à justifier rigoureusement.

« lois primordiales conduisent logiquement vers Dieu et, d'autre part, la foi dans l'existence d'un Dieu personnel comporte aussi l'affirmation de ces vérités primordiales. Loin d'être un obstacle pour la recherche scientifique, la vérité absolue est, au contraire, sa base indispensable et son appui le plus solide contre l'erreur. »

(79) Il est vrai que nous nous entendîmes répondre, un jour, sans que notre interlocuteur eût conscience de ce qu'il disait : « Qu'à cela ne tienne ! S'il faut un absolu, nous en aurons un, et ce sera la société, la nation. » Quel enfantillage ! Est-il nécessaire de faire observer que, s'il est raisonnable de présenter Dieu comme absolu, il n'en saurait être de même pour la société ou la nation ? En stricte philosophie, Dieu se définit comme l'être suprême, comme la suprême intelligence ordonnatrice, l'Elle infini, volonté créatrice subsistant par soi. Voilà bien tous les caractères d'un absolu légitime. Qui oserait en dire autant de la nation ou de la société ?

Par conséquent, nécessité de la doctrine en cet endroit comme dans tous les autres grands problèmes de l'ordre humain.

Bien loin de nous dispenser du phare catholique, toute véritable union sociale suppose ses lumières. Car, s'il est vrai de dire avec la Sainte Ecriture que nous portons deux hommes en nous dont le combat est perpétuel, il est non moins sage de désigner dans toute tradition nationale des valeurs qui s'excluent. Sainte Jeanne d'Arc, déjà, n'opposait-elle pas ce qu'elle appelait « le Saint Royaume » à « la fausse France » (M) ? Preuve nouvelle, s'il en était besoin, que c'est la patrie elle-même qui, bien loin de nous éloigner des débats doctrinaux, nous y ramènerait si nous pensions les fuir en invoquant son seul service.

Mais alors, crieront certains, c'est aboutir à la guerre civile, aux guerres de religion !

A-t-il été question de ça ?

Nous avons prétendu que, hors du catholicisme, on ne peut rien opposer de cohérent à l'universalisme révolutionnaire et qu'à vouloir réaliser l'accord sur des formules bancales, on travaillera à des unions qui n'en seront pas, car la réalité se chargera de faire éclater les oppositions que pouvait cacher, au départ, l'ambiguïté des formules.

Mais de là à conclure que les guerres de religion sont dans la logique de l'exposé, il y a un abîme.

Il n'est rien, certes, sur le plan doctrinal, rien dans l'ordre pratique, qui puisse être substitué à la claire affirmation de la « thèse » catholique. L'ordre est là, n'est que là ! S'en écarter signifie perte, mal, désordre.

Loin de lui, il ne peut y avoir de solution vraiment juste, d'union vraiment pleine ; mais seulement des solutions bancales, des unions fragmentaires : formules bâtarde, cotes mal taillées, compromis, etc. Cela et cela seulement !

Mais quand le mal est fait et que le mauvais vouloir des hommes, plus que les circonstances, empêche de le guérir rapidement, il faut bien se résigner et faire comme le malade qui se sait cloué au lit pour longtemps. Il cherche une position commode, une attitude moins douloureuse,

(80) *Procès*, t. III, p. 13.

tout ce qui peut lui être moindre mal. Le comble serait de donner le titre de santé (entendez, pour ce qui nous occupe, le titre d'union réelle) à cet état dolent et de maladie chronique. Il y a là un devoir d'élémentaire vérité, laquelle ne peut manquer d'être, à son tour, l'argument d'une espérance qui serait définitivement perdue si, quelque jour, le malade tendait à prendre les tressaillements de sa fièvre pour les élans de la santé.

On devine l'importance d'un tel problème à une époque où l'action commune entre croyants et incroyants est une nécessité quotidienne.

Point d'union vraie, puisqu'il y a opposition de doctrine. Simple accord dans la poursuite de certains avantages plus rapprochés.

Or, précisément, cet accord sur les résultats, comme on dit aujourd'hui, peut être conçu de deux manières qu'un exemple concret fera saisir :
« Supposons, écrivait le Père Descoqs, deux groupes d'hommes, croyants
« et incroyants, s'entendant pour transporter de lourds madriers sur le
« parvis de Notre-Dame. Le premier groupe a l'intention de dresser avec
« ceux-ci un échafaudage pour la réparation du sanctuaire; le second
« médite d'élever un bûcher qui préparera la destruction de l'église. Les
« deux groupes sont pourtant d'accord sur le résultat immédiat, qui est
« de transporter des madriers auprès de la cathédrale. Mais intentions et
« buts des uns et des autres sont contradictoires. Leur « *connnbinm* » est
« simplement immoral; il faut le condamner sans réserves.

« Supposons, au contraire, que ces deux mêmes groupes s'entendent
« pour le transport de madriers dans le but commun de contribuer à la
« réparation de l'église. Le premier, il est vrai, par pur esprit de foi, pour
« rendre hommage à Dieu, tandis que le second veut seulement sauve-
« garder une merveille artistique, un legs de la vieille France... Pour être
« moins élevée, cette seconde intention n'est à aucun titre immorale; dès
« lors, on ne voit pas où serait l'injustice ni l'immoralité de la collabora-
" tion de ces deux groupes en vue d'un même résultat concret à obtenir,
« qui est le transport de madriers sur la place Notre-Dame, puisque l'un
« et l'autre se proposent de coopérer à une même œuvre bonne...

« Ainsi, un croyant et un incroyant peuvent étudier les conditions
« de prospérité d'un Etat; ils constateront l'un et l'autre la nécessité d'as-
« surer à la famille le plus vaste développement et, pour cela, d'écarter
« les causes qui compromettent sa stabilité, sa fécondité, telles : l'union

• libre, l'absence de lien religieux, le partage égal des biens. L'un et
 . l'autre constatent le même fait matériel, la même vérité objective; ils
 « sont d'accord sur un point. Ainsi M. Barres pouvait défendre nos égli-
 • ses menacées de destruction par des municipalités sectaires au nom de
 . la seule tradition nationale. Les catholiques qui le suivaient dans sa
 • campagne s'inspiraient de motifs différents. Etaient-ils moins d'accord
 • sur le fait ? »

Et l'on pourrait multiplier de tels exemples. On se trouverait, en les ordonnant, devant un ensemble de revendications, identiques matériellement, susceptibles d'offrir une certaine base d'entente et d'action, tant qu'aucune difficulté ne surgit ailleurs. Qu'un conflit éclate, en effet, comme en provoque si souvent la complexité de l'ordre humain, tout risque de se trouver mis en cause par défaut, précisément, d'une suprême règle commune. Ne pouvant se prêter à aucune démarche contraire à leur intérêt spirituel, les catholiques devront, dès lors, rechercher un principe de conciliation qui sauvegarde leurs positions.

Œuvre prudente et difficile, toujours précaire, de cette apologétique qui consiste à faire accepter par des gens de croyance différente ou opposée une position, qu'ils trouveront bonne pour des raisons indirectes ou secondaires, mais différentes, en ce cas, de celles qui fondent notre propre conviction, à nous croyants.

Songeons au Clovis d'avant la conversion, déjà favorable à sainte Geneviève et aux évêques, songeons à l'installation des Jésuites en Russie qu'un Joseph de Maistre sut obtenir du tzar Alexandre, à ces innombrables cas, en France comme dans nos missions, où l'on peut voir des païens, des incroyants notoires (81), faire confiance à l'Eglise en maints domaines. L'histoire est pleine de ces exemples péremptoires de la possibilité, et, donc, de l'efficacité... relative d'une pareille tactique.

C'est là que le recours à l'argument nation, à l'argument France, peut être capital et maintes fois décisif. Tel est, aux yeux du catholique, l'intérêt d'arguments nationaux en vue de l'union relative et toujours bancale d'un peuple qui a perdu l'unité de la Foi.

Est-il nécessaire de faire observer combien cette façon d'envisager ce recours à la patrie et à la nation diffère du projet d'alliance sur ces seules valeurs qui nous était proposé tout à l'heure ?

(81) Qu'on se souvienne de Chiers offrant à l'Eglise tout renseignement primaire en France.

Certes, nous sommes loin de cette sécurité que peut seule apporter la pleine vérité. Péril ordinaire de cette méthode même de l'apologiste que le Père Neyron a su décrire avec bonheur (82).

La tâche de l'apologiste, en effet, n'est pas celle du philosophe ou du théologien. Ces derniers, chacun dans leur domaine, cherchent à pénétrer la doctrine, à la saisir dans toute son ampleur, à en relier les différentes parties, à mettre ses multiples aspects dans leur vrai jour. « L'apologiste, écrit le Père Neyron, vise un but plus directement pratique; il veut défendre cette doctrine, la faire accepter et cela, évidemment, par les esprits de son temps. Il devra donc tenir compte non plus seulement de la vérité en elle-même, mais aussi des préoccupations qu'il rencontre autour de lui, des idées de ses contemporains, de leurs préjugés, voire de leurs erreurs habituelles. Et, très vite, le péril vient d'en tenir trop de compte, de considérer, d'abord, ces dispositions des esprits, pour leur adapter ensuite, plus ou moins, non seulement l'exposé de la doctrine, mais peut-être, la doctrine elle-même... Plus souvent, il arrivera d'atténuer telle vérité essentielle pour ne pas heurter de front une opinion en cours. Tels autres faits, au contraire, prendront un relief excessif, parce qu'ils prêtent à un rapprochement qu'on espère devoir être agréé..., etc.

« Pour se tenir en garde contre ces entraînements, il n'y a qu'un moyen; c'est de regarder toujours et d'abord du côté de la doctrine, de s'en pénétrer profondément, de n'en négliger, autant qu'on le peut, aucun détail, bien résolu à tout sacrifier plutôt que de s'en écarter d'une ligne. Quand on est bien sûr de ce terrain, on peut ensuite regarder autour de soi, voir à qui l'on s'adresse, quels sont les meilleurs moyens de ne pas blesser, d'éviter les malentendus et finalement de convaincre. »

En vérité, ce passage contient tout et il suffit de le retransposer pour mettre en lumière ce qu'on pourrait appeler les grandeurs et les misères du nationalisme.

Ainsi, un catholique ne pourra jamais accepter que l'Eglise soit seulement présentée comme un instrument au service du bien social ou national. Mais rien n'interdit qu'il puisse faire voir aussi dans le catholicisme une source de prospérité pour l'ordre temporel. Qu'il fasse même rencontre de quelques incroyants vivement frappés par l'apport considérable fourni par l'Eglise aux progrès de la civilisation et que ces incrédules offrent de l'aider à promouvoir un ordre social conforme à l'ensei-

(82) *Le Gouvernement de l'Eglise*, Avant-Propos, p. VI (Beauchesne, édit., Paris)

gnement des encycliques, sans condition ni compromis blessant pour sa foi, on voit mal ce qui pourrait interdire semblable convention, la seule vraiment légitime quand on est contraint de s'entendre avec des incroyants.

Au reste, Léon XIII n'écrivit-il pas jadis à Mgr Fava (83) : « Tout en se tenant ferme dans l'affirmation des dogmes et pur de tout compromis avec l'erreur, il est de la prudence chrétienne de ne pas repousser, disons mieux, de savoir se concilier, dans la poursuite du bien, soit individuel, soit surtout social, le concours de tous les hommes honnêtes (84)... La grande majorité des Français est catholique, mais, parmi ceux-là même qui n'ont pas ce bonheur, beaucoup conservent, malgré tout, un fond de bon sens, une certaine rectitude, que l'on peut appeler le sentiment d'une âme naturellement chrétienne; or, ce sentiment élevé leur donne, avec l'attrait du bien, l'aptitude à le réaliser et, plus d'une fois, ces dispositions intimes, ce concours généreux, leur sert de préparation pour apprécier et professer la vérité chrétienne. Aussi n'avons-nous pas négligé, dans nos derniers actes, de demander à ces hommes leur coopération pour triompher de la persécution sectaire, désormais démasquée et sans frein, qui a conjuré la ruine religieuse et morale de la France. »

Tels sont les principes et les conditions d'une action commune avec d'honnêtes incroyants. On aurait tort de croire que les périls signalés par le Père Neyron comme menaçant toute action apologétique ne trouvent ici aucune retransposition.

(83) Lettre du 2 juin 1892.

(84) « ...concours de tous les hommes HONNÊTES ». Ce dernier mot est capital. Un croyant peut accepter d'unir certains de ses efforts à ceux d'incrédules honnêtes. Il ne lui est pas possible de préconiser une action commune avec des adversaires avoués de la religion et de l'ordre social : les communistes, par exemple. Cela nous ramènerait, en effet, au cas du « *connuhium* » immoral, signalé plus haut, de ces croyants et incroyants qui veulent bien, certes, porter des madriers devant Notre-Dame, mais les uns pour la réparer et les autres pour la brûler. Nos actuels progressistes auraient eu intérêt à méditer cet enseignement classique avant de se lancer dans leurs aventures. Ainsi sommes-nous de ceux qui établissent une différence essentielle entre une alliance avec des incroyants décidés à défendre l'Eglise selon ses propres principes, à lui assurer dans la société une expansion conforme à son esprit, et une alliance avec des anticléricaux notoires, qui n'accordent même pas à l'institution du Christ la moindre vertu bienfaisante et cherchent à la supprimer dans des délais plus ou moins longs.

Soutenir qu'une certaine entente est légitime avec des incroyants ne signifie pas qu'on veuille affirmer par là que l'opération soit sans dangers. Des infiltrations latentes sont toujours possibles. Ceux d'entre nous dont la foi est quelque peu chancelante, dont la formation religieuse est toute de surface ou que des penchants marqués entraînent vers le naturalisme intellectuel et moral, sont exposés, s'ils n'y prennent garde, à trouver dans toute action commune avec des incroyants un écueil sérieux pour la vie de leur âme.

Hélas ! n'est-ce point le cas aujourd'hui de toutes nos formules d'action politique nationale, voire contre-révolutionnaire ? Par les conditions mêmes où, psychologiquement, s'ordonnent les débats, comment s'accoutumerait-on sans dommage pour la ferveur religieuse à ne voir en toutes choses que l'aspect politique, social ou national, à tout juger de ce point de vue ; à séparer la morale et la religion de l'économie politique et sociale ; à n'interroger la foi, dans les questions mixtes, que pour ne pas la contredire ; à s'interdire, par suite des divergences métaphysiques et religieuses, toute considération surnaturelle et, donc, à s'en tenir à des résultats tout positifs, bons sans doute comme « hypothèse » et auxquels on peut toujours communiquer une sève divine, mais que l'on évitera, par respect pour les incrédules présents, d'envisager publiquement à ce point de vue ?

Une telle mentalité ne correspond pas au véritable esprit de foi d'un catholique.

Les prédicateurs et directeurs ne croient pas enseigner un point secondaire de la religion lorsqu'ils cherchent à persuader, avec toutes les ressources de leur intelligence et de leur cœur qu'on ne peut être chrétien selon le cœur de Dieu qu'en ordonnant toutes ses actions vers Lui, qu'en estimant toute « la figure de ce monde » au seul poids de sa relation avec l'éternité. Certes, maints contre-révolutionnaires, aujourd'hui, ne réprouvent nullement cette doctrine ; mais ne tendent-ils point, par la nature même de l'action politique présente, à laisser substituer à la flamme religieuse, à l'étincelle de vie supérieure qui devrait jaillir sans interruption d'une âme chrétienne, une ardeur toute naturelle, des préoccupations toutes bornées à l'ordre présent, d'où le souci de se vaincre, de lutter contre soi-même et de travailler directement pour Dieu est pratiquement banni ?

L'individualisme anarchique du « Sillon » devait être condamné. Il le demeure. Mais, par réaction contre une erreur funeste, il ne nous faudrait point tomber dans une autre qui risquerait d'éliminer Dieu de la vie politique, de ne plus l'invoquer dans la solution des plus graves problèmes civiques, de le considérer comme un facteur inutile, une hypothèse invé-

tillable et superflue, un facteur inutile dans le fonctionnement de la machine sociale...

Qui oserait dire que ce n'est pas là un péril contre lequel les « nationaux » ont à se garder ?

Si, du moins, avant de prendre contact avec des incroyants, dans une action aussi absorbante que l'action politique, les catholiques pouvaient approfondir les principes de la métaphysique, s'ils avaient appris à se mettre en garde contre l'esprit libéral et naturaliste qui règne sur le monde depuis la Révolution !

Nécessité donc d'une formation doctrinale plus profonde et mieux adaptée aussi aux exigences du combat politique et national...

Elle seule pourra nous permettre d'être, au sens plein du mot, des contre-révolutionnaires, en nous faisant, d'abord, prendre conscience de ces complicités et de ces abandons par lesquels nous sommes si souvent les agents de ce « naturalisme organisé » dont le Père Fahey aimait à dire qu'il est toute la Révolution.

Chapitre VI

Sous le signe de la Bête

LA CONFUSION ET LA BARBARIE UNIVERSELLES DU NATURALISME

Il serait vain d'ergoter. La Révolution a conquis le monde. A de très rares exceptions près, on peut dire qu'aujourd'hui les nations et les peuples de la planète entière sont régis, animés, par l'idéologie révolutionnaire. Certes ! on n'entend point partout affirmé et l'on ne voit point partout réalisé ce que cette idéologie comporte de conséquences ultimes. Ici ou là, on peut en être encore à 89 pendant qu'ailleurs, 93 sévit à plein. Simple phénomène de retard ou d'accélération dans le développement de principes qui apparaissent bien les mêmes dès qu'on se donne la peine de les observer de près.

Oui ! le naturalisme a tout envahi et les droits du Christ et de l'Eglise ont été, pratiquement, rayés de la charte des nations il).

Et à ce forfait, tous ont contribué : les philosophes comme les analphabètes, les rois comme les simples citoyens, les individus comme les corps sociaux, les ennemis avoués de l'ordre chrétien comme un trop grand nombre de catholiques.

(I) On peut, aujourd'hui, citer ce passage de Georges Scelle (*Le Droit Public et la théorie de l'Etat — Introduction à l'étude du Droit*, I, p. 8, 1931): « la sécularisation du Droit est achevée en France: le principe de laïcité a triomphé. Il signifie « qu'il ne faut assigner à la règle de Droit que des fins politico-sociales et considérer « les croyances religieuses comme indifférentes à l'obtention des buts sociaux de « l'humanité, »

Ecarterait-on notre témoignage ?

Qu'on écoute celui du Souverain Pontife !

« La route suivie par l'humanité dans la confusion actuelle des idées
« a été une route sans Dieu et même contre Dieu, sans le Christ et même
« contre le Christ », affirmait Pie XII dans Son message de Noël 1943.
« En disant cela, Nous n'avons pas la volonté ni la pensée d'offenser les
« égarés; ils sont et demeurent Nos frères... Il convient, pourtant, que
« la Chrétienté considère aussi cette part de responsabilité qui lui incombe
« dans les épreuves d'aujourd'hui... Beaucoup de chrétiens n'auraient-ils
« pas fait, eux aussi, des concessions à ces fausses idées et à ces manières
« de vivre si souvent désapprouvées par le Magistère de l'Eglise ? »

Et, dans le message de Noël 1945 : « L'individualisme des nations et
« des Etats, dans les siècles derniers, n'a pas seulement cherché à blesser
« l'intégrité de l'Eglise, à affaiblir et à entraver ses forces d'union et
« d'unification, ces forces qui furent, jadis, pour une part essentielle dans
« la formation de l'unité de l'Occident européen.

« Un libéralisme suranné voulut créer l'unité, sans l'Eglise et contre
« l'Eglise, au moyen de la culture laïque et d'un humanisme sécularisé.
« Ça et là, fruit de son action dissolvante et, en même temps, en opposi-
« tion avec lui, lui succéda le totalitarisme. En somme, quel fut, après un
« peu plus d'un siècle, le résultat de tous ces efforts sans et contre l'Eglise ?
« Le tombeau de la saine liberté humaine; les organisations forcées; un
« monde qui, pour les brutalités et la barbarie, pour les destructions et
« les ruines, mais surtout pour la désunion funeste et le manque de sécu-
« rité, n'avait pas connu son pareil... »

« Après deux siècles de tristes expériences et d'égarements, tous
« ceux qui ont encore l'esprit et le cœur droits confessent que telles mesures
« et règlements, qui ont le nom d'ordre sans en avoir la substance, n'ont
« pas donné les résultats promis, ni ne répondent aux naturelles aspira-
« tions de l'homme. Cette faillite s'est manifestée sur un double terrain :
« celui des rapports sociaux et celui des rapports entre les nations. » (2)

« Nous adressant, dans Notre message de Noël 1944, à un monde
« tout enthousiaste de la démocratie et désireux d'en être le champion et
« le propagateur, Nous Nous efforcions d'exposer les principaux postulats
« moraux d'un ordre démocratique qui soit juste et sain. Beaucoup crai-
« gnent, aujourd'hui, que la confiance en cet ordre ne soit affaiblie par

(2) *Message de Noël 1944.*

« le contraste choquant entre la « démocratie en paroles - et la réalité
« concrète. » (3)

L'humanité, infectée par le poison d'erreurs ou de perversions sociales,
- tourmentée par la fièvre de désirs, de doctrines, de tendances divergen-
tes, se débat avec angoisse dans le désordre qu'elle-même a créé, et subit
« les effets de la force destructrice d'idées sociales erronées, qui laissent
« de côté les lois de Dieu ou sont en opposition avec elle... » (4)

Et, après les paroles du pape, ce sont celles des évêques que l'on pour-
rait citer s'il était vraiment nécessaire de prouver la pérennité indiscuta-
ble et l'universalité d'un tel enseignement.

Le plus ancien des cardinaux français ne s'exprimait pas différemment:
« Au fond de notre misère, a dit S. Em. le cardinal Liénart (5), il y a
l'oubli de Dieu, la méconnaissance de Sa Souveraineté et de Son amour.
« Dieu est aussi nécessaire au progrès de l'ordre social qu'au maintien de
l'ordre dans l'immensité de l'univers. Sans Lui, la société des hommes
se désagrège comme une maison bâtie sur le sable. Pour la rebâtir soli-
« dement sur le roc, il faut rendre à Dieu Sa place...

« Le monde a perdu jusqu'à la notion du péché, parce qu'il ne compte
« plus avec Dieu. Pour lui, le bien est ce qui est conforme à ses intérêts,
« le mal ce qui les contrarie. C'est une erreur fondamentale : le bien est
« ce qui est conforme à la loi de Dieu, le mal ce qui y est opposé.
« Nos consciences chrétiennes doivent garder très vive cette notion du
« péché et réagir vigoureusement pour maintenir dans nos vies le respect
« absolu de notre loi morale. Nous devons, aujourd'hui, apparaître comme
« ceux qui refusent de se laisser emporter par le courant d'immoralité
« qui conduit le monde à sa perte. Sinon, nous ne sommes plus le sel
« de la terre. »

LA VERITE. PREMIERE CHARITE

A quoi servirait-il d'atténuer ce refus sous prétexte que le triomphe
du mal est aux dimensions du monde ?

(3) *Discours nu Saéré-Coliège* (2 juin 1947).

(4) *Message de Noël 1^{re} 1944.*

(5) *Lettre pastorale Notre fut en Dieu* (VH8).

Qui penserait qu'à l'aggravation du mal doive correspondre une atténuation du remède ?

« À cette situation si affreuse et si désespérée de la société humaine, « écrit, tout au contraire, Pie XI (8), on ne peut — et la nécessité en est « sentie par tous les gens de bien — apporter un remède opportun si on « ne rétablit partout la soumission à l'égard de Dieu et l'obéissance à « Sa volonté... »

Certes, disait-il encore dans « *Mit Brennender Sorge* (7), « on ne « pourra triompher (des angoisses et amertumes du temps présent) que « dans un esprit de charité effective et désintéressée. Cette charité, arme « indispensable de l'apôtre, surtout dans le monde d'aujourd'hui, boule- « versé et égaré par la haine, nous vous la souhaitons et nous l'implorons « du Seigneur dans une mesure débordante...

« Mais cette charité, intelligente et compatissante envers les égarés, « envers ceux-là même qui vous outragent, ne signifie nullement et ne « peut nullement signifier un renoncement, quel qu'il soit, à la proclama- « tion, à la revendication, à la défense courageuse de la vérité et à sa « franche application à la réalité qui nous environne. Le premier don « de l'amour du prêtre à son entourage, celui qui s'impose le plus évi- « demment, c'est celui qui consiste à servir la vérité, toute la vérité, à « dévoiler et à réfuter l'erreur, sous quelque forme, sous quelque masque « ou déguisement qu'elle se présente. Une défaillance sur ce point ne « serait pas seulement une trahison envers Dieu et envers votre sainte « vocation; ce serait aussi une faute contre le bien véritable de votre peuple « et de votre patrie. »

Et un peu plus tard, dans un texte rapporté par « La Croix » du 21 décembre 1937, Pie XI disait encore: « Nous voulons, nous aussi, « comme vous, O Divin Samaritain, tendre la main à tous ceux qui souffrent ou sont dans la misère..., pourvu qu'on ne nous demande pas de « sacrifier la moindre parcelle de la vérité sainte, qui est la première « charité, qui est la base et la racine de tout vrai salut, ainsi que la « possibilité et la mesure de la charité vraiment bienfaisante, pourvu « qu'on ne nous demande pas de voiler, si peu que ce soit, la vérité par « une confusion ou une exaltation quelconque d'idées, pourvu qu'on ne « nous demande même pas une connivence tacite ou une tacite complicité « du silence... »

6) *Meditantibus nobis.*

7) 14 mai 1937; ci. *Verbe*, n° 93, p. 45.

Tel est notre devoir. C'est en vain qu'on chercherait dans la série des actes pontificaux les formules d'une doctrine amoindrie en vue d'une application plus facile. On y trouve certes, des invitations à subir, à souffrir, à patienter... jamais à accepter, jamais à prendre son parti du triomphe du mal, jamais à considérer comme définitivement acquis les empiètements impies de la Révolution.

Pie XII l'a même dit fort explicitement à un groupe de pères de famille français : « Il pourra arriver que, ici ou là, sur un point ou sur « un autre, on se voie dans la nécessité de céder devant la supériorité des « forces politiques. Mais, dans ce cas, on ne capitule pas, on patiente.

« ENCORE FAUT-IL, EN PAREIL CAS, insiste le pape, QUE LA DOCTRINE RESTE SAUVE, QUE TOUS LES MOYENS EFFICACES SOIENT MIS EN ŒUVRE POUR ACHEMINER PROGRESSIVEMENT VERS LA FIN À LAQUELLE ON NE RENONCE PAS. »

Tel est le devoir minimum. Au delà, commencerait la désertion plus au moins consciente, sinon la trahison.

« On a donné récemment au christianisme le conseil, dit Pie XII (9), « s'il veut encore conserver quelque importance et dépasser le point mort, « de s'adapter à la vie et à la pensée modernes, aux découvertes scientifiques, à l'extraordinaire puissance de la technique devant... (lesquels « les) vieux dogmes ne seraient plus qu'une lueur d'un passé presque éteint. « Quelle erreur et qui cache bien la vaine illusion d'esprits superficiels !...

« Tout au contraire, la pensée et la vie modernes doivent être recon- « duites au Christ. Telle est l'unique source de salut : la foi catholique; « non pas une foi mutilée, anémique, édulcorée, mais une foi dans toute « son intégrité, sa pureté et sa vigueur...

« Vouloir tirer une ligne nette de séparation entre la religion et la « vie, entre le surnaturel et le naturel, entre l'Eglise et le monde, comme « s'ils n'avaient rien de commun, comme si les droits de Dieu ne s'étendaient pas sur toute la vie quotidienne, humaine et sociale, c'est là une « attitude incompatible avec la doctrine catholique, une position ouver- « tement anti-chrétienne.

« Plus les puissances obscures augmentent leur pression, plus elles s'efforcent de bannir l'Eglise et la religion du monde et de la vie, plus

(8) Discours aux membres « de la Renaissance chrétienne (22 janvier 1919).

POUR QU'IL RÈGNE

« l'Eglise doit entreprendre une action tenace, persévérante, pour recon-
« quérir et soumettre tous les domaines de l'activité humaine à l'empire
« très doux du Christ...

« Cet objectif de l'Eglise est difficile; mais ceux qui, en faveur d'un
« surnaturalisme mal entendu, voudraient cantonner l'Eglise dans le sec-
« teur « purement religieux », comme ils disent, ne sont que des déserteurs
« inconscients ou trompés qui font le jeu des adversaires de la religion. »

Est-il possible d'être plus clair ?

Tel est l'enseignement des Souverains Pontifes; enseignement non
exprimé en quelques discours plus vigoureux et comme prononcés sous
le coup d'impatiences plus ou moins passagères, mais enseignement constant,
sans cesse répété et comme rajeuni.

Faire prendre conscience de la continuité de ce cri et de la constance
même de cette unanimité est une chose trop importante ! Le lecteur esti-
mera, peut-être, trop nombreuses les citations qui vont suivre; nous les
croyons pourtant indispensables, car, au point où nous sommes, il ne
suffit plus de faire allusion à quelques textes pratiquement ignorés de tous;
il faut retranscrire ces citations, même si leur longueur ou leurs répétitions
devaient un peu lasser. Elles seules ont l'autorité, elles seules peuvent
animer et convaincre, car leur accent ne trompe pas.

Comment pourrions-nous être seulement effleurés par la résolution de
« reconquérir et soumettre, ainsi que Pie XII vient de le dire, tous les
* domaines de l'activité humaine à l'empire très doux du Christ », si
nous ne sommes pas convaincus du devoir qui nous est fait de combattre
résolument le mensonge et le désordre triomphants ? Comment espérer voir
les énergies se tendre si ceux-là ont raison qui répètent sans cesse que le
présent autant que l'avenir sont à la conciliation, aux compositions, que
l'ère des dogmatismes est passée, que c'en est fini d'une conception catho-
lique de la cité.

M. l'abbé Richard l'a dit fort courageusement dans un article de
« L'Homme Nouveau ». « Il y a chez nous une chose que les catholiques
« ont complètement oubliée. C'est que le compromis, qui est la reconnais-
« sance d'un état de fait qu'on ne peut pas brusquer, ne doit jamais por-
« ter atteinte au droit et à l'idéal (proposé par la doctrine)... A certai-

« nés époques, nous devons reconnaître que les esprits ne sont pas mûrs,
« mais nous ne devons jamais renoncer à l'action pour les faire mûrir.
« Autrement dit, le compromis ne portera jamais (sur l'affirmation), sur
« le droit à la propagande, à l'apostolat, et ne devra jamais marquer,
« à ce point de vue, un temps d'arrêt dans l'esprit des catholiques.

« Or, c'est là, malheureusement, le grand mal à l'heure actuelle ».

1\ RÉVEIL VIGOUREUX DE PENSEE ET D'ACTION

« La mission de l'Eglise et de chacun de ses fidèles est restée toujours
« la même, enseigne Pie XII : ramener au Christ toute la vie, privée et
« publique, ne se donner aucun répit tant que sa doctrine et sa loi ne
« l'ont pas entièrement renouvelée et modelée. » (9)

Et encore :

« Les timides et les embusqués sont bien près de devenir des déserteurs et des traîtres. Déserteur et traître, quiconque accorderait sa collaboration matérielle, ses services, ses talents, son aide, son vote politique, à des partis et à des pouvoirs qui nient Dieu, qui substituent la force au droit, la menace et la terreur à la liberté, qui font du mensonge, des conflits, du soulèvement des masses, autant d'armes de leur politique et qui rendent impossible la paix intérieure des pays et entre les nations».

« Il est inadmissible, lit-on dans la Lettre pontificale aux « Semaines Sociales» (10 juillet 1946) qu'un chrétien, fût-ce en vue de maintenir le contact avec ceux qui sont dans l'erreur, se compromette le moins du monde avec l'erreur elle-même. Ce contact ne manquera, d'ailleurs, pas de s'établir et de se maintenir entre les chrétiens et tous ceux qui, loyalement et humblement aussi, cherchent la vérité » (10).

(9) Discours à la jeunesse romaine il A. C. (8 décembre 1947).

(10) Leon XIII avait déjà dit: «Que chacun évite toute liaison... avec ceux qui se déguisent sous le masque de la tolérance universelle, du respect pour toutes les religions, de la manie de concilier les maximes de l'Evangile avec celles de la Révolution, le Christ avec Bélial, l'Eglise de Dieu avec l'Etat sans Dieu». (Encyclique *Intima via* du 8 décembre 1892).

Saint Pie X, à son tour: « Ne mettons pas le pied dans le camp adverse parce que nous donnerions ainsi à l'ennemi une preuve de notre faiblesse, qu'il essaierait d'interpréter comme un signe et une marque de complicité. » (Discours du 16 avril 1910.)

« De toutes manières, l'heure présente exige des croyants qu'avec toutes leurs énergies ils fassent rendre à la doctrine sociale de l'Eglise son maximum d'efficienc e et son maximum de réalisations. C'est se faire illusion de croire, comme certains, qu'on pourrait désarmer l'anticléricalisme et la passion anti-catholique en restreignant les principes du catholicisme au domaine de la vie privée. Cette attitude « minimiste » ne ferait, au contraire, que fournir aux adversaires de l'Eglise de nouveaux prétextes. Les catholiques maintiendront et amélioreront leurs positions selon la mesure du courage qu'ils mettront à faire passer en actes leurs convictions intimes dans le domaine entier de la vie publique autant que privée. » (u)

« Ne vous laissez pas duper, comme tant d'autres, après mille entreprises désastreuses, par le songe-creux de gagner à vous l'adversaire à force de marcher à sa remorque et de vous modeler sur lui. Sous couleur de défendre l'Eglise contre le risque de se fourvoyer dans la sphère du * temporel », un mot d'ordre, lancé il y a quelques dizaines d'années, continue de s'accréditer dans le monde : retour au pur « spirituel ». Et l'on entend, par là, la confiner étroitement sur le terrain de l'enseignement dogmatique, l'offrande du Saint Sacrifice, l'administration des sacrements, lui interdire toute invasion, tout droit de regard même sur le domaine de la vie publique, toute intervention dans l'ordre civil ou social. Comme si le dogme n'avait rien à voir dans tous les champs de la vie humaine, comme si les mystères de la foi avec leurs richesses surnaturelles devaient s'abstenir de maintenir et tonifier la vie des individus et, par conséquent, d'harmoniser la vie publique avec la loi de Dieu, de l'imprégner de l'esprit du Christ ! Pareille vivisection est tout simplement anti-catholique !

« Le mot d'ordre doit être, tout au rebours : pour la foi, pour le Christ, dans toute la mesure du possible présence partout où sont en cause les intérêts vitaux, où sont en délibération les lois qui regardent le culte de Dieu, le mariage, la famille, l'école, l'ordre social, partout où se forge l'éducation, l'âme d'un peuple... » (12)

(11) Pic XII. *Lettre aux Semaines Sociales* (18-7-47). Cf. également Pic XI (*Caritate Christi*). Cf. encore Pie XII (aux *de la Suisse catholique à Fribourg* (16-5-54).

(12) Pic XII. discours à ΓΙηίοπ *Internationale des Ligues féminines catholiques*, 1947.

« C'est un cri d'alarme que vous entendez, aujourd'hui, des lèvres de votre Père et Pasteur, de Nous qui ne saurions demeurer muet et inactif devant un monde inconsciemment en marche sur des voies qui mènent à l'abîme les âmes et les corps, les bons et les méchants, les civilisations et les peuples. Le sentiment de notre responsabilité devant Dieu Nous impose de tout tenter, de tout entreprendre, pour que soit épargnée au genre humain une si immense catastrophe... Il faut que chaque fidèle, que chaque homme de bonne volonté examine à nouveau, avec une résolution digne des grands moments de l'histoire humaine, ce qu'il peut et doit personnellement faire, quelle contribution apporter à l'œuvre salvatrice de Dieu pour secourir un monde qui, — c'est le cas aujourd'hui, — s'achemine vers sa ruine...

« ...Il est temps, chers fils ! Il est temps d'accomplir les autres pas décisifs ! Il est temps de secouer la funeste léthargie ! Il est temps que tous les bons, tous les hommes soucieux des destinées du monde, se reconnaissent et serrent leurs rangs !... C'est tout un monde qu'il faut refaire depuis les fondations..., donner le signal d'un réveil vigoureux de pensée et d'ACTiON, d'un réveil qui engage tout le monde sans nulle défection, — clergé et peuples, autorités, familles et groupements divers, chaque âme en particulier, — sur le front du renouveau général de la vie chrétienne, sur la ligne de défense des valeurs morales, pour la réalisation de la justice sociale, pour la reconstruction de l'ordre chrétien.

« Ce n'est pas le moment de discuter, de chercher de nouveaux principes, d'assigner de nouveaux buts et objectifs. Les uns et les autres sont déjà connus et assurés dans leur substance, parce qu'enseignés par le Christ lui-même, mis en lumière par l'élaboration séculaire de l'Eglise, adaptés aux circonstances immédiates par les souverains pontifes (13). Ils n'attendent qu'une chose : leur réalisation concrète (14).

(13) Voici certes un passage précieux, et à opposer péremptoirement à ceux qui s'en vont prétendant (pic les document.; pontificaux n'ont qu'un caractère d'extrême généralité et qu'il reste toujours à accomplir la plus grande besogne: celle de l'explicitation..., de l'interprétation, etc.

(14) Saint Pic X n'avait-il pas dit, de façon presque analogue, dans sa lettre contre « le Sillon »: « Non.... — il faut le rappeler énergiquement, dans ces temps d'anarchie sociale et intellectuelle où chacun se pose en docteur et en législateur..^ on ne bâtira pas la cité autrement que Dieu ne l'a bâtie: on n'édifiera pas la société si l'Eglise n'en jette les bases et n'en dirige les travaux: non. la civilisation n'est plus à inventer, ni la cité nouvelle à bâtir dans les nuées. Elle a été, elle est; c'est la civilisation chrétienne, c'est la cité catholique. Il ne s'agit que de l'instaurer et la restaurer sans cesse sur ses fondements naturels et divins contre les attaques

« A quoi servirait-il de scruter les voies de Dieu et de l'esprit si, en
« pratique, on choisit les voies de la perte ?... A quoi bon discuter
« de la justice, de la charité, de la paix..., si personne n'ose prendre l'ini-
« tiative de briser les barrières de la haine qui divise, pour courir au
« devant d'une sincère entente ? » (15)

« Depuis les derniers règnes surtout, faisait observer Pie XII, les
« avertissements se sont faits plus précis; les encycliques se succèdent;
« mais à quoi bon les avertissements, les cris d'alarme, la dénonciation
« documentée des périls menaçants, si ceux-là mêmes qui, régulièrement
« et correctement assis au pied de la chaire, en entendent passivement
« la lecture, s'en retournent chez eux continuer tranquillement leur habi-
« tuel train de vie, sans avoir rien compris, ni du danger commun,
« ni de leur devoir en face du danger ? »

S'adressant, le 13 juillet 1937, du haut de la chaire de Notre-Dame
« à la généreuse ardeur de la jeune France », celui qui allait être Pie XII
ne manquait pas de lui proposer comme tâche digne d'elle « la restau-
« ration de l'ordre social chrétien ». Or, cet appel nous fut de nou-
veau lancé, mot pour mot, le 6 janvier 1945 : « Soyez fidèles à votre
« traditionnelle vocation. Jamais l'heure n'a été plus grave pour vous
« en imposer les devoirs, jamais l'heure plus belle pour y répondre. Ne
« laissez pas passer l'heure, ne laissez pas s'étioler des dons que Dieu
« a adaptés à la mission qu'il vous confie; ne les gaspillez pas, ne les
« profanez pas au service de quelque autre idéal trompeur, inconsistent
« ou moins noble et moins digne de vous ».

On nous pardonnera sans doute ces longues citations si l'on veut bien
prendre garde à ce qu'elles expriment. Impossible de nier cet appel pathé-
tique à l'action, au combat, à la « contre-attaque ». Rien qui soit plus
opposé à l'« adaptationnisme », à la prudence trop humaine, au conces-
sionisme et à l'habileté mondaine. On y sent l'affirmation toujours intè-
gre d'une vérité jamais dépassée, parce qu'indépassable, parce qu'éter-

« toujours renaissantes de l'utopie malsaine, de la révolte et de l'impiété: *omnia*
« *instaurare in christo* ».

(15) Pie XII *Discours aux Domains*, 10 février 1952.

nelle (lb) : « *Opportet Illum regnare* ». Il faut qu'il règne... Il doit régner... et tout notre devoir, toute notre raison d'être, sont et seront toujours de travailler, de combattre pour l'établissement de Son règne !

Et donc tout nous paraît encore très « actuel » dans ces lignes qu'écrivait, il y a presque un siècle, Dom Prosper Guéranger : « Aujourd'hui « plus que jamais, qu'on le comprenne bien, la Société a besoin de doctrines fortes et conséquentes avec elles-même. Au milieu de la dissolution générale des idées, l'assertion seule, une assertion ferme, nourrie, « sans alliage, pourra se faire accepter. Les transactions deviennent de plus en plus stériles et chacune d'elles emporte un lambeau de la vérité. « Comme aux premiers jours du christianisme, il est nécessaire que les chrétiens frappent tous les regards par l'unité de leurs principes et de leurs jugements. Ils n'ont rien à emprunter à ce chaos de négations et « d'essais de tout genre qui atteste si haut l'impuissance de la société « présente. Elle ne vit plus, cette société, que des rares débris de l'ancienne civilisation chrétienne que les révolutions n'ont pas encore emportés et que la miséricorde de Dieu a préservés jusqu'ici du naufrage. « Montrez-vous donc à elle tels que vous êtes au fond, catholiques convaincus. Elle aura peur de vous, peut-être, quelque temps; mais — soyez-en « sûrs — elle vous reviendra. Si vous la flattez, parlant son langage, vous « l'amusez un instant; puis elle vous oubliera, car vous ne lui aurez pas fait une impression sérieuse. Elle se sera reconnue en vous, plus ou moins « et, comme elle a peu de confiance en elle-même, elle n'en aura pas en vous davantage.

« Il y a une grâce attachée à la confession pleine et entière de la vérité. Cette confession, nous dit l'Apôtre, est le salut de ceux qui la font et l'expérience démontre qu'elle est aussi le salut de ceux qui l'entendent. Soyons catholiques et rien autre chose que catholiques, ni « philosophes », ni rêveurs d'utopies, et nous serons ce levain dont le Seigneur dit qu'il fait fermenter toute la pâte. Je le répète : il en fut

(16) « I.e Salut de la France ne peut être obtenu que par la reconnaissance du « règne du Christ sur la nation. » Saint Pie X (lettre à l'abbé Debout. 8 mai 1906.) — « La force des sociétés est dans la reconnaissance pleine et entière de la royauté sociale de Notre Seigneur et dans l'acceptation sans réserves de la suprématie doctrinale de Son Eglise. » Saint Pie X. Et. aujourd'hui encore. Pie XII: « C'est « seulement en reconnaissant la souveraineté sociale de Jésus-Christ qu'on pourra « obtenir cette véritable liberté, « la justice sociale tant souhaitée, de cette « concordance des sentiments, sans lesquelles nulle paix ne pourra jamais exister. » « la reconnaissance des droits royaux du Christ et le retour des individus et de la « société à la loi de Sa vérité et de Son amour - la seule voie du salut. » (Summi Pontificatus.)

« ainsi au commencement. Si la société a une chance de salut, elle est
« dans l'attitude de plus en plus résolue des chrétiens. Que l'on sache que
« nous ne transigeons sur rien, que nous dédaignons de répéter le jargon
« des « philosophes ». C'est une vérité de fait que le christianisme s'im-
« pose, non par la violence, mais par l'ascendant de la conviction de celui
« qui le prêche...

« ...Trop souvent nous avons eu des (écrivains) catholiques qui,
« contrairement au conseil du Sauveur ont voulu coudre à l'étoffe tou-
« jours neuve de la foi chrétienne les lambeaux toujours vieux, quoique
« rajeunis, de la sagesse mondaine. D'où vient cette illusion ?... Je n'ose le
« dire... Mais il est permis de préciser que, si le sentiment de la dignité
« chrétienne était plus éclairé chez eux, ils seraient moins prêts à encenser
« les préjugés modernes. Comme Donoso Cortès, ils s'apercevaient enfin
« que, depuis de longues années, nous tournons le dos au progrès, que les
« roues de notre char sont ensevelies jusqu'au moyeu dans une ornière
« où nous périrons si nous n'en sortons pas par un effort suprême. S'ima-
« giner faire de la Foi avec du naturalisme est aussi déraisonnable que
« vouloir faire, en politique, de l'ordre avec du désordre. Tout ce que
« l'on essaie dans cette méthode tourne à mal et les conquêtes que l'on
« y fait n'en sont pas. Le beau succès d'arriver à être d'accord sur l'em-
« ploi de certains mots aussi sonores que perfides lorsqu'on est séparé
« par un abîme quant au sens que ces mots représentent ! Ce sont les
« idées qui sont à refaire... Le souverain malheur... serait de prendre pour
« règles d'appréciation (celles) du jour... Il faut que (nous nous rendions)
« compte des ravages du paganisme moderne et que, pour ne pas en être
« envahis, (nous ayons) sans cesse l'œil fixé sur l'immuable vérité révé-
« lée (b), telle qu'elle se manifeste dans l'enseignement et la pratique de

(17) « Dans les siècles de foi, a fort bien dit M. de Tocqueville, on place le but
« final de la vie après la vie. Les hommes de ces temps-là s'accoutument donc natu-
« Tellement et, pour ainsi dire, sans le vouloir à considérer, pendant une longue
« suite d'années, un objet immobile vers lequel ils marchent sans cesse et ils
« apprennent, par des progrès insensibles, à réprimer mille petits désirs passagers,
« a pour mieux arriver à satisfaire ce grand et permanent désir qui les tourmente. Lors-
« que ces mêmes hommes veulent s'occuper des choses de la terre, ces habitudes se
« retrouvent. Ils fixent volontiers à leurs actions d'ici-bas un but général et certain,
« a vers lequel tous leurs efforts se dirigent. On ne les voit point se livrer chaque
« jour à des tentations nouvelles; mais ils ont des desseins arrêtés qu'ils ne se lassent
« point de poursuivre. Ceci explique pourquoi les peuples religieux ont souvent
« accompli des choses si durables. Il se trouvait qu'en s'occupant de l'autre monde,
« a ils avaient rencontré le grand secret de réussir dans celui-ci. Les religions donnent
« a l'habitude générale de se comporter en vue de l'avenir. En ceci, elles ne sont pas
« moins utiles au bonheur de cette vie qu'à la félicité de l'autre. C'est un de leurs

« l'Eglise... Heureux qui, au milieu de la mêlée des principes contradictoi-
 « res, affranchi de toute recherche de popularité, disciple jusque dans les
 « moindres choses de cette Eglise à qui appartient l'avenir du temps et
 « celui de l'éternité, aura su traverser une si terrible crise sans avoir sacri-
 « fié la moindre vérité sur son passage. » (18)

ECHEC DES CONCESSIONS

Ainsi parlait Dom Guéranger en 1858. Que pourrions-nous dire aujourd'hui nous, catholiques de France ? Dieu sait, pourtant, si nous avons été conduits par des gens réputés « habiles » !

Mais, comme il est facile d'apprécier les progrès faits par notre pays depuis que nous avons cru bon de finasser avec la doctrine !

Tout tombe autour de nous, et les rudes châtiments nous accablent, que saint Remi prophétisait à notre nation quand elle s'éloignerait de Dieu. Le désordre est à son comble et, désespérant de le vaincre, ceux-là même qui n'ont pas abandonné l'intention de le combattre ne conçoivent d'autre tactique qu'une espèce de retraite, au cours de laquelle se trouve systématiquement abandonné tout ce qui ne paraît pas essentiel. Et l'on s'étonne qu'un lourd complexe d'infériorité nous paralyse ! Mais comment une doctrine que l'on abandonne ainsi chapitre par chapitre pourrait-elle rester objet de foi et d'enthousiasme ?

**«plus grands côtés politiques. Mais, à mesure que les lumières de la foi s'obscur-
 cissent, la vue des hommes se resserre et l'on dirait que, chaque jour, l'objet des
 • actions humaines leur paraît plus proche. Quand ils se sont accoutumés à ne plus
 « s'occuper de ce qui doit arriver après leur vie, on les voit retomber aisément dans
 «celle indifférence complète et brutale de l'avenir qui n'est que trop conforme à
 «certains instincts de l'espèce humaine. Aussitôt qu'ils ont perdu l'usage de placer
 « leurs principales espérances à long terme, ils sont naturellement portés à réaliser
 « sans retard leurs moindres désirs, et il -emble que, du moment où ils desespèrent
 « de vivre une éternité, ils sont disposés à agir comme s'ils ne devaient exister
 « qu'un seul jour. Dans les siècles d'incrédulité, il est donc normal que les hommes
 «se livrent sans cesse au hasard journalier de leurs désirs et que, renonçant à obtenir
 « ce qui ne peut s'acquérir sans de longs efforts, ils ne fondent rien de grand, de
 « paisible et de durable. »**

(18) Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. *Le sens chrétien de l'Histoire*, p. 53 (l'ion, édit., Paris).

Ainsi qu'on pouvait s'en douter, il était fatal, à suivre cette voie, qu'on s'acheminât vers des échecs cuisants (19). Ce qu'on nous promettait comme devant assurer le succès et qu'on nous demandait d'accepter dans ce seul but apparaît comme ayant été l'instrument d'une débâcle sans phrases. Nous avons tu la Vérité pour sauvegarder des « gains acquis », prétendions-nous ! Résultat : la France s'effondre en même temps qu'on se demande si elle n'est pas devenue « pays de mission ».

Faut-il s'en étonner ?

N'étions-nous pas des « fils de lumière » et notre devoir n'était-il pas de rendre, d'abord, témoignage à la Vérité, le reste n'étant jamais que « surcroît » ? Convenons-en : nous n'avons pas eu foi dans le vrai. Nous n'avons pas cru à sa force. Nous avons finassé, biaisé, menti, comme les « fils des ténèbres », espérant ainsi triompher comme eux. Mais Dieu pouvait-il permettre le succès de tels moyens au service de ce qu'on avait l'impertinence de présenter comme la promotion de Son règne ?

Quelle folie d'avoir cru que notre séjour dans les rangs de l'Eglise militante pût se passer sans qu'il fût nécessaire de combattre !

« Nous nous sommes trompés, écrit un archevêque chinois, récemment cité par le cardinal Saliège. Nous avons cherché à ménager l'ave-

(19) « La politique de conciliation est un domaine où les équivoques et les « sophismes produisent bien des ravages. Pour la pratiquer coûte que coûte avec « des adversaires et parfois les pires ennemis, ces conciliateurs ont recours à des « méthodes assez larges, à des exposés complaisants. On connaît leur terminologie : « trêve de divisions, concessions mutuelles, adaptation, largeur de vues, souplesse « compréhensive, contacts fraternels, camaraderie de jadis, communauté de revendi- « cations à réaliser ensemble, silence sur les points contestes ; autant d'expressions « courantes dans la presse et désignant des attitudes qui peuvent aisément dégénérer. « Et rien ne les corrige dans leurs naïves illusions, ni les risées, ni les déconvenues « ni les échecs. Ils ont presque perdu le sens de l'affirmation et du franc-parler, et « la crainte de heurter et de déplaire, non pas au chrétien, mais à l'adversaire, les « empêche de dire un non catégorique à propos. Ils se font, par veulerie, une idée « étrange de la charité... Ne sait-on pas que la profession catholique est impérieuse « et exigeante ? Il ne faut jamais la trahir. Cette intransigeance n'exclut pas la « loyauté ni la délicatesse, ni l'humour ou la bonhomie, mais sans aucun compromis « avec de dangereuses concessions de l'opportunisme, sans pactiser avec « le coupables « abandons ; le chrétien doit être ce qui manque le plus à notre temps : un caractère... « Armons-nous de la vaillance et de la vérité qui délivre pour assurer le triomphe « des principes de l'Evangile. Vous aimez entendre citer Péguy : « Qui ne clame pa- « la vérité quand il sait la vérité, disait le pèlerin de Chartres, se fait complice des « menteurs et fies faussaires. » (Mgr Harscouet, évêque de Chartres.) — « *Canes latrant « domini suis, et tu non cis ut latrem pro Christo* ». disait déjà saint Jérôme contre Rufin, « les chiens aboient pour leurs maîtres, et toi tu ne veux pas que j'aboie « pour le Christ ».

« nir, à éviter la persécution et, pour cela, nous avons cédé sur beau-
 « coup de choses, surtout nous avons laissé les chrétiens s'engager dans
 « des réunions d'études patriotiques, dans des manifestations de masse ou
 « dans des petits comités douteux... Nous n'avons pas compris que, jus-
 « renient, c'était là la persécution, il aurait fallu, dès le début, dire
 « NON ET FORMER DES CHRÉTIENS AU REFUS. » (20)

Le cardinal Pie l'a dit avec son éloquence ordinaire : « C'est le devoir
 * impérieux et c'est la noble coutume de la sainte Eglise de rendre surtout
 « hommage à la vérité quand elle est méconnue, de la professer quand
 « elle est menacée. Il y a un médiocre mérite à se déclarer son apôtre
 « et son adhérent quand tous la reconnaissent et y adhèrent. Faire tant
 « de cas de l'état humain de la vérité, l'aimer si peu pour elle-même
 • qu'on la renie dès qu'elle n'est plus populaire, qu'elle n'a plus le nom-
 « bre, l'autorité, la prépondérance, le succès : ne serait-ce pas une façon
 « nouvelle de pratiquer le devoir et de comprendre l'honneur ? Qu'on le
 « sache : le bien reste le bien et il doit continuer d'être appelé de ce nom,
 « même lorsque « *pas un seul ne le fait* » (21). Il suffit, d'ailleurs, d'un
 « petit nombre de réclamants pour sauver l'intégrité des doctrines; et,
 « l'intégrité des doctrines, c'est l'unique chance des rétablissements de
 « l'ordre dans le monde. » (22)

Sans doute, l'Apôtre a déclaré qu'il faut qu'il y ait des hérésies et
 le divin Maître avait dit, avant lui, qu'il est nécessaire qu'il y ait des
 scandales...

(20) Cf. *Bulletin de la Société des Missions Etrangères de Paris* (août-septembre 1955).

(21) Ps. XIII, 3.

(22) Cardinal Pic, *Œuvres*, t. V, p. 203. « Le plus grand malheur pour un
 « peuple ou pour un pays, disait Mgr Freppel, c'est l'abandon ou l'amoindrissement
 « de la vérité. On peut se relever de tout le reste; on ne se relève jamais du
 « « sacrifice des principes. Les caractères peuvent fléchir à des moments donnés et
 « les mœurs publiques recevoir quelque atteinte du vice ou du mauvais exemple,
 « mais rien n'est perdu tant que les vraies doctrines restent debout dans leur inté-
 « grité. Avec elles, tout se refait tôt ou tard, les hommes et les institutions, parce
 « qu'on est toujours capable de revenir au bien lorsqu'on n'a pas quitté le vrai. Ce
 « qui enlèverait jusqu'à l'espoir même du salut, ce serait la désertion des principes,
 « en dehors desquels il ne se peut rien édifier de solide et de durable. Aussi, le plus
 « grand service qu'un homme puisse rendre à ses semblables aux époques, de défail-
 « lances ou d'obscurcissement, c'est d'affirmer la vérité sans crainte, alors même
 « qu'on ne l'écouterait pas; car c'est un sillon de lumière qu'il ouvre à travers les
 « intelligences et, si sa voix ne parvient pas à dominer les bruits du moment, du
 « moins sera-t-elle recueillie dans l'avenir comme la messagère du salut. »

« Malheur, cependant, ajoutent les mêmes oracles, malheur à l'homme par qui les hérésies et les scandales arrivent ! Amnistier le mal et les artisans du mal, poursuit le cardinal Pie, sous prétexte que le bras tout puissant de Dieu saura tourner le mal en bien, ce serait le renversement de tout l'ordre moral. Interdire à l'homme de foi l'indignation du zèle et le gémissment de l'amour en présence des débordements de l'iniquité; accueillir même avec des élans de joie à peine contenus, et saluer comme des gages et des pronostics favorables les actes les plus contraires à la justice et les plus funestes à la société humaine : c'est un degré et un genre de vertu philosophique que la saine théologie ne ratifie pas plus que la saine raison. L'âme des saints n'a point connu cette sérénité stoïque. Quelques expressions métaphysiques semées, çà et là, dans l'Écriture et dans la Tradition ne suffisent jamais à autoriser cet inconcevable optimiste. Après tout, le mal n'est, par lui-même, la cause efficiente d'aucun bien; il en devient seulement la cause occasionnelle en tant qu'il manifeste, d'une part, la fermeté éprouvée de ceux qui lui résistent, de l'autre, la suprême puissance de Dieu, qui sait l'assujettir et le coordonner à ses fins. Mais, considéré en lui-même, le mal est une injure à Dieu et une pierre d'achoppement au prochain; il outrage la majesté infinie du Saint des saints et il entraîne la défection d'un nombre toujours trop grand d'âmes faibles et sans défense; enfin, il attire les fléaux temporels et les calamités de toutes sortes sur les nations...

« Notre rôle est donc de subir le mal et non de l'accepter; de le combattre et non de l'absoudre, de le flétrir et non de l'acclamer. Et c'est, précisément, parce qu'il sera ainsi poursuivi, ainsi démasqué, qu'il... servira, en définitive, au triomphe de la vérité...

« Le principal bénéfice à tirer de l'erreur, de l'hérésie et de toutes les oppositions que rencontre la vérité parmi les hommes, c'est la mise en lumière et la glorification du point même de doctrine qui est spécialement nié et combattu. Les plus illustres docteurs, tels que Tertullien, saint Hilaire, saint Augustin, saint Vincent-de-Lérins, ont amplement développé cet ordre de la Providence.

« Voulez-vous donc savoir de quel côté les hommes appliqués aux sciences sacrées doivent porter de préférence leurs études, leurs recherches et tout le mouvement de leur travail intellectuel, sur quelles matières les écrivains et, surtout, les guides et les docteurs spirituels des peuples doivent concentrer leurs controverses, leurs démonstrations, leurs enseignements; enfin, à quels sujets de méditations, à quel choix de contemplations et de prières doivent s'adresser avec plus de prédilection les âmes vraiment animées de l'esprit de Dieu ?

« Regardez de quel côté l'erreur dirige ses attaques, ses négations, ses blasphèmes. Ce qui est attaqué, nié, blasphémé, dans chaque siècle, c'est là, principalement, ce que ce même siècle doit défendre, doit affirmer, doit confesser. Où abonde le délit, il faut que la grâce surabonde. Aux obscurcissements de l'esprit, aux refroidissements du cœur, il faut opposer un surcroît de lumière, une recrudescence d'amour. Amoindrie, déformée, paralysée dans un certain nombre d'âmes, il faut que la vérité devienne plus intacte, plus correcte, plus agissante dans les autres. Quand le monde conteste, c'est alors que l'Eglise scrute, approfondit, précise, définit, proclame. A mesure qu'on le contredit davantage, son enseignement s'amplifie et se développe, s'illumine et s'enflamme. L'amour de la doctrine, la passion de la vérité, s'échauffent dans les cœurs fidèles; et le dépôt sacré, loin de subir aucune diminution, produit au grand jour tout le trésor de ses richesses. » f23)

« Quand cesserons-nous donc, s'écriait Blanc de Saint-Bonnet (24), de demander des solutions à la Révolution ? Sachons les tenir du christianisme et de l'Eglise... Dans ce chaos étrange où nous sommes, les bons, bien qu'ils aient les yeux tournés vers la lumière, resteront impuissants. Pourquoi ? Parce qu'ils espèrent mettre le navire à flot avec une partie des moyens qui le retiennent dans la vase. Répétons-le à notre confusion : nous ne pouvons rien, car nous sommes trop avant dans l'erreur. Pour relever l'ordre social, il est besoin d'avoir la vérité totale. Or, elle se montre à peine sur le seuil de nos cœurs. Au lieu, donc, d'assurer le retour de la santé et du bien, nous traînerons la Révolution derrière nous.

« C'est nous qui ne sommes pas prêts. »

D'où la belle et forte leçon d'un article de S. Ex. Monseigneur Rupp (25) : « Ne plus s'abîmer dans la contemplation du vrai, laisser la

(23) Cardinal Pie. *Œuvres*, t. V, p. 35 à 37.

« Non, l'erreur ne conduit pas au vrai, a fort bien dit le chanoine Roui (*L'Eglise catholique et le droit commun*, p. 251), et cela quand même on la prendrait de bonne foi pour la vérité.

« Non, le mal ne conduit pas au bien, et cela quand même on le prendrait de bonne foi pour le bien.

« Car la bonne foi ne change rien à la nature des choses, ni à leur efficacité naturelle. »

(24) *L'amour et la chute*.

(25) *La France catholique*. 22 mai 1953.

POUR QU'IL RÈGNE

« vie s'écouler à la surface, tel est le grand mal qui ravage notre siècle.
« On pourrait l'appeler le cancer de l'esprit !... Il faut donc que les amis
« de la Vérité le soient de « toute leur âme », avec passion... Ce n'est
« pas si facile !...

« (Plusieurs) réflexions me paraissent viser au cœur du drame que
« nous contemplons aujourd'hui.

« La première est qu'il n'y a pas de temps à perdre, ici-bas,
■ POUR CONNAITRE ET DÉFENDRE LA VÉRITÉ RÉVÉLÉE (26). L'esprit humain
« est si faible, si inconsistant, que. s'il se laisse fasciner par quelque point
« de vue purement humain sans se replonger sans cesse dans la considéra-
« tion des enseignements divins, il est certain (26) que sa foi s'atténuera
« et cédera le pas aux « vérités » du jour. Modernisme, évolutionnisme,
« progressisme, temporalisme, rationalisme de toute obédience, ont ainsi
« englouti bien des âmes sincères qui n'ont pas été vigilantes.

« Une sorte d'optimisme naïf atteint beaucoup de chrétiens du XX'
■ siècle. Finie l'ère des excommunications, de l'index, de la prudence'
« On peut tout dire, tout absorber, tout assimiler. Tout est chrétien!
« Hélas ! que font ces bonnes gens du péché originel ?...

« La seconde considération est la suivante : nous ne jouons pas le
« « fair play » quand nous présentons au monde un catholicisme fardé.
« On est en droit d'attendre de nous l'exactitude (27). Nous sommes les
« hérauts d'une vérité qui ne nous appartient pas... Il n'est pas honnête
« de donner une autre nourriture à nos frères que le pain de la parole
« divine. L'Eglise, au cours des âges, a manifesté une sorte d'horreur pour
« ceux qui, sous le couvert de la piété et du zèle, se sont comportés en
« faussaires vis-à-vis de son enseignement garanti par l'Esprit-Saint...

« Vérité et charité ne s'opposent pas.

« Edulcorer la vérité pour éviter de faire de la peine à tel ou tel
« n'est pas pratiquer la charité; c'est la trahir. Le mensonge, l'erreur.
« sont les ennemis de l'homme. Comment ne pas souffrir en songeant
« aux invraisemblables sottises que diffusent, chez les humbles, certaines
« sectes ?... Devant ce flot d'insanités ou de monstruosité, va-t-on encore
« proclamer que « toutes les spiritualités » sont à mettre sur le même
« pied ?... »

(26) En gras dans le texte.

(27) «La vérité est de tous les temps, disait Balmès; proclamez-la; Dieu fera
a le reste», et Frédéric Le Play: « Quand même la France serait réduite à la banlieue
« de Bourges, il n'en faudrait pas moins continuer à propager le vrai. »

LE CUMBAT POUR LA VÉRITÉ

• Ceux donc qui connaissent la vérité, écrit Pie XII (M) doivent
 se faire un devoir de la définir clairement quand ses ennemis la défor-
 ment habilement. Ils doivent avoir la fierté de la défendre et être assez
 « généreux pour régler le cours de leur vie nationale et personnelle sur
 ces exigences. Cela demandera le redressement de bien des aberra-
 « rions. » f29)

« Pour donner à cette action, avait dit Pie XI (M), une plus grande
 « efficacité, il est indispensable d'étudier et de faire connaître toujours
 davantage les problèmes sociaux à la lumière de la doctrine de l'Eglise
 « et sous l'égide de l'Autorité établie par Dieu dans l'Eglise. Si la con-
 duite de certains catholiques a laissé à désirer dans le domaine écono-
 « mique et social, la cause en fut souvent que ces catholiques ne connais-
 saient pas assez, n'avaient pas assez médité, les enseignements des Sou-
 verains Pontifes sur ce sujet. Aussi est-il absolument nécessaire de
 « DÉVELOPPER DANS TOUTES LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ UNE FORMATION
 sociale plus intense, en rapport avec les degrés divers de culture intel-
 lectuelle, et de n'épargner aucun soin, aucune industrie pour assu-
 rer aux enseignements de l'église la plus large diffusion sur-
 tout parmi la classe ouvrière. Que les esprits soient éclairés par la
 sûre lumière de la doctrine catholique; que les volontés soient inclinées
 à la suivre et à l'appliquer, comme norme de la vie morale, par l'accom-
 plissement consciencieux des multiples devoirs sociaux. *

Hélas ! une expérience déjà longue nous a appris qu'il serait vain de
 se faire illusion. Qui veut rappeler, aujourd'hui, les vérités sociales les

(28) 26 août 1917.

(29) «Dans des entretiens particulier», on peut dissimuler, compatir, se taire;
 « mais cela ne peut se faire en public. Si les journaux parlaient en particulier, la
 « nature spéciale des caractères et des circonstances pourrait, parfois, conseiller une
 « indulgence absolue; mais, comme ils parlent dans la société, où les caractères sont
 « divers, et combattent l'erreur plus encore pour sauver les faibles que pour convertir
 « les dogmatisants, ils feraient mal de ne pas employer la rigueur de peur île déplaire
 « aux seconds, quand ils peuvent espérer qu'elle sera utile aux premiers. De plus, il
 est très vrai que la charité est a patiente». « bienveillante »; mais cette charité
 «elle-même exige parfois qu'on use de rigueur...» (R.P. Chiandano.)

(30) *Divini Redemptoris*, 19 mars 1937.

plus manifestement bafouées par la Révolution triomphante ne tarde guère à éprouver, de cuisante façon, les ripostes que l'esprit du siècle ne laisse pas de susciter jusque dans les rangs catholiques (31).

« S'il en est (et il en existe encore, par la miséricorde de Dieu, si peu que ce soit), s'écriait déjà saint Grégoire VII, du château Saint-Ange où il était assiégé, s'il en est, disons-nous, quelques-uns qui, pour l'amour de la loi chrétienne, osent résister en face aux impies, non seulement, ils ne trouvent pas d'appui chez leurs frères, mais on les taxe d'imprudence et d'indiscrétion, on les traite de fous. »

Certes, < on ne peut nier, constate S. Em. le Cardinal Ottaviani (32), à nombre de ces catholiques, ni leur amour pour l'Eglise, ni leur juste intention de trouver une voie possible d'adaptation aux circonstances des temps. Mais il n'est pas moins vrai que leur attitude reflète celle du « *delicatus miles* » qui veut vaincre sans combattre ou celle du naïf

(31) « Notre temps n'aime pas la vérité... et, dans le petit nombre de ceux qui aiment la vérité, plusieurs, pour ne pas dire beaucoup, n'aiment point ceux qui se mettent en avant pour la défendre. On les trouve indiscrets, importuns, inoportons. On ne leur pardonne pas volontiers leurs défauts; on leur sait plus volontiers mauvais gré de ne pas mettre tout le monde d'accord et de ne pas se mettre d'accord avec tout le monde. » (Louis Veuillot.)

(32) Conférence donnée, le 2 mars 1953, dans la Grande Salle de l'Athénée pontifical du Latran.

Cf. dans le même ordre d'idées, la belle note du Père Descoqs, s.j. (*1 travers l'œuvre de Ch. Mourras*, p. 269): « 1 ne terre inculte, mais jeune et luxuriante, est autrement facile à préparer, à faire fructifier qu'une terre déjà épuisée où Ton aura semé et entretenu de l'ivraie. Sans doute, la corruption morale, favorisée par le paganisme et les préjugés qu'il diffusait, constituaient des obstacles considérables au développement du christianisme; du moins, les païens de la Rome impériale, comme souvent ceux d'aujourd'hui en Afrique ou en Chine, avaient-ils encore un certain respect naturel de l'ordre social, de l'autorité des dieux. La décomposition des mœurs, si grande fût-elle, — aujourd'hui, elle est plus profonde et plus raffinée; c'est toute la différence, — laissait cependant quelque place à une doctrine plus noble et plus pure. Quand on y réfléchit, près des âmes neuves, habituées à l'esclavage, quelle fascination devaient exercer les idées d'égalité, non pas devant les hommes, mais devant Dieu, de charité, d'amour, prêchés par les apôtres! Comme ces malheureux, en entendant affirmer la valeur, la dignité de leur personne, en apprenant les condescendances de l'infini, de son Christ vis-à-vis de ses créatures, en se voyant appelés au Ciel, devaient se prendre à l'espérance! — De nos jours, la philosophie révolutionnaire toute-puissante a pour postulats fondamentaux la négation de Dieu, de la révélation, de toute autorité, de tout pouvoir, dont l'origine serait en Dieu. A Dieu même, elle substitue l'individu comme fin ultime, et proclame le droit légal de tous à toutes les jouissances, à tous les biens matériels. Elle façonne l'enfant à considérer tous les principes d'ordre et toutes les bases rationnelles sur lesquelles s'appuie nécessairement l'édifice religieux comme des billevesées, des inventions d'exploiteurs avides de se subordonner plus

qui accepte une main insidieusement tendue sans se rendre compte que
 « cette main le poussera ensuite à passer le Rubicon vers l'erreur et l'in-
 « justice. Leur premier tort est justement de ne pas accepter entièrement
 « les « *arma veritatis* » et les enseignements que les Pontifes romains de
 « ce dernier siècle et particulièrement le pape régnant, Pie XII, ont donné
 « à ce sujet aux catholiques dans leurs encycliques, leurs allocutions et
 « leurs conseils... » (33)

« En nous surgit (donc), écrit encore le cardinal, un étonnement qui
 « croît jusqu'à devenir de la stupeur et qui se répand en tristesse, quand
 la tentative d'arracher les armes spirituelles de justice et de vérité des
 « mains de cette Mère bienfaisante qui est l'Eglise est effectuée par ses
 « propres enfants... »

« Il semble, a-t-on pu lire, d'autre part, dans l'« Osservatore Roma-
 < no » (34), que l'anxiété que connut saint Paul de donner à tous le Christ
 « et de les porter tous à Lui, soit remplacée par un « praticisme » accom-
 « modant, en vertu duquel il y a pour tous de la miséricorde (hérésie de

< efficacement les simples. Quand des générations ont été formées à cette école, il
 < n'y a pas lieu de s'étonner que la prédication de l'Evangile et que la parole divine
 < ne produisent plus que difficilement des fruits. Ceux qui l'entendent ne sont plus
 < capables de la comprendre; ils sont le chemin rocailleux qui a reçu la semence
 < de la parabole; « *Le Malin vient et enlève ce qui a été déposé dans leur cœur.**
 (Matth., XIII, 21-22.)

(33) Le texte du Cardinal Ottaviani se poursuit ainsi: « Pour se justifier, ceux-ci
 « affirment que, dans l'ensemble de renseignement donné dans l'Eglise, il faut distin-
 < guer une partie permanente et une partie passagère, cette dernière due à la réper-
 < cussion de conditions particulières temporaires. Mais, malheureusement, ils étendent
 < ces maximes jusqu'aux principes affirmés dans les documents pontificaux, principes
 < sur lesquels s'est maintenu l'enseignement des papes, car ils font partie
 « du patrimoine de la doctrine catholique. On ne peut appliquer sur cette matière
 « la théorie du pendule, introduite par certains écrivains pour étudier la portée
 « des encycliques aux différentes époques: « L'Eglise, a-t-on écrit, scande l'histoire
 < du monde à la manière d'un pendule oscillant qui, soucieux de garder la mesure,
 < maintient son mouvement en le renversant lorsqu'il juge le maximum d'amplitude
 < atteint... Il y aurait toute une histoire des encycliques à faire sous cet angle:
 « ainsi, en matière d'études bibliques, *Divino Afflante Spiritu* succède à *Spiritus*
 « *Paraclitus*; en matière de théologie ou de politique, *Summi Pontificatus. Non abiamo*
 « *tbisogno, Ubi arcano Dei.* succèdent à *Immortale Dei.** (Témoignage Chrétien du
 « 7 septembre 1950). Or, si cela se comprenait dans ce sens que les principes gén-
 < raux et fondamentaux du droit public ecclésiastique solennellement affirmés dans
 < *Immortale Dei* reflètent seulement des moments historiques du passé, alors qu'en-
 < suite, le pendule des enseignements contenus dans les encycliques de Pie XI et de
 « Pie XII était passé dans son « renversement » à des positions différentes, ce serait
 « tout à fait erroné, non seulement parce que ne répondant pas au contenu des
 « encycliques elles-mêmes, mais aussi parce qu'inadmissible théoriquement.»

(34) Du 19 février 1954. (Traduction L.J.L. *La Pensée Catholique.* n° 10.)

POUR QU'IL RÈGNE

« la condescendance), excepté, bien entendu, pour les propres frères dans
« la foi: pour eux, — ainsi l'exige le système, — il n'y a qu'amertume
« et arrogance. » (“)

Expérience aussi douloureuse que fréquente, tant il est vrai qu'en certains milieux catholiques, il est plus agréable, aujourd'hui, de passer pour communiste, franc-maçon ou protestant que d'être réputé anti-libéral ou contre-révolutionnaire.

Attendons-nous donc à être accusé de manquer à la charité. « De tout
« temps, disait le cardinal Pie, il y a eu des esprits ainsi faits qu'ils n'en-
« visagent jamais la défense que comme un scandale ajouté à celui de
« l'attaque et qu'ils unissent volontiers leur indignation à celle de l'en-
« nemi, quand les apôtres de la vérité s'efforcent de rendre leur voix
« plus retentissante que celle des apôtres du mensonge. »

L'exemple en est constant depuis plus d'un siècle.

QUELQUES OBJECTIONS

Nous venons de voir quelles consignes nous donnent les Papes et la Hiérarchie catholique dans ce gigantesque combat contre la Révolution.

Encouragements, conseils, mises en garde contre le découragement dans une lutte où les épreuves et les risques ne manquent pas, toutes ces directives sont nettes; pourtant les objections fusent encore, ici ou là.

(35) «Combien de fois, écrivait déjà le Père Ramicre, n'a-t-on pas entendu avec
« stupéfaction des hommes qui partagent la même foi. s'assoient au même banquet
« eucharistique, déployer, à l'égard de leurs frères, des sévérités et des rancunes
« qu'ils n'auraient pas voulu se permettre à l'égard des ennemis de Dieu? Nous
« l'avons dit: l'intolérance à l'égard des défenseurs des principes est, avec la tolé-
« rances pour les patrons de l'erreur, un des symptômes les plus caractéristiques de
« la contagion libérale, il est vrai que ceux qui usent de cette intolérance ne man-
« quent pas de la motiver par les dangers que leurs adversaires font courir à l'Eglise.
« Persuadés qu'ils sont les seuls à comprendre les besoins de leur siècle, ils cherchent
« à faire passer pour des agresseurs ceux qui les empêchent d'opérer, entre l'Eglise
« et la société moderne, la réconciliation qui est le but de leurs efforts... Pour rétablir
« la paix, ils proposent un moyen qui leur paraît très simple: que leurs adversaires
« renoncent à les combattre, que l'Eglise embrasse le libéralisme, et, dès lors, le
« libéralisme ne sera plus pour l'Eglise une cause de division. » (*Op. cit.*, p. 107.)

Mgr Baunard (*Histoire du cardinal Pie*): « De graves auteurs ne vont-ils pas
« disant sérieusement que saint Thomas de Cantorbéry était passablement allier, que
« Luther a été mal pris et que c'est la faute des papes s'il a fini par jeter le masque.
« Que mille agneaux soient mangés, c'est tout au plus malheureux; mais qu'un
« pauvre loup soit égratigné, vous verrez comme il deviendra tout de suite intéressant,
« même pour les honnêtes gens! »

— Avant la Révolution, dit-on, les gens n'étaient pas meilleurs et pourtant ils vivaient dans un ordre social chrétien.

H II

— Depuis cette époque, ajoutent les autres, le temps a passé. On ne remonte pas le courant de l'histoire. L'ordre social chrétien, s'il eut du bon dans le passé, est inapplicable aujourd'hui.

g|
H

— A quoi bon se quereller sur ces questions, trancheront d'autres, il suffit d'avoir confiance en la Providence et de prier. L'Eglise est transcendante et n'a que faire des structures temporelles. L'action est inutile et les moyens naturels finalement impuissants.

HS

}} I

— D'autres pensent que le plus grand bien sortira de l'excès du mal et les derniers enfin sont effarouchés par la perspective d'une « guerre sainte » et crient au fanatisme.

Voyons quels sophismes se cachent sous ces protestations de prétendue «sagesse».

-H |

1° *Objection* : < *Avant la Révolution, les gens n'étaient pas meilleurs* ».

Pourquoi tant de sévérité, nous dira-t-on, à l'égard du monde issu de la Révolution ? L'ancienne France eut, elle aussi, ses tristes heures, où l'Eglise souffrit des vexations et de la persécution de princes réputés chrétiens.

Certes ! Aussi, nous sommes-nous gardés, dans les chapitres qui précèdent, de taire, camoufler ou sous-estimer l'importance de ces manquements ou de ces crimes qui, selon toute évidence, préparèrent les voies à la catastrophe finale.

Il est, pourtant, quelques distinctions à faire en cet endroit, dont l'importance est capitale.

« Ceux qui, pour excuser les désordres de notre temps, a dit péremptoirement Bonald, cherchent dans le passé des exemples de désordre oublient qu'alors, il était dans les mœurs ou dans l'administration, et que, de nos jours, il est dans les lois, et qu'il n'y a jamais de désordre (vraiment durable) à craindre que celui qui est consacré par la législation. Jusqu'à nos jours, il n'était fait, en France, que de bonnes lois, même dans les temps de trouble. La honte de notre temps est que le mal a eu son code et même qu'il a été conduit avec méthode et régularité. »

Le mal est qu'aujourd'hui, l'erreur est dans les lois, qu'elle est institutionnalisée, qu'elle est dans les principes dont se réclame ouvertement la société moderne (36).

Jadis, certes, les maîtresses d'un Louis XIV ou d'un Louis XV pouvaient faire scandale; et le mal était grand ! Il n'avait pourtant aucune commune mesure avec celui d'une loi introduisant le divorce dans les mœurs.

« Le droit chrétien, écrit le cardinal Pie, a été pendant mille ans le droit général de l'Europe » (37) et il a été pour elle, en même temps que la source de tous les bienfaits, un principe de gloire incomparable. Certes, cette société eut ses vices et les hommes à demi-barbares qui la composaient ne purent être tous transformés jusqu'à dépouiller leur première nature. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que tout ce qu'il y eut de nobles sentiments et de grandes actions à cette époque, — et il y en eut beaucoup, — fut le fruit des doctrines et des institutions, c'est que, si le cœur humain resta faible par ses penchants, la société fut forte par sa constitution et ses croyances, en un mot, c'est que le vice ne découla pas de la loi et que la vertu ne fut pas l'inconséquence ou * l'exception. » (38)

2^e objection : < *Le monde a évolué* ».

' / B

— Vous n'y pensez pas, insistera-t-on, vous raisonnez comme si rien n'avait été changé au milieu de nous... Nous ne vivons plus sous l'ancien régime; nous sommes les hommes du XX^e siècle, les enfants de 89. Les temps ont changé. Le monde a évolué. Il faut savoir marcher au rythme de l'histoire sous peine d'être brisé par lui.

« Pauvres esprits saisis de vertige, disait déjà en s'étonnant, le cardinal Pie ! Eh ! non. Après comme avant 89, le Calvaire subsiste, l'Évangile demeure intact, le sacerdoce reste investi de sa mission divine. Après

(36) Cf. G. Thibon : « Tant que l'homme sait qu'il pêche, quelque chose, en lui, reste accroché à la vérité de Dieu et Dieu peut le saisir par ce lambeau pour le tirer au ciel. La conscience du mal est la chance, le germe du ciel dans l'âme coupable. »

(37) *Œuvres*, t. V, p. 188 et 189.

(38) *Op. cit.*, t. I, p. 66-67.

« 89 comme avant 89, les successeurs des apôtres ne peuvent pas ne pas < parler. » (39)

* Que d'obstacles, dites-vous, s'opposent maintenant à cette politique › chrétienne ! Que de temps pour y revenir ! Assurément ! Mais vous qui, . pour fonder la vôtre, attendez et .avez besoin que les hommes soient « sages et bons ! » (40)

Au reste, cette « évolution » qu'on nous présente comme le grand obstacle et qui serait le déroulement naturel de l'histoire, ne suffit-il pas qu'on l'examine d'un peu près pour constater qu'elle est le fruit d'un effort organisé de la subversion. Envisagé sous cet angle, rien n'est moins naturel que ce prétendu cours « naturel » des -événements. Jamais, peut-être, leur déroulement ne fut aussi minutieusement et farouchement préparé et conduit par la volonté révolutionnaire d'un petit nombre d'hommes ! Loin de parler d'évolution naturelle de l'histoire, ce sont les violences faites à ce cours naturel de l'histoire que nous aurions profit à étudier ! Qu'on jette un regard attentif sur l'enchaînement des principaux événements depuis 1717 (41). N'y voit-on pas, au lieu du fonctionnement harmonieux de lois naturelles, les violences répétées qu'ont su faire à l'ordre des choses une foule de sectes et d'agents subversifs.

Et c'est au nom de cette évolution prétendue qu'il faudrait plier devant la Révolution alors que cette évolution nous crie qu'étant le fruit de la ténacité de quelques-uns, rien n'empêche qu'elle soit renversée par le vouloir des autres, si ceux-ci le voulaient vraiment !

3^e objection : « *L'action est inutile* ».

Mais il est d'autres objections.

Tels qui ne vous chercheront point querelle sous prétexte d'élan vital ou d'opportunité tendront à vous détourner du combat au nom d'un sur-naturalisme mal entendu. Erreur que le vénéré cardinal Suhard désignait

(39) « L'expérience aurait dû apprendre à tous que la politique orientée vers « les réalités éternelles et les lois de Dieu est la plus réaliste, la plus concrète des < politiques Les politiciens réalistes qui pensent autrement ne créent que des ruines. >

(Pie XII, message de Noël 1915.)

(40) Blanc de Saint-Bonnet.

(41) Date de la création de la Grande-Loge d'Angleterre, avènement officiel de l'institution maçonnique.

comme une forme d'« intégrisme », l'« intégrisme moral » (42) : « La vie « terrestre importe peu en regard de la cité éternelle, consiste-t-il à dire. « Dès lors, à quoi bon, pour l'Eglise, se préoccuper de ce monde ? L'action est inutile. Dieu pourvoit à la pérennité de son Eglise. Structures « et adaptations doivent céder le pas à la confiance en Dieu et à la « prière : le surnaturel sait bien se passer de moyens naturels. Il en va « de même de l'Eglise. Non seulement elle peut s'en passer; mais elle y « est obligée, insistent les partisans de la « rupture » : au nom même « de sa transcendance... Le monde et le christianisme sont deux plans dif- « férents qui appellent un « divorce » et non une réconciliation. Le devoir « des croyants ce n'est pas d'agir sur les événements, mais d'être sim- « plement, dans leur vie privée, de vrais disciples du Christ. Le chrétien « qu'attend l'Eglise, ce n'est pas le « chrétien constantinien », mais le « « chrétien de l'Apocalypse et de la Parousie ».

Erreur d'une évasion facile, loin de tous les conflits actuels, que seul pourtant le catholicisme peut régler !

Loin de nous donc l'illusion qui nous porterait à attendre de la divine Providence que, pour nous délivrer, elle s'écartât des lois qu'elle s'est imposée dans la direction des sociétés humaines.

« Les hommes d'armes batailleront, disait sainte Jeanne d'Arc, et « Dieu donnera la victoire ».

« Si nous attendions, écrivait le P. Ramière, que Dieu se charge « de faire triompher sa cause sans aucun concours de notre part; que, « tout à coup, comme le jour succède à la nuit et le calme à la tempête, « la société se trouve transformée; que les impies abjurent d'eux-même « leurs infidélités; que les hérétiques voient les écailles tomber de leurs « yeux et reviennent spontanément à l'unité catholique; que les esclaves « du péché acquièrent sans aucun effort les habitudes de la vertu; et « qu'une force aussi irrésistible que celle à laquelle obéissent les êtres maté- « riels pousse dans le bercail du Bon Pasteur les brebis raisonnables et « libres qui s'en sont éloignées; évidemment, nous serions prisonniers « de la plus redoutable erreur ». Dieu n'a jamais sauvé quelqu'un contre sa volonté et sans un minimum de collaboration. Il peut bien renverser Saul sur le chemin de Damas et lui montrer par là comme il est dur de regimber contre l'aiguillon; mais l'apôtre ne deviendra le grand saint Paul que parce qu'il aura su laisser la grâce agir en lui.

Sans combat donc, pas de salut pour les individus comme pour les nations. Et, à ce titre, le mot de Blanc de Saint-Bonnet est à prendre

(42) *Essor ou déclin de l'Eglise* (Carême 1947). Ed. du Vitrail, p. 41.

à la lettre qui nous apprend que « les peuples sont comme les hommes « (et qu') ils ne se perdent que parce qu'ils ne veulent pas se sauver. »

4^e objection : « *De l'excès du mal peut sortir un bien* ».

Mais on insiste et, sous une forme plus habile, d'aucuns s'efforcent de vous laisser attendre de l'excès du mal comme un triomphe nécessaire du bien. Politique du pire, qui autoriserait l'espoir de voir, sur le fumier de son anarchie, s'épanouir les fleurs et les fruits de l'ordre social comme par l'effet d'une génération spontanée.

Politique du pire contre laquelle devrait aider à protester, semble-t-il, l'évidence de tant de nations, de tant de civilisations, disparues dans les affres d'un chaos putride sans que nul, précisément, ait pu enregistrer ces réactions d'un automatisme sauveur.

Folie surtout de croire que, pour réagir contre un mal aussi minutieusement et universellement organisé que la Révolution, il suffira de quelques soubresauts, simples raidissements d'un organisme malade, au lieu d'une œuvre longue et d'un ferme vouloir (43).

T objection : « *C'est le déchaînement du fanatisme, la guerre sainte, la croisade...* »

Mais alors ! crieront certains, c'est la guerre sainte, c'est la croisade que vous voulez, avec le déchaînement du fanatisme !

Nullement, mais le fort et doux et simple combat que doit mener tout baptisé pour qu'« *arrive, sur la terre comme au ciel... le règne* » de son Seigneur.

« Tous sont d'accord, écrivait fort judicieusement le R.P. H. Desro- « siers (n), pour condamner le fanatisme; tous — ou peut s'en faut —

(43) « Je ne connais rien de plus dangereux que les gens qui propagent des « idées fausses sous prétexte que la nation ne voudra jamais y renoncer. Si elle n'y « renonce pas, elle périra; mais ce n'est pas un motif pour accélérer la décadence « en adoptant l'erreur. Il n'y a pas d'autre règle de réforme que de chercher le « vrai et de le confesser quoi qu'il arrive, » (Frédéric Le Play.)

(44) *La France Catholique* du 20 mars 1053.

POUR QU'IL RÈGNE

« pour faire l'éloge de l'apostolat. Mais d'aucuns appellent fanatisme ce
« que d'autres considèrent comme apostolat.

« Si l'on qualifie de fanatisme toute forme d'apostolat qui risque
« d'être incomprise des non-chrétiens ou même de les heurter, un chré-
« tien ne doit pas craindre d'être traité de fanatique. Si l'on agit par
« souci de Dieu, on ne peut espérer être toujours compris de ceux qui
« ne le connaissent pas. Si l'on croit que toute vérité vient de Dieu,
« on ne peut croire que le dialogue sera toujours possible avec ceux qui
« n'ont confiance que dans la seule raison humaine. Si l'on croit que
« Dieu a appelé les hommes à une destinée surnaturelle, on ne peut se
« contenter de les voir tendre vers une perfection humaine.

« Si l'on croit que Dieu a voulu que son Fils fût pour eux le moyen
" de salut, on ne peut se résigner à les voir vivre dans l'ignorance du
« Sauveur. Si l'on croit que Dieu a institué l'Eglise pour réaliser l'unité des
« hommes dans le Christ, on ne peut se contenter d'une solidarité humai-
« ne d'où le Christ serait absent, où l'Eglise n'aurait pas sa place. Si
« l'on croit que le Christ a donné à cette Eglise des moyens d'action,
« une autorité, une vérité, des sacrements, on ne pourra rester en paix
« tant que tous les hommes n'auront pas reconnu cette autorité, cette
« vérité, cette source de vie divine.

« Dans le choix des moyens, dans la rapidité avec laquelle il importe
« de franchir les étapes, il peut y avoir place pour les hésitations, il
« peut être utile d'apporter des tempéraments.

« Mais, pour un chrétien, le but final, le moyen de vivre son amour
« du prochain, c'est toujours d'accomplir la volonté du Père, unir tous
« les hommes dans le Christ, c'est-à-dire dans l'Eglise, pour leur donner
« Dieu et les donner à Dieu.

« C'est là une responsabilité bien lourde pour des épaules humaines.

« Pour s'en acquitter dignement, pour ne point encourir le reproche
« immérité de fanatisme, il faut, en même temps que beaucoup de foi,
« beaucoup de désintéressement, beaucoup d'humilité et beaucoup
« d'amour. »

DONNER AU MONDE MALADE LE GOUT DE LA SANTE

Ainsi rien n'a résisté des prétendues raisons si souvent opposées dès
qu'on semble décidé à ramener à Dieu la société.

Rien n'a tenu. Objections réputées doctrinales ou objections pratiques, il suffit d'un grain de foi et de bon sens pour tout emporter.

Seuls, demeurent les deux derniers paragraphes du solide petit article du R.P. Desrosiers.

Oui ! bien que l'ennemi n'ait pas d'argument solide à opposer, la tâche sera quand même extrêmement lourde et il nous faudra < en même « temps que beaucoup de foi, beaucoup de désintéressement, beaucoup « d'humilité et beaucoup d'amour. »

Car il reste l'ampleur du mal. Il reste la profondeur de l'intoxication.

Si l'on nous permettait cette comparaison, il reste l'humeur difficile du malade, son extrême faiblesse et son refus de se considérer comme sérieusement atteint.

Certes, la raison commande de ne pas s'arrêter à ses caprices et aux refus plus ou moins conscients d'un délire mortel. Encore faut-il éviter de violenter un organisme si mal en point, et déjà privé de réflexes vitaux.

Pour soigner un moribond pareil, il faut beaucoup d'amour.

Il faut beaucoup de fermeté et beaucoup de douceur, de la patience aussi, avec un sens judicieux des étapes.

Il faut, certes, un remède énergique, mais dont le choc ne soit point trop violent. Charité, donc, bénignité, sens chrétien d'une sainte tolérance.

Et d'abord s'efforcer de rendre à ce monde malade le sens et le goût de la santé.

Donc, vérité d'abord. Lui faire prendre conscience de son état, du désordre où il est, et le lui faire détester.

« Le grand danger, disait le père de la J.O.C., Monseigneur Cardjin, « n'est ni le communisme, ni le socialisme; le plus grand danger, c'est « que les masses ouvrières ne connaissent rien, — mais rien ! — de la « doctrine sociale de l'Eglise. »

Voilà donc le premier travail à faire. Travail d'autant plus sérieux, profond, intense et constant qu'on le voudra fort et efficace.

Action humble, patiente, progressive, méthodique et douce autant que ferme de ces petites cellules multiples, disséminées partout et formant comme un réseau capillaire; cellules dont le fonctionnement sera étudié dans la 4^e partie de cet ouvrage.

TOLÉRANCE ET NON COMPLICITÉ DE L'ERREUR

Tolérance ! C'est bien le mot.

Mais qu'on le sache bien : tolérer ne veut pas dire qu'on accepte, qu'on approuve, qu'on ne cherchera pas à résorber. Il implique seulement qu'on redoublera de douceur, de charité, d'amour, de patience (r).

« Il faut s'accommoder, à l'infirmité humaine, disait déjà Bossuet, mais « voici l'esprit de la condescendance chrétienne : elle doit être dans la « charité et non pas dans la vérité. Je veux dire : Il faut que la charité « compatisse et non que la vérité se relâche » (R).

(45) « On vous dira, disait le saint curé d'Ars, que les hommes ne sont pas île^s ((diables. C'est vrai pour plusieurs. Mais il y a dans tous ceux qui ne sont pas « uniquement avec Jésus-Christ une partie diabolique qu'il faut exécuter, Lest a l'erreur qui est l'obstacle à l'union... Il faut combattre l'erreur même chez le* « chrétiens, car ils ont moins de droit que d'autres, si c'est possible, à la professer. « Aimez vos adversaires, priez pour eux, mais ne leur faites pas de compliments. « Pouah! Ne cherchez pas à plaire à quelques-uns. Cherchez à plaire à Dieu.»

(46) Or, combien de catholiques, en cet endroit, sont dans une erreur complète! Pour s'en convaincre, il suffit d'observer combien de nos frères sont penêtrés de cette erreur typiquement libérale selon laquelle il n'y a pas, il ne peut pas y de crime de pensée raisonnablement punissable par des tribunaux humains. Hélas, combien peu ont conscience de ce qu'une telle conception implique d'incohérence intellectuelle! «S'il est, en effet, quelque chose d'évident, écrivait péremptoirement « le Père Ramière, c'est la liaison indissoluble qui existe entre les croyances et « les mœurs, entre les convictions de l'intelligence et h* déterminations de la volonté. « L'homme peut ne pas accomplir tous les devoirs qu'il connaît: mais il est impos- « sible que sa volonté soit liée efficacement par un devoir que ne reconnaît pas son « intelligence... S'il n'y a pas de crimes de pensée, il n'y a pas non plus de crime* « d'action. Un crime, en effet, n'est un crime que parce qu'il viole un droit certain. «Du moment qu'un admet que le droit peut être légitimement nié, on ne peut plus « voir dans la violation de ce droit douteux un crime certain et, par conséquent, on « n'a plus le droit de punir. Si on reconnaît au Mormon le droit d'enseigner, d'écrire, « de publier, que la polygamie est légitime, on commet envers lui une flagrante « injustice en le punissant lorsqu'il exerce son droit supposé et qu'on lui a. du « moins, reconnu. Si Proudhon n'a fait qu'exprimer une opinion libre en disant: « la propriété, c'est le vol », celui qui, en vertu de cette doctrine, vous empêche de « commettre ce vol. en vous dépouillant de votre propriété, acquiert un incontestable « mérite, car il n'est rien de plus méritoire pour l'être raisonnable que de mettre « sa conduite d'accord avec ses convictions. Tri est donc le résultat inévitable de « ce « respect pour toutes les opinions » dont font profession les chrétiens soi-disant «libéraux; il conduit logiquement à la justification de tous les crimes. L'indifférence « envers l'erreur, en se répandant au sein d'une société, porte à la morale publique « un préjudice incomparablement plus grave que les plus énormes attentats. Ceux-ci « sont des brèches aisément réparables, qui arrachent quelques pierres aux solide* «remparts d'une forteresse; l'indifférence pour l'erreur est une ruine qui détruit « les fondements des murailles et en prépare l'universel effondrement. Les grand*

« Belle vertu dont trop souvent on a fait un vice, écrit encore Mgr Bressoles (4') par la manière misérable dont on l'a comprise; je veux dire : la tolérance.

« Au lieu d'être une charité patiente pour ceux qui sont hors de « la voie droite, elle devient une complaisance au mal lui-même; une sym- pathie, un amour de préférence pour tout ce qui est suspect, un acquies- cement plus ou moins ferme à l'erreur et au désordre, un préjugé que tout se vaut ou à peu près. Certes, la tolérance bien entendue peut nous engager, en certaines circonstances, à collaborer avec les hétérodoxes, mais à collaborer avec clairvoyance, prudence et dignité, faute de quoi la place est ouverte et devient la conquête de ceux qu'on devrait conquérir.

« Au nom de la tolérance, ce que l'on veut surtout c'est qu'il soit interdit de déclarer certaines doctrines préférables à certaine^s autres. « L'intelligence devrait refuser, désormais. Je se prononcer sur le vrai et le faux, le bien et le mal. On se bornera à admirer et à louer « la v- ce- rite d'une croyance, l'élévation d'une pensée, la générosité d'un apostolat, quel qu'en soit d'ailleurs l'objet. On cherche à instituer le culte de formes vides. Or, s'il s'agit vraiment de morale, une telle position est

irrin^s produisent «lan< le <orp> »< i. il un désordre local et momentane. l in.iitle reixc pour l'erreur atteint rl tarit les source- même- de la vie rchm«u-< >t morale, le- «rand- crimes, dan- une -ociété animée de l amour de la vent» 'I >ï la justice, provoquent une énergique réaction et amènent un redoublement de vie runhilerenvr pour l'erreur rend, au contraire, toute reaction impo-sibl^s t. Comme une lièvre lente, conduit une -ociété à la mort par un progrè? d autant plu- irrt « si-tible qu'il e-t moins aperçu... En se fondant sur le principe faux de la liberté de penser, la société moderne s'est mise hors d'état d'opposer une barrière cftu ac< à l'invasion îles plus pernicieuses erreurs et des désordres moraux qui en -ont la « conséquence logique. Ce n'est que par une nécessaire, mai- flagrante incon-equenct que les agents d'un pouvoir fondé sur ce principe peuvent condamner les crime? « qui trouvent en ce principe meme leur entière justification. On le voit donc elaire- ment: il n'y a rien d'exagéré à dire que pour chacun de nous comme pour la société « dont nous faisons partie, cette question de la haine de l'erreur est une question «le « vie ou de mort... » (Le règne *social du Ueur de Jésus*, p. 122 à 124.) De deux eho-c- l'une: OU l'homme vraiment est un animal raisonnable, ou il ne l'est pas. S'il l e-t. il appartient, des lors, à sa nature d'être raisonnable de conformer ses acte- à -a pensée. « Travailler à bien penser est donc bien effectivement le fondement de la morale. » Que, si la façon de penser importe peu, il est clair qu'importe peu au—i la façon d'agir. Donc, pas de crime d'action s'il n'y a pas crime de pensée. Toute coercition, toute poursuite, tout châtiment n'est plus, alors, qu'une contrainte d'utilité sociale, contre laquelle l'individu peut se révolter légitimement et contre laquelle les anarchistes ont raison de s'élever.

(47) Discours *Pour la vraie croix* (3 novembre 1938) in *Racisme et christianisme*. p. 204-206 (Flammarion, édit., 1939).

POUR QU'IL RÈGNE

« non seulement insuffisante, vaine; elle est intenable. Il faut, malgré
« qu'on en ait, se prononcer sur le fond. »

Non ! la vraie tolérance, la tolérance chrétienne, n'est pas cette indifférence au triomphe de la vérité qui serait la pire absence de charité.

La vraie tolérance chrétienne est, tout au contraire, amour de la vérité et, si l'on nous permet ce pléonasme, amour de la charité (48).

« Je suis frappée de ce fait, écrivait, dans son « Journal », Elisabeth
« Leseur, que les incroyants éprouvent plus de sympathie pour les êtres
« de foi profonde que pour ceux dont les convictions se font souples et
« utilitaires. Ils vont plus, ces chers incroyants, aux « intransigeants » de
« la foi qu'à ceux qui, à force de compromis et de subtilités, cherchent
« à faire « accepter » la foi. Il faut, cependant, que l'indomptable affir-
« mation soit enveloppée dans la plus intelligente sympathie, la plus
« vivante et délicate charité... », la plus authentique patience.

« Avoir l'esprit dur et le cœur doux », a fort joliment dit Maritain.
Telle est l'âme de la véritable tolérance; mais qu'on sache bien qu'elle n'est
pas, qu'elle ne peut pas être, un silence sur la vérité.

Qu'elle soit l'effet de notre amour du prochain par amour de Dieu !

« Travaillons, disait le cardinal Pie, que sa passion du vrai fit si sou-
« vent accuser d'intolérance..., travaillons par notre charité, notre patien-
« ce, notre modestie, à rendre acceptable à nos adversaires eux-même la
« victoire finale qui nous est réservée et que leurs propres emportements
< nous préparent. Soyons tels, dans nos sentiments, dans nos discours, dans

(48) Cf. le R.P. Garrigou-Lagrange, O.P. (*Bulletin de l'association Marie»Elisabeth de France* d'octobre 1952): « L'amour de la vérité sang la charité envers le prochain a dégénère en zèle amer, qui gourmande les autres à tort et à travers, au lieu de a se corriger lui-même... Mais, d'autre part, la charité envers le prochain sans < l'amour de la vérité, surtout de la vérité divine révélée, dégénère en un libéralisme a inconsistant qui se prend pour de la générosité et qui glisse vers l'indifférentisme; a on oublie alors les droits de la vérité, ceux de Dieu lui-même, et le véritable <i bien des âmes; on peut même glisser vers un sentimentalisme humanitaire qui finirait a par reconnaître les mêmes droits à l'erreur et à la vérité, comme s'il importait a peu de recevoir docilement la Révélation divine. Chez les saints, on trouve, à la a fois, l'amour de la vérité et la charité, envers Dieu et le prochain, dans leur zèle « de la gloire de Dieu et du salut des âmes: zèle qui n'est jamais amer et charité qui « ne dégénère jamais en indifférentisme et libéralisme, mais qui reste fidèle à la a vérité révélée, s'il le faut, jusqu'au martyre, »

« nos procédés, dans toutes nos relations, que nous fassions aimer et désirer le triomphe des principes dont l'application à la fois franche et prudente peut seule procurer aux peuples les réalités auxquelles ils aspirent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils n'ont guère, jusqu'ici, saisi que des apparences vaines et trompeuses. »

Admirable tolérance pratique des intransigeants de la doctrine, qui ne laissait pas d'animer le plus calomnié, peut-être, des polémistes chrétiens: Louis Veillot. Entendons-le prendre la défense des petits et des humbles, au moment où les prétendus tolérants libéraux, aux ordres de « monsieur Thiers », écrasaient féroce­ment les derniers combattants de la Commune. En face de ces pauvres diables, qui, longuement empoisonnés par une presse impie et immonde, ont fini par se livrer aux pires excès, l'écrivain catholique, le publiciste contre-révolutionnaire, est sans fiel; bien mieux que les beaux esprits incrédules, satisfaits hier et apeurés aujourd'hui, il sait entrer dans l'âme des foules et comprend les excuses qu'y peuvent trouver certains entraînements... Et, mon Dieu ! — osons le dire, — on aurait aimé trouver sous la plume d'écrivains catholiques, tout aussi célèbres aujourd'hui, d'équivalentes protestations lors des tueries d'une prétendue et pas si lointaine « épuration ».

Louis Veillot, lui, sut protester contre les fusillades hâtives et il ne craignit pas de lancer aux bourgeois libéraux qu'ils prenaient leur revanche trop durement : « Les exécutions sommaires, écrivait-il (49), frustreront également la justice, qui est un besoin social, et la grande humanité chrétienne, qui est un devoir dont aucun crime ne dispense envers aucun criminel... La justice s'interdit les exécutions secrètes... Que le peuple voie punir le criminel, que le criminel lui-même se sente puni ! Alors, le repentir peut le visiter et le racheter éternellement. On a le droit de le tuer, non de lui ôter son recours en grâce auprès de Dieu. » (50) Et qu'on n'aille pas au-delà du nécessaire : « La conscience publique demanderait compte d'un seul coup de fusil que la justice ou le droit de légitime défense n'aurait pas ordonné » (51)

(19) *Paris pendant les deux sièges*. CIA I.

(50) Il est extrêmement curieux que les «objecteurs de conscience» fassent très peu parler d'eux en des moments pareils. On dirait qu'ils ne s'émeuvent qu'au seul moment de défendre la patrie! N'est-il pas remarquable, en effet, que Robespierre, Saint-Just et la plupart des chefs de la Commune aient été partisans de la suppression de la peine de mort jusqu'au jour où... ils organisèrent eux-même le massacre ?

(51) A la même époque, le libre-penseur Sarcey écrivait: « Des aliénés de cette espèce, et en si grand nombre et s'entendant tous ensemble, constituent pour la société un si épouvantable danger qu'il n'y a plus d'autre pénalité possible que la suppression radicale. »

Et, invoquant la miséricorde divine, « elle sondera, écrivait Veillot, « le cœur des ignorants, des séduits, de ceux que la société n'a pas suffisamment munis contre l'erreur et contre la tentation. Elle verra l'excuse que nous ne discernons pas. Devant ces misérables, la société, démunie, à son tour, de tout ce qu'elle lui a refusé, subit la conséquence horrible de rester sans pitié. Les châtements temporels sont des grâces immenses et souvent des grâces entières. Parmi les foules qu'il faut engouffrer aux géhennes sociales se trouvent beaucoup de ces publicains et de ces mérites qui entreront avant leurs juges dans le royaume de Dieu. Les anges que Dieu commet à la visite des fanges humaines ne l'ignorent point. Ils y ramassent des perles que, peut-être, ne contiennent pas en pareil nombre les riches demeures, les cours et les palais. »

Oui ! Voilà ce que l'on a attendu et des sentiments que l'on n'a pas trouvés, aux jours de l'« épuration », sous la plume d'écrivains chrétiens qui n'ont que sarcasmes, à l'occasion, contre l'intolérance et ce qu'ils appellent le manque de charité de Louis Veillot.

On le voit : ce grand défenseur de l'intransigeance catholique ne fut pas exempt de miséricorde, et les pires crimes extérieurs, fruit déplorable de la perversion des idées, ne le trouvèrent pas sans pitié.

« Quelle différence, écrit le R.P. Neyron (52), avec Martin Luther, que nos libres penseurs acclament comme l'émancipateur de la pensée moderne et un bienfaiteur de l'humanité ! Lorsque les paysans se soulèvent, en 1525, il peut se dire que c'est le fruit de ses prédications et que, si la société est ébranlée, il en est le premier responsable. Il prend, d'ailleurs, tout d'abord, leur parti; mais lorsqu'ils sont vaincus, écoutez les conseils qu'il donne aux seigneurs victorieux : « Quelle raison aurait-on de montrer aux paysans une si grande clémence ? S'il se trouve des innocents parmi eux, Dieu saura bien les protéger et les sauver... Si Dieu ne les sauve pas, c'est donc qu'ils sont criminels; le moindre mal qu'ils aient pu commettre, c'est de se taire, de laisser faire, de consentir. S'ils l'ont fait par stupidité ou par peur, ils n'en sont pas moins coupables et ils ont mérité le châtement de Dieu, tout comme celui qui, par crainte des hommes, renie le Christ. Il faut leur faire comprendre leur devoir par l'arquebuse et le fouet, et, certes, ils l'ont mérité ! Prions pour eux afin qu'ils apprennent à se soumettre, mais il n'y a pas lieu de beaucoup les plaindre ! Croyez-moi, laissez les carabines fredonner à leurs oreilles; sans cela, ils feront mille fois pis ». Et encore : « O

(52) *Le gouvernement de l'Eglise*, p. 340.

„ Seigneur Dieu s'il règne un tel esprit parmi les paysans, il est grand
« temps de les égorger comme des chiens enragés ». (Si)

Ainsi s'ouvrit, au contact de ces doctrines dont la Révolution naîtra moins de trois siècles plus tard, l'ère des « liquidations physiques » et de ces tueries sociales qui continuent autour de nous.

Mais, si « la fraternité ou la mort » fut et demeure, par excellence, une maxime révolutionnaire, l'Eglise, elle, nous a appris que nos devoirs n'ont à être ponctués d'aucune menace.

Elle exige de nous, sans conditions, et la vérité et la charité. A ses yeux, sans charité, le zèle pour la vérité n'est déjà plus l'ordre véritable, de même que la charité sans la vérité n'est que révolutionnaire philanthropie.

Quant à l'enseignement de l'Eglise, il ne nous est pas présenté sous forme double et dont une part, celle qui aurait trait à sa doctrine sociale, pourrait être refusée sans dommage. Tout y est d'une unité admirable, rérarchisé sans doute, mais étroitement liée par l'évidence de rapports rigoureux. Impossible de refuser une partie sans nuire à l'unité de l'ensemble, sans en menacer la vie comme la logique profonde.

A cette harmonie, s'accrochera donc notre espérance : car, avant même d'avoir étudié, comme nous le ferons dans la troisième partie de cette étude, nos raisons de croire en la victoire, tout ce qui précède nous incite déjà à prendre à la lettre ces lignes de Pie XII :

« La vérité que l'Eglise annonce, la charité qu'Elle enseigne et met
« en œuvre seront les conseillers indispensables et les coopérateurs des
« hommes de bonne volonté dans la reconstruction d'un monde nouveau,
« selon la justice et l'amour, après que l'humanité, lasse de courir dans
« les chemins de l'erreur, aura goûté les fruits amers de la haine et de la
« violence. » (54)

CONCLUSION

◁ *Qui n est pas avec moi est contre moi.* »

Et, qu'on prenne soin de bien le remarquer, cette volonté, cet amour exclusif de la Thèse, qui seraient comme l'âme de nos moindres activités

(53) Cité par Janssen, *L'Allemagne et la Reforme*, t. II, p. 566.

(54) 20 octobre 1939.

civiques, ne sont pas le signe, plus ou moins facultatif, de quelques catholiques plus zélés. Ils sont obligatoires. Rien là d'une « matière à option » qu'on pourrait écarter sans cesser d'être bon catholique.

La Thèse dont nous parlons s'impose comme universelle. Elle est le devoir d'état fondamental, parce que devoir d'état spécifique de la créature raisonnable envers son Créateur. Qu'on envisage les choses à la lumière de la raison ou de la foi, on ne peut échapper à ce caractère d'obligation vraiment absolue. Le devoir de travailler à l'avancement du règne de Jésus-Christ s'impose à tous les baptisés, d'abord, à tous les hommes, ensuite. Devoir imprescriptible... De l'homme public le plus engagé dans les affaires politiques jusqu'au religieux le plus retiré du monde, tous ont le devoir de prier, d'abord, de travailler, ensuite, pour que le règne du Père « *arrive sur la terre comme au ciel.* »

L'« entre-deux » est impossible à ce degré : « *Qui n'est pas avec Moi est contre Moi* ». L'Apocalypse nous l'apprend : les tièdes sont exclus.

« Or, disait le Pape Félix III, c'est déjà approuver l'erreur que de ne pas y résister, c'est étouffer la vérité que de ne pas la défendre. »

« De toutes manières, proclame Pie XII (55), l'heure présente exige des croyants qu'avec toutes leurs énergies, ils fassent rendre à la doctrine de l'Eglise son maximum d'efficience et son maximum de réalisations. C'est se faire illusion de croire, comme certains, qu'on pourrait désarmer l'anti-cléricalisme et la passion anti-catholique en restreignant les principes du catholicisme au domaine de la vie privée. Cette attitude minimiste ne ferait, au contraire, que fournir aux adversaires de l'Eglise de nouveaux prétextes. Les catholiques maintiendront et amélioreront leurs positions selon la mesure du courage qu'ils mettent à faire passer en actes leurs convictions intimes dans le domaine entier de la vie, publique autant que privée. »

Dans une magnifique instruction pastorale sur l'obligation de confesser publiquement la foi chrétienne, le Cardinal Pie réfute l'objection de cette lâcheté si courante aujourd'hui : « A tort, sans contredit, la sphère dans laquelle je suis forcément placé n'est pas une sphère chrétienne, constate le catholique timide; m'y poser en chrétien serait une singularité et un contraste, parfois même, ce serait une provocation au sarcasme et au blasphème. Il faut bien se plier aux exigences des temps et aux nécessités des positions... »

(55) *Lettre aux Semaines sociales*, 18 juillet 1947.

Et le Cardinal Pie de répondre : « Donc, mon très cher frère, c'est parce que Jésus-Christ est méconnu de beaucoup de vos contemporains
« que vous vous croyez autorisé à Le méconnaître; c'est parce qu'un souf-
« fie mauvais et irréligieux a passé sur la génération présente que vous
« revendiquez le droit de participer à la contagion.

« Eh bien ! sachez-le : cette infidélité générale que vous invoquez
« comme une excuse, c'est une circonstance qui aggrave plutôt qu'elle n'at-
« ténue votre faute. En face de cette apostasie du grand nombre, vous
« étiez tenu de déclarer plus hautement votre foi, et de devenir, ainsi,
« un exemple et une protestation... Eh quoi ! mon frère, vous seriez avili
« à vos propres yeux, vous auriez perdu le droit de vous estimer vous-
« même, si vous aviez la lâcheté de ne pas sembler reconnaître un ami
« au jour de la disgrâce; et parce que le Dieu du ciel et de la terre, le
« Dieu de votre âme et de votre baptême est devenu impopulaire, parce
« que vous risqueriez de partager avec Lui la défaveur d'une génération
« abaissée et digne de mépris, vous croyez être quitte de vos devoirs envers
« Lui ! Non, non (c'est la loi même de l'ordre et de la justice qui l'exige),
« nous serons traités de Jésus-Christ comme nous l'aurons traité Lui-
« même. Si nous Lui demeurons fidèles, nous régnerons avec Lui; mais
« si nous Le renions, Il nous reniera... » (56).

Prudence donc ! Mais non timidité. Prudence donc ! Mais non pusillanimité. Et non pas seulement prudence humaine, éclairée, certes, par les rayons d'une certaine sagesse, mais bornée aux seuls enseignements de la raison; mais prudence chrétienne, autant dire prudence enrichie, prudence éclairée par les enseignements de la foi, forte d'une inaltérable confiance en Dieu, rayonnante d'une très surnaturelle et, donc, très intrépide charité.

Car, c'est la charité, autrement dit l'amour, le désir de la doctrine qui est le ressort, qui doit être le principe, qui doit être la fin. La prudence ne doit être, ne saurait être qu'au service de cet élan...

Prudence vraie et amour de la Vérité.

Car, pour primordiale qu'elle soit, une ferme volonté de tendre vers la Thèse n'est pas tout.

(56) *Œuvres*, 1. \ III. |»|. HI <i suivantes.

Un amour ardent et vraiment éclairé exige la prudence, mais dans la mesure où celle-ci est bien désignée pour ce qu'elle est : « *recta ratio agibilium* », la science des actes concrets, la vertu même d'une action ordonnée, judicieusement calculée, et, à ces titres mêmes, ayant plus de chances d'être victorieuse. La prudence, c'est l'élan de l'amour, non pas, certes, arrêté ou détourné, mais rendu ingénieux dans une intention de conquête.

Oh ! certes, nous n'ignorons pas que, pour ardent que soit l'amour, la prudence conseille, parfois, de tolérer l'erreur pour éviter un plus grand mal.

Mais qu'importe l'impossibilité d'avancer quand il apparaît que tout a été fait, que tout a été mis en œuvre, que la volonté, surtout, ne se relâche pas, que la pression de notre vouloir continue à s'exercer jusqu'au moment, choisi par Dieu, où les obstacles céderont, enfin, sous le poids d'une poussée chrétienne qu'aucun assouplissement ne sera venu affaiblir !

Il faut être parvenu à ce degré de perversion intellectuelle où nous voyons certains catholiques-libéraux pour croire que les difficultés d'un combat dispensent de le livrer.

Il apparaît donc que le débat porte, moins sur la détermination des règles d'une juste prudence, que sur la sincérité même de notre amour, de notre vouloir, de notre résolution. Ceux qu'on a le plus accusés d'excès dans leurs campagnes pour le triomphe de la Thèse catholique les ont rappelées avec une précision que leurs adversaires auraient pu envier. Pour ne citer qu'un des plus décriés, nous retranscrivons ce passage de l'abbé E. Barbier (57) : « Il va de soi qu'il y aurait exagération et imprudence à « réclamer l'affirmation intégrale des principes directeurs de la politique « chrétienne dans toute manifestation de l'action sociale et politique. Un « programme électoral, une discussion parlementaire comportent nécessairement des ménagements et certaines transactions. Mais, s'il y a le temps « de la discrétion et du silence, il y a aussi le temps de parler, car le « silence complet équivaut à un abandon : s'il y a des concessions à faire « dans la pratique, il y a des principes qu'il faut toujours maintenir, parce « qu'ils sont la source du droit qu'on ne saurait laisser prescrire... »

« C'est assez dire, écrit, à son tour, le R.P. De la Taille, qu'il ne « faut pas chercher dans l'effacement des principes et, encore moins, dans « leur altération le secret de ce tempérament qui ne sait demander à la « Thèse que ce que comporte l'Hypothèse. S'il y a des sacrifices à faire,

(57) Cité par l'abbé Roussel. *Opus cit.*, p. 97, en note.

« ce n'est pas sur les principes qu'ils doivent porter, ni, par conséquent, sur l'idéal d'avenir, mais seulement sur l'exercice d'un droit ou d'une prérogative dont l'intérêt public réclame l'abandon temporaire... » « Et ces transactions prudentes, conclut l'abbé Roussel, ne seront, en somme, qu'une façon de faire triompher la Thèse elle-même dans un avenir plus ou moins proche. » Ainsi apparaî-t-il, une fois de plus, que tout est dans la ténacité d'un vouloir qui, alors même qu'il cède, ne lâche pied que dans l'espérance de mieux progresser un peu plus tard.

Nécessité, par conséquent, de savoir estimer à leur plus juste mesure les exigences tactiques de la situation; car, si la prudence peut exiger qu'on recule en certains cas, elle interdit qu'on recule au-delà de ce qui est strictement nécessaire; elle interdit, surtout, qu'on se relâche et qu'au sens militaire de cette formule, on perde le contact.

« Les communistes adaptent leur tactique à chaque situation, a pu s'écrier un jour M. Marty... (58), mais ils ne perdent jamais de vue le but final. Voilà notre secret ! » En vérité, il serait très facile de faire de cet aveu une traduction orthodoxe et d'en tirer profit.

La grande chose, donc, en toute cette affaire, est de bien voir quelle est la situation. Nécessité, autrement dit, d'avoir un sens aigu du réel, de ne pas sous-estimer difficultés ou périls (ce qui serait présomption et témérité), mais nécessité de ne pas les sur-estimer non plus.

Le devoir d'avancer (Disons : le devoir de tout faire pour avancer) étant admis, nécessité de voir l'obstacle, d'en apprécier la nature et la force; mais, encore et toujours, nécessité non moins impérieuse de ne pas sous-estimer nos propres forces, de connaître exactement ce dont nous disposons, quelles sont nos ressources et nos chances.

Le malheur, aujourd'hui, n'est-il pas, en effet, que la grande majorité du laïcat chrétien ne pense plus, ne raisonne plus, ne juge plus selon les normes enseignées par l'Eglise, mais selon l'esprit même du « monde » ?

« Etre participants du monde, mais non pas de l'erreur. » Le rappel de cette formule célèbre de Tertullien sera toujours indispensable, dès qu'il sera question de préciser la ligne des ultimes possibilités de la situation.

Hélas ! cette parole est devenue pour nous d'une application plus délicate. « Dans les premiers siècles de l'Eglise, en effet, lisons-nous dans le P. Grou (59), où presque tous les chrétiens étaient des saints et le

(58) Au Congrès national du Parti communiste: janvier 1936.

(59) *Manuel des âmes intérieures*, p. 126 (Lecoffre, édit., Paris.)

« reste des hommes plongés dans l'idolâtrie, il était aisé de faire le dis-
« cernement du monde et de connaître ceux qu'on pouvait fréquenter
« et ceux qu'on devait éviter. Le monde ouvertement déchaîné alors contre
« Jésus-Christ se distinguait à des marques non équivoques. Depuis que
« des nations entières ont embrassé l'Evangile et que le relâchement s'est
« introduit parmi les chrétiens, il s'est formé peu à peu, au milieu d'eux,
« un monde où régnet tous les vices de l'idolâtrie, un monde avide d'hon-
« neurs, de plaisirs, de richesses, un monde dont les maximes combattent
« directement les maximes de Jésus-Christ. Mais, comme ce monde pro-
« fesse extérieurement le christianisme, le discernement en est devenu plus
« difficile. Le commerce en est devenu, aussi, plus dangereux, parce qu'il
« déguise sa mauvaise doctrine avec plus d'adresse, qu'il la sème avec plus
« de ménagements, qu'il met en usage toute sa subtilité pour la concilier
« avec la doctrine chrétienne, et que, dans ce dessein, il affaiblit, il adou-
« cit tant qu'il peut la sainte rigueur de l'Evangile et, d'un autre côté,
« il cache avec soin tout le venin de sa morale. De là, un danger de
« séduction d'autant plus grand qu'on ne l'aperçoit pas et qu'on n'est pas
« en garde contre lui; de là, un certain esprit de composition et d'accom-
« modement par lequel on tâche d'accorder la sévérité chrétienne avec
« les maximes du siècle... »

Bien que rédigées pour la seule direction d'« âmes intérieures », ces lignes sont assez éloquentes pour que nous en puissions tirer une leçon utile en cet endroit.

Cet « esprit de composition et d'accommodement » dénoncé par le P. Grou, voilà ce qui rend de plus en plus difficile un sens juste de la réalité, un sens exact de l'hypothèse ! Voilà ce qui tend à nous rendre pusillanimes ! Voilà ce qui nous fait trouver insurmontables certaines difficultés, qu'un peu d'ardeur suffirait à écarter bien souvent !

La vraie prudence, science d'une action féconde.

Tel est bien l'argument auquel il nous faut arriver !

Nous avons rappelé, jusqu'ici, les impératifs dogmatiques, si l'on peut dire; nous avons rappelé les exhortations, les directives de la Hiérarchie, du Magistère, autant que du bon sens. Mais il y a, sinon plus..., il y a les faits; il y a la grande exigence des faits pour que notre action soit effectivement féconde; il y a cet impératif qui tient à la nature même des choses... et dont la Thèse ne fait, en réalité, qu'exprimer l'ordre parfait.

Ne dirait-on pas, à écouter certains, que la Thèse n'est, à tout prendre, qu'un idéal arbitrairement conçu et, pour tout dire, artificiel : système social proposé par l'Eglise et, par là-même, respectable, mais système qui pourrait être différent si l'Eglise voulait ?

Deux siècles de laïcisme seront-ils insuffisants pour que l'évidence même d'une déchéance et de malheurs à l'échelle du monde puisse instruire nos contemporains ? Qu'avons-nous gagné, dans l'ordre des vrais biens, depuis que la Thèse catholique ne sert plus de règle à notre patrie ?

Il y aurait, aujourd'hui, beaucoup à dire. Contentons-nous de ce qu'en disait le Cardinal Pie : « O France ! Plus de cinquante ans se sont
« écoulés depuis que le nom de Dieu est sorti, pour la première fois, de
« la Constitution. Or, je t'adjure, aujourd'hui, de montrer les fruits de
« ce demi-siècle d'expérience... Je prête l'oreille et j'entends un murmure
« confus qui éclate de toutes parts. O mon pays ! je ne te juge point
« témérement, puisque je te juge d'après tes propres paroles : « *Ex*
« *ore tuo te judico.* » Il n'y a plus de moralité, plus de justice; tout s'en
« va; tout dépérit; tout est à refaire; la société a besoin d'une réforme
« générale; tel est l'aveu qui s'échappe de tous les coins du pays (M). Voilà,
« donc, les résultats, voilà les progrès obtenus depuis que nous avons
« donné l'exclusion à Dieu.

(60) Certains» il est vrai, feront peut-être remarquer qu'un tel concert de doléances ayant, pour ainsi dire, été constant au long des siècles, il n'est pas très probant de l'invoquer ici. Une telle objection, pourtant, ne tient pas. Sans doute, les moralistes et, plus encore, les saints n'ont pas manqué de déplorer, à toutes les époques, le scandale du mal qui s'y manifestait... Mais il y a mal et mal. Plusieurs Souverains Pontifes n'ont pas manqué de le faire observer,...: aux plus belles heures des siècles chrétiens, le mal n'a jamais manqué; mais (différence essentielle) on peut dire qu'il venait, alors, de la faiblesse plus ou moins malicieuse des hommes; il était commis, le plus souvent, contre les principes admis par ceux-là même qui le commettaient...; il n'était pas dans les institutions. Tout au contraire, le mal est aujourd'hui, dans les principes même, dans les institutions. Voilà le pire! Mgr Pie l'a souligné avec son éloquence ordinaire. Répondant à l'objection sur les vices et les crimes des époques de foi, « Certes, reconnaît-il, cette société eut ses vices et les
« hommes encore à demi-barbares qui la composaient ne purent être tous transformés
« jusqu'à dépouiller leur première nature. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que
« tout ce qu'il y eut de nobles sentiments et de grandes actions à cette époque (et il
« y en eut beaucoup) fut le fruit des doctrines et des institutions, c'est que, si le
« cœur humain resta faible par ses penchants, la société fut forte par sa constitution
« et ses croyances, en un mot, c'est que le vice ne découla pas de la loi et que la
« vertu ne fut pas l'inconséquence et l'exception.)) (T. I, p. 66-67). Cf. également, le beau livre du R.P. Théotime de Saint-Jusl, si souvent cité et recommandé par nous.
« Mgr Pie, y lisons-nous, établit ainsi la supériorité morale du passé sur le
« présent. Après avoir affirmé « qu'il n'est donné à aucune balance humaine,
« mais à la seule balance de Dieu, d'établir la proportion exacte entre la

« Il n'y a plus de moralité publique, plus de justice, dites-vous. Ces « résultats vous étonnent ? Il était facile de les prévoir. Est-ce qu'un sage « du paganisme n'a pas dit qu'on bâtirait plus aisément une ville en « l'air qu'une société sans Dieu ? Est-ce qu'un orateur romain n'a pas dit « qu'avec le respect de la divinité, disparaît la bonne foi, la sûreté du « commerce et la plus excellente de toutes les vertus qui est la justice ? « Est-ce que l'Esprit-Saint n'a pas déclaré, dans un langage plus éner- « gique, que, partout où régner les impies, les hommes n'ont à espérer « que des ruines ? » *Regnantibus impiis, ruinae hominum.* »

« Vous ajoutez : Tout s'en va, tout dépérit. Cela encore vous étonne ? « Il eût été facile de le prévoir... Car la législation qui fait profession de « neutralité et d'abstention concernant l'existence de Dieu, sur quel fon- « dement établira-t-elle sa propre autorité ? En me permettant de ne « pas reconnaître Dieu, ne m'autorise-t-elle pas à la méconnaître elle- « même ? Nous n'avons pas voulu, dites-vous, mettre le dogme dans « la loi. Et moi je vous réponds : Si le dogme de l'existence de Dieu ne « se trouve plus dans la loi, la raison de la loi ne se trouve plus dans « la loi et la loi n'est qu'un mot, elle n'est qu'une chimère. » (61)

Ces lignes furent écrites en 1847. Plus d'un siècle s'est écoulé. Or, non seulement le murmure qui frappait déjà l'oreille de Mgr Pie n'a pas changé, mais il n'a fait que se développer, justifié qu'il est par mille raisons nouvelles.

Plus que jamais s'élève de toutes parts la sombre doléance : tout s'en va, tout dépérit, tout est à refaire, la société a besoin d'une réforme générale. L'ère nouvelle que certains prophètes nous avaient annoncée comme

a moralité du présent et celle du passé)), il ajoute: « Mais, en ce qui est de la gravité « respective de tel ou tel péché, nous possédons des principes certains. Le mal moral, « comme le mal physique, se discerne et se gradue d'après le genre et l'espèce... ». « Il note ensuite, d'après saint Hilaire, une différence considérable entre l'impiété « et le péché: « Par la grâce de Dieu, tout pécheur n'est pas impie, parce que tout « péché n'est pas impiété; au contraire, l'impie ne peut pas n'être pas pécheur, « attendu que l'impiété implique par elle-même le plus grand péché ». (/est sur la « gravité et la multiplicité du péché d'impiété que Mgr Pie se base pour affirmer « a que la société actuelle, sous un certain vernis de décence, est, pourtant, inférieure, « au point de vue moral, à la société du Moyen-Age. « N'est-il pas trop manifeste. « dit-il, que le nombre des impies s'est étendu parmi nous et qu'il a prodigieusement « grandi dans les temps modernes ? Et, ce qui est infiniment plus injurieux pour « Dieu et plus pernicieux pour la terre, n'est-il pas trop établi que, sous plusieurs « de ses aspects, le crime d'impiété n'est plus seulement le crime des particuliers, « mais qu'il est devenu le crime de la société ? » (T. VII, p. 98 à 100, T. X, p. 206-207). »

(61) *Œuvres sacerdotales*, p. 627, 628, 629. *Conférence sur le Symbole*, Chartres. 1847.

devant être celle de la Paix, de la Fraternité, de la Liberté, apparaît, au contraire, comme étant celle de guerres de plus en plus totales, de plus en plus atroces, l'ère d'une haine entre classes, d'une haine entre peuples, jusqu'alors inconnues du genre humain, l'ère enfin, d'un univers -concentrationnaire» ! Le pire y est envisagé froidement, pour demain, par ceux-là même qui sont les moins pessimistes et c'est un fait que ce pire est, déjà, le lot d'une partie gigantesque du monde, pendant que l'autre partie, quoiqu'elle en dise et paraisse faire, en prépare l'avènement, chez elle, par le principe même de ses erreurs.

Voilà qui éclaire singulièrement ce qu'il faut penser d'un certain usage de la distinction Thèse-Hypothèse. Depuis l'article du P. Curci, dans le numéro de la « *Civiltà Catholica* » du 17 octobre 1863, les événements ont répondu, à leur manière, à cette catégorie de catholiques qui jugèrent et qui jugent encore inopportun tout rappel de la Thèse pour mieux s'accommoder de l'Hypothèse. Bien malins ceux qui estimèrent qu'on pourrait, à coups de subtils « distinguos », parvenir à un certain lieu d'équilibre, où principes révolutionnaires et principes chrétiens pourraient s'amalgamer. Il est vraiment dommage que les faits n'aient pas évolué selon la même dialectique. S'il y eut, selon Montalembert, un « éloquent escamotage » du « *Syllabus* », il est navrant que cet escamotage n'ait pas eu lieu qu'au plan de l'éloquence. Pour ce qui est de la nature des choses et des sanctions de l'histoire, il est, hélas, trop évident qu'elles ont joué selon les directives de Pie IX et que la méconnaissance de ses leçons nous a mérité les châtiments que Lui-même prévoyait dans ce cas.

Quand se décidera-t-on à reconnaître que l'ordre de la Thèse, c'est l'ordre du salut sanctionné par les faits eux-même et que l'Hypothèse est formule de mort, dès qu'elle est interprétée dans le sens de cet abandon que nous avons connu et que nous connaissons ?

Si vous ne voulez pas de la Thèse, et que vous vouliez vivre cependant, changez, alors, la nature des choses, car il est trop évident que cette nature des choses a partie liée avec la Thèse et qu'elle la venge impitoyablement du mépris où nous la tenons.

Et donc, rien ne nous semble « dépassé » dans cette parole de Garcia Moreno : « Certains catholiques, disait-il, ne veulent pas comprendre que, - si le *Syllabus* reste à l'état de lettemorte, les sociétés sont finies et « que, si le pape nous remet devant les yeux les vrais principes sociaux, « c'est que le monde en a besoin pour ne pas mourir. » (62)

(62) Cf. *Vie de Garcia Moreno* par le R. P. Berthe, p. 145 (Téqui édit., Paris. 1926).

TROISIEME PARTIE

NOS RAISONS DE CROIRE
AU
TRIOMPHE DE LA ROYAUTE SOCIALE
DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST

*« Ne crains rien; Je régnerai malgré mes ennemis
et tous ceux qui s'y voudront opposer ».*

NOTRE SEIGNEUR
à sainte Marguerite-Marie.

*« Les catholiques de France n'ont pas le droit
d'avoir peur de perdre. »*

PIE XII
au Marquis A. de Baudry d'Asson,
député de la Vendée
(audience de juillet 1947).

« Quelle sera l'issue de ce combat livré à Dieu par de faibles mortels? Nul esprit sensé ne peut le mettre en doute. Il est loisible, assurément, à l'homme qui veut abuser de sa liberté, de violer les droits et l'autorité suprême du Créateur. Mais au Créateur reste toujours la victoire. Et ce n'est pas encore assez dire; la ruine plane de plus en plus sur l'homme, justement quand il se dresse plus audacieux dans l'espoir du triomphe.

« C'est de quoi Dieu lui-même nous avertit dans les saintes Ecritures: « Il ferme les yeux, disent-elles, sur les péchés des hommes », comme oublieux de sa puissance et de sa majesté; mais bientôt après ce semblant de recul, « se réveillant ainsi qu'un homme dont l'ivresse a grandi la force, il brise la tête de ses ennemis », afin que tous sachent que « le Roi de toute la terre c'est Dieu et que les peuples comprennent qu'ils ne sont que des hommes. »

« Tout cela, vénérables frères, nous le tenons d'une foi certaine et nous l'attendons. » ()*

** Vinces ! Telle est la promesse de Dieu à la société chrétienne constituée publiquement, en même temps qu'il lui donne son drapeau: «Tu vaincras par ce signe. » Tu seras victorieux quand tu élèveras sur ta tête ce signe victorieux. Il n'a pas stipulé le nombre des hommes qui devaient le suivre. Il a promis la victoire à l'étendard et non pas aux bataillons.*

« Dieu a tenu Sa promesse. Il la tiendra jusqu'à l'abolition du genre humain, transformé par la victoire suprême et définitive de la Croix. » (2)

(1) Saint Pie X. Encyclique *E supremi apostolatus*, 1 octobre 1903.

(2) Louis Veillot.

Chapitre I

« O crux ave, spes unica »

* *In hoc signo vinces* » II}.

« *Je vous amène, — sachez-le bien — le meilleur secours qui vint jamais à chevalier ou à CITÉ : c'est le secours du Roi du Ciel.* »

sainte Jeanne d'Arc arrivant à Orléans,
le 28 avril 1429.

« *Jeanne, interrompit Guillaume Aymeri, vous dites que Dieu veut délivrer le peuple de France de ses calamités; mais, s'il le veut, il ne lui est pas nécessaire de mettre en mouvement les hommes d'armes.*

* *En nom Dieu, répartit Jeanne, les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire.* »

sainte Jeanne d'Arc à Poitiers.

LA VÉRITABLE ESPÉRANCE EST EFFICACE

Parvenus où nous sommes, il n'est pas inutile d'examiner ce qu'on pourrait appeler notre « moral ». Car, si, dans la première partie de cet ouvrage, nous avons indiqué le but, le sommet exaltant de la haute mon-

(*) « *Salut, ô Croix, notre seult espérance!* » (Hymne *l'exila regis*, de Venance Fortunat [1609], liturgie du Vendredi-Saint.)

(1) « *Par ce signe tu vaincras* » (devise inscrite sur le labarum de Constantin).

tagne, dans la seconde, nous avons pris conscience des obstacles qui nous attendent et des forces qui s'appliqueront à nous en interdire l'ascension.

Autrement dit, si, dans la première partie, la description de la thèse de la royauté sociale de notre Seigneur a pu susciter notre enthousiasme, ce dernier risque de se trouver fort mal en point au terme des études qu'on vient de lire sur la Révolution, ses ravages et le redoutable aspect de ses armées.

A quoi bon nous avoir dit la nécessité de tendre vers un but présenté, aussitôt après, comme inaccessible ? Telle sera l'objection. S'il y a loin de la coupe aux lèvres, combien plus grande risque d'être la distance qui sépare les perspectives idéales offertes par l'enseignement chrétien et les possibilités de réalisations présentées par l'événement !

Sérieuse difficulté !

Combien sont persuadés en eux-même de la vérité et de la sagesse de la doctrine sociale et politique du christianisme, mais désespèrent de son application et, à ce titre, la qualifient d'inopportune ou utopique.

— Mes amis, nous a-t-on lancé bien souvent, vous nous avez convaincus spéculativement. Mais, sincèrement..., croyez-vous que ce remède que vous proposez, — remède universel, — puisse être, un jour, accepté pratiquement et donc pratiquement efficace ? N'êtes-vous pas en pleine utopie ? Et le mieux ne serait-il pas d'oublier un idéal qui ne fait qu'aggraver notre malaise, du fait qu'il s'avère impraticable ?

Forme ordinaire du désespoir chez les meilleurs.

L'intelligence a vu la vérité et la reconnaît bien pour telle ! C'est la volonté qui fait défaut.

Il y a, peut-être, de la foi. Il manque l'espérance.

Or, il en faut une singulière pour entreprendre la réforme d'une société toute pénétrée du virus révolutionnaire !

Il ne suffit point de dire, en effet, comme sous le coup d'un élan pieux, que le salut est catholique parce que tous les autres motifs d'espoir nous sont effectivement retirés. Encore que ce raisonnement puisse être légitime, il risque d'être insuffisant, car il est une façon de n'espérer qu'en Dieu qui est une forme très subtile de désespo'r, tant cette espérance prétendue surnaturelle demeure passive, paresseuse, stérile et désolée.

Il ne suffit pas, non plus, de proclamer qu'« il n'est pas nécessaire « d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer. » Pour belle

qu'en soit l'ardeur, pareille formule est loin d'être aussi fondée qu'on le croit.

Il n'est point sans péché de sous-estimer à ce point la vertu de l'espérance. Le catholicisme n'a jamais parlé comme cela.

Fondamentale dans l'ordre surnaturel, au titre de vertu théologale, l'espérance n'est pas moins fondamentale au plan de nos labeurs humains. A observer rigoureusement les choses, il n'est que les fous les plus fous, pour agir sans en attendre vraiment rien : pas même une satisfaction esthétique ou morale, pas même l'apaisement d'un mouvement d'humeur.

Et il n'y a pas là seulement une sorte d'euphorie et de satisfaction intime à rechercher.

On ne mène pas, en effet, de la même façon un combat sans espoir et un combat que Ton espère gagner. Notre action, pour être efficace, exige d'être réglée par la prudence; or, la prudence véritable est difficile (disons, au moins, gravement faussée) si l'on est désespéré.

Nécessité, par conséquent, de développer les raisons de notre espérance. Elle naît, en effet, de la plus claire connaissance de ce qui la fonde. Ainsi, au plan surnaturel, prend-elle racine dans la foi...; et, au plan naturel, dans la connaissance des ressources qui s'offrent à nous dans la poursuite de son objet.

D'où notre devoir de l'alimenter sans cesse, non seulement par une connaissance toujours plus approfondie de la vérité dogmatique, mais par une intelligence exacte de l'événement, des occasions qui se présentent, des chances dont il faut savoir profiter.

La véritable espérance n'a rien de commun avec l'optimisme inconsistant par lequel tant de mondains prétendent, aujourd'hui, se rendre populaires.

L'authentique espérance sait, au contraire, fort bien s'allier, quand la nécessité l'exige, au pessimisme de diagnostics sans illusions. Car, ainsi que l'a fort bien noté E.-M. de Vogue, « il y a deux sortes de pessimismes: « l'un, dégoût infécond, se replie dans son chagrin inactif; l'autre, ferment " salubre, s'emploie à réformer un monde où trop de choses le mécontentent. » Est-il nécessaire de faire observer que c'est ce dernier qu'on retrouve dans la sévérité du jugement de tant de saints sur leur époque ? Ce pessimisme n'est-il pas le tremplin nécessaire à tout effort généreux vers le progrès individuel ou collectif ? Notre perfectionnement personnel n'est-il pas tributaire du pessimisme préalable d'une humilité qui est d'abord conscience de notre intime misère ? Quelle force pourrait, d'ail-

POUR QU'IL RÈGNE

leurs, pousser à l'action celui auquel tout apparaît pour le mieux dans le meilleur des mondes ? Pangloss a-t-il jamais été un héros chrétien ?

La véritable espérance ne consiste donc pas en un « dopage » artificiel, plus ou moins labile, de soi-même ou des autres. Pour être vraiment ferme et pleinement « espérance », elle se veut, elle doit être fondée, raisonnée, sainement critique et surnaturellement exigeante et sévère. Fondée, bien entendu et avant tout, sur des motifs surnaturels, mais aussi sur ce qui, dans l'ordre naturel, pourra les sous-tendre et les prolonger...

ARGUMENTS SURNATURELS DE NOTRE ESPERANCE

Nous l'avons dit : les arguments de notre espérance peuvent être de deux sortes : surnaturels et naturels.

Soient d'abord, les arguments surnaturels.

Ils doivent être les premiers, car ils sont absolus par nature..., permanents.

Quels que soient les désastres que nous avons subis ou que nous subissons, notre espérance surnaturelle demeure et doit demeurer stable, sereine, parce que directement fondée sur notre foi et, par là, bien au-dessus du flux et du reflux des événements.

A la limite et dans le cas, — impossible, il est vrai (2), — d'un désespoir fondé au seul plan naturel, ces justes motifs d'espérance surnaturelle doivent suffire à nous garder de tout abattement sérieux.

Oui ! motifs premiers, fondamentaux, parce qu'ils sont les plus agréables à Dieu par la confiance même qu'ils Lui témoignent. Ils sont aussi les plus spécifiquement chrétiens... et les plus forts, parce que directement forts de la force de Dieu, forts de cette force du petit grain de foi qui déplace les montagnes, forts de la force de cette petite quantité de levain qui suffit à soulever toute la pâte.

Triomphe de la foi et, par elle, de l'espérance surnaturelle, contre ce que le monde a toujours désigné comme impossible et fou.

(2) Croyons-en un incroyant, Maurras lui-même, qui n'a pas craint d'écrire, du seul point de vue naturel, que « tout désespoir en politique est une sottise absolue ».

« Dans la recherche de méthodes nouvelles, écrit S. Em. le cardinal Ottaviani (3), sous prétexte d'aller à des hommes anxieux seulement d'une prospérité terrestre, les réformateurs de l'apostolat parlent beaucoup plus, aujourd'hui, du pain matériel que du pain céleste, et fort peu du Christ et de sa Croix; ils ne se souviennent plus que la Croix du Christ, quand elle fut prêchée, apparut comme un scandale et une folie; et, pourtant, elle fut prêchée et elle remporta la victoire. »

Mais n'allons pas croire que cette espérance surnaturelle puisse être normalement fondée sur une connaissance précise des cheminements par lesquels se manifestera encore cette victoire de la Croix !

L'espérance surnaturelle est fille de la foi; or, précisément, cette foi nous dit que les voies du Seigneur sont impénétrables et que Ses voies ne sont pas nos voies.

Dieu reste et restera toujours parfaitement maître de Ses actes et libre de Ses décisions. Nulle intelligence humaine ne percera jamais le mystère de Ses décrets. Nulle prière, — fût-elle celle d'un saint — ne pourra jamais être présentée comme devant forcer nécessairement le vouloir divin.

Nous ne sommes pas ici en un domaine où puisse être observé un « déterminisme » comparable à ceux qui, sur le plan matériel, permettent de savoir quand et comment se réalisera l'effet dès lors qu'on a vu la cause s'en produire. L'action divine est plus secrète et mystérieuse.

Mais, si, hors le cas de prophéties vraiment précises (ce qui est très rare), nous ne pouvons rien savoir du jour, de l'heure et de la forme que choisira la volonté de Dieu, nous connaissons ou pouvons connaître ce qui ne peut pas, au moins en gros, ne pas aller dans le sens du plan divin. C'est dans ce sens et à ce titre qu'une espérance vraiment très claire et très exacte en ses arguments peut et doit être entretenue dans nos cœurs.

Autrement dit : si, dans l'ordre des « comment », nous sommes et serons toujours ignorants des desseins de l'éternelle Sagesse, notre foi, par contre, peut nous renseigner sur les grands buts et les suprêmes ambitions de Dieu sur le genre humain.

(3) Aux chanoines réguliers de l'immaculée Conception (12 février 1951).

Dès lors, si nous prions et œuvrons dans le sens de ce divin vouloir surnaturellement révélé, nul effort au monde ne saurait être animé par plus ferme espérance.

« Dieu régnera malgré Ses ennemis ». Quand ? Comment ? Selon quels cheminements historico-politiques ce règne s'étendra-t-il ? Nous n'en savons rien. Mais ce dont nous pouvons être sûrs, c'est qu'il régnera et que, dès lors, toutes les prières que nous ferons monter vers le ciel, tout ce que nous accomplirons pour cela, selon les directives les plus formelles du Pontife Romain..., peuvent et doivent être l'objet d'un invincible espoir.

Aucune trace de présomption tant que nous saurons nous maintenir dans l'ascèse de cet esprit. Car, — il faut bien l'avouer, — la tentation risque d'être forte, en ces affaires temporelles, de colorer d'arguments prétendus surnaturels telles ambitions parfaitement étrangères à l'avancement du royaume de Dieu.

Ainsi, au plan personnel, serait-il vain de croire, par exemple, que Dieu doive nécessairement exaucer les prières que nous lui adresserions pour gagner le gros lot à la loterie. Aucune promesse divine n'a été faite pour ce cas et nous savons qu'il fut dit, tout au contraire, à Bernadette qu'on ne lui assurait pas d'être heureuse en ce monde.

Et de même à l'échelon des préoccupations sociales et nationales qui sont les nôtres en cet ouvrage.

Il serait présomptueux de penser que l'aide divine doive nécessairement soutenir nos ambitions politiques ou nos visées d'impérialisme exclusivement temporelles sous prétexte qu'un zèle moins religieux que patriotique peut nous pousser à recourir à Dieu, mais à la façon de cet homme dont l'Evangile nous dit qu'étant allé trouver le Seigneur pour une question d'héritage, il en fut nettement rabroué.

Dieu se moque, comme telles, de nos ambitions exclusivement temporelles, qu'elles soient individuelles ou nationales. Dès lors, quels arguments d'espérance surnaturelle pourraient être invoqués pour alimenter l'espoir d'aussi charnelles prétentions ?

Mais qu'un saint Louis, agonisant devant Tunis, fasse monter inlassablement vers l'infinie Miséricorde l'émouvante supplication : « Seigneur, ayez pitié de mon peuple et sanctifiez-le », voilà qui change tout et s'insère

d'emblée dans ce dont il est impossible que Dieu fasse fi; voilà qui Le touche directement au cœur; voilà qui ne peut pas être un seul instant soustrait au réconfort de la plus sainte espérance.

Qu'est-ce que la France laïque, la France de la Révolution, la France qui a chassé Dieu de partout et communiqué au monde son idéal de sécularisation universelle, pourrait bien espérer surnaturellement ? Et, nous-même, que pouvons-nous espérer, chrétiennement, pour cette France-là, sinon qu'elle disparaisse, laissant ainsi toute la place à la seule vraie France, à la Fille aînée de l'Eglise ?

Gardons-nous de nous tromper nous-même, en croyant que Dieu sera dupe du mensonge. « Quand le christianisme d'un pays, disait le cardinal Pie (4), se réduit aux proportions de la vie domestique, quand le christianisme n'est plus l'âme de la vie publique, de la puissance publique, des institutions publiques, alors Jésus-Christ traite ce pays comme il y est traité Lui-même. Il continue sa grâce et ses bienfaits aux individus qui le servent, mais il abandonne les institutions, les pouvoirs, qui ne le servent pas; et les institutions, les pouvoirs, les rois, les races, deviennent mobiles comme le sable du désert, caducs comme ces feuilles d'automne que chaque souffle du vent emporte. »

Aucune espérance surnaturelle pour ces peuples et ces sociétés qui sont, comme on l'a dit, « en état de péché mortel » et qui, bien loin de s'en repentir, sont très heureux dès qu'on s'en vient légitimer leur attitude, la prétendant « vitalement chrétienne ». Folie de ceux qui prient pour que Dieu se résigne à prendre son parti de l'apostasie des nations en continuant à les bénir dans ce péché. « Dieu, disait, en effet, Bossuet, se rit des prières qu'on lui fait pour détourner les malheurs publics quand on ne s'oppose pas à ce qui s'accomplit pour les attirer. »

Dieu, parce qu'il est Dieu, — entendez : parce qu'il est principe et fin de l'univers, — ne peut rien vouloir qui ne tourne à Sa gloire. Il ne peut donc que mépriser et abandonner à elles-même, — autant dire à la confusion et à la stérilité du néant, — toutes celles de nos ambitions qui ne sont pas ordonnées à cette seule chose qu'il veut et ne peut pas ne pas vouloir : Sa plus grande gloire par la glorification de Son Fils et le salut des âmes.

C'est sur cela et sur cela seulement que peut se fonder l'espérance surnaturelle. Elle est permise à qui s'oriente vers ce but. Il serait insensé

(1) *Opus tit.*, t. X, pp. 259-260.

de croire que ceux qui s'en détournent puissent attendre secours et bénédiction de Celui qui ne peut rien vouloir que dans ce but, qui n'a rien voulu créer que dans ce but et par Lequel rien n'existe que dans ce but.

On conçoit, dès lors, ce que peut impliquer un tel enseignement au plan de nos devoirs civiques.

Pour la nation qui ne désire s'accroître et prospérer que par désir de vaine gloire, ambition temporelle, frénésie de puissance, point d'espérance surnaturelle. Mais, pour ceux qui ont compris tout ce que peut faire, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut plus facile d'un plus grand nombre, le climat social d'institutions chrétiennes, autant que la vertu d'une nation vraiment apostolique, pour ceux qui ont compris cela et qui sont décidés à le promouvoir par la supplication de leurs prières et la sainte prudence d'une action énergiquement résolue à se poursuivre jusqu'à la mort, il est impossible de croire que le ferme vouloir de ces vaillants ne puisse invoquer aussitôt les plus beaux arguments de l'espoir le plus surnaturel.

Ces données de la foi la plus élémentaire peuvent être complétées par ce qu'on nous pardonnera d'appeler un certain sens de la psychologie divine.

Certes ! toute excessive précision serait indiscrete. Les saints, pourtant, n'ont pas manqué d'observer combien Dieu aime attendre que les choses soient au plus mal pour intervenir et faire ainsi mieux éclater Sa puissance en donnant la victoire à la vérité et au bien.

A la limite, Dieu ne pouvant accepter d'être universellement vaincu, — au moins sur le plan social, — on peut dire qu'il n'est plus loin de manifester Sa force dès que les choses semblent arrivées là. Ainsi est-ce dans l'excès même du malheur où peut être réduit l'ordre chrétien que peuvent être trouvés les motifs d'un redoublement d'espérance.

Il faut, enfin, savoir que Dieu tient à ce que certaines leçons soient comprises; et il est normal, dès lors, que ces leçons se déroulent jusqu'au bout.

Ainsi, après certains grands crimes, — et qui niera que la Révolution ne soit un de ceux-là ? — Dieu veut que les nations, voire l'humanité entière, puissent éprouver jusque dans leur chair l'insanité des révoltantes misères qui sont les fruits normaux de notre apostasie.

Oui ! il faut, pour que le monde prenne une conscience plus pratique de la nécessité de l'« Etre Nécessaire », que l'expérience soit faite jusqu'au bout, qui démontrera sans équivoque possible que « si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui prétendent l'édifier » et que, « si le Seigneur ne garde la Cité, c'est en vain que veillent les sentinelles. »

Exigences de la gloire divine et salutaires leçons magistralement proclamées par Blanc de Saint-Bonnet (5) :

« On a vu le mal dans la pensée; on a vu le mal dans les lois; vous le verrez en acte ! Souvent, vous répétiez d'une façon littéraire, d'après l'antiquité, qu'il n'y eut jamais de société sans religion. Vous vous en convaincrez par les faits...

« Nous avons perdu la crainte de Dieu; il faudra que nous ayons celle du pillage...

« Il était bien visible que la raison n'était plus assez développée, en France, pour connaître la vérité sublime et absolue du christianisme. Quand il sortira des faits, on sera bien forcé d'en saisir la vérité pratique. D'ici là, politiques, vous parcourrez sur le faux tous les périls...; la religion vous sera démontrée par l'absurde. Ce ne sera plus la doctrine méconnue que l'on entendra, ce ne sera plus la conscience inécoutée qui criera. Les faits parleront leur grande voix. La vérité quittera les hauteurs de la parole; elle entrera dans le pain que nous mangeons... La lumière sera du feu ! Les hommes se verront entre la vérité et la mort... Auront-ils l'esprit de choisir ? »

On comprend que, pour dérouler leurs évidences, ces leçons divines exigent certains délais, pendant lesquels toute attente d'une renaissance sociale chrétienne risque d'être temporairement déçue. Il y a comme des échéances à prévoir, dont les délais peuvent mettre à l'épreuve d'une surnaturelle résignation une espérance non moins fondée surnaturellement.

Mais, quand semble venue l'heure des ultimes conséquences, c'est alors qu'à la question : « Sentinelle, où en sommes-nous de la nuit ? » la réponse peut être faite : — Bien que les ténèbres soient aussi épaisses et que l'aube n'apparaisse point, le nombre des sabliers retournés, la course des étoiles, tout annonce la très proche apparition du jour.

(5) *La Restauration Française.*

FORCE DU PETIT NOMBRE

Certes ! Pour admettre ce qui précède, il faut avoir la foi.

Sans elle, point d'espérance..., point de force non plus.

« Vous n'osez plus rien et l'on ose tout contre vous », fait dire à un de ses personnages J. de Maistre.

Nous n'osons plus rien parce que nous ne croyons même plus, trop souvent, que la Royauté Sociale de notre Seigneur soit seulement souhaitable. Notre idéal, c'est la neutralité, le confort d'un inter-confessionnalisme sans histoires, où les fidèles des religions les plus diverses voisineraient en se congratulant. Voilà ce que beaucoup d'entre nous prétendent même appeler « charité » !

Nous n'osons plus rien, parce que, ne sachant plus tout regarder à la seule lumière de la foi, nous ne pouvons plus avoir conscience de la force qu'elle découvre, force qui n'est autre que celle même de Dieu.

Aussi, tout nous inquiète-t-il : notre indigence personnelle, notre pauvreté, notre petit nombre !

Que n'avons-nous la foi de sainte Jeanne d'Arc ! Nous ne tarderions pas à répéter comme elle les paroles d'Ezéchias : « *Il y a beaucoup pim < de monde avec nous qu'avec l'ennemi.* » (e)

Se peut-il que l'histoire n'ait pas encore appris aux catholiques combien Dieu se plaît à confier le succès de Sa cause à de minuscules bataillons ? Le diable, lui, le sait parfaitement, qui, rageusement, lançait au curé d'Ars : « S'il y en avait trois comme toi sur la terre, mon royaume « serait détruit. Tu m'as enlevé plus de 80.000 âmes. »

Si une assez juste expérience de notre misère peut nous interdire l'orgueil d'espérer battre de tels records, au moins pouvons-nous faire nôtres ces quelques lignes du R.P. de la Gorce: « Ne dites jamais: — Nous « sommes les minorités. Souvenez-vous d'un mot de l'Evangile prononcé « par Jésus : « *Quand vous serez deux ou trois réunis en mon nom, Je « suis au milieu de vous* ». Vous voyez qu'il n'a pas parlé de majorité. « Si vous êtes deux ou trois, ne vous comptez pas; mais, hardiment, com- « mencez.

(6) « *Facilement, le grand nombre peut être réduit sous la main du petit, ?b « quand le Dieu du Ciel veut opérer la délivrance des siens, il est absolument indif- « férent pour Lui qu'ils soient peu ou beaucoup,* » (Malach., III, 17.)

« On n'imagine pas ce que peut, pour le bien ou pour le mal, la « plus petite poignée d'hommes, à la condition qu'ils aient l'union, la per- « severance, le courage. J'ai vu un canton presque subitement retourné « de mal en bien par l'action non pas de trois hommes, non pas de deux « hommes, mais d'un seul, qui savait vouloir et surtout savait oser.

« Ne dites jamais : — Il n'y a rien à faire. Cela, c'est le langage des « égoïstes ou, tout au moins, des faibles. C'est le langage de ceux qui ne « trouvent jamais l'heure proche.

« Ne dites jamais : — Nous serons vaincus. D'abord, qu'en savez- < vous ? Les chances sont aussi nombreuses qu'imprévues. Entre la foi « qui transporte les montagnes et la charité qui subsistera quand tout aura « péri, il y a l'espérance, magnifiquement encadrée par ses deux sœurs « divines. Pratiquez cette belle vertu d'espérance; qu'elle soit comme un « viatique qui soutient votre courage et vous incite à l'action.

« Quand on combat pour Dieu, pour son Eglise et son pays, on est « sur de vaincre. Aimez assez votre cause pour que la joie de la servir « soit, s'il le faut, pour vous, une suffisante récompense. »

LES ARGUMENTS NATURELS DE NOTRE ESPERANCE

Ah ! si les bons voulaient..., ce ne sont plus seulement les arguments surnaturels qu'ils pourraient invoquer, mais encore ceux d'un espoir naturel.

La grâce ne détruit pas la nature. Rien n'est plus catholique que de chercher, par conséquent, à sous-tendre notre espérance surnaturelle par le réseau de plus humbles raisons..., raisons qui, à nos yeux de chrétiens, n'appartiennent pas moins à l'immense appareil dont la Providence se sert pour gouverner le monde.

A ce degré de la nature comme à celui de la grâce, point d'optimisme a priori et « caractériel » en quelque sorte. L'authentique espérance, même naturelle, ne se fonde jamais sur l'imprudence d'aveuglements prétendus généreux. La même rigueur est aussi indispensable, ici, qu'elle l'était, tout à l'heure, pour nous garder de l'élan trop peu théologique de mysticismes inconsistants.

D'où l'arsenal, — très humble, certes ! — d'arguments simplement humains, mais qui peuvent faire beaucoup de bien aux hommes de trop peu de Foi que nous sommes.

Ainsi, par exemple, cette vue de simple bon sens exposée débonnairement par Veillot : « Si la multitude des adversaires, même des adversaires de bonne foi, pouvait écraser la vérité, il y aurait longtemps que ce serait fait. »

Comme c'est vrai ! Et comme il est facile de reconnaître la main de Dieu dans cette impuissance des méchants alors même qu'ils triomphent !

Qu'a-t-il manqué à la Révolution ? — faisait observer, en effet, le P. Ayrolles. Et que lui manque-t-il encore ? Rien apparemment ! Elle a eu le temps. Elle a eu le talent, le prestige des lettres et des arts. On ne compte pas les hommes de valeur qui se sont attachés à son char. Elle a eu des dévouements. Beaucoup l'ont servie avec zèle et sincérité. Elle a eu, pratiquement, tous les moyens humains. Elle a pu tout prendre et elle a tout pris : le pouvoir et les écoles, la presse et les institutions. Elle tient le monde... Elle triomphe... Et, pourtant, ce triomphe n'est pas, en un sens, une victoire. Elle n'est pas venue à bout de cet ennemi dont elle annonce depuis deux siècles la disparition imminente. L'Eglise est toujours là, tenaillée, certes, par les persécutions, rouge du sang de millions de martyrs, bafouée, salie, et pourtant toujours immaculée, rayonnante et conquérante : une, sainte, catholique, apostolique et... romaine !

Oui ! si, vraiment, au seul plan naturel, nous pensions, comme le veut l'adage populaire, que, « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir », rien ne pourrait nous exalter davantage que cette pérennité évidente de la vie de l'Eglise.

Et, quant au nombre, Veillot disait encore : « Pour être victorieux, il ne faut à la vérité qu'un petit nombre de cœurs fermes qui ne la renient pas et qui sachent la confesser quand l'occasion se présente. »

« Osez, disait Saint-Just (7); ce mot confirme toute la politique de notre Révolution. » Et quant à Danton, on connaît son mot sur l'audace, « encore » et « toujours » nécessaire ! Or, ce sont là des révolutionnaires ! Comment donc se peut-il que nous, chrétiens, soyons perpétuellement timorés, quand l'ennemi, au seul plan naturel, nous offre un tel exemple.

(7) A la Convention (8 ventôse an II).

Notre foi est trop souvent débile. Mais n'y a-t-il pas aussi comme un étiolement de vertus beaucoup plus élémentaires ? Et l'on songe à cette réflexion du P. de Foucault au général Laperrine (s) : « J'avais cru, en * entrant dans la vie religieuse, que j'aurais surtout à conseiller la douceur ‹ et l'humilité; avec le temps, je vois que, ce qui manque le plus souvent, * c'est la dignité et la fierté ! »

UNE ESPÉRANCE FERME ET SANS ILLUSION

Il est vrai qu'on nous a répondu : — Vous parlez à votre aise, mais semblcz oublier que plusieurs, déjà, ont eu cette audace d'attaquer la Révolution, qu'ils ont combattu vaillamment et qu'ils ne sont point arrivés à la victoire. Comment s'étonner qu'après l'effort infructueux de ces aînés, les meilleurs, aujourd'hui, soient découragés ?

En vérité, un tel raisonnement est moins sérieux qu'on ne le pense. Comme si plusieurs vagues d'assaut n'avaient pas été, de tous temps, nécessaires pour enlever une position solidement fortifiée ! M. de Lapalisse aurait fort bien dit que c'est toujours la dernière qui emporte la victoire.

Ce n'est point faire insulte à la mémoire de nos aînés que de prétendre tirer leçon de leurs échecs.

« Depuis un siècle, écrivait le P. Ramière, il s'est produit, après chaque crise, plusieurs de ces réactions qui semblaient devoir sauver la société. Toutes ont échoué, parce que les éléments n'en avaient pas été suffisamment préparés durant la crise. Au plan des idées comme à celui des moyens mis en œuvre, on a voulu se contenter de formules incomplètes. On a cru vaincre sans peine au prix de quelques habiletés. Or. Dieu n'a point voulu d'une victoire obtenue par de tels compromis.

« La vérité, poursuit le P. Ramière, n'avait pas été défendue avec assez de courage et de confiance; les principes n'avaient pas été assez mis en lumière; les erreurs n'avaient pas été assez complètement démasquées; les âmes n'avaient pas été assez armées d'une haine robuste contre le mal et d'un amour du bien assez énergique. »

Les tactiques et les techniques, enfin, n'avaient point été suffisamment étudiées.

(8) Lettre du 6 décembre 1915.

Nous reviendrons sur tout cela plus longuement un peu plus loin.

Qu'il nous suffise de faire observer, pour l'instant, que l'examen de ces déficiences passées, bien loin de nous décourager, doit nous animer, au contraire, d'un plus ferme espoir.

Ce qui serait désolant, en effet, c'est qu'ayant tout accompli de ce qu'il fallait faire, le but quand même n'ait pas été atteint. Mais, quand on sait par quelles fautes la victoire a été manquée, ne suffit-il pas d'être résolu à les éviter, désormais, pour que l'espérance renaisse aussitôt?

Démosthène n'enseignait pas autre chose quand il disait à ses concitoyens : « O Athéniens ! Certes, les choses vont mal et vous désespérez. Mais à tort. Vous auriez raison, en effet, si, ayant réalisé tout ce qu'il faut pour que les choses aillent bien, vous les aviez vues quand même mal tourner. Mais les choses sont allées mal jusqu'ici parce que vous n'avez pas fait ce qu'il faut pour qu'elles aillent autrement. Il vous reste à faire ce que vous n'avez pas fait, et les choses iront bien. Pourquoi donc désespéreriez-vous aujourd'hui ? »

Sans doute, il est indispensable de prévoir un peu d'énergie !

Bien loin de nous décourager, le triomphe de la Révolution devrait être pour nous le plus bel argument d'espoir. Quand on examine son histoire, en effet, n'apparaît-elle pas comme le fruit de l'intense effort d'un nombre relativement très petit de conjurés, d'agitateurs ?... Or, ce que des hommes ont fait au prix de tant de peines, pourquoi ne le détruirions-nous pas, avec la grâce de Dieu, si nous nous appliquions à remplir vraiment tous nos devoirs de prudence humaine et divine..., œuvrant, selon le mot de saint Ignace, comme si la prière ne servait de rien, mais priant aussi comme si nous jugions notre action inutile !

« Soyez pour le bien aussi zélés que la Révolution a su l'être pour le mal, écrit Barruel, dans ses « Mémoires » (9). C'est pour en triompher à tout prix, non pour désespérer, qu'il faut étudier les fastes de la secte».

A mille traits, les choses se devinent; et comment des chrétiens peuvent-ils être aveugles quand des révolutionnaires, des incroyants, aux seules lueurs de leur raison, ont, depuis longtemps, prophétisé l'alternative où se trouvera finalement accrochée l'espérance de la planète ?

« Il n'y aura bientôt plus que deux camps, deux lutteurs en champ clos, pour recueillir l'héritage du monde : le catholicisme et la Révolution. » Telle était la pensée de Lénine.

(9) *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme.* (Γ. *supra*.

Et, quand à l'agnostique Maurras, on sait quelles pages il sut écrire pour exprimer son espérance en une Eglise vue pourtant d'un regard seulement naturel... Dans « La démocratie religieuse », faisant allusion à l'angoisse de l'homme d'aujourd'hui : il se « demande, écrit-il, si la sauvagerie, « la démence et la niaiserie n'auront point raison, en fin de compte, contre l'humanité. (Il) cherche dans le monde une grandeur ordonnée et ordonnatrice qui ne soit ni un paradoxe, ni un scandale pour (lui. Il) cherche « un fait vivace, un fait prospère, un fait heureux, dont les premières apparances ne démentent point tout ce qu'(il sait) des lois de la vie, de la « prospérité, du bonheur. (Il) cherche jusqu'à ce qu'(il ait) songé au catholicisme. Le catholicisme montre ce fait. Le catholicisme réalise cette grandeur. Par son ordre, et sa vitalité, le catholicisme rassure et appuie - quiconque peut souffrir de ce désespoir... »

Catholicisme ! Espérance du monde et même des incroyants ! Comment se peut-il que trop de ses fidèles soient si faibles dans leur espoir ?

Et comment nous, catholiques français, pouvons-nous désespérer quand un petit pays comme le Portugal donne au monde le spectacle de la plus belle victoire qui ait jamais été enregistrée sur la Secte, en un pays où elle était pourtant toute puissante ?

— Oui ! mais le Portugal a eu Fatima, avait-on la candeur de nous dire.

Et nous ? Et la France ? N'a-t-elle pas eu les apparitions de la rue du Bac, de la Salette, de Lourdes, de Pontmain, de Pellevoisin, etc. ? Comment se peut-il que plus de grâces ,peut-être, aient, chez nous, porté moins de fruits publics, sociaux et nationaux ? Ne serait-ce point l'effet de notre veulerie et de notre tiédeur à promouvoir la cause du Christ-Roi ? Pour reprendre l'image même de saint Paul, n'avons-nous pas laissé en nous par trop inactifs les dons de Dieu ?

Péché typiquement gallican, qui consiste à faire la sourde oreille dès qu'il est question de remettre notre ordre politique et social aux mains du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs.

* *Par ce signe tu vaincras* », fut-il promis à Constantin. Dieu n'alla pas jusqu'à lui dire que cette victoire lui serait donnée sans combattre.

Voilà ce que Dieu attend de nous. Commençons à livrer bataille; nous ne tarderons pas à être secourus, si c'est vraiment pour Dieu, pour Sa

POUR QU'IL RÈGNE

plus grande gloire, pour l'honneur de Son Nom et le salut, rendu socialement plus facile, d'un plus grand nombre d'âmes que nous nous battons.

« Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire ! » Au plan où nous sommes et dans l'ordre où nous voulons œuvrer, telle est la formule de l'espérance.

Chapitre II

Ecce Homo

Les caractères de la véritable espérance définis, il importe d'indiquer plus spécialement ce qui peut la fonder.

Considérons donc le catholicisme comme « assumant » seul, dans sa plénitude harmonieuse, l'universalité de l'ordre humain.

Ce n'est pas sans une profonde logique, en effet, que les premiers assauts de l'esprit révolutionnaire, en Occident, furent livrés au nom de l'humanisme.

La notion d'humanité, l'idée que nous nous faisons de l'homme, ne peuvent pas ne pas être fondamentales dès qu'on se penche sur les problèmes politiques ou sociaux.

On sait comment l'humanisme (révolutionnaire), parce qu'il prétend s'en tenir à l'homme, s'est appliqué, depuis cinq cents ans, à écarter le surnaturel, pour cette raison que le surnaturel, comme tel, n'est point de l'homme, mais de Dieu.

Tel est le sophisme.

Beaucoup s'y sont laissés prendre !

(♦ « Voici l'homme » (Ioann, XIX-5).

POUR QU'IL RÈGNE

D'où le triomphe d'une science de l'homme radicalement étrangère aux notions chrétiennes et proclamée, par là-même, plus authentiquement humaniste il). Ainsi la Révolution pourrait-elle revendiquer ce titre, et non le catholicisme, dans la mesure où il se prétend divin. D'où pour ce catholicisme, une impuissance, — par excès, — à assurer autant qu'assumer l'ordre humain. D'où la légitimité, voire la nécessité, de l'exclure de tout rôle souverain ou simplement dominant dans la société.

LE CHRISTIANISME, SEUL HUMANISME VRAI

Pour mauvais qu'il soit, il serait vain de nier la force d'un pareil argument. Il possède un certain caractère de clarté et de simplicité qui a suffisamment assuré son succès pour que nous osions dire qu'il mérite une des premières places dans la série des erreurs à dénoncer.

Il est temps de s'en persuader : si nous ne comprenons pas que le catholicisme, bien loin d'être extérieur à un juste humanisme, réalise, au contraire, parfaitement ce juste humanisme-là, nous serons toujours gênés et désastreusement timides dans notre défense ou nos assauts contre la Révolution. Elle n'a pu triompher que parce qu'elle a su faire admettre, comme fondement unique et exclusif de l'ordre humain, et, partant, de l'ordre social et politique, sa notion naturaliste de l'homme.

Appliquons-nous donc à démontrer que non seulement cette conception révolutionnaire est fallacieuse, mais que le catholicisme seul peut assurer, autant qu'expliquer, le véritable ordre humain. Le combat, dès lors, sera bien engagé et, Dieu aidant, il nous sera permis d'espérer la victoire.

L'incohérence de l'humanisme révolutionnaire n'est-elle point, au reste assez évidente ? Tout ce qu'il a animé ou continue à mouvoir ne s'est-il point montré assez inhumain pour qu'on soit en droit de s'étonner de voir manifester tant de respect devant ce gigantesque monument de la sottise et de la cruauté ?

Depuis bientôt deux siècles, assez de fruits n'ont-ils pas été cueillis pour que nous puissions juger l'arbre ? (2)

(1) Mensonge du naturalisme dont nous avons longuement parlé. Cf. Partie 11, ehap. 1 du présent ouvrage.

(2) Drame de l'humanisme athée, a-t-on dit : mais à condition de voir combien ce drame de l'athéisme est celui de la Révolution.

(Suite de la note aux pages 449 et 450.)

LE DESESPOIR CONTEMPORAIN, FRUIT DE L'HUMANISME ATHÉE

Des lors, où devons-nous chercher l'intelligence et la force qui, ayant un sens harmonieux de l'humain, l'assument pleinement ? Beaucoup y prétendent sans doute; mais nous venons de voir ce que vaut leur prétention.

Pitié d'une génération qu'a exprimée un de ses écrivains les plus attachants, écrivain qui paraissait, pourtant, l'un des plus capables d'apercevoir et d'apprécier ce par quoi cette civilisation moderne pouvait être exaltée : Antoine de Saint-Exupéry.

Voici, tout au contraire, ce qu'il écrivait, quelque temps avant sa mort, dans une lettre au général X qu'on ne citera jamais trop, tant elle nous paraît décrire la faillite d'un ordre humain dont l'homme est, en fait, victime.

Faillite de l'humanisme athée assumé par la Révolution, et cela dans cette partie de la planète où des humains s'estiment heureux sous prétexte que la dialectique marxiste n'y a point encore tout poussé jusqu'aux dernières conséquences.

« Je viens de faire quelques vols sur P. 38. C'est une belle machine.
« J'aurais été heureux de disposer de ce cadeau-là pour mes vingt ans.
« Je constate avec mélancolie qu'aujourd'hui, à quarante-trois ans, après

Drame d'un humanisme révolutionnaire qui n'a su parvenir à l'unité ni théoriquement ni, — à plus forte raison, — pratiquement.

Au stade de l'individualisme de Rousseau débouchant aussi bien dans l'anarchie que dans la tyrannie, l'ordre humain, atomisé par l'abstraction, se trouve ramené aux simples dimensions d'un contrat! A ce degré même, la férocité d'une dialectique centralisatrice ne parvient pas à créer l'harmonie. L'individu seul, présenté comme sujet de tous les droits, est livré à l'Etat. Le « moi » exalté, voire poussé à la révolte, d'une indépendance insensée, est écrasé aussitôt par l'isolement d'un anonymat effroyable, dans une « masse » inorganique.

Ce qu'on appelle humanité n'est plus qu'un froid concept, une abstraction, sans grains, ni volume, ni rapports, ni degrés. Pur total d'une addition universelle.

Et le système s'appliquera aux peuples.

On a eu, — et il était normal qu'on ait eu, — ce que le XIX^e siècle a appelé le « principe des nationalités », chacune, — autrement dit. — n'étant exaltée que pour se voir opposer à d'autres, sans que le moindre signe soit admis d'une éventuelle supériorité morale ou culturelle objectivement fondée!

On a eu, — et il était normal qu'on ait eu aussi. — par réaction contre ce nivellement planétaire du sauvage et du civilisé, l'orgueilleuse crispation d'un peuple se campant follement au-dessus de tous autres et prétendant réduire l'expression même de l'humain à ce qu'il est lui-même, à sa propre culture, au prestige de sa propre force. (Fin de la note p. 450/.

POUR QU'IL RÈGNE

« six mille cinq cents heures de vol sous tous les ciels du monde, je ne
« puis plus trouver grand plaisir à ce jeu-là...

« Ceci est, peut-être, mélancolique, mais peut-être bien, ne l'est pas.
« C'est, sans doute, quand j'avais vingt ans que je me trompais.

« En octobre 1940, de retour d'Afrique du Nord où le groupe 2-33
« avait émigré, ma voiture étant remise exsangue dans quelque garage
« poussiéreux, j'ai découvert la carriole et le cheval. Par elle, l'herbe des
« chemins, les moutons et les oliviers. Ces oliviers avaient un autre rôle
« que celui de battre la mesure derrière les vitres à 130 kilomètres à l'heure.
« Ils se montraient dans leur rythme vrai, qui est de, lentement, fabriquer
« des olives. Les moutons n'avaient pas pour fin exclusive de faire tom-
« ber la moyenne. Ils redevenaient vivants. Ils faisaient de vraies crottes
« et fabriquaient de la vraie laine. Et l'herbe aussi avait un sens, puis-
« qu'ils la broutaient...

« Tout cela pour vous expliquer que cette existence grégaire au cœur
« d'une base américaine, ces repas expédiés en dix minutes ,ce va-et-vient,
« entre les monoplaces de 2.600 CV, dans une sorte de bâtisse abstraite
« où nous sommes entassés à trois par chambre, ce terrible désert humain,
« en un mot, n'a rien qui me caresse le cœur...

« Je suis « malade » pour un temps inconnu. Mais je ne me reconnais
« pas le droit de ne pas subir cette maladie. Voilà tout.

**Ivresse de la volonté de puissance germanique, qu'on l'a appelée « prussienne»,
en 70, ou « nazie », en 40.**

Fichte précédant Hitler!

Sans oublier Karl Marx.

**Pour lui et sa nombreuse descendance, l'humain sera réduit à la conscience des
forces en travail dans l'histoire et, comme tel, incarné dans cette force dominante
qu'est la classe révolutionnaire du moment. Pratiquement, — car cette classe, comme
telle, n'est point organisée, — l'expression suprême de l'humain sera dans l'appareil
qui la manœuvrera, dans un parti qui, à ce titre, méritera d'être appelé «le parti»,
celui qui dirige et contrôle les forces de révolution, celui en qui réside le sens aigu
des conflits réels ou possibles, avec tout ce qu'il faut d'intelligence et d'hommes
pour mener ces combats. Tout ce qui refusera de s'ordonner selon cette perspective
sera bon pour la liquidation physique ».**

**Quant au judaïsme, en dépit de certaines interprétations, qui voudraient, aujour-
d'hui, le rendre plus ouvert, plus universel, on voit mal comment sa conception de
l'ordre humain pourrait éviter l'amoindrissement que lui inflige un racisme fonda-
mental ou, tout au moins, une sorte d'essentielle opposition du juif et du non-juif.
Pour ce qui est de ses idéologies les plus chères, on sait qu'il est peu d'auteurs
israélites qui n'en aient fait l'aveu: elles sont celles de la Révolution elle-même.**

« Aujourd'hui, je suis profondément triste, — et en profondeur. Je suis triste pour ma génération, qui est vide de toute substance humaine...

« On ne sait pas le remarquer. Prenez le phénomène militaire d'il y a cent ans. Considérez combien il intégrait d'efforts pour qu'il fût répondu à la vie spirituelle, poétique ou simplement humaine de l'homme. Aujourd'hui que nous sommes plus desséchés que des briques, nous sourions de ces niaiseries. Les costumes, les drapeaux, les chants, la musique, les victoires (Il n'est pas de victoire, aujourd'hui, rien, qui ait la densité poétique d'Austerlitz; il n'est que des phénomènes de digestion lente ou rapide), tout lyrisme sonne ridicule et les hommes refusent d'être réveillés à une vie spirituelle quelconque. Ils font honnêtement une sorte de travail à la chaîne. Comme dit la jeunesse américaine. ' nous acceptons honnêtement ce job ingrat », et la propagande, dans le monde entier, se bat les flancs avec désespoir...

« Siècle de la publicité... des régimes totalitaires et des armées sans clairons, ni drapeaux, ni messes pour les morts.

« Je hais mon époque de toutes mes forces. L'homme y meurt de soif.

« Ah !... général, il n'y a qu'un problème, un seul de par le monde : rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien.

« Si j'avais la foi, il est bien certain que, passée cette époque de « job nécessaire et ingrat », je ne supporterais plus que Solesmes.

« On ne peut plus vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de mots croisés, voyez-vous... On ne peut plus.

« On ne peut plus vivre sans poésie, couleur ni amour. Rien qu'à entendre un chant villageois du XV^e siècle, on mesure la pente descendue. Il ne reste rien que la voix du robot de la propagande (Pardonnez-moi !) Deux milliards d'hommes n'entendent plus que le robot, ne comprennent plus que le robot, se font robots.

« Tous les craquements des trente dernières années n'ont que deux sources : les impasses du système économique du XIX^e siècle, le désespoir spirituel... Les hommes ont fait l'essai des valeurs cartésiennes; hors les sciences de la nature, ça ne leur a guère réussi !

« Il n'y a qu'un problème, un seul : redécouvrir qu'il est une vie de l'esprit, plus haute encore que la vie de l'intelligence, la seule qui satis-

« fasse l'homme... Et la vie de l'esprit commence là où un être «un»
« est conçu au-dessus des matériaux qui la composent. L'amour de la mai-
« son, — cet amour inconnaissable aux Etats-Unis, — est déjà de la vie
« de l'esprit.

« Et la fête villageoise et le culte des morts. (Je cite ça, car il s'est
« tué, depuis mon arrivée ici, deux ou trois parachutistes; mais on les a
« escamotés : ils avaient fini de servir). Cela, c'est de l'époque, non de
« l'Amérique : l'homme n'a plus de sens.

« Il faut absolument parler aux hommes.

« A quoi servira de gagner la guerre si nous en avons pour cent ans
de crise d'épilepsie révolutionnaire ?...

« Ah !... quel étrange soir, ce soir, quel étrange climat ! Je vois de
« ma chambre s'allumer les fenêtres de ces bâtisses sans visage. J'entends
« les postes de radio divers débiter leur musique de mirliton à cette foule
« désœuvrée, venue d'au-delà des mers, et qui ne connaît même pas la
« nostalgie.

« On peut confondre cette acceptation résignée avec l'esprit de sacri-
« fice ou la grandeur morale. Ce serait là une belle erreur !

« Les liens d'amour qui nouent l'homme d'aujourd'hui aux êtres
« comme aux choses sont si peu tendus, si peu denses, que l'homme ne sent
« plus l'absence comme autrefois. C'est le mot terrible de cette histoire
« juive : — Tu vas donc là-bas ? Comme tu seras loin ! — Loin d'où ? Le
« « où » qu'ils ont quitté n'était plus guère qu'un vaste faisceau d'habi-
« tudes. En cette époque de divorce, on divorce avec la même facilité
« d'avec les choses. Les frigidaires sont interchangeable. Et la maison
« aussi, si elle n'est qu'un assemblage. ...Et la ferme. Et la religion. Et
« le parti. On ne peut même pas être infidèle : A quoi serait-on infidèle ?
« Loin d'où et infidèle à quoi ? Désert de l'homme.

« Qu'ils sont sages et paisibles, ces hommes en groupe ! Moi, je songe
« aux marins bretons d'autrefois qui débarquaient à Magellan, à la Légion
« étrangère lâchée sur une ville, à ces nœuds complexes d'appétits vio-
« lents et de nostalgie intolérable qu'ont toujours constitués les mâles un
« peu trop sévèrement parqués. Il fallait toujours, pour les tenir, des
« gendarmes forts ou des principes forts ou des lois fortes. Mais aucun
« de ceux-là ne manquerait de respect à une gardeuse d'oies. L'homme
« d'aujourd'hui on le fait tenir tranquille, selon le milieu, avec la belote
« ou avec le bridge. Nous sommes étonnamment bien châtrés. Ainsi som-
« mes-nous, enfin ! libres. On nous a coupé les bras et les jambes, puis

« On nous a laissés libres de marcher, mais je hais cette époque où
 « l'homme devient, sous un totalitarisme universel, bétail doux, poli
 « et tranquille. On nous a fait prendre ça pour un progrès moral...

« Ce que je hais dans le marxisme, c'est le totalitarisme à quoi il
 « conduit. L'homme y est défini comme producteur et consommateur; le
 « problème essentiel est celui de la distribution. Ainsi dans les fermes
 « modèles. Ce que je hais dans le nazisme, c'est le totalitarisme à quoi il
 « prétend par son essence même... L'homme robot, l'homme termite, l'hom-
 « me oscillant du travail à la chaîne... L'homme châtré de tout son pouvoir
 « créateur et qui ne sait même plus, du fond de son village, créer une
 « danse ou une chanson. L'homme que l'on alimente en culture de confec-
 * tion, en culture standard, comme on alimente les bœufs en foin. C'est
 « cela l'homme d'aujourd'hui.

« Et, moi, je pense que, — il n'y a pas trois cents ans, — on pouvait
 « écrire « La Princesse de Clèves » ou s'enfermer dans un couvent pour
 « la vie à cause d'un amour perdu, tant était brûlant l'amour. Aujour-
 « d'hui, bien sûr, des gens se suicident. Mais la souffrance de ceux-là
 « est de l'ordre d'une rage de dents. Intolérable. Ça n'a point à faire avec
 « l'amour.

« Certes ! il est une première étape. Je ne puis supporter l'idée de
 « verser des générations d'enfants français dans le ventre d'un Moloch alle-
 « mand. La substance même est menacée. Mais, quand elle sera sauvée,
 « alors se posera le problème fondamental, qui est celui de notre temps,
 « qui est celui du sens de l'homme et auquel il n'est point proposé de
 « réponse, et j'ai l'impression de marcher vers les temps les plus noirs
 « du monde.

« Ça m'est bien égal d'être tué en guerre. De ce que j'ai aimé, que res-
 « tera-t-il ? Autant que des êtres, je parle des coutumes, des intonations
 « irremplaçables, d'une certaine lumière spirituelle, du déjeuner dans la
 « ferme provençale sous les oliviers, mais aussi de Haendel. Les choses, je
 « m'en fous, qui subsisteront. Ce qui vaut, c'est un certain arrangement
 « des choses. La civilisation est un bien invisible, puisqu'elle porte non sur
 « les choses, mais sur les invisibles liens qui les nouent l'une à l'autre,
 « ainsi et non autrement. Nous aurons de parfaits instruments à musique
 « distribués en grande série; mais où sera le musicien

« ...Si je rentre vivant de ce « job nécessaire et ingrat », il ne se posera
 « pour moi qu'un problème : que peut-on, que faut-il dire aux hommes ?...

« Depuis le temps que j'écris, deux camarades se sont endormis devant
 « moi dans ma chambre. Il va me falloir me coucher aussi, car je suppose

« que ma lumière les gêne (ça me manque bien, un coin à moi). Ces
« deux camarades, dans leur genre, sont merveilleux. C'est droit, c'est
« noble, c'est propre, c'est fidèle. Et, — je ne sais pourquoi, — j'éprouve,
« à les regarder dormir ainsi, une sorte de pitié impuissante. Car, s'ils
« ignorent leur propre inquiétude, je la sens bien. Droits, nobles, propres,
« fidèles, oui ! mais aussi terriblement pauvres, ils auraient tant besoin
« d'un dieu ! »

Lettre admirable, sans doute, mais pitoyable, où la sévérité du diagnos-
tis ne fait que mieux sentir l'insuffisance de la vague spiritualité proposée
comme remède !

« Malade pour un temps inconnu ! »

Epoque où « l'homme meurt de soif »... et où l'on peut avoir légitime-
ment « l'impression de marcher vers les temps les plus noirs du monde ! »

Génération « vidée de toute substance humaine »..., où des « milliards
« d'hommes n'entendent plus que le robot, ne comprennent plus que le
« robot, se font robots »..., où « l'homme n'a plus de sens ! »...

« ...Homme que l'on alimente en culture de confection, en culture
« standard, comme on alimente les bœufs en foin. C'est cela l'homme d au-
« jourd'hui !... Désert de l'homme !... »

Voilà ce qu'un des écrivains contemporains les plus ouverts a leur
temps, l'auteur de « Terre des hommes », a pu écrire, sans invraisemblance
excessive, après quatre cents ans du plus gigantesque effort, — prétendu
« humaniste », — enregistré par l'histoire !

Et pourtant, nous disait-il, ces hommes qui étaient là n'appartenaient
point à cette catégorie de gens dont la fréquentation désole ou révolte; ils
étaient « droits, nobles, propres..., mais, hélas ! terriblement pauvres ». Et celui qui vient d'écrire que, s'il avait la foi, il ne supporterait plus
guère, à son retour, que Solesmes, put ajouter, — sans doute à la lueur
de ce pressentiment — : « Ils auraient tant besoin d'un Dieu ! »

C'est donc le plus naturellement du monde que la référence au divin
est ici proposée comme élément de plénitude humaine.

Et n'y aurait-il point là un grand mystère ? Celui qui faisait dire à
saint Augustin : « Nous avons été créés pour vous, Seigneur, et notre cœur
« est inquiet tant qu'il ne se repose pas en vous » ?

Jusqu'où devons-nous descendre pour que nous nous décidions à
prendre à la lettre ce rappel de l'Evangile : » *L'homme ne vit pas seule-
, ment de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » ?*

Jusqu'où nous faudra-t-il tomber pour que nous nous décidions —
à la lumière de l'histoire comme à celle du dogme, — à dénoncer le men-
songe de cet humanisme qui déshumanise, de cet ordre dit humain où l'être
raisonnable est manœuvré comme un bétail ?

« Humanisons d'abord ! » (3). L'avons-nous assez entendue cette for-
mule, toujours employée pour remettre à plus tard notre recours à Dieu.

Ils ont donc « humanisé »; mais le fait est que l'humanité n'est jamais
apparue aussi grégaire.

« Faisons un monde plus humain, et il sera plus chrétien ». Mais la
vérité vécue n'est-elle pas : — Faisons un monde plus chrétien; rendons-
lui ce Dieu dont il a faim; ramenons-le à l'Evangile, dont il s'est si malen-
contreusement écarté; et il sera plus humain ?

(3) Combien disent, en effet, qu'avant de parler de Dieu, de civilisation chré-
tienne, il faut assurer aux hommes le bien-être matériel. Il n'est pas rare même
d'entendre proclamer que telle fut la méthode de notre Seigneur dans l'Evangile.
C'est pourtant le contraire qu'on y lit: « Jésus, en descendant, vit cette grande foule
« et en eut pitié parce qu'ils étaient là comme des brebis sans pasteur, et il commença
« par leur enseigner beaucoup de choses du royaume de Dieu... » (saint Marc. X I. 31 —
saint Luc IX, 11.) Et, comme il était déjà tard, ses disciples vinrent, lui disant:
« Ce lieu est désert et la nuit approche; renvoyez-les, afin qu'ils aillent dans les
fermes et les villages des environs pour s'acheter de quoi manger » (saint Marc X I,
35-36). Mais Jésus préféra les nourrir miraculeusement. Le fut la première multipli-
cation des pains. — Une seconde fois, les choses ne se passèrent pas autrement:
« Comme il y avait encore une grande foule qui n'avait pas de quoi manger. Jésus
appela ses disciples et leur dit: « J'ai compassion île cette foule.^ car voilà trois
« jours déjà qu'ils ne me quittent pas (avides de m'entendre) et ils non! pas de quoi
« manger. » (saint Marc, VIII, 1-2). La grande compassion de Jésus avait donc. tout
d'abord, pour objet les besoins de l'âme, et c'est à ceux-là qu'il pourvoit aussitôt et
tic lui-même. Si nous continuons à lire le passage de l'Evangile, nous voyons la leçon
se préciser encore et nous montrer davantage que les bienfaits temporels octroyés par
notre Seigneur n'avaient pas pour veitu efficace de préparer infailliblement à la foi
le cœur du peuple qui en était témoin cl qui en profilait, a l'out ce *peuple*, est-il dit
« encore, après avoir ru le miracle que Jésus avait fait, disait: « Celui-ci est vraiment
« le prophète qui doit venir dans le monde ». Mais Jésus, sachant qu'ils allaient venir
« pour l'enlever et le faire roi, se retira sur la montagne... » Le lendemain, après
avoir traversé le lac, Jésus dit à la foule qui l'avait rejoint. « En vérité, je vous le dis,
« vous me cherchez non parce que vous avez vu des signes. mais parce que vous
« avez mangé du pain et que vous avez été rasassiés. Travaillez non pour la nourri-
« tare qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de
« rilomme vous donnera. Car Dieu le Père a mis en lui son signe. » — Cf. Mgr Délassas.
Le problème de l'heure présente, t. II. p. 124.

On a voulu, toujours par humanisme, exalter la raison en la séparant de la foi, et voici que nos philosophes sont devenus des théoriciens explicites de l'absurde (4).

On a prêché la paix à l'exclusion de tout dogme, paix fondée sur la seule abondance matérielle, et voici qu'on se tue sans arrêt pour annexer ou contrôler cette abondance.

UN HUMANISME VRAI, RAISON D'ESPÉRANCE

Drame de l'humanisme athée !

Pour misérables, cependant, qu'aient été ses principes et désastreux ses effets, il a quand même réussi à émouvoir le monde. Des millions d'hommes se sont laissés griser par ses sophismes. Il a été, — et demeure encore en partie, — l'argument d'une espérance incontestable. Pour lui, des efforts gigantesques ont été accomplis : on le présentait comme la vraie réponse au problème de l'homme.

Et nous, chrétiens, nous désespérons !

Un mensonge a provoqué tant d'enthousiasme et nous, qui avons la vérité, sommes découragés !

Une fausse doctrine a soulevé le monde d'un espoir non encore vu dans l'histoire et nous, qui avons les formules du salut, demeurons abattus !

Quand nous déciderons-nous à prendre conscience des arguments de notre espérance, de cette espérance qui est, en vérité, la seule espérance de l'univers ?

Attendrions-nous que d'ultimes catastrophes aient consommé la ruine d'un monde livré à l'erreur de l'humanisme révolutionnaire pour nous rappeler et rappeler autour de nous que le véritable humanisme, — c'est-à-dire la seule conception de l'homme qui tienne et rende compte pleinement de l'ordre humain selon toutes ses exigences, — est dans le catholicisme... est le catholicisme ?

(4) Cf., notamment, l'hégélianisme, le marxisme, l'existentialisme... (voir *t'erbe* n°* 90 à 94).

Et pourquoi cet humanisme vrai ne serait point argument d'espérance quand il apparaît qu'un faux humanisme a suscité tant d'espoir ?

Certes, il serait fou de prétendre rappeler en un seul chapitre l'essentiel de cette plénitude humaine et divine offerte par le christianisme ! Aux premiers jours de l'Eglise, saint Jean (5), déjà, ne refusait-il pas de croire que le monde entier pût contenir les livres qu'il eût fallu écrire, si l'on avait voulu tout raconter de ce que Jésus avait fait ? Donc, que pourrions-nous dire, aujourd'hui, si nous avons à expliquer en détail ce que deux mille ans de christianisme, — deux mille ans d'Eglise, deux mille ans de « Jésus-Christ répandu et communiqué » (e), — ont apporté au genre humain ?

EN JESUS-CHRIST EST LE VRAI HUMANISME

« *Quand J'aurai été élevé de terre, J'attirerai tout à moi.* » (T)

Tout !

Et le fait est que cette parole d'un homme, mais de « cet homme qu'on appelle le Christ », — depuis qu'il est mort sur la Croix, — l'histoire n'a cessé et ne cesse de la vérifier.

* *Ecce Homo.* » — *Voilà l'Homme.*

L'Homme par excellence ! L'Homme qui remplit l'univers ! Celui avec lequel il est impossible, désormais, de ne pas avoir à compter, qu'on l'aime ou qu'on Le déteste.

Même à ne le considérer que par le mauvais bout de la lorgnette, *voilà l'Homme* » qui est, depuis vingt siècles, centre de tout, soit qu'on s'en éloigne, soit qu'on y tende.

Oui ! c'est un fait : depuis qu'* *Il a été élevé de terre* », Il a tout attiré à Lui !

Impossible de rien voir, désormais, dans l'ordre humain, de rien aborder, de rien étudier, où l'on n'ait, d'abord, à prendre honnêtement

(5) Evangile selon saint Jean, XXI, 25.

(6) Bossuet, *lettres à une demoiselle de Metz sur l'amour de Dieu*, 4^e lettre. XXVIII.

(7) Evangile selon saint Jean, XII, 32.

conscience de tout ce que Lui et Son Eglise ont apporté de perfectionnements décisifs, de transformations radicales, d'aperçus jusqu'alors insoupçonnés.

Il a tout attiré à Lui, à ce point que, pour posséder quelque chose, aujourd'hui, il faut ou en jouir dans Son Amour et selon Son ordre... ou le Lui disputer.

Il est tellement « *VHomme* » par excellence que, dès qu'on se soucie d'étudier quoi que ce soit en fonction de l'homme, c'est inmanquablement selon Sa Loi et en fonction de Lui qu'il faut s'orienter si l'on ne veut aboutir à des échecs comparables à ceux dont la société souffre aujourd'hui.

Ainsi, tout l'ordre humain est marqué de Son sceau, parce que c'est depuis Lui seulement que la Terre a pu connaître dans sa plénitude ce que doit être, au plan individuel comme au plan social, la vie des hommes.

Qu'on envisage les progrès de la civilisation, la paix de la société, la concorde entre les peuples, le bonheur familial, ou qu'on étudie une branche quelconque du savoir, théorique ou pratique, — sciences morales, sciences politiques, philosophie, intelligence profonde des beaux-arts, mission des professions libérales..., jusqu'à la simple humanité des tâches les plus humbles, — dès qu'il s'agit, en un mot, d'envisager l'aspect spécifiquement humain de notre vie, c'est toujours l'enseignement de cet Homme, — sinon l'enseignement de cette Eglise qui est Lui, — qui apparaît fondamental.

Mille fois, ceux qui ne veulent pas qu'il règne sur nous ont essayé de provoquer un ordre qui pût être comparable à celui que cet Homme est venu fonder; mille fois, le plagiat fut évident; mille fois l'échec manifesta.

Car cet Homme n'est point comme tant d'autres « grands hommes » qui sont morts et dont l'initiative de quelques disciples a prolongé les œuvres.

L'expérience prouve, en effet, qu'il ne suffit pas de se réclamer de Lui pour développer les bienfaits de Son message, puisque tous ceux qui l'ont interprété à leur gré ont, contre toute attente, déchaîné la corruption d'innombrables sottises privées ou de sanglantes perturbations sociales. De telle sorte que tout semble bien se passer « *sicut dixit* » — *comme Il l'a dit* : * *Sans Moi, vous ne pouvez rien faire* ». « *Tu es Petrus* »... et, contre cette pierre, les flots de l'infamale anarchie se briseront... * *Et*

voici que Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles -... N'est-il pas évident, en effet, qu'une fois écartée cette Eglise qu'il a fondée et qu'il a dit vouloir régir Lui-même jusqu'à la fin des temps, tout se désagrège et vire à l'absurde ?

Cet Homme s'est tellement placé au carrefour de tous les itinéraires de perfection humaine qu'il est impossible d'y tendre, désormais, sans se heurter à Lui.

Tout ce que d'autres philosophes, moralistes ou fondateurs de religion ont eu de bien, non seulement Il le possède aussi à un degré suréminent; mais ce qui n'a, chez les autres, qu'une valeur de fragment et, parfois même, d'inconséquence heureuse, Il le détient en entier, ordonnant tout dans la perfection d'une synthèse universelle qu'aucun autre, avant Lui comme après, n'a jamais su proposer ou entrevoir.

Pour fuir cet Homme, pour échapper à Son omniprésence ou pour se donner l'illusion d'être moins directement en face de Lui, il a fallu et il faut toujours que l'humanité se détourne comme d'elle-même. — entendez qu'elle se désintéresse de l'humain comme tel — car, dans cet humain, désormais, tout parle de Lui, tout a subi Son influence.

Autrement dit, pour fuir cet Homme qui est au centre de l'humain, il faut que l'homme se détourne de l'homme même, sinon qu'il mutile la juste idée qu'on doit s'en faire.

Ainsi, l'homme moderne préfère-t-il regarder au-dessous de lui, scruter l'univers matériel ou animal.

Plutôt, — scmbbons-nous dire, — plutôt l'étude des plantes, des pierres et des forces aveugles de la nature; plutôt, — ont semblé dire maints philosophes, — plutôt nous assimiler aux bêtes et nier l'objectivité de notre connaissance intellectuelle que d'encourir le risque d'être obligé de se laisser prendre aux réponses de cet Homme si nous nous engageons dans une étude sérieuse de cc qui est spécifiquement humain dans l'humain.

Problèmes de la nature de notre âme, de son immortalité, donc de notre destinée; problèmes de l'objectivité de notre connaissance, problèmes de l'orientation suprême de la société et de la fin dernière de l'ordre humain..., en général, tous les problèmes métaphysiques... Qu'on aille voir

POUR QU'IL RÈGNE

un peu partout, et même là où l'on se pique d'humanisme, quel intérêt l'on porte, aujourd'hui, à ces problèmes ! Et, si nos contemporains s'en détournent, ne serait-ce point parce qu'il est impossible de s'y engager, désormais, sans trouver « cet Homme qu'on appelle le Christ », régnant avec Son Eglise et Ses Docteurs sur toutes les voies d'une authentique science de l'homme ?

TÉMOIGNAGE DE L'APOSTAT

« *Ecce Homo.* »

Il l'est tellement qu'un très grand nombre de ceux qui Lui ont dénié ou Lui dénie encore le titre de Dieu se sont, au moins, fait un devoir de l'exalter en tant qu'homme par-dessus tout et tous.

« Honneur commun de ce qui porte un cœur d'homme ! écrit Renan dans sa « Vie de Jésus ». En Lui, s'est condensé tout ce qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature... Jamais personne autant que Lui n'a fait prédominer dans sa vie l'intérêt de l'humanité... Tous les siècles proclameront qu'entre les fils de l'homme, il n'en est pas né de plus grand que Lui... Repose, maintenant, dans ta gloire, noble initiateur... Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant les jours de ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité qu'arracher ton Nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements... »

Tel est, malgré sa blasphématoire perfidie, le témoignage significatif de l'apostat ! Et combien d'autres, depuis, pourraient être évoqués selon ce mode !

« Homme par excellence !... La plus pure expression de l'humanité!... Homme qui fut la préfiguration d'un type humain en avance de plusieurs millénaires sur l'évolution normale de l'espèce !... Le plus sage des sages !... Le plus grand des grands initiés !... »

Autant de blasphèmes, sans doute, par intention de refuser au Christ son titre de Dieu, mais blasphèmes caractéristiques..., qui sont comme le tribut payé par l'Enfer à cette évidence d'un Jésus modèle et maître du seul humanisme qui mérite réellement ce nom !

JÉSUS-CHRIST ASSUME LA TOTALITÉ DE L'ORDRE HUMAIN

« *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à Moi.* »

Et le fait est que, dans le sillage de cet Homme, tout l'humain fut et n'a cessé d'être assumé, comme l'expérience du passé et celle du présent le prouvent surabondamment.

Ordre humain, assumé dans le temps.

Ordre humain, assumé jusqu'aux extrémités de la terre.

Ordre humain, assumé dans l'universalité de ses aspects.

Γ *Dans le temps.*

Ordre humain, assumé dans le temps.

Car le Christ « *règne aux siècles des siècles* », dit la Sainte Ecriture.

Et le fait est que nul, sinon Lui, ne s'est jamais présenté comme étant le centre, la raison même de l'histoire.

N'aurait-on point la foi, impossible de nier l'objectivité du trait. Autrement dit : cet Homme ne remplit pas seulement l'histoire de Son Nom; mais, — ce que le plus fou des fous n'a jamais osé faire, — Il s'est montré comme Celui en fonction duquel l'histoire a été créée et continue à s'ordonner.

Son signe apparaît dès la Genèse, et Il a eu l'audace inouïe de prétendre que c'est encore Lui qui reviendrait présider visiblement à la fin des temps.

Cet homme si sage, serait-il donc, en même temps, le plus insensé des insensés ?

Car, il n'est pas un homme, pas un fondateur de religion, pas un héros mythologique, pas un faux dieu, ni le Bouddha, ni Mahomet, ni Zeus, ni Prométhée... qui ait parlé ou qu'on ait fait parler ainsi.

Même à ceux qui refusent d'admettre la vérité d'une aussi vertigineuse prétention, elle doit apparaître unique.

Oui ! même si l'on refuse de croire à Ses paroles, il faut, au moins, convenir avec l'Evangile que jamais aucun homme n'a parlé comme Lui !

Sottise de ces chrétiens, donc, qui s'en vont dire que leur religion ne date que du règne d'Auguste ou de Tibère..., alors qu'elle fut celle du

premier couple humain ! Car, soit avant la venue de cet Homme qu'on appelle le Christ, soit pendant Sa vie sur la terre, soit depuis lors jusqu'à nos jours, il a toujours existé des hommes qui n'ont attendu leur salut que de Lui. Et, en admettant qu'on refuse de croire à la légitimité d'une telle espérance, le fait n'en demeure pas moins qu'historiquement, cette espérance, — folle, si l'on veut, — a rempli les siècles.

Et donc saint Paul, même si l'on estime qu'il se trompe, n'a point menti, lorsque, dans un élan magnifique, il va jusqu'à répéter dix-huit fois le mot *fide* au début des versets du onzième chapitre de sa « *Lettre aux Hébreux* ».

* *Fide... fide... fide...* » — *C'est par la foi...*, c'est dans la foi et dans l'espérance en la venue de cet Homme qu'ont vécu et agi tous les saints de l'Ancien Testament.

Autrement dit : Il est Celui vers qui a tendu l'espoir des Abel, des Noé, des Abraham, des Isaac, des Jacob, des Moïse, des Isaïe, des Daniel..., comme Il fut l'espérance des Agnès, des Félicité, des Hilaire, des Augustin, des Bernard, des Thomas d'Aquin, des Jeanne d'Arc, des Thérèse Martin, des Pie X...

Même si cet Homme avait menti en se disant « *Celui qui devait venir* », le fait est qu'aucun autre ne s'est présenté et qu'effectivement il n'y a que Lui qui soit venu...; au point que, las d'attendre un Messie différent, les Juifs ont dû interpréter d'une façon nouvelle les textes qui avaient soutenu l'attente de leurs pères... Eut-Il donc etc un imposteur, il faut, au moins, savoir gré à cet Homme d'avoir empêché l'imposture de prophéties qui, sans Sa venue, nous apparaîtraient comme avant été l'appareil de la plus gigantesque escroquerie dont ait été victime l'espérance humaine. Et donc, quoi qu'il en soit, légitime ou non, le fait est que cet Homme n'en règne pas moins « *aux siècles des siècles*. »

Et non seulement Il règne sur l'histoire, mais l'évidence dit que, dans Son sillage, tout semble procéder de cette royauté sur le temps.

Point d'œuvre, cependant, qui ait été plus menacée, plus combattue, plus désignée pour morte... ou agonisante que la Sienne.

Jamais secte ne subit persécutions plus cruelles. Jamais doctrine ne fut plus inlassablement sapée par des hérésiarques de toutes sortes.

Pourtant, l'armée des amis de cet Homme n'a cessé de croître, Son message n'a point varié. Son bienfait est demeuré constant.

Il a moralisé, — donc humanisé, — les païens de l'antiquité.

Il a moralisé, — donc humanisé, — les barbares et, après eux, les hommes de ces siècles de fer du Haut Moyen-Age...

Il continue à moraliser en leur rendant visage ou dignité d'homme, les peuplades les plus déchues et délaissées de la planète.

Pour « s'adapter », les vrais fidèles de cet Homme n'ont jamais eu à changer rien de ce qu'il a enseigné. Et, si, parfois, dans Son Eglise, il a été utile de parler de « réformes », elles ne consistèrent jamais à céder au temps, — c'est-à-dire aux opinions de l'heure, — mais à revenir plus jalousement au message initial, à l'intégrité, à la pureté des principes, à la foi des premiers jours. Qu'on porte les yeux sur tous ces grands réformateurs que l'Eglise a placé sur ses autels et l'on constatera qu'à la façon de saint Paul, bien loin de se « *conformer au siècle* » ils n'ont voulu connaître et prêcher qu'une chose : cet Homme qu'on appelle le Christ.

Raison de la perpétuelle jeunesse de l'Eglise !

2" Dans l'espace.

Et ce que l'on vient d'observer dans l'ordre du temps est tout aussi facile à désigner « *inter mundanas varietates* », aux quatre coins du monde.

Ni mers, ni montagnes, ni jungles épaisses, ni déserts n'ont pu arrêter les témoins de cet Homme.

Ainsi l'exige la logique du Pouvoir qu'il a dit être sien (s).

Son Message a été porté, — « *sicut dixit* » — *comme Il l'a dit* — jusqu'aux extrémités de la terre, dans l'intention bien arrêtée de ne laisser aucun homme dans l'ignorance de sa « bonne nouvelle ». Jamais enseignement ne s'est présenté comme ayant un caractère d'universalité aussi

(R) « Son Empièw. écrivait Pie XI (Qu<u *Primas*). *ne s'étend pas exclusivement aux nations catholiques, ni seulement aux chrétiens baptisés qui appartiennent juridiquement à l'Eglise*, même s'ils sont égarés loin d'Elle par des opinions erronées >u séparés de sa communion par le schisme; il embrasse également et sans exception tous les hommes, même étrangers à la foi chrétienne, de sorte que Vein- " pire du Christ Jésus, c'est — en stricte vérité — l'universalité du genre humain. »

salutaire et, tel qu'il est, nécessaire à l'universalité du genre humain. Remède irremplaçable. Non pas solution recommandée entre plusieurs autres possibles... Non pas solution plus adaptée au tempérament ou à la formation *de certains...*, mais la solution humaine..., l'unique, l'exclusive..., la seule valable pour tous et toujours.

Spectacle de la plus gigantesque entreprise de régénération humaine.

Déjà, aux jours d'Hérode, les envoyés de Jean avaient conté ce qu'ils avaient vu, depuis les boiteux qui marchent, jusqu'aux pauvres qui sont évangélisés.

Aujourd'hui, la terre est pleine des œuvres de miséricorde qui se sont fondées sous le signe de cet Homme.

Quelle religion a jamais assumé comme la Sienne la charge de l'humanité et subvenu à tous ses besoins, la nourrissant, la soignant, la reconfortant, l'instruisant, l'éduquant ?...

Et cela, non pas en « cénacles », par une action d'esthètes ne s'adressant qu'à d'autres esthètes, initiés ou privilégiés... mais, au contraire, par une action la plus largement humaine, vraiment universelle. Torrent auquel se sont abreuvés et s'abreuvent encore des peuples entiers, civilisés ou non, pauvres ou riches, nés d'hier ou tout chargés du poids de leur histoire,

Autant dire épopée de vingt siècles d'histoire dont la leçon, si nous savons l'entendre, serait : christianiser, c'est humaniser ; christianiser, c'est civiliser..., alors que, tout au contraire, déchristianiser, laïciser, c'est tendre à un affaïssement général de la moralité publique et privée autant qu'à une prompte dépersonnalisation de l'homme.

3° Dans l'harmonieuse universalité de ses aspects : la Civilisation.

Car, après avoir dit qu'il assume tout l'humain dans le temps, tout l'humain * *inter mundanas varietates* », il n'est pas inutile de montrer dans le sillage de cet Homme tout l'humain assumé dans l'harmonieuse multiplicité de ses aspects : ce qui est, à proprement parler, la Civilisation.

Civilisation chrétienne qui, si l'on prend soin de dissiper quelques malentendus habituels en cet endroit (9), apparaît comme la Civilisation, tout court.

(9) Peut-on dire, en effet, qu'il y ait une civilisation chrétienne ? « L'Eglise, au contraire, ne bénit-elle pas toutes les civilisations ? Avant de répondre à cette question, écrit fort justement S. Ex. Mgr Rupp, il faut préciser le sens du mot employé. Si Ton entend par civilisation les composantes accidentelles de la vie

Sans doute, d'autres peuples non chrétiens surent parvenir à tels degrés, plus ou moins hauts, de perfection artistique, intellectuelle, spirituelle, morale, politique ou technique. Ainsi les Athéniens, les Romains, les Arabes, les Chinois, les Aztèques, les Incas... ainsi, de nos jours, ce que l'on appelle, — sans se faire illusion, semble-t-il, — la civilisation industrielle... Or, dès que l'on observe chacune de ces formes d'épanouissement humain, on ne peut pas ne pas être choqué par des carences graves, odieuses ou grotesques... Et carences essentielles, — si l'on peut dire, — non carences dues à la faiblesse accidentelle des individus.

Rien de tel dès qu'on regarde du côté de ces peuples qui ont vraiment voulu faire leur la loi de cet Homme qu'on appelle le Christ. Les tares et les crimes n'y manquèrent pas, sans doute; au moins y furent-ils désignés comme désordres et péchés. Monseigneur Pie l'a fort bien dit : « Le vice n'y découla pas de la loi, et la vertu n'y fut point l'inconscience et l'exception. » Ou encore, comme l'a noté Jean Guiraud, « tout ne fut point parfait dans les siècles chrétiens. Ils eurent leurs misères

asociale: langues, usages, régime politique, données esthétiques, etc., il est évident < que le catholicisme ne peut se lier à aucun de ces éléments ni les rejeter *a priori*. « Mais si, par ce mot, on caractérise l'ensemble des principes qui régissent la vie des « collectivités et y créent un climat favorable ou hostile au christianisme, la foi ne « peut s'accommoder de toutes les a civilisations ». Autrement dit, l'Eglise ne préfère « pas les valeurs latines aux grecques, ni les anglo-saxonnes, les germaniques, les « slaves, les arméniennes, aux arabes ou aux mongoles. Mais, à condition que les a unes et les autres ne refusent pas leur insertion dans le trésor chrétien ou, tout au « moins, dans le patrimoine du droit naturel. » (*La France Catholique* du 17 février 1956). Ce qu'on appelle parfois la civilisation chrétienne n'est donc pas autre chose que l'harmonieux ensemble de ces conditions fondamentales indispensables au plus grand épanouissement de la foi chez le plus grand nombre. Cet ensemble constitue l'essence de la vraie et seule Civilisation (avec un grand C). Les composantes accidentelles qui constituent en propre les civilisations particulières, dans la mesure où elles ne contredisent pas l'« essence », mais l'actualisent de telle ou telle façon, peuvent être bénies par l'Eglise, mais sans qu'on puisse croire que l'Eglise entend se lier par là à ces formes contingentes et temporaires de civilisations (au pluriel et a\« un petit c). — Dans une lettre que Sa Sainteté Pie XI faisait adresser à M. Duthoit. le 10 juillet 1936. à l'occasion de la XXVIII^e « Semaine Sociale », il était dit, notamment: La civilisation est « une question qui intéresse... au plus haut degré l'humanité a tout entière et son acheminement dans les voies du progrès et du salut. Lorsqu'on « parle de civilisation, il faut surtout considérer que ce terme ne signifie pas seule- « ment un ensemble de biens et d'éléments matériels et temporels, mais aussi et « très spécialement, une somme de valeurs intellectuelles, morales, juridiques, spiri- « tuelles. Il n'est pas douteux que la primauté revient à ce dernier groupe de facteurs ((dont le total mérite de préférence le titre le plus noble de culture qui serait ((comme l'aine de la civilisation... Toute civilisation plonge... dans un problème a d'ordre spirituel, selon la conception que lrs hommes se font de la vie. de leur « origine et de leur destinée... Les diverses civilisations offrent trop souvent un bien

« matérielles et morales, parce que l'humanité porte en elle des causes
« de faiblesse, parce que le mal existe et que l'homme a grand peine à
« s'en préserver. Mais, au moins, on avait un idéal supérieur, indiscuta-
« ble, infaillible; quand on s'en écartait, on savait qu'on errait..., mais,
« la passion une fois éteinte et ses lamentables conséquences une fois
< démontrées, on revenait à Celui que l'on reconnaissait comme le Roi
« des rois et le Seigneur des seigneurs, et on Lui demandait les lumières
« et les forces nécessaires à la vie de l'humanité (10)... »

Les réalisations, en maints endroits, pouvaient décevoir; les individus
apparaître indignes, il reste que l'essentiel était vu, proclamé, ainsi que
la hiérarchie des vrais biens. Lentement peut-être, mais réellement, la
société était orientée vers la plénitude de l'ordre, le mal dénoncé, sinon
guéri.

Autrement dit, les fautes étaient au plan des réalisations humaines;
elles n'étaient pas dans l'idéal et la doctrine proposés... On ne prétendait
pas y honorer Dieu par des sacrifices humains; on n'y trouvait pas légitime
la polygamie ou le concubinage; il n'y fut jamais admis que le père de
famille pouvait avoir droit de vie ou de mort sur ses enfants, ou que
la justice dans les relations sociales exigeait seulement d'évaluer leur prix
en argent.

On n'y vit jamais cette stagnation sociale, cet avilissement de la
femme, ce croupissement des masses soumises à l'Islam, cette condition

a douloureux spectacle d'antagonisme et de haine, de lutte et de rivalité... Or, le cliri>
« tianisme se présente, ici comme ailleurs, en libérateur, en sauveur. Il réalise, en
((effet, l'homme nouveau, moralement perfectionné comme individu et comme membre
« de la société, habitué à considérer les biens d'ici-bas, surtout la vie présente, comme
« le moyen de s'élever à une vie supérieure et éternelle. Ainsi, il travaille à accom-
a plir, sur le plan spirituel, une œuvre de compréhension bienfaisante et pacifique,
« et, en s'adressant, avec ses notes d'universalité et d'unité, à ce qu'il y a de constant
a et d'identique chez tous les hommes, il les rapproche par le fait même et resserre
« leurs liens d'amitié ou, mieux, de parenté, au sein de la grande et unique famille
« des enfants de Dieu et des frères de notre Seigneur Jésus-Christ. La nature humaine,
a douée d'intelligence et de volonté, provenant d'une seule souche originelle, issue
u d'un même principe et destinée au même bien suprême, qui est Dieu, se doit de
« retrouver en son fond, à tous les stades de son progrès matériel et spirituel, les
« mêmes nécessités vitales auxquelles seul le christianisme peut répondre exhausti-
« vement. Elargissant, en outre, à l'humanité tout entière, sans distinction, les infinies
a trésors de l'ordre surnaturel dont notre Seigneur a constitué l'Eglise dépositaire et
a distributrice, le christianisme fait sien le programme de l'apôtre: « *Omnia et in*
« *omnibus Christus* » (Col., III, 2.) C'est par là qu'il informera toutes les civilisations
« en leur donnant une âme commune. » (*La Paix Intérieure des Nations*, Desclée et C^{ie},
p. 370 à 371.)

B-

(10) *L'unique nécessaire* (*La Croix* du 31 mars 1933).

lamentable des parias de l'Inde, ni cet esclavage qui sévit encore en Orient
au XX^e siècle.

Et pourtant certains voudraient nous présenter comme pures et
nobles les religions qui ont inspiré une telle barbarie

En quelques mots, si, faisant abstraction de ce qui, dans chacune
fut uniquement la part de la faiblesse humaine, on juge toutes les civili-
sations du seul point de vue de leur idéal, on ne peut pas ne pas dire
que la civilisation chrétienne est la seule civilisation parfaite.

Et même, si, quittant le plan des idéaux proposés pour celui des réa-
lisations concrètes, on se penche encore sur la civilisation des nations chré-
tiennes avant leur apostasie, sa supériorité apparaît écrasante.

La comparaison de notre ère « moderne » issue de la Révolution
avec la civilisation chrétienne ne serait pas à l'avantage de la première.

Paupérisme, lutte des classes, guerres d'enfer, rythme de vie affolant,
amoindrissement de la vraie culture, autant de maux qui déshonorent le
monde « moderne », qu'il soit « libéral » ou « totalitaire ». depuis qu'il
a entraîné l'apostasie des nations autrefois chrétiennes.

De telle sorte que, — soit théoriquement, soit pratiquement, — la
vérité de ce paragraphe de saint Pie X s'impose (11) : « La civilisation
de l'humanité est une civilisation chrétienne. Elle est d'autant plus vraie,
plus durable, plus féconde en fruits précieux qu'elle est plus nettement
chrétienne; d'autant plus décadente, pour le plus grand malheur de la
société, qu'elle se soustrait davantage à l'idée chrétienne... » *

DEFENSE DV NATVREI PAR I.A. PRIMAL!Ŧ. DI SURNATI REI

« *Homo sum : humani nihil a me alienum puto* » — *Je suis homme,*
rien de ce qui est humain ne m'est étranger. *

Beaucoup mieux qu'au héros de Tércncc, ce beau vers ne mérite-t-il
point d'être appliqué à cet Homme qu'on appelle le Christ ?

(11) *Il ferma proposito.*

Dans son sillage, en effet, rien de ce qui est humain n'a été méconnu, sous-estimé, indûment écarté.

L'indispensable intransigeance doctrinale et le soin jaloux d'une exclusive vérité n'ont jamais dépassé les bornes de leur juste domaine pour déborder en un sectarisme aussi illégitime qu'odieux.

Tout a été sauvé de ce qui pouvait l'être. Si, en tant que telles, les idoles ont été descellées, nous pouvons toujours, par exemple, en admirer les chefs-d'œuvre humains au Musée du Vatican. Ce trait a la valeur d'un symbole.

Tout a été sauvé de ce qui méritait de l'être, dans des civilisations étrangères ou hostiles, voire dans des systèmes qui, — tel l'aristotélisme, — parurent menacer l'intégrité de la foi.

Ni sectarisme, ni syncrétisme; mais harmonieuse ordonnance de tout le réel, de tout le vrai. Aucune systématisation gratuite, pour séduisante qu'elle ait pu paraître; mais l'ordre même des choses.

Rien qui obnubile ou fascine plus que de raison.

L'absolu est où il le faut et seulement là.

Tout le reste est relatif...

Primauté, sans doute, du surnaturel; mais défense, aussi, de l'ordre naturel, qui n'est même plus guère défendu que là, tant nos contemporains ignorent jusqu'au sens d'une telle formule.

La théologie, hautement professée, est dite reine des sciences; mais on y poursuit aussi comme une offense à Dieu tout péché contre la raison (12), au point qu'il n'est guère plus, aujourd'hui, que dans l'Eglise de cet Homme où l'on continue à croire à l'objectivité de la connaissance intellectuelle.

On y a soin des âmes, certes ! par-dessus tout, mais aussi de l'ordre temporel de la société.

On y est sans illusion, comme sans pessimisme débilisant.

(12) *a* De ce point de vue l'Eglise a condamné comme scandaleuse et téméraire « l'opinion de ceux qui soutenaient qu'il peut y avoir un péché purement philosophique, qui serait une faute contre la droite raison, sans être une offense à Dieu. » (Benzinger: 1290) Cf. *Verbe* n° 3.

On y a, pour stigmatiser le mal, des formules terribles et des menaces épouvantables, et, pourtant l'on y croit à la vertu du bien et à la force victorieuse de l'amour sur la haine. Le désespoir, la délectation morose v sont considérés comme des péchés.

Ni personnalisme, ni socialisme. Ni individualisme, ni collectivisme. Ni étatisme, ni anarchie. Mais l'Etat à sa place, comme à leur place aussi les justes libertés de la personne.

On a dit que, pour le communisme, seul compte *Vhomo faber*. Dans le sillage de cet Homme qu'on appelle le Christ rien n'est, au contraire, négligé de l'humain.

Depuis vingt siècles, on y apprend la connaissance des biens de l'âme et de l'esprit, mais aussi celle des biens du corps, voire celle du bien des animaux et du bien de la terre.

Quelles disciplines ou quels arts n'y furent point pratiqués ?

Quelles sciences n'y furent point professées, au moins dans leurs principes ? Et de quoi peut s'enorgueillir notre monde apostat, sinon du développement, trop souvent inhumain, de notions héritées des siècles chrétiens ?

Chef-d'oeuvre d'une unité rebelle à toute uniformité.

Par Sa célèbre « distinction des deux pouvoirs », en effet, cet Homme seul a rendu possible de concevoir et promouvoir l'unité réelle du genre humain sans qu'on ait à le soumettre, pour autant, à l'effort, toujours sanglant et voué à l'échec, d'une planification contre nature.

Ainsi, grâce à Lui et depuis Lui, l'amour de la patrie est authentiquement un devoir comme l'amour de l'humanité tout entière.

Car, cette humanité elle-même n'est vraiment une et vraiment cohérente que par rapport à Lui. Loin de Lui, pour vif que soit l'éclat de certains éléments, le genre humain n'est plus qu'un ensemble de groupes disparates ou rivaux, qui s'ignorent ou s'entretuent.

Loin de cet Homme, l'humanité n'est vraiment plus qu'une foule dont on ne peut qu'avoir pitié comme d'un troupeau sans pasteur (13), mosaïque disjointe de peuples jaloux sans autre but que la satisfaction d'ambitions ou besoins temporels plus ou moins justes, sans réelle homogénéité morale.

(13) «...vidit turbam multam Jesus, et misertus est super eos, quia erant sicut • IP5 non habentes pastorem. » (saint Marc, VI, 34.)

POUR QU'IL RÈGNE

JÉSUS-CHRIST, MAÎTRE DE LA VIE ET DE LA MORT...

Et, des sommets vertigineux de la vie mystique la plus ineffable jusqu'à l'ampleur mondiale d'un culte populaire, quelles innombrables harmonies humaines d'un catholicisme vraiment universel !

Que, — pour finir, — trois indices au moins nous arrêtent. Indices privilégiés, — s'il en est ! — indice de la vie, indice de la mort, indice de la douleur et de la joie.

Ici, point de supercherie possible; voici les tests souverains. Or, ce sont là, précisément, ceux qui, plus et mieux que tous autres, prouvent la souveraineté de cet Homme, en nous *le désignant comme* le maître de la vie humaine, le maître de la mort, de la douleur et de la joie.

« *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* » — *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance* (14).

Peut-être ! dira-t-on. Mais ce ne sont là que des mots, et il n'est point si difficile de parler de la vie.

Aussi bien, gardons-nous d'en rester aux paroles et voyons la réalité de plus près.

« Trop d'humains, écrivait récemment, dans « Le Figaro », M. André Siegfried (15) ! Nous sommes accoutumés, sur la foi d'anciennes et respectables traditions, à considérer la fécondité comme une vertu. C'est une notion qu'il faut aujourd'hui réviser. Etant donné les idées généralement reçues à cet égard, un certain courage moral (1 ?) est nécessaire pour regarder le problème en face... L'Asie s'incline devant cette rude loi de la nature (?) qui limite elle-même (?) par la mort (!) la vie qu'elle a créée sans mesure : à peine y voit-elle un scandale. »

Voilà le ton et ce qu'il est commun de lire dans une presse qui semble préparer, aujourd'hui, l'officielle ouverture de nos portes à l'avortement et au néo-malthusianisme !

(14) Saint Jean, X, 10.

(15) ...de l'Académie Française.

Voilà notre humanisme : humanisme où la mort semble prise comme règle de vie, humanisme où le meurtre suscite moins de réprobation que la progression normale des naissances !

Millions de vies fauchées au cours de guerres de plus en plus atroces ! Millions de vies anéanties dès le sein de la mère ! Néo-malthusianisme de plus en plus organisé !

Ainsi n'est-il plus que dans le sillage de cet Homme, qui a osé se dire « la Vie », que la vie humaine soit effectivement sacrée, dans son principe comme dans son cours ! Seule, en effet, Son Eglise, — Sa véritable Eglise, — ose continuer à se montrer irréductible au chapitre du « *tu ne tueras point* ». Des évêques schismatiques ont pu fléchir sous la pression d'une opinion diaboliquement abusée. La voix du Vicaire de cet Homme n'en a été que plus ferme pour répéter le tutélaire « *non licet* ».

Ainsi, aujourd'hui encore, l'événement confirme-t-il Sa parole. Il est venu pour défendre la vie dans son abondance, et le fait est que, loin de Lui, l'homme s'acharne à la détruire ou l'endiguer.

Pendant des siècles, au contraire, la mort recula devant l'empire de cet Homme, la guerre elle-même s'humanisa, partiellement vaincue par l'obligation des fêtes catholiques et des « trêves de Dieu ».

Mais que la Révolution parvienne à écarter le Nom de cet Homme de toute vie sociale et, d'emblée, ce sont les « guerres d'enfer ».

Jésus, donc, maître de la vie, mais aussi de la mort.

Car la mort, à son tour, n'est « humaine » que dans le faisceau de Sa lumière : ni sotte indifférence, ni désespoir, ni affectation de sentiments qui, — pour pieux qu'on les dise, — seraient trop contraires aux lois de notre cœur de chair, ni l'odieuse raideur stoïcienne, ni cette terreur et ce refus d'y assister, si fréquents aujourd'hui.

Il suffit, pour s'en convaincre, de voir ce qu'est la mort et comment on se comporte à son approche ou après sa venue dans les milieux où cote Homme n'est plus connu et aimé.

Misère affreuse de ces « mouroirs » laïques que sont tant d'hôpitaux aujourd'hui. Misère de la mort dans ces familles « sans espérance » et où les vivants terrifiés, après avoir trompé jusqu'à la fin le pauvre mori-

POUR QU'IL RÈGNE

bond, le regardent « passer », hagards à l'autre bout de la pièce, et n'osent même plus s'approcher pour lui fermer les yeux. Misère de ces funérailles, type U.S.A., où le mort, immédiatement enlevé à sa famille, n'est représenté, pomponné et souriant, dans quelque « salon funéraire — funeral home, funeral parlor », que pour disparaître sous les fleurs, aux moindres frais d'émotion pour les vivants. Misère de ce plus grand nombre qui est, aujourd'hui, comme sans contenance devant la mort, qui refuse qu'on en parle, qui veut ignorer sa venue, qui ne sait plus voir mourir et aider à mourir.

Face à ce pitoyable spectacle, qu'elle est humaine, douloureuse certes, mais sereine et belle, la mort des fidèles de cet Homme, et combien noble et juste est l'attitude des vrais chrétiens devant elle !

MAÎTRE DE LA DOULEUR ET DE LA JOIE

Maître de la vie et de la mort !

Peut-on concevoir une plus grande gloire humaine ? Pourtant, le titre de Maître de la douleur et de la joie nous paraît plus grand encore.

Nous voici aux confins de l'ineffable, à l'ultime degré, sans doute, du mystère humain.

Quel est le sens de la douleur ? Et où trouver la source de la joie ! Que peut-il y avoir de commun entre l'une et l'autre ? Et comment la joie ne serait-elle pas un leurre, ici-bas, si, comme tout le crie, l'homme y est, dès sa naissance, voué à la douleur ?

Enigmes qui ont vu blanchir devant elles des générations de moralistes et de penseurs sans que ni les uns ni les autres soient parvenus à découvrir une formule d'harmonieuse alliance de la joie et de la douleur, de la joie dans la douleur. Certes ! quelques sages surent parvenir à une noble et sereine attitude en face de cette dernière. Mais que leur nombre fut petit ! Et peut-on, d'ailleurs, appeler joie une simple maîtrise de soi devant l'épreuve ? Quant à ces systèmes qui tendent surtout à l'insensibilité de quelque « nirvana » plus ou moins bouddhiste, n'est-il pas évident qu'ils tendent à escamoter le problème, par la suppression même de la douleur et de la joie, beaucoup plus qu'à le résoudre vraiment ?

Or, sur cette cime inviolée du mystère de l'homme, — que les plus grands génies, bien souvent, n'entrevoient même pas, — c'est là que cet

Homme qu'on appelle le Christ a voulu établir son trône, sinon l'« *esca-beau de ses pieds* ».

Homme de douleur au point que son image la plus répandue nous le montre crucifié. Et non seulement Homme de douleur Lui-même, mais Homme proposant à Ses disciples de porter leur croix à Sa suite, cet Homme est aussi celui qui, au moment de marcher à la souffrance et à la mort, osa dire à Ses apôtres : « *Je vous ai dit cela... afin que ma joie • soit en vous et que votre joie soit parfaite.* » (ie)

Parole qui ne pourrait être que celle d'un fou si, depuis vingt siècles, le spectacle ne nous était donné d'une foule immense d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants... de toutes conditions, de toutes races, de toutes langues, témoignant, par l'exemple de toute leur vie, que l'ahurissante promesse de cet Homme n'a cessé et ne cesse pas d'être tenue.

Au seul plan de la doctrine, il serait facile de prouver qu'il n'est que dans Son sillage qu'on a su donner raison et sens à ce gigantesque fait de la douleur. A lui seul, l'ouvrage de Blanc de Saint-Bonnet, publié sous ce titre (17), suffirait à rappeler magnifiquement l'essentiel de l'enseignement catholique sur ce point. Plus significatifs, peut-être, seraient quelques passages d'Anatole France, expliquant le succès prodigieux du christianisme par cette unique raison qu'il a su apporter une réponse cohérente au problème de la douleur.

Tout cela pourrait être dénoncé, cependant, comme n'ayant qu'une valeur théorique. Or, en pareille matière, les plus beaux discours ne sont jamais probants. Plus qu'ailleurs, la doctrine n'y saurait tenir contre les faits. Soumettons-la donc à leur épreuve. Bien loin de nous contraindre à quelque repli dogmatique, nous constaterons, au contraire, que, pour une fois, la réalité dépasse, — et de fort loin, — ce que l'esprit avait pu concevoir.

Douleur et joie ! Il n'est vraiment que dans le sillage de cet Homme que ces deux termes, loin d'apparaître antinomiques, parviennent à s'unir.

La douleur, voire l'amour de la douleur et le désir de la souffrance, alliés à une joie telle qu'aucune autre ne lui est comparable, voilà le mira-

(16) Saint Jean, XV', 11.

(17) *La douleur* (Bonne Presse, Paris).

POUR QU'IL Rf.GXE

de que réalise depuis vingt siècles la charité de cet Homme qu'on appelle le Christ ! Autrement dit, de ces deux choses extrêmes et apparemment inconciliables, — le fait de la douleur et le désir de la joie, — cet Homme fait comme une gerbe unique. Quel exemple pourrait mieux dire Son pouvoir, puisque, commandant au midi comme au septentrion, Il parvient à unir ce qui paraissait irréductiblement opposé aux deux extrémités de notre univers psychologique ?

Cime supreme de l'ordre humain, et que le R.P. Romagnan (,) se plaît à désigner, au terme d'admirables retraites en évoquant, d'une part, ceux qui furent des « comblés » selon le momie et, d'autre part, le témoignage des saints.

Ainsi sont évoquées les paroles de Gœth., disant à Eckermann, vers la fin d'une vie glorieuse s'il en fut : « beaucoup m'envient. Et je n'ai aucun désir de me plaindre du passé. J'ai réussi. J'ai profité de la vie. Pour- tant je ne crois pas avoir eu une semaine de vraie joie ! »

Evoqués aussi les larmes et les regrets de Musset, autre poète célèbre et choyé de la gloire, dès son vivant !

Evoqué le passage du « Journal d'un poète », où Vigny a noté :
* Ecrire, prétend-on, donne de la joie. J'ai écrit. J'ai amusé les deux mon-
« des avec mes pièces de théâtre... Où est la joie ? »

Evoquées, encore, les lignes de Bismarck, confiant à sa sœur qu'il n'avait certainement pas eu plus d'une journée de vraie joie dans sa longue et glorieuse carrière, même en se souvenant du jour où il avait tué son premier lièvre et de celui où Johanna, — sa femme, — avait dit « oui ».

Evoquées ces lignes de Jean-Jacques Brousseau (18) sur Anatole France, l'homme le plus traduit, le plus comblé d'honneurs peut-être de son temps :
- Dans tout l'univers, la créature la plus malheureuse, c'est l'homme ! On
* dit : « L'homme est le roi de la création. » L'homme est le roi de la
! douleur, mon ami... — Mais, mon cher Maître, vous êtes parmi les
« enviés de ce monde. On envie votre génie, votre santé, votre juvén-
« lité... — Assez ! Assez ! Ah ! si vous pouviez lire dans mon âme, vous

(18) ...des Coopérateurs Paroissiaux du Christ-Roi (Chabeuil - Drôme).

(19) Anatole France, en pantoufles, par son secrétaire, Jean-Jacques Brousseau, p. 61.

.. seriez effrayé !... Il me prend les mains dans les siennes, tremblantes
- et fiévreuses. Il me regarde dans les yeux. Les siens sont pleins de
- larmes. Sa face est toute ravagée. Il soupire : — Il n'y a pas, dans
tout l'univers, une créature aussi malheureuse que moi. On me croit heu-
- rous. Je ne l'ai jamais été... une heure... un jour... »

Vigny devait, au moins, trouver la joie quelques mois avant sa mort, mais en retrouvant l'amour de cet Homme qu'on appelle le Christ. Histoire de presque tous les convertis.

Et, au premier tableau des « heureux selon le monde*, le Père Romanian d'opposer l'autre partie du diptyque, celle des saints;

Saint Paul, d'abord, énumérant scs malheurs aux Corinthiens (20), ayant plus souffert que quiconque..., plus de prisons, plus de coups reçus uiu mesure..., maintes fois en danger de mort..., ayant reçu, des Juifs, cinq fois quarante coups de fouet moins un. Trois fois battu de verges, une fois lapidé, perdu au sein des flots un jour et une nuit... Fréquemment en voyage et en péril sur les fleuves... Périls de la part des brigands, périls de la part de ses compatriotes, périls de la part des Gentils..., périls dans les villes, périls dans les déserts..., périls en mer..., périls de la part des faux frères..., et la faim et la soif, le froid et la nudité, sans oublier le souci de toutes les églises... Et pourtant, du fond de l'âme de ce même saint Paul, un cri jaillit : « *Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations !* *

Et, derrière l'Apôtre, pourraient être évoqués des milliers et des milliers de chrétiens. Martyrs allant à la mort, l'action de grâce sur les lèvres :

Un saint Laurent rôtiissant sur son gril et trouvant la force d'y lancer plaisamment à son bourreau : « Je dois être assez cuit de ce côté...; tu - peux me retourner. »

Et sainte Félicité... Et sainte Perpétue... Chacune vingt ans..., leur premier enfant au sein, allant si sereinement à la mort que les païens de Carthage en criaient d'enthousiasme.

Et saint Augustin, qui n'avait point été, pourtant, sans goûter aux joies de ce monde, mais qui s'écriait, après sa conversion : « O Beauté

(20) H' Cor. XI.

« toujours ancienne et toujours nouvelle, je t'ai connue trop tard ! Notre cœur a été fait pour Toi, Seigneur, et il demeure inquiet tant qu'il ne se repose en toi ! »

Et, tout au long de notre histoire, ce chant d'action de grâces s'est perpétué. Saints qui abandonnèrent tout, dont les croix nous terrifient et qui, pourtant, trouvèrent la joie.

Saint Bernard, amenant cinq de ses frères et vingt-cinq gentilshommes à Cîteaux, et disant à son cadet, Nivard, âgé de huit ans : « Nous te laissons le soin de perpétuer la race... A toi le château, etc. » Mais l'enfant de riposter en signifiant qu'il n'entendait pas laisser les grands choisir les joies du ciel et ne garder, lui, que les biens de la terre, et qu'à son tour, donc, il les rejoindrait, l'âge venu.

Et saint Dominique... Et saint François d'Assise qui crut, dans les débuts, que la joie pouvait être de donner aubade aux belles filles.

Et saint Ignace... Dans le « Récit du pèlerin », il dit qu'il rêvait de la première femme d'Espagne. Il trouva mieux, lui aussi ! A saint François-Xavier, qui lui résista deux ans, il disait souvent : « François, tu es mis sur le monde... Tu seras trompé. » Et le fait est qu'après sa conversion..., quand il sera aux Indes, en butte à mille périls et l'objet de haine des radjahs, qui lui en voulaient de révéler à leurs esclaves la grandeur de l'homme, saint François écrira à saint Ignace : « Je connais, aux Indes, un homme qui a tellement de joie qu'il est obligé de dire au Seigneur : Assez ! Ne m'en donnez plus tant. Je ne puis pas la supporter. »

Et le saint Curé d'Ars, répondant à la paysanne qui lui disait combien, après tant de pénitences douloureuses, il serait « attrapé s'il n'y avait rien après »... : « Madame, j'ai des joies telles qu'elles m'ont déjà largement payé de tout. » Etc.

« CET HOMME QU'ON APPELLE LE CHRIST »

Tel est le pouvoir de cet Homme qu'on appelle le Christ, qui fait surabonder la joie au sein de la douleur et au milieu des larmes.

Chef-d'œuvre et comme tour de force de l'humain.

Dès lors, comment s'étonner de la parole de ses ennemis l'accusant d'être un « séducteur » ?

« Mon Jésus n'est pas aimé, parce que mon Jésus n'est pas connu », disait à sa manière Thérèse d'Avila, tant elle était assurée, elle aussi, de cet invincible pouvoir de séduction.

Et le fait est qu'il n'a cessé de croître.

Il y a deux mille ans, on imagine fort bien les prétendus sages de l'époque parlant à son endroit de toquade ou de mode et annonçant avec aplomb qu'il en serait de cette secte comme de bien d'autres : un simple souvenir après une frénésie momentanée.

Or, voici qu'aujourd'hui encore s'ouvre une ère de persécutions auprès de laquelle celles des Néron et des Dioclétien semblent de simples ébauches. Et, comme aux jours de Pierre et de Paul, des Blandine et des Maurice, le monde se retrouve face à un amour de cet Homme aussi vivace, aussi héroïque qu'aux premiers jours de notre ère.

Spectacle d'une foule immense sacrifiant tout pour Lui, victime de tourments mille fois plus perfides que ceux du paganisme antique.

Mystère de la séduction de cet Homme.

Jésus des Augustin et des Thomas, comme des Bernadette et des Germaine;

Jésus des François et des Thérèse, comme des croisés et des zouaves pontificaux;

Jésus des saint Louis et des « saint » Charlemagne, comme des plus humbles réfugiés du Nord-Vietnam;

Jésus du « roi lépreux », comme de sainte Maria Goretti.

Quelle séduction plus universelle concevoir ?

Car, ainsi que Malègue l'a écrit en quelques lignes admirables (*1) :

- * Tous les mécanismes du monde, rien n'est plus facile que d'en croire
- Dieu absent. Us ont cependant été supportés par Lui, en fait, à une
- « certaine heure du temps humain, historiquement, devant des yeux de
- gens qui ont vu, sous des poings qui ont frappé et des bouches qui ont
- craché. Dieu s'est infligé, dans leurs inadaptations et leurs injustices,
- « tous les déterminismes de la terre, la passion, la souffrance, la mort,
- avant de nous les imposer...

(21) *Augustin, ou Le néant est là.*

« Il a pris le corps humain, la physiologie humaine, l'économie de
 « la pauvreté, les modes de vie des basses classes, l'ânesse pour luxe et
 « la poussière des voyages à pied; le type social semi-nomade : pêcheurs
 « et bergers, les plats de poissons et les pains d'orge, le parasitisme de
 « l'apostolat...

« On le coudoyait sans le connaître : — Qui c'est ? — C'est chose...,
 « chose, le fils de l'artisan à domicile. Vous savez bien, le « type » qui
 « prêche entre les barques et les jardins. Il fait encore son bout d'effet
 « sur les étrangers, mais, nous, on le connaît...

« Il a pris les catégories sociales de son temps et de son pays, les
 « obligations rituelles, les codes pénaux, la forme des peines capitales,
 « les images et récits d'un Israélite de Palestine, l'exposition de ses idées
 « et de ses actes par des procédés d'innocents.

« Il a bronché, il est tombé, comme un autre. La pesanteur joue
 « sur Lui. Pour Lui aussi, les pierres sont dures et les madriers lourds. Il a
 « sué en travaillant.

« Il a sué du sang d'homme à Gethsémani, émis des exsudais humains
 « sous le coup de lance du Calvaire. Le microscope ne s'y tromperait pas.
 « Il a souffert avec des nerfs d'homme tous les détails d'une mort d'hom-
 « me, la soif des hémorragies, l'immobilité terrible de la croix. Ses pou-
 « mons ont jeté leur dernier soupir, comme pour tous les morts.

« Il a souffert avec son âme d'homme l'amertume des œuvres humai-
 « nement brisées, l'accablement des grandes défaites, les rires des gens,
 « les branlements de tête, ce ridicule sur ses dernières heures, tout ce
 « qu'il goûtait déjà dans la lie du calice, à un jet de pierre des dor-
 « meurs. Sa mère lui pleurait sur les pieds.

« Il a subi les délaissements de son Père, l'apparent abandon de Dieu,
 « la sécheresse et le désert des dérélictions absolues : cette croix sur la
 « Croix, cette mort dans la mort...

« Il s'est fait passible, mortel, très lentement connu.

« Jamais je ne contemplerai assez l'abîme de la Sainte Humanité de
 « mon Dieu. »

Et, dès lors, qu'avons-nous à faire d'une recherche humaine qui ne
 Le prendrait pour principe et pour centre ?

Si le pauvre humanisme des penseurs de la Révolution a si fortement
 animé les troupes de cette dernière, combien plus vif devrait être notre
 enthousiasme !

En Lui est l'espérance... même naturelle.

En Lui réside la plénitude de l'humain, plénitude de la science et
 plénitude de l'amour.

Et, même si la foi ne nous enseignait pas le divin pouvoir de cet
 Homme sur le genre humain, la raison suffirait à indiquer que Lui seul
 mérite d'être son Seigneur et son Roi.

Il est, à Lui seul, le seul Humanisme.

« *Ecce Homo !* »

Ch a p i t r e i i i

“ Regnum Christi, quod est Ecclesia

** Si les papes reprenaient l'autorité qu'ils avaient au temps de Nicolas II ou de Grégoire VII, ce serait le moyen d'obtenir une paix perpétuelle et de nous ramener à l'âge d'or. »*

Leibniz, protestant.

« Il faut servir Rome, la Rome des principes éternels, comme elle veut être servie, c'est-à-dire en adoptant ses principes selon son infaillible interprétation... Cette Rome publie sans cesse à hante voix ses principes, toujours les mêmes. Elle est au-dessus des petites choses tumultueuses qu'on appelle les événements. Elle est le grand navire qui se dirige à travers une perpétuelle tempête et qui ne livre rien aux sirènes ni aux flots... »

Louis Veuillot.

C'est par l'Eglise que se manifeste, se réalise et s'organise le règne du Christ.

Eglise, espoir du monde, par conséquent, et arche du salut.

Formules trop souvent répétées sans conviction !

(*) « *Le règne du Christ, qui est l'Eglise* » (Catéchisme du Concile de Trente, **IV* part., chap. H. § 73**).

Plus exactement, nous croyons en la force de l'Eglise, puisque nous croyons qu'Elle ne sera jamais vaincue et qu'Elle subsistera jusqu'à la fin des temps; mais, une fois reconnue cette miraculeuse vertu, nous ne croyons plus qu'il soit permis au monde désemparé d'attendre de l'Epoux de Jésus-Christ quelque chose d'analogue à ce que l'histoire nous dit qu'Elle apporta à l'Occident bouleversé par la chute de l'empire romain.

Autrement dit : si beaucoup reconnaissent encore à l'Eglise le pouvoir de diriger et de sauver les âmes, on ne la croit plus capable d'être ce qu'Elle fut : la mère des nations, la gardienne du droit, l'inspiratrice de l'ordre, la conseillère du pouvoir civil, l'animatrice des institutions, l'émulatrice des sciences, des lettres et des arts, la conscience et comme la vie suréminente des peuples et des sociétés. De là notre tendance à chercher le compromis d'alliances monstrueuses qui permettraient à l'Eglise (au moins l'espère-t-on) de prendre toujours soin du salut spirituel de Ses fils, mais qui abandonneraient à des idéologies, forces ou partis totalement étrangers (quand ce n'est pas hostiles) au catholicisme, l'orientation, la responsabilité et le soin de l'ordre politique et social.

Nécessité, par conséquent, de réapprendre qu'il n'est de salut et, partant, d'espérance, même temporels, qu'avec l'Eglise, dans l'Eglise, par l'Eglise, et qu'en dehors d'Elle, toute prétendue lumière est trompeuse, toute force décevante.

Méditation sur l'Eglise, dont Monseigneur Rodhain indiquait récemment le thème... Méditation sur une longévité et une jeunesse de l'Eglise, « qui devraient sans cesse nous émerveiller. »

Et « ceci, précise Monseigneur Rodhain (1), je voudrais le crier pour
« réagir contre cette frénésie contritionnelle qui se développe curieusement,
« depuis dix ans, chez les fils de l'Eglise : certains se frappent sans cesse
« la poitrine, mais en mettant l'Eglise en accusation. Ce mea culpa
« facile n'est pas fatigant pour leur poitrine personnelle.

« Louis Veuillot conseillait d'avoir toujours sur son bureau une his-
« toire de l'Eglise en cours de lecture. Dans le seul domaine de la charité,
« je prétends que l'Eglise est incomparable. Auriez-vous le zèle de saint
« Vincent de Paul, brûleriez-vous du désir louable de décupler sans délai
« la charité de la chrétienté, vous êtes tout de même obligé, avant de
« condamner, de comparer. Voulez-vous, alors, me dire quelles sont les
« autres institutions qui présentent un bilan égal, c'est-à-dire qui, en

(1) *Message du «Secours Catholique», février 1956.*

« tous les points du monde, — avec une permanence de vingt siècles consécutifs, avec une formation pénétrant jusqu'au fond de l'âme, — ont réalisé ou réalisent, au service de la misère humaine, un labeur égal à celui de l'Eglise ? Cherchez dans l'annuaire des institutions actuelles, Cherchez dans le passé. Cherchez, et vous ne trouverez pas...

« Lisez chaque jour une seule page de l'histoire de l'Eglise. Vous constaterez que chaque idée sociale nouvelle, que chaque progrès de la civilisation ne sont que le fruit d'un cep dont la sève chemine lentement depuis des racines plantées dans la vraie vigne de l'Evangile. »

Contre « les symptômes évidents... d'un avenir super-barbare, a pu s'écrier l'évêque de Reggio d'Emilie, il n'y a qu'un rempart : l'Eglise du Christ. »

L'EGLISE. SALUT DE LA SOCIETE CONTEMPORAINE

Or, « y a-t-il jamais eu une époque où l'Eglise catholique soit apparue comme maintenant le signe levé parmi les nations ? (2).

« L'Eglise seule, lisons-nous dans *Ubi Arcano Dci*, jouir à jamais du pouvoir efficace d'extirper de la vie publique, de la famille et de la société civile la plaie du matérialisme, qui a déjà opéré tant de ravages; d'y faire pénétrer les principes chrétiens bien supérieurs aux systèmes des philosophes sur la nature spirituelle ou l'immortalité de l'âme; d'opérer le rapprochement de toutes les classes de citoyens et d'unir le peuple tout entier par les sentiments d'une profonde bienveillance et par une certaine fraternité; de défendre la dignité humaine et de l'élever jusqu'à Dieu; de corriger, enfin, et d'améliorer les mœurs publiques et privées...

« C'est qu'il n'est point d'institution humaine en mesure d'imposer à toutes les nations une sorte de code international adapté à notre époque, analogue à celui qui régissait, au Moyen-Age, cette véritable société des nations qui s'appelait la Chrétienté. Elle aussi a vu commettre, en fait, beaucoup trop d'injustices; du moins, la valeur sacrée du droit demeurait incontestée, règle sure d'après laquelle les nations avaient à rendre leurs comptes.

2) Pic XII (*Osservatore Romano* du 2 juillet 1954).

« Mais il est une institution divine capable de garantir l'inviolabilité
« du droit des gens : une institution qui, embrassant toutes les nations,
« les dépasse toutes, qui jouit d'une autorité souveraine et du glorieux
« privilège de la plénitude du magistère; c'est l'Eglise du Christ : seule,
« elle se montre à la hauteur d'une si grande tâche, grâce à sa mission
« divine, à sa nature, à sa constitution même et au prestige que lui confè-
« rent les siècles; et les vicissitudes des guerres, loin de l'amoindrir, lui
« apportent de merveilleux développements... »

Nous pensons avoir assez insisté dans la première partie de cet ouvrage sur ce que le Père Clérissac appelait « l'équation et la convertibilité de ces deux termes : le Christ et l'Eglise ». Qu'on ne s'étonne donc point si nous nous attachons maintenant à une description plus pratique de la puissance de cette dernière.

Car, l'Eglise au sens plein, au sens fort, au grand sens paulinien de l'« Epître aux Ephésiens », ce n'est, ni plus ni moins, que l'humanité toute entière, régénérée en Jésus-Christ, autant dire la seule humanité cohérente et vraiment ordonnée, la seule humanité qui soit ce qu'elle doit être; l'humanité fidèle à sa vocation, l'humanité conforme au plan du Créateur.

Eglise vivante, éternelle, universelle, ineffablement une au regard de la foi.

« Cette société divine, nous a-t-on écrit, met en communication totale,
« unit en un seul tout, dans le dévouement des supérieurs aux inférieurs
« et dans la subordination des inférieurs aux supérieurs, tous les anges,
« tous les saints et tous les fidèles de la terre à Dieu et, entre eux, en
« Dieu.

« Cette société divine, animée par l'Esprit de Dieu, éclaire, embrasse
« et unit dans la même vérité, dans le même amour et dans le scrupuleux
« respect de leur personnalité et diversité, tous ses enfants, toutes les
« patries, toutes les races, en un mot, toute la famille humaine.

« En vivant en union réelle avec l'Eglise, on participe, on communie
« réellement à sa lumière, à son amour, à sa vie, à sa force et à son action
« divine... »

Quelle organisation plus vaste, quelle force plus une pourrait lui être comparée ? Et que sont, auprès d'elle, ces agrégats de sectes, voire l'appareil de ce Parti Communiste qui, pour l'instant, terrorise le monde?

On objectera que ces sectes et ce parti n'en ont pas moins répandu la Révolution dans le monde sans que l'Eglise parvienne à l'empêcher, et que, par là, on peut douter de l'efficacité de cette force, au moins en ce qui a trait au salut des nations.

Mais le cardinal Pie n'a pas manqué d'indiquer l'erreur initiale d'un tel propos : « On veut la guérison sociale, observait-il, sans la profession de foi sociale. Or, à ce prix, Jésus-Christ, tout puissant qu'il est, ne peut pas opérer notre délivrance; tout miséricordieux qu'il est, il ne peut pas exercer sa miséricorde ».

« Tout est immuable, en effet, tout se tient, tout s'enchaîne dans l'Eglise, note Crétineau-Joly (3) : sa foi, ses principes et sa manière de combattre ».

Quand, cessant de la considérer dans les hommes qui la composent, hommes pécheurs qui, parfois, la défigurent et sèment la zizanie (où l'Eglise ne faisait germer que l'unité bienfaisante) on la voit alors apparaître, selon l'image du Psalmiste (4), comme cette Jérusalem « *quae aedificatur ut civitas: cujus participatio cjus in idipsum* * — Jérusalem « *bâtie comme une ville forte, où toutes les parties se tiennent l'une l'autre.* »

C'est à ce titre que l'Ecriture peut la dire encore « *terrible comme une armée en ordre de bataille.* »

Ces images sont vigoureuses. Proposées par l'Esprit-Saint, elles doivent faire l'objet d'un examen serré, véritable méditation.

Or, c'est l'unité de l'Eglise qu'elles expriment avant tout. Autrement dit, qu'on n'attende point la victoire de l'Eglise si l'on commence, d'abord, par désarticuler son dispositif.

Parce qu'elle est l'armée la plus parfaite, elle est aussi la plus ordonnée, la plus disciplinée, incomparablement une sous l'impulsion et comme dans la main de son chef.

(3) *L'Eglise romaine en face de la Révolution*, t. I. p. 122.

(4) *Psaume* 121, verset 3.

Point de mobilisation partielle à escompter au profit de quelque cause privée. Ceux qui la tenteraient trahiraient l'Eglise dans ce qu'elle a de plus essentiel. Trahissant l'unité de l'Eglise, ils se priveraient, par là même, de ce qui fait sa force.

De là vient qu'elle a toujours déçu, et déçoit encore ceux qui ne voulurent et ne veulent recourir à elle qu'en partie, pour la seule puissance matérielle, par exemple, de telle de ses œuvres ou organisations.

« Jérusalem... dont toutes les parties se tiennent l'une l'autre », elle s'est toujours refusée à ce genre de dislocation utilitaire. Répétons-le, c'est cette unité qui fait sa force.

Aussi, pour pouvoir raisonnablement espérer en elle, il faut la prendre telle que Dieu l'a voulue, connaître sa mission, savoir que cette armée — sous peine de perdre sa raison d'être — ne peut et ne veut se battre que pour la gloire de son Chef.

On connaît les sarcasmes de Veuillot contre cette bourgeoisie voltairienne et athée qui n'espérait en l'Eglise que pour sauver ses biens de quelque éventuelle spoliation communiste. « Hors de l'Eglise point de salut... » pour le coffre-fort », ironisait le directeur de « L'Univers ».

Or, voilà bien le genre d'espérance que Dieu doit à Sa gloire de confondre.

Autrement dit : on n'utilisera pas l'Eglise. On la sert. On épouse sa cause. Et ce n'est qu'à cette condition qu'on peut espérer, en triomphant avec elle, bénéficier, par surcroît, des bienfaits sociaux que sa victoire implique. Toute autre attitude, si habile qu'elle soit, n'est qu'un naturalisme plus ou moins déguisé.

Or, le nombre est trop grand de ceux qui oublient, aujourd'hui, que l'Eglise est d'ABORD ordonnée à la plus grande gloire de notre Seigneur Jésus-Christ. De là viennent les déceptions de ceux qui tendraient à en faire, avant tout, un office international de défense des droits de l'homme ou de lutte contre l'injustice sociale.

Pour admirables qu'elles soient, ces fins ne sont pas (au moins directement) celles de l'Eglise; elles peuvent être et sont naturellement ce « surcroît » divinement promis à ceux qui recherchent d'abord le royaume de Dieu et sa justice; et c'est la raison pour laquelle les résultats sont minces dès qu'on a l'imprudence de renverser l'ordre de ce rapport, et d'accaparer l'Eglise au profit d'une de ces fins secondaires.

Ainsi s'explique que l'Eglise puisse être dite, tout à la fois, misérablement faible ou terriblement puissante : misérablement faible, pour ceux

qu'obnubile le seul désir de réalisations temporelles; terriblement puissante pour ceux qui ont compris sa nature et comme la tactique de son combat, quand il est mené conformément à son esprit.

Autrement dit : ce sont nos trahisons, nos misérables petits calculs d'ambitions bornées à la terre qui paralysent l'Eglise et la tiennent comme en échec, au moins localement et temporairement. Mais, dès lors que les siens lui demandent, d'abord, « l'unique nécessaire », il n'est point de domaine où n'éclate immédiatement sa bienfaisante puissance.

FORCE DE L'EGLISE

Force de l'Eglise dont il n'est pas inutile de dresser comme un sommaire bilan.

Devant la division des catholiques, devant tant d'efforts sataniques pour briser l'unité de l'Eglise et, par là, diminuer sa puissance, il n'est pas inutile d'en voir les forces profondes, en dépit des petits calculs. C'est dans ces forces que nous puiserons une invincible espérance.

Voici le plan que nous suivrons :

- Force de Marie, force de l'Eglise
 - Un chef visible, le Pape
 - Une doctrine infaillible
 - Une doctrine éprouvée
 - A. - Opportunité de la doctrine de l'Eglise
 - B. - Le réalisme de l'Eglise et son sens de l'histoire
 - Puissance de l'Eglise, espoir du monde
 - Puissance matérielle de l'Eglise
 - Quelques exemples de cette force :
 1. - les Exercices Spirituels de saint Ignace.
 2. - la guerre de Vendée et les « mulotins ».
 3. - la Légion de Marie et l'Œuvre de Coopération paroissiale du Christ-Roi.
- « L'enfer ne prévaudra pas contre elle ».

POUR QU'IL RÈGNE

FORCE DE MARIE, FORCE DE L'EGLISE

« Marie et l'Eglise ne sont pas, en effet, écrit fort justement S. Exc.
« Monseigneur Suenens (5), deux réalités hétérogènes; elles sont un même
« mystère, vu sous deux aspects différents. Ne disons-nous pas : notre
« Mère la Sainte Eglise, comme nous disons : notre Mère, Marie ?

« C'est qu'en effet, nous sommes en présence d'un mystère assez sem-
« blable. La tradition, qui nous dit que nous sommes nés de l'Esprit-Saint
« et de Marie, affirme pareillement que nous sommes engendrés par
« l'Esprit-Saint et par l'Eglise. Aussi bien, saint Léon a-t-il pu dire :
« L'eau du baptême est comme un sein virginal, et le même Esprit qui
« descendit sur Marie remplit la fontaine sacrée (6). Dans ces conditions,
« la dévotion à Marie est déjà dévotion à l'Eglise.

« Il y a un lien si véritable entre Marie et l'Eglise que, tout natu-
« rellement, les protestants nient à la fois les dogmes Relatifs à Marie
« et à l'Eglise. Au témoignage de Scheeben, un protestant n'a-t-il pas
« déclaré que les catholiques défendent et glorifient en Marie leur concep-
« tion de l'Eglise comme Mère et Médiatrice de la grâce ?...

« Vraiment, ce n'est pas par hasard que l'Evangile, toujours si discret
« sur elle, mentionne la présence de Marie à chacune des trois étapes de
« la fondation de l'Eglise : l'incarnation, la Passion, la Pentecôte. Le
« mystère ecclésial est un mystère marial. Il jaillit, le même jour, à la
« même heure, d'un même amour de Dieu. Ou, plus exactement, Dieu
« a voulu l'Eglise comme suite et prolongement de Marie. L'Eglise est
« à l'image de Marie. C'est l'Eglise qui ressemble à Marie et non Marie
« qui reproduit l'Eglise.

« L'Eglise est fille de Marie : elle existe, vit, opère dans sa dépen-
« dance et par une médiation dérivée de la sienne.

« C'est cela que signifie la formule classique : « *Ecclesia imitatur*
« *Matrem Christi* — *L'Eglise imite la Mère du Christ*. » Il s'agit ici de
* beaucoup plus que d'une pâle imitation extérieure ou de quelque rap-
« prochement ingénieux : c'est un même mystère de génération spirituel e.

« Marie et l'Eglise forment un tout organique...

(5) *Théologie de l'apostolat*, p. 208 (Descléc de Brouwer).

(6) *Sermo IV de Nativ.*, n. 3.

« En toute vérité, je puis dire que l'Eglise dépend de Marie. Ou, si nous prenons l'Eglise dans son sens plénier, que Marie entre dans l'idée même de l'Eglise comme sa partie la plus éminente et la plus noble après le Christ, qui en est la tête... *

Voilà ce qu'il faut rappeler chaque fois qu'on se soucie d'avoir une conscience plus précise des arguments fondamentaux de notre espérance en l'Eglise.

« Je mettrai une inimitié entre toi et la Femme, entre ta postérité et la sienne; celle-ci Cécrasera la tête et tu la meurtriras au talon. »

Texte célèbre, qu'une foule de saints a médité ou commenté, mais qui semble, plus que jamais, l'exergue indispensable à tout développement tendant à présenter Marie à l'avant-garde du combat gigantesque de l'Eglise contre l'inférieure Révolution.

Rôle contre-révolutionnaire de Marie, que rend plus sensible encore Son apparition à Fatima, au moment où triomphait à l'autre bout de l'Europe la subversion moscoutaire.

« Je mettrai une inimitié entre toi et la Femme. »

« Toi, c'est Satan, commente Monseigneur Delassus (7); la Femme, c'est Marie. La race du serpent comprend la foule de ceux qui le suivent, anges et hommes. Il leur communique quelque chose de son odieuse puissance. » *« Et dedit illi draco virtutem suam et potestatem suam »,*isons-nous dans l'Apocalypse (8), *« et le dragon lui donna sa force et sa puissance. »*

Au contraire, la race Je la Femme, c'est la multitude des fidèles: anges et hommes.

Et nous savons que c'est cette race qui l'emportera; que ce sera la Vierge; que ce sera l'Eglise, par le secours de Marie; que les vainqueurs seront tous ceux qui feront leur la cause de cette Reine l'invoquant et combattant pour Elle jusqu'à la mort.

« Donnez-moi une armée qui récite le chapelet, disait saint Pie X, et je ferai la conquête du monde. »

(7) *Im Conjuratiō Anti-hérétique, t. III, p. 836.*

POUR QU'IL RÈGNE

Sous un langage plus familier et plus direct, c'est toujours la même doctrine, la même foi, la même espérance en la force, en la victoire de l'Eglise par Marie.

Mais les arguments d'une telle espérance ne sont-ils point trop mystiques pour être ceux d'une troupe nombreuse ? Cette espérance n'est-elle pas inaccessible à trop de chrétiens ? On peut répondre que la grâce de Dieu étant offerte à tous, la faute n'en est pas à Lui, si notre foi est chancelante.

Mais Dieu est miséricorde ! Et s'il est vrai qu'« *à la brebis tondue Il mesure le vent* », aux pauvres pécheurs que nous sommes, notre Père donne, avec l'Espérance surnaturelle en Marie-Immaculée, l'aide d'un Chef visible, immaculé dans la Doctrine qu'il enseigne et rempli des lumières de l'Esprit-Saint : celui que sainte Catherine de Sienne appelait « *doke Christo in terra* », Sa Sainteté le Pape.

UN CHEF VISIBLE, LE PAPE

Pierre vivant parmi nous n'apparaît-il point comme l'argument d'une espérance contre laquelle nous péchons trop souvent ?

« Au milieu de tant de désillusions et d'un si profond bouleversement d'idées et de mœurs, faisait observer Léon XIII en 1892, l'instinct même du salut commun avertit les peuples de se serrer plus étroitement autour de l'Eglise qui a dans ses mœurs le ministère du salut, d'adhérer à cette pierre fondamentale, hors de laquelle la justice et l'ordre social ne sauraient avoir de base. »

C'est un fait qu'on peut taire, mais qu'on ne peut nier : depuis le XVIII^e siècle et la grande poussée du flux révolutionnaire, la papauté seule a vu clair, la papauté seule a donné l'alarme. Les derniers papes surtout — dont un est déjà sur les autels et un second en passe d'y être — n'ont cessé de proclamer les vérités qui doivent être le principe de notre salut. Car, si l'on étudie le « *Syllabus* » de Pie IX et les encycliques de Léon XIII, de saint Pie X, de Benoît XV, de Pie XI et de Pie XII, on ne peut pas ne pas voir que ces vérités rappelées à la société chrétienne forment un monument d'une homogénéité parfaite, d'une solidité incomparable, et telles qu'au regard de cet ensemble prestigieux, rien ne tient

ou tout apparaîût tronqué de ce que le laïcisme peut opposer à l'enseignement des pontifes romains depuis plus d'un siècle.

Aussi Léon XIII exprimait-il une vérité incontestable lorsqu'il écrivait, en 1878, dans l'encyclique «*Inscrutabili*» : « Si on contemple les œuvres du pontificat romain, que peut-il y avoir de plus inique que de nier combien les papes ont bien mérité de la société civile ? Nos prédécesseurs, voulant pourvoir au bonheur des peuples, n'hésitèrent jamais à s'exposer à d'âpres difficultés... Ce fut le siège apostolique qui ramassa les restes de l'antique société détruite et les réunit ensemble. Il fut le flambeau qui illumina la civilisation des temps chrétiens, l'œuvre de salut au milieu des tempêtes, le lien sacré de la concorde qui unit entre elles des nations éloignées et de mœurs diverses; il fut, enfin, le centre commun où l'on venait chercher aussi bien les doctrines de la foi que les auspices de la paix et les conseils des actes accomplis... »

« Plût au ciel que cette autorité salubre n'eût jamais été négligée ou répudiée ! Le pouvoir civil n'eut pas perdu cette auréole auguste et sacrée que la religion lui avait donnée; on n'aurait pas vu s'allumer tant de séditions et de guerres, tant de royaumes, autrefois florissants, tomber aujourd'hui du faîte de la prospérité. »

Argument d'une invincible espérance.

Ce que les souverains pontifes ont réalisé, ils peuvent l'accomplir encore, si vraiment les chrétiens sont décidés à le vouloir.

Or, ils ne peuvent le vouloir que s'ils reprennent conscience de ce que signifie, de ce que représente, au naturel comme au surnaturel, la papauté.

Les dogmes mariaux de l'immaculée Conception et de l'Assomption, et le dogme de l'infaillibilité Pontificale forment un tout que nous ne pouvons pas ne pas considérer comme un « signe » donné par Dieu à Son Eglise en ces derniers temps.

Au reste, si chaque concile propose à son siècle un enseignement plus adapté à ses besoins, comment ne pas être frappé du fait qu'après avoir stigmatisé le naturalisme comme l'erreur type de notre ère révolutionnaire, le Concile du Vatican a manifestement indiqué le remède en désignant le pape par la proclamation même de son infaillibilité ?

Leçon trop méconnue sans cloute de saint Pie X, alors patriarche de Venise : « La société est malade, toutes les parties de son corps sont « touchées; les sources de la vie sont atteintes. L'unique refuge, l'unique « remède, c'est le pape (9) ».

Et qu'on n'objecte point l'aggravation de nos maux depuis que ces paroles ont été écrites ! Le cardinal Pie a depuis longtemps réfuté ce genre de désespoir dans un de ses commentaires sur le combat de David et de Goliath.

« Comme il était insolent ce Goliath, écrit-il... comme il s'avavançait « fièrement, chaque matin, devant le camp d'Israël; comme il était glo- « rieux de sa stature colossale; comme il jetait à ses adversaires des défis « méprisants, des sarcasmes moqueurs... »

« Le Goliath de l'impiété, poursuit le cardinal Pie, le Goliath de « la Révolution, il a de ces mêmes défis, de ces mêmes insolences... « Qu'il prenne garde, pourtant ! Comme David, vous avez une fronde; « c'est votre foi. Comme lui, vous avez pour arme une pierre; elle porte « un nom divin : « *petra autem erat Christus — cette pierre, c'est le* « *Christ*, et c'est aussi celui que le Christ a nommé Lui-même Pierre : « « *Tu es Petrus* ». Avec cette fronde et cette pierre, et le nom du Sei- « gneur, vous renverserez Goliath. »

Le moderne Goliath semble, d'ailleurs, se faire moins d'illusions que son ancêtre biblique. Car, si trop de chrétiens mésestiment le pouvoir et l'importance de la papauté, il est significatif de voir le communisme, même dans les contrées où il semble n'avoir plus rien à craindre, continuer à désigner l'homme du Vatican comme son ennemi le plus redoutable et toujours dangereux. Au point qu'on a pu dire, non sans humour,

(9) « Comment doit-on aimer le pape ? écrivait encore saint Pie X. Non pas « par des paroles seulement, mais par des actes, et avec sincérité... Quand on aime « le pape, on ne s'arrête pas à discuter sur ce qu'il conseille ou exige, à chercher « jusqu'où va le devoir rigoureux de l'obéissance, et à marquer la limite de cette « obligation. Quand on aime le pape, on n'objecte point qu'il n'a pas parlé assez clai- « rement, comme s'il était obligé de redire directement à l'oreille de chacun sa « volonté clairement exprimée tant de fois, non seulement de vive voix, mais par « des lettres et autres documents publics; on ne met pas en doute ses ordres, sous « le facile prétexte, de qui ne veut pas obéir, qu'ils n'émanent pas directement de « lui, mais de son entourage; on ne limite pas le champ où il peut et doit exercer « sa volonté; on n'oppose pas à l'autorité du pape celle d'autres personnes, si doctes « soient-elles, qui diffèrent d'avis avec le pape. D'ailleurs, quelle que soit leur « science, la sainteté leur fait défaut, car il ne saurait y avoir de sainteté là où il y « a dissentiment avec le pape. » (*Discours aux prêtres de l'Union apostolique*, du 2 décembre 1912.)

qu'en Chine, par exemple, les communistes ont contribué beaucoup plus que les missionnaires à répandre l'idée de la puissance pontificale et de son prestige dans le monde.

Il devrait y avoir là, pour nous, une grande leçon.

Elle ne serait point la première à nous venir de la Révolution. Les sectes, on le sait, vouèrent toujours une implacable haine au Pontife Romain. Elles tentèrent de l'abattre par la violence. Ayant échoué, l'une d'elle nourrit l'espoir insensé de s'emparer de cette force redoutable, par la ruse. Elle s'efforça d'avoir, quelque jour, « un pape de son parti » (10).

« Par le bras, par la voix, par la plume, par le cœur de ses innom- « brables évêques, prêtres, moines, religieux et fidèles de toutes les lati- « tudes, lit-on dans les « Instructions de la Haute-Vente italienne », la « papauté trouve des dévouements sans cesse prêts au martyre et à l'en- « thousiasme. Partout où il lui plaît d'en évoquer, elle a des âmes qui « meurent, d'autres qui se dévouent pour elle. C'est un levier immense « dont quelques papes seulement ont apprécié toute la puissance. Encore « n'en ont-ils usé que dans une certaine mesure » (11).

Malgré le blasphème et l'odieuse inversion d'un pareil jugement, reconnaissons qu'en parlant ainsi, les conjurés ne faisaient que résumer l'histoire à leur façon...

L'union au pape fait donc la force de l'Eglise, et l'expérience prouve, en effet, que les grandes heures de son histoire n'ont jamais été celles où le Saint-Siège apparut humilié, abaissé, contesté ou sans audience. Ainsi, ce sont les faits eux-mêmes qui, depuis vingt siècles, se sont chargés de proclamer la vérité de la formule « *ubi Petrus, ibi Ecclesia* ». Dans la gloire comme dans les humiliations, « *où est Pierre, là est l'Eglise* ».

(10) En 1806, un militaire, Jean-Baptiste Simoni, ayant lu l'ouvrage de Barruel. lui écrivit de Florence une lettre où il expliquait comment la judéo-maçonnerie, en Italie et en Espagne notamment, avait gagné à sa cause un grand nombre d'ecclésiastiques: des prélats, des évêques, et même des cardinaux: « Ils ne désespèrent pas « d'avoir un pape de leur parti ». Barruel eut, d'abord, la pensée de publier cette lettre; mais il se dit qu'en saine critique, ce qui s'y trouverait exposé exigerait des preuves impossibles à produire. Il se contenta donc d'en présenter l'original au cardinal Fesch pour être communiqué à l'empereur, puis il l'envoya au pape. Quelques mois plus tard Sa Sainteté lui lit écrire, par l'abbé Tetta, son secrétaire, que « tout annonçait la véracité et la probité de celui qui avait ainsi découvert ce dont « il avait été témoin... ». Cf. Mgr Delassus, *La Conjuración Anti-Chrétienne*, p. 363-365.

(11) Cité par Mgr Delassus, opus cit., p. 364.

POUR QU'IL RÈGNE

Les ennemis de l'Eglise, quand ils ont dû reconnaître la puissance que lui confère l'autorité du Pape se sont rabattus sur la calomnie et ils ont présenté le Pontife suprême comme un personnage machiavélique qui tiendrait ses troupes sous une habile domination.

Or, la force du Pape n'est pas essentiellement d'ordre naturel. Elle tient au privilège de son infaillibilité.

La Révolution ne s'y est pas trompée quand elle s'est opposée au dogme de l'infaillibilité pontificale. C'était bien là, dans un siècle de lutte, la certitude inébranlable, donnée par Dieu, que celui qui suivrait le Pape ne serait pas dans l'erreur. Nouveau gage d'espérance !

UNE DOCTRINE INFAILLIBLE

C'est vraiment une insulte à Dieu que de faire apparemment si peu de cas des dons merveilleux ainsi dispensés par « l'infaillibilité » (12).

Savoir où est la vérité et n'y point courir, ou ne s'y référer que d'une façon distraite, fragmentaire, désinvolte, quelle perversion de l'intelligence et du cœur !

On accepte sans discussion les moindres propos d'un « leader » mais on ignore l'enseignement du pasteur infaillible. Et quand on consent à l'étudier, c'est avec des craintes et des précautions dont on n'use point avec les ouvrages les plus pervers.

Quiconque lit Sartre, Gide ou la Sagan, sans réticences, se trouve soudain pris de scrupules à la lecture des Papes. A l'en croire, il ne fau-

(12) Certes! nous dira-t-on, niais cette infaillibilité se borne à ce qui, dans l'enseignement pontifical, a trait à la foi et aux mœurs... Nous l'entendons bien ainsi. Mais, précisément, et même contenu dans ces limites, cela est énorme, car c'est vraiment l'essentiel. Serait-il devenu nécessaire de rappeler que l'important c'est de ne pas errer sur l'important ? Ajoutons que bien peu, aujourd'hui, se font une idée juste de ce qu'il faut entendre par « mœurs ». Ce mot évoque pour eux le domaine très étroit de quelques problèmes élémentaires: pudeur, réciproque amabilité, défense contre le crime et le vol... En réalité, le problème moral n'est autre que le problème de l'homme comme tel, qu'il s'agisse de sa vie publique ou de sa vie privée. Donc, l'assurance de l'infaillibilité en matière de foi et de mœurs, cela ne représente, ni plus ni moins, que l'assurance du vrai dans l'ordre de ce qui est l'humain par excellence, dans ce qui caractérise l'homme en tant que tel, « l'ordre » tout court.

drait lire aucun texte pontifical sans l'assistance immédiate d'un théologien.

Comme si les enseignements pontificaux n'étaient pas un des plus sûrs instruments de la victoire, un des plus sûrs arguments de notre espérance !

« Les catholiques finiront pas avoir raison, écrivait Blanc *de* Saint-Bonnet, dès 1878; il n'y a qu'eux qui aient une doctrine (13)14. «Car, même au point de vue politique, le catholicisme porte, en réalité, la vraie force, la force des croyances, d'où dérivent les mœurs, les pensées, les lois, les institutions, seule force capable encore de se mettre à la tête du monde et de le ramener au port. Cela tient à ce que l'on n'a pas enseigné l'application de la théologie à ces matières et que, de plus, on ne tient pas assez compte des encycliques des Souverains Pontifes » (u).

Tout le monde reconnaît ce besoin d'une doctrine sérieusement éclairée par la théologie.

« La lutte engagée, écrit M. l'abbé Combes, est, avant tout, une guerre de doctrine » (15).

Si nous avons la foi et si nous connaissions la sûre doctrine de l'Eglise, nous ne pourrions douter de l'issue de cette guerre tant la supériorité des catholiques y pourrait être écrasante.

Quelle force que d'être assuré de la rigueur de ses raisons !

Oui, l'espérance est catholique parce que c'est seulement avec une doctrine cohérente et vraie qu'on dispose des forces indispensables à une action vigoureuse et décisive.

Quand semble approcher le temps où le catholicisme et le communisme seront les seules forces en présence, voyons l'importance que Lénine attache à « l'idéologie ». Que ceux d'entre nous qui tendraient à la sous-esti-

(13) *La Restauration*, p. 473.

(14) Préliminaires au *Livre de la Chute*. — On peut y lire encore: a La méta-physique est ce qui manque le plus, de nos jours, aux hommes cultivés comme à un grand nombre de savants et de lettrés, par exemple aux esprits tels que Darwin, Raspail, Hugo, Littré, Renan, et à la foule croissante des athées politiques... Ces sortes d'esprits, visiblement mutilés par le xvuf siècle, ont entre eux une telle ressemblance intellectuelle qu'on lrs dirait sortis d'un seul moule. Tous emploient avec art l'attention, la mémoire, l'analogie et la comparaison; mais ils sont comme des idiots sur les idées de cause, de loi, d'éternité, d'infini, enfin sur presque toutes les idées rationnelles » (p. 99).

(15) *Le retour offensif du paganisme*.

mer, comprennent l'utilité d'une doctrine solide par les leçons de l'adversaire (16).

Si un Lénine considérait comme indispensable ce qui, pour lui, n'était qu'idéologie toujours mouvante, dialectique contradictoire et sans cesse en contradiction, comment faire fi. quant à nous, catholiques, de cette immense réserve de force que pourrait et devrait être notre connaissance d'une doctrine toujours cohérente ?

Quel renversement de forces le jour où les catholiques seront vraiment décidés, comme les y invitait Pie XII, « à faire rendre à la doctrine » *de l'Eglise* son maximum d'efficience et son maximum de réalisation » !

L'enseignement romain, repris par les évêques et diffusé jusqu'aux extrémités de la terre, offre en propre toutes les formules du salut individuel ou collectif, parce qu'il offre toutes les ressources de la vérité et, donc, de l'ordre. C'est toute la doctrine de l'Eglise qu'il faudrait pouvoir dérouler ici dans ses moindres détails !

Certes ! nous dira-t-on; mais au plan de l'action, des résultats et donc de l'espérance, ces avantages risquent d'être vains. Pour simple et vraie qu'elle soit, la doctrine pontificale est trop manifestement contraire à l'esprit de notre monde révolutionnaire. Elle ne sera pas entendue parce qu'elle ne sera pas écoutée. L'argument de psychologie préalable commande tout le reste. Il est vain de prétendre lutter contre de telles forces. Même quand on veut les combattre, il faut éviter de les contredire si ouvertement.

(16) a Les émeutes primitives exprimaient déjà un certain éveil de conscience, « Ixs ouvriers commençaient..., je ne dirai pas à comprendre, mais à sentir la nocessite d'une résistance collective... Les grèves de la fin du siècle révèlent beaucoup d'éclairs de conscience... Elles restaient cependant un mouvement purement spontané. Les ouvriers ne pouvaient pas posséder encore la conscience social-démocrate, qui ne pouvait leur être apportée que de l'extérieur... La conscience socialiste ou révolutionnaire ne pouvait venir que de la classe bourgeoise, des intellectuels, des fondateurs du socialisme scientifique: Marx et Engels étaient des intellectuels bourgeois. » (*Œuvres Complètes*, t. IV, p. 437438.)

« La conscience socialiste contemporaine ne peut se constituer que sur la base d'une profonde connaissance scientifique... Ainsi donc, la conscience socialiste est un élément importé du dehors et non quelque chose qui surgit spontanément. » (*ZbWenu* t. IV. p. 446.)

UNE DOCTRINE EPROUVEE

A) *Opportunité de la doctrine de l'Eglise.*

A cet argument de l'opportunité, ne craignons pas de répondre que jamais la doctrine de l'Eglise ne fut plus opportune. Et cela, non seulement parce qu'elle est vraie et que la vérité seule a toujours eu les promesses de salut et de paix, mais parce qu'elle est, plus particulièrement aujourd'hui, susceptible d'être écoutée, comprise et, finalement, appliquée.

Songeons, en effet, aux temps de Pie IX, de Léon XIII et de saint Pie X. Bien qu'aussi efficace en lui-même parce qu'aussi vrai, l'enseignement de l'Eglise avait alors moins de chances de succès.

Le monde était comme hypnotisé par le prestige des idées modernes, fasciné par le « scientisme », par le mythe d'un « Progrès » irréversible, obnubilé par sa foi en une évolution dont le terme devait être la fraternité universelle.

Pénétrés de libéralisme, des chrétiens étaient fermés par là à l'intelligence des leçons de l'Eglise. Le *Syllabus* gênait. L'Encyclique *Rerum Notarum* paraissait subversive.

L'intransigeance d'un saint Pie X passait pour maladresse de paysan. Comme cela est loin !

Le désarroi, le découragement, un âpre scepticisme nous accablent (1').

Cruellement désabusés, au moins sommes-nous disponibles ! Personne, au fond, ne croit plus aux systèmes sous lesquels, naguère, d'aucuns prétendaient écraser le catholicisme.

(17) Les réponses à une enquête du *Figaro* ne découvrent pas autre chose.

«— Ce que la jeunesse demande, était-il dit dans l'une d'elles, c'est un idéal, « une prise de conscience collective. Idéal qui, malheureusement, reste à définir... »

«— Pourquoi les jeunes qui voient, qui réfléchissent, militeraient-ils.' lisait-on « dans une autre. Pour le frigidaire de l'ouvrier américain, avec le massacre en « perspective, ou pour l'espoir de frigidaire de l'ouvrier russe, avec l'obéissance « passive, la corde de Prague et le knout de Sibérie ? Cruel dilemme. » (Le *Figaro*, 30-12-52.)

«__ Nous avons vu toutes nos illusions détruites, est-il affirmé encore, nos élans «brises, nos espoirs déçus; aussi, maintenant, nous renonçons à tout, nous ne croyons « plus à rien. » (*Ibidem*, 13-12-52.)

a__ La politique m'écœure, le spectacle des cinq dernières années me donne à la nausée. Le nationalisme est dépassé. La démocratie, personne n'y croit plus « beaucoup. Le communisme est une abstraction pratiquement irréalisable. »

A peine quelques slogans circulent-ils, mais lancés beaucoup plus par habitude ou intérêt que par la ferme conviction de ceux qui les diffusent.

Croyons-en, pour une fois, M. Jules Romains : « Ce qu'il y a d'important à l'heure actuelle, ce n'est pas tant le nombre des erreurs ni des absurdités. C'est le fait qu'elles ne rencontrent plus de résistance compacte. Le public de naguère était à peu près sûr de ce qu'il pensait, de ce qu'il aimait ou n'aimait point. Ce public a pratiquement disparu. Il a été remplacé par une multitude, par une poussière de gens à l'esprit ouvert, si ouvert qu'on y entre comme dans un moulin. Je pose en fait qu'à l'heure présente il est possible de faire réussir auprès du public cultivé n'importe quelle folie, n'importe quelle imposture. » (18)19

Voilà qui nous permet d'écarter ou, plus exactement, de tourner à notre profit l'argument d'opportunité. Jamais, comme aujourd'hui, en effet, le monde n'a été si las, si dégoûté des sophismes qui l'ont rendu malheureux.

Et l'on voudrait qu'à ces esprits dont M. Jules Romain vient de nous dire qu'ils sont ouverts à tout, on ne présente pas l'unique vérité !

Car, « la vérité n'est pas seulement vraie; elle est lumineuse et réchauffante, écrit fort bien le R.P. Renard (10). Elle agit, non seulement sur les facultés raisonnables de l'homme, mais sur ses facultés qu'on appelle si bien émotives, justement parce qu'en elles réside le grand moteur. »

« Que peut-on, que faut-il dire aux hommes » demandait Saint-Exu-

11 faut leur répéter ce que l'Eglise n'a cessé de leur dire par la voix de ses papes (20). Car, là est l'espérance parce que là est le salut.

Si quelque hésitation pouvait sembler permise, le choix ne serait guère difficile.

(18) *Discours au 75^e anniversaire de la Fondation de l'institut* (26 octobre 1952).

(19) *L'Eglise et la question sociale* (Ed. du Cerf, 1937).

(20) Le 15 avril 1905, saint Pie X n'écrivait-il pas: « Tous se plaignent que, parmi le peuple chrétien, tant d'hommes ignorent profondément les vérités nécessaires au salut et ces plaintes sont malheureusement fondées. Quand nous disons le peuple chrétien, nous n'entendons pas seulement la plèbe ou les hommes de la classe inférieure...; nous parlons aussi et surtout de ceux qui, ne manquant point d'intelligence et de culture, brillent dans l'érudition profane et, néanmoins, en ce qui concerne la religion, vivent de la façon la plus téméraire et la plus imprudente »?

A ne l'envisager que sous l'angle pragmatique, la doctrine catholique n'est-elle point la seule qui apparaisse intacte aujourd'hui ? Peut-être, répondra-t-on; mais c'est qu'elle est restée à l'écart des risques ordinaires de toute application.

L'argument est spécieux.

La doctrine de l'Eglise, — et plus particulièrement sa doctrine sociale, — n'a, peut-être, pas été l'objet, depuis 89, d'une application générale et de longue durée. On peut dire, cependant, qu'en maintes circonstances de temps ou de lieu, des hommes s'y sont référés, partiellement au moins, et ces références n'ont pas manqué d'être éloquentes.

Au reste, c'est une erreur de croire que la doctrine de l'Eglise n'est pratiquement plus appliquée. Elle n'a cessé de l'être, au contraire, mais « en creux » ou, si l'on préfère, dans sa critique des erreurs modernes. Critique qu'elle n'a cessé de faire entendre depuis plus de deux siècles. Dès lors, c'est toute l'histoire contemporaine qui proclame le réalisme des Pontifes Romains.

L'expérience malheureuse des autres théories confirme leurs enseignements. Aucune réussite, même fragmentaire, qui n'en relève, au moins sous cet aspect ! Aucun échec dont elle n'ait averti avant qu'il se produise !

B) — *Le réalisme de l'Eglise et son sens de l'histoire.*

Et qu'on ne vienne pas dire que la critique est aisée et faciles les diagnostics.

Depuis l'ère révolutionnaire, les deux camps, si l'on peut dire, n'ont pas manqué de prophètes. Il est instructif d'opposer et de vérifier leurs affirmations. On a tôt fait de voir quelles sont celles qui furent sanctionnées par l'événement et celles qui ne le furent pas.

« Citoyens, le XIX^e siècle est grand, écrivait Victor Hugo, dans « Les Misérables », mais le XX^e siècle sera heureux ! Alors, plus rien de semblable à la vieille histoire; on n'aura plus à craindre, comme aujourd'hui, une conquête, une invasion, une usurpation, une rivalité de nations à main armée..., un partage de peuples par congrès..., un combat de deux religions se rencontrant de front, comme deux boucs de l'ombre sur le pont de l'infini; on n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution par la détresse, la misère par le chômage, et l'échafaud, et le glaive, et les batailles, et tous les brigandages du hasard dans la forêt des événements; on pourrait presque dire : « il n'y aura plus d'événements; on sera heureux. »

Quelle pitié ! Et combien l'ironie de ce texte est amère aujourd'hui !

Voici, en revanche, ce que Veuillot écrivait :

« Tel est le fond aride et violent de l'esprit moderne. Il regorge d'em-
« phase sur les droits de l'intelligence, sur les droits de la liberté, sur
« les droits de l'humanité. Il sait se mentir. Dans la réalité, il est ignorant,
« destructeur et servile : Son ignorance détruit le champ pour agrandir la
« ville, détruit le laboureur pour créer l'artisan, détruit l'artisan pour
« créer le mercenaire, détruit le mercenaire pour créer la machine, détruit
« la corporation pour créer l'individu, détruit l'individu pour créer l'armée
« obligatoire, détruit l'Eglise pour créer la caserne... Il promet la liberté,
« ce sera l'esclavage; les jouissances, ce sera le travail servile; l'abon-
« dance, vous aurez la faim; la concorde, comptez sur les guerres fratri-
« cides... » (21)

Et ce dialogue pourrait se poursuivre, où nous écouterions tour à tour ce qu'annonçaient les derviches de la Révolution et ce qu'on prévoyait, d'autre part, dans le camp de l'Eglise.

Et qu'on ne s'imagine point qu'il soit nécessaire, pour ridiculiser l'adversaire, de citer les plus misérables d'entre les siens. Les plus grands noms pourraient être évoqués. Stupidités d'un Renan, d'un Taine, d'un Littré, sur l'avenir de la pensée moderne, l'avenir de la science, l'avenir du socialisme, etc.

Ce n'est plus, aujourd'hui, le *Syllabus* qui semble ridicule, mais le texte de ce Français qui écrivait à un de ses amis au lendemain de *Quanta Cura* : « As-tu lu les quatre-vingts propositions et l'encyclique ? Ici, l'effet
« est immense. Il n'est plus permis d'être intelligent et catholique. Ce
« pauvre pape a condamné tout ce que pensent les hommes de son
« temps les plus modérés. » (22)

Et oui !

(21) *Parfums de Rome*.

(22) Après ces sottises, voici la pensée du cardinal Pie au sujet du même événement: «Lacté du 8 décembre, disait-il à ses prêtres, a une portée considérable...
« Les sociétés, les pouvoirs, les dynasties, rien ne tient, rien ne dure depuis un
« siècle. De nouvelles et plus effroyables crises sont imminentes. Dans cet état de
« choses, le Saint-Siège proclame la vérité sur les droits de Dieu, sur les devoirs
« des nations et de ceux qui les régissent. Entendue, sa voix peut sauver les sociétés,
« les pouvoirs, les dynasties; méprisée, elle expliquera et justifiera leur chute, leur
« ruine. Dans tous les cas, l'Eglise aura rempli sa mission, le pasteur suprême aura
« délivré son «âme» (t. V, p. 137)... Quelle sagesse! Quelle clarté de vues! Et comme
il est amer de penser que tant de vérité n'a pas su convaincre cette génération!

En attendant, c'est *ce* que redoutait ce « pauvre pape » et ce qu'il essayait d'empêcher que l'événement a réalisé, conformément à la logique de ses diagnostics. Ce ne sont pas les billevesées pacifistes de concorde universelle, d'harmonie sociale et de bonheur général lancées par la Révolution.

Réalisme donc et sagesse de la pensée catholique, qui, au milieu d'un aveuglement général et des affirmations les plus contraires, sut distinguer ce qui est pour nous l'actualité, sinon le passé immédiat.

« Quand je considère le sort des gouvernements rationalistes depuis < leur origine, notait Monseigneur Pie (21), il y a exactement cent ans * (1856), je ne m'aperçois pas que l'histoire soit venue encore donner « un démenti à l'enseignement commun des sages et à la doctrine des théo- « logiens. Au contraire, quand nous voyons des royautes et des dynasties * séculaires ne laisser substituer la déclaration des droits de l'homme à « celle des droits de Dieu que pour chanceler aussitôt et effrayer le monde « par le retentissement de leur chute; quand, durant plus d'un demi-siècle, * tous les efforts de la prudence et de l'énergie humaine sont vaincus, « tous les desseins des forts et des habiles déconcertés; quand les pouvoirs « qui ont été le mieux servis par les événements et par les hommes n'ont * pu aboutir à rien fonder de durable, à rien édifier de solide; en présence « des ruines amoncelées du passé, des problèmes de l'avenir, poser en « principe que le gouvernement athée ou déiste est le type achevé du gou- « vernement humain, et que le gouvernement orthodoxe est mauvais dans « son essence, n'est-ce pas là la plus grande témérité de parole à laquelle « puisse se laisser aller un homme qui n'a pas perdu le sens ? »

Cent ans ont passé, répétons-le, depuis que ces lignes furent écrites, cent ans pendant lesquels cette « plus grande témérité » dont il vient d'être question est restée comme la charte officielle de presque toutes les nations de la terre. Nous ne pensons pas que, même avec son recul, ce texte de l'évêque de Poitiers puisse prêter à sourire (24).

Est-ce aux prophéties de Renan, de Littré ou de Victor Hugo que fait penser l'évolution du monde depuis un siècle, ou plutôt à ce passage d'une

(23) T. II, p. 514.

(24) Et Ton pourrait multiplier les citations de ces prophéties des fils de l'Eglise. Beaucoup nous stupéfieraient, Voici ce qu'écrivait, par exemple. Blanc de Saint-Bonnet, en 1854, dans son ouvrage *De l'affaiblissement de la raison et de la décadence en Europe*: « Bu fond de ses sciences, l'homme retourne au paganisme. Derrière « nous Tierce une race encore dans l'adolescence, encore dans l'ignorance du mal < qui la pénètre, race formée par le même esprit que nos pères, prête à poursuivre

conférence prononcée par le Père Félix dans la chaire de Notre-Dame, en 1857 ? Il y annonçait « les pires catastrophes pour l'Europe, comme « conséquence de l'industrialisme moderne se développant sans le contre-« poids nécessaire du progrès moral et religieux.

« J'ai besoin de vous dire, déclarait-il, ce que l'on doit attendre pour « l'avenir si, l'empire de la force matérielle croissant de jour en jour, « l'empire de la force morale n'obtient pas un développement qui lui « soit proportionné... Qu'arrivera-t-il si l'homme, après avoir déployé « autour de lui, dans des proportions que nous ne pouvons même pas « imaginer, les énergies de la nature, vient, quelque jour, à les retourner

« tous leurs principes sans avoir aucune de leurs généreuses passions, à s'élancer a dans toutes leurs erreurs sans avoir conservé leur antique bon sens, race qui « couvre les deux tiers de l'Europe, en étouffera sous ses pieds tous les germes et, «un jour, en ouvrira les portes aux cosaques... (p. 183). Les traditions et les instr-« tutions sont rompues; les principes s'en vont; la raison se perd; que l'Europe porte « ses dagues où l'attend l'irruption intérieure des barbares... » (p. 150)

D'autres exemples: En 1839, dans ses *Lettres de Russie*, le marquis de Custine écrivait ce qui suit: «Un Islamisme matérialiste, voilà la forme nouvelle que revêt « la démocratie. Elle ne nous propose plus d'affranchir l'humanité de toute tyrannie; «elle nous apporte la sienne; elle ne nous propose plus de tolérer toutes les « croyances; elle nous apporte l'intolérance de sa loi; elle ne réclame plus de nous « la reconnaissance de sa liberté, elle nous demande l'obéissance à sa domination. « Elle est entrée dans la voie qu'ont traversée toutes les puissances arrivées d'elles-« même.» — En 1888, Emile Montégut écrira de son côté, dans *Libres opinions morales et historiques*: « Dieu seul sait le secret des événements; mais tout homme « qui observe et réfléchit peut prévoir quelques-unes des questions qui seront résolues « par l'avenir; ces questions seront toutes religieuses. De l'attitude que la France « saura prendre dans le monde comme puissance catholique dépend désormais son « influence politique... Lorsque notre démocratie cosmopolite, portant ses derniers « fruits, aura fait de la guerre une chose odieuse à des populations entières, lorsque « les nations, soi-disant les plus civilisées de la terre, auront achevé de s'énervier a dans leurs débauches politiques et que, de chute en chute, elles seront tombées « dans le sommeil et le mépris, toute alliance étant reconnue impossible avec des « sociétés évanouies dans l'égoïsme, alors nous subirons une dernière invasion, non « plus de barbares ignorants, mais de maîtres rusés, avisés, plus avisés que nous, « car ils auront appris de nos propres excès comment on peut et doit nous gouverner. « Ce n'est pas pour rien que la Providence amoncelle à l'ürient de l'Europe tant de « forces inactives. Un jour, le géant endormi se lèvera et la violence mettra fin au « règne de la parole... Pour résister efficacement à la Russie, il ne faudrait pas scule-« ment résister à ses armes, il faudrait aussi résister à son esprit et à ses idées; cl « j'ai le regret de le dire, je trouve cet esprit et ces idées répandus à des doses « diverses dans toutes les contrées de l'Europe. De fausses doctrines, des désirs immo-« raux, des libertés non réfrénées par la contrainte morale, l'envie démocratique, la « passion de l'égalité, le dédain de tout ce qui n'est pas avantage terrestre immédiat « ont conduit l'Europe à un étal où le rêve de la monarchie universelle a plus de « chances que jamais de s'établir ». Mais déjà Donoso Cortès n'avait-il pas écrit:

« contre l'humanité (‘‘) ? Si l'humanité en masse, avec les forces incalcu-« labiés que l'industrie met sous sa main, vient à abuser de sa liberté, « le monde verra, peut-être, ce qu'il n'a jamais vu : des nations assassi-« nées en trois jours par quelques civilisés armés des puissances de la « nature...

« Si le perfectionnement de la matière continuait à s'élever tandis « que le perfectionnement des hommes diminuerait, il devrait y avoir, tôt « ou tard, contre l'humanité même, un déploiement meurtrier de la force « matérielle et des puissances de l'industrie tombées aux mains des « méchants, devenus les plus forts. »

Voilà ce que l'événement n'a certainement pas contredit depuis un siècle.

Et pourtant, jamais la voix des successeurs de Pierre ne s'est tue, de Pie VI à Pie XII, pour avertir les hommes et leur montrer les dangers de l'erreur.

Comme il est triste, pouvons-nous dire avec Monseigneur Pie. « que « toute une catégorie de chrétiens, en reconnaissant à l'Eglise son auto-« torité infaillible d'enseignement, n'ait pas une juste et suffisante idée « de l'assistance journalière qu'elle reçoit pour sa conduite pratique. Et, « cependant, le dogme de l'inhabitation continuelle de l'Esprit-Saint « dans l'Eglise, le dogme de la présence quotidienne de Jésus-Christ en « elle, doit être pour nous une croyance très arrêtée. L'Eglise ne possède « pas seulement la science abstraite des vérités et des doctrines; elle pos-« sède au même degré la science des applications et des opportunités (2e).

PUISSANCE DE L'EGLISE, ESPOIR DU MONDE

Nous avons trop oublié la sévère leçon de Jaurès, donnée jadis aux parlementaires catholiques, lors de la discussion de la « loi de séparation »:

« Vous vous effrayez de la tyrannie dont nous souffrons ? Vous vous effrayez de peu. « Vous verrez bien autre chose... Le monde marche à grands pas à la constitution « d'un despotisme le plus terrible et le plus gigantesque que les hommes aient « jamais vu » ?

(25) Une bombe au strontium serait capable de contaminer les récoltes, la terre et même de grandes étendues d'eau, a affirmé récemment un savant américain.

M. Fuller.

(26) *Œuvres*, t. V. p. 204.

« Laissez-moi dire que ceux d'entre vous qui connaissent la pensée
 « de l'Eglise dans sa vérité, dans son audace, qui a sa noblesse comme
 « elle peut avoir aujourd'hui, pour bien des esprits, son scandale, ceux-là
 « ne contesteront pas ce que je dis, car il est impossible que. lorsqu'on
 « a proclamé que Dieu est si intimement mêlé aux choses humaines qu'il
 « s'est incarné dans un individu humain (27) et qu'il a transmis à une
 « Eglise le droit de continuer cette incarnation, il est impossible que
 « Dieu ne reste pas incarné (28) dans cette Eglise comme la puissance
 « souveraine et exclusive devant laquelle les individus, les sociétés, les
 « patries, toutes les forces de la vie, doivent s'incliner. Voilà la contra-
 « diction des deux mondes, voilà la contradiction des deux principes et
 « voilà, par conséquent, quand nous arrivons au problème de l'enseigne-
 « ment, la dualité et le conflit. Si les hommes de la Révolution poussent
 « jusqu'au bout le principe révolutionnaire et si les chrétiens poussent
 « au bout le problème de l'Eglise, c'est, dans une société unie en appa-
 « rence, c'est, dans une société où nous aurons tous la même figure d'hom-
 « mes, le plus prodigieux conflit qui se puisse imaginer.

« Nos adversaires nous ont-ils répondu ? Ont-ils opposé doctrine
 « à doctrine, idéal à idéal ? Ont-ils eu le courage de dresser contre la pen-
 « sée de la Révolution l'entière pensée catholique ?... Non ! Ils se sont
 « dérobés. Ils ont chicané sur des détails d'organisation. Ils n'ont pas
 « affirmé nettement le principe qui est comme l'âme de l'Eglise... »

Le communisme lui-même serait incapable d'opposer à la puissance
 d'un tel front la résistance d'une force comparable.

L'avantage, dans ce cas, serait du côté de l'Eglise.

Et cela parce qu'elle a une doctrine, au sens strict du mot, c'est-à-
 dire un ensemble cohérent de vérités stables, alors que le communisme,

(27) Les catholiques savent que Dieu ne s'est pas incarné dans un « individu
 humain ». mais croient et professent que le Fils de Dieu, égal à son Père, Dieu comme
 Lui, s'est incarné en se faisant homme sans cesser d'être Dieu. Jésus-Christ, vraiment
 Dieu et vraiment homme, n'est pas un individu humain, mais le Fils de Dieu fait
 homme.

(28) L'expression est équivoque. Certes, selon la doctrine du Corps Mystique et
 de l'adoption divine, Jésus vit dans son Eglise, à qui Il a envoyé, avec le Père, Son
 Esprit. Il vit aussi en chacun de ses membres par la vie divine ou grâce sanctifiante.
 Mais ceci est tout autre chose que le mystère de l'incarnation opéré par l'Esprit
 de Dieu dans le sein de la Vierge Marie, quoique cette habitation de Dieu au milieu
 de nous soit réelle et continue ainsi le mystère par l' grâce habituelle, les sacrements
 qui la confèrent ou l'augmentent. C'est, comme on le voit, tout différent de l'incar-
 nation réelle et visible du Verbe Divin au jour de l'Annonciation.

de son propre aveu, ne possède rien de semblable. Il a seulement une
 dialectique et a besoin, dès lors, d'un gigantesque appareil pour commu-
 niquer, chaque jour, aux moindres éléments de sa troupe, des « mots
 d'ordre » appelés à varier sans cesse et à se contredire souvent. Nul n'ignore
 qu'un rien suffit pour que les déviations surabondent et rendent nécessaires
 d'impitoyables épurations... (29)

Un catholique sincère et résolument fidèle à la doctrine de l'Eglise
 n'a pas ce besoin d'être quotidiennement tenu au courant de ce que peut
 bien penser, pour l'heure et le quart d'heure, son « numéro un ». Car
 il le sait, précisément, dans la mesure même où il est catholique. Ce n'est
 point à la suite du pape (ou même des papes) qu'on risque de se trouver,
 du jour au lendemain, obligé de professer le contraire de ce que l'on
 affirmait la veille, sous menace de « liquidation physique ». D'où l'évi-
 dente possibilité d'un dispositif plus souple, plus léger, donc plus écono-
 mique et pourtant plus un dans l'espace et le temps que celui de la
 Révolution internationale.

Force et jeunesse d'une Eglise qui s'avance réellement à la façon de
 David marchant vers Goliath : simple, aisée, légère, comme l'était le jeune
 pâtre choisi de Dieu face au géant tout embarrassé dans ses armes.

Un ami, qui a longuement observé le Viet-Minh, nous disait : « La
 « force des marxistes, c'est qu'ils agissent constamment selon leur idéo-
 « logic. Nous qui avons « la doctrine » nous ne croyons pas, le plus sou-
 « vent, à son application. » (30)

« Et le monde va très mal, a pu s'écrier Pie XI, parce que trop
 « d'individus ne savent rien des universaux ». (31)

(29) Cf. *Verbe*, n°s 90 à 94. *Marxisme, Communisme, Bolchevisme et Titismes*.

(30) « Beaucoup deviennent communistes, dit fort justement l'écrivain indien
 « A. Nevelt. non en espérant des avantages matériels, puisqu'ils sont déjà pourvus,
 « mais parce qu'un esprit vide fournit au communisme un terrain aussi propice
 à qu'un estomac creux. Il ne suffit pas d'obtenir une population bien nourrie, bien
 « logée et bien habillée; il est significatif que le communisme, matérialiste, dit que
 « les porte-parole occidentaux donnent l'impression de vouloir gagner l'amitié par
 « des ressorts uniquement matériels: une fidélité profonde et durable ne se gagne
 « pas par du riz ou toute autre forme d'aide matérielle... Cela montre un étrange
 « aspect du zèle des non-communistes qu'il faille ainsi les encourager à montrer
 « autant de ferveur pour défendre la vérité que les communistes en montrent pour
 « une duperie, n

(31) Sur l'importance du problème des « universaux », cf. *Verbe*, *Introduction*
 à la *Politique*, n°s 107, 108, 109.

POUR QU'IL RÈGNE

Oui ! le monde va très mal parce que trop de gens ne savent plus rien des universaux, c'est-à-dire parce qu'ils ont perdu le sens de ce qui est l'essentiel et de ce qui ne l'est pas, perdu le sens de ces vérités permanentes qui sont le fondement de l'ordre humain et dont l'ensemble constitue la doctrine.

Or, cette doctrine, l'Eglise seule continue à la proclamer infailliblement; l'Eglise seule offre aussi les moyens et a vraiment pouvoir d'en instruire toutes les nations du monde.

Jusqu'à l'apostasie des états modernes, elle n'a cessé de remplir cette tutélaire mission. Et encore aujourd'hui elle la remplit toujours, malgré les refus et les obstacles d'un laïcisme apparemment triomphant. Quel serait donc le bienfait de l'Eglise si, au lieu d'être ignorée, refusée, combattue, sa mission était enfin comprise, favorisée, soutenue par des peuples un peu moins hostiles à leur intérêt !

PUISSANCE MATÉRIELLE DE L'ÉGLISE

Et ce ne sont point là de simples vues de l'esprit.

Ce n'est point même là un service nouveau dont il importerait de charger l'Eglise.

Il est seulement question de reprendre conscience de ce qui existe, de ce que le naturalisme contemporain n'est pas arrivé à tuer : plante vivace que nous ne cessons de piétiner, qu'il suffirait d'entourer d'un peu de soin pour la voir s'épanouir de nouveau et porter mille fruits.

Plus que tout collège international, soumis par nature au jeu des nationalismes, sinon à l'intrigue des sectes gagnées à la Révolution, l'Eglise seule apparaît suffisamment swpr^-nationale pour offrir à la terre entière l'appareil indépendant d'un faisceau d'institutions assez fort, assez divers et assez un pour que des incroyants même aient pu juger cette Eglise capable de remplir ce rôle de conseillère et d'arbitre. Car, même aux incroyants, l'Eglise ne peut pas ne pas apparaître, plus que jamais, comme la plus ancienne, la plus glorieuse et, surtout, la plus universelle institution de la planète.

Institution la plus ancienne, qui ne cesse d'engendrer des institutions toujours mieux adaptées.

Congrégations de toutes sortes. Sacerdoce et ordres religieux auxquels le monde doit son visage humain. Monastères, universités, asiles, refuges, hôpitaux, corporations, syndicats, instituts populaires, jusqu'à nos écoles techniques et à nos jardins d'enfants... Concert des nations qui s'appela chrétienté... Où l'Eglise n'a-t-elle point mis son signe comme une marque de progrès sinon de perfection ?

Admirable et universelle vertu d'une puissance qui sut et peut tout animer sans rien étouffer des libertés légitimes, et qui, au contraire, éveille celles-ci, les révèle, les défend, les aide à mieux prendre conscience d'elles-mêmes, de leur pouvoir autant que de leur devoir.

Puissance de l'Eglise, espoir du monde.

« Un politicien anti-clérical nous le disait un jour (52) : « Comment
* la France ne nous appartient-elle pas complètement, alors que vous dis-
« posez de tant de moyens d'action ? Que sont nos pauvres permanences
« à côté de vos églises ? Quels lieux de réunions admirables vous avez là !
« Et, dans presque chaque commune, chaque paroisse, vous avez un prê-
« tre qui réside (il exagérerait, mais assez peu en somme), des fidèles qui
« peuvent être des propagandistes ardents, dévoués; et je ne parle pas
« de tous les moyens de toucher les gens, de prendre la jeunesse. Si nous
« disposions de tout cela nous serions les maîtres du pays. »

« Avait-il tellement tort ? Nous nous laissons vivre, nous nous lais-
« sons engourdir par la routine; mais nous n'en avons pas moins d'admi-
« râbles moyens d'action... Il faudrait seulement les utiliser, animer tout
« cela. » (33)³²

(32) Cf. Goulven de Kermadeuc: *Je suis prêtre* (Ed. du Conquistador).

(.33) a Songez, écrivait d'autre part M. l'abbé Renaud, à ce qu'un parti quelconque
«tirerait de tout ce dont l'Eglise dispose...: ces salles de réunions, dans chaque
a commune ou à peu près, que sont nos églises, auxquelles, par surcroît, sont assez
«fréquemment annexées des salles d'œuvres; la permanence d'un prêtre qui, même
a s'il a plusieurs paroisses à desservir, peut garder le contact avec chacune d'elles:
a la possibilité de former assez facilement* dans chacune de ces paroisses, ne serait-ce
« qu'une ou deux personnes pour « noyauter » la population, — ce qu'on appellerait
« ailleurs des propagandistes. Croyez-vous, par exemple, que le parti communiste
« n'agisse pas ainsi? Et il n'a pas à sa disposition tout ce que nous possédons: non
« seulement cette organisation matérielle dont je viens de parler, mais une doctrine
a tout de même autrement capable que la sienne d'enflammer les esprits et les
« cœurs. «

POUR QU'IL RICHÈ

Et, au moindre signal de la Hiérarchie, ce sont des milliers d'hommes qui s'ébranlent en d'énormes pèlerinages, qui se réunissent en des rassemblements dont aucune autre organisation ne saurait offrir l'exemple en de pareils endroits.

QUELQUES EXEMPLES DE CETTE FORCE :

1. — *Les Exercices Spirituels de saint Ignace.*

Les masses, il est vrai, ont besoin d'être dirigées, animées, soutenues, par des « cadres » enthousiastes sérieusement formés. Or, ici encore l'Eglise a tout ce qu'il faut. Œuvres incomparables de perfection chrétienne et d'avancement surnaturel. Œuvres de zèle et de vie intérieure. Œuvres de retraites fermées et « Exercices Spirituels » d'une telle efficacité que l'ennemi lui-même s'applique à les singer (34).

(34) Cf. *Marchons*. « Revue missionnaire d'apostolat de l'homme adulte par les Exercices ». Chabcuil (Drôme), 1954, p. 245: « Le R. P. Guettier, prêtre des Missions « Etrangères, missionnaire en Chine pendant plus de 25 ans, emprisonné par les communistes, puis expulsé, a fait au cours d'une retraite des déclarations bien faites pour « étonner: « Les retraites selon la méthode de saint Ignace sont assez discutées en « France... Eh bien, il y a un pays, des pays même, devrais-je dire, où cette méthode « est appréciée à sa juste valeur: et ces pays sont la Chine d'abord, puis tous les « pays sous le joug communiste. De Berlin à Vladivostok, de la Mer Blanche à « Shanghai et bientôt Saigon, près d'un milliard d'être humains sont obligés de « suivre les cercles d'étude trois fois par semaine et, parmi eux, des centaines de « mille sont obligés de faire des retraites fermées d'au moins cinq jours, parfois de « huit jours et même de trente jours..., selon la méthode de saint Ignace!!! L'affirmation a de quoi étonner...; elle n'est, pourtant, que l'expression de la réalité. Les « retraites fermées, selon la méthode ignacienne démarquée pour la formation des « communistes militants, ont commencé en Chine en 1934... La démarcation est étonnante de justesse... Tout y est. Le prédicateur catholique, dès le début de la « retraite, s'efface devant le Saint-Esprit dont il n'est que l'instrument et, avec le « Principe et Fondement », vous place devant Dieu, Trinité, Créateur et Initiateur de « tout le plan d'Amour. L'instructeur communiste aussi, s'efface devant le Parti, dont « il n'est que l'instrument et vous place d'emblée devant la trinité nouvelle, matérialiste: le culte de l'humanité sous un mode trinitaire. Au commencement était « l'Action, et l'Action a engendré le Travail, et c'est par le Travail que tout a été « fait et rien n'a été fait sans Lui!!! L'Action! Le Travail! Le Parti! Puis, première semaine: On revoit le passé, les fautes commises contre le Travail, contre le Parti. « Examens détaillés, répétés, sous le nom d'auto-critique, contrition: on regrette, « on souffre, on pleure dans l'obscurité de sa cellule. Puis, dans une cérémonie solennelle, au soir du cinquième jour, on promet de vivre, désormais, pour le Parti.

« Exercices de saint Ignace surtout, qu'au terme de sa grande encyclique sur les problèmes économiques et le monde du travail P), Pie XI tint à désigner comme un « précieux instrument de rénovation » des âmes et de la société.

« Exercices Spirituels », auxquels Albert de Mun affirmera devoir sa «vocation sociale » (3fi).

« Exercices Spirituels », qui, s'ils étaient vraiment, comme les papes l'ont demandé, l'instrument de formation privilégié des militants de [*Action Catholique*, décuplèrent le rayonnement et la force de celle-ci.

« Exercices Spirituels », dont Léon XIII prétendait que la seule méditation de leur « Principe et Fondement », si elle était faite par une élite assez nombreuse, suffirait à révéler et susciter tous les remèdes dont la société malade a besoin aujourd'hui.

Non ! les chrétiens n'ont rien à convoiter des ressources de l'ennemi. Rien ne nous manque et ne nous fait défaut que ce que nous ignorons; c'est trop souvent que nous admirons dans le sac du voleur ce qui nous appartient.

L'impuissance apparente dont nous nous plaignons et les désespoirs quelle provoque tiennent uniquement et ne peuvent que tenir à notre méconnaissance des armes de l'EsIise, à notre refus de nous soumettre à la discipline de son Esprit, à notre lenteur à croire ce qu'elle dit et à

« Les jours suivants sont tous occupés à préparer l'avenir... Il serait temps que les « catholiques reprennent sur une grande échelle cette arme terrible que la Sainte «vierge a révélée à saint Ignace et dont Satan, hélas! se sert si à propos». — Cf. *L'Est Républicain* des 11-15 mars 1953: ...Dans un article sur *Tito, cet inconnu*, il est question de la formation reçue par le chef actuel de la Yougoslavie à l'école de Piyadé: « C'était, nous dit-on, dans cette chapelle communiste, quelque chose u «l analogue aux *Exercices Spirituels*, à la manière de saint Ignace de Loyola... »

(.35) *Quadragesimo .inno*.

(36) Cf. *Ma vocation sociale* (p. 165): «J'ose affirmer qui! n y a pas, pour la « vie privée comme pour la vie publique, pour les devoirs de la famille comme pour « les fonctions sociales, pour les hommes d Etat comme pour les simples particuliers, «de plus forte et de plus salutaire preparation. La retraite devint pour nous une « véritable école d'application. Tous ceux qui prirent dans nos cadres une place «vraiment active, qui furent dans notre secrétariat général les agents dévoués de «notre propagande, se formèrent (dans ccs retraites). Là. furent trempés, dans la « robuste éducation de l'âme et de l'esprit, des caractères que rien ne put ensuite «ébranler. là, dans l'élan d'une piété chevaleresque, de généreuses résolutions «changèrent des chrétiens timides en apôtres ardents; là. se conclurent, dans l'inti- «mité des longues causeries, des amities fécondes, dont l'étroite communauté des «idées fut le lien indestructible...»

agir comme *elle* voudrait que nous agissions. Nous prétendons insuffisant ce qu'elle nous offre, c'est à la façon d'une tribu primitive, qui, découvrant l'arsenal d'une armée moderne, continuerait à préférer ses arcs, ses *flèches* et ses sagaies parce qu'elle ignore tout *de ces* mitrailleuses, de ces canons, de ces chars qui sont, pourtant, là à sa disposition.

Car, tout n'est que force et espérance du côté de l'Eglise. Seuls sont à craindre nos découragements. Ils sont en nous la mesure *de ce* qui n'y est pas chrétien.

2. — La guerre de Vendée et les < mulotins ».

Un autre exemple, d'ailleurs, entre *mille possibles*, nous permettra d'illustrer cet enseignement.

Nous le choisissons parce qu'il nous vient *de ce coin* de terre française où la Révolution fut d'abord tenue en échec et contrainte à *céder*. Nous voulons parler de la Vendée.

Peu de modèles, en effet, nous sembleraient plus riches tant on voit bien dans celui-ci comment l'Eglise lutte et par quels moyens Dieu se plaît à soutenir son règne.

La sainteté d'abord, abreuvée de persécutions et humiliations; l'instrument, dérisoire apparemment, d'œuvres infimes : poignée d'hommes et *de femmes*, réputés sans envergure et copieusement méprisés, mais *fidèles, pieux et d'un zèle* dévorant... Et, comme esprit, avec le culte du Sacré-Cœur et celui *de Marie*, l'esprit même des « Exercices » auxquels saint Grignon de Montfort fut toujours *fidèle*.

Car c'est à lui que ne craint pas *de remonter, de façon quasi exclusive, Pierre de la Gorce*, pour rechercher les causes *de cette résistance vendéenne* qu'un Napoléon ne craindra pas *d'appeler* « une guerre de géants ».

Vertu de l'action d'un seul homme, mais qui fut un saint : La Révolution, si elle n'en fut pas détruite, ne se brisa pas *moins* sur le rocher dressé par les mains de ce prêtre, venu du *diocèse de Rennes* jusqu'en Poitou. On l'appelait Louis-Marie Grignon de Montfort... « détaché *juste qu'au* dénuement, écrit *Pierre de la Gorce* (37) refusant tout traitement, n'acceptant que la nourriture des pauvres, pratiquant les macé-

(37) Cf. *Revue hebdomadaire* de 1912, IV, 4, p. 454.

... rations les plus austères, demandant pour toute grâce que la chambre < la plus misérable fut la sienne... (parlant surtout) des choses divines « avec une intensité d'émotion si extraordinaire que les cœurs les plus < durs s'amollissaient. Cependant, ses supérieurs le jugeaient d'extérieur « singulier, de zèle outré; et lui-même se sentait à l'étroit tant le consumait l'ardeur de mieux servir. Bientôt sa vraie vocation se révéla (soutenue par Rome) : celle de missionnaire.

« Parlant surtout au peuple, il jugea que, pour mieux l'atteindre, il « fallait s'accommoder à lui »;... de là, une grande sollicitude pour le culte extérieur, les images, les cantiques. Il se mit à composer des chants qu'il accoutumait la foule à répéter... Les éclectiques méprisèrent et les délicats furent effarouchés.

« Chez ce prêtre, peu de controverse, mais une foi si profonde qu'elle « se communiquait par contagion; aucun souci, hormis le salut éternel; « aucune haine, excepté celle du péché; en chaire, une impitoyable rigueur dite de doctrine et, dans les entretiens intimes, une tendresse infinie; « un cœur plein de Dieu et de vraies larmes provoquant d'autres larmes.

« Sa renommée s'étendant, on l'accusa d'intempérance, *de zèle indiscret*, d'ambition même... Lui, cependant, continuait ses courses, ne se « préoccupant ni du monde, qu'il ne connaissait pas, ni de ses ennemis, « qu'il voulait ignorer, uniquement anxieux des âmes, terrifiant et consolant, pleurant, priant, adjurant, descendant de chaire et y remontant, prêchant Dieu, la mort, l'éternité. Surtout, il ne se lassait pas de redire « le mystère de Jésus rédempteur et crucifié !...

« Ce serviteur de Dieu (que l'Eglise a canonisé), mourut jeune, mais « laissant une nombreuse postérité... » : « Filles de la Sagesse » et « Missionnaires de Marie »... qu'on appellera « mulotins », du nom du Père Mulot, un des continuateurs de Montfort (38).

Us sont vite connus et, comme on accusa leur fondateur, on les accuse aussi. On leur reproche d'être vulgaires et grossiers, de faire rire et de faire trembler, de chercher l'imprévu. « Quand les jésuites disparaissent,

(38) Cf. également S. Em. le Cardinal Tissèrent: « Le nom de saint Louis-Marie « Grignon <le Montfort> devrait figurer dans vos manuels d'histoire de France. Car, « si la Vendée s'est soulevée en 1793 pour défendre sa foi, c'est que cette foi avait « été éclairée, entretenue, rendue ardente par les prédications de saint Louis-Marie « et de la cohorte de Missionnaires, peu nombreuse mais zélée, qui avait hérité de « son esprit et appliqué ses méthodes sous la conduite de René Mulot et de ses « successeurs. » (Préface à *Saint Louis-Marie Grignon de Montfort* par Agnès Richaume. Collect pour les enfants, «Belles histoires et belles vies», Ed. de Fleurus.)

« sent, on les soupçonne de les continuer; quand commence à se propager
« le culte du Sacré-Cœur, on les dénonce comme les plus ardents des
« « cordicoles »; les parlements les flétrissent comme « ultra-montains »,
« les jansénistes comme idolâtres; les philosophes s'en égayent, et les mon-
« dains s'en détournent avec mépris ». Indifférents à toutes ces critiques,
ils poursuivent leur œuvre de paroisse en paroisse, pauvres et, partant,
peu enviés, accessibles à tous et, par là, populaires, portant en eux
la sereine gaieté des humbles, n'ayant souci de rien sinon de la moisson
de Dieu.

Les plus anciens ont fini par évangéliser tout le pays... Tout le monde
les connaît et les salue. « Une autorité toute cachée mais terrible repose
« entre leurs mains. Ce qu'ils diront, on le croira; ce qu'ils conseilleront,
« on le fera. Qu'un grand péril menace sa foi, du coffre placé à côté
« de son lit, le Vendéen tirera le crucifix, le chapelet, les images saintes,
« puis les petites feuilles où le missionnaire a marqué les résolutions de
« la dernière retraite, c'est-à-dire le contrat d'alliance entre le chrétien
« fidèle et Dieu : il y lira en caractères très gros, faits pour les yeux les
« moins accoutumés à lire, tout l'abrégé de la doctrine catholique, c'est-
« à-dire Dieu, le jugement, l'âme immortelle, l'enfer à éviter, le ciel à
« conquérir, la vie du corps subordonnée à celle de l'âme et le seul vrai
« grand mal, le péché... Il se répétera le « Credo » récité au pied du grand
« calvaire et, plutôt que de forfaire à sa foi, il s'affirmera dans la tran-
« quille et intrépide résolution de mourir... »

Telle fut l'œuvre des « mulotins ». Œuvre admirable et dont on peut
dire qu'elle dure encore. Œuvre dérisoire, si on la juge à l'éclat naturel
des moyens employés. Mais n'est-ce point le signe ordinaire des œuvres
aimées de Dieu ?

La France doit à celle-ci ses « réserves » chrétiennes de l'ouest.

Quand vint la Révolution, elle se brisa les griffes sur ce roc.

Pour venir à bout de la Vendée, conseilla Dumouriez, il faut détruire
les « mulotins » et, avec eux, les « Filles de la Sagesse... » Mais les admi-
nistrateurs de Maine-et-Loire, après les deux premières arrestations des
fils de Montfort, notèrent, inquiets, sur le compte-rendu : « Ces mission-
« naires sont vénérés comme des saints. »

Telle est la défense de l'Eglise quand on s'abandonne vraiment à
l'impulsion de son esprit. Tel demeure l'argument de notre espérance.

Dieu est fidèle ! Et ce n'est pas l'Eglise qui nous manque, mais nous
qui manquons à l'Eglise.

Autant et plus, peut-être, qu'aux jours des « mulotins », elle ne cesse pas de nous offrir les moyens d'un salut, surnaturel d'abord, certes ! mais *temporel* par surcroît.

Mouvements catholiques innombrables qui n'attendent qu'une participation plus zélée, plus authentiquement éclairée, pour développer toute leur puissance.

3. — *La Légion de Marie et l'Œuvre de Coopération paroissiale du Christ-Roi.*

Et, pour ne citer que deux œuvres plus récentes, dont la Révolution a déjà compris quels dangers elles lui font courir : la « Légion de Marie » et les « Coopérateurs Paroissiaux du Christ-Roi » (39).

C'est à elles que nous ne pouvions nous empêcher de penser, et à la seconde peut-être davantage, en retranscrivant les lignes de Pierre de h Gorce sur l'action de Montfort et de ses fils. Si les humiliations, les sarcasmes et les persécutions ne leur manquèrent pas, elles ne manquent pas davantage aux fidèles de la « Légion » ou à ceux du Père Vallet. C'est là le prix dont sont payées, aux comptoirs divins, toutes les grandes tâches.

Moyennant quoi la « Légion » est, en Chine communiste, pourchassée comme l'ennemi numéro un. Et elle est belle, la glorieuse gerbe de martyrs qui s'est ainsi offerte au Christ-Roi par Marie !

De leur côté, près de huit mille A.R.P. (40) furent assassinés en haine Je la foi par les « rouges » de Catalogne, de 1936 à 1939.

A la « Légion » comme à «Chabeuil», comme à la suite des «mulotins», pas de demi-christianisme, par de concessions à l'esprit mondain, aux subtilités selon le goût du jour, aux théories à la mode, aux courants d'idées ou aux laisser-aller faciles...

Retraites, dites « de Chabeuil », où se vérifient à longueur d'année ces paroles de Pic XI affirmant que, lorsqu'ils sont bien donnés et suivis, les « Exercices Spirituels » de saint Ignace peuvent changer les hommes jusque dans leur fond. « Exercices », entretenus, si l'on peut dire, par une œuvre de persévérance : sections paroissiales, qui ne sont pas un élé-

(39) Maison « Nazareth », Chabeuil (Drôme)

(40) *Anciens Retraitants Paroissiaux*, œuvre fondée par le Père Vallet.

ment accidentel ni même un complément de la grande œuvre des « Exercices », mais la fin même de l'œuvre..., l'œuvre elle-même.

Les « Exercices » sont l'école destinée à former et à produire l'œuvre.

« Œuvre des œuvres, dira Pie XI, œuvre véritablement salutaire, « puisque... ligue de persévérance des « Exercices Spirituels ».

Dès lors, qui oserait nier qu'un tel instrument de réforme, de conversion, de persévérance de l'homme adulte, paraisse comme un des plus sûrs arguments d'espérance offerts par l'Eglise en notre temps ?

« Qui pourrait douter, disait Pie XII (41), que l'Eglise catholique sur-
« monte la dure épreuve, au milieu des vicissitudes où se débattent tant
« de peuples ? Elle est l'Eglise du Christ, immortelle et indéfectible, pour
« tous les temps et toutes les générations, comme pour toutes les conditions
« de vie, jusqu'à la consommation des siècles. Néanmoins, elle n'enrôle
« pas les hommes qui la composent d'une manière purement mécanique.
« Et ils doivent eux-même, dans les agitations et les tempêtes présentes,
« coopérer, jour après jour, heure par heure, à l'influence cachée de
« la grâce, pour former et perfectionner en eux leur vie religieuse dans
« les vérités essentielles de la foi... Or, c'est le propre des « Exercices Spi-
« rituels » de mettre en relief... ces vérités... et de façonner précisément
« les hommes d'une trempe robuste. »

Perle précieuse dans le trésor de l'Eglise. L'Eglise elle-même étant ce trésor caché, dont parle l'Evangile, et qui est le royaume de Dieu.

« L'ENFER NE PRÉVAUDRA PAS CONTRE ELLE »

« *Regnum Dei quod est Ecclesia* ». *Le règne de Dieu qui est l'Eglise.*

Grain de sénévé ou levain : quelle que soit l'image, c'est toujours une espérance qu'elle exprime.

Espérance dans sa doctrine immaculée comme notre Reine, la Très Sainte Vierge; espérance dans le Souverain Pontife, gardien et dispensa-

(41) Discours prononcé le 8 décembre 1946, à l'issue des *Exercices Spirituels* prêches au Vatican.

leur de cette doctrine, chef visible toujours soucieux de nous montrer les voies de l'Eglise. Espérance que l'histoire justifie en ce qu'elle a d'heureux, mais aussi dans les échecs dûs à l'erreur. Espérance dans une Eglise puissante et une, qui a suscité tant d'œuvres admirables, toujours opportunes et toujours adaptées aux besoins des temps.

« Eglise venue du Ciel avec Jésus-Christ, semée dans la terre vierge
« du sein de Marie, si petite à Bethléem ! si cachée à Nazareth ! contredite,
« persécutée pendant la vie publique du Sauveur, ensevelie, ce semble,
« avec le Maître au tombeau, si timide au Cénacle, si humble en ses débuts
« apostoliques, noyée dans le sang, flagellée à mort aux jours de ses pre-
« mières conquêtes !... Mais le Seigneur n'a qu'une manière : celle de la
« création, faire quelque chose de rien : et quelle chose grande, sublime,
« divine, issue de l'humble graine ! quelle force de grâce, d'accroissement
« dans le ferment qui fait lever le pain de la doctrine, qui nous doit
« donner à tous la vigueur, la beauté et la vie !

« Arbre merveilleux de la sainte Eglise, tu étales partout tes rameaux
* protecteurs... Levain mystérieux, tu excites nos énergies, tu remplis le
« monde !

« Eglise du Christ ! Miracle à tes origines, miracle en ta diffusion,
« miracle en ta conservation, en ton triomphe. Malgré « l'homme ennemi »,
« en dépit de sa rage..., car il est écrit « *l'enfer ne prévaudra pas contre*
« *cîlc* (*-). »

(12) *Jésus-Christ, médité et contemplé tous les jours de l'année.* T. V, p. 26.

Chapitre IV

Beati

« Bienheureux les pauvres d'esprit, ceux qui sont doux, ceux qui sont miséricordieux, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de la justice, ceux qui ont le cœur pur, ceux qui sont pacifiques et ceux qui souffrent persécution. »

S. MATTHIEU, V - S. LUC, VI.

Nous avons vu quelle espérance nous pouvions fonder sur la force de l'Eglise.

Mais les meilleures causes et les plus riches arsenaux ne sauraient par eux-même forcer la victoire. La valeur des combattants a toujours été et sera toujours l'élément important du succès.

Autrement dit : en ce combat contre-révolutionnaire que nous nous efforçons de promouvoir, quelle espérance pouvons-nous fonder sur le chrétien ? Sera-t-il bon soldat ? Et si, comme on s'en doute, la réponse est que, les chrétiens n'étant pas choisis parmi les seuls vaillants, il est fatal que beaucoup de tièdes se comptent parmi eux, peut-on savoir au moins si le christianisme, si la poursuite de la perfection qu'il propose tendent à faire de nous de meilleurs combattants ou s'ils risquent de nous affaiblir en cette guerre, voire de nous écarter de semblables conflits ?

La question vaut qu'on s'y arrête. Maints auteurs, — Nietzsche en particulier, — ont accusé le catholicisme de tendre à l'affaiblissement de

l'homme, favorisant chez lui une mentalité de vaincu, une prédilection pour la persécution et la défaite. Car c'est dans et par sa défaite que le chrétien tendrait à rechercher ce qu'il appelle sa victoire. Comment, dès lors, supputer les chances d'une conquête aussi mystérieusement conduite selon les desseins réputés impénétrables d'un vouloir divin paradoxal ?

D'où l'attitude apeurée que l'on rencontre parfois.

A croire ces timides, l'action « temporelle », l'action civique et politique seraient inutiles. La prière suffit à tout. Le combat du chrétien n'est que spirituel. Les conflits et les querelles de ce monde doivent le laisser indifférent. Le malheur même ne saurait l'inquiéter. Et cela, — paraît-il, — au nom de l'Évangile, chacun pouvant y lire : *« Et moi je vous dis de ne pas résister au mal; mais, si quelqu'un te souffleté sur la joue * droite, tends-lui aussi l'autre; et, si quelqu'un veut t'appeler en justice et te prendre ta tunique, donne-lui aussi le manteau. »* (')

Comment oser parler, dans ces conditions, d'une espérance de victoire sans qu'il y ait manifestement abus de ces deux mors ? Et quel espoir fonder sur une troupe qui aurait pour obligation morale de ne pas résister à l'ennemi et dont la tactique consisterait à capituler ?

Sarcasmes de l'ignorance impie.

Mais si nous sentons assez l'injustice de ces attaques, n'est-ce point surtout leur caractère agressif qui nous émeut ? Sommes-nous certains de ne pas être, sur le fond, du même avis que l'adversaire, tendant à juger comme lui l'Évangile peu favorable au développement de la plus légère pugnacité dans l'ordre temporel ?

Tout au contraire, ce que nous voudrions ici mettre en lumière, c'est que, dans la lutte contre le prétendu « droit nouveau », le chrétien apparaît soldat parfait dans la mesure où les vertus qu'exige un tel combat se confondent avec celles dont la perfection évangélique impose la pratique.

Autant dire que le fait d'être meilleur chrétien et celui d'être meilleur soldat de la contre-Révolution sont une seule et même chose.

Le chrétien devient meilleur soldat de la contre-Révolution dans la mesure où il devient meilleur chrétien.

(1) *Matth.* V. 39 et 10.

Et qu'on ne nous accuse pas de « temporaliser » cet idéal évangélique, comme pour l'« annexer » ou le « mobiliser » au profit de quelque fin séculière.

Nous savons qu'il n'est qu'un seul « principe et fondement » (2), et combien la déviation serait nette qui consisterait, comme trop d'auteurs le font aujourd'hui, à proposer deux fins à l'action des hommes : une fin divine, plus directement proposée à notre vie privée, à notre vie intérieure, et une fin temporelle, indépendante de la première, pôle de notre vie publique, politique, sociale, professionnelle, etc... (3)

« Un catholique tranquille, non militant, a dit S. Exc. Monseigneur Montini, serait un catholique mineur. Le catholique est militant {5ar esprit de défense et aussi par vocation. C'est le Seigneur qui est venu apporter le feu sur la terre. Le catholique qui ne sent pas le feu est cendre. »

Ce qui permet de croire que cette mollesse qui fait du chrétien un mauvais militant le rend, par là-même, mauvais chrétien.

Point n'est besoin, dès lors, de se demander s'il peut être bon soldat contre-révolutionnaire, puisque son caractère même de chrétien lui fait un devoir de lutter contre cette entreprise de sécularisation universelle qu'est la Révolution. Le chrétien n'est-il pas seul, d'ailleurs, à pouvoir comprendre pleinement le sens de ce conflit, sa vraie nature et son enjeu ?

L'unité est donc rigoureuse.

Il n'est point question de légitimer une mission qu'on chercherait à ajouter aux devoirs fondamentaux des catholiques. Il s'agit de montrer que cette mission appartient essentiellement à ces devoirs fondamentaux.

(2) (J. les *Exercices spirituels* de saint Ignace)

(3) Pernicieuse erreur que S. Exc. Monseigneur Le Couédie a stigmatisée (dans la *Revue catholique du diocèse de Truyes* (5 octobre 1950)) avec une fermeté lumineuse: «Quand on regarde la conception de la foi à travers des protestants aussi marquants que Karl Barth ou Bultmann, il semble qu'elle « se réduise à une «décision individuelle, très pure, très subjective, au-delà de toute incidence sur les « réalités terrestres, dans un lien à-lieu avec Dieu parfaitement à l'abri de l'univers « concret ».

« Il n'est nul doute que ce soit aussi la pensée, inconsciente mais certaine, d'une masse de catholiques qui appartiennent à l'Eglise parce (pour celle-ci a revêtu pour eux «cl pour leurs familles** la forme visible et commode de l'au-delà. Moyen pratique « d'entrer en communication rapide' avec cet au-delà, une fois par semaine, de « l'apprivoiser, de faire avec lui quelques contrats très peu onéreux, mais à la condition expresse que la vie véritable, celle de chaque jour, soit libérée de tout contrôle.

UN SEUL DEVOIR : LA SAINTETE

Dieu, qui est Dieu par nature, a dit saint Jean de la Croix, cherche à faire de nous des dieux par participation. En d'autres termes, Sa volonté est que nous nous sanctifiions.

Il n'y a rien à ajouter à cela; et, en un sens, il n'y a rien que cela, car tout n'a de raison d'être qu'ordonné à cela... : l'ordre de la cité et donc la politique même, puisqu'il est évident, comme l'a dit Pie XII, que « de la forme donnée à la société, conforme ou non aux lois divines, * dépend et découle le bien ou le mal des âmes » (4).

Cette loi d'universelle charité, d'universel amour d'un Dieu qui veut nous unir à Sa Vie divine, exige que nous nous efforcions, à notre tour, d'ordonner toutes choses en ce sens, notre vie personnelle d'abord, bien sûr ! mais encore l'ordre social.

Et tel est bien l'angle sous lequel un chrétien doit concevoir la politique, comme un devoir de charité. Devoir de « charité politique », .. la formule est de Pie XI (5), — autant dire devoir de favoriser le salut du

« laissée à elle-même ainsi que toutes les interprétations qu'cijn fera sur toutes les « questions personnelles, familiales, professionnelles ou sociales.

« En somme, cette Foi s'accommode de la laïcisation de la vie individuelle, a nationale et internationale. Bien plus, elle l'implique.

« Par un paradoxe inouï, le catholique qui a cette aptitude, qui croit à Dieu, « trtend bien que ce Dieu n'ait aucun droit sur le monde qu'il a créé et dont il « sera ic Juge.

« N'accablons pas trop vite ces malheureux chrétiens et n'ayons à leur égard ni « mépris ni insolente indifférence. Tant de préjuges pèsent sur eux, sans compter « l'orgueil d'être eux-même et de tout régler par eux-même; mais aimons-les asser « pour nous opposer à cette Foi qui non seulement n'est pas « engagée », mais qui, « en fait, est dégagée de tout contact profond avec le sacré...

« Croire, c'est choisir entre un monde qu'on laisse à lui-même, à ses chances, à « son destin ou à la diplomatie des hommes et un monde dirigé par la Foi.»

(4) Tr juin 1941.

(5) « Les jeunes gens se demandent parfois si, catholiques comme ils sont, ils ne « doivent pas faire quelque politique. Et, après s'être livrés à des études sur ce « sujet, ils en viennent à établir eux-même les bases de la bonne, de la vraie, de « la grande politique... En agissant ainsi, ils comprendront et accompliront un des « plus grands devoirs chrétiens, car, plus est vaste et important le champ dans « lequel on peut travailler, plus impérieux est le devoir. Et tel est le domaine de la « politique qui regarde les intérêts de la société tout entière et qui, sous ce rapport, « est le champ de la plus vaste charité, de la charité politique, dont on peut dire « qu'aucun autre ne lui est supérieur, sauf celui de la religion. C'est sous cet aspect « que les catholiques et l'Eglise doivent considérer la politique. » Discours à la *Fédération Universitaire Italienne* (18 décembre 1927). < V

plus grand nombre par l'assainissement du climat social, par la réforme des institutions... « en vue de créer, notait encore Pie XII (e), des conditions sociales capables de rendre à tous possible et aisée une vie digne « de l'homme et du chrétien ».

On le voit, rien qui nous écarte ici de « l'unique nécessaire ».

On n'admet qu'un seul devoir : la sainteté.

Et non seulement la sainteté pour fin, mais, — si l'on peut dire, — la sainteté (entendez : la poursuite de la sainteté) pour moyen. Car c'est dans la mesure où il y tend, — nous l'allons voir, — que le chrétien ne peut pas ne pas être ce parfait combattant dont la valeur nous serait aujourd'hui un nouvel et très précieux argument d'espérance.

A vrai dire, chacun le sent confusément et il n'est pas rare d'entendre tels chrétiens, fort peu surnaturels cependant, désigner la sainteté comme suprême formule d'un salut même temporel.

Blanc de Saint-Bonnet l'avait compris déjà : « Nous ne périssons que « parce que nous n'avons plus assez de saints », écrivait-il.

« Avec un demi-christianisme, affirmait de son côté le cardinal Pie ('), « on ne sauvera rien : les demi-moyens et les demi-remèdes n'ont plus « d'efficacité. Je déclare qu'avec un minimum de religion, le salut public « est devenu impossible. Etre franchement, pleinement chrétien, dans la « croyance comme dans la pratique, affirmer toute la loi doctrinale comme « toute la loi morale, c'est nécessaire; mais ce nécessaire sera efficace. »

Et Le Play, à sa façon, ne disait pas autre chose : « Il faut se mettre « en mesure de susciter un grand mouvement vers le vrai... Il est temps « d'agir, de créer une classe supérieure, celle qui ne songe qu'au bien « public, qui ne demande rien pour elle, rien pour ses parents, qui laisse « de côté la gloire académique, les vanités d'auteurs, etc. »

En bref, le zèle, la générosité, le désintéressement des saints, tels sont les caractères des invincibles combattants dont notre monde attend le salut.

Et l'enfer est loin de sous-estimer la redoutable puissance de tels soldats. Nubius, en effet, le satanique chef de la Haute-Vente, ne deman-

(6) 1^{er} juin 1941.

(7) *Œuvres*, t. IX, p. 227.

dait-il pas à ses complices « d'être comme le chrétien de l'imitation » pleins de zèle et « toujours prêts cependant à aimer à être inconnus, à « n'être comptés pour rien » ?

Ces vérités, qui devraient nous être si familières, sont pratiquement obscurcies par l'idée que nous nous faisons trop souvent de la sainteté.

Il n'est pas jusqu'à cet espoir confus en une sainteté considérée comme suprême formule de salut qui ne prête à équivoque. Car, pour un trop grand nombre, ce recours à la sainteté est une démission, attente de la solution prodigieuse qui règlera tout surnaturellement, sans qu'il soit nécessaire de besogner beaucoup et pendant trop longtemps.

On demande des saints parce qu'en un sens ils sont la formule facile, qu'ils travaillent et souffrent à peu près seuls pour le plus grand bien de tous, qu'il n'est jamais question de leur salaire, un large tribut d'ingratitude ayant, depuis des siècles, toujours suffi à leur paiement.

En bref, ce qu'on veut, c'est le saint légendaire, entendez le saint miraculeux, qui survient brusquement, à la façon des bons génies dans certains contes orientaux, êtres prodigieux, doués d'une puissance incompréhensible et qui sauvent tout quand tout, précisément, semblait perdu.

Façon d'espérer en la sainteté qui n'est que paresse d'esprit et faiblesse de la volonté : attente passive fondée sur l'idée fausse que nous nous faisons de la vertu des saints.

En réalité, cette vertu est bien différente.

Et même la sainteté de ceux que Dieu s'est plu à glorifier dès ici-bas par le don des miracles.

On sait quels prodiges illustrèrent la vie d'un saint Jean de la Croix ou d'une sainte Thérèse d'Avila, et combien l'un et l'autre, cependant, refusèrent toujours de considérer ces prodiges comme fondement de leur espérance. Parlant des extases de la réformatrice du Carmel, un autre grand saint, Pierre d'Alcantara, ne craignait pas d'affirmer : « Elle n'a « jamais demandé ces choses, mais seulement d'accomplir en tout la volonté « du Seigneur ». Et tel était, à ses yeux, le test souverain.

Et notre petite Bernadette donnera cette définition plus simple encore de la sainteté : « Etre saint, c'est aimer le Bon Dieu. Voilà tout ». « Oui, « voilà tout, commente S. Exc. Monseigneur Théas ! Oui, tout est là...

La France réclame des saints pour qui Dieu soit tout, des saints ayant
« la jalousie de Dieu, ne supportant pas que l'amour et l'honneur dus
.. au Seigneur ne lui soient pas rendus ou soient accordés à d'autres qu'à
« Lui. »

Test par excellence !

Ce ferme propos chrétien, cette orientation tenace vers la plus grande gloire de Dieu sont par eux-même instruments de salut et fondements d'une efficacité prodigieuse. Au moins sont-ils notre devoir, tandis qu'il y a présomption à ne vouloir espérer qu'en des miracles.

« Le vrai chrétien, a dit Pie XI, fruit de l'éducation chrétienne, est
« l'homme surnaturel qui pense, juge, agit, avec constance et esprit de
« suite, selon la droite raison éclairée par la lumière surnaturelle des exem-
« ples et de la doctrine du Christ (s). *

Or, le saint n'est pas autre chose que ce chrétien parfait. C'est donc de cette sainteté, sinon de ces vrais chrétiens, que le monde doit, aujourd'hui plus que jamais, attendre le salut.

Ce sont ces vrais chrétiens qui constituent ou doivent constituer cette troupe d'élite qui pourra seule remporter la victoire. Vrais chrétiens, soldats-nés de la contre-Révolution pour cette raison seule qu'ils sont vraiment chrétiens.

ASCÈSE DE L'INTELLIGENCE

Refus de laisser réduire notre catholicisme aux seules dimensions de notre vie privée; tel est, nous l'avons vu, le premier devoir de celui qui combat « pour un ordre social chrétien * puisque la Révolution, au contraire, est, par essence, une sécularisation de la vie sociale et politique.

Mais ce premier devoir contre-révolutionnaire, comment ne pas voir qu'il est aussi devoir fondamental du vrai chrétien ? Saint Paul n'enseignait-il pas aux Colossiens : « Quelques choses que vous fassiez en paroles
« et en œuvres, faites tout au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Tra-

(8) *Divini Illius Magistri*.

« vaillez à plaire à Dieu en toutes choses et vous fructifierez en toutes
« les bonnes œuvres. » ?

Autrement dit, ne pas être de ces chrétiens dont Pie XII nous dit que, « victimes de cette séparation entre la vie et la religion, entre
« le monde et l'Eglise, ils vivent une existence double, toute en contrastes,
« flottante entre Dieu et son ennemi, le monde : triste résultat du laïcisme dans la vie sociale... Y a-t-il jamais eu quelque chose, poursuit
« le Pape, de plus contraire à l'esprit chrétien que cette scission de la
« vie ? »

Force de cette unité chrétienne, force même de la contre-Révolution.

Vision complète du monde, bien éloignée, sans doute, de cette manie libérale qui pousse à tout fractionner.

Comment semblable découpage pourrait-il exalter une âme généreuse, éprise d'absolu ?

Quel espoir fonder, au surplus, sur une troupe de soldats qui ne voudraient obéir qu'aux ordres les plus solennels de leur chef ?

« S'ils ne veulent pas se priver eux-même, disait Pie XI, d'un secours
« accordé par Dieu avec une si grande bonté, ils doivent pratiquer cette
« obéissance, non seulement à l'égard des définitions plus solennelles de
« l'Eglise, mais aussi, — proportion gardée, — à l'égard des autres constitutions et décrets qui procurent ou condamnent certaines opinions comme
« dangereuses ou mauvaises ».

Nos malheurs prouvent assez combien a manqué cette discipline d'esprits trop peu gagnés au seul enseignement de l'Eglise.

Le vrai chrétien, au contraire, se sait mobilisé pour la vie; il sait que l'enjeu de sa guerre est l'extension du règne universel du Christ. Partant, il évite d'ergoter et de chercher toujours à limiter la portée des ordres reçus. Comme saint Ignace, il tend spontanément à renforcer la cohésion de sa « compagnie » en ajoutant aux conditions ordinaires de la perfection chrétienne une soumission plus étroite, plus attentive au Souverain Pontife (9).

(9) Comme la écrit le ICI. Creusen: « Pour savoir si une allocution pontificale
« rentre dans le domaine du magistère ordinaire, il faut considérer le caractère de
« son objet et la manière dont il est proposé. Si l'objet a un caractère doctrinal, si

Telle est une des conditions de la sainteté qui nous sauvera. Sans cette condition, en effet, — saint Pie X l'a dit, — « quelle que soit
« (notre) science, la sainteté fait défaut, car il ne saurait y avoir de sainteté
« là où il y a dissentiment avec le Pape » (10).

Cette soumission doctrinale aux enseignements du Pontife Romain est non seulement condition de l'unité de la troupe, mais aussi condition de l'habileté, du savoir-faire des combattants.

« La formation doctrinale, a dit Pie XII, est ce qu'il y a de plus
- nécessaire, en France, à l'heure actuelle. » Tout nous presse donc d'accorder une première place à cet apostolat intellectuel. Or, trait caractéristique, ici encore, le devoir du chrétien apparaît comme rigoureusement contre-révolutionnaire. L'Abbé Combès l'a fort bien dit (11) : « Les païens
« modernes, qui ne cessent de reprocher à l'Eglise son intransigeance, ont des principes absolus, « infaillibles », qu'ils sont décidés à ne jamais
« lâcher ». Autant dire que l'ennemi, lui, est pour la « thèse ». Urgence donc, écrit l'Abbé Combès, de la lutte sur le terrain intellectuel.

L'entrain d'une légion d'écrivains mécréants est d'autant plus vif qu'ils en croient, l'Eglise riposte de moins en moins à leurs coups. « Elle ne
« s'intéresse plus, prétendent-ils, qu'à la gymnastique, au scoutisme, aux colonies de vacances, à la montagne et à la mer, etc.; elle ne s'occupe
« que des corps; à nous les âmes. »

« Certes, beaucoup de prêtres et de laïcs, d'une science moins pre-
tentiveuse, mais plus solide que celle de nos ennemis, rendent victorieu-
« sement coup pour coup. Mais ils ne sont, peut-être, pas assez soutenus. On écrit, dans certains milieux catholiques, qu'il faut courir au
« plus pressé et enrayer d'abord l'avance qu'ont prise les païens dans
« la conquête des masses. On y estime que l'Eglise a plus besoin d'apô-
« très que d'apologues, d'organiseurs que de doctrinaires. C'est ignorer
« que l'idée commande l'action, que le livre est l'arme par excellence de
« l'apostolat. Il ne supprime pas les autres, bien au contraire, mais il
« multiplie leur puissance en découvrant les manœuvres à prévenir, la

« le Pape déclare qu'il propose la doctrine catholique, s'il prend clairement parti
« dans une controverse doctrinale entre catholiques, nous sommes, sans hésiter, dans
« le domaine du magistère ordinaire. Aux enseignements de ce magistère, les fidèles
« doivent une adhésion intérieure, même si, en l'occurrence, cet enseignement n'est
« pas garanti par l'infaillibilité ».

(10) Aux prêtres de l'Œuvre apostolique (2 décembre 1912).

(11) Cf Le retour offensif du paganisme (Lethielleux), p. 325.

« tactique à adopter, les objectifs à atteindre. Nos ennemis le savent bien
« et c'est pourquoi ils inondent le monde de leurs œuvres.

« Appliquons-nous donc à les combattre sans trêve sur tous les fronts
« de la pensée... » (12)

ASCÈSE DE LA VOLONTE

Mais, pour importante qu'elle soit, l'éducation de la seule intelligence serait insuffisante au plein épanouissement du chrétien comme à celui du contre-révolutionnaire; et, si nous voulons démontrer que le développement du premier réalise en tous points celui du second, il faut aller plus loin et étudier en détail combien les exigences de la perfection évangélique tendent à faire de tous ceux qui la poursuivent cette armée de valeureux soldats dont le monde attend le salut.

Nécessité encore de tendre au plus grand rendement..., non pas seulement à la gloire de Dieu, si l'on peut dire, mais, selon la formule de saint Ignace, « A Sa plus grande Gloire » — « *ad maiorem Dei gloriam* ».

Une honnêteté médiocre ne suffit donc pas. C'est comme à un dépassement perpétuel que l'Evangile nous invite. Il exige une mobilisation générale de tout l'être. D'où la nécessité de l'ascèse... et d'une ascèse de l'action, d'une juste ordonnance de nos activités. Autant dire : il faut « couper », supprimer certaines occupations, bonnes sans doute, mais qui, trop encombrantes, interdisent d'être réellement efficaces où il importe de l'être davantage.

Combien de catholiques, aujourd'hui, sont, par complaisance, « inscrits » partout et ne font rien nulle part. Nous n'avons pas à plaire aux hommes, même quand ils nous pressent aimablement d'appartenir à leur cercle, à leur œuvre ou à leur club. Nous avons à plaire à Dieu, à agir pour Sa plus grande Gloire. Or, comment y parvenir dans la dispersion d'un effort qui croit plus charitable de ne pas se fixer ? Qui dira jamais ce qu'a fait perdre à la plus sainte des causes un certain désir de passer pour aimable ? Et combien d'entre nous tendent à penser que l'extension

(12) *Ibidem.*

du Règne social du Cœur de Jésus se confond avec les succès mondains qu'ils peuvent remporter ?

Alors que, tout au contraire, il n'est pas d'esprit qui, plus que celui de l'Evangile, invite le combattant à se dépouiller davantage et le contrainne à se placer, dans les conditions psychologiques les plus capables d'entretenir le « moral » le plus ferme et le plus conquérant.

En effet, pouvons-nous dire avec saint Ignace, « pour entreprendre
« de grandes choses pour le service de notre Seigneur, il est nécessaire
« de vaincre les vaines craintes, ne faisant cas ni de la pauvreté, ni des
« incommodités, calomnies, injures et affronts, ni même de la mort, et ne
« jamais s'aigrir ou avoir de la haine ou de l'aversion à l'égard de ceux
« qui nous contredisent ou nous persécutent. »

« Dieu n'accepte pas, écrit Monseigneur Suenens (13), qu'on Le
« serve du bout des lèvres ou du bout des doigts. Du bout des lèvres,
« en se contentant de quelque rapide prière. Le monde est mauvais,
« dit-on, trop mauvais pour pouvoir être transformé. Il n'y a rien à faire
« qu'à prier pour les malheureux qui se perdent. « Prions » est souvent
« une dérobade, un alibi. Si encore il s'agissait d'une prière substantielle !
« Mais le « prions » est souvent une forme de pieux soupir et recouvre
« peu de choses, si on y regarde de près. Il ne s'agit pas ici, bien entendu,
« d'une vie contemplative d'une incommensurable valeur, mais qui est
« une vocation spéciale et exceptionnelle. Pour le chrétien dans le monde,
« la prière valable est le prélude à l'action, puis l'accompagnement néces-
« saire de celle-ci. L'action humaine est pour Dieu ce qu'est l'eau du bap-
« tême et le pain de l'Eucharistie : elle est matière à l'opération divine.
« La prière est indispensable; mais elle se prolonge dans l'action. Je dois
« implorer Dieu pour ce prochain qui pêche, mais je dois aussi lui tendre
« la main pour l'empêcher de se noyer. Le même Maître qui nous a
« demandé « de prier sans cesse » nous a donné l'ordre d'aller et d'agir.

« Seigneur, disait saint Thomas More, donnez-moi la grâce de travail-
« ler à réaliser les choses pour lesquelles je prie. »

Et, faisant allusion à la « Légion de Marie », objet plus particulier de son ouvrage. Monseigneur Suenens termine ce paragraphe en précisant qu'elle « entend respecter et pratiquer ce devoir de coopération nécessaire
« à l'œuvre de Dieu. Elle incarne sa conception en une terminologie mili-

(13) *Théologie de l'apostolat*, pp. 102-103.

POUR QU'IL RÈGNE

« taire pour exprimer qu'elle veut servir Dieu avec un courage digne
« de Lui. »

Et, un peu plus loin (u) : « L'Union à Marie confère à ses soldats un
« courage tout particulier en face de l'impossible. C'est une thèse chère
« à la « Légion » que celle qui affirme la possibilité de l'impossible. Ou,
« d'une façon plus précise, à la fois pittoresque et hardie, que « l'impossi-
« ble est divisible en un certain nombre de possibles ». Paradoxe ? Peut-
« être; mais paradoxe vécu. Que veut-on dire ? On prétend qu'il ne faut
* pas se réfugier derrière le mot « impossible » pour se refuser au travail
« apostolique et que le moyen le plus sûr de conduire à bon terme l'en-
* treprise qualifiée d'impossible, c'est de faire un premier pas, — possi-
« ble, — dans la direction d'une solution... Chaque possibilité vaincue
« donne accès à une possibilité nouvelle... Il en va, pour ces prétendues
« impossibilités, comme pour les pics des Alpes : de loin, ils paraissent
« infranchissables. Jusqu'au jour où un alpiniste plus audacieux escalade
« un premier rocher, puis un deuxième, puis un troisième et puis... le
« dernier. Il n'est pas nécessaire de savoir dès le premier pas qu'on tente
« comment pourra se faire le deuxième, encore moins le dernier. Il suffit
« de croire que Dieu nous confie l'initiative du premier et qu'il se char-
« gera au besoin de l'étape finale...

« Ce courage-îà est rare, constate Monseigneur Suenens. Il est pour-
« tant impérieux... »

Autant dire qu'il s'impose comme un devoir à tout catholique.

Comment donc la religion qui exige l'exercice ordinaire d'une telle vertu pourrait-elle être accusée d'entretenir dans le cœur de ses fidèles on ne sait quel ferment de faiblesse dans l'action ou de pusillanimité dans un combat où le salut de millions d'âmes se trouve engagé ?

LA LEÇON DES «BEATITUDES»

Ne pas laisser réduire le catholicisme aux dimensions de notre vie privée, cela suppose, avons-nous dit, une véritable ascèse :

- ascèse de l'intelligence pour savoir comment Jésus-Christ veut régner sur la société.

(14) *Ibidem*, p. 110.

- ascèse de la volonté grâce à laquelle l'être tout entier se donne à la sanctification du monde.

Un tel détachement de soi-même est inconcevable sans la pratique de ces « béatitudes », règles divines de la perfection évangélique données par le Seigneur Lui-même dans le « Sermon sur la montagne ».

Bien peu ont noté combien les vertus exaltées en ce divin discours sont les vertus mêmes du combattant-type de la contre-Révolution catholique.

Pour s'en convaincre, toute exégèse compliquée est inutile... et serait imprudente, tant on pourrait craindre qu'elle ne dissimule une interprétation tendancieuse du texte évangélique.

Il est donc moins question de lui chercher un sens inédit et tel qu'il puisse intéresser davantage notre propos, que de prendre une conscience plus vive de ses prolongements pratiques au plan qui est le nôtre.

Bien souvent, en effet, une méditation trop courte nous interdit de saisir dans leur ampleur la force de ces formules auxquelles une routine pieuse nous a habitués. Nous avons pris notre parti de leur divin paradoxe et, dans la mesure où elles ont pour nous une valeur sacrée, nous craignons davantage d'étudier les conséquences pratiques de leur application. Elles n'ont pour nous qu'un sens céleste, intraduisible au plan de nos engagements civiques. Nous les considérons comme d'un autre ordre et croyons plus prudent de ne pas chercher à percer le mystère dont elles s'entourent à nos yeux.

Ainsi perdons-nous le bénéfice de l'enthousiasme et de l'espoir qui nous soulèveraient si nous nous donnions la peine de comprendre combien ces « béatitudes » sont, d'après le mot de saint Paul, riches de promesses non seulement pour la vie future mais encore pour la vie présente. Elles seules commandent les vraies forces, parce qu'elles seules peuvent susciter ces irréductibles combattants qui sont indispensables au plein succès de cette action nécessaire contre les forces de la Révolution pour le règne social de Jésus-Christ !

« BIENHEUREUX LES PAUVRES EN ESPRIT ! »

C'est le détachement des richesses que cette première « béatitude » a pour but d'exalter.

I — *Pauvreté réelle*. — Inséparable de la contre-Révolution, elle est la vertu constante des œuvres qui mènent ce combat.

L'erreur trouve devant soi les plus grandes facilités matérielles pour sa diffusion. Plus la Révolution a gangrené la société et plus elle s'est annexée les richesses et les moyens puissants de propagande.

Mais la Vérité butte à chaque pas contre des difficultés pratiques et ne triomphera qu'au prix de nos sacrifices.

Loin de voir dans la pauvreté l'obstacle qui surgira inopinément, on devra la considérer comme faisant partie des conditions du travail pour « un ordre social chrétien ». Toute méthode d'action qui se voudra efficace devra en tenir compte. Nous aurons l'occasion, dans la IV^e partie de cet ouvrage, d'insister sur la notion d'économie dans les moyens à mettre en œuvre : économie de locaux, de personnel, économie des instruments de travail, etc..

Il se trouvera même des procédés importants de propagande — et donc excellents en soi — auxquels on devra renoncer, au moins temporairement, parce que trop onéreux. Tels sont : la radio, les grands journaux, le cinéma, la télévision, etc...

Ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prêché la pauvreté et il a voulu attacher d'abondantes grâces à sa pratique.

Moins l'homme peut compter sur ses propres forces et plus il doit, sans cesse, faire abandon à la divine Providence. Partant, son œuvre en est plus sainte, plus directement ordonnée à la gloire du Christ.

A tel point que la pauvreté matérielle est devenue comme un critère pour juger des organisations qui se disent, au départ, contre-révolutionnaires. Partent-elles avec de gros moyens, une intense propagande, un appareil coûteux ? Dans un cas, l'imprudence de leurs chefs et la méconnaissance des lois d'action contre-révolutionnaire engloutissent rapidement l'apport initial des donateurs. Dans l'autre cas, c'est l'esprit qui est mauvais et la dite « œuvre » ne tarde pas à montrer son vrai visage. Insensiblement, ou à l'occasion d'un événement, elle passe avec armes et bagages à la Révolution.

Pauvreté des organismes qui ne peut manquer d'atteindre leurs membres. Une œuvre qui vit d'aumônes, de souscriptions, etc... ne peut payer de hauts salaires à ceux qui lui consacrent leur vie, brisant parfois un avenir humain plein de promesses. Et quant aux bienfaiteurs, leur situation est quelquefois très humble. Mais s'ils ont compris l'urgence de la

contre-Révolution, ils n'hésitent pas devant les sacrifices. Fussent-ils riches, ils auraient des devoirs plus grands encore dans cet ordre, dont l'ambiance mondaine ne facilite guère l'accomplissement. Devoir de se dépouiller de tout ce qui n'est pas « le nécessaire », compte tenu du rang social à tenir, mais aussi devoir de choix dans la libéralité. La contre-Révolution exige une générosité intelligente, soucieuse d'efficacité.

Parce qu'elle ne disposera jamais d'autant de richesses que l'adversaire, la contre-Révolution a besoin qu'on la soutienne avec courage, mais aussi avec discernement.

Si les catholiques prenaient exemple sur les ennemis de l'Eglise, pour ce qui est du détachement des biens, l'apostasie officielle serait vite en régression !

Combien d'écoles catholiques périclitent par la négligence visible de ceux qui auraient les moyens de les faire vivre. Combien d'œuvres végètent, et celles en particulier qui travaillent au règne social du Cœur de Jésus, parce que les chrétiens ne font pas l'effort qu'on exige des marxistes dans les rangs du Parti communiste.

Le militant révolutionnaire paie ses cotisations syndicales, ses cotisations au Parti et souvent à des organismes voisins. Il donne pour sauver « l'Humanité » souffrante, souscrit aux œuvres sociales communistes, achète des ouvrages d'étude, s'abonne aux journaux et revues, etc... Le tout, avec un salaire d'ouvrier.

Quand donc aurons-nous ce « réflexe du portefeuille » dont parlait Léon Bloy ? Il n'est pas le moindre signe de vitalité d'une action contre-révolutionnaire. L'amour de la Vérité entraîne le désir de la servir en se dépouillant de son argent, de son temps ou de l'usage des biens dont on croyait pouvoir jouir paisiblement.

2. — *Pauvreté spirituelle.*

Mais qui oserait borner le sens de cette béatitude en refusant d'admettre qu'une certaine simplicité, une certaine humilité, une certaine mortification de l'esprit, y sont également conseillées ?

Qui dira, tout au contraire, les ravages exercés au préjudice de la lutte contre le « droit nouveau » par l'orgueil intellectuel, le désir de briller et une certaine complaisance dans le savoir ?

Effroyable stérilité de ces intelligences qui ne cherchent qu'à briller et que le savoir pour le savoir préoccupe davantage que la tranquille et sûre possession de la vérité.

Bienheureux serons-nous donc si, tout au contraire, le nombre augmente parmi nous de ces esprits simples et droits uniquement préoccupés de l'« essentiel », sans admiration pour la subtilité des sophistes; esprits « désabusés et convaincus », enseigne Rodriguez (15), aussi éloignés de cette candeur sotte trop souvent considérée comme une vertu des saints que de ce dilettantisme qui est châtement de la concupiscence de l'esprit.

« La science et les grands talents dans un homme qui n'a pas l'esprit
« de mortification et d'humilité, écrit encore Rodriguez (16), sont comme
« une épée entre les mains d'un furieux qui la tourne indifféremment
« et contre lui-même et contre les autres. Mais, si la doctrine est accom-
* « pagnée d'humilité, si les savants, au lieu de se chercher eux-même, ne
« cherchent que Jésus-Christ, alors tout ira bien et, leur exemple étant
« d'un très grand poids pour porter les autres à les suivre, on verra fleu-
« rir partout la paix et l'union. »

Bienheureux, donc, les pauvres en esprit : bienheureux ceux qui estiment que la vérité ne leur appartient pas, qu'elle n'est pas la sécrétion normale de leur cerveau, qu'elle doit être au contraire recherchée, mendée comme le bien le plus précieux.

Vertu de l'humilité d'esprit, principe de l'action féconde. « Ce jugement peut surprendre, a écrit René Bazin (17). On s' imagine volontiers
« que l'humilité rompt l'élan de la nature, et que la passion, par exemple
« l'orgueil, peut davantage. Mais on ne fait pas attention que l'humilité, si
« elle paraît détruire une force, la remplace aussitôt par une autre de
« beaucoup supérieure. Elle consiste à connaître la limite de notre pou-
« voir, ce qui est raisonnable, et à moins attendre de ce pouvoir, si faible,
« que de celui de Dieu. Dès lors, aucune entreprise ne lui semblera impos-
« sible, aucun échec ne l'arrêtera. L'humilité n'a rien à voir avec la
« timidité. »

(15) *Pratique de la perfection chrétienne*, t. I, p. 314 (Vives. 1854)

(16) *Ibidem*, p. 200.

(17) *Charles de Foucauld*, p. 223.

Car « Dieu, écrit toujours Monseigneur Suenens (19), n'a pas lié le
 « devoir de l'apostolat à quelque parchemin universitaire. Son choix de
 « douze pêcheurs de Galilée n'indique nullement qu'un haut standing intel-
 « lectuel soit indispensable pour fonder le royaume de Dieu. Il y a même
 « un endroit dans l'Evangile où l'on voit Jésus pousser un cri de joie
 < parce qu'il a plu à Son Père de réserver aux petits et aux humbles les
 « secrets cachés aux sages et aux prudents de la terre. D'ailleurs, l'histoire
 « de l'Eglise nous montre dès l'origine que le plus grand nombre *de*
 « conversions s'opère par des gens simples : esclaves, artisans, soldats et
 « voyageurs... Faut-il rappeler la parole de saint Paul aux Corinthiens
 « (I, 26-27) : * *Il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages selon la chair,*
 • *ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais, ce que le monde*
 « *tient pour insensé, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages;*
 « *et ce que le monde tient pour rien, c'est ce que Dieu a choisi pour confon-*
 • *dre les forts; et Dieu a choisi ce qui, dans le monde, est sans considéra-*
 « *tion et sans puissance, ce qui n'est rien, pour réduire au néant ce qui*
 « *est, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu* » ?

Force redoutable de cette pauvreté, de cette humilité d'esprit qui pré-
 serve le savant des pièges de l'orgueil et peut faire de l'ignorant, un
 apôtre. Au reste, disait le cardinal Pie (19), « le chrétien le plus illettré
 « possède dans sa foi une dose de philosophie humaine qui n'existe point,
 - au dehors du christianisme, chez ceux de sa condition. * Et le saint
 cure d'Ars : « Ceux qui sont conduits par le Saint-Esprit ont des idées
 « justes. Voilà pourquoi il y a tant d'ignorants qui en savent plus long
 « que les savants. »

Bienheureux les pauvres en esprit ! En eux est l'espérance, parce
 qu'eux seuls, aujourd'hui plus que jamais, peuvent se rendre libres. Eux
 seuls sont susceptibles d'oser répondre pleinement à l'appel de ce « roi
 temporel » dont parle saint Ignace au début de la « seconde semaine * de
 scs « Exercices ». Les riches en esprit ont toujours trop de soins, trop de
 charges, trop de liens, trop d'« affaires », qui les empêchent de se donner
 à ce combat. Pour s'en faire des chaînes plus lourdes encore, ils appellent
 cela leurs devoirs d'état. Tout leur devient, dès lors, prétexte à ne rien
 faire, sinon à faire peu.

(18) *Opus nt.*, P., 79480;,,

(19) *Opus cil.*, t. 1. P.

POUR QU'IL RÉGNE

x BIENHEUREUX. LES DOUX ! BIENHEUREUX LES MISÉRICORDIEUX ! .

Sans doute, il faut combattre, et nous sommes loin d'oublier que ce chapitre a pour objet la nécessité, pour les catholiques, de mener avec vigueur la lutte contre-révolutionnaire.

Mais, précisément, cette douceur et cette miséricorde exaltées par le divin Maître, comment peut-on continuer à les sous-estimer dans la conduite de cette guerre qui a pour but de rendre les nations à l'empire du Christ ?

« *Bienheureux les doux..., parce qu'ils posséderont la terre !* » La force même de cette opposition devrait nous éclairer et nous mettre sur la voie.

Bienheureux les doux ! Non les mous, mais les doux ! Autant dire : bienheureuse force d'une affectueuse patience. Force d'un persévérante lenteur. Puissance comparable à celle de ces plantes dont les racines parviennent à s'agripper aux rochers les plus durs. Puissance végétale, imperceptible apparemment, mais à laquelle, pour finir, rien ne résiste, puissance qui soulève des maisons entières et ébranle les murs les plus épais.

Puissance d'une douceur, qui, certes, ne concède rien de ce qui ne peut pas être concédé, mais qui pénètre sans violenter, sans blesser inutilement. Force qui, sans cesser d'être force, sait garder toute la délicatesse de l'amour.

En un moment surtout où les esprits et les cœurs sont atteints trop profondément, il serait vain et désastreux de croire que le mal puisse être extirpé d'un coup sec et violent. Sans doute, aucune concession à l'erreur. Mais gardons-nous de cette réaction intempestive qui valut aux apôtres certain jour, cette répartie du divin Maître : « *Vous ignorez de quel esprit vous êtes.* »

Tout au contraire, < *apprenez que je suis doux et humble de coeur* ». On l'a dit, les saints, même les plus austères, ont l'âme comme fondante.

« Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux, a fort bien dit M. Jacques Maritain. Sans compter les esprits mous au cœur sec, le monde n'est presque fait que d'esprits durs au cœur sec et de cœurs doux à l'esprit mou. »

Et, si notre esprit critique ou désapprouve, que l'adversaire sente toujours un cœur qui aime, un cœur qui compatit, un cœur toujours prêt à chercher le chemin le plus facile aux indispensables retours.

Malheur à la connaissance qui ne pousse pas à aimer, a dit Bossuet. Prenons garde que la connaissance de la vérité ne tourne, chez nous, à

l'orgueil, lequel est toujours dureté. Il est, en effet, une façon de professer les principes, une façon d'avoir raison, qui ne peut pas ne pas être odieuse. Si l'amour n'accompagnait pas le triomphe de l'« être », combien stérile serait la vérité !

Et gardons-nous de croire suffisant le témoignage que nous pouvons nous rendre d'un cœur qui, au fond, ne connaît pas la haine. Qu'importe, si l'extérieur reste dur !

La petite Thérèse, elle, ne s'est pas laissée tromper par cette prétendue douceur intérieure de cœurs, justes apparemment, mais dont nul ne sent jamais la caresse.

« Il faut nous habituer, tout au contraire, enseignait-elle, à laisser
« paraître notre reconnaissance, à remercier à plein cœur pour la moindre
« chose. C'est pratiquer la charité que d'agir ainsi; autrement, bien que
« l'indifférence ne soit qu'extérieure peut-être, elle glace le cœur et détruit
« la cordialité. »

Bienheureux les doux ! Bienheureux les miséricordieux ! Deux points sur lesquels il importe plus que jamais de nous examiner. C'est par là que pèchent trop souvent ceux qui ont raison. Nouveau motif pour prendre garde à ces deux points faibles éventuels de ceux qui combattent l'apostasie sociale..

Soyons-en persuadés : c'est nous affaiblir que de n'être pas assez doux. Le Père Ramière, lui, ne craignait pas d'appeler cette douceur : l'« arme toute puissante ». Mais n'oublions pas, poursuivait-il, que... « la douceur
« selon le Cœur de Jésus n'a rien de commun avec cette mollesse qui résulte
* d'un tempérament sans énergie, et qui ne se preserve des exagérations
« de la vivacité et de la force que par l'exagération également blâmable
« de la faiblesse et de l'indolence. Ce n'est pas à cette douceur fade et
« inerte qu'a été promis l'empire de la terre, mais à celle qui fut montrée
« à Samson sous la figure d'un rayon de miel construit dans la bouche d'un
« lion, à la douceur née de la force et soutenue par l'abnégation : *De forti egressa est dulcedo* ».

Douceur qui ne s'oppose en rien à cette violence dont l'Évangile dit qu'elle est indispensable à la conquête du ciel.

Douceur, force de l'Église, de ses martyrs, de ses saints... Les violents selon le monde ont pu conquérir et conquièrent encore de vastes portions

de la machine ronde. Ils sont tombés ou tomberont les uns apres les autres. Ils n'ont pas possédé la terre. L'Eglise seule, depuis vingt siècles, malgré mille persécutions, a vu et voit encore chaque jour l'immense développement de son règne. Les tyrans conquièrent et s'effondrent. L'Eglise seule possède vraiment la terre qu'elle ne cesse de conquérir.

BHENHEUREUX CEUX QUI PLEURENT' BHENHEUREUX CEUX QUI ONT FAIM ET SOIF DE LA JUSTICE ! »

Nouvelles « béatitudes » dont la vertu s'impose à quiconque veut être réellement chrétien... comme à tous les soldats de la contre-Révolution.

Bienheureux ceux qui pleurent !

On voit mal comment pourraient être placés sous ce signe le contentement béat, la satisfaction niaise, l'optimisme inconsistent, qui portent tant des nôtres à trouver normaux sinon légitimes, sous prétexte d'évolution, les progrès de l'impiété, le laïcisme, l'apostasie des nations modernes. Esprit qui excelle à prétendre équivalents le mal commis, jadis, malgré la condamnation des lois et celui qui découle, aujourd'hui, de la loi meme. Esprit toujours prêt à excuser ou taire les crimes des ennemis de l'Eglise et ne paraissant craindre que la ténacité des bons à rétablir les droits de Dieu.

Tel n'est point l'esprit de l'Evangile dont les saints ont brûlé.

Et leur paix intérieure et leur douceur ne les empêchaient point de manifester une impatience sacrée, de gémir, de pleurer, devant le triomphe du mal, de tout mettre en œuvre pour le combattre.

Bienheureuses larmes d'une sainte Jeanne d'Arc, impatiente de rendre sa patrie au Christ-Roi.

Bienheureuses larmes d'un saint Ignace écrivant, « Où, aujourd'hui, « la majesté de notre Dieu est-elle adorée ? Où sa puissance est-elle respectée ? Où son infinie bonté, son infinie patience, sont-elles connues ? »

« Pour n'être pas à la nuance du jour, écrit Monseigneur Suenens, ce « langage-là est le seul qui soit compatible avec l'Evangile. »

Bienheureux, donc, ceux qui pleurent. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice.

Entendez : ceux qui ont faim et soif de cette pleine justice dont parle l'Ecriture, qui consiste d'abord à rendre à Dieu ce qui Lui est dû.

« *Ceux qui ont faim et soif* » précise le texte sacré, pour mieux indiquer l'avidité qui doit nous animer en cet endroit.

Avoir faim et soif !

Aux prisonniers qui connurent ce que nous appelâmes la période de la « grande faim », ces mots évoqueront peut-être quelque chose. Avoir vraiment faim et vraiment soif ! C'est là ce dont on finit par souffrir beaucoup plus par la tête que par l'estomac.

Une obsession.

Ventre affamé n'a pas d'oreille. Et le fait est que les plus séduisants discours sont incapables de retenir celui qui a vraiment faim.

En ce qui nous occupe : d'abord la justice..., quels que soient les discours annexes. D'abord ce qui est dû... D'abord le refus de confondre les victimes et les assassins. D'abord le refus d'accorder le poids de la vérité au verbalisme dont la Révolution se sert depuis plus de deux siècles pour ébranler le monde et abuser les nations.

Oui ! cette obsession... Etre un obsédé de justice. En d'autres termes : avoir faim et soif de l'ordre vrai; faim et soif de l'ordre social chrétien; faim et soif du triomphe de la vérité, telle que les papes nous l'enseignent; faim et soif de la sainteté, car, dit Bossuet, « la justice règne quand on rend à Dieu ce qu'on lui doit. »

Comme le disait le curé d'Ars (20) : * La Vérité !... Il y a une nuée « de mensonges qu'il faut balayer sans prendre garde à ceux qui se mettent devant. Ne cherchez pas à plaire à tout le monde, mais a Dieu, « aux Anges, aux Saints; voilà votre public. »

« Il y a des mortifications austères au pain et à l'eau, écrit encore « Monseigneur Suenens (-l), qui ne valent pas comme dureté ce risque de « l'apostolat... Tel qui affronte sans broncher une grêle de balles et d'obus * se sentira faiblir devant la menace d'une moquerie ou d'un sourire narquois... Rien ne paralyse comme cette peur subtile qui s'appelle le respect « humain. Elle a fait frissonner saint Pierre devant une servante du prétoire. »

Mais « ce ne serait aimer ni l'Eglise, ni les âmes, ni Jésus, que de ne « travailler de tout son pouvoir au triomphe complet de l'Eglise, à la

(20) à Georges Seigneur, venu pour le consulter sur sa mission d'écrivain.

(21) Opui *cit.*, p. 105.

« sanctification de toutes les âmes, au parfait avènement du règne de Jésus-Christ sur la terre comme au ciel. » (22)

. BIENHEUREUX LES CŒURS PURS, PARCE QU'ILS VERRONT DIEU '

Devoir de pureté assez facilement admis comme une réalisation de la perfection intime du chrétien. Vertu privée, estime-t-on.

« Il existe un sixième commandement », lisions-nous récemment sous une plume qui se piquait d'enseigner l'art de combattre efficacement le marxisme... « Il existe un sixième (et un neuvième !) commandement. Il « a trait à tous les problèmes sexuels. C'est plutôt une prescription morale individuelle que de morale sociale. Nous pouvons en retenir la nécessité de respecter les foyers des autres et les liens familiaux. » C'est tout ! Voilà ce qu'on entend proposer à l'armée de l'ordre pour lui permettre de ne pas être victime des sophismes de la Révolution dans la guerre « idéologique » qu'elle ne cesse de livrer à l'Occident.

Sur ce point, nous restons donc au-dessous des communistes qui se gardent bien de sous-estimer au profit de leurs militants cette force de la pureté et qui n'hésitent pas à écarter les « noceurs », les coureurs de filles, de postes plus importants.

Bienheureux les cœurs purs ! Saint Thomas s'est plu à indiquer, entre cette béatitude et le don d'intelligence, les liens d'une mystique affinité. Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. Parce qu'ainsi, maîtres de leur chair, maîtres de leurs passions, leur intelligence sera plus légère, plus docile, dans sa course à la vérité, la volonté plus sereine, moins tiraillée dans sa poursuite du bien.

« Sachez que, dans la pureté et l'intégrité de votre foi, écrit Monseigneur Gay, consiste la virginité de votre intelligence. « Si je la possède, « je suis vierge », disait la douce martyre Agnès. Entendez-le de la possession de la parole divine. »

« Mieux vaut mourir, dit saint Hilaire, que de laisser, pour peu que ce soit, corrompre en moi et dans les autres la chaste virginité de la vérité. »

Bienheureux les cœurs purs !

(22) R. P. Ramière, *opus rit.*, p. 443.

« Heureux ceux qui sont immaculés dans la voie, écrivait Psichari, « méditant sur le psaume (2V). Dans la voie qui est droite et non oblique. * Dans la voie qui est la plus courte et non dans celle qui sinue à travers « les apparences et qui ramène au même point. » Psichari l'a bien compris : dans le combat que nous voulons livrer, il ne suffirait pas d'être héroïque, il ne suffirait pas d'être affamé de vertu, d'être assoiffé de justice... « Certes, ils se sont gardés des chutes grossières, poursuit le centurion (24). Mais ils jugent que c'est peu. Ils veulent cette pureté essentielle qui est l'entrée dans l'intelligence supérieure.

BIENHEUREUX LES PACIFIQUES'.. BIENHEUREUX LES PERSÉCUTES POUR JUSTICE

« *Bienheureux serez-vous quand on vous insultera et persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi.* »

Nouvelles vertus imposées au chrétien. Nouvelles vertus exigées de celui qui combat le laïcisme.

Bienheureux les pacifiques, autant dire : bienheureux ceux qui aiment, ceux qui veulent la paix, ceux qui travaillent à l'instaurer. Mais non cette paix qui est passivité ou capitulation devant le désordre plus ou moins violent. La paix, nous dit saint Augustin, c'est la tranquillité de l'ordre. Bienheureux donc ceux qui veulent cette tranquillité-là et qui, pour l'assurer, ne craignent ni les insultes, ni les calomnies, ni les persécutions.

Bienheureux les pacifiques, qui veulent, d'abord et avant tout, cette tranquillité de l'ordre en eux-même. Vertu de ce « sang-froid », comme on dit, qui permet de rester calme au milieu des mêlées tumultueuses.

« Il faut, dans notre action, disait saint Ignace, imiter les anges qui « se livrent tout entiers avec amour et zèle au salut des hommes, et qui « se gardent cependant inébranlables et impassibles, ne se troublant jamais, « quoi qu'il arrive, toujours parfaitement sereins dans la contemplation « du Visage du Père Céleste. »

Bienheureux donc les pacifiques. Pacifiques de l'ordre intérieur, que le monde risque de ne pas voir, mais aussi ces pacifiques qui, maintes fois, ne peuvent pas ne pas se heurter à lui et qui, par là, ne tardent pas à être victimes de ses insultes, de ses calomnies, de ses persécutions.

(23) L. Koyogé du Centurion.

(21) *Ibidem*, p.

Aucune béatitude, en tous cas, ne se trouve aussi véhémentement proclamée par l'Histoire. Il n'est aucune vie de saint qui ne l'illustre; et, à quiconque l'oublierait, un simple regard sur le martyrologe rappellerait bientôt que l'Eglise est fondée sur les martyrs et ruisselle de sang.

Pacifiques donc, qui ont souffert mille tourments et la mort plutôt que d'obéir aux injonctions de l'injustice, plutôt que de se laisser troubler par la fausse paix du monde.

Or, « *tous ceux, nous dit saint Paul, qui veulent vivre pieusement dans * le Christ Jésus souffriront persécution.* » (II^e Tim, III, 12).

Le chrétien, dès lors, est prévenu et doit s'y préparer. Et de même celui qui combat la Révolution.

Force invincible parce qu'elle est celle de Jésus-Christ.

A la limite, force très réelle de l'apparente défaite des martyrs. « Car
« le sang du martyr paie, le sang du martyr crie, pouvait dire (25) M. le
* chanoine Magnaud. Le sang du martyr paie, uni au sang du Christ, les
« erreurs et les fautes, que, le plus souvent, il n'a pas lui-même commises;
« fautes personnelles et fautes nationales. Et je pense, ce disant, à ce
* qu'écrivait un jeune officier, quelques jours avant de tomber dans les
« combats de l'Aurès : « Que le châtement du Seigneur, disait-il, retombe
* sur nous et non sur la France éternelle des héros et des saints... »

« Depuis que la croix du Christ a été plantée sur la terre et qu'il
« y est monté pour y mourir, les innocents ne meurent plus en vain pour
« les coupables, ni les justes pour les pécheurs; mais leur sacrifice, confondu
« avec celui du Christ, rachète les fautes humaines et reste toujours la
« dernière espérance de la vie et de la paix.

* Le sang du martyr crie, et, seule, sa voix forte a des chances d'être
« entendue à l'heure où la clameur des intérêts et des passions assourdit
« les oreilles humaines. Pourquoi le sang des martyrs, qui ne cesse de
« couler chaque jour et depuis si longtemps de notre terre de France, ne
« finirait-il pas par toucher le cœur des Français et ouvrir leur esprit,
« par delà toutes les nuées, à l'intelligence de ces valeurs si simples pour
« lesquelles tout sang répandu porte naturellement témoignage ?

« Le sang du Christ a crié vers la justice et vers l'Amour du Père,
« et il a bien été entendu !...

(25) Le 11 novembre 1956. Allocution prononcée à la cathédrale de Montauban.

.. Pourquoi le sang des martyrs, uni au Sien, ne toucherait-il pas aussi
« la Justice du Père pour qu'il accorde enfin à notre pauvre terre le
.. triomphe du Droit et de la vraie Liberté ?

« Pourquoi le sang des martyrs, uni à celui du Christ, n'atteindrait-il
« pas aussi l'Amour du Père, pour obtenir que, consumant nos discordes
« et nos haines à la lumière de Sa Vérité, brûle, pour ne plus s'éteindre,
« au milieu de tous les hommes, le feu de Sa Charité ?

« Si nous n'avions pas cette espérance, le monde nous apparaîtrait
« comme un immense et stupide charnier.

« Mais nous avons cette Espérance... »

Et, si sa flamme trop souvent n'éclaire plus nos cœurs, c'est que nous
oublions les « béatitudes », autant dire l'extérieur ordinaire des œuvres
de Dieu.

Sous l'humble aspect des vertus que l'Evangile propose au vrai chré-
tien nous ne savons plus voir la force et le visage de Celui qui a vaincu
le monde.

CONCLUSION

« Il importe peu d'agiter subtilement de multiples questions et de dissenter avec éloquence sur droits et devoirs, si tout cela n'aboutit pas à l'action... »

Sa i n t P i e X. 4.10.1903

CE QUI EST EN QUESTION...

...C'est de savoir si quelque chose d'efficace peut encore être tenté pour enrayer les progrès de la Révolution.

C'est de savoir si nous sommes réduits à combattre sans espoir de vaincre.

Ce qui est en question...

...C'est de savoir ce que nous pensons de nous-mêmes.

Sommes-nous une arrière-garde chargée de permettre au gros de la troupe, déjà repliée, de démobiliser aux moindres frais ?

Cherchons-nous à ne conserver que le droit de proclamer d'énergiques refus, de solennelles exhortations ?

Notre ambition se borne-t-elle à cultiver un souvenir ; à constituer un certain nombre de groupes où seront conservés et transmis, pour la consolation d'une minorité, les éléments d'une doctrine dont personne ne veut plus ? Quelque chose d'analogue à ce que sont tant d'associations : amis du « vieux Nice », fidèles du tir à l'arc, fervents de Mozart ou de Pergolèse.

POUR qu'il règne

Actions, occupations fort honorables... sans doute !

Mais très éloignées d'une entreprise de reconquête sociale.

De la réponse à ces questions ne peut pas ne pas dépendre la détermination d'une méthode, la détermination de moyens très différents.

Pour entretenir un souvenir... ; pour maintenir en relative ferveur un groupe de fidèles... ; pour tâcher même d'en augmenter l'effectif... ; peu de choses suffit. Quelques réunions. Quelques bulletins, revues ou hebdomadaires. La publication, bon an mal an, d'un certain nombre d'ouvrages.

A ce degré, l'action peut être ramenée à l'effort de quelques personnalités qui parlent, écrivent, s'évertuent ; la troupe se contentant d'écouter, de lire, d'applaudir. Ce qui peut être consolant, méritoire. Ce qui peut même s'appeler une action. Mais pas une action conquérante.

Ce qui est en question c'est de savoir ce que nous voulons. Ou nous contenter d'être une secte uniquement réconfortée par un jeu de congratulations réciproques ; ou travailler avec efficacité au triomphe, universellement sauveur, de la Vérité.

La lutte, certes, dure depuis longtemps. Et le manque d'ardeur, le repli sur soi, le découragement sont faciles quand l'armée dont on a mission d'assurer la relève n'a cessé de battre en retraite.

Et c'est là, finalement, ce qui est en question.

Comment se peut-il que tant de travaux, tant d'efforts, n'aient pas abouti à meilleur résultat ?

Nous nous évertuons ; et nous reculons sans cesse.

Nous ramons ; et le courant nous emporte.

Pourquoi ?

D'où cela peut-il venir ?

Sont-ce là, au moins, questions que nous tendons à nous poser ?

Sinon, comment justifier que des êtres, par ailleurs scrupuleux, consciencieux, raisonnables puissent à ce point négliger de se pencher, comme il faut, autant qu'il faut, sur le problème du devoir et des conditions d'efficacité, au service de la plus sainte cause au temporel ?

Très suspecte, il est vrai, la notion d'efficacité.

Certains se font une vertu de l'écarter. Notion marxiste, préten-

CONCLUSION

dent-ils. Sous prétexte que, pour le marxisme, la notion d'efficacité est seule principe souverain du jugement et de l'action.

Mais loin de nous cet excès !

Mais loin aussi cet autre excès, si favorable à la satisfaction du moindre effort, selon lequel il suffit de < semer >, le sort de la moisson appartenant à Dieu seul. Ce qui est une façon très libre d'interpréter la parabole du semeur. Laquelle n'enseigne pas à se décharger sur Dieu du meilleur rendement de la semence. Mais parabole qui fait observer que la semence porte cent pour un, ou se perd stérile, selon qu'elle tombe ou non dans une terre convenablement préparée. Preuve qu'il ne suffit pas d'un effort initial et à court terme pour garantir le bienfait de la moisson, mais qu'il y faut la vertu d'une culture, autant dire d'un effort, d'une action convenables.

Certes, les desseins de Dieu sont impénétrables. Et ses voies ne sont pas nos voies.

Mais sous prétexte que Dieu peut triompher avec RIEN, c'est en ne faisant RIEN nous-mêmes (RIEN de convenable, RIEN de suffisant) qu'au nom du surnaturel, curieusement interprété, nous attendons souvent une victoire, dont on peut dire, cette fois, que Dieu ne l'accordera jamais tant que nous l'attendrons ainsi.

Il y a dans cette évasion surnaturelle (apparemment édifiante) une façon inadmissible de nous dispenser du plus élémentaire devoir d'auto-critique.

Et serait-il normal que la vérité soit si continuellement stérile, le mensonge si continuellement triomphant ?

L'EFFICACITE DANS LE TEMPOREL

Disons plus : il est dans l'ordre, il est dans la sagesse de l'action d'être convenablement référée à la notion d'efficacité.

Action temporelle, comment pourrait-elle être conçue sans souci du résultat également temporel qui la spécifie ?

Nous avons gardé le souvenir d'une conversation avec un éminent religieux. Comme nous lui faisons part de l'extrême difficulté qu'il y a à mobiliser les « fils de lumière »...: « ne vous inquiétez pas, répondit-il. Le résultat importe peu. L'important est qu'ainsi vous gagnez le Ciel ! — Eh ! sans doute, répondîmes-nous, cela est bien doux. Nous ne croyons pas cependant que cet argument puisse dispenser du devoir d'efficacité temporelle qui est la raison d'être du type d'action envisagé. »

Dans la vie surnaturelle, la vie intérieure et de pur amour de Dieu, l'évidence temporelle d'un résultat importe peu ; puisqu'en cet ordre

de choses, la fin directe, immédiate est de plaire à Dieu ; et qu'on sait que ce but est atteint dès lors qu'on s'y applique généreusement.

Il n'en est plus ainsi au plan d'activités moins directement ordonnées à Dieu.

Que penserait-on, par exemple, du moine cuisinier qui, sous prétexte qu'il gagne le ciel en s'évertuant autour de ses fourneaux, ne s'inquiéterait nullement de l'effet de ses mixtures, plats brûlés, sauces purgatives, bouillons foudroyants ?

Voire, que penserait-on de la religieuse infirmière qui, sous prétexte qu'elle gagne aussi le ciel en tant que religieuse orante et fervente, ne s'inquiéterait pas de l'inefficacité habituelle des remèdes choisis, des soins prodigués ? Et qui oserait lui dire : « ma sœur, ne vous inquiétez pas de ce que les malades meurent comme à plaisir dès qu'ils vous sont confiés. Peu importe le résultat. Courage. L'important est qu'ainsi vous gagnez le Ciel » ?

Propos sinistre !

Et pourquoi ne le serait-il plus lorsqu'au lieu de cuisine, d'infirmière, le même argument s'appliquerait aux soins d'une action civique chrétienne ?

Certes, Dieu peut permettre que le travail le plus consciencieux, l'effort le plus prudent, le courage le plus généreux soient vaincus. Il importe même de savoir supporter ces épreuves. Mais sans que celles-ci, pour durables, pour douloureuses qu'elles soient, puissent devenir un argument d'indifférence aux résultats, de mépris envers l'efficacité temporelle qu'une action pareille ne peut pas ne pas chercher à avoir.

S'il est des désastres prestigieux — Sidi Brahim, Camerone — il est une façon déshonorante de s'évertuer oui consiste à ne point s'inquiéter assez de la victoire, qui consiste à prendre trop allègrement son parti de l'échec, qui consiste à trouver normale la stérilité de notre action.

LES HOMMES D'ARMES BATAILLERONT ET DIEU DONNERA LA VICTOIRE

Le mensonge est odieux de ce piétisme qui se croit surnaturel parce que désincarné, et où la prière devient argument de négligence et de passivité. Attitude qui n'a tant de succès que parce quelle favorise un penchant naturel à la paresse, un effort court, violent peut-être, sans résultats durables et sérieux.

Surnaturalisme borné à ce qui est « extraordinaire » dans la piété. Attente d'un miracle. Réalisation d'une prophétie, selon laquelle tout

s'arrangera quelque jour par simple intervention divine, sans qu'on ait besoin de s'en mêler.

Mais qui prendra cette caricature pour la piété vraie dont les saints ont brûlé ? Cette piété qui valut au docteur de Poitiers la réponse de Jeanne :

— « Vous dites que Dieu veut délivrer le peuple de France de ses calamités ; mais s'il le veut, Il ne Lui est pas nécessaire de mettre en mouvement les hommes d'armes. »

— « En nom Dieu, répondit l'enfant, les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. »

Telle est, en effet, la réponse orthodoxe, au naturel comme au surnaturel.

Prier comme si notre action devait être inutile, et agir comme si notre prière l'était aussi.

Sans quoi il est normal de se heurter à ce double péril:

...celui d'un providentialisme béat, quiétisme de l'action, indifférentisme pratique... ON NE PENSE PAS A L'ACTION. On improvise en comptant sur l'aide de Dieu. Mais on oublie qu'il ne saurait bénir n'importe quoi fait n'importe comment. Dieu ne s'est pas engagé à suppléer à nos négligences coupables. Ce faux esprit surnaturel ne mérite que l'échec.

...second péril : celui du naturalisme pratique ou activisme. ON NE PENSE PAS BIEN L'ACTION. Sûr de soi et de ses moyens on ne compte pas sur Dieu, on ne compte plus avec Dieu. Que ces moyens, dès lors, viennent à manquer, c'est le découragement, l'abandon. Dieu n'ayant point béni, c'est la stérilité absolue, le prétendu remède s'étant montré pire que le mal.

Est-il perversion plus subtile et plus grave qu'une orthodoxie de pensée, satisfaite d'elle seule, mais indifférente à la fécondité du vrai, au triomphe du mal ?

Une orthodoxie toute cérébrale et spéculative ne suffit pas. F faut pour être réellement, vitalement orthodoxe, non seulement l'orthodoxie de l'intelligence, mais si l'on peut dire, l'orthodoxie de la volonté. Laquelle se manifeste, avant tout, par une faculté normale d'enthousiasme et d'indignation.

« La fréquence, la puissance du crime, écrit le cardinal Ottaviani (1), ont hélas émoussé la sensibilité chrétienne, même chez les chrétiens. Non seulement comme hommes, mais comme chrétiens ils

POUR qu'il règne

« ne réagissent plus, ne bondissent plus. Comment peuvent-ils se sentir
« chrétiens s'ils sont insensibles aux blessures faites au christianisme ? (...)

« La vie se prouve par la sensation de la douleur, par la vivacité
« (le mot est suggestif) avec laquelle on réagit à la blessure, par la
« promptitude et la puissance de la réaction. Dans la pourriture et la
« décomposition on ne réagit plus. »

*Il n'est aucune organisation, aucun parti, aucune secte qui n'ait
aujourd'hui un plan à proposer et qui ne s'attache à le faire admettre.
Nous seuls chrétiens allons à la remorque, capables tout au plus de
quelques brefs sursauts.*

*Ainsi nous perdons-nous en recettes et bricoles. Campagnes à
court terme. Bruitages sans échos. Attendant le salut de quelque
opération brusquée. Empiriques à la petite semaine, qu'aucune expé-
rience n'instruit.*

*« Pagailleux »... nous qui professons l'ordre et la méthode.
Paresseux... nous qui canonisons le zèle et le travail.*

*Passionnés éperdus dès que nous prétendons agir... nous qui pro-
clamons « vouloir toujours raison garder ».*

*Et moins confiants que les matérialistes dans les forces intellec-
tuelles et spirituelles... nous qui les invoquons sans cesse.*

Au point que si demain la Révolution l'emporte, ce sera justice.

*Car depuis deux cent cinquante ans (2) que ses vagues d'assaut
se renouvellent, inlassablement ingénieuses, toujours plus habiles et
efficaces, on peut dire que la Révolution a mérité sa conquête du
monde. Ses hommes à elle ont su se battre ; ont su tenir ; ont su se
dépenser opiniâtrement ; ont su ouvrir leurs bourses autant qu'il le
fallait. L'appareil impressionnant d'institutions séculaires, la puissance
matérielle d'un christianisme installé ne les a pas découragés. Malgré
leur petit nombre et leur faiblesse, au moins initiale, ils ont osé.*

*Et de même en 1903. Les supporters du mouvement de Lénine
étaient 17. Soixante ans après, l'appareil communiste dans le monde
emploie deux millions environ de comités, cellules, cercles, associations.
Chaque année deux mille millions de dollars sont dépensés ; chaque
année deux cents grands films (sans compter les milliers de petits) sont
tournés ; chaque année cent vingt millions de livres (sans compter les*

(2) Ecrit en 1969, par référence à 1717, date du grand e>>or de la maçonnerie moderne.

CONCLUSION

brochures ou libellés) sont imprimés; chaque année vingt mille propagandistes voyagent par le monde, cinq cent mille agents s'évertuent... ; chaque semaine enfin cent trente mille heures de propagande radio-phonique sont organisées...

...pour le triomphe de la Révolution Universelle.

Loin de manifester une carence de la justice divine, les progrès constants de la Subversion prouvent, au contraire, combien Dieu sait respecter le déterminisme de son œuvre en ne refusant pas à l'impie le fruit normal de son labeur.

Car s'il est vrai, comme il est écrit au psaume 111, que le « désir des pécheurs périra - desiderium peccatorum peribit », on voit mal pourquoi cet immanquable châtiment divin devrait profiter à cette armée qui n'a pas combattu, à ces « fils de lumière » qui n'ont pas éclairé. Prétendus « bons » dont saint Pie X ne craignait pas de dire que, par leur paresse, leur lâcheté, ils sont plus que tous autres, le nerf du règne de Satan.

SURSAUTS EN FORME DE RAGE DE DENT

Cette insensibilité, cette peur, cette désertion des chrétiens sont le pire mal.

Par l'inaction quelles impliquent d'abord.

Par les bouffées d'exaspération désastreuses qu'aux heures plus douloureuses tant d'inertie ne manque pas de provoquer.

« On veut combattre le mal à la place où il se montre », faisait observer Gæthe. « Et l'on ne s'inquiète nullement du point où il prend son origine, d'où il exerce son action. C'est pourquoi il est difficile de délibérer avec la multitude qui juge des affaires au jour le jour, étendant rarement ses vues au-delà du lendemain. »

D'où la brusquerie des réactions : hâtives, violentes, « plastiquantes »...

Ainsi tels qui n'ont jamais rien fait, qui n'ont jamais réagi, ou si peu, devant la progression du mal, qui l'ont peut-être favorisé dans son principe et accepté dans ses premières démarches et qui s'insurgent brusquement, estimant intolérables que l'incendie qu'ils ont vu allumer sans intervenir menace désormais leur confortable hébétude.

Image, toujours actuelle, du sommeil dont les meilleurs apôtres ne parviennent pas à sortir, pendant que Jésus est en agonie et que Judas entraîne déjà ses hommes.

Le réveil est amer que provoque l'irruption de ces derniers On s'exaspère. Et l'on tire l'épée.

POUR qu'il règne

Mais quoi d'étonnant à ce que, dans ces conditions, le Maure en réfuse l'usage ? Le symbole n'est peut-être pas assez médité de l'oreille tranchée.

Quand rien n'a été accompli de ce qui devait l'être dans l'ordre de la vigilance spirituelle et doctrinale, n'est-il pas normal que le recours au glaive de la force brute, intempestivement dégainé, ait pour seul résultat de... supprimer ce par quoi les hommes s'écoutent et s'entendent ? (3)

Quand la préparation des âmes et des intelligences n'a pas été suffisamment réalisée, il est normal, et, en un sens, il est juste, que la violence de réactions trop tardives entraîne son propre châtement. Qui se sert, ainsi, de l'épée, périt par l'épée. Il est sage que Dieu abandonne à la logique de son cycle meurtrier une force manifestement coupée d'une préparation spirituelle et intellectuelle suffisante.

Disons qu'à l'heure de la puissance des ténèbres la seule force des armes ne saurait convenir. Car c'est le temps où rien n'est suffisamment éclairé. Alors que ce qui importe à la gloire de Dieu, à la plus grande fécondité d'une victoire du bien, c'est moins l'intervention répressive d'une force brute, remettant tout en ordre dans l'instant (cette force serait-elle celle de « douze légions d'anges » !) que le témoignage, l'apostolat d'une vérité justifiée, défendue au plan qui est d'abord le sien : celui du combat spirituel, de la conquête, de l'édification, de l'instruction des âmes.

Et c'est bien un comble de voir la Révolution s'appliquer avec tant de soin à gagner les cerveaux, à obtenir l'adhésion des intelligences, pendant que les prétendus fidèles de la Vérité se donnent si peu de mal pour l'apprendre d'abord eux-mêmes, pour la répandre ensuite. Fidèles beaucoup plus prompts à espérer en la force qu'en cette lutte de l'esprit.

Or, Dieu, qui est esprit et vérité, ne peut pas permettre que ses fidèles triomphent de la sorte.

Par un effort inlassable d'intoxication spirituelle et intellectuelle, la Révolution a conquis le monde.

Au regard de cette action qu'avons-nous fait ?

(3) Cf. *Luc XXII-50, 53 - Math. XXV1-50, 53.* — < Mais c'est maintenant l'heure et la puissance des ténèbres >... < Alors s'étant approchés ils mirent la main sur Jésus et le saisirent. Et voici qu'un de ceux qui étaient avec Jésus, levant la main, dégaina son glaive et frappant le serviteur du Grand-Prêtre, lui enleva l'oreille. Alors Jésus lui dit : < Remets ton glaive à sa place. Car tous ceux qui prennent le < glaive périssent par le glaive. T'imagines-tu que je ne puis recourir à mon Père, < qui m'enverrait immédiatement plus de douze légions d'anges ? >... >

« Nos adversaires nous ont-ils répondu ? » faisait observer Jaurès à la tribune de la Chambre quand s'y discutait la « loi de séparation ».
« Ont-ils opposé doctrine à doctrine, idéal à idéal ? Ont-ils eu le courage de dresser contre la pensée de la Révolution l'entière pensée catholique ? Non ! Ils se sont dérobés. Ils ont chicané sur des détails d'organisation. Ils n'ont pas affirmé nettement le principe qui est comme l'âme de l'Eglise... »

Tant que la notion d'efficacité — d'une efficacité profonde, durable — ne s'alliera pas dans nos esprits à la notion de Vérité, tant que pour être efficace nous croirons préférable de laisser le Vrai de côté, fondant plus d'espoir sur le mensonge ou la force, nous perdrons le droit de nous plaindre d'une impuissance, d'une stérilité chroniques.

Dans ces conditions est-il possible de soutenir que pour remonter du point où la Subversion a précipité la société, la chance d'un coup brusque puisse suffire. Alors que la Révolution est à peu près seule aujourd'hui à avoir des cadres, formés et réellement disponibles ? Alors que les plus instruits, les plus qualifiés de notre côté refusent de s'engager et de se compromettre ?

N'est-il pas ridicule d'imaginer que le salut puisse être obtenu à petits frais, sans préparation convenable ?

Non que nous désespérions du salut. Nous croyons au contraire qu'il serait relativement facile de sauver la société. Mais à la condition qu'un certain nombre de « bons » s'applique comme il faut et avec assez de persévérance, à l'action qui s'impose.

L'inquiétant, pouvons-nous dire à la façon de Donoso Cortès, n'est pas que la société soit comme dans l'impossibilité radicale d'être sauvée. L'inquiétant est que ceux de ces membres qui paraissent plus désignés pour travailler à la sauver ne s'y attachent absolument pas ! Ou si peu !

Ce n'est pas être pessimiste que de tenir ces propos. C'est la seule façon de pouvoir être optimiste, parce que c'est la seule façon de poser convenablement le problème en s'attaquant d'abord à la principale difficulté.

On objecte, il est vrai, le fait de notre petit nombre désormais. L'heure n'est plus aux regrets, prccise-t-on. Rien ne décourage tant que cette complaisance à décrire les fautes commises, les occasions man-

quées... Pour douloureuse qu'elle soit l'évidence de nos effectifs dérisoires nous fait un devoir d'élémentaire discrétion, qui est d'abord un devoir d'élémentaire prudence.

Mais à ce genre d'argument il est une réponse.

Elle est dans la Sainte Ecriture, en ce chapitre Vil du Livre des Juges où il est question de Gédéon.

Bien qu'Isrdél fut dangereusement menacé par les Madianites, c'est par des évictions successives que le Seigneur voulut préparer l'armée de Sa victoire. Les timides et les peureux ayant été renvoyés chez eux — ils furent vingt-deux mille — le Seigneur dit à Gédéon : « ...ce « peuple est encore trop nombreux. Menez-le près des eaux, et là < je les éprouverai. Celui que je vous désignerai pour qu'il aille avec < vous vous suivra, et celui que j'en empêcherai s'en retournera... > On sait qu'il en resta trois cents... Et c'est avec ceux-là seuls que Dieu voulut délivrer Israël de l'armée de Madian.

Surnaturelle prudence, donc, d'une extrême exigence qualitative. Nous n'aurons point sans doute, comme Gédéon, à éclaircir les rangs d'une armée jugée trop nombreuse au départ. N'en soyons pas moins sévères dans la formation de ceux qui voudront bien venir.

Sans prendre trop au sérieux la valeur d'une boutade, nous ne pouvons oublier qu'au début de notre travail nous nous plaisions à répéter : former les mille. Les mille, c'est-à-dire mille hommes qui, rigoureusement instruits de la doctrine sociale de l'Eglise, auraient même discipline de pensée, mêmes réflexes intellectuelles, mêmes méthodes d'action, même ardeur apostolique, même générosité pour consacrer leurs loisirs et leur temps.

Sévérité et tension qui risquent, bien sûr, d'enlever à l'entreprise beaucoup de charme et de séduction. Et c'est là un point dont nous ne sous-estimons pas l'importance. Cependant une foi vive, entretenue par des retraites fréquentes, permet de doubler ce cap dangereux. Revanche bien normale de la divine vérité, au moment où chacun tend à parler de l'efficacité plus grande du mal par rapport au bien.

Reste que l'idée directrice est qu'il faut, avec des moyens dérisoires, combattre, et, finalement, contribuer à vaincre ce que la Révolution a fait et réalise encore avec des moyens qu'il serait fou d'espérer obtenir d'ici longtemps.

Et donc, comme l'a dit Pie XII (4) : « Ce serait une erreur de se < contenter du médiocre, tout le monde n'a pas encore appris à proposer < à nos militants les buts qui, peut-être, les feraient frémir d'enthousiasme. On doit exiger d'eux tout, ou tout au moins beaucoup,

(4) 11-1-53.

« dans la certitude que souvent on donne plus volontiers tout qu'une
i partie, et plus facilement beaucoup que peu. »

Du côté de la Révolution les progrès ne s'accomplirent guère
différemment.

Weishaupt, dans son code de l'illuminisme, a tracé les règles les
plus détaillées sur la manière de procéder au recrutement de l'ordre:
elle est essentiellement fondée sur les contacts personnels et la formation
par groupes minuscules. « Vous aurez beaucoup fait, disait Weishaupt
« à ses instructeurs, si dans votre vie vous formez deux ou trois
« hommes... » et, après sa rencontre du baron hanovrien Knigge :
« Qu'on me donne six hommes de cette trempe, et avec eux je change
« la face de l'univers. »

Or, quelle méthode était préconisée : celle des contacts personnels,
apparemment spontanés, le rayonnement, le recrutement, l'endociri-
nement quasi individuels. Ce que Pie XII appellera « l'action capillaire »
t Cherchez-moi, disait Weishaupt, des jeunes gens adroits et déliés. Il
« nous faut des adeptes insinuants, intrigants, féconds en ressources,
« hardis, entreprenants... »

Δα diffusion du jansénisme se réalisa selon cette méthode.

« Jansénius écrit, Saint-Cyran cherche des prosélytes, note Crétineau-
« Joly (-'). Mais le livre de Jansénius, foudroyé par Rome presque à son
« apparition, aurait été infailliblement étouffé si l'abbé de Saint-Cyran
« ne lui eût pas recruté des adeptes, privilégiés de la naissance, de la
« beauté, du génie ou de la fortune... (°).

« Saint-Cyran fit de grandes choses avec un petit troupeau. »

// en fut de même, plus tard, pour Lamennais.

« U s'entoure de la fleur de la jeunesse cléricale ou laïque. Elle

(5) *L'Eglise romaine face à la Révolution*, 1. II, pp. 323 à 325.

(6) « Cet hérésiarque, poursuit Crétineau-Joly, qui fut véritablement le créateur
« du jansénisme, possédait une telle puissance de fascination qu'il l'exerça sur les
« talents les plus élevés et sur les vertus les plus incontestables Il séduisit le car-
« dinal de Bérulle et il s'honora pendant longtemps de l'amitié que lui témoignait
« saint Vincent de Paul. Par ces deux conquêtes, il est facile de se rendre compte
« des succès que dut obtenir dans le monde le charme imposteur de direction qui
« fil la force du jansénisme. Saint-Cyran ne tendit point à éparpiller les coups et à
« multiplier les séides. Il les tira un par un au milieu de cette jeunesse de la Sor-
« bonne et du barreau, toujours ardente pour les nouveautés, sans cesse disposée à
« mettre ses enthousiasmes au service d'une cause qui appelle la persécution comme
« un moyen de popularité. Saint-Cyran s'étant emparé de la génération naissante. Il
« fonda des écoles à Port-Royal ; il enrôla sous sa bannière les visages pénitents et
« les femmes à la mode ; il créa une congrégation de solitaires n ayant pour mission
« que l'étude et la polémique ; il ferma la bouche à l'éloquent Antoine Le Maistre ;
« il souilla dans l'âme d'Arnaud ses implacables colères et apprit à Biaise Pascal
« encore bien jeune, à tailler la plume qui écrira les *Provinciales*. »

« annonçait de rares talents ; elle faisait présager des orateurs, des écrivains, des philosophes et des savants. Elle se précipitait au secours de l'Eglise ; il eut l'art de lui inculquer des pensées de révolte sous l'apparence d'un vœu d'émancipation chrétienne. Il la conduisit jusqu'à l'abîme au bord duquel la main de Grégoire XVI les arrêta, aussi bien en France qu'en Italie, en Belgique qu'en Allemagne, car, dans toutes les contrées catholiques, l'abbé de Lamennais s'était créé de fervents prosélytes. »

On sait, d'autre part, que Lénine a exposé la méthode communiste dans sa critique de l'opportunisme socialiste. Il formula sa pensée dans la revue Iskra, et dans plusieurs brochures, en particulier Que faire? et Un pas en avant, deux en arrière. Or, l'idée maîtresse de la tactique léniniste : c'est d'abord la formation idéologique intense d'un certain petit nombre de révolutionnaires (7).

« On ne vainc pas (certes), dira-t-il, avec une avant-garde seule (8). (Mais) le rôle de l'avant-garde consiste à éduquer, éclairer, instruire (9). Car j'affirme qu'il ne saurait y avoir de mouvement révolutionnaire solide sans une organisation stable de dirigeants qui en maintiennent la continuité dans le temps (10). Que plus la masse entraînée spontanément dans la lutte est nombreuse, plus une telle organisation doit être solide (entendez : bien formée), sinon il sera facile aux démagogues d'entraîner les couches arriérées de la masse (11). L'organisation des révolutionnaires ne doit pas être très étendue (12). » Et ce paragraphe, déjà cité : « Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire, on ne saurait trop insister sur cette vérité à une époque où l'engouement pour les formes les plus étroites de l'action pratique va de pair avec la propagande de l'opportunisme (13). Tous ceux qui parlent de surestimation de l'idéologie, d'exagération de l'élément conscient, se figurent que le mouvement purement ouvrier est par lui-même en état de s'élaborer — et s'élabore en réalité — une idéologie indépendante, à condition seulement que les ouvriers prennent eux-

« mêmes leur sort en main sans se soucier de leurs dirigeants... Mais c'est une erreur profonde ! C' »

On comprend dès lors pourquoi le communisme, malgré sa prétention au « mouvement de masse » (ou plutôt, à cause de cette prétention), est, de tous les organismes politiques actuels, celui qui a le plus grand soin de la formation de ses cadres. Dans un article du Monde (15), Jacques Fauvet citait fort justement l'ouvrage d'Alain Brayance sur l'Anatomie du parti communiste, montrant combien « l'influence des cadres y est capitale », comment « ils constituent l'élément vivant du parti, assurant l'essentiel du travail, entraînent leurs camarades et orientent les organisations de masse vers une action conforme à la ligne du parti. »

Le jour de l'arrivée à Paris du professeur Davidenkov, le Comité Central fut convoqué pour entendre un rapport d'Auguste Lecœur. Or, voici ce qu'on relève dans ce rapport : « Staline enseigne que : lorsque la justesse de la ligne politique apparaît aussi éclatante, juste dans son élaboration, juste dans son application, ce qui devient décisif, c'est le rôle des directions, c'est le rôle des cadres... A tout seigneur, tout honneur... Les membres du Comité Central s'engagent : 1. A renforcer leurs connaissances idéologiques en consacrant régulièrement le temps nécessaire à l'étude des classiques du marxisme-léninisme, ainsi que des documents essentiels du Parti et du Bureau d'information et en PRÉPARANT SOIGNEUSEMENT LES RÉUNIONS DE LEURS CERCLES D'ÉTUDE... »

Existe-t-il un autre parti en France qui soit capable de demander un tel travail à ses chefs comme à ses militants ? On peut « monter en épingle » certains échecs, on ne réfléchira jamais assez à ce que peut donner un mouvement capable ainsi de mobiliser ses membres pour une tâche obscure, lassante, rébarbative : « travail de pion ».

Et cet exemple donné par la tête, des recommandations, des ordres répétés s'appliquent à le faire suivre jusqu'aux plus humbles échelons (ie).

(14) *Idem.* p. 444-445

(15) 5 mars 1953.

(16) « Des écoles de section vivantes et nombreuses?... C'est possible! » lisions-nous il y a quelques années dans une feuille communiste...

« Nous sommes à Hcrserange. Transportons-nous chez le camarade Richard Raymond. C'est le responsable de l'éducation dans sa section. Il nous emmène dans sa buanderie : petite pièce décorée avec goût, des photos, des mots d'ordre, un tableau noir, un poêle. Dix-huit élèves sont rassemblés autour de deux tables.

« C'est l'heure !

« Les brochures sont ramassées.

« Des questions se rapportant à la brochure sont préparées et inscrites chacune sur un bout de papier. Chaque élève en tire une au sort. Pendant dix minutes l'attention est tendue. Chacun jette des notes sur une feuille. C'est fini. La discussion va s'engager. Chaque camarade a son tour va exposer son sujet. Après chaque

(7) *Œuvres complètes*, t. IV, p. 512 : « L'organisation des révolutionnaires (proprement dits) ne doit pas être étendue... L'organisation des ouvriers doit être la plus large possible : »

(8) *Idem*, p. 278.

(9) *Idem*, p. 236. Cf. Kautsky (cité par Lénine) : « La conscience socialiste contemporaine ne peut se constituer que sur la base d'une profonde connaissance scientifique. »

(10) Cf. les notions 4 et 9 pourrions-nous dire. Cf. *supra*.

(11) *Idem*, p. 523.

(12) *Idem*, p. 512.

(13) *Idem*, p. 432.

POUR qu'il règne

Cette méthode, au surplus, n'est pas essentiellement communiste. Si elle nous a retenu plus longtemps, c'est parce que nous oublions trop cette forme si importante de l'effort révolutionnaire, ne voulant retenir très souvent que son « action de masses » sans reconnaître que celle-ci serait impossible sans la sévère organisation de celle-là (17).

Ceci dit, le communisme ne jouit d'aucun monopole et le moyen qu'il emploie fut employé par d'autres bien avant Marx, Lénine ou 1789. Certains l'ont employé ou préconisé, qu'il serait bien difficile de désigner comme des moscoutaires.

Nous lisons, notamment, dans une petite plaquette de Perroux et Urvoy : < le petit cercle d'études entre amis est le meilleur procédé « d'action doctrinale ».

Et Don Félix Sarda y Salvany (18), dans le chapitre où il indique les « remèdes les plus efficaces et les plus opportuns », tient à indiquer « d'abord celui-ci : « ...Dans chaque localité, il faut que (les bons < catholiques) se connaissent, se voient, s'unissent... Il ne doit pas y < avoir une cité, une bourgade qui n'ait son noyau... Vous n'êtes qu'une < douzaine... ; n'importe... »

**< exposé une discussion s'engage. Au bout d'une heure et demie l'école est terrai-
< née : les brochures pour la séance suivante sont distribuées.**

**< C'est bien, camarade Richard. Les élèves sont vivement intéressés ; et
< surtout lui cherche l'application vivante des directives du Parti... etc. »**

Ce texte nous paraît significatif. Il va sans dire que nous ne proposons pas ce qu'il décrit comme la formule du travail que nous devrions faire. Retenons seulement, comme profitable, l'exemple qui nous y est donné d'une formation méthodique et systématique. Comprenons surtout l'intense rayonnement capillaire qui est à la fois principe et fin de tout cela.

**(17) Cf. ces réflexions de M. Salazar : < Le communisme n'est pas nécessaire-
< ment un parti et n'a pas nécessairement besoin d'une majorité ; il lui suffit de
< disposer d'une minorité, animée par une foi et servie par une technique de
< prosélytisme et de combat, technique qui est la synthèse de tout ce que l'expé-
< rience et la psychologie ont découvert pour dominer et conduire les masses
< humaines... (Que dire) des ligues, des associations, des congrès organisés pour
< combattre le communisme ? Toute cette action s'adresse à ceux qui ont déjà pris
< une certaine position, ou qui sont prêts à adopter une certaine attitude de
< défense, mais cela ne forme pas les esprits ni n'évite que le communisme ne
< réforme les intelligences et les volontés de la masse des neutres qui constitue
< la grande majorité d'un pays... La force du prosélytisme communiste exige impé-
< rieusement une action intensive de ralliement des intelligences autour d'un
< système d'idées qui le rejettent. > (Gouverner en orientant la conscience natio-
nale. Documentation internationale, mars 1951.)**

(18) Le libéralisme est un péché, chapitre xxxni.

CONCLUSION

Et l'épiscopat de l'Equateur, lors du concile provincial de Quito (19) :
« Ces moyens se réduisent à un seul... ; le prêtre et le professeur dans
« leur chaire, le père de famille dans son foyer, l'homme public à la
« tribune, le citoyen dans ses relations intimes, l'écolier dans ses études,
« l'artisan dans son atelier, tous doivent submerger les intelligences
« vierges dans l'atmosphère éminemment pure de la vérité catholique. »

Admirable image d'une véritable action « capillaire ».

Action dont le Pontife Romain ne pouvait manquer de rappeler la méthode et l'esprit.

« Dans ce noble combat, écrira Pie XI (20), il est absolument
« nécessaire, comme du reste dans tous les combats et toutes les armées,
« de procéder avec ordre, méthode et réflexion. Vous ne trouverez donc
pas mauvais si nous ajoutons ici quelques conseils et directives. Nous
« vous recommandons avant tout d'apporter la plus grande ardeur à la
formation de ceux qui veulent militer... : formation religieuse, morale,
« sociale, qui est indispensable à quiconque entend faire au sein de la
« société moderne œuvre efficace d'apostolat... Précisément, à cause de
« cette nécessité absolue de formation, il sera indispensable de commencer
« non pas avec de grandes masses, mais avec de petites équipes, bien
« dressées, qui soient comme un ferment évangélique qui transformera
« toute la masse. »

*Et Pie XI notera encore (21) : « ...que la grandeur de l'œuvre à
« réaliser ne doit faire qu'on se préoccupe davantage du nombre que
« de la qualité... Conformément à l'exemple du Divin Maître qui voulut
« qu'une large préparation précédât ses quelques années seulement de
« labeur apostolique et qui se borna à ne former au sein du collège
« apostolique que peu de membres, mais dont il fit des instruments
« choisis pour la future conquête du monde, vous devez, vous aussi,
« rechercher avant tout (ante omnia) la formation surnaturelle de vos
« propagandistes, sans trop vous préoccuper ni vous affliger de ce qu'ils
« constituent, dans le commencement, un petit troupeau (pusillus grex). »*

Au communisme tout est bon. Sa dialectique sait exploiter les moindres contradictions, provoquer, entretenir, envenimer les conflits entre classes, peuples ou races.

Guerre qui n'est point sans analogie avec cette forme de lutte dont parle saint Ignace, dans sa célèbre méditation des deux étendards..., où les combattants ne sont point répartis de part et d'autre d'une ligne, reconnaissables à leurs uniformes... Mais affreuse mêlée où, pour distinguer les partis, l'esprit compte plus que l'uniforme. Guerre où l'ennemi

(19) 15 juillet 1885.

(20) *Aux Evêques du Brésil*, 27 octobre 1935 (B. Pr., tome XIII. p. 173).

(21) *Lettre aux Evêques du Mexique*: 28 mars 1937 (B. pr., tome XV, p. 115)

POUR qu'il règne

réel peut être le voisin de palier, un membre de la famille, gagnés à la Révolution.

Guerre où, pour important que soit le rôle réservé aux armées, les points d'appui, véritables citadelles, sont dans les esprits, dans les cœurs... qui, non seulement ne doivent pas tourner et chavirer, mais qui doivent empêcher parents, amis, voisins, etc... de tourner et de chavirer.

Mobilisation universelle d'élites appelées à jouer un rôle de fixation, de défense, de rayonnement intellectuel et moral. Guerre où l'on a besoin de convaincre pour vaincre.

A cet assaut qu'avec tant de méthode, tant d'habileté lance la Révolution, pouvons-nous opposer une action efficace ?

Possédons-nous une doctrine de l'action ?

Sommes-nous préoccupés d'en avoir une ? Autrement dit : y pensons-nous sérieusement ? Nous mettons-nous en peine de l'apprendre pour mieux agir ?

Nous sommes en réalité des spéculatifs statiques. Nous « pensons » le but, nous « pensons » le terme, nous « pensons » l'être, nous « pensons » l'ordre vers lequel nous tendons. Nous ne « pensons » pas le mouvement, le moyen qui permettraient plus sûrement d'atteindre le but.

Nous savons où il faut aller... Mais nous ne parlons pas, nous ne nous inquiétons jamais, ou presque, de l'itinéraire, des moyens de locomotion éventuels.

Soit l'image suivante : deux rayons de bibliothèque.

Sur l'un : nos maîtres à penser.

Sur l'autre : les maîtres de la Révolution.

*Quelles splendeurs chez les premiers... Tant qu'il s'agit du but, de la fin à décrire ou à justifier. La vérité est là, présentée, défendue avec talent, parfois avec génie. L'ordre à promouvoir, la hiérarchie des biens à défendre ; ce pour quoi il faut vivre et parfois se faire tuer, tout est dit et bien dit. Mais quant aux moyens à employer pour être victorieux, c'est à peine s'il en est question. Quelques principes, certes ! Beaucoup trop généraux. Nous confessons n'avoir jamais trouvé un volume d'action anti-révolutionnaire un peu complet. Seules quelques plaquettes prétendant résoudre un problème tactique extrêmement limité. Telle opération peut-elle être tentée ? 7 el * coup * est-il possible ?*

Au total, pas tout à fait rien.

Penchons-nous, au contraire, sur le second rayon de la bibliothèque : celui des théoriciens de la dévolution. Au regard d'un Maistre, d'un Blanc de Saint-Bonnet, d'un Vcuillot, d'un Pie, que deviennent les productions d'un Weischaup, les directions de la Haute-Vente, les écrits de Marx, Lénine, Trotsky, Staline, Mao-Tsé-Toung ?

Oui, qu'offrent ces derniers à une intelligence rigoureuse ? Quelques schèmes repris et développés à satiété, une incroyable multitude de propositions équivoques. Mais si rien ne s'offre pour satisfaire une intelligence avide de vrais biens, quelle profusion dans la détermination des moyens, procédés, méthodes, cheminements ! Tout y est stratégie tactique. Et quel réalisme, quelle habileté ! quelle acuité d'observation ! Rien qui paraisse à l'abandon. Hiérarchie des interventions, complémentarité des œuvres, progression des étapes, simultanéité d'actions multiples...

Autrement dit : si nos penseurs ordinaires excellent à décrire la fin, le but, l'ordre à promouvoir, et s'ils sont insuffisants dans la détermination des moyens et méthodes d'action, la Révolution réalise tout le contraire. Si sa fin, son but, paraissent inconsistants, tout chez elle est dur, précis, méthodiquement pensé, calculé dans l'ordre des moyens du mouvement et de l'action.

Dès lors, est-il raisonnable que nous soyons si peu occupés, si peu avertis de ces problèmes ?

DEVOIRS D'ETAT

Dieu sait pourtant l'attention, le soin, l'ingéniosité, le zèle que chacun sait consacrer au plus grand succès de ses affaires.

Qui ne se forme et ne s'informe en ce domaine ? Qui ne se documente ? Qui n'a recours à des techniciens avertis ? Jours et nuits s'écoulaient parfois à la recherche de la formule qui permettra d'augmenter les bénéfices, de surclasser un concurrent.

Mais qu'il s'agisse du sort de la société (dont dépend cependant le bonheur durable des affaires privées), la routine, la négligence, l'irréflexion, l'inconséquence, la paresse deviennent la loi de ces hommes dont on admire ailleurs la sagesse et l'initiative.

Passagers qui épongent l'humidité de leur cabine, mais qui refusent de s'intéresser au fait que leur navire sombre dans l'instant.

La vérité est que nous perdons notre temps à des riens, que nous accordons à des « tabous » mondains plus de temps qu'il n'en faudrait pour travailler victorieusement au salut de la Cité.

Un souci obsessionnel du confort parvient à constituer même parmi nous un climat de matérialisme inexpugnable. Matérialisme qui ne s'affiche plus, comme autrefois, en maximes viles, provocantes. Ce qui avait l'avantage d'alerter les meilleurs. Mais un matérialisme de fait, tout implicite, qui sans empêcher d'aller à la messe n'en réalise pas moins le plus grand phénomène d'absentéisme politique depuis la décadence de l'Empire Romain. Lequel en mourut.

POUR qu'il règne

Chrétiens qui se veulent excellents époux, excellents pères de famille, excellents employés, excellents paroissiens.

Le monde peut compter sur eux.

Sauf leur Cité. Sauf leur patrie !

*« A d'autres, plus brillants que nous, disent-ils, le soin de ces
« hautes et graves questions. Notre devoir ne saurait dépasser le plan
« de la vie domestique. On ne peut pas tout faire. Tant de choses nous
« sollicitent déjà. »*

Ce qui paraît sage réponse.

Ce qui pourtant ne parvient pas à légitimer le mépris d'un devoir certain. La vérité étant qu'il faut tout faire de ce que par état nous devons faire.

Quel mari oserait dire qu'il refuse d'accomplir ses devoirs de père, pour s'en tenir à ses devoirs d'époux, sous prétexte qu'il ne saurait tout faire ?

Quel fils, pour la même raison, oserait justifier l'abandon de son père infirme pour se consacrer au seul apostolat paroissial ?

Il est trop facile de choisir celui de nos devoirs d'état qui nous plaît davantage et d'écarter les autres.

L'ordonnance d'une vie vertueuse et sainte n'est rien d'autre que l'heureuse solution apportée à ce problème de la coexistence de multiples et irréductibles devoirs d'état.

Devoirs d'état... envers Dieu ; puisque nous sommes par état ses créatures.

Devoirs d'état... envers nos parents ; puisque, par état, nous sommes leurs enfants.

Devoirs d'état... envers notre conjoint ; si, par état, nous sommes mariés.

Devoirs d'état... envers nos fils et nos filles ; si, par état, nous sommes père ou mère.

Devoirs d'état... envers la Cité, la patrie : puisque, par état, nous sommes membres de ces communautés.

Devoirs d'état... professionnels. Devoirs d'état., amicaux. Devoirs d'état de bon voisinage..., etc...

Aucun devoir d'état ne peut être récusé tant que nous restons dans l'état qui, précisément, nous l'impose.

CONCLUSION

Libre à chacun de regretter que nos modernes démocraties soient venues accroître nos charges en imposant à chaque citoyen une plus grande participation à la vie publique. Cette obligation n'en est pas moins indiscutable. Obligation d'autant plus impérieuse qu'à ce degré les biens les plus sacrés risquent d'être perdus par la défection des meilleurs.

A l'action, donc !

Elle est le grand devoir de l'heure.

*« Il n'y a pas de temps à perdre, proclamait déjà Pie XII. Le
« temps de la réflexion et des projets est passé. C'est l'heure de l'action !
« Etes-vous prêts ? Les fronts opposés dans le domaine religieux et moral
« se délimitent toujours plus clairement. C'est l'heure de l'épreuve. La
« dure course dont parle saint Paul est engagée. C'est l'heure de l'effort
« intense. Quelques instants seulement peuvent décider de la victoire. »*

Jamais, peut-être, le salut de la société n'a tenu à l'effort d'un aussi petit nombre de gens.

Encore faut-il que ce petit nombre veuille et sache vouloir.

Quelques sursauts, quelques mouvements de colère tardive n'y feront rien.

*Prenons garde de ne pas mériter de nous entendre dire ce que la mère du dernier roi maure de Grenade put lancer à son fils quand il dut quitter sa capitale : « Il est inconvenant de pleurer et de trépigner
« comme une femme quand on est en train de perdre ce qu'on n'a pas eu
« la volonté de défendre comme un homme ».*

absolu

- et civisme ou « donné national » 370. et enthousiasme 524.
- J— métaphysique 63 - 248 - 468.
- caractère — de la vérité 65 · 66. obligation — de la thèse 420. princes réformateurs, maîtres — dr la religion 36. royauté — de J.C. 14. véracité — de l'autorité de Dieu 73 (n. 19).

ABSURDE

- Γ— 21 - 152 - 456. la religion démontrée par Γ— 439. fait social — 375.

ABSURDITÉ

- du laïcisme 38 (n. 13).
- absence d'obstacles a Γ— 498.

ABSTENTION

- 3.

ACCORD

- national 349 (n. 39) - 377 - 386.
- politique et social avec les non catho- liques 349 - 367.

ACTE

- libre et gratuit de l'incarnation 90.
- faire passer en — la doctrine 66 5 (n. 13)
- et morale 33.
- tous nos — pour J.C. 76.
- sans doctrine 5 (n. 14).

ACTION

- pour l'action 67 - 157.
- et activisme 26 -
- et ascèse 526.
- âme du marxisme 508 (n. 34).
- civique ou politique inutile 518.
- idée commande Γ— 525.
- légale, illégale 158 (n. 91).
- politique et apostolat 42 - 43
- politique avec les incroyants 349 (n. 39).
- — et prière 527 - 693 - 579 (n. 34).
- — et prudence 424 A 427.
- c'est l'heure de Γ— 6.
- concupiscence de l'action 67.
- doctrine principe d'— 56 -
- ordonner la vérité à Γ— 68 -
- spéculation et action 64 à r2.
- réserver l'— pour l'avenir 5 (n 14).
- toute — sous le signe de ln croix 6..

ACTION CATHOLIQUE

- 509 -

ACTUALITÉ

- hypothèse et — 69 à 72.

ADOPTION DIVINE

- 109.

ADVERSAIRE

- — de Dieu 112.
- — de l'Eglise 5 (n. 13) - 420. méthode de combat de Γ— 4 (η. II).

AGNOSTICISME

- 152.
- et naturalisme 93 - 102 - 114.
- la négation — 335.

ALBIGEISME

- ou catharisme 163 - 176 - 178

AME

- — de J. C. 89.
- et peuples à J. C. 12 - 21 - 28 - 117.
- confiner Dieu à l'intérieur des — 30 - 38.
- Eglise maîtresse des — 31
- immortalité de Γ— 459 - 483.
- intoxication des — 247.
- médicamenter la force d'— 168
- salut des — 32 - 36 - 40 - 42 - 50 - 86 (n. 10) - 128 - 437 - 468.
- saper la foi dans les — 111 - 212 - 247.
- « supplément d'— * 361.

AMÉLIORATION DU SORT DE L'OUVRIER

- 158 (n. 91).

AMÉRICANISME

- 264 (n. 13) - 280 - 310 - 311 - 312 - 313 (n. 80) - 320

AMOUR

- l'— 453.
- — et l'apostolat 412 - 413 - 414 - 416
- de Dieu et des âmes 83.
- — divin 62 (n. 47) - 90 - 95 - 109 - 115 117 - 125 - 202 (n. 80).
- pour le Dieu des philosophe* 348.
- des hommes pour J. C. 348.
- et justice dans un monde nouveau 419.
- maternel 150 (n. 72).
- de l'ordre chrétien 72.
- de la patrie 366 · 369.
- de la vérité 2 - 24 - 421.
- le règne de l'— 20.
- du prochain (cf. charité) 412.

ANABAPTISTES

- initiateurs de la démocratie anglaise 197.

ANARCHIE

- 3 (n. 8) - 72 - 153 (n. 80) - 157 - 217 · 227 · 240 - 243 - 252 - 375.

ANCIEN RÉGIME

- 100 - 211 - 407 - 409.

ANGE

- péché des → naturalisme 90 - 91 - 116.

ANGÉLISME

- 76.

ANIMALITÉ

- exemple d'— 146.
- voir sombrer les hommes dans Γ— 132.

ANTICATHOLICISME

- et concordisme universel 300.
- de la Révolution 135 - 139.

ANTICHRISTIANISME

- et naturalisme 89 - 90.
- de la Révolution 200 (n. 74).
- des sociétés secrètes 213 - 246.

ANTICLÉRICALISME

- du mouvement de pauvreté évangélique, XVe s. 178.
- de la Révolution 138 - 227 (n. 121).
- désarmer Γ— 5 (n. 13) - 392.

ANTI-INTELLECTUALISME

- 116 (n. 61).

ANTILIBÉRAL

- 406

ANTIMONARCHIQUE

- la Révolution n'est pas toujours — 201 - 229 à 238.

ANTIPHILOSOPHIQUE

- 96.

ANTIRELIGIEUX

- La Révolution n'est pas toujours — 200.

ANTISOCIAL

- 200 (n. 74 - 76).

APOSTASIE

- 252 - 317 - 141 - 159.
- nationale (ou des nations) 226 - 246 - 284 - 289 - 437 - 467.
- sociale 332 (n. 10) - 421.
- acceptation de Γ— par les chrétiens 536 - 562.
- exaltation des apostats par la Révolution 141.
- prêtre apostat et hérésie 267.

APOSTOLAT

- 75 - 412 - 413.
- et action politique 42 - 43 - 75 - 564 à 585.
- intellectuel 525.
- — des laïcs 53 - 54 - 55 - 56 - 564 à 585.
- officiel et hiérarchie 54 - 54 (n. 14) 203 (n. 24).
- science et humilité 531 - 532 - 533.
- déformations modernes de Γ— 435.
- droit à Γ— 391.
- fanatisme ou — 411.
- obstacles à Γ— 42.

ARBITRAIRE

- 225.

ARIANISME

- 103.

ARISTOTÉLISME

- 468.

ARMÉE

- sans Dieu 225.
- appui de Γ— royale à la Révolution 214.

ART

- et christianisme 468.
- chez les peuples non chrétiens 465.
- et Révolution 128.

ASCÈSE

- de l'intelligence 526 - 528.
- de la volonté 526.

ASÉITÉ

- revendiquée par l'homme 292.

ATHÉE

- JCS — 94 . m . 336 . 375.
- enseignement — 152 (n. 77).
- esprit matérialiste — 248.
- Etat, pouvoir — 121 - 132.
- loi — 233 - 305 (n. 64) - 327.
- naturalisme — 94.
- rationalisme — 224.

ATHÉISME

- cl union des croyants 332.
- légal (ou de la loi) 3 - 224 - 225.
- politique et social (ou de l'Etat) 224 - 278 - 283 - 359.
- pratique 265 - 558.
- doctrine et profession d'— 4 - 93 - 94 . 157 - 203 (n 81) - 249 - 297 (n. 54) - 336.

AUTONOMIE (cf Indépendance)

- légitime — (de l'Etat) 35 - 51.

AUTORITÉ

- . — de Dieu 86 - 109 - 138,
- . — de l'Eglise 32 - -18 - 51 - 305 (n. 64),
- . — de l'Etat ou du pouvoir civil 34 - 35 152 - 160 - 186 (n. 25) - 320 (n. 92) - 426
- . — du Pape 5 - 132 - 356.
- — religieuse 202.
- sociale du christianisme 17.
- antipathie, révolte contre Γ— 199 - 223.
- origine ou principe de Γ— 27 - 86 - 224 - 226 - 268.

AVILISSEMENT

- de la femme 466.

AVORTEMENT

- 150 (n. 72) - 249 - 365.

BÉATITUDE (v. bonheur éternel)

- leçon des — 528 à 542.

BEAU

- . le — 370.

BIEN

- des âmes 36 - 40 - 520 -
- — commun 34 - 84 (n. 7) - 331 (n. 9)
- — et dialectique marxiste 151 (n. 76).
- — intellectuel — sensible 91 (n. 20).
- et réforme sociale 158.
- allier le — et le mal 423 - 424.
- confiscation vente des — de l'Eel ise
- faire le — 299.
- — faire le mal, mal faire le — 309.
- idée de — 341 - 370 - 371 - 399.
- recherche du — 443.
- nécessaire retour au — 401.

BOLCHEVISME

- 137 (n. 38).

BONHEUR

- 88 - 160.
- éternel 90 - 91 - 117 - 160.

BONNE FOI

- 201 (n. 76) - 426 - 402 - 401 (n. 23).

BON SAUVAGE

- le — 145.

BONTÉ

- de Dieu 109 - 111.

CABALE

- renaissance de la — 187 - 188 (n. 34).

CALOMNIE

- . —, diffamation et polémique 153.

CALVINISME

- . 197 - 199 (n. *W* ' 201.

CAPILLARITÉ

travail par — 413

CARBONARISME

- 122 - 141 (n. 50) - 232 - 235 - 274 - 350.

CARTÉSIANISME

- 451.

CATÉCHISME

- définitions enseignées par le — 105 - 293.

CATHOLICISME LIBÉRAL

- 17 - 274 - 320 - 358 - 422 -
- instrument des adversaires de PEgli-se 263.
- — et les Papes 280 - 258 - 310 - 301.
- et ralliement 302.
- — et Révolution 276 - 250 - 301.
- dialectique du — 277 - 278.
- définition du — 293 à 297.
- perversion intellectuelle et — 422.
- responsabilité du — 298 à 310.
- sous-marques du — 310 â 322.

CELLULES

CENTRALISATION (cf. décentralisation)

- 238.

CHARITÉ

- — divine 105 - 320 (n. 92) - 474.
- domaine de l'Eglise 482.
- et polémique 82 - S3.
- politique 520 (n. 5).
- — prudente et patiente 421 * 422 - 414.
- fausse conception de la — 306 (n. 65) 322 - 359 - 398 (n. 19) 404 · 405 - 419 - 440.
- œuvres de — 249
- trahir la — 402.
- la vraie —388 - 413 à 418 - 534 à 536

CHARTÉ DE COLOGNE

- 1S8 (n. 33) - 194,

- 231 . 233.

un — visible : le Pape 490 à 494.

le siècle de la — est passé 217.

— entre la vérité et l'erreur 39 - 100 - 102 - 439.

- 248 - 507.
 - et leçons actuelles 483.
 - non sacrale 298 (n. 55).
 - nouvelle 277 - 320 - 321.
- sacrale 277.
 - pharisaïque 277.

- sans dogmes 314 - 317.
- formel 4.
- laïcisé 291.
- et protestantisme 200 (n. 76).
- et rationalisme 223.
- ou Révolution 120.
- et le salut de la société 202 (n. 80).
- détruire le — 134 - 206.
- nier l'autorité sociale du — 17 - 71 - 72.
- s'oppose à naturalisme 90.

2® partie ch. 4 - 141.

— catholique ou chrétienne 3 - 53 - 302

— nouvelle 138.
- Eglise et — 49 - 50 - 60 - 437 -

- 41 - 153 (n. 80) - 201 (n. 76) - 329 - 453 - 464 - 465.
- chrétienne 3 - 4 - 35 - 229 - 467 - 464 - 465 (n. 9).
- — et l'Eglise 41 - 380 - 466 (n. 9) - 483.
- — moderne 276 - 310.
- décadence de la — 467.
- nouvelle — chrétienne 314 (n. 81).
- République des Etats-Unis de la — 162.

— national 60 - 368 - 376.

- bourgeoises et conscience socialiste 496 (n. 16).
- défection des — dirigeantes 203 - 268 - 269 -
- destruction des — dirigeantes et des cadres 156.
- lutte de — 467.
- rapprochement des — 483.

- citoyen 143.
- et laïcs 36 et 1er p. ch. 4 - 59 - 60
- et Révolution 285.

définition du cléricalisme 51.
 écraser non pas le — mais Dieu 244 ·
 245.
 épouvantail du — 133 - 133 (n. 29) 246

inf'uence du — 18 - 438 -

- 229.

- du catholicisme 201 (n. 76).
- de l'humanité 469.
- dans le savoir 113.
- de la vérité 280.

- démocratique 321 (n. 93).
- humaine 37.

- et libéralisme 304.
- et nazisme 164 (n. 100).
- et terreur 139 - 143 (n. 65).
- et tradition chrétienne 290.
- et « la main tendue » 265.
- accueil au — 259.
- antidote au — 505 (n. 30).
- condamnation du — 49.
- infiltration du — 259 - 260.
- maîtres du — 350.
- révolution et — 119 - 125 - 240.
- tactique du — 423.
- volonté de corruption du — 144 - 151 - 152.

— de l'Etat 51.
refuser A l'Eglise toute — sociale H

échec des — 397 A 403.

- 16 - 87.

- 227 - 228 - 229. ' MJ '

hérésie de la — 405 - 406.

CONFESSION PUBLIQUE DE LA FOI ion
profession)'
glisser de la — à la Réforme 212

- grâce attachée à la 395. . 421
- obligation de la — 55 . «6
- 357

CONNAISSANCE

- — de Dieu dans la pensée antique à 147.
- — métaphysique 334 - 459.
- — naturelle 115.
- — de la vérité 432.

CONSCIENCE

- 33 - 117.
- — publique 305 (n. 64) - 417 - 704.
- — socialiste et bourgeoisie 496 (n. 16).
- — universelle 314.
- objection de — 319 - 417 (n. 50).
- prise de — des peuples 277.
- religion asservit les — ? 203 (n. 81).
- — sociale et lois civiles 549.

CONSÉCRATION DU MONDE

- — œuvre des laïcs catholiques 54 - 298 (n. 55).

CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ

- 273.

CONTEMPLEATION DU VRAI

- 401.

CONTRE-ATTAQUE

- appel à la — 332 - 393 - 394 - 399

CONTRE-RÉVOLUTION

- — et Mario 488 A 490.
- — et la République 490.
- combattants de la — 529
- pauvreté de la — 529 - 5)0.

CONTRADICTIONS DE LA RÉVOLUTION

- — et la République 490.

CONTROVERSE

- Révolution et — catholique 154 (n 82).

CORPS INTERMÉDIAIRES

- 132 - 159 - 161

CORRUPTION

- ou déchéance intellectuelle 152 A 156
- — des esprits 152 . 459.
- He |n vie morale et religieuse 38 .
- 42 - 144 - 145 A 152 - 467.

COSMOPOLITISME

- — juif 253.
- — philosophique 19.

- grâce attachée à la 395. . 421
- obligation de la — 55 . «6
- 357

CRIME

- — d'impiété 425 - 426 (n. 60).
- — naturaliste 3-90.
- — de pensée 414 (n. 46).
- quelque faute toujours précéda les grands — 274.

CRISTIANISME ET ÉVANGILISME

CULTE

- — exotérique 105.
- — public 100 - 293 - 392.
- liberté du — 100.
- Napoléon et le — catholique 227.

CULTUELLES

- 264.

CULTURE

- — laïque 386

DÉBOISEMENT SOCIAL

- 161.

DÉCHRISTIANISATION

- 2* partio ch. II-III - IV.

DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME

- 278 - 291 - 501 - 224 à 226 - 232 (n. 130).

DÉCLARATION DES QUATRE ARTICLES

- 272.

DÉCLARATION DE LA RÉVOLUTION

- — et la République 490.
- DÉFORMATION DE L'ÉVANGILE
- 317.

DÉICIDE

- 226.

DÉISME DÉISTE

- 94 - 224 - 225 - 336 - 337.

DÉMAGOGIE

- 26.

DÉMOCRATIE

- 197 - 321 (n. 93) - 387.
- — chrétienne 264 (n. 13) - 292 - 304 - 317.
- — islamisme matérialiste 502 (n. 24).
- doctrine de la — 274 (n. 28) - 285.

DÉPERSONNALISATION DE L'HOMME.

- 451 - 452 - 453 - 464.

DÉSAGRÉGATION INTERNE DE L'ORDRE CHRÉTIEN

- 255 - 265 - 267 - 323.

DÉSERT HUMAIN

- 450 - 452 - 454.

DÉSESPOIR (ci. espérance)

- 434 - 451 - 453 - 469.

DÉSORDRE

- social et paix 24 - 77.

DESTINÉE HUMAINE

- 352
- et naturalisme 91 - 98 - 103 - 107 - 109 - 111 -, 412.

DÉTERMINISME

- et action divine 435.

DEVOIR

- le — 107.
- d’avancer 422 - 423.
- envers Dieu 59 - 225 - 421 - 247 - 273 - 278.
- — d’Etat 59.
- — et obéissance 58.
- et sainteté 520 à 523.
- de chrétien 358.
- envers scs parents 108.
- envers la patrie 59.
- envers le prochain 59.
- sacré de tout chrétien en matière politique 40 - 51 - 517 - 542.
- de la société envers Dieu 65.

- rendre le — familial insupportable 147.

DIALECTIQUE

- 165.
- centralisatrice 449 (n. 2).
- du catholicisme libéral 277.
- intellectuelle 155.
- marxiste 505.

DIGNITÉ

- chrétienne 396 - 443.
- humaine 37 - 41 - 96 - 318 - 321 (n. 93) - 483.
- humaine et l’Eglisc 483.

DISSOUDRE JÉSUS-CHRIST

- 92 - 104.

DISTRIBUTION

- problème de la — 453.

DIVINITÉ

- de Jésus-Christ 17 - 98 - 195.
- dégradation de la — 95

DIVORCE

- 42 - 408

DOCTRINE

- spéculative et action 65 - 66 - 67 - 358.
- antisociale 181 (n. 14).
- de l’Eglisc catholique 4 - 5 - 30 - 109
- — et Etat 40 - 267.
- et grâce 112.
- obligatoire et opinions libres 46 - 380
- en péril 2.
- et polémique 83 à 85.
- politique et propagande 52.
- et révélation 99.
- sociales déistes 224.
- sociales perverses dissolvantes 41 - 160 - 424.
- sérannéc 83.
- sociale et politique de l’Eglisc 24 - 30 - 31 - 32 - 38 - 42 - 52 - 425 - 358 -
- caractère absolu et permanent de la — 65.
- cohérence, unité de la — 29 -
- doctrine, thèse, hypothèse 64 - 65 - 69 - 70 - 248.
- efficience de la — catholique 5 - 56 - 71 - 72 - 425 (n. 60).
- écarter les — 5.
- droit à la — 58.
- faire fructifier la — 73.
- falsification des — 299.
- opportunité de la — de l’Eglisc 497.
- opposer — à — 504.
- règne de la — 23 - 24 - 25 - 267.

DOGME. DOGMATIQUE

- et humanisme 455 - 456.
- indispensable 117.
- — et la loi 101 - 426.
- universel : ne plus avoir de — 200 (n. 75).
- christianisme limité aux — de foi 46.
- dénaturer le — 299 - 314 - 317.
- évolution du — 16.
- limiter l’Eglisc à renseignement du — 392.
- religiosité sans — 317.
- christianisme sans — 314.

DOGMATISME

- 278.
- du doute 152.
- de l’absurde 152.
- de l’erreur 154 (n. 82).

DONNÉ NATIONAL

- 370.

DOULEUR

- problème de la — 473 - 471 - 475.

DOUTE

- philosophique 152 - 254.
- vérités douteuses 47 - 48.

DRAME

- de l’hinnanismc athée 148 - IB - 450 (n. 2).
- du momie 92.

DROIT

- de coercition 414 (n. 46).
- commun 309 - 310 (n. 71).
- divin 56 - 59 - 225 - 231 (n. 130) - 247 - 278.
- ecclésiastique 405 (n. 33).
- de l'Eglise et de J. C. 5 - 12 - 12 - 33 - 34 - 301 - 320 (n. 92) - 328 - 358 - 385 -
- judiciaire 101.
- de l'homme 278.
- de légitime défense 417.
- moderne 196.
- moral 86.
- naturel 59 - 90 - 293 - 362 (n. 55).
- du pouvoir civil 34 - 35.
- public chrétien 18 - 321 (n. 93) - 408.
- de propriété 320 (n. 92).
- du Saint-Siège 35 - 36.
- de Dieu repoussés 7.
- de Dieu et doctrine 5.
- de la vérité 416 (n. 48).
- exercice du — 423.
- réforme révolutionnaire du — 156 - 414 (n. 46).
- sainteté du — 6.
- sécularisation du — 385 (n. 1).
- source du — 422
- valeur sacrée du — au moyen-âge 48-3.

DUALISME

- antinomique 38.
- doctrine dualistique 35.

ECLECTISME

- 102 - 154.

ÉCOLE

- 131 - 152 (n. 77) - 225 - 247 - 392 - 442.
- ou enseignement 100 - 128 - 224.
- ou enseignement libre 246 (n. 151) - 249.
- —neutre, laïque 100 - 149 - 152 (n. 77) 244.
- —unique 228 - 239 - 359.

ÉCONOMIE

- politique 157.
- organisation de Γ— 38 - 358

« ECRASONS L'INFAME »

- 134 - 207 (n. 92).

ÉDUCATION

- des jeunes Olles 149.
- laïque 42 - 146 - 151 (n. 77).
- nationale 100.
- et naturalisme 88.
- sexuelle 150.
- anéantissement des moyens naturels 102.
- coéducation des sexes 150 (n. 72).

ÉGALITÉ

- des cultes 229.

- — devant Dieu 4M (n. 32).
- — des hommes 129 (n. 25) - 222 (n. 117)
- — et régime soviétique 151 (n. 77).

ÉGLISE

- gallicane 204 (n. 86).
- -----. Jésus-Christ répandu et communiqué 457.
- nationale 239.
- et politique 45.

ÉLITE (cf. Dirigeantes)

- 103 - 132 - 211 - 233 -
- — et sainteté 521.
- formation des — ou cadres 508 -

ÉMANCIPATION

- du genre humain 201 (n. 76).
- du laïc 54 (n. 14).
- de la société 3.

EMPIRISME

- 334.

EMPOISONNEMENT PERFIDE DE LA MENTALITÉ

- 280.

EMPRISONNEMENT INTELLECTUEL

- 155 (n. 84).

ENCYCLOPÉDIE. ENCYCLOPÉDISTES

- 140 - 145 - 206 - 213 (n. 101) - 268.

ENSEIGNEMENT

- cf. Ecole.
- cf. Monopole.

ÈRE NOUVELLE

- 426.

ERREUR

- — et son armée SI - 82 - S3 - 85.
- brise l'unité de la pensée chrétienne 268.
- dominante de ce siècle 3.
- ennemie de l'homme 402.
- dans les lois 408.
- , obstacle à la thèse 81.
- et vérité 39 - 100 - 411 (n. 43).
- dévoiler Γ— sous tous ses masques 201 - 388.
- demeurer volontairement dans Γ— 97
- détester, combattre Γ— 2 - 21 - 48.
- dogmatiste de l'— 154 (n. 82),
- manifestation de Γ— 130.

- tolérer l'— 422.
participants du monde, non de Γ— 423.

ESCLAVAGE

. l'Eglise et l'— 41 - 52.

ésotérisme, ésotérique

- 105 - 115 (n. 59) - 175 - 177 - 180 - 183 (n. 16) - 185.

ESPÉRANCE (ci. désespoir)

- l'— catholique 437 - 441 - 446 - 479.
— et humanisme athée 456.
Eglise notre — 3. p. ch. III.
nécessité de Γ— 431 à 434.
- véritable — 434 - 435 - 441.

ESPRIT

— dur et cœur doux 534.
— moderne, nouveau 86 - 215 - 263-296.
— du monde et prudence 421.
- — public 210 (n. 97) - 247.
force obéit à un — 39.
reconnaître Γ— de Dieu 92 (n. 22).
soumission des — 46 - 76.

ETAT

— chrétien 18 - 35.
- — Dieu 55 - 160 - 162 - 372.
— et doctrine 39 - 267.
— et individu 449 (n. 2).
— laïque ou libéral 100 - 101 - 271 - 359 - 364.
— moderne 348 - 349 - 359 -
— providence 228 - 349 - 369.
- le Christ banni de l'— 224.
culte dû par Γ— 72.
- l'Eglise et Γ— 32 - 35 - 38.
légitime autonomie de Γ— 35.
philosophie de Γ— 102.
rôle propre de Γ— 51.
royauté de J. C. sur Γ— 16.
- super----- 161 - 162 - 248.

ÉTATISME

- 49 - 162 - 164 (100) - 238.

ÉTAT DE NATURE, ÉTAT SAUVAGE

- 145 - 202 (n. 80),

ETHIQUE

- 151 (n. 76).

ÉTENDARD

- les deux — 64 -

ÊTRE

— suprême 224.
- Dieu est Γ— 340.
- erreur, « manque d'— » 136.
notion d'— et intelligence 335 - 344 - 345.

EUTHANASIE

- 365.

ÉVANGÉLISME PROTESTANT

- 179.

ÉVOLUTION, ÉVOLUTIONNISME

- — 277 - 360 - 402 - 409.
- — sociale 143 (n. 63).
— dans la révolution 5.

EXISTENTIALISME

- 456 (n. 4).

EXERCICES SPIRITUELS

— et marxisme 509 (n. 34).
— de Saint-Ignace 508 - 509 - 513 - 514.

EXOTÉRIQUE

- 105.

EXISTENCE DE DIEU

- 94-116 (n. 61) 335 - 426.

EXPULSION DES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES

- 139 (n. 47) - 229 - 249.

FAMILLE

- 57.
— chrétienne 225.
— et la Déclaration des droits de l'homme 224.
— et divorce 42.
— et l'Eglise 38.
anéantissement de la — 42 - 132 - 147.
159 - 185.
Dieu dans la — 76 - 392.

FANATISME

- 141 - 143 (n. 61) - 412.

FATALISME

- 364.

FEMME

avilissement de la — 149 - 150.
influence de la — sur les mœurs 149.
libération de la — 150 (n. 72).

FERMETÉ

— du chrétien 413.

FIDÉLITÉ

- 421.

FIERTÉ

- — du chrétien 443.

FIN

- — et hypothèse 65 - 427.
— et moyens dans le Christ Ire p. ch. 5.
— et naturalisme 63 - 88 - 90 - 91 (n. 20), ; d
— naturelle de l'homme ? 63 - 88.
— de l'ordre social 329.
Dieu et Jésus-Christ — de l'univers 11 - 12 - 14 - 31 - 39 - 116.

- deux — a la vie privée et à la vie publique ? 519.
- unité de — dans la création 61 (n. 7).

FINALITÉ

- 61 (n. 7).

FINS DERNIÈRES

- 111 - 112 - 117 - 224 - 293.

FOI (cf. Confession publique de la Foi)

- — du catholicisme libéral 17.
- — et jansénisme 202 (n. 80).
- — en Jésus-Christ 107.
- — des martyrs 168.
- — muette 128.
- — sans les œuvres 420 - 519 - 520 fn. 3).
- — non personnelle 43.
- — et prudence 421.
- — d'après le symbole de Saint-Athanas 117.
- c'est, ce n'est pas de — 46.
- dogmes de — 46 - 47 - 48.
- enseignement de la — 48 - 89 - 320 (n. 92) - 421.
- épanouissement et — 114 - 465 (n. 9)
- espérance et — 440.
- esprit de — 212 - 382 - 520 (n. 3).
- intégrité de la — 538.
- fanatisme et — 412.
- ferme dans la — 44.
- Pape, maître de la — et des moeurs 56.
- perte de la — 86 (n. 10) - 131 - 138 - 297.
- propagation de la — 143.
- raison et — 63 - 93 - 97 - 10* - **IP** - 116 - 117 - 300 - 334 - 421.
- réconciliation. — et liberté 312.
- retour à la — 42.
- siècles de — 396 (n. 17).

FORCE

- — de l'Eglisc. **IIP** p. Ch. III.
- — du chrétien **IIP** p, ch. IV.
- Marie — rie l'Eglise 487 - 488 a 490
- recours A la — 376

FORCES MORALES OU SPIRITUELLES

- 2 - 89.
- équivoque de la formule — 329 - 330 - 360 - 362.

FORMALISME

- 154.

FORMATION

- — des chrétiens nu refus 399.
- — de la jeunesse 320 (n. 92).
- nécessité de la — doctrinale 56 (n. 19).
- 383 - 403 - 525 -

FRANCE, PAYS DE MISSION ?

- 41 - 398.

FRATERNITÉ

- — dans l'Eglisc 483.

- — interconfessionnaliste 277
- — ou la mort 419.
- — universelle 226.
- ère de la — 428 - 427.

GALLICANISME

- 142 - 202 - 204 - 268 - 272 - 282 -
- — de presse 313 fn. 78).
- schisme gallican 260 (n. 5).

GÉNIE CATHOLIQUE ET FRANÇAIS

- 155.

GÉNOCIDE

- 166.

GLORIFICATION DE DIEU

- 12 - 115.

GNOSE

- 176 - 177 - 179 - 183 (n. 16)

GOVERNEMENT

- — constitutionnel 231.
- — de Dieu 20.
- — des états et philosophie de l'Evan- gile 51.
- — faisant profession de laïcisme 42.
- - mondial 248 - 502 (n 24).
- Dieu. Jésus-Christ règle les actions des — 24 - 39 - 213.
- Eglise et — pulie 34 - 48 - 49.
- — et rôle des laïcs chrétiens 54.

GRACE

- 13 (n. 6) - 14 - 20 - 37 - 42 - 74 - 112.
- — actuelle, sanctifiante 107.
- — et Foi 47 - 62 - 117.
- — individus, institutions, 437.
- — et nature 62 - 90 - 99 - 112 - 210 (n. 97) - 441.
- action surnaturelle de la — 126.
- effets ou secours de la — 4L
- J. C *source de la* — 169 - 437.
- mystère do la — 105.
- négation de l'ordre de la — 90.

GRANDE PEUR

- — de 1789 219 et 220 (n. 112).

GRAND SCHISME

- 186.

CRÈVE

- In — pour un kopeck 158 - 158 (n. 91).

GUERRE

- — civile 229.
- — d'enfer 131 - 239 - 427 - 471 -

- — sainte 411.

- — de Vendée 509 à 513.

HAINE

- — de Dieu et de l'Eglise 133 - 140 - 144 - 204 - 227.

— de l'Eglise et du paganisme moderne 525.

IRRÉLIGION. IRRÉLIGIEUX

- 138 - 144 - 202 - 421.

JACOBINISME

- 220.
nationalisme jacobin 373.

JANSÉNISME

—, catholicisme libéral, modernisme 268 - 270 - 279 - 314 - 315.
— christianisme défiguré 202 (n. 80).
- — et Réforme 197 - 204 - 270.
- — et Révolution 142 - 144 - 197 - 202 (n. 80) - 204 - 215 - 268 - 270 - 270 (n. 22) -

JEUNESSE

- — et dilemme moderne 497 (n. 17).
- — de l'Eglise 463 - 505
— et Révolution 146 (n. 66) - 150 (n. 73).

JOIE

- — chrétienne 473 à 476.

JUDAÏSME

- 162 - 179 - 186 - 188 (n. 32) - 235 - 249 255 - 333 - 450 (n. 2).
- — et matérialisme 252 - 251 - 254.

JUSTICE

— et conscience 417.

..

- — et Déclaration des droits de l'homme 224 - 225.
- — divine 109.
- — et instinct 136.
- — selon le monde 20.
— sociale 393 - 395 (n. 16).
— naturelle 48.
— originelle 111.
exigences de la — 84 - 425.
faim et soif de la — 536 - 537.
- monde selon la — et l'amour 419.
nature, règle de la — 210 (n. 97).
persécution pour la — 539 à 541.
- la première — 127.
ruine de la — 425 - 426.

KANTISME

- 364 (n. 59).

KARMA DES INDOUS

- 106.

LAICAT

- 54 - 59 - 100 - 119 - 125.
place du — dans l'Eglise 54 - 55 - 56 - 59
clercs et laïcs Ire partie ch. IV - 55.
- émancipation du — 54 (n. 14).
isoler le — de l'Eglise 100.

LAÏCISATION

- 139 (n. 47) - 195 - 247 - 294.

LAÏCISME

condamnation du — 49.
— anticlérical du Moyen-Age 179.
— et catholicisme libéral 278 - 279 - 280 - 289
- et doctrine théiste 333.
— sans dogme ni philosophie 100 - 101 (n. 36).
- — de l'Etat 39 - 42 - 49 - 50 - 247 - 289 -
— libère la politique de la religion 303.
— et paganisme 63.
acceptation du — par les chrétiens 73 (n. 18) - 536 -
atmosphère de — 38 - 247.
- lutte contre le — 57 - 302 - 332 - 358 -

résultats du — 83 - 423.

LAÏCITÉ

— pratique 68.
— de la souveraineté populaire 244.
définition de la — 3.
- lois de — 42 - 247 - 248 - 249
triomphe du principe de — 385 (n. 1).

LANGAGE RÉVOLUTIONNAIRE

- 155.

LIBÉRAL

conscience — 33.
doctrines — 285.
entêtement — 20.
interprétation — de l'Ecriture 20 (n. 2),
impuissance — 199.

LIBÉRALISME

— dans les « choses douteuses » 46.
— et le compromis moderniste 114.
— à l'égard des doctrines condamnées 322.
— Hérodote, Pilate 25 - 26.
— et incohérence 293 - 297.
— irréductible ennemi de l'Eglise 25 - 86 (n. 10).
— et maçonnerie moderne 355.
— refus de tout dogme 102.
— de la Restauration 234
- — en 1871 308.
— et Révolution 119 - 143 - 238 - 240 - 294 - 300.
condamnation du — 49.
- effets du — 50 - 305 (n. 64) - 386.
- infiltration du — dans le « Sillon » 316.
lutte contre le — 57 - 257 (exergue).
paix selon le — 406 (n. 35).

LIBERTÉ

— et sectes 129 (n. 25),
— du culte 100.
— de l'Eglise gallicane 204 (n. 86) - 271.
— d'expression 101 - 222 (n. 117) - 415 (n. 46).
— et force matérielle 503.
— modernes 500.

- . — d'opinion 45 - 46.
- . — de pensée 222 (n. 117) - 415 (n. 46).
- des peuples Δ disposer d'eux-mêmes 162 (n. 96).
- de la presse 236.
- . — souveraine de l'esprit 97 (n. 30).
- . atteinte à la — 108 - 143 - 321 (n. 93)
- destruction des — locales 229.
- ère de la — 427.
- doctrines de — 285 - 296.
- licence et — 196 - 222 (n. 117) - 296.
- réconciliation de la Foi et de la — 312
- vraie — 386 - 395 (n. 16) - 545.

LIBERTIN

- 202 - 204 - 254 (n. 158) - 268.

L1BRE-ARBITRE

- 77 - 364.

LIBRE-EXAMEN

- 200 (n. 76).

LIBRE-PENSÉE

- 194 - 305 (n. 64).

LITTÉRATURE

- 82 - 128.
- — pornographique 150.

LIEN

- d'obligation 225.

LIGUE

- des Droits de l'homme 319.
- française de l'Enseignement 243.

LIQUIDATION PHYSIQUE

- 419 - 450 (n. 2) · 505.

LOI

- d'airain 254.
- Barangé 119 (n. 47) - 246 (n. 151).
- chrétienne 17- 20 - 24 -**29-38** (n. 13).
- civile et biens de l'âme 38 (n. 13).
- civile et Eglise 49.
- civile et illuminisme 135.
- divine 14 - 40 - 225.
- sur le divorce 42 - 408.
- économiques 37.
- expression de la volonté générale 101 - 224.
- laïques 42 - 139 (n 47) - 247 - 248 - 301.
- morale 163 - 365.
- et naturalisme 88.
- naturelle 277 - 426
- et philosophie morale 210 (n. 97).
- et les prophètes 12,
- de séparation 84 (n. 7) - 139 (n. 47).
- 279 - 302 - 503.
- et le vice 425 (n. 60) - 408 - 439.
- âme des — 40.
- athéisme de la — 3 - 101 - 233 - 395 (n. 64).

- Dieu raison, fondement et justt^cation de la — 426.
- homme et — 150,
- importance de l'esprit des — 40.

LUTHÉRANISME

- 197.

LUTTE DES CLASSES (cf. Classes)

- 151 (n. 76).

MAGIE

- 137 (n.38).

MAGISTÈRE

- de la doctrine, règne de l'Eglise 31 32 - 65.
- de l'Eglise et jugement particulier 196 (n. 65).
- de l'Eglise ou puissance des sectes 39.
- de l'Eglise et Révélation 65.
- étendue du — de l'Eglise 46 (n. 2) 227 - 358.
- soumission au — 29 - 57 - 96 - 272.

MAL

- catholique : la foi muette 328 - 359.
- et dialectique marxiste 151 (n. 76).
- injure à Dieu 400.
- dans les institutions 160 - 425 (n. 60) 419.
- — dans l'intelligence 439.
- moral, — physique 426 (n. 60).
- social 82.
- et tolérance de Teneur 299 - 422.
- bien faire le —. — faire le bien 309.
- combattre le — 201 - 299 (n. 57).
- pallier le — 42.
- société, bien, — des Ames 40 - 520.
- unité des manifestations du — 129 - 130.
- dans la défection civique des catho- liques 696.

MANICHEÏSME

- 178 - 179 - 184.

MARIAGE

- 128 - 150 (n. 73) - 224 - 225 - 392.

MARTYR

- époque des — 139 - 223 - 280.
- force des — 540 - 541.
- ne pas faire de — 148 - 168.

MARXISME

- 139 - 154 (n. 84) - 265 - 453 - 456 (n. 4).
- de diffusion 647 - 654.
- méthodes d'action du — 595 - 596 - 654 655.

MASSE

- amorphe 132.
- anonymat d'une — inorganique 449 (n. 2).
- ‘ 7 ‘-‘ cadres 508 - 648 - 652 - 651 - 652 (n. 19) - 683 - 691.

— et conditions d'une vie chrétienne 4L	religion, philosophie et — 103.
— et société 161.	catholicisme, foret? des — 494 (n. 12)
	réforme des — cl reforme des institutions 42.
religion, épouvantail des — 202 (n. 80).	
se couper des — 67.	
s'emparer des — par l'erreur 300.	
MATÉRIALISME	MONARCHIE
- 91 - 94 - 139 - 227 - 248 - 265 - 334.	— protestante 201.
Eglise seule force contre le — 483.	
MEACULPISME	MONDE MODERNE
— des catholiques 322 - 482.	- — devant un choix 120.
MENSONGE	— et insuffisance de la distinction des deux pouvoirs 38.
— et dialectique marxite 155 (n. 76).	— et refus de la thèse 425 - 427.
—, erreur, ennemis de l'homme 402.	— et vie sociale 57.
— et Révolution 130.	compromis catholicisme et — 314.
— et vérité subjective 97 (n. 30).	naturalisme, dogme du — 154 (n. 82).
enthousiame pour un — 456.	
père du — 132.	MONISME
MESSE	- 114.
célébration de la — et pouvoir civil 126 - 127.	MONOPOLE
MÉTAPHYSIQUE	de renseignement 228 - 297 (n. 51).
— et nationalisme 366 - 368.	de l'université d'Etat 239 - 359.
— naturelle de l'intelligence humaine 113 - 338 - 344.	MONOTHÉISME
— du mouvement 114.	- 340 - 342 (n. 27).
— et savants du XIXe s. 495 (n. 14).	MORALE
— et scolastique 340.	— et actes humains 33 - 420.
- absolu — 248.	— chrétienne 4 - 38 - 88 - 151 - 360 420.
éducation sans — 210 (n. 97).	— confessionnelle 360.
pas de — harmonieuse sans J. C. 459.	— éternelle 33 (n. 4).
progrès sans — 298 - 299.	— laïque 257 (exergue) - 359 à 362.
MINORITÉS	— du monde 423.
(voir ELITES-CADRES).	— naturelle 96 - 100.
MISÉRICORDE	— et obligation 225.
conditions de la — 485.	— ouverte 360.
esprit de — 514.	— privée 71.
	— publique 71.
	— religion dévaluée 159.
	— sociale 47 - 48.
	autorité — de l'Eglise 34.
	nature — 33 (n. 4).
	philosophie — et lois 210 (n. 97).
	sciences des choses — 49.
	valeur — 146 (n. 67).
	vertus — 40.
MODERNISME	MORALISME
- 138 (n. 41) 270 - 280 - 313 - 314 - 315 - 320 - 402.	- 238.
— social et juridique 280 - 313 - 314 - 320.	MORALISTES
MŒURS	- 425 (n. 60). a ____
définition 494 (n. 12).	MORALITÉ
— et ordre chrétien 24.	- 255 (n. 161) - 425 - 426 - 464 - 383.
bonnes — et paix 163 (n. 99).	MORT
— scandaleuses 7 - 114 - 357.	Jésus Christ, maître de la vie et la — 471 - 472
(cf. Corruption morale) 144.	l'homme devant la — 471.
— et vérités naturelles 48	- la vérité ou la — 439.
- naturalisme et révolution dans les — 148 - 150 - 157.	la fraternité ou la — 419.
- Pape maître de la Foi et des — 56.	

MOTIFS DE LA CRÉDIBILITÉ

- 117 (n. 61).

MOUVEMENT OUVRIER

- 158 (n. 91).

MOYEN

- fin et — ch. V. portic I

- — naturels impuissants ? J08

MOYEN-AGE

- 137 (n. 3S) - 301 - 321 (n. 94) - 426 (n. 60).

MUSULMANS

- 40 - 333 - 132.

MYSTÈRE

- do l'Eglise 31.

MYSTICISME

- 156.
 - d'anarchie 317.
 - maçonnique 139 - 250 (n, 156).

NATION-NATIONAL

- et Révolution 16b
- arracher le christianisme des — B1.
- civisme — 368 - 376.
- conception jacobine de la — 372.
- Jésus-Christ roi des — 13 - 16 - 20 à 28 110 - 61 - 421.
- (O. N. U.) 166 - 248.
- — Unies 166-248.
- paix entre — 127.
- pouvoir indirect sur les — 31 - 39 - 50 - 277.
- principe des nationalités 162 - 373 - 449 (n. 2).

NATIONALISME

- exagéré 49 - 366 - 368.
- jacobin 373.

NATURALISME

- et catholicisme libéral 29S.
- — déguisé 75 - 76.
- dissout Jésus-Christ 92 - 104.
- erreur doctrinale 2e p. ch. I - 81 - 170.
- — de fait 76 - 328 -
- n'a pu détruire l'Eglise 506.
- par omission ou prétérition 328.
- organisé 123 - 202 - 383.
- péché des anges 90 - 124.
- politique 39 - 42 - 49 - 50 - 278 - 298 - 359 - 555 - 385.
- Renaissance. Réforme. Sectes 195 -
- e/ Révolution 204 - 223 - 325 - 383.
- condamnation du et infailibilité pontificale 491.
- mensonge du — 448 (n.).

NATURE

- des deux pouvoirs 34.
- — et grâce 62 - 90 - 99 - 112 - 210 (n. 97) - 441.
- et libertés modernes 75.
- distinction des — dans J.-C. 15 - 91.
- les données de la — 224.
- l'Eglise défend la — 47 - 48.
- pure — 98.
- du conflit contre la Révolution 519.

NATUREL (cf. Naturalisme)

- d'abord 76.
- sans la grâce 74.
- compénétration du — et du surnaturel 61 - 70 - 115.
- confusion, séparation du — et du surnaturel - 61 - 62 - 63 - 389 - 268 - Ire p. ch. 5 et 2c p. ch. 1.
- . loi — 277.
- vertus — 200 (n. 76).

NAZISME

- 49 - 164 (n. 100) - 453.

NÉANT

- donnée de la Révolution 158.
- — et Etre divin 346.

NÉGATION

- — de Dieu 404 (n. 32).
- des droits de Dieu 232 (n. 130).
- nihiliste 152.
- de tout dogme 158.

NÉO-CATHOLICISME

- . 263 (n. 13).

n é o - m a l t h u s i a n i s m e

- 150 - 470.

NEUTRALISME

- 299 -

NEUTRALITÉ

- — et athéisme 3 - 420 - 421.
- et charité 440.
- — de l'Eglise 39 - 195.
- — de l'État 359.
- injurieuse 224.
- n'existe pas 39 - 62 - 76.

NIRVANA

- 106 - 472.

NON-RÉSISTANCE

- — des chrétiens au mal 518

NOVATEURS

- 92 (n. 23) - 117 (n. 61) - 222 (n. 117) - 313 - 314.
- nouveautés (cf. Temps nouveau) L

OBJECTION DE CONSCIENCE

- 319 - 417 (n. 50).

- — bourgeois 158 (n. 91).
- — civil au service de Jésus-Christ 43 - 127.
 - direct, indirect 31 - 35.
 - et théorie pré-révolutionnaire 271.
- — et gallicanisme 271.
- — mondial 160.
- — spirituel dévoyé 266.
- — universel du Christ 14 - 20 - 60 - 28.
- distinction des deux — 34 - 35 - 38 - 67.
- 2e partie, ch. 1 - 293 - 469.
- exercice du — civil et les clercs 51.
- nécessité d'un — spirituel 39.
- origine du — 28 - 29 - 222 (n. 117)
- 272 -
- séparation des — 50 - 268.
- théories mensongères du — civil 138 - 268 - 271.
- union des deux — 295 (n. 51).

PRAGMATISME

- 22-27-334 (n. 17) - 370.

PRATICISME

- 405.

PRESSE

- 42 - 128 - 135 (n. 34) - 214 - 247 - 259 - 264 - 442.
- — catholique 228 -

PRÊTRE

- haine de Satan contre les — 125 - 127 (n. 24).
- haine de la Révolution contre les — 139 (n. 47) - 140 à 144.

PRINCIPE

- — d'action et amour de la thèse 65 - 66 - 67 - 72 -
- — de l'Etat 18 - 51.
- — d'une cité catholique 69.
- — religieux 211.
- — sociaux vrais 427.
- — de l'indépendance de l'Etat, de l'Eglise 34 - 35 - 36.
- — des nationalités 162 - 373 - 449 (n. 2).
- — de 1789 : 49 - 83 - 226 - 290 - 294 - 408.
- — de l'univers . 11 - 14 - 28 - 63.
- amalgamer les — et la Révolution 427.
- enseignement de — et Esotérisme 105.
- mal dans les — 122 - 407 - 408.
- restreindre les — du catholicisme 5 - 420.
- sensibilité des — 218.
- surseoir aux — 5 (n. 14).
- retour aux — 6 (n. 19).
- application des — 419 à 428.

PROFESSION DE FOI (cf. Confession de la Foi)

- — sociale 485.

PROGRÈS

- — de l'Eglise et hérésies 258.

- — social et loi chrétienne 18 - 426 - 105 - 395 - 396.
- — social, — moral 255 (n. 61).
- — thèse et hypothèse 427.
- mythe du — selon le catholicisme libéral 301 - 408 - 497.
- mythe du — selon le rationalisme 97 - 298 - 329 - 360 - 453.
- l'Eglise et le — révolutionnaire 276 (n. 30).

PROGRESSISME

- 273 - 280 - 402.

PROLÉTARIAT

- 151.

PROPRIÉTÉ

- — et Révolution 57 - 132 - 135 - 210 (n. 97).
- — et vol 414 (n. 46).
- droit de — 320 (n. 92).
- non — 157.

PROTESTANTISME

- — et laïcisme 197 - 198 - 199.

PRUDENCE

- — humaine ou mondaine 330 - 391 (n. 10) 394 - 68 - 421.
- — de l'Eglise 51 - 156.
- — libérale 7.
- — de perte 427.
- — ou tactique 422 -
- — rejeter les maximes de —62.
- vraie — chrétienne 62 - 66 - 320 - 421
- A 427 -

- — restreint la morale 32.

- — et confusion des 2 pouvoirs 36.
- — et corruption morale 144.
- — et Révolution 196 à 206 - 333.
- — et indifférence religieuse 201.
- — ne gêne pas la Révolution 201.
- — jansénisme et gallicanisme 204.
- — et union des croyants 333.

PUISSANCE

- — souveraine de l'Eglise 56 - 110 - 160 - 272.
- — temporelle de l'Eglise 178 - 235 - 236 - 287.
- — de l'Eglise, espoir du monde 503 à 506.
- — matérielle de l'Eglise 506 à 508.

QUAKER

- 197.

QUESTION JUIVE

- 249 à 255 - 450 (n. 2).

QUESTION LIBRE

- 46.

QUESTION OUVRIÈRE ou SOCIALE

- 135 (n. 36).

QUIÉTISME

- 202 - 268 - 270.

RACISME

- 450 (n. 2).

RADICAUX

- 119 - 241.

RAISON

- — et Foi 62 - 63 - 99 - 112 - 115 - 116 - 117.
- — sans la foi; philosophisme» ésotérisme 103 - 105 - 106.
- — et prudence humaine 422.
- — pure 224.
- — et vérités naturelles 47.
- — et vérités religieuses 56 (n. 19).
- défense de la — par l'Eglise 47 - 114 - 116 - 117.
- la < droite — » 116 - 116 (n. 61) - 523.
- impuissance de la — seule dans la vie morale 117.

RALLIEMENT

- 302 - 303 (n. 59).

RAPPROCHEMENT

- blasphématoire entre TEvangile et la Révolution 274 - 290 8

RATIONALISATION

- — de la population 249.

RATIONALISME

- ou naturalisme 86 - 88 - 93 . 95 . 97.
- * ^edC l ordrc social ou PcuPle chrétien
- pratique 250 (n. 156).
- pur de Sozzini 193.
- compromis entre — et catholicisme 402
- organisation du — par la Révolution 82 - 223 - 224 -

. RÉARMEMENT MORALn

- 192 - 248 - 355 - 365.

RÉALISME

- des papes 499.
- de notre œuvre 67.

RÉEL

- Z complexité du — 64 - 65 (n. 12) . 67
- intelligence et réalité 116 (n. 61).
- sens du — 423.

RÉFORME

- et *Réformés* 36 - 40 - 133 - 196 - 199 à 203.
- *et révolution* 320.
- *et travail* révolutionnaire 158 (n. 91).
- nécessité de la — *générale* 425.
- — des mœurs et — *des* institutions 42.

RÉGÉNÉRATION

- surnaturelle 109,

RÉGIME

- — de la Cité et *l'Eglise* 50 - 76.
- accord de la Révolution et de tous les — 133 - 230 - ?

RÉHABILITATION DE LUCIFER

- 136 (n. 38).

RELATIONS

- internationales 320 (n. 92).
- entre ouvriers et patrons 320 (n. 92).
- — pouvoir religieux et civil 296 - 295 (n. 51) - - 320 (n. 92).

RELIGION

- comparées 153 (n. 81).
- — nturcllc 94 - 107 - 129 (n. 25) - 210 (n. 97).
- orientales 106.
- . — positive 100 - 136 (n. 37) - 364.
- . — révélée 210 (n. 97).
- universelle des temps nouveaux 365.

REMÈDE

- Marie — au naturalisme 91 (n. 21).
- le Pape — aux maux de la société 6.
- thèse, formule de l'unique — 388 - 424 427.

RENONCEMENT

- . idéal du — 140 (n. 49).

RESPECT

- — égal de toutes les personnes et de toutes les opinions 102.

RESPECTABILITÉ DES PERSONNES

- 83.

RESPECT-HUMAIN

- 421 - 537.

RESPONSABILITÉ

- des catholiques 41 - 393.
- pas de — sans Dieu 362 (n. 55).

RÉVÉLATION - RÉVÉLÉ

- et patrimoine commun des religions positives 364
- — et sentiment 355 (n. 48).
devoirs de la société et — 65.
docilité à la — 416 (n. 48).
- métaphysique naturelle et — 339.
philosophie et — 98 à 100 - 107.
- refus de Ja — 86 - 88 - 96 - 223 - 248 -
- vérités — 115 à 118.

RÉVOLTE

- contre l'Eglise 202.
- — de Satan et naturalisme 90 - 125.
attitude fondamentale de — 100 - 108 - 223.
— juive 252 (n. 158).

RÉVOLUTION - II· partie (ch. II à VI).

- et civilisation 463.
- — dans l'Eglise, c'est la — en permanence 141.
audace et — 442.
définitions de la — 119 à 123 - 560.
préjugés — aires des catholiques 36.
haines de la — 133 - 140 - 144.

ROSE-CROIX

- 176 - 184 - 189 - 191 - 192.

« ROTARY »

- 248 - 355.

SACRE

- — de Louis XVI 212 - 272 (n. 25).

SAGESSE

- — antique 113 - 338.
— divine 20 - 115 - 342 (n. 27).
prudence et — politique 51 - 56 - 320.

SAINTS

- déistes ? 348.
- — et l'Eglise 357.
— et l'espérance 475 - 476.
— et la métaphysique 339.
— et le rôle des institutions 42.
- sainteté unique devoir du chrétien 521.
témoignage des — sur Jésus-Christ 475 à 478.

SALUT

- — des âmes et politique 39 - 43.
— des nations et l'Eglise III” p. ch. III - 483.
— spirituel, domaine de l'Eglise 482.
la foi, unique source du — 389.

SATANISME

- 137 (n. 38) - 138 - 175 - 194.

SCEPTICISME

- 102 - 152 - 201 - 254.

SCIENCE

- du bien et du mal 91.
- et l'Eglise 41 - 468.
- selon le naturalisme 97.
- applications de la — chrétienne 442.
- Christ plénitude de la — 479.
- Dieu et la — 95.
- distinction et non séparation des — 99 - 110 - 128.
- Eglise et — abstraite des vérités 503.
- Eglise et — des applications et des opportunités 503.

SCIENTISME

- fascination du — 497.

SCOLASTIQUE

- périmée 154.
- apport de la — 340 - 343.

SÉCULARISATION

- et catholicisme libéral 289.
- du droit 385 (η. 1).
- essence de la Révolution 133 - 195 - 225 - 248 - 276 - 279 - 557 - 559 - 508 - 52 k
- funeste plus à la société qu'à l'Eglise 57.
- ou réforme des monastères 142 (n. 56).
- universelle et France chrétienne 437.

SÉDUCTION

- Effort ~~de~~ des sociétés secrètes (cf. ce mot).
- pouvoir de — du Christ 476 - 477.

SENS

- religieux du monde et des événements 133.
- religieux aveugle 73 (n. 19).

SENSUALISME

- 93 - 334.

SENTIMENTALISME

- humanitaire 416 (n. 48).

SÉPARATION

- de l'Eglise et de l'Etat et catholicisme libéral 279 - 293 - 302 (n. 59) 503.
- lois de — 84 (n. 7) - 245 - 139 (n. 47).
maux dûs au régime de — 295 (n. 51).

SILENCE

- sur certains points de doctrine 311.
- politique ou conspiration du — 55 - 82 - 154 - 220 (n. 113) - 322 - 359.
- du pouvoir occulte 160.

« SILLON »

- doctrine du — 49 - 280 - 281 - 315 à 320.

- des nations à la doctrine sociale de l'Eglise 24 - 554 - 592.
- — à la Sainte-Trinité 124.
- — à la prudence de l'Eglise 617 - 621 - 712.

SITUATION’S

- . 64 - 65.
- . — et idéal politique 64.

SOCIAL

- . — d’abord 75 - 322.
- autorité — du christianisme 16.
- . conditions — et dignité humaine 41 - 42 - 521.
- déboisement — 161.
- destruction de l'ordre — 156 à 162.

SOCIALISME - ISTE

- . — de l’Evangile ? 275.
- — et Franc-Maçonnerie 243.
- — et les maux du monde moderne, 57 - 415 (n. 46)
- — et moralisme interconfessionnel 238.
- — et naturalisme 82 - 135 (n. 36).
- — et Révolution 119 - 153 (n. 80).
- — et théologie 468.
- condamnation du — 49.

SOCIÉTÉ

- — bien et mal des âmes 40 - 520.
- — et les criminels 83.
- — est malade 6.
- — des Nations 248.
- — de pensée 197.
- — sacrale, laïque 271 - 277 - 321 fn. 93).
- — sécularisée ou naturaliste ou laïcisée 57 - 88 - 257 (exergue).
- —secrétes 142 - 204 - 215 - 216 - 234. 2* p. ch. II et III
- crime d’impiété, crime de la — 426 (n. 60).
devoirs de la — 65.
- émancipation de la — 3 - 15 - 348.
Eglise, — parfaite 49 - 98.
Eglise et le salut de la — 50 - 53 - 213.
erreurs de la — d’ancien régime 211.
Jésus-Christ, Roi des — 16.
- nature de la — 33 (n. 44) - 47 - 48.
nécessité des bases chrétiennes pour la — 1 - 18 - 37 - 39 - 76 - 202 (n. 80) 3S6. ; III
nécessité de la réforme de la — 427.
négation de toute — par l’illuminisme 135.
Syllabus et réforme de la — 427.
volonté de destruction de la — par les sectes 150 - 171 - 205 (n. 87).

SOCIOLOGIE

- et religion 360.

SOLIDARITÉ

- — humaine 412.

SOUMISSION

- A renseignement de l'Eglise 29 - 58 - 96 - 273.

SOUVERAINETÉ

- et consensus 598.
- — du peuple 196 - 222 (n. 117) - 225 - 244 - 314.
- — de l'Eglise et — de l'Etat 34,

SPÉCULATION

- — et action - Ire p., ch. V · 64.

SPIRITUEL

- retour eu pur — 392.
- lien entre — et temporels 576.

STOÏCISME

- 400.

SUBCONSCIENCE

- et sens religieux 73 (n. 19).

SUBJECTIVISME

- 31.
- dans l'action 599.

SUICIDE

- et la souÆrance dans le monde modern»· 453.

SUPÉRIORITÉ

- — prétendue des animaux 145 (n. 66).

SURNATUREL

- . — ni itière â option 106 - 420.
- — et naturel sans la grâce 74.
confusion, séparation du naturel et du — 62 (n. 8) - 268 - Ire p. ch. V - 60 â 64 - 2me p.» ch. I - 389.
compénétration du naturel et du — 61 - 74 - 114.
économie — 115.
- éliminer le — 124 - 255 - 447.
évasion dans le — ou surnaturalisme 390 - 392 - 409 - 410 - 527 - 561.
mission — de l'Eglise 201.
primauté du — 74 - 468.
taire le — ? 328 - 55.

SYNCRÉTISME

- 102 - 355 - 468.

TÉMOIGNAGE

- muet 55.
- rendre — â la vérité 23 - 32.
- — foi, grâce 62 (n. 8).

TEMPÉRAMENT

- — foi, grâce 62 (n. 8).

TEMPLIERS

- П6 - 179 à 185 - 220 - 221 (n. 115).

TEMPORALISME

- 402.

TEMPS

— nouveaux, modernes 3 - 426 (n. 60).

TEMPOREL (cf. Naturel)

risque de se fourvoyer dans le — 392.

TERREUR

- 139 - 162 à 172 - 239.

THÉOCRATIE

- 276 - 294 - 362 (n. 56).
— romaine 133 - 137.

THÉODICÉE

- 114.

THÉOLOGIE

— naturelle 337 à 347.
— officielle, doctrine exotérique 105.
— et philosophie, sciences distinctes non séparées 99.
refus de la —, échec de la philosophie 114.

THÉOPHILANTHROPIE

- 240.

THÊOSOPHIE

- 137 (n. 38) - 179.

THÉORIE

opposition — et pratique 66 - 67 - 69 - 71.
— et pratique, tout est dans le Christ Ire p., ch. 5 - 72.

THÈSE

- Ire partie. Ch. V - p. 59 à 77.
affirmation de la — 377.
amour de la — 68 - 72 - 73 - 421 - 705.
application de la — Ire p. ch. V - 421 à 424 - 242 - 241.
- distinction — et hypothèse Ire p. ch. V - 64 à 77.
exposé de la — réfutation du laïcisme 101 (n. 36).
obligation absolue de la — 420.
obstacles à la — 81.
l'ennemi est pour la — 525.

TIÈDES ou TIMIDES

- 36 - 37 - 420 - 391 - 518.

TRAHISON

- — des catholiques 266 - 267.
. — envers Dieu, la Patrie 388 - 389.
- — libérale 304.
- — des timides 391.

TOLÉRANCE

— absolue, illimitée, inconditionnelle 83 - 116 (n. 38) - 277 - 299 - 306 - 359 - 391 (n. 10) - 415.
— chrétienne 85 (n. 9) - 414 à 419.
— de l'erreur, intolérance pour la vérité 406 (n. 35).
— cl prudence 422.
— révolutionnaire 143 (n. 61) - 207 - 229.
— et idéal politique 64.

TOTALITARISME

- 238 - 321 (n. 93) - 386.
— marxiste 210 (n. 97).
— universel 453.

TRADITION

— historique du genre humain 364.
rejet de toute — par le libéralisme 314

TRADITIONNALISME

- 334 (n. 18).

TRANSCENDANCE

— de l'Eglise 49.

TYRANNIE

— et individualisme 449 (n. 2).

ULTRAMONTAIN

- 143 (n. 61) - 301.

UNIFICATION

— du système métrique 276.

UNION

— entre croyants et incroyants 378 à 382 - 68.
— de l'Eglise et de l'Etat avant la Révolution 295 (n. 51) 575.
— hypostatique 23 - 89.
- — libre 146 - 150 (n. 72).
— du temporel et du spirituel 35.
— naturel et du surnaturel 61 - 125.
— « sacrée » 367 (n. 61) - 369 - 556.
— supra-confessionnelle 204.

UNITÉ

— chrétienne, force de la contre-Révolution 524.
- — de l'Eglise 31 - 204 (n. 86) - 412 - 419 - 485.
— dans la pensée 113 - 267 - 306 (n. 65) 352 -
— du la personne du Christ 23 - 118.

UNIVERS

— « concentrationnaire » 427 - 210 (n. 97).

UNIVERSALISME

- . — chrétien 127 - 524 -

UNIVERSALITÉ

- — du genre humain 461 (n. 8) - 464.
- — de l'ordre humain 447.

UNIVERSAUX

- ignorance des — et monde moderne 505.

UTOPIE

- 269 . 432.

VANDALISME

- — révolutionnaire 159 - 160 (n. 95).

VÉRACITÉ

- — de l'Eglise 350.

VÉRITÉ

- et action 65 - 66.
- et charité 83 - 388 - 398 (n. 19). 402 - 419.
- — et compromis nationaliste 369 - 376.
- et désarroi moderne 497.
- — douteuses ou de Foi 46 - 47.
- et humilité 532 - 534.
- naturelle 47 - 96.
- — et polémique 82.
- pratique 439.
- amour de la — 2 - 4 - 25 - 83 - 388 -
- le Christ et la — 71 - 100.
- caractère absolu de la — 65.
- cohérence de la — 28 - 279 - 280.
- désaffection des chrétiens pour la 494.
- dogmatisme du refus de la — 200 (n. 75).
- droit à la — 58.
- efficacité force de la — 505 - 675.
- Eglise dépositaire de la — 116 - 201.
- l'erreur et triomphe de la — 81.
- erreur qui porte le nom do — 300.
- ésotérisme et — 105.
- Etat et doctrine de — ou d'erreur 39.
- Foi en la — et son triomphe 4 - 420 - 306 (n. 65).
- libéralisme et sens de la — 73.
- combat pour la — 402 à 408.
- permanence de la — 280 . 506.
- peur de la — 155 - 398 (n. 19).

- philosophie et — révélée 96 - 97 - 105 - 209 (n. 96).
- Pilate et la — 25 - 26 - 27.
- politique et — 45.
- recherche de la — 24.
- règne de —, règne doctrinal 23-24 267.
- réserver la — 5.
- témoignage à la — 31 - 55 - 56 - 398 (n. 19).
- toute — vient de Dieu 412.
- philosophique* et *religion* 339.

VERTU

- chrétiennes 529 À 541.
- morales 40.
- naturelles 116 - 117.
- philosophique 117.
- prudence, — de l'action 424.
- — des saints 522.

VICE

- — et la loi 148 - 408 - 426 (n. 60).

VIE

- — contemplative 57.
- Le Christ est la — 74 - 470.
- — divine 115.
- familiale, sociale et politique et laïc-cat chrétien 54.
- cloison entre là — religieuse et la — civile 100 - 519 - 524.
- droit de l'Eglise à informer la — 24 - 37 - 392 - 420.
- étemelle 30.
- flux de la — et vérité 117 (n. 61).
- de rintelligence 451.
- — intérieure 43 -
- refus du Christ dans la — sociale 2. p. ch. I.
- — mystique 470.
- surnaturelle 31 - 41 - 107 - i26.
- — temporelle 108.
- Révolution contre la — 470 - 471.

VISION

- philosophique du monde 268.

VOCATION

- de la France 394.
- surnaturelle 109.

VOLONTÉ

- ascèse de la — 525 à 528.

ZOUAVES PONTIFICAUX

- 477.

ABEL ..	Fils d’Adam (cf. Genèse). — .Son espérance dans le Christ	462
ABEL (R. Γ)	Fils d’un ministre de Bavière. Converti. R.P. Jésuite en 1881. — Témoignage de son grand-père sur la condamnation de Louis XVI par les Loges....	221 (η. 11β)
a b r a h a m	Patriarche (1800 av. Jésus-Christ). — Son espérance dans le Christ	462
AGNÈS	Vierge et martyre. — Son espérance dans le Christ — Virginité de l’intelligence	462 518
ACOULT (Comtesse d’/	1805 - 1876 - Maîtresse de Liszt - Ecrivain sous le nom de Daniel Stern. — Lettre de Dolfuss à la Comtesse d’Agoult révélant le plan de subversion des Loges	263
ALEMBERT (Jean LE ROND d’).....	1717-1783 - Mathématicien» < philosophe » et encyclopédiste. Un des principaux élaborateurs de la Révolution au XVIIIe siècle. — Correspondance avec Voltaire — Pour l’Encyclopédie — Crée et dirige un bureau d’instituteurs .. — Recrute de jeunes adeptes pour les Loges — Influence sur Malesherbes — Membre de la loge des a Neuf Sœurs».... — .Modèle des sectes de 1821	134 (n. 32) 206 207 208 215 218 212
ALEXANDRE 1er	1777-1825 - Tsar de Russie. — Fit avorter la conspiration en faveur d’un prince protestant comme Roi de France.. — Accepta de recueillir les Jésuites chassés de France	230 379
ALEXANDRE VI (Borgia) ..	Pape de 1492 à 1503. — N’a jamais erré dans les matières religieuses. de l’aveu do la Haute-Vente Italienne, malgré sa conduite	261
ALPHONSE de LIGUORI (Saint)	1696-1787 - Docteur de l’Eglise, fondateur des Redemptoristes missionnaires des campagnes. Il prêcha contre le jansénisme. — « Un roi peut plus que cent missions	43
ALZON (R. P. d’)	1810-1850 - Fondateur des Assomptionnistes. — De la guerre entre l’Eglise et la Révolution	121
AMBROISE (Saint)	340-397 - Evêque de Milan. Docteur de l’Eglise. Lutta contre l’Arianisme. — Devoir du Prince — Etre nu Christ pour être de sa patrie	59 - 60 60
AMOS	Prophète. — Faim de la doctrine	542
ANCEL (Mgr)	Evêque auxiliaire de Lyon. Contemporain. — Parler du Christ	56 (n. 18)
ANDREAE	1586-1651 - Théologien protestant, fondateur des « Rose-Croix ». — Membre du chapitre rosicrucien de 1615..	189 - 191

ANDRIEU (Cardinal)	1854-1930 - Archevêque de Bordeaux, — Contre la laïcité et les catholiques libéraux	257
ANHALT (Prince Chrétien d')	1576-1628 - Membre d'une des plus anciennes familles princières d'Allemagne dont les mem- bres étaient princes immédiats de l'Empire. — Membre du chapitre rosicrucien de 1615..	191
ANTOINE de PADOUE (Saint)	1195-1231 - De l'Ordre des Frères Mineurs. — Docteur de l'Eglise. — Prêche contre l'Albigisme	180 (n. 12)
APOLLINAIRE	Evêque de Laodicée en 349. Hérétique. — Niait l'humanité du Christ	93 (n. 23)
ARAGO (Etienne)	1802-1892 - Frère du physicien. Lui-même chi- miste et littérateur. Maire de Paris en 1870, puis sénateur. — Franc-Maçon	243
	— Lutte pour la destruction de l'Eglise	244 - 245
ARETIN (L.).....	1492-1557 - Poète licencieux de la Renaissance, — Son nom est lié à toute entreprise de cor- ruption	148
ARCENSON (Marc-René d').....	1771-1842 - Aide de camp et ami politique de La Fayette. — Membre d'une délégation de la Révolution auprès des Alliés	230
ARISTOTE	384-122 av. J. C. - Le « Prince des Philoso- phes grecs ». — A pensé pour le Fils de Dieu (d'après dom Dclatc)	12
	— Philosophie incomplète	114
	— N'a pu trouver la vérité (d'après Gilson)..	341
	— Resté polythéiste (d'après Roland-Gosselin)	342
	— « Los attributs de Dieu ne sont que ceux de* la pensée »	343
	— N'a pas lu la Genèse	345
ARIUS	270-336 - Fameux hérésiarque niant la Sainte Trinité et la divinité de Jésus-Christ.....	93 (n. 21) 267
ARNAUD (Antoine)	1612-1694 - Janséniste fameux. Un des anima- teur de l'hérésie à Port-Royal.	
ARNIM (Charles Von)	1821-1881 - Diplomate prussien. Ambassadeur à Paris, — Reçoit des instructions de Bismarck pour le rinhitun de la République en France..	309 (n. 69)
ARNOUX	Offhirr aviateur contemporain, blessé au cours vragr. < alholiques. — Vrlmi contre le catholicisme	138 (n. 44)
	— Am .irilisM im*nt de la Pologne	166 (n. 105)
	— J/sm Christ inconnu	348 (n. 37)
	— M ..% r r« \ <l<; religieux p« ridant In gm-rnn d'Eftpagfiu	II 1 (n. 65)
ARS (Curé d')	(voir VIANNEY Jean-Marie)	
ASHMOLE	1647-1692 - Antiquaire alchlmiiir engin!.. — Auteur de rituels maçonniqu s .	190 (n. 64)

ATIIANASE (Saint)	296-373 - Père de l'Eglisc grecque. Evêque d'Alexandrie. Combattit l'Arianisme, ce qui lui valut cinq exils. — Jésus-Christ est Dieu et homme 117-118
AUBERTIN	Homme politique franc-maçon du début du XX* siècle. — L'Eglise ne parle plus de religion mais de morale 360
AUBURTIN	Ecrivain cl publiciste de la fin du XIXe siècle. — L'enseignement officiel est confié par J. Ferry à des protestants 199 (n. 74)
AUGUSTIN (Saint).....	354-BO - Père de l'Eglise latine. Evêque d'Hipponc. Baptisé à 32 ans. Combattit tous les grands hérésiarques de son temps. — Lutte avec l'hérétique 85 — Satan n'a pas su exactement qui était Jésus-Christ 126 (n. 21) — « Les bons se servint du monde 361 (n.53) — Malheur 3 ceux qui se taisent 328 — Univers et Dieu 346 — L'Eglisc et la Vérité 354 — Bénéfice à tirer du mal 4u0 — Nous sommes créés pour Dieu 4 4 - 475 — Foi en Jésus-Christ 462 — De sa joie 475 — Séduit par le Christ 477
AULARD (Alphonse).....	1849-1928 - Professeur et historien français. — Franc-Maçon. — Affirmé sa volonté de détruire la Religion 138 — Veut que les clercs fréquentent l'université laïque 138 (n. 41) — Participe au mouvement néo-malthusien .. 150 (n. 73) — Glorifie la grande prur du juillet-août 1789 219 (n. 112) — Maître de renseignement truqué 244 (n. 14S)
AVIT (Saint)	450 (?) - 523 - Archevêque de Vienne (Dauphiné) en 490. Prit part à la conversion de Clovis et à celle de Sigismond, roi des Burgondcs. — Défenseur de la Cité 50
AYROLLES (R P.)	Jésuite du XIXe siècle. Biographe de Jchannc d'Arc. — Rien ne manque actuellement à la Révolution 442
BABEUF (Gracchus)	1762-1797 - Démagogue révolutionnaire - Fomenta sous le Directoire une conspiration communiste qui échoua 122 — Membre de la Loge des « Amis Réunis 218 — Partisan d'un moralisme interconfessionnel 238 — Du la lignée l -l.Roussi au-Saint-Simon . 240 — Revendique Jésus-Christ comme maître des « parlageux *. 274 — Accepte Jésus-Christ mais pas l'Eglisc 350 — Son rôle révolutionnaire 122
BACON (Francis)	1360-1626 - Philosophe anglais, réfuté par J. de Maistre» Chancelier sous Jacques 1er. — Du son influence à l'origine du la maçonnerie Joo — Les Francs-Maçons philosophes de 1717 adoptent sis théories 190 (n. 43) — Filiation de la pensée pre-révolutionnaire.. 269

BADMAIEFF	Occultiste thibélain du XIX ^e siècle.....	137 (n. 38)
BAILLY (R. P.)	Religieux de la fin du XIX ^e siècle. Fondateur de « La Croix » avec le R.P. Picard	
BAILLY (Jean-Sylvain).....	1736-1793 - Astronome et écrivain. Maire de Paris en 1789. S'opposa à la déchéance de Louis XVI. — Membre de la Loge des « Neuf Sœurs »..	206 (n 89) 213
BAINVEL (R. P.)	Jésuite du XIX ^e siècle. Auteur d'ouvrages philosophiques. — Luther et la nature	202
BAIUS (Michel de BAY)..	1513-1589 - Chancelier de l'Université de Louvain. Favorable à Calvin. Précurseur du Jansénisme. — Condamné par saint Pie V en 1567 (baïnisme)	117
BALMÈS (Abbé Jacques)	1810-1848 - Philosophe espagnol contre-révolutionnaire. — « La vérité est de tous les temps »....	402 (n 27)
BARANGÊ	Parlementaire français de la IV ^e République. A donné son nom à la loi Barangé-Barrachin, instituant une allocation scolaire aux familles, quelle que soit l'école de leur choix. — Les laïcistes contre la loi Barangé	246
BARANTE (Baron Guillaume de).	1782-1866 - Préfet de l'Empire et de la Restauration. Historien. — Met sa probité au service de la Révolution	233
BARBIER (Abbé Emmanuel) ..	1862-1925 - Auteur anti-libéral et anti-maçon très documenté, mais aux jugements parfois excessifs. — Concessions et principes	422
	— Sociétés secrètes catholiques à proscrire	
BARBUSSE (Henri)	1873-1935 - Ecrivain pro-communiste. — Glorification de la Révolution	159
BARDOUX (Agénor)	1829-1897 - Homme politique, orateur et historien. — Protestant, membre du 1 ^{er} Ministère de la III ^e République	199 (n. 74)
BARÈRE de VIEUZAC (Bertrand) ...	1755-1841 - Conventionnel régicide. — Glorifie les idées révolutionnaires	119
	— Membre de la Loge des « Neuf Sœurs »..	218
BARNAUD	1535-1601 - Commis voyageur des Rose-Croix	192
BARNAVE (Joseph)	1761-1793 - Orateur de la Constituante. — Son rôle dans le vote et l'application de la Constitution civile du Clergé	198
	— Etait franc-maçon	219
BARONIUS (Cardinal César)	1538-1605 - Général de la congrégation de l'Oratoire italien. — A propos de la conférence de Vicence ..	194 (n.57)
BARREAUX	1602-1673 - Libertin, pilier de cabarets; célèbre par ses pamphlets anticléricaux.....	202 (n 81)

BARRÉS (Maurice)	1862-1923 - Ecrivain politique et romancier* — Défend les églises, en tant que monuments de la tradition nationale 379
BARRUEL (Abbé Augustin).	*1741-1820 - Jésuite. Auteur des « Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme » qui furent discréditées et truquées sans jamais être réfutées 154 (n. 82) 207 - 220 (n. 113) — Jésus-Christ a « rétabli la religion naturelle » (lettre de Knigge, citée)....129..(n. 25) — Portrait de Weishaupt 135 (n. 35) — Liste des membres de la secte des Illuminés 142 (n. 58) — Crimes maçonniques 165 (n. 104) — Influence de la franc-maçonnerie sur les principes du 18 ^{em} siècle et sur le clergé.. 2A8 — Sociétés secrètes et « religion naturelle ».. 210 (n. 97) — Préparation minutieuse de la Révolution française 220..... — 5 ^{re} colonne et « Illuminés » 260 (n. 5) — Le zèle de la Révolution pour le mal, exemple pour les catholiques 444 — Haine de la Haute-Vente contre le Pape 493
BARTH (Karl)	Théologien protestant suisse contemporain. Né à Bâle en 1886. Dialecticien. — cité par Mgr Le Couédic, Evêque de Troyes 519 (n. 3)
BASILIDE	70-130 (?) - Hérésiarque gnostique égyptien* — Admettait deux âmes dans le même homme 93 (n. 23)
BAUDRILLART (Cardinal Alfred) ...	1859-1942 - Historien. Recteur de l'institut catholique de Paris. Membre de l'Académie Française. — Concordat: traité et non pacte d'alliance 227 — Catholicisme libéral en 1871 308
BAUDRY d'ASSON (Maïquis A. de)	Député contemporain de la Vendée (IV ^e République). — Consigne de Pie XII (1947) 429
BAUNARD (Mgr)	1842-1909 - Biographe. — A propos de jugements légers sur l'Eglise 406 (n. 135)
BAYET (Albert)	Homme politique contemporain. Professeur. Président de la « Ligue des Droits de l'Homme » et de la « Ligue de l'Enseignement ». — Manifeste à propos de l'affaire Finaly .. 101 — Contre le Saint-Siège 204 (n. 85) — Collaborateur de Marc Sangnier 319
BAYLE (Pierre)	1647-1706 - Auteur du « Dictionnaire historique et critique », ouvrage pré-révolutionnaire. — Proteste contre l'affirmation de toutes les vérités 200 (n. 75)
BAZARD (Armand)	1791-1882 - Socialiste. — Disciple de Saint-Simon 240
BAZIN (René)	1863-1932 - Romancier et biographe. — Force de l'humilité 533
BAZOT	Secrétaire du Grand-Orient sous la Restauration. — Se félicite de la Charte de Louis XVIII.. 231
BELLARMIN (Cardinal Saint Robert)	1542-1621 - Théologien. Jésuite. — Autonomie de l'Etat 35

	Pape de 1740 à 1758.	
	— Condamne la Franc-Maçonnerie	212
	Pape de 1914 à 1921.	
	— Définition de la Révolution	122
	— Gravité de la crise de l'Eglise à la fin du XVIII ^e siècle	221
	— Valeur de scs enseignements	320 (n. 92)
BENOIT (dom Paul)	Religieux bénédictin de la fin du XIX ^e siècle	
	Auteur de « La cité anti-chrétienne	
	— Sur la contre-Eglise	
	— Sur l'animalité présentée comme sagesse par les « philosophes »	146 (n. 66)
	— Sur l'immoralité des « grands ancêtres »..	147 (n. 67)
	— Volonté de destruction de la Révolution..	157
	— Franc-Maçonnerie et hérésies	176 (n. 2)
	— Corporations de métiers et sociétés secrètes	181 (n. 14)
	— Templiers et gnosticisme	183 (n. 16)
	— Maçonnerie et destruction du pouvoir	185
	— Authenticité douteuse de certaines références de l'ouvrage «La Cité anti-chrétienne*	185 (n. 23)
BÉRENGER (Henry)	1825-1912 - Homme politique. Franc-Maçon. —	
	— Néomallhusicn	150 (n. 73)
	— Rôle dans la 111 ^e République	243
BERGERAC (Cyrano de)....	1620-1655 - Ecrivain libertin et burlesque. —	
	Disciple de La Mothe le Vaycr	202 (n. 81)
BERGSON (Henri)	1859-1941 - Philosophe français.	
	— Présente le Christ comme un surhomme non un Dieu	105 (n. 41)
	— A propos de la « métaphysique naturelle de l'intelligence humaine »	113 - 338 - 339
	— Sa place dans l'enseignement officiel	154
	— « Supplément d'âme »	361
BERKELEY (George)	1684-1753 - Philosophe irlandais. Théoricien du subjectivisme immaléraliste	334 (n. 16)
BERNADETTE (Sainte) Marie-Bernard SOUBIROUS)	1844-1879 - Témoin des apparitions de Notre-Dame, à Lourdes en 1858. Entrée au Couvent de Nevers en 1866.	
	— Sa joie	477
	— Sa foi en Jésus-Christ.....	462
	— Sur l'amour de Dieu	522
BERNARD (Saint)	1091-1153 - Réformateur de la vie monastique (Cisterciens). Docteur de l'Eglise. Prêcha la 2 ^o Croisade.	
	— Sur les deux glaives	35
	— Prédication contre les Albigeois	180 (n. 12)
	— Sa foi en Jésus-Christ	462
	— Sa joie	476
BERNETTI (Cardinal Thomas) ..	1775-1862 - Secrétaire d'Etat de Grégoire XVI puis gouverneur de Rome.	
	— Infatigable lutteur contre-Révolutionnairc..	147 (n. 68) 167 (n. 108)
	— Rédige le refus de Grégoire XVI au Mémo-randum de la Révolution	236
	— Craintes de Léon XII sur Lamennais.....	282
	— Libéralisme du jeune clergé	284
BERNIER (Mgr Etienne) ..	1762-1806 - Aumônier de l'armée catholique royale de Vendée. Négociateur du Concordat, puis évêque d'Orléans.	
	— Gallicanisme janséniste des « robins »	204 (n. 86)

BERT (Paul)	1833-1886 - Ministre de l'instruction publique, organisateur de l'enseignement laïc. — Fait de Costagnari le directeur des cultes 145 — Séide de la 3 ^e République, franc-maçon .. 243
BERTHELOOT (R. P.)	Jésuite contemporain. — Dialogue avec la Franc-Maçonncnc 248
BERTHE (R P.)	Rédemptorisle de la fin du XIX. siècle. — Biographe de Garcia Moreno 427 (n. 6J)
BERTIIER de SAUVIGNY (Louis)..	1737-1789 - Intendant de la généralité de Paris — Victime de la Révolution 219 (n. 112)
BERTIN	1702-1778 - Chargé de l'Administration de la cassette de Louis XV. — Inquiet de la porpagandc des sectes 207 — Détourne Louis XV des suggestions des Encyclopédistes 207 (n. 92)
BftRULLE (Cardinal Pierre de)...	1575-1629 - Prédicateur. Ministre de Louis XIII. Fonda la congrégation de l'Oratoirc dont il devint général.
BESENVAL (Baron Pierre-Victor de) .	1722-1794 - Lieutenant général des Suisses < des prisons. — Refuse le commandement des troupes de Paris en 1789 et s'exile 219 (n. 112)
BESSON (Mgr)	Evêque de Nîmes à a fin du XIXe siècle. — Révélations sur la condamnation de Louis XVI par les Loges 221 (n. 116)
BIGNE de VILLENEUVE (Marcel de la)	Sociologue contemporain. Professeur à la l'a-cuité catholique d'Angers. Auteur de l'ouvrage « Satan dans la Cité » 169 (n. 109)
BILLAUD-VARENNE (Jean-Nicolas)	1756-1819 - Conventionnel Prit part aux mas-sacres de Septembre. Déporté à Cayenne, — Poursuit l'œuvre de la Révolution après Thermidor 227
BILLOT (Cardinal)	Théologien de la Compagnie de Jésus. Fait cardinal par saint Pie X, en novembre 1911. — Le mal est dans les principes de la Ré-volution 247 — Incohérence du libéralisme catholique .. 293 à 297 — Déformation du « Christianisme * du Sillon 317
BILLY (André)	Ecrivain et publiciste contemporain. Membre de l'Académie Concourt. — Réhabilitation de Lamennais 279 (n. 31) 283
B1ORD (Mgr)	Evç.jue savoyard de la fin du XVIIIe siècle. — Lutte contre les prêtres francs-maçons .. (n. 27)
BISMARCK (Prince Otto de)	1815-1898 - 1er Ministre de l'empereur prus-sien Guillaume 1er, de 1862 à 1890. Surnommé le « chancelier de fer », Lutta contre les ca-tholiques allemands par le Kullurkampf. — Soutient a République en France pour lut-ter contre le catholicisme 309 (n. 69) — Avoue ignorer la joie 474

BLANC (Louis)	1811-1882 - Membre du Gouvernement provisoire de 1848. S'exila de 1852 à 1870. Membre de rAssemblée Nationale en 1871.	
— Sur Weishaupt		135
— L'immense réseau des sociétés secrètes		148 (n. 70)
		205 - 205 (n. 87)
— Action occulte le 14 Juillet 1789		219 (n. 112)
— Louis XVI informé 11 ans auparavant de la Révolution		220 (n. 114)
— Sur Decazes, Ministre de l'intérieur sous la Restauration		231
— Membre du Grand Convent de 1847 à Strasbourg		237
— Sa candidature est recommandée par des catholiques		308
BLANC de SAINT-BONNET (Antoine)	1815-1880...- Philosophe contre-révolutionnaire.	
— Dieu et la leçon des événements		
— Sur la Révolution		120 - 121
— L'homme sauvage et l'homme primitif....		145 (n 66)
— Nocivité du vocabulaire révolutionnaire ..		155 - 698 (n. 14)
— La Révolution a tout renversé et n'a rien su comprendre		157
— L'oubli de l'amour de Dieu pour nous ..		202 (n. 80)
— Erreurs de la Royauté		211 - 559
— La perversion des hommes		280
— La foi et les idées libérales		297 - 300
— Combattre « la Révolution avec la Révolution		327
— Buts de la société civile		328
— Folie de la morale laïque sans Dieu.....		361
— Le salut viendra de l'Eglise		401 - 4C9
— Refus des peuples de se sauver.....		411
— Les conséquences pratiques du laïcisme ..		419
— « La Douleur »		473
— Les catholiques finiront par avoir raison..		495
— Manque de métaphysique		495 (n. 14)
— Retour au paganisme		501 (n. 24)
— Le manque de saints		521
BLANCHET (Mgr Emile) ..	Prélat contemporain. Recteur de l'institut catholique de Paris depuis 1947.	
— Communauté nationale et patriotisme.....		547 - 548
— Doctrine catholique et action des laïcs..		655 (n. 26)
BLANDINE	Vierge et martyre gauloise (4- 177).	
— Son amour pour le Christ		477
BLUM (Léon)	1872-1950 - Politicien socialiste d'origine juive. Chef du iparlt S.F.I.O. Présdcnt du Conseil en 1936 (Front populaire) et 1946.	
— Continue la corruption morale d'Helvétius		150
— Le socialisme peut se réclamer de lui....		358
BOEHME (Jacob)	1575-1624 - Théosophe panthéiste allemand, précurseur de Spinoza et Schelling.	
— Connu également sous le nom de t Philosophe Tcutonique ♣		188

BOEHME (Jacques)	« Illuminé » du XVIIIe siècle. Disciple de Cagliostro	137 (n. 38)
BOISSY d'ANCLAS (François-Antoine) ..	1756-1826 - Protestant libéral; conventionnel, pair de France et comte à la Restauration. — Hatnc de l'Eglise .	226
BOLINGBROKE (Vicomte Henry de),	1678-1751 - Philosophe déiste et homme d'Etat anglais. Ministre des Affaires étrangères de la Reine Anne. — Chef de file de la Franc-Maçonnerie	269 (n. 20)
BOMBAST de HOHENHEIM (Philipp-Aurèle) (dit PARACELSE) ..	1493-1541 - Cabaliste, hermétiste et alchimiste suisse	188 (n. 35)
	— Son analogie avec Fludd	190 (n. 43)
BONALD (Vicomte Louis de)..	1754-1840 - Philosophe contre-révolutionnaire. Monarchiste	283
	— A commis Terreur du traditionnalisme	334 (n. 18)
	— Le mal dans les lois	407
BONAPARTE (Jérôme)	1784-1860 - Roi de Westphalie de 1807 à 1813. — La force de l'Eglise Romaine.....	171 (n. 112)
BONAPARTE (Napoléon) ..	1769-1821 - Empereur des Français. — Déclare être la Révolution	120
	— Exécuteur testamentaire de la Révolution..	142 - 228 - 229
	— Veut diriger les séminaires	143 (n. 61)
	— « J'ai 100.000 hommes de rente »	165 (n. 101)
	— Protestation de Mgr Bernier auprès de lui	204 (n. 86)
	— Fit emprisonner l'abbé Barruel	220 (n. 113)
	— Toujours entouré de membres des sectes ..	227
	— Voulut organiser à sa façon la religion catholique	227 - 228
	— Dictature personnelle et planification révolutionnaire de l'Europe	239 (n. 139)
BONAVENTURE (Saint) ..	1221-1274 - Docteur de l'Eglise (Le « Docteur Séraphique »). Général des Franciscains en 1255; Cardinal en 1272; Légat du Pape au concile de Lyon. — Royauté de J. C. en tant qu'homme	23
	— L'essence de Dieu	344
BONCOUR (Paul)	Politicien contemporain - Président du Conseil en 1934. — Le développement d'une institution	246
BONSIRVEN (R. P.)	Religieux contemporain. — « Dialogue » avec certains Francs-Maçons contemporains	248
BONTE (Florimond).....	Politicien communiste contemporain. — Se loue de la collaboration des démocrates-chrétiens	303
BORD (Gustave)	Ecrivain anti-maçon naturaliste; auteur de l'ouvrage « La Franc-Maçonnerie en France ». édité en 1909. — L'ambition de Sozzini	194
	— Liste des loges	205
	— Spécialiste des questions maçonniques **.*	207 (n. 93)

BOSSUET (Jacques-Benigno)	1627-1704 - Précepteur du Dauphin. Evêque de Meaux. Prédicateur et écrivain. — L'Eglise est « Jésus-Christ répandu et communiqué » 3f - 457 — Le protestantisme 200 (n. 76) — Le gallicanisme 204 (n. 86) — Un traité politique tiré de l'Ecriture sainte 268 — L'empoisonnement de la mentalité 280 — La condescendance chrétienne 414 — Contre le surnaturalisme 437 — « Malheur à la connaissance qui ne pousse pas à aimer » 534 — Pour que la justice règne 537	BRESSOLES (Mgr).....	Prélat contemporain. Directeur de l'Œuvre de la Sainte Enfance. — Définition des « forces morales » 360 — De la tolérance 415
BOUGAUD (Abbé).....	Auteur libéral de la fin du XIXe siècle. — Les idées de 89 et l'Evangile 290	BRIAND (Aristide)	1862-1952 - Orateur et politicien. 13 fois président du Conseil. Prit une part importante à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Faiblesse des députés catholiques 278
BOUGLÉ (Charles)	Collaborateur de Marc Sangnier 319	BRIENNE (Monseigneur de)....	1709-1784 - Archevêque de Toulouse. Favorable à la Franc-Maçonnerie. — La sécularisation des monastères 142
BOULOGNE (Mgr de)	Evêque de Tours, — La Constitution de 1814 et la Révolution 231 — Contre la diffusion des idées subversives.. 233	BRISOT (Jacques-Pierre) ..	1754-1793 - Conventionnel. Un des chefs des Girondins. — L'animal semblable à l'homme 146 (n. 66) — Sa vénalité 146 (n. 67) — Franc-Maçon de la Loge des « Neuf-Sœurs » -06 (n. 89) 218
BOURBON (Dynastie)	Dynastie qui régna en France de Henri IV à Charles X. — La Révolution voulait la remplacer par les Nassau 210	BRISSON (Henri)	1835-1912 - Un des chefs du Parti Radical Socialiste. Franc-Maçon. — Seïdc de la IIIe République.....243
BOURGEOIS (Léon)	1851-1925 - Président du Sénat en 1919. L'un des promoteurs de la S. D. N. — Contre le « cléricalisme » 120-133 — Franc-maçon 200 — Pour l'esprit de la Révolution 243	BROISE (René-Marie de la) ..	Religieux jésuite. — Jésus et Marie chefs de l'humanité 13
BOURGON	Président de Chambre honoraire à la Cour de Besançon en 1875 221 (n. 116)	BROUSSON (Jean-Jacques) ..	Contemporain. Critique littéraire et secrétaire d'Anatole France. — Tristesse d'A. France 474 - 475 - 474 (n. 19)
BouVARD (Jean)	Journaliste contemporain. — A propos du « Ralliement » (article de « La Côte-d'Or catholique ») 302 (n. 59)	BROGLIE (Albert de)	1821-1901 - Libéral - Président du Conseil en 1873 et 1877. — Présumé accord entre la Révolution et l'Eglise 290
BOUVIER	Professeur de Droit, Ministre protestant de Genève en 1870. — Bienscillant envers le catholicisme libéral 263	BRU	Contemporain. Homme politique et vice-Président de la Ligue de l'Enseignement. — A propos de la morale laïque 360
BRAININE (Hébreu)	Penseur et écrivain juif de la fin du XIXe s. — Témoignage sur les juifs 252 (n. 158)	BRUNEAU (Marcel)	A propos de la «Grande peur» de 1789..... 219 (n. 112)
BRANDEBOURG (Marquis J.-G. de) ..	— Membre du chapitre des « Rose-Croix » de 1615 191	BRUNET	1820-1897 - Député catholique de la Seine à l'Assemblée nationale en 1871. — Demande à l'Assemblée le retour officiel de la France à sa vocation chrétienne..... 308
BRANTOME (Pierre de BOURDEILLES de).	1535-1611 - Ecrivain et mémorialiste périgourdin. Licencié 230 (n. 127)	BRUNETIÈRE (Ferdinand)	1849-1906 - Homme de lettres et critique converti au catholicisme. Directeur de « La Revue des Deux Mondes » en 1893. — Sur l'Encyclopédie 207
BRASCHI-ONESTI (Cardinal) ..	Neveu du Pape Pie V. Membre de la Curie Romaine. — A propos du débordement de perversité.. 215	BRUNO (Giordano) ...	1550-1600 - Moine indigne devenu calviniste. — Fêté par la Révolution 137 (n. 38)
BRAYANCE (Alain)	Ecrivain contemporain. — Influence des cadres communistes 648		
BREITSCHNEIDER (Conrad-Joseph)	1495-1572 - Editeur et biographe de Melanchton. — Témoignage sur l'authenticité de la «Charte de Cologne» 194 (n. 60) 195 (n. 62)		

BRUNSWICK (Charles-Guillaume de)	1735-1806 - Général prussien. Nommé commandant en chef des armées coalisées en 1792. — Grand Maître de la Franc-Maçonnerie, — Son attitude à Valmy*	173 (n. 115)
BRUYS (P. de)	Hérésiarque manichéen du XIIe siècle» précurseur des Vaudois. — Commis voyageur de la subversion	178
BUCHEZ (Philippe)	1796-1865 - Socialiste saint-simonien puis fondateur d'une école néo-catholique. — La Révolution et l'Evangile	275 - 350
BUISSON (Ferdinand)	1841-1932 - Politicien laïciste, ami de Jules Ferry. Directeur de l'enseignement primaire et Ministre. — Représentatif de la subversion — Néo- malthusien — S'entoura de calvinistes libéraux — Athéisme des lois et des institutions.....	146 (n. 67) 150 (n. 73) 199 (n. 74) 244
BULTMANN	Auteur protestant contemporain	519 (n. 3)
BUREAU (Paul)	Auteur libéral et moderniste du début du XX" siècle. — La « vertu » communiste	290
BURKE (Edmond)	1730-1797 - Publiciste anglais protestant, se rendit célèbre par ses attaques contre la Révolution. — A propos de la chute de l'Europe chrétienne. à la Révolution	217
CABANIS (Georges)	1750-1808 - Médecin de Mirabeau. Membre du Conseil des Cinq Cents sous le Directoire. — Membre de l'institut. — Professe le matérialisme — Prêcha le « caput mortuum ».....	226 240
CAGLIOSTRO (Joseph BALSINO dit le comte de)	1743-1795 - Médecin et occultiste italien. Eut un grand succès à la cour de Louis XVI. — Sa part dans la préparation satanique de la Révolution	137...(n...38).....
CALMON	Laïciste de la fin du XIX" siècle	309
CALVIN (Jean)	1509-1561 - Second chef de la Réforme. Fondateur de la république protestante de Genève. — La « domination de Rome » — Son fatalisme	198 361
CAMBACÉRÈS (Jean-Jacques de) ...	1753-1821 - Conventionnel. 2e Consul. Un des rédacteurs du Code Civil. Archichancelier du 1er Empire. — Haine de l'Eglise	22rt
CAMPANELLA (Thomas) ..	1'68-16)9 - Philosophe socialiste utopiste italien. Auteur de « La Cité du Soleil ». — Pré-révolutionnaire	189 (n. 40) 269
CAMPOMANÈS	1710-1800 - Président du Conseil de Castille en 1788. Auteur d'ouvrages sur l'économie politique. Ennemi du christianisme. — « Esprit nouveau » à la Cour d'Espagne..	215

CAMUS (Armand-Caston)	1740-1804 - Jurisconsulte janséniste, membre de la Constituante et de la Convention. — Pour un culte d Etat	240
CAPRARA (Cardinal Jean-Baptiste)	1733-1810 - Nommé par Pie VII en 1801, légat auprès du gouvernement français. — Le développement de l'esprit des sectes ..	215 - 233
CARDJIN (Monseigneur) ..	Prélat belge contemporain. Fondateur de la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne). — L'ignorance doctrinale des masses ouvrières	413
CARDUCCI (Ciosuë)	1836-1907 - Poète cl dramaturge révolutionnaire italien. — Hymne en l'honneur de Satan	116 (η. 38)
CARNEGIE	Industriel et milliardaire américain du début du XXe siècle.	
CARNOT (Lazare)	1753-1823 Mathématicien. Membre de la Convention et du Comité de Salut public, — Inspire un manifeste pour substituer les Nassau aux Bourbon	230
CARNOT (Hippolyte)	1801-1888 - Fils du précédent, membre du gouvernement provisoire de 1848. — Dans le sillage anarchiste de Saint-Simon	240
CARPOCRAS	Hérésiarque du II.' siècle. Niait la divinité de Jésus-Christ et professa les doctrines des gnostiques	93 (n. 23)
CARRIER	1756-1794 - Bourreau de Nantes en 1793. Membre de la Convention. Décapité en 1794. — Sa cruauté	165 Im (n. 104)
CASTAGNARI	1829-1901 - Directeur des cultes sous la direction de Paul Bert. — Refuse aux prêtres, la qualité de citoyen	143
CASTELNAU (Général de CURIÈRES de)	1851-1942 - Vainqueur au Grand-Couronné de Nancy en 1914, adjoint du Maréchal Joffre.	
CASTRO-MAYER (Mgr Antoine de)...	Evêque contemporain de Campos, nu Brésil. — L'esprit de foi n'cx»stail plus dans les pays atteints par la Réforme. Responsabilité des chefs	211 258
CATHERINE DE SIENNE.. (Sainte)	1M7-1380 - Mystique italienne. Ramena le Pape à Rom? — Sur le Pape et le Christ.....»...	490
CAULY (Monseigneur)	Prélat du début du XX* siècle. Vicaire général de Reims. — Du Modernisme	314
CAUSSIDIÈRE (Marc) .	1808-1861 - Préfet de Police nu moment de la Révolution de 1818. — Membre du Grand-Convent de 1847 A Strasbourg	237

CAVAIGNAC (Louis-Eugène)	1802-1857 - Second fils du conventionnel; général, gouverneur de l'Algérie. Candidat républicain contre Louis-Napoléon. — Membre du Grand-Convent de 1847 à Strasbourg .237.....	
CELSE	Epicurien et platonicien du II ^e siècle. Attaqua le catholicisme. Réfuté par Origène. — Veut rendre ridicule le zèle des chrétiens.	93 (η. 23) 6-15
CÉRINTHE	Gnostique, Juif hérésiarque du 1er siècle. Disciple de Simon-le-Magicien	93 (η. 23)
CÊSAIRE (Saint)	470-542 - Evêque d'Arles et en 502 vicaire des Gaules. — Collabora au régime de la cité	50
CHABOT (François)	1759-1794 - Ancien capucin et évêque constitutionnel. Membre de la Convention. Décapité en 1794. Franc-Maçon	219
CHAMBRUN (César)	Journaliste anticlérical, après la guerre de 1914-18. Collaborateur de Marc Sangnier	319
CHAMFORT (de) (Nicolas - Sébastien ROCH dit)	1741-1794 - Collaborateur de Mirabeau. Auteur de « Maximes ». — Assiste comme franc-maçon à la réception de Voltaire à la Loge des « Neuf-Sœurs »	206 (n. 89)
CHANNING (William Ellery) ...	1780-1842 - Ministre protestant américain. Un des chefs de la secte des Unitaires. — La « domination de Rome'».....	198
CHAPLIN (Charlie)	Cinéaste et acteur comique contemporain. — Marxiste d'origine Israélite. — Le doute de l'âme juive	255
CHAPPOULIE (Mgr Henri)	Evêque d'Anvers depuis 1950. Mort en février 1959. — Le rôle de l'Eglise	37
	— «<Un gallicanisme de presse «	313 (n. 78)
CHARBONNEL (Abbé)	1849-1915 - Prêtre apostat. Promoteur d'un Congrès des religions en 1900 qui échoua in extremis. — Arracher la femme à l'Eglise	149
	— Le Catholicisme libéral	263
	— L'américanisme	312
CHARLEMAGNE	742-814 - Empereur d'Occident. — A propos du manichéisme	180
	— A propos du gallicanisme	272
	— Séduction du Christ	477
CHARLES V	1237-1380 - Roi de France. — Interdit les alchimistes dans son royaume	187 (n. 29)
CHARLES X	1757-1836 - Roi de France (Le dernier des Bourbons). — Insuffisamment formé doctrinalement	232
	— La France heureuse sous Charles X	233
CHARLES (Louis)	Electeur palatin du XVII ^e siècle. — Protégea Spinoza	190 (n. 44)

CHARPENTIER (François)	1878-1942 - Ecrivain, collaborateur d'Augustin Cochin, — Cité à propos de la campagne des élections en 1789	217 (n. 108)
CHATEAUBRIAND (Alphonse, Vicomte do)	1708-1848 - Ecrivain et homme politique célèbre. Ministre des Affaires étrangères de 1822 à 1824. — Erreur sur les torts de la Restauration — Bourbonnien	231 m
CHATEL	— Partisan de la < religion française	240
CHAUTEMPS (Camille)	Né en 1885. Politicien radical franc-maçon. — (Prince du Royal Secret). Président du Conseil plusieurs fois sous la IIIe République (1930-1933, 1937, 1918). — Franc-maçon	
CHAUVIÈRE	Socialiste franc-maçon de la fin du XIXe s.	243
CHESTERTON (Gilbert Keith)	1874-1936 Ecrivain et publiciste catholique anglais. — * Cet homme qu'on appelle le Christ — Fermeté de la doctrine catholique	348 (n. 35) 351
CHEVALIER (Alexis)	Homme politique royaliste et catholique du XIXe siècle. Ami de Armand de Melun. — A propos de l'infidélité . . . ' pe des royaumes catholiques ..237...(n. 135).....	
CHIANDANO (R. P.)	— De la Vérité exprimée publiquement	403 (n. 29)
CICÉRUACCHIO	Tribun révolutionnaire italien de la fin du XIXe siècle. — Tribun d'estaminet	288
CLAMAGÉRAND	Publiciste et sénateur protestant de la fin du XIXe siècle	190 (n. 74)
CLARETIE (Jules)	1840-1913 · Ecrivain et politicien. Membre de ('Académie française. — Franc-Maçon	243
CLAUDIO-JANNET	Historien de la fin du XIXe siècle. — De l'authenticité de lettres maçonniques.. — L'ordre du Temple	148 (n. 70) 151 (n. 15)
	— Le clergé et les Loges au XVIIIe siècle.	17>
CLAVEL	Historien du début du XXe s. Franc-maçon. — Les Templiers..... — Edit contre les corporations anglaises (1425)	181 (n. 15) 183 184 (n. 19)
CLÉMENTINEAU (Georges) CLÉMENTINEAU (Georges)	1879-1929 - Un des chefs du parti radical, président du Conseil en 1917. — Contre l'autorité divine	138 - 223 241
	— Li Révolution est un bloc	243
	— Franc-Maçon	243
	— Finance un journal soi-disant catholique..	264

CLÉMENT	V	Pape de 1305 a 1314. — A propos de l'Ordre du Temple	182 - 183 - 183 (n. 18)
CLÉMENT	XII	Pape de 1730 à 1741. — Condamne la Franc-Maçonnerie en 1738 ..	212
CLÉMENT XIII		Pape de 1758 à 1769. — Condamne les philosophes (1766) et l'Encyclopédie (1759)	213 (n. 101)
CLÉMENT XIV		Pape de 1769 à 1744. — Condamne la Franc-Maçonnerie (1769) — La Révolution veut l'utiliser A son compte	213 (n. 101) 261
CLÉRISSAC (R. P.)		Religieux dominicain contemporain. — Le Christ et l'Eglise	31 - 484
CLODION			(Mort vers 447), serait le père de Mérovée. — A propos du gallicanisme	272
CLOVIS			466 - 511 - Fondateur de la monarchie française. — Sa conversion est préparée	379
			— La continuité de sa politique	157 (n. 88)
			— Tradition chrétienne depuis Clovis	272
COCHIN (Augustin)		1876 - 1916 - Historien catholique de la Révolution et de la Franc-Maçonnerie. Tué à la bataille de Verdun. — Nombre des Députés maçons en 1789	218
			— Rédaction des « cahiers de doléance » par les Loges en 1789	217 (n. 108)
			— De la candidature de députés impies	308
COCNIOT (Georges)			Député communiste contemporain. Professeur.	
COHEN (Kadmi)			Auteur Israélite mort en déportation (1943)..	253 (n. 158)
COLIGNY (Amiral de)		1519 - 1572 - Chef protestant durant les guerres de Religion. — Ennemi de l'Eglise	195
COLLOT d'HERBOIS (Jean-Marie)			1750 - 1796 - Comédien ambulant puis membre du Comité de Salut Public. Mourut déporté en Guyane — Membre de la Loge des «Neuf-Sœurs».... — Haine de l'Eglise	218 226
COMBEFERRE		Publiciste libéral et anti-clérical de la fin du XIX ^e siècle. — Vanté comme chrétien par le «Sillon» ..	316
COMBÈS (Abbé André)		Prêtre contemporain. Auteur d'un ouvrage sur « Le retour offensif du paganisme ». — Sur « Les libertins du XVI ^e siècle »..... — Nécessité d'une doctrine	202 (n. 81) 495
			— Combattre les païens modernes	525
COMBES (Emile)		1835 - 1921 - Politicien laïciste. Président du Conseil en 1902 et 1905. Fit voter les lois contre les congrégations. — Auteur des lois de séparation (1905).....	246 (n. 151) 301
COMTE (Auguste)		1798-1857 - Philosophe fondateur du positivisme. Voulut fonder une religion de l'Humanité dont il serait le grand-Prêtre. — La trop grande timidité des philosophes catholiques	36 - 37
			— Sa religion de l'Humanité.....	240

CONDILLAC (Etienne de)	1715-1780 - Philosophe, chef de l'école sensualiste. — Rapporte la haine de Voltaire contre le christianisme 134 (n. 33)
CONDORCET (Antoine-Nicolas de)	1743-1794 - Philosophe révolutionnaire et mathématicien. Conventionnel. Théoricien du progrès indéfini. — Assiste comme franc-maçon à la réception de Voltaire à la Loge des « Neuf-Sœurs » 206 (n. 89) — Reconnaît la valeur humaine de la scolastique 339
CONEN de SAINT-LUC (Monseigneur) ..	Evêque de Quimper à la fin du XVIII ^e siècle. — Lutte impitoyablement contre la Franc-Maçonnerie
CONFUCIUS (Koung-Fou-Tsen) ..	551-479 av. J. C. Philosophe chinois. — Influence de sa morale en Chine..... 40
CONRAD	Penseur franc-maçon allemand de la fin du XIX ^e siècle. — « Un franc-maçon ne peut absolument pas être chrétien » 200 (n. 76)
CONSALVI (Cardinal Hercule) ..	1757-1824 - Secrétaire d'Etat de Pie VII. Négocia le Concordat avec Bonaparte. — Avertit Metternich des conséquences de la Révolution 233
CONSTANS (Ernest)	1833-1913 - Professeur de Droit. Politicien sous la III ^e République. Ambassadeur à Constantinople. — Séide franc-maçon 243
CONSTANT (Abbé)	Prêtre libéral de la fin du XIX ^e siècle. — « Jésus-Christ est mort pour la démocratie » (sic) 290
CONSTANT (Benjamin de REBECQUE)	1767-1830 - Ecrivain, membre du parti libéral sous la Restauration. — Demande aux Alliés de désigner un monarque non-catholique de leur choix... 230 — Pour un culte d'état 240
CONSTANTIN	274-311 - Empereur romain. Publia l'Edit de Milan qui mit fin aux persécutions. — Importance de sa conversion 202 — « In hoc signo vinces »..... 430 - 431 - 445
CONZIE (Mgr de)	Archevêque de Tours en 1778. Mort en 1795. — Sécularisation des Monastères 142 (n. 56)
copin-albancelli	Auteur franc-maçon de la fin du XIX ^e siècle. Converti, a publié des ouvrages prouvant la duplicité et la nocivité démoniaque de la secte. — Le cléricalisme 133 (n. 29) — Voltaire et « l'infâme » 134 (n. 31) — Auteur classique anti-maçon 207 (n. 93) — Un journal prétendu catholique (v. Clemen- ceau) 264
CORDOVANI (R. G.)	Religieux dominicain. Maître du Sacré Palais. Mort en 1951. — Le libéralisme (ou concordisme) religieux 300

CORSI (Alexandre)	Personnalité politique romaine. Fut assassiné en 1819 par des a Carbonari »	107 (n. 106)
CORTÈS (Donoso)	1809-1853 - Ecrivain, diplomate et homme politique espagnol. Marquis de Valdegamas. — Sur l'erreur des sociétés modernes (1849).. — D'un futur despotisme	396 501 (n. 21)
COT (Pierre)	Député progressiste contemporain. — Pacifiste, collaborateur de Sangnier	319
COUCHOUD (Paul-Louis)	Historien rationaliste contemporain. — Pseudo-exégète des Evangiles .	153 (n. 81)
COURBET (Gustave)	1819-1877 - Peintre, chef de l'école réaliste. Participe à la Commune de 1871. — Pour l'athéisme officiel	348 (n. 36)
COURBEYRAC	Vanté par le Sillon comme catholique	316
COURDAVEAUX	Professeur à la Faculté des Lettres de Douai à la fin du siècle dernier. Franc-maçon de « (Etoile du Nord ». — Catholicisme * cléricalisme	133 (n. 29)
COURT de GÈBELIN (Antoine) -----	1725-1784 - Ecrivain, fils d'un ministre protestant. Fut nommé, en 1769, censeur royal. — Parrain de Voltaire à la Loge des « Neuf-Sœurs »	206 (n. 89)
COUSIN (Victor)	1792-1847 - Philosophe, chef de l'école éclectique. — Confusion du naturel et du surnaturel .. — Met sa probité au service de la Révolution	104 233
CRÉBILLON (Claude)	1707-1777 - Romancier licencieux, fils du poète tragique Prosper Crebillon. — Ses idées remises en honneur sous la Restauration	212
CRÉMIEUX (Adolphe)	1796-1880 - D'origine israélite. Membre du gouvernement provisoire de 1848 et du gouvernement de la Défense Nationale en 1870. — Membre du Convent de 1847 à Strasbourg — Reçoit les délégués des Loges on 1848....	237 238
CRÉTINEAU-JOLY (Jacques) ..	1803-1875 - Journaliste et historien de la Vendée militaire et de la Compagnie de Jésus. Ecrivit sur la demande de Grégoire XVI puis de Pie IX l'histoire des Sectes en face de l'Eglise catholique. — Sur la Haute-Vente	141 (n. 54) 117
	— La Révolution et la corruption morale ..	147
	— La propagande des sectes au XVIII ^e siècle	204 (n. 83)
	— Gallicanisme de Louis XIV	204 (n*. 86)
	— Auteur d'ouvrages sur la Franc-Maçonnerie	207 (n. 93)
	— Erreur libérale des Rois	214 (n. 105) 215
	— Des plén [^] stentiaires offrent aux Alliés d'imposer à la France un souverain non-catholique de leur choix	230
	— Rôle politique de prêtres dévoyés sous la Restauration	230 (n. 127)
	— Continuité des idées révolutionnaires	233 (n. 132)
	— Entourage de Louis-Philippe	234
	— Recherche de religions nouvelles	239
	— Noyautage des catholiques par la Maçonnerie selon Piccolo Tigre	261 (n. 9)

	— Influence de Lamennais sur ses disciples,. 284
	— Clercs gagnés à la Révolution 235
	— Louanges des libéraux insultantes pour Pie IX 233
	— Immutabilité de l'Eglise 435
CREUSEN (R, P.)	Religieux contemporain.
	— L'obéissance au Pape 534 (n. 9)
	— L'UNESCO, l'OMS et les missions catho- liques 248 . 249
CURCI (R. P.)	Jésuite italien du XIX" siècle.
	— Montalembert et son libéralisme..... 427
<i>COSTINE</i> (Adam- Phippe Comte de)	1742-1793 - Député aux Etats Généraux en 1789. Général de l'Armée du Rhin en 1792. Prit Mayence, puis fut repoussé par les Prus- siens. Guillotiné.
	— Membre de la Loge « La Candeur » 218
CUSTINE (Marquis de)	— La démocratie. Islam matérialiste (1839).. 501 (n. 26)
CYPRIEN (Saint).....	Père de pEglise jaline du III· «iècle. Evêque de Carthage. Martyr en 258.
	— A propos de l'empoisonnement de la men- talité 280
CYRUS d'Alexandrie	Hérésiarque célèbre.
	— Niait la divinité de Jésus-Christ 93 (n. 23)
DABRY (Abbé)	Prêtre moderniste et libéral du début du XX· siècle. Son Journal « La Vie catholique » fut condamné (13-2-1908).
	— L'Eglise et la Révolution 290
DAENS (Abbé)	Démocrate chrétien du XIX* siècle.
	— Avertissement de Léon XIII 264 (n. 13)
DALLERY	Membre de l'illuminisme 231
DAMILAVILLE (Eticnnc-Noël)	1721-1768 - Ami de Voltaire et de Diderot.... 134 (n. 32)
	— Correspondant de Voltaire 206
DANIEL (prophète)	VII* siècle avant J. C.
	— Sur la Royauté do notre-Seigneur Jésus- Christ 13-23
	— Son espérance dans lo Christ 462
DANTON (Gcorges-Jacques)	1759-1794 - Conventionnel. Créateur du tri- bunal révolutionnaire. Décapité en 1794.
	— Sa vénalité 146 (n. 67)
	— Décapité par Robespierre 172
	— Franc-Maçon 206 (n. 89)
	— Membre de la loge « Les Neuf-Sœurs ».. 218
	— Profondément religieux d'après Le Sillon 317
	— h Dr l'audace » 442
DARMESTETER (Jacques)	1849-1894 - Orientaliste Israélite.
	— Réquisitoire contre Israël 252 (n 158)

DARWIN (Charles-Robert) ...	1809-1882 - Naturaliste, théoricien de la doctrine évolutionniste. — Suffit, avec FREUD, au 1er Directeur de l'UNESCO pour donner une vision philosophique du monde	248
DAUJAT (Jean)	Directeur du Centre d'Etudes Religieuses (Paris). Contemporain. — Le naturalisme, erreur première — Le marxisme veut supprimer la religion du dedans	91 (n. 21) 265
DAVID (10e s. av. J. C.) ...	Sacré roi d'Israël par Samuel, vainquit les Philistins et fonda Jérusalem. Poète et prophète, auteur des « Psaumes ». — Contre Goliath	256
DÉAT (Marcel)	Politicien socialiste et maçon. Ministre en 1944. S'enfuit en Italie où il mourut converti. — Rapport général au 47* congrès de la Ligue française de l'Enseignement sur l'attitude des catholiques qui ne se conforment pas aux enseignements des Papes	323
DEBOUT (Mgr Henri)	Biographe de sainte Jeanne d'Arc au début du XXe siècle. — Lettre de Saint Pie X	395 (n. 16)
DEBRY (Baron Jean)	1760-1834 - Préfet du Doubs, conventionnel régicide. — La condamnation de Louis XVI par les Loges	221 (n. 116)
DECAZES (duc Elie)	1780-1860 - Ministre de l'intérieur sous Louis XVIII, succéda à Fouché. — Dignitaire maçon — Est auprès de Louis-Philippe	231 - 231 (n. 129) 234
DEHERME	Contemporain. Président de la « Société Positiviste de France ». — Sur la faillite de la morale laïque.....	363 (n. 59)
DELAFOREST	Plénipotentiaire décidé à accepter une monarchie non catholique a la chute du 1er Empire	230
DELASSUS (Mgr Henri)	Historien de la Franc-Maçonnerie, début du XXe siècle. Directeur de la « Semaine religieuse » de Cambrai — A propos de l'Abbé Lemire — Son ouvrage : « La conjuration anti-chrétienne » — Infernales invocations de Francs-Maçons célèbres et satanisme maçon — La limitation des ordinations par Bonaparte — La Maçonnerie discrédite les prêtres — La mission donnée par Grégoire XVI à Crétineau-Joly de dévoiler les agissements de la Maçonnerie — L'authenticité des documents de Crétineau-Joly — Sur la femme maçonne contre la puis-	207 in. 93) 84 (n. 7) 134 (n. 33) 136 (n. 38) 137 (n. 38) 143 143 (n. 62) 147 (n. 68) 148 (n. 70)

sance du cléricalisme .	150 (n. 72)
— La dépopulation organisée par h Maçonnerie (citant Picrret)	.150...(n....73).....
— La résistance du naturalisme au surnaturel	170 (n. III)
— La lutte de la Révolution contre le catholicisme	170...(n....112)..493.....
— L’Académie Romaine contre l’Eglise catholique	193 (n. 52)
— L’influence des sectes sur le mouvement d’idées de la Renaissance et de la Réforme	195
— Projet des protestants de substituer une république à la monarchie chrétienne (selon Tavanncs)	197 (n. 70)
— Le verre de Luther offert à Gambetta.....	199 (n. 74)
— Le tirage de l’Encyclopédie	206 (n. 91)
— Rôle des « Economistes » du 18. siècle..	207 (n. 92)
— Education naturaliste selon les « philosophes »	207 (n. 92)
— Le bureau d’instituteurs de d’Alembert ..	207
— La répartition des moyens de propagande subversive	207 (n. 92) 208
— La Maçonnerisation de l’armée royale au XVIII. siècle	214
— La rédaction des cahiers de doléances en 1789	217
— La condamnation à mort, en 1784, de Louis XVI par la grande Loge Eclectique.....	221 (η. Π6)
— Napoléon enfant de la Révolution	
— Le grade maçon de Decazes.....	231 (n. 129)
— Sur la réponse de Lamartine au Suprême Conseil du Rite écossais	235 (n. 137)
— La mort de Mgr Thibault.....	241 (n. 142)
— Doctrine démocratique et doctrine de l’Evangile	274 (n. 28)
— La primauté de la vie éternelle sur la vie terrestre	455 (n. 3)
— Marie et le Serpent	489

DELATTE (Dom)	Abbé bénédictin de Solcsme» à h fin du 19’ siècle. Auteur d’un commentaire des Epitres de saint Paul.
	— L’alpha et l’oméga 11
	— D’abord Dieu avec soi 74
	— Quand les peuples s’éloigneront de Dieu, l’antéchrist se révélera tout entier..... 159

DÉMOSTHÈNE	384-322 av. J. C. - Le plus illustre des orateurs athéniens. Employa son talent oratoire à empocher que sa patrie fût asservie par Philippe de Macédoine.
	— Énergie nécessaire pour que * les choses aillent mieux » 444

DENIS (Samuel)	Historien du XIX” siècle.
	— L’Assemblée Nationale do 1871 en majorité composée de catholiques libéraux 307

DENZINGER	Sous ce nom on désigne le recueil des textes du Droit Canon.
	— Le péché philosophique et l’offense à Dieu, 47 . 116 (n. 61)
	— Aucune science ne peut être soustraite A l’autorité divine et ecclésiastique 43
	— Laïcisme de Marstle de Padouc IS6 (n 25)

DÉSAGULIERS (Chevalier Jean- Théophile)	1683-1743 - Physicien, fils d'un ministre Pro- testant exilé en Angleterre. — Père de la Maçonnerie moderne, ami de Ramsay	269 (n. 20)
DESCARTES (René)	1596-1650 - Philosophe français, père de l'idéalisme cl du rationalisme — Sa place dans l'enseignement officiel 154 — Rose-Croix 190 — Ecarte le surnaturel de la philosophie .. 202 — Père de la philosophie séparée 202 (n. 79)	
DESCHAMPS	Auteur de traités sur les forces occultes; du XIX- siècle. — Constitution de Loges maçonniques dans des monastères 142 (n. 55) — Claudio Jannet préface un de ses ou- vrages 148 (n. 70) — A propos de la bataille de Valmy..... 173 (n. 115) — A propos des Templiers 153 (n. 7) — La Cabale et la maçonnerie 188 (n. 32) — A propos des Rose-Croix 189 (n. 11) — A propos de Spinoza 190 (n. 44) — L'esprit anti-chrétien de l'Académie ro- maine 194 — La charte de Cologne (texte) 194 (n. 60) — Protestants maçons contre l'Eglise 194 (n. 58) — La Révolution n'est pas fatalement anti- religieuse en pays protestant 200 (n. 76) — Nombre de Loges en France en 1787.... 205 (n. 88) — Parmi les auteurs sérieux sur la Maçonnerie 207 (n. 93)	
DESCOQS (R. P)	Jésuite du début du XXe siècle. A étudié très sérieusement l'œuvre de Ch. Maurras. — Infirmité du civisme incroyant 376 — Collaboration entre croyants et incroyants 378 — Peuples détournés de Dieu et de ceux qui ne le connaissent pas 404 (n. 32)	
DESMOULINS (Camille)....	1760-1794 - Avocat et journaliste convention- nel « montagnard ». Guillotiné en 1794. — Membre de la Loge des « Neuf Sœurs ».. 206 (n. 89) 218 — Rapprochements blasphématoires entre l'E- vangile et la Révolution 274 — « Profondément religieux » d'après Le Sil- lon 317 — Admet Jésus-Christ mais pas l'Eglise 351	
DESROSIERS (R. P.)	Religieux et journaliste contemporain. — Distinction entre fanatisme et apostolat (1953) 411 - 412	
DÉSURMONT (R. P.)	Stigmatise notre époque 326	
DIDEROT (Denis)	1713-1784 - L'un des rédacteurs de l'Encyclo- pédie. Matérialiste. — Membre de la Loge des « Neuf Sœurs » 218 — Athée. Influence sous la Restauration 224 - 232	
DIETRICH (Philippe Frédéric, baron de)	1748-1793 - Maire de Strasbourg, chez lui Rou- get de Liste a chanté « La Marseillaise » pour la première fois. — Membre des « Illuminés »..... 218	
DIGONNET	Publiciste révolutionnaire du début du XIXe siècle. — Pour une nouvelle religion ; « Père des Miséricordes 240	

DIOCLÉTIEN	245-313 - Empereur Romain. Persécuta les chrétiens. — Dépassé en cruauté par le* modernes	
DISRAËLI (Benjamin, lord Beaconsfield) ..	1804-1881 - Vénitien d'origine irréalité. Romancier et homme d'Etat anglais, chef du parti Tory. — De l'importance des Sociétés Secrètes en face des gouvernements — Place des Juifs à la tête des Sociétés Secrètes qui font les gouvernements provisoires 250 (n. 156) — Rôle des Juifs en Allemagne vers 1844.... 250 (n. 156)	
DOLCINO	Hérésiarque du 14r siècle et théoricien communiste, chef des « bîzocchi » ou < frab'cel-li »* condamnés par une bulle du Pape Jean XXII en 1317. — Chef des « bîzocchi », rayait la luxure de la liste des péchés capitaux..... 1« (n. 199)	
DOLLFUS (Charles)	1798-1870 - Homme politique et révolutionnaire, ami de la Comtesse d'Agoult. — Seul le catholicisme peut dévorer le catholicisme 263	
DOMINIQUE (Saint)	1170-1221 - Castillan, Fondateur en 1215 de l'ordre des Frères prêcheurs. — Prédicateur contre les Albigeois 180 (n. 12) — Sa joie	
DOSTOIEWSKI	1821-1881 - Romancier russe. — Le socialisme et l'athéisme . 135 (n. 36) — « Si Dieu n'existait pas... ». 362	
DOUMER (Paul)	1857-1932 - Président de la IIIe République. Assassiné à Paris. — Franc-Maçon 248	
DOU.MERGUE (Gaston) .	1863-1937 - Politicien sous la IIIe ue. L'un des chefs du parti <i>radical</i> , fut Président de la République de 1924 n 1931. — Franc-Maçon	
DUBOIS de CRANCÉ (Edmond-Louis-A lexis)	1747-1814 - Ministre de la Guerre sous le Directoire. Fil adopter le principe de la conscription. — Membre de la Loge « La Candeur ».... 218 — Immoral, ennemi de l'Eglise 226	
DUBOST (Antonin)	18441921 - Président du Sénat de 1906 à 1920. — Franc-Maçon».....	
DUCHATEL	Homme politique et orateur de la fin du XVIII" siècle. — Met sa probité au service de la Révolution 233	
DUFAURE (Armand)	1798-1881 - Avocat et homme politique. — Membre du premier ministère républicain do la IIIe République 199 (n 74)	
DUMOURIEZ (Charles-François)	1739-1824 - Général des /Armées du Nord. * Vainqueur » à Valmy. Passa à l'Angleterre. Ministre des Affaires Étrangères en 1792. — A propos de Valmy 173 (n 115) — Membre de la Loge La Candeur 218 — Campagne contre la Vendée512	

DUPANLOUP (Mgr Félix).....	1802-1870 - Evêque d'Orléans. Un des promoteurs de renseignement libre. — Partisan du « droit commun » [§] pour l'Eglise — Hostilité au gouvernement français de Napoléon III qui soutenait l'Italie contre le Pape	209 (n. 71) 211 (n. 112)
	— Persécution de l'Eglise catholique par la révolution espagnole (1936)	144 (n. 65)
DUPONT DE L'EURE (Jacques-Charles)	1767-1855 - Président du gouvernement provisoire en 1848. — Pontife de la Maçonnerie	234
DUPUIS (Charles-François) ..	1742-1809 - Conventionnel. — Professe une religion astronomique	240
DURFORT DE CIVRAC....	Chef de la droite catholique sous la III ^e République. — A propos du verre de Luther et de Gambetta	199 (n. 74)
DURUY (Victor).....	1811-1894 - Historien, Ministre de l'Instruction Publique sous le II ^e Empire. Fondateur des Ecoles Normales. — Loue Napoléon de la création de l'Université de France comme « une grande corporation laïque »	228
DUTHOIT (Eugène)	Ancien Président des « Semaines Sociales ». — Plusieurs Lettres de Pie XI lui sont adressées à ce titre : notamment en 1923, 1933, 1934, 1936, 1937, 1938. — Sur la civilisation (lettre à la 28 ^e « Semaine Sociale »)	464 (n. 9)
ÉBION	Hérésiarque du 1 ^{er} siècle. — Niait la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ	S3 (n. 23)
ECKERMANN (Jean-Pierre)	1792-1854 - Littérateur allemand (secrétaire de Goethe). — Tristesse de Goethe	474
ECKERT	Auteur protestant de l'ouvrage « La Franc-Maçonnerie » (1852). — Désigne les membres du Convent de 1847 à Strasbourg	237
ÊGLINUS (Raphaël)	Savant du début du XVII ^e siècle. — Membre du chapitre rosi-crucien réuni à Cassel en 1615	191
EINSTEIN (Albert).....	Mathématicien allemand contemporain d'origine israélite naturalisé américain. Célèbre par sa théorie de la relativité. — Ecarte le surnaturel de l'horizon de l'homme	255
EMPÉDOCLE	V ^e siècle av. J. C. Philosophe et médecin à Agrig' de. — Son polythéisme	340 - 341
ENFANTIN (Barthélemy-Prosper)	1796-1864 - Ingénieur. Voulut élever les théories sociales du Saint-Simonisme à un véritable culte religieux. — Dans le sillage de Saint-Simon	240

EXCELS (Friedrich)	1820-1895 - Disciple de Marx, fondateur avec lui du parti communiste (édita le célèbre « Manifeste »). — Dans le sillage révolutionnaire 240 — Théoricien du communisme v>8 — D'après Lénine, intellectuel bourgeois 496 (n 16)
ENGHIEN (Duc Γ) (Louis-Antoine-Henri)	1772-1804 - Fit partie de l'armée des <i>émigrés</i> . Soupçonne de conspirer contre le Premier Consul, fut fait prisonnier et fusillé 120 (n 4)
EPHREM (Saint).....	Père de l'Eglise et écrivain syriaque, mort en 379. — Notion d'être 344
EPICTETE	Philosophe grec, stoïcien du 1er siècle. — « Dieu n'est pas un hors-d'œuvre dans l'Univers » 61
ÉRASME (Didier)	1467-1536 - Savant, littérateur et humaniste hollandais, mort à Bâle. Auteur de « Colloques » et de « L'éloge de la folie ».
ESTRÊES (Cardinal César d')..	1625-1714 - Diplomate et membre de l'Académie française. — Destinataire d'une lettre de Bossuet sur le gallicanisme 204 (n 86)
ETIENNE (Guillaume)	1844-1921 - Homme politique de la III ^e République. Plusieurs fois ministre. — Franc-Maçon 243
EUSÈBE	267-340 - Evêque de Césarée. Auteur d'une célèbre « Histoire ecclésiastique ».
EUTYCHÈS	Hérésiarque grec du Ve siècle. Niait l'humanité de Jésus-Christ. — Condamné par le concile de Chalcédoine (451) 93 (11. 23)
EYMARD (Bienheureux) (Pierre-Julien) .	1811-1868 - Fondateur des Prêtres du Saint Sacrement en 1856. — De l'éviction de Jésus-Christ des nations même chrétiennes 40
EZÉCHIAS	Roi de Judée. — Il y a plus de monde avec nous qu'avec l'ennemi 440
FAHEY (R. P. Denis)	Religieux irlandais (C.S.S.) contemporain. — Manque de cohésion des catholiques 123 — Satan contre le surnaturel 124 — La haine de Satan pour la Messe et le Sacerdoce 125 — Le naturalisme organisé 383
FALLIÈRES (Armand)	1841-1931 Président du Sénat en 1899, Président de la République de 1906 à 1913. — Membre de la Franc-Maçonnerie 243
FALLOUX (Frédéric Comte de) ..	1811-1896 - Promoteur de la loi de 1850 sur la liberté de renseignement. — Demande d'abrogation de sa loi par le Grand-Orient de France et les organisations laïques 139 (n. 47)

FAURE (Félix).....	1841-1899 - Président de la IIIe République, de 1895 à 1899. — Franc-Maçon	243
FAURE (Elie)	Ecrivain Israélite contemporain. Auteur de « l'Ame juive ». — Le Judaïsme acharné à écarter le surnaturel de l'horizon de l'homme	253 - 254
FAURE (Sébastien)	Anarchiste franc-maçon de la IIIe République	243
FAUSTE	Hérésiarque du XVIe siècle	93 (n. 23)
FÉLICITÉ (Sainte).....	206 - Esclave martyre africaine	462 - 475
FÊLINO	1711-1774 - Révolutionnaire actif à Parme ..	215
FÉLIX III	Pape de 483 à 492. — C'est étouffer la vérité que de ne pas la diffuser	420
FÉLIX (R P.)	Jésuite de la fin du XIXe siècle - début du XXe. — De la Royauté de notre Seigneur Jésus-Christ, royauté doctrinale	29
	— Prévisions sur l'abus de la force matérielle	502 - 503
FÉLIX (D'URGEL)	Hérésiarque, Evêque d'Urgel en 790. Considérait notre Seigneur Jésus-Christ non comme fils propre, mais fils adoptif de Dieu. Réprimandé par Charlemagne	93 (n 23)
FELLER (François-Xavier de)	1735-1820 - Prêtre cl polémiste belge. — Décrit Socin comme le fondateur d'une société secrète pour détruire la religion de notre Seigneur Jésus-Christ ..	194
FELTIN (Cardinal Maurice) ..	Contemporain. Archevêque de Bordeaux, puis de Paris en 1949. — Offensive maçonne contre l'Eglise	249
FÉNELON (François de Salignae de La Mothe) ..	1681-1715 - Précepteur du duc de Bourgogne. Archevêque de Cambrai. — Connivence des huguenots, des philosophes et des jansénistes	204
	— Influence néfaste	268
	— « Télémaque »	269
	— Similitude entre son idéal social et l'idéal maçon de Ramsay.....	269
	— Son démocratisme aristocratique proche du protestantisme et du jansénisme	271
FERRY (Jules)	1832-1893 - Politicien français. Promoteur de la laïcisation de l'enseignement. Favorisa par ailleurs la conquête de l'Indochine. — Sc proclama héritier de la Révolution....	120
	— Veut « organiser l'humanité sans Dieu »..	138 - 241
	— De l'importance de la femme dans la famille	150 (n. 72)
	— Confie à trois protestants les postes-clefs de l'instruction publique	199 (n. 74)
	— Franc-Maçon	243
	— Incohérence des catholiques libéraux	297 (n. 53) 301

FESCII (Joseph)	1703-1839 - Cardinal, oncle de Napoléon 1er, né a Ajaccio, archevêque de Lyon, grand aumônier de l'Empire. - l'acte de Barruel	493
FEUERBACH (Louis-Andréas)	1801-1872 - Philosophe allemand panthéiste puis matérialiste hostile à la religion. Feuerbach et le marxisme	139
FICHTE (Jean-Gottlieb)	1762-1814 - Disciple de Kant, théoricien de l'idéalisme transcendantal. Dressa la Prusse contre Napoléon. — Idéalisme subjectif — Prépare Hitler	334 (n. 15) 448 (n. 2)
FILLIORE (R. P.)	Religieux français, Mariste, Fondateur de « L'Homme Nouveau ». — Citation de Lénine : l'ouvrier doit se charger lui-même de son sort	158 (n. 91)
FINALLY (affaire)	En 1952, deux orphelins de guerre juifs, élevés par une catholique depuis 1945 et baptisés par ses soins, sont injustement livrés à des tuteurs Israélites. — Le mandale des laïcistes	101
FINDEL	Historien Franc-Maçon du XIXe siècle. — Des buts de la Révolution — De la date de l'Ordre maçonnique — La Maçonnerie. Le berceau des mystères de l'humanité	156 176 181 (n. 141)
FILOQUET (Charles)	1828-1896 - Président du Conseil sous la IIIe République. — Franc-maçon	243
FLAHEL (Robert)	1554-1637 - Anglais. Militaire puis savant et alchimiste, enfin médecin. Un des plus actifs Rose-Croix de son temps. — Défenseur des Rose-Croix en 1617 — Son curriculum vitae	190 190 (n. 43)
FONTANES (Luis de). A	1757-1821 - Franc-Maçon. Grand-Maître de l'Université sous l'Empire. — Son totalitarisme universitaire	228
FORNARI (Cardinal)	Nonce de Pie IX à Paris en 1849. — Encouragea Crétinac-Joly à publier ses ouvrages sur les sectes	147 (n. 68)
FOUCAULD (R. P. Charles de)	1853-1916 - Officier, puis religieux et ermite; l'apôtre des Touareg. - Lettre au Général Lapérouse : ce qui manque le plus souvent aux catholiques, c'est la dignité et la fierté	443
FOVCHT (Joseph) (duc d'OTRANTE)	1759-1820 - Oratorien apostat. Conventionnel montagnard. Ministre de la police sous l'Empire. Ministre sous la Restauration. — De sa vénalité — Fils de la Révolution persécutrice — Maître de la police. permet à la Maçonnerie de se réorganiser librement	146 (n. 67) 226 231

FOULON (Joseph-François)	1717-1789 - Intendant, contrôleur général des finance*. — Son assassinat en 1789	219 (n. 112)
FOURCROY (Antoine-François de)	1755-1809 - Chimiste. Député de Paris en 1792. Conseiller d'Etat en 1799. Franc-maçon. — Sa loi sur l'Université impériale et laïque	228
FOURIER (Charles)	1772-1837 - Employé de bureau. Théoricien socialiste « utopique ». Père du Phalanstère. — Nie la Providence	136 (n. 37)
	— Les bizarreries de son système	240 (n. 141)
	— Ancêtre des socialistes	358
FRANCE (Anatole Thibault dit)	1844-1924 - Littérateur français et académicien. — Néomalthusien	150 (n. 73)
	— Ses sarcasmes contre le catholicisme libéral	263
	— Le catholicisme répond au problème de la douleur	473
	— Sa tristesse (cité par J.-J. Brousseau)	474
FRANÇOIS d'ASSISE (Saint)	1182-1226 - Fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs. — Sa joie	476
	— Séduit par Jésus	477
FRANÇOIS de SALES (Saint)	1567-1622 - Evêque de Genève. Patron des journalistes. Prêcha la contre-Réforme. — Pourquoi Dieu créa les hommes	13 - 13 (n. 6)
FRANÇOIS XAVIER (Saint)	1506-1552 - Jésuite ami de saint Ignace de Loyola, missionnaire au Japon et aux Indes. — Sa joie	475
FRANKLIN (Benjamin)	1706-1790 - Un des fondateurs des Etats-Unis. Savant et écrivain. Franc-maçon. Fourrier de la Révolution en France. — Présente Voltaire à la Loge des « Neuf Sœurs »	206 (n. 89)
FRÉDÉRIC II	1712-1786 - Roi de Prusse. Prit la Silésie et une partie de la Pologne. Battit les Français à Rossbach. Ami des Encyclopédistes. « Despote éclairé ». — A Voltaire sur la tactique contre le clergé	140
	— Contre les moines	140 (n. 50)
	— Miner l'édifice de l'Eglise	260
FRÉDÉRIC III.....	Electeur de Brandebourg en 1600. Père de Frédéric-Guillaume, le a Grand Electeur ». — Fondateur d'un chapitre des Rose-Croix à Cassel, en 1615	191
FRÉDÉRIC-HENRI	Primat d'Empire - Stathouder des Pays-Bas en 1630. — Membre du chapitre des Rose-Croix fondé en 1601	191
FRENELLY (baron de)	Auteur de « Mémoires » sur la Restauration. — Sur la légitimité	231
FREPPÉL (Mgr Charles-Emile)	1827-1891 - Evêque d'Angers, député de Brest. — L'Eglise tient compte des formes du gouvernement	48

	— Importance de la Révolution	121
	— Nocivité de la Révolution française	157 (n. 88) 223 (n. 119)
	— Importance de la vérité	399 (n, 22)
FRÉRON (Elie)	1718-1776 - Ecrivain et critique. Ennemi de Voltaire et des philosophes. — Se* articles contre eux, expurgés par Mallesherbes	215
FREUD (Sigmund)	1856-1939 - Neurologue morave d'origine Israélite. Inventeur des théories de la psychanalyse. — D'après Julian Huxley, suffit avec Darwin, pour donner une vision philosophique du monde	248
	— D'après Elie Faure (L'Ame juive) renverse les cloisons de l'édifice catholique ...	255
FREYCINET (Charles de SAULCES DE)	1828-1923 - Ingénieur et politicien protestant. — Membre du premier ministère républicain (Dufaure) de la IIIe République.....	199...(n. 74)
FULLER	Savant atomiste américain contemporain, — Sur la bombe au stlontium ..	503...(n....25).....
FULOP-MILLER (René)	Historien et polémiste de la fin du XIX' siècle. — A montré les affinités qui unissent le bolchevisme et le spiritisme	137 (n. 38)
FUNCK-BRENTANO	1862-1947 - Archiviste paléographe et historien. Membre de l'Académie des Sciences morales en 1928. — La Grande Peur de 1789	219 (n. 112)
FURETIÈRE (Antoine).....	1619-1688 - Ecrivain et académicien. Auteur d'un «Dictionnaire Universel ». — Disciple de La Mothe le Vaycr, théoricien de l'irréligion	202 (n. 81)
GALPERINE	Homme politique russe, sous Lénine. Théoricien de la dialectique antireligieuse. — Les moyens d'arracher la Jeunesse à l'Eglise	265
GAMBETTA (Léon)	1838-1882 - Politicien français. Avocat, Participa activement au renversement du 2e Empire, Président du Conseil en 1881. Partisan de la politique « opportuniste ». — Lutte contre l'Eglise	133
	— Possédait le verre de Luther	199 (n. 74)
	— Membre de la Franc-Maçonnerie	243
	— Sur le catholicisme libéral	263
CANNEAU	Philosophe et homme politique sous la IIe République. — Son culte du positivisme	240
GARAT (Joseph)	1749-1833 - Ministre de la Justice après Danton. Sénateur sous PEmpirc. — Assiste à la réception de Voltaire A la Loge des « Neuf Sœurs »	206 (n. 89)
	— Membre de la logo des « Neuf Sœurs »	218
GARCIA-MORENO (Gabriel) ..	1821-1875 - Président de l'Equateur. Assassiné par des sectaires maçons. — Appliquer les thèses sociales catholiques.. — Assassiné en haine de la Foi en 1875....	165 (n. 104)
	— Bienfaits du Syllabus	248 - 427

GARNIER (Abbé)	Prêtre libéral de la fin du XIXe siècle. — Sa démocratie chrétienne est condamnée par Léon XIII 264 (η. 1&>
GARNIER-PAGÈS (Etienne-Louis)	1801-1841 - Chef du parti républicain sous Louis-Philippe. — Membre du gouvernement provisoire en 1848. il reçoit en qualité de Maçon d'au- tres Maçons 238
GARRIGOU-LAGRANGE (R. P.)	Religieux dominicain contemporain. Auteur de nombreux ouvrages théologiques. — « Le Réarmement moral » et le synchréti- sme religieux 365 — De la vérité et de la charité 416 (n. 48)
CASTON d'ORLÉANS.....	1608-1660 - Frère de Louis XIII. — Prit part à tous les complots contre Riche- lieu. Lieutenant général du royaume à la mort de son frère 203 (n. 81) — Son libertinage 203 (n. 81)
GASQUET	Directeur de renseignement primaire en 1910. — Conception simpliste de l'histoire révolu- tionnaire 159 (n. 92)
GASSENDI (Pierre)	1592-1655 - Mathématicien et philosophe liber- tin et matérialiste. Eut une influence sur Des- cartes et sur Molière. — Disciple de la Mothc le Vayer, apôtre de l'anti-rcligion 202 (n. 81)
GAUDIN DE VILAINE	Sénateur sous la III.' République (début du XX. siècle). — Bismark à Von Arnim : abaisser le catho- licisme 309 (n. 69)
GAUME (Mgr).....	Prélat contre-révolutionnaire de la fin du XIXe siècle. Evêque de Laval. — Définition de la Révolution 122
GAUTHIER (R. P.)	Jésuite du début du XVII® siècle. A étudié les sectes anti-chrétiennes. — Les Rose-Croix au XVIe siècle 191
GAVAZZI (R. P.)	Prêtre apostat. Passa à la Révolution avec Garibaldi. — Acolyte de Mazzini contre Pie IX 142 (n. 57) — Moine devenu communiste 288
G XXOTTE (Pierre).....	Historien et académicien contemporain. — A propos de la mort de Robespierre 226
GAY (Mgr)	Prélat du XIXe siècle. Auxiliaire du Cardinal Pie, à Poitiers. — De la virginité de l'intelligence 538
GÉDÈON	12e s. avant J. C. Cinquième Juge des Hé- breux, vainqueur des Mndianites. Scs trois cents guerriers, avec des trompettes et des torches, cachées dans des pots, jetèrent la panique chez les ennemis, en pleine nuit, et les poursuivirent.
GENEVIÈVE (Sainte)	420-512 - Née à Nanterre. Patronne de Paris qu elle préserva des bandes d'Attila 379

gerbet (Mgr Philippe)	1793-186-1 - Evêque de Perpignan et écrivain. — Hostile au gouvernement français (2 ^e Em- Pin*) 241 (n. 142)
GEREE (Dom)	1740-1805 (?) - Moine apostat, député à la Constituante. — Assiste à la réception de Voltaire..... 206 (n. 59) — Membre de la Loge des 9 Neuf Sœurs 218
GERLIER (Cardinal Pierre-Marie)	Contemporain. Evêque de Tarbes et Lourdes, puis Archevêque de Lyon depuis 1937. — « L'Eglise maîtresse de vérité » (lettre Pas- torale 1955) 356
GERMAIN (Saint)	390-448 - Evêque d'Auxerre. — Participe à l'organisation de la Gaule.. 50
GERMAIN (Comte de SAINT-).	Aventurier portugais d'origine Israélite con- nu sous ce nom mort en 1794. — Illuminé du XVIII ^e siècle et occultiste 137 (n. 38) — Rose-Croix dans l'entourage de Marie-An- toinette 191
GIBBONS (Cardinal)	1824-1921 - Cardinal américain, suspect d'a- méricanisme ». — Destination d'une lettre de Léon XIII contre « l'adaptation de l'Eglise » à la dé- mocratie 311 (n. 72)
GIDE (André)	1869-1951 - Romancier immoral. — Trop lu par les honnêtes gens 494
GILSON (Etienne)	Philosophe et historien de la philosophie, contemporain. Académicien. Auteur de nom- breux ouvrages sur la philosophie médiévale. — L'apport scolastique dans le développe- ment de l'esprit humain 340 — Dieu dans la philosophie grecque 340 à 347 — La philosophie grecque et la philosophie chrétienne 347 — Effondrement de la morale et Etat libéral 363 - 364
CIOBERTI (Vincenzo)	1801-1852 - Moine devenu communiste. Cham- pion de l'unité italienne. Hostile à la France. — Acolyte de Mazzini 142 (n. 57) — Clerc gagné à la Révolution 285 — Ses mimes grotesques 288
GOBSECK	Personnage de Balzac. Type de l'usurier sans cœur. — La tradition juive de Gobseck..... 252 (n. 158)
GËTHE (Wolfgang)	1749-1832 - Le plus célèbre poète allemand. — Lettre à Eckermann. Sa tristesse 474
GOLIATH	1 ^{er} av. J. G. Géant philistin tué par David 256 - 492
GOMEZ-SOMMOROSTRO (Dom André).....	Archiprêtre de la cathédrale de Ségovie à la fin du XX ^e siècle. Confesseur de la reine Isa- belle d'Espagne. — Abjure sa Franc-Maçonnerie dans la cathé- drale de Ségovie (1894) 260 (n. 5)

CONDI (Cardinal Paul DE RETZ de)	1613-1679 - Homme politique et écrivain français. Joua un rôle important dans la Fronde des princes. Coadjuteur de l'Archevêque de Paris, puis abbé de Saint-Denis. — Se dit lui-même l'âme la moins ecclésiastique qui soit	202 (n. 81)
GONNART (Philippe)	Historien du milieu du XIX ^e siècle. — Napoléon, fils de la Révolution	229
GORCE (R. Père de la)	Jésuite du début du XX ^e siècle. — Force du petit nombre	440
GORCE (Pierre de la)	Historien du début du XX ^e siècle. Académicien. — A propos de saint-Grignon de Montfort..	510 - 511
GORETTI (Maria Sainte) ..	Vierge et martyre du XX ^e siècle. — Séduction du Christ .	477
GORKI (Maxime-Piechkov)	1863-1936 - Romancier soviétique. — « Mystique profonde des anarchistes » selon Le Sillon (à propos de Gorki).	317
COUTHE-SOULARD (Monseigneur)	Archevêque d'Aix-en-Provence à la fin du XIX ^e siècle. — * Nous ne sommes pas en République mais en Franc-Maçonnerie »	243
COYAU (Georges)	1867-1913 - Historien et publiciste français. — Au sujet de Lamennais et du Sillon.....	317 (n. 88)
GRECH (Fernand)	1873-1956 - Poète français d'origine Israélite. Académicien. — Néomalthusien.....	150 (n. 73)
GRÉGOIRE LE GRAND (Saint)	Pape de 590 à 604 (né vers 540). On lui doit la liturgie de la messe et le chant dit « grégorien ». — Le sens de l'adoration des Mages	17
	— Le démon, chef de tous les hommes impies	131
	— Lâcheté de certains chrétiens à la fin des temps	297
GRÉGOIRE VU (Saint)	Pape de 1073 à 1085 (né vers 1023). Lutta contre l'Empercur allemand Henri IV' qui s'humilia à Canossa. Imposa le célibat aux prêtres. — Les chrétiens résistant contre l'erreur, reniés par leurs frères et traités de fous ..	404
	— Autorité des Papes	481
GRÉGOIRE (Abbé Henri) ..	1750-1831 - Prêtre passé à la Révolution. Membre de la Convention. Evêque constitutionnel de Blois. Sénateur sous l'Empire. — Doit son succès à sa trahison	142
	— La méthode des sectes dans les Assemblées	218
GRÉGOIRE IX	Pape de 1227 à 1241. — La blessure de la nature dépouillée des dons gratuits	m
GRÉGOIRE XVI	Pape de 1831 à 1846 (né en 1765). A lutté contre la Révolution dans ses états. — Publication par Crélineau-Joly des documents sur la Maçonnerie	147 (n. 68)
	— A condamné la Franc-Maçonnerie	213 (n. 102)

	<ul style="list-style-type: none"> — A propos de la conférence d’Avril 1831.. 235 - 237 — Condamne Lamennais et l’Avenir 282 (n. 33) 647 — Parallèle avec Pie IX 288
CRÊGOVORIUS	1821-1891 - Historien romain. — L’Académie romaine véritable loge maçonnique 193
GRIGNON DE MONT-FORT (Saint Louis-Marie)	1673-1716 - Fondateur des Filles de la Sagesse et de la Compagnie de Marie. — Missionnaire extraordinaire 510 - 511 — Son éloge par S.E le Cardinal Tisserant 511 (n. 38)
GROOS (René)	Publiciste et écrivain contemporain. — Le libéralisme condamne toute opinion sauf la libérale 102
CROU (R. P Jean)	1731-1803 - Jésuite français. Auteur d’ouvrages de spiritualité très profonds. — Le « monde » contre Jésus-Christ 423 - 421
CROUARD (Mgr)	Missionnaire au Grand Nord à la fin du XIX siècle. — Méthodes de la Révolution dans l’enseignement dit des « religions comparées ».... 153 (n. 81)
GROUSSEAU	Député sous la IIIe République. — Interlocuteur de Briand à propos de la loi de séparation 278
GROUSSIÉ (Arthur)	Homme d’Etat de la IIIe République. — Socialiste franc-maçon 243
GRUBER (R. P.) ..	Religieux contemporain. — Dialogue avec les Frères-Maçons 248
GUADÉ (Elie)	1756-1794 - Conventionnel girondin. Mort sur l’échafaud. — De sa vénalité 146 (n. 67)
GUÉRANGER (Dom Prosper)	1806-1875 - Abbé de Solesmes, restaurateur de l’ordre de Saint-Benoît en France. — Sur le besoin actuel de doctrines fortes .. 395 — Sur la grâce attachée à l’affirmation de la vérité 395
GUÉRY (Mgr Emilie)	Contemporain. Archevêque de Cambrai. Secrétaire de l’Assemblée des Cardinaux et Archevêques. — Sur l’Action Catholique 569
GUESCLIN (Bertrand du)	1320-1380 - Connétable de France. Parvint par une guerre d’usure à chasser les Anglais des côtes françaises. Grand officier de la couronne. — Vivait A l’époque de l’ébranlement de la chrétienté 186.....
GUÉTIÉ (R. P)	Contemporain. Missionnaire jésuite chassé de Chine par les communistes. — De l’efficacité des retraites de St Ignace. singées par les marxistes 508 (n. 34)

GUIGNEBERT.....	Historien rationaliste contemporain. — Pseudo-exégète des Evangiles	153 (n. 81)
GUILLAUME DOCCAM....	1270-1347 - Moine cordelier anglais; philosophe nominaliste. Donna une orientation dangereuse à la philosophie scolastique	186
CUILL0TIN (Joseph-Ignace)	1738-1814 - Médecin. Député de Paris en 1789. Inventeur de la « guillotine ». — Membre de la Loge des « Neuf Sœurs »	218
GUILLOU (Dorn)	Religieux bénédictin contemporain. — A propos du nationalisme exagéré.....	368
GUIRAUD (Jean)	1866-1942 - Historien et professeur à la Faculté de Besançon. A montré la partialité d'une certaine « histoire » laïciste officielle. — De l'attaque de» moines par les humanistes de la Renaissance	140 (n. 49)
	— A propos du prétendu « obscurantisme » d'avant la Révolution (témoignage de Gasquet)	159 (n. 92)
	— Contre la comparaison des crimes de la Terreur avec ceux de la Restauration....	163 (n. 99)
	— Victimes de la Révolution et victimes de l'inquisition	163 (n. 99)
	— Agitation des sectes au XIIe siècle.....	178
	— L'idéal des siècles chrétiens	465
GUIZOT (François)	1787-1874 - Historien et ministre de Louis-Philippe. Protestant. Rival de Thiers. — A mis sa probité au service de la Révolution	233
GUSTAVE III	1746-1792 - Roi de Suède de 1771 à 1792. — Mystique, tenant de l'hérésie du quiétisme. — Sa mort, décidée en 1781 par la grande Loge Eclectique	221 (n. 116) 165 (n. 104)
GUYON (Madame) (Jeanne BOUVIER de la MOTHE)	1648-1717 - Admirée par Fénelon. Ses « Œuvres » remplissent 30 volumes. — Diffusa le quiétisme	269
GUYOT (Yves)	1843-1928 - Economiste, théoricien du « libre-échange ». Politicien de la IIIe République. Ministre des Travaux Publics en 1889 et 1892. Franc-maçon	243
HALÉVY (Daniel)	Historien et académicien contemporain. — Au sujet de l'Enseignement dressé contre Rome	199 (n. 74)
	— L'Université est révolutionnaire	243 - 244 - 244 (n. 148)
HARSCOUET (Mgr)	1874-1954 - Evêque de Chartres de 1926 à 1954. — Des équivoques soulevées par la « politique de conciliation »	398 (n. 19)
HATMAN (François)	Juriste protestant du XVIe siècle. — Développe le « sens démocratique »	197 (n. 70)
HAUGWITZ (Comte Henri de) ..	1752-1831 - Homme d'Etat prussien. Ministre de Prusse au Congrès de Vienne. — Franc-maçon chargé de la direction des loges de Prusse, Pologne et Russie.....	221 (n. 116)

HAVET (Ernest)	1813-1889 - Erudit français. Membre de l'institut. — Préside les « Jeunesses laïques », Néo-malthusien 150 (n. 73)
HAZARD (Paul)	1878-1944 - Historien» auteur de « la Crise de la conscience européenne ». Membre de l'Académie Française. — Le mythe du « Bon Sauvage »..... 145 (n. 48) — De « la crise de la conscience européenne » 203 - 604 - 604 (n, 16)
HÉBERT (Jacques-René)	1757-1794 - Substitut du procureur de la Commune. Rédacteur du « Père Duchesne », Instigateur des massacres de Septembre. Mort sur l'échafaud. — Membre de la Loge « Les Amis Réunis ».. 218
HEGEL (Friedrich)	1770-1831 - Philosophe allemand, fondateur du système de l'idéalisme dialectique. — Du dogme de l'absurde 152 — Phraséologue obscur 155 — Son idéalisme absolu 334 (n. 15)
HEINE (Henri)	1799-1856 - Poète allemand d'origine Israélite. Ami et soutien de Karl Marx. — « Corrompre la femme et prendre l'enfant pour tuer l'Eglise » 150 (n. 72) — Sa haine de la Croix 252 — Sarcastique pour tout ce qui n'est pas juif 255
HELLO (Ernest)	1828-1885 - Ecrivain français catholique. — Amour de la vérité, haine de l'erreur .. 2
HELMONT (J.-B. Van)	1577-1644 - Médecin belge, découvrit le suc gastrique. Disciple de Paracelse. — Membre de la cabale 188
HELVÉTIUS (Claude-Adrien) . . .	1715-1771 - Philosophe de l'école sensualité. Auteur de « L'Esprit ». — Eloge de la polyandrie 145 (n. 66) — Ouvrier de la corruption morale 150 — Ancêtre des modernes moscoutaires 181 (n. 77) — Franc-Maçon des « Neuf Sœurs », reçut Voltaire 206 (n. 89) — Introduit par d'Alembert A l'Académie de Berlin 208 — Son livre « L'Esprit » condamné par Clément XIII en 1759 212 (n. 101) — Membre des « Neuf Sœurs » 218 — Rationaliste athée 224 — Son action renaît en 1821 232
HENRI	Ancien religieux du 12e siècle qui véhiculait les idées manichéennes 178
viFMRT TV	1367-1413 - Roi d'Angleterre de 1399 à 1413. — Interdit les alchimistes en Angleterre au début du XV. siècle 187 (n. 29)
HENRI $\nu\pi\tau$	1491-1547 - Roi d'Angleterre de 1509 à 1547. Prince cruel et débauché qui abjura la religion catholique A cause du refus de Rome d'admettre son divorce avec sa première femme, Catherine d'Aragon. Fonda le schisme anglican. — Fait décapiter son grand Chancelier saint Thomas Morus 188 (n. 31)

HENRY (Abbé)	Prêtre lorrain contemporain. Auteur d'études sur sainte Jeanne d'Arc. — La fête de l'Ascension et la Royauté sociale de notre Seigneur Jésus-Christ	29 (n. 6)
HÉRAULT	Lieutenant de police en 1758. — Met Voltaire au défi de détruire la religion chrétienne	134
HERDER (Jean-Clotilde de) ..	1744-1803 - Philosophe allemand. Disciple de J.-J. Rousseau. — Contre la religion	19s
HERMOGÈNE	Hérésiarque du IV.* siècle, qui amalgama les idées stoïciennes avec les dogmes catholiques.	91 (n. 23)
HÉRODE (le Grand)	Tétrarque de Galilée de 39 av. J.-C. à 4 après J.-C. — Sa crainte du royaume de Jésus-Christ ..	24
HÉRODE (Antipas)	Fils du précédent. Régna de 4 à 39 ap. J.-C. Fit mourir saint Jean-Baptiste, et Pilate lui envoya notre Seigneur pour le juger. — Hérode, libéral débauché	25
	— Sous son règne, Jean-Baptiste forme des disciples qu'il envoie au Christ	464
HERRIOT (Edouard)	1872-1957 - Politicien radical de la III.* République. Voulut étendre en 1927 la laïcisation à l'Alsace et à la Lorraine. Anticlérical, converti à sa mort. — Son anticléricalisme	246 (n. 151)
	— « Socialisme » de l'Evangile	275
HESSE-CASSEL (Maurice de)	Prince protestant allemand du XVIIe siècle. — Maître du chapitre rosi-crucien réuni à Cassel en 1615	191
HESSE-DARMSTADT (Louis de)	Prince protestant allemand du XVIe siècle. — Landgrave, membre du chapitre de 1601..	191
HILAIRE (Saint)	Evêque de Poitiers mort en 367. Champion de l'Eglise contre l'arianisme. — Jésus-Christ nié alors qu'on prétend l'affirmer	104
	— « L'erreur nous oblige à glorifier la vérité	400
	— Différence entre l'impiété et le péché	425 (n. 60)
	— Sa foi dans le Christ	462
	— Ne pas laisser corrompre la virginité de la vérité	538
HITLER (Adolphe).....	1889-1944 - Fondateur du parti national-socialiste allemand. Chancelier d'Allemagne (1933) et Führer du IIIe Reich (1934). — Nazisme révolutionnaire	164 (n. 100)
	— Sa lutte contre les Juifs	250
	— Prisonnier de ses victoires	371
	— Issu de Fichte	448 (n. 2)
HOCHE (Lazare)	1768-1797 - Général de la Révolution. Pacifia la Vendée. — Diminution de la population en Vendée après la Révolution	166 (n.
HOLBACH (Paul-Henri, baron d').....	1723-1789 - Philosophe matérialiste et athée. — Ami de Voltaire et de Volney	210 (n. 97)
	— Réédité sous la Restauration	232

HUGO (Victor).....	1802-1885 - Poète et romancier. Après la Révolution de 1848, il entre à la Constituante et à la Legislative. S'exile en 1851. Rentre en 1870 et devient sénateur à vie. — Révolutionnaire impie soutenu par des catholiques 308 — « Vrai chrétien - selon Le Sillon 316 — Contre le fait social 375 — Le XXe siècle sera heureux 499
HULST (Mgr d').....	1811-1896 - Recteur de l'institut Catholique de Paris. Ses sermons de Carême à Notre-Dame sont célèbres. — X propos du naturalisme synchrétique ... 106 — L'économie divine 115 — Reproche à Augustin Cochin sa peur de passer pour réactionnaire 308
HUME (David)	1711-1776 - Philosophe anglais, créateur de l'empirisme phénoméniste. — Sa place « officielle » dans l'enseignement 154 — Voisin du positivisme et de l'idéalisme .. 334 (n. 16/
HURTER (Frédéric)	1787-1855 - Suisse. Bibliothécaire protestant de Vienne. Président du Consistoire de Schaffhouse. Se convertit en 1844. — L'Eglise invite les meilleurs de ses fils au travail 153
HUXLEY (Julian)	Philosophe contemporain. Premier directeur de l'UNESCO. — Le code moral de l'UNESCO : la philosophie du monde selon Darwin et Freud.. 248
IGNACE de LOYOLA (Saint)	1491-1556 - Chevalier basque, puis fondateur de la Compagnie de Jésus. Auteur des « Exercices spirituels ». — Principe et fondement des « Exercices Spirituels » 32 (n. 3) 128 724 — Les deux étendards 64 - 588 — Opposé à Lénine 146 (n. 67) — Prière et action 444 — Sur les « Exercices Spirituels » 508 A 510 612 (n. 20) — Soumission au Pape 524 — Pour entreprendre de grandes choses 527 — Imiter les anges dans notre action 539 — Sa joie 475 — Dieu méconnu 536
INSTANTIUS	Evêque du IVe siècle, disciple de Priscillien, lui-même disciple de Marc l'Egyptien, gnostique et manichéen 178
IRELAND (Mgr)	1838-1918 - Prélat américain, archevêque de Saint-Paul, suspect d'« américanisme » 311 (n. 72)
ISAAC	Fils d'Abraham et père de Jacob (cf. Genèse). — Son espérance dans le Christ 462
ISAIE	774-690 avant J.-C. Prophète. — Prophétie sur Jésus-Christ Roi 13 — Son espérance dans le Christ 462
ISNARD (Maximin)	1755-1825 - Conventionnel girondin, puis membre des Cinq-Cent. Rentra dans la vie privée après le 18 Brumaire. — De sa vénalité 146 (n. 67)

<i>JACQUES</i> (R. P. Gabriel)	Religieux de l'Ordre des Frères de Saint-Vincent de Paul, de la fin du XIXe siècle. — Auteur de « l'Ordre social chrétien par le règne social de Marie » 91 (n. 21)
<i>JACQUES</i> 1er	1566-1625 - Roi d'Angleterre en 1603. Réformateur du protestantisme anglais. — Sa confusion des deux pouvoirs 36
JACOB	Fils d'Isaac et père des 12 tribus (cf. Genèse). — Son espérance dans le Christ 462
JACOBUS d'Anvers	Signataire de la Charte de Cologne (1535). — Ennemi de la religion 195
JANSÉNIUS (Cornelius JANSEN dit)	1585-1638 - Théologien hollandais, évêque d'Ypres. Théoricien du « Jansénisme » dans son ouvrage l'« Augustinus ». — Traître à l'ordre social chrétien..... 267
JANSSEN (Jean)	1829-1891 - Historien catholique allemand. — La charte de Cologne (authenticité) 194 (n. 60) — Sur la cruauté de Luther envers les paysans révoltés 419 (n. 53)
JAUCOURT (Louis, Chevalier de)	1704-1779 - Savant, un des collaborateurs de l'Encyclopédie. — Introduit par d'Alembert à l'Académie de Berlin 208
JAURÈS (Jean)	1859-1914 - Chef du parti socialiste en France. — Son refus de Dieu 97 (n. 30) — Appuie le néomalthusianisme 150 (n. 73) — Ne pas trop dénigrer le passé..... 158 (n. 92) — Jaurès au Panthéon 349 — Timidité des catholiques 503 - 504
JEAN (Baptiste Saint)	Prophète et Précurseur du Christ. — Témoignage de ses envoyés 464
JEAN l'Evangéliste (Saint)	Fils de Zébédée - L'un des douze apôtres. Disciple bien-aimé du Sauveur. — « La vérité vous délivrera » 1 — Le Verbe de Dieu 11 — (Apocalypse) Jésus-Christ Roi des rois 14 — Dissoudre Jésus-Christ 15 - 92 - 92 (n. 22) — Il n'y a que deux camps 25 — Responsabilité de Pilate et Caïphe 266 — « Ecce Homo » 447 — Plénitude du christianisme 457 - 470 (n. 14) — La joie sainte 473
JEAN de la CROIX (Saint)	1542-1591 - Mystique espagnol, fondateur des Carmes déchaux. Auteur d'ouvrages de spiritualité. — N'a jamais demandé de prodiges 522
JEAN BON ST-ANDRÉ (André)	1794-1813 - Conventionnel. Participe aux massacres de septembre. — Pour la réduction de la population 165
JEAN EUDES (Saint)	1601-1680 - Fonda la Congrégation de Jésus-et Marie (Eudistes) en 1643. — La charité politique, son importance .. 42

JEAN II LE BON	Roi de France de 1350 À 1364. — Ebranlement de la chrétienté au XIV. siècle	188
JEAN XXII (Jacques Duéze)	Pape de 1318 à 1314. Né i Cahoei. Résida à Avignon. — Condamne Marsile de Padoue (1327) — Interdit les alchimistes	186 (n. X 187 (O. 2!
JEAN XXIII (Angelo RONCALLI)	Pape glorieusement régnant. Elu le 23 octobre 1958. Né en 1881 près de Bergame. Directeur national de la Propagation de la Foi. Nonce en Grèce et Turquie pu» en France (1945). Archevêque-patriarche de Venise en 1953. — Cardinal la même année. — Pas de paix véritable sans la religion	7
JEANNE d'ARC (Sainte) ..	1412-1431 - Vierge et Martyre. Patronne de la France après Notre-Dame. — « C'est tout un de notre Seigneur et de l'Eglise » — Son sens politique — Honte de la participation de la Sorbonne à son procès — Jeanne et la Révolution, d'après Maritain — Insultée par Le Sillon — Sur « la fausse France » — † Les hommes d'armes batailleront »..... — « Le secours du Roi du Ciel »..... — Sa foi — Rendre sa patrie au Christ-Roi	31 - 347 75 186 91 318 377 410 431 440 - 462 538
JÉROME (Saint)	351-420 - Père de l'Eglise latine. A traduit la Bible en latin, appelée « Vulgate », Apologiste vigoureux. — « Aboyer pour le Christ »	398 (n. 19)
JONGMANN	Professeur. Membre du chapitre rose-croix de Cassel en 1615	191
JORDAN (Camille).....	1771-1821 - Ecrivain et homme politique français. — A mis sa probité au service de la Révolution	233
JOSEPH II	1741-1790 - Empereur d'Autriche (1765). Ami des < philosophes ». — Les Jansénistes l'entourent	208 (m 94) 215
JOUIN (Mgr)	Prélat parisien du début du XX* siècle. Fondateur de la R.L.S.S. (Revue internationale des sociétés secrètes). — Condamnation de la Franc-Maçonnerie par les papes	212 (n. 101)
JULIEN l'APOSTAT	Empereur romain de 361 à 363. Renia le christianisme et le persécuta par la ruse. — Son sectarisme	154 (n. 83)
JULLIEN (Charlotte)	Militante catholique contemporaine. Auteur d'un ouvrage sur les « Cercles d'étude ». — Avantages du cercle d'étude	637 - 638
KANT (Emmanuel)	1724-1804 - Philosophe allemand, né A Kœnigs-	

	— Sa place dans l'enseignement officiel.....	154
	— Contre la domination de Rome	198
	— La fausseté de son idéalisme transcen- dantal	334 (n. 15)
	— Ancêtre des phénoménistes	334 (n. 16)
KAUNITZ (Prince de)	1711-1794 - Homme d'Etat autrichien sous l'Empereur Charles VI et l'impératrice Marie- Thérèse. — Conseiller pernicieux	215
KEANE (Mgr).....	Recteur à l'Université Catholique de Washing- ton à la fin du siècle dernier. Suspect d'« a- méricanisme »	311 (n. 72)
KELLERMAN (François-Christophe)	1735-1820 - Général de la Révolution. — A propos de la comédie de la bataille de Valmy	173 (n. 115)
KENNETH-ROYAL	Secrétaire américain a la guerre en 1950. — Les détenus en Russie	166 (n. 104)
KERMADEUC (Goulven DE)	Prêtre et écrivain contemporain. — Moyens d'action des catholiques	507
KHUNRATH	1560-1605 - Disciple de Paracelse.....	188 (n. 36)
	— S'intéresse à la cabale	188
	— Egalement pseudonyme de Spinoza	190
KLEIN (Abbé)	Auteur pro-américaniste de la fin du XIXe siècle	311 (n. 72)
KLOSS	Auteur Franc-Maçon. — A propos des Templiers	181 (n. 15)
KNICCE (Baron)	Surnommé Philon. Un des chefs de l'illumi- nisme au XVIII** siècle	129 (n. 25)
KËSTLER (Arthur)	Ecrivain contemporain. Auteur d'ouvrages sur le marxisme. — La religion juive, religion de la Race Elue »	251
KORDAC (Mgr)	Evêque de Prague en 1935. — Nécessité de la profession absolue et fer- me de la doctrine chrétienne	558
KOSSUTH (Louis)	1802-1894 - Révolutionnaire hongrois. — L'essence de la Révolution	122
KROPOTKINE (Prince P. A.)	1842-1921 - Révolutionnaire russe affilié à l'internationale, théoricien de l'anarchie. — Exalte l'homme primitif	145 (n. 66)
LA BRUYÈRE (Jean de)	1645-1696 - Moraliste français. Précepteur du petit-fils de Condé. Auteur des « Caractères » (1688). — A propos des athées	202 (n. 81)
LACÊPÊDE (Etienne de)	1756-1825 - Président de la Législative sous la Révolution. Grand Maître de l'Université sous Napoléon. — Membre de la Loge des « Neuf Sœurs »	218

l a c o r d a t r e (R. P. Jean-Baptiste;	1802-1861 - Orateur dominicain. Rompt avec Lamennais lors de la condamnation de ce dernier par Rome. — Opinion sur Lamennais 281 (n. 32) — Déclare avoir été libéral (testament) 289
LA FAYETTE (Marquis Marie-Joseph de)...	1757-1834 - Général et homme politique. — Membre de la Loge « La Candeur »..... 218 — Plénipotentiaire auprès des alliés pour un roi de France, protestant et étranger 230 — Pontife de la Maçonnerie appelé par Louis-Philippe 234
LAINÊ (Vicomte Joseph)	1767-1835 - Président en 1815 de la Chambre des Députés. Homme politique sous la Restauration. — A mis sa probité au service de la Révolution 233
LALANDE (Joseph de) ...	1732-1807 - Astronome. Membre de l'Académie des Sciences Morales. — Préside la séance de la Loge « Les Neuf Sœurs » lors de l'admission de Voltaire 206 (n. 89) — Professe le matérialisme à l'institut..... 226
LALLEMAND (Marcel)	Auteur contemporain d'ouvrages sur l'occultisme. — La haine des sectes entre elles 172
LAMARTINE (Alphonse de PRAT dc).....	1790-1869 - Poète et homme politique. — Assiste au grand Convent de Strasbourg en 1847 237 — Rend hommage aux loges 238 — « Néo-chrétien » 240
LAMBALLE (Princesse de)	1749-1792 - Amie de Marie-Antoinette, victime de la Révolution. — Nommée grande Maîtresse d'une loge 214
LAMBRUSCHINI (Cardinal)	Cardinal en 1846. Secrétaire de Grégoire XVI. — Ecrit à Crétincau-Joly de la part de Grégoire XVI 147 (n. 68)
LAMENNAIS (Félicité-Robert de)	1782-1854 - Ecclésiastique, théoricien du catholicisme libéral qu'il continuera à défendre malgré l'interdiction de Rome 281 à 284 — « Le modernisme dans l'Eglise »..... 133 (n. 28) — Rapproche Evangile et Révolution 274 — a Serait peut-être nommé Cardinal de nos jours » (Figaro Littéraire) 279 (n. 31) — Condamné par Grégoire XVI 280 — Ecrit et recrute 281 — Sa mauvaise formation 281 — Les craintes de Léon XII 282 — Son influence néfaste 284 — Professeur d'orgueil 284 — Catholicisation du libéralisme 290 - 292 — Lamennais et les actuels chrétiens sociaux 317 (n. 88) — Ancêtre du catholicisme libéral, de l'américanisme, du modernisme, du Sillon 320 - 358 — Lamennais ne serait plus condamné aujourd'hui (?) 360
LAMETH frères (Charles et Alexandre)	1757-1832 et 1760-1829 - Le premier député à la Constituante; le second, député libéral sous la Restauration. — Membres de la Loge « La Candeur 218

LAMORICIÈRE (Louis de)	1806-1865 - Général. Député en 1846. Ministre de la Guerre en 1848. — Converti après le Syllabus	289
LA MOTHE LE VAYER (François)	1588-1672 - Littérateur de l'Ecole du Scepticisme. Théoricien de l'irréligion. — Précepteur de Louis XIV et de ses frères	202 (n. 81)
LAMY (Etienne)	1845-1919 - Ecrivain silloniste. Directeur du « .Correspondant ». — Christianiser la Révolution	290
LANZ (Abbé)	Prêtre apostat, disciple de Weishaupt, tué par la foudre en 1785	142 (n. 58)
LAPERRINE (Marie-Joseph)	1860-1920 - Général. Pacifia le Sahara en 1917	443
LA REVEILLÈRE-LÊ-PAUX (Louis-Marie)	Directoire. 1751-1824 - Conventionnel, puis membre du — Inventeur de la Théophilanthropie	240
LA TOUR DU PIN (René de) ..	1834-1924 - Sociologue chrétien. Officier. — La Révolution revanche de la Réforme....	197 (n. 68)
LAURENT (Saint)	Martyr en 258 sous le règne de Valérien. — De sa joie	475
LAVAL-MONTMORENCY (Duc de).....	Destinataire d'une lettre du Cardinal Bernetti manifestant les inquiétudes de Léon XII au sujet de Lamennais	282
LAVERGNE (R. P.)	Contemporain. Auteur du « Synopse dos 4 Evangiles »	19 (n. 1)
LAZARE (Bernard)	Rationaliste et panthéiste juif du XIX ^e siècle. — Les Juifs préparent la Réforme	186 (n. 26)
	— Juifs et sociétés secrètes	250 (n. 156) 253 (n. 158)
LÊA	Historien protestant libre-penseur du XIX ^e s. — Les victimes de l'inquisition et de la Révolution	163 (n. 99)
LE BON (Joseph)	1765-1795 - Conventionnel. — Membre de la Loge « Les Amis Réunis »	218
LE CHAPELIER (Isaac)	1754-1794 - Président de la Constituante en 1789. A donné son nom à la loi interdisant toute association ouvrière. — Vers le Super-Etat	16
LECOMTE du NOUY (Pierre)	1883-1947 - Savant, biologiste. Théoricien du Téléfinalisme. — Le Christ Super-Homme	105 (n. 41)
LE COUËD1C (Mgr)	Evêque de Troyes depuis 1944. — Conception de la foi chez les protestants	519 (n. 3) 569

LEDRU-ROLLIN (Alexandre)	1807-1874 - Membre du gouvernement provisoire en 1848. L'un des promoteurs du suffrage universel. — Présent au Grand Convent de 1847 à Strasbourg 237
LEFEBVRE (Mgr Marcel) ..	Missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit, puis Archevêque de Dakar et Délégué apostolique pour l'Afrique de langue française. — Lettre-préface XXIII
LEFEBVRE (Mgr)	Contemporain. Archevêque de Bourges. Auteur d'un « Rapport Doctrinal » présenté à l'Episcopat français en avril 1957. — Sur le témoignage de vie 55 — Laïcisme de fait 73 (n. 18)
LEGROS (Abbé)	Prêtre gallican du XVII ^e siècle. — Disciple de Quesnel 271
LEIBNITZ (Gottfried)	1646-1716 - Philosophe allemand protestant. — De l'autorité des papes 481
LEMAITRE (Jules)	1853-1914 - Critique littéraire et auteur dramatique. — Sur l'origine juive de la Franc-Maçonnerie 250 (n. 156)
LEMIRE (Abbé)	1855-1920 - Député. — « Aumônier du Bloc des Gauches 84 (n. 7)
LEMMI (Adriano)	Grand Maître du Grand-Orient d'Italie au XIX ^e siècle. — L'Italie : berceau de la Franc-Maçonnerie 193
LÉNINE (Vladimir OULIANOV dit)	1870-1924 - Président des commissaires du peuple en Russie en 1917. Organisa le régime bolcheviste. Dialecticien du Communisme. — Le marxisme est le matérialisme..... 139 (n. 48) — Opposé à saint Ignace 146 (n. 67) — Rejette toute morale 151 (n. 76) — Son but est la Révolution 158 (n. 91) — Pour l'anéantissement des petits producteurs 161 (n. 95) — La centralisation 238 — Ancêtre des communes 358 — Il n'y a que deux camps : le catholicisme et la Révolution 444 - — La « conscience socialiste » vient de la bourgeoisie 495 - 496 - 496 (n. 16) — Importance de l'idéologie » 496 (n. 16)
LÉON (Léonic)	Amie de Gambetta. Sa confidente politique.. 283 (n. 12)
LÉON (Saint)	Pape de 440 à 461. Lutta contre l'hérésie d'Eutychès. — Des deux natures réunies en J.-C..... 93 — Le démon maître des sectes 179 — Marie et le baptême 488
X 1 (Jean de MÉDICIS)	Pape de 1513 à 1521. — Bulle « Exsurgo Domine » contre Luther.. 112

	Né en 1215. Roi de France de 1220 à 1270.	
	— Cité comme modèle de souverain catho- lique	146 (n. 67) - 370 - 372
	— « Seigneur ayez pitié de mon peuple »..	4 36
	— Séduction du Christ	477
LOUIS XIV	1638-1715 - Roi de France de 1648 à 1715.	
	— A pour précepteur La Mothe-Le-Vayer ..	202 (n. 81)
	— Maintient les principes d'ordre et de re- ligion	203
	— Attitude devant le gallicanisme	204 (n. 86)
	— Sa vie privée fait scandale	408
LOUIS XV.....	1710-1774 - Roi de France de 1715 à 1774.	
	— Prévenu de certains agissements des sectes	207 (n. 92)
	— Entouré de « philosophes »	208 (n. 94)
	— Contre le Télémaque de Fénelon	269
	— Sa vie privée fait scandale	408
LOUIS XVI	1754-1793 - Roi de France de 1774 à 1792.	
	— Son sacre	212 - 272 (n. 25)
	— Prévenu des événements de 1789	220
	— Sa mort décidée en loge en 1784.....	221 (n. 116)
	— Manque de clairvoyance	233 - 269
	— Gallicanisme à son avènement	271
LOUIS XVIII	1755-1824 - Roi de France de 1814 à 1824.	
	— Présence de prêtres apostats au gouver- nement de la Restauration	230
	— Libéralisme de la Charte	231
	— Catholique simplement de nom	232
LOUIS-PHILIPPE 1er	Roi des Français de 1830 à 1848.	
	— Sauveteur de la Révolution sous l'étiquette monarchiste	234 - 559
	— Offre sa garantie à Grégoire XVI	236
LUC (Saint)	Evangeliste.	
	— Contre le naturalisme	455
LUCIPIA	Politicien franc-maçon de la IIIe République.	
	— Néomalthusien	150 (n 73)
LUGO (François de).....	Agitateur politique vénitien du XVIe siècle.	
	— Appartenait à la secte de Sozzini.....	194
LULLE	1235-1315 - Théologien scolastique surnommé	
(Bienheureux Raymond)..	« le Docteur illuminé ». Mort martyr et béa- tifié.	
	— Ses œuvres restent dangereuses	187
LUTHER (Martin)	1483-1546 - Moine augustin allemand. Prêcha la Réforme protestante. Fut excommunié en 1520	40
	— Contre sa théorie de lanature «mauvaise»	112
	— Influence de la cabale	188 (n. 33)
	— Contre « l'oppression »	198
	— Son verre donné à Gambetta	199 (n. 74)
	— < Anéantit la nature en théorie pour l'ado- rer en pratique » (contre la scolastique)..	202
	— Appel à la révolte	202 - 202 (n. 80)
	— Contre l'ordre social chrétien	267
	— Jansénisme et luthéranisme	270
	— Contre l'autorité dans l'Eglise	271
	— Plus dangereux qu'un athée	297 (n. 54)

	— Fataliste	304	
	— Plus « catholique » que le Pape	406	(n. 35)
	— Son intolérance	418	
MACCAGI	Révolutionnaire italien du XIXe siècle.		
	— Séide de Satan	136	(n. 38)
MACÊ (R. P.)	Religieux contemporain.		
	— « Dialogue avec les Francs-Maçons ».,	248	
MACÉ (Jean)	1815-1894 - Fondateur (1867) de la Ligue française de l'Enseignement	243	
MADLIN (Louis)	Historien français contemporain. Académicien.		
	— Sur les Conventionnels et le 9 Thermidor	£20	
MAGNAUD (Chanoine Paul)	Supérieur de l'Ecole Saint-Théodard à Montauban. Contemporain.		
	— Le sang du martyr paie les fautes nationales	540 - 541	
MAIGNEN (R. P. Maurice)	Fondateur des Cercles catholiques ouvriers en 1817 chez les Frères saint Vincent de Paul.		
MAIGNIEN (R. P. Charles)	Neveu du précédent et membre de la même Congrégation.		
	— Tactique de la subversion	312 - 313 - 314	
MAIMONIDE (Mosès)	1136-1204 - Philosophe juif, ramena la religion à une sorte d'intellectualisme spéculatif	255	
MAINE DE BIRAN (François)	1766-1824 - Philosophe « spiritualiste ».		
	— Mit sa probité au service de la Révolution	233	
MAIRE DE BOULIGNEY ..	Président du Parlement de Besançon sous Louis XVI.		
	— Assiste en 1785 à une réunion maçonnique où fut décidée la mort de Louis XVI....	221	(n. 116)
MAISTRE (Joseph de)	1753-1821 - Ecrivain et philosophe contre-révolutionnaire	609	
	— Définition de la Révolution	120	
	— La « Secte »	171	(n. 113)
	— Sur les Sectes contre le christianisme et la Maison de Bourbon	199	(n. 74)
	— Calvinisme et sectes	200	(n 75)
	— Puissance et châtement de l'impiété au XVIIIe siècle	209 - 211	
	— Influence du jansénisme sur la Révolution	270	(n 22)
	— « Papiste »	283	
	— De Maistre, Lamennais et Maritain	291	
	— Complicités révolutionnaires	326	
	— Choc des nationalismes	372	
	— L'installation des Jésuites en Russie	379	
	— Le manque de foi des catholiques	440	
MALACHIE	Le dernier des 12 petits prophètes.		
	— Prophétie sur le Messie	127	
	— Force du petit nombre	440	(n. 6)

MALÊCUE	Romancier catholique du début du XXe siècle. — L'humanité de Jésus-Christ 477 - 478
MALESHERBES (Guillaume DE LAMOIGNON de) ...	1721-1794 - Ministre de la Maison du Roi et directeur de la Librairie royale sous Louis XVI. — Complice des Encyclopédistes et des Loges 215 - 604
MALON (Benoît).....	1841-1893 - Promoteur du socialisme intégral. — Socialiste franc-maçon 243
MANÊS	Né en Perse, mort vert 274. Attribut le bien el le mal à deux principes (manichéisme).... 91 (n. 23) — Manichéisme et Templiers 178
MANNARELLI	Révolutionnaire italien du siècle dernier. —Panégyriste de Satan 136 (n. 38)
MANNING (Cardinal)	1808-1892 - Archevêque de Westminster. — Rôle de la Révolution dans les événements 242
MARAT (Jean-Paul)	1743-1793 - Conventionnel. Directeur de «l'Ami du Peuple ». Organisa les massacres de Septembre..... 122 — Comparé au comte (l'Artois 163 (n. 99) — Membre de la Loge « Les Amis Réunis » 218 — Evangile et Révolution 275 - 350
MARC (Saint)	Evangéliste 21 - 455 - 469 (n. 13)
MARC l'Egyptien	Répand en Espagne au IVe siècle les enseignements gnostiques el manichéens 178
MARCION	Hérésiarque gnostique du IIe siècle93 (n. 23)
MARGUERITE-MARIE (Sainte)	1647-1699 - Religieuse de la Visitation» à Paray-le-Monial. — Eut la grâce de plusieurs apparitions du Sacré-Cœur 28
MARIE (Pierre-Thomas)	1795-1870 - Membre du gouvernement provisoire en 1848. — Présent au Convent de 1847 à Strasbourg 237
MARIE (André)	Parlementaire contemporain. Ministre de la IVe République, a donné son nom à une loi accordant des bourses aux élèves des collèges libres. — Loi Marie 139 (n. 47)
MARIE-ANTOINETTE	1755-1793 - Reine de France. — Manque de clairvoyance vis-à-vis des sectes 191 - 214
MARITAIN Jacques)	Philosophe thomiste contemporain. — De Maistre et Lamennais 291 — « Avoir l'esprit dur et le cœur doux ».. 416 - 534
MARNIX DE SAINTE ALDECONDE (Philippe de)	1538-1598 - Littérateur et diplomate protestant. — Contre le Pape 198

MARQUÈS-RIVIÈRE (Jean)	Franc-maçon qui abandonna les sectes vers 1900. — La contre-Eglisc 129 (n. 25) - 130 — Filiation des systèmes philosophiques et des sectes176 à 192 - 205 — Sur l'emprisonnement de Louis XVI au Temple 220
MARRAST (Armand)	1801-1852 - Publiciste. Maire de Paris et Président de ^Assemblée Nationale en 1848. — Présent au Convent de 1847 à Strasbourg 237
MARSILE DE PADOUE ..	Hérétique du XIV. siècle. Condamne par Jean XXII 186
MARTIN (Bienvenu).....	Ministre de l'instruction Publique en 1906. — Veut arracher la femme au couvent et à l'Eglise 149
MARTIN (Mgr)	Evêque de Nachitoches (U.S.A.) à la fin du XIX siècle. — De la puissance de la subversion..... 171
MARTIN (Caston)	Historien du Grand-Orient de France. Contemporain. Professeur d'Histoire à la Faculté de Lettres de Bordeaux. — Propagandiste du « moderne évangile » .. 205 (n 87) — Pénétration des sectes dans l'Armée au XVIIIe siècle 214 (n. 106) — Sectes el « cahiers de doléances » des Etats généraux 217 (n. 108) - 218 — L'anticléricalisme de la Maçonnerie impériale 227
MARTIN (Henri).....	1810-188> - Historien français. — La Franc-Maçonnerie laboratoire de la Révolution 205 (n. 87)
MARTY (André)	Un des chefs du Parti communiste français « épuré » en 1950. — La tactique communiste 423
MARX (Karl).....	1818-1883 - Socialiste juif allemand. Créateur du matérialisme dialectique. Auteur du Manifeste Communiste de 1848. — Peu d'intérêt pour l'amélioration du sort de l'ouvrier 158 (n. 91) — Dans la ligne logique de la Révolution .. 238 - 240 - 358 - 448 (n. 3) — Sur la judaïsation de l'esprit chrétien 252 (n. 158) — D'après Lénine: intellectuel bourgeois .. 496 n. 16)
MATHIEU (Cardinal)Archevêque de Besançon en 1875. — La condamnation de Louis XVI (et du roi de Suède) dès 1785 221 (n. 116)
MATTHIEU (Saint)	Apôtre et évangéliste 21 — Les « béatitudes » 517 - 518
MATTHIEZ	Professeur à la Sorbonne au début du XX»' s, — Historien « officiel » de la Révolution..... 244 (n, 148)
MAUMUS (R. p.)	1812-1912 - Dominicain et publiciste français. — Se méprend sur Léon XIII (a propos de L'Avenir) 290

MAURIAC (François)	Ecrivain et journaliste contemporain. Académicien. — « Actuel épanouissement » des idées de Lamennais 284 — Chrétiens et pouvoir politique 295 (n. 50)
MAURICE (Saint)	Chef de la Légion thebaine. Martyr dans le Valais suisse (entre 275 et 305). — Son amour pour le Christ 477
MAURRAS (Charles).....	1868-1952 - Ecrivain et polémiste monarchiste. Fondateur de « l'Action Française ». Se convertit à sa mort — Les torts de la Restauraton 231 - 559 — La vraie tradition est critique..... 370 — La véritable « Internationale » 372 — Sur le « nationalisme » 374 — Ridicule du désespoir en politique 434 (n. 2) — Espérance naturelle dans le catholicisme romain 445
MAXIMILIEN- JOSEPH 1er	1756-1825 - Electeur puis roi de Bavière en 1806. — Favorable au joséphisme 215
MAYER (Michel).....	1558-1622 - Médecin et professeur de l'Empereur Rodolphe. — Diffuse les idées rosicruciennes 189 — Membre du chapitre rosicrucien réuni à Cassel en 1615 191
	teur d'une société secrète « La jeune Italie » 122 — Chasse Pie IX de Rome 142 (n. 57) — Comparé à Pie IX 146 (n. 67) — Criminel conscient 165 (n. 104) — Ame du parti subversif italien 285 — Importance de la question religieuse 362 (n. 56) — Homme de la Révolution 122
MEINVIELLE (Abbé Jules)	Prêtre argentin contemporain. — Les déformations de renseignement de Léon XIII 302 (n. 59)
MÊLANCHTON (Philippe Schwarzberd dit)	1497-1560 - Ami de Luther. Protestant libéral rêvant d'une alliance entre tous les Réformés. — Signataire de la Charte de Cologne..... 188 (n. 33) — Ennemi de l'Eglise 195
MÊLINE Jules)	1838-1925 - Président du Conseil de 1896 à 1898. Plusieurs fois ministre. — Franc-maçon 243
MELUN (Armand de)	1807-1877 - Député à l'Assembléc Législative sous la IIe République. Précurseur du « Catholicisme social ». — A propos de l'infidélité des princes au Saint-Siège 237 (n. 135)
MÉNANDRE	Disciple de Simon le Magicien adversaire des communautés chrétiennes du 1er siècle 178 (n. 6)
MENDÉS-FRANCE (Pierre)	Homme politique contemporain. Un des chefs du Parti Radical. D'origine Israélite. Président du Conseil en 1956 358

MENOTTI (Ciro)	1798-1831 - Révolutionnaire italien exécuté en 1830. — Membre de la Haute-Vente romaine	148 (n. 70)
MERCIER (Cardinnl Désiré-Joscph)	1851-1926 - Prélat belge. Archevêque de Malinés. Un des rénovateurs du thomisme. Célèbre par son opposition aux Allemands en 1914-18. Travailla à la conversion des anglicans. — Ne pas ériger une situation en idéal....	64
MERLON	Politicien franc-maçon de la fin du XIX. s.	150 (n. 73)
MERRY DE VAL (Cardinal Raphaël)..	1865-1930 - Secrétaire d'Etat de Saint Pie X. — Interdit aux clercs la fréquentation de la Sorbonne	138 (n. 41)
MERSENNE (R. P. Martin)	1588-1648 - Savant religieux. Ami de Descartes. — 50.000 athées à Paris de son temps.....	202 (n. 81)
METTERNICH (Prince Clément de)	1773-1859 - Ministre des Affaires étrangères autrichien. Adversaire de la Révolution. — Avertissements sur le danger des Sectes pour la Société 23-1.....	
METTESHEIM (Von)	1486-1535 - Alchimiste et cabaliste. Obtint une chaire de théologie à Dole	188 (n. 34)
MEYER (Abbé)	Auteur ecclésiastique contemporain. — Naturalisme de la conception juive du royaume de Jésus-Christ	22 (n. 3)
MICHELET (Jules)	1798-1874 - Historien libéral et naturaliste. — Prophétise le triomphe de Satan — Doctrines hérétiques « inoffensives » — Les désordres des Templiers — Les démocrates chrétiens incohérents	138 (n. 38) 164 (n. 99) 183 292
MILHAUD	Député Jacobin du Cantal en 1792. — Le Super-Etat	162 (n. 96)
MILLE (Arthur)	Doctrinaire et historien maçon qui a laissé son nom à un prix littéraire maçonnique....	205 (n. 67)
MILLERAND (Alcxandre)	1859-1943 - Avocat. Membre du parti socialiste. Président de la République de 1920 à 1924. — Franc-maçon	243
MILLIET	Historien du XIX" siècle. — Similitude entre la pensée d'Andrea* et celle de Descartes	191
MINDSZENTY (Cardinal)	Actuel archevêque de Budapest. Primat de Hongrie. Persécuté par le régime communiste. — Son procès	167
MIRABEAU (Victor RIOUETTI marquis do)	1749-1791 - Un des principaux orateurs des États Généraux et de la Constituante. — Aurait appartenu à la secte des Illuminés — De sa vénalité — Etait à la Loge les «Neuf Sœurs lors de la réception de Voltaire — Membre de la Loge « La Candeur »....	135 (n. 34) - 219 146 (n. 67) 206 (n. 89) 218
MISLEY	Membre de la Haute-Vente romaine au début du XIX. siècle, puis Carbonaro. — Los buts de la Haute-Vente	H8 (n. 70)

MITCHELL (Harry)	Ecrivain et hagiographe contemporain. — Apostrophe démoniaque d'Etienne Arngo..	215 (n. 119)
MOISE	— Reçut la définition du Dieu-Etre. — Sa foi	344 462
MOLAY (Jacque de)	1265-1314 - Grand Maître des Templiers lors de la suppression de l'ordre par Clément V. — Brûlé vif à Pans	183
MONTALEMBERT (Charles FORBES, (Comte de)	1810-1870 - Un des défenseurs du catholicis- me libéral. Fondateur de « L'Avenir ». — « Escamotage » du Syllabus — A propos de l'adoration de la force laïque	427 303
MONTANARI	Révolutionnaire Carbonaro. Assassin d'Alexan- dre Corsi en 1819. — Propagande révolutionnaire faite à l'épo- que de son exécution	167 (n. 106)
MONTAULT (Mgr de).....	Evêque d Agen sous le 1er Empire. — Contrecarré par Bonaparte	143
MONTÉGUT (Emile)	1825-1895 - Littérateur. Traducteur de Sha- kespeare. — De la mission de la France et des fausses idées issues de Russie	501 (n. 24)
MONTESQUIEU (Charles de Secondât, baron de)	1689-1755 - Ecrivain et publiciste. Théoricien de la séparation des pouvoirs. — Désire passer pour un génie.....	209 (n. 96)
MONTESQUIOU (Abbé François-Xavier de)	1756-1832 - Prêtre dévoyé. Présida deux fois l'Assemblée Constituante et fut ministre de l'intérieur, à la Restauration. — Sa probité en politique	230 (n. 127)
MONTGELAS (Maximilien, Comte de)	1759-1838 - Homme d'Etat bavarois. Adver- saire des Jésuites. — Favorable à l'illuminisme	215
MONTINI (J.-B. Cardinal)	Substitu du Secrétaire d'Etat de Pie XII. Fait Cardinal par S.S. Jean XXIII. Archevêque de Milan. — Le catholique est militant	519
MOPSUESTE (Théodore de)	Hérésiarque grec du IV* ^e siècle. Pélagien ..	93 (n. 23)
MORE (Saint Thomas)	1478-1535 - Grand Chancelier d'Angleterre sous Henri VIII. — Martyr pour sa fidélité à l'Eglisc..... — Son livre « L'Uropie » et la pensée pré- révolutionnaire — Sa prière	188 189 (n. 40) - 269 527
MORELLY.....	Ecrivain naturaliste et maçon du milieu du XVIIIF siècle. — Son code de la nature	210 (n. 97)
MORIN (Paul)	Journaliste catholique contemporain. — Projets de la subversion	3*1 . 3*0
MORLOT (Cardinal)	Archevêque de Paris sous Napoléon I ^{er} — A propos de la mort de Monseigneur Thi- bau,'	241 (n 142) 260 (n. 5)

MORSDOFF	Auteur maçonnique du XIX' siècle.....	181 (n
MULOT (R. P.)	Premier supérieur des Missionnaires de Marie. Successeur de saint Louis-Marie de Mont- ai — « Mulotins »,	511 510 à 71
MUX (Albert de).....	1841-1914 - Officier puis économiste. Organisa le « Catholicisme social ». Plusieurs fois dé- puté. Académicien. — Des « Exercices spirituels » comme instru- ments de formation	509
MURAT (Prince)	Grand Maître de la Maçonnerie sous Napo- léon III	£41 (n 142)
MUSSET (Alfred de	1810-1857 - Poète et dramaturge français, ro- mantique, — Si tristesse	474
NAPOLÉON	Cf. BONAPARTE.	
NAPOLÉON III (Charles-Louis BONAPARTE)	1808-1873 - Empereur des Français de 1852 à 1871. — Continueur de la pensée de son oncle.. — N'a pas renié les principes de la Révo- lution	231...(n. 140)...241. (n. 142) — Veut recréer le schisme gallican 241 (n. 142) 260 (n. 5)
NAPOLÉON (Prince)	1822-1891 - Fils de Jérôme Bonaparte. Neveu de Napoléon 1er. — Il faut abattre l'Autriche, repaire du ca- tholicisme	237...(n. 115).....
NAQUET (Alfred-Joseph)	1814-1916 - Politicien juif français qui fit voler la loi rétablissant le divorce en 1884. — Le « Messie Humanité », triomphe de l'an- cien rêve judaïque	162 — Franc-maçon 243
NASSAU	Dynastie allemande protestante titulaire de la Principauté d'Orange. — Carnot. Siéyès et Teste veulent la substi- tuer aux Bourbons (congrès d'Xix-la-Cha- pello)	230
NAUDE (Gabriel)	1600-1663 - Bibliothécaire, organisateur de la « Mazarine ». — Ecrit contre toutes les religions	202 (n. SI)
XAUDET (Abbé Paul-Antoine)	1859-1929 - Promoteur de la démocratie chré- tienne. — Directeur du Monde de 1894 à 1896 : « Il faut baptiser la Révolution ».....	290
NÈGRE (Monseigneur)	Archevêque de Tours pendant la guerre de 1911-1918. — Définition du laïcisme	247 — Il n'y a pas de morale obligatoire sans Dieu 362 (n. 55)
XEROX	Empereur romain de 54 à 68, persécuta les chrétiens. — Dépassé en erauté par les modernes	477

NESTORIUS	380-440 - Patriarche de Constantinople en 428. — Hérésiarque, déposé par le Concile d'Ephèse en 431	93	(η. 23)
NEVETT (A.)	Ecrivain et publiciste hindou contemporain. — La tête vide plus que l'estomac creux est un terrain propice au communisme.....	505	(n. 30)
NEWMAN (Cardinal John Henry)	1801-1890 - Pasteur anglican, converti en 1845. Cardinal en 1879. — A passé sa vie à lutter contre l'esprit de libéralisme	355	(n. 48)
NEY (Maréchal Michel)	1769-1815 - Maréchal de l'Empire. Duc d'Eichingen, prince de la Moskova. — a Après la chute de l'Empire, le retour à la monarchie est nécessaire pour éviter la guerre civile »	229	
NEYRON (R. P.)	Jésuite de la fin du XIXe siècle. Auteur d'un livre sur « Le Gouvernement de l'Eglise ». — L'Eglise n'absorbe pas la puissance de l'Etat — Pouvoir indirect du spirituel sur le temporel — Le péril de la méthode de l'apologiste.... — L'intolérance de Louis Veuillot comparée à celle de Luther	34 35 380 418	 381
NICOLAS II	Pape de 1058 à 1061. — Autorité du Pape	481	
NIETZSCHE .. (Frédéric)	1844-1900 - Philosophe allemand né à Röcken, dit le « philosophe au marteau ». Théoricien de la « volonté de puissance ». — Sur le catholicisme	517	
NOE	Patriarche (cf. Genèse). — Son espérance dans le Christ	462	
NOOT (Nicolas Van)	Prince flamand du XVIe siècle. Signataire de la Charte de Cologne. (1535). — Ennemi acharné de l'Eglise	195	
NOVATIEN	Antipape et hérésiarque en 251. — Exemple de la trahison des clercs qui démantèle l'ordre social	267	
NUBIUS	Pseudonyme du chef de la Haute-Vente, organisation secrète destinée à corrompre le clergé au XIXe siècle. — Populariser le vice dans les multitudes .. — Ne pas faire de martyrs. La technique des « aveux spontanés »	148 167	
	— Vertus exigées des révolutionnaires : aimer à être comptés pour rien	521	
OCCAM	Cf. GUILLAUME d'OCCAM		
OCHIN (Barnardino OCHINO)	1487-1564 - Ancien général des Capucins, apostat, attaque le dogme de la Trinité, fait l'apologie de la polygamie. — Participe à la conférence de Vicence (1546) qui étudie les moyens de détruire la religion de Jésus-Christ	194	

OFFENBACH (Jacques) .	1819-1880 - Musicien Israélite allemand, naturalité français. Converti au catholicisme .	255
OLLIER (Raoul).....	Journaliste de la fin du XIX* siècle. Adversaire de l'Eglise. — Réalité de l'existence de l'américanisme ..	312
OLLIVIER (Emile)	1825-1913 - Ministre du Second Empire - Libéral. Accepte « d'un cœur léger » les responsabilités de la guerre de 1870. — Cherche à réconcilier l'Eglise et la Révolution	290
Orléans (Prince de)	Prince protestant de la famille de Nassau. — Une conspiration pour lui donner le trône de France est organisée après Waterloo par les francs-maçons	230
ORLÉANS (Gaston d')	1608-1660 - Frère de Louis XIII. Passa sa vie à comploter. — Libertin qui répandit au XVII* siècle l'esprit d'irréligion	202 (o. 8[])
OTTAVIANI (Cardinal Alfredo)	Né en 1891. Pro-Sccrétaire du Saint-Office. — Les déviations doctrinales sous prétexte d'adaptation	404
	— Erreurs dans les méthodes nouvelles d'apostolat	435
OZANAM (Antoine-Frédéric)	1813-1853 - Fondateur des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. — Longtemps abusé par les sophismes des « quarante-huitards n	289
PACELLI (Cardinal Eugène)	1876-1958 - Pape Pie XII. Nonce à Munich et sacré Archevêque à Rome (1917). Secrétaire d'Etat de S. S. Pie XI de 1930 à 1939.	
PACHTLER	Ecrivain cl historien allemand du XIX. siècle. — L'influence de Spinoza	190 (n. 44)
	— Etude historique de la Charte de Cologne	194 (n. 60)
PAGÈS (Léon).....	Professeur et historien français du XIX*» siècle. — Public une lettre témoignant que le meurtre de Louis XVI a été résolu dès 1785....	221 (n. 116)
PANTAGATHUS (ou PANTAGATS)	1494-1567 - Cabaliste cl agitateur romain. — « Prêtre * de l'Académie Romaine, mouvement devant aboutir à l'abolition de la religion....193...(n....52).....	
PAPUS	Pseudonyme du Or Encausse. Un des chefs du Martinisme au début du XX* siècle. Théoricien de la Synarchic. — Occultiste à la cour impériale de Russie.. — Les premiers centres d'études maçonniques élevées ont été créés par les occultistes ..	137 (n. S3) 187
PARACELSE (Philippe Bombast von Hohenheim)	1493-1541 - Fondateur de la médecine hermétique. — Cabaliste et alchimiste	188 (n. 35» 190
	— Probablement rosicrucien	

PARENTE (Mgr Pietro)	Archevêque de Pérouse depuis 1952. — L'anti-intellectualisme conduit à mettre l'accent sur le surnaturel au point de nier l'ordre naturel 116 (n. 61)
PASCAL (Georges de)	1840-1920 - Ecclésiastique et écrivain fran- çais. — Rapporte un témoignage sur la puissance du complot contre l'Eglise 171 (n. 112)
PASQUALIS (Martinez)	1715-1779 - Juif portugais, cabaliste, chef de la secte des « Illuminés » dits « Martinistes ». 137 (n. 38)
PASTOR (Louis)	1854-1928 - Historien allemand, auteur d'une Histoire des Papes depuis la fin du Moyen- Age, en 13 volumes. — Projet d'assassinat du Pape Paul II..... 193
PATRICE (Saint)	373-461 - Apôtre et patron de l'Irlande. — Sa belle prière à Jésus-Christ 76
PAUL II	Pape de 1464 à 1471. — Agitation des sectes à Rome : menaces et complot contre le pape 192 - 193
PAUL III (Alexandre Farnèse)	Pape de 1534 à 1549. Promoteur du concile de Trente, approbateur de la Compagnie de Jésus. — Fait arrêter les membres de la conférence de Vicence en 1546 194
PAUL (Saint)	Apôtre des Gentils, né à Tarse, martyrisé à Rome en l'an 67. — La prudence de la chair 7 — Primauté de Jésus-Christ 15 — Naturalisme de Lucifer 89 — Nous sommes créés en Jésus-Christ 111 — Les démons ne connaissaient pas le but de la Passion de Jésus-Christ 126 — Nous avons à lutter contre les puissances des ténèbres 126 — L'Antéchrist se déchaînera quand l'ordre social sera ruiné 159 — Ce n'est pas en vain que l'Etat porte le ?..laIV,c 212 (n. 100) — Il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu 272 — L'angoisse de donner à tous le Christ.. 405 — Nous avons laissé inactifs les dons de Dieu 445 — C'est par la foi qu'ont agi les saints..... 462 — Les tribulations de saint Paul et sa Joie 475 — Amour pour le Christ 477 — Tout faire au nom de Jésus-Christ 523 — Dieu choisit les humbles 533 — Souffrir persécution 540
PAYOT (Jules)	Moraliste et pédagogue français né en 1859. — Les hommes qui ont abandonné le catholi- cisme ne l'ont pas remplacé .363.....364 (n. 59)

PÉCAUT (Félix)	1828-1898 - Théologien protestant et libéral. Puis organisateur des écoles normales supérieures d'institutrices. — Un des pères nourriciers de l'école laïque, avec Jules Stceg et Ferdinand Buisson....	199 (n. 74)
PÉGUY (Charles)	1873-1914 - Ecrivain français. D'abord socialiste. Rompit avec Jaurès et revint au patriotisme et a la foi. — Clamer la vérité	398 (n. 19)
PÊLAGE	360-430 - Hérésiarque qui niait le péché originel et la nécessité de la grâce. — Ancêtre de catégories modernes de négateurs de l'incarnation	92 (n. 23)
PELLETAN (Eugène)	1813-1894 - Littérateur. Sénateur libéral. — Franc-maçon de la IIIe République	243
PELLETAN (Camille)	1848-1915 - Fils du précédent. Ministre de la Marine en 1902. — Franc-maçon de la IIIe République	243
PEREIRE (Jacob-Emile)	1800-1875 - Banquier juif français	240
PEREIRE (Isaac)	1806-1880 - Frère du précédent. — Tous deux disciples de Saint-Simon.....	240
PERPÉTUE (Sainte).....	181-203 - Martyre à Carthage. — Sa sérénité devant la mort	475
PERRIN (Charles)	Auteur du « Modernisme dans l'Eglise ». Biographe de Lamennais. — La Révolution cherche à séculariser la vie sociale sous toutes ses formes	133
PERROUX	Professeur de droit, contemporain.	
PERSIGNY (Jean FIALIN duc de)	1808-1872 - Ministre de l'intérieur de Napoléon III. — Il reconnaît officiellement la Franc-Maçonnerie	241 (n. 142)
PERTRUCCI (Scipion).....	Révolutionnaire italien du milieu du XIX ^e siècle. Secrétaire de Mazzini. — « Nous sommes un grand parti de porcs »	151
PÊTION-DE VILLENEUVE (Jérôme)	1756-1794 - Maire de Paris en 1791. Président de la Convention : proscrit avec les chefs girondins, il s'échappe et se suicide. — Membre de la loge des « Neuf-Sœurs » lors de la réception de Voltaire	206 (n. 89) 218
PETITOT (R. P.)	Missionnaire français en Alaska à la fin du XIX ^e siècle. — Réfute la thèse de Rosny sur le peuplement de l'Amérique	153 (n SI)
PHARAMOND	Chef franc légendaire du Ve siècle dont l'existence s'appuie sur des textes dépourvus d'autorité. — Les Gallicans veulent en faire le premier chef de l'Etat laïque	272

PHILIPPE (R. P. Antoine)	Fondateur en 1918 de la Ligue Apostolique « pour le retour des Nations, des Peuples et de l'ordre social tout entier à Dieu et à Son Ɔ Christ par la Sainte Eglise ». — Danger de ne considérer que l'hypothèse	68
PHILIPPE	Occultiste de la cour impériale de Russie au temps de Raspoutine	137 (n. 38)
PHILIPPE-ÉGALITÉ (Louis-Philippe d'ORLEANS)	1747-1793 - Régicide, père de Louis-Philippe. Guillotiné. — Membre de la loge « La Candeur »....	214 - 218
PHILIPPE IV (LE BEL) ..	Roi de France de 1268 à 1314. — Ordonne la procédure contre les Templiers	182 - 183 (n. 18)
PHILOLAUS	Philosophe grec pythagoricien à Thèbes au Ve siècle avant J.-C. — Reconnaît un Dieu très grand parmi les autres dieux	341
PICCOLO-TIGRE	Pseudonyme d'un révolutionnaire italien du XIX ^e siècle, agent de la Haute Vente, cl chef du Carbonarisme italien. — Il faut porter la Révolution dans l'Eglise — Insinuer aux hommes le dégoût de la fa- mille et de la religion — S'introduire dans les confréries religieuses	141 147 260 - 261
PiCHON (Stéphen-Jean-Marie)	1857-1933 - Journaliste. — Député de Paris, puis Ministre en 1917. Un des plus fidèles lieutenants de Clemenceau. — Franc-maçon	243
PIE (Cardinal Louis-Edmond)	1815-1880 - Ordonné prêtre à Saint-Sulpice en 1839, nommé évêque de Poitiers en 1849; en 1861 déferé au Conseil d'Etat pour avoir critiqué la politique de Napoléon III à l'égard du Saint-Siège. Au concile du Vatican, il contribua beaucoup à la définition de l'infail- libilité pontificale (1870). Il érigea cent vingt et une paroisses dans son diocèse et fonda la congrégation diocésaine des Oblats de Saint- Hilaire pour la prédication et le ministère paroissial. Léon XIII le créa Cardinal en 1879. Scs Œuvres ont été publiées de 1868 à 1879. — L'heure ne serait-elle pas venue d'essayer de la Vérité ? — L'erreur dominante, c'est l'athéisme de la loi — Ne pas réserver l'action pour l'avenir .. — Rien ne peut demeurer étranger à Jésus- Christ qui est Roi universel — C'est une hérésie de ne pas reconnaître la royauté de Jésus-Christ — Le royaume de Jésus-Christ vient d'en-haut et non d'en-bas — L'Eglise a le devoir de juger de la moralité des actes des individus et des sociétés.. — L'Eglise ne se substitue pas aux puissances de la terre — La mauvaise politique est l'application de la mauvaise philosophie — Une faute contre la saine philosophie est	1 3 5 14 - 15 11 - 16 - 17 - 30 19 33 34 40

une offense à Dieu	47
L'Eglise n'est pas étrangère à l'organisa- tion de la Société — il arrive que la So- ciété repousse ses services	49-50-562
— La sécularisation est plus funeste à la société civile qu'à l'Eglise	57
— Vous serez davantage de votre pays à me- sure que vous serez plus chrétien	60
— Dieu implante la grâce sur la nature ...	62
— Dire que l'Eglise n'a rien à voir avec la morale publique» c'est dire qu'elle n'est pas divine	71
— Le naturalisme philosophique tend à s'ap- pliquer dans le domaine politique	82
— La charité oblige à la lutte contre les fau- teurs du naturalisme	83
— L'erreur fondamentale de l'esprit moderne c'est le naturalisme	86 à 117
— Vous avez toujours enseigné la bonne doctrine ». (Lettre de Pie IX au Cardinal Pie)	86 (n. 12)
— C'est confondre le naturel et le surnaturel que d'admettre la vérité de toutes les re- ligions	104 - 105 - 108
— La confusion du naturel et du surnaturel revient à adorer la raison humaine	104 - 105
— Jésus-Christ n'est pas facultatif	107 - 117 - 694
— Sur la nature humaine	111 - 112
— Seule l'Eglise défend sérieusement la va- leur de la raison	117
— La seule voie de salut pour l'homme est l'union du naturel et du surnaturel ...	117 - 118
— Contre le « Juste milieu philosophique et paisible »	117 - 694
— Les banalités sonores sont une marque du style révolutionnaire	155
— La Réforme appartient au cycle révolution- naire	196 (n. 66)
— Il y a une forme de gallicanisme qui reste orthodoxe	204 (n. 86)
— Ni la restauration, ni Napoléon III n'ont renié les principes de la Révolution.....	231 (n. 13)
— Hostilité de Mgr Pie pour la politique schis- matique de Napoléon III	241 (n. 142)
— Eloge du Cardinal Pie par le Cardinal Billot.....	(n. 152)
— Le naturalisme politique inspire le catholi- cisme libéral	298 - 299
— Piètre résultat du catholicisme libéral....	302
— Le mépris du Syllabus explique la ruine des nations	307 - 500 (n. 22)
— Le faux est un mauvais expédient pour arriver à la liberté	325
— Le règne de Dieu, c'est le règne de Jésus- Christ, et c'est le règne de l'Eglise.....	352 - 353
L(* monde accepterait plus facilement Dieu que Jésus-Christ, et plus facilement l'Evan- gile que l'Eglise	354
- Il n'y a pas de patrimoine de morale com- mun à toutes les religions positives	364
Il faut professer la vérité surtout quand elle est menacée	Y*
lui où l'erreur dirige ses attaques, c'est là ce qu'il faut défendre	401
Certains considèrent à tort le fait de se défendre comme un manque de charité ..	406
Bienfaits de l'ordre chrétien. Le restaurer sans attendre que les hommes soient sages et bons	J?? 409
Notre charité doit faire aimer nos principes	410

	— L'apostolicisme du grand nombre nous oblige à déclarer plus hautement notre foi	420 - 421
	— La disparition de la moralité publique est la conséquence de l'impiété de la société	425 - 426
	— La marque d'une société chrétienne, c'est que le vice ne découle pas de la loi....	425 (n. 60)
	— Jésus-Christ abandonne les pouvoirs qui ne le servent pas	437
	— Imperfection dans les peuples chrétiens..	465
	— Pas de guérison sociale si l'on ne veut pas reconnaître la royauté de Jésus.....	485
	— Le Goliath de la Révolution	492
	— L'Eglise possède non seulement la doctrine mais aussi la science des applications et des opportunités	503
	— Inefficacité des demi-moyens	521
	— Le chrétien possède plus de philosophie humaine que le non-chrétien	533
PIE V (Michaël GHISLERI Saint)	1504-1572 - Elu Pape en 1556. S'appliqua à la réforme de l'Eglise, forma la ligue chrétienne dont la flotte remporta sur les Turcs la victoire de Lépante (1571). — Condamne la doctrine de Baïus qui soutenait que les vertus naturelles sont des vices	117
PIE VI (Giovanni BRASCHI)	1717-1799 - Elu pape en 1775. Condamne la Constitution civile du clergé (1791). Est arrêté à Rome par le général Berthier (1798) Meurt prisonnier à Valence (Drôme). — Les Calvinistes préparaient depuis longtemps la ruine de la religion romaine en France (allocution sur la mort de Louis XVI)	197
	— Avertissements concernant la Franc-Maçonnerie et les « philosophes ».....	212 (n. 101)
	— Déportation et mort de Pie VI.....	227
PIE VII (Barnaba CHIARAMONTI)	1740-1823 - Elu pape en 1800. Fut prisonnier de Napoléon à Savone et à Fontainebleau. Rétablit les Jésuites en 1816. — Condamne la Franc-Maçonnerie	213 (n. 102)
	— L'Abbé Barruel est soupçonné par Napoléon d'avoir propagé le bref de Pie VII	220 (n. 113)
	— Le Concordat et l'emprisonnement de Pie VII	228
	— Sa douleur devant la constitution de 1814 (la Restauration reprend les principes de la Révolution)	231
PIE VIII (Francesco CASTIGLIONE)	1761-1830 - Elu pape en 1829. Combattit durant son court pontificat le libéralisme. — Condamne la Franc-Maçonnerie	213 (n. 102)
	— S'élève contre le nouvel essor des idées révolutionnaires	233
	— Dénonce le zèle affecté des carbonari pour la doctrine de Jésus-Christ	275

PIE LX (Giovanni Maria Comic MASTAI-FERRETI)	1792-1878 - Elu pape en 1848. Fut dépouillé des Etats Pontificaux. Proclama le dogme de l'immaculée Conception (1854). Publia le « Syllabus » (1864). Réunit le Concile du Vatican qui proclama l'infaillibilité pontificale (1870).	
	— La soumission due à l'Eglise s'étend aussi aux choses qui sont proposées par le Magistère ordinaire	46 (n. 2)
	— Contre le laïcisme en philosophie.....	48
	— Le Cardinal Pie a toujours enseigné la bonne doctrine	87 (n. 12)
	— Les naturalistes détruisent la cohésion de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel....	93 (n. 24)
	— Pie IX effrayé par les dangers que court l'histoire des Sociétés Secrètes, Crétineau-Joly	147 - 147 (n. 68) 148 (n. 70)
	— Il faut rendre aux mots leur vraie signification	155
	— Condamne la Franc-Maçonnerie	213 (n. 102)
	— Le mystère d'iniquité	260 (n. 5)
	— Illusions des libéraux au début du Pontificat de Pie IX.....	283
	— Le Pontife Romain ne doit pas se réconcilier avec le libéralisme	278 (n. 30)
	— Condamne les catholiques libéraux	280
	— Pie IX, au début de son Pontificat, se montre clément au point d'être obligé de s'en repentir	286
	— Pie IX et les catholiques libéraux	286 à 289
	— Les catholiques libéraux escamotent le Syllabus	301 - 427
	— Les catholiques libéraux divisent les esprits	306
	— C'est en combattant l'erreur des catholiques libéraux qu'on travaillera plus efficacement à l'union étroite des âmes	306 (n. 65)
	— Ceux qui adoptent les doctrines catholiques libérales causent un plus grand dommage à la cause qu'ils veulent défendre	306
	— La Révélation est une affirmation, non une discussion	342 (n. 2η)
	— Méconnaissance de ses leçons et châtement qu'il prévoyait	427
PIE X (Giuseppe SARTO Saint)	1835-1914 - Elu pape en 1900. Condamna la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France (1906). Condamna le modernisme (1907). Condamna le « Sillon » (1910). Encouragea la communion fréquente et prescrivit la communion des enfants.	
	— Les malheurs du monde viennent du manque de connaissance de Dieu	3 - 393 (n. 14) 702 (n. 21)
	— La civilisation n'est plus à inventer.....	5 - 492
	— L'unique refuge, c'est le Pape.....	6 - 391 (n. 10)
	— Ne mettons pas le pied dans le camp adverse	31
	— L'Eglise catholique est l'épouse de Jésus-Christ	5P
	— Toutes les actions du catholique tombent sous la juridiction de l'Eglise	

— Les Sillonistes font des « rapprochements blasphématoires entre l’Evangile et la Révolution »	122 - 274 - 276 (n. 30) 290)
— Saint Pie X met en garde contre l’enseignement naturaliste de la Sorbonne	138 (n. 41)
— La doctrine du Sillon manque de clarté, de logique et de vérité; manque de fondements sérieux	155 - 281
— La force des mauvais, c’est la lâcheté des bons	246
— Les artisans de l’erreur se cachent aujourd’hui au sein même de l’Eglise	260 (n. 5)
— Saint Pie X condamne le modernisme....	280
— Les catholiques libéraux tendent à un christianisme interconfessionnel	297
— « Vous serez appelés papistes... vantez-vous-en ! »	303 (n. 62)
— Les modernistes font leurs principes des américanistes	313
— Il faut réprouver tout langage animé d’un esprit de nouveauté malsaine	314 (n. 81)
— L’état d’âme moderniste a survécu à la condamnation de saint Pie X	315 - 318
— Esprit révolutionnaire et erreurs du Sillon	316
— Beaucoup agissent comme si les enseignements de saint Pie X n’avaient pas à être pris en considération	318 320 (n. 92)
— Il faut « tout icstaurer dans le Christ »..	349
— Le salut de la France ne peut être obtenu que par la reconnaissance du règne du Christ sur la nation	395 (n. 16)
— Espérance dans le triomphe de Dieu	430
— La foi de saint Pie X	462
— La civilisation chrétienne, civilisation de l’humanité	487
— Donnez-moi une armée qui récite le chapelet, et je ferai la conquête du monde....	489
— Il ne saurait y avoir de sainteté là où il y a dissentiment avec le pape.....	492 (n. 9) - 525
— Son intransigeance	497
— Ignorance de la doctrine de l’Eglise.....	498 (n. 20)

PIE XI
(Achille RATTI)

1857-1939 - Elu pape en 1922. Proclama Jeanne d’Arc patronne de la France. Institua la fête du Christ-roi. Donna une impulsion nouvelle aux Missions. Canonisa Sainte Thérèse de l’Enfant-Jésus et en fit leur patronne. Fonda l’Action Catholique.	
— La doctrine et la vie chrétienne sont en peril	2
— La Laïcité doit être réprouvée : c’est une peste	3 - 696 (n. 10)
— La véritable paix n’existait jamais en dehors du règne du Christ	17 - 21
— En dehors de la morale éternelle, il n’y a rien	

vain de rêver à un ordre social.....	33	(n- O
— C'est quand on tait la royauté sociale du Christ que nous devons l'acclamer et la faire connaître	91 - 562	
— A propos de la Révolution.....	122	
— Le silence est fait autour des enseignements de l'Eghsc	154	(n..82)..
— Les Français qui réprouvent les lois iniques de la Révolution sont persécutés ..	IM	
— Contre tout racisme	251	
— Pic Xi condamne le modernisme social....	280	
— Il existe un modernisme juridique et social	320	
— Beaucoup ne tiennent pas compte des enseignements des papes sur les relations du pouvoir religieux avec le pouvoir civil....	321	(n. W)
— Appel aux hommes de bonne volonté.....	332	
— Un Etat qui est à lui-même sa propre fin anéantit les droits des particuliers	372	
— La vérité est la première charité.....	388	
— Il faut faire étudier la doctrine de l'Eglise sur les problèmes sociaux	403	
— Le christianisme « informe » toutes les civilisations	463	(n. 8) 464 (n 9)
— « Le monde va très mal parce qu'on ne sait rien des universaux ».....	505	
— Les Exercices de saint Ignace sont un précieux instrument de rénovation de l'homme et de la société	509 - 513 - 514 - 737	(n. 1)
— La « charité politique »	520	(n. 5)
— Le vrai chrétien pense selon la droite raison éclairée par la doctrine du Christ....	523	
— Les chrétiens doivent obéissance à l'Eglise même sur les points secondaires	524	

PIE XII
(Eugenio PACELLI)

1876-1958 - Elu le 2 mars 1939.
Pape du renouveau liturgique. Travailla à répandre la doctrine de l'Eglise dans tous les milieux par une vaste explication. Sauva Rome de la destruction en 1913-1944.
— L'adversaire attaque maintenant l'ensemble de la doctrine chrétienne 4
— Pour beaucoup, les fondements religieux et la civilisation chrétienne sont sans valeur 4
— Faire rendre à la doctrine catholique son

maximum d'eficiencie	5 - 392 - 420 - 496 619 (n. 23)
— Les chrétiens doivent faire passer en actes leurs convictions intimes	5 - 393
— C'est l'heure de l'action	6
— Ce qui est exposé dans les encycliques appartient à la doctrine catholique, même si ce n'est pas défini solennellement	17 (n. 11) 40 702 (n. 20)
— L'Eglise a la mission essentielle de former l'homme complet	37
— Il faut résister contre la tendance à confiner l'Eglise dans les questions purement religieuses	37 (n. 10)
— Combien sont intoxiqués par l'atmosphère de laïcisme	38 - 41
— De la forme donnée à la société découle le bien ou le mal des âmes	40 - 520 - 521 - 562
— Le clergé doit se réserver pour le ministère sacerdotal	52
— Par les laïcs, l'Eglise est le principe vital de la société humaine	53
— L'initiative des laïcs doit se tenir toujours dans les limites de l'orthodoxie.....	53 (n. 14)
— Rôle social propre au laïcs	54
— Les laïcs, membres actifs de l'Eglise. Leurs droits et leurs devoirs.....	54
— La « conseratio mundi », œuvre du laïcat	54 - 298 (n. 55) 690
— On ne doit pas craindre de se montrer particulièrement dévoué à sa patrie	60 (n. 5)
— Certains catholiques mettent une cloison entre leur vie religieuse et leur vie publique	69 - 524
— L'Action catholique n'est pas l'unique forme d'apostolat	73 (n. 27) 695 (n. 8) 700 (n. 18) 703 (n. 24)
— Dieu ne doit être considéré comme étranger dans aucun domaine de la vie publique et privée	76 - 77
— La Révolution - Ses infiltrations	123
— Protestation de Pie XII contre la conspiration du silence à l'égard de la doctrine catholique	154 (n. 82)
— La vraie démocratie est constituée par le peuple et non par la masse	162
— Pie XII emploie l'expression : « la Révolution dite française »	165 (n. 103)
— L'Eglise doit tenir compte des puissances obscures	175 - 249
— Avant la Révolution française l'union de l'Eglise et de l'Etat créait une atmosphère d'esprit chrétien	295 (n. 51) 575 - 570
— Même si l'on cède dans le combat politique, la doctrine doit rester sauve.....	296 (n. 52) 389
— Le zèle doit être éclairé par la sagesse chrétienne	319
— Fait appel aux hommes de bonne volonté. Reçoit des chefs de l'Islam.....	332
— Il faut persuader les hommes que le Christ est le maître unique	332 (n. 10) 389 390 - 391 - 395 (n. 16) 700 (n. 18)
— Il est faux d'imaginer une Eglise non visible	356
— La partie principale de l'Encyclique « Quadragesimo Anno » est l'idée de l'ordre corporatif professionnel.....	358
— Toute règle de vie sociale exclusivement humaine est insuffisante	363

— Rappels sur la morale conjugale	365
— Un véritable ordre humain doit être orienté vers l'au-delà	371
— L'Etat centralisateur est une monstruosité	372
— La relativité de toutes les connaissances est aussi contraire à la nature qu'à la foi chrétienne	375 (n. 78)
—Beaucoup de chrétiens ont fait des concessions aux fausses idées	
— Le totalitarisme est le fruit du libéralisme	38«
— Il y a un contraste choquant entre la « démocratie en paroles » et la réalité concrète	387
— Dans la lutte présente, il ne peut y avoir de neutre et d'indécis391
— Critique de la formule « retour au pur spirituel »	392
— Ceux qui connaissent la vérité doivent avoir la fierté de la défendre.....	403 - 681
— La politique orientée vers les lois de Dieu est la plus réaliste.....	409 (n. 39)
— Il faut reconstruire le monde selon la Justice et l'Amour	419
— « Les catholiques français n'ont pas le droit d'avoir peur de perdre »	429
— L'Eglise, salut de la société contemporaine	483
— Les « Exercices Spirituels » façonnent les hommes d'une trempe robuste	514 - 631
— « La formation doctrinale est ce qu'il y a de plus nécessaire en France... ».....	525

PIERRE (Saint)

Premier Pape. Martyrisé à Rome en Pan 67.	
— La royauté du Christ est dans les épîtres et discours de saint Pierre.	15
— Se garder du lion rugissant, cherchant qui dévorer	126

PIERRE (Victor)	Historien et publiciste contemporain. — Hécatombes parmi les prêtres déportés pendant la Révolution 141 (n. 51)
PIERRE LE VÉNÉRABLE.	1092-1156 - Abbé de Cluny. A rétabli la ferveur dans l'abbaye. — Il fallait au XIIe siècle des expéditions armées pour refouler les hérétiques 178
PJERRET	Publiciste du début du XXe siècle. — L'œuvre maçonnique de la dépopulation en France (1909) 150 (n. 73)
PICAULT-LEBRUN (Charles-Olivier) DE L'EPINEY)	1753-1835 - Romancier français souvent licencieux et antireligieux. — Popularise l'esprit voltarien 232
PILATE (Ponce)	Procurateur de Judée sous Tibère. Mort à Vienne (Isère) en 39 après J.-C. — Attitude positiviste 21 - 22 — Son libéralisme 25 - 26 - 27 - 28 — Il livre Jésus aux Juifs 254 — Pouvoir temporel et spirituel 266 - 267
PINGRE (Alexandre-Guy)	1711-1796 - Théologien de l'ordre des Génovéfains, puis astronome. — Membre de la loge « les Neuf Sœurs » assistait à la réception de Voltaire 206 (n. 89)
PITT-RIVERS (George)	Ecrivain anglais contemporain. Auteur de « La Signification mondiale de la Révolution russe » 255 (n. 161)
PLANTIER (Mgr)	Evêque de Nîmes sous le Second Empire. — Hostile à la politique de Napoléon III.. 241 (n. 142)
PLATINA (Bartholoméo de SACCHI dit)	1121-1481 - Savant italien. Professeur de théologie à Rome. Favorable aux théories occultistes. — Veut réunir un concile pour juger Paul II 193
PLATON	429-347 avant J.-C. Philosophe grec. Maître d'Aristote. — Sa place dans le plan divin sur l'histoire 12 — N'a pas connu les lumières de la Foi.... 114 — De sa théologie naturelle 341 — Notion de Dieu et d'être 343 à 346
PLEYBER Jean)	Publiciste et journaliste contemporain. — Réfute une thèse de Roger Priourct sur la Franc-Maçonnerie 218 (n. 110)
PLINE (le Jeune)	62-120 - Ecrivain et historien romain..... 286
PLUTARQUE	50-126 - Historien et moraliste grec. — Professe la pluralité des dieux 341
POLIGNAC (Cardinal Melchior de).....	1661-1741 - Archevêque d'Auch et diplomate. — Négocia le traité d'Utrecht 200 (n. 75)

POMBAL (Sébastien Marquis de)	1690-1782 - Politicien portugais. Ministre de Joseph 1er. Adversaire des Jésuites qu'il persécuta cruellement. Ami des < philosophes >. — Instrument de la Révolution.....	215
POMPONIUS-LAETUS (Julius)	1423-1497 - Philologue italien. Ennemi de l'Eglise. — Créateur de « l'Académie Romaine », mouvement subversif anti-religieux	193 - 193 (n. 52)
PONCINS (Léon de)	Historien anti-maçon contemporain. — L'occultisme précède les mouvements révolutionnaires	137 (n. 33)
	— Bilan des victimes de la Révolution russe	163 (n. 104)
	— Spécialiste de l'histoire des forces occultes	207 (n. 93)
PONTÉCOULANT (Louis-Gustave Le DOULCET de)	1764-1853 - Avocat. - Il refusa de défendre Charlotte Corday. Sénateur sous l'Empire. — Plénipotentiaire chargé de proposer aux Alliés un étranger comme roi de France..	230
PORPHYRE	233-304 - Philosophe de l'Ecole d'Alexandrie. Disciple de Platon, adversaire des chrétiens	93 (n. 23)
POTTIER (Eugène)	1816-1887 - Chansonnier et homme politique français. Auteur de « l'internationale ». — Socialiste franc-maçon de la III ^e République	243.....
POULET (Dom)	Religieux bénédictin. Auteur d'une « Histoire de l'Eglise », à la fin du siècle dernier. — La Révolution du 18 Fructidor.....	227 (n. 121)
PRADT (Dominique abbé de)	1759-1837 - Aumônier de Napoléon 1er qui le fit archevêque de Malines. Libéral. — Prêtre dévoyé, membre du gouvernement sous la Restauration	230
PRICE (Henry)	Directeur du Laboratoire National de recherches psychiques à Londres (1931). — Pratique de la magie actuellement en Angleterre	137 (n. 38)
PRIOURET (Roger)	Ecrivain et historiographe contemporain. — Auteur d'un ouvrage sur la Maçonnerie qui minimise son influence	218 (n. 110)
PRISCILLIEN	Hérésiarque d'Espagne mort en 385. — Manichéen	93 (n. 23) - 178
PROUDHON (Pierre-Joseph)	1809-1865 - Socialiste et publiciste. Théoricien du mutualisme. — Satan, premier révolutionnaire	124
	— Invocation de Proudhon à Satan	136
	— Athéisme, anarchie, non propriété	157
	— Assistait au grand Convent de 1847 à Strasbourg	287
	— Entre Fourier et Marx	240
	— Jésus, divin socialiste	275
	— Ancêtre des socialistes	358
	— Stupidité de la conception du monde réduit à des lois physiques.....	381
	— La théologie est au fond de toutes les questions actuelles	362 (n. 56)
	— a La propriété c'est le vol ».....	414 (n. 4b)
PROUST (Marcel)	1840-1922 - Ecrivain et romancier français d'origine Israélite. — Esprit typiquement juif	355

PRUNEL (Mgr)	Prélat cl professeur contemporain. — Naturalisme d'Adam	91 (n. 20)
PSICHARI (Ernest)	1883-1914 - Officier et écrivain catholique. — Petit-fils de Renan. — Vouloir la vérité avec violence.....	25
	— Pureté dans l'intelligence	519
PYAT (Félix)	1810-1889 - Auteur dramatique. Membre de la Commune de Paris en 1871. — Membre du Grand Convent de 1847 à Strasbourg	237
PYTHACORE	Philosophe et mathématicien grec du VIe siè- cle avant J.-C. Esotérique . 105	
QUESNAY (François)	1694-1774 - Médecin de Louis XV. Economis- te fondateur de l'Ecole des Physiocrâtes. Se- lon certains historiens, serait resté chrétien. — Placé, dit-on. par Voltaire auprès de Louis XV	208
QUESNEL (Pasquier)	1614-1719 - Théologien janséniste. Docteur en Sorbonne. —Fausse conception du pouvoir ecclésiastique	270
QUINET (Edgar)	1803-1875 - Philosophe cl historien révolu- tionnaire. Membre de la Constituante en 1848. — Remplacer le christianisme par la religion de Satan	136 (n. 38)
	— Appel aux religions qui ont combattu Rome	198
	— Les sectes protestantes sont les mille portes ouvertes pour sortir du christianisme....	198 (n. 73)
	— Edgar Quinet patronne Ferdinand Buisson	199 (n. 74)
	— Assimile le Christianisme à la Révolution	275
	— Révolutionnaire impie	308
	— Jésus-Christ, mais pas l'Eglise	350
RABAÛT SAINT-ETIENNE (Jean-Paul)	1743-1791 - Pasteur protestant, girondin, guillotiné en 1793. — Il faut tout détruire	157
	— Président de la Constitutante	198
	— Présent à la loge des « Neuf Sœurs » lors de la réception de Voltaire.....	206 (n. 89)
	— Membre de celte loge	218
RAGON	Historien maçonnique. — En vahissement des corporations de maçons par les manichéens	185 196 (n,
RAHLENBECK (Christian)	Historien belge de la fin du XIXe siècle. — Recherches sur l'origine et le caractère des Rose-Croix	191 (n. 46)
RAMIÈRE (R. P. Henri)	Jésuite du XIX* siècle. Promoteur de l'Aposto- lat de la Prière et du Culte au Sacré-Cœur. — Satan, premier ennemi	124
	— Le catholicisme libéral est l'ennemi le plus dangereux de la royauté sociale de Jésus- Christ	304 - 305
	— Le Pape gardien de l'unité.....	352
	— Intolérance des catholiques libéraux pour leurs frères dans la foi.....	406 (n. 35)
	— Nécessité de concourir au triomphe de Dieu et de l'Eglise	410 - 537 - 538
	— Liaison entre les convictions de l'intelli- gence et les mœurs	414 (n. 46)

	— On ne vainct pas sans préparer suffisamment faction	443
RAMSAY (André MICHEL dit le Chevalier de)	1686-1743 - Littérateur d'origine écossaise. — Artisan de la Maçonnerie en France. — Ami de Fénelon — Membre du Club de Γ« Entresol ».....	269 209 (n. 20)
RANC (Arthur)	1831-1908 - Politicien radical de la IIIe République. — Franc-maçon	243
RAPISARDI (Mario)	1844-1912 - Poète italien révolutionnaire. — Auteur d'un poème qui célèbre le triomphe de Lucifer	136 (n. 38)
RAPPOPORT	Révolutionnaire d'origine Israélite. — La philosophie de Hegel doit son succès à son obscurité	155
RASPOUTINE	1864-1916 - Grégoire Ifimovich Novy dit Raspoutine, c'est-à-dire « le Dissolu »; aventurier russe. — Occultiste de la Cour impériale de Russie.	137 (n. 38)
RAYNALDUS (Oderico RINALDI dit)	1595-1671 - Historien italien, oratorien. — Les Saints Pères ont été violents contre les hérétiques, et cependant n'ont pas manqué à la charité	84 (n. 7)
REINACH (Salomon)	1858-1932 - Philologue français d'origine Israélite. — Traducteur de « l'Histoire de l'Inquisition » de Léa, historien allemand.....	163 (n. 99)
RÉMUSAT (Charles de)	1797-1875 - Philosophe et homme politique. Ministre de l'intérieur sous Louis-Philippe, et Ministre des Affaires Etrangères de 1871 à 1873. — A mis sa probité au service de la Révolution	233
REMY (Saint)	437-533 - Archevêque de Reims, apôtre des Francs. — Son rôle dans la Cité — La Sainte Ampoule de Reims — Sa prophétie sur la France	50 198 (n. 72) 397
RÉMY (Colonel)	Ecrivain et homme politique contemporain. Autour de « Pourpre des Martyrs ». — A propos de la persécution des catholiques en Chine communiste	143 (n. 65)
RENAN (Ernest).....	1823 1890 - Philosophe et écrivain irréligieux. Prolevwur au Collège de France. — Jésus-Christ n'est qu'un surhomme — Salut à Sntnn — Apostât que la Révolution exalte..... — Réfutation de sa thèse sur les Evangiles.. — Son panthéisme humanitaire — Les catholiques libéraux ignorent la doctrine catholique..... — Ne pas mourir pour la Patrie..... — Témoignage sur la valeur humaine de Jésus-Christ — Stupidités sur l'avenir	105 (n. 43) 136 (n. 38) 141 153 (n. 81) 240 292 375 460 500

RENARD (R. P.)	Dominicain contemporain. Auteur de « [l'Eglise et la question sociale] ». — La vérité réchauffe le cœur.....	498
RENAUD (Chanoine)	Prêtre contemporain, curé de Saint-Charles de Monceau, à Paris. — Moyens d'action des catholiques	507 (n. 33)
RENOUVIER (Charles)	1815-1903 - Fondateur du néo-criticisme français qui continue la philosophie de Kant. — Les phénoménistes sont voisins des positivistes et des idéalistes	334 (n. 16)
REUCHLIN (Johann)	1455-1522 - Humaniste allemand. — Introduisit la cabale en Allemagne.....	188 (n. 33) 188 (n. 34)
RÊVILLON (Antoine dit Tony) ..	1831-1898 - Politicien de la III ^e République. — Franc-maçon	243
REYMOND (M. de)	Inspecteur des Postes à Besançon en 1875. — Assiste à Francfort à une réunion où fut décidée la mort de Louis XVI.....	221 (n. 116)
REYNAUD (Jean)	1806-1861 - Philosophe saint-simonien. — « Réhabilite » la chair	240
RIBOT (Alexandre)	1842-1923 - Homme politique français. Chef du parti républicain libéral. Académicien. — Je me ferai catholique si l'Eglise romaine échappe au vaste filet tendu contre elle....	171 (n. 112)
RICHARD (Abbé)	Contemporain. Directeur de l'hebdomadaire catholique « L'Homme Nouveau ». — Prétérition de Dieu (sur G. Thibon)..... — L'hypothèse ne doit pas faire oublier la thèse. Le compromis ne doit pas marquer un temps d'arrêt.....	331 (n. 9) 391
RICHARD (Raymond)	Responsable d'une section communiste à Herserange (Meurthe-et-Moselle)	650
RICHELIEU (Armand du PLESSIS, duc de) ..	1585-1642 - Cardinal. Ministre de Louis XIII. — Rôle des clercs dans le salut de la cité — Perspicacité à l'égard des Rose-Croix.....	50 191
RIPARI (Paul)	Révolutionnaire italien du XIX ^e siècle. — « Nous sommes un grand parti de porcs »	151
RIVE (M. de la)	Ecrivain de la fin du XIX ^e siècle. — La femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie	150 (n. 72)
RIVIÈRE (Marc)	Médecin contemporain. Professeur à la Faculté de Médecine de Bordeaux. — Les retraites spirituelles peuvent atteindre les hommes de tous milieux	631 (n. 10)
ROBERT II (le Pieux) ...	970-1031 - Roi de France de 996 à 1031. — Sous son règne le manichéisme commence à se manifester en France	
ROBESPIERRE (Maximilien)	1758-1794 - Révolutionnaire, âme du Comité de Salut Public. Etablit le culte de l'Etre Suprême	122

	— Valeur morale de Robespierre comparée à celle de Saint-Vincent de Paul.....	146 (n, 67)
	— Opposé à Louis XVIII	163 (n 99)
	— Comment les révolutionnaires s'entretuent..	172
	— Rose-Croix du Chapitre d'Arras	219
	— La mort de Robespierre n'arrête pas la Révolution	226
	— Dictature engendrée parla Révolution....	239
	— Le culte de l'Etresuprême.....	240
	— Le Sillon juge Robespierre « profondément religieux »	317
	— Partisan de la suppression de la peine de mort en attendant d'organiser la Terreur..	417 (n. 50)
ROBIN	Un des chefs de l'action néo-malthusienne maçonnique au début du XXe siècle.....	150 (n. 73)
ROBINSON	Professeur de la fin du XVIIIe siècle. — Ses études sur les causes secrètes de la Révolution furent discréditées par les sectes	154 (n. 82)
ROCHEFORT (Henri)	1830-1913 - journaliste. Fondateur de « La Lanterne ». — Franc-maçon de la IIIe République	247
RODHAIN (Monseigneur) ..	Prélat contemporain. Secrétaire général du « Secours catholique français ». — L'éternelle jeunesse de l'Eglisc	482
RODOLPHE II (de HASBOURG)....	1559-1612 - Empereur du Saint-Empire de 1576 à 1611. — Son médecin célèbre les Rose-Croix.....	189
RODRIGUEZ (Alfonso)	1528-1616 - Jésuite espagnol. Auteur du célèbre ouvrage ascétique « Pratique de la perfection chrétienne ». — La science doit être accompagnée d'humilité	532
ROEDERER (Pierre-Louis, Comte de) ..	1754-1835 - Politicien. Membre du club des Jacobins en 1791. — Membre de la loge « La Candeur -.....	218
ROESSLER (Rudolf)	Espion communiste suisse, né en 1910, membre de l'institution catholique « Caritas »....	265
ROGUE (Bienheureux Pierre-René)	1758-1796 - Prêtre de la Congrégation de la Mission à Vannes. Mort martyr le 3 mai 1796 pour avoir refusé d'adhérer à la Constitution civile du clergé	222 (n. 118)
ROHRBACHER (Abbé René-François)	1789-1856 - Professeur d'histoire ecclésiastique. Auteur de la célèbre « Histoire Universelle de l'Eglise Catholique ». — Cite la phrase de Voltaire : « j'aime passionnément mes frères en Bclzébuth ' » ..	134 (n. 32)
ROLAND-GOSSELIN	Philosophe thomiste et historien de la philosophie. Contemporain. — Aristote est encore imprégné de polythéisme	342 (n. 26)
ROMAGNAN (R. P. André)	Prêtre contemporain de la Congrégation des Coopérateurs* paroissiaux du Christ-Roi (Cha-beuil). — Pas de morale sans Dieu (cite Sartre).. — Les joies des Saints et celles des mondains	361 (n 54) 474 - 475

ROMAINS (Jules FARIGOULE dit)	Ecrivain français né en 1885. Auteur des « Hommes de bonne volonté », Académicien. — L'erreur ne rencontre plus de résistance..	498
ROSA (R. P.)	Religieux contemporain. — Le « dialogue » avec les francs-maçons....	248
ROSNY (Léon PRUNOL de)	1837-1916 - Orientaliste et ethnographe. — Si thèse sur le polygénisme est réfutée par le R.P. Petitot cl Monseigneur Grouard..	153 (n. 81)
ROSSI (M. de)	Ami de Joseph de Maistre, Son correspondant politique. — « La Révolution ne fait que commencer » (1806)	120
ROUL (Chanoine A.)	Contemporain. Docteur en théologie et philosophie. Auteur de « l'Eglise catholique et le Droit commun ». — Les Réformés coopéreront activement au triomphe de la Révolution..... — Libéralisme des catholiques à l'Assemblée Nationale en 1871 — L'erreur ne conduit pas au vrai.....	196 - 198 . 199 (n 74) 307 401 (n. 23)
ROUSSEAU (Jean-Jacques)	1712-1778 - Romancier, essayiste et autobiographe. Précurseur des idées de la Révolution française. — « Ecartons les faits » — Haine de l'Eglise romaine — Exalte l'état des peuples sauvages — Théoricien de l'individualisme — En lutte contre Voltaire — Son influence sur la Révolution..... — Contre « l'éternelle oppression » — La carence des philosophes..... — Son influence sur les élites de l'Ancien Régime — La Révolution oscille entre le déisme de Rousseau et l'athéisme de Diderot..... — Réédité sous la Restauration — Filiation de Rousseau à Saint-Simon — Emploi des formules pseudo-chrétiennes .. — Admiré par Lamennais — Le Panthéon pour Rousseau, la neutralité pour Jésus-Christ — L'individualisme de Rousseau débouche aussi bien dans l'anarchie que dans la tyrannie	9g (n 30) 134 145 (n 00) loi 170 197 19s 209 (n. 9G) 211 224 232 240 274 282 - 281 349 448 (n, 2)
ROUSSEL (Abbé A.)	Docteur en Philosophie. Professeur au Grand Séminaire de Rennes en 1925. Auteur de « Libéralisme et Catholicisme ». — L'hypothèse doit tendre vers la thèse....	423
ROYER-COLLARD (Pierre-Paul)	1763-1845 - Orateur politique et philosophe. Président de la Chambre des Députés sous la Restauration. — A mis sa probité au service de la Révolution	233

RULH	Pasteur luthérien. — Ecrasa la Sainte Ampoule de Reims, à la Révolution 198 (n. 72)
RUPP (Monseigneur Jean)	Evêque auxiliaire de Paris depuis 1954. — Il n'y a pas de temps à perdre pour défend re la vérité 401 - 402 — L'Eglise et la civilisation..... 464 (n. 9)
SABATIER (Auguste)	1839-1901 - Théologien protestant et publiciste. — L'américanisme est fils du libéralisme..., 310 — Les Américanistes prétendent obéir au Pape 312
SABELLIUS	Hérésiarque du III ^e siècle qui niait la distinction des 3 personnes de la Sainte Trinité. — Ancêtre des naturalistes actuels..... 93 (n. 23)
SAGAN (Françoise)	Contemporaine. Jeune romancière cynique et immorale. — Lue par trop d'honnêtes gens..... 494
SAINT-CYRAN (Jean DUVERGIER. Abbé de).....	1581-1613 - Théologien ami de Jansénius et d'Arnault. Richelieu le fit emprisonner à la Bastille.
SAINT-EXUPÉRY (Antoine de)	1900-1944 - Aviateur et écrivain français. — Désarroi moderne 449 a 454 - 498
SAINT-GERMAIN (Comte de)..	Portugais d'origine juive. Mort en 1784. Aventurier à la cour de Louis XV. Cagliostro se vantait d'être son disciple. — Occultiste de la période pré-révolutionnaire 137 (n. 38) — Rose-Croix 191
SAINT-JUST (Louis de)	1767-1791 - Conventionnel. Membre du Comité de Salut Public. Ami de Robespierre. Guillotine le 9 Thermidor. — Membre de la loge « Les Amis réunis .. 218 — Partisan de la suppression de la peine de mort. Il organisera la Terreur 417 (n. 50) — Savoir oser 442
SAINT-MARTIN (Louis-Claude de) ..	1743-1801 - Ecrivain et philosophe de la secte des « Illuminés ». Théosophe. Ami de Martinez Pasqualis. — Rêve d'une religion « spiritualiste pure » 239
SAINT-SIMON (Claude-Henri de ROUVROY Comte de)	1760-1825 - Philosophe et sociologue. Fondateur du saint-simonisme, théorie basée sur le principe suivant : « A chacun selon sa capacité suivant ses œuvres ». — Dans la ligne de Rousseau..... 240 — Son « nouveau christianisme »..... 275 — Pernicieuse influence sur le clergé..... 286
SALAZAR (Antonio de Oliveira)	Né en 1889. Ministre des Finances en 1928. — Président du Conseil des Ministres du Portugal depuis 1930.
SALIÈGE (Cardinal Jules)	1870-1957 - Archevêque de Toulouse. — Manœuvres au sein du catholicisme en faveur du communisme 171 (n. 112) 259

	— Pêril d un certain évangélisme protestant.	179 (n. 9)
	— Cite un archevêque chinois . . .	398
SALINIS (Monseigneur Louis-Antoine de)	1798-1861 - Archevêque d'Auch. — Hostile à la politique religieuse de Napoléon III	241 (n. 142)
SALVANIUS.....	Evêque espagnol du IV*. siècle. Disciple de Priscillien (manichéen)	178
SAND (Aurore DUPIN dite George)	1801-1876 - Romancière romantique. — Contre le fait social	374
^WGNIER (Marc)	1873-1950 - Journaliste et orateur. Un des fondateurs de la « démocratie chrétienne ». Le principal animateur du « Sillon ». — Discours de Herriot â scs obsèques..... — Ne veut pas voir le caractère antireligieux de la Révolution	275 317
	— Triomphe de ses idées malgré leur condamnation	319
	— Antimilitariste	319
	— Ne serait, soi-disant, plus désavoué de nos Jours	360
SARCEY (Francisque)	1827-1889 - Critique littéraire libre-penseur. — Contre la tolérance	417 (n. 51)
SARDA Y SALVANY (Abhé Don Félix) .	Prêtre espagnol anti-libéral de la fin du XIXe siècle. Son ouvrage « Le libéralisme est un péché » ayant été dénoncé fut au contraire loué et défendu par la Sacrée Congrégation de l'index (Décret du 10-1-1887). — La thèse et Phypothesc	65
	— Les idées ne portent que par ceux qui les véhiculent81
	— Il est permis d'attaquer justement ceux qui colportent l'erreur	83
	— Pas d'hérésies qui tiennent sans prêtres apostats	267
SARRIEN (Jean-Marie)	1840-191 - Un des chefs du parti radical; plusieurs fois ministre; président du Conseil en mars 1906. — Franc-maçon	243
SARTRE (Jean-Paul)	Philosophe existentialiste né en 1905. Connu pour ses romans érotiques. — Sans Dieu, pas de morale possible..... — Lu sans honte par beaucoup d'honnêtes gens	361 494 -
SAURIN (Bernard-Joseph)	1706-1781 - Poète dramatique protestant. — Ami de Voltaire	134 (n. 32)
SAVALETTE de LANCE ..	1729-1798 - Garde du Trésor royal sous Louis XVI. — Membre de la secte des Illuminés » . .	219
SAY (Jean-Baptiste)	1767-1832 - Economiste. Théoricien du libre-échange. — A mis sa probité au service de la Révolution	233

Z... i	SAY (Léon)	1826-1896 - Petit-fils du précédent. Economiste et financier. Ministre des finances.de 1872 à 1882. Académicien. — Protestant violemment laiciste 199 (n. 74)
	SCELLE (Georges)	Sociologue contemporain. Professeur de Droit. — De la sécularisation du droit en France,. 385 (n.l)
	SCHEEBEN	Auteur protestant. — Marie, médiatrice de la grâce..... 488
	SHELL (Abbé)	Prêtre moderniste allemand du début du XXe siècle. — Rester dans l'Eglise pour y faire pénétrerscs idées 315
	SCHIEPPER (Xavier)	Espion communiste suisse né en 1897. A dirigé la maison d'édition catholique « Vita Nova » en 1950 285
	SCHILLING (Léon)	1828-1910 - Sculpteur allemand et pamphlétaire anti-chrétien. — Appelle Satan Dieu 136 (n. 38)
	SCHLEGEL (Frédéric de) ..	1772-1829 - Ecrivain et savant allemand. — Templiers et maçonnerie 185
	SCHUMANN (Maurice)	Contemporain. Un des chefs du Mouvement Républicain Populaire après 1946. — La pensée révolutionnaire et la tradition chrétienne 291
	SCOTTI (Monseigneur)	— Sociétés secrètes et naturalisme 210 (n. 97)
	SÉAILLES (Gabriel)	1852-1922 - Ecrivain et homme politique. — Néomallhusicn 150 (n-
	SÉBASTIANI (Comte Horace)	1772-1851 - Maréchal de France. Ministre des Affaires Etrangères sous la Monarchie de juillet. — Plénipotentiaire chargé d'offrir aux Alliés de choisir un Roi de France étranger et non catholique 230
	SÊE (Camille)	1827-1919 - Politicien de la IIIe République d'origine Israélite. — Auteur de la loi créant les lycées de filles pour retirer la femme de l'Eglise 149
	SÊGUR (Monseigneur DE) ..	Prélat du XIXe siècle. Fondateur de l'Œuvre de Saint François de Sales. Fils de la comtesse de Ségur.
	SEIGNEUR (Georges)	Ecrivain catholique du XIX. siècle. — Conseil que lui donna le Curé d'Ars..... 537 (n ^0)
	SEMARY (Pierre)	Journaliste communiste contemporain. Mort en déportation. — « La libération de la femme »..... 150 (n†
	Si. MBA Γ (Marcel)	Député socialiste sous la IIIe République. — Néomalthusien 150 <n' — Franc-maçon 243
	SERVET (Michel)	151L1553 - Médecin cl théologien espagnol. Brûlé à Genève sur l'ordre de Calvin pour avoir nié la divinité du Christ 93 a\$)

SHEEN (Monseigneur Fulton)	Evêque auxiliaire de New York en 1936. — Infiltrations communistes nu sein des communautés religieuses 25<>
SHYLOCK	Personnage de Shakespeare, symbolise l'usurier rapace (« Le Marchand de Venise >»)... 252 (n. 158)
SIEGFRIED (André)	Ecrivain et économiste français ne en 1875. Professeur à l'Ecole des Sciences politiques. Académicien. — Origine du Rotary 218 — Favorable au néo-malthusianisme 170
SIÉYÈS (Abbé Emmanuel) ..	1748-1816 - Prêtre passé à la Révolution. Conventionné!. Il fut Consul puis Sénateur de l'Empire. — De sa vénalité 146 (n. 67) — Membre de la loge des « Vingt-deux >».. 219 — Personnage cruel de la Révolution..... 226 — Inspirateur du Mémoire proposant la substitution de la dynastie des Nassau â celle des Bourbons 230
SIMON (le Magicien)	Hérésiarque et sectaire juif du 1er siècle. Un des fondateurs de la philosophie gnostique. Voulut acheter de Saint Pierre le don de faire des miracles, d'où le nom de « simonie » donné au trafic des choses saintes 93 (n. 23) — Adversaire des communautés chrétiennes.. 178 (n. 6)
SIMON (Jules)	1814-1896 - Philosophe et politicien. Ministre de l'instruction publique dans le gouvernement de la Défense Nationale. — Le vrai Dieu n'a rien de l'homme..... 95
SIMON (Monseigneur)	Evêque de Grenoble sous le premier Empire. — Empêché par Napoléon d'ordonner des prêtres 143
SIMONI (Jean-Baptiste)	Officier italien du début du XIXe siècle. — De l'action maçonnique au sein du clergé 493 (n. 10)
SOCRATE	468-160 avant J.-C. Philosophe grec. S'attacha à l'étude morale de l'homme. — Prépara la pensée païenne à accepter le christianisme 12 — Appelait la partie supérieure de la raison « son démon » 104 — N'est pas parvenu à la juste connaissance naturelle de Dieu 114
SOMBART (Werner)	Sociologue et historien allemand du jêbut du XX.- siècle. D'origine Israelite. A écrit un ouvrage remarquable sur le rôle historique des juifs dans la vie économique. — Domination mondiale des juifs par l'argent 253 (n. 158)
SORBIÈRE	1615-1679 - Propagateur des idées cabalisles. — La Hollande du XVIIe siècle, pays favorable aux Rose-Croix 191

SOZZINI (ou SOCINUS Lelio)	1525-1562 - Fondateur à Vicence en 1555 d'une société secrete contre le christianisme. Rêvait de fonder un syncrétisme religieux. — Hérésiarque 93 (n. 23) — * Père de la Franc-maçonnerie *..... 193 - 194
SOZZINI (Fausto)	Neveu et continuateur de Lelio 194
SPENCER Herbert»	1820-1903 - Philosophe anglais, fondateur de la théorie évolutionniste. — Sa place dans renseignement officiel..... 154
SPINOZA (Baruch)	1632-1677 - Philosophe juif hollandais, rationaliste et panthéiste. — Similitude entre ses théories et la pensée rosicrucienne 190 - 190 (n. 44)
SPOLA (Abbé)	Prêtre italien du milieu du XIXe siècle qui se fit l'acolyte de Mazzini 142 (n. 57)
STULLER (Eugène)	1835-1896 - Publiciste et politicien de la IIIe République. Député libéral à l'Assemblée en 1876. — Action lente mais ferme de la subversion 241
STALINE (Joseph DJOUGACHVILI)	1879-1953 - Successeur de Lénine en 1921. Chef suprême du Parti communiste russe et du Gouvernement soviétique depuis 1941. Il a monopolisé à son seul profit l'appareil du système bolchevique. — La révolution est tout, la reforme rien.... 158 (n. 91) — Soutint les ambitions juives en Palestine.. 251
STEEG (Jules)	1836-1898 - Publiciste et homme politique protestant. Ancien pasteur calviniste. — Veut un christianisme sans dogmes et sans prêtres 199...(n. 74).....
STEEG (Théodore)	1898-1950 - Fils du précédent. Ministre de l'instruction publique puis de l'intérieur. Gouverneur général de l'Algérie In 1921. — Père nourricier de l'école laïque 199 (n. 74)
STENDHAL (Henri BEYLE dit)..	1783-1842 - Critique et romancier français. Libéral et anti-clérical subtil. — Bien-être de la France sous Charles X..... 233
STOLZ (Alban)	— Le plus grand profit pour l'enfer, séparer l'école de l'Eglise 141
STRAUSS (David)	1808-1874 - Théologien allemand. Auteur d'une « Vie de Jésus » où il considère l'histoire des Evangiles comme un mythe. — Ses thèses furent démolies par d'autres pseudo-exégètes des évangiles 153 (n. SI)
STUART-MILL (John)	1806-1873 - Economiste, publiciste et philosophe anglais. Disciple de Hume. — Sa place dans renseignement officiel.... 154
ci TAREZ (Francisco)	1543-1617 - Théologien Jésuite espagnol. — « Satan tenta Jésus pour savoir s'il était Dieu » 126 (n. 21)

SUE (Eugène)	1804-1857 - Romancier et politicien. Membre de la Fédération socialiste et démocrate. — Protestantiser l'Europe pour la déchristianiser	198 (n. 73)
SUENENS (Monseigneur Léon)	Evêque de Malines. Aumônier de la « Légion de Marie ». — Nécessité de proclamer la vérité..... — Marie et l'Eglise	55 - 56 (n. 18) 488
	— Comment Dieu veut être servi	527
	— « L'impossible est divisible en un certain nombre de possibles »	528
	— Dieu veut des hommes humbles.....	533
	— Bien que n'étant pas à la nuance du jour, le langage de saint Ignace est le seul qui soit compatible avec l'Evangile.....	536
	— Le respect humain, la plus éprouvante des mortifications	537
SUCER (Abbé).....	1081-1154 - Abbé de Saint-Denis. Régent du Royaume de 1147 à 1149 pendant la seconde croisade. Ministre de Louis VI et Louis VII — Rôle des clercs dans la société civile....	50
SUHARD (Cardinal Emmanuel)	1874-19 IS - Archevêque de Paris de 1940 à 1948. — Erreur de l'intégrisme moral.....	409 - 410
SWEDENBORG (Emmanuel)	1688-1772 - Théosophe suédois. — De la secte des Illuminés	137 (n. 38)
	— Propose comme idéal « l'innocence » des peuples primitifs	145 (n. 66)
TAIGI (Bienheureuse Anne-Marie)	Mère de famille et mystique italienne du milieu du XIXe siècle. — Etouffement de la religion et séduction des clercs	285 (n. 39)
TAILHADE (Laurent)	1854-1919 - Poète et écrivain. Anarchiste. — Franc-maçon	243
TAILLE (R. P. de la)	Religieux contemporain. — Pas de sacrifice sur les principes.....	422
TAINE (Hippolyte)	1828-1893 - Philosophe, critique et historien matérialiste et empiriste. — La France révolutionnaire marche sur la tête	146 (n. 66)
	— Suppression de l'élite par la Révolution..	165
	— Les massacres de la Révolution.....	166 (n. 101)
	— La Réforme a préparé la Révolution.....	187
	— Cité l'Abbé Grégoire sur les sectes dans l'Assemblée en 1789	218 (n. 109)
	— Auteur mal vu des vrais révolutionnaires..	244 (n. 148)
	— Stupidités sur l'avenir	500
TALLEYRAND (Maurice de Prince de BENEVENT)	1754-1838 - Evêque renégat: Participa à tous les gouvernements de 1790 à 1830. — A trahi la cause de l'Eglise.....	142 - 230
	— De la secte des « Illuminés ».....	219
	— Fit passer les idées maçonniques auprès de Louis-Philippe	234
TALMEYR (Marie COSTE dit Maurice)	1850-1931 - Littérateur et journaliste français. — Sur la prise de la Bastille	219 (n. 112)
	— Sur l'emprisonnement de Louis XVI au Temple	221 (n. 115)

TANQUELIN (ou TANCHELM) ..	Sectaire flamand, mort vers 1115. — Commis-voyageur du manichéisme	178
TANUCCI (Marquis Bernardo)	1698-1783 - Jurisconsulte libéral et ministre du roi de Naples Ferdinand IV, — Janséniste anti-clérical	215
TARGHINI	Révolutionnaire carbonaro du début du XIX' siècle. Assassin d'Alexandre Corsi en 1819. — Propagande révolutionnaire faite à l'époque de son exécution	167 (n 106)
TAVANNES (Cnspard de SAULX de)	1509-1573 - Maréchal de France. Un des ins- pirateurs de la Saint-Barthélemy. — Les Huguenots voulaient fonder une dé- mocratie	197 (n. 70)
TAVERNIER (Emile)	Historien et publiciste du début du XX siècle	199 (n 74)
TERENCE	194-159 av. J.-C. Poète comique latin. — Son humanisme	467
TERTULLIEN	160-240 - Docteur de l'Eglise. Malheureuse- ment, certains de ses derniers écrits parta- geaient les erreurs de Montanus. — Participants du monde mais non de l'er- reur	423
(Quinctus Tertullianus)	— Satan, singe de Dieu	129 (n. 25)
	— Le sang des martyrs enfante des chrétiens	148
	— Le bénéfice de l'erreur, c'est de forcer à glorifier la vérité	400
TESTE (Jean-Baptiste).....	1780-1852 - Avocat, puis Directeur de la po- lice à Lyon, au retour de File d'Elbe; pros- crit par Louis XVIII. Il fut ministre sous Louis-Philippe. — Pour la substitution de la dynastie Nassau à celle des Bourbons au congrès d'Aix- la-Chapelle	230
	— Franc-maçon auprès de Louis-Philippe ..	234
THÊAS (Monseigneur Pierre)	Evêque de Tarbes et Lourdes depuis 1947. — Les charmes du régime soviétique enseigné à l'école	151 (n. 77)
	— La France réclame des saints.....	523
THÉOT (Catherine)	1716-1794 - Prêtresse d'une religion imaginai- re dont Robespierre était le « vrai Messie »	239
THÊOTIME DE SAINT- JUST (R. P.).....	Religieux capucin contemporain. Auteur de l'ouvrage « La Royauté sociale de N.-S. <i>Jésus-Christ</i> ». — Jésus-Christ doit régner socialement.....	20
	— Nécessité de ne pas mettre le mal dans les lois	425 (n. 60)
THÉRÈSE D AVILA (Sainte)	1515-1582 - Réformatrice du Carmel, mystique et auteur spirituel. — Séduction du Christ .	477
	— « Mon Jésus n'est pas aimé »	477
THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS (Sainte Thé- rèse MARTIN)	1873-1897 - Carmélite de Lisieux. Seconde pa- tronne de In France. — C'est à elle que Mgr Vernon-Johnson doit sa conversion	351 (n 41)

	— Sa foi dans le Christ	462
	— Séduction du Christ	477
	— N'a jamais demandé de prodiges	522
	— La pleine charité : savoir remercier.....	535
THÉRIOT	Encyclopédiste. Ami de Voltaire et de d'Alembert. — Reçut la consigne de Voltaire: « Ecraser l'infâme »	134 (n. 32)
THIBAUT (Monseigneur)	Evêque de Montpellier sous le II ^e Empire. — De sa mort tragique après son entretien avec Napoléon III à propos d'un néo-gallicanisme	241 (n. 142) 260 (n. 5)
THIBAUDEAU (Antoine CLAIR. Comte de)	1765-1854 - Conventionnel. Juriste et mémorialiste. Il prit une part active à la rédaction du Code. — Napoléon voulait imposer « son » enseignement dans les séminaires	143 (n. 61)
THIBON (Gustave)	Ecrivain et orateur catholique contemporain. — Le bien total (contre la prétention de Dieu)	331 (n. 9)
	— La conscience du mal	408 (n. 36)
THIERRY (Augustin)	1795-1856 - Historien français. — A mis sa probité au service de la Révolution	233
	— Dans le sillage de Saint-Simon	240
THIERS (Adolphe)	1795-1886 - Historien et homme politique. Avocat, il fonda « Le National » en 1830. Ministre en 1832. Président du Conseil en 1836 et 1840. Député en 1863 et 1869. Président de la République en 1871. — Ecrase les communards	172
	— La constitution de 1814 est issue de la Révolution	231
	— Partisan d'un culte d'Etat	240
	— Offrit à l'Eglise tout l'enseignement primaire en France	379 (n. 81)
THOMAS D'AQUIN (Saint)	1226-1274 - Surnommé le Docteur Angélique ». L'un des plus grands théologiens de l'Eglise, sinon le plus grand. Né près de Naples. Disciple de saint Albert-le-Grand. Professeur à l'Université de Paris. — Le Christ, Roi de tous les êtres	23
	— Obligation de la profession publique de la foi	55
	— Supporter les injures qui atteignent Dieu est le comble de l'impiété	83
	— Naturalisme de Satan	90
	— Naturalisme d'Adam	91 - 91 (n. 20)
	— La nature humaine ne répugne pas à l'action de la grâce	99
	— La nature humaine n'est pas mauvaise dans son essence	112 (n. 54)
	— Sa philosophie, d'après les novateurs, n'aurait qu'une valeur historique	116 (n. 61)
	— Les démons n'auraient jamais fait crucifier Notre-Seigneur s'ils avaient su qu'il était Dieu	126
	— Sa rigueur de raisonnement	152 (n. 78)
	— Eloigné des programmes d'études classiques	154
	— Canonisé par Jean XXII	188 (n. 25)
	— Son esprit et celui de Lamennais, d'après Maritain	291

	— Son espérance dans le Christ	462
	— Séduction du Christ	477
	— Liens de la pureté et de l'intelligence....	538
THOMAS MORE (Saint) ...	Cf. MORE.	
THOMAS DE CANTOR- BERRY (Saint Thomas BECKET) ..	1117-1170 - Archevêque de Contorbéry, il fut huit ans ministre de Henri II Plantagenet. — Quand il prit la défense du clergé contre le roi ce dernier le fit assassiner.....	406 (n. 35)
THOMASSIN (R. P. Louis).....	1609-1695 - Oratorien français. — Aucune hérésie depuis le XVIe siècle n'est nouvelle. Elles sont toutes une réminiscence des anciennes plus ou moins développées	93 (n. 23)
THORY	Auteur maçonnique du XIXe siècle. — Maçonnerie et Templiers	181 (n. 15)
THUREAU-DANGIN (Paul)	1817-1913 - Historien catholique. Secrétaire perpétuel (1900) de l'Académie française. — Recommande des révolutionnaires lors de la campagne électorale de 1871	308
THURIOT (de la ROZIÈRE) ..	1753-1829 - Député à l'Assemblée Législative. — La Révolution doit s'étendre à toute l'humanité	119
THYS (Antoine)	Théologien du XVIIIe siècle. — Membre du chapitre rosicrucien de 1615..	191
TISSERANT (Cardinal Eugène) ..	Né en France en 1884. Missionnaire, puis Cardinal romain. Docteur du Sacré-Collège. — Saint Grignon de Montfort, âme du soulèvement de la Vendée catholique	511 (n. 38)
TOCQUEVILLE (Alexis-Charles de)..	1805-1859 - Publiciste et historien. Député en 1848 puis ministre des Affaires étrangères. Académicien. — Sur la rupture, en 1789, avec le passé.... — Des conséquences sociales de la perte de vue de nos fins dernières	156 396 (n. 17)
TOUITON (Abbé)	Prêtre libéral du début du XXe siècle. — Payé par Clemenceau, avait lancé un journal : « La France Catholique ». dans l'intention de tromper l'opinion catholique....	264
TOLAIN	1828-1897 - Politicien français marxiste. Organisateur de la IIe Internationale ouvrière. — Violentement anti-chrétien	309
TOLAND (John)	1670-1722 - Philosophe déiste irlandais. — Du développement des sectes socratiques en Europe au début du XVIIIe siècle	260
TONDI (R. P.) ..	Jésuite italien contemporain. Professeur à l'Université Grégorienne de Rome. Renégat. — A adhéré au parti communiste italien....	260
TOUCHET (Stanislas-Xavier Cardinal)	Evêque d'Orléans au début du XXe siècle. Auteur de « <i>La Sainte de la Patrie</i> ». Promoteur de la cause de sainte Jeanne d'Arc.	

	Agitateur vénitien du XVIe siècle. — Appartenait à la secte Sozzini.....	191
TRITHÉMIUS (Johann von Heidenberg)	1402*1516 - Historien et théologien allemand. — A initié Paracelse à la magie.....	188 (n. 35)
TROTSKY (Léon BRONSTEIN dit)	1879-1940 - Un des chefs de la révolution bolchevique de 1917, d'origine Israélite. Exilé par Staline en 1929. Assassiné au Mexique. — La Révolution permanente	261
TROUILLOT	Député socialiste de la III. ^e République. — Franc-maçon néomalthusien	150 (n. 73)
URVOY	Sociologue contemporain. — Sur le cercle d'étude	651
VACANDARD	Historien naturaliste de la fin du XIXe siècle. A écrit un ouvrage très documenté sur l'in- quisition. — Petit nombre des victimes de l'inquisition	163 (n. 99)
VALATERRANUS	Membre de l'Académie Romaine, société anti- chrétienne du XVIe siècle voulant détruire la Papauté	193
VALDOUR (Jacques)	Publiciste contemporain. — Faible résistance de la société au virus ré- volutionnaire	161
VALENTIN	Hérésiarque du II. ^e siècle. Chef d'une secte gnostique	92 (n. 23)
VALLÉRY-RADOT (René)	1853-1933 - Ecrivain et publiciste. Gendre de Pasteur. — Ou l'Eglise est le salut des nations, ou sa doctrine est inapplicable	72
VALLÈS (Jules)	1832-1885 - Ecrivain socialiste. Fondateur du « Cri du Peuple ». Membre de la Commune. — Franc-maçon	243
	— « Dieu ne me gêne pas. Ce qui me gêne c'est le Christ »	348 (n. 36)
VALLET (R.P. François de Paulé)	1883-1947 - Religieux espagnol. Fondateur de la Congrégation des Coopérateurs Paroissiaux du Christ-Roi qui donne, en retraites fermées, les Exercices Spirituels de saint Ignace	513 (n. 40)
	— La première des forces positives est l'amour de la Vérité	
VANINI (Lucilio)	1589-1619 - Carme défroncé de Padoue. Ecri- vain laïciste et anti-clérical	202 (n. 81)
VASSAL (Joseph).....	Publiciste contemporain. — Difficulté de faire de vrais chrétiens dans une société non chrétienne	42
VAUQUELIN (Nicolas des YVETAUX)	1559-1649 - Poète célèbre par ses extravan- ces et son langage pervers. — Libertin anti-catholique	202 (n. 81)

VENTURA (R. P. Joachim)	1792-1861 - Prédicteur italien libéral. Fut Supérieur des théatins. Vint mourir à Versatile. — Se fit le complice de Mazzini lorsque Pie XI lut chassé de Rome	142 (n. 57)
VERGNIAUD (Pierrc-Victurnien) ..	1753-1793.....Orateur et politicien girondin. Contribua à faire déclarer la guerre à l'Autriche en 1792. Guillotiné. — Sa vénalité	146 (n. 87/
VERMONDANS (Abbé de)	Aumônier de Louis XVI de 1781 à 1789. — Officier du Grand-Orient de France en 1787	142 (n. 59)
VERNON-JOHNSON (Monseigneur)	Orateur et pasteur anglican. Converti à Lisieux en 1925. Actuellement prêtre catholique. — De la Vénté de l'Eglise romaine	350
VEUILLLOT (Louis-François)	1813-1883 - Publiciste catholique. Fonda le journal « L'Univers ». Fougueux défenseur de la Papauté — Responsabilités des catholiques libéraux en 1871	308 - 309
	— La peur de la Vérité	404 (n. 31)
	— Le plus calomnié des polémistes chrétiens	417
	— Sur la vraie tolérance	417 - 418
	— Victoire suprême et définitive de la Croix	430
	— Impuissance des méchants pour écraser la vérité	442
	— Triomphe de la vérité malgré le petit nombre de ses défenseurs	442
	— De la grandeur de l'Eglise	481 - 482
	— Ce que les bourgeois voltairiens attendaient de l'Eglise	486
	— De la pauvreté de l'esprit moderne	500
VIANNEY (Saint Jean-Marie) ..	1787-1859 - Saint curé d'Ars. Fut au XIXe siècle la réponse providentielle de la sainteté humble au scientisme orgueilleux. — Nécessité de combattre l'erreur.....	414 (n. 45)
	— Puissance du petit nombre contre le démon	440
	— De sa joie	476
	— De la lumière de la foi.....	533
	— Ne cherchez pas à plaire à tout le monde	537
VIAU ((Théophile de) ...	1590-1626 - Poète protestant et libertin. — Nie l'existence d'un Dieu personnel.....	202 (n. 81)
VIER (Jacques)	Ecrivain contemporain. Professeur de lettres. — A propos d'une lettre de Ch. Dollfus sur le plan des sectes	262 (n. 11)
VIGNY (Alfred de).....	1797-1863 - Poète cl dramaturge romantique. — Sa tristesse	474
VILLEMAIN (Abel-François)	1790-1870 - Professeur à a Sorbonne. Député libéral. Ministre de l'instruction publique de 1839 à 1844. — Met su probité au service de la Révolution	233
	— A propos des idées de Rousseau dans l'œuvre de Lamennais	282

VINCENT DE LÊRINS (Saint)	Né à Tout. Mort à Lérins vers 450. Docteur de l'Eglise. — Le bénéfice de Terreur, c'est de forcer à glorifier la vérité 400	
VINCENT DE PAUL (Saint)	1576-1600 - Fondu la congrégation des « Filles de la Charité » et celle des «Lazaristes». Surnommé le « Ministre de la Charité ». — A collaboré à l'organisation matérielle de la cité 50 — Comparé avec Robespierre..... 146 — Son zèle 482	(n.67)
VINCENT FERRIER (Saint)	1355-1419 - Prédicateur dominicain. Parcourut une grande partie de l'Europe convertissant des milliers de personnes par la prédication des fins dernières. — Annonçait la fin du monde 291	
VINDICE	Nom de guerre d'un des chefs de la Haute Vente romaine (société secrète révolutionnaire) du début du XIXe siècle. — Gagner les prêtres à la cause révolutionnaire 141 — Le premier but : corrompre 147 — Lettre de Nubius à Vindice : plus de martyrs chrétiens 167	
VINTRAS	Publiciste révolutionnaire du début du XIXe siècle. — Pour une nouvelle religion : « l'ère des miséricordes »..... 240	
VION (Monseigneur Henri)..	Prélat contemporain. Evêque de Poitiers. — Sur le martyre des prêtres aux pontons de Rochefort 141	(n. 51)
VIVIANI (René)	1863-1925 - Orateur et écrivain laïciste. Un des chefs du Parti socialiste. Premier titulaire du Ministère du Travail (1906). Ministre de l'instruction publique puis Président du Conseil en 1914. — Défenseur du patrimoine de la Révolution 120 — La guerre d'extermination à l'Eglise catholique 138 — Contre les congrégations 143 — Un des chefs francs-maçons de la IIIe République 243	246 (n. 151)
VOGUE (Eugène-Melchior de)	1848-1910 - Ecrivain catholique. Académicien. — Les deux sortes de pessimismes 433	
VOLNEY (Constantin de CHASSEBŒUF)	1757-1820 - Ecrivain libéral favorable aux idées voltairiennes. Député à l'Assemblée Nationale en 1789. — Partisan acharné de la coupure entre religion et politique 210 — Professe le matérialisme à l'institut 226 — Adopte une religion « des ruines »..... 240	(n 97)
VOLTAIRE (François-Marie AROUET dit)	1694-1778 - Ecrivain satirique. Le principal propagateur des idées révolutionnaires au XVIIIe siècle. — Son < diable au corps » 104 — Son leitmotiv : a Ecraser l'infâme »..... 134 - 134 — Soi-disant supériorité des animaux sur l'homme 146	, n. °-) (n.

	<ul style="list-style-type: none"> — Cultive l'ignorance du peuple 153 (n. 79) — En lutte contre Rousseau 172 — Anéantir le catholicisme 191 -281-268 — Membre de la Loge des « Neuf Sœurs * 206 (n. 89) - 218 — Son espérance est dans l'Encyclopédie... 206 — Son rôle dans la franc-maçonnerie 208 - 606 - 607 — Contre Jeanne-d'Arc 209 (n. 96) — Rationaliste déiste 224 — Réédité sous la Restauration 232 — Idole de la Révolution 349
VONIER (Dom)	Religieux bénédictin du début du XXe siècle. <ul style="list-style-type: none"> — Du civisme céleste co — Le Christ, l'épouvantail des nations modernes 368 - 169
VUILLAUD (Paul).....	Historien des sociétés occultes, de la fin du XIX' siècle. <ul style="list-style-type: none"> — Le but des Rose-Croix 192
WADDINGTON (William)	1826-1891 - Archéologue et politicien protestant. Membre du premier ministère républicain de la IIP République. Ambassadeur à Londres. <ul style="list-style-type: none"> — Favorable à la laïcisation de l'école..... 199 (n. 74)
W ALDECK-ROUSSEAU (René)	1846-1904 - Avocat. Ministre de l'intérieur sous.. Gambetta. Président du Conseil de 1899 à 1902. Présenta la loi sur les Congrégations dont la conséquence fut la séparation de l'Eglise et de l'Etat 143 (n. 63)
WALPOLE (Sir Robert) .	1676-1745 - Homme d'Etat anglais. Leader du parti Whig. Gouverna le Parlement par la corruption. <ul style="list-style-type: none"> — Chef de file de la Maçonnerie..... 269 (n. 20)
WEBSTER (Henry)	Historien anglais de la fin du XIXe siècle. Spécialiste des études sur les mouvements révolutionnaires et leurs origines occultes. <ul style="list-style-type: none"> — Les vrais buts de la Révolution 153 (n- 80) — Contradictions sans preuves, méthodes de la subversion 154 (n. 82)
WEISHAUPT (Adam)	1748-1830 - Professeur à l'Université d'Ingolstadt. Fondateur de la secte des Illuminés. <ul style="list-style-type: none"> — « Le plus profond conspirateur qui ait jamais paru » (Louis Blanc) 135 (n. 34 et n. 35) 142 — Les sauvages sont les seuls hommes libres 145 (n. 66) — Dangers de sa renommée 216 — S'emparer de l'éducation but premier de la subversion 260 — Affirmations blasphématoires sur NSJC 274 — « Jésus-Christ, mats pas l'Eglise »..... 350
WEISS (RP.)	Jésuite de la fin du XIXe siècle. <ul style="list-style-type: none"> — Absurdité du libéralisme catholique 314
WEISS	Bibliothécaire de la ville de Besançon au milieu du XIXe siècle. Auteur de la « Biographie universelle ». <ul style="list-style-type: none"> — Témoignage sur la mort de Louis XVI dé- cidéc en 1785 par la Franc-Maçonnerie... —l <n- m)

WHITE (R.P. Victor).....	Religieux dominicain anglais contemporain. — Soi-disant anomalie de l'union qui existait au Moyen-Age entre l'Eglise et l'Etat....	321 (n. 94)
WICLEFF (John)	1324-1384 - Révolutionnaire religieux anglais. Précurseur du protestantisme. Niait la trans- substantiation et fut violemment anti-clérical..	199 (n. 94)
WIEC (Hermann de)	— Signataire de la Charte de Cologne.....	195
WIRTH (Oswald)	Ecrivain hermétiste franc-maçon de la fin du XIX" siècle. — Le but de l'initiation maçonnique : ren- dre semblable à Dieu	137
	— Sur la réception de Voltaire â la loge des « Neuf Sœurs »	206 (n. 89)
WISE (Docteur Isaac).....	Rabbin juif de la fin du XIXe siècle. Auteur d'études sur les origines juives de la Maçon- nerie	250 (n. 156)
WITTEMANS	Contemporain. Historiographe de la secte des Rose-Croix	192 (n, 51)
XENOPHANE	Philosophe grec polythéiste de la fin du VIe siècle avant Jésus-Christ	340
YVETAUX (Nicolas des)	Cf. VAUQUELIN DES YVETAUX.	
ZÊVAÈS (Alexandre)	Historien contemporain favorable à la Révo- lution. — Quelques-uns des politiciens francs-maçons de la IIIe République.....	243
ZWINGLE (Ulrich)	1484-1531 - Hérétique suisse. Ancien curé, il voulut faire abolir le célibat des prêtres et la messe	198

Liste des citations de journaux, revues ou groupements cités
dans cet ouvrage
sans référence directe à un nom propre

ACACIA (L*)	Revue Maçonnique. — Octobre 1920 : « La Franc-Maçonnerie, c'est la Contre-Eglise	201 (n. 77)
	— Tactique d'infiltration maçonnique	264
ACTION CATHOLIQUE....	Ensemble des œuvres d'apostolat religieux d'Eglise. — Action catholique et action politique.....	564 à 585 700 à 702
ACTION FRANÇAISE (L')..	Journal du mouvement royaliste dirigé par Charles Maurras. — 14 août 1915 - L'Etat	373 (n. 73 et 74)
	— 2 février 1915 et 9 février 1916 - Seul pouvoir international : l'Eglise	374 (n. 75)
ACTION LAÏQUE (Ll).....	Organe national de la Fédération des œuvres laïques, — Maintient un climat anti-catholique	139 (n. 47)
AVENIR (L').....	Journal de Lamennais condamné par Grégoire XVI le 15 août 1832	282

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACES

Lettre de S. Exe. Monseigneur Lefebvre, délégué apostolique à
Dakar

TABLE LOGIQUE

QUELQUES CITATIONS EN CUISE D'INTRODUCTION..... 1

PREMIÈRE PARTIE : LE CHRIST-ROI 9

Ch a pit r e I. — L'ALPHA ET L'OMÉGA..... n

Le Christ-Roi, auteur et fin de la création..... U

Le Christ est Roi 13

Le Christ est Roi universel 14

Le Christ est Roi tout-puissant 15

Le Christ est Roi des nations 16

Ch a pit r e II — ROYAUTÉ NON «DE CE MONDE»
MAIS SUR CE MONDE 19

La leçon de l'Evangile 19

Le Dieu-homme : Roi des rois 21

Règne de la Vérité..... 23

L'ennemi irréductible : le libéralisme 25

Royauté sociale de notre Seigneur Jésus-Christ..... 29

Ch a pit r e III. — LES DEUX GLAIVES..... 31

Pouvoir direct et pouvoir indirect de l'Eglise..... 31

Souveraineté de l'Eglise et souveraineté de l'Etat. . 34

L'Eglise « forme l'homme complet » : privé et public 37

Importance du politique pour le salut des âmes .. 39

Ch a p i t r e	IV. — CLERCS ET LAICS.....	45
	Doctrine obligatoire, opinions libres.....	45
	Transcendance de l'Eglise, mais non indifférence	49
	Apostolat propre des laïcs	53
Ch a p i t r e	V. — FIN ET MOYENS, THÉORIE ET PRA- TIQUE, TOUT EST DANS LE CHRIST.....	59
	Naturel et surnaturel	60
	Théorie et pratique, principes et applications, thèse et hypo- thèse, spéculation et action	64
	Jésus-Christ, Alpha et Omega	72
DEUXIÈME PARTIE : LES OPPOSITIONS A LA ROYAUTÉ SOCIALE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST		80
Ch a p i t r e	I. — LE NATURALISME.....	81
	L'erreur et son armée.....	81
	Naturalisme et Révolution	86
	Le péché de naturalisme	87
	TROIS SORTES DE NATURALISMES.....	93
	Naturalistes de la 1 ^{re} catégorie	94
	— Le rationalisme	94
	— Le laïcisme	100
	Naturalistes de la 2 ^e catégorie	102
	Naturalistes de la 3 ^e catégorie	106
	Jésus-Christ n'est pas facultatif	107
	Naturel ET surnaturel, raison ET foi	115
Ch a p i t r e	II — LA RÉVOLUTION.....	119
	La Révolution est satanique	124
	Haine de Satan contre Jésus-Christ et son Eglise.....	124
	Haine de la Révolution contre Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise et l'ordre chrétien	133
	Haine de la Révolution contre les prêtres et les religieux.....	140
	Haine de la Révolution contre l'humanité	144
	La Révolution provoque la corruption morale	144
	La Révolution provoque la corruption intellectuelle.....	152
	...et la destruction de l'ordre social	156
	Tueries et supplices	162
	La contre-Eglise et les sectes	172
Ch a p i t r e	III. — LA RÉVOLUTION - SES TROUPES RÉGULIÈRES.....	173
	Premières sectes hérétiques	177

Manichéisme, Templiers, paganisme de la Renaissance, Rose-Croix.....	179
La Réforme prépare déjà la Révolution.....	196
Le « grand complot » du XVIII ^e siècle	203
La Maçonnerie sous la Révolution	216
...sous l'Empire	226
...et sous la Restauration	229
La Révolution à la conquête du monde.....	238
Judaïsme et Révolution	249

Ch a p i t r e IV. — LA RÉVOLUTION. SA CINQUIÈME COLONNE.....

Quiétistes, jansénistes, gallicans	268
Le « Christ révolutionnaire » et la « Jérusalem nouvelle » des libéraux	274
Un courant qui prépare les voies à la Révolution : le « catholi- cisme-libéral »	280
Lamennais	281
Ravages du « catholicisme-libéral »	285
Les « catholiques-libéraux » contre le Pape	286
« Rapprochements blasphématoires » entre l'Eglise et la Révo- lution.....	290
Incohérence des « catholiques-libéraux »	292
Leur impuissance	299
Leurs métamorphoses	310

Ch a p i t r e V. — LA RÉVOLUTION - NOS PROPRES ABANDONS ET COMPLICITÉS.....

La contre-Révolution «laïcisée» ou le naturalisme par omission «Dieu mais pas Jésus-Christ»	326 331
La théologie naturelle	337
« L'arrivée, par des voies non philosophiques, de vérités philoso- phiques ».....	339
« Jésus-Christ mais pasl'Eglise ».....	350
« Agir en chrétien, mais non en tant que chrétien ».....	356
Les «forces spirituelles », les «forces morales», l'« esprit »....	360
L'ordre national érigé en absolu	365

Ch a p i t r e VI. — SOUS LE SIGNE DE LA BÊTE 385

La confusion et la barbarie universelles du naturalisme.. ...	385
La vérité, première charité	388
«Un réveil vigoureux de pensée et d'action».....	391
Echec des concessions.....	397
Le combat pour la Vérité	403
QUELQUES OBJECTIONS	406
jre objection : « Avant la Révolution les gens n'étaient pas meilleurs »	

2' objection : « Le monde a évolué ».....	408
3e objection : « L'action est inutile ».....	409
4e objection : « De l'excès du mal peut sortir un bien ».....	•111
5* objection : « Vous nous ramenez donc aux croisades, à la guerre sainte »	411
Donner au monde malade le goût de la santé.....	412
Tolérance et non complicité de l'erreur	414
CONCLUSION	419
« Qui n'est pas avec moi est contre moi ».....	419
Prudence vraie et amour de la Vérité.....	421
La vraie prudence, science d'une action féconde.....	424
 TROISIÈME PARTIE : NOS RAISONS DE CROIRE AU TRIOMPHE DE LA ROYAUTÉ SOCIALE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST	429
 Ch a p i t r e I. — « O CRUX AVE, SPES UNICA ».....	431
La véritable espérance est efficace	431
Arguments surnaturels de notre espérance.....	434
Force du petit nombre	440
Arguments naturels de notre espérance	441
Une espérance ferme et sans illusion	443
 Ch a p i t r e II. — « ECCE HOMO »	447
Le christianisme, seul humanisme vrai	448
Le désespoir contemporain, fruit de l'humanisme athée.....	449
Un humanisme vrai, raison d'espérance	456
En Jésus-Christ est le vrai humanisme.....	457
Témoignage de l'apostat	460
JÉSUS-CHRIST ASSUME LA TOTALITÉ DE L'ORDRE HU- MAIN.....	461
1* dans le temps	461
2° dans l'espace	463
3° dans l'harmonieuse universalité de ses aspects: la civilisation	464
Défense du naturel par la primauté du surnaturel.....	467
Jésus-Christ, Maître de la vie et de la mort.....	470
...Maître de la douleur et de la joie.....	472
« Cet homme qu'on appelle le Christ ».....	476
 Ch a p i t r e III. — « REGNUM CHRISTI QUOD EST ECCLESIA ».....	481
L'Eglise, salut de la société contemporaine.....	483
Force de l'Eglise	487
Force de Marie, force de l'Eglise.....	J88

Un chef visible, le Pape	490
Une doctrine infaillible	494
UNE DOCTRINE EPROUVEE	497
A - Opportunité de la doctrine de l'Eglise.....	497
B - Le réalisme de l'Eglise et son sens de l'histoire	499
Puissance de l'Eglise, espoir du monde	503
Puissance matérielle de l'Eglise	506
QUELQUES EXEMPLES DE CETTE FORCE.....	50»
1. Les Exercices spirituels de saint Ignace.....	508
2. La guerre de Vendée et les « mulotins »	510
3. La Légion de Marie et l'Œuvre de Coopération paroissiale du Christ-Roi.....	513
<'L'Enfer ne prévaudra pas contre Elle».....	514
Ch a p i t r e IV. — «BEATI».....	517
Un seul devoir : la sainteté	520
Ascèse de l'intelligence	523
Ascèse de la volonté	526
La leçon des < béatitudes »	528
« <i>Bienheureux les pauvres en esprit !</i> ».....	529
1° Pauvreté réelle	529
2° Pauvreté spirituelle	531
« <i>Bienheureux les doux ! Bienheureux les miséricordieux !</i> ».....	534
« <i>Bienheureux ceux qui pleurent ! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la Justice !</i> ».....	536
« <i>Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu</i> »	538
« <i>Bienheureux les pacifiques !... Bienheureux les persécutés pour la Justice !</i> ».....	530